

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

ÉCOLE DOCTORALE DES HUMANITES (ED 520)

GROUPE D'ÉTUDES ORIENTALES, SLAVES ET NEO-HELLENIQUES (GEO, UR 1340)

THÈSE présentée par :

Camille LENOBLE

soutenue le : 28 octobre 2024

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'Université de Strasbourg**

Discipline/Spécialité : Études japonaises

**LE TRAVESTISSEMENT MASCULIN DANS LA
SOCIÉTÉ DU JAPON MODERNE :
PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS DISCURSIVES**

THÈSE dirigée par :

Madame Sandra SCHAAL

Professeure des universités, Université de Strasbourg

RAPPORTEURS :

Madame Isabelle KONUMA

Professeure des universités, INALCO

Madame Sylvie STEINBERG

Directrice d'études, EHESS

AUTRES MEMBRES DU JURY :

Madame Gabrielle HOUBRE

Maîtresse de conférences HDR, Université Paris Cité

Monsieur Gérald PELOUX

Professeur des universités, INALCO

Monsieur Roland PFEFFERKORN

Professeur des universités émérite, Université de Strasbourg

REMERCIEMENTS

Nos remerciements sont tout d'abord destinés à notre directrice de thèse, Mme Sandra Schaal, qui a suivi avec témérité nos recherches depuis le master. Nous tenons à saluer l'enthousiasme qu'elle n'a jamais cessé de manifester à l'égard de notre sujet de recherche. Ses conseils avisés, sa rigueur scientifique et son dynamisme nous ont été particulièrement précieux. Ce travail n'aurait jamais pu voir le jour sans son apport.

Nous souhaitons également remercier les professeurs Saeki Junko et Itô Takashi pour leur accueil dans leurs laboratoires de recherche à l'Université Dôshisha de Kyôto. Notre terrain de recherche a par ailleurs été rendu possible grâce aux financements du GIS Institut du genre (CNRS) et de l'École Française d'Extrême-Orient (EFEO), qui nous ont permis de séjourner au Japon et d'ainsi avoir accès aux sources primaires indispensables pour notre travail de thèse.

Nous destinons également nos remerciements à Sandra Boehringer, qui a suivi l'émergence et la conception de notre travail. Son apport méthodologique nous a été capital pour nos analyses, bouleversant par ailleurs nos *a priori*. Son entrain, sa gentillesse et ses conseils avisés nous ont été précieux.

Nous souhaitons par la même occasion remercier d'autres chercheurs qui ont de près ou de loin contribué à la finalisation de notre projet de recherche (des références et des sources partagées, des relectures, des corrections, des conseils avisés, des discussions éclairantes...). Nous pensons tout particulièrement à Chiara Napolitano, Danila Kashkin, Chloé Musso, Gérald Peloux, Aline Henninger, Antonin Bechler, Delphine Mulard, Brigitte Lefèvre, Claude Michel-Lesne, Evelyne Lesigne-Audoly, Akinobu Kuroda.

À ma famille.

À mes amis.

À Yasmina.

NOTES PRELIMINAIRES

- Nous utilisons le système de transcription Hepburn modifié pour retranscrire les termes, les patronymes et les toponymes en japonais. Nous utilisons les accents circonflexes en lieu et place des macrons afin d'indiquer les sons vocaliques allongés. Exemple : Kyôto.
- Comme il est d'usage en langue japonaise, les patronymes japonais suivent l'ordre suivant : le nom de famille précède systématiquement le prénom. Exemple : Tanaka Kôgai.
- La période historique dont il est question dans ce mémoire de thèse correspond à la période moderne (1868-1945), en japonais *kindai* 近代, officiellement commencée à partir de janvier 1868, lorsque le pouvoir politique est retourné entre les mains de l'empereur, et s'achevant au moment de la défaite du Japon dans la Seconde Guerre mondiale le 15 août 1945. Durant la période précédente, dite prémoderne, ou *kinsei* 近世 (1603-1867), autrement nommée période d'Edo (du nom de la capitale de l'époque), le pouvoir politique était détenu par les shoguns de la lignée des Tokugawa. La période suivante est celle dite contemporaine (1945-), ou *gendai* 現代, s'étendant jusqu'à nos jours. La période moderne est elle-même divisée en trois ères correspondant chacune à un règne impérial : l'ère Meiji 明治 (1868-1912), l'ère Taishô 大正 (1912-1926) et l'ère Shôwa 昭和 (1926-1989). Par ailleurs, tout comme les historiens japonais, nous employons la distinction entre l'« avant-guerre » (*senzen* 戦前) et l'« après-guerre » (*sengo* 戦後) afin de désigner les périodes d'avant (*kindai*) et d'après la défaite du Japon en 1945 (*gendai*).
- Pour chaque titre d'ouvrage en langue japonaise, nous donnons lors de sa première occurrence le titre transcrit en alphabet latin (*rôma-ji*), puis en japonais, avant de

proposer une traduction en français. Par la suite, nous ne donnons que la transcription en alphabet latin pour les occurrences suivantes.













- Sauf mention contraire, toutes les traductions d'extraits en langue étrangère (japonais et anglais) qui apparaissent dans le présent mémoire de thèse ont été effectuées par nos soins.

- Afin de nommer les travestis dont il est question dans ce mémoire de thèse, nous avons retenu l'usage japonais consistant à désigner un personnage célèbre par son nom personnel ou son nom d'artiste (bien que ces individus aient pour la majorité été d'illustres inconnus, mais aussi parce que leurs patronymes ont pour la plupart été oubliés). Exemple : Fumiko pour Hayashi Fumiko.











TABLE DES MATIERES












REMERCIEMENTS	1
NOTES PRELIMINAIRES	3
TABLE DES MATIERES	5
INTRODUCTION	14
PARTIE 1 : LE TRAVESTISSEMENT MASCULIN DANS LES DISCOURS BIOPOLITIQUES DU JAPON MODERNE	47
CHAPITRE 1 : CIVILISER LES CORPS ET LES CONDUITES SEXUELLES : LE DISCOURS PENAL	49
I. UNE LEGISLATION MODERNE ALLANT DANS LE SENS DU DIMORPHISME SEXUEL	50
1. Complexité et pluralité des catégories de genre de la société prémoderne	50
✚ Avant le genre : la classe social	50
✚ Les régimes de genre prémodernes	52
✚ Les catégories de genre féminines	53
✚ Les catégories de genre masculines	54
2. L'instauration du binarisme des catégories de genre dans le droit japonais moderne	56
✚ « Civiliser » le corps de la nation : le genre comme stratégie d'uniformisation	57
✚ Le système familial de la <i>ie</i> et la loi sur le registre familial de 1871	61
✚ La binarité de genre dans le discours pénal sur les délits mineurs	63
3. Le travestissement dans le discours pénal sur les délits mineurs : de l'interdiction à la dépénalisation	65
✚ Les interdictions pénales du travestissement (1873-1880)	65
✚ La dépénalisation du travestissement (1880) et ses ambiguïtés	71

II. UNE HIERONORMATIVITE PENALE : HESITATIONS ET SILENCES DE LA LEGISLATION SUR LES PRATIQUES HOMOEROTIQUES	74
1. Les conduites sexuelles dans la société japonaise prémoderne	75
✚ Des conduites sexuelles normatives en fonction des classes sociales	75
✚ Conceptualiser Éros dans la société prémoderne	77
✚ Les conduites homoérotiques normatives : <i>nanshoku</i> et <i>wakashudô</i>	79
2. Les conduites homoérotiques face aux hésitations pénales modernes	81
✚ La pénalisation de l' <i>acte de sodomie</i> (1873)	81
✚ De l' <i>acte de sodomie</i> à l' <i>acte obscène</i> (1882)	84
3. La prostitution masculine : un non-sujet en droit	86
✚ La réglementation de la prostitution féminine (1900)	86
✚ L'impensé de la prostitution masculine	88
CHAPITRE 2 : FAÇONNER LES REPRESENTATIONS SOCIALES DU TRAVESTISSEMENT MASCULIN : LE DISCOURS DE LA PRESSE QUOTIDIENNE	92
I. LE TRAVESTISSEMENT MASCULIN DANS LA PRESSE QUOTIDIENNE : POINTS HISTORIQUES ET METHODOLOGIQUES	93
1. La presse japonaise moderne : un vecteur de normes idéologiques	93
✚ Les débuts de la presse et son contrôle durant l'ère Meiji	93
✚ Les évolutions de la presse à compter de l'ère Taishô	95
2. Le travestissement masculin dans la presse : corpus et définitions	97
✚ Quel(s) travestissement(s) pour quelle(s) pratique(s) ?	97
✚ Une question étymologique	99
✚ Le travestissement masculin (<i>jôsô</i>) en chiffres	100
II. LES DISCOURS TATONNANTS DE L'ERE MEIJI	101
1. Le travestissement comme arme de discrédit politique	101
2. Le motif du promeneur travesti ou la crainte du débordement du travestissement dans l'espace public	104
III. LE TRAVESTISSEMENT COMME POUSSE-AU-CRIME (MEIJI ET TAISHO)	109

1. Voler pour se travestir	110
2. Se travestir pour commettre un délit	113
3. Criminels : se travestir pour échapper à la police	115
IV. LA SEXUALISATION DU TRAVESTISSEMENT MASCULIN (SHOWA)	120
1. Le travestissement masculin comme pratique sexuelle	122
2. Le travestissement masculin comme essence du <i>grotesque</i>	127
 Les travestis comme personnifications du <i>grotesque</i>	128
 Le travestissement masculin face au rire grotesque	131
 CHAPITRE 3 : PATHOLOGISER LES CONDUITES TRAVESTIES : LE DISCOURS SEXOLOGIQUE	 137
 I. L'ELABORATION D'UN DISCOURS JAPONAIS MODERNE SUR LA SEXUALITE	 139
1. Les premiers discours sur la sexualité	140
 Une question d'hygiène et d'éducation	140
 Découverte et traduction des ouvrages psychopathologiques européens	142
 Les premiers traités sexologiques japonais	143
2. L'ère des « désirs sexuels déviants »	145
 La « déviance » : un nouveau phénomène médiatique	145
 Nakamura Kokyô et la revue <i>Hentai shinri</i>	147
 Tanaka Kôgai et la revue <i>Hentai seiyoku</i>	148
3. L'avènement du discours sur l'homosexualité (<i>dôseiai</i>)	150
 La pluralité des conceptualisation de l'homosexualité dans les discours sexologiques européens	151
 La conceptualisation de l'homosexualité (<i>dôseiai</i>) au Japon	153
 II. LE TRAVESTISSEMENT MASCULIN DANS LES NOSOGRAPHIES SEXOLOGIQUES : UN DEGRE EXTREME D'HOMOSEXUALITE	 155
1. Le modèle de l'inversion sexuelle	156
 Habuto Eiji et les degrés d'effémination krafftien	156
 L' <i>inversion sexuelle</i> et les superstitions populaires	160

2. Le modèle uraniste	163
✚ Nakamura Kokyô et les uranistes	164
✚ Takada Giichirô : l'ambivalence du modèle uraniste	166
3. Le modèle du sexe intermédiaire	167
4. Tanaka Kôgai : un modèle original	171
III. LES EFFETS DE LA SEXOLOGIE POPULAIRE SUR LA CONSTITUTION DE LA SUBJECTIVITE DES « EFFEMINES »	174
1. Se dire <i>dôseiaisha</i>	176
2. Splendeur et décadence du regard pathologique	178
3. Le poids de la socialisation hétérosexuelle	183
IV. LIMITES ET RESTRICTIONS DE LA RECEPTION DES CONCEPTIONS SEXOLOGIQUES DU TRAVESTISSEMENT MASCULIN	188
1. <i>Quid</i> des cas autochtones de travestissement ?	188
✚ La prédominance des exemples non japonais	188
✚ Des cas de travestissement tirés des faits divers : un processus de criminalisation	189
✚ L'innervation du discours sexologique dans les faits divers	190
✚ Le cas Araki Shigeko	196
2. <i>Quid</i> du travestissement fétichiste ?	199
✚ Une séparation entre le fétichisme et l'homosexualité dans les discours japonais	199
✚ L'impact moindre du discours psychanalytique sur le travestissement	200
3. <i>Quid</i> du <i>transvestisme</i> hirschfeldien et de l' <i>éonisme</i> ellisien ?	203
✚ Une nouvelle distinction sexologique entre travestissement et homosexualité	203
✚ La réaffirmation du lien entre homosexualité et travestissement dans les discours japonais	206
PARTIE 2 : TRAVESTISSEMENT, HOMOSEXUALITE ET PROSTITUTION : LA FIGURE DU <i>KAGEMA</i>	210
CHAPITRE 4 : REECRITURES MODERNES DES <i>KAGEMA</i> D'EDO	215
I. LES <i>KAGEMA</i> D'EDO : UNE CATEGORIE PROBLEMATIQUE	217
1. Aperçu historique des <i>kagema</i>	217

2. Le travestissement des <i>kagema</i> en question	220
II. LA PSYCHOPATHOLOGISATION RETROSPECTIVE DES <i>KAGEMA</i> PAR LE DISCOURS SEXOLOGIQUE MODERNE	225
1. Les <i>kagema</i> : des cas autochtones d'effémination	225
2. Une réécriture au prisme du régime de genre moderne et de la <i>sexualité</i>	229
III. LES AMBIGUÏTES DES ETUDES HISTORIQUES MODERNES	233
1. L'importance du prisme sexologique dans les études historiques	233
 Une catégorisation ambivalente des types de sources	233
 Les réinventions modernes du <i>nanshoku</i>	236
 Les ouvrages modernes d'histoire culturelle au prisme du <i>dispositif de sexualité</i>	240
2. Le point de vue original des études folkloriques (<i>minzokugaku</i>)	243
 Yasuda Tokutarô et l'historicité des catégories sexuelles	244
 Iwata Jun.ichi, « foucaldien » avant l'heure	245
 La correspondance entre Iwata Jun.ichi et Minakata Kumagusu	248
CHAPITRE 5 : LES « NOUVEAUX <i>KAGEMA</i> » DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES	251
I. LES <i>KAGEMA</i> MODERNES : UN SUJET MEDIATIQUE LACUNAIRE	252
1. L'omission du terme « <i>kagema</i> » dans la presse quotidienne	252
2. Au gré des rumeurs : les <i>kagema</i> dans les écrits des commentateurs sociaux	254
II. LES « NOUVEAUX <i>KAGEMA</i> » DES REVUES CRIMINOLOGIQUES	259
1. L'avènement d'un sujet médiatique sensationnaliste	260
2. Trouble dans la définition : les « nouveaux <i>kagema</i> » comme source de tensions catégorielles	265
 « <i>Kagema</i> », « tante » ou « sexe intermédiaire » ?	265
 « Ça n'est pas de l'homosexualité ! »	272
 Éloge de l'anachronisme	273
 Deux <i>kagema</i> fallacieusement gémellaires	275
CHAPITRE 6 : PRATIQUES REELLES ET SOCIALISATIONS DES <i>KAGEMA</i>	278

I. ESPACES, REGROUPEMENTS ET PROTO-ORGANISATIONS DE KAGEMA	282
1. Au-delà du « puits de solitude »	282
2. Une cartographie urbaine évanescence	286
 Cartographie de Tôkyô	286
 Cartographie d'Ôsaka	290
3. Les regroupements de <i>kagama</i>	292
 Traces de regroupements et de proto-organisations	293
 Des établissements spécialisés dans les services des <i>kagama</i>	294
II. LES TRACES D'UNE CONTRE-CULTURE QUEER	298
1. L'art du double-sens : les pratiques linguistiques des <i>kagama</i>	298
 Retourner le stigmate : nominations et auto-appellations	298
 Usages de l'argot et détournements des expressions	302
2. Des socialisations genrées renversées : un microcosme au féminin	307
 Une valorisation ambivalente du féminin	307
 Le système des « grandes sœurs »	310
3. Des références culturelles communes ?	312
III. LES SOCIALISATIONS DES KAGEMA AVEC LEUR ENVIRONNEMENT	315
1. La surveillance policière des <i>kagama</i>	316
2. Les socialisations entre les <i>kagama</i> et leurs clients	319
 Un écart entre les représentations sociales et les pratiques réelles	320
 Des socialisations plus ou moins « institutionnalisées »	324
 La question de la complicité des milieux de pouvoir	328
PARTIE 3 : TRAVESTISSEMENT ET MOBILITE SOCIALE DE SEXE	334
CHAPITRE 7 : LE TRAVESTISSEMENT EN ONNAGATA : UNE MOBILITE SOCIALE TRADITIONNELLE EN TENSION AVEC LA MODERNITE	339
I. LES EVOLUTIONS DES ONNAGATA : D'EDO A LA PERIODE MODERNE	341
1. Les <i>onnagata</i> de la période d'Edo	341

✚ Généalogie du kabuki	341
✚ Acteur : une classe sociale singulière	343
✚ <i>Onnagata</i> ou l'art de l'idéal féminin	345
2. Les <i>onnagata</i> et la modernité : une légitimité remise en question	349
✚ Les <i>onnagata</i> face aux rénovations du théâtre moderne du courant naturaliste	349
✚ Un « art déviant » : les <i>onnagata</i> face au discours sexologique	354
II. DEVENIR ONNAGATA : UNE VOIE TOUTE TRACÉE DE MOBILITÉ	363
1. Où sont les efféminés ? Traces de mobilités sociales de sexe parmi les <i>onnagata</i> du Japon moderne	363
✚ L'effémination des <i>onnagata</i> : une croyance populaire	364
✚ Le bon grain et l'ivraie : un double standard tacite des <i>onnagata</i>	367
✚ Travestissement corruptif : la chasse médiatique aux efféminés devenus <i>onnagata</i>	372
✚ Le cas Soganoya Momochô	376
2. Espoirs et désillusions d'une mobilité sociale de sexe	381
✚ Un parcours tout tracé	381
✚ Les désillusions d'une mobilité : rigueur et précarité	384
3. Artiste ou travailleur du sexe ? Une démarcation trouble	387
✚ Le déni moderne de la permanence du sexe rémunéré « entre hommes »	387
✚ Les traces d'organisation du travail du sexe chez les <i>onnagata</i>	388
CHAPITRE 8 : LE TRAVESTISSEMENT EN GEISHA : UNE VIE DE FEMME-ARTISTE	393
I. LA GEISHA : UNE FIGURE FÉMININE MYTHIFIÉE	394
1. Défaire le mythe de la geisha	394
2. Les geishas durant la période moderne	396
✚ Les geishas de l'ère Meiji : une féminité synonyme de modernité	396
✚ Le délitement de la modernité des geishas durant les ères Taishô et Shôwa	397
II. LES CAS DE TRAVESTISSEMENT EN GEISHA DANS LES SOURCES MODERNES	398
1. Devenir geisha : caractéristiques d'un parcours de mobilité de sexe	399
✚ Le travestissement en geisha : chassé-croisé avec d'autres modèles féminins	399
✚ Une démarcation trouble avec les activités du travail du sexe	400





✚ Quelques célébrités locales en portrait dans la presse	402
2. Sei-chan : célébrité travestie de Shiobara	404
✚ Le parcours de mobilité de Sei-chan	406
✚ L'omniprésence du prisme sexologique	408
✚ Une figure <i>grotesque</i>	409
✚ Face à la conscription	412
CHAPITRE 9 : LE TRAVESTISSEMENT EN MOGA : AVATAR MODERNE DU DESIR	419
I. LE TRAVESTISSEMENT EN MOGA DANS <i>EROGURO DANSHO NIKKI</i> (1931)	424
1. Aiko : un travailleur du sexe travesti en <i>moga</i>	425
✚ Une « ultra <i>moga</i> »	425
✚ Une représentation du monde des travailleurs du sexe travestis	427
2. Un personnage en processus de mobilité sociale de sexe	429
✚ Le « <i>passing</i> » : un jeu de révélation(s)	429
✚ Le parcours de transfuge de sexe d'Aiko	432
3. La fluidité de genre d'Aiko	434
✚ Les auto-dénominations genrées d'Aiko	434
✚ Un va-et-vient permanent entre le masculin et le féminin	436
II. TRAVESTISSEMENT EN MOGA ET TRAVAIL DU SEXE : DE LA FICTION A LA REALITE	439
1. Du fait divers à la fiction	440
2. Les « <i>yami no otoko</i> » de Ginza : des « Aiko » de chair et de sang	441
3. Nommer le travestissement en <i>moga</i> : une politique de l'ignorance	447
III. SE TRAVESTIR EN MOGA : EXPRESSION CAMP DES KAGEMA DEL' EREMODAN ?	455
1. Une forme matériellement pratique de travestissement ?	455
2. Question de séduction : une nécessité économique	457
3. De l' <i>agentivité</i> du travestissement en <i>moga</i> : une expression <i>camp</i> des nouvelles subjectivités queers ?	459

**CHAPITRE 10 : LE TRAVESTISSEMENT EN SERVEUSE DE CAFE (JOKYU) : A LA RECHERCHE
D'UNE AUTONOMIE ECONOMIQUE 468**

**I. LES CAFES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES ET LEURS SERVEUSES : ENTRE « VIE MODAN » ET
EROTISME 469**

1. Le café : un symbole de la « vie *modan* » 469
2. La serveuse de café : sulfureuse icône de la modernité féminine 471

II. LES MOBILITES SOCIALES DES EXE EN SERVEUSE DE CAFE 476

1. Serveuses et servantes : topoï modernes du travestissement masculin 476
2. Le travestissement en serveuse de café : une fin économique ou un désir d'incarnation ? 478
 -  Devenir serveuse de café : l'appât du gain 478
 -  Une forme désirable de féminité 479
3. Les travestis en serveuse de café : un phénomène médiatique et une réalité des années 1930 481
 -  D'éphémères célébrités locales 481
 -  Une tendance réelle de l'entre-deux-guerres 486

III. LE MONDE INTERLOPE DES CAFES : LA POSSIBILITE D'UNE ILE ? 489

1. Les cafés : des palais des plaisirs... queers ? 489
2. La complicité des établissements 493

CONCLUSION 501

BIBLIOGRAPHIE 519

INTRODUCTION

De nos jours, le travestissement des hommes en femme – ou travestissement masculin – apparaît comme un motif récurrent dans les médias culturels populaires du Japon contemporain (musique, cinéma, littérature...), plus particulièrement dans les mangas et les animés (films ou séries d'animation) – principaux vecteurs de la culture japonaise à l'international – où les personnages travestis sont légion. Nombre d'œuvres plutôt destinées aux jeunes filles (*shôjo* 少女) abordent régulièrement la thématique du travestissement masculin, à l'instar de *Princess Princess* (*Purinsesu Purinsesu* プリンセス・プリンセス, 2006), *Lily la menteuse* (*Usotsuki Riri* うそつきリリィ, 2012), *Princess Jellyfish* (*Kurage hime* 海月姫, 2008-2017) ou *Otomen* オトメン (2006-2012). L'androgynie figure aussi comme une esthétique récurrente dans les œuvres destinées à un public plutôt masculin (*shônen* 少年 et *seinen* 青年). Des animés comme *Ranma ½* (*Ranma nibun no ichi* らんま½ 1987-1996) ou *Les chevaliers du Zodiaque* (*Seinto Seiya* 聖闘士星矢, 1986-1989) jouent sur l'ambivalence de genre de leurs protagonistes, tandis que l'archétype du beau jeune homme (*bishônen* 美少年) aux attributs de genre ambigus apparaît fréquemment comme un personnage secondaire jusque dans les mangas et les animés les plus grand public. Citons par exemple le personnage de Fuchôin Kazuki dans l'animé *GetBackers* (*Gettobakkâzu Dakkan-ya* ゲットバックーズ奪還屋, 1999-2007), celui de Haku dans *Naruto* (*Naruto* ナルト, 1999-2014) et même jusque dans le manga le plus populaire de l'histoire du Japon, *One Piece* (*Wan pîsu* ワンピース, 1997-), qui présente un florilège de personnages travestis appelés *okama* オカマ, regroupés sur Momoiro shima 桃色島 (L'île rose) et dont le leader, Emporio Ivankov, est présenté comme un des personnages les plus puissants et charismatiques de l'œuvre.

Il serait difficilement imaginable que la littérature jeunesse ou que des films grand public de l'aire culturelle occidentale incorporent de façon quasi systématique des personnages d'hommes ouvertement efféminés, travestis ou jouant sur l'ambiguïté des attributs de genre sans que ces œuvres ne cherchent forcément à créer un effet comique. Il semble que la place et le rôle du travestissement masculin dans l'histoire socio-culturelle du Japon relève de

composantes spécifiques, « comme si le travestissement ne constituait pas un tabou »¹, devenant ainsi un objet d'étude à interroger.

1. UNE LONGUE HISTOIRE DU TRAVESTISSEMENT AU JAPON

Selon l'historiographie actuelle, le travestissement se présente comme une composante majeure – si ce n'est essentielle – de l'histoire socio-culturelle du Japon. Avant la seconde moitié du XIX^e siècle, l'acte de se travestir relevait d'une pratique courante lors de rites religieux, de cérémonies officielles ou de fêtes populaires. À la différence des cultures judéo-chrétiennes pour qui le travestissement constituait une infraction aux lois naturelles de Dieu (Deutéronome, chapitre 22, verset 5), au Japon, les pratiques travesties n'ont pas constitué un tabou religieux. En outre, la littérature et les arts japonais abondent en personnages travestis sans que leur geste ne soit perçu comme une transgression².

1.1. Le travestissement : un motif redondant dans l'histoire culturelle japonaise

En dehors des mythes fondateurs, des récits et des fictions qui restituent des épisodes de travestissement de genre par des déités, des héros mythologiques et des personnages humains, l'historiographie japonaise rapporte de nombreuses pratiques sociales du travestissement tout au long des différentes époques japonaises. Durant la période Yayoi (environ 400 AEC-250 EC), il a existé des chaman.es aux deux sexes (*sôsei shâman* 双性シャーマン) dont le rôle était essentiellement religieux et spirituel³. Lors des périodes de Heian (794-1185) et de Kamakura (1185-1333), certaines dames de cour, les *azama warawa* 東豎子, accompagnaient l'empereur habillées en homme lors de ses excursions hors du palais. Dans les milieux religieux,

¹ TAKEDA Sachiko 武田佐知子, « Dansô, josô. Sono Nihonteki tokushitsu to ifukusei 男装・女装 その日本的特質と衣服制 » (Travestissements féminin et masculin. Le système vestimentaire au prisme des particularités japonaises), dans WAKITA Haruko 脇田晴子 (dir.), *Jendânô Nihon shi. Jô. Shûkyô to minzoku. Shintai to seiai* ジェンダーの日本史 上 宗教と民族 身体と性愛 (Histoire japonaise du genre (Tome 1). Religion et folklore. Corps et sexualité), Tôkyô 東京, Risôsha 理想社, 1994, p. 218.

² NIMI Itsuho 新實五穂, « Yôroppa ni okeru iseisô. Sei no kondô no kyôfu to shakai kihan ヨーロッパにおける異性装 性の混同の恐怖と社会規範 » (Le travestissement en Europe. Crainte de la confusion des sexes et normes sociales), dans MITSUHASHI Junko 三橋順子, NIMI Itsuho 新實五穂, NISHI Miyako 西美弥子, HIRATSUKA Taizô 平塚泰三 (dir.), *Yosooi no chikara. Iseisô no Nihon shi* 装いの力 異性装の日本史 (Le pouvoir du vêtement. Histoire japonaise du travestissement), Tôkyô 東京, Shibuya kuritsu Shôtô bijutsukan 渋谷区立松涛美術館, 2022, pp. 12-15.

³ MITSUHASHI Junko 三橋順子, *Josô to Nihonjin* 女装と日本人 (Le travestissement masculin et les Japonais), Tôkyô 東京, Kôdansha gendai shinsho 講談社現代新書, 2008, pp. 37-45.

de jeunes pages travestis en femme, nommés *chigo* 稚児, servaient les moines des temples bouddhiques⁴. Les documents d'époque mentionnent toutefois essentiellement ces pratiques travesties au sein de la cour impériale (*kuge* 公家) et dans les milieux religieux, passant sous silence les autres classes sociales.

À partir de la période médiévale (1185-1603), les sources rapportent la large diffusion du travestissement dans les arts de la scène. De jeunes hommes-artistes se travestissaient en femme durant les représentations de *sarugaku* 猿楽 (une forme de théâtre populaire) ou lors de danses cérémonielles, comme les *dengaku* 田楽 (danses rituelles en musique) et les *ennen no mai* 延年の舞 (danses lors des banquets qui suivaient l'office des temples bouddhiques). Apparaissent durant le XII^e siècle les *shirabyôshi* 白拍子, des danseuses qui se produisaient travesties en homme lors de spectacles destinés à la cour impériale⁵. À partir de la fin du XIII^e siècle, l'élaboration du théâtre *nô* 能, exclusivement masculin, a vu ses acteurs se travestir afin d'interpréter les rôles féminins.

À compter de la période d'Edo (1603-1867), le travestissement est devenu l'apanage de la classe des artistes. La structure sociale prémoderne, bien plus rigide et hiérarchisée que celle de la période médiévale, explique en partie la limitation de la pratique du travestissement à un groupe social délimité. Au tout début du XVII^e siècle, Izumo no Okuni 出雲阿国 (1578-1613), une femme-artiste de la région de Kyôto, a créé une nouvelle forme de spectacles travestis dansés et chantés nommés *kabuki* 歌舞伎. D'abord effectués par des femmes-artistes travesties, les spectacles ont été interdits en 1629 en raison des troubles à l'ordre public qu'ils généraient. De jeunes éphèbes travestis en femme ont alors remplacé les danseuses, mais leurs spectacles ont également été interdits en 1652 pour des raisons similaires. À la suite de ces prohibitions, le kabuki s'est transformé en un genre dramatique exclusivement interprété par des acteurs, parmi lesquels les *onnagata* 女形 se sont spécialisés dans les rôles féminins⁶.

Enfin, certaines manifestations populaires de la période d'Edo, à l'instar des *matsuri* 祭 (fêtes populaires), laissaient libre cours au travestissement de genre. Les *tekomaï* 手古舞 (danses qui guident les processions shintô) et les *shishimai* 獅子舞 (danses du lion) étaient exécutées par des femmes travesties lors du festival de Sannô (*Sannô matsuri* 山王祭) ou du festival de Kanda (*Kanda matsuri* 神田祭), tandis que des geishas en costumes masculins

⁴ MITSUHASHI, NIIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Iseisô no Nihonshi*, op. cit., pp. 25, 169, 174.

⁵ Cf. PIGEOT Jacqueline, *Femmes galantes, femmes artistes dans le Japon ancien, XI^e-XIII^e siècles*, Paris, Gallimard, 2003, pp. 160-185, 198-201.

⁶ MITSUHASHI, NIIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Iseisô no Nihonshi*, op. cit., p. 69.

paradaient lors du festival de Niwaka (*Niwaka matsuri* にわか祭), organisé chaque mois d'août dans le quartier rouge de Yoshiwara à Edo (actuellement Tôkyô)⁷.

Toutefois, si le travestissement était une composante importante dans les arts de la scène et lors des fêtes populaires, sa pratique en-dehors de ces manifestations était dans la plupart des cas prohibée. En outre, le travestissement masculin semblait davantage accepté : les *onnagata* du kabuki étaient tenus de vivre quotidiennement en tant que femme dans le souci de parfaire leur art dramatique, tandis que le travestissement des femmes était plutôt perçu comme générateur de désordre social⁸.

1.2 La rupture de la modernité

À compter de la période moderne (1868-1945), la pratique du travestissement a subi le poids de l'occidentalisation, notamment en raison de l'assimilation des normes morales judéo-chrétiennes hostiles aux pratiques travesties. Les bouleversements provoqués par l'imitation des normes de genre occidentales constituent un tournant sans précédent pour l'histoire culturelle du travestissement dans l'archipel. L'ordre du genre a dorénavant reposé sur le modèle occidental du dimorphisme sexuel, lui-même agencé selon le principe hégémonique de l'hétéronormativité⁹, bouleversant les normes de genre et les conduites sexuelles autochtones. Le travestissement a été prohibé en 1873 par un décret gouvernemental, prohibition finalement abandonnée par le Code pénal de 1882. Malgré sa courte durée, cette interdiction a néanmoins laissé une empreinte morale durable : se travestir relevait d'un acte « barbare » (*yaban* 野蛮) en opposition avec le modèle « civilisé » (*bunmei* 文明) occidental. Par la suite, l'assimilation du discours médical de la psychiatrie européenne, importé au Japon à compter du XX^e siècle, qui associait le travestissement à une forme paroxysmique d'homosexualité (un comportement sexuel jugé anormal et déviant), l'a définitivement exclu du champ de la norme¹⁰.

⁷ *Ibid.*, p. 83.

⁸ NAGASHIMA Atsuko 長島淳子, *Edo no iseisôsha tachi. Sekushuaru mainoriti no rikai no tame ni* 江戸の異性装者たち セクシュアルマイノリティの理解のために (Les travesti(e)s de la période d'Edo. Pour une compréhension des minorités sexuelles), Tôkyô 東京, Bensei shuppan 勉誠出版, 2017, p. 66.

⁹ L'hétéronormativité est un dispositif de sexualité fondé sur la croyance d'un alignement normatif entre le sexe anatomique, l'attraction sexuelle, l'identité de genre et le rôle de genre. Elle repose sur la bipartition stricte du genre en deux catégories (masculin et féminin) légitimées par la distinction de sexes. Dans ce système, homme et femme sont perçus comme complémentaires et effectuant chacun un rôle social spécifique justifié par sa soi-disant « naturalité ». L'hétérosexualité y apparaît comme la seule orientation sexuelle normalisée, tandis que la structure familiale repose sur le couple procréatif entre individus de sexes opposés. Cf. CHETCUTI Natacha, « Hétéronormativité et hétérosocialité », *Raison présente*, n° 183, 2012, pp. 69-77 ; DORLIN Elsa, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Presses universitaires de France, 2021 (2008), p. 9 ; SCHILT Kristen, WESTBROOK Laurel, "Doing Gender, Doing Heteronormativity: 'Gender Normals', Transgender People, and the Social Maintenance of Heterosexuality", *Gender & Society*, vol. 23, n° 4, 2009, pp. 440-441.

¹⁰ MITSUHASHI, NIIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Iseisô no Nihonshi*, *op. cit.*, p. 113.

Alors que les bouleversements engendrés par la modernisation et l'occidentalisation du Japon depuis la Restauration de Meiji (*Meiji ishin* 明治維新, 1868) ont fait l'objet de recherches scientifiques dynamiques en études de genre et des sexualités, peu de travaux se sont jusqu'à présent penchés sur le travestissement des hommes en femme au Japon. Encore moins nombreux sont ceux qui ont spécifiquement porté sur la période moderne. La littérature académique tant japonaise que non japonaise s'est surtout concentrée sur les périodes ancienne, prémoderne et contemporaine, laissant à la marge la période moderne, perçue par les historiens comme une parenthèse obscure dans la généalogie des pratiques travesties japonaises et fournissant une documentation moindre à ce sujet¹¹.

Certes, il est indéniable que le Japon moderne correspond à un moment de restriction et ne procure aux chercheurs qu'un nombre limité de sources. Toutefois, malgré son contexte répressif, certaines pratiques travesties ont perduré dans les arts de la scène, tandis que de nouvelles s'y sont développées : non seulement les *onnagata* du kabuki ont survécu à la modernisation, mais des revues de théâtre exclusivement féminines ont aussi vu le jour, certaines actrices s'étant spécialisées dans les rôles masculins (*otoko-yaku* 男役). Les deux troupes féminines les plus emblématiques des années 1920 et 1930, Takarazuka (*Takarazuka shôjo kageki* 宝塚少女歌劇) et Shôchiku (*Shôchiku shôjo kageki* 松竹少女歌劇), ont à cet égard rencontré un succès dithyrambique auprès du grand public¹². Malgré tout, la mise en place d'une politique hétéronormative consacrant le dimorphisme sexuel a largement contribué à l'exclusion du travestissement du champ de la norme – si tant est que le travestissement ait véritablement constitué une norme durant la période d'Edo. Devenu une entrave à la modernisation, à l'occidentalisation et à l'élaboration d'un État-nation sur le modèle occidental, le travestissement a été envisagé comme une pratique corruptive à éradiquer.

Ce mémoire de thèse propose de combler un vide académique laissé encore relativement vacant en se donnant pour objet de traiter des représentations discursives et des pratiques du travestissement des hommes en femme dans la société du Japon moderne, avec une focalisation plus particulièrement portée sur le moment de l'entre-deux-guerres. Le présent travail s'ancre à ce titre dans les champs d'étude de l'histoire culturelle du genre et des sexualités, de la sociologie historique et de l'anthropologie culturelle.

¹¹ Cf. MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, op. cit.; MCLELLAND Mark J., *Queer Japan from the Pacific War to the Internet Age*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2005.

¹² Cf. ROBERTSON Jennifer, *Takarazuka: Sexual Politics and Popular Culture in Modern Japan*, Berkeley, University of California Press, 1998 ; YAMANASHI Makiko, *A History of the Takarazuka Revue Since 1914: Modernity, Girls' Culture, Japan Pop*, Boston, Global Oriental, 2012.

2. LE TRAVESTISSEMENT : ENJEUX EPISTEMOLOGIQUES

Notre travail se heurte en première instance à quelques préjugés de l'historiographie actuelle, cette dernière percevant le travestissement masculin sous le prisme d'une permissivité originelle que la modernité et l'occidentalisation ont restreinte, puis empêchée. Nous doutons néanmoins de l'apparente linéarité d'une telle généalogie.

Nos premières interrogations portent sur le sens même de l'acte de se travestir. Il nous semble en effet peu probable que le concept de *travestissement* – et *a fortiori* de *travestissement masculin* – ait eu la même signification sociale ou la même portée symbolique selon les différentes époques japonaises. La première étape de notre réflexion consiste donc à interroger les implications épistémologiques que le travestissement recouvre.

2.1 Le travestissement comme transgression de l'ordre du genre

Allégorie de la structure genrée de nos sociétés et objet central dans les études de genre et des sexualités, le travestissement est généralement perçu comme un acte qui trouble l'opposition entre le masculin et le féminin, tout en consolidant néanmoins leurs contours. Il constitue ainsi un outil méthodologique efficace dans l'analyse des représentations discursives culturelles et socio-historiques de la distinction de sexes (en japonais, *seibetsu* 性別)¹³. Dans son ouvrage *Vested Interests: Cross-dressing and Cultural Anxiety* (1992), la chercheuse nord-américaine Marjorie Garber entrevoit le travestissement comme une « crise catégorielle » (*category crisis*) du genre¹⁴. Cette conception a largement abreuvé un discours théorique reposant sur le caractère transgressif de l'acte de se travestir. Comme le mentionne l'historienne française Sylvie Steinberg dans son ouvrage *La confusion des sexes* (2001) :

[...] le travesti révèle le vrai sous le masque du faux. Dans le simulacre, il dévoile que le féminin et le masculin renvoient à des normes établies, à des valeurs, à des symboles, à des représentations, mais il joue aussi de ces normes en détournant les signes qui y sont attachés : identification à l'ethos de l'autre sexe, dérision par sa caricature, érotisme de l'ambiguïté, subversion des rapports établis entre les sexes sont autant de significations différentes du travestissement.¹⁵

¹³ SAEKI Junko 佐伯順子, « *Josô to dansô* » *no bunka shi* 「女装と男装」の文化史 (Histoire culturelle des « travestissements masculin et féminin »), Tôkyô 東京, Kôdansha sensho mechie 講談選書メチエ, 2009, p. 6.

¹⁴ GARBER Marjorie, *Vested Interests: Cross-dressing and Cultural Anxiety*, New York & London, Routledge, 1992, pp. 5, 16.

¹⁵ STEINBERG Sylvie, *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2001, p. viii.

Ainsi, la valeur transgressive du travestissement prend sa source dans la symbolique du passage d'une « frontière visible aux yeux de tous, universelle et universellement visible », laissant la porte ouverte à d'autres transgressions de l'ordre cosmique du monde, comme la frontière entre les vivants et les morts ou entre le profane et le sacré¹⁶.

En ce sens, selon Steinberg, le travestissement s'interprète selon trois transgressions de la distinction de sexes. D'abord, une « transgression sexuelle », selon laquelle le travestissement est compris comme l'expression d'un acte, d'un comportement ou d'une pratique qui va à l'encontre des normes morales. Cette transgression s'effectue dans le cadre d'une réglementation sociale des pratiques sexuelles et des identités qui leur sont assignées. Ensuite, une « transgression de sexuation » – ou transgression « de sexe » – qui suppose le passage d'un sexe à un autre. Enfin, une « transgression de genre », perçue comme une violation des normes culturelles et sociales associées à une personne sexuée¹⁷.

Ces trois transgressions, continue Steinberg, sont à l'origine de trois phobies sociales. Tout d'abord, la crainte de l'homosexualité, le travestissement ayant arbitrairement été perçu comme son expression paroxysmique, exprimant ainsi une sexualité marginalisée – voire dans certains cas pénalisée – et considérée comme immorale au sein d'un ordre hétérosexuel. Ensuite, l'usurpation de l'identité sociale et symbolique d'autrui, ce qui revient à prendre sa place et son rôle au sein d'une société réglementée par la distinction entre les sexes, franchissant ainsi une frontière interdite et dont les conséquences peuvent à terme être désastreuses pour l'ordre social tout entier. Enfin, la mise en péril du régime de vérité, le travestissement étant synonyme de fraude, de menace du faux et du brouillage des identités sociales¹⁸.

Néanmoins, Steinberg met en garde contre le fait de concevoir le travestissement seulement au travers du prisme de la transgression. Selon elle, cette vision s'avère réductrice en ce qu'elle ne permet pas d'entrepercevoir la diversité des formes, des origines et des fonctions du travestissement. C'est une observation également partagée par l'anthropologue française Nicole-Claude Mathieu (1937-2014), qui dans son article « Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? » cite des cas de sociétés où la pratique travestie s'insère dans l'organisation institutionnalisée du genre et des conduites sexuelles, tout en insistant sur le fait

¹⁶ *Ibid.*, p. 9.

¹⁷ *Ibid.*, pp. 123-124. Steinberg reprend ici les catégorisations de rapport entre sexe et genre théorisées par l'anthropologue française Nicole-Claude Mathieu (1937-2014). Pour plus de détails, voir MATHIEU Nicole-Claude, « Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre », dans MATHIEU Nicole-Claude, *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté femmes, 1991, pp. 227-266.

¹⁸ STEINBERG, *La confusion des sexes*, op. cit., p. 11.

que même si d'autres sociétés perçoivent le travestissement comme une « inadéquation », celui-ci ne constitue pas toujours pour autant une transgression¹⁹.

Comme nous l'avons précédemment abordé, l'histoire japonaise abonde en pratiques travesties qui s'intégraient au sein de l'ordre social et symbolique, ne pouvant ainsi être considérées comme « transgressives ». Néanmoins, cela ne signifiait pas que toutes les pratiques étaient permises. Il est dans ce cas plus pertinent de comprendre pour quelles raisons certaines conduites travesties n'ont pas constitué des transgressions au détriment d'autres. Pour résumer, percevoir le travestissement simplement au travers d'une perspective transgressive de l'ordre du genre est dans notre cas une démarche qui n'est pas toujours pertinente. En outre, le prisme transgressif ne permet pas de différencier un travestissement dit de « commodité » d'un travestissement ludique. Dans le premier cas, l'acte de se travestir se définit par le choix conscient afin de prétendre à des prérogatives que son sexe lui interdit. Dans le second cas, il s'agit de concevoir le travestissement comme une simple pratique récréative lors d'une manifestation. Dans ces cas, les pratiques et les motivations du travestissement ne jouent pas le même rôle social ni ne reflètent la même portée symbolique²⁰.

2.2 Le travestissement au prisme de la *performativité du genre*

Un second axiome des études sur le travestissement tend à effectuer une distinction entre le *travestissement spectaculaire*, entendu comme une performance s'effectuant dans le cadre d'une manifestation artistique, et le *travestissement social*, défini comme une performance relationnelle s'effectuant sur la « scène sociale »²¹. Cette dissociation conceptuelle tend vers des modalités d'interprétation et des enjeux épistémologiques qui ne se recoupent pas nécessairement, séparant la pratique *fictionnelle* de la pratique *réelle* du travestissement. Cependant, dans le cas japonais, certaines formes de travestissement ne s'intègrent pas dans ce prisme théorique. Par exemple, il n'existait pas à proprement parler pour les *onnagata* du kabuki de la période d'Edo de différenciation entre la fiction de la scène et le réel du quotidien. Pour des raisons artistiques, les acteurs-travestis devaient se faire passer avec succès pour des femmes tant sur les planches que dans les maisons de thé où ils rencontraient leurs admirateurs. Cette situation s'explique en partie en raison de la ségrégation géographique des quartiers de théâtre, qui faisaient eux-mêmes office d'une fiction où les règles de la société shogounale

¹⁹ MATHIEU, « Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? », *op. cit.*, pp. 216-217, 224-225, 230-232.

²⁰ CASTAING Anne, LIGNON Fanny (dir.), *Travestissements. Performances culturelles du genre*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2020, p. 10.

²¹ *Ibid.*

n'avaient plus vraiment cours. Il n'existait ainsi pas de véritable ligne de démarcation entre la fiction des pièces et celle des quartiers de théâtre. Cette spécificité culturelle nous pousse donc à appréhender avec précaution la distinction entre travestissement spectaculaire et social.

Qu'elle soit spectaculaire ou sociale, cette façon d'envisager le travestissement repose sur le concept de la *performativité du genre* tel qu'il a été théorisé par la philosophe nord-américaine Judith Butler dans son ouvrage *Gender Trouble* (1990). Ce que Butler entend par *performativité du genre* se réfère à la répétition et à la réitération quotidienne des normes de genre qui conduisent à la réalisation et au maintien des catégories « homme » et « femme ». En « imitant le genre, le travestissement révèle implicitement la structure imitative du genre pour lui-même, de même que sa contingence »²². Pour Butler, le travestissement consiste en une allégorie de la performance ordinaire du genre que nous effectuons tous à chaque instant. Cette interprétation est radicale en ce que nous sommes tous et tout le temps « travestis » plus ou moins à divers degrés. En outre, pour Butler, la pratique du travestissement subvertit la vérité du sexe par le port d'un vêtement inadéquat. Le travesti se trouve dans un entre-deux rattaché ni au sexe anatomique ni à sa « mise en scène », désessentialisant la soi-disant naturalité du sexe²³. Cette conception enjoint ainsi à penser le travestissement comme un moyen de *subvertir* le genre²⁴.

Le travestissement butlérien a néanmoins fait l'objet de quelques critiques théoriques. Butler elle-même en a posé les limites dans son ouvrage *Bodies That Matter* (1993), dans lequel elle revient sur sa portée subversive : si le travestissement révèle la non-naturalité du genre, il peut tout aussi bien servir à la « réélaboration du cadre normatif de l'hétérosexualité » pour finalement générer une instable coexistence entre une « insurrection » et une « resubordination » à l'égard des normes de genre²⁵. Après tout, comme le rappelle Garber, non seulement le travestissement ne met pas véritablement en cause la féminité ou la masculinité pour ce qu'elles sont, mais bien plutôt reproduit leurs spécificités²⁶.

D'autres critiques reprochent à Butler d'instrumentaliser le travestissement en tant que simple objet d'étude théorique, laissant ainsi à la marge ses implications matérielles. La théoricienne nord-américaine Viviane Namaste critique la propension de Butler à louer le potentiel de transgression du travestissement tout en taisant la précarité des vies de celles et

²² BUTLER Judith (trad. Cynthia KRAUS), *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2005 (1990), p. 261.

²³ *Ibid.*, p. 45.

²⁴ CASTAING, LIGNON (dir.), *Travestissements*, *op. cit.*, p. 6.

²⁵ BUTLER Judith (trad. Charlotte NORDMANN), *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Paris, Éd. Amsterdam, 2009 (1993), pp. 133, 136, 144.

²⁶ GARBER, *Vested Interest*, *op. cit.*, p. 17.

ceux qui le pratiquent²⁷. Le théoricien nord-américain Jay Prosser rejoint cette critique. Selon lui, la théorie butlérienne du travestissement se focalise sur le genre, dématérialise le corps et échoue à rendre compte des trajectoires des individus qui font l'expérience du passage d'une catégorie de genre à une autre via la pratique du travestissement²⁸.

Nicole-Claude Mathieu met également en doute la capacité à troubler les normes de genre du modèle butlérien, pointant plus particulièrement son impuissance à défaire la hiérarchie entre les sexes. Selon Mathieu, les phénomènes liés au « passage de genre (et de sexe) » ne sont en rien synonymes d'une quelconque forme d'émancipation. L'anthropologue observe ainsi que le travestissement masculin dans les rites d'inversion carnavalesques de la plupart des sociétés humaines se limitent à la simple apparence du féminin tout en niant les réalités sociales et matérielles auxquelles font face les femmes. Elle ajoute aussi que les sociétés qui reconnaissent socialement le travestissement ne se fondent généralement pas moins sur des rapports de genre asymétriques²⁹. Pour Mathieu, le travestissement ne « dénature » pas le sexe, mais met plutôt en évidence la faculté des sociétés à « se reposer sur l'oppression des femmes »³⁰. Se voyant incapable de se défaire de la hiérarchie sociale genrée, le travestissement demeure, aux yeux de Mathieu, tributaire de la « tyrannie du genre »³¹.

Nous souhaitons à partir d'ici avertir notre lecteur : notre mémoire de thèse n'appréhendera pas véritablement le travestissement masculin selon un point de vue performatif. En conséquence, nous mettrons de côté l'ensemble des travestissements masculins susceptibles d'apparaître dans le cadre d'une manifestation scénique. Notre étude se focalisera sur le travestissement masculin avant tout selon une perspective sociale et relationnelle. Elle n'inclura donc pas les *onnagata* du kabuki d'un point de vue artistique ou dans le cadre de la représentation théâtrale. Elle n'abordera pas non plus les productions scénographiques des mouvements artistiques avant-gardistes et contestataires des années 1920 et du début des années 1930. Ainsi, il ne sera pas question ici des performances travesties des promoteurs de la *modan dansu* モダン・ダンス (littéralement « danse moderne » ou « danse *modan* »)³², à l'instar de

²⁷ NAMASTE Viviane K., *Invisible Lives: The Erasure of Transexual and Transgendered People*, Chicago & London, University of Chicago Press, 2000, pp. 9, 22.

²⁸ PROSSER Jay, *Second Skins, The Body Narratives of Transsexuality*, New York, Columbia University Press, 1998, p. 27.

²⁹ MATHIEU Nicole-Claude, « Dérive du genre/stabilité des sexes » (1994), réimprimé dans CHETCUTI Natacha, MICHARD Claire (dir.), *Lesbianisme et féminisme : histoires politiques*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 303-306.

³⁰ *Ibid.*, p. 307.

³¹ *Ibid.*, p. 304.

³² La *modan dansu* est une nouvelle forme de spectacles dansés apparue au Japon durant les années 1920, directement inspirée de la *Neue Tanz* (danse nouvelle) issue des milieux artistiques avant-gardistes et contestataires berlinois du début du XX^e siècle, en opposition avec les codes contraignants du ballet classique. Au Japon, la *modan dansu* a été promue par des artistes qui sont pour la plupart allés étudier les arts de la scène en Allemagne.

celles d'Eguchi Takaya 江口隆哉 (1900-1977)³³ (Figure 1)³⁴ et de Murayama Tomoyoshi 村山知義 (1901-1977) (Figure 2, Figure 3)³⁵, un des fondateurs du mouvement Mavo マヴォ³⁶.

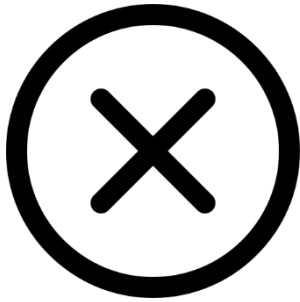


Figure 1

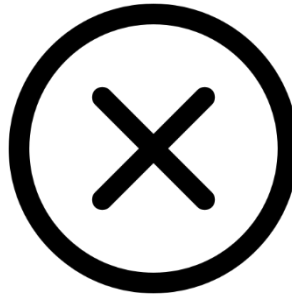


Figure 2

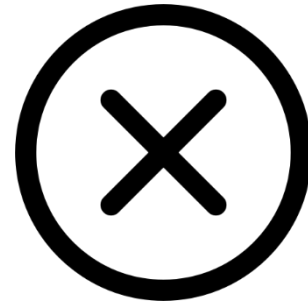


Figure 3

Si les danses travesties mavoïstes, ou plus généralement issues de la *modan dansu*, se sont largement inspirées du courant des « danses interprétatives » (*Ausdruckstanz*) des mouvements expressionnistes et dadaïstes qui s'étaient développés dans les music-halls et les cabarets de Berlin durant la République de Weimar (1918-1933) et qu'elles « questionnaient les discours dominants sur le genre et la sexualité au travers du travestissement performatif et l'affirmation de la quête personnelle du plaisir comme un élément crucial pour les droits individuels »³⁷, le

L'intention a surtout consisté à réfuter les mouvements codifiés des danses traditionnelles japonaises, mettre en avant la liberté corporelle des interprètes et laisser une plus grande place à la spontanéité de la gestuelle. Ce mouvement artistique était également proche des milieux politiques de gauche. MIYAUCHI Junko 宮内淳子 (dir.), *Korekushon modan toshi bunka. Dai 50 kan. Buyô to barê コレクション・モダン都市文化 第50巻 舞踊とバレエ* (Collection culture urbaine *modan* 50. Danses et ballets), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2009, pp. 704-706.

³³ Danseur japonais du XX^e siècle. Il a entre autres effectués études de danse avec son épouse, Miya Masako 宮操子 (1907-2009) entre 1931 et 1933 à Berlin sous la direction de la danseuse et chorégraphe Mary Wigman (1886-1973), à l'époque une des grandes figures de la *Neue Tanz*. De retour au Japon, il fonde, toujours avec son épouse, le Groupe de danse Eguchi-Miya (*Eguchi-Miya buyô dan* 江口・宮舞踊団), une des principales écoles à promouvoir au Japon la *modan dansu*.

³⁴ MIYAUCHI (dir.), *Korekushon modan toshi bunka* 50, *op. cit.*, p. 320.

³⁵ MURAYAMA TOMOYOSHI KENKYUKAI 村山知義研究会 (Groupe d'étude sur Murayama Tomoyoshi), *Murayama Tomoyoshi no uchû. Subete no boku ga futtô suru* 村山知義の宇宙 すべての僕が沸騰する (L'univers de Murayama Tomoyoshi. Tout en moi bouillonne), Tôkyô 東京, Yomiuri shinbun sha 読売新聞社, 2012, pp. 117, 119.

³⁶ Mavo est un mouvement artistique avant-gardiste japonais fondé en 1923 par des artistes radicaux qui s'opposaient au conservatisme de l'art japonais institutionnalisé. L'éclectisme de ses domaines d'expression en fait un courant artistique difficile à définir, expérimentant des arts aussi variés que la peinture, le dessin, l'architecture, le théâtre et la danse, et dont la principale vocation était de redéfinir les limites entre l'art et le quotidien. Murayama Tomoyoshi s'est rapidement imposé comme un de ses chefs de file. Issu d'une famille d'intellectuels, il se forme d'abord en autodidacte à la peinture, au dessin et à la danse avant d'effectuer un séjour à Berlin au début des années 1920. De retour au Japon en 1923, il accède très tôt au statut d'icône artistique avant-gardiste et contestataire tant au travers de sa peinture d'inspiration expressionniste et futuriste que de ses danses inspirées des *Neue Tanz* berlinoises. Cf. WEISENFELD Jennifer, *Mavo. Japanese Artists and the Avant-Garde 1905-1931*, Berkeley, University of California Press, 2002.

³⁷ *Ibid.*, p. 6.

travestissement spectaculaire qu'elles mettaient en scène ne répondait néanmoins pas aux mêmes problématiques que le travestissement social durant la période moderne. En effet, le travestissement spectaculaire s'articulait avec des questions politiques mises en avant par des artistes hétérosexuels, tandis que le travestissement social a été dans les discours dépouillé de la moindre portée politique et associé à des comportements homosexuels. Pour ces raisons, nous ne l'avons pas inclus dans la présente étude. Cependant, cela nous offre de futures perspectives de recherches enthousiasmantes que nous espérons mener en temps et en heure.

2.3 Le travestissement comme pratique identitaire

Un troisième discours académique tend à faire du travestissement une pratique identitaire. Le théoricien français Sam Bourcier, en enjoignant de défaire le travestissement des « définitions médicales, hétérocentrées et focalisées sur le vêtement », propose de se concentrer sur « le point de vue et les conceptions des minorités sexuelles concernées qui se sont vues objectivées par les discours médicaux, juridiques et psychiatriques hétéronormatifs »³⁸ :

[...] la nécessité se pose crûment sur le plan théorique, philosophique et historiographique de repenser le « travestissement ». De le comprendre comme une manifestation parmi d'autres de la déstabilisation des frontières qui ont été assignées entre les [sexes] (l'une des évolutions majeures de la culture sexuelle occidentale actuelle) qui oblige à dénaturer et à déconstruire le système binaire sexe/genre hétérosexuel et à le penser en fonction d'une reconfiguration des identités de genres, des identités et des pratiques sexuelles.³⁹

Bourcier propose ainsi de ne plus user du mot « travestissement », mais, en lieu et place, de lui préférer l'expression « pratique transgenre ». Toutefois, l'emploi d'une telle dénomination n'est pas sans poser quelques difficultés pour notre sujet de recherche.

La notion de *transgenre* s'est établie de façon antinomique à celle de *cisgenre* : l'étymologie latine de *cis* signifie « dans les limites de » et celle du préfixe *trans* a pour sens de « passer au travers de ». Selon cette définition, un comportement transgenre renvoie à un acte ou une pratique – singulière ou itérative – qui ne correspond pas aux normes traditionnelles de la bipartition du genre et aux attributs vestimentaires et comportementaux qu'une société rattache traditionnellement à un sexe. Cette notion est une traduction directe de l'anglais *transgender*, apparu aux États-Unis dans les milieux militants des minorités sexuelles au milieu des années 1970, dont l'ambition consistait de se défaire de la vision psychopathologisée de la

³⁸ BOURCIER Sam, « Des 'femmes travesties' aux pratiques transgenres : repenser et queeriser le travestissement », dans BOURCIER Sam, *Queer zones 1. Politique des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, Éd. Balland, 2001, pp. 153-154.

³⁹ *Ibid.*, p. 165.

transsexualité. Ce modèle médical formulé en 1954 par l'endocrinologue nord-américain Harry Benjamin (1885-1986)⁴⁰ avait émergé grâce aux progrès techniques de la médecine chirurgicale. La transsexualité benjaminienne est demeurée jusque dans les années 1970 le modèle hégémonique international afin de concevoir toute mobilité sociale de sexe. Malgré l'intérêt qu'a rencontré ce modèle auprès du grand public, notamment par l'intermédiaire du succès éditorial des premières biographies de « personnes transsexuelles », la transsexualité constitue un modèle restrictif pour les personnes concernées : elle n'opère qu'un *diagnostic* qui lui seul octroie la reconnaissance à la fois ontologique et sociale du changement de sexe⁴¹. En réaction, le terme « transgenre » désignait à l'origine des individus vivant sous les traits de l'autre sexe sans nécessairement être passés – ou vouloir passer – par une opération de réassignation génitale. Puis, son sens s'est élargi dans les années 1990, désignant « toute personne ne se reconnaissant pas dans le sexe qui lui a été assigné à la naissance »⁴². Nous devons ici être vigilant : le concept de « transgenre » est situé dans un temps et un espace qui ne recoupe pas celui du Japon moderne. La théoricienne nord-américaine Susan Stryker insiste sur ce biais souvent oublié par les études de genre : « le simple fait d'utiliser ce mot revient à adopter une position polémique et politisée ».

Ce qui n'était au départ qu'un mot à la mode au début des années 1990 s'est imposé comme le terme de prédilection, tant dans le langage populaire que dans divers discours spécialisés, pour un large éventail de phénomènes qui attirent l'attention sur le fait que le « genre », tel qu'il est vécu, incarné, expérimenté, exécuté et rencontré, est plus complexe et varié que ne peut l'expliquer l'idéologie binaire sexe/genre actuellement dominante dans la modernité eurocentrique.⁴³

Afin d'être au clair quant au vocabulaire employé dans ce mémoire de thèse, nous délaisserons l'expression « transgenre » pour avoir recours au terme « travestissement » afin de désigner l'acte de revêtir les attributs de l'autre sexe et à celui de « travesti » pour désigner une personne qui pratique le travestissement.

La vision identitaire du travestissement et le concept de « transgenre » se sont également diffusés dans le milieu de la recherche académique japonaise à partir des années 2000. Il nous semble que la nouvelle visibilité du mouvement militant trans au Japon, à compter de la fin des

⁴⁰ BENJAMIN Harry, « Transvestism and Transsexualism as Psychosomatic and Somatopsychic Syndromes », *American Journal of Psychotherapy*, vol. 8, n° 2, 1954, pp. 219-230, réimprimé dans STRYKER Susan, WHITTLE Stephen (dir.), *The Transgender Studies Reader*, London, Routledge, 2006, pp. 45-52.

⁴¹ La première à être publiée est *Une autobiographie personnelle* (1967) de Christine Jorgensen (1926-1989), première femme transsexuelle connue en Occident pour avoir subi une opération de réassignation de sexe. CALIFIA Pat (trad. Patrick YTHIER), *Le mouvement transgenre. Changer de sexe*, Paris, EPEL, 2003 (1997).

⁴² BEAUBATIE Emmanuel, *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, Paris, La découverte, 2021, p. 10.

⁴³ STRYKER, WHITTLE (dir.), *The Transgender Studies Reader*, op. cit., pp. 2-3.

années 1990, a sans doute eu une incidence sur la façon de penser le travestissement dans le champ de la recherche. Tout comme en France, les mouvements trans japonais se sont eux-mêmes désignés au cours des années 1990 au travers de la transcription directe de l'anglais « *transgender* », ce qui a donné en japonais l'expression « *toransujendâ* トランスジェンダー ». Il existe aussi une expression japonaise dont le sens est équivalent : « *seibetsu ekkyô* 性別越境 » (littéralement « franchir la frontière de la distinction entre les sexes »), mais elle n'est pas utilisée par les minorités qu'elle désigne, servant seulement à l'occasion de traduction de l'expression anglaise. La publication au début des années 2000 de l'ouvrage collectif *Toransujendarizumu sengen* トランスジェンダリズム宣言 (Le manifeste du transgenrisme, 2003) sous la direction de la militante trans Yonezawa Izumi a correspondu à un événement éditorial majeur pour la visibilité de ce mouvement, portant sur le devant de la scène des revendications jusqu'à présent invisibilisées dans le débat public, comme la nécessité de démedicaliser la condition trans, la facilitation de l'accès aux opérations de réassignation de sexe et la réclamation de la reconnaissance du changement de sexe à l'état civil⁴⁴.

Une partie de l'ouvrage est également consacrée à l'histoire des individus trans au Japon de la période ancienne à nos jours, par la chercheuse Mitsuhashi Junko, qui a par la suite publié la monographie *Josô to Nihonjin* 女装と日本人 (Le travestissement masculin et les Japonais, 2008). Cet ouvrage propose une archéologie du travestissement masculin au Japon, depuis les temps anciens jusqu'à la période contemporaine, pour ensuite se concentrer sur l'étude socio-anthropologique des communautés des individus trans à Tôkyô depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à nos jours⁴⁵. Bien que pionnière et conséquente, l'étude de Mitsuhashi est critiquable en ce qu'elle repose exclusivement sur une vision identitaire du travestissement. Ce travail a tendance à essentialiser toute pratique travestie comme l'expression d'une identité transgenre anhistorique et considère ainsi que chaque période japonaise a vu émerger une figure transidentitaire paradigmatique. Selon cette perspective, il a existé des individus trans de tout temps et dans toutes les sociétés humaines avec une fonction sociale et culturelle prédéfinie, ce

⁴⁴ YONEZAWA Izumi 米沢泉美 (dir.), *Toransujendârizumu sengen. Seibetsu no jiko ketteiken to tayô na sei no kôtei* トランスジェンダリズム宣言 性別の自己決定権と多様な性の肯定 (Le manifeste du transgenrisme. Le droit personnel de décider de son genre et l'affirmation d'un sexe pluriel), Tôkyô 東京, Shakai hiyôsha 社会批評社, 2003.

⁴⁵ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*

que Mitsuhashi théorise comme le « principe d'universalité [de la notion] de transgenre » (*toransujendâ no fuhensei genri* トランスジェンダーの普遍性原理)⁴⁶.

Dans la même veine, l'ouvrage *Edo no iseisôsha tachi* 江戸の異性装者たち (Les travesti(e)s au temps d'Edo, 2017) de Nagashima Atsuko propose une étude des pratiques travesties masculines et féminines durant la période d'Edo. L'objectif est, selon les dires de l'auteur, d'apporter une compréhension historique des « minorités sexuelles » (*sekushuaru mainoriti* セクシュアルマイノリティ) de la société d'Edo. Là encore, le travestissement est envisagé selon une perspective identitaire. Bien que Nagashima se fonde sur une riche documentation prémoderne, il semble que son analyse souffre de l'usage de concepts contemporains qui biaisent le regard porté vers le passé. Peut-on réellement parler de « minorités sexuelles » durant la période d'Edo ? Il faudrait pour répondre à cette question d'abord prendre en compte la façon dont les catégories de genre et les normes sexuelles étaient agencées au sein de la société de ce temps, ce que l'ouvrage ne propose pas véritablement.

À la lumière des travaux précédemment cités, il apparaît que l'étude « archéologique » du travestissement au Japon se soit principalement reposée sur la légitimation des revendications des mouvements transgenres et transidentitaires contemporains, notamment en se focalisant sur une vision identitaire des pratiques travesties passées et présentes. Mais cette perspective peut-elle pleinement s'appliquer aux individus qui se travestissaient dans la société du Japon moderne ? Il nous semble que ces études s'appuient sur des biais d'analyse anachroniques. Certes, l'historien ne peut véritablement s'affranchir de l'anachronisme, car comme le rappelle l'historienne française Nicole Loraux, que nous le voulions ou non toute question posée au passé est nécessairement anachronique. Quand bien même, encore faut-il avoir conscience de ce biais⁴⁷ ! Il nous semble que tout historien du travestissement ne peut faire l'économie d'une archéologie des catégories signifiantes de genre et de sexualité. Certes, de nombreux travaux anthropologiques mettent au jour des formes de *liminalité du genre* (*gender liminality*)⁴⁸ assez semblables au sein d'aires culturelles très éloignées les unes des autres, expliquant les similitudes socio-culturelles de la plupart des conduites travesties au sein

⁴⁶ *Ibid.*, pp. 328-332 ; MITSUHASHI Junko 三橋順子, « Toransujendâ bunka no genri. Sôsei no shâman no matsuei e トランスジェンダー文化の原理 双性のシャーマンの末裔へ (Les principes de la culture transgenre. Aux descendants des chamanes aux deux sexes) », *Yurika* ユリイカ (Eureka), vol. 47-13, n° 667, 2015, p. 70.

⁴⁷ LORAUX Nicole, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le genre humain*, n° 27, 1993, pp. 23-39.

⁴⁸ L'expression provient du linguiste et anthropologue américano-franco-néozélandais Niko Besnier afin de désigner les complexes processus de catégorisation du genre et de conduites sexuelles des sociétés polynésiennes qui ne s'appuient pas sur le processus de binarité eurocentrée. BESNIER Niko, "Polynesian Gender Liminality through Time and Space", in HERDT Gilbert (dir.), *Third Sex, Third Gender: Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*. New York, Zone Books, 1994, p. 287.

de sociétés aussi diverses que variées⁴⁹. Cependant, les études japonaises qui abordent le travestissement sous l'angle identitaire tendent à essentialiser la condition transgenre, tout en affirmant le caractère situé et construit du genre : il s'agit d'une démarche contradictoire !

3. METHODE D'ANALYSE

3.1 Le travestissement comme catégorie heuristique

Ce travail de thèse repose sur une méthode d'analyse qui tente de ne pas accoler à notre objet d'étude des conceptions excluantes, anachroniques ou inadaptées. Le principal écueil que nous avons observé jusqu'à présent se retrouve dans l'ethnocentrisme de la définition du travestissement ainsi que des conceptions épistémologiques mobilisées pour l'appréhender. Afin d'éviter cet écueil, nous nous fondons sur une démarche heuristique, c'est-à-dire que nous partons d'une définition pour l'heure incomplète du travestissement qu'il nous faut tordre, repenser et redéfinir à la lumière d'éléments qui nous sont encore inconnus.

Revenons dans un premier temps sur l'étymologie de « travestissement ». Le terme provient de l'italien *travestire*, vocable qui a commencé à être utilisé dans la langue française à compter du XVI^e siècle et dont l'usage est devenu courant au cours du XVII^e siècle. Son sens premier est celui de « déguisement » ou de « donner corps à un personnage » dans le cadre d'une représentation théâtrale ou d'un carnaval⁵⁰. De nos jours, son sens renvoie soit à une « action ou une manière de travestir ou de se travestir », soit à une « déformation » ou à une « parodie ». Si le verbe transitif « travestir » possède ce second sens, autrement dit celui de « transformer en revêtant un aspect mensonger » (ou de « dénaturer »), le verbe pronominal réfléchi « se travestir » signifie quant à lui soit « se déguiser » à l'occasion d'une manifestation (bal, carnaval ou théâtre), soit plus spécifiquement « prendre l'apparence de l'autre sexe » (sans que ne soit précisé le contexte du travestissement)⁵¹.

⁴⁹ Cf. BACIGALUPO Anna Mariella, « Les chamanes Mapuche et l'expérience religieuse masculine et féminine », *Anthropologie et sociétés*, vol. 22, n° 2, 1998, 123-143 ; CORNWALL Andrea, « Gendered Identities and Gender Ambiguity among Travestis in Salvador, Brazil », in CORNWALL Andrea, LINDISFARNE Nancy (dir.), *Dislocating Masculinity: Comparative Ethnographies*, London & New York, Routledge, 1994, pp. 111-132 ; DIANTEILL Erwan, *Des dieux et des signes : initiation, écriture et divination dans les religions afro-cubaines*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2000 ; SWEET James H., « Male Homosexuality and Spiritism in the African Diaspora: The Legacies of a Link », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 7, n° 2, 1996, pp. 184-202.

⁵⁰ LIOTARD Philippe, « Travestissement », dans ANDRIEU Bernard, BOËTSCH Gilles (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, CNRS Éditions, 2008, pp. 331-332.

⁵¹ Nous nous référons aux définitions des dictionnaires en langue française *Grand Larousse* (2023) et *Le Robert* (2021).

Contrairement au français, le japonais comprend de nombreuses occurrences susceptibles d'être traduites par « travestissement ». Les termes *hensô* 変装 (littéralement, « le fait de changer de vêtement »), *kasô* 仮装 (littéralement, « le fait de porter des vêtements provisoires ») et *funshô* 扮装 (« costume » ou « travestissement ») sont de façon plus ou moins nuancée synonymes de « déguisement ». Le vocable *dansô* 男装 (littéralement « habillée en homme ») évoque quant à lui précisément le travestissement d'une femme en homme, tandis que *josô* 女装 (littéralement « habillé en femme ») renvoie spécifiquement au travestissement d'un homme en femme. Enfin, le substantif *iseisô* 異性装 (ou *isô* 異装) se réfère à un travestissement de genre indéterminé, regroupant à la fois les sens de *dansô* et de *josô*⁵². À la différence du terme français, le lexique japonais spécifie donc le caractère genré ou non du travestissement, ainsi que la trajectoire de passage d'une catégorie de genre à une autre (du masculin vers le féminin ou du féminin vers le masculin).

Dans le cadre de ce mémoire de thèse, nous nous concentrerons sur le terme *josô*, plus à même d'ériger les contours de notre sujet, que nous avons choisi de traduire par « travestissement masculin ». Cette traduction est imparfaite, dans la mesure où elle ne saurait recouvrir l'entièreté du sens japonais de *josô*. Elle nous servira tout du moins de « catégorie soluble », ce que l'ethno-historienne Florence Dupont définit comme un moyen pour l'historien de « passer d'une culture à l'autre sans postuler de similitudes » et permettant ainsi « de reconnaître un objet dans la culture où il veut entrer » :

Au départ la première notion utilisée par le chercheur est le plus souvent empruntée à sa propre culture. Puis la notion qui a servi d'entrée se dissout progressivement dans la culture étudiée au fur et à mesure que le questionnement extérieur, utile pour une première approche, cède la place à la découverte d'un objet vu de l'intérieur, qui désormais va être défini et étudié à partir des catégories indigènes. [...] C'est une façon, parmi d'autres, d'évacuer ces notions englobantes, érigées en concept universel et qui sont en fait des catégories de pensée ethnocentriques [...].⁵³

Le procédé de « catégorie soluble » nous paraît essentiel afin de nous extraire de biais discursifs eurocentrés et producteurs de catégories signifiantes. Il permet d'éviter le piège de « l'orientalisme » tel qu'il a été théorisé par l'universitaire palestino-américain Edward Saïd (1935-2003) : une forme d'*exotisme* spécifiquement tourné vers « l'Orient » qui, devenu un

⁵² Nous nous référons aux définitions du dictionnaire en langue japonaise *Kôjien* 広辞苑, 5^e édition, Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 2006 (1998).

⁵³ DUPONT Florence, « Introduction », dans CALAME Claude, DUPONT Florence, LORTAT-JACOB Bernard, MANCA Maria (dir.), *La voix actée, pour une nouvelle ethnopoétique*, Paris, Éditions Kimé, 2010, pp. 12-13.

simple reflet de « l'Occident », sert à la réification de la domination des catégories occidentales au sein d'une aire culturelle où ces dernières ne font pas sens⁵⁴.

Dans son ouvrage *L'empire des signes* (1970), le sémiologue français Roland Barthes (1915-1980) propose par exemple une interprétation orientaliste de ce qu'il nomme le « travesti oriental », se référant ici à un *onnagata* du kabuki. Barthes différencie le « travesti oriental » du « travesti occidental » en ce que le second est soumis à une vision psychologisante du travestissement⁵⁵. Mais son analyse se fourvoie. D'une part, Barthes s'appuie sur un cas précis de travestissement qui ne saurait résumer à lui seul l'ensemble des pratiques travesties « orientales ». D'autre part, il limite le « travesti oriental » à une figure théorique tout en niant ses réalités matérielles. Comme il en sera question dans ce mémoire de thèse, non seulement l'*onnagata* n'a jamais consisté en une unique figure du travestissement au Japon, mais plus encore, les discours japonais modernes ont eux aussi proposé des interprétations psychologisantes du travestissement des *onnagata*.

Le travestissement n'échappe donc pas aux problématiques épistémologiques des savoirs situés en fonction de l'aire culturelle, de la société ou de la langue étudiées. Le pas de côté que permet la méthodologie heuristique nous semble d'autant plus indispensable que cette étude porte sur l'aire culturelle japonaise au travers du regard et de la langue d'un chercheur occidental.

3.2 Le travestissement au prisme de la matérialité du genre

Historiciser le genre tout en questionnant le travestissement en tant que catégorie heuristique suppose une approche matérialiste. Le genre n'est pas une structure sociale fixe et anhistorique : il est tributaire des sociétés, des cultures, de l'histoire, des langues, *etc.*

Le genre n'est pas le fondement stable et éternel de la vie sociale, il est le moyen, potentiellement instable, historiquement et culturellement variable, qui permet à des sociétés différentes d'organiser les différences sexuelles. La constellation d'institutions, de croyances, d'idéologies et de pratiques sociales qui organisent les rapports entre les hommes et les femmes dans une société donnée n'est pas fixée pour toujours. Elle constitue un « ordre du genre » qui est le produit de l'histoire, ou plutôt de nombreuses histoires, et évolue constamment en fonction du développement, de la consolidation ou de la contestation, de l'existence ou de l'impossibilité d'exister, des nouveaux projets de genre.⁵⁶

⁵⁴ Pour une théorisation de l'orientalisme, cf. SAÏD Edward (trad. Catherine MALAMOUD), *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, 2005 (1978).

⁵⁵ BARTHES Roland, *L'empire des signes*, Paris, Seuil, 2007 (1970), p. 73.

⁵⁶ WEEKS Jeffrey, *Écrire l'histoire des sexualités*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2019 (2016), p. 110.

En conséquence, le genre est aussi dépendant de matérialités concrètes qui le signifient, en premier lieu le vêtement. Car comme le rappelle l'historienne française Nicole Pellegrin, l'habillement est un « marqueur de nos identités genrées »⁵⁷ : il est « un fait social total » et un révélateur des fonctionnements d'une société, « le plus parlant peut-être puisque c'est à la fois un bien matériel, un investissement et un langage »⁵⁸. Roland Barthes a pointé la portée sociale, historique et symbolique du vêtement dans son article « Histoire et sociologie du vêtement » (1957), dans lequel il critique l'absence d'une définition située du « système vestimentaire » et de « l'ensemble axiologique (contraintes, interdictions, tolérances, aberrations, fantaisies, congruences et exclusions) qui le constitue »⁵⁹. De nos jours, il ne fait aucun doute que l'habillement est un objet d'étude important pour l'histoire socio-culturelle, « à condition d'articuler les dimensions de classe et de genre pour [en] saisir les déterminismes sociaux les plus prégnants, les logiques économiques et sociales les plus structurelles et les modes de domination les plus naturalisés »⁶⁰. Les travaux de l'historienne française Christine Bard montrent le caractère profondément genré du vêtement au sein de l'aire culturelle occidentale : la parure et l'esthétisme pour le vestiaire féminin, la sobriété et la praticité pour le vestiaire masculin. En ce sens, loin d'être un simple accessoire de mode, l'habit constitue une réalité matérielle socialement et culturellement construite qui révèle implicitement qui détient le pouvoir, qui possède les droits juridiques et citoyens et qui est objet de désir : il est ainsi un marqueur de la hiérarchie du genre. Le vêtement symbolise – ou non – le pouvoir : il possède une signification éminemment politique⁶¹.

Néanmoins, selon l'époque, l'aire géographique, la société, etc., la symbolique du pouvoir n'est pas tenue ni signifiée par les mêmes réalités matérielles. Par exemple, la différenciation genrée de l'habillement entre le pantalon et la robe ne s'est produite au Japon que bien plus tardivement que dans les sociétés occidentales, d'autant plus que la forme du pantalon est une importation étrangère. En effet, le *hakama* 袴 (sorte de large pantalon plissé muni d'un dossier rigide) a été importé durant la période de Heian (794-1185) par imitation de la cour impériale chinoise et n'avait pas pour but initial de différencier le masculin du

⁵⁷ PELLEGRIN Nicole, « Le lait et le sang », préface de YOUNG Antonia (trad. Jaqueline DERENS), *Les vierges jurées d'Albanie. Des femmes devenues hommes*, Paris, Non-Lieu, 2016 (2001), p. 8.

⁵⁸ PELLEGRIN Nicole, « Le vêtement comme fait social total », dans CHARLES Christophe (dir.), *Histoire sociale, histoire globale ?*, Paris, EHESS, 1993, p. 85.

⁵⁹ BARTHES Roland, « Histoire et sociologie du vêtement. Quelques observations méthodologiques », *Annales*, vol. 12, n° 3, 1957, p. 431.

⁶⁰ BARBIER Pascal, BARGEL Lucie, BEAUMONT Amélie, DARMON Muriel, DUMONT Lucile, « Vêtement », dans RENNES Juliette (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2016, p. 667.

⁶¹ Cf. BARD Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Paris, Le Seuil, 2010 ; BARD Christine, *Ce que soulève la jupe. Identité, transgressions, résistances*, Paris, Autrement, 2010.

féminin (il n'a commencé à le faire qu'à partir du XIV^e siècle), mais plutôt de dissocier les aristocrates du reste de la population. Quant au pantalon à l'occidentale, il n'a été importé d'Europe qu'au moment de la Restauration de Meiji par imitation des puissances coloniales occidentales⁶². Ainsi, si à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles le pantalon constituait un marqueur hiérarchique du genre en Occident (et au Japon), en ce qu'il était l'apanage des hommes (la catégorie de genre dominante), ce type de vêtement n'a pas toujours fait office de marqueur de la différence entre les sexes, de même qu'il ne suffit plus à lui seul aujourd'hui à le faire⁶³.

Au travers d'une perspective matérielle et matérialiste, le travestissement symbolise bien plus que l'expression d'un interdit ou qu'un jeu de transgression : il met en exergue l'arbitraire des attributs masculins et féminins et permet de (re)questionner en termes politiques la distinction soi-disant inaltérable entre les sexes⁶⁴. Les premiers travaux japonais à traiter spécifiquement du travestissement masculin à compter des années 1990 s'inscrivent dans le sillage de l'histoire culturelle et de l'histoire des mœurs. L'ouvrage collectif *Josô no minzokugaku* 女装の民俗学 (Ethnologie du travestissement masculin, 1994) se concentre sur les traces de pratiques travesties des hommes en femme dans les mythes fondateurs du shintoïsme, les conduites travesties à l'occasion des *matsuri* durant les périodes ancienne et médiévale, ainsi que le lien entre le travestissement et les conduites homoérotiques durant la période d'Edo, mais n'offre qu'une représentation du travestissement limitée aux faits divers criminels durant la période moderne⁶⁵. De son côté, l'article « Dansô, jôso. Sono Nihonteki tokushitsu to ifukusei 男装・女装 その日本的特質と衣服制 » (Travestissements féminin et masculin. Le système vestimentaire au prisme des particularités japonaises, 1994) de l'historienne Takeda Sachiko revient sur des épisodes de travestissements (masculin et féminin) dans quelques-unes des plus célèbres œuvres littéraires de la période classique, à l'instar du *Genji monogatari* 源氏物語 (Le dit du Genji, XI^e siècle) et du *Torikaebaya monogatari* とりかへばや物語 (Si on les échangeait, XII^e siècle). Selon Takeda, les pratiques vestimentaires au Japon ont moins impacté la distinction de sexe que dans les sociétés judéo-chrétiennes. Le *kimono* 着物, vêtement japonais traditionnel s'apparentant à une robe en forme de T attachée à

⁶² TAKEDA, « Dansô, jôso », *op. cit.*, pp. 242-243.

⁶³ Cf. BARD, *Une histoire politique du pantalon*, *op. cit.*, pp. 426-427.

⁶⁴ SAEKI, « *Josô to dansô* » *no bunkashi*, *op. cit.*, p. 8.

⁶⁵ SHIMOKAWA Kôshi 下川 歌史, TAMURA Isami 田村 勇, KOISHIKAWA Zenji 礪川 全次, HATAKEYAMA Atsushi 畠山 篤 (dir.), *Josô no minzokugaku. Sei fûzoku no minzokushi* 女装の民俗学 性風俗の民俗史 (Ethnologie du travestissement masculin. Histoire folklorique des mœurs sexuelles), Tôkyô 東京, Hihyôsha 批評社, 1994.

l'aide d'une large ceinture (*obi*), dissimule les corps sexués plutôt qu'il ne met en exergue les critères secondaires de sexualité⁶⁶. Selon elle, il existait une indissociation patente entre les vestiaires masculin et féminin au sein de la cour impériale de Heian, indiquant l'absence probable d'une distinction sexuée stricte et d'une opposition fondée sur la complémentarité entre les sexes (tout du moins au sein de la classe aristocratique). Cette « particularité » de l'ordre du genre explique pour l'historienne l'absence de tabou à l'égard du travestissement masculin tout au long des différentes périodes japonaises jusqu'à nos jours⁶⁷. La démarche de Takeda s'inscrit ainsi dans le sillage d'une histoire politique de la culture matérielle qui ne peut être détachée de l'agencement singulier de la distinction de sexes et de la hiérarchie du genre non seulement propres à l'aire culturelle japonaise, mais également à chacune de ses périodes historiques.

Notre travail se situe en continuité de l'étude de Takeda, pour qui les pratiques travesties japonaises constituent une spécificité socio-culturelle dont la comparaison avec celles – taboues – de l'aire culturelle occidentale n'est pas toujours pertinente⁶⁸. Cette démarche nous permettra de mieux nous glisser à l'intérieur de la société japonaise moderne, afin de comprendre les enjeux relatifs à la pratique sociale du travestissement masculin, mais également de percevoir quels actes, quelles pratiques et quelles conduites relevaient ou non du travestissement.

3.3 Le travestissement dans l'approche constructionniste de la sexualité

Un autre point méthodologique concerne le lien quasi indéfectible que nos sociétés contemporaines effectuent entre le travestissement et la sexualité. Comme le fait remarquer le socio-historien britannique Jeffrey Weeks, le genre est perçu dans l'agencement de nos catégories contemporaines comme indissociable des conduites sexuelles :

Le genre (le terme qu'il est convenu d'utiliser pour décrire la dimension sociale de notre condition d'homme ou de femme) et la sexualité (l'expression culturelle de nos plaisirs et désirs physiques) sont devenus inextricablement liés, de sorte qu'on a parfois l'impression que franchir la frontière qui sépare comportement typiquement masculin et comportement typiquement féminin (comportement culturellement défini comme approprié), représente la transgression ultime. Nous avons toujours du mal à envisager la sexualité sans prendre en compte le genre ; [...] l'édifice complexe de la sexualité s'est construit pour l'essentiel sur le postulat de l'existence de différences fondamentales entre les hommes et les femmes

⁶⁶ TAKEDA, « Dansô, jôso », *op. cit.*, p. 243 ; NISHI Miyako 西美弥子, « 'Yosooi no chikara' no kanôsei. Nihon no iseisô no 'kore made' to 'kore kara' 「装いの力」の可能性 日本の異性装の「これまで」と「これから」 (Les possibilités du « pouvoir du vêtement ». Histoire et futur du travestissement au Japon), dans MITSUHASHI, NIIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Iseisô no Nihonshi*, *op. cit.*, p. 168.

⁶⁷ TAKEDA, « Dansô, jôso », *op. cit.*, pp. 222, 243-244.

⁶⁸ *Ibid.*, pp. 242.

et sur celui de la domination des hommes sur les femmes. Les distinctions génitales et reproductives [...] ont été interprétées comme non seulement nécessaires, mais suffisantes pour expliquer la différence des besoins et des désirs sexuels.⁶⁹

Si aujourd'hui le genre est indéniablement reconnu comme une construction culturelle, les conduites sexuelles ont jusqu'à présent eu plus de mal à être perçues comme telle. Le premier à avoir eu cette intuition est le philosophe français Michel Foucault (1926-1984), qui dans son premier volume de son *Histoire de la sexualité* (1976), proposait d'historiciser les catégories et les comportements sexuels⁷⁰. Sa démarche conceptualise ce que nous nommons la « sexualité » comme un ensemble de discours, de pratiques et de savoirs historiquement et culturellement situés, formant un « dispositif » qui renvoie à des « mises en scènes, des exhibitions et des interdits »⁷¹. L'historien nord-américain Arnold Davidson confirme les intuitions de Foucault dans son ouvrage *L'émergence de la sexualité* (2001) en montrant que la sexualité est une invention moderne qui a émergé aux alentours de la fin du XVIII^{ème} siècle en Occident. Les discours médicaux, hygiénistes et psychiatriques occidentaux du XIX^e siècle ont ainsi contribué à faire des pratiques sexuelles une « nouvelle expérience de soi » qui tient lieu de *vérité* sur la subjectivité des individus, tout en servant les intérêts stratégiques de contrôle des populations par les États-nations modernes⁷².

Notre étude a également pour objectif d'appréhender le lien – en apparence inextricable – que les discours japonais ont effectué entre le genre et la sexualité. Une part importante de nos sources primaires décrivent en effet le travestissement comme une forme paroxysmique d'homosexualité, mais en d'autres termes aussi et surtout comme une spécificité moderne dans la mesure où un tel rapprochement est absent des documents des époques antérieures. Ce mémoire de thèse tentera de comprendre pourquoi et comment s'est produit un tel rapprochement discursif.

Il existe déjà des travaux scientifiques sur le Japon moderne partant du postulat constructionniste de la sexualité. La production académique japonaise a été particulièrement fructueuse à compter des années 1990 dans le domaine de l'histoire culturelle et de l'histoire des mœurs, s'illustrant par sa méthodologie empirique⁷³, portant sur des sujets aussi variés que

⁶⁹ WEEKS Jeffrey, *Sexualité*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2014 (1986), pp. 76-77.

⁷⁰ FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité* 1. *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

⁷¹ ANCET Pierre, « Identité et sexualité chez Michel Foucault », dans WELZANG-LANG Daniel, ZAUCHE GAUDRON Chantal (dir.), *Masculinités : état des lieux*, Toulouse, Érès, 2011, p. 94.

⁷² Cf. le chapitre « Refermer les cadavres » dans DAVIDSON Arnold I. (Trad. Pierre-Emmanuel DAUZAT), *L'émergence de la sexualité. Épistémologie historique et formation des concepts*, Paris, Albin Michel, 2005 (2001), pp. 25-75.

⁷³ AKAGAWA Manabu 赤川学, *Sekushuariti no rekishi shakaigaku* 学セクシュアリティの歴史社会学 (Sociologie historique de la sexualité), Tôkyô 東京, Keisô shobô 勁草書房, 1999, pp. 45-46.

l'élaboration du discours moderne sur la sexualité⁷⁴, la standardisation du concept de sexualité⁷⁵, le rôle de la famille dans la détermination de la norme sexuelle⁷⁶, ou encore l'étude comparative des conduites sexuelles entre les périodes prémoderne et moderne⁷⁷. De son côté, l'ouvrage *Colonizing Sex: Sexology and Social Control in Modern Japan* (2003) de la chercheuse autrichienne Sabine Frühstück référence l'élaboration des discours sur la sexualité et démontre l'historicité des pratiques et des identités sexuelles modernes. Frühstück met en exergue « les techniques en jeu dans les conflits et les négociations qui ont officié à la création d'une sexualité japonaise normative ». Selon elle, la consécration de l'hétéronormativité monogame dans le cadre de la famille a été tenue par différents discours, tels que « les données militaires qui renvoyaient à la santé des soldats », les « registres moraux de la police qui traquaient les prostituées ainsi que leurs maladies », « l'éducation sexuelle destinée aux jeunes » et la « propagande nataliste et expansionniste ». En outre, elle montre que l'ensemble de ces discours a *stratégiquement* servi les intérêts de l'État-nation pour le contrôle de sa population⁷⁸.

D'autres travaux ont porté leur attention sur la production du discours cadrant les conduites sexuelles non normatives, plus particulièrement l'homosexualité masculine. L'historien japonais Furukawa Makoto perçoit dans les différents discours japonais modernes (juridiques, sexologiques, littéraires, populaires...) des biais discursifs stratégiques qui ont permis de tordre le réel et d'influer sur les pratiques sexuelles entre hommes. Cependant, en imposant les catégories sexuelles occidentales, ces discours n'en ont pas moins effectué une relecture des catégories et des pratiques homoérotiques normatives d'Edo, ce qui a servi de sédiments à l'élaboration des discours modernes sur l'homosexualité⁷⁹. Dans sa monographie

⁷⁴ KAWAMURA Kunimitsu 川村邦光, *Sekushuariti no kindai* セクシュアリティの近代 (La modernité de la sexualité), Tôkyô 東京, Kôdansha 講談社, 1996 ; ODA Makoto 小田亮, *Sei. Ichigo no jiten* 性 一語の辞典 (Sexe. Dictionnaire autour d'un mot), Tôkyô 東京, Sanseidô 三省堂, 1996, cités dans AKAGAWA, *Sekushuariti no rekishi shakaigaku*, *op. cit.*, pp. 45-46 ; UENO Chizuko 上野千鶴子, « Kaisetsu (3) 解説 (三) » (Commentaires 3), dans OGI Shinzô 小木新造, KUMAKURA Isao 熊倉功夫, UENO Chizuko 上野千鶴子 (dir.), *Nihon kindai shisô taikai* 23. *Fûzoku, sei* 日本近代思想大系 23 風俗・性 (Bibliothèque complète de la pensée japonaise moderne 23. Mœurs et sexualités), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 1990, pp. 505-550.

⁷⁵ SAITO Hikaru 斎藤光, « 'Seiyoku' no bunkateki hyôjunki 〈性欲〉の文化的標準化 » (La standardisation culturelle du « désir sexuel »), *Kyôto Seika daigaku kiyô* 京都精華大学紀要 (Annales de l'Université Seika de Kyôto), vol. 6, 1994, pp. 161-176, cité dans AKAGAWA, *Sekushuariti no rekishi shakaigaku*, *op. cit.*, pp. 45-46.

⁷⁶ MUTA Kazue 牟田和恵, *Senryaku to shite no kazoku* 戦略としての家族 (La famille comme stratégie), Tôkyô 東京, Shin.yôsha 新曜社, 1996, cité dans AKAGAWA, *Sekushuariti no rekishi shakaigaku*, *op. cit.*, pp. 45-46.

⁷⁷ SAEKI Junko 佐伯順子, « *Iro* » to « *ai* » no hikaku bunka shi 「色」と「愛」の比較文化史 (Histoire culturelle comparée des notions de « *iro* » et de « *ai* »), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 1998, cité dans AKAGAWA, *Sekushuariti no rekishi shakaigaku*, *op. cit.*, pp. 45-46.

⁷⁸ FRÜHSTÜCK Sabine, *Colonizing Sex: Sexology and Social Control in Modern Japan*, Berkeley, Los Angeles & London, University of California Press, 2003, p. 2.

⁷⁹ FURUKAWA Makoto 古川誠, « *Sekushuariti no hen.yô*. Kindai Nihon no dôseiai o meguru mittsu no kôdo セクシュアリティの変容 近代日本の同性愛をめぐる3つのコード (La transformation de la sexualité. Trois

Cartographies of Desire: Male-Male Sexuality in Japanese Discourse, 1600-1950 (1999), l'historien nord-américain Gregory Pflugfelder propose également un travail archéologique des comportements érotiques, sexuels et amoureux entre hommes dans les discours populaires, législatifs et médicaux du XVII^e jusqu'au milieu du XX^e siècle. Selon Pflugfelder, le passage à la modernité correspond à une série de bouleversements sans précédent dans l'élaboration de nouvelles conceptualisations, catégorisations et pratiques des comportements sexuels « entre hommes »⁸⁰. Les travaux précédemment cités indiquent ainsi que ce sont principalement les discours d'inspiration occidentale qui ont influé sur la conceptualisation du lien entre travestissement masculin et sexualité durant la période moderne. Notre travail portera ainsi une attention particulière au transfert culturel du discours sexologique occidental – et plus spécifiquement européen – au Japon.

3.4 Genre, sexe et sexualités : le prisme situé de l'historien

Les points méthodologiques que nous venons de présenter nous mettent en garde : le regard que l'historien porte sur son objet d'étude est nécessairement tributaire de ses propres catégories signifiantes. Le genre, le sexe et la sexualité constituent des points aveugles, des angles morts et des biais méthodologiques souvent ignorés par les études historiques.

Notre démarche s'appuiera sur la conceptualisation du *régime de genre* telle que définie par l'historien français Didier Lett, autrement dit un « agencement particulier et unique des rapports de sexe dans un contexte historique, documentaire et relationnel spécifique ». Lett ajoute que l'historien doit constamment rester vigilant : non seulement le régime de genre est une structure en évolution constante, mais plus encore, plusieurs régimes de genre peuvent coexister en un espace et une période donnés en fonction de l'objet de contextualisation employé par le chercheur⁸¹. En ce sens, tout historien proposant une généalogie – ou une archéologie – du travestissement au Japon doit d'abord mettre en exergue le ou les régimes de genre spécifique(s) à la temporalité, à la géographie et à la strate sociale observées avant d'en proposer toute interprétation. Par cet effort, l'historien prend moins le risque de voir son regard

modèles d'homosexualité dans le Japon moderne)», *Nichibei josei jânaru* 日米女性ジャーナル (Revue nippon-américaine des femmes), n° 7, 1994, pp. 29-55 ; FURUKAWA Makoto 古川誠, « 'Sei' bôyoku sôchi to shite no iseiai shakai. Kindai Nihon no dôseiai o megutte 「性」暴力装置としての異性愛社会 近代日本の同性愛をめぐって (La société hétérosexuelle comme dispositif de violences de la « sexualité ». De l'homosexualité dans le Japon moderne) », *J-Stage Toppu. Hô shakaigaku* J-Stage トップ 法社会学 (J-Stage top. Sociologie du droit), n° 54, 2001, pp. 81-93.

⁸⁰ PFLUGFELDER M. Gregory, *Cartographies of Desire: Male-Male Sexuality in Japanese Discourse, 1600-1950*, Berkeley, California University Press, 1999.

⁸¹ LETT Didier, « Les régimes de genre dans les sociétés occidentales de l'Antiquité au XVII^e siècle », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 67, 2012, pp. 565-566.

biaisé par les présupposés de son propre régime de genre. C'est précisément le reproche que nous pourrions faire à la monographie *Isô no sekushuariti* 異装のセクシュアリテイ (La sexualité du travestissement, 2003) d'Ishii Taturô, qui propose un tour d'horizon des différentes pratiques travesties dans le cadre artistique, fictionnel et social, tant masculines que féminines, au Japon et dans le reste du monde, avec une focale portée sur le lien entre le travestissement et la sexualité⁸². Dans ce cas, le travestissement est perçu au sein d'un ensemble de représentations et de pratiques globalisées depuis le point de vue de catégories signifiantes occidentales, sans nécessairement nuancer les spécificités historiques, sociales et culturelles des différentes aires géographiques abordées (Asie, Afrique, Europe, Amérique...). C'est également un écueil que nous constatons dans l'étude de Saeki Junko, « *Josô to dansô* » *no bunkashi* 「女装と男装」の文化史 (Histoire culturelle des « travestissements masculin et féminin », 2009), dont l'analyse des différentes pratiques travesties (masculines et féminines) dans la littérature et les arts japonais et occidentaux repose sur des définitions eurocentrées et contemporaines du travestissement.

Le genre n'est pas le seul biais que l'historien doit interroger. Les représentations que nous nous faisons du sexe anatomique sont elles aussi un donné social et historique situé. En effet, selon l'historien nord-américain Thomas Laqueur, la façon dont, nous Occidentaux du XXI^e siècle, nous nous représentons nos organes génitaux découle de constructions historiquement et culturellement situées : l'autoreprésentation de nos corps sexués résulte de la modernité (à partir du XVIII^e siècle pour l'Occident). Au travers de l'analyse de planches d'anatomie et d'écrits médicaux de la Grèce antique à nos jours, Laqueur fait état d'un modèle antique et médiéval qu'il nomme « modèle unisexe », selon lequel les organes génitaux masculins et féminins étaient perçus comme les « deux pôles opposés d'un continuum à une seule dimension ». Les organes génitaux féminins étaient envisagés comme des succédanés inaboutis et imparfaits des organes génitaux masculins. À l'inverse, le modèle moderne des « deux sexes » ordonne la nature distincte et justifiée par la biologie des organes génitaux mâle et femelle, devenus « des opposés incommensurables » et « horizontalement ordonnés ». En conséquence, pour le « modèle des deux sexes », le sexe anatomique détermine la catégorie de genre (masculin ou féminin), tandis que pour le « modèle unisexe », c'est la catégorie de genre qui prime sur le sexe anatomique : être « homme » ou « femme » consiste à tenir un rôle social et non pas à *être* organiquement un sexe. Ainsi, le sexe anatomique était jadis envisagé comme

⁸² ISHII Taturô 石井達郎, *Isô no sekushuariti* 異装のセクシュアリテイ (La sexualité du travestissement), Tôkyô 東京, Shinjuku shobô 新宿書房, 2003.

une catégorie sociologique⁸³. Bien que l'étude de Laqueur porte sur les sociétés occidentales, elle peut néanmoins être transposée au cas japonais : le passage du régime de genre prémoderne, semblable en bien des points au « modèle unisexe », au régime de genre moderne d'inspiration occidentale (notamment par l'importation du discours médical européen) marque en effet une rupture importante dans la conceptualisation des organes génitaux par les Japonais de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles, de même que leur propre rapport avec leur corps sexué⁸⁴.

L'appréhension de la sexualité dans le Japon moderne apparaît également comme un terrain d'étude particulièrement intéressant afin de vérifier les intuitions de Foucault concernant le passage de ce qu'il nomme un *ars erotica* à une *scientia sexualis*. Toutes deux théorisées comme un régime de vérité sur les conduites sexuelles, la première se définit en fonction du plaisir éprouvé par la pratique en elle-même, tandis que la seconde instaure une séparation entre le licite et l'illicite, le permis et le défendu, le normal et l'anormal, tout en constituant une spécificité occidentale qui a été imposée au reste du monde par le biais de la colonisation⁸⁵. Ce mémoire de thèse tentera de mettre au jour la façon dont les processus historiques, sociaux et culturels qui ont présidé au passage de l'*ars erotica* d'Edo à la *scientia sexualis* du Japon moderne se sont répercutés sur les représentations discursives du travestissement masculin.

Qu'il s'agisse du passage du régime de genre prémoderne au régime de genre moderne, du modèle « unisexe » au modèle des « deux sexes », de l'*ars erotica* à la *scientia sexualis*, notre étude portera une attention toute particulière sur la façon dont les représentations discursives et les pratiques du travestissement masculin ont évolué en fonction de la transition de chacun de ces stades à un autre. Car comme le rappelle la théoricienne nord-américaine Eve Kosofsky-Sedgwick, le passage des catégories sexuelles (et de genre et de sexe) anciennes aux catégories nouvelles (dans notre cas, apportées par l'occidentalisation et la modernité), ainsi que le triomphe des secondes sur les premières, n'est pas sans produire un « champ définitionnel incohérent », un « espace de définitions qui se chevauchent, qui sont contradictoires et qui sont conflictuelles »⁸⁶. Selon Sedgwick, les anciennes catégories ne sont jamais totalement supplantées par les nouvelles, y réapparaissant et interférant avec ces dernières, et y produisant une « indélogeable instabilité »⁸⁷. Un des objectifs de notre travail consistera à mettre en exergue ces instabilités définitionnelles.

⁸³ Cf. LAQUEUR Thomas (trad. Michel GAUTIER), *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 2005 (1990).

⁸⁴ Cf. OGI, KUMAKURA, UENO (dir.), *Nihon kindai shisô taikai 23, op. cit.*

⁸⁵ FOUCAULT, *La volonté de savoir, op. cit.*, pp. 77-78.

⁸⁶ KOSOFSKY-SEDGWYCK Eve, *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press, 1990, p. 45.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 10.

C'est donc à partir de sources primaires japonaises modernes analysées au prisme d'outils heuristiques contemporains et – principalement – occidentaux que ce mémoire de thèse propose d'aborder le travestissement masculin. La conscience de cette grille de lecture permet d'en percevoir les pièges et, donc, de tenir compte de ce biais afin de comprendre des normes culturelles provenant d'une autre société. L'utilisation des notions de genre, de sexe, de sexualité, de travestissement ne sert pas ici de catégorisations péremptoires, mais bien plutôt d'outils à adapter qui permettent de mettre au jour les catégories de la société explorée. Il s'agit de l'une des premières études en France portant sur le Japon à employer une méthodologie relative aux questions que posent le genre et l'étude des sexualités⁸⁸. En ce sens, ce mémoire de thèse tente, à son moindre niveau, d'ouvrir une porte des études sur le Japon encore restée relativement fermée jusqu'à aujourd'hui.

4. APPREHENDER LES SOURCES PRIMAIRES

4.1 La constitution du corpus

Ce travail de recherche repose sur un ensemble varié de sources primaires. L'éclectisme des types de documents consultés s'explique par la difficulté à trouver des documents abordant spécifiquement le travestissement masculin. Sujet scabreux, suscitant l'outrage, parfois tabou, jugé anormal ou inquiétant, quand il ne suscite pas le rire, le travestissement des hommes en femme est un thème relativement peu présent dans les discours modernes. Afin de pallier cet écueil, nous avons tenté de rassembler un nombre satisfaisant de sources en ne nous limitant pas à un type particulier de documentation, puis nous avons tâché de dégager leurs points communs, leurs divergences, ainsi que leurs nuances. Pour davantage de clarté, nous avons classé l'ensemble de nos sources en trois principaux groupes.

⁸⁸ Cf. LAURENT Erick, *Les chrysanthèmes roses. Homosexualités masculines dans le Japon contemporain*, Paris, Les belles lettres, 2011 ; HENNINGER Aline, « Réception de la sexologie et présentation de l'homosexualité féminine dans la revue *Seitô* », dans LEVY Christine, LEFEVRE Brigitte (dir.), *Parcours féministes dans la littérature et dans la société japonaises de 1910 à 1930 : de Seitô aux modèles de politique sociale*, Paris, L'Harmattan, 2016, pp. 123-142 ; PONS Philippe, SOUYRI Pierre-François, *L'esprit de plaisir. Une histoire de la sexualité et de l'érotisme au Japon (17^e-20^e siècle)*, Paris, Payot & Rivages, 2020 ; SCHAAL Sandra, « Gourgandine assurément, mais ne goûtant que les hommes ! Les représentations de la garçonne japonaise et du lesbianisme dans les faits divers », dans GONZALES NARANJO Rocio, WELLS Amy (dir.), *Modernas, flappers, garçonnas, o cómo representar la feminidad en los años 20 y 30*, Séville, ArCiBel Editores, 2022, pp. 189-214 ; HENNINGER Aline, LENOBLE Camille, MICHEL-LESNE Claude, SCHAAL Sandra, « Les bianismes et pratiques transgenres dans le Japon moderne et contemporain » dans HENNINGER Aline, SHIMOSAKAI Mayumi (dir.), *Japon pluriel* 14, Arles, Éd. Picquier, 2024, pp. 263-299.

Le premier type de sources concerne les discours biopolitiques, c'est-à-dire les discours à la fois producteurs et véhiculeurs des normes de genre et des catégorisations sexuelles. Nous retrouvons parmi ces sources les textes de lois, les articles de faits divers de la presse quotidienne et les nosographies sexologiques modernes. Ce type de documents a été de loin le plus aisé d'accès.

Le deuxième type de sources regroupe un ensemble de discours dont le rapport avec la doxa officielle est plus ambigu, naviguant entre la répétition des normes et la production de discours plus ou moins alternatifs. Cet ensemble se compose d'ouvrages d'ethnologie et d'histoire culturelle modernes, de correspondances entre intellectuels, d'autobiographies d'acteurs *onnagata*, d'écrits littéraires fictionnels (romans et nouvelles) et de quelques caricatures de mœurs. Si ce type de sources propose généralement un point de vue un peu plus nuancé ou une perspective moins stricte que celles du premier groupe, elles ne remettent pas pour autant en cause la structure sur laquelle reposent les catégories signifiantes de genre et de sexualité. Par conséquent, leur ton est plus souvent excluant à l'égard du travestissement.

Le troisième type de sources, enfin, regroupe les discours alternatifs qui ne s'alignent pas nécessairement avec la doxa officielle (mais qui demeurent tributaires de son cadre). Il s'agit principalement de documents issus de la tendance *ero-guro-nansensu* エロ・グロ・ナンセンス (érotique, grotesque et absurde), un courant journalistique, littéraire et artistique *underground* versé dans les sujets sensationnalistes, anormaux, paranormaux, étranges, monstrueux, etc., qui a été plus particulièrement en vogue à la fin des années 1920 et au début des années 1930⁸⁹. Ce type de documents inclut des revues spécialisées au ton alternatif, des revues sexologiques et criminologiques, des revues littéraires et artistiques, ainsi qu'une production fictionnelle abordant des sujets plus ou moins scabreux, étranges ou moralement dérangeants. L'ensemble de ce type de sources n'a encore que peu fait l'objet d'une investigation pour ce qui concerne les discours sur le travestissement masculin.

L'éclectisme de notre corpus n'est toutefois pas sans poser quelques problèmes méthodologiques. Chaque type de source réclame une méthode d'analyse spécifique, nécessitant à chaque fois de comprendre le point de vue, la portée, le public visé, la raison, les procédés discursifs et les objectifs propres à chaque type de document consulté. Il n'est pas possible d'aborder de la même façon un texte de loi, un traité sexologique, un article de faits

⁸⁹ Nous revenons plus en détails sur la tendance *ero-guro-nansensu* dans l'introduction de notre Partie 2, *infra* ce mémoire de thèse.

divers, une nouvelle ou une caricature de mœurs. Notre travail insistera donc sur les spécificités de chaque type de source abordé, ainsi que sur son contexte de publication.

4.2 À qui s'adressent les sources ? : le lectorat moderne

La période moderne correspond à une phase de transition qui a vu se démocratiser sur une échelle nationale l'accès à l'éducation, et par conséquent à la lecture. À cela, il faut ajouter l'industrialisation de l'archipel qui a notamment permis le très large développement des médias papier, ainsi que leur consommation. L'entre-deux-guerres apparaît cependant comme un moment particulier dans l'ensemble de la production discursive de la période moderne pour deux principales raisons. D'une part, comme nous l'avons rapidement abordé, le développement de la tendance *ero-guro-nansensu*, à contre-courant de la production discursive idéologique, a permis le développement d'un discours plus ou moins alternatif sur le travestissement masculin. Le chercheur japonais Ishida Hitoshi considère, à cet égard, les documents issus de cette tendance comme un corpus « pré-queer » ou « proto-queer » particulièrement enthousiasmant pour les historiens du genre et des sexualités du Japon moderne⁹⁰. D'autre part, le processus de large accès à l'éducation nationale (toutes classes et catégories de genre confondues) avait à ce moment atteint une augmentation considérable du niveau d'alphabétisation sur l'ensemble du territoire japonais. Par exemple, le taux d'illettrisme chez les conscrits est passé de 23% à 0.5% entre 1899 et 1929⁹¹.

En outre, selon une enquête de 1923, la lecture des journaux et des magazines constituait l'une des activités favorites des classes urbaines moyennes et supérieures⁹². La majorité des foyers étaient abonnés à une ou plusieurs revues, lesquelles circulaient entre les membres de la famille et parfois parmi le voisinage⁹³. Les classes moyennes et aisées dépensaient en moyenne entre 3.3 et 8.7 yens par mois en supports papier (une somme très importante !). La consommation en médias d'un foyer bourgeois était généralement constituée d'un quotidien, de deux revues féminines, d'une revue étrangère et de divers supports de presse destinés au couple parental, aux enfants ou aux domestiques⁹⁴.

⁹⁰ ISHIDA Hitoshi, McLELLAND Mark, MURAKAMI Takanori, "The Origins of 'Queer Studies' in Postwar Japan", McLELLAND Mark, DASGUPTA Romit (dir.), *Genders, Transgenders and Sexualities in Japan*, London & New York, Routledge, 2005, pp. 33-48.

⁹¹ NAGAMINE Shigetoshi 永嶺重敏, *Modan toshi no dokusho kûkan* モダン都市の読書空間 (Les espaces de lecture de la ville *modan*), Tôkyô 東京, Nihon editâ sukûru shuppanbu 日本エディタースクール出版部, 2001, p. 162.

⁹² *Ibid.*, p. 164.

⁹³ SILVERBERG Miriam, *Erotic, Grotesque, Nonsense: The Mass Culture of Japanese Modern Times*, London, University of California Press, 2009, pp. 123-124.

⁹⁴ NAGAMINE, *Modan toshi no dokusho kûkan*, *op. cit.*, p. 110.

Nous retiendrons dans ces conditions deux effets sur le lectorat de cette période. D'une part, que les discours sur le travestissement masculin ont principalement été adressés aux classes citadines moyennes et supérieures, dont les valeurs rejoignent les préceptes de la morale sexuelle bourgeoise, corsetée par les influences occidentales et la modernité. D'autre part, que ces mêmes discours se sont largement diffusés au sein de la société et qu'ils ont en conséquence probablement influencé les pratiques concrètes des individus concernés.

4.3 Interpréter les entre-lignes, décrypter les silences

Il nous faut constamment garder à l'esprit que la conception du travestissement masculin telle qu'elle est pensée et retranscrite dans les sources provient essentiellement du discours des classes dominantes. À notre connaissance, aucun document consulté n'a été à proprement parler écrit de la plume d'un travesti. Qu'elles proviennent des médias, de la littérature, de la médecine ou de la tendance *ero-guro-nansensu*, les sources véhiculent principalement un discours plus ou moins normé et institutionnalisé. Cependant, cela n'en rend pas leur contenu moins intéressant pour autant. Des entre-lignes des discours d'autorité, ceux-là même qui constituent la norme, émanent involontairement des non-dits, des silences et des tabous. Notre tâche consiste précisément à les mettre à jour.

La difficulté de notre travail de recherche est donc double. D'une part, il nous faut nous demander en permanence ce qui n'est pas évoqué dans les sources et pour quelles raisons. D'autre part, les silences rendent délicat le passage de l'analyse des représentations discursives à celle de la réalité des pratiques. L'historienne française Florence Tamagne résume les difficultés précédemment citées comme suit :

Le discours (qu'il soit littéraire, médical ou juridique, etc.) fonctionne comme un filtre qui révèle et dissimule à la fois les pratiques [...]. Le flou des définitions, auquel répond la confusion des catégories, oblige l'historien à revenir sans cesse sur un objet qui lui échappe. Pour déjouer les pièges du langage, il est nécessaire de se livrer à une critique systématique des sources qui sont elles-mêmes le produit de constructions mentales, historiquement et géographiquement datées. En déconstruisant le discours, il semble possible de mettre au jour, autant que les mécanismes de la répression et de la normalisation, les stratégies élaborées par les [minorités] pour y répondre, et ainsi de faire surgir, en creux, la réalité d'expériences qui se sont nourries du silence et du secret, mais qui en ont avant tout subi le poids.⁹⁵

⁹⁵ TAMAGNE Florence, « Homosexualités, le difficile passage de l'analyse des discours à l'étude des pratiques », *Histoire & sociétés*, n°3, 2002, p. 21.

La rhétorique du silence apparaissant comme une constante dans les sources consultées, notre travail tentera de mettre à jour l'indicible, de questionner l'indicible et d'effectuer des liens parfois invisibles entre les discours, et ce, dans le but de restituer au mieux les pratiques réelles.

4.4 Donner la parole aux « oubliés de l'histoire » ?

Le compte-rendu des documents consultés permet, dans une moindre mesure, de donner une voix aux travestis de la période moderne. Toutefois, la parole restituée pose un problème épistémologique. Rendre compte de l'expérience vécue du travestissement par les individus concernés à cette époque relève d'un exercice délicat, si ce n'est de la gageure, dans la mesure où la subjectivité de ces individus est réduite au silence de façon structurelle dans les sources. Non seulement les travestis ont été dans l'incapacité de rendre compte de leurs propres expériences, mais plus encore les discours rapportant ces dernières proviennent des détenteurs du savoir institutionnel (médecins, juristes, journalistes...). Notre travail peut-il donner une voix aux « oubliés de l'histoire » ?

Cette question constitue le point d'ancrage des études subalternes, dont la définition s'inspire de celle du sociologue italien Antonio Gramsci (1891-1937) théorisée dans ses travaux sur l'hégémonie culturelle. Selon Gramsci, les subalternes constituent un ensemble d'individus singuliers soumis à une subordination culturelle. Cette définition a dans un second temps été reprise pour désigner les individus sociaux « aux marges de l'histoire »⁹⁶. Les études subalternes interrogent la façon dont s'opère la subordination au sein des sociétés postcoloniales, mettant en perspective des critères de classe, de racisation, d'âge et de genre. L'apport le plus célèbre est sans doute celui de la théoricienne indienne Gayatri Chakravorty Spivak dans son article « Les subalternes peuvent-elles parler ? » (1988), dans lequel elle met en exergue la tension permanente entre l'expérience réelle des subalternes et l'interprétation de leur condition d'opprimés par les tenants du savoir. Selon Spivak, ces derniers ne prennent pas toujours en compte le caractère situé de leur condition, en l'occurrence celui des pays colonisateurs (donc des oppresseurs) de l'aire culturelle occidentale (faussement perçue comme universelle)⁹⁷. Dans ces conditions, les subalternes se trouvent dans l'impossibilité de rendre compte de leur oppression, tandis que les tenants du savoir s'avèrent incapable d'entendre leur expérience, générant ainsi une violence épistémique supplémentaire.

⁹⁶ Cf. LIGUORI Guido, « Le concept de subalterne chez Gramsci », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée modernes et contemporaines*, vol. 128, n° 2, 2016, en ligne [consulté le 28 janvier 2023], URL : <http://journals.openedition.org/mefrim/3002>.

⁹⁷ SPIVAK Gayatri Chakravorty (trad. Jérôme VIDAL), *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009 (1988).

L'apport de Spivak est précieux dans le cadre de notre travail. Il rend compte de la structure même de la domination qui prive les « travestis » de la possibilité de rendre compte de leur expérience. Leurs voix sont en effet rendues inaudibles par la structure même de la domination : la précarité de leurs vies restreint leur accès au savoir et aux moyens d'expression, tandis que la façon dont sont constitués les discours empêche leurs voix d'être entendues. La réflexion de Spivak montre qu'il serait un leurre d'envisager la présente étude comme un juste et objectif retour de la parole aux « travestis » ou comme une forme d'affranchissement vis-à-vis du silence qui leur a été imposé. En outre, Spivak mentionne que tout travail universitaire portant sur l'expérience subalterne tend à rendre une traduction biaisée de l'oppression en essentialisant le statut d'opprimé, ce qui revient finalement à une trahison. Afin de nous défaire de ces écueils, nous aborderons les sources qui rendent quelquefois compte des voix des travestis non pas comme une parole qui restitue une expérience *réelle*, mais plutôt comme un ensemble de *représentations* issues du discours dominant.

5. ARTICULATION DU MEMOIRE DE THESE

Le présent travail a dans un premier temps pour objectif de comprendre quels procédés discursifs ont présidé à l'exclusion du travestissement du champ de la norme. Pour ce faire, nous nous attacherons à mettre en lumière trois des principaux discours de biopouvoir qui ont abordé le travestissement des hommes en femme : le discours pénal (Chapitre 1), le discours de la presse quotidienne (Chapitre 2) et le discours sexologique (Chapitre 3), tous les trois ayant contribué à l'élaboration, au façonnement et à la modélisation des normes de genre et des conduites sexuelles de la société japonaise moderne. Cette première partie suivra les évolutions des représentations discursives du travestissement masculin depuis la Restauration de Meiji jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, mettant au jour les changements définitionnels du travestissement masculin dans le contexte de la formation et du développement de l'État-nation moderne.

La deuxième partie se concentrera plus particulièrement sur les discours de l'entre-deux-guerres, moment de la période moderne le plus fourni en sources sur le travestissement masculin, mais dont la production discursive se caractérise par le lien quasi indéfectible entre travestissement, homosexualité et prostitution masculine. Le Chapitre 4 portera plus spécifiquement sur la façon dont les discours scientifiques modernes, en s'inspirant à la fois des nosographies sexologiques occidentales et des sources japonaises d'Edo, ont effectué une

relecture des conduites sexuelles du passé et créé des catégories hybrides entre autochtonie et occidentalité. Le Chapitre 5 abordera quant à lui la prostitution masculine en tant que phénomène médiatique pris en tension entre le sensationnalisme journalistique et l'outrage moral que le thème générerait. Enfin, le Chapitre 6 tentera de restituer les pratiques réelles, les socialisations et les contre-cultures des travailleurs du sexe travestis de l'entre-deux-guerres.

La troisième partie restituera les parcours de mobilité des travailleurs du sexe travestis au travers de quatre principaux modèles de féminité redondants dans les sources : l'*onnagata* (Chapitre 7), la geisha (Chapitre 8), la garçonne (ou *moga*) (Chapitre 9) et la serveuse de café (Chapitre 10). Nous verrons que ces quatre modèles ont chacun, à leur façon, constitué des stratégies de survie et des espaces de mobilité sociale de sexe qui reposaient tant sur leur attrait esthétique que sur leur propension à permettre une certaine autonomie financière aux « transfuges de sexe ».

PREMIERE PARTIE

LE TRAVESTISSEMENT MASCULIN DANS LES DISCOURS BIOPOLITIQUES DU JAPON MODERNE

La modernité ayant constitué un bouleversement sans précédent dans l'appréhension des conduites sexuelles et des régimes de genre japonais, cette première partie a pour objectif de référencer les discours normatifs sur le travestissement. Nous nous reposerons plus particulièrement sur trois discours de *biopouvoir* qui ont élaboré, façonné et modelé les normes de genre et les conduites sexuelles de la société japonaise moderne : le discours pénal, le discours de la presse et le discours sexologique.

La notion de biopouvoir a été théorisée par Michel Foucault (1926-1984) dans *La volonté de savoir* (1976), premier tome de son *Histoire de la sexualité*, ainsi que dans deux cours qu'il a donnés au Collège de France : « Il faut défendre la société » (1975-1976) et « Naissance de la biopolitique » (1978-1979). Selon Foucault, le biopouvoir est apparu en Europe au cours du XVIII^e siècle, au moment charnière du passage du pouvoir de la loi de l'Ancien régime (reposant sur le principe de l'interdiction) au pouvoir moderne de la norme, à la fois extériorisé et intériorisé en chaque individu (dans la mesure où la norme constitue le sujet sur lequel elle s'exerce). Foucault envisage ainsi le biopouvoir comme un « mode de production » qui cadre et catégorise, plutôt que comme une simple prohibition. Les processus de catégorisation engendrés par le biopouvoir reposent selon lui sur un ensemble de « savoirs disciplinaires » qui constituent tant la norme que ce qui se situe en-dehors d'elle. Pour Foucault, l'avènement de l'ordre bourgeois a exercé un « contrôle disciplinaire » sur les corps en se reposant sur le discours de la science. Le biopouvoir conduit ainsi à une *biopolitique*, ce que le philosophe entend par « la manière dont on a essayé, depuis le XVIII^e siècle, de rationaliser les problèmes posés à la pratique gouvernementale par les phénomènes propres à un ensemble de vivants ».

constitués en population : santé, hygiène, natalité, longévité, race... »¹. Suivant la théorie foucauldienne, le genre et les conduites sexuelles s'inscrivent pleinement dans le champ de la biopolitique.

Nous proposons ici d'aborder le discours pénal (Chapitre 1), journalistique (Chapitre 2) et sexologique (Chapitre 3) sur l'ensemble de la période moderne. Ce regard étendu au travers des discours biopolitiques sur le travestissement, depuis la restauration de Meiji jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, nous permettra ainsi de comprendre comment le travestissement a été intégré à une dialectique de contrôle des corps réclamé par l'État-nation. Loin de s'articuler en des discours hermétiques les uns des autres, nous insisterons sur leur porosité, chacun se complétant, s'alimentant entre eux et s'appuyant les uns sur les autres dans l'objectif de restituer une exclusion institutionnalisée du travestissement.

¹ FOUCAULT Michel, « Naissance de la biopolitique », *Annuaire du Collège de France, 79^e année, Histoire des systèmes de pensée, année 1978-1979*, 1979, pp. 367-372, réimprimé dans FOUCAULT Michel, *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, 2001 (1994), p. 274.

CHAPITRE 1

CIVILISER LES CORPS ET LES CONDUITES SEXUELLES :

LE DISCOURS PENAL

Comme le rappelle Michel Foucault dans son ouvrage majeur *Surveiller et punir : naissance de la prison* (1975) : « sous le nom de crimes et de délits, on juge bien toujours des objets juridiques définis par le Code, mais on juge en même temps des passions, des instincts, des anomalies, des infirmités, des inadaptations, des effets de milieu ou d'hérédité »¹. Et Foucault d'insister sur la volonté dissimulée du discours juridique de contrôler des conduites qui vont au-delà de l'acte en lui-même, du délit ou du crime : il s'agit également pour lui de punir les « agressivités », les « perversions », les « pulsions » et les « désirs »².

Le droit pénal apparaît effectivement comme un instrument biopolitique au service des « bonnes mœurs ». Il a pour objectif d'« instiller une certaine morale, une certaine norme en matière sexuelle et [d']orienter ainsi les conduites sociales »³. Il convient toutefois de spécifier que le langage pénal envisage ces « bonnes mœurs » exclusivement du point de vue des pratiques sexuelles, au détriment de la sémantique bien plus large du terme « mœurs ». Or, si la loi dicte ce qui relève d'une bonne ou d'une mauvaise conduite, en instaurant pour ce faire des interdits sujets à contraventions ou à emprisonnement, la contextualisation des normes en fonction d'une perspective genrée montre une asymétrie pénale en fonction du sexe. En effet, la loi japonaise moderne s'est largement reposée sur la distinction sexuelle, qu'elle entrevoit comme un *marqueur social*, instaurant de ce fait une dissemblance de normes selon que les individus soient « homme » ou « femme ». L'objectif de ce premier chapitre est de mettre en lumière la distinction que le discours pénal opère entre les notions de normalité et d'anormalité – une dichotomie que nous rencontrons de façon constante dans tout discours de biopouvoir.

¹ FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, pp. 22-23.

² *Ibid.*, p. 23.

³ MISTRETTA Patrick, « Les bonnes mœurs sexuelles : un concept mal ressuscité en droit pénal », *Dalloz Revue de science criminelle et de droit comparé*, vol. 2, n° 2, 2017, p. 273.

I. UNE LEGISLATION MODERNE ALLANT DANS LE SENS DU DIMORPHISME SEXUEL

1. COMPLEXITE ET PLURALITE DES CATEGORIES DE GENRE DE LA SOCIETE PREMODERNE

Avant d'aborder le vif du sujet, il nous paraît nécessaire de contextualiser en quoi le dispositif juridique mis en place à partir de l'ère Meiji a opéré une rupture avec l'organisation sociale prémoderne. Nous commencerons donc par faire une présentation succincte des points qui nous paraissent les plus importants dans la compréhension des régimes de genres japonais prémodernes.

✚ Avant le genre : la classe social

La période japonaise prémoderne (1603-1867) – autrement appelée période d'Edo ou période des Tokugawa – correspond globalement au règne de la dynastie shogounale des Tokugawa, dont la capitale était implantée à Edo (aujourd'hui Tôkyô). Il s'agit d'une ère de paix civile relative de près de deux-cent cinquante années que les historiens ont communément appelé *Pax Tokugawa*.

La période d'Edo se caractérise, entre autres, par un contrôle du territoire organisé sous la domination du *bakuhan taisei* 幕藩体制 (système du shogounat et des fiefs). Ce système s'apparentait à un pouvoir bicéphale entre le *shôgun* 將軍 – guerrier suprême – et ses *daimyô* 大名 (seigneurs), soumis à son autorité et gouvernant dans leur fief (*han* 藩). Afin de s'assurer leur loyauté, le *shôgun* « invitait » les *daimyô* à résider à la cour d'Edo une année sur deux⁴, selon le système des résidences alternées (*sankin kôtai* 参勤交代), instauré définitivement en 1642. La politique gouvernementale était dominée par une pensée néo-confucéenne, elle-même importée depuis la Chine et popularisée dans l'archipel au cours du XVII^e siècle. Le néo-confucianisme a instauré les fondements de la hiérarchie sociale et la séparation entre seigneurs et paysans (*heinô bunri* 兵農分離). La société prémoderne reposait à la fois sur un système

⁴ Les fiefs de la région du Kantô alternaient tous les six mois, tandis que ceux plus éloignés alternaient tous les trois ans.

féodal (*hōken seido* 封建制度) et proto-capitaliste⁵. Le shogounat a également choisi d'isoler partiellement le pays en promulguant des interdictions maritimes (*kaikin seisaku* 海禁政策), qui empêchaient les Japonais de quitter l'archipel et les étrangers d'accéder à son territoire. Enfin, le système des impôts était fondé sur le calcul de la production rizicole annuelle (*kokudaka* 石高)⁶.

Le régime des Tokugawa reposait sur une société d'ordres (*mibun shakai* 身分社会) répartie en quatre conditions hiérarchiques décrites par des sinogrammes prononcés en lecture japonaise *shi-nō-kō-shō* 士農工商 : guerriers, paysans, artisans et marchands. La classe guerrière (*shi* 士) était à la tête de la société et détenait le monopole politique. Les paysans (*nō* 農) constituaient la couche la plus nombreuse et s'occupaient de nourrir l'entièreté de la population. Bien que seconds dans la hiérarchie sociale, ils demeuraient cependant la classe la plus pauvre. Venaient ensuite les artisans (*kō* 工), chargés de produire des biens matériels moins essentiels que la nourriture, puis les marchands (*shō* 商), cantonnés à l'échange des biens. Néanmoins, cette quadripartition de la société (*shimin* 四民) n'était que la vision officielle que voulait en donner la classe dirigeante. D'autres groupes sociaux ne s'y intégraient pas, ce que l'historiographie nomme les « marges statutaires ». Par exemple, l'empereur (*tennō* 天皇) et la noblesse de cour (*kuge* 公家) à Kyōto, ainsi que les milieux religieux des temples bouddhiques étaient considérés comme isolés du reste de la société. Le plus gros des « marges » se composait toutefois de groupes d'individus au bas de l'échelle sociale : les *hinin* 非人 (littéralement les « non-humains ») constitués des acteurs, des saltimbanques, des condamnés, des mendiants et des criminels, et les *eta* 穢多 qui pratiquaient les activités dites « impures », comme les métiers de tanneur, boucher, équarisseur, ou relatifs à la mort et à la notion de « souillure » (*kegare* 穢れ). Victimes de ségrégation sociale et spatiale, ces classes sociales étaient regroupées dans des « ghettos » (*buraku* 部落) leur étant spécifiquement destinés. Bien qu'ils ne fassent pas partie

⁵ LEUPP Gary P., "Capitalism and Homosexuality in Eighteenth-Century Japan", in *Historical Reflections/Réflexions historiques*, vol. 33, n° 1, 2007, p. 137.

⁶ Pour plus de détails sur la société du Japon prémoderne, cf. HERAIL Francine, *Histoire du Japon, Des origines à la fin de l'ère Meiji*, Paris, Publications orientalistes de France, 1986, pp. 299-384 ; HERAIL Francine (dir.), *L'histoire du Japon : des origines à nos jours*, Paris, Hermann, 2009, pp. 551-927 ; MACE François, MACE Mieko, *Le Japon d'Edo*, Paris, Belles Lettres, 2006 ; SOUYRI Pierre-François, *Nouvelle histoire du Japon*, Paris, Perrin, 2010, pp. 353-425.

des « bonnes gens », ils étaient non seulement reconnus par les autorités, mais plus encore, possédaient leurs propres institutions⁷.

✚ Les régimes de genre prémodernes

Le caractère non démocratique et héréditaire de la structure sociale, ainsi que les préceptes néo-confucéens ont été au fondement d'une société profondément hiérarchique et hiérarchisée : les guerriers étaient considérés comme supérieurs aux autres rangs sociaux, le masculin supérieur au féminin, les aînés supérieurs aux cadets⁸. Autrement dit, les régimes de genre prémodernes s'intégraient au sein d'une toile complexe de hiérarchies sociales où se mêlaient classes sociales, sexes et âges. Il n'existait donc pas de catégories « homme » et « femme » englobantes : ce qui relevait du normatif masculin ou féminin différait selon la classe sociale et l'âge.

Pour Mitsuhashi Junko, les régimes de genre prémodernes s'appuyaient en premier chef sur une dichotomie entre les « hommes adultes » (*otona-otoko* 大人男), sorte de masculinité hégémonique⁹, et les « non-hommes adultes » (*otona-otoko dewanai mono* 大人男ではない者), qui regroupaient un ensemble de diverses sous-catégories de genre, comme les « enfants » (*warawa* 童), les femmes en âge de procréer, les *uba* 姥 (femmes âgées)¹⁰, mais également les *okina* 翁 (hommes retraités)¹¹ et les *wakashu* 若衆 (éphèbes)¹², chacune d'elles devant être

⁷ CARRE Guillaume, « Les marges statutaires dans le Japon prémoderne : enjeux et débats », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 66, n° 4, 2011, p. 963.

⁸ MOSTOW Joshua S., IKEDA Asato (dir.), *A Third Gender. Beautiful Youths in Japanese Edo-Period Prints and Paintings (1600-1868)*, Toronto, Royal Ontario Museum, 2016 p. 12.

⁹ La masculinité hégémonique a été conceptualisée par la sociologue australienne Raewyn Connell dans son ouvrage *Masculinities* (1995), en se fondant sur le concept d'*hégémonie*, tel qu'il a été développé par le sociologue Antonio Gramsci dans le cas de rapports entre classes sociales, qui « renvoie à la dimension culturelle par laquelle un groupe revendique et maintient une position sociale de *leadership* ». Selon Connell, la masculinité hégémonique peut être définie comme « la configuration de la pratique de genre qui incarne la réponse acceptée à un moment donné au problème de la légitimité du patriarcat », ce qui est « censé garantir la position dominante des hommes et la subordination des femmes ». Cette hégémonie s'établit par le biais d'un idéal culturel lui-même prôné par le pouvoir institutionnel. Plus encore, l'hégémonie suppose des rapports spécifiques de domination et de subordination entre des groupes d'hommes. CONNELL Raewyn (trad. Meoïn HAGEGE et Arthur VUATTOUX), *Masculinities. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014, pp. 74-75.

¹⁰ Le terme *uba* désignait les femmes qui n'étaient plus en âge de procréer.

¹¹ Le terme *okina* désignait un homme âgé qui s'était « retiré » (*inkyō* 隠居) du monde, autrement dit, qui avait abandonné ses fonctions sociales afin de les déléguer à son héritier.

¹² Le terme *wakashu* renvoyait à des jeunes hommes qui n'avaient pas encore effectué la cérémonie de passage à l'âge adulte du *genpuku*. Nous y revenons ultérieurement.

contextualisée dans chaque classe sociale¹³. En outre, les catégories de genre prémodernes apparaissent plus ou moins mobiles, puisqu'elles se fondent sur des critères de sexuation secondaires et d'âge, tandis que le sexe anatomique n'avait pas toujours un rôle déterminant dans la catégorisation du genre. Le rôle le plus important était tenu par la tenue vestimentaire, qui était au fondement de l'organisation sociale. Les habits, les coiffures et les accessoires consistaient en des codes d'identification réglementés par la loi shogounale, permettant de reconnaître immédiatement tant la classe sociale que la catégorie de genre¹⁴.

Précisons, toutefois, que les sources d'époque portent de façon quasi exclusive sur la classe des guerriers¹⁵. Il est possible de schématiser l'agencement des régimes de genre des classes citadines (artisans et marchands) en raison de leur propension à imiter la classe guerrière au fur et à mesure de leur développement économique. Il est cependant plus difficile d'établir un agencement des catégories de genre au sein des classes paysannes et des marges statutaires.

✚ Les catégories de genre féminines

Comme il n'existait pas de catégorie « femme » englobante qui rende compte des conditions de vie, des attentes dévolues, des comportements attendus et des représentations idéalisées de « toutes les femmes », les critères de féminité étaient définis en fonction de chaque classe sociale. Selon Joshua Mostow, toute « femme » nouvellement née appartenait d'abord à la catégorie de genre des *warawa* (enfants)¹⁶. Par la suite, les doctrines néo-confucéennes opéraient une différenciation symbolique entre les petites filles et les petits garçons à l'âge de sept ans¹⁷. Les régimes de genre prémodernes effectuaient cependant une bipartition entre les jeunes filles qui faisaient partie du système *shi-nô-kô-shô* et celles qui devenaient courtisanes

¹³ MITSUHASHI Junko 三橋順子, « Toransujendâ (seibetsu ekkyô) kan no hen.yô. Kinsei kara Kindai e (dai 5 kai kôen) トランスジェンダー (性別越境) 観の変容 近世から近代へ (第 5 回講演) » (Les changements relatifs à la façon de considérer la notion de transgenre. De la période prémoderne à la période moderne [5^{ème} conférence]), dans *Joseigaku renzoku kôenkai* 女性学連続講演会 (Conférences successives des études sur les femmes), n° 14, 2010, pp. 106-107.

¹⁴ PFLUGFELDER Gregory M., “The Nation-State, The Age/Gender System, and the Reconstitution of the Erotic Desire in Nineteenth Century Japan”, *The Journal of Asian Studies*, vol. 71, n° 4, 2012, pp. 963-964.

¹⁵ Les individus assimilés à la condition de « guerrier » représentaient environ 7% de la population japonaise totale. Toutefois, ce chiffre ne retranscrit pas les considérables différences de taux de populations guerrières selon les régions et les fiefs. ANSART Olivier, *Paraître et prétendre : l'imposture du bushidô dans le Japon pré-moderne*, Paris, Les Belles Lettres, 2020, p. 61.

¹⁶ MOSTOW Joshua S., BRYSON Norman, GRAYBILL Maribeth (dir.), *Gender and Power in the Japanese Visual Field*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2003, p. 236.

¹⁷ TAKAKUWA Yoko, “Performing Marginality: The Place of the Player and of ‘Woman’ in Early Modern Japanese Culture”, *New Literary History*, vol. 27, n° 2, 1996, p. 217.

dans les quartiers rouges. La socio-historienne Ueno Chizuko effectue par exemple une distinction fondamentale entre les *yûjo* 遊女 (courtisanes ou femmes des quartiers rouges), dont le rôle se restreignait à leur disponibilité sexuelle, et les *jionna* 地女 (« femmes ordinaires »), cantonnées à la reproduction dans le cadre de la famille¹⁸. L'historienne Koyama Shizuko observe par exemple que les épouses de la classe guerrière n'avaient qu'une fonction subalterne de ventre afin de permettre la perpétuation de la lignée – la *ie* 家 – en enfantant les héritiers mâles¹⁹. De son côté, Saeki Junko s'appuie sur une distinction entre *jionna* et *yorô* 女郎²⁰ (femmes des quartiers rouges)²¹. Mostow, lui aussi, opère une distinction entre les « épouses » (*onna* 女) et les *yorô*²². Tous deux fondent cette différenciation en fonction d'un rôle social procréatif ou sexuel. En d'autres termes, l'historiographie actuelle atteste d'au moins deux catégories féminines (sans compter celles des femmes qui ne sont plus en âge de procréer) dans les régimes de genre japonais prémodernes. Toutefois, il n'existe pas encore de nos jours d'étude empirique portant spécifiquement sur les catégories de genre féminines prémodernes. Cet agencement que nous présentons est donc très certainement lacunaire.

✚ Les catégories de genre masculines

Tout comme les catégories de genre féminines, l'historiographie actuelle dénombre au minimum deux catégories de genre masculines : les « adultes » et les *wakashu*, entendus comme de « jeunes hommes sexuellement matures qui n'étaient pas [socialement] reconnus comme des hommes adultes »²³. Les *wakashu* étaient indéniablement considérés comme des hommes et

¹⁸ UENO Chizuko, “Lusty Pregnant Women and Erotic Mothers: Representations of Female Sexuality in Erotic Art in Edo”, in JONES Sumie (dir.), *Imaging/Reading Eros*, Indiana University, Bloomington, 1995, p. 110, cité dans MOSTOW Joshua S., “The Gender of *Wakashu* and the Grammar of Desire”, in MOSTOW Joshua S., BRYSON Norman, GRAYBILL Maribeth (dir.), *Gender and Power in the Japanese Visual Field*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2003, pp. 60-61.

¹⁹ Sur ce point, cf. KOYAMA Shizuko 小山静子, *Ryôsai kenbotô iu kihan* 良妻賢母という規範 (La norme de la bonne épouse et mère avisée), Tôkyô 東京, Keisô shobô 勁草書房, 1991, pp. 15-21.

²⁰ Bien que les termes *yûjo* et *yorô* désignent la même catégorie de genre, il semblerait que *yûjo* était davantage utilisé au début de la période prémoderne, puis à nouveau au début de l'ère Meiji (1868-1912), tandis que l'usage de *yorô* s'est plutôt effectué au milieu de la période prémoderne. KOYANO Atsushi 小谷野敦, *Edo gensô hihan*. ‘Edo no seiai’ raisanron o utsu 江戸幻想批判 「江戸の性愛」礼讃論を打つ (Critique de l'illusion d'Edo. Un coup porté aux études élogieuses de « l'érotisme d'Edo »), Tôkyô 東京, Shin.yôsha 新曜社, 1999, pp. 50-51.

²¹ SAEKI Junko 佐伯順子, *Yûjo no bunkashi. Hare no onna tachi* 遊女の文化史 ハレの女たち (Histoire culturelle des *yûjo*. Les femmes « sacrées »), Tôkyô 東京, Chûkô shinsho 中公新書, 1987, cité dans MOSTOW, “The Gender of *Wakashu* and the Grammar of Desire”, *op. cit.*, pp. 60-61.

²² MOSTOW, “The Gender of *Wakashu* and the Grammar of Desire”, *op. cit.*, pp. 60-61.

²³ MOSTOW, IKEDA (dir.), *A Third Gender*, *op. cit.*, p. 13.

répondaient aux injonctions tant comportementales que d'apparat dévolues à leur catégorie de genre, mais n'étaient pas « virils » au sens où « ils ne possédaient pas pleinement les attributs de la virilité »²⁴.

Cette catégorie masculine se définissait par son caractère transitoire. Durant la période d'Edo, l'évolution depuis le statut de *warawa* (enfant), en passant par celui de *wakashu*, jusqu'à celui d'homme adulte, répondait à une série de changements vestimentaires et capillaires, qui, plus que l'âge véritable, attestaient de la catégorisation de genre. Les *warawa* portaient leurs cheveux tombant le long du corps (*warawagami* 童髮)²⁵ et n'avaient aucune marque de tonsure²⁶. Le passage à la catégorie de *wakashu* s'effectuait précisément par le port d'une tonsure au sommet du crâne et la confection d'un chignon à partir des cheveux de l'arrière de la tête relevé par-dessus la tonsure. Une partie des cheveux du devant du crâne était également remontée en une mèche appelée *maegami* 前髮 (Figure 4)²⁷.



Figure 4

S'il escomptait accéder aux prérogatives viriles, un *wakashu* devait passer la cérémonie de passage à l'âge adulte *genbuku* 元服 (ou *genpuku*)²⁸, qui consistait à se rendre au sanctuaire shintô dans lequel était enregistrée sa famille et à changer ses attributs d'éphèbe pour ceux de l'adulte. À l'issue de la cérémonie, le *wakashu* se séparait de son kimono à manches longues (*furisode* 振袖)²⁹ pour revêtir un kimono à manches courtes. Puis, il devait renoncer au port du *maegami* et se raser l'entièreté du sommet du crâne (*sakayaki* 月代) (Figure 5)³⁰.

²⁴ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 35.

²⁵ MITSUHASHI, « Toransujendâ (seibetsu ekkyô) kan no hen.yô », *op. cit.*, p. 107.

²⁶ PFLUGFELDER, "The Nation-State, the Age/Gender System, and the Reconstitution of the Erotic Desire in Nineteenth Century Japan", *op. cit.*, p. 967

²⁷ Source : Kotobank. URL: <https://kotobank.jp/word/若衆髷-664577>

²⁸ Si de nos jours, les sinogrammes sont plutôt prononcés *genpuku*, il semblerait que la lecture sino-japonaise du terme ait été *genbuku* lors de la période prémoderne. PFLUGFELDER, "The Nation-State, The Age/Gender System, and the Reconstitution of the Erotic Desire in Nineteenth Century Japan", *op. cit.*, p. 966.

²⁹ Forme de kimono dont les manches étaient particulièrement longues (entre 75 et 125 cm).

³⁰ Source : Kotobank. URL: kotobank.jp/word/月代-68579



Figure 5

Néanmoins, il n’existait pas d’âge fixe pour la cérémonie *genpuku*. Le passage au statut d’adulte était donc spécifique à chaque *wakashu*, d’autant plus que la cérémonie variait en fonction des classes sociales et des régions³¹. Une fois adulte, il jouissait désormais de prérogatives administratives, juridiques, sociales, culturelles, symboliques ou encore familiales, que les autres catégories de genre ne possédaient pas³².

Ainsi, nous avons vu que les régimes de genre prémodernes s’appuyaient pour beaucoup sur les classes sociales, sur lesquelles venait s’agencer un ensemble de catégories de genre mobiles. Plus encore que le sexe anatomique, les appareils étaient garants des catégorisations genrées, quand bien même celles-ci s’appuyaient sur des critères de sexuation secondaires et d’âge. C’est l’ensemble de ces régimes de genre qui va être balayé par le discours moderne, reléguant au passé la pluralité des catégories féminines et masculines.

2. L’INSTAURATION DU BINARISME DES CATEGORIES DE GENRE DANS LE DROIT JAPONAIS MODERNE

Lorsque le Japon a pris conscience de son retard technologique face aux puissances impériales occidentales, se voyant contraint de signer en 1858 des « traités inégaux » (*fubyôdô jôyaku* 不平等条約) avec les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne et la Hollande, qui amoindrissaient sa souveraineté et défavorisaient son développement commercial à l’échelle

³¹ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 33.

³² Les hommes adultes étaient par exemple les seuls à tenir un rôle sexuel exclusivement pénétrant, tant avec les *yûjo* qu’avec les *wakashu*. Nous y revenons plus en détails ultérieurement dans le présent chapitre.

internationale, le régime shogounal est entré dans une crise politique dont il ne s'est jamais relevé. Après une période d'importants troubles civils, les rebelles pro-impériaux sont finalement sortis victorieux du conflit qui les opposait aux forces shogounales. Visant la renégociation des traités inégaux et craignant une invasion territoriale par les puissances coloniales occidentales, le nouveau régime impérial a alors décidé de prendre la voie de l'*auto-colonisation* (*jiko shokuminchi-ka* 自己植民地化)³³, entamant une politique d'« ouverture à la civilisation » (*bunmei kaika* 文明開化), ce qui a consisté en une « occidentalisation » (*sei'yôka* 西洋化) et une « modernisation » (*kindaika* 近代化) du Japon selon le slogan « un pays riche, une armée puissante » (*fukokukyôhei* 富国強兵)³⁴. Se confrontant aux notions modernes d'*État* ou de *nation*, jusqu'alors inconnues, le nouveau régime impérial a mis en place une idéologie patriotique autour d'un « esprit national » (*kokumin seishin* 国民精神), centré sur la conceptualisation d'un « État-famille » (*kazoku kokka* 家族国家), dont l'empereur (*tennô* 天皇), envisagé comme la figure tutélaire patriarcale, était à la tête, et le corps de la nation comme ses enfants dociles et obéissants³⁵.

✚ « Civiliser » le corps de la nation : le genre comme stratégie d'uniformisation

Afin que toute la population devienne les sujets de l'empereur, le nouveau régime impérial a commencé par abolir la société d'ordres³⁶. La suppression des classes sociales prémodernes et l'uniformisation de la société a ainsi entraîné un important réagencement des

³³ Le terme renvoie aux travaux théoriques de Komori Yôichi qui voit dans la période moderne japonaise un processus de mimétisme du Japon par rapport aux nations impériales occidentales, qu'il met en relation avec le « stade du miroir » lacanien. Selon lui, le Japon aurait mis en place un complexe rapport d'identification avec l'Occident qu'il se devait d'imiter s'il espérait survivre sur la scène internationale. KOMORI Yôichi 小森陽一, *Posutokoroniaru* ポストコロニアル (Postcolonial), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 2001, pp. iv-x, 54.

³⁴ MOMOSE Hibiki 百瀬響, *Bunmei kaika. Ushinawareta fûzoku* 文明開化 失われた風俗 (*Bunmei kaika. Les mœurs perdues*), Tôkyô 東京, Yoshikawa kôbunkan 吉川弘文館, 2008, p. 17.

³⁵ Cf. HERAIL (dir.), *L'histoire du Japon : des origines à nos jours*, op. cit., pp. 987-1034 ; SOUYRI, *Nouvelle histoire du Japon*, op. cit., 2010, pp. 443-477 ; COLLECTIF – DISCOURS ET DEBATS DE L'ERE MEIJI, « Panorama général des discours sur la famille dans le Japon des ères Meiji et Taishô (1868-1926) », dans GALAN Christian, LOZERAND Emmanuel (dir.), *La famille japonaise moderne (1868-1926) : discours et débats*, Arles, Éd. Picquier, 2011, pp. 35-89.

³⁶ Malgré la suppression des catégories sociales prémodernes, le Japon moderne a néanmoins peiné à mettre en place une société totalement égalitaire. Les anciens seigneurs ont tout d'abord été relégués à la nouvelle classe des *kazoku* 華族, sorte de haute aristocratie, tandis que les guerriers ont dans un premier temps fait partie de la classe des *shizoku* 士族, une aristocratie un peu moins prestigieuse. Le reste de la population faisait partie des *heimin* 平民 (peuple commun). Tous étaient cependant égaux en termes de droits devant la justice. Ces trois statuts sociaux faisaient davantage référence aux origines sociales prémodernes qu'à des catégories sociales à part entière. Ces dernières ont définitivement disparu en 1947. SOUYRI, *Nouvelle histoire du Japon*, op. cit., p. 448.

catégories de genre dans le discours juridique. Les premières décennies après la Restauration ont correspondu à une phase de « civilisation » (*bunmei*) du pays, une notion entendue par les élites japonaises comme l'extrémité d'un continuum dont l'opposé serait la « barbarie » (*yaban*). Alors que les puissances coloniales personnifiaient la *civilisation*, les pays colonisés représentaient le stade *barbare*. Le Japon, quant à lui, s'est ingénieusement auto-proclamé nation « à moitié éclairée » (*hankai* 半開), autrement dit sur la voie de la *civilisation*. Son but était ainsi de montrer sa volonté d'atteindre le modèle occidental tout en se détachant de ses voisins asiatiques, ce que l'intellectuel des « Lumières » japonaises Fukuzawa Yukichi 福沢諭吉 (1835-1901)³⁷ a formulé par l'expression « *datsua nyûô* 脱亜入欧 » (sortie de l'Asie, intégration à l'Occident)³⁸ dans son célèbre essai « *Datsua-ron* 脱亜論 » (Pour une sortie de l'Asie, 1885).

La volonté d'unification nationale du Japon par les nouvelles élites gouvernementales s'est appuyée sur l'idée d'État-nation et sur la standardisation des mœurs et des coutumes. La Restauration a tant travaillé à supprimer les différences entre les catégories sociales qu'à gommer les diversités culturelles régionales. Dans un souci d'uniformité, la morale occidentale bourgeoise d'inspiration judéo-chrétienne a été imposée à l'ensemble de la société. Ce nouveau modèle « civilisé » avait pour volonté de se débarrasser de tout comportement jugé « barbare » – autrement dit non-occidental – susceptible d'être mal perçu par les puissances occidentales et empêchant de ce fait la renégociation des traités inégaux. Cette politique « civilisatrice » a indubitablement entraîné un bouleversement des mentalités et des conduites, car comme le fait judicieusement remarquer Michaël Lucken : « l'occidentalisation était une réalité qui pesait au quotidien sur les corps [des Japonais], elle ne se laissait jamais oublier »³⁹.

Afin de « civiliser » les populations japonaises de la nouvelle ère, le gouvernement a mis en place un système d'éducation nationale dès 1871 avec la création d'un ministère de l'Éducation⁴⁰. Dès les décennies 1880-1890, les établissements scolaires de tous les niveaux

³⁷ Fukuzawa Yukichi était un penseur japonais de l'ère Meiji et un des pères de la modernité japonaise. Issu d'une famille guerrière intellectuelle, il a été initié à la fois à l'étude des classiques chinois et aux études hollandaises (*rangaku* 蘭学). Sa pensée s'est globalement portée sur l'occidentalisation du Japon. Il a fondé en 1858 une école privée d'études occidentales, qui est par la suite devenue l'Université Keiô en 1890, puis en 1874, en collaboration avec d'autres intellectuels japonais, la *Meirokeisha* 明六社 (Société de l'an 6 de l'ère Meiji) dont le but était de favoriser la politique de l'« ouverture à la civilisation » et de présenter des éléments de la culture occidentale aux Japonais. Il a également créé son propre journal, *Jiji shinbô* 時事新報 (Nouvelles du temps), en 1882.

³⁸ À noter que pour les Japonais d'alors l'horizon occidentale se concentrait essentiellement sur l'Europe.

³⁹ LUCKEN Michaël, *Les Japonais et la guerre : 1937-1952*, Paris, Fayard, 2013, p. 43.

⁴⁰ Le premier véritable ministre de l'Éducation a été Mori Arinori 森有礼 (1847-1889). Il a pris ses fonctions en 1885, jusqu'à sa mort. C'est lui qui a pensé le système d'éducation nationale japonais comme une institution au service de l'édification de l'État-nation, qu'il a dans le même temps « militarisé » (*guntaishiki kyôiku* 軍隊式教育). Ce système n'a jamais été véritablement réformé jusqu'à la défaite dans la Seconde Guerre mondiale.

étaient devenus, selon l'expression de Donald Roden, des « institutions à forger le tempérament » selon le sexe⁴¹. Le processus de différenciation entre les hommes et les femmes s'est à la fois reposé sur la morale bourgeoise chrétienne, un modèle « civilisé » et « moderne », et sur les valeurs néo-confucéennes « *danson jōhi* 男尊女卑 » (littéralement « respect pour l'homme, mépris pour la femme »)⁴². Ces deux idéologies avaient pour point commun de consacrer le caractère patriarcal de la société et ont toutes deux été promues tant par les conservateurs que par les libéraux⁴³. À partir de 1921, le taux de scolarisation en école élémentaire dépassait les 99%, incluant tant les filles que les garçons⁴⁴, l'école servant ainsi à diffuser les préceptes genrés à l'ensemble de la population. L'éducation nationale a ainsi permis la production de corps féminins et masculins dociles, à l'esprit patriotique et prompts à sacrifier leurs idéaux pour la prospérité de l'empire.

La conception de la féminité japonaise s'est appuyée sur la doctrine de la « bonne épouse et mère avisée » (*ryōsai kenbo* 良妻賢母), mise en place par le ministère de l'Éducation, élevée en vertu cardinale et propagée dans les cours de morale (*shūshin* 修身) destinés aux jeunes filles. La *ryōsai kenbo* est devenue la norme féminine hégémonique prônée par l'État jusqu'à la défaite de 1945. Elle avait principalement des devoirs envers sa famille. Elle était responsable de la tenue du foyer, servait de soutien à son époux (auquel elle devait obéissance) et devait se consacrer à l'éducation de ses enfants. Elle était également la garante de la morale et avait pour devoir de protéger sa vertu : chasteté, modestie et soumission étaient pour elle des mots d'ordre. En revanche, si dans la théorie son rôle se restreignait à la sphère du foyer et au travail de reproduction, dans la pratique, la conception de la féminité a été bien plus ambivalente⁴⁵. Le

⁴¹ RODEN Donald, "Taishō Culture and the Problems of Gender Ambivalence", in RIMER Thomas J., *Culture and Identity: Japanese Intellectuals During the Interwar Years*, Princeton, Princeton University Press, 1990, p. 41.

⁴² Pour plus de détails sur l'insertion de préceptes néo-confucéens dans les textes de loi modernes, cf. NARIKIYO Hirokazu 成清弘和, *Danson jōhi. Hō no rekishi to kōgo* 男尊女卑法の歴史と今後 (*Danson jōhi*. Histoire juridique et héritage), Tōkyō 東京, Akashi shoten 明石書店, 2021, pp. 137-153.

⁴³ RODEN, "Taishō Culture and the Problems of Gender Ambivalence", *op. cit.*, p. 41.

⁴⁴ GALAN Christian, « Modernes vs. *modan* : enfants et écoliers dans le Japon des années 1920-1930 », dans SCHAAL Sandra (dir.), *Modan. La ville, le corps et le genre dans le Japon de l'entre-deux-guerres*, Arles, Piquier, 2021, p. 202.

⁴⁵ Les discours officiels sur la *ryōsai kenbo* ne sont pas exempts de paradoxes et d'évolutions. Koyama Shizuko note une évolution des attentes dévolues aux femmes dans les manuels scolaires de morale avant et après la Première Guerre mondiale. Le rôle des femmes européennes dans l'industrie lors du conflit avait ouvert les yeux des dirigeants japonais, qui ont dès lors perçu le travail salarié féminin comme un important soutien à l'économie nationale en cas de conflit armé. À partir des années 1920, les manuels allaient jusqu'à encourager le salariat des Japonaises tant que celui-ci ne mettait pas en péril leur vocation première : la tenue du foyer et l'éducation des enfants. KOYAMA, *Ryōsai kenbo to iu kihan*, *op. cit.* Sandra Schaal fait le même constat de son côté dans l'étude des différentes générations de manuels de morale féminine destinés aux jeunes filles. SCHAAL Sandra, « L'idéologie de la 'bonne épouse et mère avisée' (*ryōsai kenbo*) dans le Japon d'avant-guerre : la vocation de la femme dans la morale nationale », dans BIZAIS Marie, SCHAAL Sandra (dir.), *Éducatrices sentimentales. Normes*

salariat des femmes s'est particulièrement développé à l'aube du XX^e siècle en raison de l'essor de la société industrielle. L'industrie du textile et le secteur tertiaire, en particulier, ont favorisé l'accès à l'emploi féminin. En réalité, il n'était pas rare que de jeunes femmes des milieux urbains travaillent durant quelques années jusqu'à ce qu'elles se marient et deviennent femmes au foyer⁴⁶.

De son côté, la masculinité hégémonique japonaise s'est superposée avec les valeurs de la virilité occidentale : performance, détermination, puissance. La conscription obligatoire, l'éducation scolaire poussée et le massif exode rural qui a vu émerger une nouvelle classe de travailleurs citadins ont entraîné de lourdes conséquences sur l'élaboration des masculinités modernes⁴⁷. Les traditionnels vêtements japonais et la coupe de cheveux *sakayaki* ont été délaissés au profit de l'imitation de la mode occidentale. Les hommes de la classe dominante ont adopté le costume européen, coupé leur chignon et commencé à porter la moustache. Pourtant, malgré l'injonction à l'occidentalisation, les élites de Meiji n'ont pu complètement se défaire de l'éthique néo-confucéenne qui avait imprégné leur éducation. Si la figure du « samouraï » avait été rejetée dans un premier temps, en ce qu'elle ne rappelait que trop les « mœurs barbares » de l'ancien régime shogounal décadent et dépassé, la seconde partie de l'ère Meiji a vu l'image du « guerrier » être réhabilitée en paragon de masculinité. Cette figure virile a dès lors été étendue à l'ensemble de la population masculine au travers d'une morale véhiculée à l'échelle nationale – encore une fois – par le biais de l'éducation scolaire. Les notions d'obéissance, de loyauté et de persévérance – valeurs rattachées à la classe guerrière d'Edo – ont été élevées en vertus cardinales⁴⁸. Le modèle guerrier a finalement conservé sa prépondérance, d'autant plus que le samouraï se superposait en un certain sens au chevalier européen : il a servi l'idéologie gouvernementale en s'alignant avec le modèle viril conquérant occidental, tout en proposant une figure virile autochtone et mythifiée qui renforçait le caractère soi-disant unique de la culture japonaise⁴⁹. La nouvelle virilité nipponne s'est ainsi fondée sur ce modèle hybride, qui relevait davantage de la fable historique que de la réalité sociale prémoderne⁵⁰.

et représentations des relations amoureuses et sexuelles en contextes orientaux, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2019, pp. 261-292.

⁴⁶ SCHAAL Sandra, « Introduction », dans SCHAAL (dir.), *Modan, op. cit.*, pp. 12-15.

⁴⁷ GARON Sheldon, *Molding Japanese Minds. The State in Everyday Life*, Princeton, Princeton University Press, 1997, p. 101.

⁴⁸ PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir, op. cit.*, p. 229.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 246.

⁵⁰ Il s'agit de la thèse de l'ouvrage d'Olivier Ansart, pour qui la « voie du guerrier » (*bushidô* 武士道) était une mascarade durant la période d'Edo. Les guerriers étaient entre-temps devenus de simples bureaucrates, parasites

La vision polarisée de la société japonaise selon le sexe anatomique a surtout eu pour but de servir les intérêts de l'État-nation, permettant à chacun de se spécialiser au sein de sa sphère d'influence et de concentrer ses efforts sans éparpillement dans l'élaboration d'une puissance impériale coloniale d'inspiration occidentale⁵¹. La société japonaise moderne reposait sur une répartition genrée des rôles (*seibetsu yakuwari bungyô* 性別役割分業). Si la masculinité a été synonyme de progrès et de modernité, les femmes ont de leur côté été envisagées comme les gardiennes de la tradition⁵². Mais loin de reposer seulement sur la mise en place d'une éducation nationale profondément genrée, la société japonaise moderne s'est également appuyée sur un arsenal juridique afin d'élaborer une société reposant sur le dimorphisme sexuel.

✚ Le système familial de la *ie* et la loi sur le registre familial de 1871

Outre l'éducation, la famille est apparue pour les élites gouvernementales comme un moyen stratégique d'unifier la population, notamment par l'entremise de la diffusion à l'échelle nationale du modèle familial guerrier de la *ie* 家 (lignée). Il s'agissait d'une forme familiale étendue fondée sur de fortes valeurs patriarcales, la piété filiale et sur le principe de succession selon la primogéniture mâle. La *ie* est officiellement devenue le terme privilégié afin de désigner « la famille » comme une entité administrative et juridique après la promulgation du Code civil de 1898 (dit « de Meiji »). Le nouveau Code compilait les principes afférant aux droits de la famille dans ses livres quatre et cinq, respectivement dédiés aux droits de la parenté (*shinzoku* 親族) et aux droits de succession (*sôzoku* 相続). Il constituait cependant un « régime familial inégalitaire », au sein duquel les droits et les devoirs différaient en fonction du sexe⁵³.

Selon l'article 732 du Code civil, la *ie* était organisée autour de la figure tutélaire du *koshu* 戸主 (chef de famille, littéralement « chef de feu »), personne fondamentale à la formation d'une « famille », et dont l'autorité quasi indéfectible était définie par l'article 749. L'article 746 obligeait les membres d'une même *ie* à porter le même patronyme que celui du *koshu*, et l'article 750 octroyait au chef de famille la nécessité de son consentement pour tout mariage

de la société, qui n'avaient d'autre choix que de *prétendre* être des « guerriers » afin de conserver le monopole du pouvoir politique sur les autres classes sociales. ANSART, *Paraître et prétendre*, *op. cit.*

⁵¹ RODEN, « Taishô Culture and the Problems of Gender Ambivalence », *op. cit.*, pp. 41-42.

⁵² FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex*, *op. cit.*, p. 3.

⁵³ COLLECTIF – CEJ (INALCO), « Panorama général des discours sur la famille dans le Japon des ères Meiji et Taishô (1868-1926) », dans GALAN, LOZERAND (dir.), *La famille japonaise moderne*, *op. cit.*, p. 71 ; KONUMA Isabelle, « Redéfinir l'*ie* dans une logique juridique », dans GALAN, LOZERAND (dir.), *La famille japonaise moderne*, *op. cit.*, pp. 136-137.

des membres de sa *ie*. De leur côté, les femmes ne pouvaient fonder, en théorie, de *ie* indépendante. Elles étaient tenues d'être enregistrées dans le registre de leur père, puis de leur époux (article 788), prendre le nom de ce dernier (article 746) et vivre sous le même toit (article 789). Plus encore, elles étaient soumises à une « incapacité d'exercice » (*kôï munôryoku* 行為無能力) et étaient légalement placées sous la tutelle de leur père ou de leur époux. Enfin, elles n'étaient pas égales face à une demande de divorce pour faute (*saiban rikon* 裁判離婚), qu'elles ne pouvaient demander que dans le seul cas d'un adultère avec une autre femme mariée⁵⁴. Pour Ueno Chizuko, la mise en place effective du modèle de succession patrilinéaire a relevé tant d'une stratégie d'unification des coutumes familiales, que de l'éviction des femmes du système d'héritage. Selon elle, il a effectivement existé des droits de succession matrilineaire (*bokei sôzoku* 母系相続) chez certaines classes prémodernes dont les élites modernes se seraient débarrassées en prétextant que ces droits consistaient en des « coutumes populaires barbares » (*shomin no banpû* 庶民の蛮風)⁵⁵.

L'établissement de la *ie* a également servi de moyen de contrôle et de recensement de la population. Chaque unité de logement familial (*ie yashiki* 家屋敷) avait pour obligation d'enregistrer la totalité de ses membres dans son registre familial (*koseki* 戸籍). La première réglementation de la loi sur le registre familial a été promulguée en 1871⁵⁶. Le recensement de la population au travers de ce registre diffère quelque peu du système prémoderne des *shûmon ninbetsu aratamechô* 宗門人別改帳 (registres de population et de déclaration de foi) mis en place à partir du XVII^e siècle. D'une part, le but premier des registres de déclaration de foi n'était pas de recenser la population, mais de contrôler l'affiliation à un temple dans le souci d'interdire la pratique du christianisme. D'autre part, les indications formelles qui composaient les formulaires différaient d'un fief à l'autre, tandis que la mise à jour des registres n'a jamais été uniformisée sur l'ensemble du territoire⁵⁷. La mention du sexe anatomique (*seibetsu*), par exemple, n'y était pas systématique. En revanche, l'établissement du *koseki* a imposé à

⁵⁴ KONUMA Isabelle, « Le statut juridique de la femme mariée pendant l'ère Meiji : inégalité, protection et reconnaissance », dans GALAN, LOZERAND (dir.), *La famille japonaise moderne, op. cit.*, pp. 402-407 ; KOYAMA Shizuko 小山静子, *Katei no seisei to josei no kokuminka* 家庭の生成と女性の国民化 (La formation du foyer familial et la nationalisation des femmes), Tôkyô 東京, Keisô shobô 勁草書房, 1999, p. 8-11.

⁵⁵ UENO Chizuko 上野千鶴子, *Kindai kazoku no seiritsu to shûen* 近代家族の成立と終焉 (Établissement et fin de la famille moderne), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 1994, p. 70.

⁵⁶ À compter de 1886, une modification est apportée du fait de la difficulté de suivre les parcours individuels en raison de l'exode rural. L'état civil est désormais tenu par rapport aux « origines familiales » (*honseki* 本籍) et complété par un nouveau système d'enregistrement d'adresse (*kiryû seido* 寄留制度) prenant en compte l'adresse réelle. KONUMA, « Redéfinir l'*ie* dans une logique juridique », *op. cit.*, p. 138.

⁵⁷ LADMIRAL Guillaume, « La notion de famille dans l'étude du Japon pré-moderne : comment concilier théories sociologiques et analyses empiriques ? », *Ebisu*, n° 36, 2006, pp. 10-11.

l'ensemble de la population une bipartition genrée à l'échelle nationale, entraînant des répercussions concrètes dans les droits relatifs à la famille. Cette dernière a désormais été envisagée seulement comme un groupe de parenté et de coresidence. En conséquence, le *koseki* a largement contribué à l'élaboration des catégories modernes et englobantes d'« homme » et de « femme ». Dans les faits, la mention obligatoire du sexe anatomique dans le registre d'état civil servait à déterminer les droits et les devoirs d'un individu vis-à-vis de l'État-nation. Si les hommes avaient le devoir d'effectuer leur service militaire, ils possédaient en contrepartie le droit de vote (restreint dans un premier temps, puis « universel » à partir de 1925), ce qui n'était pas le cas des femmes.

✚ La binarité de genre dans le discours pénal sur les délits mineurs

La constitution d'une bipartition sociale du genre s'est également effectuée au travers de la surveillance des délits mineurs (*kei hanzai* 軽犯罪). En octobre 1872, le gouverneur de Tôkyô a promulgué des règlements visant à restreindre les comportements bafouant les normes modernes (*Tôkyô ishiki kaii jôrei zen gojûsan jô* 東京違式誹違条例全五十三条). Ceux-ci ont été élargis à l'ensemble des départements en juillet 1873 (*Kaku chihô ishiki kaii jôrei zen kyûjû jô* 各地方違式誹違条例全九十条)⁵⁸. Leur objectif était de corriger l'ensemble des mœurs « barbares » susceptibles d'être perçues comme embarrassantes vis-à-vis des puissances européennes⁵⁹. Certains articles légiféraient plus précisément sur des questions d'hygiène, de sécurité publique, de moralité publique et de décadence, tandis que d'autres ont servi à consolider la distinction de sexe et les rapports de genre. Par exemple, ils prohibaient la diffusion d'images à caractère érotique (article 9), le port de tatouages apparents (article 11), les bains publics mixtes (articles 12), la nudité publique (article 22), les compétitions mixtes de sumô (article 25), ou encore le port des cheveux courts pour les femmes (article 49). Par ailleurs, ils interdisaient de laisser les portes des bains publics grandes ouvertes sur la rue (article 37),

⁵⁸ NAGASHIMA, *Edo no iseisôshatachi*, op. cit., p. 121 ; OGI Shinzô 小木新造, KUMAKURA Isao 熊倉功夫, UENO Chizuko 上野千鶴子 (dir.), *Nihon kindai shisô taikai* 23. *Fûzoku, sei* 日本近代思想大系 23 風俗・性 (Bibliothèque complète de la pensée japonaise moderne 23, Mœurs et sexualités), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 1990, pp. 3, 466.

⁵⁹ AOKI Takahiro 青木隆浩, « Meiji-Taishô ki ni okeru keihanzei no seidoteki henka to shakai kanri no kyôka 明治・大正期における軽犯罪の制度的変化と社会管理の強化 » (Les changements institutionnels sur les délits mineurs et le renforcement du contrôle social durant les ères Meiji et Taishô), *Kokuritsu rekishi minzoku hakubutsukan kenkyû hôkoku* 国立歴史民俗博物館研究報告 (Compte-rendu de recherche du Musée national d'histoire et d'ethnologie), vol. 132, 2006, p.334 ; MOMOSE, *Bunmei kaika*, op. cit., pp. 2, 6.

d'uriner en public (article 50), ou de se travestir (article 62)⁶⁰. Au travers de ces différents articles, il s'agissait pour les autorités de s'accorder avec la morale occidentale en pointant un ensemble de « conduites déshonorantes » (*shûtai* 醜態 ou 醜体) susceptibles d'avoir cours au sein de l'espace public⁶¹. La visibilité des corps nus et la confusion des sexes ont relevé de prohibitions morales qui venaient affirmer une séparation entre le public et le privé, mais également entre le masculin et le féminin. L'interdiction des bains mixtes, par exemple, a notamment contribué à l'élaboration artificielle d'espaces genrés, tandis que certains attributs de genre ont été limités par les articles 49 et 62, sur lesquels nous proposons de nous attarder.

L'interdiction du port des cheveux courts pour les femmes a fait suite à la promulgation en 1871 de l'ordonnance sur le port des cheveux courts (*sanpatsu dattô rei* 散髮脱刀令) qui avait rendu facultatif le port de la coupe *sakayaki* pour les hommes. Il ne s'agissait pas d'interdire les coupes de cheveux d'inspiration prémoderne, mais plutôt de permettre, de façon inédite, une plus grande liberté des choix capillaires. Si les hommes qui continuaient à porter le *sakayaki* n'étaient pas pénalement inquiétés, ils étaient cependant incités à suivre la marche de la modernité. Les élites gouvernementales ont été les premières à prendre pour modèle la virilité capillaire occidentale. La mode des coupes masculines d'inspiration européenne est par la suite allée en s'accéléralant à compter de mars 1873, lorsque l'empereur Meiji a choisi de se couper les cheveux. Une enquête effectuée dans le département de Shiga rapportait qu'à sa suite la majorité des hommes des couches sociales supérieures ont commencé à porter une coupe de cheveux occidentalisée⁶². Or, certaines femmes avaient également profité de cette ordonnance pour se couper les cheveux⁶³. Quelques-unes s'étaient même regroupées dès 1871 autour d'une association qui vantait les mérites des cheveux courts, jugés plus pratiques et hygiéniques. Le gouvernement a immédiatement réagi en mai 1872 en édictant une loi d'interdiction du port des cheveux courts pour les femmes (*joshi danpatsu kinshi rei* 女子断髮禁止令)⁶⁴, laquelle a été ajoutée dans les règlements *Ishiki kiai*. Pour Sharon Sievers, la promulgation d'une telle

⁶⁰ NAGASHIMA, *Edo no izeisôsha tachi*, op. cit., p. 127 ; MITSUHASHI, NIIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Yosooi no chikara. Iseisô no Nihonshi*, op. cit., p. 113.

⁶¹ NAGASHIMA, *Edo no izeisôshatachi*, op. cit., p. 138 ; MOMOSE, *Bunmei kaika*, op. cit., pp. 133-134.

⁶² SATO HAMILL Barbara, *The New Japanese Woman. Modernity, Media, and Women in Interwar Japan*, Durham & London, Duke University Press, 2003, p. 52.

⁶³ HASEGAWA Nyozeikan 長谷川如是閑, « Josei no Meiji yori Taishô e no kyûshinteki na dansaika 女性の明治より大正への急進的な男性化 » (La radicale masculinisation des femmes de l'ère Meiji à l'ère Taishô), *Hentai shinri* 変態心理 (Psychologie déviante), vol. 17, n° 2, 1926, p. 26.

⁶⁴ La loi faisait tout de même exception des veuves, puisqu'il était de coutume que certaines d'entre-elles se coupent une partie de leurs cheveux afin de signifier leur attachement à leur défunt époux, ainsi que leur volonté de ne pas vouloir se remarier. SCHAAL Sandra, *La garçonne japonaise : représentations discursives et fantasmatiques d'une icône moderne*, Mémoire inédit pour l'habilitation à diriger des recherches, soutenue le 21 septembre 2018 à l'Université Lyon 3 Jean Moulin, pp. 82-83.

ordonnance symbolise de façon explicite la volonté pour les idéologues de l'« ouverture à la civilisation » de mettre les femmes à l'écart de la modernité, tout en servant les intérêts du dimorphisme sexuel⁶⁵. Les Japonaises ont été encouragées à garder les cheveux longs, demeurant des marqueurs de reconnaissance sociale de la féminité. C'est ainsi que la coupe dite *sokuhatsu* 束髮 est devenue la coiffure féminine à la mode durant l'ère Meiji, notamment en ce qu'elle était promue comme une sorte de « chignon à l'européenne ». Néanmoins, pour Barbara Satô Hamill, si le *sokuhatsu* passait pour une coiffure « civilisée », il n'en demeurerait pas moins une simple variante des coiffures féminines prémodernes⁶⁶. En d'autres termes, les cheveux courts renvoyaient à la masculinité et à la modernité, les cheveux longs à la féminité et à la tradition. Il semble toutefois que l'interdiction des cheveux courts pour les femmes n'a eu qu'un impact limité sur leur quotidien. Cette loi est rapidement tombée dans l'oubli et n'a été que peu invoquée par la magistrature⁶⁷.

3. LE TRAVESTISSEMENT DANS LE DISCOURS PENAL SUR LES DELITS MINEURS : DE L'INTERDICTION A LA DEPENALISATION

✚ Les interdictions pénales du travestissement (1873-1880)

La prohibition du travestissement apparaît comme le point paroxysmique de la politique de distinction de sexe que l'« ouverture à la civilisation » appelait de ses vœux. Afin de s'assurer de la bonne diffusion de son interdiction, le gouvernement a pris l'initiative de faire régulièrement publier durant les années 1870 l'ensemble des règlements *Ishiki kai* sous diverses formes illustrées⁶⁸. Voici par exemple l'article 62 tiré de l'édition iconographique de l'ordonnance illustrée par Hosoki Tôshichi 細木藤七 (?-?), datée de 1878 (Figure 6)⁶⁹ :

⁶⁵ SIEVERS Sharon, *Flowers in Salt. The Beginnings of Feminist Consciousness in Modern Japan*, Stanford, Stanford University Press, 1983, p. 15.

⁶⁶ SATO HAMILL, *The New Japanese Woman*, *op. cit.*, p. 53.

⁶⁷ Il existe seulement quatorze cas de condamnation rapportés. OGI, KUMAKURA, UENO (dir.), *Nihon kindai shisô taikai* 23, *op. cit.*, p. 469.

⁶⁸ NAGASHIMA, *Edo no iseisôshatachi*, *op. cit.*, p. 122 ; OGI, KUMAKURA, UENO (dir.), *Nihon kindai shisô taikai* 23, *op. cit.*, p. 467.

⁶⁹ Source : Site de la Bibliothèque nationale de la Diète de Tôkyô (*Kokuritsu kokkai toshokan* 国立国会図書館). URL : <https://dl.ndl.go.jp/pid/794267/1/22>



Figure 6

[Il est interdit pour] les hommes de prendre l'apparence des femmes et pour les femmes de prendre l'apparence des hommes, ou de faire montre d'une conduite honteuse en se fardant et se déguisant de façon étrange. Néanmoins, les geishas et les *onnagata* du kabuki, bien évidemment, ainsi que les femmes portant le *hakama* sont exemptés de cette restriction.⁷⁰

Ainsi, au regard de la loi, seul le travestissement spectaculaire était rendu légal, tandis que toute autre forme était prohibée – sauf le port du *hakama* par les femmes⁷¹. L'exception accordée au monde du spectacle n'a toutefois pas fait l'unanimité. Par exemple, un courrier de lecteur paru en 1875 dans le *Yomiuri shinbun* 読売新聞 (Journal Yomiuri) soutenait l'application totale de l'interdiction du travestissement, sans exception faite des *onnagata*, arguant que cela relevait d'une « iniquité » (*fukôhei* 不公平)⁷².

Rappelons à tout le moins que l'État moderne n'est pas à l'initiative de séparer le travestissement spectaculaire du travestissement social. Les autorités shogounales avaient maintes fois tenté de réglementer sans succès le travestissement des acteurs durant la période

⁷⁰ 「男ニシテ女粧シ、女ニシテ男粧シ、或ハ奇怪ノ粉飾ヲ為テ醜体ヲ露ス者。但、俳優、歌舞伎等ハ勿論、女ノ着袴スル類、此限ニ非ズ。」 OGI, KUMAKURA, UENO (dir.), *Nihon kindai shisô taiki* 23, *op. cit.*, p. 12.

⁷¹ Le *hakama* est un style de pantalon traditionnel très ample et plissé doté d'un dossier rigide. Il était traditionnellement porté par la classe guerrière durant la période prémoderne. À partir de la période moderne, il devient un vêtement de cérémonie. Les *hakama* portés par les femmes ne sont toutefois pas séparés en leur milieu et se rapprochent plutôt de la jupe que du pantalon.

⁷² « Otoko no josô, onna no dansô o bassuru sochi. Shibai no onnagata ga reigai to wa fukôhei 男の女装・女の男装を罰する措置 芝居の女形が例外とは不公平 » (Les mesures de sanction du travestissement masculin et féminin. L'exception des *onnagata* est injuste), *Yomiuri shinbun* 読売新聞 (Journal Yomiuri), (Tôkyô, édition du matin), 29 mai 1875, p. 2.

d'Edo⁷³. Les moyens de surveillance mis en place durant la modernité ont sans doute permis un meilleur contrôle des conduites travesties. Cependant, le nombre de condamnations pour travestissement s'est avéré particulièrement restreint. En tout, seulement huit cas ont été recensés par la justice, ce qui paraît dérisoire en comparaison, par exemple, des condamnations pour nudité publique (2091 cas)⁷⁴. Ce chiffre particulièrement bas peut s'expliquer soit du fait que le travestissement ait été très peu pratiqué durant l'effectivité des règlements *Ishiki kai* – ce qui paraît peu probable au regard des cas rapportés dans la presse – soit que son caractère corrupteur ait peu intéressé les magistrats en comparaison des cas de nudité.

À la lumière des discours juridiques portant tant sur la famille que sur les délits mineurs, le cas d'O-oto お乙 apparaît comme édifiant. Originaire d'un petit village de Shikoku, Otokichi 乙吉 – un prénom masculin – est né en 1850 de sexe anatomique masculin, mais a été éduqué en tant que petite fille, dans une famille paysanne peu fortunée. Cette forme de travestissement n'avait rien de rare parmi les couches les plus pauvres de la population qui souffraient de mortalité infantile durant la période d'Edo : il s'agissait d'une superstition populaire, couramment appelée *torikae kosodate* とりかえ児育 (littéralement « éducation échangée des enfants »), qui consistait à travestir en fille les petits garçons et en garçon les petites filles afin, croyait-on, de les protéger des mauvais esprits et de les garder en bonne santé⁷⁵. Néanmoins, en grandissant, O-oto ne s'est jamais défait de ses atours féminins. Formée à la couture, elle a été employée comme servante, puis s'est mariée avec un artisan de son village. Le couple a vécu ensemble pendant près de trois années avant que les autorités locales ne se rendent finalement compte que l'épouse était mentionnée de sexe masculin dans son registre familial⁷⁶. Finalement, O-oto a été sommée par les autorités locales de se couper les cheveux. Cet acte symbolique aura servi de clarification de son sexe anatomique.

Pour Pflugfelder, ce cas n'est pas isolé : couper les cheveux des travestis a semble-t-il consisté en une pratique courante durant les années où les règlements de 1873 étaient en vigueur⁷⁷. Le *Tôkyô nichinichi shinbun* 東京日々新聞 (Le quotidien de Tôkyô), qui a rapporté

⁷³ Cf. COSTINEANU Dragomir, *Origines et mythes du kabuki*, Paris, Presses orientalistes de France, 1996, pp. 246-277 ; SHIVELY Donald H., "Bakufu Versus Kabuki", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 18, n° 3/4, 1955, pp. 326-356.

⁷⁴ OGI, KUMAKURA, UENO (dir.), *Nihon kindai shisô taiki* 23, *op. cit.*, p. 468.

⁷⁵ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 153 ; MITSUHASHI Junko 三橋順子, *Rekishî no naka no tayô na « sei »*. *Nihon to Ajia. Hengen suru sekushuariti* 歴史の中の多様な「性」日本とアジア変幻するセクシユアリテイ (Les « sexes » pluriels dans l'histoire. Sexualités changeantes au Japon et en Asie), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 2022, p. 150.

⁷⁶ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 127-128.

⁷⁷ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 153.

l'affaire en 1874, montre O-oto aux côtés de son mari, en pleine activité de couture (une activité féminine), arborant désormais les cheveux courts (Figure 7)⁷⁸.

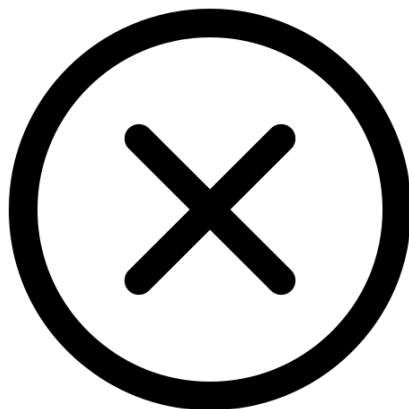


Figure 7

L'article explique que le contrat marital entre O-oto et son époux a été rendu caduque par les autorités, le mariage n'étant possible qu'entre personnes de sexe opposé. Le mari d'O-oto était parfaitement au courant du sexe anatomique de son épouse et n'en a jamais exprimé la moindre indisposition. Ses vêtements et sa coiffure sont à cet égard probablement révélateurs de sa mentalité. La coiffure *sakayaki*, ainsi que le port d'habits masculins traditionnels (*wafuku*) révèlent que ce couple n'avait sans doute pas encore pris le pli de la modernité, vivant vraisemblablement selon les mœurs de l'époque d'Edo. Ceci n'a rien d'étonnant dans la mesure où la réglementation *Ishiki kiai* a surtout été appliquée dans les grandes villes et les espaces portuaires, là où étaient susceptibles de se trouver les Occidentaux⁷⁹. Au demeurant, ce fait divers nous permet d'avancer que le sexe anatomique n'avait peut-être que peu d'importance dans l'assignation des catégories de genre pour les Japonais des couches populaires des débuts de l'ère Meiji. Pour Mitsuhashi Junko, le cas d'O-oto indique que l'instauration des lois d'assignation genrée a largement contribué à la bipartition de la société en fonction du sexe anatomique⁸⁰. Nous sommes aussi de cet avis, mais le nuancant en prêtant plutôt à ces mêmes lois la faculté de renforcer la valeur du sexe anatomique en tant que *marqueur social*.

Les illustrations des premiers journaux durant la période d'effectivité de l'interdiction du travestissement témoignent de la violence institutionnelle que subissait tout individu qui bravait

⁷⁸ Source : « Zangiri atama ni saret otoko-zuma 散切り頭にされた男妻 (Une épouse-homme à qui on a coupé les cheveux) », *Tôkyô nichinichi shinbun* 東京日々新聞 (La quotidien de Tôkyô), 2 octobre 1874, disponible dans MITSUHASHI, NIIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Yosooi no chikara*, *op. cit.*, p. 114.

⁷⁹ MOMOSE, *Bunmei kaika*, *op. cit.*, pp. 2-3.

⁸⁰ MITSUHASHI, *Rekishino nakano tayô na « sei »*, *op. cit.*, p. 343.

l'assignation des catégories de sexe, comme le montrent deux estampes du peintre Hasegawa Sadanobu 長谷川貞信 (1809-1879), parues dans le numéro 24 du *Ôsaka nishiki-e nichinichi shinbun-shi* 大阪錦絵日々新聞紙 (Le quotidien illustré d'Ôsaka) (Figure 8)⁸¹ et le numéro 5 du *Ôsaka nishiki-e shinwa* 大阪錦絵新話 (Nouvelles illustrées d'Ôsaka) (Figure 9)⁸², rapportant respectivement l'arrestation d'un homme et d'une femme travestis.

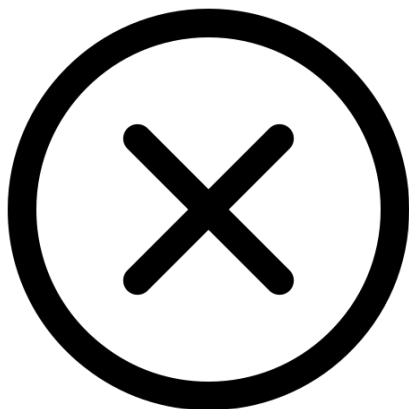


Figure 8

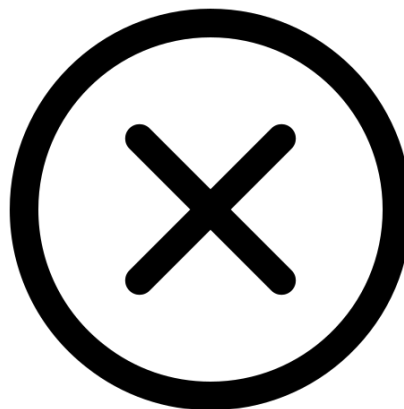


Figure 9

Les deux estampes montrent les individus travestis dans une position de faiblesse : à genoux, les mains liées et soumis à une figure d'autorité. Leur représentation visuelle exhibe tant une violence physique que symbolique, soit par l'autorité policière (donc par extension l'État, lui-même exclusivement aux mains d'hommes), soit par un homme appartenant à la masculinité hégémonique (autrement dit, par l'ordre de genre lui-même). Il s'agit dans ces cas de punir et de remettre à sa juste place celui ou celle qui a commis le délit. Le sentiment d'outrage qui se dégage de ces iconographies fait transparaître une réaction presque viscérale à l'encontre du travestissement. Ces images fonctionnent comme des mises en garde exagérées de celles et ceux qui seraient tentés par l'insubordination vis-à-vis du régime de genre moderne.

En complément de l'interdiction du travestissement par les règlements *Ishiki kaiti*, le ministère de l'Éducation religieuse (*Kyôbushô* 教部省) a promulgué en 1873 un décret d'interdiction du travestissement lors des fêtes rituelles religieuses bouddhiques et shintoïstes. Cette interdiction concernait plus spécifiquement la pratique du travestissement lors des *matsuri*

⁸¹ Source : « Josô no otoko ga junsu ni tsukamaru 女装の男が巡査に捕まる » (Un homme travesti en femme arrêté par un policier), (date inconnue), dans MITSUHASHI, NIIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Yosooi no chikara, op. cit.*, p. 115.

⁸² Source : « Otoko toshite nana nen kurashita onna 男として七年暮らした女 » (Une femme qui a vécu sept années en homme), (1875), dans MITSUHASHI, NIIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Yosooi no chikara, op. cit.*, p. 115.

祭り (célébrations populaires), lors desquels il était courant pour les populations d'emprunter les atours de l'autre sexe⁸³. Perçu lors de ces manifestations comme une « corruption des mœurs » (*heifû* 弊風), le travestissement a été pointé comme une « conduite déshonorante » (*shûtai*) et une offense à l'encontre des divinités⁸⁴. Une telle prohibition marquait une rupture avec les traditions populaires, qui s'inscrivaient – bien avant la période prémoderne – dans une rhétorique du « monde à l'envers » et qui étaient soumises à des logiques sociales spécifiques, produisant un rire qui retournait l'ordre établi⁸⁵. Cette forme de « carnaval » consistait en un instant particulier où le monde des humains était en communion avec celui des divinités, ce qui autorisait, à titre exceptionnel, des comportements sociaux qui ne pouvaient habituellement avoir cours⁸⁶. Pour James Edward Ketelaar, outre le respect strict du dimorphisme sexuel qui s'inscrivait dans la politique de l'« ouverture à la civilisation », l'interdiction du travestissement carnavalesque résultait de la volonté de contrôler et de réduire sa portée transgressive. La répression de certains rites régionaux qui relevaient notamment de croyances bouddhiques a consisté en un révélateur de la rhétorique répressive des autorités⁸⁷.

Les arrestations pour travestissement rapportées par la presse ont à cet égard principalement eu cours lors de *matsuri*. Les deux événements les plus cités dans les colonnes des faits divers correspondent aux *hanami* 花見 (fêtes populaires lors desquelles il est de coutume d'aller admirer les cerisiers en fleur au début du printemps afin de rendre hommage aux déités de l'agriculture et de la fertilité) et aux *bon odori* 盆踊り (danses de la fête bouddhique *O-bon* お盆 lors du milieu du mois d'août qui honorent les âmes des ancêtres défunts). Durant l'époque d'Edo, les *hanami* et *O-bon* correspondaient aux deux événements majeurs lors desquels le travestissement était pratiqué⁸⁸. Ce n'est donc pas un hasard les arrestations pour travestissement se sont majoritairement produites au moment de ces festivités, et ce, dans la plupart des régions de l'archipel, sans d'ailleurs qu'une différence de traitement ne soit opérée entre le travestissement masculin et féminin⁸⁹. La presse perçoit le

⁸³ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 151 ; MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, op. cit., pp. 130-132.

⁸⁴ Cité dans PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., pp. 151-152.

⁸⁵ Pour une théorisation du rire carnavalesque, cf. BAKHTINE Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1982 (1970).

⁸⁶ PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir*, op. cit., p. 69 ; SAEKI, « *Josô to dansô* » *no bunka shi*, op. cit., p. 17.

⁸⁷ KETELAAR James Edward, *Of Heretics and Martyrs in Meiji Japan. Buddhism and its Persecution*, Princeton, Princeton University Press, 1990, pp. 51-52.

⁸⁸ MITSUHASHI, NIIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Yosooi no chikara. Iseisô no Nihonshi*, op. cit., p. 10-11, 20.

⁸⁹ « Tôkyô meibutsu no Tsukudajima bon odori. Josô no otoko, dansô no onna ga irimidarete ? Ôsawagi to iu », op. cit. ; « Midareru hanami, josô ya kôka hôgin de taihosha 乱れる花見、女装や高歌放吟で逮捕者 » (Un *hanami* perturbé. Un individu arrêté travesti en femme et chantant à tue-tête), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 5 avril 1876, p. 2 ; « Josô shite hokôchû no otoko ga junsa ni renkô sareru. Hanami no yokô renshû ka 女装して歩行中の男が巡査に連行される 花見の予行練習か » (Un homme qui se promenait travesti en

travestissement lors de ces manifestations comme une pratique corruptive, obscène et scandaleuse, qui génère du « désordre » (*midare* 乱れ) et provoque du « chahut » (*ô sawagi* 大騒ぎ), reproduisant ainsi le discours pénal de l'ordonnance du ministère de l'Éducation religieuse. Ces cas d'arrestation nous montrent quoi qu'il en soit que les mœurs travesties prémodernes ont perduré pendant un certain temps avant que leur prohibition ne soit intériorisée par les populations locales.

✚ La dépenalisation du travestissement (1880) et ses ambiguïtés

Si la décennie 1870 constitue un moment d'oppression pénale à l'égard des pratiques travesties, la décennie suivante paraît à rebours de la politique de prohibition jusqu'à présent menée. Le délit de travestissement disparaît des textes de loi à compter des années 1880, moment où les règlements *Ishiki kaiti* ont été remplacés par les lois relatives aux *infractions du règlement de police* (*ikei-zai* 違警罪), qui afférait aux infractions mineures, par la suite assimilées au nouveau Code pénal (*Keihô* 刑法) de 1882 (articles 425 à 430)⁹⁰. À partir de ce nouveau texte juridique, le travestissement n'apparaît plus comme un motif de contravention dans l'ensemble des lois policières qui suivent, à l'instar de l'arrêté sur les condamnations immédiates pour infraction au règlement de police (*ikei-zai sokketsu rei* 違警罪即決例)⁹¹ de 1885 et l'ordonnance sur les sanctions de la police criminelle (*keisatsuhan shobatsu rei* 警察犯処罰令) de 1908⁹². Le travestissement disparaît purement et simplement de la liste des délits, malgré la réforme pénale qui institue les *infractions du règlement de police* de 1907, (mise en vigueur en 1909), qui ont eu pourtant tendance à durcir les contraventions et les peines de prisons⁹³.

Néanmoins, la dépenalisation du travestissement n'a pas pour autant signifié sa réhabilitation comme une pratique ordinaire. Car, si les interdictions tant par les règlements

femme a été arrêté par les forces de l'ordre. Sûrement un exercice préparatoire en vue des *hanami*), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 6 avril 1876, p. 2.

⁹⁰ AOKI, « Meiji-Taishô ki ni okeru keihanzai no seidoteki henka to shakai kanri no kyôka », *op. cit.*, p. 337. Le texte intégral de *ikei-zai* est disponible sur le site Wikisource. URL : [ja.wikisource.org/wiki/刑法_\(明治13年太政官布告第36号\)](http://ja.wikisource.org/wiki/刑法_(明治13年太政官布告第36号)).

⁹¹ Le texte original de l'arrêté sur les condamnations immédiates pour infraction au règlement de police est disponible en libre accès sur le site de la Bibliothèque nationale de la Diète de Tôkyô. URL : <https://dl.ndl.go.jp/info:ndljp/pid/2943880/1>

⁹² MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, p. 142, 144 ; NAGASHIMA, *Edo no iseisôshatachi*, *op. cit.*, pp. 139-140.

⁹³ AOKI, « Meiji-Taishô ki ni okeru keihanzai no seidoteki henka to shakai kanri no kyôka », *op. cit.*, p. 345-346.

Ishiki kaii que par l'ordonnance du ministère de l'Éducation religieuse n'ont été effectives qu'entre 1873 et 1880, la presse quotidienne rapporte pourtant une surveillance policière qui a perduré lors des *bon odori* et des *hanami* jusqu'au début du XX^e siècle⁹⁴. Un article de 1902 affirme qu'il n'y a « rien de plus désagréable à voir qu'un homme saoul se travestir en femme » (*josô suikan nari tenka ni are hodo migurushiki wa nashi* 女装酔漢なり天下にあれほど見苦しきはなし) lors de ces festivités⁹⁵, tandis que le grand quotidien *Asahi shinbun* 朝日新聞 (Journal Asahi) rappelait régulièrement l'injonction aux bonnes conduites à chaque printemps, tout en insistant sur le travestissement⁹⁶. En 1899, le journal fait un rappel des nombreuses « interdictions » (*seishi* 制止) lors des *hanami* : les cas de travestissement de genre sont les premiers à être cités parmi la longue liste des déguisements perçus comme problématiques par les autorités⁹⁷. Il insiste également sur la « nécessité de la surveillance » (*torishimari no hitsuyô* 取締の必要) de la police et enjoint ses lecteurs à dénoncer tout individu s'adonnant au travestissement lors des célébrations, car sa pratique constitue aux dires du journal un « délitement des mœurs » (*fûzoku kairan* 風俗壊乱) et un « comportement indécent » (*hiwai no kô* 卑猥の行為)⁹⁸.

La permanence des arrestations policières lors des *matsuri* peut s'expliquer en raison du fait que les décrets d'interdiction du travestissement étaient promulgués par les autorités départementales. Certaines préfectures ont ainsi continué à appliquer à l'échelle locale et de façon temporaire (lors de certains *matsuri*) les décrets de prohibition en vigueur depuis les années 1870⁹⁹. À compter des années 1880, donc, l'interdiction du travestissement n'a été effective qu'au seul moment de *O-bon* ou des *hanami* selon les localités. L'attention portée sur le travestissement lors des *matsuri* disparaît quant à elle des pages des journaux à l'aube du XX^e siècle. Néanmoins, d'autres regroupements ou célébrations ont continué d'attiser le

⁹⁴ « Hanadoki suiriku no torishimari 花時水陸の取締り » (Surveillance navale et terrestre lors de la saison des fleurs), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 28 mars 1902, p. 5.

⁹⁵ « Hagaki shû はがき集 » (Recueil de cartes postales), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 6 avril 1902, p. 6.

⁹⁶ « Igyô ifû no torishimari 異形異風の取締 » (La surveillance des apparences et des mœurs étranges), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 19 avril 1898, p. 5.

⁹⁷ « Hanami fûzoku torishimari no hyôjun 花見風俗取締の標準 » (Les normes de surveillance des mœurs lors des *hanami*), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 2 avril 1899, p. 4.

⁹⁸ « Hanami fûzoku torishimari ni tsuite 花見風俗取締に就て » (Concernant la surveillance des mœurs lors des *hanami*), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 9 avril 1899, p. 5.

⁹⁹ Itô Kanako 伊東佳那子, RAITA Kyôko 來田享子, « Meiji jidai ni futatsu saretâ bon odori kinshi rei no kisai naiyô ni kan suru kenkyû 明治時代に布達された盆踊り禁止令の記載内容に関する研究 » (Une étude du contenu des décrets de prohibitions durant les *bon odori* promulgués à l'ère Meiji), *Chûkyô Daigaku taikugaku ronsô* 中京大学体育学論叢 (Collection d'essais en éducation physique de l'Université Chûkyô), vol. 61, n° 1, 2020, pp. 4, 5-6.

sentiment d'outrage exprimé par la presse. Le *Yomiuri* rapporte par exemple l'interdiction par un directeur d'un lycée de Tôkyô de l'usage du maquillage au sein de son établissement, expliquant que des lycéens avaient suivi une « sorte d'abominable mode » (*imawashiki isshu no heifû* 忌まわしき一種の弊風) qui consistait à porter un « léger maquillage » (*usugesshô* 薄化粧) de poudre de riz blanc et de rouge à lèvres¹⁰⁰. D'autres articles rendent compte de « problèmes de mœurs » au sein d'établissements scolaires où les élèves venaient travestis lors des cérémonies de remise de diplôme¹⁰¹, ou encore l'interdiction du travestissement en femme lors d'une fête sportive qui s'était déroulée à Tôkyô au mois de mars 1909¹⁰². Ces cas rapportés font état d'un sentiment d'indignation ressenti par la presse face au délitement des mœurs chez les jeunes générations et le manque d'encadrement des institutions éducatives, d'autant plus que les lycéens et les étudiants formaient durant la période moderne les élites nippones de demain, une attention qui serait peut-être passée inaperçue parmi les classes plus modestes.

La politique de l'« ouverture à la civilisation » aura mis en place un ensemble d'ordonnances qui ont notamment visé la bipartition sexuée claire de la population entre les catégories englobantes « homme » et « femme », une nouveauté par rapport à la structure sociale prémoderne. Si l'ensemble des prohibitions relatives aux délits mineurs ont résulté de cette politique, le discours pénal se désintéresse du travestissement à compter des années 1880, moment où l'« ouverture à la civilisation » a commencé à s'essouffler et où le Japon est entré dans une nouvelle phase de modernisation. Mais, si le discours juridique est en quelques années passé de la prohibition à l'invisibilisation, le travestissement a pourtant continué de faire les frais de prohibitions ciblées à un niveau local lors de *matsuri*. En définitive, le travestissement est progressivement passé du statut de délit mineur à celui de l'incartade morale : son exclusion a en conséquence été intériorisée.

¹⁰⁰ « Bô kôtô gakkô no seito tachi ni oshiroi no keshô ga ryûkô 某高等学校の生徒達に白粉の化粧が流行 » (La mode du maquillage de poudre de riz blanc parmi les lycéens et les lycéennes d'une école élémentaire supérieure), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 4 avril 1895, p. 3.

¹⁰¹ « Kôtô shôgakkô kaikôshiki ni otoko wa josô, onna wa dansô 高等小学校開校式に男は女装、女は男装 » (Des garçons travestis en fille et des filles travesties en garçon lors d'une cérémonie d'ouverture d'une école élémentaire supérieure), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 3 juillet 1899, p. 1.

¹⁰² « Sôdai undôkai de yokyô no josô o kinshi 早大運動会で余興の女装を禁止 » (Interdiction des attractions de travestissement des hommes en femme lors de la fête sportive de l'Université de Waseda), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 30 mars 1909, p. 3.

II. UNE HETERONORMATIVITE PENALE : HESITATIONS ET SILENCES DE LA LEGISLATION SUR LES PRATIQUES HOMOEROTIQUES

Outre les injonctions de genre, les conduites sexuelles « barbares » ont, elles aussi, fait l'objet d'une législation pénale. La restructuration de la normativité sexuelle a impliqué le désaveu arbitraire de certaines conduites afin de correspondre aux exigences de la « civilisation ». La « famille moderne » (*kindai kazoku* 近代家族)¹⁰³ est ainsi devenue le cadre d'un *dispositif de sexualité* reposant sur la monogamie¹⁰⁴, l'hétéronormativité¹⁰⁵, la consécration du désir masculin et la négation du désir féminin¹⁰⁶. Dans ce contexte, les relations homoérotiques ont fait l'objet d'hésitations perceptibles dans la succession des différents codes pénaux. Même si la législation moderne ayant trait aux conduites (homo)sexuelles ne pointe ni n'évoque les pratiques travesties *stricto sensu*, il nous paraît essentiel de les aborder, dans la mesure où le travestissement a intimement été rattaché à l'homosexualité dans les imaginaires modernes¹⁰⁷. Aborder les lois relatives aux mœurs sexuelles nous servira ainsi à contextualiser ce que nous aborderons dans les futurs chapitres.

¹⁰³ La « famille moderne » japonaise a été définie par Ochiai Emiko selon les huit points suivants : la distinction entre le domaine intime et le domaine public, de fortes relations affectives réciproques entre ses membres, le caractère central de l'enfant, la division sexuelle du travail, la collégialité de ses membres, le déclin des relations sociales à l'extérieur du cadre de la famille, l'exclusion des individus non apparentés et la nucléarité. OCHIAI Emiko 落合恵美子, *Kindai kazoku to feminizumu* 近代家族とフェミニズム (La famille moderne et le féminisme), Tôkyô 東京, Keisô shobô 勁草書房, 1989, p. 18.

¹⁰⁴ Si les « concubines » (*mekake* 妾) ont dans un premier temps été officiellement intégrées aux nouvelles réglementations de la famille dans le Nouveau règlement pénal (*Shinritsu kôryô* 新律綱領) de 1870, certains intellectuels progressistes comme ceux de la *Meirokeisha*, qui valorisaient l'unité conjugale monogame entre mari et épouse, ont critiqué la polygamie, jugée féodale et « barbare ». À force de débats, la polygamie a officiellement été interdite en 1883 – bien que de façon incomplète en termes juridiques – mais n'a pas moins disparu des pratiques officieuses pour les hommes les plus économiquement aisés. COLLECTIF – CEJ (INALCO), « Panorama général des discours sur la famille dans le Japon des ères Meiji et Taishô (1868-1926) », *op. cit.*, p. 44 ; GLUCK Carole, « Réinventer la famille dans le Japon moderne », dans GALAN, LOZERAND (dir.), *La famille japonaise moderne*, *op. cit.*, pp. 25-26.

¹⁰⁵ Cf. FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex*, *op. cit.*, pp. 55-82.

¹⁰⁶ La consommation des services de la prostitution réglementée par les hommes mariés n'était pas un acte moralement répréhensible. En revanche, l'adultère de l'épouse était pénalement puni, tandis que l'adultère de l'époux constituait un délit seulement s'il était perpétré avec une femme mariée. KONUMA, « Le statut juridique de la femme mariée pendant l'ère Meiji », *op. cit.*, pp. 391-409.

¹⁰⁷ Cf. Chapitre 3, *infra* ce mémoire de thèse.

1. LES CONDUITES SEXUELLES DANS LA SOCIÉTÉ JAPONAISE PRÉMODERNE

Afin de comprendre la portée du discours pénal moderne, il nous faut encore une fois aborder les pratiques de la période prémoderne. À la lecture des travaux historiques et anthropologiques japonais sur les conduites sexuelles de la période d'Edo, il nous est apparu deux constats. Premièrement, qu'il n'existe qu'un nombre restreint d'études. Secondement, que les pratiques sexuelles prémodernes sont sujettes à de vives controverses académiques entre historiens. Le chercheur japonais Koyano Atsushi dénonce ce qu'il nomme « l'illusion d'Edo » (*Edo gensô* 江戸幻想), qu'il définit comme une tendance à concevoir la période prémoderne comme une ère de liberté sexuelle. L'élaboration de cette « illusion » a commencé dès le processus de modernisation du Japon. Certains intellectuels de la période moderne, en cherchant à concevoir une identité nationale, ont effectué pour cela une relecture biaisée du passé¹⁰⁸. Selon Koyano, le regard mythifié porté sur les prétendues *libertés sexuelles* d'Edo peut s'expliquer par les études de déconstruction de la modernité qui se sont notamment appuyées sur l'*Histoire de la sexualité* (1976-1984) de Foucault. Si les travaux de ce dernier ont démontré que le *dispositif de sexualité* instauré lors de la modernité a obligé l'individu « à se reconnaître comme sujet moral de la conduite sexuelle »¹⁰⁹, les chercheurs japonais ont envisagé la modernité japonaise comme un moment d'oppression et de remodelage corseté des conduites sexuelles, induisant de façon implicite une *liberté* des conduites sexuelles d'avant la modernité¹¹⁰. Koyano insiste de son côté sur l'existence de catégories sexuelles prémodernes strictes et critique les méthodologies employées par certaines études historiques qui n'ont pour certaines que peu conscience de leur point de vue anachronique¹¹¹.

Des conduites sexuelles normatives en fonction des classes sociales

Lors de la période prémoderne, les pratiques sexuelles de la classe guerrière ont été légalement formalisées par le *Kujikata osadamegaki* 公事方御定書 (Livre des règles applicables aux fonctions publiques). Il s'agissait d'un ouvrage de lois en deux volumes compilant les réglementations pénales. Il a été promulgué en 1742, sous le règne du huitième

¹⁰⁸ KOYANO, *Edo gensô hihan*, op. cit., p. 8.

¹⁰⁹ FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, p. 39.

¹¹⁰ KOYANO, *Edo gensô hihan*, op. cit., p. 12.

¹¹¹ *Ibid.*, pp. 41-42.

shogun Tokugawa Yoshimune 徳川吉宗 (1684-1751). Si les relations homoérotiques n'y étaient pas mentionnées, la loi prévoyait en revanche des sanctions à l'encontre de l'adultère des épouses de la classe guerrière. De son côté, la prostitution féminine était strictement réglementée. Les législateurs percevaient les relations érotiques entre hommes et femmes comme davantage problématiques que les relations homoérotiques, notamment en raison des questions de procréation et d'héritage¹¹². Il existait une distinction entre les pratiques érotiques avec les courtisanes des quartiers rouges, associées au plaisir charnel, et les pratiques procréatives avec les épouses, nécessaires pour la perpétuation de la *lignée* (*ie* 家)¹¹³. Cette conception de l'érotisme dans la classe guerrière s'explique du fait que les mariages n'étaient pas mus par l'amour entre époux, mais étaient scellés par l'entremise des familles dans des buts politiques et économiques.

En revanche, la distinction entre érotisme et procréation semble avoir eu moins cours dans les classes paysannes, artisanes et marchandes. Cela s'explique notamment du fait que les femmes de ces catégories sociales y jouaient un rôle bien plus actif : travail des champs, tenue des échoppes, activités de la maisonnée... il n'était pas rare que les femmes marchandes tiennent les comptes et que les femmes artisanes s'engagent dans des activités de production de biens. Elles faisaient ainsi partie intégrante de l'espace public. Nombreux sont les écrits érotiques populaires de l'époque à décrire la façon de prendre du plaisir pour ces femmes (ce qui n'est pas le cas dans la classe guerrière). Même si ces ouvrages étaient écrits de la main d'hommes lettrés, ils attestent néanmoins d'un intérêt à l'égard des femmes mariées des classes paysannes, artisanes et marchandes de prendre du plaisir sexuel avec leur époux¹¹⁴.

Le mariage n'avait pas la même autorité administrative et symbolique chez ces couches sociales, ce qui impliquait de nombreux rapports sexuels en-dehors de son cadre. Les ethnologues japonais Miyamoto Tsuneichi et Akamatsu Keisuke ont tous les deux proposé une étude des *yobai* 夜這い (visites nocturnes), une coutume qui avait cours dans les communautés villageoises et qui consistaient à ce qu'un jeune homme – dont l'identité n'était pas tenue secrète – venait rendre visite durant la nuit à une jeune fille qui habitait encore sous le toit parental. Cette pratique était particulièrement répandue dans les milieux ruraux de la période prémoderne et a continué d'être pratiquée durant les premières décennies de Meiji malgré sa proscription. Le *yobai* a toutefois perduré dans les milieux les plus reculés jusqu'au début des

¹¹² PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 106.

¹¹³ MITSUHASHI, « Toransujendâ (seibetsu ekkyô) kan no hen.yô », *op. cit.*, pp. 112-113.

¹¹⁴ PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir*, *op. cit.*, pp. 59-60.

années 1950¹¹⁵. Ces cas nous apprennent que certaines conduites sexuelles prémodernes n'ont pas tout de suite disparu des pratiques réelles. Il faut nous en souvenir au moment d'aborder les discours modernes sur la sexualité.

✚ Conceptualiser Éros dans la société prémoderne

Au regard de la diversité des pratiques, des discours, des différences régionales, mais également de la longueur de la période prémoderne, il est difficile de proposer un état des lieux parfaitement englobant des conduites sexuelles des populations japonaises de ce temps. Il est néanmoins possible de déduire, d'après les sources d'époque, les principaux concepts pour parler des comportements sexuels. On retrouve les termes *nyoshoku* ou *joshoku* 女色 (un « attrait érotique pour les femmes »), et *nanshoku* ou *danshoku* 男色, (un « attrait érotique pour les hommes »)¹¹⁶. Ces vocables évoquaient les conduites sexuelles dans les quartiers rouges¹¹⁷. D'autres termes étaient également en usage, car les conduites sexuelles étaient pensées en termes de « voie » (*michi* 道). Le *shikidô* 色道 consistait en la « voie de l'érotisme », laquelle était divisée entre le *jodô* 女道, « la voie des femmes », et le *wakashudô* 若衆道, « la voie des éphèbes » (le plus souvent abrégé en *shudô* 衆道)¹¹⁸.

¹¹⁵ MIYAMOTO Tsuneichi 宮本常一, *Wasurerareta Nihonjin* 忘れられた日本人 (Les oubliés du Japon), Tôkyô 東京, Iwanami shotenbunko 岩波書店文庫, 1995 (1906), pp. 31-35, cité dans PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir*, *op. cit.*, pp. 68-69 ; AKAMATSU Keisuke 赤松啓介, *Yobai no minzoku-gaku. Yobai no seiai-ron* 夜這いの民俗学 夜這いの性愛論 (Ethnologie du *yobai*. Une étude sexuelle des visites nocturnes), Tôkyô 東京, Chikuma shobô 筑摩書房, 2004, cité dans AIHARA Masayo, *Mariage « en plus » : particularité du mariage au Japon et conceptualisation de la maternité*, thèse de doctorat en sociologie, soutenue le mercredi 1^{er} juin 2011 à l'Université de Toulouse, pp. 119-120.

¹¹⁶ Il faut recontextualiser l'usage de ces termes à la lumière de la pensée bouddhique. L'emploi du suffixe « *shoku* » correspond à la lecture sino-japonaise du terme *iro* 色, dont le sens littéral est « couleur ». La philosophie bouddhique définit *iro* comme le monde visuellement perceptible au sein duquel les êtres humains font l'expérience du désir, lui-même considéré comme une entrave vers le chemin de l'illumination. PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 25.

¹¹⁷ NAGASHIMA, *Edo no iseisôshatachi*, *op. cit.*, p. 92.

¹¹⁸ La « voie » était entendue comme une nuance spirituelle – ou éthique – issue de la double tradition religieuse japonaise (shintoïsme et bouddhisme) qui allait de pair avec un ensemble de comportements moraux codifiés. Selon Konishi Jin.ichi, la « voie » est entendue comme un idéal esthétique qui se définit par sa « spécialisation » (*senmonsei* 専門性), sa « transmissivité » (*keishôsei* 継承性), sa « normativité » (*kihansei* 規範性), son « universalité » (*fuhensei* 普遍性) et son « caractère autoritaire » (*ken.isei* 権威性) en une discipline du corps et de l'esprit, un ensemble de pratiques et de savoirs nécessaires à l'obtention d'une « récompense » spirituelle et physique pour les individus qui choisissent de la suivre. En ce sens, le *shikidô* était perçu comme une « voie » spirituelle au même titre que la religion – qu'il s'agisse du bouddhisme (*butsudô* 仏道) ou du shintoïsme (*shintô* 神道) –, la calligraphie (*shodô* 書道), la poésie (*kadô* 歌道), les arts martiaux (*budô* 武道), l'arrangement floral (*kadô* 花道), ou encore, la cérémonie du thé (*sadô* 茶道). Autrement dit, les conduites sexuelles figuraient une « voie » comme les autres, avec ses règles, ses valeurs, ses récompenses et ses restrictions. KONISHI Jin.ichi (trans.

Il serait une erreur de considérer ces catégories comme des équivalences de notre homo-hétérosexualité. Gregory Pflugfelder montre que ces notions prémodernes « cartographiaient un univers de possibilités sexuelles depuis un point de vue exclusivement masculin ». Le *shudô* ne concernait que l'attrait des « hommes » pour des éphèbes. Le *jodô* faisait quant à lui fi du désir d'une « femme » pour une autre, ou d'un *wakashu* pour une « femme »¹¹⁹. Plus encore, il n'existait pas de frontière franche entre *jodô* et *shudô* et aucun n'attestait d'une identité sexuelle définie¹²⁰. Il était de coutume que les « hommes » s'adonnent tant à l'un qu'à l'autre : loin d'être antinomiques, les deux « voies » étaient complémentaires¹²¹. Dans les faits, peu embrassaient exclusivement une seule de ces composantes ; tous ceux qui s'adonnaient unilatéralement à l'un ou l'autre était généralement perçus comme excentriques¹²². En résumé, il était attendu que les deux composantes de l'érotisme soient pratiquées sans préférence, et avec modération¹²³.

Les conduites sexuelles relatives à la prostitution s'effectuaient dans le cadre de lieux spécialement dédiés aux plaisirs de la chair : les *akusho* 悪所 (littéralement « lieux du vice ») – nommés comme tel par les autorités shogounales –, qui se situaient à l'extérieur des enceintes des principaux centres urbains de l'archipel. L'isolement géographique des *akusho* s'explique notamment du fait que les autorités shogounales les considéraient comme un « mal nécessaire » afin de stabiliser l'ordre public¹²⁴. Si chaque grande ville possédait son propre quartier rouge (le plus célèbre de l'époque était sans conteste Yoshiwara 吉原, situé à la périphérie de la capitale), les *akusho* consistaient en des espaces spécifiques au sein desquels se développait le monde de l'*iro*.

Aileen GATTEN), “*Michi and Medieval Writing*”, in MINER Earl (dir.), *Principles of Classical Japanese Literature*, Princeton, Princeton University Press, 1985, pp. 181-208, cité dans PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 28.

¹¹⁹ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 25.

¹²⁰ MITSUHASHI, « Toransujendâ (seibetsu ekkyô) kan no hen.yô », op. cit., p. 118.

¹²¹ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 59 ; NAGAI Yoshio 永井義男, *Edo no sei go.jiten* 江戸の性語辞典 (Dictionnaire du vocabulaire sexuel d'Edo), Tôkyô 東京, Asahi shinbun shuppan 朝日新聞出版, 2014, p. 66.

¹²² SCHALOW Paul Gordon, “Male Love in Early Modern Japan: A Literary Depiction of the ‘Youth’”, in DUBERMAN Martin (dir.), *Hidden from History: Reclaiming the Gay and Lesbian Past*, New York, NAL, 1989, p. 120.

¹²³ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 61.

¹²⁴ HIROSUE Tamotsu 広末保, *Henkai no akusho* 境界の悪所 (Les lieux du vices des périphéries), Tôkyô 東京, Heibonsha 平凡社, 1973, pp. 11-12.

✚ Les conduites homoérotiques normatives : *nanshoku* et *wakashudô*

Le terme *nanshoku* a initialement été forgé en Chine et désignait en une vision bouddhique le plaisir éprouvé lors d'une relation sexuelle entre deux individus de sexe masculin. Le vocable *wakashudô* (ou *shudô*) est quant à lui proprement japonais et ne s'est popularisé qu'à partir du XVII^e siècle. Plus qu'un rapport amoureux entre deux individus de sexe masculin, son sens joint également l'idée d'une initiation entre un *adulte* et un *wakashu*¹²⁵. D'abord issu des milieux clos des temples bouddhiques de la période médiévale (1192-1603), le *shudô* s'est étendu aux classes guerrières, dont l'éducation se faisait auprès des moines. Puis la pratique s'est propagée aux autres classes durant la période prémoderne en raison du développement du commerce et de la transmission du savoir à large échelle par le biais d'un système économique proto-capitaliste. Le *shudô* s'est développé ainsi en un « savoir érotique » conçu depuis une perspective exclusivement masculine. Les *adultes* attirés par les *wakashu* étaient appelés *nenja* 念者, littéralement « celui qui pense à l'autre »¹²⁶. Il était attendu qu'ils aient atteint une certaine maturité sexuelle et qu'ils soient plus âgés que leur *wakashu*¹²⁷.

Le *Shin.yûki* 心友紀 (Traité des amours et des amitiés, 1643) rend compte des grands préceptes bouddhiques du *shudô*. *Nenja* et *wakashu* se devaient une dévotion fraternelle réciproque qu'ils se juraient l'un l'autre au travers d'un « vœu » (*keiyaku* 契約) inviolable. Néanmoins, leurs rapports étaient profondément asymétriques. Le *nenja* devait offrir protection au *wakashu*, et lui servir de précepteur, tandis que le *wakashu* était guidé par les notions de *nasake* 情 (affection) et de *giri* 義理 (devoir) : il devait faire passer ses propres intérêts après ceux de son *nenja*¹²⁸ tout en lui permettant « d'accéder à son intimité »¹²⁹. Les pratiques sexuelles rendent compte de cette asymétrie : la pénétration anale du *wakashu* constituait l'acte érotique pivot du *shudô*¹³⁰. Les rôles sexuels étaient fixes : le *nenja* était nécessairement le pénétrant et le *wakashu*, le pénétré. Contrevenir à cette règle était inconcevable.

¹²⁵ LEUPP Gary P., *Male Colors: The Construction of Homosexuality in Tokugawa Japan*, Berkeley, University of California Press, 1995, p. 8.

¹²⁶ Gregory Pflugfelder note cependant que le sinogramme *nen* 念 est difficile à traduire puisqu'il atteste à la fois de l'idée de « penser rationnellement » et de celle « d'avoir des sentiments » pour quelqu'un. PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 35.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 36.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 55.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 41.

¹³⁰ Gary Leupp montre que les pratiques érotiques du *shudô* étaient particulièrement codifiées. Par exemple, les rapports bucco-génitaux étaient proscrits. LEUPP, *Male Colors*, op. cit., pp. 191-194.

Tant Gregory Pflugfelder que Gary Leupp tendent à considérer le *shudô* comme l'affaire des grands centres urbains de l'archipel. Néanmoins, les campagnes semblent avoir également été le théâtre de pratiques homoérotiques, puisqu'il était possible de trouver des maisons de passe proposant les services de *wakashu* jusque dans les villages¹³¹. De même, la pratique paraît loin de se restreindre à la seule classe guerrière¹³². Selon les deux historiens, la forme la plus répandue du *shudô* était celle offerte par les maisons de passe au sein des quartiers rouges. La culture marchande du *shudô* s'est plus ou moins institutionnalisée de façon endémique dans les divers environnements urbains¹³³. Entre 1580 et 1620, l'archipel a vu se développer un marché économique globalisé dont la classe bourgeoise était à la tête. Dans ce contexte, la naissance d'un proto-capitalisme a été primordiale, selon Gary Leupp, afin de comprendre les modes de consommation du *shudô*¹³⁴. Au tournant du XVIII^e siècle, la classe marchande, devenue plus riche que celle des guerriers, était devenue la principale consommatrice des *wakashu* des quartiers spécialisés¹³⁵. Cette évolution a engendré une dichotomie entre le *shudô* des classes guerrières et celui des classes marchandes. Selon Paul Gordon Schalow, le concept d'*ikiji* 意気地, entendu comme une « fierté masculine partagée » était une composante importante du *shudô* chez les guerriers qui n'apparaissait pas dans le *shudô* des classes bourgeoises¹³⁶.

Les œuvres artistiques et littéraires prémodernes attestent d'une fascination pour le *shudô*, tant celles-ci sont foisonnantes¹³⁷. Les artistes les plus prolifiques étaient les peintres d'estampes érotiques (*shunga* 春画) et les poètes de *senryû* 川柳 (courts poèmes humoristiques à portée satirique). Les *hikifuda* 引き札, sorte de prospectus sur la bonne utilisation de matériels érotiques ou de produits médicaux à l'usage de rapports anaux destinés tant à la clientèle qu'aux prostitués, se retrouvent aussi en nombre¹³⁸. L'ouvrage *Nanshoku ôkagami* 男色大鏡 (Le grand miroir des amours mâles, 1687) du romancier Ihara Saikaku 井原西鶴 (1642-1693) est une des œuvres les plus importantes portant sur le *shudô*. Il s'agit d'un recueil d'une quarantaine de

¹³¹ LEUPP, *Male Colors*, *op. cit.*, p. 63.

¹³² PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, pp. 63-82.

¹³³ *Ibid.*, p. 110.

¹³⁴ LEUPP, "Capitalism and Homosexuality in Eighteenth-Century Japan", *op. cit.*, p. 136.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 143 ; PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, pp. 77-78.

¹³⁶ SCHALOW, "Male Love in Early Modern Japan", *op. cit.*, p. 122.

¹³⁷ Iwata Jun.ichi dénombre pas moins de 566 occurrences traitant de façon significative du *nanshoku* lors de la période prémoderne. IWATA Jun.ichi 岩田 準一, *Honchô nanshoku kô. Nanshoku bunken shoshi (gappon)* 本朝男色考・男色文献書志(合本) (Réflexions sur l'homoérotisme de notre pays. Bibliographie de l'homoérotisme [en un volume]), Tôkyô 東京, Hara shobô 原書房, 2002, pp. 91-142.

¹³⁸ LEUPP, "Capitalism and Homosexuality in Eighteenth-Century Japan", *op. cit.*, pp. 149.

nouvelles mettant en scène des amours entre adultes et *wakashu*, tant au sein des milieux religieux, que des milieux marchands et guerriers¹³⁹.

Le *shudô* correspondait donc à un ensemble de conduites sexuelles codifiées répandu dans l'ensemble de la société prémoderne auquel il n'était pas possible de se soustraire. Non seulement les pratiques homoérotiques ont joui d'une grande popularité au sein de toutes les couches sociales, mais également dans toutes les régions de l'archipel¹⁴⁰.

Les choses changent de façon irrémédiable à compter de l'ère Meiji.

2. LES CONDUITES HOMOÉROTIQUES FACE AUX HÉSITATIONS PÉNALES MODERNES

Dans le contexte de la modernité, les pratiques sexuelles n'ont plus été sujettes à des considérations en fonction de la classe sociale¹⁴¹. La conduite sexuelle se suffisait désormais à elle-même et nécessitait, selon le discours pénal, une législation qui lui était propre.

✚ La pénalisation de l'acte de sodomie (1873)

Le premier code pénal à avoir été promulgué sous l'ère Meiji est le *Kari keiritsu* 仮刑律 (Lois et règlements provisoires) de 1868, une compilation de lois et de décrets en grande partie copiés de la législation en vigueur durant la période d'Edo. Envisagé dès le départ comme provisoire, ce code a très vite été remplacé par le *Shinritsu kôryô* 新律綱領 (Nouveau règlement pénal), promulgué en décembre 1870 et fortement inspiré du *Taihô ritsuryô* 大宝律令 (Code de Taihō) de 701, premier registre de lois japonais dont l'inspiration provenait de l'administration de la Chine impériale. Aucun de ces deux codes ne mentionnent l'acte de

¹³⁹ SCHALOW, "Male Love in Early Modern Japan", *op. cit.*, p. 119.

¹⁴⁰ Gregory Pflugfelder fait également référence au *Nanshoku masukagami* 男色十寸鏡 (Le miroir lucide des amours mâles, 1687), publié la même année que l'ouvrage de Saikaku et communément attribué au peintre Yoshida Hanbei 吉田半兵衛 (?-1710), qui consiste en une sorte de manuel de recommandations pour la pratique du *shudô* et ce, destinées tant aux couches guerrières, bourgeoises, que paysannes et religieuses, preuve supplémentaire du caractère diffus et généralisé du *shudô* au sein de la société japonaise prémoderne. PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, pp. 47-48, 52-53.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 148.

sodomie en tant que délit¹⁴². Il faut attendre 1873 et la mise en vigueur du *Kaitei ritsuryô* 改定律令 (Code révisé) pour que la sodomie soit sujette à une contravention et une peine de prison en vertu de son article 266. Furukawa Makoto rapporte que cette nouvelle législation a été prise à la suite d'un rapport rédigé par les autorités locales de Shirakawa (aujourd'hui, département de Kumamoto sur l'île de Kyûshû) qui s'inquiétaient de la pratique à grande échelle du « *nanshoku* » (sous-entendu de la sodomie) par un grand nombre d'élèves et d'étudiants dans les écoles et les internats pour garçons. Si ces actes étaient moralement condamnés, ils ne pouvaient cependant être soumis à sanction¹⁴³. L'un des objectifs du *Kaitei ritsuryô* aurait donc été de remédier à ce « manquement » :

Tous les sodomites [*keikan suru mono*] purgeront quatre-vingt-dix jours de prison ; la noblesse et les ex-samourais, en raison de leur total déshonneur, seront privés de leur statut. Le jeune sodomisé, s'il a moins de quinze ans, ne sera pas puni. Les violeurs seront emprisonnés pour dix années. Dans les cas où les crimes n'ont fait l'objet que d'une tentative, la peine sera réduite d'un degré.¹⁴⁴

Ici, le discours pénal ne fait en aucun cas mention du vocabulaire prémoderne, mais se dote pour l'occasion d'un terme nouveau, *keikan* 鷄姦, qui désignait l'acte de sodomie entre deux hommes¹⁴⁵. Devenu un objet pénal, il était passible d'une condamnation de quatre-vingt-dix jours de détention sans distinction de rôle lors de l'acte sexuel. Or, ce texte juridique bouleverse la façon d'envisager les pratiques sexuelles, puisque c'est désormais l'acte en lui-même qui est répréhensible et non plus le contexte péri-sexuel. En d'autres termes, il importe peu de connaître qui a commis l'acte et dans quelles conditions celui-ci s'est produit, sauf exception des cas de viol et des actes de sodomie perpétrés par les couches aristocratiques¹⁴⁶.

Un article paru dans l'édition du 30 avril 1881 du *Yomiuri* rapporte le cas d'un ancien acteur *onnagata* condamné pour acte de sodomie. Profitant de « son allure féminine » pour travailler comme serveuse dans des établissements de petite restauration, celui-ci s'adonnait,

¹⁴² FURUKAWA Makoto (trans. Angus LOCKYER), "The Changing Nature of Sexuality: The Three Codes Framing Homosexuality in Modern Japan", in *U.S.-Japan Women's Journal, English Supplement*, n° 7, 1994, p. 108 ; PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 158.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 109 ; MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, p. 137.

¹⁴⁴ 「凡鷄姦スル者ハ。各懲役九十日。華士族ハ。破廉恥甚ヲ以テ論ス。其姦セラルハノ幼童。十五歳以下ノ者ハ。座セス。若シ強姦スル者ハ。懲役十年。未タ成ラサル者ハ。一等ヲ減ス。」 Article 266 du Code révisé (*Kaitei ritsuryô dai 266 jô* 改定律令第 266 条), cité dans FURUKAWA Makoto 古川誠, « 'Sei' bôryoku sôchi toshitenô iseiiai shakai. Nihon kindai no dôseiiai o megutte 「性」暴力装置としての異性愛社会 日本近代の同性愛をめぐる (La société hétérosexuelle comme dispositif de violences « sexuelles ». De l'homosexualité dans le Japon moderne) », *J-Stage Toppu. Hô shakaigaku J-Stage トップ 法社会学 (J-Stage top. Sociologie du droit)*, n° 54, 2001, pp.82-83.

¹⁴⁵ Le terme *keikan* a été emprunté au chinois, mais détourné de son sens premier, en l'occurrence celui d'un rapport sexuel non anal « entre un homme et une femme ». MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, p. 137.

¹⁴⁶ FURUKAWA, "The Changing Nature of Sexuality", *op. cit.*, p. 109, 111.

selon l'article, à des ébats sexuels avec certains clients. Arrêté par les forces de l'ordre, il a écopé de quatre-vingt-dix jours en maison d'arrêt¹⁴⁷. Il s'agit du seul cas rapporté par la presse d'une condamnation mêlant travestissement et sodomie¹⁴⁸. Si cet article est révélateur de l'exclusion des pratiques prémodernes « barbares », il met également en exergue le décalage entre les injonctions de la loi et les pratiques réelles des populations.

Selon Kasumi Nobuhiko, l'acte de sodomie n'a consisté qu'en une mise en examen tout à fait mineure en comparaison de l'ensemble des chefs d'inculpation à la disposition des magistrats. Seulement une vingtaine de condamnations pour acte de sodomie ont été recensées, soit 0.001 pourcent de la totalité des sanctions pénales durant la décennie 1870-1880¹⁴⁹. De son côté, l'étude de Tanaka Yutaka sur les pratiques sexuelles perçues comme non normatives parues dans le *Yomiuri* et le *Yokohama Mainichi shinbun* 横浜毎日新聞 (Journal Mainichi de Yokohama) dénombre quinze cas d'actes de sodomie contre cent cinquante-neuf incidents d'adultère (*kantsû* 姦通)¹⁵⁰. Les relations adultérines apparaissent ainsi comme davantage génératrices de désordres sociaux que les actes homoérotiques. En outre, ces articles condamnaient moins l'acte de sodomie comme un comportement contraire à la loi que comme un acte « non civilisé », posant surtout un problème d'image vis-à-vis des puissances occidentales¹⁵¹. Pour Furukawa, le nombre très restreint d'individus condamnés pour acte de sodomie, tout comme celui des incidents rapportés dans la presse, signifie soit que l'acte en lui-même n'était que très peu répandu (ce qui reste à prouver statistiquement), soit que la sodomie

¹⁴⁷ « Ryôriya o watari aruku onnagata yakusha. Otoko to miyaburare keikan ritsu ihan de chôeki 90 nichi 料理屋を渡り歩く女形役者 男と見破られ鶏姦律違反で懲役90日 (Un acteur *onnagata* passé d'un établissement de restauration à un autre. Découvert avec un autre homme, il écope de 90 jours de prison pour violation de la loi sur la sodomie), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 30 avril 1881, p. 2. L'article est également disponible en intégralité dans MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 138-139. Les moteurs de recherche des quotidiens *Asahi* et *Yomiuri* donnent ce seul exemple mêlant condamnation pour travestissement et sodomie.

¹⁴⁸ Gregory Pflugfelder revient sur trois cas notables de condamnation pour acte de sodomie. Si l'un d'entre eux mettait en scène deux prisonniers, les deux autres étaient le fait de membres de la classe aristocratique (*shizoku*), dont les deux individus ont par la suite été démis, d'autant plus que l'un d'eux était inculpé pour viol. Ces cas montrent probablement que la pratique de la sodomie au sein des couches aristocratiques était bien plus mal perçue que chez le peuple ordinaire, selon le principe du processus de « civilisation par le haut ». PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, pp. 164-167.

¹⁴⁹ Pour plus de détails, cf. KASUMI Nobuhiko 霞信彦, « 'Keikan kitei' kô 「鶏姦規定」考 (Considérations sur les « prescriptions de la sodomie) », KEIO GIJUKU DAIGAKU HOGAKU KENKYUKAI 慶応義塾大学法学研究会 (Groupe de recherche de la faculté de droit de l'Université Keiô) (dir.), *Meiji shoki keijihô no kisoteki kenkyû* 明治初期刑事法の基礎的研究 (Études fondamentales sur les lois pénales des débuts de Meiji), n° 50, 1990, pp. 91-126, cité dans FURUKAWA, « The Changing Nature of Sexuality », *op. cit.*, p. 110.

¹⁵⁰ TANAKA Yutaka 田中裕, « Meiji-ki no shinbun gensetsu ni okeru keikanzai. Hihanteki gensetsu bunseki o hôhôn to shite 明治期の新聞言説における鶏姦罪 批判的言説分析の方法論として » (Le délit de sodomie dans le discours de la presse de l'ère Meiji. Pour une méthodologie critique de l'analyse du discours), *Waseda daigaku daigakuin kyôikugaku kenkyûka kiyô* 早稲田大学大学院教育学研究科紀要 (Annales de l'école magistrale et doctorale en sciences de l'éducation de l'Université de Waseda), n° 24, 2007, p. 200.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 202.

n'a que très peu intéressé les magistrats ou l'opinion publique. Selon lui, si la pénalisation de l'acte de sodomie est révélatrice des tensions à l'œuvre dans l'émergence de nouveaux codes de conduites sexuelles normativisées dans le but de rejoindre le rang sélectif des nations « civilisées », l'homoérotisme constituait néanmoins une part non négligeable de la culture des guerriers d'Edo et ne pouvait être aussi facilement nié. L'oligarchie de Meiji se trouvait ainsi prise en étau entre, d'un côté, la nécessité « civilisatrice » de se débarrasser des pratiques homoérotiques, et, de l'autre, le risque de voir sa domination politique être délégitimée du fait que le *shudô* était un élément culturel issu pour grande part de l'ancienne caste guerrière. Pour Furukawa, la pénalisation de *keikan* aurait servi de stratégie de dissociation entre les valeurs spirituelles associées au *shudô* et la trivialité moralement condamnable de l'acte de sodomie¹⁵².

✚ De l'acte de sodomie à l'acte obscène (1882)

La promulgation du Code pénal (*Keihô* 刑法) de 1882 a vu l'acte de sodomie entre adultes consentants être dépénalisé, tandis que le concept juridique de *keikan* disparaissait après un peu moins d'une décennie de pénalisation. Ce changement s'explique par l'implication du juriste français Gustave Émile Boissonade de Fontarabie (1825-1910), qui a séjourné au Japon de 1873 à 1895 en qualité de conseiller juridique dans l'élaboration du Code pénal japonais. En effet, le droit français a joué un rôle capital dans l'établissement des lois japonaises relatives aux actes sexuels. Parmi les trois grandes puissances coloniales dont le Japon s'est inspiré afin de constituer son arsenal juridique, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France, seule cette dernière ne pénalisait plus l'acte de sodomie depuis la Révolution française¹⁵³, ce qui s'est

¹⁵² FURUKAWA, "The Changing Nature of Sexuality", *op. cit.*, pp. 111-112.

¹⁵³ La France a évincé le *crime de sodomie* de l'Ancien Régime à la suite de la Révolution française lors de l'Assemblée constituante de 1791. Le *crime de sodomie* (qui n'était pas spécifique à des relations homoérotiques) a été considéré comme une offense basée seulement sur de la superstition et a alors été dépénalisé. La Grande-Bretagne, de son côté, avait rendu la sodomie passible de pendaison en vertu de la loi sur la bougrerie (*Buggery Act*) de 1533, sous le règne du roi Henry VIII (1491-1547). La peine de mort pour acte de sodomie a été abolie en 1861, mais le *Criminal Law Amendment Act* de 1885 a, en contrepartie, criminalisé toute pratique sexuelle entre hommes, donnant désormais lieu à une peine de prison et de travaux forcés. En 1895, le procès retentissant d'Oscar Wilde (1854-1900), condamné à deux années de travaux forcés, restitue l'envergure de la politique homophobe de la Grande-Bretagne à la toute fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. La Prusse, quant à elle, condamnait l'homosexualité masculine, condamnation étendue à l'ensemble de l'Allemagne par l'intermédiaire du § 175 de son Code pénal (*Strafgesetzbuch*) de 1871 à 1994. Si les condamnations annuelles pour homosexualité se comptaient par quelques centaines sous la République de Weimar (1920-1932), elles dépassaient plusieurs milliers de cas par an sous le III^{ème} Reich (1933-1945), en raison du renforcement des interdictions du § 175 à compter de 1935. Cf. TAMAGNE Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris. 1919-1939*, Paris, Le Seuil, 2000.

confirmé avec la promulgation du Code napoléonien de 1810¹⁵⁴. La retranscription de la discussion entre Boissonade et les membres japonais du comité de rédaction du Code pénal dans le *Keihô sôan kaigiroku* 刑法草案会議録 (Retranscription de l'assemblée d'avant-projet du Code pénal) montre que c'est bel et bien le juriste français qui est à l'initiative de la dépénalisation de l'acte de sodomie, prétextant une opprobre morale suffisamment implantée dans les mœurs japonaises pour servir d'exclusion sociale, sans que la loi n'ait besoin d'être invoquée¹⁵⁵.

Si l'acte de sodomie disparaît, il laisse néanmoins sa place au concept d'*acte obscène* (*waisetsu no shogyô* 猥褻の所行), directement inspiré de la notion d'*attentat à la pudeur* des articles 331 (attentat à la pudeur sans violence), 332 (attentat à la pudeur avec violence ou viol) et 334 (délit d'excitation habituelle de mineurs à la débauche) du Code napoléonien¹⁵⁶. L'attentat à la pudeur consistait en un « acte physique recouvrant contraire aux bonnes mœurs exercé volontairement sur le corps d'une personne déterminée de l'un ou l'autre sexe ».

L'*acte obscène* est mentionné dans les articles 346 et 347 du Code pénal de 1882 :

Article 346 : Les personnes qui commettent un acte obscène avec un homme ou une femme n'ayant pas encore atteint l'âge de douze ans, ou qui commettent un acte obscène en ayant recours à la violence ou la menace avec un homme ou une femme de douze ans ou plus, sont condamnées à une peine de travaux forcés d'une durée comprise entre un mois et un an, à laquelle s'ajoute une amende de deux à vingt yens.¹⁵⁷

Article 347 : Ceux qui, par la violence ou la menace, commettent un acte obscène avec un homme ou une femme n'ayant pas atteint l'âge de douze ans sont condamnés à une peine de travaux forcés d'une durée comprise entre deux mois et deux ans, à laquelle s'ajoute une amende de quatre à quarante yens.¹⁵⁸

Au regard de ces deux articles, il apparaît que l'*acte obscène* s'appuyait plus particulièrement sur l'article 334 du Code napoléonien relatif à l'incitation à la débauche et le viol sur mineurs.

¹⁵⁴ La tolérance française à l'encontre de l'homosexualité tient toutefois davantage du mythe que de la réalité. La dépénalisation de l'acte de sodomie et des relations entre individus de même sexe a engendré deux principaux paradoxes dans les pratiques sociales : une répression policière zélée afin de combler les « manquements » de la loi et la délégitimation en amont de tout agenda politique des minorités sexuelles en raison de l'absence d'une pénalisation de fait de l'homosexualité. MURAT Laure, *La loi du genre. Une histoire culturelle du « troisième sexe »*, Paris, Fayard, 2006, p. 22.

¹⁵⁵ FURUKAWA, "The Changing Nature of Sexuality", *op. cit.*, p. 110.

¹⁵⁶ REVENIN Régis, *Homosexualité et prostitution masculines à Paris (1870-1914)*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 166.

¹⁵⁷ 「第346条 十二歳ニ滿サル男女ニ對シ猥褻ノ所行ヲ爲シ又ハ十二歳以上ノ男女ニ對シ暴行脅迫ヲ以テ猥褻ノ所行ヲ爲シタル者ハ一月以上一年以下ノ重禁錮ニ處シ二圓以上二十圓以下ノ罰金ヲ附加ス」 Article disponible sur le site Wikisource. URL : [https://ja.wikisource.org/wiki/刑法_\(明治13年太政官布告第36号\)](https://ja.wikisource.org/wiki/刑法_(明治13年太政官布告第36号)) [consulté le 15 février 2021].

¹⁵⁸ 「第347条 十二歳ニ滿サル男女ニ對シ暴行脅迫ヲ以テ猥褻ノ所行ヲ爲シタル者ハ二月以上二年以下ノ重禁錮ニ處シ四圓以上四十圓以下ノ罰金ヲ附加ス」 *Ibid.*

Outre les peines encourues similaires au droit français, les articles 346 et 347 ne font plus cas d'une pénalisation spécifique des actes homoérotiques en tant que tels. L'emphase se porte cette fois-ci sur l'âge sexuel légal (douze ans) et le consentement. Néanmoins, les articles ne donnent aucune définition claire de l'*acte obscène*, qui en réalité englobait une plus large palette de pratiques (homo)sexuelles, telles que la masturbation réciproque, les rapports bucco-génitaux, ou même un simple baiser¹⁵⁹.

Finalement, la loi japonaise moderne a davantage mis sous silence les conduites homoérotiques qu'elle ne les a condamnées dans la pratique malgré une tentative de pénalisation lors de la décennie 1870, sans doute précisément parce qu'elles ont largement persisté durant l'époque moderne, y compris au sein des élites. Cette invisibilisation des conduites homosexuelles est d'autant plus flagrante dans la législation sur la prostitution.

3. LA PROSTITUTION MASCULINE : UN NON-SUJET EN DROIT

✚ La réglementation de la prostitution féminine (1900)

Alors que la prostitution féminine a très tôt fait l'objet de préoccupations gouvernementales, la prostitution masculine est de son côté restée un impensé pénal durant l'entièreté de la période moderne au Japon. Dès le mois d'octobre 1872, le gouvernement a promulgué une ordonnance d'émancipation des arts et de la prostitution (*geishôgi kaihô rei* 芸妓解放令), qui effectuait une dissociation entre les travailleuses du sexe et les geishas. Ces dernières avaient désormais officiellement l'interdiction de tarifer tout acte sexuel¹⁶⁰. De leur côté, les prostituées ont été regroupées dans des quartiers spécialisés. C'est désormais le ministère de l'Intérieur (*Naimushô* 内務省) qui s'est chargé de l'administration de la prostitution réglementée. Malgré l'activisme des mouvements abolitionnistes, l'idéologie d'État considérait la pratique du sexe tarifé comme un « mal nécessaire », ainsi qu'un moyen de contenir le délitement des mœurs et de diminuer le nombre d'agressions sexuelles¹⁶¹.

¹⁵⁹ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 174.

¹⁶⁰ Dans les faits, cependant, une enquête de 1929 montre qu'un quart des geishas pratiquaient régulièrement la prostitution. GARON, *Molding Japanese Minds*, op. cit., p. 92.

¹⁶¹ GARON, *Molding Japanese Minds*, op. cit., p. 100.

Le gouvernement a par la suite promulgué en 1900 la réglementation sur le contrôle de la prostitution (*shôgi torishimari kisoku* 娼妓取締規則), qui imposait, entre autres, que chaque travailleuse du sexe devait être affiliée à une maison close qui figurait sur les registres officiels de l'État. Les prostituées devaient également se soumettre à des contrôles médicaux réguliers. Elles ne pouvaient ni exercer une autre profession, ni vivre en dehors de leurs quartiers réservés¹⁶². Il existait environ cinq cent cinquante quartiers spécialisés dans l'ensemble du Japon au moment de la promulgation de la loi. La plupart était concentrée dans les grandes métropoles, aux côtés des ports et près des bases militaires¹⁶³.

La prostitution réglementée s'insérait dans la politique hygiéniste du gouvernement en servant de moyen de limitation de la propagation des maladies vénériennes, en particulier chez les soldats de l'armée impériale et la main d'œuvre des grandes villes¹⁶⁴. Dès les années 1890, les chiffres sur la propagation des maladies vénériennes ont donné raison à la bureaucratie d'État¹⁶⁵. Par ailleurs, une étude de 1927, effectuée par le bureau ministériel rattaché au contrôle de l'hygiène, montrait que parmi l'ensemble des prostituées arrêtées par les forces de l'ordre, seulement 2% des prostituées réglementées étaient porteuses de maladies vénériennes, contre 32% chez leurs consœurs non-réglées¹⁶⁶. La loi permettait également un contrôle de la clientèle, puisque cette dernière était obligée de s'inscrire dans les registres des maisons closes¹⁶⁷. D'après les registres d'enregistrement du nombre de prostituées, la prostitution réglementée a rencontré un succès qui ne s'est pas démenti tout au long de la période moderne¹⁶⁸.

La prostitution réglementée véhiculait l'image d'une libido masculine toute puissante, dont le besoin d'être satisfaite permettait le maintien de la bonne santé physique et mentale des

¹⁶² *Ibid.*, pp. 92-93.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 94.

¹⁶⁴ FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex, op. cit.*, p. 7.

¹⁶⁵ YAMAMOTO Shun.ichi 山本俊一, *Nihon kôshô shi* 日本公娼史 (Histoire de la prostitution réglementée au Japon), Tôkyô 東京, Chûhōhōki shuppan 中央法規出版, 1983, p. 3-4, 58-59, 200-201, cité dans GARON, *Molding Japanese Minds, op. cit.*, p. 100.

¹⁶⁶ KUSAMA Yasô 草間八十雄, *Tomoshihi no onna, yami no onna* 灯の女、闇の女 (Femmes de la lumière, femmes de l'ombre), Tôkyô 東京, Genrinsha 玄林社, 1937, réimprimé dans KUSAMA Yasô 草間八十雄, *Kindai kasô minshû seikatsu shi* 近代下層民衆生活史 (Histoire du quotidien des couches populaires inférieures de la période moderne), Tôkyô 東京, Akashi shoten 明石書店, 1987, pp. 1072-1079, cité dans GARON, *Molding Japanese Minds, op. cit.*, p. 100.

¹⁶⁷ GARON, *Molding Japanese Minds, op. cit.*, p. 96 ; KEISHICHÔ-SHI HENSAN IINKAI 警視庁史編さん委員会 (Groupe pour la compilation de l'histoire de la police préfectorale de Tôkyô), *Keishichô-shi : Meiji hen* 警視庁史 : 明治編 (Histoire de la police préfectorale de Tôkyô : volume de l'ère Meiji), Tôkyô 東京, Keishichô-shi hensan iinkai 警視庁史編さん委員会, 1959, pp. 101-102.

¹⁶⁸ Si en 1884, les travailleuses du sexe étaient 28 432, elles n'étaient pas moins de 54 049 sur l'ensemble du territoire japonais en 1916, soit une augmentation de leur nombre de 100% par rapport à une augmentation totale de la population de près de 50% durant le même laps de temps. Durant les années 1920 et 1930, leur nombre s'est stabilisé autour de 50 000 individus. GARON, *Molding Japanese Minds, op. cit.*, pp. 93-94.

hommes¹⁶⁹. Ainsi, dans la théorie, le mariage et la sexualité ne se superposaient pas complètement. L'adultère d'un homme avec une prostituée réglementée ne constituait ni un délit pénal, ni une incartade morale¹⁷⁰. Se rendre dans les quartiers rouges faisait partie de mœurs ancrées dans les mentalités masculines, puisqu'une enquête de 1937 fait état de près de trente millions de visiteurs réguliers dans les maisons closes de la capitale, soit bien plus que les vingt-et-un millions d'habitants officiellement recensés en 1935¹⁷¹. Pour résumer, le discours pénal n'a envisagé la prostitution que dans le seul cas d'une sexualité hétéronormative depuis une perspective exclusivement masculine et encadrée par l'État.

✚ L'impensé de la prostitution masculine

Alors que durant la période prémoderne, la prostitution était tant le fait des femmes des quartiers rouges que des *wakashu*, la modernisation et l'occidentalisation des catégories de genre et des conduites sexuelles ont restreint la pratique du sexe tarifé à la condition féminine. La sempiternelle rivalité entre *yûjo* et *wakashu*, qui avaient animé d'enflammés débats durant la période prémoderne, a pris fin au moment de la Restauration¹⁷². La réglementation sur le contrôle de la prostitution de 1900 ne prévoyait qu'une surveillance des maisons closes d'État : autrement dit une prostitution nécessairement hétérosexuelle. Le terme employé afin de désigner la prostitution réglementée est *shôgi* 娼妓. Il peut également désigner « la personne qui pratique une prostitution réglementée » en fonction des différents articles de la loi. L'expression *shôgi myôbu* (娼妓命婦) indique quant à elle les registres d'enregistrement des prostituées réglementées, tandis que *shôgi taru mono* 娼妓たる者 – littéralement « personne qui se prostitue de façon réglementaire » – nomme les travailleuses du sexe accréditées. Aucune mention n'est faite d'une forme de prostitution qui s'écarte de ce modèle institutionnel : rien n'est mentionné quant à la prostitution masculine, alors reléguée à un hors-champ du droit pénal.

De son côté, l'oligarchie de Meiji avait fait en sorte de réduire au maximum toute pratique du sexe tarifé qui n'entraînait pas dans le champ de la « prostitution publique » (*kôshô* 公娼)¹⁷³, notamment en dépêchant une surveillance policière sur les « rapports sexuels illicites »

¹⁶⁹ Cf. « Erecting a Modern Health Regime » dans FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex, op. cit.*, pp. 17-54.

¹⁷⁰ GARON, *Molding Japanese Minds, op. cit.*, p. 101.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 104.

¹⁷² Cf. PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire, op. cit.*, pp. 61-62.

¹⁷³ Les termes *shôgi* et *kôshô* désignent tous les deux la prostitution réglementée. Le premier correspond au terme juridique, tandis que le second est plutôt employé en opposition avec la prostitution dite « privée », illégale.

(*mitsubaiin* 密売淫), autrement dit une forme de « prostitution privée » (*shishô* 私娼). Ce délit mineur avait été édicté dans les infractions au règlement de police (*ikei-zai*). De son côté, le paragraphe 10 de l'article 425 du code pénal de 1882 condamnait la pratique illégale de la prostitution à une peine de prison comprise entre trois et dix jours, ainsi qu'une contravention allant d'un yen à un yen et quatre-vingt-quinze *sen*¹⁷⁴. Là encore, aucune mention n'est faite sur la prostitution masculine¹⁷⁵.

La liste des décrets promulgués par les autorités préfectorales de Tôkyô montre un schème similaire. S'attaquant dès 1869 au problème de la prostitution illégale, la surveillance policière s'est dès le départ restreinte aux « femmes qui gagnent leur vie en se prostituant » (*baijo dôyô no kagyô itashi sôrôsha* 売女同様ノ稼業致シ候者)¹⁷⁶. En 1875, l'administration policière de la capitale a encore une fois renforcé la surveillance des « femmes qui se prostituent secrètement » (*kakushibaijo* 隠売女), dont les activités « corrompaient les mœurs et portaient atteinte à la santé publique » (*fûzoku o yaburi kenkô o gai shi* 風俗ヲ破リ健康ヲ害シ)¹⁷⁷. En parallèle, le gouvernement a promulgué en 1873 une réglementation portant sur les sanctions à l'égard de la prostitution privée (*shishô gaibai shobatsu kitei* 私娼街売処罰規定), effective seulement durant trois années, puis remplacées en 1879 par la loi de sanction de la prostitution non-réglémentée (*baiin batsu rei* 売淫罰令) qui condamnait tant les « intéressées » (*kôisha* 行為者) que les intermédiaires (*baikaijin* 媒介人) à des condamnations pouvant aller jusqu'à trente yens d'amende et six mois de prison. Si les termes employés dans la loi peuvent être interprétés indifféremment en fonction du sexe, l'objectif pénal était principalement d'empêcher les femmes d'être prostituées par leur famille ou par un tiers¹⁷⁸. La loi avait avant tout pour ambition de consolider le contrôle sur la prostitution institutionnalisée. Ce décret ne faisait donc aucunement mention de la prostitution masculine.

Pour résumer, la juridicisation des « rapports sexuels illicites » (*mitsubaiin*) concernait seulement les travailleuses du sexe qui n'étaient pas affiliées à des maisons closes réglementées. Comme officiellement seules les femmes pouvaient être inscrites dans les registres de la prostitution réglementée, la prostitution masculine relevait en conséquence d'un impensé juridique. Un homme ne pouvait être inculpé pour « rapports sexuels illicites » : la mention de

¹⁷⁴ Un *sen* correspond à un centième de yen.

¹⁷⁵ Le texte de loi est accessible sur le site Wikisource. URL : [ja.wikisource.org/wiki/刑法_\(明治13年太政官布告第36号\)](http://ja.wikisource.org/wiki/刑法_(明治13年太政官布告第36号))

¹⁷⁶ KEISHICHO-SHI HENSAN IINKAI, *Keishichô-shi: Meiji hen*, op. cit., pp. 183-184.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 184.

¹⁷⁸ *Ibid.*, pp. 184-185.

son sexe anatomique dans son registre familial (*koseki*) l'exemptait de toute condamnation à cet effet¹⁷⁹. Toutefois, l'invisibilisation de la prostitution masculine dans le discours juridique ne signifiait pas que les travailleurs du sexe pouvaient jouir d'une plus grande liberté que leurs consœurs. Ce que nous apprend le discours pénal, c'est qu'il était inenvisageable pour l'idéologie d'État qu'un individu de sexe masculin puisse s'adonner à la prostitution. Si la domination sexuelle d'hommes par d'autres hommes constituait ainsi un hors-champ juridique, cet impensé reflétait l'agencement d'une société qui consacrait tant la domination matérielle que corporelle des hommes sur les femmes.

□

Pour conclure ce premier chapitre, nous avons pu observer un mouvement parallèle entre les lois d'assignation genrée et les lois relatives aux conduites (homo)sexuelles. La pénalisation du travestissement et des pratiques homoérotiques en tant que telle n'a en effet été effective qu'une dizaine d'années seulement, se superposant à la mise en place de la politique de l'« ouverture à la civilisation ». L'objectif était de rendre une image « civilisée » du Japon à l'attention des puissances coloniales occidentales. Le discours pénal a servi d'instrument dans un processus de « civilisation » par le haut, tout en entraînant des répercussions sociales et morales sur le long terme. Si le travestissement disparaît relativement rapidement du discours pénal, les conduites (homo)sexuelles ont quant à elles reposé sur des notions juridiques particulièrement floues inspirées du droit français, tandis que la question de la prostitution masculine est restée un hors-champ pénal.

L'historien Michael Sibalis interprète la non-pénalisation des rapports sexuels entre personnes de même sexe – et du travestissement – par le code pénal français comme une stratégie d'invisibilisation et de mise au silence des conduites sexuelles – et genrées – qui n'entraient pas dans le cadre de l'hétéronormativité bourgeoise. Florence Tamagne, de son côté, montre que la France avait été témoin des procès à répétition pour acte de sodomie chez ses voisins britannique et allemand¹⁸⁰, ce qui n'avait pas manqué de mettre sur le devant de la scène médiatique des comportements « dont on ne pouvait dire le nom ». L'interdiction des relations

¹⁷⁹ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 167-168.

¹⁸⁰ Les deux procès qui ont le plus rencontré de répercussions dans la presse française sont celui, en Grande-Bretagne, d'Oscar Wilde, précédemment évoqué, et en Allemagne celui de l'affaire Eulenburg (1907-1909) qui a mis en accusation pour homosexualité le prince Philipp zu Eulenburg (1847-1921), proche de l'empereur Guillaume II (1859-1941). Pour un traitement médiatique de la seconde affaire dans la presse française, cf. TAMAGNE Florence, « Caricatures homophobes et stéréotypes de genre en France et en Allemagne : la presse satirique de 1900 au milieu des années 1930 », *Le temps des médias*, n° 1, 2003, pp. 42-53.

homoérotiques – et du travestissement – par le discours pénal faisait en quelque sorte encourir le risque d’une bien mauvaise publicité lors de procès médiatisés à l’avantage de conduites perçues comme insoutenables par la société des « bonnes gens ». Pour Sibalis, le droit français a ainsi choisi la voie de l’inintelligible dans le but de contenir la « propagation » des pratiques homoérotiques – ou travesties¹⁸¹.

Suivant l’interprétation de Sibalis, nous pourrions également interpréter le flou pénal japonais comme une stratégie biopolitique similaire, à savoir l’invisibilisation des pratiques travesties et homoérotiques. L’objectif suppose que leur inintelligibilité soit performative : du silence naît l’impensé, et par conséquent, la disparition, à terme, des pratiques – ou tout du moins leur contention. Pour autant, nous doutons que cette stratégie ait réellement été efficace. Comme le rappelle Mitsuashi Junko, si le contexte de la modernité s’est avéré plus répressif que permissif, il n’en demeure pas moins que diverses formes de travestissement ont émergé et fleuri tout au long de la période moderne¹⁸².

Les évolutions du discours pénal japonais renforcent la théorie foucauldienne qui suppose l’élaboration de la biopolitique en concomitance de la modernité. Ainsi, tant la distinction sociale par le vêtement (de l’ordre de la sphère publique) que les pratiques sexuelles (de l’ordre de la sphère intime) sont rapidement passées de l’interdiction de la loi à l’intériorisation de la norme sociale. Le cas japonais montre, pour ainsi dire, un processus accéléré de l’élaboration de la biopolitique. Ce qui s’est effectué en plusieurs siècles à partir de la fin du XVII^e siècle en Europe n’aurait pris que quelques décennies au Japon.

Afin de mesurer la portée concrète du discours biopolitique, nous proposons, dans le chapitre qui suit, d’observer avec minutie les évolutions des représentations discursives du travestissement masculin dans la presse quotidienne.

¹⁸¹ Sibalis montre par exemple que Napoléon Bonaparte lui-même ne souhaitait pas que la sodomie entre hommes figure dans le Code pénale, et ce, afin que ce type d’affaire n’apparaisse pas dans le débat public. SIBALIS Michael, “The Regulation of Male Homosexuality in Revolutionary and Napoleonic France, 1789-1815”, in MERRICK Jeffrey, RAGAN Bryant (dir.), *Homosexuality in Modern France*, Oxford & New York, Oxford University Press, 1996, pp. 91-92.

¹⁸² MITSUHASHI, NIIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Yosooi no chikara*, op. cit., p. 113.

CHAPITRE 2

FAÇONNER LES REPRESENTATIONS SOCIALES DU TRAVESTISSEMENT MASCULIN : LE DISCOURS DE LA PRESSE QUOTIDIENNE

Entre la dépenalisation des pratiques travesties dans les textes juridiques à partir des années 1880 et la diffusion du discours sexologique durant les années 1920, le travestissement ne fait plus véritablement l'objet d'un discours d'autorité le concernant. C'est la raison pour laquelle nous nous tournons désormais vers la presse quotidienne, cette dernière constituant « un terrain remarquable pour l'identification et l'analyse des représentations sociales »¹. En effet, les journaux reflètent de façon éclairante les conséquences des réformes pénales, les mutations économiques, les transformations des mœurs, les évolutions des normes morales et témoignent avec acuité des répercussions apportées par les bouleversements successifs de la société japonaise depuis la Restauration de Meiji jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. En outre, le média papier se faisant l'écho des idéologies politiques, son rôle dans l'édification du régime de genre et des normes sexuelles du Japon moderne en fait à la fois un vecteur *et* un générateur de biopouvoir.

Ce chapitre consiste en une étude à la fois diachronique et synchronique du discours de la presse quotidienne à partir des bases de données *Yomidasu rekishikan* ヨミダス歴史館 (Musée historique Yomidasu) du *Yomiuri*² et *Asahi kikuzô* 朝日聞蔵 (Bibliothèque Asahi) du *Asahi*³. Nous souhaitons à l'origine également nous appuyer sur la base de données *Maisaku*

¹ SOULET Jean-François, *L'histoire immédiate. Historiographie, sources et méthodes*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 118.

² Le *Yomiuri shinbun* a été créé le 2 novembre 1874 à Tôkyô. Il est considéré comme le premier *koshinbun* 小新聞 (petit journal) japonais : un journal à la portée populaire et aux rubriques éclectiques, permettant au lecteur de faire son choix de lecture. Il a par la suite servi de modèle pour les autres journaux des années 1880. Son esprit novateur en a fait en quelques décennies seulement un des géants de la presse nipponne. SEGUY Christiane, *Histoire de la presse japonaise. Le développement de la presse à l'époque Meiji et son rôle dans la modernisation du Japon*, Paris, Presses orientalistes de France, 1993, pp. 136-139.

³ L'*Asahi shinbun* a été fondé le 25 janvier 1879 à Ôsaka. Il a pris pour modèle le *Yomiuri shinbun* et s'est rapidement démarqué par son audace et sa modernité, devenant l'un des journaux les plus lus du pays en l'espace de quelques décennies. SEGUY, *Histoire de la presse japonaise, op. cit.*, pp. 158-160.

毎索 du *Mainichi shinbun* 毎日新聞 (Journal Mainichi), mais celle-ci ne possède pas de référencement avant 1945. Nous estimons toutefois que les bases de données du *Yomiuri* et du *Asahi* suffisent amplement à restituer les grandes lignes du discours de la presse, les deux quotidiens présentant des évolutions discursives sensiblement synchrones. En outre, tous les deux étaient à l'époque – et restent encore aujourd'hui – les deux journaux les plus lus de l'archipel⁴.

Bien loin d'être linéaires, les mutations du discours sur le travestissement masculin durant la période moderne apparaissent dans ces deux quotidiens comme plurielles, relativement imbriquées, et parfois en tension les unes par rapport aux autres. Ce chapitre restitue l'ensemble de ces représentations.

I. LE TRAVESTISSEMENT MASCULIN DANS LA PRESSE QUOTIDIENNE : POINTS HISTORIQUES ET METHODOLOGIQUES

1. LA PRESSE JAPONAISE MODERNE : UN VECTEUR DE NORMES IDEOLOGIQUES

✚ Les débuts de la presse et son contrôle durant l'ère Meiji

L'histoire du journalisme japonais a débuté avec l'édification de l'État-nation moderne à compter de l'ère Meiji. La mise en place du système éducatif national obligatoire en 1871 avait induit la création de moyens de communication nouveaux et novateurs. Le gouvernement impérial avait perçu l'importance du rôle que la presse avait à jouer dans l'inflexion de l'opinion publique en faveur de la propagande pour l'« ouverture à la civilisation »⁵. Dans un premier temps, l'oligarchie de Meiji a été particulièrement enthousiaste à l'égard du développement du journal, qu'elle envisageait comme un support de modernisation et d'accroissement de la

⁴ D'après l'enquête *World Press Trends 2019* publiée par la *World Association of News Publishers*, le *Yomiuri shinbun* et l'*Asahi shinbun* sont arrivés respectivement premier et deuxième parmi les dix plus grands tirages mondiaux des quotidiens. CASTELVI César, *Le dernier empire de la presse. Une sociologie du journalisme au Japon*, Paris, CNRS éditions, 2022, p. 9.

⁵ Cf. Chapitre 1 *infra* ce mémoire de thèse.

« connaissance des hommes »⁶. Cependant, effrayée par l'expansion des idées démocratiques des intellectuels, elle a progressivement restreint la liberté d'expression des journalistes. Dès 1871, l'ordonnance sur la presse (*shinbunshi jôrei* 新聞紙条例) a soumis les médias à un contrôle gouvernemental par le biais de recommandations minutieuses, notamment pour ce qui concernait les thèmes abordés⁷. Puis, en 1875, une nouvelle ordonnance sur la presse est promulguée dans le même temps qu'une loi sur la diffamation et la calomnie (*zanbôritsu* 讒謗律). Cette dernière condamnait à des peines de prison tout journaliste qui contrevenait à l'idéologie gouvernementale⁸. Insuffisantes, ces lois ont été renforcées en 1880 par une ordonnance sur les rassemblements (*shûkai jôrei* 集会条例), qui limitait l'organisation de manifestations politiques à l'ensemble de la population japonaise, ainsi que par une nouvelle ordonnance sur la presse en 1883, qui a encore une fois renforcé le contrôle gouvernemental sur les sujets abordés par les journaux⁹. Par la suite, la loi sur la presse (*shinbunshi-hô* 新聞紙法) de 1909 a quant à elle permis tant au ministère de l'Intérieur, qu'à ceux de l'Armée de Terre, de la Marine et des Affaires étrangères, de faire interdire toute publication perçue comme gênante qui aborder les troubles à l'ordre public, les mœurs, les incidents militaires ou les tensions diplomatiques¹⁰. Dans la pratique, les sanctions impliquées par ces lois liberticides pouvaient parfois être très lourdes. Elles consistaient principalement en des contraventions comprises entre 10 et 300 yens, assorties de l'interdiction de la publication du numéro censuré, et pouvait même entraîner jusqu'à l'interdiction de la vente du journal et la confiscation des machines d'imprimerie dans les cas les plus graves. Plus encore, les journalistes n'étaient pas les seuls à être tenus responsables par les autorités, les sanctions étaient également applicables aux rédacteurs en chef et aux employés chargés de l'impression¹¹. En réaction à ces lois liberticides, les journalistes n'ont eu d'autre choix que de prendre des chemins détournés afin de contourner les injonctions des dirigeants. Quoi qu'il en soit, tous ceux qui osaient se dresser contre l'intelligentsia finissaient par être condamnés, quand d'autres, par crainte de sanctions, choisissaient délibérément de se faire les véhicules de l'idéologie gouvernementale¹². Les arrestations et les condamnations des journalistes ont été systématiques dès l'édiction des

⁶ SEGUY Christiane, *Du sabre à la plume. Mémoires de journalistes engagés de l'époque Meiji*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2014, pp. 82-83.

⁷ Pour la liste des recommandations, cf. SEGUY, *Histoire de la presse japonaise*, op. cit., pp. 70-72.

⁸ *Ibid.*, p. 120.

⁹ *Ibid.*, pp. 204-207.

¹⁰ LUCKEN, *Les Japonais et la guerre*, op. cit., p. 42.

¹¹ KEISHICHO-SHI HENSAN IINKAI, *Keishichô-shi: Meiji hen*, op. cit., pp. 106-107.

¹² SEGUY, *Histoire de la presse japonaise*, op. cit., pp. 130-133.

premières lois liberticides. En outre, il n'existait que peu de marges de manœuvre, dans la mesure où la censure se faisait en amont de la publication¹³. L'historienne française Christiane Séguy résume ainsi la presse japonaise jusqu'à la fin de l'ère Meiji : par un contrôle de l'information et de la pensée assorti d'une résistance sous-jacente vis-à-vis de la surveillance.

✚ Les évolutions de la presse à compter de l'ère Taishô

La presse de l'ère Taishô (1912-1926) a commencé à muter à partir de la fin de la Première Guerre mondiale. La censure s'est une nouvelle fois accentuée à la suite des émeutes du riz (*kome sôdô* 米騒動)¹⁴ durant l'été 1918, qui avaient vu la répression policière sur les civils être dénoncées par les journaux, attirant les foudres du pouvoir exécutif¹⁵. Avec les nouvelles restrictions mises en place, les journaux se sont plutôt focalisés sur les faits divers, moins susceptibles de subir la censure. Néanmoins, les années de l'entre-deux-guerres marquent une sorte d'apogée de la presse moderne en termes de nombre de supports publiés. Plus d'un millier de quotidiens paraissaient chaque jour¹⁶ et plusieurs centaines d'hebdomadaires chaque semaine. Cette tendance à l'éclectisme a accompagné la parution soudaine d'un grand nombre de nouveaux supports, dans le même temps que leur disparition tout aussi prématurée. Ce développement s'explique en grande partie par l'amélioration des techniques d'impression et le déploiement à large échelle de l'industrie du papier¹⁷. En parallèle, le processus d'urbanisation, la scolarisation obligatoire en primaire (six ans d'études à partir de 1907), l'augmentation du niveau d'étude et le développement du secteur tertiaire ont favorisé l'essor d'un lectorat en demande constante d'informations¹⁸. Ce contexte a particulièrement

¹³ KEISHICHÔ-SHI HENSAN IINKAI, *Keishichô-shi: Meiji hen, op. cit.*, p. 106.

¹⁴ Les émeutes du riz correspondent à une série de troubles, d'une violence sans précédent depuis l'avènement de la monarchie de Meiji (1868), qui ont agité le Japon entre juillet et septembre 1918 en raison d'une augmentation brutale du prix du riz, principale source d'alimentation de la population japonaise. Des émeutes ont éclaté sur l'ensemble du territoire et se sont intensifiées jusqu'à confrontation avec les forces armées en septembre 1918, causant la chute du cabinet ministériel en place. Cf. SOUYRI Pierre-François, « Les émeutes du riz de 1918 : le grand tournant », *Ebisu*, n° 53, 2016, pp. 101-128.

¹⁵ NAKAYAMA Hiroaki (trad. Nicolas MOLLARD), « La presse japonaise pendant la Première Guerre mondiale : reportages de guerre et débats sur le journalisme », *Ebisu*, n° 53, 2016, pp. 132-134.

¹⁶ Le nombre d'impressions des quotidiens par jour sur l'ensemble du pays est passé de 1 million 790 milles en 1910 à 13 millions 270 milles en 1937. KASE Kazutoshi 加瀬和俊 (dir.), *Senkanki Nihon no shinbun sangyô. Keiei jijô to sharon o chûshin ni 戦間期日本の新聞産業 経営事情と社論を中心に* (L'industrie de la presse dans le Japon de l'entre-deux-guerres. Analyse de la conjoncture et du ton des commentaires de presse), Tôkyô daigaku shakai kagaku kenkyûjo kenkyû shirîzu 東京大学社会科学研究所研究シリーズ, n° 48, 2011, p. 2.

¹⁷ KASE (dir.), *Senkanki Nihon no shinbun sangyô, op. cit.*, p. 1.

¹⁸ Près de 35% des ménages japonais étaient abonnés de façon régulière à un quotidien durant les années 1930. *Ibid.*, p. 5.

profité aux grandes enseignes de la presse, le *Yomiuri* et l'*Asahi* en tête¹⁹, cette tendance n'ayant pris fin qu'au moment de la Seconde Guerre mondiale²⁰.

Pour ce qui est du ton de la presse, un changement a commencé à poindre à partir de l'année 1915, moment où les contenus des quotidiens se sont teintés de sensationnalisme. Les titres des articles sont devenus davantage racoleurs et ont commencé à user de tournures imagées, métaphoriques ou ironiques, dénotant avec le prosaïsme des premiers temps. Ces transformations ont été poussées par le journaliste et penseur Sugimura Sojikan 杉村楚人冠 (1872-1945), dans son ouvrage *Saikin shinbunshi-gaku* 最近新聞紙学 (Étude sur le journalisme de notre époque, 1915), dans lequel il prône l'emploi de titres plus accrocheurs et mieux mis en valeur, ainsi que l'utilisation de documents iconographiques. En d'autres termes, la forme devait désormais prendre le pas sur le fond, et l'image prédominer. Il promouvait également l'usage pour les journalistes d'un style d'écriture subjectif, au détriment de l'exactitude des faits²¹. Ce style a été nommé « impressionnisme » (*inshô-shugi* 印象主義), dans le sens où il devait rendre compte des « impressions » (*inshô* 印象) du journaliste²². Enfin, dans un contexte économique fortement marqué par le développement du capitalisme, le partage et la diffusion des informations étaient soumis aux lois du marché. La concurrence entre journaux était particulièrement marquée, induisant une tendance généralisée au scandale, plus susceptible de faire vendre²³.

La presse quotidienne a été un des principaux médias de masse du Japon moderne. Cependant, en raison des lois liberticides des ères Meiji et Taishô, les quotidiens ont surtout servi de canaux de diffusion à l'idéologie gouvernementale, devenant en conséquence des vecteurs de *biopouvoir*. Les articles de presse sont significatifs des enjeux biopolitiques à l'œuvre dans la société japonaise moderne. Ils reflètent la norme érigée en discours.

Ces bases étant posées, les représentations discursives du travestissement masculin dans les quotidiens attestent d'une tension récurrente entre la vision « officielle » que les Japonais étaient dans l'obligation morale d'avoir vis-à-vis de sa pratique, et un discours porté vers le sensationnalisme. Autrement dit, la presse fait montre d'un ensemble de représentations

¹⁹ *Ibid.*, p. 3.

²⁰ *Ibid.*, p. 4.

²¹ SUGIMURA Sojikan, 杉村楚人冠, *Saikin shinbunshi-gaku* 最近新聞紙学 (Étude sur le journalisme de notre époque), Tôkyô 東京, Keiô gijuku shuppan 慶応義塾出版, 1915, pp. 62-85, cité dans NAKAYAMA, « La presse japonaise pendant la Première Guerre mondiale », *op. cit.*, p. 136.

²² NAKAYAMA, « La presse japonaise pendant la Première Guerre mondiale », *op. cit.*, pp. 136-138.

²³ KASE (dir.), *Senkanki Nihon no shinbun sangyô*, *op. cit.*, p. 1.

paradoxaux prises entre une vision restrictive empreinte d'angoisses sociales (le travestissement mettant en péril la dichotomie polarisée et hiérarchisée entre les sexes, la répartition genrée des tâches et l'hétérosexualité) et un discours d'exagération et de *monstration* répondant aux nécessités mercantiles des quotidiens.

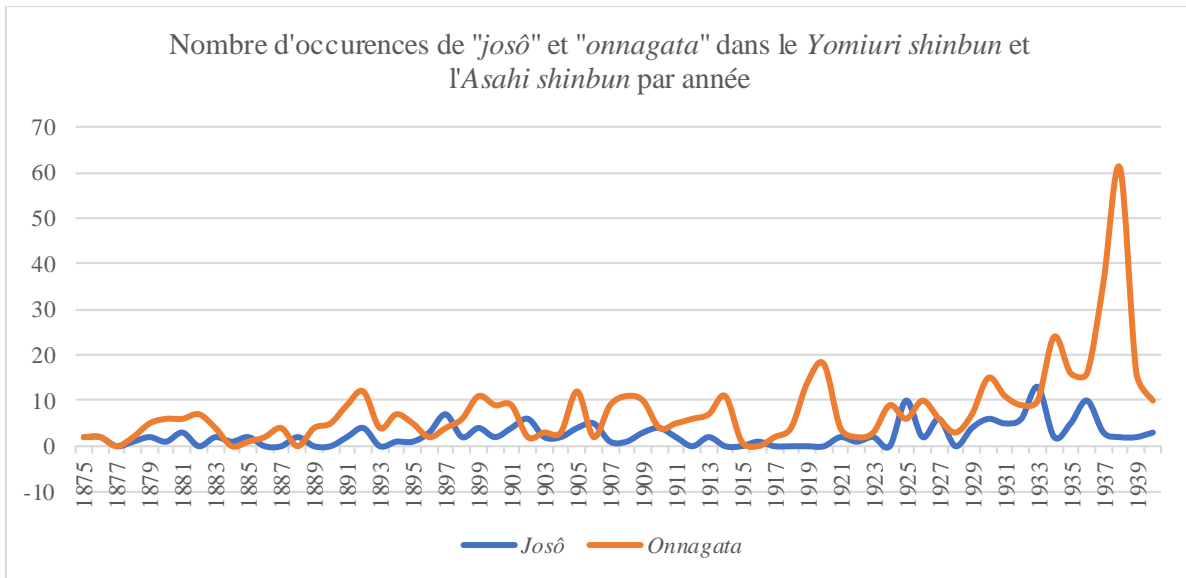
2. LE TRAVESTISSEMENT MASCULIN DANS LA PRESSE : CORPUS ET DEFINITIONS

✚ Quel(s) travestissement(s) pour quelle(s) pratique(s) ?

L'usage des bases de données des quotidiens japonais pose d'emblée un problème de vocabulaire. Quels mots-clefs utiliser dans les moteurs de recherche ? Nous nous sommes, dans un premiers temps, concentré sur deux occurrences susceptibles de rendre compte des pratiques travesties. La première est « *onnagata* 女形 ». Elle renvoie aux acteurs-travestis du kabuki. La seconde est « *josô* 女装 », une traduction directe de « travestissement masculin ».

L'occurrence « *onnagata* » apparaît 242 fois dans la base de données du *Asahi* entre les années 1875 et 1940. De son côté, la base de données du *Yomiuri* produit des résultats quasi similaires durant la même période (291 entrées).

En revanche, l'occurrence « *josô* » fournit plus de moitié moins de cas. Au total, l'*Asahi* dénombre 107 entrées pour le même laps de temps, dont 65 sont significatives pour notre étude. Le *Yomiuri* fait quant à lui état de 109 occurrences pour quelques 100 cas pertinents. Notre corpus total se fonde ainsi sur un ensemble de 165 articles de faits divers. Nous avons ainsi mis de côté les références qui renvoyaient à une pratique exclusivement scénique du travestissement.



Graphique 1

Nous constatons ainsi le nombre moindre de l'occurrence « *josô* » (Graphique 1). Parler de travestissement masculin dans la presse moderne revenait dans la majorité des cas à faire référence à celui des acteurs dans le cadre d'une manifestation théâtrale.

Plus encore, les cas de travestissement rapportés en fonction de l'occurrence ne se superposent pas, ni ne se rejoignent. Les termes « *josô* » et « *onnagata* » désignent en conséquence deux pratiques distinctes du travestissement masculin dans le discours journalistique. Il nous semble que cette distinction est dans un premier temps aisément compréhensible au regard des règlements *Ishiki kaii* de 1873, qui interdisaient le travestissement en-dehors du cadre de la scène. L'emploi des termes « *onnagata* » et « *josô* » renvoie ainsi au contexte dans lequel s'effectue le travestissement. Cet emploi est révélateur de la distinction entre un travestissement licite et un travestissement illicite. L'usage des termes nous apprend que l'occurrence « *josô* » désigne un travestissement masculin qui échappe à la norme. Mais cette distinction a perduré tout au long de la période moderne, et ce, malgré la dépenalisation du travestissement dans le Code pénal de 1882. Comment expliquer le maintien de cette dichotomie dans les discours et par quels moyens cette séparation a-t-elle été justifiée ? Nous tenterons ici de porter à la lumière les réponses à ces interrogations.

✚ Une question étymologique

Le vocable « *josô* » n'est pas non plus sans poser quelques difficultés définitionnelles, car comme nous l'avons mentionné au préalable, toutes ses occurrences ne sont pas significatives pour notre étude. Étymologiquement parlant, le terme se compose des idéogrammes *onna* 女 (« femme ») et *yosooi* 装い (« tenue » ou « vêtement ») prononcés en lecture sino-japonaise (*on.yomi* 音読み). Son sens étymologique désigne donc les « vêtements féminins », la « tenue féminine » ou les « atours féminins », sans que la notion de travestissement ne soit invoquée. Cette signification a été la principale jusqu'à la fin de la période prémoderne, voire jusqu'au début de la période moderne²⁴. À titre d'exemple, le terme « *josô* » n'est pas mentionné dans les règlements de 1873. Le travestissement masculin est désigné par le vocable « *onnanari* 女粧 » (qui peut également se lire *onnazukuri*) et qui signifie littéralement « se parer comme une femme ». Ce terme est toutefois rapidement tombé en désuétude au profit de « *josô* »²⁵. « *Onnanari* » n'apparaît pas une seule fois dans la base de données du *Yomiuri* et une fois de façon significative dans celle du *Asahi*²⁶.

De leur côté, les dictionnaires de langue moderne donnent généralement une double définition de « *josô* » : (1) la désignation *stricto sensu* des « atours féminins » (*josei no idetara* 女性の装飾) et (2) le travestissement d'un homme en femme. Cependant, les dictionnaires contemporains ne rendent plus compte du sens étymologique et se contentent du sens moderne de « travestissement masculin »²⁷. Il semble donc qu'un glissement sémantique se soit effectué durant la période moderne. La presse quotidienne reflète ces évolutions. Le *Yomiuri* a commencé à user du sens de « travestissement » dès 1875²⁸ quand l'*Asahi* l'a utilisé de son côté dès 1881²⁹. Si les expressions « *josô no danshi* 女装の男子 » ou « *josô danshi* 女装男子 »

²⁴ MITSUHASHI Junko 三橋順子, « *Josô* 女装 » (Travestissement masculin), dans INOUE Shôichi 井上章一 & KANSAI SEIYOKU KENKYÛKAI 関西性欲研究会 (Groupe de recherche en sexualité du Kansai), *Sei no yôgo shû* 性の用語集 (Recueil du vocabulaire sexuel), Tôkyô 東京, Kôdansha gendai shinsho 講談社現代新書, 2004, p. 120.

²⁵ *Ibid.*, pp. 121-122.

²⁶ « *Onnanarimono toraeraru* 女粧者捕へらる » (Arrestation d'un travesti), *Asahi shinbun*, (Tôkyô, édition du matin), 6 novembre 1900, p. 5.

²⁷ MITSUHASHI, « *Josô* », *op. cit.*, pp. 121-122.

²⁸ « Tôkyô meibutsu no Tsukudajima bon odori. *Josô* no otoko, *dansô* no onna ga irimidarete ? Ôsawagi to iu 東京名物の佃島盆踊り 女装の男、男装の女が入り乱れて？大騒ぎという » (Des hommes travestis en femme et des femmes travesties en homme se sont mêlés avec désordre à la célèbre danse du festival des lanternes de Tsukudajima à Tôkyô ? On rapporte du chahut), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 28 juillet 1875, p. 1.

²⁹ « *Miuramisaki no meibutsu wa yome...* (*josô* no shizoku, *chôeki ni*) 三浦三崎の名物は婦... (女装の士族、懲役に) (La célébrité locale de Miuramisaki était une femme... (un noble travesti en femme, condamné à des travaux forcés) », *Asahi shinbun*, (Ôsaka, édition du matin), 7 mai 1881, p. 2.

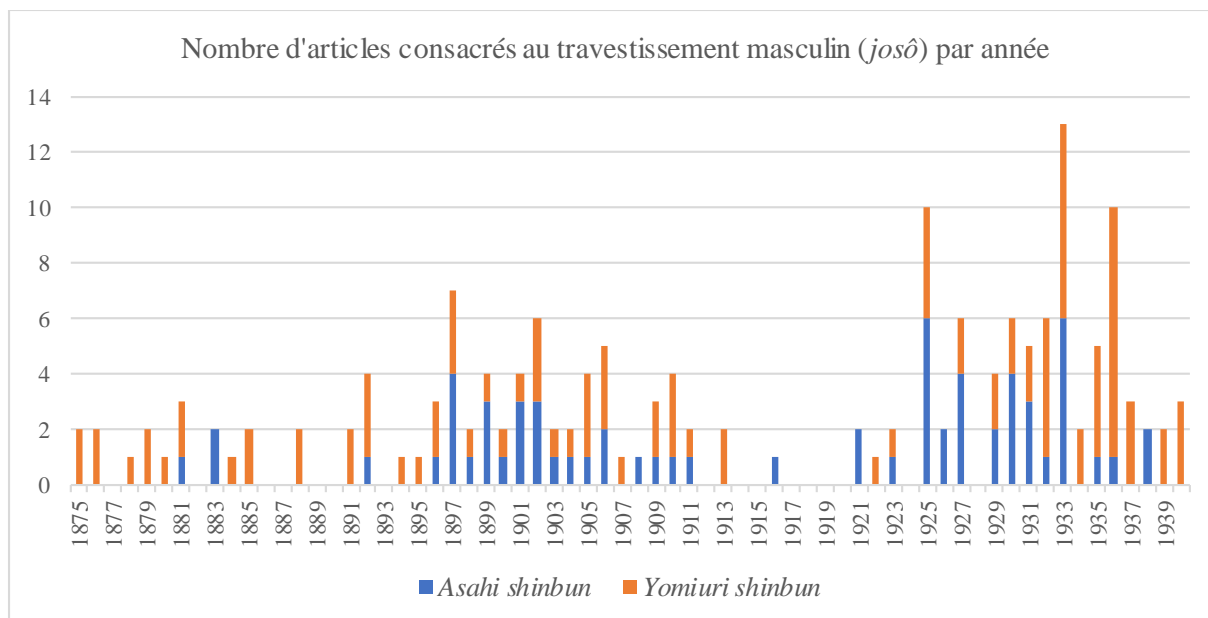
(homme travesti en femme) sont apparues dans les faits divers, le besoin de préciser la personne à l'initiative du « déguisement » montre toutefois que le sens moderne n'avait pas encore totalement supplanté le sens étymologique. En réalité, l'usage par la presse moderne de « *josô* » n'a jamais cessé de mêler des articles sur la mode féminine à d'autres focalisés sur des cas de travestissement³⁰. Toutefois, il semble que le second sens ait imperceptiblement pris l'avantage sur le sens étymologique, sans pour autant jamais complètement l'éclipser³¹. En ce sens, nous en déduisons que la sémantique moderne de « *josô* » témoigne de l'usage d'outils définitionnels, catégoriels, différentiels et épistémologiques nouveaux qui ont émergé dans le même temps que le processus de modernisation. Nous tenterons ici de les mettre au jour.

Le travestissement masculin (*josô*) en chiffres

Comme mentionné précédemment, ce chapitre se concentre exclusivement sur l'occurrence « *josô* » au travers d'une étude empirique des discours de la presse quotidienne. Disons-le sans préambule, le travestissement masculin apparaît comme un sujet de moindre importance au regard de la totalité des sujets abordés. Les articles qui mentionnent des cas de travestissement sont généralement courts et relégués à la rubrique des faits divers. Ils n'apparaissent jamais en une des journaux et ne prennent que peu de place dans l'agencement des colonnes. Durant les soixante-six années (de 1875 à 1940) qui nous servent de cadre temporel, l'*Asahi* consacre en moyenne 0.98 article par an à la question, tandis que le *Yomiuri* possède un ratio moyen un peu plus important de 1.5 article par an. Néanmoins, l'observation de la chronologie générale de la publication des articles nous permet de relativiser ces moyennes annuelles. Il existe en effet des périodes d'intérêt contrastant avec d'autres plus silencieuses (Graphique 2).

³⁰ Le *Yomiuri shinbun* publie en 1936 un article portant exclusivement sur la mode féminine : « Tôji no hitobito ga egaita risô no josô 当時の人々が描いた理想の女装 (L'idéal de la mode féminine tel que décrit par les gens de l'époque) », *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 17 février 1936, p. 9.

³¹ MITSUHASHI, « Josô », *op. cit.*, p. 122.



Graphique 2

Les contours de notre objet d'étude étant posés, nous pouvons dès lors nous prêter à l'analyse des faits divers parus dans le *Yomiuri* et l'*Asahi* entre les années 1875 et 1940.

II. LES DISCOURS TATONNANTS DE L'ÈRE MEIJI

Les représentations discursives du travestissement masculin durant l'ère Meiji se caractérisent par leur foisonnement et leur association à diverses composantes culturelles qui ne se recoupent pas forcément entre elles, si ce n'est l'outrage moral que le travestissement provoque dans les colonnes des faits divers. Nous en présentons dans les lignes qui suivent un tour d'horizon.

1. LE TRAVESTISSEMENT COMME ARME DE DISCREDIT POLITIQUE

À partir de la mise en place de la politique de l'« ouverture à la civilisation », le travestissement s'insère au sein d'un continuum qui s'étend de la « civilisation » à la

« barbarie », tout en reflétant la hiérarchie du genre entre le masculin et le féminin. Rapidement, le motif commence à revêtir une portée politique : il devient la marque d'un non-développement et d'une infériorité culturelle, ou d'une féminisation – donc d'une incapacité politique, servant tant l'idéologie hégémonique dans le but de déconsidérer ses oppositions, que les contestataires du pouvoir en ridiculisant les puissants.

À la fin des années 1880, les représentations du travestissement masculin sont marquées par la politique gouvernementale antibouddhique, qui avait pour objectif de séparer le bouddhisme du shintoïsme (*shinbutsu bunri* 神仏分離)³². À cette occasion, la presse rapporte quelques cas de travestissement au sein des milieux des temples bouddhistes. Plusieurs articles du *Yomiuri* relatent des cas de « corruption de mœurs » par des bonzes³³, écho à peine voilé au passé homoérotique médiéval (1333-1600) des temples. La culture des *chigo* 稚児 (éphèbes), des pré-adolescents qui accompagnaient les moines (souvent perçus par les historiens comme de jeunes garçons travestis en femmes) avait été au fondement du *wakashudô* des guerriers de l'époque d'Edo³⁴. Nous supposons donc que le motif du travestissement a dans ces cas servi de discrédit aux milieux religieux des temples. En-dehors de ces années, le lien entre travestissement et bouddhisme n'apparaît plus dans le discours de la presse.

Le travestissement est aussi parfois évoqué comme un motif de discrédit à l'encontre de personnalités, de partis et de courants politiques controversés. Le 1^{er} avril 1892, le *Yomiuri* et l'*Asahi* rapportent tous les deux un scandale prompt à salir la réputation du ministre de la Guerre, Takashima Tomonosuke 高島鞆之助 (1844-1916), nommé à ce poste depuis 1891. Les deux journaux relatent la visite d'un « travesti »³⁵ aperçu tard dans la nuit toquant aux portes de la résidence ministérielle³⁶. Ces révélations suggèrent la consommation par le ministre de services sexuels tarifés de la part de travailleurs du sexe travestis. Toutefois, la loi sur la diffamation et la calomnie de 1875 a sans conteste joué un rôle déterminant dans l'absence de menus détails. Certaines attaques de ce même type ont d'ailleurs mené à la rétractation des journaux. L'*Asahi*

³² Cf. KETELAAR, *Of Heretics and Martyrs in Meiji Japan*, op. cit.

³³ « Josô no gyôja 女装の行者 » (Un ascète travesti en femme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 19 mai 1888, p. 3 ; « Josô no gyôja 女装の行者 » (Un ascète travesti en femme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 25 mai 1888, p. 1 ; « Josô no bôzu 女装の坊主 » (Un bonze travesti en femme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 30 septembre 1892, p. 3.

³⁴ Cf. LAURENT, *Les chrysanthèmes roses*, op. cit., pp. 36-40.

³⁵ « Josô no danshi 女装の男性 » pour le *Yomiuri shinbun*. « Josô no danshi 女装の男子 » pour le *Asahi shinbun*.

³⁶ « Takashima Tomonosuke rikugun daijin tei o, an.ya otozureru josô no danshi 高島鞆之助陸軍大臣邸を、暗夜訪れる女装の男性 » (Un homme travesti en femme se rend en pleine nuit à la résidence du ministre de la Guerre Takashima Tomonosuke), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 1^{er} avril 1892, p. 1 ; « Josô no danshi yoru daijin no mon o tatakuru 女装の男子夜大臣の門を叩く » (Un homme travesti en femme frappe à la porte d'un ministre en pleine nuit), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 1^{er} avril 1892, p. 1.

revient notamment le 23 avril 1897 sur le cas « sans fondement » (*jijitsu mukon* 事実無根)³⁷ de travestissement d'un fonctionnaire rapporté deux jours plus tôt³⁸. De son côté, le *Yomiuri* dénonçait en 1894 les réceptions soi-disant travesties des membres du Parti libéral (*Jiyûtô* 自由党)³⁹, affirmant tirer ses informations d'une photographie prise durant l'événement, sans que celle-ci ne soit pourtant publiée, ce qui a toutefois peut-être permis au journal d'échapper à la rétractation⁴⁰.

D'autres cas, encore, n'hésitent pas à rapprocher l'anxiété du travestissement de celle du péril socialiste. En 1921, l'*Asahi* rapporte le travestissement d'un groupe de trois socialistes (*shakaishugisha* 社会主義者) fichés par les autorités, dans le but de passer inaperçu lors de leur arrivée à Keijô (actuellement Séoul), avec l'intention de diffuser leurs idées socialistes révolutionnaires et ainsi semer le trouble en matière politique. L'année précédente, ces trois « travestis » avaient créé un groupe socialiste du nom de Gikendan 義拳団 (Le groupe du poing de la justice) en collaboration avec une vingtaine d'étudiants coréens venus étudier à Tôkyô⁴¹. Dans une Corée sous domination japonaise depuis 1910, les tensions coloniales étaient particulièrement à vif depuis l'incident des « vivats » (*Banzai jiken* 万歳事件) de 1919, lors duquel des intellectuels et des fonctionnaires coréens avaient manifesté pour l'indépendance de la péninsule⁴².

La portée politique du travestissement a toutefois atteint son apogée durant les premières années de l'ère Shôwa, nous y reviendrons ultérieurement dans ce chapitre.

³⁷ « Torikeshi : 4 gatsu 21 hizuke dai 1 kai 3 men 'Josô kanri miarawasarû' wa jijitsu mukon toshite seigo seikyû ari 取消 / 4月21日付第1回3面「女装官吏見顕はさる」は事実無根として正誤請求あり » (Rétractation : l'article « Identification d'un fonctionnaire d'État travesti en femme » de la troisième page de l'édition du 21 avril est déclaré sans fondement sur le plan des faits), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 23 avril 1897, p. 3.

³⁸ « Josô kanri miarawasarû 女装官吏見顕はさる » (Identification d'un fonctionnaire d'État travesti en femme), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 21 avril 1897, p. 3.

³⁹ Ce parti avait été fondé en 1881 dans le but d'instaurer une assemblée nationale, une démocratie libérale et une monarchie constitutionnelle. Dissout une première fois en 1884, il s'est reformé en 1887, puis a gagné les élections législatives de 1890. Au moment de la publication de l'article, il était majoritaire à la Chambre des représentants.

⁴⁰ « Jiyûtôin no ôsetsu kan ni bijin no shashin, yoku miru to shujin no josô sugata 自由党員の応接間に美人の写真、よく見ると主人の女装姿 » (La photographie d'une beauté prise lors de la réception des membres du parti libéral, en observant bien on aperçoit la silhouette travestie de l'hôte de maison), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 14 août 1894, p. 3.

⁴¹ « Josô no shakaishugisha. Keijô ni hairikomu 女装の社会主義者 京城に入込む » (Des socialistes travestis en femme font irruption à Keijô), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 23 décembre 1921, p. 5.

⁴² En réaction à ces événements, le Japon a transformé le régime administratif coréen et renforcé la répression en alourdissant les peines de prison en cas d'opposition à la domination japonaise et en augmentant le contingent de ses forces armées sur place. HERAIL (dir.), *Histoire du Japon : des origines à nos jours*, op. cit., p. 1081.

2. LE MOTIF DU PROMENEUR TRAVESTI OU LA CRAINTE DU DEBORDEMENT DU TRAVESTISSEMENT DANS L'ESPACE PUBLIC

Les règlements de 1873, qui distinguaient le travestissement licite des *onnagata* sur scène des autres formes de travestissement, ont généré une anxiété à l'égard du débordement des pratiques travesties en-dehors du cadre de la manifestation théâtrale. Cette crainte constitue une facette importante de la politique de l'« ouverture à la civilisation », puisque la dissociation entre la scène et l'espace public a surtout obsédé la presse au moment de l'effectivité des règlements *Ishiki kaiti*. Dans ce contexte, le travestissement était perçu comme une atteinte à l'ordre public. Tout acteur *onnagata* qui ne respectait pas la séparation entre la scène et la rue allait à l'encontre non seulement de la loi, mais également de la morale. À compter des années 1870, les journaux rapportent des cas de travestissement d'individus provenant soit du milieu du théâtre, soit mentionnant avoir un goût prononcé pour les arts de la scène. En 1878, le *Yomiuri* rapporte l'arrestation d'un *onnagata* itinérant qui s'était promené travesti dans les rues de Shibata⁴³. Le même journal mentionne à nouveau l'arrestation d'un *onnagata* travesti dans l'espace public en 1881, alors que celui-ci revenait d'une maison close de Yokohama, où il avait consommé les services de travailleuses du sexe tout en portant son costume féminin⁴⁴. D'autres articles relatent des cas d'arrestation d'hommes qui s'étaient travestis dans l'espace public et qui justifiaient leurs actes en raison de leur volonté de devenir *onnagata*⁴⁵. En-dehors du fait que ces pratiques contrevenaient aux injonctions de la loi, on peut se demander si le kabuki n'a pas servi de prétexte à tout individu se promenant sur la voie publique déguisé en femme alors que les règlements *Ishiki kaiti* étaient en vigueur.

⁴³ « Josô de ôrai o aruku otoko, junsu no jinmon ni « watashi wa onnagata no tabiyakusha » to kowairo tsukau 女装で往来を歩く男、巡査の尋問に「私は女形の旅役者」と声色使う » (Un homme se promène travesti en femme, à l'interrogatoire de police il utilise une voix contrefaite et affirme être « un acteur *onnagata* itinérant »), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 12 avril 1878, p. 2.

⁴⁴ « Aimaia de onna to tomone no onnagata, rinkin ni odoroki, katsura hazure fushinsha to mirare kôin 曖昧屋で女と共寝の女形、臨検に驚き、カツラはずれ不審者と見られ拘引 » (Un *onnagata* en train de dormir avec une femme dans une maison de passe, surprise des autorités, sa perruque ôtée, individu suspect et appréhendé par les forces de l'ordre), *Yomiuri shinbun* (Yokohama, édition du matin), 19 avril 1881, p. 2.

⁴⁵ « Josô de aruiteita shibai zuki no otoko ga mitogamerare bakkin 女装で歩いていた芝居好きの男が見とがめられ罰金 » (Un homme féru de théâtre qui se promenait travesti en femme a été interrogé et a écopé d'une amende), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 9 juillet 1879, p. 2 ; « Shibaikyô no otoko jiman, josô shite keisatsu kara omedama 芝居狂の男自慢、女装して警察からお目玉 » (Un homme qui se vante d'être féru de théâtre se travestit en femme et se fait réprimander par la police), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 16 juin 1881, p. 2 ; « Akairo zukushi de josô shi, onnana miburi de kashi o uri aruku otoko ni bakkin 赤色づくしで女装し、女の身振りで菓子を売り歩く男に罰金 » (Contravention d'un homme tout de rouge vêtu et travesti en femme qui vendait de façon itinérante des gâteaux avec une attitude féminine), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 27 mars 1879, p. 1.

À compter de la décennie 1880, comme nous l'avons déjà abordé, le travestissement n'était plus soumis à contravention (en-dehors de quelques décrets locaux lors des *hanami* et d'*O-bon*). Alors que durant l'effectivité de l'interdiction de 1873, le travestissement était surtout perçu comme un acte collectif corrupteur lors des *matsuri*⁴⁶, émerge à partir de sa dépenalisation une représentation individualisée – mais non moins corruptive – des pratiques travesties, moralement condamnées à des fins stratégiques d'ostracisation, d'isolement et de discrédit d'individus relégués à la marge sociale. Pour le dire simplement, le « travesti » contrevient aux bonnes mœurs. Ce procédé d'ostracisation s'est renforcé à compter des années 1890, durant lesquelles les travestis ont commencé à être décrits comme des figures « *queer* ». Bien que ce terme provienne de l'anglais – dont le sens étymologique se rapporte à l'anormalité et la bizarrerie –, son usage nous semble pertinent pour ce qui concerne les représentations de la presse japonaise. Dans les mondes anglophones de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles, le vocable « *queer* » servait fréquemment d'insulte destinée à stigmatiser toute personne qui ne s'insérait pas dans les normes de genre et de sexualité⁴⁷. Entre les décennies 1880 et 1910, les colonnes de la presse quotidienne japonaise font état d'un discours similaire. Le « promeneur déguisé en femme » (*josô de aruku otoko* 女装で歩く男) émerge comme une figure récurrente à mi-chemin entre une pratique quotidienne et exceptionnelle du travestissement. Ces travestis étaient le plus souvent appréhendés par les forces de l'ordre en raison de leur « apparence suspicieuse », plus à même d'éveiller la méfiance des policiers. Si les représentations policières insistent sur l'incartade morale du travestissement à défaut de pouvoir se reposer sur la loi, les journaux ont de leur côté adopté un ton à la fois empreint de curiosité et d'indignation. Le *Yomiuri* rapporte en 1885 l'arrestation d'un travesti qui avait pour habitude de se promener dans le quartier tokyoïte de Shinjuku. S'il s'agit probablement de la première référence à la pratique de la prostitution masculine travestie dans les pages du journal, l'article insiste davantage sur le désordre social provoqué par la fraude identitaire du travestissement : des hommes – hétérosexuels – auraient pu sans s'en rendre compte s'éprendre de lui et vouloir en faire leur épouse ou leur concubine⁴⁸. Le même journal rapporte en 1891 les déambulations d'un homme sourd-muet travesti dans le quartier tokyoïte de Koishikawa, portant les cheveux longs, ainsi qu'un kimono et un *obi* (large ceinture qui sert à attacher le kimono) de femme,

⁴⁶ Cf. Chapitre 1, *infra* ce mémoire de thèse.

⁴⁷ BERENI Laure, CHAUVIN Sébastien, JAUNAIT Alexandre, REVILLARD Anne, *Introduction aux études sur le genre*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2012, p. 51 ; DORLIN, *Sexe, genre et sexualités*, *op. cit.*, p. 114.

⁴⁸ « Naitô Shinjuku ni sokuhatsu no otoko shutsugen. Onna sugata de otoko o oimawasu 内藤新宿に束髪の男出現 女姿で男を追い回す » (Un homme avec une coupe de cheveux féminine apparaît à Naitô Shinjuku. Il poursuit les hommes avec son allure de femme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 27 septembre 1885, p. 3.

affichant des manières féminines, et ce, malgré son visage viril et ses tatouages apparents. Loin de passer inaperçu, l'homme était connu du voisinage pour être le personnage le plus excentrique du quartier⁴⁹. L'*Asahi* fait également part en 1902 d'un autre cas de travestissement d'un homme muet qui avait volé une importante somme d'argent⁵⁰. Ces cas mettent en scène l'enchevêtrement de *stigmates sociaux*, un procédé d'exclusion particulièrement efficace⁵¹.

À partir des années 1880, les notions de « loisir » (*shumi* 趣味) et de « passe-temps » (*dôroku* 道楽)⁵² sont convoquées afin d'expliquer les cas de travestissement rapportés par les faits divers⁵³. Comme les forces de l'ordre n'ont pas grand-chose à reprocher à ces travestis, si ce n'est leur inconduite morale, ceux-ci subissent généralement les remontrances des policiers, puis sont libérés après avoir reçu un avertissement⁵⁴. En 1892, le *Yomiuri* fait part du cas d'un « homme étrange » (*ki danshi* 奇男子) arrêté par la police, dont la justification du travestissement provient d'une « préférence de nature » (*seirai no konomi* 生来の好み)⁵⁵. Cette « préférence » (*konomi* 好み) soi-disant congénitale a été au fondement du prisme interprétatif des figures travesties, pour certaines récurrentes, dans les pages des journaux. Le cas Shimokawa Yoshio, un jeune homme originaire du département de Gifu parti s'installer à la capitale et vivant quotidiennement sous les traits d'une femme, est à cet égard emblématique. Devenu la « concubine » (*mekake* 妾) d'un charpentier d'Ichigaya (quartier tokyoïte de

⁴⁹ « Rôa no chûnen otoko ga josô. Rin to shita kaodachi, irezumi, kinjo zuiitsu no kijin 聾啞の中年男が女装 凛とした顔立ち、入れ墨、近所随一の奇人 » (Un homme sourd-muet d'âge moyen travesti en femme. Visage viril. Tatouages. La personne la plus excentrique du quartier), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 11 mai 1891, p. 3.

⁵⁰ « Josô no oshi no dekgokoro 女装の啞の出来心 » (L'impulsion d'un muet travesti en femme), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 14 juillet 1902, p. 5.

⁵¹ Pour plus de détails sur la notion de *stigmat social*, cf. GOFFMAN Erving (trad. Alain KIHM), *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Édition de minuit, 1975 (1963).

⁵² Le terme *dôroku* possède cependant un double-sens qui le rapproche des notions de libertinage, de débauche et d'inconduite : il induit en conséquence *de facto* un jugement d'ordre moral.

⁵³ « Yuiitsu no dôroku to josô de tokuigao no tategu shokunin, kôin no ue setsuyu 唯一の道楽と女装で得意顔の建具職人、拘引のうえ説諭 » (Un menuisier enorgueilli par son unique divertissement débauché, le travestissement en femme. Se confesse lors de sa détention), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 25 mars 1880p. 3 ; « Josô ga shumi no meshitaki otoko no hanashi 女装が趣味の飯炊き男の話 » (Histoire d'un commis de cuisine qui se travestit en femme pour son loisir), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 14 mai 1885, p. 3 ; « Nôshômushô kanshi ga josô no suikyô. Keisatsu ni inchi. Ishô wa chikaku no jûyaku hashikashi ga yôï 農商務省官吏が女装の酔興 警察に引致 衣装は近くの重役夫人が用意 » (Un fonctionnaire du ministère de l'Agriculture et du Commerce est arrêté par la police travesti en femme et ivre. Le costume a été fourni par la femme d'un dirigeant proche), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 21 avril 1897, p. 4.

⁵⁴ « Janome o hasukai ni kobashiri, ayashiki onna... jitsu wa josô no otoko 蛇の目を斜交いに小走り、怪しき女... 実は女装の男 » (Une femme suspicieuse trotte en biais avec une ombrelle à motif d'œil de bœuf... qui est en réalité un homme travesti en femme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 7 avril 1898, p. 4.

⁵⁵ « Josô no danshi, otoko no hatarakishi nagara kyûkin mo joshi nami o yôkyû 女装の男子、男の働きしながら給金も女子並みを要求 » (Un homme travesti en femme exige d'être payé autant qu'une femme tout en travaillant comme un homme), *Yomiuri shinbun* (Fukuoka, édition du matin), 21 septembre 1892, p. 3.

Shinjuku), il s'enfuit à Ôsaka au moment où il est découvert par son amant, puis enchaîne les emplois dans un bureau de poste et comme domestique. Yoshio est présenté comme un véritable « spécialiste des tâches ménagères » : depuis la cuisine, en passant par le ménage, et jusqu'à la couture. À nouveau arrêté par la police en 1906 en raison de son « attitude suspecte » (*kyodô ni ayashiki koto aru* 挙動に怪しきことある), Yoshio avoue durant son interrogatoire « préférer se déguiser de façon féminine et faire les activités que font les femmes » (*josô shite onna no nasu gyô o konomu* 女装して女の為す業を好む)⁵⁶. Les aventures de ce travesti se poursuivent dans les colonnes des faits divers tout au long des années 1900, puisqu'il a plusieurs fois été arrêté pour escroqueries (*kinsen sashu* 金銭詐取) et a fait de nombreux séjours en maison d'arrêt⁵⁷. Certains articles font même référence à des cas de racolage, évoquant son « attitude séductrice » (*namamekitaru kyodô* 媚めきたる挙動) ou sa propension au « harcèlement » (*chikan* 痴漢)⁵⁸ à l'égard des hommes qui croisent son chemin⁵⁹.

Néanmoins, le rapprochement entre travestissement, homosexualité et prostitution n'allait pas nécessairement de soi au moment où Yoshio faisait l'objet d'un engouement médiatique. L'*Asahi* relate par exemple en 1910 l'arrestation d'un travesti à la gare de Shinbashi (Tôkyô). Si l'article insiste sur la sexualité débridée de celui qu'elle nomme « le débauché » (*hôtôsha* 放蕩者), ses pratiques demeurent néanmoins hétérosexuelles, dans la mesure où il est présenté comme le fils aîné d'une riche famille dont il avait dilapidé la fortune en consommant les services de geishas et de prostituées des quartiers spécialisés⁶⁰.

Un autre personnage travesti revient lui aussi de façon récurrente dans les faits divers durant ces mêmes années : Araki Shigeo, un jeune homme de dix-neuf ans qui vit quotidiennement travesti en femme et se fait surnommer Shigeo – une version féminisée de

⁵⁶ « Josei o yosoota sumikomi no kaji tetsudai dansei. Fushin idakarete torishirabe 女性を装った住み込みの家事手伝い男性 不審抱かれて取り調べ » (Un homme domestique à domicile qui s'habille en femme. Un interrogatoire qui sème le doute), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 24 mars 1906, p. 3.

⁵⁷ « Josô shite otoko o azamuki, kinsen sashu 女装して男をあざむき、金銭詐取 » (Il dupe et escroque des hommes en étant travesti en femme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 20 décembre 1904, p. 3.

⁵⁸ Le terme « *chikan* », à cette époque, n'avait pas le sens contemporain d'un homme qui attente à la pudeur des femmes, plus particulièrement dans les transports en commun. Cette définition n'émerge qu'à partir de l'après-guerre. Durant la période d'Edo, le terme possède le sens d'imbécile, d'idiot ou de sot. C'est cette définition que nous gardons dans la façon que l'article du *Asahi shinbun* a eu de concevoir le comportement de Yoshio.

⁵⁹ « Mata shite mo josô danshi またしても女装男子 » (Encore un homme travesti en femme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 13 avril 1906, p. 3 ; « Josô no chikan 女装の痴漢 » (Un harceleur travesti en femme), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 13 avril 1906, p. 6.

⁶⁰ « Shinbashi ni josô no otoko. Te no tsukerarenu hôtôsha 新橋に女装の男 手のつけられぬ放蕩者 » (Un homme travesti en femme à Shinbashi. Un débauché inapprochable), *Asahi shinbun*, (Tôkyô, édition du matin), 13 février 1910, p. 5.

son prénom. Le *Yomiuri* lui consacre en 1911 un article qui rapporte pour la première fois la photographie d'un travesti dans ses pages (Figure 10).

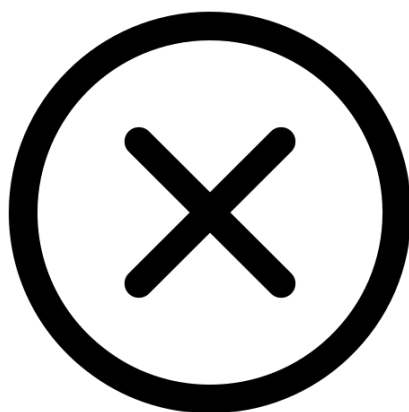


Figure 10

Shigeo est présentée sous l'apparence d'une « femme *haikara* » (*haikarano onna*), terme dont la traduction phonétique de l'anglais *high-collar* désignait à l'époque un « caractère chic », notamment en raison d'une inspiration vestimentaire occidentale. Elle était devenue, appren-on, cuisinière dans la cantine d'un établissement scolaire de Nagoya. Si son apparence donnait l'impression d'une pétillante et moderne jeune femme, son comportement n'avait en revanche « rien de bien féminin » (*onnarashiku nai* 女らしくない). Découverte et appréhendée par la police, son interrogatoire n'a rien révélé qui justifierait une condamnation ou un séjour en prison. Shigeo est relâché par les autorités, puis part rejoindre la capitale. D'après les rumeurs colportées par le *Yomiuri*, il vivrait désormais dans l'arrondissement tokyôite de Kanda, sans qu'il n'ait été aperçu pour l'heure par les journalistes⁶¹.

La notion de préférence (*konomi*) invoquée par la presse quotidienne des années 1890-1900 peut s'interpréter comme un témoignage de l'émergence de subjectivités « transgenres » modernes, d'autant plus que les cas de travestissement cités ressemblent à des parcours de mobilité sociale. Certains de ces « promeneurs travestis » attestent en effet d'une volonté de vivre « en tant que femme » dans leur quotidien et d'assumer concrètement les conséquences matérielles de ce choix, comme le fait de vivre d'emplois moins bien payés ou de dépendre économiquement d'un homme.

⁶¹ « Josôzuki no shônen. Bijin ni bake jôkyô. Kanda hen ni sumu to no uwasa 女装好きの少年 美人に化け上京 神田辺に住むとの噂 » (Un jeune homme qui aime se travestir en femme. Venu à la capitale en se faisant passer pour une belle femme. La rumeur dit qu'il habite dans les environs de Kanda), *Yomirui shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 4 mars 1911, p. 3.

Les discours de la presse de l'ère Meiji sur le travestissement masculin dans les années qui ont suivi sa dépénalisation se sont concentrés sur le délitement moral que sa pratique engendrait, ce qui pouvait justifier la surveillance des autorités policières. D'un côté, le travestissement a servi de motif politique, tandis que des parcours travestis justifiés par la notion de « préférence » ont commencé à émerger dans les représentations discursives de la presse. Néanmoins, les discours sur le travestissement ont par la suite, et pour un temps, laissé de côté cette notion pour se focaliser sur une vision criminalisée du travestissement.

III. LE TRAVESTISSEMENT COMME POUSSE-AU-CRIME (MEIJI ET TAISHO)

Bien que le travestissement masculin n'ait plus été pénalement prohibé à partir des années 1880 (tout du moins hors de *O-bon* et des *hanami*), les arrestations pour travestissement n'ont jamais cessé d'être retranscrites dans les faits divers. Selon Mitsuhashi Junko, la raison en est que les travestis étaient considérés par les forces de l'ordre comme des « *guhansha* 虞犯者 », autrement dit des « individus à plus forte propension à commettre des délits » (*hanzai o nasu osore no tsuyoi mono* 犯罪を為す虞の強い者)⁶². Les policiers disposaient d'un complexe arsenal de lois pénales relatives aux délits mineurs qui était soumis à libre interprétation. Le premier dispositif correspond à l'arrestation pour autre délit (*bekken taiho* 別件逮捕) : les travestis étaient souvent arrêtés pour vagabondage, vol et agression. En outre, le nombre d'arrestations légitimaient l'accroissement du nombre de policiers et l'augmentation des moyens alloués par l'administration d'État. Les forces de l'ordre avaient donc tout intérêt à profiter de ce motif d'arrestation. Le second dispositif tient à l'autonomie policière dans les décisions pénales en vertu de l'arrêté sur les condamnations immédiates pour infraction au règlement de police (*ikei-zai sokketsu rei* 違警罪即決例) mis en place à partir de 1885. Celui-ci permettait aux autorités policières de rendre une condamnation immédiate à l'encontre des délits mineurs qui figuraient dans la liste des infractions au règlement de police⁶³. Néanmoins,

⁶² MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, p. 142.

⁶³ Cf. AOKI, « Meiji-Taishô ki ni okeru keihanzai no seidoteki henka to shakai kanri no kyôka », *op. cit.*, pp.327-355.

comme le travestissement n’y apparaissait plus, on peut supposer que la surveillance, l’arrestation et la condamnation immédiate de tout individu pris en flagrant délit de travestissement relevaient d’un excès de zèle⁶⁴. Ces deux dispositifs policiers ont consisté en des moyens de consolidation d’une discrimination institutionnelle relayée par la presse. L’imaginaire policier a ainsi infusé dans le discours médiatique dès les années 1890, à partir desquelles l’acte de se travestir a été associé de façon quasi systématique à des composantes criminelles. Si le travestissement n’était pas pénalisable en soi, il accompagnait nécessairement d’autres comportements criminels qui, eux, étaient répréhensibles. Prolongements discursifs de la figure du « promeneur travesti » des années 1870 et 1880, trois figures criminelles de travestissement ont émergé des colonnes des quotidiens jusqu’à atteindre un paroxysme au milieu des années 1920 : le voleur, le fauteur de troubles et le criminel.

1. VOLER POUR SE TRAVESTIR

Le délit de vol, et plus particulièrement celui de vêtements féminins, est une constante criminelle associée au travestissement dans les pages des quotidiens. Un certain nombre d’articles du *Asahi* et du *Yomiuri* relatent les vols à l’étalage et les acquisitions illégales de kimonos ou d’accessoires féminins. La figure du « voleur travesti » (*josô no zoku* 女装の賊, *josôshita zoku* 女装した賊, ou encore *josô no dorobô* 女装の泥棒) est omniprésente, devenant la figure travestie la plus citée dans les faits divers, souvent associée au terme « *kusemono* 曲者 », traduisible par « individu suspect » ou « malfaiteur ».

La première évocation d’un voleur travesti a été faite en 1896 par le *Yomiuri*, rapportant le flagrant délit d’un travesti pour vol d’un *obi* féminin chez un prêteur sur gage⁶⁵. Quelques mois plus tard, c’est un jeune homme déguisé en femme à « l’allure suspecte » (*ayashiki sugata*

⁶⁴ Sur ce point, la situation pénale japonaise paraît similaire à la situation française de la même époque. Tant le Japon que la France ne légiféraient pas sur ces questions, à moins qu’elles ne contrevinssent à la pudeur ou à l’ordre public. Cette situation pénale ambiguë aurait été à la source d’une surveillance policière qui s’appuyait de façon évasive sur le droit. Les travestis parisiens ont souffert du même excès de zèle des autorités policières. Cf MURAT, *La loi du genre, op. cit.*, pp. 27-65 ; JAOUEN Romain, *L’inspecteur et l’« inverti ». La police face aux sexualités masculines à Paris, 1919-1940*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, pp. 73-90.

⁶⁵ « Shichiya ni josô no zoku. Onnaobi o nus unde nigeru tochû, juns a ni ayashimarete tsukamaru 質屋に女装の賊 女帯を盗んで逃げる途中、巡査に怪しまれて捕まる » (Un voleur travesti en femme chez un prêteur sur gage. Soupçonné et arrêté par un policier alors qu’il volait un *obi* féminin et prenait la fuite), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 12 juillet 1896, p. 3.

怪しき姿) qui est appréhendé pour vol de vêtements féminins dans une usine textile⁶⁶. Par la suite, les articles mentionnant des cas d'effraction et de vol de vêtements féminins dans des ateliers ou chez des particuliers se suivent et se ressemblent. La plupart des travestis sont des « récidivistes » (*zenkamonô* 前科者) qui commettent des vols d'accessoires de mode en étant travestis en femme et qui tentent de gagner leur vie en revendant le fruit de leurs accaparements au marché noir, notamment dans les alentours du quartier tokyoïte d'Asakusa⁶⁷. En réalité, rares sont ceux qui sont pris sur le fait, c'est en général leur allure suspicieuse qui interpelle les forces de l'ordre. Et c'est une fois conduits au poste qu'ils avouent leur méfait après interrogatoire, certains se procurant leurs vêtements et leurs accessoires féminins en se rendant par effraction jusque chez les femmes des quartiers rouges⁶⁸.

Ces articles paraissent témoigner d'une certaine linéarité des représentations du travestissement masculin depuis la suspicion morale des années 1880 jusqu'à l'association récurrente à une activité criminelle. La figure du voleur travesti se superpose souvent avec celle du « promeneur » travesti : à en croire les journaux, le travestissement des badauds résulte presque nécessairement d'un vol⁶⁹.

Néanmoins, la presse quotidienne n'invoque plus la notion de préférence dans le cas des vols de vêtements féminins. Par exemple, tant le *Yomiuri* que l'*Asahi* rapportent en 1905 le cas d'un « travesti » arrêté alors qu'il déambulait de façon « insouciant » déguisé en femme. Celui-ci était un ancien acteur itinérant issu du théâtre des militants (*sôshi shibai* 壮士芝居)⁷⁰

⁶⁶ « Josô shita zoku. Shokumu shitsumon shita junsu ga taiho 女装した賊 職務質問した巡査が逮捕 » (Un voleur travesti en femme. Appréhendé et interrogé par la police), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 26 septembre 1896, p. 3 ; « Josô no zoku torawaru 女装の賊捕はる » (Arrestation d'un voleur travesti en femme), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 26 septembre 1896, p. 4.

⁶⁷ « Josô no dorobô ga hankô o kakujô 女装の泥棒が犯行を白状 » (Un cambrioleur travesti en femme avoue ses délits), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 21 août 1897, p. 4 ; « Josô no zoku 女装の賊 » (Un voleur travesti en femme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 27 octobre 1897, p. 4 ; « Josô no zoku osaeraru 女装の賊押へらる (Mainmise sur un voleur travesti en femme), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 22 octobre 1901, p. 5 ; « Josô no kusemono nado settôhan o taiho 女装の曲者など窃盗犯を逮捕 » (Arrestation d'un malfaiteur travesti en femme pour vol), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 15 décembre 1903, p. 3 ; « Josô no kusemono 女装の曲者 » (Un malfaiteur travesti en femme), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 19 mars 1902, p. 5.

⁶⁸ « Josô no zoku Atagoyama ni te torawaru 女装の賊愛宕山にて捕はる » (Arrestation d'un voleur travesti en femme à Atagoyama), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 16 août 1897, p. 4 ; « Ochanomizu bashi ka ni kekkyo su (josô no zoku) お茶の水橋下に穴居す (女装の賊) » (Un voleur travesti en femme vit en troglodyte en dessous du pont d'Ochanomizu), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 25 octobre 1901, p. 5 ; « Josô no zoku 女装の賊 » (Un voleur travesti en femme), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 4 octobre 1906, p. 6.

⁶⁹ « Nusunda irui kite josô, haikai suru 盗んだ衣類着て女装、徘徊する » (Un homme travesti en femme erre en portant les habits qu'il avait volé), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 28 janvier 1900, p. 3 ; « Tôhin de josô no zoku 盗品で女装の賊 » (Un voleur travesti qui porte les objets de son vol), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 14 septembre 1905, p. 3.

⁷⁰ Le *sôshi shibai* est une forme de théâtre amateur fondé par les militants du mouvement pour la liberté et les droits du peuple (*Jiyû minken undô* 自由民権運動) et dont l'objectif était de faire circuler leurs idées politiques.

qui s'était entiché d'une fille d'une maison de thé et avait commis des vols de kimonos afin d'amasser suffisamment d'argent pour se rendre à la capitale ensemble. Une fois sur place, le couple connaît des problèmes d'argent et se sépare. S'introduisant chez des particuliers dans le but de voler des vêtements féminins de grande valeur, l'homme passe ses journées à déambuler dans les rues de Tôkyô travesti en femme⁷¹. Ce cas nous montre que les différentes représentations de la presse pouvaient tout à fait se mêler les unes les autres sans véritables contradictions et sans que le travestissement ne soit spécifiquement associé à un comportement homoérotique.

La figure du voleur travesti est loin de s'estomper dans le temps. Les années de l'entre-deux-guerres font également la part belle à de nombreux cas de vols à l'étalage et de cambriolages. Les articles qui relatent ces arrestations ont en commun des éléments stéréotypés : la perpétration du vol à l'étalage travesti en femme, une importante accumulation d'accessoires dérobés et la propension à se promener travesti dans l'espace public⁷². Il ressort avant tout de ces articles la condition misérable de ces hommes souvent désœuvrés, contraints au vol afin de se procurer les accessoires féminins convoités. L'*Asahi* relate en 1930 le parcours d'un jeune travesti désireux de devenir *onnagata*, arrêté pour vol à l'étalage, car n'étant pas assez riche pour se payer ses costumes⁷³. Le *Yomiuri*, quant à lui, rapporte en 1928 l'arrestation d'un jeune travesti qui déroba des vêtements féminins en s'introduisant clandestinement dans les ateliers de textile de la capitale pendant le séchage du linge, ayant accumulé pour près de 6000 yens de kimonos féminins⁷⁴. Un autre cas est donné dans le même journal en 1936 : un

Dictionnaire historique du Japon, n° 18, Paris, Publications de la Maison franco-japonaise, 1992, p. 143, en ligne, URL : https://www.persee.fr/doc/dhjap_0000-0000_1992_dic_18_1_943_t1_0143_0000_3

⁷¹ « Moto sôshi haiyû no otoko. Josô shite nusumi kurikaesu 元壮士俳優の男 女装して盗み繰り返す » (Un ancien acteur du théâtre militant commet des vols à répétition travesti en femme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 5 décembre 1905, p. 3 ; « Josô no zoku wa sôshi haiyû 女装の賊は壮士俳優 » (Le voleur travesti en femme était un jeune apprenti acteur), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 5 décembre 1905, p. 6.

⁷² « Kôkanjô no shitsu e zoku. Josô shite nigedasu tokoro o magomago shite torawanu 交換嬢の室へ賊 女装して逃げ出すところをマゴマゴして捕はる » (Un voleur dans la chambre d'une standardiste. Travesti en femme, l'individu est arrêté au moment même où il prenait la fuite), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 7 avril 1925, p. 2 ; « Josô no seinen 女装の青年 » (Jeune homme travesti), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 20 février 1923, p. 2 ; « Shinjukudôri o josô de aruku. Shôgi no mono o nusunde 新宿通りを女装で歩く 娼妓の物を盗んで » (Il se promène travesti en femme dans les rues de Shinjuku. Il avait volé les affaires d'une prostituée), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 5 juin 1929, p. 7.

⁷³ « Onna ni baketa seinen. Nusumi aruite tsui ni hobaku 女に化けた青年 盗み歩いて遂に捕縛 » (Un jeune homme déguisé en femme. Volant à la dérobée, finalement appréhendé), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 3 avril 1930, p. 7.

⁷⁴ « Josô shite nusumu otoko. Onna no kimono bakari 6 sen en chikaku 女装して盗む男 女の着物ばかり 6千円近く » (Un homme commet des vols, travesti en femme. Près de 6000 yens seulement en kimonos de femme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 28 mars 1928, p. 6.

travesti qui avait commis plusieurs vols chez des particuliers, déroband essentiellement des vêtements et des accessoires de facture féminine⁷⁵.

En rapportant les vols perpétrés par des hommes travestis en femme, les journaux ne se fondent plus sur les notions de « loisir » ou de « préférence » citées dans les articles des décennies précédentes. Un article de 1904 du *Asahi* émet quant à lui l'hypothèse que ce genre de vols était explicable en raison de la perte de raison de leur auteur⁷⁶. Il apparaît au demeurant que la seule véritable justification soit d'ordre purement économique, les travestis étant décrits comme des miséreux sans le sou.

2. SE TRAVESTIR POUR COMMETTRE UN DELIT

Une autre représentation criminelle fait des travestis une part intégrante de la pègre des grandes villes à partir des années 1910 : trafiquants, cambrioleurs ou encore saccageurs d'espaces publics. Toutefois, à la différence des voleurs vus précédemment, les auteurs de troubles ne se servent ici du travestissement que pour mieux se dissimuler afin de commettre leurs méfaits. Dans ces cas, le travestissement n'est pas le but recherché mais le moyen par lequel arriver à ses fins. Cette représentation est à notre sens encore une fois héritière de la figure du « promeneur travesti » des années 1870 et 1880, à laquelle s'ajoute l'imaginaire des troubles à l'ordre public générés lors des *matsuri*.

Tant l'*Asahi* que le *Yomiuri* font état d'une abondante série de « vols à main armée » (*gôtô* 強盜), d'intrusions par effraction ou de cas de menaces à l'arme blanche par des travestis⁷⁷. Les deux journaux rapportent, par exemple, le cas d'un soldat de la marine qui, n'ayant pas assez d'argent pour payer son repas, a subtilisé les vêtements d'une des domestiques de l'auberge dans laquelle il séjournait afin de prendre la fuite⁷⁸, ou encore celui d'un ancien soldat de la Guerre russo-japonaise (1904-1905) qui, rencontrant des difficultés financières,

⁷⁵ « Josô shita zoku. Ogose choin ni torawaru 女装した賊 越生署員に捕らわる (Un voleur travesti en femme arrêté par un agent d'Ogose) », *Yomiuri shinbun* (Saitama, édition du matin), 13 mars 1936, p. 1.

⁷⁶ « Josô no zoku kyôjin o manabu 女装の賊狂人をまなぶ » (Apprendre à être un voleur travesti en femme qui a perdu la raison), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 22 septembre 1904, p. 5.

⁷⁷ « Jôso no gôtô 女装の強盜 » (Vol à main armée par un homme travesti en femme), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 15 février 1908, p. 6 ; « Josô no gôtô 女装の強盜 » (Un bandit travesti en femme), *Yomiuri shinbun* (Yoshiokachô, édition du matin), 13 juin 1913, p. 3.

⁷⁸ « Josô no suihei 女装の水兵 » (Un marin travesti en femme), *Yomiuri shinbun*, (Tôkyô, édition du matin), 3 février 1910, p. 3.

s'est travesti en femme pour commettre une série de cambriolages⁷⁹. Un autre article retrace le parcours d'un repris de justice qui, tout juste sorti de prison, subtilise des vêtements féminins, puis commet une série de vols à l'étalage et de cambriolages⁸⁰. Un autre encore narre le cambriolage d'une famille par un forcené s'étant introduit par effraction qui avait menacé ses membres d'un couteau, volé pour plus d'une centaine de yens d'argent liquide et pris la fuite sous les traits d'une femme⁸¹.

Ces représentations criminalisées du travestissement comme moyen de dissimulation ont continué jusque dans les années 1930, mettant en scène délit de grivèlerie, cambriolages de maisons de bonne famille, saccage d'usine de textile ou trafic portuaire⁸². Plus encore, la presse s'inquiète de ce qui ressemble à une organisation groupée de la criminalité travestie. En 1925, l'*Asahi* rapporte les agissements d'un groupe de trois délinquants, tous travestis en femme, qui s'étaient introduits chez une dizaine de particuliers, les avaient menacés et leur avaient extorqué de considérables sommes d'argent⁸³. Un autre article de 1926 fait quant à lui état d'un groupe de lycéens travestis en femme qui avaient été surpris en train de saccager et de piller une résidence de luxe, causant pour plus de cent mille yens de dégâts⁸⁴.

⁷⁹ « Josô shite oshikomi gotô 女装して押し込み強盗 » (Il cambriole travesti en femme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 13 mars 1910, p. 3.

⁸⁰ « Josô no gôtô 女装の強盗 » (Un bandit travesti en femme), *Yomiuri shinbun* (Shizuoka, édition du matin), 1^{er} mars 1909, p. 3.

⁸¹ « Josô seru gôtô. Kachû ni oshiitte hayagawari 女装せる強盗 家中に押入つて早変り » (Un cambrioleur qui se travestit en femme. S'introduit par effraction puis change de costume avec habileté), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 27 janvier 1911, p. 5.

⁸² « Ôbora fuki no josô no kairôjin, 4 nin no geigi o agete, ageku ga musen inshoku de toshutsu sau 大ぼら吹き の女装の怪老人 4人の芸妓を揚げて 揚句が無銭飲食で突出さる » (Un étrange vieillard fanfaronne déguisé en femme, aborde 4 geishas et consomme sans payer), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 28 janvier 1927, p. 2 ; « Josô no gôtô 女装の強盗 » (Voleur travesti en femme), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 1^{er} août 1933, p. 2 ; « Josô no gôtô 女装の強盗 » (Voleur travesti en femme), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 24 août 1933, p. 2 ; « Dorobô ga jokô. Josô shite kôjô arashi higai kô 1 man 6000 en ni agaru 泥棒が女工 女装して工場荒し被害高1万6000円に上る » (Cambrioleur déguisé en ouvrière saccage une usine, travesti en femme. Dégâts supérieurs à 16 mille yens), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 21 juin 1931, p. 11 ; « Gais en arashi no josô no zoku. Tabimawari no yakusha no matsuro 外船荒しの女装の賊 旅まわりの役者の末路 » (Un voleur travesti en femme saccage un bateau étranger. Fin du parcours itinérant d'un acteur), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 20 avril 1930, p. 2.

⁸³ « Sannin gumi no josô gôtô ga odoroku beki hankô o jihaku su, ichigatsu irai, shi no naigai ni watari sûtjûken 三人組の女装強盗が驚くべき犯行を自白す 一月以来、市の内外に亘り数十件 » (Un groupe de trois voleurs travestis en femme avoue de bien surprenants délits. Depuis janvier, une dizaine d'incidents en banlieue), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 29 mai 1925, p. 2.

⁸⁴ « Katsura de josô shi teitaku o arasu zoku, yûfuku rashii ie no minerai meisen ika wa kaerimi mo shinai, higai jû man en ni agaru かつらで女装し邸宅を荒す賊 裕福らしい家のみねらひ銘仙以下は顧みもしない被害十万円に上る » (Des cambrioleurs qui saccagent une résidence de luxe en perruque et habits de femme. Les dégâts s'élèvent à plus de 100 mille yens), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 9 novembre 1926, p. 2.

Si ces représentations du travestissement masculin se concentrent sur les vols, les cambriolages et les menaces à main armée, elles ne renvoient pourtant ni à une féminisation des travestis, ni à une identification à la féminité, bien au contraire.

3. CRIMINELS : SETRAVESTIR POUR ECHAPPER A LA POLICE

Enfin, suivant un mouvement d'intensification des représentations criminalisées précédemment citées, le travestissement masculin a fini par être associé au motif de l'agression et de l'homicide. Il est dans ces cas devenu un moyen de dissimulation afin d'échapper à la police.

Tout d'abord, les faits divers se focalisent sur la propension des travestis à commettre une agression. Le travestissement sert à dissimuler le port d'une arme à feu ou d'une arme blanche. En 1927, l'*Asahi* rapporte plusieurs incidents de travestis qui avaient caché un pistolet ou un couteau à l'intérieur de leur *obi*⁸⁵. Même si ces travestis criminels n'avaient pas encore commis l'irréparable, il ne s'agissait pour la presse que d'une question de temps. La même année, le *Yomiuri* relate de son côté la récidive d'un jeune travesti tout juste libéré de prison qui avait perpétré une série particulièrement violente de vols à main armée⁸⁶. En 1935, le même journal rapporte un cas de braquage d'un bureau de poste par un ancien militaire qui avait volé pour plus de dix milles yens de bijoux et de pierres précieuses, suivi d'une cavale durant laquelle il s'était travesti en femme afin d'échapper à la police⁸⁷. De même, en 1939, un prisonnier s'évade d'une maison de détention, puis se travestit en femme afin de ne pas être reconnu par les autorités⁸⁸. Dans ces cas, le travestissement sert de stratagème afin d'échapper à la police. Il ne constitue pas une fin en soi, mais plutôt un moyen pour mettre en déroute les forces de l'ordre.

⁸⁵ « Deba o futokoro ni josô no gôtô hannin. Yodobashisho ni hobaku san 出刃を懐に女装の強盗犯人 淀橋署に捕縛さる » (Délinquant à main armée travesti en femme avec un couteau dans sa poche intérieure arrêté par un agent de police de Yodobashi), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 27 avril 1927 ; p. 11. « Josô no gôtô oshiiru. Yokohama no jûin e 女装の強盗押入る 横浜の寺院へ » (Il entre par effraction et cambriole travesti en femme un temple de Yokohama), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 12 novembre 1927, p. 2.

⁸⁶ « Josô no inaori gôtô torawaru. Ikken 15 sai gurai 女装の居直り強盗捕わる 一見 15歳位 » (Arrestation d'un voleur à main armée travesti en femme à l'attitude menaçante. Environ une quinzaine d'années à première vue), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 24 avril 1927, p. 7.

⁸⁷ « Josô kaitô o otte kenpei keikan hibana no torimono. Tsui ni gaika wa kenpei e 女装怪盗を追って憲兵警官 火花の捕り物 遂に凱歌は憲兵へ » (Poursuite d'un voleur travesti en femme. Arrestation musclée par la police militaire. Une victoire pour les miliciens), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 14 mai 1935, p. 7.

⁸⁸ « Ryûchijô yaburi josô de senpuku 留置場破り女装で潜伏 » (Il déjoue la surveillance de la maison de détention et se dissimule travesti en femme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 30 septembre 1939, p. 7.

Aucun incident criminel de ce type n'a fait plus grand bruit que l'affaire Pisuken (*Pisuken jiken* ピス健事件), rapportée dans les colonnes des faits divers à la toute fin de l'année 1925⁸⁹. Le 9 novembre, aux environs de quatre heures du matin, un enseignant est abattu de trois coups de feu dans une école élémentaire de Tôkyô. Quarante-cinq minutes plus tard, un employé de gare subit le même sort. Puis, c'est un des policiers lancés à la poursuite du forcené qui est retrouvé poignardé le long d'une ligne de train. Deux jours plus tard, à Yokohama, le criminel a menacé, ligoté et volé trois individus. Le 13 novembre, il ligote une employée d'auberge à Ôsaka qu'il a au passage délesté de ses habits. La chasse à l'homme se poursuit pendant près d'un mois, désespérant les autorités qui ne peuvent conclure qu'à l'emploi de fausses identités par le criminel : tantôt Honda Jun.ichi 本田俊一, tantôt Morikami Kenji 守神健次. La presse finit par surnommer le fugitif Pisuken ピス健, littéralement « Ken au pistolet », évoquant le diminutif d'un de ses supposés prénoms. Après de nombreux rebondissements, Pisuken est finalement arrêté dans la nuit du 12 décembre 1925 à Kôbe (Figure 11⁹⁰).

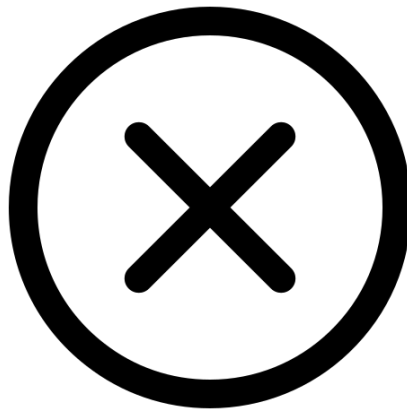


Figure 11

De son vrai nom Ônishi Seijirô 大西性次郎, né en 1887 à Kôbe, devenu acrobate dans une troupe de cirque itinérante, il avait déjà collectionné des délits d'agression et de vol à main

⁸⁹ « Satsujinki pisutoru gôtô kongyô Kôbede torawaru 殺人鬼ピストル強盗今晩神戸で捕はる » (Le meurtrier au pistolet qui avait commis de monstrueux homicides a été arrêté à l'aube à Kôbe), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 13 décembre 1925, p. 1 ; « Akuma no Pisuken ga yatsugibaya no kyôkô furi. Jibôjiki ni ochiitta sobô no kare ga osorubeki isshô no hankô no sôsû. Saikinhangetsu ni jûichi kai 悪魔のピス健が矢継早の凶行振 自暴自棄に陥つた粗暴の彼が恐るべき一生の犯行の数々 最近半月に十一回 » (Le démon Pisuken commet des crimes en série. Un homme violent, tombé dans le désespoir qui a commis un grand nombre d'effrayants crimes tout au long de sa vie. Récemment le onzième à la moitié du mois), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 13 décembre 1925, p. 2.

⁹⁰ Source : « Hobaku tôji no josô Pisuken 捕縛当時の女装ピス健 » (Pisuken, travesti en femme, au moment de son arrestation), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 14 décembre 1925, p. 7.

armée entre les années 1904 et 1908 et avait fini par écoper d'une peine de travaux forcés à perpétuité, finalement commuée à quinze années. Relâché en 1923, il erre deux années entre la Chine et la Corée avant de commettre la série de meurtres qui l'a tristement rendu célèbre.

Hormis le caractère crapuleux des meurtres, l'affaire Pisuken a principalement choqué l'opinion publique en raison de l'usage du travestissement pour échapper à la police. En l'exhibant affublé d'une « perruque *high-collar* » (*haikara no katsura* ハイカラのかつら), d'un kimono de femme au col noir en satin et d'une veste en crêpe vert-olive au moment de son arrestation, l'*Asahi* a attisé les angoisses à l'encontre de « Pisuken le démon » (*akuma no Pisuken* 悪魔のピス健), les lecteurs prenant conscience que son travestissement avait aidé ce « monstre meurtrier » (*satsujinki* 殺人鬼) à commettre ses « épouvantables crimes » (*kyôkô* 凶行). L'affaire a eu un tel retentissement que le *Yomiuri* a publié de façon rétrospective le roman-feuilleton *Owareru Pisuken* 追はれるピス健 (Pisuken pourchassé) entre le 25 octobre 1927 et le 5 mars 1928, en un total de 131 numéros, s'inspirant de cette histoire.

Si l'affaire Pisuken a considérablement influencé les représentations criminalisées du travestissement masculin dans la presse japonaise, celles-ci sont loin d'être une particularité nipponne. Tout d'abord, parce que cette conception rejoint les phobies modernes et occidentales que le travestissement générerait, telles que l'usurpation de l'identité, la fraude sociale et le brouillage des normes de genre⁹¹. Ensuite, car nous pouvons constater la même association entre travestissement et criminalité dans la presse britannique et française du XIX^e siècle⁹². Plus encore, le médecin allemand Magnus Hirschfeld (1868-1935), au tout début du XX^e siècle, avait constitué un corpus d'articles de presse relatant les cas d'arrestations de travestis en Allemagne. Or, il semble dans certains cas que le travestissement ait constitué un déguisement en vue d'activités criminelles, provoquant une suspicion policière qui se fondait sur l'apparence. Certaines femmes avaient même été arrêtées en raison de leur physionomie jugée par trop « masculine », et donc suspectées d'être des hommes déguisés⁹³.

Toutefois, à la différence des cas européens où le travestissement est majoritairement associé à l'homosexualité et la prostitution masculines, les incidents criminels rapportés dans la presse japonaise ne mettent pas en relation les pratiques travesties avec des conduites homosexuelles. *A fortiori*, le travestissement n'apparaît pas comme un élément dévirilisant.

⁹¹ STEINBERG, *La confusion des sexes*, op. cit., p. 10.

⁹² BARD, *Une histoire politique du pantalon*, op. cit., p. 88, 90 ; MURAT, *La loi du genre*, op. cit., pp. 27-65.

⁹³ BULLOUGH L. Vern, BULLOUGH Bonnie, *Cross Dressing, Sex and Gender*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1995 (1993), p. 211.

Comment toutefois expliquer ce particularisme ? Les imaginaires autochtones ont probablement influencé la vision médiatique à la fois criminalisée *et* virile du travestissement masculin. Selon Saeki Junko, cette conception du travestissement des hommes en femme se retrouve dès les premiers mythes japonais, tels qu'ils ont été retranscrits dans le *Kojiki* 古事記 (Chroniques des choses anciennes, 712), un recueil mythologique sur la création de l'archipel par les *kami* 神 fondateurs, officiellement commandé par l'impératrice Genmei 元明 (661-721), considéré comme le plus ancien écrit en langue japonaise connu. La légende de Yamato Takeru no mikoto 倭健御子, un prince mythologique, représente sans doute l'épisode de travestissement le plus connu du *Kojiki*. Durant l'une de ses aventures, Yamato Takeru emprunte les vêtements de sa tante, Yamato hime no mikoto 倭比売命, afin de se faire passer pour une désirable jeune femme, séduire ses ennemis les jumeaux Kumaso Takeru 熊襲健 et les pourfendre par la ruse. Pour Saeki, le travestissement mythique de Yamato Takeru symbolise une tactique de combat, en l'occurrence se faire passer pour une jeune femme, une personne socialement considérée comme plus « faible » et qui n'inspire pas le danger, afin d'arriver à ses fins. Cette façon d'envisager le travestissement prend racine sur des préceptes misogynes, ainsi que sur une vision essentialisée de la féminité⁹⁴.

De son côté, Mitsuhashi Junko n'a pas la même interprétation du mythe. Selon elle, l'aventure de Yamato no Takeru relève d'une vision sacrée du travestissement, permettant au héros d'accéder à un pouvoir insoupçonné par la complétion unifiée de la masculinité et de la féminité. Ce qu'elle nomme une « puissance des deux sexes [combinés] » (*sôseiryoku* 双性力) permet ainsi au héros de pourfendre ses deux ennemis. Il s'agit pour Mitsuhashi d'un topos de la littérature et des arts japonais. Par exemple, un épisode de l'œuvre fleuve *Nansô satomi hakkenden* 南總里見八犬傳 (Les chroniques des huit chiens, 1814-1842) de Takizawa Bakin 滝沢馬琴 (1603-1668) met en scène l'un des protagonistes, Inusaka Keno, sous les traits d'une séduisante danseuse, sans que le travestissement n'entache la bravoure et la force virile du héros⁹⁵. Dans ces exemples, le travestissement ne constitue pas un élément efféminant. Au contraire, il virilise les personnages qui y ont recours. La production dramaturgique du kabuki

⁹⁴ SAEKI Junko 佐伯順子, « Sei no ekkyô : iseisô to jendâ 性の越境 : 異性装とジェンダー » (Franchir la frontière entre les sexes : le travestissement au prisme du genre), *Nichibunken sôsho* 日文研叢書 (Série d'études en littérature japonaise), n° 36, 2005, pp. 40-41 ; SAEKI Junko 佐伯順子, « 'Dansei sabetsu' shakai no iyashi. Josô danshi no rekishi to genzai 〈男性差別〉社会の癒し 女装男子の歴史と現在 » (Un apaisement de la société « discriminante envers les hommes ». Histoire et actualité des hommes travestis en femme), *Yurika* ユリイカ (Eureka), vol. 47-13, n°667, 2015, p. 77.

⁹⁵ MITSUHASHI, NIIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Yosooi no chikara*, *op. cit.*, p. 10, 21.

de la période prémoderne offre également des épisodes de travestissement du même ordre. Les célèbres personnages de Benten Kozô 弁天小僧, personnage principal de la pièce *Shiranami gonin otoko* 白浪五人男 (Les cinq de Shiranami, 1862), ou d'Ojô kichisa お譲吉三, un des personnages principaux de la pièce *Sannin Kichisa kuruwano hatsubai* 三人吉三廓初買 (Trois Kichisaburô vont faire des courses au Nouvel An dans le quartier des plaisirs, 1860), font office d'archétype du « bandit travesti en femme » (*josô no tôzoku* 女装の盗賊). Tous deux font partie d'un groupe d'hors-la-loi et revêtent des atours féminins dans le but d'escroquer des personnages de riche marchand. Protagonistes emblématiques, ils comptent parmi les figures dramatiques les plus populaires de la période d'Edo, et les pièces qui les mettent en scène sont encore jouées de nos jours. Benten Kozô reste en effet un personnage apprécié du grand public. Son travestissement constitue un épisode décalé et comique, car une fois découvert comme tel, celui-ci parle et se comporte comme un arrogant brigand, tout en portant encore son déguisement de jeune femme.

Néanmoins, à la différence des travestis criminels de la presse moderne, les cas fictifs de travestissement précédemment cités jouent sur l'ambiguïté sexuelle provoquée par leur apparence féminine. Yamato Takeru use de ses charmes pour prendre par surprise l'aîné des jumeaux Kumaso, tandis que Benten Kozô, de son côté, joue également les séductrices auprès des employés de la boutique du marchand qu'il souhaite escroquer⁹⁶. Même si ces cas de travestissement ne corrompent pas la masculinité de leur protagoniste, la composante sexuelle – en d'autres termes la possibilité pour les personnages ignorant la supercherie d'envisager un rapport sexuel – est un aspect important dans ces œuvres⁹⁷. Or, cette conception sexualisée du travestissement est totalement absente des représentations criminalisées des faits divers de la presse des années 1890 à 1910. L'agencement du régime de genre moderne, qui reposait notamment sur l'homophobie afin de justifier les rapports de sexe et les conduites sexuelles normatives, en constitue probablement la raison. Cependant, pourquoi ne pas ajouter une composante homosexuelle moralement répréhensible à des représentations déjà criminalisées ?

Comme nous l'avons vu, les représentations du travestissement masculin dans la presse quotidienne des ères Meiji et Taishô sont particulièrement négatives. Bien que fondées sur des faits, elles ont résulté des angoisses fantasmatiques d'une société patriarcale reposant sur la

⁹⁶ SAEKI, « Sei no ekkyô », *op. cit.*, p. 41.

⁹⁷ Toutefois, le cas d'Ojô kichisa diffère des deux autres en ce que le personnage n'affiche pas une attitude séductrice auprès d'autres hommes. SAEKI, « Sei no ekkyô », *op. cit.*, p. 43.

dichotomie hiérarchisée du genre, pour qui le travestissement contrevenait à l'équilibre social et à la paix civile. Tout du moins, si la criminalisation est omniprésente, elle n'en demeure pas moins évolutive et changeante. Dans un premier temps, le travestissement était criminel devant la loi jusque dans les années 1880. Cependant, malgré sa dépénalisation, la presse a relaté avec constance la surveillance policière. Les travestis ont été envisagés comme des individus plus à même de contrevenir à la loi. Cette représentation s'est par la suite intensifiée, jusqu'à faire des travestis des criminels de la pire espèce. Dans ces cas, le travestissement a été envisagé comme un moyen de dissimulation afin d'échapper aux forces de l'ordre. Défaite de tout efféminement, cette façon d'envisager la pratique travestie provient à notre sens de sédiments culturels autochtones. Cette représentation criminalisée et « déshomosexualisée » du travestissement est restée une constante dans l'imaginaire médiatique japonais, puisqu'on en retrouve encore la trace dans les faits divers jusqu'à nos jours⁹⁸.

IV. LA SEXUALISATION DU TRAVESTISSEMENT MASCULIN (SHOWA)

La seconde moitié des années 1920 et le début des années 1930 constituent un tournant majeur dans les représentations médiatiques du travestissement masculin. Les transformations sociales, économiques et politiques dont la société de l'entre-deux-guerres a été le témoin n'y sont sans doute pas étrangères. Ces années se caractérisent notamment par une ambivalence entre l'hédonisme insouciant des années 1920 et la montée des conservatismes nationalistes durant les années 1930. Tout commence par le traumatisme qui a suivi le grand tremblement de terre du Kantô (*Kantô daishinsai* 関東大震災) du 1^{er} septembre 1923, qui avait ravagé la capitale et pris la vie de plus de 140 000 tokyoïtes⁹⁹. Cet événement a marqué les débuts de l'ère du « modernisme » (*modanizumu* モダニズム ou *modan* モダン) qui, pour l'historien Minami Hiroshi, a consisté en une nouvelle vague d'occidentalisation qui a considérablement impacté la « pensée » (*shisô* 思想), mais aussi – et surtout – les « mœurs » (*fûzoku* 風俗)¹⁰⁰. En

⁹⁸ SAEKI, « *Josô to dansô* » *no bunka shi*, *op. cit.*, pp. 43-44.

⁹⁹ DUFOURMONT Eddy, *Histoire politique du Japon de 1853 à nos jours* (Quatrième édition), Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2020, p. 174 ; SCHAAL (dir.), *Modan*, *op. cit.*, pp. 7-8.

¹⁰⁰ Pour plus de détails, cf. MINAMI Hiroshi 南博, « *Nihon modanizumu ni tsuite* 日本モダニズムについて » (Du modernisme japonais), dans MINAMI Hiroshi 南博 (dir.), *Nihon modanizumu. Ero-guro-nansensu* 日本モダ

vogue durant une quinzaine d'années, le modernisme a vu le jour en conséquence de deux mutations socioéconomiques majeures. Tout d'abord, une redéfinition du paysage urbain à la suite de la reconstruction de Tôkyô. Les grands centres urbains ont ainsi vu fleurir de nouveaux lieux de divertissements, comme les grands magasins, les cinémas, les cafés, les dancings et les cabarets¹⁰¹. Ces établissements étaient concentrés dans les *sakariba* 盛り場 (quartiers animés à la mode)¹⁰² et symbolisaient l'avènement d'un mode de vie nouveau, dit « *modan* モダン », une traduction directe de l'anglais *modern*, synonyme du fait d'être « à la pointe » (*sentanteki* 先端的). Ils étaient fréquentés en nombre par la classe sociale moyenne urbaine (*shinchûkansô* 新中間層), dont la figure emblématique était le col blanc (*sararîman* サラリーマン, de l'anglais *salaryman*, ou « salarié »). Selon le sociologue Gonda Yasunosuke 権田保之助 (1887-1951), ces espaces de distraction symbolisaient le cœur de la « vie *modan* » (*modan raifu* モダン・ライフ, une traduction directe de l'anglais *modern life*, ou *modan seikatsu* モダン生活) dont la « rue et ses extensions » constituaient la scène de représentation¹⁰³. Secondement, la promotion par les médias de masse d'un nouveau mode de vie centré autour de la consommation, influencé par le capitalisme et inspiré de l'américanisme¹⁰⁴. Les villes ont dans ce contexte assisté à l'essor des moyens de communication, ainsi que leur propagation : « disques, livres de poche, collections littéraires bon marchés, revues féminines à large tirage, radio, spectacles populaires de music-hall ou de variétés »¹⁰⁵.

La presse, les transports publics et les grands magasins conjuguent leurs efforts pour répandre ces nouveaux modes de vie [...] qui touchent aussi bien au vêtement, à l'alimentation, à l'organisation du logis familial, qu'aux loisirs, en proposant des pratiques nouvelles avec la vie de café, le sport, ou encore le tourisme intérieur, favorisé par l'extension du réseau ferroviaire.¹⁰⁶

ニズム エロ・グロ・ナンセンス (Le modernisme japonais. La tendance érotique, grotesque et absurde), n° 188 de *Gendai no esupuri* 現代のエスプリ (L'esprit actuel), Tôkyô 東京, Shinbundô 新文堂, 1983, pp. 5-7.

¹⁰¹ SATO Tsuyoshi 佐藤毅, « Nihon modanizumu no fûkei 日本モダニズムの風景 » (Le paysage du modernisme japonais), dans MINAMI (dir.), *Nihon modanizumu*, *op. cit.*, p. 9.

¹⁰² Les *sakariba* les plus emblématiques de Tôkyô correspondaient à Ginza et Asakusa. Dôtonbori était le *sakariba* le plus célèbre d'Ôsaka.

¹⁰³ GONDA Yasunosuke 権田保之助, « Modan seikatsu to hentai shikôsei モダン生活と変態嗜好性 (La vie modan et les goûts déviants) », *Kaizô* 改造 (La réforme), vol. 11, n° 6, juin 1929, cité dans SCHAAL (dir.), *Modan*, *op. cit.*, p. 10.

¹⁰⁴ SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, pp. 19-25.

¹⁰⁵ TSCHUDIN Jean-Jacques, « Introduction », dans TSCHUDIN Jean-Jacques, HAMON Claude (dir.), *La modernité à l'horizon. La culture populaire dans le Japon des années vingt*, Arles, Éd. Picquier, 2004, pp. 13-14.

¹⁰⁶ *Ibid.*

La « libération des mœurs » (*fûzoku no kaihô* 風俗の解放) et l'hédonisme (*kyôraku-shugi* 享楽主義) de masse qui a résulté de ces années ont abondamment été commentés par les intellectuels de l'époque¹⁰⁷, à l'instar du journaliste marxiste Ôya Sôichi 大宅壮一 (1900-1970)¹⁰⁸ qui critique cette tendance comme une « philosophie de vie » (*seikatsu tetsugaku* 生活哲学) sans idéal, sans morale et sans « émotions profondes » (*kangeki* 感激), exclusivement centrée autour de la recherche de « sensations » (*kankaku* 感覚) et de « stimuli » (*shigeki* 刺戟) superficiels, dont la consommation de masse était devenue l'avatar par excellence¹⁰⁹.

À compter de l'ère du modernisme, la presse quotidienne compte un nombre plus important d'articles sur le travestissement et aux contenus plus étoffés. Les colonnes de faits divers se mettent à esquisser des portraits de travestis qui ne sont pas criminalisés, tandis que leur focalisation se porte sur des parcours de mobilité sociale de sexe. Malgré leur ton globalement péjoratif, les articles des quotidiens joignent également souvent des éléments iconographiques (photographies ou dessins) à des entretiens que les travestis ont parfois accordé aux journalistes, leur offrant parfois – de façon réductrice et dans une moindre mesure – un visage et une voix.

1. LE TRAVESTISSEMENT MASCULIN COMME PRATIQUE SEXUELLE

À compter de la fin des années 1920, le travestissement a été associé à l'expression « *ero* エロ », entendue comme un *érotisme* qui défiait les normes de la bien-pensance¹¹⁰. Cette expression japonaise ne se superpose pas à l'érotisme tel que nous l'entendons de nos jours, mais renvoie plutôt à une satisfaction plurielle de tous les sens, et surtout, à une façon d'envisager le désir et la jouissance en dehors du cadre moral puritain d'inspiration victorienne conçu durant l'ère Meiji¹¹¹. Ce dispositif moral valorisait le mariage monogame et la

¹⁰⁷ MINAMI, « Nihon modanizumu ni tsuite », *op. cit.*, p. 5.

¹⁰⁸ Journaliste et essayiste japonais d'obédience marxiste. Il a été une figure à la fois progressiste et « iconoclaste » du monde intellectuel japonais d'avant et d'après-guerre. Ses travaux ont plus particulièrement porté sur la culture populaire.

¹⁰⁹ ÔYA Sôichi 大宅壮一, « Modan sô to modan sô モダン層とモダン相 (Couches *modan* et aspects *modan*) », *Chûô kôron* 中央公論 (La revue centrale), février 1929, réimprimé dans MINAMI (dir.), *Nihon no modanizumu*, *op. cit.*, pp. 13-15.

¹¹⁰ NAGAI Yoshikazu 永井良和, « Ero, Erosu エロ・エロス » (Éro/Éros), dans INOUE (dir.), *Sei no yôgo shû*, *op. cit.*, pp. 32-36.

¹¹¹ SILVERBERG, *Erotic, Grotesque, Nonsense*, *op. cit.*, p. 29.

procréation, et avait normalisé les pratiques sexuelles par un contrôle médico-légal qui justifiait la supériorité des pratiques hétéronormées. Le concept d'*ero* s'opposait à ces normes corsetées. Il désignait l'ensemble des pratiques qui exploraient les facettes obscures de la sexualité, celles qui avaient été moralement mises à l'index ou qui découlaient de « désirs sexuels déviants ». Toutefois, *ero* s'est restreint à un point de vue hétérocentré et masculin : il n'a que peu remis en question les normes de genre et n'incluait pas les pratiques homoérotiques. Les encyclopédies illustrées (photographies et dessins) le montrent de façon édifiante. Le *Gendai ryôki sentan zukan* 現代猟奇尖端図鑑 (Encyclopédie à la pointe de l'insolite de notre époque, 1931) et le *Hentai fûzoku gakan* 変態風俗画鑑 (Encyclopédie illustrée des mœurs déviantes, 1931), par exemple, montrent une obsession pour la nudité des corps féminins, plus particulièrement ceux des femmes occidentales¹¹².

Dans ce contexte, le travestissement a constitué un phénomène médiatique à la fois anxiogène et fascinant qui venait ébranler les catégories de genre et de comportements sexuels. Désormais, les journaux insistent fréquemment sur la réussite du travestissement masculin : insoupçonnable, reprenant parfaitement les codes de la féminité et jouant sur l'ambiguïté sexuelle. Un nombre important de commentaires soulignent la ressemblance « trait pour trait avec des femmes » (*onna sokkuri* 女そっくり) et la complète « féminité » (*onna rashii* 女らしい) des travestis, jusqu'à les décrire parfois comme « plus beaux que de vraies femmes » (*honmono no onna yori mo utsukushii* 本物の女よりも美しい)¹¹³. Cependant, malgré la fascination ambiante, la condamnation morale du travestissement est ubiquiste.

Le *Yomiuri* rapporte en 1936 le cas d'Ichikawa Ume (27 ans) – un prénom féminin. Née de sexe féminin dans une famille de marchands d'Ôsaka, Ume subit des « désordres physiologiques » (*seiriteki henchô* 生理的変調) durant son adolescence : il s'avère qu'elle est en réalité anatomiquement un homme. Cependant, ses quinze années socialisées en tant que femme n'ont pu faire l'objet d'une *tabula rasa*. Ume « s'était satisfaite de ses goûts féminins » (*josei shumi o manzoku saseteita* 女性趣味を満足させていた) et n' imagine pas vivre en tant qu'homme. Elle devient *onnagata* dans une troupe de théâtre itinérante, puis finit par vivre à la capitale en « vendant ses charmes à des hommes » (*otoko ni kobi o utteita* 男に媚を売ってい

¹¹² SHIMAMURA Teru 島村輝 (dir.), *Korekushon modan toshi bunka* 15. *Ero guro nansensu* コレクション・モダン都市文化 15 エロ・グロ・ナンセンス (Collection culture urbaine *modan* 15. Érotique, grotesque et absurde), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2005, pp. 637-639, 640.

¹¹³ TOMIOKA Naomichi 富岡直方, *Nihon ryôki shi. Taishô Shôwa hen* 日本猟奇史 大正・昭和篇 (Histoire japonaise du *ryôki*. Volume des ères Taishô et Shôwa), Tôkyô 東京, Kokusho kankôkai 国書刊行会, 2008 (1935), p. 102.

た)¹¹⁴. Le journal la présente comme un homme d'allure féminine attrayante, susceptible de susciter le désir masculin.

Un article de presse rapporté dans un ouvrage sexologique rapporte de son côté l'arrestation de « deux travestis » dans le parc d'Ueno. Ce n'est qu'une fois au poste que les autorités se rendent compte de leur travestissement, particulièrement réussi aux dires des policiers, qui estimaient que les deux individus « s'étaient véritablement transformés en femme, des habits jusqu'au langage ». (*fukusô ya, gengo made, onna sono mama ni kawatteshimatta* 服装や、言語まで、女そのものまゝに変わってしまった)¹¹⁵.

Un autre article de 1931 évoque, quant à lui, le caractère « 100% *ero* » d'un cas rapporté de travestissement¹¹⁶. Le journaliste relate sa rencontre avec une femme à la prodigieuse beauté, coiffée et vêtue de façon traditionnelle, qui était connue pour racoler dans le quartier d'Asakusa. Il s'avérait qu'elle était en réalité un « jeune délinquant pervers » (*hentaiteki furyô shônen* 変態的不良少年) surnommé O-jiyô (un pseudonyme féminin). Le travesti avait pour habitude depuis quelques années de déambuler chaque soir dans le quartier, sans qu'il ne soit inquiété par les forces de l'ordre. Vivant quotidiennement en tant que femme, il officiait dans le parc, allant au-devant des hommes croisant son chemin et leur proposant des services érotiques rémunérés. À nouveau, le journaliste insiste sur la qualité de son travestissement :

Le travestissement d'O-jiyô était particulièrement réussi, depuis ses seins, ses hanches et la blancheur de ses mains et de ses pieds, jusqu'à son maquillage, au point que personne ne pouvait déceler qu'elle était un homme. Elle, ou plutôt non, *il* était une célébrité locale dont émanait un *érotisme* supérieur à celui des vraies femmes.¹¹⁷

L'indicibilité du travestissement lui confère son caractère « *ero* », car il donne l'apparence d'un désir hétérosexuel. Cette conception nouvelle du travestissement se rapporte le plus souvent à la pratique de la prostitution masculine, sujet tabou dans la mesure où il relevait d'un impensé pénal. Si rares sont les cas rapportés de travestis pratiquant le sexe tarifé dans la presse quotidienne de l'ère Meiji et du début de Taishô, les quotidiens de la fin des

¹¹⁴ « Shin.ya no daimarumage wa igai ni mo otoko ! Entaku untenshu e kobi 深夜の大丸まげは意外にも男！円タク運転手へこび (Une [femme] de la nuit avec un grand chignon rond est un homme ! Il tente de séduire un chauffeur de taxi à un yen) », *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 27 octobre 1936, p. 2

¹¹⁵ SAWADA Junjirô 沢田順次郎, *Hentai sei igaku kôwa* 変態性医学講話 (Nosographie des désirs sexuels déviants), Tôkyô 東京, Tsûzoku isho kankôkai 通俗医書刊行会, 1934, p. 211.

¹¹⁶ « ERO 100%. Enko no meibutsu エロ 100%—エンコの名物 » (100% érotique. Une célébrité locale du parc d'Asakusa), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 24 août 1931, p. 9.

¹¹⁷ 「彼女を男と見破ったものは、一人もないといふ程、おじやうさんの女装本格的で、乳房、腰、手足の白さから、脂粉のよそほひにいたるまで、本物の女以上のエロテイズムを、発散してゐる名物女、いや名物男であった。」 «ERO 100% », *op. cit.*

années 1920 sont les premiers supports à aborder la prostitution masculine travestie au sein de l'espace public. Sur un ensemble de 82 articles parus dans le *Yomiuri* et l'*Asahi* entre 1918 et 1940, 31 évoquent plus ou moins ouvertement la pratique du sexe tarifé, la plupart ayant été publiés entre les années 1927 et 1937.

Néanmoins, les journaux ne pouvaient ouvertement décrire un tel phénomène sans subir les foudres de la censure du ministère de l'Intérieur. La prostitution masculine travestie n'apparaît qu'au travers d'allusions, de périphrases ou d'hyperboles, car elle est perçue comme un sujet particulièrement corrupteur. Le vocabulaire employé par les quotidiens reflète à cet égard une ambiguïté du discours qui hésite entre la mise en lumière de cette forme de prostitution dans les espaces urbains et l'autocensure, ce qui empêche de la nommer trop explicitement. À partir de la fin des années 1920, l'expression « *josô no danshi* 女装の男子 », qui signifie littéralement un « homme travesti en femme », renvoie de façon presque exclusive à la tarification de services sexuels. À partir du milieu des années 1930, les journaux usent également d'une autre expression : « *yami no otoko* 闇の男 » (littéralement « homme de l'ombre »), néologisme issu de l'expression « *yami no onna* 闇の女 » (femme de l'ombre), qui désignait de façon détournée une prostituée¹¹⁸. En 1937, le *Yomiuri* rapporte sous cette expression deux cas de travailleurs du sexe travestis qui officiaient dans le quartier tokyoïte de Ginza¹¹⁹.

Il nous semble cependant que la nouvelle visibilité médiatique de la prostitution masculine découlait d'un effet de mode des sujets abordés par la presse en conséquence de la popularité des conduites sexuelles qui échappaient à la norme. Le folkloriste Tomioka Naomichi 富岡直方 (?-?) avait déjà relevé dans la presse des cas de prostitution travestie dès l'année 1881¹²⁰. Autrement dit, le travail du sexe travesti a probablement toujours relevé d'une réalité sociale depuis la fin de la période prémoderne. Sa visibilité, en revanche, provient sans doute du choix des médias d'aborder ou non le sujet. Plus encore, le regard que porte Tomioka sur une anecdote vieille de près de cinquante années par rapport au moment où il la commente, est un parfait exemple de la transformation des représentations sociales du travestissement.

¹¹⁸ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, p. 167.

¹¹⁹ « 'Yami no otoko' arawareru. Mata mo Ginza de keiji ni shûha "闇の男" 現れる 又も銀座で刑事に秋波 » (Apparition d'un « homme de l'ombre ». Il envoie, qui plus est, des œillades à un agent de police à Ginza), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 28 mars 1937, p. 7 ; « Kono kurokami kireba moto no otoko. Mata mo Ginza ni arawareta josô no kaijin この黒髪切れれば元の男 又も銀座に現れた女装の怪人 » (Coupez ses cheveux noirs et vous obtiendrez bel et bien un homme. Encore une fois, un individu suspect travesti en femme apparaît à Ginza), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 23 avril 1937, p. 7.

¹²⁰ TOMIOKA Naomichi 富岡直方, *Nihon ryôki shi. Meiji jidai hen* 日本猟奇史 明治時代篇 (Histoire japonaise du *ryôki*. Volume de l'ère Meiji), Tôkyô 東京, Kokusho kankôkai 国書刊行会, 2008 (1935), pp. 91-92.

L'article de 1881 use du vocabulaire pénal, la condamnation de l'« acte de sodomie » (*keikan* 鷄姦) étant encore dans les mémoires, tandis que Tomioka s'appuie sur un vocabulaire sexologique. Le travesti est dorénavant un « homme dégénéré » (*hensei danshi* 変性男子) dont le « comportement contre-nature » (*fushizen na kôï* 不自然な行為) apporte du désordre social¹²¹. Dans un écrit de 1938, Tomioka revient à nouveau de façon rétrospective sur des cas passés de travestissement, qu'il qualifie de pratique effectuée par des « hommes travestis déviants » (*hentaiteki josô danshi* 変態的女装男子) et des « prostitués travestis érotiques » (*eroteki josô no danshō* エロ的女装の男娼)¹²². En d'autres termes, les représentations du travestissement se sont définitivement sexualisées entre la fin des années 1920 et celle des années 1930.

La presse paraît toutefois insister sur le caractère singulier des cas de prostitution travestie qu'elle rapporte. Les articles relatent presque exclusivement des cas d'arrestations individuelles, tandis que les mentions de groupes demeurent exceptionnelles. À notre sens, il s'agit d'une tactique discursive afin de minimiser l'étendue du phénomène, voire de le nier, tout en rapportant à la moindre occasion des cas d'arrestation pour prostitution masculine. Qui plus est, ces cas sont présentés comme nécessairement travestis¹²³. En effet, les représentations médiatiques des travailleurs du sexe sont univoques et suivent à peu de choses près le même schéma : l'appréhension d'un travesti que les autorités avaient pris au préalable pour une femme. Ces cas rapportés insistent sur l'incrédulité des policiers qui se rendent généralement compte du « véritable sexe » des intéressés une fois au commissariat. Le silence absolu de la presse autour des cas de prostitution masculine non-travestie nous en apprend beaucoup sur la conception normative de la sexualité moderne, puisqu'il dissimule toute conduite sexuelle qui ne s'appuie pas sur un modèle genré de répartition des rôles sexuels. En soi, le travestissement donne l'illusion d'un rapport pseudo-hétérosexuel, car il convoque une complétion entre le masculin et le féminin. Il semble par conséquent impossible pour la presse quotidienne d'imaginer le corps masculin comme un objet de consommation sexuelle à proprement parler.

Le discours de la presse quotidienne de l'entre-deux-guerres a ainsi insisté sur le caractère sexuel du travestissement masculin, ce qui est en rupture avec les discours de la presse des ères

¹²¹ *Ibid.*

¹²² TOMIOKA Naomichi 富岡直方, « Dansei no josô to josei no dansô. Hentai fûzoku shi no issetsu 男性の女装と女性の男装 変態風俗史の一節 » (Le travestissement des hommes et le travestissement des femmes. Un aperçu historique des mœurs déviantes), *Kaizô* 改造 (La réforme), vol. 20, n° 10, 1938, p. 99.

¹²³ Le même rapprochement existait en France à la même époque. LE TALEC Jean-Yves, *Folles de France. Repenser l'homosexualité masculine*, Paris, La découverte, 2008, p. 68-69.

précédentes. Néanmoins, le tabou de la prostitution masculine paraît par trop important pour qu'il soit évoqué de façon explicite. L'évolution du discours de la presse est ainsi passée d'une représentation criminalisée du travestissement à une représentation sexualisée.

2. LE TRAVESTISSEMENT MASCULIN COMME ESSENCE DU GROTESQUE

La sexualisation du travestissement, si elle a constitué une part importante des représentations médiatiques de l'entre-deux-guerres, a davantage été suggérée que franchement verbalisée. En réalité, il nous semble que c'est l'aspect *grotesque* (*gurotesuku* グロテスク ou *guro* グロ), entendue comme une remise en cause des normes esthétiques, un goût pour l'anormal et une fascination pour le monstrueux, qui a été le plus souvent invoqué dans les faits divers. Un article de 1933 du *Yomiuri* est à ce propos très explicite sur la question :

L'étrangeté associée au fait qu'un homme devienne une femme ou qu'une femme devienne un homme est un événement qui n'est sans doute pas à rattacher au monde de l'*érotisme*, mais au monde du *grotesque*.¹²⁴

Le *Gendai ryôki sentan zukan* (1931) et le *Hentai fûzoku gakan* (1931) associaient souvent le *grotesque* aux civilisations primitives, notamment celles de l'Afrique ou de l'Océanie, dénotant une vision infériorisée de leur art ou de leurs mœurs, perçus comme « non-civilisés ». En un certain sens, cette notion était mêlée à l'idée d'une « contre-modernité » ou d'une « anti-modernité » (*hankindaisei* 反近代性)¹²⁵. Décrites comme *grotesques*, les représentations médiatiques du travestissement masculin mettent en scène l'inquiétude, la répulsion ou le rire que le travestissement en femme était supposé provoquer, tout en suggérant l'infériorité civilisationnelle des travestis, sans compter que la mobilité du masculin vers le féminin était perçue comme particulièrement dégradante dans une société hétéronormée et patriarcale.

¹²⁴ 「男が女になり、女が男になる不思議さは、すべてエロの世界ではなく、グロの世界に於ける出来事であろう。」« Hentai seikatsu o itonamu haiyû no butai to katei. Otoko ga onna ni. Onna ga otoko ni. 変態生活を営む俳優の舞台と家庭 男が女に 女が男に » (Les vies déviantes des acteurs sur scène et hors scène. De l'homme à la femme et de la femme à l'homme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 20 février 1933, p. 4.

¹²⁵ KUROIWA Yûichi 黒岩裕市, « Hentai ka, guro ka, yûbi ka. Shôwa shoki no « kagama » hyôshô o megutte » 変態か、グロか、優美か 昭和初期の「陰間」表象をめぐって (Déviants, grotesques ou élégants ? Des représentations des *kagama* du début de l'ère Shôwa), *F-GENS jânaru F-GENS* ジャーナル (Journal F-GENS), n° 8, 2007, p. 63.

✚ Les travestis comme personifications du grotesque

Nombreuses sont les représentations médiatiques du travestissement masculin à rapporter des parcours de mobilité sociale de sexe motivés par des difficultés financières. Par exemple, Tomioka Naomichi fait part de deux cas d'« hommes qui se travestissent en femme et se fardent le visage de poudre blanche en raison de sérieuses difficultés de vie » (*shinkoku na seikatsunan kara josô shite oshiroi o nuru otoko* 深刻な生活難から女装して白粉を塗る男) initialement rapportés dans le *Hôchi shinbun* 報知新聞 (Journal des informations) en 1927¹²⁶. Le premier cas est celui d'O-nâ-chan (un pseudonyme féminin), un travesti qui tenait une auberge bon marché, effectuant toutes les tâches ménagères en attirail féminin et accueillant les clients d'une voix haut perchée. Ce choix était expliqué en raison de difficultés pour gagner sa vie en tant qu'homme et nourrir sa mère et ses enfants dans le contexte économique de la fin des années 1920, rapportant que son existence était depuis devenue « bien plus heureuse » (*nanimokamo kôfuku ni natta* 何もかも幸福になった)¹²⁷. L'autre témoignage correspond à celui d'Umechan (un prénom féminin), qui avait quitté son épouse afin de vivre en tant que femme. Dans un premier temps devenu *onnagata* dans une troupe itinérante, il s'est par la suite installé à Asakusa, où il est devenu une sorte de célébrité locale, déambulant travesti dans le quartier en jouant de la flûte. Mais, il lui était dernièrement devenu plus difficile de se promener librement en raison des journalistes d'investigation qui tentaient d'aller à sa rencontre et de le prendre en photographie ¹²⁸. De tels articles dénotent avec les représentations journalistiques des précédentes décennies : point de mention d'activités illégales ou criminelles, ni d'évocation de comportements dangereux. Les travestis sont désormais des hommes qui souhaitent vivre *en tant que femme*, tant par préférence qu'en raison de circonstances économiques défavorables, devenant des curiosités « grotesques » et des phénomènes journalistiques. Le *Yomiuri* et l'*Asahi* publient un nombre plus important d'articles plus ou moins étoffés sur des parcours de vie travestis, présentés sous un regard empli de crainte et de fascination. En 1934, un article est par exemple consacré à une « femme grotesque » (*guro onna* グロ) aux « cheveux courts » (*danpatsu* 断髪). Bien qu'elle paraisse « entièrement femme depuis sa façon de s'exprimer jusque dans ses manières » (*kotobazukai kara monokoshi made subete onna dearu* 言葉遣ひ

¹²⁶ TOMIOKA, *Nihon no ryôki shi*, *op. cit.*, pp. 101-103. Tomioka ne donne cependant pas les références précises de l'article : ni date exacte de publication, ni édition, ni numéro de page.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 102.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 103.

から物腰まですべて女である), elle n'en affichait pas moins « une attitude à tout le moins étrange » (*dômo taido ni okashi na tokoro ga aru* どうも態度にをかしなところがある). Pour cause, il s'agissait d'un « être humain particulièrement déviant » (*ijô ni hentaiteki na ningen* 異常に変態的な人間), un travesti qui se faisait surnommer Ishii Yoshiko – Yoshiko étant un prénom féminin (Figure 12)¹²⁹.

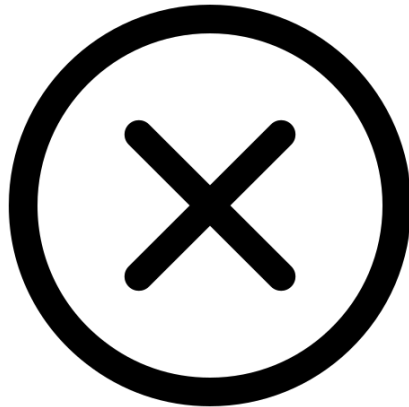


Figure 12

Un autre article de 1935 relate quant à lui l'arrestation par deux agents de police d'un travesti d'une cinquantaine d'années dans un des cimetières de Tôkyô, et dont la description repose encore une fois sur une vision *grotesque* qui insiste sur l'effet de dissonance provoqué par le travestissement :

Elle avait l'apparence d'une serveuse de café avec son chignon à l'occidentale et ses sandales en feutre, mais dès le moment où cette grande femme de cinq pieds et de trois ou quatre pouces avait été en ligne de mire des policiers, elle avait battu en retraite et ces derniers l'avaient arrêtée en se jetant sur elle. Elle leur avait alors asséné d'une grosse voix : « Pardonnez-moi ! », racontent-ils, étonnés.¹³⁰

Comme pour beaucoup d'articles, les procédés discursifs utilisés insistent sur l'antinomie entre les attributs de la féminité et la corporalité masculine des travestis. Dans ce cas précis, l'article nous apprend que l'homme en question profitait de son temps libre afin de revêtir les vêtements

¹²⁹ « *Guro onna shutsugen* グロ女出現 » (Apparition d'une femme grotesque), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 14 décembre 1934, p. 2.

¹³⁰ 「束髪にフェルト草履をはいた女給風だが五尺三、四寸の大女がすつと刑事達の目の前に現れたかと思ふとどろどろ退散しかけたので飛び掛って取押へると女が「勘弁してくれ」と太い聲を出す、びっくり取調べる」 « *Yami kara ôonna. Futoi koe no hazu da hensô otoko. Chikan taiji de keiji ni deau* 闇から大女 太い声のはずだ変装男 痴漢退治で刑事に出会う » (La grande femme venue de l'obscurité. Un homme travesti à la voix grave. Se débarrasser des pervers. Rencontre avec les policiers), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 17 octobre 1935, p. 2.

de son épouse, évoquant une réaction épidermique de l'un des agents de police qui juge l'individu comme « le plus pervers » (*ichiban chikan* 一番痴漢) qu'il ait jamais rencontré.

Nombreux sont les parcours travestis qui joignent également la notion de *grotesque* aux activités du travail du sexe. Le *Yomiuri* relate en 1935 l'arrestation de Kame-chan (un pseudonyme féminin), qui avait été prise pour une prostituée non réglementée dans les alentours du port de Yokohama. Bien qu'à première vue « elle ne pouvait être qu'une femme », avec ses sourcils crayonnés, ses lèvres peinturlurées d'un rouge cramoisi, ses cheveux coiffés à l'occidentale (*yôhatsu* 洋髪) et son kimono en mousseline, Kame-chan avoue être un homme une fois arrivée au poste afin de s'éviter un séjour en maison d'arrêt (Figure 13).

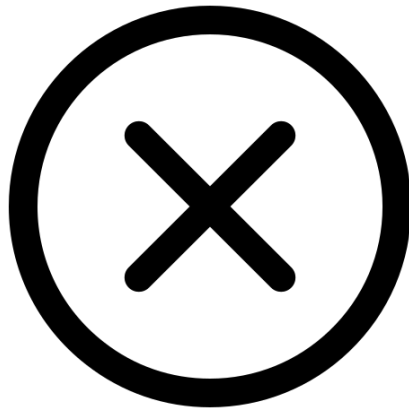


Figure 13

Selon l'article, Kame-chan était « une de ces fleurs qui fleurissent dans l'obscurité des quais de Miyoshi-chô en se travestissant en femme » (*josô shite Miyoshi-chô kashi no kurai ni saiteiru hana* 女装して三吉町河岸の暗に咲いてゐる花). Après avoir quitté son village natal d'Hokkaidô et trouvé un emploi de serveuse dans un restaurant, elle avait commencé à se prostituer auprès d'hommes étrangers. Depuis, elle passait ses nuits à racoler dans le parc de Yokohama et à dormir dans les chambres d'hôtel payées par ses clients. Mais bien loin d'être présentée comme une figure érotique et voluptueuse qui « corrompait les mœurs » (*fûzoku o midasu* 風俗を乱す), Kame-chan est mentionnée comme une « figure grotesque » (*gurotesuku na shitai* グロテスクな姿態), si ce n'est le « grotesque même » (*gurotesuku sono mono* グロテスクそのもの)¹³¹.

¹³¹ « Josô no yotamon. Yami ni ugameku hentai gyô. Yokohama Miyoshi-chô kashi de ayashi kobi o unu 女装のヨタモン 闇にうごめく変態行 横浜・三吉町河岸で怪しコビを売る » (Une crapule travestie en femme. Des comportements pervers qui grouillent dans l'obscurité. Une suspicieuse vente de charmes sur les quais du quartier Miyoshi à Yokohama), *Yomiuri shinbun* (Kanagawa, édition du matin), 12 mai 1935, p. 1.

Dès la fin des années 1920, les mentions des termes « *guro* » ou « *gurotesuku* » sont devenues de tels lieux communs pour décrire le travestissement masculin, qu'ils apparaissent de façon quasi systématique jusque dans les revues criminologiques :

[Les travestis] s'amuse[n]t tout seuls pendant des heures à raser minutieusement leur barbe aux reflets bleutés contre laquelle ils ne peuvent rien faire, à s'enduire de crème, à se maquiller avec soin avec diverses sortes de poudres blanches, puis contemplant leur visage grotesque [*gurotesuku*] devant leur miroir, prenant diverses expressions et poses [féminines].¹³²

Sans dresser la liste exhaustive des exemples d'utilisation des termes « *guro* » et « *gurotesuku* », nous notons, encore une fois, que la distorsion des normes de genre est au cœur même de leurs utilisations, convoquant le malaise du lecteur. Le travestissement s'est en quelque sorte mis à personnifier cette notion, dont il était l'une des expressions les plus visibles dans les représentations médiatiques, l'incarnation d'une créature perverse, inaboutie, contre-moderne et non-civilisée.

Le travestissement masculin face au rire grotesque

Le rire figure également parmi les émotions provoquées par le travestissement. Le *Yomiuri* rapporte en 1937 un incident traité sur le ton de la farce comique : un travesti perd sa perruque au moment où il envoie une œillade racoleuse à un policier en civil. Outre l'effet burlesque de la situation, visant sans doute à tourner en ridicule le travestissement, le ton oscille ainsi entre la légèreté du rire et l'inquiétude mise en scène par l'emploi de considérations sexologiques¹³³.

Le rire grotesque porté sur le travestissement masculin a atteint son apogée par le truchement des caricatures de mœurs d'Okamoto Ippei 岡本一平 (1886-1948). Considéré comme un des « pères » de la caricature japonaise, Ippei est sorti diplômé en 1910 de l'École des beaux-arts de Tôkyô (*Tôkyô bijutsu gakkô* 東京美術学校, actuelle Université des beaux-

¹³² 「どうにも仕方がない青髭を綺麗に剃り落とし、クリームを塗り、水白粉、粉白粉などで入念に化粧をして、グロテスクなその顔を鏡に寫して、いろんなXの表情をして、しばらくは独りで楽しんでいるのである。」 MORINO Tatsuzô 森野辰三, « Otoko ni kôbi o uru otoko 男に媚を売る男 » (Les hommes qui vendent leurs charmes à des hommes, *Hanzai kôron* 犯罪公論 (La revue criminelle), vol. 2, n° 5, 1932, p. 218.

¹³³ « Keikan ni uinku. Totan ni katsura ga porori. Kawasaki no yoi ni josô no otoko 警官にウインク 途端にかつらがポロリ 川崎の宵に女装の男 » (Elle adresse une œillade à un policier et sa perruque tombe soudainement. Un homme travesti la nuit à Kawasaki), *Yomiuri shinbun* (Kawasaki, édition du soir), 14 juillet 1937, p. 1.

arts de Tôkyô *Tôkyô bijutsu daigaku* 東京美術大学). Dans un premier temps devenu peintre de bâtiment au Théâtre impérial (*Teikoku gekijô* 帝国劇場), il choisit par la suite de se perfectionner dans le dessin humoristique. En 1912, son parcours prend une tournure décisive lorsqu'il devient dessinateur pour l'*Asahi*, rencontrant la reconnaissance et le succès grâce à son ton impertinent et son style novateur : la caricature de type *manga manbun* 漫画漫文, un dessin humoristique assorti d'un court texte satirique. Le style d'Ippei a servi de modèle pour toute une génération de dessinateurs et de caricaturistes, qui se sont empressés de s'inspirer de son style, jugé particulièrement percutant¹³⁴.

Chez Ippei, le travestissement masculin sert avant tout de satirique grinçante des politiciens. Sur un ensemble de près d'une trentaine de dessins humoristiques répertoriés¹³⁵, la cible privilégiée du caricaturiste a sans conteste été le conservateur néo-confucéen Tokonami Takejirô 床波竹二郎 (1866-1935), issu des élites bureaucratiques de l'ère Meiji et ayant occupé de nombreux postes exécutifs, tel que gouverneur des départements de Tokushima (1904) et de Karafuto (1908), ainsi que ministre des Affaires intérieures (1906) et des Communications (1928). Lors de ce dernier mandat, celui-ci a été accusé de corruption, ainsi que d'avoir accepté un pot-de-vin de la part d'un seigneur de guerre chinois. Alors qu'Ippei est au sommet de sa renommée à la fin des années 1920, il fait régulièrement apparaître Tokonami en kimono féminin¹³⁶, le plus souvent mis en scène dans une relation de couple avec le premier ministre du moment, Tanaka Giichi 田中儀一 (1864-1929). Le dessin satirique intitulé « Tanaka gaikô shinsô 田中外交新装 » (Les nouveaux habits diplomatiques de Tanaka) qu'il fait paraître dans l'édition du 8 février 1929 du *Asahi* demeure sans doute l'un des plus féroces, faisant apparaître Tokonami en vêtements féminins de style occidental et posant de façon maniérée (Figure 14). Un dialogue accompagne le dessin les mettant en scène comme un couple prêt à recevoir des invités. Tokonami est appelé Takeko (une version féminisée de son prénom) et emploie une façon féminine de s'exprimer¹³⁷.

¹³⁴ SHIMIZU Isao 清水勲, *Mangano rekishi* 漫画の歴史 (Histoire du manga), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 1991, p. 121, cité dans SCHAAL, *La garçonnette japonaise, op. cit.*, p. 254.

¹³⁵ OKAMOTO Ippei 岡本一平, *Ippei zenshû 10* 一平全集 10 (Œuvres complètes d'Ippei 10), Tôkyô 東京, Senshinsha 先進社, 1929-1930 ; OKAMOTO Ippei 岡本一平, *Ippei zenshû 11* 一平全集 11 (Œuvres complètes d'Ippei 11), Tôkyô 東京, Senshinsha 先進社, 1929-1930.

¹³⁶ Tokonami revêtait régulièrement le kimono masculin au détriment du costume deux-pièces occidental.

¹³⁷ 田中「あなたの仰しやる通りの服装をしたから、もう腕を組んで歩いて下さりそうなもんだ。」竹子「あたしの顔は多少立てね」Tanaka : « Je me suis habillé comme vous me l'avez dit, maintenant marchons bras-dessus bras-dessous ». Takeko : « Mon visage se tient assez droit, n'est-ce pas ? ». OKAMOTO Ippei 岡本一平, « Tanaka gaikô shinsô 田中外交新装 » (Les nouveaux habits diplomatiques de Tanaka), *Asahi shinbun*, (Tôkyô, édition du matin), 8 février 1929, p. 2.

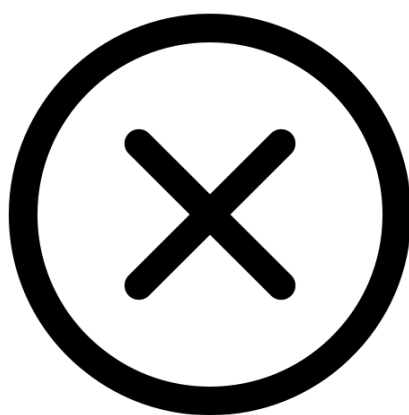


Figure 14

Dans « Minsei naikaku tôkî 民生内閣トーキー » (Le cinéma parlant du cabinet Minsei), qu'il publie dans le numéro du 8 juillet 1929, il s'attaque au ministre des Finances Inoue Jun.nosuke 井上準之助 (1869-1932), qu'il dépeint sous les traits d'une « *manekin gâru* マネキンガール » (femme mannequin des grands magasins). La critique d'Ippei tient à faire du ministre Inoue une figure de façade du Parti démocrate constitutionnel (*Rikken minseitô* 立憲民政党) au pouvoir depuis la nomination de Hamaguchi Osachi 浜口雄幸 (1870-1931)¹³⁸ au poste de Premier ministre le 2 juillet 1929. Inoue était à l'origine connu pour être le directeur de la Banque centrale du Japon. Il n'était donc pas à proprement parler un homme politique, mais un financier, ce qu'Ippei paraît dénoncer dans sa caricature (Figure 15).

¹³⁸ Homme d'État du Japon moderne, il a été Premier ministre de 1929 à 1931. D'abord membre du parti politique du Parti constitutionnel (*Kenseikai* 憲政会), plutôt modéré, il devient en 1927 le président du Parti démocrate constitutionnel (*Rikken minseitô* 立憲民政党), plus conservateur. Si sa nomination à la tête du gouvernement a pour un temps permis de freiner la montée de l'ultranationalisme, sa politique économique d'austérité face au krach boursier de 1929 s'est avérée désastreuse pour le Japon, contribuant à la montée en puissance de la droite et des militaires.

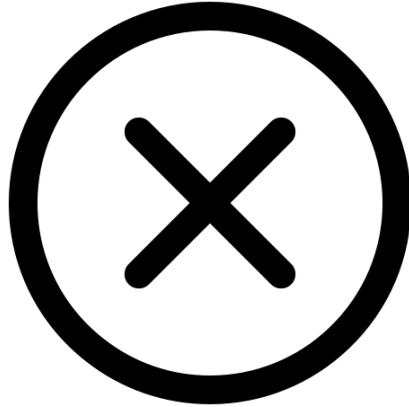


Figure 15

Je ne suis pas une employée de ce magasin. Mais comme je ne suis pas une trop mauvaise financière et que je suis éminemment intelligente et astucieuse, j'ai été temporairement engagée pour ce rôle dans ce magasin. Je me réjouis de travailler avec vous tous. Il se pourrait même bien que j'intègre ce magasin dès maintenant.¹³⁹

La métaphore entre la politique gouvernementale et le jargon boutiquier est un motif qui se retrouve de façon récurrente dans la satire d'Ippei. Le dessin satirique « Kaffe Raion jokyû no seizoroi » カップエライオン女給の勢ぞろひ (Le rassemblement des serveuses du Café Lion) publié dans le numéro du 3 juillet 1929 en est probablement l'expression la plus aboutie, et l'une de ses œuvres les plus irrévérencieuses, présentant une vision très personnelle du nouveau gouvernement Hamaguchi en grimant l'ensemble des ministres en serveuses de café (Figure 16).

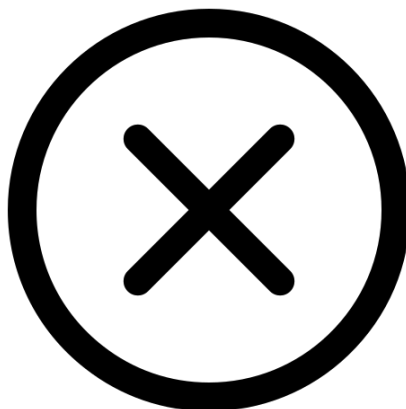


Figure 16

¹³⁹ 「あたしはこの店の店員ではないのよ。けれどもあたしは財政家としてのきりようも悪くないし第一利巧で目先が利くからこの店でこの役に臨時雇いしてくれたの。皆さんよろしく。あたしひよっとしたら今にこの店に入るかもしれない。」 OKAMOTO Ippei 岡本一平, « Minsei naikaku tōki 民生内閣トーキー » (Le cinéma parlant du cabinet Minsei), *Asahi shinbun*, (Tōkyō, édition du matin), 8 juillet 1929, p. 3.

Les conseils du propriétaire du Lion : « Soyez toutes économes et n'insistez pas sur les pourboires » !¹⁴⁰

Ippei fait ici référence à la mise en place de la politique économique d'austérité du gouvernement Hamaguchi afin de limiter les dépenses de l'État dans le contexte d'une situation économique déjà tendue. Le caricaturiste montre le Premier ministre japonais comme le propriétaire du Café Lion, un célèbre établissement de consommation et de divertissement de Tôkyô, accompagné de son gouvernement présenté comme un groupe de dociles serveuses au potentiel érotique bien peu élevé, alors que celles-ci constituaient dans la réalité l'atout séduction de l'établissement.

Le style satirique d'Ippei a ainsi pu avoir recours au motif du travestissement afin de moquer les personnalités politiques de son temps. Le rire satirique du caricaturiste repose sur une vision misogyne de la féminité. À cet égard, si certains dessins n'invoquent pas forcément le travestissement *per se*, ils n'en moquent pas moins les personnalités politiques en leur faisant prendre des poses féminines ou en les comparant à de fragiles jeunes filles. La féminisation burlesque qu'Ippei effectue de la classe politique sous-entend leur faiblesse ainsi que leur incompétence patentée, d'autant que les femmes étaient formellement exclues du pouvoir politique. Plus encore, la satire d'Ippei repose également sur des présupposés homophobes. La description de certains hommes politiques en couples fictifs sert encore une fois à les discréditer en raison tant de leur amoralité que de leur féminisation. Comme le mentionne judicieusement Peter Duus, le rire satirique est une lame à double tranchant qui peut tout à la fois ridiculiser les puissants, mais également servir les intérêts institutionnels, renforcer les normes morales¹⁴¹. En ce sens, la caricature d'Ippei réaffirme les stéréotypes de genre et les normes sexuelles au travers du procédé de l'*injure*, c'est-à-dire une « agression symbolique » qui se fonde sur une violence institutionnelle¹⁴². Le travestissement tel qu'il apparaît dans les dessins humoristiques d'Ippei s'appuie sur un ensemble de représentations genrées stéréotypées, de clichés homophobes et de traits d'humour souvent réducteurs. Par-là, ses caricatures font office de fins révélateurs des représentations sociales péjoratives associées au travestissement masculin de son temps : un hors-champ de la virilité qui suscite le rire et la moquerie.

¹⁴⁰ 「ライオン主人の訓辞『みんな儉約しろチップをねだってはいかんよ——』」 OKAMOTO Ippei 岡本一平, « Kaffe Raion jokyû no seizoroi » カップフェライオン女給の勢ぞろひ (Le rassemblement des serveuses du Café Lion), *Asahi shinbun*, (Tôkyô, édition du matin), 3 juillet 1929, p. 3.

¹⁴¹ DUUS Peter, "Presidential Address: Weapons of the Weak, Weapons of the Strong. The Development of the Japanese Political Cartoon", *The Journal of Asian Studies*, vol.60, n° 4, 2001, p. 981, 989.

¹⁴² KRIS Ernst, GOMBRICH Ernst, *Caricature*, Londres, Penguin, 1940 ; GOMBRICH Ernst, ÉRIBON Didier, *Ce que l'image nous dit. Entretiens sur l'art et la science*, Paris, Diderot, 1998 (1991), p. 44, cités dans ÉRIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, 2012 (1999), pp. 110-111.

Les représentations discursives du travestissement masculin dans la presse quotidienne du Japon moderne font montre d'évolutions continues depuis la prohibition des pratiques travesties par les règlements de 1873, en passant par leur dépénalisation à compter des années 1880, la continuité et le renforcement de leurs représentations criminalisées, leur sexualisation, jusqu'au silence durant la Seconde Guerre mondiale. À partir de la fin des années 1920, cependant, la presse commence à effectuer une différenciation entre un travestissement criminalisé (comme moyen de dissimulation) et un travestissement sexualisé (en lien avec le travail du sexe). Ce double discours prend racine dans la sédimentation des imaginaires autochtones du travestissement. Si ce dernier n'a pas toujours été associé à l'effémination, ses nouvelles représentations l'ont finalement envisagé comme l'incarnation d'une subjectivité féminisée, une déviation entre une anatomie masculine et une psyché féminine, prenant finalement le pas sur toute autre façon d'envisager la pratique du travestissement.

Comment cependant expliquer une transformation aussi radicale du discours journalistique entre criminalisation et sexualisation du travestissement masculin à compter des années 1920 ? Il nous semble que l'introduction et la diffusion du discours sexologique européen au Japon précisément durant ces années a joué un rôle essentiel dans la conception du travestissement, ce que nous abordons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 3

PATHOLOGISER LES CONDUITES TRAVESTIES : LE DISCOURS SEXOLOGIQUE

Le premier tome de l'*Histoire de la sexualité* (1976) de Michel Foucault repose sur l'idée que la biopolitique qui a accompagné l'avènement de la modernité a généré une nouvelle façon de concevoir les conduites sexuelles. Ce que Foucault entend par « *sexualité* » constitue un ensemble de discours et de pratiques soumises à des régulations normatives institutionnalisées par le domaine juridique, médical et social. Pensé comme un « dispositif », l'avènement du discours scientifique sur la *sexualité* a spécifié le champ des conduites sexuelles, dont la médecine a dorénavant assuré la « gestion ». Ce régime discursif a eu pour effet de mettre au jour l'émergence de nouvelles subjectivités via la « médicalisation de l'insolite sexuel », devenu « effet et instrument » d'une littérature foisonnante en Europe à compter du XIX^e siècle et passant des mains de l'autorité religieuse à celles de la science¹. Cette révolution intellectuelle avait commencé au XVIII^e siècle en accompagnement des effondrements successifs des régimes monarchiques qui s'appuyaient sur le pouvoir religieux². En outre, s'inscrivant dans la lignée de Foucault, Jeffrey Weeks insiste également sur l'ambivalence du passage de la religion à la science, la médecine s'étant paradoxalement reposée sur les « interdits des codes chrétiens antiques » afin d'élaborer ses catégories de pensée, tout en se réclamant en rupture avec les dogmes religieux³. L'élaboration tant de la norme sexuelle procréatrice que des perversions ont en réalité résulté des règles et des interdits judéo-chrétiens⁴.

Au travers de son processus de modernisation, le Japon a largement importé le discours européen sur la sexualité, ce qui a entraîné d'importantes transformations dans ses normes sexuelles. Le discours japonais sur la sexualité s'est constitué en écho direct au discours occidental. En Europe, le processus de transfert de l'autorité de la religion à la science a

¹ FOUCAULT, *La volonté de savoir*, *op. cit.*, pp. 50-67.

² Cf. STEINBERG Sylvie (dir.), BARD Christine, BOEHRINGER Sandra, HOUBRE Gabrielle, LETT Didier, *Une histoire des sexualités*, Paris, Presses universitaires de France, 2018, pp. 99-167, 171-264 ; ROUDINESCO Élizabeth, *La part obscure de nous-même. Une histoire des pervers*, Paris, Albin Michel, 2007, pp. 17-45.

³ WEEKS, *Sexualité*, *op. cit.*, p. 118.

⁴ REVENIN, *Homosexualité et prostitution masculine à Paris*, *op. cit.*, p. 219. Pour plus de détails, cf. ROUDINESCO, *La part obscure de nous-même*, *op. cit.*, pp. 79-127

définitivement été entériné par la naissance de la médecine légale au début du XIX^e siècle. Les tribunaux s'étaient tournés vers la science afin d'obtenir des preuves physiques de pratiques sexuelles contraires à la loi et jugées « perverses ». La science médico-légale supposait que les conduites sexuelles perverses laissent des signes corporels visibles qui témoignaient de l'anormalité psychologique des individus qui les pratiquaient⁵. Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, les aliénistes de la psychiatrie ont quant à eux perçu les conduites perverses comme résultant d'un symptôme de dégénérescence héréditaire.

Le plaquage du discours médical sur la sexualité par le Japon s'inscrit dans une logique de *transfert culturel*, entendu comme le « passage d'un objet culturel d'un contexte dans un autre », entraînant « une transformation de son sens, une dynamique de resémantisation, qu'on ne peut pleinement reconnaître qu'en tenant compte des vecteurs historiques du passage ». Il ne s'agit pas tant d'une circulation linéaire du savoir que de sa réinterprétation dans le nouveau contexte socio-culturel où il a atterri⁶. Le transfert implique en ce sens une appropriation dans le même temps qu'une émancipation d'un objet culturel. Le discours japonais sur la sexualité apparaît dès lors comme une hybridation entre des éléments culturels « colonisateurs » et « autochtones ».

Tout comme en Europe, le discours japonais a intimement lié le travestissement à une forme de conduite homosexuelle. Cependant, en raison de la multiplicité des langues qui ont fait l'objet de traductions (allemand, anglais, français) et face à l'imbroglio des termes et des concepts relatifs à l'usage du travestissement lors de conduites homosexuelles – allant des sodomites de l'Ancien Régime, en passant par les dégénérés des aliénistes du XIX^e siècle, puis par les « invertis », les « uraniens », les « intermédiaires », les « hermaphrodites psychiques » du début du XX^e siècle –, notre étude se heurte à la difficulté posée par les hybridations successives de l'ensemble de ces notions. Il s'agit de comprendre pourquoi certaines ont été assimilées au détriment d'autres en raison des spécificités culturelles japonaises.

Sur ce point, la socio-historienne japonaise Kanno Satomi note une distinction entre un discours sexologique resté très proche de la psychiatrie européenne – le courant Ebing – et un autre discours « japonais » qui reprochait notamment au premier sa vision par trop judéo-chrétienne et phobique de la sexualité⁷. Les travaux de Mark Driscoll insistent quant à eux sur

⁵ REVENIN Régis, « Homosexualité et virilité », dans CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire de la virilité 2. Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 383.

⁶ ESPAGNE Michel, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, n° 1, 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 26 mars 2023. [URL : <http://journals.openedition.org/rs/219>]

⁷ KANNO Satomi 菅野聡美, *Hentaino jidai 変態の時代* (L'époque de la déviance), Tôkyô 東京, Kôdansha 講談社, 2005, p. 85.

la spécificité de cette « école japonaise », qui ne saurait se résumer à un simple calque des théories occidentales. Il montre notamment qu'hormis la légitimité institutionnelle du couple hétérosexuel monogame, le discours japonais sur la sexualité présente des différences notables de traitement à l'égard des perversions sexuelles, perçues comme des éléments « normatifs et universels » inhérents à la nature humaine⁸.

Qu'en est-il cependant du discours sexologique qui a été produit sur le travestissement ?

I. L'ELABORATION D'UN DISCOURS JAPONAIS MODERNE SUR LA SEXUALITE

L'importation du discours européen sur la sexualité au Japon témoigne à plus d'un titre du caractère historiquement et culturellement situé des conduites sexuelles. La notion de *sexualité* n'était pas signifiante pour les Japonais de la fin du XIX^e siècle. Il a donc fallu la concevoir. Si de nos jours l'équivalent japonais de « sexualité » se dit *sekushuariti* セクシュアリテ, une transcription directe de l'anglais *sexuality*, les discours du début du XX^e siècle lui ont préféré le vocable *seiyoku* 性欲, un néologisme constitué du sinogramme *sei* 性, dont le sens originel est celui de « caractère » ou d'« essence », mais qui à la fin du XIX^e siècle a également pris la signification de « sexe anatomique » et de « sexualité »⁹, assorti du sinogramme *yoku* 欲, synonyme de « désir » ou de « volonté »¹⁰. La création de ce néologisme a résulté d'une traduction directe de l'allemand *Sexualwissenschaft*, qui désigne tant la « sexualité » que le « désir sexuel » ou la « libido »¹¹. Le terme a été créé à la fin des années 1890, mais il n'a commencé à être utilisé à plus large échelle qu'à compter des années 1910, au même moment où émergeaient les sciences de la sexualité : *seiyokugaku* 性欲学 désignait la

⁸ DRISCOLL Mark, "Seeds and (Nest) Eggs of Empire: Sexology Manuals/Manual Sexology", in MOLONY, UNO (dir.), *Gendering Modern Japanese History*, op. cit., p. 197.

⁹ L'étude étymologique du terme « *sei* 性 » dans les dictionnaires japonais-portugais, japonais-hollandais puis japonais-anglais du milieu du XVI^e au début du XX^e siècle illustre son évolution sémantique, jusqu'à se superposer avec l'idée occidentale du sexe (anatomique) et de la sexualité. SAITO Hikaru 斎藤光, « *Sei* 性 » (Sexe), dans INOUE (dir.), *Sei no yôgo shû*, op. cit., pp. 18-31.

¹⁰ ODA, *Sei*, op. cit., p. 5.

¹¹ FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex*, op. cit., p. 105.

sexologie japonaise, tandis que *seikagaku* 性科学 renvoyait plutôt au discours sexologique occidental¹².

L'historiographie japonaise sur l'émergence du discours sur la sexualité rejoint à bien des égards les propositions théorisées par Foucault dans *La volonté de savoir*. Kawamura Kunimitsu voit en la création du concept de *seiyoku* un effet de subjectivation des conduites sexuelles, devenues le reflet d'une « essence » (*honshitsu* 本質) intérieure¹³. Oda Makoto rejoint ces observations. Pour lui l'élaboration du discours sur *seiyoku* correspond à un « dispositif de sexualité » (*seiyoku no sôchi* 性欲の装置) – reprenant pour cela la formulation de Foucault – qui a œuvré à la formation de la subjectivité des individus en fonction de leurs conduites sexuelles¹⁴. Néanmoins, pour Akagawa Manabu, les études historiques sur *seiyoku* ont tendance à superposer la modernité au mythe de l'*oppression de la sexualité* – encore une fois théorisée par Foucault. L'historiographie japonaise a tendance à faire de la période prémoderne un temps de liberté sexuelle que la modernité est venue opprimer, tandis que le modèle politique démocratique de l'après-guerre s'apparente à un juste retour de la « libération sexuelle ». Si cette chronologie relève du topos, Akagawa se range du côté de Foucault et la récuse. Car en effet, le Japon moderne a produit une foisonnante littérature sur la *sexualité* qui a notamment inondé l'espace médiatique de l'entre-deux-guerres¹⁵.

1. LES PREMIERS DISCOURS SUR LA SEXUALITE

✚ Une question d'hygiène et d'éducation

Les premiers écrits modernes sur la sexualité sont apparus dès le début de l'ère Meiji. Ils correspondent à ce que les historiens nomment les « traités sur les organes génitaux » (*zôkaki ron* 造化機論)¹⁶. À l'origine titre d'un ouvrage paru en 1875, son important succès d'édition en a fait une expression générique qui désignait un ensemble d'écrits sur les connaissances

¹² FURUKAWA, « Sekushuariti no hen.yô », *op. cit.*, p. 46; AKAGAWA, *Sekushuariti no rekishi shakaigaku*, *op. cit.*, p. 155.

¹³ KAWAMURA, *Sekushuariti no kindai*, *op. cit.*, p. 82.

¹⁴ ODA, *Sei*, *op. cit.*, p. 14.

¹⁵ AKAGAWA, *Sekushuariti no rekishi shakaigaku*, *op. cit.*, pp. 70-72.

¹⁶ Le terme *zôkaki* désignait durant l'ère Meiji les organes génitaux. Il a été remplacé par le terme *seishokuki* 生殖器 à compter du début du XX^e siècle. AKAGAWA, *Sekushuariti no rekishi shakaigaku*, *op. cit.*, p. 81.

élémentaires en physiologie et en biologie génitale. Reposant davantage sur des superstitions que sur des observations scientifiques, ces ouvrages apportaient des informations sur la grossesse, l'accouchement, l'éducation des enfants et la sexualité des couples mariés¹⁷.

Dans un premier temps, la focale du discours sur la sexualité s'est portée sur les questions d'hygiène publique, en vue de l'établissement de l'État-nation moderne. L'un des grands promoteurs du discours hygiéniste a été Mori Ôgai 森鷗外 (1862-1922), qui avant de devenir un des grands écrivains de l'ère Meiji, avait suivi une formation en médecine. Il avait pour cela effectué un séjour d'étude de près de quatre années en Allemagne durant les années 1880, puis avait rapporté des théories hygiénistes destinées aux médecins de l'armée japonaise. Il a publié les ouvrages *Eisei shinpen* 衛生新編 (Nouvelle compilation sur l'hygiène, 1897, 1899, 1904, 1908, 1914) et *Rikugun eisei kyôtei* 陸軍衛生教程 (Manuel d'hygiène pour l'armée de Terre, 1889), qui ont été largement diffusés dans les cours universitaires d'hygiène. Ce premier savoir hygiéniste ne reposait pas totalement sur une vision médicale occidentalisée. Il prenait appui tant sur les écrits antiques grecs et latins, que sur des textes de philosophie hindoue, zoroastrienne, chinoise et japonaise¹⁸. En outre, Ôgai a très tôt montré des signes de contestation à l'encontre des tendances érotophobes de la médecine allemande¹⁹.

L'intérêt pour *seiyoku* s'est véritablement développé à compter des premières années de l'ère Taishô. En 1911, la revue *Shinkôron* 新公論 (Nouvelle opinion) est la première à consacrer un numéro spécial sur la question, auquel participe près d'une vingtaine d'intellectuels, chacun abordant des thèmes tels que l'eugénisme, l'éthique sexuelle, l'inversion sexuelle, l'éducation sexuelle ou les rapports entre sexualité et religion²⁰. Les années 1910 ont été marquées par la production d'un discours sur l'éducation sexuelle (*seikyôiku* 性教育), qui rattachait la sexualité à une question de santé publique, tout en limitant son apprentissage dans le cadre institutionnel de l'école et du foyer. L'engouement pour l'éducation sexuelle est allé

¹⁷ FURUKAWA, « Sekushuariti no hen.yô », *op. cit.*, p. 46 ; KAWAMURA, *Sekushuariti no kindai*, *op. cit.*, pp. 56-57 ; SAITO Hikaru 斎藤光, *Kindai Nihon no sekushuariti 6. 'Sei' o meguru gensetsu no henkô. Ansorojî Meiji ki no sei gensetsu o megutte* 近代日本のセクシュアリテイ 6 〈性〉をめぐる言説の変遷 アンソロジー—明治期の性言説をめぐる (Sexualité du Japon moderne 6. Les transformations des discours sur la « sexualité ». Anthologie des discours sur la sexualité de l'ère Meiji), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2006, p. 409 ; UENO Chizuko 上野千鶴子, « Kaisetsu (3) 解説 (三) » (Commentaires [3]), dans OGI, KUMAKURA, UENO (dir.), *Nihon kindai shisô taikai* 23, *op. cit.*, pp. 520, 523-524.

¹⁸ DRISCOLL, "Seeds and (Nest) Eggs of Empire", *op. cit.*, p. 198 ; DRISCOLL, *Absolute Erotic, Absolute Grotesque*, *op. cit.*, pp. 149-150.

¹⁹ DRISCOLL, "Seeds and (Nest) Eggs of Empire", *op. cit.*, p. 200.

²⁰ FURUKAWA Makoto 古川誠, « Ren.ai to seiyoku no daisan teikoku. Tsûzokuteki seiyokugaku no jidai 恋愛と性欲の第三帝国 通俗的性欲学の時代 » (Le troisième empire de l'amour et du désir sexuel. L'ère de la sexologie populaire), *Gendai shisô* 現代思想 (Pensée contemporaine), vol. 21, n° 7, 1993, pp. 113-114.

jusqu'à entraîner la publication en janvier 1912 d'un numéro spécial de la revue *Chûô kôron* 中央公論 (La revue centrale), un des magazines les plus lus de l'époque. Ce type de discours se restreignait à la promotion d'une « bonne sexualité », tout en mettant à la marge les conduites jugées amORALES²¹.

✚ Découverte et traduction des ouvrages psychopathologiques européens

En parallèle du discours hygiéniste, les œuvres majeures de la psychopathologie sexuelle ont également fait l'objet d'un important travail de traduction, avec une focale portée sur les textes allemands²². L'ouvrage sexologique qui a provoqué l'intérêt le plus important est sans conteste le *Psychopathia sexualis* (1886) du psychiatre, neurologue et légiste austro-hongrois Richard von Krafft-Ebing (1840-1902), probablement le représentant le plus emblématique des aliénistes européens de la fin du XIX^e siècle. Cette œuvre s'organise en chapitres abordant chacun une perversion sexuelle pensée par le psychiatre : sadisme, masochisme, fétichisme, exhibitionnisme, homosexualité, pédophilie, zoophilie, gérontophilie et auto-érotisme. *Psychopathia sexualis* était à l'origine à seule destination des médecins légistes et des magistrats, son ton rendu volontairement universitaire et difficile d'accès pour les profanes, sans que cela ne l'ait toutefois empêché de devenir un succès d'édition réimprimé pas moins de douze fois entre 1886 et 1903. Empreint de puritanisme, l'ouvrage envisage tout comportement sexuel qui ne s'apparente pas à une union hétérosexuelle procréative comme une perversion génératrice de fléaux sociaux²³. Une première traduction partielle en japonais a été proposée en 1886 par l'Association de la civilisation du Grand Japon (*Dai Nippon bunmei kyôkai* 大日本文明協会). Puis, en 1894, le Groupe d'étude en médecine légale du Japon (*Nihon hô igaku kai* 日本法医学会) s'est attelé à sa propre traduction. Toutes deux ont cependant fait l'objet d'une censure pour cause d'obscénité. Il a fallu attendre l'année 1913 pour qu'une nouvelle traduction, intitulée *Hentai seiyoku shinri* 変態性欲心理 (Psychologie des désirs sexuels déviants), pour que l'ouvrage rencontre un véritable succès au Japon. D'autres traductions d'ouvrages majeurs

²¹ FURUKAWA, « Sekushuariti no hen.yô », *op. cit.*, pp. 45-46; FURUKAWA, « Ren.ai to seiyoku no daisan teikoku », *op. cit.*, p. 115, 126; FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex*, *op. cit.*, p. 82.

²² FURUKAWA, « Ren.ai to seiyoku no daisan teikoku », *op. cit.*, p. 115.

²³ CALIFIA, *Le mouvement transgenre*, *op. cit.*, p. 204.

ont alors suivi. *The Intermediate Sex* (1908) de l'anglais Edward Carpenter (1844-1929)²⁴ a été traduit en 1914 sous le titre *Chûseiron* 中性論 (La théorie du sexe intermédiaire) et *La question sexuelle* (1905) du médecin allemand Auguste Forel (1848-1931)²⁵ en 1915, sous le titre *Seiyoku kenkyû* 性欲研究 (Étude sur le désir sexuel). Ces traductions ont pour la plupart été à l'initiative d'intellectuels japonais qui n'avaient pas nécessairement suivi des études de médecine, certains s'étant autoproclamés spécialistes des questions de sexualité du seul fait de leur connaissance des ouvrages occidentaux. C'est à partir de ce travail de traduction qu'ont émergé les premiers discours japonais sur les pathologies sexuelles et que s'est constituée une normativité sexuelle scientifiquement fondée sur des acceptions morales d'inspiration judéo-chrétienne²⁶.

✚ Les premiers traités sexologiques japonais

Le milieu des années 1910 a été marqué par l'apparition des premiers traités psychopathologiques autochtones en sexologie. En 1915, les sexologues Habuto Eiji 羽太銳治 (1878-1929) et Sawada Junjirô 澤田順次郎 (1863-1944) publient le premier traité sexologique japonais. Intitulé *Hentai seiyoku ron* 変態性欲論 (Traité sur les désirs sexuels déviants), l'ouvrage est calqué sur le *Psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing et reprend notamment ses considérations morales. Véritable phénomène éditorial, *Hentai seiyoku ron* a été régulièrement réédité jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, faisant de ses deux auteurs les sexologues les plus lus de leur temps.

Habuto Eiji avait effectué un séjour d'études en Allemagne entre 1911 et 1912. Diplômé de médecine, il est par la suite directement retourné au Japon pour devenir gynécologue²⁷. Durant les années 1920, il a régulièrement publié des ouvrages sexologiques qui sont tous devenus de grands succès d'édition²⁸. En continuité avec les théories dégénératives de Krafft-Ebing, la pensée de Habuto se caractérise par une vision particulièrement phobique de la

²⁴ Philosophe, poète et activiste socialiste anglais, il s'est battu pour la reconnaissance des droits des femmes et des individus homosexuels. Ses écrits sur le « sexe intermédiaire » ont influencé le discours médical du début du XX^e siècle.

²⁵ Entomologiste et psychiatre suisse de la fin du XIX^e siècle, il est considéré comme un des pères de la psychiatrie.

²⁶ ODA, *Sei*, *op. cit.*, p. 54, 106 ; FURUKAWA, « Ren.ai to seiyoku no daisan teikoku », *op. cit.*, p. 115.

²⁷ FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex*, *op. cit.*, p. 106 ; FURUKAWA, « Ren.ai to seiyoku no daisan teikoku », *op. cit.*, pp. 120-121.

²⁸ FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex*, *op. cit.*, pp. 113-114.

sexualité²⁹. Il a notamment insisté sur le caractère pathologique de l'homosexualité et sur les dangers mentaux et physiques soi-disant provoqués par la masturbation³⁰. Sa carrière médicale a pris fin au printemps 1929, lorsqu'il a été radié de l'Ordre des médecins pour fraude. Ruiné, il a mis fin à ses jours durant l'été de la même année, alors qu'il faisait l'objet d'une enquête policière³¹.

Sawada Junjirô, de son côté, a également été considéré comme un grand spécialiste des pathologies sexuelles, mais n'a en réalité jamais étudié la psychiatrie ou la médecine, étant à l'origine un biologiste animalier³². Tout comme Habuto, il s'est presque exclusivement reposé sur les théories de Krafft-Ebing et a affiché une attitude particulièrement érotophobe³³.

À compter de la toute fin des années 1910 et jusqu'au début des années 1930, le monde éditorial japonais a été marqué par une spectaculaire augmentation en nombre d'écrits sur la sexualité³⁴. L'historien de la sexualité japonais Furukawa Makoto note à cet égard l'omniprésence des termes *seiyoku* ou *seikyôiku* dans les supports journalistiques de l'époque, allant des grands quotidiens, en passant par les revues généralistes et les revues féminines, jusqu'à la création de revues spécifiquement concentrées sur les questions de sexualité³⁵. En outre, le taux élevé d'alphabétisation, ainsi que l'augmentation du nombre de lecteurs ont permis une large diffusion des concepts sexologiques vulgarisés. Les médias de masse ont fait de la sexualité une question de société qui débordait du « cercle des spécialistes », abordée tant par les journalistes, que par les éducateurs des collèges et lycées, les bureaucrates ou les commentateurs sociaux³⁶. La création de revues spécialisées sur la sexualité avait pour objectif d'éduquer le grand public à la pratique d'une « bonne sexualité ». Ce souci d'atteindre les masses se retrouve jusque dans la forme des supports : un usage d'illustrations colorées, l'emploi d'un style mêlant à la fois termes scientifiques et explications vulgarisées, ou encore l'utilisation systématique des *furigana* dans les textes³⁷. D'un prix bon marché, entre 20 et 60 *sen* par numéro, les classes moyennes pouvaient aisément se les procurer. La revue *Sei* 性 (Sexualité) a été l'une des premières de ce genre à être créée en 1918. Son objectif était de

²⁹ DRISCOLL, *Absolute Erotic, Absolute Grotesque*, *op. cit.*, p. 152.

³⁰ FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex*, *op. cit.*, p. 106.

³¹ DRISCOLL, *Absolute Erotic, Absolute Grotesque*, *op. cit.*, p. 152.

³² *Ibid.*, pp. 152-153 ; FURUKAWA, « Ren.ai to seiyoku no daisan teikoku », *op. cit.*, p. 121.

³³ FURUKAWA, « Ren.ai to seiyoku no daisan teikoku », *op. cit.*, pp. 120-121.

³⁴ ODA, *Sei*, *op. cit.*, p. 54 ; FURUKAWA, « Dôsei 'ai' kô », *op. cit.*, pp. 201-207.

³⁵ FURUKAWA, « Ren.ai to seiyoku no daisan teikoku », *op. cit.*, pp. 116-117 ; FURUKAWA, « Sekushuariti no hen.yô », *op. cit.*, p. 47.

³⁶ FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex*, *op. cit.*, pp. 100, 102, 112 ; KAWAMURA, *Sekushuariti no kindai*, *op. cit.*, p. 12 ; AKAGAWA, *Sekushuariti no rekishi shakai gaku*, *op. cit.*, p. 49.

³⁷ Les *furigana* servent à donner la lecture des idéogrammes. FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex*, *op. cit.*, pp. 110-112.

promouvoir un savoir scientifique vulgarisé sur la sexualité. Elle a entre autres bénéficié de la contribution régulière de médecins, de journalistes, d'éducateurs de collèges et de lycées, de critiques littéraires, et même de quelques femmes intellectuelles³⁸. En décembre 1919, c'est au tour de la revue *Sei no kenkyû* 性の研究 (Recherches sur la sexualité) de voir le jour. Elle aussi avait pour ambition de diffuser un savoir sexuel populaire, et notamment de faire connaître les théories sexologiques européennes³⁹. En 1920, Habuto Eiji a également lancé sa propre revue, *Seiyoku to jinsei* 性欲と人生 (Le désir sexuel et la vie), qui a largement bénéficié de la notoriété de son éditeur. Les numéros étaient généralement organisés autour d'une thématique particulière, comme la prostitution, le désir sexuel féminin, ou encore les représentations de la sexualité dans les arts et la littérature. Les contributeurs de la revue étaient pour la plupart des médecins, des journalistes, des personnels hospitaliers ou des bureaucrates chargés des questions d'hygiène publique. La revue de Habuto a notamment contribué à répandre une vision érotophobe de la sexualité qui reposait sur les théories dégénératives européennes⁴⁰.

Bien que se réclamant du discours scientifique, la plupart de ces revues ont toutes fait l'expérience de la censure gouvernementale, leurs sujets étant généralement jugés par trop corrupteurs. Certains articles particulièrement mal perçus ont dû être retirés, quand ce ne sont pas des numéros entiers qui ont été interdits de publication : un moralisme d'État s'était éveillé en réaction à la focalisation des médias sur les psychopathologies sexuelles.

2. L'ÈRE DES « DESIRS SEXUELS DEVIANTS »

✚ La « déviance » : un nouveau phénomène médiatique

À compter des années 1920, les sujets touchant de près ou de loin à la sexualité n'ont cessé de faire l'objet d'un brouillage entre la moralité pudibonde du discours scientifique et le sensationnalisme des médias de masse. Le succès rencontré par les sujets sexuels auprès du

³⁸ *Ibid.*, p. 104.

³⁹ SAITÔ Hikaru 斎藤光, « *Hentai seiyoku kôwa. Hentai seiyoku no kenkyû*. Kaisetsu 『変態性欲講話』 『変態性欲の研究』 解説 » (Conférence sur les désirs sexuels déviants. Recherche sur les désirs sexuels déviants. Commentaire), dans *Kindai Nihon no sekushuariti 3. Hentai seiyoku to kindai shakai 2* 近代日本のセクシュアリティ 3 変態性欲と近代社会 2 (Sexualités du Japon moderne 3. Les désirs sexuels déviants et la société moderne 2), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2006, p. 2.

⁴⁰ FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex*, *op. cit.*, p. 106.

lectorat a poussé les médias à mettre en avant les scandales sexuels, si bien qu'il était parfois difficile de séparer le bon grain de l'ivraie. Selon l'historien japonais Saitô Hikaru, l'année 1921 a marqué un tournant décisif en raison de l'augmentation soudaine de publications sur les « désirs sexuels déviants » (*hentai seiyoku* 変態性欲)⁴¹.

Étymologiquement parlant, le terme « *hentai* 変態 » signifie un « changement de forme »⁴². Durant l'ère Meiji, il désignait le plus souvent un comportement bizarre, parfois en lien avec le domaine du paranormal. Il est à ce moment-là un terme scientifique utilisé seulement par les spécialistes. À compter de la fin des années 1910, il commence à se populariser sans toutefois connoter un lien exclusif avec les conduites sexuelles. Ce n'est qu'à partir de l'explosion des discours sur les psychopathologies sexuelles que sa signification s'est superposée à l'idée d'une sexualité anormale. La vulgarisation à large échelle du discours sexologique dans les médias de masse durant les années 1920 a contribué à populariser le terme, désormais surtout envisagé au travers du prisme restreint de la sexualité⁴³. Toutefois, Mark Driscoll note que la notion de *hentai* ne signifiait pas nécessairement un stigmate porté à l'encontre de sujets profilés comme anormaux. Les perversions sexuelles n'essentialisaient pas spécifiquement les identités sexuelles, elles résultaient plutôt d'effets produits par la condition moderne⁴⁴.

Pour Suzuki Sadami, le discours vulgarisé sur la sexualité est à mettre en relation directe avec la tendance *ero-guro-nansensu*, dont l'intérêt s'est porté sur l'« écart par rapport à la sexualité saine » et les « désirs excentriques qui sont au plus profond de l'être humain »⁴⁵. Toute cette production discursive élaborée dans un contexte marchand, regroupant tant les articles des revues générales que les revues de vulgarisation scientifique, s'insère dans ce que Furukawa Makoto nomme la « sexologie populaire » (*tsûzokuteki seiyokugaku* 通俗的性欲学), dont la focale s'est avant tout portée sur les « déviations »⁴⁶. C'est plus particulièrement sur cet ensemble discursif que notre étude porte son attention.

⁴¹ SAITÔ, « *Hentai seiyokukôwa. Hentai seiyoku no kenkyû*. Kaisetsu », *op. cit.*, pp. 2-3.

⁴² *Hen* 変 renvoie à l'idée de changement ou de transformation et *tai* 態 signifie la forme.

⁴³ Pour plus de détails sur *hentai*, cf. KANNO, *Hentai no jidai*, *op. cit.*, pp. 7-13, 16-29, 50-65, 68-83 ; MCLELLAND Mark J., « A Short History of Hentai », *Intersections : Gender, History and Culture in the Asian Context*, University of Wollongong, 2006, pp. 3-6 ; ODA, *Sei*, *op. cit.*, pp. 54-67 ; SAITÔ Hikaru 斎藤光, « Hentai – H 変態 – H » (Hentai – H), dans INOUE (dir.), *Sei no yôgo shû*, *op. cit.*, pp. 45-58.

⁴⁴ DRISCOLL, *Absolute Erotic, Absolute Grotesque*, *op. cit.*, p. 149.

⁴⁵ SUZUKI Sadami 鈴木貞見, « Ero-guro-nansensu no keifu エロ・グロ・ナンセンスの系譜 (Généalogie de la tendance *ero-guro-nansensu*) », *Taiyô Bessatsu Edogawa Ranpo no jidai* 太陽別冊「江戸川乱歩の時代」 (Numéro spécial de *Taiyô*. L'époque d'Edogawa Ranpo), n° 88, 1994, pp. 8-13.

⁴⁶ FURUKAWA, « Ren. ai to seiyoku no daisan teikoku », *op. cit.*, pp. 116-117.

✚ Nakamura Kokyô et la revue *Hentai shinri*

L'expression *hentai* s'est plus particulièrement popularisée dans les médias à la suite de plusieurs événements éditoriaux majeurs. D'une part, la publication en 1915 de l'ouvrage *Hentai seiyoku ron* de Habuto et Sawada, que nous avons déjà mentionné. D'autre part, la création de plusieurs revues portant spécifiquement sur les désirs sexuels déviants⁴⁷. La première d'entre elles s'intitule *Hentai shinri* 変態心理 (Psychologie déviante). Publiée mensuellement à partir d'octobre 1917 et comptabilisant cent trois numéros, elle a investi le champ médiatique pendant près d'une dizaine d'années jusqu'en octobre 1926⁴⁸. Elle a été créée à l'initiative du sexologue Nakamura Kokyô 中村古峽 (1881-1952), dont les travaux scientifiques étaient en opposition avec ce que Kanno Satomi nomme le courant Ebing⁴⁹. Diplômé en littérature anglaise de l'Université de Tôkyô en 1905, Nakamura a d'abord commencé une carrière de journaliste dans l'*Asahi* pendant quatre années. Passionné de psychologie, il est devenu le président de l'Association de psychiatrie japonaise (*Nihon seishin igaku kai* 日本精神医学会) à partir de juin 1917. Il a par la suite obtenu un titre de docteur en psychiatrie en 1928, se spécialisant dans le traitement de l'hystérie⁵⁰.

Nakamura a proposé une conception inédite de *hentai*. Comme il l'explique dans son ouvrage *Hentai shinri no kenkyû* 変態心理の研究 (Études des psychologies déviantes, 1919), celle-ci ne constitue pas en soi une pathologie. Selon lui, chaque individu possède en son for intérieur une déviance selon une variance d'échelle. La « psychologie déviante » (*hentai shinri* 変態心理) ne concerne pas seulement les maladies mentales (*seishinbyô* 精神病); elle invoque des éléments tant négatifs que positifs et ne s'insère pas dans un continuum manichéen. En ce sens, elle inclut tant les criminels, les malades mentaux, les faibles d'esprit que les « génies » (*tensai* 天才). Du point de vue de Nakamura, il est particulièrement difficile d'établir une différence entre la psychologie déviante et la « psychologie normale » (*futsû no shinri* 普通の

⁴⁷ SAITÔ, *Kindai Nihon no sekushuariti* 3, *op. cit.*, p. 1.

⁴⁸ SONE Hiroyoshi 曾根博義, « Kaisetsu : Kokoro no yami o hiroku. Nakamura Kokyô to *Hentai shinri* 解説 心の闇をひろく——中村古峽と『変態心理』 » (Commentaires : élargir les ténèbres de l'âme. Nakamura Kokyô et *Hentai shinri*), dans NAKAMURA Tamio 中村民男, *Hentai shinri. Kaisetsu, sômokuji, sakuin* 変態心理 解説・総目次・索引 (Psychologie déviante. Commentaires, sommaire complet, index), Tôkyô 東京, Fuji shuppan 不二出版, 1999, p. 5.

⁴⁹ KANNO, *Hentai no jidai*, *op. cit.*, pp. 20-21.

⁵⁰ DRISCOLL, *Absolute Erotic, Absolute Grotesque*, *op. cit.*, pp. 156-157.

心理) : la déviance dépasse simplement le cadre du normatif⁵¹. La question que pose Nakamura est de savoir comment définir ce qui constitue et délimite la norme⁵². Ici, la conception de la psychologie déviante ne se restreint pas seulement au domaine de la sexualité.

Hentai shinri a contribué à la diffusion d'un savoir psychologique, psychiatrique et psychanalytique destiné à un large lectorat issu de diverses couches sociales⁵³. Selon Mark Driscoll, cette revue a incontestablement été pionnière dans les thèmes abordés par la tendance *ero-guro-nansensu*⁵⁴. L'objectif de la revue était, selon l'éditorial du premier numéro (écrit par Nakamura lui-même), de placer une première pierre dans l'édification d'une psychiatrie proprement japonaise⁵⁵.

✚ Tanaka Kôgai et la revue *Hentai seiyoku*

La seconde revue spécialisée dans els « désirs sexuels déviants » a été créée à l'initiative du sexologue Tanaka Kôgai 田中香涯 (1874-1944). Il s'agit de *Hentai seiyoku* 変態性欲 (Désirs sexuels déviants), publiée mensuellement entre mai 1922 et juin 1925, pour un total de 36 numéros⁵⁶. Digne héritière de *Hentai shinri*, dont elle est souvent considérée comme la « petite sœur », elle a consisté en un support de vulgarisation des perversions sexuelles destiné aux masses. Tanaka Kôgai a été l'un des sexologues les plus influents de l'ère Taishô, notamment en raison de l'important succès commercial de ses écrits⁵⁷. Diplômé en médecine, il a par la suite été chargé de l'instruction médicale hygiénique et pathologique à l'Université de médecine de Taipei entre 1897 et 1906. Cette expérience professionnelle a été entrecoupée d'un séjour d'une année en Allemagne en 1900, avant qu'il ne devienne professeur de médecine à l'Université d'Ôsaka. Ces deux séjours à l'étranger – l'un dans l'Occident « civilisé », l'autre dans une colonie japonaise « à civiliser » – ont amené Tanaka à une connaissance aiguë des

⁵¹ NAKAMURA Kokyô 中村古峯, *Hentai shinri no kenkyû* 変態心理の研究 (Études des psychologies déviantes), Tôkyô 東京, Daidôkan shoten 大同館書店, 1919, p. 4.

⁵² *Ibid.*, p. 5.

⁵³ SONE, « Nakamura Kokyô to *Hentai shinri* », *op. cit.*, p. 5

⁵⁴ DRISCOLL, *Absolute Erotic, Absolute Grotesque*, *op. cit.*, p. 156.

⁵⁵ KANNO, *Hentai no jidai*, *op. cit.*, p. 22.

⁵⁶ SAITÔ Hikaru 斎藤光, « Kaisetsu. Gakujutsuteki to kairanteki no aida. *Hentai seiyoku* to Tanaka Kôgai 解説 学術的と壊乱的の間——『変態性欲』と田中香涯 » (Commentaire. Entre science et corruption – *Hentai seiyoku* et Tanaka Kôgai), dans *Hentai seiyoku. Kaisetsu, sômokuji* 『変態性欲』 解説/総目次 (*Hentai seiyoku*. Commentaire et sommaire), Tôkyô 東京, Fuji shuppan 不二出版, 2002, p. 13.

⁵⁷ DRISCOLL, “Seeds and (Nest) Eggs of Empire”, *op. cit.*, p. 205 ; KAWAMURA, *Sekushuarite no kindai*, *op. cit.*, p. 151.

discours sexologiques allemands et à une vision de la sexualité empreinte de colonialisme⁵⁸. Néanmoins, à la différence de Habuto ou de Sawada, Tanaka percevait les désirs sexuels déviants comme une part intégrante de l'*individu moderne*. Il a tenu une position fermement critique à l'égard de la vision phobique de la sexologie occidentale, qu'il considérait comme imprégnée de considérations morales chrétiennes pudibondes. À ses dires, l'être humain était en permanence incité par des « impulsions » (*shôdô* 衝動) induites par la civilisation moderne. Le capitalisme générait de nouvelles affections et de nouveaux plaisirs irrépressibles qui n'étaient pas moralement répréhensibles. À cet égard, le Japon occupait selon lui une position particulière puisqu'il était étranger à la tradition chrétienne, ce qui lui permettait de pleinement embrasser les nouvelles sensibilités érotiques engendrées par la modernité. S'éloignant des préceptes occidentaux, Tanaka a promu une attitude scientifique libérale à l'égard de la sexualité⁵⁹. Sexologue aux écrits prolifiques, il avait, avant de créer sa propre revue sexologique, contribué à de nombreuses reprises à la revue *Hentai shinri* de Nakamura Kokyô. La relation de filiation entre les deux hommes n'est cependant pas clairement établie, bien que décelable dans leurs écrits⁶⁰. Annoncée comme la « meilleure revue de recherche autour des questions de sexualité » (*sei no mondai kenkyû no saikôkyû zasshi* 性之問題研究の最高級雑誌) au moment de sa parution⁶¹, *Hentai seiyoku* s'inscrivait en réaction par rapport à ses rivales néophytes, telles que *Sei no kenkyû* ou *Sei*, dont la direction éditoriale était tenue par des contributeurs non spécialistes⁶².

À la différence de *Hentai shinri*, la notion de déviance telle qu'elle est abordée par Tanaka ne s'inscrit plus dans une démarche généralisante et générique, mais se restreint aux seules conduites sexuelles, dont elle se fait la spécialité. En outre, si la première laissait une large place aux contributeurs extérieurs, les articles de la seconde ont pratiquement été exclusivement écrits par Tanaka lui-même, à quelques exceptions⁶³. Malgré son statut scientifique, *Hentai seiyoku* a été de nombreuses fois victime de la censure par le ministère de l'Intérieur, jugeant certaines de ses publications « corruptives à l'encontre des mœurs » (*fûzoku kairan* 風俗壊乱)⁶⁴. Quoiqu'il en soit, la revue a bénéficié d'un statut de référence scientifique au sein des cercles de médecine du début des années 1920, puis a par la suite été portée aux nues par les

⁵⁸ DRISCOLL, "Seeds and (Nest) Eggs of Empire", *op. cit.*, pp. 206, 222.

⁵⁹ DRISCOLL, *Absolute Erotic, Absolute Grotesque*, *op. cit.*, p. 150.

⁶⁰ SAITÔ, « *Hentai seiyoku* to Tanaka Kôgai », *op. cit.*, pp. 9-11.

⁶¹ *Ibid.*, p. 7.

⁶² *Ibid.*, pp. 8-9.

⁶³ *Ibid.*, p. 14.

⁶⁴ *Ibid.*, pp. 16-17.

intellectuels de la tendance *ero-guro-nansensu*. Elle demeure à ce jour sans doute l'une des plus importantes sources du discours sexologique populaire⁶⁵.

Comme nous l'avons vu, les discours modernes sur la sexualité ont constitué un ensemble hétéroclite d'une production discursive allant de préoccupations hygiénistes, en passant par l'éducation sexuelle, jusqu'aux psychopathologies. Cette dernière thématique a occupé un large pan de l'intérêt médiatique et a notamment porté son dévolu sur le travestissement.

3. L'AVENEMENT DU DISCOURS SUR L'HOMOSEXUALITE (*DOSEIAI*)

Parmi l'ensemble des désirs sexuels déviants, aucune n'a autant focalisé l'attention du discours sexologique – et médiatique – que les relations sexuelles entre individus de même sexe. Ce qui avait relevé de pratiques normatives – sous certaines conditions – entre hommes durant la période d'Edo et qui avait été largement dépeint, voire glorifié, dans les arts et la littérature prémodernes était devenu à compter de l'ère Meiji un acte contraire à la « civilisation » et moralement répréhensible. À compter des années 1920, cependant, l'homosexualité est devenue un mal caractéristique de la modernité dont l'exclusion de la norme des conduites sexuelles a reposé sur le primat d'un « instinct naturel de l'hétérosexualité » (*ryôsei kan no honnô* 両性間の本能) justifié par son but procréatif⁶⁶. C'est dans ce contexte que le travestissement masculin a été envisagé comme une perversion sexuelle qui impliquait une effémination indissociable de l'homosexualité masculine. Il convient toutefois de manipuler le concept d'homosexualité avec précaution, car il n'est ni anhistorique, ni universel⁶⁷.

⁶⁵ DRISCOLL, *Absolute Erotic, Absolute Grotesque*, *op. cit.*, p. 151.

⁶⁶ AKAGAWA, *Sekushuariti no rekishi shakaigaku*, *op. cit.*, p. 166.

⁶⁷ KOSOFKY-SEDGWICK, *Epistemology of the Closet*, *op. cit.*, p. 44-47 ; HALPERIN David M., *How to Do the History of Homosexuality*, Chicago, University of Chicago Press, 2002, pp. 109-110.

✚ La pluralité des conceptualisation de l'homosexualité dans les discours sexologiques européens

Le terme homosexualité est un néologisme inventé en 1869 par le journaliste autrichien Karl-Maria Benkert (1824-1882)⁶⁸. Il est composé du préfixe grec *homos*, qui signifie « semblable », et de la racine latine *sexus*, désignant le « sexe anatomique ». Cet assemblage a résulté en un terme scientifique en apparence crédible⁶⁹.

Néanmoins, la fin du XIX^e siècle se caractérise par une effervescence intellectuelle à l'égard des conduites homosexuelles, qui a vu proliférer une quantité prodigieuse d'écrits à ce sujet, la plupart fondant leurs définitions sur des aprioris et des observations minimales. Les expressions qui désignaient les conduites homoérotiques qui avaient été jusqu'à présent utilisées par la surveillance morale religieuse ont laissé place aux terminologies sexologiques, plus à même de décrire « scientifiquement » les phénomènes sexuels⁷⁰. Ces innombrables textes font montre de nombreuses contradictions théoriques, incarnées par les néologismes créés à cet effet : « homosexualité », « inversion », « uranisme », « unisexualité », « hermaphroditisme psychique », « sentiment sexuel contraire », « sexe intermédiaire », etc. Les dénominations sont nombreuses et les discours parfois antinomiques, d'autant plus que, comme le rappelle Sylvie Chaperon, leurs usages servaient le jeu des rivalités entre nations européennes pour le monopole de la politique du savoir⁷¹.

En outre, le rapprochement entre effémination et homosexualité apparaît comme un produit de la modernité. En effet, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le stigmate de l'efféminement visait les hommes qui passaient trop de temps en compagnie des femmes, jusqu'à emprunter de façon caricaturale leur caractère physique et moral. Le stéréotype de l'efféminé renvoyait souvent à un aristocrate libertin et soumis à l'influence de ses amantes, et donc, sans rapport avec un homoérotisme *per se*⁷². La transformation paradigmatique de l'effémination pensée en termes d'*inversion sexuelle* a pris naissance à compter de la publication de l'article « Le

⁶⁸ Inventeur des termes « homosexuel », « homosexualité » et « normalesexuel », il est une des grandes figures du militantisme allemand qui s'est érigée contre le §175 du Code prussien qui pénalisait la pratique de la sodomie entre hommes. Il a été un des premiers à percevoir l'homosexualité comme innée à une époque où elle était perçue comme un vice moral.

⁶⁹ FURUKAWA Makoto 古川誠, « Dôsei 'ai' kô 同性「愛」考 » (Une étude sur l'homosexualité), *Imago イメージ* (Imago), vol. 6, n° 12, 1995, pp. 201-202.

⁷⁰ BULLOUGH, BULLOUGH, *Cross Dressing, Sex and Gender*, op. cit., p. 203.

⁷¹ CHAPERON Sylvie, *Les origines de la sexologie, 1850-1900*, Paris, Payot, 2012, p. 130.

⁷² David Halperin note toutefois que l'efféminement a constitué un élément important des cultures pré-homosexuelles. De nos jours, il est un élément quasi central de l'identité gay, car perçu comme une forme de résistance vis-à-vis de l'ordre hétérosexuel. HALPERIN, *How to Do the History of Homosexuality*, op. cit., pp. 110-113.

sentiment sexuel contraire » (*Die Conträre Sexualempfindung*, 1869)⁷³ de Carl Friedrich Otto Westphal (1833-1890), aliéniste et professeur en neurologie à l'Université de médecine de Berlin. La théorie de l'inversion de Westphal reposait pour beaucoup sur la médecine légale de la première moitié du XIX^e siècle. L'*inverti* souffre d'un sens sexuel contraire inné et héréditaire⁷⁴. Puisqu'hommes et femmes étaient nécessairement voués à l'acte de la procréation et qu'ils étaient envisagés comme complémentaires, l'attraction sexuelle pour un individu de même sexe ne pouvait provenir que d'une inversion du comportement sexuel naturel⁷⁵.

À partir de là, les représentations des invertis se sont superposées à celles de « mâles efféminés qui se fréquent[ai]ent dans des cultures urbaines illicites »⁷⁶. Car, pour la sexologie, l'inversion constituait un phénomène urbain. La ville moderne, développée en conséquence de l'industrialisation, était envisagée comme un espace de promiscuité susceptible d'engendrer le vice. Les conduites homosexuelles rejoignaient un ensemble de considérations sur les dégradations morales induites par la Révolution industrielle et se confondaient avec la prostitution, le vol et l'homicide⁷⁷. Du point de vue de la science, cette « anomalie sexuelle » apportait une réponse rationnelle aux maux sociaux – réels ou imaginaires – dont souffrait l'Occident (criminalité, maladies, dépeuplement...) ⁷⁸. Selon Colin Spencer, la théorie dégénérative des perversions sexuelles a servi de prétexte au contrôle social et politique des États-nations occidentaux, dans la mesure où elle a permis de justifier des maux sociaux qui ne se recoupaient pourtant pas entre nations⁷⁹. Discrediter une partie de la population via le concept de dégénérescence permettait un meilleur contrôle de la procréation et des populations via la mise en place du concept d'hygiène publique⁸⁰.

⁷³ WESTPHAL Karl, « Die Conträre Sexualempfindung; Symptom einer neuropatischen (psychopathischen) Zustandes », *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, Berlin, August Hirschwald, 1869, pp. 73-108, cité dans CHAPERON, *Les origines de la sexologie*, op. cit., p. 119.

⁷⁴ CHAPERON, *Les origines de la sexologie*, op. cit., pp. 119-120.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 125 ; TAMAGNE, *Histoire de l'homosexualité en Europe*, op. cit., p. 233.

⁷⁶ TRUMBACH Randolph, "Gender and the Homosexual Role in Modern Western Culture: The 18th and 19th Centuries Compared", in ALTMAN Dennis, VAN DER MEER Theo, VAN KOOTEN NIEKERK Anja (dir.), *Homosexuality, which Homosexuality? International Conference on Gay and Lesbian History*, Londres, GMP, 1989, pp. 149-169, cité dans BRIKI Malik, *Psychiatrie et homosexualité. Lectures médicales et juridiques de l'homosexualité dans les sociétés occidentales de 1850 à nos jours*, Franche-Comté, Presses universitaires de Franche-Comté, 2009, p. 42 ; REVENIN, "Homosexualité et virilité", op. cit., p. 380

⁷⁷ BRIKI, *Psychiatrie et homosexualité*, op. cit., p. 42.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 49.

⁷⁹ Pour la France, il s'agit de contrer le déclin de la natalité et de combattre l'accroissement du taux de criminalité et d'alcoolisme. En Grande-Bretagne, le discours homophobe a servi à mettre à mal les crises agricole et ouvrière qui effrayaient les classes moyennes et supérieures, tandis que les États-Unis s'en sont servis afin de combattre les formes d'immigration qui menaçaient la domination protestante. SPENCER Colin (trad. Olivier SULMON), *Histoire de l'homosexualité de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Le pré aux clercs, 1998 (1996), pp. 338-339, cité dans BRIKI, *Psychiatrie et homosexualité*, op. cit., p. 59.

⁸⁰ BRIKI, *Psychiatrie et homosexualité*, op. cit., p. 57.

✚ La conceptualisation de l'homosexualité (*dôseiai*) au Japon

Au Japon, tout comme en Europe, l'homosexualité en tant qu'*identité sexuelle* est née du discours de la sexologie. Pour ce faire, cette dernière s'est défaite des vocables prémodernes *nanshoku* et *wakashudô*, ou du terme juridique moderne *keikan* (sodomie), au profit du néologisme *dôseiai* 同性愛 (littéralement « amour pour le même sexe »), une traduction directe d'« homosexualité ». Si l'imputation de la création de ce terme demeure inconnue⁸¹, il ne fait cependant aucun doute de son origine scientifique, que les sexologues ont opposée au caractère « irrationnel » (*fugôri* 不合理), « non scientifique » (*hikagakuteki* 非科学的) et « folklorique » (*dozokuteki* 土俗的) du vocabulaire prémoderne⁸². De même, le vocable juridique *keikan* du début de l'ère Meiji ne désignait qu'un acte sexuel illicite sans rendre compte d'une psychopathologisation, il n'a donc pas été retenu par la sexologie.

Si la constitution du discours sexologique nous rappelle la désormais célèbre formule de Foucault : « L'homosexualité est apparue comme une des figures de la sexualité lorsqu'elle a été rabattue de la pratique de la sodomie sur une sorte d'androgynie intérieure, un hermaphrodisme de l'âme. Le sodomite était un relaps, l'homosexuel est maintenant une espèce »⁸³, il nous faut toutefois la nuancer dans le cas japonais, dans la mesure où les façons de considérer les conduites homoérotiques sont cette fois-ci passées du statut de pratique sexuelle comme une autre à une identité physiologiquement et psychologiquement anormale. De fait, *dôseiai* ne saurait recouper une sémantique totalement similaire à l'homosexualité de l'aire judéo-chrétienne. La notion japonaise convoque en effet ses propres « connotations et nuances »⁸⁴, plus particulièrement une négociation entre un héritage autochtone de conduites sexuelles non hostile aux pratiques homoérotiques entre hommes, face à un ensemble de « connaissances scientifiques qui transcendent les frontières nationales et culturelles et dans lesquelles la sexualité entre hommes possédait une valeur particulièrement négative »⁸⁵.

Tout comme en Europe, la notion d'homosexualité a été retranscrite au travers de nombreux termes – eux-mêmes inspirés des nomenclatures médicales européennes – tels que *dôseiteki naru jôyoku* 同性的なる情欲 (désir sensuel pour le même sexe), *dôseiteki shikijô* 同

⁸¹ FURUKAWA, « Dôsei 'ai' kô », *op. cit.*, p. 206.

⁸² TAKADA Giichirô 高田義一郎, *Hentai seiyoku kô* 変態性欲考 (Considérations sur les désirs sexuels déviants), Tôkyô 東京, Bukyôsha 武俠社, 1931, pp. 211-212 ; MORITA Yûshû 守田有秋, *Dôseiai no kenkyû* 同性愛の研究 (Étude sur l'homosexualité), Chiba 千葉, Jinsei sôzôsha 人生創造社, 1931, p. 17.

⁸³ FOUCAULT, *La volonté de savoir*, *op. cit.*, p. 164.

⁸⁴ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 5.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 21.

性的色情 (désir érotique pour le même sexe), *dôseiteki jôkô* 同性的情交 (rapport sexuel avec le même sexe), *dôsei no koi* 同性の恋 (passion homosexuelle), *dôsei ren.ai* 同性恋愛 (amour homosexuel)⁸⁶... Par trop restrictifs dans leurs acceptions, ces vocables se sont inclinés face à *dôseiai* qui reflétait sans doute de façon plus pertinente les transformations induites par le paradigme moderne de la *sexualité*, notamment la dichotomie complémentaire entre le sexe féminin et masculin. En outre, le terme permettait de rendre compte à la fois de l'homosexualité masculine *et* féminine.

Jusqu'alors un impensé sexuel, l'homosexualité féminine est devenue un enjeu social à compter de 1911 à la suite de l'affaire Sone Sadako et Okamura Tamae qui avait mis en scène le double suicide amoureux (*jôshi* 情死 ou *shinjû* 心中)⁸⁷ de ces deux jeunes filles de bonnes familles issues d'une école supérieure pour filles, lequel avait été relayé dans la plupart des quotidiens de l'époque⁸⁸. Il semblait désormais indispensable pour la langue japonaise de se doter d'un terme qui regroupe tant les expériences sexuelles entre hommes qu'entre femmes⁸⁹, et ce, selon une logique d'*identité sexuelle* génératrice d'une nouvelle subjectivité d'individus : les *dôseiaisha* 同性愛者 (homosexuel.les).

Alors que les conduites homoérotiques entre hommes durant l'ère Meiji se sont pour beaucoup reposées sur celles du *nanshoku* de la classe guerrière d'Edo, les sources d'époque révélant le caractère répandu des relations intimes entre élèves dans les lycées et les universités (fondées sur le vocabulaire prémoderne pour exprimer tant leurs sentiments que leur rôle au sein de relations codifiées)⁹⁰, ce modèle semble avoir disparu à l'aube du XX^e siècle pour laisser place à celui de l'*effémination*⁹¹. Ce basculement paradigmatique de la pratique homoérotique à l'identité homosexuelle peut aisément s'expliquer par la propagation dans les médias du

⁸⁶ FURUKAWA, « Dôsei 'ai' kô », *op. cit.*, pp. 203-206.

⁸⁷ Le double suicide amoureux est un thème récurrent de la littérature japonaise prémoderne. Il met généralement en scène deux amants (souvent un samouraï et une courtisane des quartiers rouges) dont l'amour est contraire aux conventions sociales. La mort apparaît comme la seule issue possible afin de ne trahir ni ses sentiments ni son devoir moral.

⁸⁸ AKAEDA Kanako 赤枝香奈子, *Kindai Nihon ni okeru onna dôshi no shinmitsu na kankei* 近代日本における女同士の親密な関係 (Les rapports d'intimité entre femmes dans le Japon moderne), Tôkyô 東京, Kakukawa gakugei shuppan 角川学芸出版, 2011, p. 104 ; PFLUGFELDER Gregory M., « 'S' is for Sister: Schoolgirl Intimacy and 'Same-Sex Love' in Early Twentieth-Century Japan », in MOLONY, UNO (dir.), *Gendering Modern Japanese History*, *op. cit.*, p. 184.

⁸⁹ FURUKAWA, « Dôsei 'ai' kô », *op. cit.*, pp. 206-207.

⁹⁰ FURUKAWA, « Sekushuariti no hen.yô », *op. cit.*, pp. 31-35 ; ODA, *Sei*, *op. cit.*, pp. 60-61.

⁹¹ FURUKAWA Makoto 古川誠, « Kaisetsu. Dai 1, 2 kan oyobi dai 3 kan 'Keikan-zai jidai no kanren shinbun kiji' 解説 第1・2巻及び第3巻 「鶏姦罪時代に関連新聞記事」 (Commentaires des volumes 1 et 2, ainsi que sur la partie « Articles de presse de la période du délit de sodomie » du volume 3), dans FURUKAWA Makoto 古川誠, AKAEDA Kanako 赤枝香奈子 (dir.), *Senzenki dôseiai kanren bunken shûsei. Henshû fukkoku ban. Daisankan* 戦前期同性愛関連文献集成 編集復刻版 第3巻 (Collection d'écrits relatifs à l'homosexualité durant la période d'avant-guerre. Rééditions. Vol. 3), Tôkyô 東京, Fuji shuppan 不二出版, 2006, p. 6.

concept d'*inversion sexuelle*. En effet, le discours sur *dôseiai* a fait l'objet d'une attention toute particulière parmi les tenants de la sexologie populaire des années 1920 et 1930. Reposant sur les observations des médecins européens, les *dôseiaisha* (hommes) ont tantôt été caractérisés comme possesseurs d'attributs féminins (comme l'indolence, la faiblesse musculaire ou le désir de travestissement), tantôt comme les représentants d'un « troisième sexe » (ni homme, ni femme), tantôt comme les personnifications d'un « sexe complexe » mêlant des traits masculins et féminins (avec une prédominance du féminin sur le masculin). La question qui taraudait les tenants de la sexologie était notamment de savoir si l'homosexualité était acquise ou innée⁹². L'ensemble des discours sexologiques japonais a produit une littérature foisonnante et parfois contradictoire, mais s'entendant sur la question d'une psychiatrisation des conduites homosexuelles, dont les effets s'avèrent à terme physiologiques. Au regard de la multiplicité et de la diversité des discours japonais sur *dôseiai*, il serait dans tous les cas par trop simpliste de les percevoir comme le produit d'un simple transfert culturel de l'homosexualité européenne⁹³.

Attelons-nous désormais à l'analyse des nosographies japonaises du travestissement masculin, qui ne peuvent être dissociées des discours sur *dôseiai*.

II. LE TRAVESTISSEMENT MASCULIN DANS LES NOSOGRAPHIES SEXOLOGIQUES : UN DEGRÉ EXTREME D'HOMOSEXUALITÉ

Le travestissement est un élément sans exception mentionné dans les nosographies de *dôseiai*. Sa pratique dérange en ce qu'elle subvertit la catégorisation du genre, mais sans pour autant se reposer sur des marqueurs anatomiques de sexuation. Sur ces fondements biologiques, les spécialistes – pour certains autoproclamés – différencient le travestissement de l'hermaphrodisme (*futanari* 半男女 parfois 半男半女 ou *han.in.yô* 半陰陽)⁹⁴ qui, lui, repose sur une indistinction sexuée de l'appareil génital⁹⁵. Le primat biologique apparaît ainsi au

⁹² PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, pp. 259-260.

⁹³ FURUKAWA Makoto 古川誠, AKAEDA Kanako 赤枝香奈子, « Kaisetsu 解説 » (Commentaires), dans FURUKAWA, AKAEDA (dir.), *Senzenki dôseiai kanren bunken shûsei henshû* 3, *op. cit.*, p. 1.

⁹⁴ *Futanari* est plutôt vernaculaire, tandis que *han.in.yô* a une valeur plus scientifique.

⁹⁵ Le traité japonais moderne sur l'hermaphrodisme le plus connu est celui du journaliste et historien des médias Miyatake Gaikotsu 宮武外骨 (1867-1955). MIYATAKE Gaikotsu 宮武外骨, *Futanari kô* 半男女考 (Étude de l'hermaphrodisme), Tôkyô 東京, Hankyôdô 半狂堂, 1922.

fondement de toute catégorisation de « désirs sexuels déviants » mettant en cause le processus du genre. À quoi donc est dû le travestissement s'il ne repose pas sur l'observation d'une indécision sexuée ? Les théories apportent pour la plupart – encore une fois – une réponse biologique (qui reposait en réalité sur des interprétations socio-culturelle situées) prenant appui sur l'observation d'indices de sexuation secondaires : une *effémination* physiologique et/ou psychique qui se nourrissait des théories européennes sur l'*inversion sexuelle*, le « troisième sexe » ou le sexe intermédiaire.

1. LE MODELE DEL'INVERSION SEXUELLE

✚ Habuto Eiji et les degrés d'effémination krafftien

La conception du travestissement comme expression d'une *inversion sexuelle*, telle qu'elle a été envisagée par Krafft-Ebing, constitue une des théories dominantes chez les sexologues japonais modernes. Ce que Krafft-Ebing désigne par une « inversion du désir sexuel » correspond pour lui à une maladie mentale, une « souillure de l'esprit ». Dans ce cas, les « invertis » sont envisagés comme des malades qui nécessitent une guérison. Le travestissement résulte d'une *effémination* psychologique congénitale (à la source même de l'homosexualité) décelable dès l'enfance : préférence pour la compagnie des petites filles et les activités « féminines » (couture, cuisine, ménage), répugnance à se sociabiliser comme des hommes (fumer du tabac, boire de l'alcool, faire du sport). Sur ces fondements, le travestissement fait figure de symptôme d'*inversion sexuelle* parmi d'autres⁹⁶.

Habuto Eiji a probablement été le sexologue japonais qui a été le plus influencé par les théories de Krafft-Ebing. Il reprend sa taxinomie qu'il se contente la plupart du temps de traduire en japonais, ne cessant de répéter combien le phénomène de l'inversion sexuelle (*tentô seiyoku* 顛倒性欲) est le plus mystérieux parmi l'ensemble des désirs sexuels déviants, dans le même temps qu'une marque de « dégénérescence » (*taihai* 頹廢)⁹⁷. Habuto se fonde sur la

⁹⁶ CALIFIA, *Le mouvement transgenre*, op. cit., pp. 204-207.

⁹⁷ HABUTO Eiji 羽太銳治, *Sei oyobi seiyoku no kenkyū* 性及性欲の研究 (Études sur le sexe et le désir sexuel), Tôkyô 東京, Maeda shoten shuppanbu 前田書店出版部, 1920, p. 37 ; HABUTO Eiji 羽太銳治, *Kindai seiyokugaku* 近代性欲学 (Études des désirs sexuels modernes), Tôkyô 東京, Hakubunkan 博文館, 1922, p. 187 ; HABUTO Eiji 羽太銳治, *Hentai seiyoku no kenkyū* 変態性欲の研究 (Étude des désirs sexuels déviants), Tôkyô 東京, Gakugei shoin 学芸書院, 1921, p. 156.

distinction krafftienne entre le « désir homosexuel congénital » (*sentensei dôsei kan seiyoku* 先天性同性間性欲), développé de façon spontanée, sans incitation extérieure et de qualité innée, et le « désir homosexuel acquis » (*kôtensei dôsei kan seiyoku* 後天性同性間性欲), qui résulte de déclencheurs externes au cours d'une vie sexuelle « normale » (*seijô* 正常)⁹⁸. Cette seconde forme d'homosexualité se rencontre plus particulièrement dans des espaces homosociaux clos, comme les prisons, les internats et les équipages de bateau. Elle est temporaire tant que le désir hétérosexuel ne peut être assouvi⁹⁹.

L'homosexualité acquise et l'homosexualité congénitale sont toutes les deux divisées en quatre « classes » (*kaikyû* 階級) qui correspondent chacune à des degrés de pathologie. La sévérité dépend du taux d'effémination, qui pousse à adopter une « position féminine » (*joseiteki tachiba* 女性的立場) durant l'acte sexuel¹⁰⁰. Nous reprenons ici les taxinomies krafftienes telles qu'elles apparaissent dans la traduction française de *Psychopathia sexualis* de 1895¹⁰¹.

Pour ce qui est de l'homosexualité acquise, son premier stade correspond à l'« inversion simple du sens sexuel » (*tentôteki dôsei kan seiyoku* 転倒的同性間性欲), un désir homosexuel passager¹⁰². Le deuxième degré renvoie à l'« *eviratio* » (*dansei dakka* 男性脱化), transitoire et issu soit de « profonds changements du tempérament », soit d'une « impuissance » (*in.i* 陰萎), qui incitent à adopter une position de pénétré durant l'acte sexuel (et dont la pratique répétée conduit à une forme *congénitale* d'homosexualité !)¹⁰³. Le troisième degré s'apparente à la « transition vers la *metamorphosis sexualis paranoïca* » (*henshitsuisei seiyoku hentai e no ikô kyû* 偏執性性欲変態への移行級) : la « sensation compulsive » (*kyôhakuteki na kankaku* 強迫的な感覚) d'être une personne de l'autre sexe¹⁰⁴. Enfin, le degré le plus élevé est la « *metamorphosis sexualis paranoïca* » (*henshitsuisei seiyoku hentai* 偏執性性欲変態) : une transformation aussi bien mentale que physique dans le sexe opposé¹⁰⁵.

⁹⁸ HABUTO, *Hentai seiyoku no kenkyû*, *op. cit.*, pp. 156-157 ; HABUTO Eiji 羽太鋭治, *Seishokuki oyobi seiyoku zensho* 生殖器及性欲全書 (Traité sur les organes génitaux et les désirs sexuels), Tôkyô 東京, Seihôdô 盛芳堂, 1926, p. 247.

⁹⁹ HABUTO, *Hentai seiyoku no kenkyû*, *op. cit.*, pp. 158-159.

¹⁰⁰ HABUTO Eiji 羽太鋭治, *Ippan seiyoku gaku : kyôiku shiryô* 一般性欲学 : 教育資料 (Études générales des désirs sexuels : sources éducatives), Tôkyô 東京, Jitsugyô no Nihonsha 実業之日本社, 1920, pp. 239-240.

¹⁰¹ KRAFFT-EBING Richard von (trad. Émile LAURENT, Sigismond CSAPO), *Psychopathia sexualis*, Paris, éd. Georges Carré, 1895 (1886).

¹⁰² HABUTO, *Hentai seiyoku no kenkyû*, *op. cit.*, p. 163.

¹⁰³ *Ibid.*, pp. 163-164.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 167.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 168.

De son côté, l'homosexualité congénitale se compose de quatre catégories en écho à l'homosexualité acquise. Tout d'abord, l'« hermaphrodite psychique » (*seishinteki han.in.yôsha* 精神的半陰陽者), qui bien qu'attiré par les individus du même sexe n'en est pas moins capable d'avoir des rapports sexuels occasionnels avec des femmes. Guérissable dans les cas les moins prononcés, il constitue le type d'homosexualité congénitale le plus représenté en nombre¹⁰⁶. Le degré supérieur correspond à l'« uraniste » (*dôsei seiyokusha* 同性性欲者 ou *ûruningu* ウールニング), c'est-à-dire un « inverti sexuel congénital qui possède un désir sexuel féminin pour les hommes » (*joshi to shite danshi ni tai suru seiyoku o yû suru sententeki tentô seiyokusha* 女子として男子に対する性欲を有する先天的顛倒性欲者). Son désir se porte à l'égard d'« hommes virils » (*otoko rashiki otoko* 男らしき男), ce qui le pousse à prendre une position féminine lors des rapports sexuels, mais en affichant néanmoins une allure masculine dans son quotidien¹⁰⁷. Les deux degrés supérieurs que sont l'« effémination » (*joseiteki danshi* 女性的男子) et l'« androgynie » (*joka* 女化 ou *joseika* 女性化) convoquent tous les deux le travestissement comme un symptôme d'un « désir sexuel pathologique » (*byôteki seiyoku* 病的性欲) et « contre-nature » (*fushizen* 不自然)¹⁰⁸. Ils se distinguent par leur degré d'effémination physiologique.

Les « efféminés » (*joseiteki dansei* 女性的男性) posséderaient une physiologie masculine assortie d'une psyché féminine, visible dès la petite enfance¹⁰⁹. Le travestissement découle directement du sentiment d'être une femme.

Ce que préfèrent le plus les efféminés, c'est de se travestir en femme. Tant que les circonstances le leur permettent, ils aspirent toujours à se travestir et à être perçus comme des femmes. En outre, leur besoin d'être aimé par un amant (homme) est presque instinctif, de la même façon qu'une femme a besoin d'être aimée par l'homme qu'elle aime. Par conséquent, ils s'efforcent de ressembler à des femmes, tant dans leur démarche, leur attitude, leurs vêtements, leur voix ou leur langage.¹¹⁰

Habuto se repose sur une perspective genrée de la sexualité. Les efféminés portent naturellement leur dévolu sur des hommes virils et n'ont aucun désir pour leurs comparses. Leur rôle sexuel est féminin, adoptant une position « passive » (*judôteki* 受動的). Néanmoins,

¹⁰⁶ HABUTO, *Hentai seiyoku no kenkyû*, op. cit., pp. 178-180.

¹⁰⁷ *Ibid.*, pp. 181-184.

¹⁰⁸ HABUTO, *Sei oyobi seiyoku no kenkyû*, op. cit., pp. 37-40.

¹⁰⁹ HABUTO, *Seishokuki oyobi seiyokuzensho*, op. cit., pp. 250-251.

¹¹⁰ 「女性的男子の最も好む處のものは女装をなす事で、事情の許す限りは常に女装して女子と見られん事を熱望する。又愛人(男)に可愛がられようとする要求は殆ど本能的で、其れはちょうど女性が其の愛する男に可愛がられようとするのと同然である。従ってその歩行、姿勢、衣服の着こなし、音声、言語等も女子に近いようにと努力する。」 HABUTO, *Hentai seiyoku no kenkyû*, op. cit., p. 185.

Habuto déclare que la plupart des amours des « travestis » sont platoniques, leur niant une réelle activité sexuelle¹¹¹.

Cette taxinomie du travestissement se retrouve également chez d'autres auteurs, à l'instar de l'éditorialiste Takahashi Hokudô 高橋北堂 (?-?). Ce dernier reprend lui aussi les observations de Krafft-Ebing, qu'il se contente de traduire en japonais :

Ce que ce type d'individu préfère, c'est se travestir en femme. Autant que les circonstances le leur permettent, ils s'habillent toujours de façon féminine et souhaitent ressembler à des femmes. Afin de gagner le cœur des hommes dont ils sont épris, ils s'efforcent autant que faire se peut de sourire et de hausser leurs sourcils [de façon féminine]. Ainsi, ce type d'individu a également le sentiment d'appartenir à la gent féminine et ressent de la répulsion pour les [vraies] femmes.¹¹²

Nous ne disposons que de peu de renseignements sur cet auteur, si ce n'est qu'il n'a consacré que cet unique essai aux « désirs sexuels déviants », lequel s'insère dans un vaste projet éditorial intitulé *Seiyoku kenkyû sôsho* 性欲研究叢書 (Collection d'études sur le désir sexuel, 1922), en collaboration avec Habuto Eiji, Sawada Junjirô ou Tanaka Kôgai¹¹³. La réception du modèle krafftien n'a donc pas été le seul fait des médecins ou des psychiatres.

Le travestissement est également associé pour Habuto au quatrième stade de l'homosexualité congénitale, l'androgynie, qui consiste en l'affliction « la plus avancée » (*mottomo susunda mono* 最も進んだもの) et le « syndrome le plus lourd de l'inversion sexuelle » (*tentôteki seiyoku no saichôshô* 転倒的性欲の最重症). Dans ce cas, l'effémination atteint un degré tel qu'elle affecte jusqu'à la « formation de l'ossature », la « forme du visage », ou encore la « tessiture de la voix », « transformant [physiquement les hommes] en femme » (*josei no gotoku henka shita* 女性の如く変化した). Elle ne diffère de l'hermaphrodisme que de la seule absence de malformation ou de lésion de l'appareil génital¹¹⁴.

Les invertis sexuels de cette classe présentent une constitution physique féminine. Il est usuel que leur constitution physique masculine s'estompe progressivement. Leur anomalie la plus évidente se trouve au niveau de leur large bassin, de leur rondeur en

¹¹¹ *Ibid.*, p. 186.

¹¹² 「この種のものゝ最も好む處のものは、即ち女装を為すことであつて、其の平素事情の許す限り常に女服を着けて、女性の如からんことを希望するのであつて、其の愛する男性の歡心を得んが為には、或は笑を獻じ、眉を呈し、頗る努力する處である。斯くして此の種のものゝ感情は、自ら女性として感ずるも、女性に対しては反発的である。」 TAKAHASHI Hokudô 高橋北堂, *Hentai seiyoku kôwa* 変態性欲講話 (Conférence sur les désirs sexuels déviants), Tôkyô 東京, Sankôsha 三光社, 1921, p. 48.

¹¹³ SAITO, « *Hentai seiyoku kôwa. Hentai seiyoku no kenkyû*. Kaisetsu », *op. cit.*, pp. 4-5.

¹¹⁴ HABUTO, *Hentai seiyoku no kenkyû*, *op. cit.*, p. 187 ; TAKAHASHI, *Hentai seiyoku kôwa*, *op. cit.*, p. 50.

raison d'un développement grasseux, d'un visage féminin dû à l'absence de barbe, d'une peau et d'une voix féminines.¹¹⁵

Les ouvrages de sexologie de Habuto et de Takahashi sont si proches du *Psychopathia sexualis* qu'ils reprennent à leur propre compte tant les taxinomies que la structure générale du propos. Leurs écrits constituent en somme un agrégat de paraphrases de Krafft-Ebing¹¹⁶. La comparaison que nous avons effectuée de leurs écrits avec la traduction japonaise de 1913 de l'ouvrage de l'Austro-hongrois révèle une réappropriation du discours qui frise le plagiat, recopiant religieusement ses conceptions dégénératives et héréditaires sans que ne lui soit apportée la moindre contradiction.

✚ L'inversion sexuelle et les superstitions populaires

Certains sexologues de l'école Ebing ont tenté de concilier l'inversion krafftienne avec les pratiques travesties japonaises traditionnelles, à l'instar de Sawada Junjirô et Kure Shûzô 呉秀三 (1865-1932). Diplômé en médecine en 1890, Kure a effectué un séjour d'études psychiatriques en Europe entre 1897 et 1901, avant de devenir professeur de psychiatrie, ainsi que le fondateur de la Nihon shinkei gakkai 日本神経学会 (Société japonaise de psychiatrie et de neurologie). Krafftien convaincu, il a préfacé la traduction japonaise de 1913 de *Psychopathia sexualis*.

Kure est revenu sur la nosographie des hommes androgynes (*joka danshi* 女化男子) dans un article de 1917 publié dans *Hentai shinri*. Tout comme chez Krafft-Ebing, le psychiatre japonais les perçoit comme atteints d'une « sorte d'inversion sexuelle » (*shikijô tôsaku-shô no isshu* 色情倒錯症の一種) semblable à une « maladie mentale » (*seishinbyô* 精神病) et reconnaissable par « des comportements, des attitudes et des goûts complètement féminins » (*kyodô, taido, shikô nado kotogotoku joseiteki* 挙動、態度、嗜好等悉く女性的).

¹¹⁵ 「本階級の転倒的性欲者は女子的体形及び体質を發揮するものであつて、男子的体形は次第に消滅するのを常とする。即ち廣き骨盤、脂肪の發達による豊円、髭の欠如女性的容貌、女性的皮膚、女性的音声等が最も其の著明なる異常である。」 HABUTO, *Hentai seiyoku no kenkyû*, op. cit., p. 188.

¹¹⁶ KRAFFT-EBING Richard von (trad. KUROSAWA Yoshitami 黒沢良臣), *Hentai seiyoku shinri* 変態性欲心理 (Psychologie des désirs sexuels déviants), Tôkyô 東京, Dainihon bunmeikyôkai 大日本文明協会, 1913, pp. 280-304.

Ils sont coquets, n'aspirent qu'à la vanité, sont tellement absorbés par leur apparence afin de tenter de séduire les autres qu'ils ne pensent qu'à suivre la mode du moment, portant des bagues, se parfumant, s'enduisant de poudre blanche et se décorant les cheveux.¹¹⁷

Outre l'étalage d'une vision misogyne de la féminité, Kure rejoint les allégations de ses confrères pour ce qui concerne l'« altération de nature » (*henshitsuisei* 変質性) des androgynes, mais leur oppose cependant les pratiques éducatives de la période d'Edo fondées sur la superstition, notamment *torikae kosodate* : la coutume de nommer et habiller en fille les petits garçons (et inversement) afin de les protéger des mauvais esprits¹¹⁸. Le roman fleuve de Kyokutei Bakin *Nansô satomi hakkenden* (1842) donne notamment un exemple avec le personnage d'Inuzuka Shino Moritaka, destiné à devenir un guerrier légendaire bien qu'il ait été élevé comme une petite fille durant sa prime enfance¹¹⁹. Pour Kure, la socialisation en petite fille selon l'éducation de type *torikae kosodate* n'a que peu d'influence sur le tempérament des garçons, car il entrevoit l'effémination avant tout comme une question de « nature ».

Dans le cas de ces enfants, peu importe leurs vêtements ou leurs habitudes, car leurs désirs érotiques sont complètement masculins. Par conséquent, ne se produit aucun changement dans leurs amours et leurs pensées. Seule une poignée d'entre eux ont transformé leur personnalité émotionnelle et leur structure corporelle (squelette, visage et voix) pour celles du sexe opposé.¹²⁰

De son côté, Sawada rejoint également les observations de Kure. À l'instar de Habuto, il a été un des sexologues les plus prolifiques de son temps et a abordé la question de l'homosexualité dans de nombreux ouvrages, qui ont tous rencontré un succès éditorial. En digne héritier de Krafft-Ebing, il classe le travestissement dans la catégorie de l'homosexualité congénitale (*sentensei dôseiai* 先天性同性愛), elle-même hiérarchisée en degrés d'effémination de l'inversion sexuelle. Il reprend la taxinomie du psychiatre austro-hongrois, de même que les traductions japonaises des termes sexologiques telles qu'elles apparaissent dans les travaux de Habuto : hermaphrodite psychique, uraniste, efféminé et androgyne¹²¹. Comme Kure, Sawada

¹¹⁷ 「風姿婀娜、徒に虚栄にのみ憧れて、人に色を悦ばれようとし外装に浮身を襄して、時の流行を趁ひ、指環を箝め、香水を匂はし、白粉を塗り、髪をるに汲々たる者がある。」 KURE Shûzô 呉秀三, « Joka danshi to danka fujin 女化男子と男化婦人 » (Les hommes et les femmes androgynes), *Hentai shinri*, vol. 3, n° 8, 1920, p. 145.

¹¹⁸ Nous avons déjà évoqué cette superstition avec le cas O-oto dans le Chapitre 1, *infra* ce mémoire de thèse.

¹¹⁹ Cf. MITSUHASHI, *Rekishino nakano tayô na « sei »*, *op. cit.*, p. 150.

¹²⁰ 「恁んな場合には其子は何れも服装、習慣に如何に拘らず、其色情は全く男性的で、随って其恋愛や情思には変化を生じないのである。尤も或る少数の者は性格や感情が他性に変るばかりでなく、身体の構造（骨格、顔貌、音声）までが異性のようになっている。」 KURE, « Joka danshi to danka fujin », *op. cit.*, p. 145.

¹²¹ SAWADA Junjirô 沢田順次郎, *Shinpi naru dôseiai* 神秘なる同性愛 (Une bien mystérieuse homosexualité), vol. 1, Tôkyô 東京, Tenkadô shobô 天下堂書房, 1923, p. 167.

a cherché à analyser certaines pratiques japonaises traditionnelles au travers des catégories sexologiques. Il existe selon lui trois circonstances qui amènent un homme à se travestir en femme : (1) un travestissement de « préférence pour ressembler à une fille prenant racine dans la petite enfance » (*yôji yori onna no mane o konomu ni yoru mono* 幼時より女の真似を好むに因るもの), (2) un travestissement de « superstition » (*meishin* 迷信), et (3) un travestissement d'« apprentissage pour devenir une femme » (*josei o manabu ni yoru mono* 女性を学ぶに因るもの), spécifique des acteurs *onnagata* du kabuki¹²². Parmi ces trois-là, seule la première est d'ordre pathologique. Les deux autres renvoient quant à elles à des pratiques traditionnelles qui ne peuvent répondre à des normes sexologiques. Selon lui, le travestissement de superstition n'a « aucun rapport avec l'homosexualité » (*dôseiai to kankei naku* 同性愛と関係なく). Il s'agit simplement d'une coutume consistant à travestir les enfants « afin de les élever en bonne santé » (*shôkenni sodateruni wa* 壮健に育てるには)¹²³, ce qui n'a de relation ni avec l'effémination, ni avec l'androgynie.

Sawada reprend cette distinction, qu'il complexifie et qu'il agrément de circonstances supplémentaires, dans un ouvrage ultérieur de 1934. Cette fois-ci, les travestissements non pathologiques sont issus des circonstances artistiques, de superstitions et de dissimulation¹²⁴, chacune provenant d'une tradition culturelle autochtone. Or, tout comme chez Kure Shûzô, ce qu'il nomme le « travestissement par superstition » (*meishin no josô* 迷信の女装) s'apparente à une pratique folklorique prémoderne courante, que la surveillance des mœurs à compter de l'avènement de la modernité a permis d'éradiquer. Pour Sawada également cette forme de travestissement n'est pas à l'origine d'une inversion sexuelle, dans la mesure où elle est à l'initiative des parents et non pas issue de la constitution psychologique de l'enfant¹²⁵.

La conception krafftienne du travestissement nous apprend que seul comptait le caractère inné de l'effémination, au détriment du caractère construit des identités de genre. La psychiatrie japonaise inspirée de Krafft-Ebing affirmait ainsi la toute-puissance du biologique sur le social

¹²² SAWADA Junjirô 沢田順次郎, *Shinpi naru dôseiai* 神秘なる同性愛 (Une bien mystérieuse homosexualité), vol. 2, Tôkyô 東京, Tenkadô shobô 天下堂書房, 1923, p. 3.

¹²³ *Ibid.*, p. 4.

¹²⁴ Le « travestissement par dissimulation » (*hitome o sakeru tame no josô* 人目を避けるための女装) proviendrait de coutumes folkloriques du temps jadis. Le travestissement masculin aurait servi de tactique afin de « faire relâcher la vigilance de l'ennemi » (*teki ni yudan o sasenu* 敵に油断をさせる), comme dans la légende du prince Yamato Takeru no Mikoto, qui s'était travesti en femme dans le but de tromper ses ennemis et les pourfendre par la ruse.

¹²⁵ SAWADA, *Hentai sei igaku kôwa*, *op. cit.*, p. 182.

et mettait à la marge les facteurs extérieurs comme l'environnement, l'éducation ou l'expérience. Majoritaire à la fin des années 1910 et au début des années 1920, le modèle de l'inversion a néanmoins été par la suite nuancé par le modèle du « troisième sexe », qui s'est lui aussi reposé sur des auteurs européens.

2. LE MODELE URANISTE

En opposition au modèle krafftien héréditaire et dégénéscent, le juriste et militant allemand Karl Henrich Ulrichs (1825-1894) avait de son côté envisagé l'homosexualité comme un tempérament inné et naturel qui ne saurait justifier ni condamnation pénale ni jugement moral. Cette conception a accompagné les premiers mouvements de libération homosexuels de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles en Allemagne, qui réclamaient l'abrogation du §175 du Code prussien, punissant de plusieurs années de prison les relations sexuelles entre hommes¹²⁶. Ulrichs a publié entre 1864 et 1879, sous le pseudonyme de Numa Numantis, les douze volumes de son anthologie *Forschungen über das Rätsel der mannmännlichen Lieben* (Recherches sur l'énigme de l'amour entre hommes)¹²⁷. Il y propose de faire des homosexuels un « troisième sexe », qu'il nomme *uranien* ou *uraniste* (*Urning*), et qu'il définit comme possédant « une âme de femme dans un corps d'homme »¹²⁸. Pour lui, si des hommes éprouvaient du désir pour leurs semblables, c'est qu'ils possédaient une psyché féminine et donc qu'ils n'étaient pas véritablement des hommes. Selon cette définition, les uraniens éprouvaient la sensation d'être nés dans le mauvais corps sexué, se rapprochant ainsi des théories contemporaines de la « dysphorie de genre »¹²⁹. Cependant, comme Ulrichs n'a jamais suivi de cursus médical, ses écrits n'ont dans un premier temps pas rencontré de reconnaissance scientifique¹³⁰. Néanmoins, certains médecins se sont inspirés de ses travaux, à l'instar de

¹²⁶ À l'origine, il s'agissait du § 143 du Code de 1851, qui est par la suite devenu le § 152 en 1869, puis enfin, le § 175 en 1871 : « Les actes sexuels contre nature qui sont perpétrés, que ce soit entre des personnes de même sexe masculin ou entre des hommes et des animaux, sont passibles de prison ; il peut aussi être prononcé la perte des droits civiques ». Ce paragraphe n'a été abrogé qu'en 1994. MURAT, *La loi du genre*, op. cit., p. 124.

¹²⁷ Les six derniers tomes ont été publiés sous son véritable nom.

¹²⁸ ULRICHS Karl Heinrich (trans. Michel A. LOMBARDI-NASH), *The Riddle of "Man-Manly Love"* [1864-1879], New York, Prometheus Books, 1994, p. 419, cité dans MURAT, *La loi du genre*, op. cit., p. 125.

¹²⁹ CALIFIA, *Le mouvement transgenre*, op. cit., p. 204.

¹³⁰ BRIKI, *Psychiatrie et homosexualité*, op. cit., pp. 46-47.

Krafft-Ebing, pour qui l'uranisme constituait une perversion sexuelle et une maladies mentales nécessitant une thérapie¹³¹.

Effectuer une dissociation claire entre le modèle krafftien et celui du « troisième sexe » s'avère une tâche complexe, notamment du fait que Krafft-Ebing lui-même avait repris à son propre compte la terminologie d'Ulrichs afin de décrire le deuxième stade de l'homosexualité congénitale. En conséquence, ces deux modèles n'apparaissent pas véritablement antinomiques dans le discours sexologique japonais.

✚ Nakamura Kokyô et les uranistes

Nakamura Kokyô, éditeur de la revue *Hentai shinri*, s'est pour sa part reposé sur la définition de l'uranisme d'Ulrichs, qu'il comprend comme une des « personnalités déviantes de l'anormalité du désir sexuel » (*seiyoku ijô sei hentai seikaku* 性欲異常性変態性格). Selon lui, le travestissement se rapporte tant à une forme d'« homosexualité » (*dôseiai* 同性愛) que d'« hermaphrodisme psychique » (*seishinteki han.in.yô* 精神の半陰陽), mais néanmoins sans se défaire des considérations krafftienes sur la dichotomie entre l'« homosexualité transitoire » (*kasei dôseiai* 仮性同性愛) et l'« homosexualité véritable » (*shinsei dôseiai* 真性同性愛), qu'il définit comme une inversion sexuelle « congénitale » (*sententeki* 先天的) et dont les « causes sont le plus souvent héréditaires » (*gen.in wa iden ga motto mo ooi* 原因は遺伝が最も多い).

Toutefois, Nakamura relativise ces considérations, car, d'une part, il considère que l'homosexualité transitoire ne peut faire l'objet d'une nosographie, et d'autre part, car l'environnement, les rencontres, les mœurs et les coutumes jouent selon lui un rôle dans le développement de l'« homosexualité véritable »¹³². Rejoignant Ulrichs, il définit cette dernière exclusivement par une effémination congénitale de différents degrés, tout en la faisant reposer sur des considérations de choix d'objet de désir. Ainsi, il différencie les « efféminés » (*josei danshi* 女性男子) et les « androgynes » (*joka danshi* 女化男子) des « hermaphrodites

¹³¹ MURAT, *La loi du genre*, op. cit., pp. 125-131.

¹³² NAKAMURA Kokyô 中村古峽, *Hentai seikakusha zakkô (zen). Hentai bunken sôsho dai 3 kan* 変態性格者雑考 (全) 変態文献叢書第3巻 (Réflexions diverses sur les personnalités déviantes (Complet). Collection de documents sur les déviances. Vol. 3), Tôkyô 東京, Bungei shiryô kenkyûkai 文芸資料研究会, 1928, p. 70.

psychiques » (*seishinteki han.in.yôsha* 精神的半陰陽者) en ce que ces derniers sont certes efféminé, mais mus par un désir bisexuel.

Chez Nakamura, la catégorie des efféminés (ou uranistes) renvoie à des individus au sexe anatomique masculin « remplissant [sexuellement] un rôle féminin » (*josei no yakume o tsutomeru* 女性の役目を勤める).

La grande majorité des uranistes (efféminés) sont des hommes dont la personnalité, les traits du visage, l'attitude, la façon de s'exprimer, la gestuelle et les comportements, etc., sont en tout point féminins. Ils ont une préférence à se travestir en femme et tout ce qu'ils choisissent [de porter] sont des atours féminins : leurs vêtements, bien évidemment, mais jusqu'à leur coiffure, leurs chaussures ou les articles du quotidien. Ils parlent un langage féminin, vivent en compagnie de femmes et s'enamourent d'autres hommes.¹³³

À la différence des nosographies krafftienes, Nakamura ne fait pas de différence entre uraniste et efféminé. Il rapporte deux cas d'effémination dont il interroge la capacité à se faire pleinement passer pour des femmes. À titre de comparaison, l'aptitude des hommes à prendre une apparence féminine est envisagée comme supérieure à celle des « femmes masculines » (*dansei joshi* 男性女子), dont « le langage et la gestuelle n'ont pas encore totalement atteint le stade de la masculinité » (*genko dôsa wa zenzen danseiteki to iu made ni wa mada itaranai* 言語動作は全然男性的というまでにはまだ至らない)¹³⁴. Ici, le travestissement n'est pas un élément de focalisation, Nakamura se concentrant plutôt sur l'absence de stimulus érotique à l'égard des femmes¹³⁵. Ses interrogations se portent avant tout sur les conduites sexuelles des travestis et non sur leur identification féminine.

Tout comme chez Krafft-Ebing, la catégorie des androgynes, chez Nakamura, se réfère à une effémination plus prononcée, invoquant jusqu'à une « effémination de la structure corporelle » (*shintaiteki no kôzô made joseiteki ni henka* 身体的の構造まで女性的に変化)¹³⁶. Encore une fois, Nakamura s'intéresse avant tout aux conduites sexuelles des deux cas

¹³³ 「ウルニング (女性男子) の大多数は、男子でありながらその性格や、容貌や、態度や、ものの言い振り、挙措動作等が、全く女性的となっているものであって、彼等は好んで女装をなし、着衣は勿論、頭髪、履物、日常の用品に至るまで、すべて婦人用のものを選択し、女子の言葉をあやつり、女子の仲間に生活し、そうして男子を愛慕するものである。」 NAKAMURA, *Hentai seikakusha zakkô*, op. cit., p. 70.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 77. Néanmoins, le cas rapporté d'une « femme androgyne » (*danka joshi* 男化女子) dans le même ouvrage fait montre d'une masculinisation totale du sujet qui « s'est coupé les cheveux et se travestit en homme » (*danpatsudansô shi* 断髪男装し) et dont « le langage et la gestuelle sont en tout point masculins » (*genko dôsa mo mattaku danseiteki tonatta* 言語動作も男性的となった). *Ibid.*, pp. 81-82.

¹³⁵ *Ibid.*, pp. 75-76, 76-77.

¹³⁶ Nous pouvons citer les éléments suivants : une ossature fine, des épaules tombantes, une poussée de poitrine, des hanches larges, une voix aiguë, une absence de barbe, ou encore, dans certains cas, la sensation d'avoir des menstruations. *Ibid.*, p. 71.

d'androgynie qu'il rapporte, indéniablement « tombées dans une totale inversion » (*zenzen tōsaku ni ochiiri* 全然倒錯に陥り). Cette inclination prend racine à partir d'une anomalie du développement des parties génitales, restées au stade infantin et « de très petite taille » (*hijō ni chiisaku* 非常に小さく)¹³⁷.

Enfin, la catégorie des hermaphrodites psychiques fait montre des mêmes caractéristiques d'effémination, mais se distingue des précédentes en ce que la satisfaction sexuelle des sujets s'exprime tant vis-à-vis des personnes du même sexe que de celles du sexe opposé. Nakamura opère donc dans un premier temps une distinction de degrés d'effémination, puis dans un second temps, une distinction d'orientation du désir en fonction du sexe anatomique. Les sujets masculins ou virils sont proscrits de sa nosographie de *dōseiai*.

Certes, la perception des désirs sexuels déviants par Nakamura ne repose pas sur des pré-supposés phobiques, néanmoins, les exemples qu'il cite se fondent uniquement sur la superposition entre homosexualité et effémination.

✚ Takada Giichirō : l'ambivalence du modèle uraniste

L'ambivalence entre le modèle krafftien et uraniste apparaît comme une constante. Elle se retrouve également chez Takada Giichirō 高田義一郎 (1886-1945). Diplômé de l'école de médecine de Chiba, Takada a effectué un séjour d'étude en Europe durant l'année 1922. De retour au Japon, il s'est spécialisé dans la sexologie et la criminologie, tout en se consacrant en parallèle à l'écriture de fictions policières. Ses premiers écrits sexologiques sont surtout fondés sur les taxinomies de Krafft-Ebing. Dans un de ses premiers textes, il reprend par exemple les citations latines de *Psychopathia sexualis* qu'il note directement en alphabet latin : les efféminés sont nommés « *Effeminatio* » ou « *Feminismus* » et les androgynes « *Androgynie* » ou « *Eviratio* », la non-attrance pour la gent féminine est nommée « *horror feminae* » ou « *misogyn* » et les actes sexuels sont décrits comme « *immissio penis in anum* » ou « *coitus inter bemoro* »¹³⁸.

À la différence de ses comparses, Takada ne propose qu'une unique catégorie d'effémination : l'« homme androgyne » (*jōka danshi* 女化男子), selon lui l'expression la plus

¹³⁷ *Ibid.*

¹³⁸ TAKADA Giichirō 高田義一郎, *Kindai hanzai kagaku zenshū 1. Hentai seiyoku to hanzai, hanzai to jinsei* 近代犯罪科学全集 1 変態性欲と犯罪・犯罪と人生 (Œuvres complètes de criminologie moderne 1. Désirs sexuels déviants et criminalité : crime et existence humaine), Tôkyô 東京, Bukyōsha 武俠社, 1929, pp. 413-414.

aboutie de l'homosexualité masculine : une « sorte de syndrome d'inversion érotomane » (*isshu no shikijô tôsakushô* 一種の色情倒錯症) aisément décelable dès la petite enfance. En outre, il observe chez les androgynes une dichotomie flagrante entre leur corporalité masculine et leurs sentiments intérieurs féminins¹³⁹. Autrement dit, chez Takada, il n'existe aucun critère de sexuation secondaire féminin chez les androgynes, leur effémination est d'ordre purement psychologique.

À ce propos, ces personnes que l'on nomme androgynes, certes se travestissent en femme, mais ils ne sont pas pour autant féminins jusque dans leur ossature ou leur constitution physique. Et puis, leur désir sexuel demeure à plus d'un titre masculin.¹⁴⁰

Takada sous-entend que le travestissement n'est pas toujours synonyme de comportement homosexuel. Cependant, il admet que la plupart des travestis ressentent du désir pour les individus de même sexe, et que « ce sont précisément ces pervers sexuels qui sont problématiques » (*yakkai na mono wa jitsu ni kono seiteki no hentaisha* 厄介なものは実に此の性的の変態者)¹⁴¹. Autrement dit, ce n'est pas tant le travestissement que les pratiques homosexuelles l'accompagnant que réproouve le psychiatre.

Le modèle uraniste japonais se définit, comme nous l'avons vu, par son ambivalence à l'égard du modèle krafftien, mais ayant permis de nuancer les théories dégénératives et héréditaires présentes chez Habuto, Takahashi, Sawada ou Kure. Un autre modèle de « troisième sexe » est également entré en scène à compter du début des années 1920, cette fois-ci se différenciant du modèle krafftien de façon bien plus prononcée.

3. LE MODELE DU SEXE INTERMEDIAIRE

Au début du XX^e siècle, l'endocrinologue allemand Magnus Hirschfeld (1868-1935) s'est lui aussi opposé aux théories de l'inversion sexuelle en envisageant l'homosexualité masculine

¹³⁹ 「立派に男性（中略）の何れかに所属する肉体の所有者である」 TAKADA, *Hentai seiyoku kô*, *op. cit.*, p. 198 ; TAKADA Giichirô 高田義一郎, *Hentai iwa* 変態医話 (Nosographie des déviations), Tôkyô 東京, Chiyoda shoin 千代田書院, 1936, p. 153.

¹⁴⁰ 「所で此の女化男子といふ者は、女装はするけれども骨格や肉体までも女性的にはならない、それから性欲は依然として男性的であることを通有とする」 TAKADA, *Hentai seiyokukô*, *op. cit.*, p. 199.

¹⁴¹ *Ibid.*

dans la continuité de l'uranisme. Tout comme Ulrichs, la vocation de Hirschfeld visait tant le retrait du §175 du Code prussien que l'acceptation morale de l'homosexualité. Pour cela, il a fondé en 1897 le *Wissenschaftlich-humanitäres Komitee* (Comité scientifique humanitaire), première organisation mondiale de soutien aux personnes homosexuelles, puis, en 1919, l'*Institut für Sexualwissenschaft* (Institut pour la science sexuelle), un centre d'étude qui a servi d'espace de soutien et d'archivage. Tout comme pour Ulrichs, chez Hirschfeld, l'homosexualité se rapproche davantage de la définition de la « dysphorie de genre » contemporaine. Le phénomène se produit au sein de toutes les couches sociales et n'est ni l'apanage des criminels, ni celui des classes les plus pauvres¹⁴².

Hirschfeld a proposé sa propre conception de l'homosexualité dans son ouvrage *Die Homosexualität des Mannes und des Weibes* (L'homosexualité chez l'homme et la femme, 1914), dans lequel il classe les types sexuels dans un continuum allant du « type mâle » au « type femelle » en fonction de quatre critères de variations : (1) les organes génitaux, (2) les marqueurs sexuels secondaires, (3) l'instinct sexuel et (4) les caractères moraux, permettant un « nombre infini de variétés sexuelles »¹⁴³. Cette infinité constitue ce qu'il théorise comme un « sexe intermédiaire », ni tout à fait masculin, ni tout à fait féminin : un « troisième sexe »¹⁴⁴.

Morita Yûshû 守田有秋 (1882-1954) fait partie des intellectuels japonais qui se sont reposés sur le modèle du sexe intermédiaire proposé par Hirschfeld. À l'origine journaliste et écrivain d'obédience socialiste, Morita a voyagé quelques années en Europe, séjour durant lequel il effectuait la lecture des écrits sexologiques occidentaux¹⁴⁵. Il a consacré en 1931 un ouvrage entier à l'étude de la déviance homosexuelle, qu'il envisage comme un « *eviratio* » (*dansei dakka* 男性脱化), autrement dit un processus de « démasculinisation » qui se produit durant l'adolescence et le début de l'âge adulte. Si l'*eviratio* correspond également au second degré de l'homosexualité acquise chez Krafft-Ebing, la définition de Morita s'en détache en relativisant le caractère congénital de l'effémination, qui à cet égard ne signifie pas obligatoirement une homosexualité pérenne :

Nous pouvons nous demander si les garçons [...] démasculinisés [...] mèneront oui ou non une vie de déviant sexuel une fois arrivés à l'âge adulte. Car en effet, nous ne pouvons pas affirmer que tous parmi eux reviendront à la norme. Cependant, si certains auront tendance

¹⁴² CHAZAUD Jacques, « Avant-propos », dans HIRSCHFELD Magnus, *Anomalies et perversions sexuelles*, Paris, L'Harmattan, 2007 (1957), p. iv.

¹⁴³ STEINBERG (dir.), *Une histoire des sexualités*, op. cit., p. 326 ; BRIKI, *Psychiatrie et homosexualité*, op. cit., p. 61.

¹⁴⁴ Hirschfeld note toutefois des « prédispositions névropathiques profondes et accentuées » en fonction de facteurs héréditaires. HIRSCHFELD, *Anomalies et perversions sexuelles*, op. cit., p. 120.

¹⁴⁵ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 255.

à se distinguer par leurs impulsions sexuelles, il est courant pour d'autres qu'il soit impossible de les différencier des individus normaux tant corporellement que psychiquement.¹⁴⁶

Selon Morita, « la tendance à l'effémination se retrouve déjà à partir de la puberté chez les invertis de type garçon-fille » (*shônen onnagata no tôsakusha ni wa sude ni shishunki mae kara joseiteki no keikô ga ari* 少年女型の倒錯者には既に思春期前から女性的の傾向があり), et s'il « n'est pas possible de changer cette inclination » (*sono seiheki ga kawaru beki mono de wa nai* その性癖が変わるべきものではない)¹⁴⁷, l'environnement familial joue également un rôle dans la socialisation inversée du genre. Par exemple, il note que les pères auront tendance à encourager la masculinisation de leur fille, tandis que les « garçons démasculinisés » (*dansei dakka no shônen* 男性脱化の少年) sont appréciés de leur mère, car ils apportent souvent une aide aux travaux ménagers. Ces deux cas ont pour « effet de favoriser une mauvaise tendance chez les enfants atteints de perversion » (*masu hentaisei no kodomo tachi ni aku keikô o jochô sa su kekka* 益変態性の児供達に悪傾向を助長さす結果)¹⁴⁸.

Morita reprend également les écrits d'Ulrichs, pour qui les efféminés ont de remarquables capacités dans les arts, la musique et la littérature, mais peinent dans les domaines scientifiques et le sport (considérés comme masculins)¹⁴⁹. Ces capacités s'expliquent en raison d'éléments corporels, qui ne renvoient plus à des signes de dégénérescence, mais à leur caractère intermédiaire. Selon Morita, tout corps renvoie à une apparence genrée congénitale (plutôt anguleux pour les hommes et plutôt arrondis pour les femmes) susceptible d'être influencée par l'environnement (*kankyô* 環境) et les « effets des activités nécessaires à l'existence sociale » (*shakaiteki seizon ni hitsuyô na katsudô no kekka* 社会的生存に必要な活動の結果)¹⁵⁰. De façon générale, pour Morita, les efféminés affichent une corporalité qui « se situe à l'intermédiaire entre les deux sexes » (*ryôsei no chûkanniaru* 両性の中間に在る), présentant parfois des développements anatomiques féminins, comme une poussée de la poitrine¹⁵¹, un os du pelvis aussi large que ceux des épaules¹⁵², un postérieur proéminent, une taille plus petite

¹⁴⁶ 「男性脱化（中略）の少年（中略）達が、果たして成人後までも変態的性欲者の生活を送るか、どうか、それは疑問である。何故なればそれらの人々の中に正規に復する人々も皆無と云われないからである。ただこれらのは、性欲的の衝動において、普通人と傾向を異にするが、その他の点に於いては、肉体的にも精神的にも普通人と異なるところが無いのを、通例としている。」 MORITA, *Dôseiai no kenkyû*, *op. cit.*, p. 125.

¹⁴⁷ *Ibid.*, pp. 110-111.

¹⁴⁸ *Ibid.*, pp. 114-115.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 117.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 151.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 145.

¹⁵² *Ibid.*, p. 148.

que la moyenne¹⁵³, une odeur corporelle féminine¹⁵⁴, etc. Morita affirme cependant qu'il n'existe aucune corrélation entre l'effémination et la taille de l'appareil génital¹⁵⁵. En outre, les observations de certaines incongruités corporelles chez les efféminés sont en premier lieu d'ordre psychologique. Les saignements réguliers du nez, de la bouche ou encore de l'anus sont interprétés comme des phénomènes similaires aux cycles menstruels : le corps exprime une féminité biologique au travers d'autres organes que l'utérus¹⁵⁶. L'état intermédiaire se retrouve également dans la « gestuelle » (*dôsa* 動作), « l'écriture asexuée » (*hisseki wa museiteki* 筆跡は無性的)¹⁵⁷, l'intérêt pour les travaux féminins¹⁵⁸ ou pour les activités artistiques¹⁵⁹, le choix de vêtements androgynes¹⁶⁰, ou encore, une propension féminine à la mélancolie¹⁶¹. Les mouvements des mains et des bras apparaissent comme délicats, maniérés, affables, voire « excentriques » (*henbutsu* 編物)¹⁶².

En général, les contours du visage des démasculinisés est plus arrondi que celui des hommes, leur regard est séducteur, leurs lèvres charmeuses et souriantes, leur menton allongé, et leur tête est légèrement inclinée : des caractéristiques qu'on ne retrouve pas chez les hommes. Plus que tout, ils aspirent à devenir des femmes, il est donc évident qu'ils en prennent les caractéristiques.¹⁶³

Leurs lieux de résidence sont décorés avec goût, propres et rangés, comme si une présence féminine s'y trouvait¹⁶⁴, et leur apparence vestimentaire est reconnaissable à leur coquetterie et à leurs nombreux accessoires de mode¹⁶⁵. Le travestissement apparaît comme l'indice le plus éloquent, puisque le « vêtement est une catégorie d'objet dont le rôle est d'exprimer le sexe anatomique » (*fukusô wa sono sei o hyôgen su beki buttai no kategorî* 服装はその性を表現すべき物体のカテゴリイ):

On peut affirmer que le port d'un kimono féminin par un homme, tant pour l'attrait de la couleur qu'au regard de son comportement, révèle qu'il est un démasculinisé. Car il n'y a

¹⁵³ *Ibid.*, p. 149.

¹⁵⁴ *Ibid.*, pp. 153-154.

¹⁵⁵ *Ibid.*, pp. 127-128.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 136.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 163.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 169.

¹⁵⁹ *Ibid.*, pp. 170-171.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 176.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 178.

¹⁶² *Ibid.*, p. 160.

¹⁶³ 「一般に男性脱化者の顔面の輪郭には、男性よりは柔か味があり、その眼には媚があり、その唇には嬌笑があり、そして、顎を引いて、小首を傾けるなどは、逆も男性の見て居られない圖である。もとより、彼等は女性たらんと欲しているのであるから、そうあるべきが当然である。」 *Ibid.*, p. 156.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 172.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 174.

aucun doute que [son travestissement] soit l'expression extérieure de sa tendance psychique intérieure.¹⁶⁶

Cependant, si l'apparence corporelle apparaît comme « transitoire » (*katoteki* 過渡的) entre le masculin et le féminin, elle est pour Morita le produit de conduites féminisantes et non pas seulement de déterminismes biologiques¹⁶⁷. La voix haut perchée des efféminés peut tant s'expliquer en raison d'une absence de la mue durant l'adolescence que d'une contrefaçon volontaire afin de la rendre plus aiguë¹⁶⁸. De la même façon, l'absence de pilosité peut provenir tant d'une effémination congénitale que du recours systématique à l'épilation¹⁶⁹. L'effémination ne relève pas tant de traits héréditaires que de tendances comportementales. Si les « démasculinisés » affichent une beauté juvénile naturelle qui se fane moins vite que celle des hommes ordinaires, celle-ci ne provient pas d'une prédisposition biologique, mais du soin apporté à leur apparence physique. Leur physionomie féminine est donc avant tout le fruit de conduites culturelles, plutôt qu'un état de nature¹⁷⁰. Dans le cas du modèle hirschfeldien, donc, les indices biologiques jouent un rôle moins important que l'environnement.

4. TANAKA KOGAI : UN MODELE ORIGINAL

Parmi l'ensemble des nosographies sexologiques du travestissement, celle de Tanaka Kôgai apparaît comme singulière. Tout aussi bien inspirés des travaux de Krafft-Ebing que ceux d'Ulrichs et d'Hirschfeld, ceux de Tanaka superposent le travestissement à une forme d'homosexualité (*dôseiai* 同性愛) masculine, elle-même classée dans les « anomalies du tempérament sexuel » (*seiyoku no seishitsu no ijô* 性欲の性質的異常). Comme chez Krafft-Ebing, le travestissement est nécessairement l'expression d'une effémination : un degré extrême d'« inversion sexuelle » (*seiyoku tentô* 性欲転倒).

Dans les cas les plus extrêmes, il arrive qu'en éprouvant de l'amour pour le même sexe, des hommes aient le sentiment d'être des femmes et des femmes le sentiment d'être des

¹⁶⁶ 「男性が女性の着物を着るといふことは、その色彩に対する趣味から言ふも、又行動の上から見るも、彼が男性脱化者であることを暴露していると言ってよい。何故ならば、其れはその精神的傾向が外面に表現されたものに相違ないからである。」 *Ibid.*, pp. 174-175.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 151.

¹⁶⁸ *Ibid.*, pp. 122-123, 141-142.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 143, 145.

¹⁷⁰ *Ibid.*, pp. 158-159.

hommes. [Dans ces cas], non seulement leur langage, leurs mouvements, leurs vêtements, etc., correspondent à ce sentiment d'inversion, mais plus encore leur état physique peut également renvoyer à l'anatomie de l'autre sexe.¹⁷¹

Tanaka effectue également une dichotomie entre homosexualité congénitale (*sentensei* 先天性) et homosexualité acquise (*kôtensei* 後天性)¹⁷², en sus desquelles il ajoute un continuum de degrés en fonction du taux de production de sécrétions endocriniennes féminines¹⁷³. Sur l'échelle de ce continuum, l'état le plus faible correspond à la « bisexualité » (*ryôseiai* 両性愛), une attirance sexuelle pour les deux sexes. Puis, le niveau intermédiaire renvoie à l'« homosexualité pure » (*junsui no dôseiai* 純粹の同性愛), une attirance seulement pour les individus de même sexe. Enfin, l'« effémination » (*joseiteki danshi* 女性的男子) s'apparente au degré le plus extrême¹⁷⁴.

La troisième sorte s'accompagne de changements qui se produisent jusqu'au niveau mental et génèrent des individus qui présentent des pensées et des émotions de type féminin. On nomme ces individus des efféminés. Mais lorsque leur corporalité est semblable à celle d'une femme, on parle alors d'androgynie, autrement dit un homme avec beaucoup de graisse sous-cutanée, une faible musculature et une peau délicate, semblable à une femme jusque dans la démarche, l'état mental et la voix.¹⁷⁵

Tanaka n'opère pas véritablement de distinction catégorielle *stricto sensu* entre effémination et androgynie. Il consacre spécifiquement un article à cette catégorie dans le numéro de février 1923 de *Hentai seiyoku*, se reposant pour beaucoup sur la théorie de l'uranisme d'Ulrichs. Selon le sexologue japonais, les efféminés appartiennent à la catégorie des « uraniens féminins » (*feminine Uranier*), un terme nosographique qu'il traduit en japonais

¹⁷¹ 「しかも其の甚だしきものに至れば、男子にして女性と感じ、女子にして男性と感じて同性を愛慕し、その言語、動作、服装等悉く此の転倒した感覚に相当するのみならず、その身体の状態もまた、他性の身体に類似するものもある。」 TANAKA Kôgai 田中香涯, « Hentai seiyoku yôsetsu 変態性欲要説 » (Aperçu général des désirs sexuels déviants), *Hentai seiyoku*, vol. 1, n° 1, mai 1922, p. 51.

¹⁷² TANAKA Kôgai 田中香涯, « Dôseiai ni kan suru gakusetsu ni tsuite (jô) 同性愛に関する学説に就いて (上) » (Des théories sur l'homosexualité [1^{ère} partie]), *Hentai seiyoku*, vol. 3, n° 3, 1924, p. 118.

¹⁷³ TANAKA Kôgai 田中香涯, « Dôseiai ni kan suru naibunpi no gakuri ni tsuite 同性愛に関する内分泌の学理に就いて » (Des principes de la sécrétion endocrinienne de l'homosexualité), *Hentai seiyoku*, vol. 1, n° 5, 1922, pp. 199-203.

¹⁷⁴ TANAKA, « Hentai seiyoku yôsetsu », *op. cit.*, pp. 52-53; TANAKA, « Dôseiai ni kan suru gakusetsu ni tsuite (jô) », *op. cit.*, p. 121.

¹⁷⁵ 「第三は精神上にも変化を伴い、その思想感情が女性的型式を呈するもので、此の如きものを「エッフエミナチオ」Effeminatio (女性化) といひ、同時に身體の形質も亦女性に類する時は、之を「アンドロギニー」Androgynie といふ、即ち男子でありながら、皮下脂肪に富み、筋骨の發育弱く、皮膚微弱であり、その歩行、状態、音声の調子等に至るまで女子に類似している。」 TANAKA, « Hentai seiyoku yôsetsu », *op. cit.*, p. 53.

par « *josei nanshokusha* 女性男色者 » (littéralement « pratiquants féminins du *nanshoku* »)¹⁷⁶. L'usage d'un vocable prémoderne est surprenant en raison de son caractère « non scientifique ».

Au regard de la totalité des écrits de Tanaka, cela n'est pourtant pas vraiment contradictoire, son discours se caractérise par une propension à regrouper entre elles des notions antithétiques : termes prémodernes et vocables sexologiques, conceptions antagonistes de l'effémination, etc. Par exemple, s'il s'accorde à reconnaître une corporalité féminine aux androgynes en s'appuyant sur les travaux de Hirschfeld¹⁷⁷, il insiste cependant sur l'influence de l'état mental féminin sur la féminisation du corps, à la différence de Morita Yûshû qui plaçait au premier plan la caractéristique acquise de l'effémination.

Les cas les plus extrêmes d'efféminés homosexuels montrent un tempérament féminin depuis leur plus tendre âge. Ils ne diffèrent presque en rien des filles, s'amusent avec elles en groupes, jouent à la poupée ou avec des *temari*¹⁷⁸, préfèrent des activités comme la couture ou la cuisine, et effectuent les tâches ménagères avec leurs sœurs. Même à l'adolescence, leur tempérament est toujours identique à celui des filles, n'aimant ni boire de l'alcool ni fumer du tabac, mais appréciant la musique, les arts et la décoration. Ils recherchent l'attention amoureuse des personnes du même sexe en se maquillant ou en se travestissant en femmes. Certains sont féminins jusque dans leur façon de se mouvoir.¹⁷⁹

Tanaka, tout comme Krafft-Ebing et Hirschfeld, s'applique à renforcer les stéréotypes de genre en prêtant des qualités féminines aux efféminés, affirmant que « nombreux sont ceux qui excellent dans les domaines de la poésie, de la musique ou de la peinture du fait que leurs émotions l'emportent sur leur volonté ou leur raison, que leur caractère est doux et docile, et qu'ils ont une imagination fort développée »¹⁸⁰. Ainsi, ce sont ces composantes psychiques qui sont à l'origine de l'inversion du désir sexuel, car leur « rôle sexuel » est nécessairement perçu comme féminin. La stratégie de Tanaka s'appuie sur des éléments psychologiques qui viennent expliquer *a posteriori* la physiologie des sujets. Les efféminés possèdent des éléments corporels

¹⁷⁶ TANAKA Kôgai 田中香涯, « Joseiteki danshi 女性的男子 » (Les hommes efféminés), *Hentai seiyoku*, vol. 2, n° 2, 1923, p. 51.

¹⁷⁷ *Ibid.*, pp. 51-52.

¹⁷⁸ Les *temari* (littéralement « balles qui tiennent dans la main ») étaient à l'origine des jouets pour enfant en forme de balle confectionnés à partir de restes de tissu. Aujourd'hui, ces balles font plutôt office d'objets de décoration en raison de leurs motifs plus ou moins sophistiqués, le plus souvent floraux.

¹⁷⁹ 「同性のみを極端なる女性的男子は、夙に幼年時代より女性的性質を示し、女兒の群に入つて之と遊び戯れ、或は人形や手鞠を弄することを好み、或は裁縫厨房の技を嗜み、姉妹と共に家事に従ふこと殆ど女子と異なる所なく、思春期に入つても、その性質は依然として婦女子の如く、飲酒喫煙を嫌い、音楽、美術および装飾を事とし、身に化粧を施し或は女装して同性の眷恋を求め、その歩行挙措等に至るまで殆ど女性的である。」 TANAKA, « Joseiteki danshi », *op. cit.*, p. 54.

¹⁸⁰ 「感情の方が意志及び理性よりも強く随つて温和従順であり、且つ空想に富んでいるから、詩歌、音楽、絵画の技を能くするものが多い」 TANAKA Kôgai 田中香涯, « Joseiteki danshi no hanashi 女性的男子の話 » (Discours sur les hommes androgynes), dans TANAKA Kôgai 田中香涯, *Ki, chin, kai* 奇・珍・怪 (Étrange, rare et bizarre), (1940) 1953, réimprimé dans SHIMOKAWA, TAMURA, KOISHIKAWA, HATAKEYAMA, *Josô no minzokugaku*, *op. cit.*, pp. 246-247.

secondaires féminins en raison de la « nature » féminine de leur vie psychique et émotionnelle. Dans ce contexte, le travestissement n'est qu'un simple symptôme, la conséquence d'une identité sexuelle féminine.

Comme nous avons pu le voir, le discours de la sexologie populaire a produit un ensemble de taxinomies et de nosographies contradictoires, pour la plupart influencées par des interdits moraux judéo-chrétiens. L'avènement de la psychopathologie a indubitablement entraîné de profonds bouleversements dans la façon de concevoir le travestissement comme un élément constitutif de *dôseiai*, renvoyant à un processus d'effémination pathologisé. Reposant désormais sur le sexe anatomique, dont les critères biologiques secondaires (hormones, développement cutanés, osseux et graisseux, etc.) étaient aisément décelables par les outils médicaux d'investigation¹⁸¹, le régime de genre moderne a constitué le travestissement en une anormalité que seul le domaine médical (plus particulièrement psychiatrique et sexologique) pouvait à présent expliquer.

III. LES EFFETS DE LA SEXOLOGIE POPULAIRE SUR LA CONSTITUTION DE LA SUBJECTIVITE DES « EFFEMINES »

La diffusion abondante de la sexologie populaire et sa quasi-omniprésence dans les médias japonais sont deux aspects qui diffèrent du cas occidental, pour qui le discours psychiatrique est demeuré dans le cadre des milieux des élites intellectuelles. Comme le mentionne Didier Éribon,

[...] si c'est la psychiatrie qui fait proliférer les « sexualités » perverses, [...] on peut se demander comment ces catégories forgées par un discours médical ont pu entrer dans le corps et dans l'esprit des personnes concernées. Après tout, les écrits des psychiatres étaient publiés dans des revues ou des ouvrages qui n'étaient lus que par quelques dizaines de spécialistes.¹⁸²

Pour sa part, Mark McLelland argue que le discours sexologique japonais, malgré sa large diffusion, n'a pas tant eu d'incidence sur les « minorités sexuelles » de l'après-guerre, qui

¹⁸¹ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 253.

¹⁸² ÉRIBON, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., p. 419.

semblent pour beaucoup s'être réappropriés et avoir déformé ou réifié les catégories sexologiques à leur convenance¹⁸³. Mais qu'en est-il des « minorités » de l'entre-deux-guerres, dans un contexte où les nouvelles catégories sexologiques ont fait l'objet d'un emballement médiatique sans précédent ? Nous tentons ici de mesurer l'impact de la sexologie populaire sur la constitution de la subjectivité des « efféminés », des « travestis », ou des « homosexuels », que nous envisageons tous sous l'appellation générique de « *dôseiaisha* », au travers de témoignages d'individus concernés publiés dans les revues sexologiques. Ce travail n'a pour l'heure encore jamais fait l'objet d'une étude à part entière.

Les témoignages des *dôseiaisha* sont à prendre avec précaution. Ils sont soumis à des biais discursifs qui dépendent de leur restitution. D'une part, leurs paroles semblent plutôt provenir d'hommes de classes privilégiées, avec un certain degré d'éducation. Elles concernent surtout des individus qui acceptent mal leur « tempérament féminin », qui vivent dans le secret (dans le « placard », pourrions-nous dire) et qui ont des difficultés à s'extraire des normes bourgeoises. Le poids de la classe sociale n'est donc pas négligeable. D'autre part, ces témoignages publiés ont été choisis par les tenants de la sexologie ou les éditeurs des revues au détriment d'autres courriers produits par des lecteurs pour des raisons difficiles à justifier (puisque'il nous est impossible de les comparer avec ceux qui n'ont pas été publiés). Les revues avaient probablement un bénéfice mercantile ou idéologique à tirer de ces témoignages. Il se joue ici une tension dans la restitution de la parole marginalisée. En outre, certains *dôseiaisha* admettent sciemment avoir envoyé leurs courriers aux revues dans le but d'être publiés, pleinement conscients que leurs témoignages suscitaient l'intérêt des médias¹⁸⁴. Ces paroles rapportées s'insèrent dans le cadre d'une politique du *savoir* (et de sa restitution) et sont d'autant plus difficiles à interpréter que les termes d'auto-dénomination genrée, les lieux fréquentés et les descriptions des pratiques sexuelles ont été systématiquement censurés : toute parole de *dôseiaisha* est dépendante du média au travers duquel elle est retransmise et demeure sous le joug de ce qui est toléré d'être rapporté par écrit ou invité à être tu.

¹⁸³ MCLELLAND, *Queer Japan, op. cit.*, p. 72-84.

¹⁸⁴ MIMURA Tokuzô 三村徳蔵, « Aru tokui seikakusha no kokuhaku 或る特異性格者の告白 » (Confession d'une personnalité singulière), *Hanzai kôron* 犯罪公論 (La revue criminelle), vol. 3, n° 6, 1933, p. 118.

1. SE DIRE DOSEIAISHA

Le premier type de source provient d'écrits directement issus d'individus concernés, qu'il s'agisse de confessions d'intellectuels ou de courriers de lecteurs. Parmi les confessions, l'article « *Watashi no hentai shinri* 私の変態心理 » (Ma psychologie déviante, 1923) de Watazane Rokusuke 綿實六助 (?-?), publié dans *Hentai shinri*, évoque par exemple la propre « homosexualité » (*dôseiai*) de son auteur, qu'il perçoit comme « une fleur noire qui a fleuri dans [s]on âme » (*kokoro ni saita kuroi hana* 心に咲いた黒い花)¹⁸⁵. Les courriers de lecteurs ont de leur côté surtout été publiés dans *Hentai seiyoku*. Le premier témoignage direct d'un « efféminé » a paru dans le numéro de septembre 1922. Il avait pour l'occasion fait l'objet d'une introduction par Tanaka Kôgai en personne, estimant que cette lettre qui lui avait été adressée en « réclamant [s]a compassion » (*watashi no dôjô o motometa* 私の同情を求めた) était particulièrement « poignante » (*hitsû* 悲痛) en ce qu'elle affirmait la « conscience aiguë de la déviance du désir sexuel » (*sono seiyoku no hentai o setsujitsu ni kantsû shite* 其の性欲の変態を切実に痛感して) de son rédacteur¹⁸⁶.

Le second type de source s'apparente quant à lui à des retranscriptions de témoignages ou de courriers d'individus directement envoyés à des « spécialistes », par la suite publiés dans les revues et faisant l'objet d'une courte introduction par une figure d'autorité scientifique, médecin ou journaliste. Certains évoquent des confessions qui « les ont touché en plein cœur » (*kokoro o tsuyoku utta* 心を強く撲った), parmi « un nombre incalculable de courriers reçus provenant de lecteurs de tout le pays » (*zenkoku no tasû no dokusha kara ôku no tegaki o moratta* 全国の多数の読者から多くの手紙を貰った)¹⁸⁷. L'article « *Dôseiai-kô* 同性愛考 » (Réflexions sur l'homosexualité, 1930) du romancier Hamao Shirô 浜尾四郎 (1896-1935) s'avère avoir eu une influence importante dans la constitution des subjectivités des *dôseiaisha*, puisque nous en avons trouvé plusieurs références dans les courriers des lecteurs. Ce succès s'explique notamment par la façon dont Hamao envisage l'homosexualité – non pas comme

¹⁸⁵ WATAZANE Rokusuke 綿實六助, « *Watashi no hentai shinri* 私の変態心理 » (Ma psychologie déviante), *Hentai shinri*, vol. 11, n° 8, 1923, p. 557.

¹⁸⁶ TANAKA Kôgai 田中香涯, « *Danshi dôseiai no ichi jitsurei* 男子同性愛の一实例 » (Un exemple concret d'homosexualité masculine), *Hentai seiyoku*, vol. 1, n° 5, 1922, p. 241.

¹⁸⁷ MIMURA, « *Aru tokui seikakusha no kokuhaku* », *op. cit.*, p. 113.

une maladie mais comme un « tempérament » (*seikaku* 性格)¹⁸⁸. Un témoignage cite par exemple l'impact positif apporté par la lecture de ce texte :

Il est certain que la lecture du texte de M. Hamao m'a sensiblement rassuré et m'a apporté un certain degré de courage pour continuer à vivre. Mais parmi les gens ordinaires, combien de personnes ont un quelconque degré de sympathie et de compréhension vis-à-vis de nous ? La quasi-majorité d'entre eux ne tournent-ils pas un regard habituellement plein de dérision, de mépris ou de curiosité à notre rencontre ? Ne sommes-nous pas, après tout, condamnés à nous cacher du regard du monde, à craindre la lumière du jour et à passer nos journées dans les lugubres profondeurs de la société ?¹⁸⁹

En outre, les articles de presse et de magazines qui proposent des portraits de travestis qui vivent ouvertement en tant que femme semblent également avoir suscité un fort intérêt auprès de ceux qui avaient l'intuition de leur différence. Un courrier mentionne par exemple l'espoir ressenti à la lecture du cas rapporté d'un travesti en geisha devenu une célébrité locale¹⁹⁰.

De leur côté, les courriers publiés dans *Hentai seiyoku* ont également joué un rôle crucial dans la constitution d'une conscience « homosexuelle », qui a permis de passer d'un « je » isolé à un « nous » collectif, en partageant le sentiment commun de la solitude :

Depuis que mon désir contre-nature a fait l'objet d'une publication inopinée dans le numéro de septembre de l'année dernière, j'ai constaté mois après mois les écrits d'individus qui souffrent des mêmes tourments que moi. J'ai été étonnamment surpris par le nombre élevé d'hommes malheureux dans le monde, et je ressens une profonde sympathie pour toutes ces personnes.¹⁹¹

Hamao Shirô rapporte également les nombreuses réactions qu'il a obtenues à la suite de la publication de son article « Dôseiai-kô », dans un écrit qu'il publie dans le numéro de septembre 1930 de la revue féminine *Fujin saron* 婦人サロン (Le salon des femmes). À ses dires, les courriers qu'il avait reçus provenaient « tous d'hommes uraniens de degrés plus ou moins élevés » (*izuremo dansei de mina kanari kyokudo no ūruningu* いずれも男性で皆可な

¹⁸⁸ HAMAŌ Shirô 浜尾四郎, « Dôseiai-kô 同性愛考 » (Réflexions sur l'homosexualité), *Fujin saron* 婦人サロン (Le salon des femmes), vol. 2, n° 9, 1930, pp. 136-142.

¹⁸⁹ 「この浜尾先生の説を読んで、私は可成りの心強さを覚え、又、生きて行く上に或る程度までの勇気を与えられたことは確実でございます。しかし、一般の人々の中に、我々に対して或る程度の同情と理解を寄せて下さる方が果たして幾人ございましょう。依然として嘲笑と侮蔑と好奇的な眼を向ける人が殆ど大部分ではないでしょうか。我々は矢張り世人の目を忍び、白日の光を怖れて、社会のどん底に陰惨な日を送る運命なのではないでしょうか。」 MIMURA, « Aru tokui seikakusha no kokuhaku », *op. cit.*, p. 118.

¹⁹⁰ *Ibid.*

¹⁹¹ 「昨年の九月号に自分の不自然な愛欲が図らずも発表されて以来、月々同じ悩みに沈む人々の奇書の有るのを見て、世に不幸なる人の案外にも多いのに驚きもし、又その方々に深く同情もいたして居ります。」 TOKYO JO SEI 東京 JO 生 (M. JO de Tôkyô), « Dôseiaisha yori 同性愛者より » (De la part d'un homosexuel), *Hentai seiyoku*, vol. 2, n° 5, 1923, p. 237.

り極度のウールニング), qui lui avaient fait part de leurs « propres expériences » (*jiko no taiken* 自己の体験) et « exprimaient sans fioritures leur nature » (*seishitsu o sekirara ni arawashi* 性質を赤裸々に表し), ce qui « devait demander beaucoup de courage et de détermination » (*yohodo no yûki to ketsudan to o yô suru hazu* 余程の勇氣と決断とを要する筈)¹⁹². Malgré la grande diversité des âges, des milieux et des expériences de ses correspondants, le romancier synthétise l'ensemble des courriers reçus en six points communs : un sentiment d'être seul au monde à ressentir une attirance pour le même sexe, vivre cette attirance comme un handicap qu'on ne peut confesser à personne, un sentiment de honte, la consultation d'un médecin dont les traitements se sont avérés inefficaces, une indifférence totale pour le sexe opposé, des angoisses et des pensées suicidaires qui accompagnent souvent le sentiment de solitude et d'incompréhension¹⁹³.

Ainsi, les courriers et les témoignages des *dôseiaisha* parus dans les revues sexologiques participent de la politique du savoir. La parole donnée se restreint au champ sexologique et s'organise en une hiérarchie du discours, dans laquelle le spécialiste alloue sa commisération aux « tourments » (*nayami* 悩み) induits par les « désirs sexuels déviants ».

2. SPLENDEUR ET DECADENCE DU REGARD PATHOLOGIQUE

L'ensemble des témoignages recueillis paraît animé par le désir de reconnaissance sociale, qui passe par une rhétorique de l'« aveu » (*jihaku* 自白) du « terrible secret » (*shûakuteki na himitsu* 醜悪的な秘密)¹⁹⁴. Il en ressort une vision empreinte de dolorisme. Les courriers de lecteurs de *Hentai seiyoku*, ainsi que les témoignages reçus par Hamao rendent compte de difficultés de vie générées par la ségrégation sociale. La confession d'un dénommé Y-kun, par exemple, se caractérise par son ton pathétique. Son efféminement est vécu comme un « tourment » (*nayami* 悩み) et une « souffrance » (*kumon* 苦悶), tandis que son existence est décrite comme « maudite » (*norowareta* 呪われた), « contre-nature » (*fushizen* 不自然), « pitoyable » (*kawaisô* 可哀そう), « misérable » (*aware* 哀れ), ou encore sujette à la « perte

¹⁹² HAMA O Shirô 浜尾四郎, « Futatabi dôseiai ni tsuite 再び同性愛について » (À nouveau au sujet de l'homosexualité), *Fujin saron*, vol. 2, n° 11, 1930, p. 58.

¹⁹³ *Ibid.*, pp. 58-59.

¹⁹⁴ TANAKA, « Danshi dôseiai no ichi jitsurei », *op. cit.*, p. 241.

de confiance » (*shin.yô wa ushinai* 信用は失い) et aux « sacrifices » (*gisei* 犠牲). Y-kun tient son « tempérament déviant » (*hentaiteki na seikaku* 変態的な性格) pour responsable d'un « complexe d'infériorité » (*higami* 僻み), ainsi que d'un sentiment d'isolement. Sa solitude exacerbée l'a poussé à passer de longs moments à « boire ses larmes » (*namida o nonde* 涙を呑んで) et même « jusqu'à envisager [de se donner] la mort » (*shi o kessuru ni itarimashita* 死を決するに至りました)¹⁹⁵. Les courriers reçus par Hamao rendent également compte des mêmes difficultés : les termes « souffrance » (*kurushimi* 苦しみ), « honte » (*haji* 恥), « angoisse » (*hanmon* 煩悶), « sentiment de solitude » (*kodokukan* 孤独感), ou encore « chagrin » (*kutsû* 苦痛) y apparaissent régulièrement¹⁹⁶.

Cette rhétorique de l'aveu revoie bien évidemment à *La volonté de savoir* (1976) de Michel Foucault, qui voyait dans la constitution du discours moderne sur la *sexualité* un lien généalogique entre la confession chrétienne et la consultation psychiatrique au cours du XIX^e siècle. Bien que le Japon ne soit traditionnellement pas de culture chrétienne, l'importation des préceptes moraux d'inspiration victorienne a joué un rôle important dans l'acceptation du modèle sexologique. En outre, la notion chrétienne de péché est présente en filigrane dans de nombreux textes, et parfois explicitement nommée¹⁹⁷. En résumé, les courriers destinés aux revues tiennent un rôle de catharsis. La *sexualité* étant devenue une vérité cachée déterminante dans la constitution des nouvelles subjectivités modernes, beaucoup de témoignages considèrent que c'est à la lecture d'écrits sur l'homosexualité que s'est effectuée la « prise de conscience d'être un individu au désir sexuel déviant » (*hentai seiyokusha dearu koto o jikaku shite* 変態性欲者であることを自覚して), puis l'autodétermination en tant qu'« uraniens, qu'« homosexuels » (*dôseiaisha*) ou qu'« efféminés » (*joseiteki danshi*)¹⁹⁸.

L'aveu a néanmoins un prix. Il doit se produire dans et pour le discours sexologique, car il n'a de sens qu'en son seul cadre. Les confessions ont d'ailleurs tendance à réaffirmer le vocabulaire sexologique. Les « déviants » se nomment en tant que tels et usent des diverses terminologies pathologiques à disposition, quand d'autres encore décrivent minutieusement les symptômes de leur effémination¹⁹⁹. Si les confessions relèvent de regards autocritiques sur les

¹⁹⁵ MIMURA, « Aru tokui seikakusha no kokuhaku », *op. cit.*, pp. 113, 114, 115.

¹⁹⁶ HAMAHO, « Futatabi dôseiai ni tsuite », *op. cit.*, pp. 58-65.

¹⁹⁷ KOISHIKAWA MUMEI SEI 小石川無名生 (Personne anonyme de Koishikawa), « Dôseiaisha no nayami 同性愛者の悩み » (Les tourments des homosexuels), *Hentai seiyoku*, vol. 2, n° 3, 1923, pp. 133-134.

¹⁹⁸ KOBE YK SEI 神戸 YK 生 (M. YK de Kobe), « Dôseiaisha no kurushimi 同性愛者の苦しみ » (Les souffrances des homosexuels), *Hentai seiyoku*, vol. 2, n° 5, p. 238.

¹⁹⁹ TANAKA, « Danshi dôseiai no ichi jitsurei », *op. cit.*, p. 241 ; KOBE YK SEI, « Dôseiaisha no kurushimi », *op. cit.*, p. 238 ; WATAZANE, « Watashi no hentai shinri », *op. cit.*, p. 558.

actes immoraux commis, elles portent également un jugement moral sur les *pensées*. Watazane, par exemple, insiste sur son attrait pour les hommes plus âgés, particularité de sa « psychologie déviante » (*hentai shinri*). Peu importe qu'il passe à l'acte ou non, c'est sa « fascination intense » (*kyôretsu na miryoku* 強烈な魅力) qui fait ici l'objet de son aveu²⁰⁰.

Le poids de la vision sexologique est parfois si proéminent que c'est la découverte du désir homosexuel qui fait se rendre compte *a posteriori* de la présence d'éléments psychiques ou physiologiques perçus comme féminins²⁰¹. L'édification de l'identité « homosexuelle » s'appuie en conséquence sur un rapport de soi à soi tautologique : le désir homosexuel génère l'efféminement, qui lui-même crée le désir homosexuel. Cette tautologie est particulièrement visible dans le témoignage d'Y-kun, qui raconte que c'est lorsqu'il a commencé à ressentir une attirance pour un autre garçon au printemps de ses quinze ans qu'il a alors remarqué que son « tempérament masculin avait complètement disparu » (*danseiteki na seikaku wa sukkari shômetsu shite shimatta* 男性的な性格はすっかり消滅してしまった) et que son caractère était devenu « complètement efféminé » (*sukkari joseika* すっかり女性化)²⁰².

S'appuyant sur le regard sexologique, beaucoup de confessions réclament un traitement. Parmi les courriers adressés à Tanaka, la plupart expriment leur état comme « pathologique » (*byôki* 病気)²⁰³ – lequel sert néanmoins de moyen de socialisation, certains évoquant leurs comparses comme des « patients souffrant de la même maladie » (*dôbyôsha* 同病者)²⁰⁴. Ces courriers réclament des solutions par le biais de la science, certains requérant même une implication morale des sexologues, comme le montre cette lettre adressée à Tanaka :

Vous, en tant qu'auteur, qui étudiez les désirs sexuels déviants, j'espère que vous ne vous arrêterez pas simplement à l'étude des faits, mais que vous ferez un pas en avant afin de pouvoir aider ces malheureuses créatures et leur apporter la lumière qui les guidera.²⁰⁵

²⁰⁰ WATAZANE, « Watashi no hentai shinri », *op. cit.*, p. 566.

²⁰¹ OKAYAMA AMABENI SEI 岡山天紅生 (M. Amabeni d'Okayama), « Hangyakusha no sakebi 反逆者の叫び » (Le cri d'un révolté), *Hentai seiyoku*, vol. 2, n° 3, 1923, p. 46.

²⁰² MIMURA, « Aru tokui seikakusha no kokuhaku », *op. cit.*, p. 113.

²⁰³ ÔSAKA S.K 大阪 S.K (M. S.K d'Ôsaka), « Dôsei sesshishôsha yori 同性窃視症者より » (De la part d'un voyeur homosexuel), *Hentai seiyoku*, vol. 1, n° 8, 1922, p. 384 ; OKAYAMA AMABENI SEI, « Hangyakusha no sakebi », *op. cit.*, p. 47 ; SHIZUOKA KEN HY SEI 静岡県HY生 (M. HY du département de Shizuoka), « Mono kurushisa ni もの苦しさに » (Avec la souffrance des choses), *Hentai seiyoku*, vol. 2, n° 5, 1923, p. 236.

²⁰⁴ GIFU TK SEI 岐阜 TK生 (M. T.K. de Gifu), « Danshi dôseiaisha no kekkon nitsuite 男子同性愛の結婚に就いて » (Du mariage des hommes homosexuels), *Hentai seiyoku*, vol. 2, n° 3, 1923, p. 139.

²⁰⁵ 「変態性欲を研究される著者よ。単に事実の研究に止らず憐れなる彼等を救ふべき一步を踏み出され、彼等に導べの光を與へられんことを望みます。」 HEIAN NO GAKUSO NI TE SHITSUMEI 平安の学窓にて 失名 (Anonyme de l'école Heian), « Hikari o ataeyo 光を與へよ » (Que lumière soit faite !), *Hentai seiyoku*, vol. 2, n° 3, 1923, p. 191.

À la recherche d'une compassion qui défie les normes, certains *dôseiaisha* espèrent que la sexologie les soustrait de l'opprobre morale et leur apporte une légitimité sociale. Mais l'échec des traitements médicaux ne provoque que davantage de désarroi, certains allant jusqu'à percevoir leur « déviance » comme une « maladie incurable » (*fuji no byô* 不治の病)²⁰⁶.

Pendant mon séjour à Tôkyô, j'ai rendu visite au Dr T que je connaissais par le biais d'un magazine. Après lui avoir tout confessé, il m'a orienté vers un psychothérapeute. J'ai écrit au professeur N, psychiatre à l'Université de médecine de Chiba, et au professeur E, homme de lettres, mais je reste pessimiste. Contrairement aux malades mentaux, il semble qu'il n'existe pas de véritable moyen de me guérir complètement.²⁰⁷

La pathologisation a ainsi conduit à une impasse épistémologique : elle condamne les concernés au mal de vivre sans pour autant leur apporter une rédemption par le soin.

D'autres voix – plus rares – ont en revanche exprimé leurs doutes à l'encontre des taxinomies sexologiques. Par exemple, un courrier publié dans *Hentai seiyoku* critique ouvertement la définition de l'effémination par Tanaka. Même si le contributeur anonyme avoue au sexologue qu'il « [s]'était même demandé comment [s]es pensées les plus intimes avaient pu être explorées et révélées à [s]on insu » (*watashi no kyôtei o itsu no ma ni ka saguri shirareta no de wa nai ka to sura omoware mashita* 私の胸底を何時の間にか探り知られたのではないかとすら思はれました), il reste cependant circonspect à l'égard de la nosographie de l'effémination : alors que son « esprit est féminin » (*seishin ni oite joseiteki* 精神に於いて女性的), son « apparence est [en revanche] masculine » (*gaikēi ni oite danseiteki* 外形に於いて男性的), possédant même une pilosité plus développée que la moyenne²⁰⁸. La nosographie de Tanaka n'était pour lui dans ce cas pas recevable.

Ce témoignage s'inscrit de façon plus large dans un mouvement intellectuel qui souhaitait extraire l'homosexualité du champ de la sexologie. En effet, certains, à l'instar de Hamao, considéraient l'homosexualité comme une « question sociale » (*dôseiai no shakai mondai* 同性愛の社会問題)²⁰⁹. Nourris de ses lectures de Krafft-Ebing, Otto Weininger, Magnus Hirschfeld, ou encore Edward Carpenter, et fervent défenseur des « uraniens » (*ûruningu* ウー

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 190.

²⁰⁷ 「東京にいる間に、雑誌で知ったT博士を訪ねて、一切を告白して或る精神療法家を紹介して貰ったこともあり、千葉医大の精神科のN先生や文士のE先生などに手紙で訴えて見ましたが、精神的疾患と異なって、容易に全治の方法がないということで、悲観しています。」MIMURA, « Aru tokui seikakusha no kokuhaku », *op. cit.*, p. 117.

²⁰⁸ TOZUKA A SEI 戸塚 A 生 (M. A de Tozuka), « 'Joseiteki danshi' o yonde 「女性的男子」を読んで » (Après la lecture de « Les hommes androgynes »), *Hentai seiyoku*, vol. 2, n° 3, 1923, pp. 129-130.

²⁰⁹ HAMA O, « Futatabi dôseiai ni tsuite », *op. cit.*, pp. 61-62.

ルニング), Hamao considère que la médecine a certes permis la reconnaissance et l'intelligibilité du phénomène, mais qu'elle s'est toutefois restreinte à une lecture pathologique des comportements homoérotiques et des identités qui leurs ont été accolées. Le romancier insiste non seulement sur le caractère ordinaire des « uraniens », mais plus encore, sur l'erreur d'en faire une catégorisation unique : il existe pour lui autant d'uranismes que d'uraniens²¹⁰. Selon lui, il serait malvenu de les percevoir comme des individus atteints d'une « maladie mentale » (*seishin-byô* 精神病) ou de « neurasthénie » (*shinkei suijaku* 神経衰弱), ou encore comme des « impotents » ou des « handicapés » (*fugusha* 不具者)²¹¹. Ces comparaisons sont d'autant plus « imprudentes » (*keisotsu* 軽卒) pour lui que l'histoire regorge de contre-exemples d'uraniens talentueux dans le domaine des arts (William Shakespeare, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Piotr Ilitch Tchaïkovski, Walt Whitman)²¹². Il appelle ainsi de ses vœux tous les uraniens à trouver le courage de vivre au grand jour, quitte à se regrouper entre eux²¹³.

Il a également existé un courant de légitimation des pratiques homoérotiques d'inspiration prémoderne. Le critique d'art Ôsumi Tamezô 大隅為三 (1881-1961), en exposant dans un article de 1931 l'étendue mondiale des conduites homosexuelles, tente de donner une perspective historique aux notions psycho-pathologiques. Par exemple, parmi les « déviants » se trouvent les « pédérasstes » (*pederasuto* ペデラスト), les « uranistes » (*uranisuto* ウラニスト) et les « saphistes » (*safisuto* サフィスト) des textes philosophiques grecs et de la poésie romaine. Selon Ôsumi, ces types de « déviants » se retrouvent jusque dans les tributs malgaches, natives-américaines et panaméennes, et même dans certains écrits du Moyen Âge européen. Les traces d'activités homosexuelles apparaissant comme une constante de l'histoire, elles contreviennent aux discours sur leur soi-disant « non-naturalité » (*han-shizen* 反自然) et affirment la « déviance » comme une part irréductible de l'humanité²¹⁴. En revanche, Ôsumi n'aligne pas sur le même plan le travestissement, indéfendable car remettant en cause la bipartition entre les hommes et les femmes. Ce que le critique d'art semble défendre, c'est avant tout le modèle pédérasstique des relations homoérotiques, mais rien – sinon presque – n'est dit sur l'effémination qui se dérobe à son argumentaire.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 64.

²¹¹ *Ibid.*, pp. 62-63.

²¹² *Ibid.*, p. 64.

²¹³ *Ibid.*, p. 63.

²¹⁴ ÔSUMI Tamezô 大隅為三, « Hentai seiyoku 変態性欲 » (Les désirs sexuels déviants), *Hanzai kagaku* 犯罪科学 (Science criminelle), vol. 2, n° 4, 1931, pp. 75-76, 76-78.

Ainsi, loin d'avoir été un discours d'autorité indiscutable, la sexologie a fait l'objet de critiques de la part d'individus concernés, jusqu'à parfois mettre en doute les critères de catégorisation sexologiques. La sexologie n'a donc pas toujours consisté en un régime de vérité pour les subjectivités « déviantes ».

3. LE POIDS DE LA SOCIALISATION HETEROSEXUELLE

Nombre de témoignages d'hommes conscients de leur différence insistent sur le poids pesant de la masculinité et de la socialisation virile. Comme l'évoque l'un d'entre eux : « naître homme c'est avoir de grandes responsabilités à cet égard et en être tourmenté » (*otoko to umareta ijô sono sekinin ga jûdai na dake, nayami ga fukau* 男と生まれた以上その責任が重大なだけ、悩みが深う)²¹⁵. L'effémination et le désir homosexuel génèrent une difficulté pour se socialiser en tant qu'homme. Beaucoup comprennent que leur sexualité désavoue leurs privilèges masculins et les condamne à emprunter des chemins de vie détournés. Certains en viennent à « se demander s'[ils] ne renoncera[ent] pas à tout et n'habitera[ent] pas reclus profondément à la montagne », ne « sachant pas du tout où se placer [dans la société] »²¹⁶. Afin de maintenir leur statut viril, la plupart optent pour la dissimulation. Quelques témoignages évoquent l'idée d'un « masque » (*kamen* 仮面) porté en permanence, « bien [qu'ils] ne sache[nt] pas si ce masque [leur] a apporté le bonheur ou le malheur »²¹⁷. La rhétorique de la dissimulation s'accompagne également de la peur d'être découvert à chaque instant²¹⁸. Il s'agit pour beaucoup d'entre eux de ne jamais montrer leur « véritable nature ». Il leur faut « éviter les soupçons » (*giwaku o sakeru* 疑惑を避ける), « faire l'effort de se comporter comme des hommes » (*tsutomete danseiteki ni furumau* 努めて男性的に振舞う), donner « l'apparence [d'être normal] face au monde » (*seken e no teisai jô* 世間への体裁上)²¹⁹. Néanmoins, le travestissement peut s'avérer dans certains cas comme une prise de conscience, une libération

²¹⁵ KOISHIKAWA MUMEI SEI, « Dôseiaisha no nayami », *op. cit.*, p. 134.

²¹⁶ 「世のすべてをあきらめの中に深く山住居などに入ろうかと考えております」 「全く自分のおきどころがありません」 SHIZUOKA KEN HY SEI, « Mono kurushisa ni », *op. cit.*, p. 236.

²¹⁷ 「その仮面は私の為には幸であったか、不幸であったかは私には判りません」 OKAYAMA AMABENI SEI, « Hangyakusha no sakebi », *op. cit.*, p. 46.

²¹⁸ KOBE YK SEI, « Dôseiaisha no kurushimi », *op. cit.*, p. 238.

²¹⁹ MIMURA, « Aru tokui seikakusha no kokuhaku », *op. cit.*, p. 115.

et un renouveau, toujours effectué dans le plus grand secret, comme le montre ce passage du témoignage d'Y-kun :

Cette année, je me suis travesti en femme pour la première fois à l'occasion des danses d'*O-bon* de ma ville. Cette expérience a été en tout point semblable à celle du protagoniste de la nouvelle « Le secret » de Tanizaki. Je m'émerveillais moi-même de mon propre visage qui se transformait à chaque coup de pinceau, ainsi que de ma beauté, qui m'avait changé en une personne complètement différente. Les apprenties coiffeuses du salon de coiffure voisin qui s'étaient occupées de mon visage ont également été très surprises. Personne n'a pensé que j'étais un homme lorsque j'ai rejoint le bal dans mes habits [...]. Pensant que j'étais une femme avec mon épais maquillage, à la lumière des lampadaires et du clair de lune, certains hommes m'ont même invité au rendez-vous habituel de la danse d'*O-bon*, ce qui m'a fait rire jaune. Depuis lors, j'ai développé un intérêt sans limite pour le maquillage et ai dans le même temps développé un certain degré de confiance en moi²²⁰

Mais bien que le travestissement puisse apparaître comme un soulagement à l'égard des normes masculines, il n'en diminue pas moins le poids de la socialisation hétérosexuelle et de l'institution du mariage²²¹. En effet, l'injonction à la vie maritale est un sujet qui revient fréquemment dans les témoignages, car elle est une étape obligatoire dans la constitution du sujet viril, ainsi qu'une nécessité sociale pour la politique nataliste de l'Etat-nation. Dans ces conditions, le mariage s'avère une expérience douloureuse. Le témoignage d'Y-kun rend par exemple compte de la pression sociale exercée sur son compagnon, qui lui avait demandé de le laisser se marier tout en gardant leur amour secret. Si Y-kun consent dans un premier temps, comprenant la situation délicate de son amoureux, il finit par regretter ce choix, tentant sans succès de mettre fin à ses jours²²².

De son côté, *Hentai seiyoku* a été le théâtre d'une véritable controverse entre *dôseiaisha* au sujet du mariage. Les débats montrent deux grandes tendances : d'un côté le mariage est perçu comme une obligation hétéronormative insupportable, de l'autre côté, il est paradoxalement envisagé comme un moyen de répondre aux injonctions de la virilité, voire parfois comme une solution curative à l'homosexualité.

Le débat a commencé par un premier courrier destiné à Tanaka, publié dans le numéro de novembre 1922, qui rapporte la situation d'un *dôseiaisha* contraint au mariage :

²²⁰ 「その年の町の盆踊りに私は初めて女の仮装をしましたが、それは丁度谷崎先生の小説『秘密』の主人公のように、一刷毛毎に変化してゆく自分の容貌、まるで別人のように変った美しさに、我ながら驚嘆しました。顔を拵えてくれた隣家の髪床の女弟子達も皆吃驚しました。（中略）服装で踊に交った私の姿を男と思った人はなく、電燈と月光に照らされた私の厚化粧姿を、女と思って、盆踊りの慣例のランデヴウに誘った男さえあって苦笑させられました。それ以来、私は化粧に対する限りない興味を持ち、同時に或る程度の自信をさえ抱くに至りました。」 *Ibid.*, pp. 115-116.

²²¹ WATAZANE, « Watashi no hentai shinri », *op. cit.*, p. 559.

²²² MIMURA, « Aru tokui seikakusha no kokuhaku », *op. cit.*, pp. 114-115.

Comme il était le fils aîné de la famille, il a dû très tôt prendre une épouse. Alors qu'il n'avait été que tourmenté par un amour contre-nature, il s'est vu être plongé dans une souffrance plus violente encore : ce mariage inévitable le faisait se sentir comme presque mort. Il n'éprouvait pas d'amour pour l'autre sexe et s'est vu contraint de devenir un père de famille ordinaire. Mais ce mariage n'a jamais été heureux, ni pour lui ni pour sa femme, car le couple manquait de cet amour indispensable entre partenaires.²²³

À la suite de cette lettre, un jeune « déviant sexuel » destine un courrier à Tanaka, dans lequel il fait part de sa volonté de se marier afin de se guérir de son effémination et de son désir homosexuel. Touché par ses propos, le contributeur anonyme du texte précédent lui adresse une réponse directe en lui affirmant que la vie maritale hétérosexuelle n'a jamais été une solution viable pour les « possesseurs d'un désir sexuel déviant congénital » (*sententeki hentai seiyoku no shoyûsha* 先天的変態性欲の所有者) et qu'il « serait un péché de prendre une épouse » (*tsuma o metorareru koto o zaiaku dearu* 妻を娶られることを罪悪である), car de tels ménages « ne forment jamais de couples heureux » (*kesshite kôfuku na fûfu de wa arimasu mai* 決して幸福な夫婦ではありません) et ne sont que des « mariages mensongers » (*kyogi na kekkon* 虚偽な結婚). L'auteur préconise d'« aller à la recherche de personnes de même sexe afin de pouvoir satisfaire son désir sexuel déviant » (*hentai seiyoku o mitasu beki dôsei o motomete* 変態性欲を満たすべき同性を求めて), qu'importe le regard social réprobateur²²⁴.

Face à cette prise de position, un tiers contributeur publie sa réaction dans le numéro de mars 1923, dans laquelle il pointe la « critique cruelle » (*zankoku na hihyô* 残酷な批評) selon laquelle il serait un « péché » de prendre une épouse. « Quel péché y a-t-il à tenter de vivre comme un être humain », argue-t-il, d'autant plus si l'épouse est « consciente » (*jikaku* 自覚) de l'état psychique de son époux ? Selon lui, en rendant les épouses complices, ces mariages « mensongers » ne reposeraient plus sur une décision « égoïste » (*rikoteki* 利己的)²²⁵.

En réaction, l'auteur du texte précédent consacre un courrier à la question du mariage, intitulé « Danshi dôseiaisha no kekkon ni tsuite 男子同性愛者の結婚に就いて » (Du mariage des hommes homosexuels). Dans ce texte, l'auteur affirme que le mariage d'un *dôseiaisha* avec

²²³ 「嫡男に生まれた身の早目に妻を娶らねばならなかった。不自然なる愛に悶えてゐるだけ一層苦悩の激しかった彼が、止む無く結婚したのは恐らく死ぬやうな思ひであつた。異性に対して更に愛を覚えない身は、只規則的な家庭の人となつたに過ぎない。その結婚は決して彼等夫婦の幸福なるものではなかつた。夫婦の中に極めて必要なる愛が無い。」 GIFU T K SEI 岐阜 TK 生 (M. T.K. de Gifu), « Danshi dôseiaisha no shinri ni tsuite 男性同性愛者の心理に就いて » (De la psychologie des hommes homosexuels), *Hentai seiyoku*, vol. 1, n° 7, 1922, p. 334.

²²⁴ GIFU T K SEI 岐阜 TK 生 (Mr. TK de Gifu), « Dôseiaisha J.O sei kun ni tei su 同性愛者 J.O 生君に呈す » (À l'attention de Mr. J.O, homosexuel), *Hentai seiyoku*, vol. 1, n° 7, 1922, pp. 336-337.

²²⁵ 「人間的に生きようとする努力が何で罪悪になろう」 OKAYAMA AMABENI SEI, « Hangyakusha no sakebi », *op. cit.*, p. 47.

une femme relève d'une « façon égoïste de penser » (*rikoteki na kangaekata* 利己的な考え方). Bien qu'il soit nécessaire que les « déviants » soient considérés comme des êtres humains, cette tactique n'en demeure pas moins pour lui une « mauvaise méthode » (*hōhō ga warui* 方法が悪い). En effet, selon le contributeur anonyme, « le mariage se doit d'être une union amoureuse » (*kekkon wa ren'ai no ketsugō denakute wa naranai* 結婚は恋愛の結合でなくてはならない), sans quoi il serait « véritablement la pire affliction pour les femmes nouvellement mariées » (*jitsu wa shinkon josei no saidai hiai* 實は新婚女性の最大悲哀), menant ces dernières à la « carence sentimentale » (*aijō ni kekkon* 愛情に欠陥), au « chagrin » (*hiai* 悲哀), à la « souffrance » (*kutsū* 苦痛) et à l'« angoisse » (*ōnō* 懊悩). Il en va de la responsabilité des *dōseiaisha* de ne pas faire de leur épouse des victimes collatérales de leur « déviance »²²⁶. Il ne remet cependant pas en question l'obligation sociale et morale pour les femmes de se marier. Le propos tend plutôt à réaffirmer l'importance idéologique du mariage hétérosexuel en tant qu'institution que les maris homosexuels viendraient corrompre par leurs alliances stériles.

Le mariage « curatif » a également été abordé par Hamao Shirō, pour qui la « prison de l'uranisme » pouvait entraîner des conséquences dramatiques, non seulement pour les personnes concernées, mais également pour leur entourage. Selon lui, les mariages blancs résultaient de la peur des « uraniens » de la réprobation morale, mais faisaient des épouses les « sacrifiées » d'une vie maritale où elles étaient nécessairement délaissées, tandis que leur mari ne pouvait ni s'épanouir, ni devenir père. Il était primordial pour Hamao d'avertir les jeunes femmes sur ce genre de pratiques, et de laisser les « uraniens » vivre de la façon dont ils l'entendaient²²⁷.

Finalement, le débat sur le mariage dans *Hentai seiyoku* a pris fin avec la publication d'un courrier sur le « mariage homosexuel » (*dōseiai kekkon* 同性愛結婚). Évoquant l'opprobre sociale portée à l'encontre des *dōseiaisha*, alors que ces derniers ne sont « ni à blâmer ni à sauver » (*semeta tote karera o sukuu koto wa dekimasen* 責めたとして彼等を救うことは出来ません), le contributeur anonyme pense que la formation de « groupes » (*dantai* 団体) ou de « clubs » (*kurabu* クラブ) consiste en un entre-soi sécurisant qui « ne porte pas préjudice aux individus normaux de la société » (*shakai no seijō naru hitobito ni gai o oyobosanu* 社会の正常なる人々に害を及ぼさぬ). À ses yeux, l'intégration dans la société du « troisième sexe », lui-même composé de « personnes civilisées » (*bunmeijin* 文明人), passe nécessairement par

²²⁶ GIFU T K SEI, « Danshi dōseiaisha no kekkon ni tsuite », *op. cit.*, pp. 138-139.

²²⁷ HAMAŌ, « Futatabi dōseiai ni tsuite », *op. cit.*, pp. 61-62.

le mariage homosexuel, un moyen de « sauver de nombreuses personnes tourmentées » (*nayameru ôku no hitobito o sukui* 悩める多くの人々を救い) et de leur « permettre de devenir des membres utiles à la société » (*shakai no yûyô naru ichiin to nasu koto ga dekimasu* 社会の有用なる一員となすことが出来ます)²²⁸.

Au travers des témoignages des individus concernés, il nous est possible de mesurer – de façon relative – l’impact des taxinomies médicales sur la formation des subjectivités. Si la plupart des paroles restituées réaffirment le modèle sexologique, elles montrent dans le même temps l’élévation de voix en opposition face à la rhétorique pathologique, ainsi que la possibilité de socialisations par courriers interposés entre *dôseiaisha*. Ces socialisations ont eu pour effet de les faire s’extirper de leur sentiment de solitude en partageant un *stigmat*e commun²²⁹. Si certains témoignages sont marqués par le dolorisme, d’autres font part de stratégie de survie, dont le travestissement fait partie, ce dernier étant perçu à la fois comme une expression subversive du genre et une pratique contre-culturelle. Le travestissement n’apparaît néanmoins pas comme une pratique quotidienne. Il est plutôt envisagé lors de manifestations spécifiques, comme les *matsuri*. Il n’apparaît pas non plus comme une modalité de mobilité sociale de sexe, ces « efféminés » étant conscients de leurs prérogatives masculines.

Cette vision est toutefois à relativiser. Tout d’abord, car elle est le fruit de *dôseiaisha* semble-t-il pour beaucoup issus de classes sociales citadines et bourgeoises. Ensuite, parce qu’elle est soumise à une politique du savoir entre les mains des éditorialistes des revues spécialisées. Nous verrons plus en avant dans notre mémoire de thèse (Chapitre 6) que les « efféminés » issus des classes sociales plus défavorisées ne se sont pas confrontés de la même façon au discours psychopathologique et qu’ils n’ont fait ni les mêmes expériences de leur sexualité ni de celles du travestissement²³⁰.

²²⁸ TOZUKA A SEI, « ‘Joseiteki danshi’ o yonde », *op. cit.*, p. 130.

²²⁹ Sur la question du stigmate social, cf. GOFFMAN, *Stigmat*e, *op. cit.*

²³⁰ Sur ce point, cf. Chapitre 6 *infra* ce mémoire de thèse.

IV. LIMITES ET RESTRICTIONS DE LA RECEPTION DES CONCEPTIONS SEXOLOGIQUES DU TRAVESTISSEMENT MASCULIN

Si le transfert culturel des discours sexologiques européens sur les « déviations sexuelles » est indéniable au Japon à compter des années 1910, les conceptions du travestissement s'avèrent pourtant restrictives. En effet, certaines nosographies sexologiques occidentales sur le travestissement n'ont que peu éveillé l'intérêt des sexologues japonais. Que nous apprennent certains de ces silences et comment les mettre en perspective avec la réception de la sexologie au Japon ?

1. QUID DES CAS AUTOCHTONES DE TRAVESTISSEMENT ?

La prédominance des exemples non japonais

Si la production du discours sexologique japonais s'est effectuée par la réception, la traduction et l'assimilation d'écrits européens sur les pathologies sexuelles, ce processus n'a pas été sans conséquences sur leur restitution, notamment concernant les cas concrets de travestissement, qui étaient pour la plupart directement tirés des ouvrages de sexologie occidentaux. En comparaison numérique, peu de cas japonais *et* contemporains sont mentionnés.

Habuto et Takahashi se réfèrent presque exclusivement aux exemples rapportés dans le *Psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing, qui listait un important nombre de cas décrits en termes de honte, de vice et de dégénérescence. Dès la première édition, le psychiatre austro-hongrois avait répertorié environ soixante-dix exemples d'inversion, issus pour grande partie de la presse et des procès-verbaux des tribunaux. Face au succès de son ouvrage, Krafft-Ebing avait invité les « pervers » à prendre contact avec lui dans la préface des éditions suivantes. Ce procédé lui avait permis de recevoir un nombre considérable de courriers. Lors des dernières éditions, Krafft-Ebing avait comptabilisé près de vingt mille témoignages, toutes perversions confondues²³¹. Sans doute que face à l'ampleur de ce nombre, les sexologues de l'école Ebing

²³¹ CHAUMET Pierre-Olivier, *Le transgenre : une histoire de tous les temps ?*, Bordeaux, LEH, 2015, p. 135.

n'ont pas vu l'intérêt de constituer leur propre répertoire, d'autant plus que leurs travaux ont surtout consisté à recopier religieusement les traductions japonaises de *Psychopathia sexualis*.

D'autres, à l'instar de Morita Yûshû, se réfèrent certes aux exemples de Krafft-Ebing, mais renvoient également aux travaux de Hirschfeld, Ulrichs, Albert Moll (1962-1939) ou encore Edward Carpenter, pour ne citer que les plus redondants. Takada Gûichirô s'est quant à lui attelé à recenser les pratiques homoérotiques propres à chaque civilisation. Dans un ouvrage de 1931, il consacre de longues pages à la pédérastie grecque et romaine, aborde les relations d'intimité entre hommes dans la Chine ancienne, le travestissement des acteurs du théâtre élisabéthain, le procès d'Oscar Wilde, la romance entre Rimbaud et Verlaine, ou encore, dresse la liste des œuvres littéraires japonaises prémodernes qui abordent le *shudô* ou le *nanshoku*. Peu, si ce n'est rien, n'est dit sur des cas de travestissement autochtones et contemporains. De constat, les exemples étrangers – et *a fortiori* européens – sont très largement majoritaires.

✚ Des cas de travestissement tirés des faits divers : un processus de criminalisation

Certains ouvrages se sont pourtant consacrés à des cas japonais de travestissement. Parmi l'ensemble des nosographies japonaises, l'ouvrage *Hentai seikakusha zakkô* (1928) de Nakamura Kokyô fait figure d'exception en mentionnant exclusivement six cas d'effémination japonais, bien que nous ne sachions pas de quelle source ils proviennent²³². D'autres nosographies ont quant à elles tendance à se rapporter aux faits divers de la presse à scandale. Takada puise ses exemples dans les quotidiens, qu'il entremêle à des cas occidentaux²³³. Sawada Junjirô, dans un ouvrage de 1934, se repose quant à lui exclusivement sur des cas rapportés dans les grands quotidiens, qu'il se contente de recopier sans apporter d'analyse médicale. Or, ce procédé n'est pas sans biais interprétatif, puisqu'il ne reprend que des exemples qui ont fait l'objet d'une arrestation policière, contribuant à une forme de criminalisation du travestissement masculin.

Sawada affirme que les faits divers ne sont pas le seul moyen de mettre au jour de telles pratiques. Il rapporte les cas de deux travestis du milieu de l'ère Meiji, l'un découvert lors d'une consultation médicale, l'autre lors de l'examen physique de la conscription (*chôhei kensa* 徴兵検査). S'étant présentés en femme lors de ces occasions, leur registre familial (*koseki*) les avait

²³² NAKAMURA, *Hentai seikakusha zakkô*, *op. cit.*, pp. 75-84.

²³³ TAKADA, *Hentai seiyoku kô*, *op. cit.*, pp. 201-232 ; TAKADA, *Hentai seiyoku to hanzai*, *op. cit.*, pp. 297-301.

trahis en indiquant leur sexe anatomique²³⁴. À cet égard, les ouvrages et les revues de sexologie des années 1920 et 1930 citent plus volontiers des cas de travestissement de l'ère Meiji et du début de l'ère Taishô. Il était probablement difficile pour les tenants de la sexologie de mener à bien des enquêtes de terrain, dans la mesure où certains n'étaient pas médecins. Cependant, même des professionnels comme Habuto ou Takada ne citent que très peu, voire pas du tout, de cas qui leur sont contemporains, hormis ceux des coupures de presse²³⁵.

✚ L'innervation du discours sexologique dans les faits divers

Alors que les cas de travestissement des faits divers sont parfois cités dans les traités de sexologie afin de servir d'exemple, inversement, la vision sexologique du travestissement a profondément nourri le discours journalistique. En effet, le phénomène médiatique des « désirs sexuels déviants » a été si important qu'il a souvent débordé des publications purement sexologiques. L'irruption du terme « *hentai* » dans la presse quotidienne au moment même où se développait la sexologie populaire en est un reflet éloquent. Le journaliste Okada Mitsurô, par exemple, décrit avec insistance dans le numéro du 21 avril 1929 du *Yomiuri* la nouvelle popularité des écrits sur les sujets sexologiques²³⁶. À la lumière de notre corpus, nous ne pouvons que confirmer ses propos. L'usage du vocabulaire sexologique marque un tournant dans les faits divers, d'autant plus que celui-ci apporte une explication « scientifique » aux comportements travestis. Jusque dans les années 1920, le travesti était un criminel comme un autre. Il est devenu par la suite un « pervers », dont le « désir sexuel déviant » venait désormais expliquer son penchant pour la criminalité.

Il serait fastidieux de faire l'inventaire de toutes les occurrences sexologiques des articles de presse tant elles apparaissent en nombre. Néanmoins, nous tenons à insister sur le caractère omniprésent, diffus et patent de la vision sexologique par l'emploi abusif de son jargon – à cet égard souvent incertain et parfois non pertinent. À titre d'exemple, le *Yomiuri* présente en 1936

²³⁴ SAWADA, *Hentai sei igaku kôwa*, op. cit., pp. 173-174 ; SAWADA, *Shinpi narudôsei* 2, op. cit., p. 3.

²³⁵ La quasi-exclusivité des exemples autochtones issus des faits divers a entraîné les mêmes conséquences que les représentations discursives de l'homosexualité en Europe, dont les cas rapportés dans les ouvrages psychopathologiques se reposaient sur les registres de la justice et des institutions psychiatriques. Les travestis ont ainsi souvent été associés en Europe à des voleurs compulsifs plus susceptibles de commettre des agressions, obsédés par la masturbation et représentant un danger pour eux-mêmes. CALIFIA, *Le mouvement transgenre*, op. cit., pp. 204-207.

²³⁶ DRISCOLL Mark, *Absolute Erotic, Absolute Grotesque. The Living, Dead, and Undead in Japan's Imperialism, 1895-1945*, Durham & London, Duke University Press, 2010, p. 153.

le portrait d'un travesti qui officiait comme serveuse dans un café de la capitale²³⁷. Quelques jours plus tard, le même journal faisait paraître une réaction virulente de la romancière Hirabayashi Taiko 平林たい子 (1905-1972)²³⁸ empreinte d'une rhétorique de l'anormalité :

[Le *Yomiuri*] a publié les effroyables photographies d'un homme marié deux fois en tant que femme, et qui pendant le même nombre d'années a passé sa vie comme enseignante, coiffeuse et serveuse de café. Cette *inversion sexuelle* [*seiteki tōsaku*] est probablement *pathologique* [*byōrigakuteki*] au regard de la longueur de sa vie maritale en tant que femme. Cependant, c'est à n'en pas douter une caractéristique de notre époque qu'un grand nombre d'*inversions sociologiques* [*shakaigakuteki na tōsaku*] soient provoquées à cause d'une aussi rare *inversion pathologique* [*byōrigakuteki na tōsaku*].²³⁹

Taiko emploie des termes comme « *tōsaku* 倒錯 » (inversion) ou « *byōrigaku* 病理学 » (pathologie), qui appartiennent au jargon sexologique. Rappelons-le, Taiko est une romancière et non une scientifique. L'emploi vulgarisé de ces vocables est un phénomène symptomatique de ces années. Cet article s'apparente à une apologie de l'ordre hétéronormatif, se servant du vocable sexologique afin de mieux mettre à la marge les conduites travesties. Pour la romancière, l'« inversion » est ainsi à l'origine d'une mode plus ou moins généralisée pour l'androgynie par la génération des *Modan*, critiquant sa propension à la « confusion des sexes » (*seiteki kondō* 性的混同). Désormais, le social découle de la toute-puissance du biologique. La coalition discursive entre les médias de masse et le domaine sexologique a servi, à notre sens, au renforcement des normes de genre et de l'hétéronormativité.

Parmi les incidents criminels de travestissement, l'affaire Shaji Hisaichi (*Shaji Hisaichi jiken* 車次久一事件) – autrement mentionnée « affaire de la tête momifiée de Kōbe » (*Kōbe miira atama jiken* 神戸ミイラ首事件) – représente de façon significative le nouveau regard sexologique et criminologique sur le travestissement. Incident criminel majeur de la fin de l'année 1933, l'affaire regroupait certains des éléments les plus médiatiquement scandaleux : un crime passionnel mêlant pratique du travestissement, relations homoérotiques et prostitution

²³⁷ « Kareshi no « onna hyakutai » desu. Kore ga kachō sama no chōnan. 2 do kekkon, jokyōin, jokyū no hansei 彼氏の“女百態”です これが課長様の長男 2度結婚、女教員、女給の半生 (Il a une « allure de femme ». Le fils aîné d'un haut fonctionnaire. 2 fois marié, il a passé la moitié de sa vie comme enseignante et serveuse de café) », *Yomiuri shinbun* (Tōkyō, édition du matin), 1^{er} décembre 1936, p. 7.

²³⁸ Romancière d'obédience socialiste et anarchiste, elle devient une figure de la littérature prolétarienne avant de faire preuve d'une posture anti-communiste et conservatrice durant l'après-guerre.

²³⁹ 「女として二度も結婚し、同年間もそれをつづけた上、女教員、女髪結、女給といふやうな生活を送って来た男の気味悪い写真が出ていた。女としての結婚生活が相当つづいた所を見ると、その性的倒錯は病理学的なものらしい。しかし、かういふ珍しい一人の病理学的な倒錯のおかげに、夥しい社会的な倒錯が行はれている所に現代の特徴がありはしないだろうか。」HIRABAYASHI Taiko 平林たい子, « 'Onna no tachiba kara' seiteki tōsaku shuju [女の立場から] 性的倒錯種々 » (La diversification des perversions sexuelles « du point de vue d'une femme »), *Yomiuri shinbun* (Tōkyō, édition du matin), 3 décembre 1936, p. 9.

masculine. La presse s'est montrée particulièrement généreuse en détails sordides²⁴⁰. L'incident a commencé le 6 septembre 1933 à Kôbe, alors qu'une employée d'auberge trouve une tête humaine contenue dans une jarre remplie de formol dans une valise oubliée plus de deux ans auparavant par un ancien client. La valise contenant une photographie de son propriétaire, la police lance un appel à témoins dans toute la région. L'individu en question se nommait Shaji Hisaichi. Il était un *onnagata* de petite facture qui vivait de la prostitution et de cours de *shamisen*²⁴¹. Il a été arrêté dans la soirée du 30 septembre 1933 à Ôsaka. Né en 1901, Hisaichi a été adopté à sa naissance par la gérante d'une *okiya*²⁴². Élevé comme une petite fille, il reçoit une éducation artistique sur le modèle des geishas, apprenant le chant, la danse et le *shamisen*. À dix-huit ans, il s'enfuit pour la capitale, où il fréquente des étudiants avec lesquels il fait ses premières expériences sexuelles, puis se met à racoler dans le parc de Hibiya. C'est à cette occasion qu'il fait la rencontre de Karl Winkels, un homme d'affaires allemand qui devient son amant et avec lequel il conclut une « étrange vie en commun » (*kimyô na dôsei seikatsu* 奇妙な同棲生活). Winkels, qui s'était chargé de le loger dans une de ses résidences secondaires, lui rendait visite tous les dimanches. Toutefois, supportant mal la situation, Hisaichi recommence à fréquenter d'autres hommes et rencontre « Take-chan » (de son vrai patronyme Matsumoto Takezô 松本竹蔵), dont il tombe éperdument amoureux. Comprenant que son amant fréquentait aussi d'autres hommes, Hisaichi se résout à ramener d'autres clients dans son lit. La nuit du 25 janvier 1928, Matsumoto surprend Hisaichi avec un autre. Fou de rage et sous l'emprise de l'alcool, il le menace de le décapiter, d'envoyer sa tête à Winkels, puis de se donner la mort. Hisaichi propose à son amant de commettre un « double suicide amoureux » (*jôshi* 情死). Ils se saoulent ensemble, mais alors que Matsumoto s'endort, Hisaichi se ravise, tue son compagnon d'un coup de hache, découpe son cadavre et enterre les parties de son corps dans le

²⁴⁰ « Kôbe no kaiki, zugaikotsu no azukemono, hentai jôchi no satsujin... 6 nen buri ni hakkaku, Shinpa onnagata, gyakujô no toshin 神戸の怪奇、頭蓋骨の預け物 変態情痴の殺人... 6年振りに発覚 新派女形・逆上の妬心 » (Mystère à Kôbe, un crâne laissé. Crime passionnel déviant... Découvert 6 ans plus tard. *Onnagata* de la nouvelle école, une jalousie qui tourne à la folie), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 23 novembre 1933, p. 2 ; « Ryôki no chôtên. Koroshita jôjin no kubi to sûnen aibu no dôkyo. Kôbe « miira kubi jiken ». Doitsu jin shi no bettei de akatsuki no satsujin. Motsureru aiyoku/chi no ketsumatsu. Hannin Shaji Hisaichi/Higaisha Matsumoto Takezô. Tabi onnagata Hisaichi to U-shi no chigiri 猟奇の頂点 殺した情人の首と数年愛撫の同居 神戸「ミイラ首事件」 ドイツ人ウ氏の別邸で暁の殺人 縛れる愛欲・血の結末 犯人車次久一・被害者松本竹蔵▽旅女形久一とウ氏の契り » (Le summum du ryôki. Il cohabite pendant plusieurs années avec la tête de son amant assassiné. « L'incident de la tête momifiée » de Kôbe. Le meurtrier du crépuscule dans la résidence secondaire de l'Allemand M. U. Des amours charnelles enchevêtrées qui se terminent dans le sang. Le criminel Shaji Hisaichi et sa victime Matsumoto Takezô. Le contrat entre Hisaichi, *onnagata* itinérant, et M. U.), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 23 novembre 1933, p. 2.

²⁴¹ Le *shamisen* est un instrument japonais de musique traditionnelle prenant la forme d'un luth à trois cordes.

²⁴² L'*okiya* est la maison dans laquelle les geishas vivent et sont éduquées depuis leur plus jeune âge.

jardin de la cour arrière de sa maison. Il garde cependant la tête de « Take-chan » qu'il place dans une jarre remplie de formol et qu'il garde auprès de lui pendant près d'un an avant de l'abandonner dans l'auberge où elle a été retrouvée quelques années plus tard. Entre le temps de son forfait et de son arrestation, Hisaichi était retourné à Ôsaka, continuant de vivre en tant qu'acteur-prostitué *onnagata*. Son procès a commencé le 3 février 1934. Hisaichi s'y est présenté vêtu en femme. Il a écopé d'une peine de prison ferme de huit années²⁴³.

La série d'articles parue dans le *Yomiuri* et dans l'*Asahi* rapporte les « sinistres aveux du criminel » (*hannin no fukimi na jihaku* 犯人の不気味な自白) qui ont permis d'éclairer toute l'affaire. Les deux quotidiens joignent une série de photographies des trois protagonistes de l'incident. L'*Asahi* (Figure 17) présente Hisaichi non travesti (en haut à gauche) et en costume d'*onnagata* (au milieu à gauche), la victime Matsumoto Takezô (en haut à droite), Karl Winkels le propriétaire du lieu du crime (au milieu à droite), l'endroit où le corps a été découvert (en bas) auquel le journal ajoute une croix en guise de précision, ainsi que la jarre dans laquelle la tête de Matsumoto a été découverte (en bas à gauche)²⁴⁴.

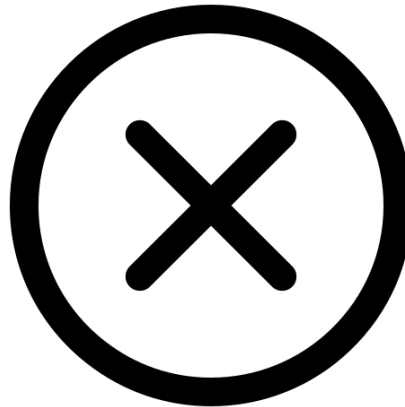


Figure 17

Le *Yomiuri* publie les mêmes photos de Winkels et de Matsumoto, ainsi que de la jarre. En revanche, le quotidien livre une photographie de Shaji lors de son arrestation (Figure 18), ainsi qu'une photographie séparée des autres, l'exhibant en *onnagata* (Figure 19).

²⁴³ « Hentai satsujin jiken no Shaji ni chôeki 8 nen 変態殺人事件の車次に懲役8年 » (Huit années d'emprisonnement pour Shaji, à l'origine d'un crime déviant), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 11 février 1934, p. 2 ; « Miira kubi no Shaji ni chôeki 8 nen ミイラ首の車次に懲役8年 (8 ans d'emprisonnement pour Shaji, le momificateur de tête), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 11 février 1934, p. 2.

²⁴⁴ « Kôbe no kaiki, zugaikotsu no azukemono, hentai jôchi no satsujin... 6 nen buri ni hakkoku, Shinpa onnagata, gyakujô no toshin », *op. cit.*

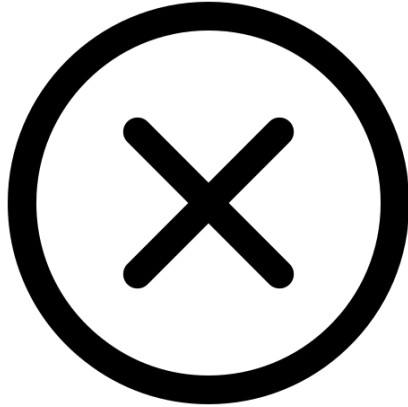


Figure 18

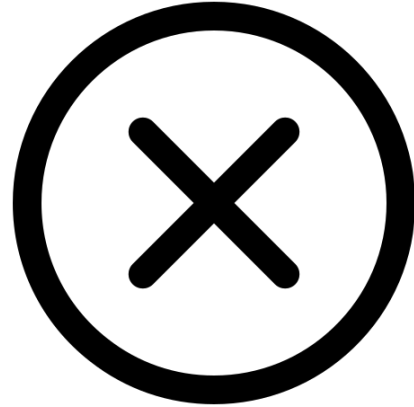


Figure 19

Les deux journaux présentent l'affaire comme relevant de la quintessence de la mode du *ryôki* 猟奇. Ce concept est formé des sinogrammes *ryô* 獵 (« aller à la recherche de » ou « débusquer ») et *ki* 奇 (« étrange » ou « bizarre »), renvoyant à une « recherche de l'insolite ». Le terme a commencé à être à la mode durant les années 1920, pour ensuite évoluer vers un usage vernaculaire abondamment relayé par la presse à sensation. En outre, pour le chercheur nord-américain Jeffrey Angles, le *ryôki* personnifie le reflet d'un goût, d'une appétence des Japonais de l'entre-deux-guerres pour les sujets médiatiques qui flirtaient avec l'érotisme, le monstrueux, l'étrange, le malsain, et plus particulièrement lorsque la sexualité était en jeu²⁴⁵. Cette notion a ainsi beaucoup accompagné les commentaires sur le travestissement masculin. Tandis que l'*Asahi* mentionne l'affaire Shaji Hisaichi comme un « crime *ryôki* libidineux » (*aiyoku o meguru ryôki jiken* 愛欲をめぐる猟奇事件), le *Yomiuri* le traite comme le « summum du *ryôki* » (*ryôki no chôtên* 猟奇の頂点) et « l'expression la plus sombre [de la tendance] *ero-guro* » (*ero-guro ankoku sô no ichi danmen* エロ、グロ暗黒層の一断面). Inséparables de la notion de *ryôki*, les terminologies sexologiques inondent les articles afin d'apporter une justification satisfaisante à l'acte criminel de Shaji, ainsi qu'une prise de distance vis-à-vis de l'horreur de son acte : seule une personne « déviante » était capable d'une telle atrocité. À cet égard, Shaji est présenté comme un « déviant sexuel » (*hentai seiyokusha* 変態性欲者), explication à la fois de la cause et de la conséquence de son acte criminel, tandis que ses aveux sonnent comme la « divulgation d'une vérité étrangement déviante » (*hentai kikai no jijitsu ga bakuro* 変態奇怪の事実が暴露). Indéniablement présenté comme un criminel, il est

²⁴⁵ ANGLES Jeffrey, "Seeking the Strange: *Ryôki* and the Navigation of Normality in Interwar Japan", *Monumenta Nipponica*, vol. 63, n° 1, 2008, p. 109.

dans le même temps perçu comme la victime de son propre vice. Quant à Matsumoto Takezô, celui-ci est présenté comme un « beau jeune homme » (*kôdanshi* 好男子) à la « vie déviante » (*hentaiteki seikatsu* 変態的生活), qui plus est décrit comme un « individu violent à l'alcool mauvais » (*sakeguse no warui ranbôsha* さけぐせの悪い乱暴者), alors que le *Yomiuri* voit uniquement en lui « l'amant déviant de son assassin Hisaichi » (*hannin Hisaichi no hentaiteki koibito* 犯人久一の変態的恋人). Les deux journaux présentent une image peu glorieuse de Matsumoto, perçu comme un collectionneur de vices, méritant en quelque sorte son sort. Plus encore, le trio amoureux que constituait Shaji, Matsumoto et Winkels a profondément inspiré la presse, les décrivant comme ayant noué une « sordide relation triangulaire » (*shûkai na takaku kankei* 醜怪な多角関係) entre « déviants »²⁴⁶. Au regard du discours journalistique, le rendu de l'incident a avant tout baigné dans le sensationnalisme – ce n'était après tout pas tous les jours que les journaux pouvaient se mettre une telle affaire sous la dent. L'affaire Shaji Hisaichi est pendant longtemps restée le scandale de travestissement qui a le plus fortement marqué la société japonaise des années 1930 du fait de son caractère hors-norme.

Le criminologue Inoue Yasuhiro 井上泰宏 (?-?) résume la plupart des affaires criminelles de l'entre-deux-guerres dans un ouvrage qu'il a publié en 1951. Il y consacre un chapitre entier aux « crimes sexuels singuliers » (*tokui na seiteki hanzai* 特異な性的犯罪), dont une section consacrée à *dôseiai*. Inoue revient notamment sur l'affaire Shaji Hisaichi, qu'il présente comme le cas représentatif de la criminalité associée au travestissement. Puis, il cite une suite d'exemples provenant du *Psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing et d'autres ouvrages sexologiques européens d'avant-guerre²⁴⁷. Le discours de la sexologie populaire semble avoir ainsi été au fondement de l'élaboration d'une représentation médiatique sexualisée, psychiatrisée et criminalisée du travestissement masculin.

²⁴⁶ « Ryôki no chôtên. Koroshita jôjin no atama to sûnen aibu no dôkyo. Kobe « miira kubi jiken ». Doitsujin shi no bettei de akatsuki no satsujin. Motsureru aiyoku, chi no ketsumatsu. Hannin Shaji Hisaichi, Higaisha Matsumoto Takezô. Tabi onnagata Hisaichi to U-shi no chigiri », *op. cit.*; « Kôbe no kaiki, zugaikotsu no azukemono, hentai jôchi no satsujin... 6 nen buri ni hakkaku, Shinpa onnagata, gyakujô no toshin », *op. cit.*

²⁴⁷ INOUE Yasuhiro 井上泰宏, *Seino yûwaku to hanzai* 性の誘惑と犯罪 (La tentation sexuelle et le crime), Tôkyô 東京, Amatoriasha あまとりあ社, 1951, pp. 97-98

✚ Le cas Araki Shigeko

Parmi les cas autochtones rapportés dans les nosographies japonaises, celui d'Araki Shigeko (une version féminisée de son nom de naissance Shigeo) est sans conteste le plus abondamment cité. Takahashi lui consacre une section complète dans son ouvrage, reprenant à cet effet un article originellement paru dans l'édition tokyoïte du 25 février 1911 du *Asahi*²⁴⁸. Sawada cite lui aussi ce même article et fait de Shigeko un cas typique d'effémination (*joseiteki danshi* 女性的男子) au travers de trois caractéristiques : une préférence pour le travestissement en femme depuis la petite enfance et la féminisation complète de son tempérament, l'absence de désir hétérosexuel et le désir de se marier avec un homme qui soit au courant de son sexe anatomique²⁴⁹.

C'est malgré tout Tanaka Kôgai qui lui consacre l'écrit le plus étoffé, un article intitulé « Onna ni narisumashita otoko. Seiyoku tentô-shô no ichirei 女になりすました男 性欲転倒症の一例 » (L'homme qui se faisait passer pour une femme. Un exemple d'inversion sexuelle) paru dans le numéro de juin 1925 de *Hentai seiyoku*²⁵⁰. Selon Tanaka, Shigeko constitue un « remarquable exemple d'inversion sexuelle d'un homme qui se fait complètement passer pour une femme » (*dansei dearinagara mattaku josei ni narisumashita kencho naru seiyoku tentô-shô no ichirei* 男性でありながら全く女性になりすまして顕著なる性欲転倒症の一例)²⁵¹. Le sexologue n'a en vérité jamais fait la rencontre de Shigeko. Il ne fait que reprendre un « article romancé » (*rômansuteki kiji* ローマンス的記事)²⁵² originellement intitulé « Onna ni natta otoko 女になった男 » (Un homme devenu femme), publié dans le numéro d'octobre 1918 de la revue *Yume no sekai* 夢の世界 (Le monde des rêves). L'ambition de Tanaka était alors d'apporter un « regard scientifique » à ce premier article. À cet égard, le changement de titre entre la version de 1918 et celle de 1925 nous paraît révélateur du paradigme de la sexologie populaire. Si dans le titre d'origine Shigeko est « devenue » une femme (réussissant le passage d'un sexe à un autre), chez Tanaka, elle se contente de « se faire passer pour une femme » (la mobilité sociale de sexe est impossible).

²⁴⁸ TAKAHASHI, *Hentai seiyoku kôwa*, *op. cit.*, pp. 50-53.

²⁴⁹ SAWADA, *Shinpi naru dôseiai 2*, *op. cit.*, p. 20.

²⁵⁰ TANAKA Kôgai 田中香滙, « Onna ni narisumashita otoko. Seiyoku tentô-shô no ichirei 女になりすました男 性欲転倒症の一例 » (L'homme qui se faisait passer pour une femme. Un exemple d'inversion sexuelle), *Hentai seiyoku*, vol. 6, n° 6, 1925, pp. 303-309.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 303.

²⁵² *Ibid.*

L'histoire de Shigeko commence à la gare de Nagoya, alors qu'elle est prise en pitié par un agent de police qui la prend pour une jeune femme de dix-sept ans sans le sou. Lui avançant le prix de son billet de train, l'officier finit par l'inscrire dans une école secondaire qui lui apporte le gîte et le couvert. Affichant des « désirs féminins » (*onnarashii yokubô* 女らしい欲望) et des manières « gracieuses » (*shitoyaka* 淑やか), Shigeko est « insoupçonnable » (*fushin rashii ten mo mienakatta* 不審らしい点も見えなかった) auprès de ses autres camarades et du personnel de l'établissement²⁵³. Ce n'est qu'à la suite d'un contrôle policier quelques jours plus tard que l'on découvre que « Shigeko était travestie en femme et [qu']elle était un pur garçon » (*Shigeko ga josô shite iru ga junzen taru danshi dearu koto da* しげ子が女装して居るが純然たる男子であることだ)²⁵⁴. Malgré le choc de la révélation, l'école l'accueille à nouveau, n'ayant de véritable motif de renvoi. Le directeur prend l'initiative d'écrire une lettre à sa famille afin de tirer l'affaire au clair. Aux dires rapportés du père de Shigeko, cela faisait près de cinq années que celui-ci n'avait pas eu de nouvelles de son fils, dont il confirmait par ailleurs le sexe anatomique. Les « transformations sexuelles » (*seiteki henka* 性的変化) de Shigeo avaient commencé à apparaître aux environs de ses douze ans. Quand bien même il avait été élevé en petit garçon, il avait commencé à « imiter les femmes » (*onna no mane o shi* 女の真似をし) en portant des vêtements féminins et du maquillage, au grand dam de son père. Quittant le foyer familial, Shigeo a passé les années suivantes à errer entre Kôbe et Ôsaka, enchaînant des emplois de fille de service (*nakai* 中居) dans des restaurants pour financer son apprentissage en photographie²⁵⁵. Ayant fugué l'école et après une courte expérience comme acteur-travesti dans une troupe de kabuki, Shigeko est par la suite devenue « hôtesse » (*shakufu* 酌婦), rencontrant un important succès auprès de la clientèle masculine – bien que cela soit pour Tanaka « une chose étrange » (*myô na mono* 妙なもの)²⁵⁶. Forte d'une notoriété qui « a fait le tour du pays » (*kakuchi ni shirewatatte* 各地に知れ渡って) et attirant l'intérêt des « curieux » (*kôjisha* 好事者), elle fait la rencontre à Ôgaki (département de Gifu) d'un journaliste qui se prend d'affection pour elle et lui propose de devenir son « épouse » (*tsuma* 妻)²⁵⁷. La famille du journaliste s'étant fermement opposée à ce choix, Shigeko est éconduite par son concubin, puis devient coiffeuse dans le département d'Aichi, où elle finit par vivre en

²⁵³ *Ibid.*, pp. 302-304.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 305.

²⁵⁵ *Ibid.*, pp. 305-306.

²⁵⁶ Le terme *shakufu* renvoie à une profession de serveuse spécialisée dans le service en boissons alcoolisées, connotant également un service sexuel rémunéré.

²⁵⁷ TANAKA, « Onna ni narisumashita otoko », *op. cit.*, pp. 308-309.

couple avec un autre homme. À l'heure de la publication de l'article de 1918, il semble qu'elle menait toujours une vie de femme au foyer²⁵⁸.

À la lecture de Tanaka, nous nous sommes demandé ce qui qualifie ce texte de sexologique. Bien que publié dans *Hentai seiyoku*, le médecin n'apporte pas de diagnostic, ni n'emploie de termes médicaux afin de spécifier le comportement de Shigeko, se contentant de retranscrire une suite d'événements. Une position qui prête à confusion et qui est bien éloignée de son ambition d'apporter des précisions médicales au texte de 1918. Quel est finalement son apport en tant que sexologue et quel est l'intérêt scientifique de sa démarche ? Selon notre interprétation, la position de Tanaka renvoie au caractère situé de la production du savoir. En effet, la focalisation narrative n'est jamais effectuée à partir du point de vue de Shigeko, pourtant première concernée par l'expérience du travestissement. Le parcours de mobilité sociale de sexe de Shigeko est raconté sous la plume d'un tenant de la sexologie sans que ne soit pris en compte la subjectivité du travesti, ce qui constitue en soi un biais narratif. Plus encore, les points de vue rapportés dans le texte sont exclusivement restitués au travers du prisme de figures de pouvoir masculines : un agent de police, un directeur d'école, le père de Shigeko. En d'autres termes, l'expérience travestie n'est jamais racontée depuis une position de subalterne. Le point de vue phallocrate est à cet égard éloquent au regard du problème que pose le statut de « fils aîné » (*chōnan* 長男) de Shigeo, supposé être « l'héritier » (*sōzokusha* 相続者), autrement dit, la future figure patriarcale de sa famille. Aux dires de son père, la féminité de son fils lui avait fait verser de nombreuses larmes, d'autant plus que l'affaire commençait à faire grand bruit à mesure que Shigeko était reconnue comme « un cas d'inversion sexuelle qui avait transformé l'entièreté de ses fonctions psychiques en accompagnement des changements de son désir sexuel » (*seiyoku no henka to tomo ni zen seishin kinō no henka shite iru seiyoku tōsaku-shō no hitori* 性欲の変化と共に全精神機能の変化してゐる性欲倒錯症の一人)²⁵⁹. Les tentatives de remettre Shigeko sur le droit chemin de la masculinité n'ont d'ailleurs pas manqué, puisque le directeur de son école lui a intimé de couper les « cheveux noirs qu'elle avait eu tant de mal à faire pousser » (*kushin shite nobashita kurogami* 苦心して延ばした黒髪) et de porter des habits masculins, ce qui a par la suite motivé sa fugue²⁶⁰. Enfin, Shigeko est inlassablement réassignée à son sexe anatomique, niant sa volonté d'être socialement reconnue en tant que femme. Cet écrit de Tanaka montre ainsi de

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 309.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 307.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 308.

façon éloquente comment se réclamer du discours sexologique pouvait servir de stratégie discursive afin de réaffirmer le régime de genre moderne, la hiérarchie entre le masculin et le féminin, ainsi que le rôle primordial de la biologie comme argument péremptoire de domination.

2. QUID DU TRAVESTISSEMENT FÉTICHISTE ?

✚ Une séparation entre le fétichisme et l'homosexualité dans les discours japonais

Le discours psychopathologique européen n'a pas seulement envisagé le travestissement au travers du seul prisme de l'homosexualité. Celui-ci est également un élément important du fétichisme, un désir sexuel déviant dont la satisfaction s'effectue au travers d'un objet, d'un accessoire ou d'une partie spécifique du corps. Les vêtements féminins ainsi que leur port constituent un objet d'excitation sexuelle. Krafft-Ebing rapporte dans son *Psychopathia sexualis* des cas de travestissement fétichiste qui ne se superposent pas avec ceux de l'effémination. Sur les quatre cas dont il fait mention (exclusivement des hommes), un seul se rapporte à la catégorie de la « transition vers la *metamorphosis sexualis paranoïca* » (le troisième stade de l'homosexualité acquise). Dans ce cas, le sujet s'imagine être une femme, ce que Krafft-Ebing envisage comme une forme de paranoïa. Les trois autres font en revanche référence à des cas de fétichisme où les vêtements féminins servent de vecteur à une excitation hétérosexuelle déviante²⁶¹. Or, le discours japonais ne s'est que peu appesanti sur les cas de travestissement fétichiste. Le chapitre que Takada Giichirô consacré au fétichisme dans son ouvrage *Hentai seiyoku kô* (1931) cite une suite d'exemples tirés à la fois des ouvrages sexologiques occidentaux et des faits divers de la presse japonaise. Cependant, si les fétichistes sont, à l'instar des « travestis », ramenés à une représentation criminalisée de voleurs, ce comportement relève exclusivement de l'hétérosexualité, tandis que les cas de collections obsessionnelles de vêtements féminins n'impliquent pas nécessairement leur port, et dans le cas contraire, ne demeurent que partiels. Le travestissement n'apparaît pas comme une composante active des comportements fétichistes²⁶². Quant aux ouvrages japonais portant exclusivement sur l'homosexualité, à l'instar de ceux de Sawada, Habuto ou encore Takahashi, ceux-là ne font

²⁶¹ BULLOUGH, BULLOUGH, *Cross Dressing, Sex and Gender*, op. cit., pp. 205-206.

²⁶² TAKADA, *Hentai seiyoku kô*, op. cit., pp. 124-151.

pas grand cas de la perversion fétichiste. Dans le cas japonais, le travestissement a été restreint à une effémination assortie de conduites homosexuelles.

L'impact moindre du discours psychanalytique sur le travestissement

Le discours psychanalytique japonais demeure également silencieux sur le travestissement. La psychanalyse, telle qu'elle a été théorisée par Sigmund Freud (1865-1939), s'est reposée sur des explications « culturalistes » et relationnelles entre parents et enfants afin d'étayer une conception nouvelle de la sexualité durant le premier XX^e siècle. À la différence des aliénistes et des théoriciens du « troisième sexe », Freud percevait les perversions comme acquises en fonction des expériences des individus, plutôt qu'au travers d'une conception héréditaire ou organique²⁶³. En Europe, les théories freudiennes ont conséquemment modifié la façon de concevoir l'homosexualité²⁶⁴. Mais, pour la psychanalyse, le travestissement était intégré au fétichisme et non à l'homosexualité, car cette dernière était perçue comme une attirance sexuelle pour les individus de même sexe, sans nécessairement connoter une effémination psychique et/ou physiologique. Dans ses *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Freud établit une théorie sur le choix d'objets et la pulsion sexuelle. Il définit l'orientation sexuelle comme une attraction émotionnelle. L'hétérosexualité est envisagée comme une sexualité « normale » à la finalité procréative, tandis que l'homosexualité devient une sexualité inachevée, une orientation « perverse » qui résulte d'une névrose²⁶⁵. Selon ce paradigme, le travestissement était lui aussi perçu comme un trouble sexuel, mais sans nécessairement de lien avec l'homosexualité. Dans un article qu'il a publié en 1928, il expliquait les raisons du travestissement depuis un point de vue exclusivement fétichiste : l'homme travesti, en réalisant l'absence de phallus chez sa mère, exprime l'anxiété de la perte de son propre phallus par l'exercice du travestissement²⁶⁶.

Toutefois, cette conception psychanalytique n'a que peu impacté le discours sexologique japonais sur le travestissement. Durant les années 1930, le développement de la psychanalyse s'est effectué par l'entremise de la revue *Seishin bunseki* 精神分析 (Psychanalyse), publiée à

²⁶³ BULLOUGH, BULLOUGH, *Cross Dressing, Sex and Gender*, op. cit., pp. 205-206.

²⁶⁴ TAMAGNE, *Histoire de l'homosexualité*, op. cit., p. 240.

²⁶⁵ FREUD Sigmund (trad. Philippe KOEPEL), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962 (1905), cité dans BULLOUGH, BULLOUGH, *Cross Dressing, Sex and Gender*, op. cit., pp. 214, 224.

²⁶⁶ FREUD Sigmund, "Fetishism", *The International Journal of Psychoanalysis*, n° 9, 1928, pp. 161-166, cité dans BULLOUGH, BULLOUGH, *Cross Dressing, Sex and Gender*, op. cit., pp. 214, 224.

compter du mois d'août 1933 sous l'égide du psychologue et psychanalyste Ôtsuki Kenji 大槻憲二 (1891-1977). Diplômé en littérature anglaise de l'Université de Waseda, ce n'est que durant les années 1920 qu'Ôtsuki a porté un intérêt pour les écrits de Freud, dont il a entrepris la traduction complète entre 1924 et 1933 dans une anthologie en dix volumes intitulée *Furoido seishin bunsekigaku zenshû* フロイド精神分析学全集 (Œuvres complètes des études psychanalytiques de Freud). Au milieu des années 1930, *Seishin bunseki* a consisté en un véritable espace de recherche pour la psychanalyse japonaise, soutenue notamment par l'académisme des sciences de la psychologie, dont les tenants contribuaient régulièrement à sa publication, tandis que sa direction éditoriale rejoignait le courant de la psychopathologie (*seishin byôri gaku* 精神病理学) et de la psychologie clinique (*rinshô shinrigaku* 臨床心理学)²⁶⁷. Jusqu'à son interdiction en mars 1941, la revue a publié pas moins de 54 numéros thématiques²⁶⁸. Celui d'avril 1935 est consacré à *dôseiai*. Son article inaugural consiste en un résumé de la théorie freudienne sur la « psychologie homosexuelle » (*dôseiai shinri* 同性愛心理), comprise comme une « inclination sexuelle » (*seiteki keikô* 性的傾向), qui « choisit les individus de même sexe comme objet de désir » (*sono sei taishô to shite dôseisha o erabu gotoki sono seigotaijaku to shite doujosei o erabu gotoki* その性対象として同性者を選ぶ如き)²⁶⁹. S'appuyant sur la classification freudienne, Ôtsuki note trois catégories d'homosexualité : l'« homosexualité intégrale » (*kanzen dôseiai* 完全同性愛), où le désir se porte exclusivement sur les personnes du même sexe, l'« ambisexualité psychologique » (*shinri jô no ryôsei gûyû* 心理上の両性偶有), comparable à la bisexualité contemporaine, et l'« homosexualité occasionnelle » (*gûzenteki dôseiai* 偶然的同性愛), entendue comme une pratique fortuite de l'homosexualité au sein d'espaces homosociaux²⁷⁰. Ôtsuki a pris le contre-pied des théories dégénératives de Krafft-Ebing ou celles du « troisième sexe » d'Ulrichs et de Hirschfeld, et il désavoue tant le modèle de l'inversion de Habuto et

²⁶⁷ SONE Hiroyoshi 曾根博義, « Kaisetsu. *Seishin bunseki* sôkan made. Ôtsuki Kenji no zenhansei 解説 『精神分析』 創刊まで——大槻憲二の前半生 » (Commentaires. Jusqu'à la publication de *Psychanalyse*. La première moitié de la vie d'Ôtsuki Kenji), dans *Seishin bunseki. Senzen pen. Fukkoku han. Bessatsu 1* 精神分析 戦全編 復刻版 別冊 1 (*Psychanalyse*. Volumes d'avant-guerre. Réédition. Numéro supplémentaire 1), Tôkyô 東京, Fuji shuppan 不二出版, 2008, pp. 5-6 ; SATÔ Tatsuya サトウ・タツヤ, « Kaisetsu. *Zasshi Seishin bunseki ni okeru seishin bunseki no tenkai* 解説 雑誌『精神分析』における精神分析の展開 » (Commentaires. Le développement de la psychanalyse dans la revue *Psychanalyse*), dans *Seishin bunseki. Senzen pen. Fukkoku han. Bessatsu 1*, *op. cit.*, pp. 21-22, 33, 36.

²⁶⁸ SATÔ, « Kaisetsu », *op. cit.*, pp. 27-28.

²⁶⁹ ÔTSUKI Kenji 大槻憲二, « Dôseiai oyobi iseiai no shinri 同性愛及び異性愛の心理 » (Psychologie homosexuelle et hétérosexuelle), *Seishin bunseki* 精神分析 (Psychanalyse), vol. 3, n° 4, p. 4.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 5.

Sawada que celui de l'effémination de Morita, dont il cite les travaux²⁷¹. Reprenant de façon religieuse les discours freudiens, Ôtsuki critique la distinction entre homosexualité congénitale et acquise, pourtant considérée jusqu'alors comme un topos sexologique.

Seishin bunseki n'a accordé que peu de place au fétichisme. Dans le numéro « La psychologie sexuelle normale et déviante » (*Jôtai oyobi hentai no sei shinri* 常態及び変態の性心理) de novembre 1935, le fétichisme est envisagé comme « un désir sexuel pour une partie du corps ou un effet personnel du sexe opposé » (*isei no shintai no ichibu aruiwa shinpen ni aru buppin ni tai shite okoru seiyoku* 異性の身体の一部或は身邊にある物品に対して起こる性欲)²⁷². Nous retrouvons cette même façon de l'envisager dans des articles de vulgarisation des revues criminologiques. Si le « fétichisme sexuel » (*katami sûhai* 形見崇拜) se fixe volontiers sur les vêtements féminins, l'excitation sexuelle s'inscrit seulement dans un désir hétérosexuel. À titre d'exemple, le « tablier blanc » (*shiro no epuron* 白のエプロン) des serveuses dans les cafés apparaît souvent comme un élément susceptible de créer le désir chez les clients masculins²⁷³. Le fétichisme s'inscrit par conséquent dans le cadre d'une perversion sexuelle tant détachée du travestissement que de l'homosexualité.

De son côté, la réception des théories psychanalytiques sur l'homosexualité n'a pas été envisagée comme fondamentalement opposée à la dégénérescence héréditaire de Krafft-Ebing. Le criminologue Inoue Yasuhiro, par exemple, propose une conception de *dôseiai* qui repose à la fois sur une vision psychanalytique et krafftienne. S'il fait de l'homosexualité un développement anormal, névrotique et incomplet de la psyché sexuelle en se fondant sur les catégorisations freudiennes, à savoir l'homosexualité narcissique (*jiko ren.ai gata dôseiai* 自己恋愛型同性愛), entendue comme une attirance pour son propre reflet, l'homosexualité œdipienne (*dôsei oya teichaku gata dôseiai* 同性親定着型同性愛), expression d'un développement œdipien incomplet, et l'homosexualité par crainte de l'autre sexe (*iseiai ifu gata dôseiai* 異性愛畏怖型同性愛) causée en raison d'un traumatisme, il y adjoint les taxinomies krafftienne de distinction entre l'homosexualité situationnelle et congénitale, dans le même temps que ses degrés d'effémination. Finalement, malgré l'apport de la psychanalyse, la définition complète de *dôseiai* par Inoue ne diffère pas de celle de Habuto ou de Sawada²⁷⁴.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 6.

²⁷² HAYASAKA Chôichirô 早坂長一郎, « Hentai seiyoku to jôtai seiyoku 変態性欲と常態性欲 » (Le désir sexuel déviant et le désir sexuel normal), *Seishin bunseki*, vol. 3, n° 6, 1935, p. 8.

²⁷³ ÔSUMI, « Hentai seiyoku », *op. cit.*, p. 82.

²⁷⁴ 「同性愛症の中で男子でありながらただ性格及び感情のみならずその容貌、音声及び骨格等に至るまで悉く女子の様に变化したのがある。換言すれば精神的にも身体的にも女子に近似して同性とは

Face à un tel discours, nous nous étonnons que les considérations psychanalytiques n'aient non seulement pas davantage influencé la définition de *dôseiai*, mais, plus encore, qu'elles soient allègrement mêlées à des considérations aliénistes, qu'elles récusent pourtant. Elles n'ont sans doute pas tant transformé les considérations communes sur l'homosexualité depuis les théories de l'*inversion* sexuelle au Japon.

3. *QUID DU TRANSVESTISME HIRSCHFELDIEN ET DE L'EONISME ELLISIEN ?*

✚ Une nouvelle distinction sexologique entre travestissement et homosexualité

Au début du XX^e siècle, le discours de pathologisation du travestissement en Europe a pris un nouveau tournant lorsque Magnus Hirschfeld a proposé une distinction notable entre comportements homosexuels et comportements travestis dans son ouvrage *Die Transvestiten: Eine Untersuchung über den erotischen Verkleidungstrieb, mit umfangreichem kasuistischem und historischem Material* (Les travestis : étude sur le travestissement érotique à partir d'un vaste matériel casuistique et historique, 1910)²⁷⁵. Ce qu'il nomme *transvestisme* (ou *travestisme*), traduit en japonais par *fukusô tôsaku* 服装倒錯 (littéralement « inversion

全く異なったものがある。これを女化男子と謂っている。男子女化は同性愛の中でも最も重症のものがあって而も深い根底を持っている。何故ならばこれは他の病的性欲と同じく精神から来ているものであるからである。(略)さて男性でありながら好んで女装をなすものの興味ある研究は未だ充分ではないけれどもかかる男子の体格及び体質は女性的であると言われている。即ち広い骨盤やこれに基づく臀部の豊大、脂肪の堆積による身体の円滑、乳腺の発達より来た乳房の肥大、鬚髯の欠如、女性的顔面(小形にして下顎の小なること)及び清き音声等であって男性の身体にこの様な徴候があるものは女性化であるとされている。」 « Dans le syndrome de l'homosexualité, bien qu'étant des garçons, certains homosexuels se sont totalement transformés en filles, non seulement dans leur tempérament et leurs émotions, mais jusque dans leur voix et leur constitution. En d'autres termes, il existe certains garçons qui diffèrent complètement des hommes et qui sont tant mentalement que physiquement similaires à des filles. On appelle cela l'androgynie. Il s'agit de la forme la plus sévère d'homosexualité, et qui plus est, cette pathologie possède de profonds fondements. Comme les autres désirs sexuels pathologiques, elle provient de l'état mental. [...] Bien qu'il n'existe pas encore de recherches suffisantes qui porteraient son intérêt sur des hommes qui préfèrent se travestir en femme, nous dirons que la constitution et le tempérament de ces hommes est féminin. En d'autres termes, on considérera comme androgyne les hommes dont les symptômes suivants apparaissent sur leur corps : un large bassin et un fessier proéminent, une rondeur corporelle due à une accumulation de graisses, une hypertrophie de la poitrine en raison d'un développement des glandes mammaires, un manque de pilosité, un visage féminin (de petite taille et avec une mâchoire inférieure peu développée), ainsi qu'une voix aiguë ». INOUE, *Sei no yûwaku to hanzai*, op. cit., p. 96.

²⁷⁵ Une traduction partielle en anglais est disponible dans STRYKER, WHITTLE (dir.), *The Transgender Studies Reader*, op. cit., pp. 28-39.

vestimentaire »)²⁷⁶, s'apparente à une perversion qui se détache tant de l'homosexualité que du fétichisme. Nous pourrions résumer le paradigme hirschfeldien comme suit : une distinction entre quatre catégories que sont l'hermaphrodisme pur (ou génital), l'androgynie (un non-alignement entre l'anatomie génitale et les marqueurs sexuels secondaires)²⁷⁷, le travestissement (entendu comme un « hermaphrodisme psychique ») et l'homosexualité (une « impulsion sexuelle féminine chez les hommes »)²⁷⁸. Hirschfeld insiste sur la complexité de la catégorisation des travestis, car les « symptômes physiques » n'accompagnent pas nécessairement les « indices psychiques correspondants » : certains « hommes androgynes [...] sont mentalement et effectivement virils », tandis que certains travestis ont « un mental essentiellement féminin sans avoir pour autant les caractères physiques correspondants »²⁷⁹. Dans la même lignée, « il existe [...] des homosexuels sans nulle tendance au travesti » et « des travestis qui ne présentent aucun penchant pour l'homosexualité, uniquement attirés qu'ils sont par le sexe opposé »²⁸⁰. Or, cette nuance portée sur l'attraction sexuelle, pourtant fondamentale, n'apparaît presque pas dans les textes sexologiques japonais inspirés de ses travaux.

Dans la même lignée, la théorie de l'*éonisme* du médecin britannique et fondateur de la sexologie anglo-saxonne Havelock Ellis (1859-1939) paraît également absente des nosographies japonaises. Le terme « éonisme » est une référence au Chevalier Charles d'Éon de Beaumont (1728-1810), un espion de la couronne française connu pour avoir passé la moitié de sa vie travesti en femme sous ordre du roi. S'appuyant pour beaucoup sur le *transvestisme* hirschfeldien, Ellis conçoit l'*éonisme* dans le huitième et dernier volume de son œuvre monumentale *Études de psychologie sexuelle* (1897-1928) qu'il théorise comme une *inversion esthétique-sexuelle* qui « ne doit pas être identifiée à de l'homosexualité »²⁸¹. Plus encore que la volonté de revêtir des vêtements et des accessoires féminins, les *éonistes* sont principalement mus par leur désir de se comporter socialement comme des femmes. Cette pathologie psychologique va donc au-delà de la simple conduite sexuelle. Ellis donne pour exemples le Chevalier d'Éon, ainsi que François-Timoléon (dit abbé) de Choisy (1644-1724), un aristocrate

²⁷⁶ NIIMI Iho 新實五穂, « Iseisô kenkyû : Kindai Furansu ni okeru fukushoku no shakai hyôshô (dai 4 kai kôen) 異性装研究 : 近代フランスにおける服飾の社会表象 (第4回講演) » (Recherches sur le travestissement : représentations sociales des ornements vestimentaires dans la France moderne), *Joseigaku renzoku kôenkai* 女性学連続講演会 (Cycle de conférences en études féminines), n° 14, 2010, p. 77. [URL <http://hdl.handle.net/10466/12691>]

²⁷⁷ Hirschfeld écrit : « les principales caractéristiques de l'androgynie sont le développement des seins (gynécomastie), l'absence de pilosité sur la face, une large conformation du bassin et la répartition strictement féminine de certains tissus adipeux ». HIRSCHFELD, *Anomalies et perversions sexuelles*, *op. cit.*, p. 121.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 120.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 126.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 134.

²⁸¹ ELLIS Havelock, *Psychology of Sex: Manuel for Students*, London, Heinemann, 1933, p. 208.

et homme de lettre français. Tous deux sont célèbres pour leur travestissement social, sans pourtant que jamais ne leur ait été connu de quelconques relations homosexuelles.

Pour l'heure, nous n'avons trouvé que de très rares références au *transvestisme* hirschfeldien dans le discours sexologique japonais de l'entre-deux-guerres. Une est évoquée dans un article de Tanaka Kôgai paru en 1931 dans la revue *Kenkô jidai* 健康時代 (L'époque de la santé), qui revenait sur le phénomène général du travestissement. Il nomme « *Travestisismus* » ou « *tasei hensô-shô* 他性変装症 » (littéralement « syndrome du travestissement dans l'autre sexe », *transvestisme*) un travestissement qui n'est pas circonscrit à une manifestation spécifique et qui désigne les « rares cas d'individus excentriques qui préfèrent se travestir dans les vêtements de l'autre sexe, vivant toujours de cette façon dans leur quotidien et se montrant travestis jusque dans leurs apparitions publiques »²⁸². En outre, si Tanaka donne l'exemple d'un homme qui vit en tant que femme tout en étant marié et père, il insiste davantage sur le travestissement comme une continuité de l'homosexualité²⁸³. De son côté, le physiologue et criminologue Kaneko Junji 金子準二 (1891-?), dans un article paru dans le numéro de juin 1937 de la revue *Kagaku gahô* 科学画報 (La gazette illustrée de la science), cite directement le passage de Hirschfeld qui relativise le nombre de « transvestis » (*hentai seiyokuteki hensôsha* 変態性欲的変装者) attirés par le même sexe, mettant en exergue la non-superposition entre travestissement et homosexualité. Cependant, le médecin japonais le mentionne lui-même : cette assertion n'est que peu partagée dans le monde de la médecine japonaise et « nombreux sont les intellectuels à penser que les 'transvestis' ne sont qu'un type parmi d'autres d'homosexualité »²⁸⁴. En outre, la suite de l'article tend à réaffirmer la toute-puissance des considérations physiologiques sur la soi-disant féminité corporelle des travestis, notamment leurs organes génitaux présumés sous-développés. Enfin, la date de publication de cet écrit correspond à une phase de désintérêt médiatique pour la sexologie, seulement quelques mois avant la censure systématique de tout sujet sexuel par le pouvoir politique. Dans ces

²⁸² 「他性の服飾に変装することを好み、いつも変装のままで生活し、公開の席上にも変装姿で現れるような、一種風変わりの人物が稀に」 TANAKA Kôgai 田中香涯, « Josô suru hentai otoko to dansô suru hentai onna no hanashi 女装する変態男と男装する変態女の話 » (Discours sur les hommes déviants qui se travestissent en femme et les femmes déviantes qui se travestissent en homme), *Kenkô jidai* 健康時代 (L'époque de la santé), vol. 2, n° 12, 1931, p. 108.

²⁸³ *Ibid.*, p. 109.

²⁸⁴ 「この変態性欲的変装者は同性相愛症の内の一型であると考へる学者が多い」 KANEKO Junji 金子準二, « Hentai seiyoku to byôteki hensô shinri no kaibô. Igaku jô kara mita josô danshi 変態性欲と病的変装心理の解剖 医学上から見た女装男子 » (Dissection des deviances sexuelles et de la psychologie pathologique du travestissement), *Kagaku gahô* 科学画報 (La gazette illustrée de la science), vol. 26, n° 6, 1937, p. 78.

conditions, peu de chance que se soit développée une réflexion sexologique autour d'une séparation entre le travestissement et l'homosexualité.

La réaffirmation du lien entre homosexualité et travestissement dans les discours japonais

L'ensemble des ouvrages sexologiques japonais que nous avons investigués ne se réfère généralement ni au *transvestisme* hirschfeldien, ni à l'*éonisme* ellisien. Il nous semble que le détachement entre la conduite travestie et sexuelle n'a pas véritablement intéressé les intellectuels et les scientifiques de l'entre-deux-guerres. Bien au contraire, nous avons plutôt constaté l'inverse. Au milieu des années 1930, Sawada revient à nouveau sur le travestissement qu'il restreint à l'expression d'une homosexualité congénitale. Selon lui, la majorité des hommes qui se travestissent possèdent un désir homosexuel qui s'exprime au travers du port des vêtements du sexe opposé. Le travestissement sert à réaffirmer la hiérarchie du genre dans le champ de la sexualité : il est perçu comme un moyen de séduction par les efféminés²⁸⁵.

L'ouvrage *Hentaisei igaku kôwa* (1934) résume l'ensemble des travaux de Sawada sur près d'une vingtaine d'années. Un chapitre y est entièrement consacré au travestissement. Le sexologue y réfute la distinction entre dégénérescence (*hensei* 変性) et homosexualité congénitale. Ceux qu'il nomme les « travestis » (*iseihensôsha* 異性変装者) possèdent une constitution tant physique que psychologique *inversée*²⁸⁶. Cette nosographie constitue probablement l'étude la plus détaillée sur le travestissement parmi l'ensemble des discours sexologiques japonais. Sawada y distingue six circonstances sexologiques du travestissement : une circonstance artistique, une circonstance de superstition, une circonstance de dissimulation, une circonstance sexuelle, une circonstance par préférence et une circonstance par hédonisme. Si, comme nous l'avons déjà mentionné, les trois premières correspondent à des traditions culturelles autochtones non pathologiques, les trois dernières relèvent quant à elles d'une inversion sexuelle congénitale. Pour autant, Sawada ne superpose pas non plus les trois premières circonstances à une possible forme de *transvestisme* ou d'*éonisme*.

²⁸⁵ SAWADA, *Shinpi naru dôseiai 2*, op. cit., p. 6.

²⁸⁶ SAWADA, *Hentai sei igaku kôwa*, op. cit., p. 172.

Le « travestissement en fonction du désir sexuel » (*seiyoku ni yoru josô* 性欲に依る女装) se caractérise par le « caractère féminin » (*onna no yô na seikaku* 女のような性格) des sujets depuis leur petite enfance, ainsi que leur refus de se socialiser en tant que garçon²⁸⁷ :

Comme leur constitution physique est semblable à celle d'une fille depuis leur naissance et que leurs dispositions sont également féminines, [ces types de travestis] affichent une préférence pour les vêtements féminins depuis leur plus tendre enfance, imitent le langage et les attitudes des femmes et se travestissent. Ces individus déviants considèrent qu'il est naturel pour eux de devenir des femmes et de vivre en tant que telles. Cette transformation, cette métamorphose se produit depuis les vêtements jusqu'à leur corps, puis de leur corps jusqu'à leur psychisme.²⁸⁸

Dans ce cas, nous explique Sawada, la pratique répétée du travestissement entraîne des conséquences sur la corporalité des sujets, qui elle-même engendre l'effémination de la psyché. Nous nous trouvons ici à rebours des discours de Tanaka Kôgai, pour qui c'est au contraire la psyché féminine qui influence la physiologie.

Le « travestissement par préférence » (*shikô ni yoru josô* 嗜好に依る女装) débute dès l'enfance et s'apparente à une préférence de goût pour le travestissement par les jeunes garçons²⁸⁹ :

En raison d'une féminité congénitale, [ces travestis] sont amis avec des femmes et sont qualifiés de filles depuis leur enfance. Et comme eux-mêmes sont dans cette disposition, ils ont pour habitude de se travestir.²⁹⁰

La différence nosographique avec la circonstance précédente provient ici d'un degré d'effémination plus précoce, et donc, plus intense.

Enfin, le « travestissement hédoniste » (*kyôraku ni yoru josô* 享楽に依る女装) se caractérise par une « imitation » (*mane* 真似) de la féminité jusqu'à l'occupation d'une activité professionnelle considérée comme féminine²⁹¹ :

Heureux de leur féminité, quelques-uns de ces hommes dégénérés [...] se font passer pour des femmes, manipulent les hommes et tentent de gagner leur vie en imitant la gent féminine. [...] Ce type d'individus ne porte pas seulement atteinte aux bonnes mœurs en

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 174.

²⁸⁸ 「体格が生まれながらにして女に類し、気持ちも女らしいので、幼少の時から女の服装を好み、又その言葉なり、態度なりを真似て、女装したものである。かういふ変態性のものは、女になって、女の生活をして見ようとの考へが、当然起こるもので、服装から体格に、体格から精神に、移行して、変化したものである。」 *Ibid.*, p. 184.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 174.

²⁹⁰ 「先天に女性的なるが故に、子供の時から、友達に女、女と云ひはやされ、自分もその気になって、女装したのが習慣になったといふのがある。」 *Ibid.*, p. 200.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 174.

tant qu'homosexuels ou bien en tant que pervers, mais sont également à la source de nombreux problèmes en rapport avec les vols ou les fraudes.²⁹²

Cette catégorie tient sa particularité en raison d'une socialisation totale en tant que femme, d'une professionnalisation du travestissement et d'un lien avec des comportements criminels. Perçu comme un fraude sociale, le travestissement permet dans ce cas à des hommes de percevoir une rétribution pécuniaire, sous-entendant par-là la pratique de la prostitution.

La constitution des sous-catégories travesties de Sawada paraît néanmoins souffrir d'un manque de précisions qui rend parfois nébuleuse la distinction de nature entre travestissement sexuel, préférentiel ou hédoniste. Quoi qu'il en soit, il apparaît que le discours japonais a tenu à réaffirmer la relation étroite entre travestissement, effémination et homosexualité, à la différence des nosographies de Hirschfeld et d'Ellis qui ont eu tendance à nuancer cette trinité.

□

Le discours sexologique s'est caractérisé par sa doxa pathologique, qui a servi de référence à l'ensemble des discours sur le travestissement durant la fin de la période moderne. L'emprise du champ sexologique a été telle qu'il était désormais impossible d'aborder le sujet sans se référer de près ou de loin aux différents modèles pathologiques. L'établissement de catégories psychopathologiques traversées par des conceptions morales judéo-chrétiennes aura servi les intérêts de l'idéologie nationale. La production du discours sexologique se comprend comme une mainmise des classes japonaises dirigeantes sur ce que constitue le normatif du genre et des conduites sexuelles. Le domaine sexologique a consisté en un *dispositif* qui a servi l'élaboration d'un État-nation patriarcal, hétérosexiste, bourgeois, eugéniste et impérialiste (largement inspiré des modèles européens). Toutefois, le discours sur la sexualité a lui-même fait l'objet de la censure d'État à compter de la seconde moitié des années 1930, dans un contexte de montée en puissance du militarisme et de l'ultranationalisme. Considérés comme une forme de pornographie, les discours sur la sexualité ont peu à peu été associés à une recherche individualiste du plaisir, ce qui était perçu comme allant à l'encontre de l'effort national. La sexualité a complètement disparu des médias à partir de 1938 et n'y est réapparue qu'au moment de l'après-guerre²⁹³. Pour ces raisons, les années 1930 ont provoqué de profonds

²⁹² 「その女性的なるを幸ひに、女になり済まして、男を綾なし、又は女の真似をして、生活費を得ようと、(中略) 変性男子も少なく。(略) この種のもは、同性愛として、又は倒錯症として、風俗を乱すのみならず、窃盗、詐欺などとも、関係が多く、問題の種を蒔きつつある。」 *Ibid.*, pp. 202-203.

²⁹³ FRÜHSTÜCK, *Colonizing Sex, op. cit.*, p. 153.

changements dans le rapport au corps des Japonais. La création du ministère de la Santé et des Affaires sociales (*Kôseishô* 厚生省) durant l'année 1938 a marqué l'apogée de l'idéologie hygiéniste et eugénique du Japon moderne²⁹⁴, mais les campagnes ministérielles d'informations sur la santé reprenaient en réalité les leitmotifs de mouvements hygiénistes formés depuis le début des années 1920, montrant ainsi qu'elles résultaient d'un long processus idéologique en faveur de la sobriété, de l'épargne et de la contention de soi, en opposition avec les valeurs hédonistes du *modernisme*²⁹⁵.

L'analyse du discours sexologique japonais montre un apport moindre de la psychanalyse, du *transvestisme* et de l'*éonisme* dans la compréhension du travestissement. Les nosographies européennes qui n'alignaient pas le travestissement avec l'effémination et l'homosexualité ont tout bonnement été mises de côté. Avec Krafft-Ebing, le travestissement a été associé à des conduites exclusivement homosexuelles que les conceptions du « troisième sexe » sont venues renforcer, tandis que la psychanalyse, qui effectue une distinction entre homosexualité et effémination, et le *transvestisme* (et l'*éonisme*), qui prête des pratiques hétérosexuelles aux travestis, ont été ignorés. Certes, certains sexologues ont quelques rares fois mentionné le travestissement sans qu'il soit forcément en relation avec des conduites homosexuelles, mais dans des proportions bien moindre par rapport au reste de la production sexologique.

Comment expliquer la réception ciblée de la sexologie européenne dans les nosographies japonaises sur le travestissement ? Cette réflexion nous conduit à la prochaine partie de ce mémoire de thèse. Nous estimons que si les discours sexologiques se sont concentrés sur le lien indiscutable entre travestissement, effémination et homosexualité, cela tient au fait que les théories du « troisième sexe » semblaient répondre plus efficacement au contexte socio-culturel japonais. Il nous faut désormais nous plonger dans l'héritage des conduites homoérotiques prémodernes et constater quelles influences elles ont eu sur les représentations sociales du travestissement masculin durant la période moderne.

²⁹⁴ Le paroxysme de la politique eugéniste japonaise a toutefois été atteint au moment de l'après Seconde Guerre mondiale avec la promulgation de la loi de protection eugénique (*yûsei hogo hô* 優生保護法) de 1948. Cf. KONUMA Isabelle, « Éditorial », *Cipango*, Eugénisme dans le Japon moderne et contemporain, n° 24, 2021, en ligne, URL : <https://journals.openedition.org/cipango/4218>.

²⁹⁵ GARON, *Molding Japanese Minds*, *op. cit.*, p. 142 ; LUCKEN, *Les Japonais et la guerre*, *op. cit.*, p. 44.

DEUXIEME PARTIE

TRAVESTISSEMENT, HOMOSEXUALITE ET PROSTITUTION : LA FIGURE DU *KAGEMA*

Si, comme nous l'avons abordé dans notre première partie, la pratique du travestissement a intimement été rattachée à l'expression d'une effémination et à une conduite homosexuelle à compter de la diffusion à large échelle du discours de la sexologie populaire (*tsûzoku seiyokugaku*) durant les années 1920, se contenter d'une explication par le seul transfert culturel nous paraît toutefois lacunaire. Il nous semble effectivement que la congruence entre effémination et homosexualité a aussi reposé sur des sédiments culturels autochtones.

Notre hypothèse s'appuie sur la réutilisation à partir de la fin des années 1920 d'un terme spécifique de la période d'Edo : *kagema* 陰間 (également orthographié en *hiragana* : *kagema* かげま, ou en *katakana* : *kagema* カゲマ), qui désignait originellement les *wakashu* apprentis *onnagata* dont les activités consistaient, entre autres, à pratiquer le sexe rémunéré. Si le terme était tombé en désuétude au début de l'ère Meiji, car ne correspondant plus à une réalité sociale en soi, son réemploi dans la langue vernaculaire au début de l'ère Shôwa a probablement participé à la construction discursive d'un travestissement intimement associé à l'homosexualité et au sexe tarifé. Cependant, pourquoi et comment le choix de ce terme autochtone ancien s'est-il imposé au détriment d'autres vocables à disposition ? Et quelles ont été ses conséquences sur les représentations et les pratiques du travestissement masculin ? Cette deuxième partie tente de répondre à ces interrogations.

Le travail du sexe demeure un objet d'étude essentiellement centré autour de la condition féminine. Le manque d'attention portée aux travailleurs du sexe s'explique par leur nombre bien plus restreint que leurs homologues féminins. Il convient toutefois de contextualiser les pratiques du sexe tarifé en fonction des régimes de genre et des conduites sexuelles propres à chaque aire culturelle et chaque période historique. Ce que nous entendons aujourd'hui par

« prostitution masculine » provient du discours sexologique occidental sur l'homosexualité de la fin du XIX^e siècle : l'expression est donc ici à recontextualiser. Au début du XX^e siècle, la prostitution masculine en Europe était entendue comme une conduite sexuelle effectuée par des hommes travestis en femme. Elle représentait une calamité sociale à éradiquer, explicable en raison d'une perversion sexuelle ou de contextes économiques défavorables¹.

Les études historiques japonaises se sont surtout penchées sur l'institutionnalisation réglementée de la prostitution féminine durant l'ère Meiji². La prostitution masculine a pour sa part plutôt fait l'objet de travaux sur la période prémoderne ou l'après-guerre, faisant de la période moderne un hors-champ de la recherche à ce sujet³.

En japonais, le terme contemporain le plus courant afin de désigner à la fois la prostitution masculine et les travailleurs du sexe est *danshō* 男娼, constitué de l'idéogramme *otoko* 男 (homme) en lecture sino-japonaise et *shō* 娼⁴, qui renvoie à la notion d'*asobi* 遊び (divertissement), elle-même associée au plaisir charnel et à l'« art d'aimer »⁵. En outre, *danshō* désigne de nos jours un homme prostitué aussi bien homosexuel qu'hétérosexuel, travesti ou non⁶. Bien que ce terme apparaisse à quelques occasions dans les sources modernes, son usage vernaculaire n'a toutefois véritablement pris en ampleur qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale⁷.

Pourquoi les discours modernes japonais ont-ils préféré l'usage de « *kagama* » plutôt que celui de « *danshō* » ? L'avènement durant ces années de la tendance *ero-guro-nansensu*

¹ MINICHELLO Victor, SCOTT John (dir.), *Male Sex Work and Society*, New York, Columbia University Press, 2014, pp. xii-xvi.

² Cf. KOYANO Atsushi 小谷野敦, *Nihon baishun shi : yûkô jofu kara sôpurando made* 日本売春史 : 遊行女婦からソープランドまで (Histoire de la prostitution japonaise : des prostituées itinérantes aux *soaplans*), Tôkyô 東京, Shincho sensho 新著選書, 2007 ; INOUE Shôichi 井上章一, *Seiyoku no bunkashi 1* 性欲の文化史I (Histoire culturelle du désir sexuel 1), Tôkyô 東京, Kôdansha sensho mechie 講談社選書メチエ, 2008, pp. 13-39.

³ HANASAKI Kazuo 花咲一男, *Edo no kagama-jaya* 江戸のかげま茶屋 (Les maisons de thé de *kagama* d'Edo), Tôkyô 東京, Miki shobô 三樹書房, 1980 ; MITSUHASHI Junko 三橋順子, « Josô danshō no tekunikku to sekushuariti 女装男娼のテクニックとセクシュアリティ » (Techniques et sexualités des prostitués travestis), dans INOUE (dir.), *Seiyoku no bunkashi 1*, *op. cit.*, pp. 125-161.

⁴ ABE Hideko, *Queer Japanese. Gender and Sexual Identities through Linguistic Practices*, New York, Palgrave & Macmillan, 2010, p. 53.

⁵ Le terme désigne tant les divertissements artistiques qu'érotiques. PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir*, *op. cit.*, p. 12.

⁶ SHIKANO Yoshiyuki 鹿野由行, « Danshō no sekushuariti no sai-kôsetsu. Kindai Ôsaka ni okeru danshō-zô no keisei to komyuniti no hensen 男娼のセクシュアリティの再考察 近代大阪における男娼像の形成とコミュニティの変遷 (Repenser la sexualité des *danshō*. L'élaboration de leurs représentations et les transformations de leur communauté à Ôsaka durant la période moderne) », *Taikenzan ronsô* 待兼山論叢 (Controverse de Taikenzan), n° 49, 2015, p. 42.

⁷ ABE, *Queer Japanese*, *op. cit.*, p. 53 ; McLELLAND, *Queer Japan*, *op. cit.*, pp. 72-84.

(érotique, grotesque et absurde) constitue peut-être la clef de compréhension de ce réemploi. L'expression *ero-guro-nansensu* provient d'une transcription phonétique de trois termes anglais : *ero* エロ pour *eroticism* (érotisme), *guro* グロ pour *grotesque* (grotesque) et *nansensu* ナンセンス pour *nonsense* (absurde). Mis bout à bout, ces termes ont formé une formule fourre-tout utilisée par les médias afin de désigner un aspect de la culture de masse des années 1920-1930⁸. Il tiendrait cependant de la gageure de proposer une définition stable de cette tendance, cette dernière n'ayant jamais constitué un mouvement artistique ou intellectuel en tant que tel, n'ayant engendré ni chef de file, ni manifeste. Elle relève ainsi, selon Philippe Pons et Pierre-François Souyri, du chrononyme : elle « scénarise une période », reflète son état d'esprit, son ambiance, et demeure rétive aussi bien à toute définition qu'à toute temporalisation⁹. Si certaines études la particularisent aux seules années 1930-1931 (durant lesquelles l'expression est usitée de façon outrancière par les médias¹⁰), d'autres la perçoivent plutôt comme une forme de culture populaire qui serait née à partir de l'ère Taishō et qui aurait perduré après la Seconde Guerre mondiale. Notre mémoire de thèse repose plutôt sur cette seconde définition, s'appuyant sur les études de Miriam Silverberg, qui voit en la tendance *ero-guro-nansensu* un « montage », une mosaïque de la culture populaire japonaise de l'entre-deux-guerres « fragmentée dans le temps et dans l'espace »¹¹, et de Gregory Pflugfelder, qui la perçoit comme une configuration de la culture populaire qui aurait accédé à une « compréhension médico-scientifique des phénomènes sexuels » dans le contexte d'une société de consommation où ces sujets étaient précisément susceptibles de générer du profit¹². La sexologie populaire a ainsi tenu une place de choix parmi l'ensemble de la production discursive *ero-guro-nansensu* : l'intérêt quasi obsessionnel pour la sexualité s'inscrivait pleinement dans son aspect *ero*, qui exprimait une esthétique flirtant avec l'« obscénité » (*midara* 猥ら), tandis que les « désirs sexuels déviants » s'inséraient parfaitement dans son aspect *grotesque* (*guro*) en raison de leur caractère sensationnaliste, obscur et monstrueux¹³. En outre, une attention particulière s'est portée sur les conduites sexuelles de la période prémoderne, que la tendance *ero-guro-nansensu* redécouvrait avec exotisme sous couvert d'un élan de « libération des mœurs », en opposition avec la morale pudibonde d'inspiration victorienne instaurée depuis l'ère Meiji. Du point de vue des intellectuels, si le puritanisme résultait de la modernité de Meiji, il fallait pour s'en

⁸ PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir*, op. cit., p. 303.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ SHIMAMURA (dir.), *Korekushon modan toshi bunka* 15, op. cit., p. 628.

¹¹ SILVERBERG, *Erotic, Grotesque, Nonsense*, op. cit., p. 4.

¹² PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., pp. 290-291.

¹³ SHIMAMURA (dir.), *Korekushon modan toshi bunka* 15, op. cit., pp. 630-631, 633-634.

défaire revenir à l'héritage littéraire et iconographique de la période d'Edo¹⁴. L'*ero-guro-nansensu* a ainsi exprimé une hybridité trouble entre les notions de *tradition* et de *modernité*, d'*indigénéité* et de *civilisation*, d'*autochtone* et d'*étranger*. À la lumière de ce contexte, il nous semble que l'emploi récurrent de « *kagama* » dans la production discursive de l'époque s'inscrit pleinement dans un mouvement intellectuel plus large de « redécouverte de la culture d'Edo ».

À notre connaissance, il existe trois sortes de sources primaires qui portent sur les *kagama*. Tout d'abord, des sources prémodernes, pour la plupart des commentaires ou des écrits littéraires. Parmi elles se trouvent les *ukiyo zôshi* 浮世草子, un type de littérature populaire qui dépeignait la vie des quartiers rouges, les *senryû* (courts poèmes satiriques), et les *hyôbanki* 評判記, des registres qui répertoriaient les avis critiques sur les spectacles de kabuki, les acteurs et les *wakashu* prostitués des maisons de thé. Il existait également des traités pratiques destinés à ces derniers ou à leur clientèle, qui indiquaient comment chacun devait se comporter et donnaient des indications sur les choses de la chair. La production des estampes érotiques constitue la part la plus importante des sources iconographiques.

La seconde sorte de sources provient des discours scientifiques modernes (sexologiques, historiques, ethnologiques...) au sujet des *kagama* d'Edo. Ces documents portent pour la plupart un regard rétrospectif sur le passé prémoderne.

Enfin, la troisième sorte, plus rare, disparate et souvent victime de la censure, renvoie à un ensemble d'écrits qui ont porté sur les « nouveaux *kagama* » de la modernité, entendus comme des travailleurs du sexe contemporains de leurs commentateurs et dont les représentations sociales faisaient écho aux *wakashu* prostitués d'Edo.

Cette deuxième partie s'organise en trois chapitres se répondant entre eux. Dans un premier temps, nous nous focaliserons sur les réécritures des *kagama* d'Edo dans la production scientifique moderne et le poids de la discipline sexologique dans les représentations du travestissement, de l'homosexualité et du sexe tarifé. Puis, dans un deuxième temps, nous tenterons de comprendre comment le réemploi du terme « *kagama* » durant l'entre-deux-guerres a été à l'origine de tensions catégorielles qui ont reflété de façon plus générale les frictions à l'œuvre dans l'établissement des catégories de genre et des conduites sexuelles modernes. Ces deux chapitres appréhendent la figure du *kagama* en perspective de la dialectique – souvent rabattue – entre tradition et modernité. Enfin, dans un troisième temps, nous nous

¹⁴ PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir, op. cit.*, pp. 308-309.

concentrerons sur les pratiques réelles du travestissement dans le cadre du sexe tarifé, au travers tant des informations glanées dans les sources que des silences qui sourdent entre leurs lignes. Nous tenterons ainsi de dresser une cartographie des pratiques, des lieux, des organisations et des expressions contre-culturelles des travailleurs du sexe travestis¹⁵ du Japon moderne (avec un focale portée sur l'entre-deux-guerres), un travail qui n'a pour l'heure jamais été proposé.

¹⁵ Précisons qu'il a aussi existé une forme de prostitution masculine homosexuelle qui ne faisait pas usage du travestissement. Néanmoins, ce type de prostitution étant majoritairement tu par les commentateurs et ayant été semble-t-il bien moins fréquent que celle travestie, nous employons donc dans ce mémoire de thèse l'expression « travailleur du sexe travesti » de façon générique et en synonyme de « *kagama* ».

CHAPITRE 4

REECRITURES MODERNES DES *KAGEMA* D'EDO

Durant la période prémoderne, le terme *kagema* (littéralement « [celui qui demeure] dans l'ombre ») désignait de jeunes apprentis acteurs-travestis du kabuki (*onnagata*) qui n'avaient pas encore terminé leur apprentissage et qui n'avaient pas le droit de fouler les planches des théâtres, littéralement « cachés » des yeux du public derrière les rideaux¹. À l'origine, les apprentis étaient répartis entre les *butaiko* 舞台子 (enfants de la scène) qui pouvaient tenir des rôles de figurant et les *kageko* 陰子 (enfants de l'ombre) qui restaient dans les maisons de thé². Au fur et à mesure, le terme « *kagema* » s'est imposé afin de désigner tout *wakashu* qui pratiquait le sexe tarifé. Le terme n'a cependant pas été générique à l'ensemble du Japon, mais spécifique à la région du Kantô et à la ville d'Edo. La région du Kansai (Kyôto et Ôsaka) avait plutôt coutume d'user dans ce cas du terme « *wakashu* », dont la polysémie porte à confusion.

Le rôle des *kagema* consistait à servir les clients (*settai* 接待 ou 撰待), leur proposer un spectacle dansé et chanté, puis leur offrir un rapport sexuel rémunéré³. Ils officiaient dans les *kagema-jaya* 陰間茶屋 (littéralement « maisons de thé de *kagema* » ou « maisons de thé de l'ombre »), véritables maisons-closes, le plus souvent attenantes aux théâtres de kabuki⁴. Ces établissements de prostitution ont commencé à être érigés dès le milieu des années 1620 et servaient d'infrastructures à l'approvisionnement, l'éducation et la formation des *kagema*⁵. À la différence d'Edo, les grandes villes de la région du Kansai ne possédaient pas à proprement parler d'établissements spécialisés dans l'offre des « *wakashu* », ces derniers opérant dans les mêmes maisons de thé que celles des *yûjo*⁶. Quant aux régions plus rurales, la demande était satisfaite par les acteurs-prostitués itinérants : les *tobiko* 飛子 (littéralement « enfants

¹ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., pp. 119-120.

² HANASAKI, *Edo no kagema-jaya*, op. cit., pp. 100-103 ; NAGAI, *Edo no sei go jiten*, op. cit., pp. 181-182.

³ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, op. cit., p. 99 ; NAGAI, *Edo no sei go jiten*, op. cit., p. 180.

⁴ NAGAI, *Edo no sei go jiten*, op. cit., p. 181 ; NAGASHIMA, *Edo no iseisôsha tachi*, op. cit., p. 79 ; LEUPP, *Male Colors*, op. cit., p. 73.

⁵ COSTINEANU, *Origines et mythes dukabuki*, op. cit., p. 256 ; MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, op. cit., p. 101.

⁶ NAGASHIMA, *Edo no iseisôsha tachi*, op. cit., p. 84 ; HANASAKI, *Edo no kagema-jaya*, op. cit., pp. 54-56.

mobiles »)⁷, envoyés dans les provinces en raison de leurs aptitudes artistiques jugées de moindre qualité⁸.

Ce chapitre aborde les discours modernes sur les *kagama* d'Edo. De prime abord, les documents consultés ont tendance à généraliser l'utilisation du terme, sans mentionner les diversités régionales ou temporelles de vocabulaire : les discours modernes n'ont, semble-t-il, pas eu pour dessein de rendre compte des subtilités des catégories prémodernes. Les attentions se sont tournées vers d'autres problématiques jugées bien plus « importantes », comme la justification du caractère répandu des pratiques homoérotiques entre hommes durant la période d'Edo, alors que l'homosexualité était perçue comme un symptôme de dégénérescence depuis l'importation des discours de Krafft-Ebing. Une stratégie de contournement a notamment consisté à percevoir les conduites homoérotiques japonaises comme une forme d'homosexualité acquise. Par exemple, la revue *Hentai shinri* consacre en 1921 un article sur le « nouveau sens » (*shin.igi* 新意義) de l'homosexualité qui ne se superpose pas aux comportements homoérotiques de la « période féodale » (*hōken jidai* 封建時代). Selon cette perspective, le *nanshoku* relève d'un « accomplissement du désir charnel » (*retsujō suikō* 劣情遂行) au sein d'une structure reposant sur une ségrégation homosociale. Il s'agit dans ce cas de considérer ces pratiques comme une forme d'*homosexualité situationnelle* « complètement différente de l'homosexualité psychique » (*seishinteki dôseiai ni zenzen bekkō* 精神的同性愛に全然別個) de la modernité⁹. En soutenant la discontinuité de nature entre *nanshoku* et *dōseiai*, ce discours justifiait la diffusion à large échelle des pratiques homoérotiques entre hommes durant la période d'Edo, tandis qu'il faisait de l'homosexualité de l'ère Taishō un comportement congénital et par conséquent condamnable. Néanmoins, cette stratégie ne résolvait pas le problème des pénétrés et de l'effémination (congénitale) : si la pratique du *nanshoku* ne mettait pas en péril la virilité du pénétrant, il était en revanche plus difficile pour les Modernes d'expliquer le rôle du pénétré sans se référer à une *inversion sexuelle*. Plus encore, d'autres discours n'effectuaient pas forcément de distinction de nature entre *nanshoku* et *dōseiai*. Ce flottement des catégories a probablement été à la source d'une relecture sexologique des catégories de genre et des conduites sexuelles prémodernes, dont les *kagama* ont sans doute personnifié l'exemple le plus éloquent.

⁷ NAGASHIMA, *Edo no iseiōshatachi*, op. cit., pp. 78, 84 ; PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 138.

⁸ IWATA Jun.ichi (Trad. WATANABE Tsuneo), « Histoires curieuses des *kagama* », dans WATANABE Tsuneo, *La voie des éphèbes. Histoire et histoires des homosexualités au Japon*, Paris, Trismégiste, 1987, p. 88.

⁹ YUISHIRO Kaiko 結城甲斐子, « Dōseiai no shin.igi 同性愛の新意義 » (Le nouveau sens de l'homosexualité), *Hentai shinri*, vol. 8, n° 2, 1921, p. 178.

Nous nous attacherons ici à présenter deux principaux discours scientifiques modernes : le discours sexologique et le discours des sciences historiques. Nous montrerons que ces deux disciplines ont été à l'origine de l'élaboration fantasmatisque de catégories de genre et de conduites sexuelles prises en conflictualité entre pré-modernité et modernité.

I. LES KAGEMA D'EDO : UNE CATEGORIE PROBLEMATIQUE

1. APERÇU HISTORIQUE DES KAGEMA

Ce que nous savons des *kagema* nous provient de nombreux ouvrages prémodernes. Il existe des récits de vie d'*onnagata* qui, avant de devenir des artistes accomplis, ont d'abord servi en tant que *kagema*, à l'instar du *Temae miso* 手前味噌 (Auto-flatteries, date inconnue) du troisième Nakamura Nakazô 中村仲蔵 (1809-1886) ou du *Matsumoto Kôshirô den* 松本幸四郎伝 (Biographie de Matsumoto Kôshirô, date inconnue) du quatrième Matsumoto Kôshirô 松本幸四郎 (1737-1802)¹⁰. D'autres écrits abordent de leur côté l'éducation des *kagema*, comme le « *Wakashu shitate sama no koto* 若衆仕立て様の事 » (Les façons d'être des *wakashu*, 1751) du peintre Tsukioka Settei 月岡雪鼎 (1710-1787), qui donne des indications sur la conduite à adopter durant les pratiques érotiques, la façon de s'huiler le corps, l'attitude à avoir vis-à-vis des clients, comment se comporter en cas d'incapacité de pénétration, et même l'entretien des parties intimes en cas de maladie ou d'accident¹¹. Le document est accompagné d'estampes – explicites – qui servaient à illustrer les explications du peintre¹².

Les *kagema* se caractérisaient par leurs prestations sexuelles tarifées auprès des couches guerrières et citadines, témoignant de la marchandisation du corps des *wakashu* dans le contexte d'une société précapitaliste¹³. Ils étaient engagés par les tenanciers des maisons closes auxquels ils étaient liés par un contrat d'une dizaine d'années. Ils provenaient pour la plupart de familles

¹⁰ NAGASHIMA, *Edo no iseisôshatachi*, op. cit., p. 88.

¹¹ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, op. cit., pp. 107-108.

¹² Une reproduction censurée des estampes de Tsukioka Settei est disponible dans HANASAKI, *Edo no kagema-jaya*, op. cit., pp. 77-99.

¹³ NAGASHIMA, *Edo no iseisôshatachi*, op. cit., p. 77.

miséreuses et étaient vendus par leurs parents aux établissements de prostitution, au sein desquels ils devaient travailler pour rembourser leur dette d'achat¹⁴. Leur apprentissage était long et difficile. Enfants, ils commençaient par apprendre la danse, le chant et le shamisen. Par la suite, ils apprenaient à servir les clients et à jouer de leurs charmes. Ils s'initiaient à l'art de s'habiller comme des *wakashu* et à se comporter comme tels. Pour des raisons d'esthétisme, ils s'enduisaient le visage d'une poudre conçue à partir de peau de grenade et relevaient leur nez en le pinçant durant leur sommeil à l'aide de morceaux de bois. À compter de douze ou treize ans, ils commençaient les entraînements aux pratiques anales en s'insérant des substituts de phallus en bois enduits d'huile dans l'anus. Ce n'était qu'une fois qu'ils étaient capables de s'insérer la taille de substitut la plus importante qu'ils étaient jugés aptes à recevoir les faveurs de leurs clients¹⁵. L'attitude des *kagama* reposait, comme celle des courtisanes des quartiers rouges, sur la notion de *mie* 見栄 (honneur extérieur). Ils devaient toujours se montrer aimables et parfaitement apprêtés. Il leur fallait mettre en valeur l'intelligence de leurs partenaires en se faisant passer pour naïfs, innocents et candides¹⁶.

La popularité des *kagama* peut aisément être mesurée par le nombre pléthorique de « précis » (*saiken*) qui référençaient les différentes maisons de thé, leur localisation, les *kagama* qui y séjournaient, ainsi que les types de services qu'ils allouaient¹⁷. Cette littérature a particulièrement été prolifique durant le XVIII^e siècle. Les *saiken* les plus célèbres nous proviennent du pharmacologue Hiraga Gennai 平賀源内 (1728-1780), réputé pour son goût prononcé pour le *nanshoku*, et notamment connu pour la topographie détaillée des établissements de prostitution masculine qu'il a laissée à la postérité. Dans *Nanshoku saiken* 男色細見 (Précis de l'homoérotisme, 1768), Hiraga dresse une liste des différentes maisons de thé d'Edo, ainsi qu'un répertoire détaillé du nombre de *kagama* par établissement, annoté de commentaires appréciatifs. Un autre de ses ouvrages, *Kagama saiken* 陰間細見 (Précis sur les *kagama*, 1768) est un véritable guide érotique des *kagama* de Yoshichô, le plus célèbre quartier de maisons de thé de *kagama* d'Edo¹⁸. Le *Fûzoku shichi yûdan* 風俗七遊談 (Sept histoires de mœurs, 1756), dont l'auteur est anonyme, consacre quant à lui un chapitre entier aux établissements de *kagama* de la ville d'Edo, qu'il classe par ordre de qualité, faisant lui aussi

¹⁴ Le même système était de mise pour la prostitution féminine. LEUPP, "Capitalism and Homosexuality in Eighteenth-Century Japan", *op. cit.*, p. 146.

¹⁵ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, p. 107 ; HANASAKI, *Edo no kagama-jaya*, *op. cit.*, p. 76.

¹⁶ WATANABE, *La voie des éphèbes*, *op. cit.*, p. 108.

¹⁷ NAGASHIMA, *Edo no iseisôshatachi*, *op. cit.*, pp. 80-81 ; PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 58.

¹⁸ NAGAI, *Edo no sei go jiten*, *op. cit.*, pp. 181-182.

de Yoshichô le quartier à la pointe de la volupté¹⁹. Ces sources nous apprennent également que les hommes n'étaient pas les seuls consommateurs des services des *kagema*. Plusieurs font état d'une clientèle féminine, principalement des veuves, des femmes non mariées et des dames de cour, faisant ainsi état de la fluidité des pratiques et des rôles sexuels de ces *wakashu*²⁰.

Contrairement à la prostitution des *yûjo* officiellement administrée par les autorités shogounales au sein des quartiers spécialisés et soumise à des taxes, la prostitution des *kagema* n'a que peu fait l'objet d'une surveillance légale (le corps des femmes faisant l'objet d'un contrôle plus poussé que celui des hommes), bien qu'elle ait atteint un stade avancé d'organisation dans les principaux centres urbains du début du XVIII^e siècle. La majorité des établissements se situaient en-dehors des quartiers légalement prévus à cet effet. La prostitution masculine des théâtres de kabuki avait pour ainsi dire plus en commun avec la prostitution féminine illégale en-dehors des quartiers rouges (communément appelée *okabasho* 岡場所²¹) qu'avec celle, institutionnalisée, des *yûjo* du quartier de Yoshiwara à Edo. La prostitution masculine illégale demeurait donc au sein d'une zone grise qui lui permettait de se développer avec plus ou moins de tolérance et de façon disséminée dans les quartiers urbains qui n'étaient originellement pas conçus pour accueillir les maisons de thé²².

Malgré la forte popularité des *kagema* au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, les maisons de thé ont progressivement décliné en nombre à partir des réformes de l'ère Tenpô (*Tenpô no kaikaku* 天保の改革), entre les années 1841 et 1843²³. Ces réformes ont fait suite à une insurrection orchestrée par des guerriers de la région d'Ôsaka en rébellion face à la corruption du régime shogounal. Après l'écrasement de la révolte, le shogounat a entrepris des réformes afin de discipliner ce qu'il jugeait comme à l'origine de la déliquescence de la société : le relâchement des mœurs et la débauche. Il a porté une surveillance accrue sur les milieux du théâtre et de la prostitution, et a plus sévèrement censuré les arts²⁴. Ces réformes ne condamnaient pas les pratiques homoérotiques ou la prostitution masculine en soi, mais leur non-règlementation, ce qui était susceptible de générer du désordre social. Elles ont néanmoins mené à la fermeture systématique des *kagema-jaya* qui tombaient sous le joug de la surveillance shogounale. Suivant la réduction en nombre des maisons de thé, les *kagema* ont commencé à

¹⁹ NAGASHIMA, *Edo no iseisôsha tachi*, *op. cit.*, p. 80.

²⁰ HANASAKI, *Edo no kagema-jaya*, *op. cit.*, pp. 67-70 ; NAGASHIMA, *Edo no iseisôsha tachi*, *op. cit.*, p. 83.

²¹ NAGAI, *Edo no sei go jiten*, *op. cit.*, p. 129.

²² PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 120.

²³ NAGASHIMA, *Edo no iseisôsha tachi*, *op. cit.*, pp. 79-80, 95 ; PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 92.

²⁴ SOUYRI, *Nouvelle histoire du Japon*, *op. cit.*, pp. 420-421.

décroître jusqu'à presque disparaître à l'aube de l'ère Meiji, survivant au sein d'un nombre très restreint d'établissements²⁵.

Ces transformations inhérentes aux mœurs de la prostitution masculine durant les deux-cent cinquante années de la période prémoderne montrent ainsi que les coutumes, les goûts, les modes, les comportements et les conduites sexuelles n'ont jamais constitué un bloc monolithique et immuable, mais, bien au contraire, un ensemble hétéroclite mouvant et dépendant des mutations matérielles, économiques et politiques.

2. LE TRAVESTISSEMENT DES *KAGEMA* EN QUESTION

L'historiographie japonaise définit la plupart du temps les *kagema* d'Edo comme de jeunes hommes travestis en femme, arguant en outre que leur travestissement était précisément à l'origine de leur succès auprès des hommes dans le cadre du *nanshoku*. Cette vision n'est pourtant pas tout à fait exacte et s'appuie de surcroît sur des présupposés hétéronormatifs contemporains. Les *kagema* étaient des *wakashu* : ils répondaient par conséquent aux injonctions d'apparat et de comportement de leur classe de genre.

Les travaux de Joshua Mostow sur les évolutions des représentations iconographiques des *wakashu* durant la période d'Edo remettent en question leur supposé travestissement. Selon Mostow, la soi-disant confusion entre *kagema* et *yûjo* dans les peintures n'a été qu'un phénomène limité dans le temps (à partir du milieu du XVIII^e siècle). En outre, cette confusion n'est qu'une particularité esthétique qui ne se retrouve que parmi un nombre limité de peintres. Par exemple, si les estampes de Nishikawa Sukenobu 西川祐信 (1671-1750) présentent toujours des *yûjo* et des *wakashu* aux attributs physiques différenciés (chacun porte un kimono coloré aux manches longues, mais la tonsure des *wakashu* est toujours visible), chez Suzuki Harunobu 鈴木春信 (1724-1770), la ressemblance est parfois telle que seule l'exhibition des parties génitales permet d'effectuer leur distinction (Figure 20, 1770)²⁶. Mostow note toutefois que l'ambiguïté des représentations dans les estampes s'est poursuivie jusqu'au début du XIX^e siècle²⁷.

²⁵ NAGASHIMA, *Edo no iseisôsha tachi*, op. cit., p. 98 ; PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 95.

²⁶ Source : MOSTOW, IKEDA (dir.), *A Third Gender*, op. cit., p. 35.

²⁷ *Ibid.*, pp. 28-29.

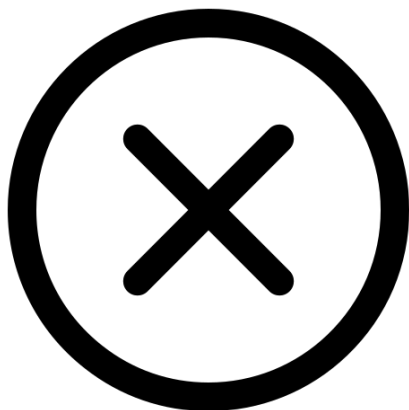


Figure 20

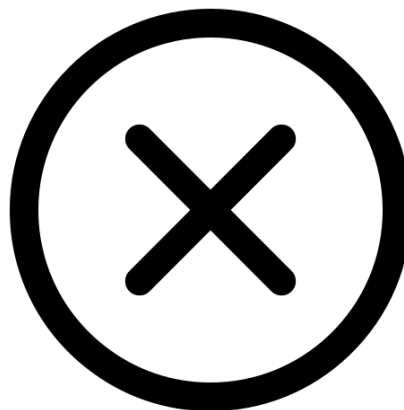


Figure 21

Estampe de Kitagawa Utamaro 喜多川歌麿 (1753-1806), « Yoshichô no wakashu 芳町の若衆 » (*Wakashu* de Yoshichô, 1802)²⁸

Les sources écrites sont quant à elles plus ambivalentes. Les *Morisada mankô* 守貞謾稿 (Notes de Morisada), une œuvre de plusieurs volumes du lettré de la classe marchande Kitagawa Morisada 喜田川守貞 (1810- ?), rassemblant un ensemble d'observations sur les mœurs de Kyôto, Ôsaka et Edo, décrivent à plusieurs reprises l'hybridité de genre des *kagema*, tantôt vêtus de kimonos et de coiffures habituellement considérées comme la marque des jeunes femmes non-mariées, tantôt portant des vêtements spécifiques aux *wakashu*²⁹. Autrement dit, il semble que l'allure des *kagema* de la fin de la période d'Edo se soit caractérisée par une fluidité qui n'était ni moralement, ni socialement mal perçue.

Mitsubishi Junko insiste de son côté sur la démarcation particulièrement trouble entre le masculin et le féminin parmi les *kagema*. Selon elle, il serait une erreur d'envisager ces derniers seulement au travers du prisme de la féminisation. Durant l'ère Genroku (1688-1704), les éphèbes étaient devenus si populaires qu'ils ont été érigés en parangons de la mode vestimentaire, tant et si bien que les courtisanes des quartiers rouges auraient commencé à imiter leurs coiffures et leurs atours. En effet, jusqu'à la période d'Edo, les coiffures féminines étaient portées à la façon du *suihatsu* (ou *taregami*) 垂髪 : les cheveux tombant et portés le long du corps, détachés ou attachés en natte(s). Ce n'est qu'à partir du règne du cinquième shôgun, Tokugawa Tsunayoshi 徳川綱吉 (1646-1709), que les coiffures des *yûjo* ont commencé à être relevées en chignon, ce qui était jusqu'à présent l'apanage des *wakashu*. À cet égard, le *shimada mage* 島田髻, chignon particulièrement à la mode chez les courtisanes du XVIII^e siècle,

²⁸ Source : NAGAI, *Edo no sei go jiten*, op. cit., p. 182.

²⁹ NAGASHIMA, *Edo no iseisôsha tachi*, op. cit., p. 77.

provient d'une extension, d'un développement et d'une sophistication des coiffures des *kagema* (Figure 22)³⁰. Autrement dit, le processus de ressemblance entre la catégorie des femmes non mariées et des jeunes hommes proviendrait d'une « *wakashuisation* des jeunes femmes » (*musume no wakashu sôka* 娘の若衆装化) plutôt que d'une féminisation des éphèbes³¹.

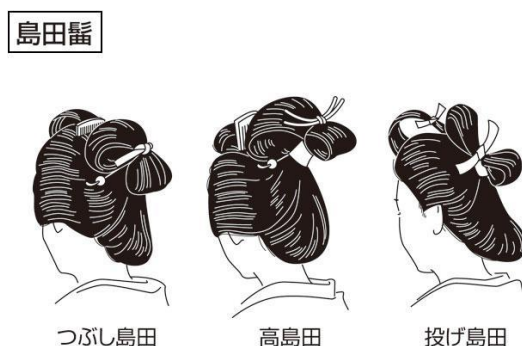


Figure 22

Trois coupes de cheveux de style *shimada* de gauche à droite : *tsubushi shimada*, *takashimada*, *nageshimada*.

Les travaux de Gregory Pflugfelder vont dans le même sens. Ils mettent en lumière le travestissement en *kagema* par des *yûjo* au cours du XVII^e siècle, pratique prohibée par le shogounat en 1694. D'après le *Shikidô ôkagami* 色道大鏡 (Le grand miroir d'Éros) de Fujimoto Kizan 藤本箕山 (1626-704), certaines *yûjo* « se rasaient le [sommet du] crâne et portaient des vêtements d'éphèbes afin de gagner le patronage des amateurs du *shudô* ». Nommées *kagema-onna* 陰間女 (femme *kagema*) à Edo et *wakashu-jorô* 若衆女郎 (femmes éphèbes) dans la région du Kansai, leur interdiction par les autorités shogounales montre que ces femmes travesties posaient un problème pour l'ordre social, notamment en raison de la confusion entre le *joshoku* et le *nanshoku*³². En dépit de leur prohibition, ces pratiques travesties n'ont pourtant pas disparu. Joshua Mostow mentionne l'émergence des *haori-geisha* 羽織芸者 (geisha portant le *haori*)³³ – ou *tatsumi-geisha* 辰巳芸者 (geisha du « sud-est ») – dans les estampes du début du XIX^e siècle, ces dernières revêtant le *haori* et portant la tonsure caractéristique des *wakashu*. Iconographiquement parlant, il était parfois impossible de les

³⁰ Source : Kotobank. URL : <https://kotobank.jp/word/島田髷-75135>

³¹ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, op. cit., pp. 110-111.

³² PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 119.

³³ Le *haori* est une veste qui se porte par-dessus le kimono. Son col est généralement plus fin et son tissu plus épais comparé au vêtement qu'il recouvre. Il était à l'origine un attribut exclusivement masculin avant que son port ne soit popularisé par certains types de geishas.

différencier de ces derniers, si ce n'est par l'exhibition de leur appareil génital dans les dessins les plus explicites³⁴.

De leur côté, les sources écrites prémodernes n'évoquent pas vraiment de « travestissement masculin » effectué par les *kagema* au sens où nous l'entendons aujourd'hui. L'attention semble en effet davantage se porter sur la transgression des classes d'âge. Selon différents écrits, il était apparemment courant pour les *kagema* de dissimuler leur âge véritable en continuant de se faire passer pour des éphèbes. Par exemple, la nouvelle « Kôshoku ichidai otoko 好色一代男 » (La vie d'un libertin, 1682) du romancier Ihara Saikaku narre l'histoire d'un *nenja* qui se rend compte de l'âge véritable de son *wakashu* (d'une dizaine d'années plus âgé)³⁵. Le *Nanshoku masukagami* 男色十寸鏡 (Le miroir lucide des amours mâles, 1687) du peintre Yoshida Hanbei 吉田半兵衛 (?-1710) mentionne de son côté qu'il était tout à fait commun pour les prostitués d'être plus âgés que leurs clients³⁶. Il semble que beaucoup de *kagema* ne passaient jamais la cérémonie de passage de l'âge adulte du *genpuku*, gardant ainsi toute leur vie leur statut d'éphèbes. Ces pratiques montrent que la catégorie de *wakashu* relevait pour les *kagema* davantage d'un idéal à atteindre que d'une réalité, soit plus pragmatiquement un moyen pour eux de survivre par la pratique du sexe tarifé. En outre, selon Paul Schalow, il était de notoriété publique de ne jamais demander l'âge d'un *kagema*, les sources d'époque sous-entendant que la plupart d'entre eux étaient en réalité bien plus vieux qu'ils en donnaient l'apparence³⁷. En ce sens, le « travestissement » en tant que tel concernait moins des hommes prenant l'apparence de femmes que des adultes (au sens biologique et non social du terme) qui se faisaient passer pour des éphèbes. Néanmoins, certaines sources évoquent parfois la ressemblance – non exclusive – des *kagema* avec des femmes, un phénomène discursif qui semble prendre cours plutôt à partir des interdictions shogounales de l'ère Tenpô³⁸. Quand bien même, les *kagema* étaient considérés de leur temps comme des *bishônen* (beaux jeunes hommes), dont les caractéristiques physiques se rapprochaient sur bien des points de celles des femmes (dans la mesure où ils n'appartenaient pas à la classe dominante des hommes adultes).

Au regard des sources prémodernes, il ne nous semble pas recevable de concevoir les *kagema* au prisme du travestissement de genre dans le sens contemporain. Pourtant, le motif du travestissement en femme apparaît comme une constante dans les commentaires qui sont faits des *kagema* dans les discours modernes et contemporaines. Plus encore, certains travaux

³⁴ MOSTOW, IKEDA, *A Third Gender*, op. cit., pp. 36, 198-199.

³⁵ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., pp. 34, 36-37.

³⁶ *Ibid.*, p. 91.

³⁷ SCHALOW, "Male Love in Early Modern Japan", op. cit., pp. 126-127.

³⁸ NAGASHIMA, *Edo no iseisôsha tachi*, op. cit., p. 100.

académiques, à l'instar de l'ouvrage *Josô to Nihonjin* (2008) de Mitsuhashi Junko, tendent à faire des *kagama* une « minorité sexuelle » (*sekushuaru mainoriti* セクシュアルマイノリティ) qui s'inscrit dans la généalogie historique du mouvement LGBTQ+, une vision ironiquement occidentale s'il en est ! Mitsuhashi évoque les *kagama* comme les « *nyûhâfu* de l'époque d'Edo » (*Edo jidai no nyûhâfu* 江戸時代のニューハーフ) et inversement, les *nyûhâfu* comme les « *kagama* contemporains » (*gendai no kagama* 現代の陰間)³⁹. L'expression *nyûhâfu* est un anglicisme provenant de *new half* (littéralement « nouvelle moitié ») utilisé au Japon à compter des années 1980 pour nommer les individus transsexuels (qui ont eu recours à une opération de réassignation de sexe). En d'autres termes, Mitsuhashi essentialise la notion – occidentale et contemporaine – de transsexualité en en faisant un invariant historique. Mais cette vision s'appuie sur notre régime de genre contemporain et oublie le caractère situé tant des *kagama* que des *nyûhâfu*. Non seulement, nous pensons que cette façon de concevoir le fait trans n'est pas recevable, mais plus encore que les outils théoriques adjoints à la notion contemporaine de *transidentité* ne permettent pas d'appréhender convenablement le phénomène des *kagama* de la période d'Edo.

Mitsuhashi revient néanmoins sur ce point dans son ouvrage *Rekishino nakano tayô na « sei »* 歴史の中の多様な「性」 (Les « sexes » pluriels dans l'histoire, 2022), admettant ne plus être en accord avec son ancienne perception et insistant cette fois-ci sur l'enchevêtrement complexe des classes prémodernes de genre, d'âge et de catégories professionnelles, sans qu'une identité de genre ou sexuelle ne soit cette fois-ci convoquée dans le cas des *kagama*. Cette conception davantage située est aussi mise en avant dans les travaux de Gregory Pflugfelder et de Nagashima Atsuko⁴⁰. Cependant, Mitsuhashi continue tout de même de considérer les *kagama* au prisme de la notion de « travestissement masculin » (*josô*), donc, au travers d'une dialectique de genre naviguant entre le masculin et le féminin⁴¹.

Il nous paraît inapproprié de cartographier les régimes de genre et les conduites sexuelles prémodernes sans se décentrer de notre vision contemporaine : il nous faut revenir aux catégories signifiantes et émiques de la période d'Edo, dans le même temps qu'il nous paraît nécessaire d'historiciser à la fois les régimes de genre et leurs – soi-disant – transgressions. En ce sens, la façon d'envisager le travestissement des *kagama* nous apparaît comme directement héritière des discours modernes, ce que nous allons dès à présent aborder.

³⁹ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, op. cit., pp. 98-99.

⁴⁰ NAGASHIMA, *Edo no iseisôsha tachi*, op. cit., p. 107 ; PFLUGFELDER, *Cartographies of desire*, op. cit., pp. 29-43.

⁴¹ MITSUHASHI, *Rekishino nakano tayô na « sei »*, op. cit., pp. 18-25.

II. LA PSYCHOPATHOLOGISATION RETROSPECTIVE DES *KAGEMA* PAR LE DISCOURS SEXOLOGIQUE MODERNE

Devenue la nouvelle doxa sur les questions de sexualité, la sexologie populaire (*tsûzoku seiyokugaku*) a très tôt porté son attention sur le *nanshoku* prémoderne, qu'elle a interprété au travers de ses propres taxinomies, proposant une réécriture des conduites sexuelles prémodernes mâtinée de considérations morales d'inspiration judéo-chrétienne. Les *kagema* personnifient de façon exemplaire la réécriture de l'histoire culturelle du Japon prémoderne proposée par la nouvelle discipline sexologique.

1. LES *KAGEMA* : DES CAS AUTOCHTONES D'EFFEMINATION

Exemple parmi les plus représentatifs des réécritures sexologiques, l'ouvrage *Hentai sei igaku kôwa* (1934) de Sawada Junjirô consacre un chapitre entier aux *kagema*, décrits comme des homosexuels congénitaux atteints d'une « inversion » (*tôsakushô* 倒錯症) et rangés dans la pathologie du « travestissement masculin hédoniste » (*kyôraku ni yoru josô* 享樂に依る女装). Sawada considère les *kagema* comme des « hommes déviants » (*hentai danshi* 変態男子) en raison de leur nature intrinsèquement féminine. À ses dires, leur caractère androgyne leur permettait de se faire aisément passer pour des femmes et de gagner leur vie au moyen de la prostitution⁴².

Quoi qu'on en dise, les appareils de ces *kagema* sont ceux des femmes des pieds jusqu'à la tête : leurs cheveux, leurs vêtements, leur ceinture, *etc.* Bien qu'ils soient de beaux jeunes hommes, entre quinze et seize ans et dix-huit et dix-neuf ans, ils sont fardés de poudre blanche et de rouge à lèvres, rendant l'éclat de leur beauté d'autant plus remarquable.⁴³

⁴² Sur ce point, Sawada insiste sur la différence entre les *kagema* d'Edo et les *chigo* des périodes Heian et Muromachi qui selon lui n'étaient pas totalement féminins.

⁴³ 「それ等陰間の装ひは、同かといふに、(中略) 髪から、衣服から、帯から、足の先に至るまで、全く女の装ひで、年も十五、六歳から、十八、九歳の美少年なるが上、白粉べにて飾る容色、一段とすぐれて、美しなるといふばかりもない。」 SAWADA, *Hentai sei igaku kôwa*, *op. cit.*, p. 228.

Pour Sawada, le travestissement permettait de séduire et de « manipuler » les hommes⁴⁴. Selon lui, les *kagama* personnifiaient des déviants dont la propension à s'acoquiner tant avec des femmes qu'avec des hommes rendait compte de leur amusement à « tromper » (*shuren* 手練). Ils étaient coupables de perpétrer une mascarade de genre et des pratiques sexuelles « débauchées » génératrices de « chaos ». En outre, leur psychologie hédoniste leur faisait ressentir un plaisir à se jouer des règles de la bienséance, tandis que leur « hermaphrodisme psychique » (*seishinteki han.in.yô* 精神的半陰陽) était à l'origine de leur envie irrésistible de provoquer des désordres sociaux⁴⁵.

De son côté, Tanaka Kôgai est probablement le sexologue qui a le plus écrit sur l'homoérotisme prémoderne. Il fonde régulièrement ses élaborations théoriques des « désirs sexuels déviants » sur les exemples passés. Abordant les *kagama* dès le numéro inaugural de sa revue *Hentai seiyoku*, ceux-là personnifiaient à ses dires des cas autochtones d'effémination (*joseiteki danshi*).

On retrouve beaucoup d'homosexuels du troisième type chez ceux que l'on appelle les prostitués masculins (*Männliche Prostituirten*). Au Japon, durant l'époque d'Edo, de nombreux prostitués masculins, connus sous le nom de « *kagama* » ou « *iroko* », avaient un corps et un esprit de type féminin. Ils s'habillaient comme des femmes et tenaient un effroyable commerce afin de répondre à la demande des hommes qui préféraient l'homosexualité [*dôseiai*].⁴⁶

Par la suite, Tanaka publie dans le numéro de juillet 1922 un article spécifiquement consacré à la « prostitution masculine » (*danshō*), véritable compte-rendu de l'histoire des rapports sexuels rémunérés entre hommes au Japon depuis les premiers écrits qui les mentionnent durant la période de Nara (710-794) jusqu'à la fin de la période d'Edo⁴⁷. Tanaka s'appuie sur un ensemble de sources d'époque, dont il cite certains passages, et rend compte des nombreux termes afin de désigner les « travailleurs du sexe » en fonction des périodes historiques. Néanmoins, la présentation de ces documents par le sexologue n'est pas sans biais interprétatif. Tout d'abord, il n'envisage pas de pratique homoérotique sans rémunération. Ensuite, il porte un regard moralement réprobateur sur le *nanshoku*, qu'il entrevoit comme un « délitement des

⁴⁴ *Ibid.*, pp. 202-203.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 229.

⁴⁶ 「所謂男娼 *Männliche Prostituirten* には第三種の同性愛者が少なく無い。我国の江戸時代に於いて『陰間』『色子』等と称せられた男娼の多くは、その心身共に女性的型式を帯び、その服装も女子に於けるが如く、同性愛を好む男子の需要に応じて醜業を営んだものである。」 TANAKA, « *Hentai seiyoku yôsetsu* », *op. cit.*, p. 53.

⁴⁷ TANAKA Kôgai 田中香涯, « *Danshō-kô* 男娼考 » (Considérations sur la prostitution masculine), *Hentai seiyoku*, vol. 1, n° 3, 1922, pp.128-135.

mœurs » (*fûzoku o midasu no tokoro* 風俗を乱すの處) et une « conduite immorale » (*furin no akufû* 不倫の悪風), la période d'Edo constituant pour lui « le moment où les mœurs étaient les plus dépravées » (*fûzoku no motto mo daraku shita jidai* 風俗の最も堕落した時代)⁴⁸. Enfin, il insiste sur la féminité des *kagama*, dont « la tenue vestimentaire et l'apparence étaient comme celles des femmes » (*fukusô yôshi mo joshi no yô ni* 服装容姿も女子のように), ou qui « ressemblaient à des femmes jusque dans leurs coupes de cheveux » (*tôhatsu made mo onna ni gi suru* 頭髪までも女に擬する)⁴⁹. Finalement, Tanaka conclut son essai en apportant une lecture médicale, se fondant à la fois sur les théories de l'uranisme d'Ulrichs et du « sexe intermédiaire » de Hirschfeld.

Les hommes prostitués et les *onnagata* sont semblables à des femmes jusque dans leur tempérament, tandis que leur état mental est chargé d'émotions féminines. Il apparaît clairement d'après leurs caricatures, leurs portraits, ou mêmes les anecdotes à leur sujet qu'ils étaient atteints d'androgynie [*androgini*] (ou d'effémination [*joseiteki danshi*]). Ils possédaient de façon congénitale les dispositions de ceux que l'on appelle les *uraniens féminins* [*Feminine Uranier*].⁵⁰

L'emploi du jargon sexologique par Tanaka soulève quelques interrogations. Il traduit souvent le terme « uranisme » par « *nanshoku* » et inversement, considérant de façon équivalente un terme médical allemand et un vocable japonais historiquement connoté. D'un côté, les *kagama* se rapprochent des « uraniens féminins » (*joseiteki nanshokusha* 女性的男色者) en raison de leurs « signes féminins » (*joseiteki chôkô* 女性的徴候), alors que de l'autre, leurs clients s'apparentent aux « uraniens masculins » (*danseiteki nanshokusha* 男性的男色者)⁵¹. Une telle rhétorique superpose l'homosexualité moderne à l'homoérotisme antémoderne, tout en réaffirmant la nécessaire dichotomie du genre dans l'agencement des conduites sexuelles. En outre, Tanaka n'a eu de cesse de continuer l'analogie entre *kagama* et effémination, s'appuyant pour ce faire tant sur les théories krafftianes que sur celles du « troisième sexe », sans que celles-ci n'apparaissent comme contradictoires.

On peut penser qu'il devait y avoir bon nombre d'efféminés parmi [...] les *kagama* de la période d'Edo. Bien que physiologiquement des hommes, ceux-ci possédaient des traits

⁴⁸ *Ibid.*, pp. 129, 132.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 131.

⁵⁰ 「男娼や女形が其の体質に於ても女型に類似し、また精神状態も女性的情調を帯び、所謂「アンドロギニー」 Androgynie (女性的男子) と認むべきものであることは、彼等の似顔絵、素顔絵、また其の逸話に関する記録に徴しても明かであって、彼等は所謂女性的男色者 *Feminine Uranier* たる資質を生来より有っていた。」 *Ibid.*, p. 135. Extrait également cité dans KUROIWA, « Hentai ka, guro ka, yûbi ka », *op. cit.*, p. 62.

⁵¹ TANAKA, « *Joseiteki danshi* », *op. cit.*, p. 51.

féminins et leur état mental se rapprochait lui aussi de celui des femmes, totalement inversé qu'il était, jusqu'à leurs désirs sexuels. Ils étaient des hommes, mais n'éprouvaient pas d'amour pour les filles, les rejetaient et s'attachaient aux individus du même sexe. Il paraît bien évident, dans ces conditions, que ce genre de jeunes hommes déviants préféraient se travestir en femme et choisissaient des professions féminines. Et ce n'est pas non plus une coïncidence si les prostitués qui prenaient pour partenaire des personnes du même sexe [...] provenaient de cette sorte d'hommes déviants.⁵²

Au-delà des *kagama* d'Edo, Tanaka a tenté d'établir une nosographie des différentes sortes d'efféminés japonais du passé en se reposant notamment sur la production littéraire et artistique prémoderne. Au travers des nombreuses œuvres fictionnelles qu'il cite, il présente certains personnages de fiction comme des cas édifiants d'effémination, comme par exemple le « créateur de coiffures pour femme » (*onna kamiyui no ganso* 女髮結の元祖) dans le roman *Kumo no itomaki* 蜘蛛の糸巻 (Le fil de l'araignée, année inconnue) d'Iwase Kyôzan 岩瀬京山 (?-?)⁵³. Il en va de même pour un des personnages du roman fleuve *Toen shôsetsu* 兔園小説 (Le roman du parc aux lapins) du romancier Kyokutei Bakin 曲亭馬琴 (1767-1848) :

Dès l'enfance, ses goûts et son allure étaient comme ceux des filles. Mais même en grandissant, son apparence n'a pas changé et il a continué à porter ses cheveux relevés en chignon alors que sa barbe avait poussé. Bien entendu, ses vêtements étaient féminins. Il portait son *obi* comme le faisaient les femmes. Au premier regard, personne n'aurait pensé avoir affaire à un homme. Mais à y regarder de plus près, sa façon de marcher n'était pas celle d'une femme. Il devait avoir quarante ans à ce moment-là. Il avait une épouse et des enfants [...]. D'aucuns à Yotsuya ne le connaissaient que sous le nom d'homme-femme [*onna-otoko*].⁵⁴

Tous les médecins ne sont cependant pas d'accord pour placer les *kagama* dans la catégorie des « efféminés congénitaux ». En avril 1927, la revue *Jitsugyô no Nihon* 實業之日本 (Le Japon des affaires) publiait une série d'articles consacrée à la « question sexuelle »

⁵² 「江戸時代の（中略）陰間などには斯様な女性的男子も可なり多かつたことであろうと思はれる。女性的男子は仮令へ肉体は男性でも、その外貌輪郭の女性に類する許りでなく、その精神状態も女性のそれに近似し性欲に至っては全く顛倒して、男子でありながら女子を愛せずして却て同性に愛着する。斯様な変態男子が好んで女装したり、女子の職業を選択したりするのは蓋し当然の次第であり、また同性を相手とする男娼（中略）となる者が此種の変態男子より出ることの多いのも決して偶然でないのである。」 TANAKA, « Joseiteki danshi no hanashi », *op. cit.*, p. 249.

⁵³ TANAKA Kôgai 田中香涯, « Onna kamiyui no ganso wa joseiteki danshi 女髮結の元祖は女性的男子 » (Les fondateurs de salon de coiffure pour femme sont des androgynes), *Hentai shinri*, vol. 16, n° 3, 1925, pp. 116-117.

⁵⁴ 「幼少の頃よりその身の好みにやありけんよろづ女子の如くにてありしが、成長してもその形貌を更めず、髪も髭を出し、丸髭にして櫛笄をさしたり。衣裳は勿論女の如くに廣き帯をしたれば、うち見る所、誰も男ならんとは思わぬど、心をつけて見れば歩きさま女子の如くならず、今茲四十歳許なるべし、妻もあり子供も幾人か（中略）。四谷にて之をおんな男と唱へて知らざるものなし。」 TANAKA Kôgai 田中香涯, « Toen shôsetsu ni kijutsu seru danseiteki joshi to joseiteki danshi 『兔園小説』に記述せる男性的女子と女性的男子 » (Les femmes masculines et les hommes efféminés décrits dans *Le roman du parc aux lapins*), *Hentai seiyoku*, vol. 5, n° 5, 1925, p. 249.

(*seiyoku mondai* 性欲問題) chez les adolescents et les jeunes hommes. Un des articles du médecin Sata Yoshihisa 佐多芳久 (1886-?) porte spécifiquement sur la « mauvaise influence de l'homosexualité entre étudiants » (*seinen gakusei kan ni okeru dôseiai to sono gaidoku* 青年学生間における同性愛と其の害毒). Les relations homoérotiques entre élèves relevaient pour le médecin d'une « affection de nature physiologique dépendante des circonstances » (*seiriteki shizen no aijô ga kyôgû ni yotte* 生理的自然の愛情が境遇によって), au même titre qu'entre moines, prisonniers, marins ou soldats... et se produisaient plus particulièrement « en temps de guerre » (*sensô tôji* 戦争当時). Revenant sur le passé homoérotique du Japon, Sata place les *kagama* dans le sillon d'une homosexualité conjoncturelle produite par les séquelles de la période des provinces en guerre (*senjûki jidai* 戦国時代, 1467-1573) qui avait précédé celle d'Edo. Les *kagama* n'étaient à ses yeux rien de plus que des « *bishônen* » (beaux jeunes hommes) qui servaient à éveiller la concupiscence des guerriers et des moines. Ici, plus question d'efféminement ni de travestissement, les *kagama* tenaient leur succès de leur beauté juvénile qui les faisaient se rapprocher physiquement des femmes. À la différence de Tanaka ou Sawada, Sata prend ainsi soin de ne placer aucune conduite homoérotique passée dans la catégorie de l'« inversion sexuelle congénitale » (*sentensei seiyoku tentô-shô* 先天性性欲転倒症)⁵⁵.

Quoiqu'elle ait reposé sur une pathologisation congénitale ou non, cette relecture sexologique des conduites homoérotiques normatives d'Edo a créé un décalage, une déformation des catégories du passé, que les sexologues ont tenté de faire correspondre à trait forcé à celles qui avaient été théorisées par la psychiatrie européenne.

2. UNE REECRITURE AU PRISME DU REGIME DE GENRE MODERNE ET DE LA SEXUALITE

Selon la sexologie populaire moderne, les *kagama* prémodernes ont le plus souvent personnifié des individus du « sexe intermédiaire » dont la profession de travailleur du sexe servait à satisfaire leurs pulsions sexuelles. Cependant, d'après les travaux de Gregory Pflugfelder, cette conception contrevient aux sources prémodernes, pour qui les *kagama* n'étaient censés posséder ni attirance sexuelle pour les hommes adultes, ni n'éprouver de plaisir

⁵⁵ Sata Yoshihisa 佐多芳久, « Seinen gakusei ni okeru dôseiai to sono gaidoku 青年学生間における同性愛と其の害毒 » (L'homosexualité entre étudiants et ses mauvaises influences), *Jitsugyô no Nihon* 實業之日本 (Le Japon des affaires), vol. 30, n° 8, 1927, p. 92.

lors de la pénétration. Seuls les hommes adultes étaient envisagés comme des sujets sexuels : les *kagema* étaient cantonnés à de simples objets de désir⁵⁶. Il s'agit là d'une différence primordiale entre les traités érotiques prémodernes et les traités sexologiques modernes, puisque les efféminés y sont dépeints comme des sujets sexuels qui affichent ouvertement leur désir d'être pénétré par d'autres hommes⁵⁷. Quant aux estampes érotiques prémodernes, si celles-ci exhibent des *kagema* en position de pénétré, elles les montrent aussi en position de pénétrant avec des femmes. Le régime de genre prémoderne attendait également d'eux, selon la logique transitoire de leur catégorie de genre, qu'ils deviennent par la suite des adultes et qu'ils entretiennent des relations sexuelles en tant que pénétrant avec des femmes *et* des *wakashu*⁵⁸. En ce sens, paradigmes prémoderne et moderne s'opposent. Pour le premier, la position de pénétré n'est que transitoire, tandis que pour le second, l'emphase est portée sur la crainte que cette « mauvaise pratique » perdure à l'âge adulte. L'avènement de la sexualité, en accolant une identité aux pratiques, a transformé ces dernières en expressions d'une subjectivité sexuelle fixe et *ad vitam*⁵⁹. Cette réinterprétation moderne se retrouve par exemple dans les allégations sans preuves statistiques de Sawada et Habuto, pour qui les *kagema* ne dépassaient que rarement l'âge de vingt-cinq ans en raison des conséquences pour la santé – soi-disant – mortifères de la pratique répétée du travestissement et de la sodomie⁶⁰. Pflugfelder insiste sur le caractère imaginaire d'une telle conception. Les textes prémodernes ne citent en réalité l'âge de vingt-cinq ans que comme une limite idéale de pratique professionnelle⁶¹. En résumé, les conduites homoérotiques tenaient davantage d'une nécessité économique pour la classe des acteurs-prostitués que d'une préférence sexuelle à proprement parler⁶². Or, cette lecture est absente chez les sexologues modernes.

En outre, les *kagema* ont également fait l'objet d'une relecture par la psychanalyse japonaise. Le numéro d'avril 1935 de *Seishin bunseki* proposait une explication psychanalytique du travestissement dans un article de Takamizu Ryokutarô 高水力太郎 (?-?)

⁵⁶ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 280.

⁵⁷ *Ibid.*, pp. 261-263.

⁵⁸ Les *wakashu* du théâtre possédaient cependant un statut particulier. Les plus talentueux d'entre eux devenaient pour la plupart *onnagata* : ils vivaient quotidiennement en tant que femme, continuaient d'allouer des services sexuels tarifés à leur spectateurs-clients, mais pouvaient par ailleurs fonder une famille (à partir du moment où cette dernière était tenue secrète). Les *kagema* moins talentueux, n'ayant connu que leur condition de *wakashu*, restaient généralement travailleurs du sexe tant que leur condition physique le leur permettait. Nous ne savons pas vraiment ce qu'il advenait d'eux par la suite. Pour plus de détails, cf. Chapitre 7, *infra* ce mémoire de thèse.

⁵⁹ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, pp. 261-263.

⁶⁰ HABUTO Eiji 羽太鋭治, SAWADA Junjirô 澤田順次郎, *Hentai seiyoku ron* 変態性欲論 (Traité sur les désirs sexuels déviants), Tôkyô 東京, Jun.yôdô 春陽堂, 1915, p. 298, cité dans PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 280.

⁶¹ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 280.

⁶² *Ibid.*, p. 264.

– un pseudonyme employé par Ôtsuki Kenji. Ce dernier a republié cet écrit dans son ouvrage *Ren.ai seiyoku no shinri to sono bunseki shochi hô* 恋愛性欲の心理とその分析処置法 (La psychologie du désir sexuel amoureux et son traitement analytique, 1936), dans lequel il revient notamment sur la « longue histoire » du *nanshoku* japonais et l'âge d'or de la prostitution masculine (*danshō*) lors de la période d'Edo. Après quelques interprétations étymologiques du terme « *kagama* », Ôtsuki cite une liste de classiques littéraires prémodernes et de précis sur les mœurs des maisons de thé de *kagama*, puis propose une interprétation psychanalytique des motivations du travestissement (tant féminin que masculin) :

La raison pour laquelle les clients apprécient les costumes et les noms masculins des geishas provient probablement de leur tendance homosexuelle⁶³. Ce sont sans doute des femmes qui s'efforcent de passer pour des prostitués masculins. Dans le cas d'un travestissement masculin [*josō*] (travestissement de genre), cela touche à un complexe d'interdiction (par exemple, le sentiment d'interdit qui accompagne une fixation sur la mère), tandis que dans le cas du travestissement féminin [*dansō*], cet interdit n'est pas transgressé. Il s'agit d'un mécanisme qui laisse [aux femmes qui se travestissent] la pleine possibilité de s'adonner secrètement à l'hétérosexualité [*iseiai*].⁶⁴

En se reposant sur des taxinomies freudiennes, Ôtsuki explique le – soi-disant – travestissement des *kagama* au travers du prisme de l'inconscient : une identification à la mère qui accompagne le constat de son absence de *phallus*. En outre, cette interprétation réfute tout comportement lesbien aux femmes travesties, tandis que le travestissement masculin s'accompagne nécessairement d'une pratique homosexuelle tarifée. Cet exemple se situe sans doute parmi les plus significatifs de l'empreinte de la vision moderne de la sexualité (et du genre), allant jusqu'à proposer une interprétation reposant exclusivement sur les outils eurocentrés de la psychanalyse freudienne, et dont certains travaux ont montré leurs difficiles applications au cas japonais⁶⁵.

Ainsi, tant les discours sexologiques de l'école Ebing, de l'école japonaise que ceux de la psychanalyse ont porté un regard anachronique sur les régimes de genre et les conduites sexuelles du Japon prémoderne, interprétant les pratiques au prisme des nouvelles catégories modernes signifiantes. En outre, les conséquences de cette interprétation se retrouvent jusque

⁶³ Ôtsuki fait ici référence aux *haori-geisha* du XIX^e siècle qui vendaient leur corps en se travestissant en *wakashu*.

⁶⁴ 「芸者の男娼や男名が喜ばれるのは、男性愛的傾向が顧客にあるためであろう。女にして男娼たらしとするものであろう。女装（異性装）では禁ぜられたコンプレクス（例えば母親への定着に伴う禁制的感情）に触れるが、男装していればその禁制には触れないで、ひそかに異性愛を満喫することが出来ると云ふ機制によるのであろう。」 ÔTSUKI Kenji 大槻憲二, *Ren.ai seiyoku no shinri to sono bunseki shochi hô* 恋愛性欲の心理とその分析処置法 (La psychologie des désirs sexuels et amoureux et leurs traitements analytiques), Tôkyô 東京, Tôkyô seishin bunseki gaku kenkyûsho shuppanbu 東京精神分析学研究所出版部, 1936, p. 215 ; TAKAMIZU Ryokutarô 高水力太郎, « Kagama ni tsuite 陰間に就いて » (Des *kagama*), *Seishinbunseki*, vol. 3, n° 4, 1935, p. 82.

⁶⁵ PAUL Yves, « L'inconscient du japonais est inanalysable », *Le Portique*, n° 43-44, 2019, mis en ligne le 10 février 2020, [consulté le 02 octobre 2023]. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3547>.

dans les ouvrages sexologiques d'après-guerre, à l'instar des travaux d'Inoue Yasuhiro. Revenant sur le *nanshoku* d'Edo, qu'il considère comme une pratique « non naturelle » (*fushizen* 不自然), le criminologue en propose une lecture érotophobe en insistant par exemple sur le « coït intercrural » (*kokan kôsetsu* 股間交接) comme type de relation sexuelle le plus courant, une allégation empruntées aux aliéniste européens de la fin du XIX^e siècle. Il cite également la pratique récurrente de la « fellation » en employant le terme prémoderne « *kyûkei* 吸茎 ». Or, les travaux de Gary Leupp ont montré que les sources prémodernes sur le *nanshoku* insistent sur le caractère central du coït anal, tandis que le sexe oral était considéré comme un tabou⁶⁶. En réalité, Inoue oublie de contextualiser le vocable *kyûkei*, qui est un terme érotique prémoderne dont la connotation à l'égard du sexe oral est spécifique. Au travers de ce terme, la pratique de la fellation renvoyait notamment à un acte sexuel à part entière spécifiquement effectué par les courtisanes des quartiers rouge et non pensé comme une pratique déviante, ni préliminaire à une pénétration vaginale. Enfin, lorsque le criminologue mentionne la pratique de la sodomie, il emploie le terme « *keikan* », ce qui renvoie à l'acte de sodomie entre hommes pénalement répréhensible durant les années 1873-1880⁶⁷. En d'autres termes, Inoue convoque des termes prémodernes et des considérations modernes tant sexologiques que juridiques, mêlant des concepts anachroniques sans tenir compte de leur caractère situé.

Le plaquage des conceptions sexologiques modernes sur les conduites sexuelles du passé a indéniablement influencé l'interprétation des sources prémodernes. Selon Kuroiwa Yûichi, ce procédé de réinterprétation a transformé les *kagama*, autrefois catégorie sociologique, en une catégorie sexologique. Or, ce passage d'un domaine catégoriel à un autre est problématique pour le chercheur car il fait se mélanger les notions d'identité de genre, de comportements sexuels et d'orientation sexuelle⁶⁸ – quand bien même ces notions étaient absentes du paradigme prémoderne. La classification des *kagama* dans le champ des « désirs sexuels déviants » leur a ôté jusqu'à leur substance, en en faisant une catégorie lacunaire, insuffisante et réductrice⁶⁹. Pflugfelder rejoint également cet avis : « non seulement les sexologues ont remodelé les idées préexistantes de la sexualité entre hommes sur les fondements du nouveau modèle médical, mais bien plus encore, en les remodelant, ont fait des ajustements vis-à-vis de

⁶⁶ LEUPP, *Male Colors*, *op. cit.*, pp. 191-193.

⁶⁷ INOUE, *Sei no yûwaku to hanzai*, *op. cit.*, pp. 97-98.

⁶⁸ KUROIWA Yûichi 黒岩裕市, *Kihanka sareru seiai kannen to sono hen.yô : Nihon kindai bungaku ni okeru dansei dôseiai hyôshô* 規範化される性愛観念とその変容 日本近代文学における男性同性愛表象 (Les notions de sexualité et d'amour normalisées et leurs transformations. Les représentations de l'homosexualité masculine dans la littérature japonaise moderne), 2008, p. 50, en ligne, URL : <http://hdl.handle.net/10086/26814>.

⁶⁹ KUROIWA, « Hentai ka, guro ka, yûbi ka », *op. cit.*, pp. 61-62.

ce modèle afin de mieux se conformer à une compréhension logique [des phénomènes sexuels] »⁷⁰.

Ainsi, le discours sexologique, en proposant une lecture psychopathologique des *kagama*, s'est retrouvé pris en tenaille entre la justification des anciennes conduites homoérotiques normatives et leur réinterprétation au prisme des « désirs sexuels déviants ». L'impact de ce discours a été tel qu'il a influencé tous les autres champs discursifs durant la période moderne, et jusqu'à nos jours.

III. LES AMBIGÜITES DES ETUDES HISTORIQUES MODERNES

Les études historiques modernes ont également proposé un discours sur les mœurs homoérotiques prémodernes. À l'instar de la sexologie populaire, elles ont aussi développé un discours scientifique sur les *kagama* d'Edo. Ce type de littérature a été si foisonnant qu'il serait fastidieux d'en dresser une liste exhaustive. Toutefois, nous avons constaté que cette production discursive s'appuie avec constance sur le discours sexologique. Le tour d'horizon que nous proposons repose entre autres sur les écrits (ouvrages et revues spécialisées) qui ont fait l'objet de rééditions au sein de collections scientifiques universitaires sur l'histoire moderne du genre et de la sexualité.

1. L'IMPORTANCE DU PRISME SEXOLOGIQUE DANS LES ETUDES HISTORIQUES

Une catégorisation ambivalente des types de sources

Le discours des études historiques modernes est ambigu. Beaucoup d'écrits ont été signés de la main de sexologues, si bien qu'il est parfois difficile de classer les textes comme appartenant au champ de la sexologie ou de l'histoire culturelle. Cette confusion se retrouve

⁷⁰ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., pp. 281-282.

dès la première étude psychopathologique japonaise : *Hentai seiyoku ron* (1915) de Habuto et Sawada. Ne se contentant pas seulement de reprendre les taxinomies de Krafft-Ebing, les deux sexologues y intègrent aussi des rétrospectives historiques sur le « désir homosexuel congénital chez l'homme » (*danshi ni okeru senten dôseikan seiyoku* 男子における先天同性間性欲) en Chine, en Corée et au Japon, depuis la période de Heian (794-1185) jusqu'à la période moderne⁷¹. Les *kagama* y sont avant tout définis par leur efféminement congénital :

Ceux qu'on appelait les *kagama* ne devaient pas être bien différents des geishas et des courtisanes des quartiers rouges, dans la mesure où ils se fardaient le visage, revêtaient de splendides costumes, tenaient compagnie à des hommes concupiscent lors de banquets ou leur présentaient des spectacles sur scène, puis satisfaisaient leurs appétits charnels.⁷²

L'un des intellectuels les plus représentatifs de cette tendance à mêler sexologie et histoire est Tanaka Kôgai. S'appuyant sur ses propres considérations sexologiques, celui-ci n'effectue pas de distinction notable entre les conduites homosexuelles et travesties. Il conçoit d'ailleurs les sociétés féodales japonaises des périodes de Kamakura (1185-1333), Muromachi (1336-1573) et Edo comme plus propices au développement des conduites homoérotiques entre hommes essentiellement en raison de la pratique – soi-disant – courante du travestissement⁷³. Il consacre en 1922 un ouvrage entier sur les mœurs sexuelles d'Edo réinterprétées au travers des taxinomies sexologiques. Un chapitre est dédié à la catégorie de la « sodomie » (*keikan*) dans lequel il effectue à nouveau une équivalence entre les notions de *nanshoku* et d'*Urning*⁷⁴. Il reprend ce même exposé dans un article spécifiquement consacré aux traces du *nanshoku* dans la production artistique et littéraire prémoderne dans le numéro de mai 1924 de *Hentai seiyoku*. À nouveau, si la démarche se revendique comme historique, les catégories utilisées reposent quant à elles sur une vision sexologique :

Le terme *nanshoku* désignait traditionnellement l'homosexualité masculine. Cependant, au sens propre du terme, *nanshoku* désigne tant les uraniens [*uruningu*], autrement dit ceux qui cherchent l'attention des individus de même sexe en se plaçant dans une disposition féminine, que les pédérastes [*pederasuto*], c'est-à-dire les individus « masculins » qui

⁷¹ HABUTO, SAWADA, *Hentai seiyokuron*, *op. cit.*, pp. 178-181.

⁷² 「謂はゆる陰間等は、化粧を凝らし、あでやかなる衣裳を纏ひて、宴席に侍し、或ひは舞台上に上りて、餓えたる人々の獣欲を満たせること、芸娼妓と異ならざりき。」 *Ibid.*, p. 180.

⁷³ TANAKA Kôgai 田中香涯, « Danshi dôseiai no rômansu 男子同性愛のローマンス » (Les romances homosexuelles entre hommes), *Hentai seiyoku*, vol. 4, n° 2, 1924, pp. 82-85.

⁷⁴ TANAKA Kôgai 田中香涯, *Kinsei seiyokugaku seigi* 近世性欲学精義 (Exposé des études sexologiques sur la période prémoderne), Tôkyô 東京, Jitsugyô no sekai sha 実業之世界社, 1922, p. 259.

forniquent [*kan. in suru*] avec les premiers. Ici, je désignerai toutefois les deux par *nanshoku* au sens large du terme.⁷⁵

Ici, Tanaka envisage la sexualité selon une vision genrée où les rôles sexuels sont fixes. En outre, les pratiques homosexuelles se rapportent nécessairement des actes de fornication, au travers du cadre du couple hétérosexuel monogame, ce qui constitue pour lui une faute morale.

La position de Tanaka est néanmoins ambiguë concernant la question de l'historicisation des mœurs sexuelles. L'évolution de ses écrits montre qu'il tend à se détacher peu à peu du champ de la psychopathologie pour se consacrer davantage à l'histoire culturelle. En 1934, il signe l'ouvrage *Shin shidan minwa* 新史談民話 (Nouveaux récits historiques et folkloriques), un ensemble de textes exclusivement consacrés aux coutumes et pratiques culturelles japonaises antémodes, et ce, dans le souci d'une meilleure compréhension de la société moderne ainsi que de ce qui constitue ses éléments proprement japonais⁷⁶. Par exemple, il revient dans un chapitre sur l'histoire de la coiffure féminine du *shimada-mage* (très populaire chez les courtisanes des quartiers rouges). Il propose une thèse audacieuse – et à contre-courant de ses contemporains – qui repose sur l'idée que « l'origine des coiffures féminines, autrement dit du *shimada-mage*, proviendrait d'une imitation des chignons des *wakashu*, notamment des acteurs du kabuki » (*kabuki haiyû no wakashu-mage o mohô shita josei yuigami ga sunawachi shimada-mage no kigen dearô* 歌舞伎俳優の若衆髷を模倣した女性結髪が即ち島田髷の起源であろう)⁷⁷. Il envisage ainsi le chignon de style *shimada* comme la marque d'un travestissement des femmes en homme. Il observe à ce propos que le *shimada-mage* a commencé à être à la mode parmi les différentes couches sociales au même moment où le kabuki des éphèbes s'était diffusé à l'ensemble de l'archipel.

Le *shimada-mage* est apparu aux alentours de l'ère Kan'ei [1615-1644], au moment où le kabuki des éphèbes parvenait subitement à la prospérité. Il est alors devenu une sorte de coiffure de travestissement féminin [*dansôtteki*] qui imitait le chignon des beaux et jeunes *wakashu*. Avec la mode du kabuki des éphèbes, cette sorte de chignon pour les hommes est elle aussi fortement devenue populaire [chez les courtisanes] et s'est alors parfaitement

⁷⁵ 「男色とは男子同性愛の謂であるが、しかし、本当の意味から云えば、『男色』とは獨逸語の「ウルニング」即ち自己を女性的の位置に置いて媚を同性に求めるものを云ひ、之を姦淫する者を『男風』即ち「ペデラスト」と云ふものである。けれども茲には両者を総括して廣義に男色と称して置く。」 TANAKA Kôgai 田中香涯, « Nanshoku ni kan suru shiteki oyobi bungakuteki kôshô 男色に関する史的及び文学的考証 » (Documentation historique et littéraire sur le *nanshoku*), *Hentai seiyoku*, vol. 4, n° 5, 1924, p. 195.

⁷⁶ TANAKA Kôgai 田中香涯, *Shin shidan minwa* 新史談民話 (Nouveaux récits historiques et folkloriques), Tôkyô 東京, Tôgakusha 東学社, 1934. Disponible en libre accès sur le site de la Bibliothèque de la Diète de Tôkyô. URL : <https://dl.ndl.go.jp/pid/1465355/1/1>.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 371.

adaptée au vestiaire féminin au travers des nombreuses modifications de sa façon d'être portée, jusqu'à arriver parmi nous.⁷⁸

Néanmoins, le propos qui tend à faire de la féminité japonaise traditionnelle une héritière de l'apparence des *wakashu* d'Edo ne semble pas remettre en cause la façon binaire (et moderne) de percevoir le genre. Ainsi, l'emprunt du chignon *shimada* par les courtisanes relève pour Tanaka d'un « travestissement féminin » (*dansô*), alors qu'il n'a jamais véritablement cessé de percevoir les *kagama* comme des efféminés dans ses textes sexologiques.

L'hybridité des discours entre nosographie sexologique et exposé historique apparaît ainsi comme une constante du discours scientifique. Comme la plupart des sexologues se reposaient sur l'exemple des *kagama* afin de présenter une continuité historique de l'effémination au Japon, il en a résulté une ambivalence quasi constante entre les champs de la sexologie et de l'histoire, ne permettant pas à la seconde de se soustraire à la première.

✚ Les réinventions modernes du *nanshoku*

De façon générale, le panorama des discours modernes sur le *nanshoku* fait résonner les mœurs sexuelles d'Edo avec ce que Foucault a appelé le *dispositif de sexualité*. Les discours ont fait se joindre l'*ars erotica* à la *scientia sexualis*, et ce, même dans les écrits d'intellectuels qui n'ont pourtant pas reçu de formation psychiatrique ou sexologique.

Les revues *ero-guro-nansensu* publiées sous la houlette d'Umehara Hokumei 梅原北明 (1901-1946) sont parmi les plus représentatives de cette tendance. Écrivain et journaliste d'obédience socialiste, Umehara figure parmi les éditeurs de revues *ero-guro-nansensu* les plus prolifiques de son temps. Versé dans l'ésotérisme et pionnier dans la promotion d'un érotisme *modan*, il propose en 1925 une traduction japonaise du *Décameron* (1349-1353) de Boccace, censurée en raison des descriptions sans fard des « adultères » de ses personnages. Par la suite, il se consacre à la publication de revues portées sur les « mœurs » (*fûzoku*), toutes interdites les unes après les autres en raison des sujets jugés immoraux qui y étaient régulièrement traités⁷⁹. Dans sa première revue, *Bungei shijô* 文芸市場 (Le marché des arts et des lettres), plusieurs textes sont consacrés au *nanshoku* prémoderne, dont un portant spécifiquement sur la

⁷⁸ 「島田髷は寛永の頃、若衆歌舞伎の勃興した時分に起こったもので、美少年の若衆髷を模倣した一種の男装的結髪である。若衆歌舞伎の流行につれて、此種の男髷も大に流行し、爾来その結風に幾多の変遷を経て全く女扮に適するようになり、今日に及んでいる。」 *Ibid.*, p. 375.

⁷⁹ AKITA, *Sei no ryôkimodan*, *op. cit.*, pp. 7-8, 33-63 ; KANNO, *Hentai no jidai*, *op. cit.*, pp. 144-163.

« prostitution masculine » (*danshō*). S'apparentant à une fiction, le récit se fait au travers de la focalisation interne d'un jeune homme, conduit par les aléas de la vie à pratiquer le sexe tarifé. Dans le récit, son travestissement, qui consiste à porter un « kimono de femme aux manches longues » (*onna no furisode* 女の振袖), une coupe de cheveux de style *shimada* et à s'enduire le visage de poudre de riz blanc, comble sa « nature féminine innée » (*josei rashii tensei* 女性らしい天性)⁸⁰ : une lecture profondément sexologique. Un exemple similaire se retrouve dans une autre revue éditée par Umehara, *Dankitō* 談奇覚 (Le parti des conversations inconventionnelles), qui propose une série de trois articles sur les *kagema* au travers de l'analyse de *senryū* de la période d'Edo⁸¹.

Les « *kagema* », [...] dont le pic de prospérité a été atteint aux alentours des ères Meiwa [1764-1771] et An.ei [1772-1780], étaient de jeunes garçons entre douze ou treize ans et dix-huit ou dix-neuf ans dont la beauté mettait l'eau à la bouche et qui se maquillaient légèrement, ils recevaient leurs clients travestis en femmes et portaient le *furisode* et le *maegami* [...].⁸²

Ici encore, les *kagema* sont envisagés comme des travestis, alors que le *maegami* et le *furisode* n'étaient pas spécifiquement des attributs féminins au temps d'Edo. Enfin, la revue *Gurotesuku* グロテスク (Grotesque), sans doute la plus emblématique parmi celles éditées par Umehara⁸³, propose un écrit fictionnel intitulé « Tōsei kagema nozoki 当世陰間覗き » (Un coup d'œil aux *kagema* d'aujourd'hui), dont la description d'un des personnages est marquée par le motif du travestissement :

Lorsque j'ai vu cette silhouette qui rentrait dans la pièce, c'était une femme d'environ une trentaine d'années. Elle portait une veste bleu uni du style de l'ère Genroku, un *hakama* de la même couleur et tenait un petit paquet [dans ses mains]. Ses cheveux étaient coiffés tout

⁸⁰ AGEI Sakaki 上井榊, « Danshō-ya taigyō 男娼屋怠業 » (Sabotage d'une maison de prostitution masculine), *Bungei shijō* 文芸市場 (Le marché des arts et des lettres), vol. 2, n° 8, 1926, p. 57.

⁸¹ HATOBATO Enshujin 鳩々園主人, « Tomoiro buri (1). Kagema senryū kō 友色振り (一) 陰間川柳考 » (À la façon d'un sentiment partagé (1). Considérations sur les *senryū* sur les *kagema*), *Dankitō* 談奇覚 (Le parti des conversations inconventionnelles), vol. 1, n° 1, septembre 1931, pp. 39-42 ; HATOBATO Enshujin 鳩々園主人, « Tomoiro buri (2). Kagema senryū kō 友色振り (二) 陰間川柳考 » (À la façon d'un sentiment partagé (2). Considérations sur les *senryū* sur les *kagema*), *Dankitō*, vol. 1, n° 2, octobre 1931, pp. 33-37 ; HATOBATO Enshujin 鳩々園主人, « Tomoiro buri (3). Kagema senryū kō 友色振り (三) 陰間川柳考 » (À la façon d'un sentiment partagé (3). Considérations sur les *senryū* sur les *kagema*), *Dankitō*, vol. 2, n° 1, janvier 1932, pp. 17-24.

⁸² 「明和安永の頃に最も隆盛を極めた、陰間（中略）と云ふのは、十二三歳から十八九歳位迄の、美しい水の垂れるような少年に、薄化粧をさせ、振袖前髪姿の女装をさせて客に接せしめたもので（中略）。」 HATOBATO, « Tomoiro buri (1) », *op. cit.*, p. 39.

⁸³ SHIMAMURA Teru 島村輝, « *Gurotesuku* hokan kaidai 『グロテスク』補巻解題 » (Notes explicatives au volume supplémentaire à *Grotesque*), dans SHIMAMURA Teru 島村輝 (dir.), *Gurotesuku hokan. Sōsho ero-guro-nansensu dai ikki* グロテスク補巻 叢書エログロナンセンス第1期 (Supplément à *Grotesque*. Collection *ero-guro-nansensu*, première période), Tōkyō 東京, Yumani shobō ゆまに書房, 2016, pp. 246-247.

en arrière de la tête et la moitié de son visage était enfouie dans une écharpe de laine blanche.⁸⁴

Ici, le travestissement est poussé à un tel point que le *kagama* est dans un premier temps pris pour une femme par le protagoniste. En outre, malgré la contemporanéité du récit, l'auteur ajoute une référence directe à l'ère Genroku, connue pour avoir été un des âges d'or du *nanshoku*. Les revues *ero-guro-nansensu* éditées par Umehara ont ainsi contribué à l'élaboration d'un imaginaire travesti des *kagama* d'Edo. Au-delà des considérations sexologiques, nous assistons dans ces cas à des relectures des catégories de genre alors même que ces écrits reposent pour la plupart sur des sources d'époque, mais inconscientes de leurs propres biais interprétatifs.

Les ouvrages sur l'histoire de l'homoérotisme prémoderne se sont eux aussi pour beaucoup reposés sur les taxinomies sexologiques modernes mêlées et incorporées aux vocables prémodernes. L'œuvre sans doute la plus représentative de cette tendance est *Nanshoku-kô* 男色考 (Considérations sur le *nanshoku*, 1928) de Hanabusa Shirô 花房四郎 (?-?), qui propose une généalogie des relations homoérotiques entre hommes au Japon de la période ancienne à la période moderne. Si l'auteur admet que l'attirance pour les « beaux jeunes hommes » était un « sentiment très commun » (*futsû ippan no ninjô* 普通一般の人情) parmi les guerriers des temps jadis, il décrit pourtant le phénomène en usant de termes modernes. Il mentionne le « tempérament déviant » (*hentai kishitsu* 変態気質) des guerriers qui avaient tendance à exclusivement consommer les services des *kagama*⁸⁵. Si ces samouraïs qui ne goûtaient pas les services des courtisanes étaient de leur temps dénommés *onnagirai* 女嫌い (littéralement « qui n'aime pas les femmes ») et s'ils étaient effectivement considérés comme des originaux, ils n'étaient néanmoins pas perçus comme anormaux ou atteints d'une pathologie : leur goût en matière d'érotisme n'était pas constitutif d'une identité. En outre, alors que Hanabusa admet le caractère canonique du *nanshoku*, sa normativité n'est supportable pour l'intellectuel que parce qu'elle est interchangeable avec le *joshoku*. Le *nanshoku* prémoderne est donc ici envisagé comme plus acceptable que l'homosexualité moderne en ce qu'il n'est pas étranger à des pratiques – perçues comme – hétéronormatives. Quant aux *kagama* qui

⁸⁴ 「ルームに入る姿を見ると、紺無地の元禄の上着を着て、同じ色の袴を履き、一寸した包みを持って、白の毛糸の肩掛で顔半分を埋めてゐる、オールバックに結った三十近い婦人であった。」 TOMO Naka 伴中, « Tôsei kagama nozoki 当世陰間覗き » (Un coup d'œil aux *kagama* d'aujourd'hui), *Gurotesuku* グロテスク (Grotesque), vol. 4, n° 4, 1931, p. 438.

⁸⁵ HANABUSA Shirô 花房四郎, *Nanshoku-kô* 男色考 (Considérations sur le *nanshoku*), Tôkyô 東京, Bungei shiryô kenkyûkai henshûbu 文芸資料研究会編輯部, 1928, p. 25.

continuaient leurs activités sexuelles tarifées après avoir passé l'âge réglementaire (dix-huit ans selon l'interprétation de Hanabusa), ceux-là sont eux aussi taxés de posséder un « désir sexuel déviant »⁸⁶.

Le regard hybride que porte Hanabusa sur les mœurs homoérotiques prend davantage d'épaisseur dans son dernier chapitre qu'il consacre au « *nanshoku* moderne » (*kindai no nanshoku* 近代の男色), mettant ainsi de côté le néologisme « *dôseiai* ». Hanabusa n'est pas le seul à employer le terme de la sorte. Le journaliste Asahi Hisao 旭壽雄 (?-?) intitule également « *Nanshoku-kô* 男色考 » (Considérations sur le *nanshoku*) un article paru dans le numéro de janvier 1930 de *Gurotesuku*, une réflexion portée sur ce qu'il appelle le « *nanshoku* contemporain » (*gendai no nanshoku* 現代の男色). Au travers de l'usage de ce terme, les deux auteurs semblent effectuer une différenciation entre une homosexualité masculine issue d'une longue tradition autochtone et une homosexualité féminine (*dôseiai*), un phénomène nouveau qui avait soi-disant émergé dans le même temps que la modernité⁸⁷.

Le « *nanshoku* moderne » de Hanabusa résume dans les grandes lignes les représentations discursives de l'homosexualité masculine dans le Japon de la fin des années 1920 : une « impulsion sexuelle » (*seiteki shôdô* 性的衝動) plus susceptible de se manifester durant l'adolescence et accompagnée de « tendances féminines » (*joseiteki keikô* 女性的傾向)⁸⁸. Hanabusa cite abondamment les observations de Krafft-Ebing présentées dans *Psychopathia sexualis* et propose une compréhension du « *nanshoku* moderne » au travers de la figure du *bishônen* 美少年 (beau jeune homme) – renvoyant à celle du *kagama* prémoderne – qu'il envisage comme la prémisse d'une effémination :

Il serait erroné de dire que tous les beaux jeunes hommes auraient des tendances féminines. Cependant, il est indéniable que tous sont la cible de l'homoérotisme et qu'ils sont intimement liés aux tendances féminines. Alors que le courage, la persévérance, le sens de la décision et l'héroïsme sont des attributs masculins, la plupart des beaux jeunes hommes sont gentils, doux et mélancoliques. En s'accroissant, ces tendances évoluent nécessairement vers de l'effémination.⁸⁹

⁸⁶ *Ibid.*, p. 55.

⁸⁷ ASAHI Hisao 旭壽雄, « *Nanshoku-kô* 男色考 » (Considérations sur le *nanshoku*), *Gurotesuku*, vol. 3, n° 1, 1930, pp. 100-102.

⁸⁸ HANABUSA, *Nanshoku-kô*, *op. cit.*, pp. 73-101.

⁸⁹ 「美少年が全部この女性的傾向をもってゐるかと言ふと、必ずしもそれに一定してはゐない。しかし、美少年がいつも男色の対象となり、女性的傾向と密接な関係のあることは争わない事実である。なぜならば、勇氣と忍耐と、果斷と豪快とが男性の象徴であるに反して、美少年は多くの場合優しくていぢらしく、而もメランコリイであるから。この傾向が昂じてくると、それは、必然的に女性的傾向を帯びてくるのである。」 *Ibid.*, p. 91.

En outre, dans les cas les plus extrêmes, nous explique Hanabusa, ces « tendances féminines », si elles ne sont pas contenues, peuvent même entraîner un « relâchement des tissus musculaires » (*sujiniku ga shikan shi* 筋肉が弛緩し), l'amoindrissement des « fonctions reproductrices » (*seishoku kinô* 生殖機能) et même la « perte du désir érotique pour les femmes » (*josei ni tai suru shikijôteki kankyô sura ushinau* 女性に対する色情的感興すら失う), jusqu'à mener les jeunes efféminés à la « pratique de la sodomie » (*keikan*). La vision historique du *nanshoku* par Hanabusa se caractérise ainsi par une complexe hybridité entre pré-modernité et modernité, entre tradition et nouveauté, entre autochtonie et transfert culturel, tout en restant aveugle au caractère situé de son propre discours. Pour Hanabusa, si le « *nanshoku* moderne » est à la fois en rupture et en continuité avec le *nanshoku* traditionnel, et s'il se définit essentiellement par ses « tendances féminines » (pourtant absentes des comportements prémodernes), cela ne proviendrait ni plus ni moins que des bouleversements apportés par la modernité. Dans ce cas, l'effémination est prise dans un paradoxe : elle est à la fois le fruit de la société moderne tout en trouvant son origine parmi les *kagama* prémodernes.

✚ Les ouvrages modernes d'histoire culturelle au prisme du *dispositif de sexualité*

Les *kagama* n'ont pas seulement fait l'objet de travaux sur le *nanshoku*. Ils sont également évoqués dans des études historiques aux thématiques culturelles plus larges. Nous y retrouvons la même tendance à se reposer sur le discours sexologique, ou tout du moins une vision moralisatrice se fondant sur des normes d'inspiration judéo-chrétienne. Ce prisme de lecture se retrouve par exemple dans l'ouvrage *Nihon dorei shi* 日本奴隷史 (Histoire japonaise de l'esclavage, 1926) d'Abe Kôzô 阿部弘臧 (?-?), qui consacre un chapitre aux *kagama* d'Edo⁹⁰. L'historien se montre très sévère à l'égard de la tradition confucéenne, qu'il estime être à l'origine de l'« obscénité » (*inwai* 淫猥) et de l'« immoralité » (*furin* 不倫) du « commerce » des *kagama*, conduisant ces derniers à devenir des « esclaves de même sorte mais aux différentes appellations » (*ishô dôshu no dorei* 異稱同種の奴隷)⁹¹. Ces « esclaves » – sexuels – proviendraient pour Abe de la tradition des « jeunes hommes dont l'éclat de la

⁹⁰ ABE Kôzô 阿部弘臧, *Nihon dorei shi* 日本奴隷史 (Histoire japonaise de l'esclavage), Tôkyô 東京, Shûhokaku 聚芳閣, 1926, pp. 350-362.

⁹¹ Abe renvoie ici aux multiples appellations des travailleurs du sexe durant la période d'Edo, considérant qu'elles étaient toutes synonymes entre elles.

beauté rappellerait celle des acteurs du kabuki » (*kabuki yakusha no yôshoku aru shônen* 歌舞伎役者の容色ある少年)⁹². Loin de proposer une étude objective, il disperse çà et là dans son propos des conceptions sexologiques, condamnant moralement les conduites homoérotiques.

De son côté, l'ouvrage *Hentai shôbai ôrai* 変態商売往来 (Les transactions commerciales déviantes, 1927) de Miyamoto Ryô 宮本良 (?-?) propose probablement une définition des *kagama* parmi les plus empreintes du prisme pathologique :

Il s'agit d'une profession dans laquelle des travailleurs du sexe passifs sont payés pour satisfaire le désir charnel d'hommes qui possèdent un goût prononcé pour la sodomie [*keikan*], ce qui est un type de désir sexuel déviant. Au Japon, on les appelle habituellement *kagama* [...].⁹³

L'utilisation de termes comme « passifs » (*judôteki* 受動的), « désir sexuel déviant » (*hentaiteki seiyoku* 変態的性欲) et du vocable juridique « *keikan* » (acte de sodomie) apparaît désormais comme une constante dans les écrits historiques modernes. Elle implique un regard à la fois moral et anachronique. Plus loin dans son texte, Miyamoto fait également référence au travestissement et à l'effémination des *kagama*, qui selon lui « se maquillent comme des femmes » (*josei no yô ni keshô o korashi* 女性のように化粧をこらし), « portent de somptueux habits » (*adeyaka na ifuku o matotte* あでやかな衣服をまとって) et « servent [les hommes] lors des banquets et jusque dans leur couche » (*enseki chinseki ni jishita* 宴席枕席に侍した) au même titre qu'une *geisha* ou qu'une courtisane, reprenant à peu de choses près la définition qu'en donnaient Habuto et Sawada en 1915⁹⁴.

Le politicien et juriste Kita Sôichirô 喜多壯一郎 (1894-1968) consacre quant à lui un chapitre intitulé « Nanshoku baiin-shi monogatari 男色売淫史物語 » (Histoire de la prostitution homoérotique) figurant dans le neuvième volume des *Kindai hanzai kagaku zenshû* 近代犯罪科学全集 (Œuvres complètes de criminologie moderne, 1929). Kita y propose une étude historique documentée sur l'histoire de la prostitution masculine au Japon, plus particulièrement focalisée sur les *kagama*, avec également quelques pages consacrées aux *shankon* 相公 (en chinois *xiangong*) de la Chine impériale des Qing (1644-1912), qui se

⁹² *Ibid.*, pp. 350-351.

⁹³ 「これは受動的男性性欲者が、一種の変態的性欲の一つであるところの鶏姦愛好の男性に金銭を以て猥欲を充たさせる職業である。我国では通称これを陰間と云う (略)。」MIYAMOTO Ryô 宮本良, *Hentai shôbai ôrai* 変態商売往来 (Les transactions commerciales déviantes), Tôkyô 東京, Bungei shiryô kenkyûkai 文藝史料研究会, 1927, p. 51.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 52.

rapprochaient en bien des points des *kagama* d'Edo⁹⁵. Le procédé de Kita consiste à recentrer le caractère hétéronormatif de la « prostitution » (*baiin* 売淫) en tant qu'elle demeure pour lui une « question qui a habituellement à voir entre les deux sexes » (*futsû danjo ryôseikan no mondai* 普通男女両性間の問題). Ses questionnements montrent, en outre, qu'il est désormais devenu presque impossible d'envisager les relations homoérotiques sans se référer à l'explication psychopathologique :

En raison de sa nature particulière, il est relativement aisé de faire la description historique de ce *nanshoku* lorsqu'on le considère comme la manifestation d'une inversion sexuelle [*tentô seiyoku*] chez l'homme. Cependant, lorsque [ce type d'homoérotisme] prend la forme d'une prostitution qui s'accompagne d'une promiscuité [sexuelle] motivée par l'argent, il est indéniablement plus compliqué [d'en expliquer les raisons].⁹⁶

La suite est d'autant plus explicite lorsque Kita dresse une liste de quatre types de prostitution durant l'histoire japonaise, dont la quatrième, à laquelle appartient la prostitution des *kagama*, se rapporte à des « causes pathologiques induites par un désir sexuel déviant ou un syndrome d'inversion » (*hentai seiyoku, tentô-shô toshite no byôin* 変態性欲、顛倒症としての病因), tandis que la « mode du *nanshoku* » (*nanshokuno ryûkô* 男色の流行) pendant la période d'Edo ne s'explique pour le juriste qu'au travers du champ de la « psychologie » (*shinri* 心理)⁹⁷.

Enfin, le constat est le même dans les ouvrages *ero-guro-nansensu* qui proposent des rétrospectives historiques sur les notions d'étrange, de bizarre ou d'insolite, dont les recherches ont porté sur les mœurs sexuelles prémodernes. Les *kagama* y sont régulièrement présentés comme un sujet particulièrement exotique et parmi les figures du passé les plus « étranges ». L'ouvrage collectif *Kitai ryûkô shi* 奇態流行史 (Histoire des modes étranges, 1923), sous la direction de l'historien des médias Miyatake Gaikotsu 宮武外骨 (1867-1955), aborde par exemple le phénomène des « maisons de passe d'hommes » (*otoko rôya* 男郎屋). Si le ton n'est pas encore imprégné du vocabulaire pathologique, la vision moderne est quant à elle déjà bien présente. Il est par exemple question d'identités sexuelles induisant certaines « conduites

⁹⁵ Pour plus de détails sur les *shankon/xianggong*, cf. MITSUHASHI, *Rekishino naka no tayôna* « sei », *op. cit.*, pp. 281-309 ; WU Cuncun, *Homoerotic Sensibilities in Late Imperial China*, London & New York, Routledge, 2004.

⁹⁶ 「この男色は特殊なものであるだけに、男性の顛倒性欲の現れとして見る場合には其歴史的記述として比較的容易であるが、それが金銭を仲介とし乱交を伴う売淫の形式をとる場合は比較的其処に困難を齎すことがまたやむを得ない事実でもある。」 KITA Sôichirô 喜多壯一郎, « Nanshoku baiin-shi monogatari 男色売淫史物語 » (Histoire de la prostitution homoérotique), *Kindai hanzai kagaku zenshû* 9 近代犯罪科学全集 9 (Œuvres complètes de criminologie moderne 9), Tôkyô 東京, Bukyôsha 武俠社, 1929, réimprimé dans SHIMOKAWA, TAMURA, KOISHIKAWA, HATAKEYAMA, *Josô no minzokugaku*, *op. cit.*, p. 230.

⁹⁷ *Ibid.*, pp. 235, 236.

sexuelles » (*seiyoku kôhi* 性欲行為), conceptions qui n'existaient pas au temps d'Edo⁹⁸. De son côté, l'ouvrage *Waisetsu to kagaku* 猥褻と科学 (L'obscénité et la science, 1924), encore une fois de Miyatake Gaikotsu, aborde les *kagama* dans une section consacrée à la « psychologie » (*shinri* 心理). Cette catégorisation montre encore une fois le poids croissant du regard sexologique sur les conduites sexuelles du passé, appartenant désormais au domaine de l'« étude des désirs sexuels déviants » (*hentai seiyoku gaku*) qui accompagnait la « mode récente pour l'élucidation de la psychologie sexuelle déviante de l'homosexualité » (*dôseiai no hentai seiyoku shinri o toku koto mo mata kinji ryûkô* 同性愛の変態性欲心理を解くことも亦近時流行)⁹⁹.

Alors que la démarche des écrits présentés jusque-là se veut historique, elle définit cependant le passé au travers d'outils conceptuels modernes. Certes, l'anachronisme ne constitue pas toujours un mal en soi pour les études d'histoire culturelle, mais l'écueil réside dans le point aveugle de leurs propres biais. Ainsi, si la plupart des écrits sur les *kagama* s'accordent à reconnaître une « histoire de l'homosexualité masculine » (*danshi dôseiai no rekishi* 男子同性愛の歴史)¹⁰⁰, cette histoire demeure avant tout essentialisée : elle ne rime pas avec *historicité*.

2. LE POINT DE VUE ORIGINAL DES ETUDES FOLKLORIQUES (*MINZOKUGAKU*)

À compter des années 1910, une nouvelle discipline héritée de l'anthropologie culturelle a vu le jour au Japon : les *minzokugaku* 民俗学 (études folkloriques), traduction directe de l'allemand « *Volkskunde* » et de l'anglais « *folklore* »¹⁰¹. Ces études se fondent pour beaucoup sur les coutumes culturelles anciennes qui ont survécues dans les pratiques populaires (légendes, contes pour enfants, dialectes, superstitions, etc.). Développées à l'initiative de Yanagita Kunio 柳田国男 (1875-1962), les *minzokugaku* ont ambitionné le développement d'une histoire

⁹⁸ MIYATAKE Gaikotsu 宮武外骨 (dir.), *Kitai ryûkô shi* 奇態流行史 (Histoire des modes étranges), Tôkyô 東京, Horioka Ryôkichi 堀岡良吉, 1923, p. 23.

⁹⁹ MIYATAKE Gaikotsu 宮武外骨, *Waisetsu to kagaku* 猥褻と科学 (L'obscénité et la science), Tôkyô 東京, Hankyôdô 半狂堂, 1924, pp. 60-61.

¹⁰⁰ ÔTSUKI, *Ren.ai seiyoku no shinri*, *op. cit.*, p. 211.

¹⁰¹ SHIMAMURA Takanori (trad. Tom GILL), "What is *Minzokugaku*? An Introduction to Japanese Folkloristics", *Kansai gakuin daigaku shakaigaku bu kiyô* 関西学院大学社会学部紀要 (Annales du Département de sociologie de l'Université Kansai Gakuin), n° 128, 2018, p. 86.

« alternative » qui ne repose plus sur les sources historiques classiques, mais sur celles qui étaient justement mises de côté par la doxa disciplinaire : les traditions orales, les rituels religieux, les performances artistiques, les cultures matérielles ou les organisations sociales¹⁰². Les folkloristes ont proposé des écrits sur les *kagema* bien moins imprégnés par les présupposés sexologiques que leurs collègues. Minoritaires en nombre et dans leur production discursive, certains d'entre eux ont malgré tout proposés des méthodologies novatrices – prémices lointains de ce qui constitue aujourd'hui les études historiques sur la sexualité.

✚ Yasuda Tokutarô et l'historicité des catégories sexuelles

En mars 1935, l'historien Yasuda Tokutarô 安田徳太郎 (1898-1983) propose un article consacré aux « perspectives historiques de l'homosexualité » (*dôseiai no rekishikan* 同性愛の歴史観) qu'il publie dans *Chûô kôron*. Bien que médecin de formation et fin connaisseur des écrits de Magnus Hirschfeld (dont il assure avoir lu l'œuvre entière), Yasuda considère que la littérature sexologique européenne n'est pas nécessaire pour faire « l'autopsie » (*kaibô* 解剖) de la « remarquable histoire [japonaise] de l'homosexualité » (*rippa na dôseiai shi* 立派な同性愛史)¹⁰³. De son point de vue, ce sont moins les déterminismes congénitaux que les contextes environnementaux, sociaux et culturels qui conditionnent les conduites homosexuelles. Concevoir les différentes formes du *nanshoku* prémoderne comme le fait de « malades atteints d'un désir sexuel déviant » (*hentai seiyoku no byônin* 変態性欲の病人) relève pour lui de l'anachronisme¹⁰⁴.

Plus loin dans son article, Yasuda porte plus particulièrement son attention sur la relation entre le travestissement et l'homosexualité mise en avant dans les nosographies modernes. Bien qu'il admette un lien évident entre ces deux composantes dans les pratiques et les représentations contemporaines, il propose cependant d'établir un point d'ancrage historique du travestissement masculin qui soit défait de toute composante homosexuelle. Selon lui, le Japon préhistorique a consisté en une société matriarcale où les femmes possédaient le monopole d'un pouvoir à la fois religieux et politique, personnifié par la figure de la femme

¹⁰² *Ibid.*, pp. 86-87 ; HAROOTUNIAN Harry D., “Disciplinizing Native Knowledge and Producing Place: Yanagita Kunio, Origuchi Shinobu, Takata Yasuma”, in RIMER (dir.), *Culture and Identity, op. cit.*, pp. 99-101.

¹⁰³ YASUDA Tokutarô 安田徳太郎, « Dôseiai no rekishi-kan 同性愛の歴史観 » (Les perspectives historiques de l'homosexualité), *Chûô kôron*, vol. 50, n° 3, 1935, p. 147.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 148.

chamane. L'avènement de la société patriarcale a fait du domaine politique un bastion d'hommes et laissé le domaine religieux aux mains des femmes : les *miko* 巫女 (prêtresses). Désirant également conquérir le pouvoir religieux, les hommes ont commencé à se travestir en prêtresses, ce qui correspond aux premières traces de travestissement masculin au Japon. Par la suite, l'importation du bouddhisme a fini d'exclure les femmes des domaines de pouvoir, mais la pratique du travestissement masculin a quant à elle perduré par le biais des *chigo* des temples bouddhiques, jusqu'à évoluer vers la filiation qu'on lui connaît aujourd'hui¹⁰⁵.

Si l'interprétation de Yasuda peut prêter à sourire de nos jours, et bien qu'elle ne traite pas spécifiquement des *kagema*, elle soulève pourtant des points essentiels, notamment l'intuition des études folkloriques du caractère historiquement situé des conduites sexuelles – tout en ne percevant toutefois pas celui des catégories de genre.

✚ Iwata Jun.ichi, « foucaldien » avant l'heure

L'apport le plus important du discours folklorique sur les *kagema* provient sans conteste d'Iwata Jun.ichi 岩田 準一 (1900-1945). Véritable pionnier dans son domaine, Iwata a consacré l'essentiel de ses travaux aux relations amoureuses et érotiques entre hommes au Japon. Il a publié entre août 1930 et avril 1931 la série « Honchô nanshoku kô 本朝男色考 » (Considérations sur le *nanshoku* de notre pays), retraçant l'histoire des conduites homoérotiques entre hommes au Japon de ses origines jusqu'à l'époque moderne. Iwata emploie le terme *nanshoku*, car il entrevoit le concept de *dôseiai* comme une création moderne importée d'Europe qui ne correspond pas aux spécificités historiques et culturelles de l'archipel. Ceci l'a notamment conduit à mettre de côté toute la production sexologique sur l'homosexualité. En proposant une histoire du *nanshoku*, il montrait implicitement que la « sexualité » était à la fois une caractéristique de la modernité et une façon spécifiquement occidentale de concevoir les conduites sexuelles. Nous pourrions ainsi dire – de façon tout à fait anachronique – que sa démarche était foucaldienne avant l'heure.

Iwata a consacré trois écrits aux *kagema* d'Edo : « Edo kagema no matsuro 江戸陰間の末路 » (La fin des *kagema* d'Edo, 1932), « Shukuba no kagema-jaya 宿場の陰間茶屋 » (Les maisons de thés de *kagema* des relais, 1932) et « Kagema kidan 陰間奇談 » (L'étrange histoire

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 149.

des *kagema*, 1933)¹⁰⁶, qui tous les trois ont été inclus à titre posthume dans la réédition intégrale de la série « Honchô nanshoku kô ». Iwata observe que, contrairement à l'usage courant de son époque, le terme *kagema* ne désignait pas l'ensemble des travailleurs du sexe durant la période d'Edo. Il existait également d'autres expressions, telles que « *yarô* 野郎 », « *wakashu* » ou « *tobiko* », utilisées selon les contextes régionaux et les époques : l'emploi de « *kagema* » ne s'est selon lui répandu qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle. Il montre également que le développement de la prostitution masculine n'a jamais été linéaire et qu'il n'a cessé de subir les aléas des politiques shogounales.

La méthodologie folklorique d'Iwata l'a notamment conduit à effectuer un travail ethnographique sur les *kagema* de la toute fin du shogounat et du début de la période moderne, étude qu'il a entreprise à la suite de la lecture d'un article sur le *nanshoku* publié en 1894 dans la revue *Fûzoku gahô* 風俗画報 (La gazette illustrée des mœurs). Les investigations qu'il a menées lui ont permis de mettre au jour la pérennité de quelques *kagema-jaya* malgré les prohibitions de l'ère Tenpô. Le temple de Yushima tenjin dans le quartier d'Ueno (Tôkyô) aurait accueilli des *kagema* jusqu'à sa destruction par un incendie en 1868, de même que le sanctuaire Shinmei dans le quartier tokyoïte de Shiba¹⁰⁷. Il semblerait que la dernière trace de *kagema* date de 1894, dans un établissement de petite restauration du nom de Uojû 魚十, situé au croisement entre Yushima et Shinhanamachi (Tôkyô) et, semble-t-il, toujours en activité au temps d'Iwata. Le folkloriste raconte s'y être rendu afin de s'entretenir avec le propriétaire des lieux, dont il rapporte une anecdote tenue de son grand-père à propos du saule pleureur à l'entrée de l'établissement. Cet arbre était un souvenir de pèlerinage au temple Kamedomyô en 1875 effectué avec un *kagema* prénommé Matsu. Toutefois, l'arbre d'origine aurait été détruit dans un incendie après le grand tremblement de terre du Kantô en 1923¹⁰⁸. Cherchant à obtenir des témoignages oraux auprès des vieilles gens du quartier, Iwata est hélas ressorti bredouille de ses recherches, se contentant des informations glanées par Enomoto Haryû 榎本破笠 (1866-1916), un journaliste du début de l'ère Meiji, réunies dans son ouvrage *Shitaya no konjaku* 下

¹⁰⁶ IWATA Jun.ichi 岩田準一, « Edo kagema no matsuro 江戸陰間の末路 » (La fin des *kagema* d'Edo), *Hanzai kôron*, vol. 2, n°1, 1932, réimprimé dans IWATA Jun'ichi 岩田準一, *Honchô nanshoku kô. Nanshoku bunken shoshi (gapon)* 本朝男色考・男色文献書志(合本) (Réflexions sur l'homoérotisme de notre pays. Bibliographie de l'homoérotisme (en un volume)), Tôkyô 東京, Hara shobô 原書房, 2002, pp. 204-214 ; IWATA Jun.ichi 岩田準一, « Shukuba no kagema-jaya 宿場の陰間茶屋 » (Les maisons de thé de *kagema* des relais), *Hanzai kagaku*, vol. 3, n° 4, avril 1932, réimprimé dans IWATA, *Honchô nanshoku kô*, op. cit., pp. 193-203 ; IWATA Jun.ichi 岩田準一, « Kagema kidan 陰間奇談 » (L'étrange histoire des *kagema*), *Hanzai kôron*, vol. 3, n° 1-2, 1933, réimprimé dans IWATA, *Honchô nanshoku kô*, op. cit., pp. 165-192.

¹⁰⁷ IWATA, « Edo kagema no matsuro », op. cit., p. 213.

¹⁰⁸ *Ibid.*, pp. 209-210.

谷の今昔 (Passé et présent de Shitaya, 1900). Cet ouvrage cite notamment les anecdotes de deux « vieilles femmes » (*rôba* 老婆) qui avaient été domestiques dans une *kagama-jaya* durant leurs jeunes années¹⁰⁹. D'après ces témoignages, les *kagama* se démarquaient par leur façon de s'exprimer particulièrement douce et leurs manières élégantes, qui n'avaient rien à voir avec les façons de se comporter des jeunes hommes de l'époque¹¹⁰. Le compte-rendu de terrain d'Iwata montre ainsi que les *kagama* ont perduré encore quelques années après la Restauration de Meiji.

Ce texte d'Enomoto a également servi les investigations du poète et historien Yada Sôun 矢田挿雲 (1882-1961), qui dans un passage de son œuvre fleuve *Edo kara Tôkyô e* 江戸から東京へ (D'Edo à Tôkyô, 1920-1923) reprend à peu de chose près les mêmes informations que l'article d'Iwata, si ce n'est que son ouvrage a été publié un peu plus d'une décennie plus tôt. Œuvre historique majeure publiée en série dans le *Hôchi shinbun* 報知新聞 (Journal des informations), au sein duquel Yada était lui-même journaliste, *Edo kara Tôkyô e* analyse de façon rétrospective comment la mégapole japonaise est passée de simple ville-château de seigneur de guerre à une capitale shogounale, jusqu'à devenir une ville-monde moderne. Son originalité tient de ce qu'elle s'organise en fonction des lieux les plus emblématiques de la capitale tout en reposant sur des témoignages oraux. Le septième tome consacre quelques pages à la « splendeur » et à la « décadence » des *kagama* à partir des réformes de l'ère Tenpô. Aux dires de Yada, l'apparence des *wakashu* de Yushima à la fin d'Edo était « en tout point semblable aux *onnagata* de jadis » (*chôdo mukashi no onnagata no yô* ちょうど昔の女形のよう), portant leur caractéristique « chapeau violet » (*murasaki no bôshi* 紫の帽子), revêtant des kimonos à manches longues de couleur pourpre et coiffant leur cheveux en un chignon rappelant la forme du fouet à préparer le thé (*chasen* 茶筌). Comme chez Iwata, la vision sexologique est absente de ses observations, mais le journaliste ne peut néanmoins s'empêcher de parsemer son écrit de quelques jugements moraux sur le « commerce peu ou prou malhonnête » (*zuibun to ki no kikanai shôbai* ずいぶんと気の利かない商売) et le « business honteux de la prostitution masculine » (*hazubeki danshō kagyō* 恥すべき男娼稼業)¹¹¹.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 211.

¹¹⁰ *Ibid.*, pp. 210-211.

¹¹¹ YADA Sôun 矢田挿雲, *Edo kara Tôkyô e. Dai nanakan* 江戸から東京へ 第七卷 (D'Edo à Tôkyô. Vol. 7), Tôkyô 東京, Chûôkôron sha 中央公論社, 1981 (1920-1923), pp. 63-69.

✚ La correspondance entre Iwata Jun.ichi et Minakata Kumagusu

Les travaux d'Iwata ont suscité le vif intérêt de l'ethnologue et naturaliste Minakata Kumagusu 南方熊楠 (1867-1941). Érudit d'abord spécialisé dans la mycologie, ce dernier avait passé pas moins de quatorze années entre les États-Unis et le Royaume-Uni avant de consacrer le reste de sa vie, une fois revenu au Japon en 1900, à l'histoire naturelle, religieuse et folklorique de son archipel de naissance. Écrivain prolifique, mais néanmoins sans diplôme officiel, Minakata est à son époque une figure ambiguë pour ses contemporains, à la fois vénéré pour son érudition et décrié comme un excentrique dans les cercles intellectuels. Le mouvement des études folkloriques a quoi qu'il en soit éveillé sa curiosité à l'égard de la question des mœurs et de la notion de « déviance ». Il était un lecteur régulier de *Hentai shinri* et d'autres revues *ero-guro-nansensu*.

Minakata a ainsi pris l'initiative de contacter Iwata en août 1930 à la suite de la publication de la première partie de « Honchô nanshoku kô », présageant un brillant avenir pour le jeune folkloriste¹¹². La correspondance complète entre les deux intellectuels, soit cent vingt-trois lettres exposant leurs réflexions sur le *nanshoku* prémoderne, a fait l'objet d'une réédition en 1991¹¹³. Parmi l'ensemble de ces courriers, quelques-uns abordent spécifiquement la question des *kagama*.

Minakata a une nouvelle fois pris l'initiative d'écrire à Iwata après la parution de son article « Edo kagama no matsuro ». L'érudit revenait sur quelques informations obtenues de son côté sur les traces d'existence de *kagama* au début de l'ère Meiji. Il rapporte la rumeur concernant un employé du bureau de la congrégation des prêtres shintô de Hibiya à Tôkyô (*Tôkyô Hibiya shinkan kyôkaisho* 東京日比谷神官教会所) qui avait servi comme *kagama* durant ses jeunes années et dont les clients avaient principalement été des moines et des dames de cour. Minakata rapporte que celui-ci avait finalement quitté sa profession en raison des conditions « éreintantes pour son corps » (*karada hetohetoni tsukare* 身体へとへとに疲れ)¹¹⁴.

¹¹² KANNO, *Hentai no jidai*, op. cit., pp. 100-101, 104.

¹¹³ HASEGAWA Kôzô 長谷川興蔵, TSUKIKAWA Kazuo 月川和雄 (dir.), *Minakata Kumagusu nanshoku dangi, Iwata Jun.ichi ôfuku shokan* 南方熊楠男色談義—岩田準一往復書簡 (Leçon sur l'homosexualité par Minakata Kumagusu, correspondance avec Iwata Jun.ichi), Tôkyô 東京, Yasaka shobô 八坂書房, 1991. La correspondance de Minakata a quant à elle déjà fait l'objet d'une publication en 1973 dans *Minakata Kumagusu zenshû* 南方熊楠全集 (Œuvres complètes de Minakata Kumagusu).

¹¹⁴ MINAKATA Kumagusu 南方熊楠, « Iwata Jun.ichi ni ate. 9 Edo makki no kagama 岩田準一に宛て 9江戸末期の陰間 » (À l'attention de M. Iwata Jun.ichi. 9 Les *kagama* de la fin d'Edo), dans MINAKATA Kumagusu 南方熊楠, *Minakata Kumagusu zenshû dai 9 kan* 南方熊楠全集第9巻 (Œuvres complètes de Minakata Kumagusu. Vol. 9), Tôkyô 東京, Heibonsha 平凡社, 1973, pp. 307-308.

À la suite de la parution de l'article d'Iwata « Shukuba no kagama-jaya » (1932), Minakata écrit à nouveau à Iwata en mai 1932 pour lui faire part de ses propres recherches sur les traces d'établissements de prostitution masculine dans les régions rurales de l'archipel au début de l'ère Meiji¹¹⁵. Pour un temps porté sur les traces concrètes des *kagama*, Minakata se confronte cependant rapidement au manque d'éléments oraux ou écrits probants. Il concentre finalement son attention sur l'étymologie des termes vernaculaires de la prostitution masculine : « *kagama* カゲマ », « *kagerô* カゲロフ », « *kagama yarô* カゲマヤラウ », « *kagama no ko* カゲマの子 » et « *tobiko* 飛子 », dans les deux lettres suivantes qu'il destine à Iwata, présentant une large palette d'hypothèses linguistiques, des plus probables aux plus abracadabrantes¹¹⁶.

Finalement, les deux intellectuels n'auront fait qu'effleurer les *kagama* du début de l'ère Meiji, faute de sources concrètes, avant de se recentrer sur la question générale du *nanshoku*. En outre, malgré un discours reposant sur la méthodologie folklorique, Minakata n'a pour autant pas toujours réussi à se défaire de ses présupposés moraux. Alors qu'il attribuait une noblesse d'âme à l'amour platonique entre hommes, il n'a jamais cessé de percevoir les relations charnelles homoérotiques avec dédain¹¹⁷.

Ainsi, les études folkloriques ont en quelque sorte constitué un contre-discours historique sur les *kagama* qui, non seulement ne s'appuyait pas sur les taxinomies sexologiques, mais plus encore les réfutaient quand celles-ci tentaient d'expliquer celles du passé. Ce discours a eu, quelques décennies avant les travaux fondateurs de Foucault durant les années 1970 en France, l'intuition du caractère situé et construit de ce que nous nommons aujourd'hui « sexualité » : un ensemble de discours et de pratiques renvoyant à une particularité occidentale qui ne convenait pas au contexte historique et culturel du Japon d'avant la modernité.

□

¹¹⁵ MINAKATA Kumagusu 南方熊楠, « Iwata Jun.ichi ni ate. 13 Shukuba no danshōchaya 岩田準一に宛て 13 宿場の男娼茶屋 » (À l'attention de M. Iwata Jun.ichi. 13 Les maisons de thé de prostitution masculine des relais), dans MINAKATA, *Minakata Kumagusu zenshū dai 9 kan, op. cit.*, pp. 312-313.

¹¹⁶ MINAKATA Kumagusu 南方熊楠, « Iwata Jun.ichi ni ate. 14 Kagerô, kagama no meigi 岩田準一に宛て 14 カゲロフ、カゲマの名義 » (À l'attention de M. Iwata Jun.ichi. 14 Les dénominations de *kagerô* et de *kagama*), dans MINAKATA, *Minakata Kumagusu zenshū dai 9 kan, op. cit.*, pp. 313-316 ; MINAKATA Kumagusu 南方熊楠, « Iwata Jun.ichi ni ate. 15 Kagama yarô, kagama, kagama no ko, tobiko 岩田準一に宛て 15 カゲマヤラウ、カゲマ、カゲマの子、飛子 » (À l'attention de M. Iwata Jun.ichi. 15 *Kagama yarô, kagama, kagama no ko* et *tobiko*), dans MINAKATA, *Minakata Kumagusu zenshū dai 9 kan, op. cit.*, pp. 316-320.

¹¹⁷ KANNO, *Hentai no jidai, op. cit.*, pp. 105-106.

Le discours sur le travestissement masculin durant la période moderne a pour beaucoup consisté en une question posée au passé. Ce regard rétrospectif s'est reposé sur les présupposés de la nouvelle discipline sexologique. Le régime de genre et les normes sexuelles modernes largement érigés par cette dernière, il a en résulté une lecture biaisée du travestissement durant la période d'Edo, à laquelle a été accolée une psycho-pathologisation des mœurs sexuelles du passé. D'une catégorie de genre masculine prémoderne, les *kagama* sont devenus des *travestis* dont les descriptions s'inséraient à trait forcé dans le champ des « désirs sexuels déviants » et de l'effémination. Ils sont devenus, entre le début des années 1920 et la fin des années 1930, une *construction discursive* qui répondait à la nouvelle doxa de la science de la sexualité. Cette (re)construction biaisée renvoyait à des obsessions modernes et bourgeoises, comme le contrôle des conduites sexuelles, la consolidation de l'ordre hétérosexuel et l'exclusion de toute conduite non normative.

La figure du *kagama* ne s'est néanmoins pas cantonnée, dans les écrits modernes, à une manifestation personnifiée de l'effémination qui provenait d'un passé révolu et qu'il fallait renier ou regarder avec distance. En effet, le terme a également servi à décrire une réalité moderne : une forme de prostitution masculine travestie qui avait cours dans les grands centres urbains de l'archipel. Nous proposons de nous pencher plus particulièrement sur ce phénomène discursif dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE 5

LES « NOUVEAUX *KAGEMA* » DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Si la majorité des sources modernes tendent à faire des *kagema* les objets de constructions discursives d'un temps qui n'est plus, d'autres commentaires les évoquent *a contrario* comme des réalités visibles dans la société moderne. En effet, à partir de la fin des années 1920, le terme réapparaît dans les médias *ero-guro-nansensu* afin de désigner des travailleurs du sexe travestis en femme. Dans ces cas, son emploi a perdu une partie de son sens prémoderne. Fort de son succès, ce nouvel usage se confirme dans la langue vernaculaire dès le début des années 1930. Par exemple, une revue l'emploie pour décrire des travestis qui vendaient leur corps auprès de soldats... en Allemagne¹, tandis que le journaliste Ihara Usaburô 伊原宇三郎 (?-?) rapporte, lors d'un séjour en France, sa rencontre avec des hommes maquillés qui « ressemblaient aux *kagema* » (*kagema mitai* 陰間みたい) que l'on « rencontrait çà et là dans le quartier japonais de Ginza » (*Nihon no Ginza de mo chirahora sonna ni deau* 日本の銀座でもちらほらそんなに出会う)². La « redécouverte » des mœurs sexuelles d'Edo aura probablement influencé les imaginaires (homo)sexuels de l'entre-deux-guerres, le terme « *kagema* » ayant servi à décrire une réalité moderne.

Dans ce chapitre, nous traitons plus particulièrement des « nouveaux *kagema* » de l'entre-deux-guerres comme construction discursive reposant tant sur des sédiments culturels autochtones que sur les nouvelles catégories sexologiques de la modernité. Nous tenterons ainsi de dresser un tableau de l'ensemble des représentations discursives de ces « nouveaux *kagema* », figures ambivalentes et taboues, prises entre le feu du sensationnalisme médiatique ainsi que des tensions d'ordre catégoriel.

¹ MARUKI Sado 丸木砂土, « Aisuru sen.yû 愛する戦友 » (Des compagnons d'armes amoureux), *Hanzai kagaku*, vol. 1, n° 6, 1930, p. 84.

² IHARA Usaburô 伊原宇三郎, « Oshare (kai to fumi) おしゃれ (会と文) » (Élégance (groupes et écrits)), *Bungei shunjû* 文芸春秋 (L'âge des arts et des lettres), vol. 14, n° 9, 1936, p. 32.

I. LES KAGEMA MODERNES : UN SUJET MEDIATIQUE LACUNAIRE

Le sujet des *kagema* modernes se caractérise par son caractère au mieux fragmentaire, au pire tabou. Si, pour les Modernes, revenir sur les « mœurs déviantes » d'Edo relevait d'un intérêt scientifique, il était en revanche plus compliqué d'aborder la question du travail du sexe travesti contemporain, un sujet qui pénalement parlant n'existait pas. Ce faisant, notre corpus se définit par l'absence, le silence et le fragment : la principale difficulté tient du manque de sources primaires, situation d'autant plus explicable en raison d'un climat social dans lequel les publications étaient sujettes à une surveillance accrue et à la censure et donc, par extension, à l'autocensure. Deux types de sources reflètent de façon éloquente ce poids : la presse quotidienne et les écrits de commentateurs sociaux.

1. L'OMISSION DU TERME « KAGEMA » DANS LA PRESSE QUOTIDIENNE

La presse quotidienne n'emploie presque jamais le terme « *kagema* ». L'*Asahi* ne le mentionne jamais ; le *Yomuri* ne l'emploie que dans deux articles (1925 et 1933) et une brève (1933). Pourtant ces mêmes quotidiens ont rapporté des cas de prostitution masculine à quelques occasions, usant pour cela de l'expression « *josô no danshi* » (homme travesti), mettant ainsi l'emphase sur le travestissement et non sur le travail du sexe³. Ce silence fait écho à celui du discours pénal moderne qui n'a jamais légiféré sur la prostitution masculine⁴.

Les rares mentions du terme « *kagema* » dans le *Yomiuri* nous apportent cependant quelques éléments de compréhension. En effet, la première occurrence en 1925 rapporte un cas d'arrestation dans le parc d'Asakusa d'un travailleur du sexe travesti qui n'avait pas réussi à percer comme *onnagata* dans la capitale⁵. L'emploi ici du terme prémoderne afin de décrire une forme de prostitution masculine moderne est d'autant plus surprenant que celui-ci n'apparaît nullement dans les colonnes de faits divers antérieures, ce qui pourrait témoigner de la résurgence de l'expression dans le contexte de la « redécouverte d'Edo ». En outre, l'article

³ Sur ce point, cf. Chapitre 2 *infra* ce mémoire de thèse.

⁴ Sur ce point, cf. Chapitre 1 *infra* ce mémoire de thèse.

⁵ « Koyaku agari no kagema. Asakusa de torawaru 子役あがりのかげま 浅草で捕わる » (Un *kagema* ancien apprenti acteur arrêté à Asakusa), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 25 janvier 1925, p. 3.

n'effectue pas de véritable distinction entre *kagema* et *onnagata*. En revanche, leur différenciation est appuyée dans le second article de 1933, rapportant la « désagréable rencontre » du célèbre *onnagata* Hanayagi Shôtarô 花柳章太郎 (1894-1965) avec un *kagema* alors qu'il sortait d'un théâtre d'Asakusa à la nuit tombée. L'article évoque également la « grande mode des *kagema* » (*kagema no dairyûkô* かげまの大流行) qui avait cours dans les quartiers de divertissement de Tôkyô⁶. En moins d'une décennie, le discours du *Yomiuri* s'est ainsi mis à différencier la figure de l'*acteur-travesti* de celle du *prostitué travesti*, une vision renforcée dans la brève du 15 juillet 1933 :

De nos jours où la mode est aux hommes travestis en femme, un acteur de seconde zone, qui n'exerce pourtant pas l'activité de *kagema*, a écopé d'un sévère avertissement de la part de la police métropolitaine du fait qu'il flânait dans Ginza travesti en femme⁷.

Nous remarquons ici à nouveau la différenciation entre le travestissement des acteurs et celui des travailleurs du sexe, avec encore une fois la mention d'une sorte de « mode » pour le travestissement social masculin. Nous n'en saurons néanmoins pas davantage à ce sujet.

Ainsi, la presse quotidienne a proposé une représentation discursive spécifique et particulièrement ambivalente de la prostitution masculine, évoquant une « mode pour le travestissement en femme », mais ne mentionnant qu'à de très rares occasions le terme « *kagema* ». L'omerta de la presse quotidienne touche finalement tant le travail du sexe masculin que les activités homosexuelles des *onnagata*, probablement en raison de la promotion de l'acteur comme modèle hégémonique du travestissement masculin (nous revenons sur ce point dans le Chapitre 7). La quasi-absence du vocable « *kagema* » des colonnes des faits divers montre que le terme était probablement dérangeant et que son usage renvoyait à un ensemble de représentations et de pratiques anxiogènes pour le discours idéologique – pour des raisons que nous tenterons de clarifier dans les lignes qui suivent.

⁶ « Kagema no yûwaku. Uwaki no mushifûji to natta Hananagi かげまの誘惑 浮気の虫封じとなった花柳 » (La séduction d'un *kagema*. Hananagi qui déjoue le mauvais sort de l'inconstance), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 13 octobre 1933, p. 3.

⁷ 「男の女装流行のけふ、かげま商売でもない下回りの役者が女装でブラブラ銀座を押して歩くので、警視庁から俳協へきつい御達し。」 « Mame enpitsu 豆鉛筆 » (Le crayon haricot), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 15 juillet 1933, p. 3.

2. AU GRE DES RUMEURS : LES *KAGEMA* DANS LES ECRITS DES COMMENTATEURS SOCIAUX

Les écrits des commentateurs sociaux sont un deuxième type de source qui aborde timidement – mais non moins plus régulièrement que la presse quotidienne – les *kagema* de la modernité. La plupart d’entre eux les mentionnent brièvement, se restreignant à quelques paragraphes – voire quelque lignes – au sein d’ouvrages ou d’articles abordant des questions sociétales plus larges, comme l’avènement de la société de consommation ou le « modernisme ». Dans tous les cas, une constante demeure : la crainte de trop en dire.

L’anarchiste et compositeur de chansons populaires Soeda Azenbô 添田唾蟬坊 (1872-1944) consacre quelques lignes au phénomène dans son ouvrage *Asakusa teiryûki* 浅草底流記 (Chroniques des bas-fonds d’Asakusa, 1930), une étude socio-culturelle du quartier de divertissement tokyoïte organisée en une mosaïque de tableaux composites et fragmentaires. Une seule et unique page y est consacrée aux *kagema* : un paragraphe de quelques lignes intitulé « Hentai seiyokusha no mure 変態性欲者の群 » (Les groupes de déviants sexuels), qui termine le huitième chapitre « Asakusa wa seiyoku no haikyo ? 浅草は性欲の廃墟 ? » (Asakusa, ruines des désirs sexuels ?) :

On dit que des *kagema* apparaissent régulièrement [à Asakusa]. C’est peut-être faux. C’est peut-être vrai. On dit qu’ils apparaissent au-devant du Hanayashiki⁸, sur les buttes quelque peu élevées du parc. C’est tout à fait probable et cela n’aurait rien d’étonnant. Il n’y aurait rien de surprenant à dire qu’Asakusa aussi contiendrait désormais en son sein de tels individus. Après tout, la déferlante de déviants sexuels et de banqueroutiers est plutôt un symptôme général. Au regard de la situation actuelle où tout se convertit en argent, ce n’est en rien une histoire singulière. Les *kagema* d’Asakusa... c’est simplement que je ne connais pas [grand-chose à leur sujet].⁹

Bien que lacunaires, les quelques informations que Soeda transmet sont, dirions-nous, représentatives des écrits des commentateurs sociaux sur le sujet. L’anarchiste avertit dès le départ qu’il « n’y connaît rien » et qu’il se garde bien de vouloir en apprendre davantage. Il n’évoque le sujet qu’au travers de rumeurs ou de racontars, tout en restant particulièrement flou

⁸ Il s’agit à l’époque d’une aire de jeu située dans le parc d’Asakusa.

⁹ 「カゲマが出没するといふ。嘘かも知れない。ほんとかも知れない。花屋敷の前の、小高い築山の上に、出るといふ。ありそうなことである。あっても別に不思議ではない。浅草が、さうしたものをも抱擁したからといって、今更驚くことはないのだ。変態性欲者、機能的破産者の波濤は寧ろ、一般的徴候だ。何でも金に換算される今であって見れば、奇態な話ではない。浅草のカゲマ。——ただ私が、よく知らないだけだ。」 SOEDA Azenbô 添田唾蟬坊, *Asakusa teiryûki* 浅草底流記 (Chroniques des bas-fonds d’Asakusa), Tôkyô 東京, Kindai seikatsu-sha 近代生活社, 1930, p. 180.

sur une possible réalité sociale. Soeda ayant été un habitué des bas-fonds d'Asakusa¹⁰, sa référence aux rumeurs ressemble à une esquivé qui nous renseigne sur le tabou social que le sujet devait constituer. Faire sciemment montre de connaissances sur les *kagema* revenait à prendre le risque d'être soi-même taxé de « déviant » ou d'en consommer l'offre. Les *kagema* constituaient sans doute une réalité face à laquelle il valait mieux détourner le regard – expliquant peut-être toute notre difficulté à trouver des documents sur le sujet.

L'explication que donne Soeda de l'existence des *kagema* est double. Cette dualité s'exprime au travers du titre qui reprend le vocabulaire sexologique (*hentai seiyokusha*) et le corps du texte qui s'appuie sur un terme vernaculaire (*kagema*). La première explication est d'ordre psychopathologique. Les *kagema* sont des pervers congénitaux qui se sont *naturellement* tournés vers la prostitution. La seconde explication est quant à elle conjoncturelle, en raison de la crise économique de 1929. Il existait donc deux sortes de *kagema* : des « déviants » congénitaux qui se travestissent et se prostituent en raison de leur *nature* et des « déviants » à cause de la conjoncture économique. Cette explication rejoint le lieu commun du discours sexologique de la distinction entre homosexualité congénitale et homosexualité situationnelle. En outre, pour Soeda, l'émergence du phénomène est concomitante de l'avènement de la société capitaliste qui « convertit tout en argent ». Le travail du sexe travesti s'insère ainsi dans la dialectique marchande de l'offre et de la demande. En prolongement, les *kagema* sont, selon l'anarchiste, le fruit du capitalisme et de la société de consommation.

S'il ne porte pas de regard approfondi, Soeda résume à tout le moins les principaux points discursifs récurrents sur les *kagema* : un discours reposant sur un axiome sexologique, un tabou qui évoque la censure, l'autocensure ou la suspicion morale, une dichotomie entre homosexualité congénitale et situationnelle, la déviance accentuée par la décadence de la société capitaliste.

Le journaliste marxiste Ôya Sôichi est encore moins prolixé sur le sujet, dans un article qu'il consacre à la prostitution illégale (*shishô* 私娼) dans le numéro de mai 1931 de *Chûô kôron*. Sur la dizaine de pages que contient son texte, il n'aborde que furtivement les *kagema* au détour d'une phrase :

J'ai plus encore entendu dire qu'apparaissent fréquemment à Asakusa des individus qui se rapprochent [en apparence] de promeneurs nocturnes : des sortes de *kagema* qui attirent leurs propres clients. J'ai aussi entendu dire que des vagabonds auraient mis en place entre eux, et sans aucun scrupule, un trafic d'humains dans les quartiers démunis, comme

¹⁰ Cf. SILVERBERG, *Erotic, Grotesque, Nonsense*, op. cit., pp. 185-186.

Tomikawamachi, mais il n'est pas dans mes cordes de pouvoir en écrire davantage sur ces sujets.¹¹

Si Ôya s'appuie sur des bruits, il prend encore davantage de distance que Soeda en plaçant la potentielle existence d'une prostitution homosexuelle sur le même plan qu'une rumeur au sujet de la traite d'êtres humains. Au travers de ce procédé, le marxiste insiste surtout sur son incrédulité.

Un autre commentateur est le criminologue Shinbori Tetsugaku 新堀哲岳 (?-?), qui aborde le sujet dans son ouvrage *Mondai no gaitô shônen* 問題の街頭少年 (Les délinquants juvéniles de rue en question, 1936). Tout comme Soeda, il n'y consacre que quelques lignes dans le chapitre « Gaitô shônen no seikatsu 街頭少年の生活 » (Le quotidien des délinquants juvéniles de rue), plus particulièrement dans une section abordant le « commerce de rue » (*gaitô shôbai* 街頭商売). Plus affirmatif que l'anarchiste, Shinbori aborde la présence urbaine des *kagama*, ce qui à ses dires na va pas sans « poser de problèmes » (*komaru* 困る). Reconnaisables à leur travestissement et à leur façon affectée de s'adresser aux hommes qui croisent leur chemin, le criminologue les décrit comme « les présences les plus grotesques et les plus érotiques des recoins sombres des villes » (*tokai no ankokumen ni oite motto mo guro deari, ero dearu sonzai* 都会の暗黒面に於いて最もグロであり、エロである存在)¹². Usant de façon anaphorique de l'expression « on raconte aussi que... » (...*nado to mo iu* ~等とも云う), Shinbori, de la même façon que Soeda ou Ôya, fait reposer son propos sur les rumeurs et les on-dit, insistant sur son propre sentiment d'outrage :

Je dois dire qu'il est particulièrement étonnant aujourd'hui, à l'ère Shôwa, que de telles créatures aussi déviantes et de nature aussi insolite et étrange apparaissent dans les grandes villes.¹³

¹¹ 「そのほか浅草には、自ら客を引くところの夜鷹に近いものや、陰間の類がしきりに出没するし、富川町などの貧民街には、ルンペン相手の思いきって徹底した人肉の市が開かれるそうであるが、そこまで書くことは、僕の筆の耐えうところではない。」 ÔYA Sôichi 大宅壮一, « Shishô no kindaisei Jidai tanpô (2) 私娼の近代性 時代探訪 (2) » (La modernité de la prostitution illégale. Reportage de notre époque n° 2), *Chûhô kôron*, vol. 46, n° 5, 1931, p. 219.

¹² SHINBORI Tetsugaku 新堀哲岳, *Mondai no gaitô shônen* 問題の街頭少年 (Les délinquants juvéniles de rue en question), Tôkyô 東京, Shôkasha 章華社, 1936, p. 30.

¹³ 「昭和の今日、斯くの如き変態的な猟奇中の猟奇が、大都会に存在して居る事は実に意外のことと云わねばならない」 *Ibid.*, p. 31.

Shinbori termine son texte en disant que la question des *kagama* mérite des « recherches spécifiques » (*tokushu kenkyû* 特殊研究) et approfondies, auxquelles il ne semble néanmoins pas prêt à se consacrer.

L'historien de l'art Andô Kôsei 安藤更生 (1900-1970) est lui aussi un des commentateurs sociaux à mentionner les *kagama*. Au même titre que Soeda et Shinbori, il ne leur consacre pas plus d'une page, intitulée « Ayashii otoko tachi no mure 怪しい男たちの群 » (Des groupes d'hommes suspicieux), dans le chapitre « Ginza no kurasa 銀座の暗さ » (Les ténèbres de Ginza) de son ouvrage *Ginza saiken* 銀座細見 (Précis sur Ginza, 1931). Andô est cependant bien plus catégorique sur l'existence du phénomène. À ses dires, les *kagama* ne sont « pas du tout une relique du passé » (*kesshite mukashi no koto dewa nai* 決して昔のことではない), car cette sorte d'hommes « se retrouve partout à Tôkyô » (*Tôkyô zenshi ni iru* 東京全市にいる), plus particulièrement sur les bords des étangs du parc de Hibiya, sur les bancs derrière le temple dédié à la divinité Kannon dans le parc d'Asakusa, et même jusque dans le quartier de Ginza¹⁴. Comme ses homologues, Andô introduit le propos en se référant aux rumeurs qu'il a entendues, se dédouanant d'un quelconque intérêt personnel pour le sujet. Il rapporte néanmoins comme suit sa rencontre fortuite avec quelques spécimens de Ginza :

Ce sont des hommes. Des hommes qui font froid dans le dos. En général, ils portent des kimonos et des *geta*¹⁵ destinés pour le beau temps. Ils marchent à pas de pigeon et s'agitent comme des femmes. Les entendre parler revient à en écouter une. Ils utilisent des fins de phrases féminines, disant des choses telles que « *Ara iya da wa* » [Oh, c'est dégoûtant !]. C'est assez surprenant, d'autant plus qu'il s'agit d'hommes d'une trentaine d'années à la barbe épaisse.¹⁶

S'il insiste sur l'étrangeté de ce spectacle, Andô pense cependant que les *kagama* constituent des éléments spécifiques du « modernisme » japonais, au regard de leur investissement du quartier de Ginza (temple du capitalisme et espace d'expression *ero-guro-nansensu*). L'historien nous apprend ainsi que la curiosité que déclenchait ces « créatures » était telle que les célébrités les plus populaires de l'époque allaient même jusqu'à « arpenter [les rues de

¹⁴ ANDÔ Kôsei 安藤更生, *Ginza saiken* 銀座細見 (Précis sur Ginza), Tôkyô 東京, Chûkô bunko 中公文庫, 1971 (1931), p. 211.

¹⁵ Les *geta* sont des socques de bois avec des lanières en forme de V.

¹⁶ 「男である。気味の悪い男である。たいがい和服で日和下駄を履いている。歩き方は内歩で、しゃなりしゃなりと女のような姿態をする。口をきくの聞いていると女のようなだ。「あらいやだわ」とか何とかやっている。それが三十過ぎた髯の濃い男だから驚く。」 ANDÔ, *Ginza saiken*, *op. cit.*, p. 211. Extrait également cité dans FURUKAWA, « *Sekushuariti no hen.yô* », *op. cit.*, p. 36 ; FURUKAWA, « *The Changing Nature of Sexuality* », *op. cit.*, p. 106.

Ginza] à la recherche de ce rare *ryôki* » (*chin na ryôki ni aruki mawatte iru* 珍な猟奇に歩き廻っている)¹⁷. De l'avis d'Andô, l'émergence de ces *kagama* n'est qu'une des nombreuses conséquences de la « grande mode *ero* » (*ero dairyûkô* エロ大流行) qui avait cours dans le quartier¹⁸.

De leur côté, les romanciers Hamao Shirô et Yoshiyuki Eisuke 吉行エイスケ (1906-1940) abordent également avec distance les *kagama*, rapportant eux aussi des informations tirées de « sujets de conversation » et « d'étranges rumeurs » (*hen na uwasa* 変なうわさ)¹⁹. Leurs procédés narratifs reposent sur des expressions telles que « on raconte que... » (...*to iu no da* ~と云うのだ), « j'ai ouï-dire que... » (...*sô da* ~そうだ), « il semble que... » (...*rashii* ~らしい)²⁰. Encore une fois, les faits rapportés se caractérisent par leur évanescence et sont de l'ordre du non-dit. Les actes sexuels, par exemple, ne sont mentionnés que de façon détournée : les *kagama* emmènent leurs clients dans leur « repaire » (*sôkutsu* 巢窟) où ils passent leurs nuits à « faire de bien étranges rêves » (*fushigi na yume o mita* 不思議な夢を見た)²¹. Plus particulièrement, les *kagama* de Yoshiyuki s'apparentent à « des hommes travestis en femme qui portent des kimonos en crêpe écarlate à longues manches » (*hi-chirimen no nagasode o kita josô no otoko* 緋縮緬の長袖を着た女装の男) et « des perruques coiffées à la façon du *shimada* » (*shimada no katsura o tsuketa* 島田のかつらをつけた). Ils apparaissent dans les environs de Hibiya et constituent un « singulier sujet de conversation à la mode » (*ryûkô suru kimyô na hanashi* 流行する奇妙な話し)²². Toutefois, à la différence d'Andô Kôsei, Yoshiyuki n'impute pas l'apparition des *kagama* de Ginza à l'hédonisme ambiant : « il ne s'agit pas d'érotisme ! » (*erochishizumu de mo nai no da* エロチシズムでもないのだ), argue-t-il. Ce phénomène provient plutôt de la « récession » (*fukeiki* 不景気) et de la « politique d'austérité » (*kinshuku seisaku* 緊縮政策) mise en place par le gouvernement depuis la crise économique de 1929. Les causes proviennent donc moins de « désirs sexuels déviants » que de

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ HAMAŌ, « Dôseiai kô », *op. cit.*, p. 141 ; YOSHIYUKI Eisuke 吉行エイスケ, « Kyôraku hyakkaten 享楽百貨店 » (Le grand-magasin hédoniste), dans YOSHIYUKI Eisuke 吉行エイスケ, *Modan Tokio enbukyoku – Shinkô geijutsu-ha sakka jûni nin* モダンTokio 円舞曲——新興芸術派作家十二人 (La valse du Tokyo *modan*. Douze écrivains de l'école de l'art nouveau), Tôkyô 東京, Shun.yôdô 春陽堂, 1930, p. 225.

²⁰ YOSHIYUKI, « Kyôraku hyakkaten », *op. cit.*, pp. 187-188.

²¹ *Ibid.*, p. 187.

²² *Ibid.*

nécessités économiques, mais cela ne reste que « l'interprétation d'un auteur » (*sakusha no kangae* 作者の考え)²³.

Silence de la presse et écrits de commentateurs sociaux fragmentaires : les sources modernes expriment de prime abord le tabou que constituaient les *kagama* modernes. Si, malgré tout, ces derniers ont fait l'objet de quelques observations, les informations à leur sujet ne sont restituées que par bribes et reposent essentiellement sur des rumeurs. Nous supposons que le sujet était sans doute bien trop scabreux pour figurer au sein d'écrits généraux sur l'ensemble de la société ou sur la culture urbaine moderne. À cet égard, pour les commentateurs, les *kagama* devaient faire l'objet d'une étude approfondie par des *spécialistes*. Mais de quels « spécialistes » parle-t-on ? Quels supports ces derniers ont-ils utilisés ? Dans quelles circonstances ? Destinés à quel lectorat ? Peut-être en allait-il autrement dans les publications *ero-guro-nansensu* plus confidentielles ou spécialisées dans les sujets criminologiques.

II. LES « NOUVEAUX KAGEMA » DES REVUES CRIMINOLOGIQUES

Les revues criminologiques se montrent bien plus prolixes au sujet des *kagama*, plus particulièrement celles publiées sous l'égide de l'éditorialiste Tanaka Naoki 田中直樹 (1901-?) – au sujet duquel nous ne disposons que de très peu d'informations – à l'instar de *Hanzai kagaku* 犯罪科学 (Science criminelle), *Hanzai kôron* 犯罪公論 (La revue criminelle) et *Hanzai jitsuwa* 犯罪実話 (Vraies histoires criminelles)²⁴. Le nombre de ces sources reste toutefois à relativiser. Il s'agit surtout de revues *ero-guro-nansensu* spécialisées en criminologie et publiées mensuellement entre 1931 et 1933, un type de support et un temps quantitativement réduits en comparaison des publications consacrées aux mœurs prémodernes.

Les revues criminologiques de Tanaka Naoki s'inscrivent plus généralement dans le phénomène éditorial des « revues de masses » (*taishû zasshi* 大衆雑誌) de l'entre-deux-guerres,

²³ *Ibid.*, pp. 188-189, 190.

²⁴ BABA Nobuhiko 馬場伸彦, « 'Toshino jidai' o kakenuketa zasshi *Hanzai kagaku* no yakuwai "都市の時代" を駆け抜けた雑誌『犯罪科学』の役割 » (Le rôle de la revue *Hanzai kagaku* à « l'ère urbaine »), dans *Hanzai kagaku (bessatsu 1)* 犯罪科学 (別冊 1) (*Science criminelle*: numéro supplémentaire 1), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2008, pp. 7-8.

et de ce fait, s'insèrent dans la compétition marchande entre médias à support papier, entraînant souvent une forme de sensationnalisme des sujets abordés. Ces revues se concentraient sur les sujets à la dernière mode perçus au prisme de disciplines (pseudo-)scientifiques, comme la psychologie, la sexologie, la médecine légale ou l'investigation policière. Les thèmes étaient en écho avec la tendance *ero-guro-nansensu* et la vogue du *ryôki*²⁵, les plaçant dans la continuité directe des revues de sexologie populaire des années 1920²⁶. Comme le stipule Tanaka Naoki lui-même dans un éditorial de *Hanzai kagaku*, l'objectif de ces magazines consistait à « passer au scalpel la part obscure du passé et du présent » (*kako to genzai no ankokumen ni mesu o futte* 過去と現在の暗黒面にメスを振って) de la société urbaine du Japon moderne²⁷. Ce type de revues répondait parfaitement aux exigences d'une nouvelle couche de lecteurs, pour la plupart issus des classes moyennes émergentes, et cherchait à éveiller sa curiosité scientifique tout en satisfaisant son désir de divertissement. Si nous ne disposons pas de leurs chiffres de vente, elles ont probablement rencontré un certain succès auprès des classes urbaines moyennes et supérieures²⁸. Selon Baba Nobuhiko, les revues criminologiques agissaient comme les miroirs de leur époque : elles reflétaient « l'inconscient des masses » (*taishû no muishiki* 大衆の無意識) et constituent ainsi de précieux documents pour les historiens des mentalités²⁹.

1. L'AVENEMENT D'UN SUJET MEDIATIQUE SENSATIONNALISTE

Le phénomène médiatique des *kagema* a démarré à proprement parler en juin 1930, au moment de la publication du numéro inaugural de *Hanzai kagaku*. À cette occasion, Tanaka Naoki y consacre un court éditorial à l'attention des lecteurs dans lequel il promet dans le prochain numéro un article exclusif consacré aux groupes de « nouveaux *kagema* » (*shin-kagema* 新陰間) – première mention de cette expression dans la presse – qui peuplent les recoins sombres de Tôkyô à la nuit tombée. Le ton se veut sensationnaliste, portant à la lumière une réalité scandaleuse décrite comme une composante de la modernité et du capitalisme :

²⁵ KANNO, *Hentai no jidai*, *op. cit.*, p. 104 ; BABA, « 'Toshi no jidai' o kakenuketa zasshi *Hanzai kagaku* no yakuwari », *op. cit.*, p. 13.

²⁶ BABA, « 'Toshi no jidai' o kakenuketa zasshi *Hanzai kagaku* no yakuwari », *op. cit.*, p. 9 ; FURUKAWA, « Ren. ai to seiyoku no daisan teikoku », *op. cit.*, pp. 117-118.

²⁷ Cité dans BABA, « 'Toshi no jidai' o kakenuketa zasshi *Hanzai kagaku* no yakuwari », *op. cit.*, p. 9.

²⁸ *Ibid.*, p. 14.

²⁹ *Ibid.*, p. 7.

La question contemporaine du *nanshoku* ne se limite pas seulement aux documents anciens ou à l'Allemagne [...]. La véritable nature des groupes de nouveaux *kagama* de Tôkyô [...] se révèle désormais clairement devant nos yeux. Notre comité de rédaction, en se trouvant face à une telle réalité, mène avec précision et constance des recherches approfondies [...]. Chers lecteurs, attendez donc le deuxième numéro de *Science criminelle* !³⁰

L'on constate le suspense savamment orchestré par la revue, qui promet la divulgation de révélations choquantes, tout en insistant sur le caractère scientifiquement fondé de son investigation.

Hanzai kagaku n'aura pas menti. Elle publie dans son numéro de juillet 1930 l'article « Shin Tôkyô kagama dan 新東京陰間團 » (Les groupes de nouveaux *kagama* à Tôkyô), de la plume d'un certain Mimura Tokuzô 三村徳蔵 (?-?), journaliste d'investigation sur lequel nous ne disposons presque d'aucune d'information, si ce n'est qu'il a consacré deux autres écrits sur ce sujet – nous y reviendrons. Le ton de l'article brille là encore par son sensationnalisme, notamment son introduction racoleuse :

Si je vous disais que se trouve dans les recoins obscurs de notre société une « auberge de *kagama* » disposant de plusieurs dizaines de *kagama* qui a ouvert en toute impunité ses portes, vous auriez sans doute, lecteurs, du mal à me croire.³¹

Mimura est formel : les *kagama* sont bel et bien une réalité du Tôkyô interlope. Si ceux-là symbolisaient à l'origine la décadence d'Edo, affirme le journaliste, ils n'ont pour autant pas complètement été remplacés par les serveuses des cafés et les danseuses des *dance halls* : ils sont demeurés une réalité parmi les divers « désirs sexuels déviants » de la société hédoniste de l'entre-deux-guerres³².

L'article de Mimura prend la forme d'un dialogue entre deux personnages : A, personnification du journaliste qui a enquêté sur les *kagama*, et B, interlocuteur tout d'abord incrédule, qui ne cache plus son intérêt au fur et à mesure du texte. Selon A, les *kagama* se regroupent partout, dans chaque espace de pénombre disponible à la nuit tombée, attendant leurs clients assis sur les bancs des parcs. Et si B n'a jamais eu l'occasion d'en croiser, c'est

³⁰ 「今や男色の問題は、往昔の文献や独逸だけのものではなく、(中略) 新東京陰間團の正体は今や眼前に暴露されんとす。吾社はこの事実直面して、(中略) 着実に正確に探求せしめつつある。読者諸氏よ、刮目して「犯罪科学」第二号を待たれよ！」 TANAKA Naoki 田中直樹, « Shin-kagama dan arawaru ! 新陰間團現わる ! (Apparition d'un groupe de nouveaux *kagama* !) », *Hanzai kagaku*, vol. 1, n° 1, juin 1930, p. 61.

³¹ 「現在のこの社会の陰に、数十名の陰間を擁して、堂々と営業しつつある陰間宿が XXXX と云ったら、読者は、容易に信ずることが出来ないかも知れぬ。」 MIMURA Tokuzô 三村徳蔵, « Shin Tôkyô kagama dan 新東京陰間團 » (Les groupes de nouveaux *kagama* à Tôkyô), *Hanzai kagaku*, vol. 1, n° 2, 1930, p. 127.

³² *Ibid.*

qu'ils sont plus discrets que les prostituées. En outre, A explique qu'il existe deux circonstances qui conduisent à devenir *kagama* : soit des « difficultés de vie », soit un « désir sexuel déviant » congénital. Dans les deux cas, la pratique répétée du sexe tarifé conduit à « engendrer » (*yûhatsu* 誘発) un « caractère déviant » (*hentaisei* 変態性)³³. Cette conception repose sur la distinction sexologique entre homosexualité congénitale et acquise, tout en reprenant également les stéréotypes des représentations de la prostitution féminine³⁴. La force du propos de Mimura réside surtout dans les informations obtenues à partir d'entretiens avec plusieurs *kagama* – nous y reviendrons là encore.

À la suite de cet article, d'autres revues vont elles aussi publier leurs propres investigations. Près d'un an plus tard, la revue criminologique *Hogo jihô* 保護時報 (Bulletin de la protection) propose à son tour une enquête sur les *kagama* de Tôkyô dans un article en deux parties publié dans ses numéros de mai et juin 1931³⁵. Cette enquête, effectuée par Asakura Kôzô 朝倉耕三 (?-?) – encore une fois un journaliste d'investigation sur lequel nous ne disposons d'aucune information – s'appuie cette fois-ci sur un entretien avec un homme qui s'est prostitué pendant près de deux ans³⁶. Il ne fait nul doute pour Asakura que le phénomène de la prostitution masculine s'inscrivait de plein fouet dans l'*ero-guro-nansensu* alors en plein essor³⁷.

Un nouvel article paraît dans le numéro de mai 1932 de la revue *Hanzai kôron*, intitulé « *Otoko ni kobi o uru otoko* 男に媚を売る男 » (Les hommes qui vendent leurs charmes auprès d'autres hommes) et présentant le milieu de la prostitution masculine à Ôsaka³⁸. Nous ne disposons d'aucune information sur son auteur, Morino Tetsuzô 森野辰三 (?-?). Nous supposons qu'il s'agit d'un journaliste d'investigation dépêché par la revue qui aurait signé son

³³ *Ibid.*, p. 129.

³⁴ Les représentations des travailleuses du sexe durant la période moderne se caractérisent par leur ambivalence en fonction qu'il s'agisse de prostitution licenciée ou illégale. Celles qui faisaient partie du système de prostitution publique étaient souvent perçues comme les « victimes passives » de la misère sociale qui, par piété filiale, se prostituaient pour aider financièrement leur famille. Elles étaient par la suite réhabilitées auprès des leurs. Le désir sexuel féminin était dans ce cas complètement nié. En revanche, les prostituées illégales étaient décrites comme des femmes de mauvaise vie, à l'appétit sexuel anormal, se laissant aller à la paresse et possédant une tendance au crime et à la frivolité. Elles étaient fustigées pour leur absence du sens de devoir familial, leur activité étant envisagée comme un choix personnel de vie. GARON, *Molding Japanese Minds*, *op. cit.*, pp. 94-95, 102.

³⁵ ASAKURA Kôzô 朝倉耕三, « *Aru ikken no hanashi* 或る陰間の話 » (Un discours sur les *ikken*), *Hogo jihô* 保護時報 (Bulletin de la protection), vol. 15, n° 5, 1931, pp. 67-72 ; ASAKURA Kôzô 朝倉耕三, « *Aru ikken no hanashi* 或る陰間の話 » (Un discours sur les *ikken*), *Hogo jihô*, vol. 15, n° 6, 1931, pp. 77-82. Le terme « *ikken* » est ici la prononciation donnée par Asakura des idéogrammes de *kagama*. Cette prononciation renvoie à un détournement effectué par les travailleurs du sexe travestis eux-mêmes. Pour plus de détails, cf. Chapitre 6 *infra* ce mémoire de thèse.

³⁶ *Ibid.*, p. 67.

³⁷ *Ibid.*, p. 68.

³⁸ MORINO, « *Otoko ni kobi o uru otoko* », *op. cit.*, pp. 217-220.

texte d'un nom de plume. Comme dans le cas de l'article de Mimura, celui-ci dit restituer une enquête menée dans les espaces interlopes d'Ôsaka, tout en citant des témoignages recueillis tant auprès de *kagama* que de policiers de la surveillance des mœurs. Reprenant le même procédé d'accroche que « Shin Tôkyô kagama dan », Morino s'adresse directement à ses lecteurs, supposant qu'ils croiront difficilement les informations qu'il présente. Le journaliste rapporte sa promenade entre les bars et les cafés aux écriteaux criards de Dôtonbori (le plus célèbre quartier de divertissements d'Ôsaka), alors qu'il est interpellé par une « voix séductrice et feinte » (*namamekashii tsukurigoe* 艶めかしい作り声) :

Je découvrais un homme d'âge moyen, les cheveux gominés à la brillantine et coiffés en arrière avec les favoris le plus long possible, le visage entièrement poudré de blanc, les lèvres colorées d'un rouge à lèvres occidental, revêtant un kimono de soie ou de brocart aux motifs féminins tape à l'œil, portant un *shamisen* à l'envers, à la silhouette étrange, et me souriant.³⁹

Et Morino d'ajouter que son « air affecté » (*iyami na sugata* 厭味な姿) ne pouvait « que donner la nausée » (*hakike o moyoosazuni wa irarenai* 吐気を催さずにはいられない). En outre, l'article se distingue de celui de Mimura en établissant une dichotomie entre *kagama* ne reposant plus sur la différence entre « déviance congénitale » et circonstances économiques, mais sur la distinction entre *kagama* artistes et *kagama* couturiers (nous y reviendrons de façon détaillée dans le Chapitre 6) : seule l'explication congénitale est ici prise en compte.

Enfin, la dernière enquête a été effectuée par Hirai Sôta 平井蒼汰 (1900-1971), journaliste et auteur de la période moderne, ainsi que frère cadet du célèbre romancier Edogawa Ranpo 江戸川乱歩 (1894-1965). Intitulée « Ôsaka no danshō-gai 大阪の男娼街 » (Le quartier des travailleurs du sexe d'Ôsaka), elle a été publiée dans le numéro de juillet 1932 de *Hanzai jitsuwa*⁴⁰. Hirai n'en était pas à son premier coup d'essai : il avait au préalable publié un article décrivant le monde interlope de la prostitution à Ôsaka dans le numéro de juillet 1930 de *Hanzai kôron*⁴¹. S'il consacre la majeure partie de son écrit à la prostitution illégale féminine, il y dédie un court passage aux *kagama* du quartier de Kamagasaki :

³⁹ 「髪のを水々しく油で光らせてオールバックにし、もっとも揉み上げだけは出来るだけ長く延ばして、顔へはべったり白粉をつけ、唇は洋紅で染め、人絹か錦紗か、いづれにしても派手な女の柄の着物をぞろりと着て、三味線を逆さまに抱へて、いやに身體にしなをつけて笑って見せる中年の男を見出すであろう。」 *Ibid.*, p. 217.

⁴⁰ HIRAI Sôta 平井蒼汰, « Ôsaka no danshō-gai 大阪の男娼街 » (Le quartier des travailleurs du sexe d'Ôsaka), *Hanzai jitsuwa* 犯罪実話 (Vraies histoires criminelles), vol. 1, n° 7, 1932, pp. 232-239.

⁴¹ HIRAI Sôta 平井蒼汰, « Ôsaka senshō shi 大阪賤娼誌 » (Dossier sur la vile prostitution à Ôsaka), *Hanzai kagaku*, vol. 1, n° 7, 1930, pp. 135-141.

Si par hasard il vous arrivait de vous promener sur la chaussée en asphalte des rues de Sumiyoshi la nuit entre dix heures du soir et deux heures du matin, vous pourriez véritablement voir de vos propres yeux les silhouettes des prostitués masculins sous les poteaux télégraphiques aux entrées des ruelles, aux corps sveltes, les bras croisés sur les flancs de leurs kimonos bleu marine aux motifs blancs, qui vous alpaguent, contrefaisant leur voix de jeune homme de la façon la plus sinistre qui soit : « Tu as un moment, mon mignon ? ». ⁴²

L'article de 1932, lui, est tout entier consacré à la prostitution masculine. Là encore, son ton est sensationnaliste :

Des groupes modernes de banqueroutiers au tempérament pervers que l'on nomme « *danshō* » ou « *kagama* », vestiges de la période d'Edo, maintiennent toujours leurs existences grotesques [dans notre société]. Et si, ici et maintenant, nous tentions de frapper [aux portes] de leurs tanières ? ⁴³

Après une longue introduction sur les divers quartiers de divertissements d'Ôsaka, Hirai présente une étude de terrain qui s'appuie tant sur ses observations que sur des entretiens avec plus d'une vingtaine de travailleurs du sexe, nous affirme-t-il ⁴⁴. Selon lui, il serait même probable que certains clients ne se doutent pas qu'ils fréquentent des *kagama*. Le travestissement figure pour l'auteur un ingénieux stratagème pour les travailleurs du sexe afin de s'assurer un meilleur revenu. En outre, beaucoup d'entre eux sont, selon lui, inconscients de leur propre déviance, les circonstances de la vie ayant fait qu'ils en sont venus à se prostituer et à se travestir, car « les invertis sexuels et le travestissement ont un lien inévitable » (*tōsakusei seikakusha to josō wa hitsuzenteki na kankei ga aru* 倒錯性性格者と女装は必然的な関係がある) ⁴⁵. Contrairement à Morino, donc, pour Hirai, ce sont avant tout les conjonctures économiques difficiles qui servent de révélation des « déviances » enfouies.

Chacune des enquêtes sur les *kagama* que nous avons présentée a été publiée dans une revue criminologique. Ce type de support apparaît ainsi comme l'espace discursif considéré à l'époque comme le plus approprié pour aborder le sujet. À la différence des discours des commentateurs sociaux, les divers contributeurs aux revues criminologiques ne dissimulent pas

⁴² 「彼等男娼の姿は、夜十時過ぎから午前二時の深夜に掛けて、住吉街道のアスファルト舗道を漫步するならば、露路の入り口の電柱にほっそりとした身体をもたらせ、紺緋の着物の脇の下から両手を胸に差し入れた青年の口から、「ちょっとちょっと兄さん」とこの上もなく気味悪い作り聲が投げ掛けられる実際に直面することによって見られるであろう。」 *Ibid.*, p. 141.

⁴³ 「男娼、陰間、等の名て呼ばれている近代倒錯性格破産者の群、江戸時代の名残をとどめて、それらは尚そのグロテスクな存在を保っている。今ここに大阪にあるそれらの巢を叩いてみれば。」 HIRAI, « Ôsaka no danshō-gai », *op. cit.*, p. 232.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 239.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 239.

leur intérêt pour les *kagema* – bien qu’ils prennent souvent des noms de plume. En outre, leur méthodologie reposant selon leurs dires sur des entretiens et des observations directes, ils nous offrent une matière écrite plus importante en quantité et plus fournie en détails. Cependant, l’explication du phénomène diffère d’un auteur à un autre, montrant les tensions à l’œuvre dans l’établissement des catégories sexuelles.

Malgré tout, et bien que contenant de nombreuses informations et de menus détails indispensables afin d’apporter du relief à notre étude, ces écrits se caractérisent également par leur caractère fragmentaire en raison de la censure dont ils ont fait l’objet. Certains mots ou parties de phrases ont régulièrement été remplacés par des croix, quand ce ne sont pas des paragraphes entiers qui ont été supprimés, rendant par moment hermétique leur compréhension. Le discours sur les *kagema* se caractérise en définitive, de façon contradictoire, tant par le sensationnalisme que par le tabou.

2. TROUBLE DANS LA DEFINITION : LES « NOUVEAUX KAGEMA » COMME SOURCE DE TENSIONS CATEGORIELLES

Devenus sujets de curiosité pour les revues criminologiques, les « nouveaux *kagema* » ont néanmoins souffert de représentations traversées de contradictions et sujettes à des ambiguïtés définitionnelles récurrentes. Cette figure du « désir sexuel déviant » personnifie de façon éloquente la construction encore balbutiante des catégories de genre et des conduites sexuelles d’un Japon moderne naviguant entre les sédiments culturels de son passé et les vagues successives des transferts culturels venus d’Occident.

✚ « Kagema », « tante » ou « sexe intermédiaire » ?

Mimura lui-même aborde à nouveau le sujet des « nouveaux *kagema* » dans un article paru dans le numéro de juin 1931, à l’occasion de sa rencontre avec Magnus Hirschfeld, alors en voyage au Japon. Le médecin allemand ayant eu vent de l’article du journaliste, il aurait demandé à Tanaka Naoki, alors éditeur de *Hanzai kagaku*, de l’introduire auprès de Mimura afin que ce dernier lui présente directement le monde de la prostitution masculine tokyoïte. La rencontre a eu lieu le 18 avril 1931, aux environs de huit heures du soir, entre Hirschfeld,

Mimura, Tanaka Naoki, ainsi qu'un professeur japonais dont le nom n'est pas restitué. Après avoir initié le médecin allemand aux estampes homoérotiques prémodernes, Mimura propose à son prestigieux invité de l'emmener à la rencontre des *kagama* du parc d'Asakusa. Bien qu'ayant arpenté ses allées en long et en large, le petit groupe d'intellectuels se retrouve bredouille. La nuit est froide et pluvieuse. Hirschfeld est à cette époque un vieil homme de près de soixante-dix ans. Mimura décide de tenter sa chance seul et finit par rencontrer un « svelte jeune homme de près d'une vingtaine d'années qui avait joliment séparé ses cheveux par une raie, portant un manteau en soie et tenant dans sa main une ombrelle ordinaire en papier huilé tout en étant plongé dans ses rêveries »⁴⁶. Le journaliste lui propose d'aller prendre un thé et de le rétribuer s'il accepte de rencontrer un illustre étranger et de répondre à ses questions. Mais alors qu'ils arrivent au lieu du rendez-vous, il constate que Hirschfeld, fatigué, était entre-temps retourné à son hôtel. La rencontre n'a finalement pas lieu⁴⁷.

À la lecture des articles de Hanabusa et de Mimura, nous avons été frappé par le manque de définition ou de descriptions claires des « nouveaux *kagama* », notamment pour ce qui concerne leur travestissement. Dès son premier écrit, Mimura n'en dit que peu sur le sujet :

Ce dénommé Yatchan était un des jeunes hommes sur lesquels j'ai enquêté cette année. [...] Il avait un visage qu'on peut placer dans la catégorie des « beaux jeunes hommes » [*bishônen*]. Il avait joliment séparé ses cheveux par une raie, s'était légèrement poudré le visage et mis du rouge à lèvres. [...] Nous sommes allés boire un café. En le regardant sous une lumière vive, je n'avais pas remarqué qu'il s'était maquillé, à moins d'y être attentif. Alors que je l'ai félicité sur l'habileté de son maquillage, il m'a répondu : « Oh, vous avez remarqué », l'air heureux, et m'a envoyé une œillade, exactement comme une femme qui aurait été félicitée par son mari pour la qualité de son maquillage.⁴⁸

Hormis les références au maquillage et aux manières féminines, rien ne nous est signifié quant un travestissement complet en femme. Asakura Kôzô est de son côté bien moins ambigu sur le sujet lorsqu'il rapporte les propos d'un travailleur du sexe :

⁴⁶ 「髪をきれいに分けた、痩せ型の、二十歳前後の青年が、モデルの外套を着、手に番傘を持って、物思ひに沈んだ」 MIMURA Tokuzô 三村徳蔵, « Aru kagama no ichi shitai. Hirusuferudo hakushi o annai shite aru 陰間の一姿態 ヒルシュフェルド博士を案内して » (L'allure d'un *kagama*. En guidant le Dr Hirschfeld), *Hanzai kagaku*, vol. 2, n° 6, 1931, p. 223.

⁴⁷ Gregory Pflugfelder mentionne cet épisode, qu'il décrit comme « le plus étrange dans les annales des échanges euro-japonais en sexologie ». Il constate également que cette expérience n'a pas été rapportée par Hirschfeld dans son récit de voyage publié en 1935. PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, pp. 223, 235.

⁴⁸ 「その安っちゃんといふのは、今年検査の若者だが、(中略) ちょっと美少年の部類に入れてもいい容顔をしているが、きれいに頭髪を分けて、薄く白粉や口紅をつけている。(略) 一緒にコーヒを飲みに入って、明るい灯の下で見たって、よっぽど注意しないとお化粧をしているのが分からないのだ。そして、『安っちゃん、君はお化粧が巧いね』ってほめてやると、『さう、お分かるになりました？』って嬉しさうに秋波を送るのだ。丁度、情夫からお化粧の巧いのをほめられた女のやうにね」 MIMURA, « Shin Tôkyô kagama dan », *op. cit.*, p. 127.

Il y en a bien qui [parmi les travailleurs du sexe] se travestissent en femme. Mais comme ceux-là sont considérés comme des rebutis [*hanemono*] et sont mis à l'écart, nous n'avons pas de contacts avec eux.⁴⁹

Dans ces cas-là, le terme « *kagama* » renvoie moins à la pratique du travestissement qu'à celle du sexe tarifé, assorti d'une féminisation limitée au maquillage ou à quelques accessoires de mode.

Dans son second article, Mimura évoque un « jeune homme » (*seinen* 青年) au « visage soigné » et à la façon féminine de s'exprimer, comme l'atteste l'emploi du pronom de la première personne du singulier « *atashi* あたし », de l'interjection « *ara* あら », de l'expression « *iya yo* いやよ », ou encore des particules finales « *wa* わ » ou « *no* の ». Nombreuses sont les références qui pointent l'effémination du « jeune homme » : il « appuie ses doigts sur ses tempes, exactement comme une femme qui aurait la migraine » (*komekami o yubi de oete, marude onna no tôtsûyami ga suru yô na yôsu* こめかみを指で押へて、まるで女の頭痛病みがするような様子), il a des « expressions en tout point féminines » (*sukkari onnarashii hyôjô* すっかり女らしい表情) et adopte une « posture molle de femme » (*gunya gunya onna no yô ni shitai* ぐにゃぐにゃ女のように姿態)⁵⁰. Le journaliste est à ce propos formel : « je ne pouvais pas me tromper, ce jeune homme était un [*kagama*] » (*Boku wa mô machigai naku, kono seinen ga X [kagama] no hitori dearu* 僕はもう間違ひなく、この青年が X の一人である), déclare-t-il⁵¹. Pourtant, aucune mention d'un travestissement en femme n'est faite.

De son côté, Hanabusa Shirô perçoit les « nouveaux *kagama* » de Mimura comme des « efféminés » (*effeminisuto* エッフエミニスト). Selon lui, l'effémination ne requiert pas d'entraînement : elle provient de causes psychologiques et physiologiques congénitales, et demeure l'apanage des « pervers nés féminins » (*umaretsuki joseiteki ni dekita henshitsu* 生まれつき女性的にできた変質者)⁵². Hanabusa ne cesse de se référer aux théories de Krafft-

⁴⁹ 「女装した奴があるにはありますが之はハネモノと云って仲間外れにされてますから交際はしません。」 ASAKURA, « *Aru ikken no hanashi* », *op. cit.*, p. 82.

⁵⁰ MIMURA, « *Aru kagama no ichi shitai* », *op. cit.*, p. 224.

⁵¹ *Ibid.* (Le terme « *kagama* » est censuré dans le texte, remplacé par une croix).

⁵² HANABUSA Shirô 花房四郎, « *Petchi ruiza sono ta* ペッチルイザその他 » (Les petits jésus et bien d'autres...), *Hanzai kagaku*, vol. 1, n° 7, 1930, p. 78. L'expression « *petchi ruiza* » pour la traduction du titre nous a posé quelques difficultés. Évoquant dans son écrit les milieux homosexuels interlopes de Paris, il nous a semblé que Hanabusa fait ici référence à l'expression française vernaculaire « petit jésus », qui désignait dans les milieux populaires parisiens de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles un adolescent ou un jeune homme homosexuel s'adonnant au sexe tarifé. Nous pensons ainsi que Hanabusa aurait mal retranscrit en prononciation japonaise la graphie du mot « jésus ». Pour plus de détails sur les « petits jésus », cf. REVENIN, *Homosexualité et prostitution masculine à Paris*, *op. cit.* ; TAMAGNE, *Histoire de l'homosexualité en Europe*, *op. cit.*

Ebing, auxquelles il joint quelques passages autobiographiques d'Ulrichs, lorsque ce dernier confesse sa féminité congénitale, s'appuyant ainsi tant sur les théories de l'*inversion sexuelle* que sur celles de l'*uranisme*. En outre, le Japonais contrevient au cliché de la criminalité que la presse quotidienne avait alimenté. Pour lui, « il est extrêmement rare que les efféminés commettent des crimes de leur plein gré »⁵³, car leur féminité congénitale les rend moins prompts à commettre des délits. Mais là encore, aucune mention explicite du travestissement.

Cette conception partagée des *kagama* par Mimura et Hanabusa se rapproche plutôt, à notre sens, des descriptions faites à la même époque de la « tante »⁵⁴ parisienne ou de la « *fairy* » (ou « *pansy* ») newyorkaise. Ces profils personnifiaient avec éclat la représentation dominante de l'*inversion sexuelle* chez les sujets masculins. Contrevenant aux normes de genre, les « tantes » se caractérisaient par une allure en apparence masculine – puisqu'ils n'étaient pas travestis en femme – sur laquelle se superposait une façon de s'exprimer, de se mouvoir et de s'autodéterminer qui rappelaient celles des femmes. Ils avaient d'ailleurs souvent recours au maquillage, ce qui leur valait de nombreux quolibets de la part des commentateurs sociaux. Les « tantes » éprouvaient également un désir érotique pour les hommes et adoptaient le rôle sexuel présumé des femmes. À mi-chemin entre le masculin et le féminin, ces figures personnifiaient un « troisième sexe » ou un « sexe intermédiaire », tout en modélisant une icône identitaire pour les garçons et les hommes ayant l'intuition de leur différence sexuelle et sexuée⁵⁵. Or, le modèle du « sexe intermédiaire » renvoie aux théories sexologiques de Magnus Hirschfeld, vis-à-vis duquel Mimura ne cache pas son admiration. Il semble que le journaliste ait repris à son compte le modèle du sexologue allemand afin de prouver l'existence de « tantes » autochtones, une catégorie sexologique qu'il dénomme « *kagama* ».

Pourtant, le choix de ce terme ancien n'est pas évident. La langue japonaise dispose d'un autre vocable vernaculaire afin de désigner des hommes homosexuels efféminés : « *okama* 御釜 (ou おかま) », également issu de la période prémoderne et qui a perduré jusqu'à nos jours afin de désigner péjorativement un homme homosexuel efféminé, voire possiblement « transgenre ». Pourquoi Mimura a-t-il préféré l'usage de « *kagama* » au détriment d'« *okama* » ? Ce constat nous apparaît d'autant plus mystérieux à la lumière d'un témoignage rapporté par le journaliste Asahi Hisao, selon lequel il était « tout à fait ordinaire que tout le

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Le terme « tante » provient à l'origine du vocabulaire argotique carcéral et désignait les hommes qui prenaient un rôle « féminin » au sein de l'espace homosocial de la prison. Pour plus de détails, cf. MURAT, *La loi du genre*, *op. cit.*, pp. 32-34.

⁵⁵ Pour plus de détails à ce sujet, cf. « La tante, un sexe intermédiaire » dans CHAUNCEY, *Gay New York*, *op. cit.*, pp. 65-86.

monde appelle *okama* » (*mina no hito ga are wa okama da to futsû itte imashita* 皆の人があ
れはオカマだと普通云ってました) les « beaux jeunes hommes » (*otoko no kirei na ko* 男
の綺麗な子) qui vendaient leurs charmes aux moines des temples bouddhiques durant les
premières décennies de l'ère Meiji. Plus encore, comme l'étymologie des termes *kagama* et
okama semble « confuse » (*hanzen shinai* 判然しない), Asahi interprète le second comme une
variation du premier⁵⁶. Néanmoins, cette interprétation est erronée, car les deux termes ne
possèdent en réalité aucune racine étymologique commune⁵⁷. Il se pourrait cependant que leur
(très) relative homophonie ait semé la confusion parmi les intellectuels.

Le sens étymologique d'*okama* est celui d'une marmite qui sert à cuisiner le riz. Durant
la période prémoderne sa signification s'est transformée pour désigner l'anus, puis, par
extension, un homme pénétré par un autre homme lors d'un rapport anal. L'expression « *kama
o nuku* 釜を抜く » (retirer la marmite) désignait par exemple l'acte sexuel de la sodomie⁵⁸.
Certains *senryû* de la période d'Edo comparaient à des bains publics inutilisables les *kagama*
qui ne pouvaient avoir de rapports sexuels à cause de leurs hémorroïdes, en raison de leurs
« *kama* » (récipients pour faire bouillir l'eau ou anus) à la température trop élevée. Ce sens
vernaculaire était semble-t-il encore d'actualité au début des années 1930, puisque le *Saishin
hyakka shakai go jiten* 最新百科社会語辞典 (Nouveau dictionnaire encyclopédique du
vocabulaire social, 1932) donne les deux définitions suivantes : le « postérieur » (*denbu* 臀部)
et les « choses relatives au *nanshoku* » (*nanshoku no koto* 男色のこと)⁵⁹. Pour Pflugfelder, la
continuité de l'usage vernaculaire d'« *okama* » durant la période moderne ne fait aucun doute.
Cependant, lors des années 1920 et 1930, son sens s'est transformé pour ne plus seulement
désigner un acte, mais un « type d'individu », en l'occurrence « un homme qui a des rapports
sexuels 'passifs' avec d'autres hommes, qui présente des caractéristiques de genre féminines et
qui reçoit souvent de l'argent ou une autre forme de rémunération pour ses faveurs sexuelles »⁶⁰.
Une définition qui se superpose finalement à celle des *kagama* chez Mimura. Devenue une
version vernaculaire de la catégorie sexologique des *uraniens* (*ûruningu* ウールニング) durant

⁵⁶ ASAHI, « Nanshoku-kô », *op. cit.*, pp. 88, 90.

⁵⁷ Pour plus de détails, cf. MITSUHASHI Junko 三橋順子, « Okama おかま », dans INOUE (dir.), *Sei no yôgo shû*,
op. cit., p. 112 ; LUNSING Wim, « The Politics of *Okama* and *Onabe*. Uses and Abuses of Terminology Regarding
Homosexuality and Transgender », in MCLELLAND Mark, DASGUPTA Romit (dir.), *Genders, Transgenders and
Sexualities in Japan*, London & New York, Routledge, 2005, pp. 81-95 ; LONG Daniel, « Formation Processes of
Some Japanese Gay Argot Terms », *American Speech*, vol. 71, n° 2, 1996, pp. 215-224.

⁵⁸ NAGAI, *Edo no seigo jiten*, *op. cit.*, p. 110.

⁵⁹ MITSUHASHI, « Okama », *op. cit.*, pp. 113-114.

⁶⁰ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 323.

les années 1920 et 1930, « *okama* » aurait aisément pu désigner une version japonaise de la « tante » parisienne ou de la « *fairy* » newyorkaise. En outre, ce terme n'a pas perdu de sa popularité après la Seconde Guerre mondiale. Il a notamment été abondamment utilisé durant les années 1940 et 1950 afin de nommer de façon péjorative les travailleurs du sexe⁶¹, tandis qu'au même moment « *kagama* » se remettait à nouveau à désigner de façon spécifique les *wakashu* des maisons de thé de la période prémoderne. À partir des années 1977-1978, « *okama* » est devenu un terme fourre-tout utilisé dans les médias afin de désigner à la fois des hommes homosexuels et des hommes qui se travestissent, puis s'est définitivement imposé dans le langage vernaculaire à compter des années 1980⁶². De nos jours encore, « *okama* » est souvent rattaché à l'idée du travail du sexe rémunéré⁶³. De leur côté, les militants gays japonais récuse son utilisation, car elle se superpose également à la transsexualité, ainsi qu'à une représentation spectaculaire et particulièrement efféminée de l'homosexualité masculine, sujette à une vision stéréotypée et aux discriminations⁶⁴.

Nous avons observé l'usage des termes *kagama* et *okama* par la presse quotidienne. Bien que leur absence soit quasi systématique, leurs rares occurrences nous permettent cependant de proposer quelques conclusions intéressantes. Si les trois mentions de « *kagama* » mettent en scène une opposition entre le travestissement des *onnagata* et celui des travailleurs du sexe, l'unique usage d'« *okama* », dans le numéro du 16 mai 1932 de l'édition tokyoïte du *Yomiuri*, sert à rapporter un fait divers qui n'inclut ni le travestissement, ni la prostitution à proprement parler. Les faits sont les suivants : lors d'une promenade nocturne autour de l'étang du parc d'Asakusa, un jeune homme d'une vingtaine d'années se fait accoster par un homme d'âge moyen qui souhaite marcher à ses côtés. Le jeune homme est décontenancé par cet inconnu qui l'appelle affectueusement « *nii-san* 兄さん » (grand frère) – alors que son interlocuteur est le plus vieux des deux – et qui emploie un langage féminin, s'exprimant avec le pronom personnel de la première personne « *atashi* あたし », les expressions « *ara* あら » ou « *kashira* かしら » et la particule finale « *wa* わ ». Puis, l'étranger lui avoue qu'il est amoureux de lui et lui demande de « l'aimer en retour ». Le jeune homme prend finalement la fuite en le traitant de

⁶¹ ABE, *Queer Japanese*, *op. cit.*, p. 13.

⁶² MITSUHASHI, « *Okama* », *op. cit.*, pp. 114-115.

⁶³ LUNSING, “The Politics of *Okama* and *Onabe*”, *op. cit.*, p. 81.

⁶⁴ ABE, *Queer Japanese*, *op. cit.*, p. 12.

« dégénéré » (*hentai sei* 変態性). Le document iconographique qui accompagne l'article nous offre également quelques éléments d'interprétation (Figure 23)⁶⁵.

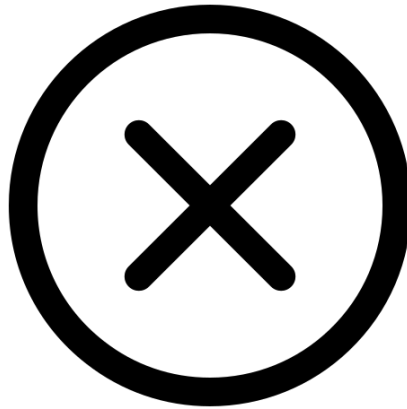


Figure 23

Ici, les traits physiques des deux personnages renvoient à des stéréotypes de genre. Celui qui est désigné comme un *okama* est présenté comme un homme aux traits fins et androgynes, au visage doux et allongé et à la carrure menue, tout en affichant une attitude maniérée, tandis que le jeune homme arbore des traits masculins prononcés : une mâchoire carrée, une carrure puissante et une attitude virile. Si le travestissement est absent, l'*okama* n'en affiche pas moins une physiologie féminine, une conception qui découle du discours sexologique.

Au regard des descriptions faites des *kagama* dans les textes de Mimura, il apparaît que ce dernier fait davantage référence à la figure populaire de l'*okama*, sans pourtant employer le terme. Nous voyons là une tension catégorielle dans laquelle le terme « *kagama* » renvoie moins au travestissement qu'à une effémination. Sans doute que les travaux de Hirschfeld ont joué un rôle central dans la conception de Mimura, et que le terme « *kagama* » offrait une alternative à la fois moins triviale qu'« *okama* » et moins érudite que les taxinomies sexologiques, un entre-deux vernaculaire qui lui permettait d'affirmer l'existence de cas autochtones d'un « sexe intermédiaire » (tout en se référant à une figure autochtone du passé). De son côté, Shinbori Testugaku semble confirmer notre hypothèse, puisqu'il définit dans un texte de 1932 « *kagama* » comme un synonyme des termes « *danshō* » et « *okama* »⁶⁶.

⁶⁵ « Yoru no Asakusa. Chūnen otoko ga ani san atashi o ai shite ne 夜の浅草 中年男が兄さんアタシを愛してネ (Asakusa la nuit. Un homme d'âge moyen demande à un autre de l'aimer) », *Yomiuri shinbun* (édition du soir, Tôkyô), 16 mai 1932, p. 4.

⁶⁶ SHINBORI Tetsugaku 新堀哲岳, « Gaitō shōnen no hanashi 街頭少年の話 » (Discours sur les jeunes des rues), *Shakai fukuri* 社会福利 (Bien-être social), vol. 16, n° 4, 1932, p. 143.

✚ « Ça n'est pas de l'homosexualité ! »

Les difficultés à définir les *kagama* de la modernité sont récurrentes dans *Hanzai kagaku*. L'article « Dôseiai e no ichi kôsatsu 同性愛への一考察 » (Une réflexion sur l'homosexualité) d'Ifukube Takateru 伊福部隆輝 (?-?), publié dans le numéro de janvier 1932, en est un parfait exemple, l'auteur tenant à distinguer les « homosexuels » (*dôseiaisha* 同性愛者) des *kagama* :

Les fausses accusations portées à l'encontre des homosexuels [*dôseiaisha*] par des journalistes de journaux et de magazines qui n'ont jamais eu d'expérience homosexuelle [*dôseiaiteki taiken*] résultent souvent d'un amalgame avec les *kagama*. Ces derniers ne sont rien d'autre que des hommes décadents aux comportements décadents. Tant les *kagama* que ceux qui consomment leurs services. D'ailleurs, ce qui fait l'objet de la majorité des discours sur l'homosexualité [*dôseiai*] ou l'homoérotisme [*nanshoku*] dans le monde désigne en fait des comportements similaires seulement en apparence à ceux des *kagama*, mais qui n'ont rien à voir avec l'homosexualité [*dôseiai*]. Disons-le, les fausses accusations sont monnaie courante.⁶⁷

Ifukube effectue ici une dissociation hiérarchisée entre *dôseiaisha* et *kagama*. Il fustige l'amalgame fait entre ces deux catégories dans les médias, ces derniers produisant un « discours imaginaire et sans fondement » (*mukonkyo no sozôsetsu* 無根拠の想像説)⁶⁸.

Arrêtons-nous cependant sur la façon dont l'auteur conçoit ce qu'il nomme « *dôseiai* ». Il s'agit pour lui d'une vision platonique de l'amour entre hommes héritière de la tradition autochtone de l'« amour entre maître et disciple » (*shitei-ai* 師弟愛), qu'il envisage en miroir avec l'« hétérosexualité » (*iseiai* 異性愛) : le maître transmet son savoir à son disciple comme un homme féconde son épouse, alors que le disciple est dans la disposition d'accoucher du savoir reçu comme une femme donne naissance à un nourrisson. Selon Ifukube, cette forme originelle du sentiment amoureux aurait par la suite évolué vers les amours entre moines⁶⁹. De ce point de vue, les relations amoureuses entre hommes ne sont pour lui pas plus immorales que les relations hétérosexuelles⁷⁰.

⁶⁷ 「しばしば同性愛的体験をもたぬ新聞雑誌記者諸君によって、同性愛者等が蒙らされる冤罪は陰間の存在と混同されることである。陰間の存在は単にデカダンの男性のデカダンの行動以外の何ものでもない。陰間自身に於いてもそれに働きかける他の男性に於いても。しかも世の多くの同性愛について語り、男色について語る人々の対象として認識してゐるものは、この同性愛とは似て非なる陰間の行動なのである。冤罪も亦甚だしいと言はねばならぬ。」 IFUKUBE Takateru 伊福部隆輝, « Dôseiai e no ichikôsatsu 同性愛への一考察 (Une réflexion sur l'homosexualité) », *Hanzai kagaku*, vol. 3, n° 1, 1932, p. 293.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 290.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 292.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 293.

En revanche, la figure du *kagama* contrevient à sa vision platonique de l'homosexualité, dans la mesure où elle ne repose non plus sur un lien spirituel mais sur un acte sexuel rémunéré. Il s'agit moins de faire une différence entre pédérastie et homosexualité moderne, autrement dit entre un homoérotisme viril et un autre reposant sur l'effémination, que d'effectuer une séparation entre amour spirituel et amour charnel. Néanmoins, la question de la masculinité demeure une constante dans l'exposé d'Ifukube. Les *kagama* et leurs clients seraient précisément « décadents » (*dekadan* デカダン) et « obscènes » (*inran* 淫乱) car leurs rapports mettent en scène un homme masculin (le client) avec un homme efféminé (le *kagama*), ce qui contrevient à l'idéal viril qu'il théorise.

Plus encore, Ifukube tient une position particulière en comparaison de ses contemporains qui se sont également penchés sur ce sujet, puisqu'il condamne autant le *kagama* que son client, personnage tout aussi important dans la relation sexuelle tarifée, pourtant le plus souvent absent des discours – nous y revenons dans le Chapitre 6.

✚ Éloge de l'anachronisme

Un courrier de lecteur publié dans le numéro de juin 1932 de *Hanzai kagaku* exprime quant à lui de façon éloquente le trouble entre les catégories anciennes et modernes. Aux dires de son auteur anonyme, l'*ero-guro-nansensu* place les lecteurs dans une telle frénésie de « stimulations littéraires » (*bungakuteki shigeki* 文学的刺激) que ces dernières années étaient devenues de « plus en plus déviantes » (*masumasu hentaiteki* 益々変態的), tant et si bien que la réalité dépassent désormais la fiction. Si jusqu'à présent les « filles de Tamanoi » (*Tamanoi gâru* タマノイガール) et de Kameido (*Kameido gâru* カメイドガール) – du nom des deux quartiers tokyoïtes réputés pour la pratique illégale de la prostitution⁷¹ – représentaient les parangons de l'érotisme pour les *Modan*⁷², elles ont dernièrement été supplantées par les *kagama*, devenus les « appareils de volupté les plus à la pointe et les plus stimulants » (*motto mo sentanteki na shigekiteki na kyôraku kikan* 最も尖端的な刺激的な享楽機関)⁷³.

⁷¹ ÔYA, « Shishô no kindaisei », *op. cit.*, p. 211.

⁷² À la suite du grand tremblement de terre du Kantô du 1^{er} septembre 1923, la plupart des travailleuses du sexe illégales d'Asakusa avaient traversé les rives de la rivière Sumida pour se réfugier dans les quartiers de Tamanoi et Kameido. En raison de leur prix bon marché, elles étaient particulièrement populaires auprès des étudiants. GARON, *Molding Japanese Minds*, *op. cit.*, p. 107 ; PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir*, *op. cit.*, p. 315.

⁷³ M SEI M生 (M. M), « Kagema raisan かげまらいさん (Éloge des *kagama*) », *Hanzai kagaku*, vol. 3, n° 7, 1932, p. 177.

En outre, l'auteur entrevoit la nouvelle sensation des *kagama* comme un héritage prémoderne direct. Les nombreuses œuvres littéraires les mentionnant attestent pour lui de la « valeur de leur intérêt » (*kyômi kachi* 興味価値). À titre d'exemple, il cite un passage de l'ouvrage *Nanshō shinshū gengen kyō* 男倡新宗玄々經 (Les profonds soutras de la nouvelle religion des prostitués mâles), paru durant l'ère Hōreki (1751-1764), alors que la culture des *kagama* d'Edo était à son apogée. Cet écrit s'inscrit dans le genre des *sharebon* 洒落本, des œuvres littéraires qui dépeignaient avec humour le monde des quartiers licencieux de la période prémoderne. L'auteur anonyme reproduit la conversation entre deux personnages qui argumentent pour savoir lequel de l'amour des *yūjo* (*jodō* 女道) ou de l'amour des *wakashu* (*shudō* 衆道) est la voie supérieure. Il se contente de citer seulement la liste des arguments en faveur du *shudō* : leur agréabilité lors des promenades, le fait qu'ils soient moins bruyants lors des conversations ou leur disponibilité sexuelle en raison de leur non-soumission aux cycles de la Lune⁷⁴...

Tant il est vrai que la « voie de l'érotisme » (*shikidō*) de la période d'Edo se divisait entre la « voie des femmes » et la « voie des *wakashu* », ces catégories ne sont pas des équivalents de l'agencement hétéro-homosexualité moderne. Ces deux voies concernaient exclusivement les pratiques érotiques des hommes adultes, depuis le point de vue du pénétrant. Elles n'étaient ni exclusives, ni excluantes, puisqu'il était courant que les adultes s'adonnent aux deux sans différenciation. En outre, aucune n'était constitutive d'une identité sexuelle à proprement parler. La confusion entre les régimes sexuels prémodernes et modernes a souvent été effectuée par les commentateurs contemporains par rapport à ce que les historiographes nomment aujourd'hui les « débats sur l'érotisme » (*yakeiron* 野傾論), un genre littéraire particulièrement à la mode durant la période d'Edo. En réalité, les *yakeiron* relevaient d'un jeu argumentatif entre lettrés dont le plaisir résultait du débat en lui-même et non de la détermination de la suprématie d'une voie sur l'autre. La littérature japonaise abonde en œuvres mettant en scène des « débats érotiques » entre personnages fictifs, souvent départagés par un arbitre extérieur. Les plus célèbres d'entre elles sont le *Nanshoku saiken* 男色細見 (Précis sur l'homoérotisme) de Hiraga Gennai et le *Nanshoku ôkagami* d'Ihara Saikaku, que nous avons déjà cités précédemment, ainsi que le *Denbu monogatari* 臀部物語 (Le dit des rustres), le *Yakei tomojamisen* 野傾友三味線 (Le *shamisen* amical des acteurs et des courtisanes, 1708)⁷⁵ de Nishizawa Ippū 西沢一風

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ L'ouvrage traite de la possibilité pour les hommes adultes de consommer tant les services sexuels des courtisanes que des acteurs *wakashu* du kabuki.

(1665-1731) ou encore l'*Iro monogatari* 色物語 (Le dit d'Éros). La plupart de ces œuvres concluaient à cet égard que la poursuite simultanée et modérée à la fois du *jodô* et du *shudô* était la voie la plus sage⁷⁶.

En ce sens, il apparaît que le contributeur anonyme de *Hanzai kagaku* n'avait plus la compréhension du contexte diégétique du « débat érotique » qu'il cite. Sa perception est anachronique et produit une relecture des *kagema* d'Edo depuis une perspective moderne, faisant d'eux une figure homosexuelle s'inscrivant dans les vicissitudes du modernisme du début des années 1930.

✚ Deux *kagema* fallacieusement gémellaires

Face aux anachronismes et aux imbroglios définitionnels dont les *kagema* faisaient l'objet dans les revues criminologiques, Iwata Jun.ichi a fini par revenir sur le phénomène dans un article publié dans *Hanzai kôron* au début de l'année 1933. Le folkloriste pointe avec sévérité le manque de rigueur des journalistes, ces derniers ne faisant à ses dires qu'attiser la mode médiatique du moment. Tenant à mettre à bas les amalgames, il pointe ce qui constitue pour lui la source du problème :

Pendant longtemps, le terme *kagema* n'a été entendu qu'occasionnellement, utilisé par les vieilles gens de Tôkyô comme un substantif de la période d'Edo. Toutefois, à partir de l'ère Taishô [1912-1926], d'exotiques créatures ont commencé à apparaître dans les coins et les recoins des villes à travers tout le pays, à commencer par Tôkyô et Ôsaka. Peu élégantes, ces créatures ont choisi de se cacher dans les sombres recoins des parcs publics des grandes villes ; la moitié d'entre elles s'apparentaient à des vagabonds. Cependant, sans que personne n'y prête attention, on a fini par les appeler « *kagema* », un nom qui à l'époque d'Edo était synonyme d'élégance et de séduction. C'est à ce moment que les journalistes de journaux et de magazines, fascinés par leur étrange style de vie, leur ont ouvert leurs colonnes avec enthousiasme [...].⁷⁷

Pour Iwata, le réemploi de ce vocable ancien pour désigner un phénomène contemporain n'est pas sans ambiguïtés : il est précisément au cœur de la crise catégorielle produite dans les revues

⁷⁶ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, pp. 61-62.

⁷⁷ 「そして長い間「かげま」という名称は江戸時代の名詞として、東京の老人の口などから時々聞くだけであったのに、不思議にも大正の頃から妙な人物が東京や大阪を初め、各地の都会の一隅に出没し始めて、それが優美でも何でもなく、ある者は、大都会の公園の暗い部分を選んでうごめく、半ば浮浪的な人物であるのに、いつしかこれらに江戸時代のかつては優美でなまめかしかったであろう陰間の称呼を与えて、彼等の奇怪な生活に好奇心を持つ新聞雑誌の情報者が、盛んにこの頃では紙面をにぎわすようになった（中略）。」 IWATA, « Kagema kidan », *op. cit.*, p. 188. Extrait également cité dans FURUKAWA, « Sekushuariti no hen.yô », *op. cit.*, p. 36; FURUKAWA, « The Changing Nature of Sexuality », *op. cit.*, p. 106.

criminologiques. Le folkloriste insiste notamment sur le lien rompu des *kagama* de la modernité avec le monde des arts de la scène⁷⁸. Et s'il existe dans les deux cas un lien généalogique avec la pratique du sexe tarifé, il faut cependant pour lui insister sur la rupture temporelle entre les deux périodes, ainsi que la façon même de concevoir le concept de prostitution. L'utilisation du terme « *kagama* » afin de désigner un phénomène moderne est la preuve, selon Iwata, de l'édification d'un imaginaire sexuel reposant tant sur l'exotisation des mœurs du passé que sur la conceptualisation de l'érotisme moderne.

À défaut d'un nom plus approprié, [les journalistes] ont adopté cet ancien nom, *kagama*, par facilité. Toutefois, autant dans leur apparence que dans leur caractère, [ces « *kagama* »] ne ressemblent en rien à ceux de jadis. Si quelqu'un [...] les observe, [...] il éprouvera sûrement de la répulsion à leur égard. Pour éviter que ceux qui ne connaissent pas les *kagama* du passé ne se méprennent à cause de cette dénomination provisoire de « *kagama* » et imaginent ceux d'autrefois au prisme des individus ainsi désignés aujourd'hui, je voudrais préciser que les *kagama* du passé possédaient une élégance sans pareille tant dans leur corporalité que grâce à leurs costumes.⁷⁹

Selon Iwata, il est impensable d'effectuer le moindre rapprochement entre les *kagama* du passé et ceux de la modernité : ce sont à ses yeux deux phénomènes distants qui ne sauraient souffrir de comparaisons anachroniques. À cet égard, l'intellectuel marque graphiquement cette différence : les *kagama* prémodernes sont retranscrits en idéogrammes (陰間), tandis que leurs ersatz modernes sont écrits en *hiragana* et mis entre guillemets : 「かげま」. Pour Iwata, cette appellation trompeuse ne peut qu'être « provisoire » (*kashô* 仮称) en attendant un terme plus à même de désigner le phénomène moderne.

Il apparaît cependant qu'Iwata n'échappe pas à la hiérarchisation des catégories. Alors que les « vrais » *kagama* sont synonymes d'élégance, de raffinement et de sophistication, les « faux », de leur côté, sont assimilés à de vils individus aux airs grotesques. En un certain sens, le folkloriste contribue à l'élaboration d'un passé mythifié que l'occidentalisation et la modernisation ont travesti et corrompu. S'il ne l'affirme pas noir sur blanc, il est probable qu'il range les *kagama* d'Edo parmi l'ensemble des pratiques relatives au *nanshoku*, tandis qu'il incorpore les « *kagama* » modernes au champ de l'homosexualité (*dôseiai*), autrement dit à un « désir sexuel déviant ». Ainsi, chacun de ces deux *kagama* se réclament pour lui de deux

⁷⁸ IWATA, « *Kagama kidan* », *op. cit.*, pp. 175-176.

⁷⁹ 「さしあたって他に適当な名称が発見されなかったのか、「かげま」という最も手近な昔の名を借りてはいるものの、昔の陰間とは形質まったく相違する者で、もし(中略)人があったら、(中略)きっと嘔吐を催すまでに嫌悪するだろうし、又昔の陰間を知らぬ人が、仮称の「かげま」だけを見ていて、こんな者が昔にもあったのだろうなどと考えるようだったら、そんな人には、少しくとも昔の陰間は形態扮装の優美であっただけでも知らせておきたいものである。」 *Ibid.*, p. 188.

composantes irréconciliables. Précisons encore qu'hormis ce passage, Iwata n'a pas montré d'intérêt pour les « *kagama* » de son temps, ni ne leur a consacré le moindre texte, ni n'a cherché à enquêter à leur sujet.

□

Si les « nouveaux *kagama* » des revues criminologiques ont davantage été pensés comme des travailleurs du sexe efféminés que comme des travestis *stricto sensu*, ils ont néanmoins représenté les figures du travestissement masculin les plus citées durant la période moderne – exception faite des *onnagata*. L'usage du terme les décrivant, en faisant écho à une spécificité culturelle de la période prémoderne, invoque des catégories de genre, de comportements sexuels et d'identités sexuelles irréconciliables, naviguant entre pré-modernité et modernité. Dès lors, la dénomination « *kagama* » s'est avérée problématique, dans la mesure où elle se réfère à une catégorie ancienne afin de décrire une réalité moderne. Cette instabilité définitionnelle a été productrice de contradictions, de tensions et d'anachronismes, notamment à cause du discours sexologique qui a proposé de percevoir, de comprendre et d'expliquer les comportements et les catégories du passé au travers du prisme pathologique. Ce faisant, les discours populaires n'ont pas su rendre compte d'une définition claire et évidente de ces « nouveaux *kagama* », offrant une palette de représentations parfois contradictoires, s'agencant au sein des nombreuses controverses générées par les multiples définitions de *dôseiai*.

L'absence de l'utilisation du terme « *kagama* » durant l'ère Meiji et les débuts de l'ère Taishô suggère l'émergence du phénomène discursif de la prostitution masculine seulement à partir du milieu des années 1920. Il est cependant difficile de savoir à partir des sources si les « nouveaux *kagama* » ont toujours constitué une réalité depuis la fin du shogounat (mais qui n'a commencé à devenir un phénomène discursif qu'à partir des « Années folles ») ou s'ils sont devenus un sujet médiatique en raison de facteurs politiques, économiques et sociaux qui ont entraîné l'augmentation significative de la pratique du sexe tarifé travesti.

Malgré cet éclairage insuffisant, les sources nous permettent cependant de reconstituer – dans une mesure toutefois limitée – les pratiques réelles des travailleurs du sexe travestis de l'entre-deux-guerres, ce que nous abordons dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE 6

PRATIQUES REELLES ET SOCIALISATIONS DES *KAGEMA*

Le 23 novembre 1948, la société japonaise découvrait dans le *Mainichi shinbun* l'existence de groupes organisés de travailleurs du sexe travestis à la suite d'une rixe entre des policiers et un groupe d'hommes travestis survenue la veille en plein cœur de la nuit dans le parc d'Ueno (Tôkyô) (Figure 24)¹.

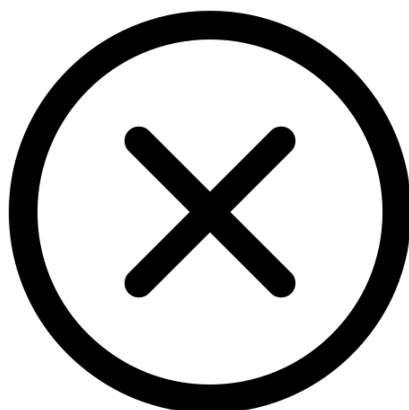


Figure 24

Cet incident marque la « découverte » de l'existence de la prostitution masculine dans le Japon de l'après-guerre. Dans ce cas, plus question de nommer les travailleurs du sexes « *kagema* ». Ces derniers sont appelés « *danshō* », dont le sens au sortir de la guerre était interchangeable avec celui d'*okama*². À la suite de l'affaire du parc d'Ueno, les *danshō* sont devenus les figures travesties les plus visibles dans les médias des années 1940-1950, mêlant de surcroît homosexualité et travail du sexe³. Ce phénomène a émergé au lendemain de la défaite de la Seconde Guerre mondiale dans un contexte de sidération généralisée du Japon. Le traumatisme de la guerre, des bombes atomiques et de l'occupation nord-américaine avait donné naissance

¹ « Tanaka Eiichi keishi sōkan, Ueno de danshō ni nagurareu 田中栄一警視総監、上野で男娼に殴られる (L'inspecteur de police Tanaka Eiichi frappé par des hommes prostitués à Ueno), *Mainichi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 23 novembre 1948, p. 2.

² MCLELLAND, *Queer Japan*, *op. cit.*, p. 73.

³ *Ibid.*, pp. 73-74 ; SHIKANO, « Danshō no sekushuariti no sai-kōsatsu », *op. cit.*, pp. 37-55.

à la fin des années 1940 à la « culture *kasutori* » (*kasutori bunka* カストリ文化)⁴, qui « mêlait rancœur envers le vainqueur et appétit de vivre, vulgarité et créativité, érotisme de masse [...] et nihilisme »⁵, renouant avec l'esprit *ero-guro-nansensu*. La presse de la culture *kasutori* s'est elle aussi beaucoup focalisée sur les « désirs sexuels déviants ». Mais, moins soumise à la censure que les revues d'avant-guerre, elle se caractérise par un ton plus libre et irrévérencieux. Elle constitue pour Mark McLelland un cas unique de production d'une documentation queer entre conceptions populaires et discours sexologiques, mais reposant davantage sur une lecture culturelle que sexologique⁶.

La fascination médiatique pour les *danshō* se constate par le nombre pléthorique d'articles à leur sujet. Le journaliste Sumi Tatsuya 角達也 (?-?) a été le premier à se consacrer à l'étude du phénomène. Il publie l'article « *Danshō no sekai* 男娼の世界 » (Le monde des *danshō*) en février 1949⁷, suivi de l'ouvrage *Danshō no mori* 男娼の森 (La forêt des *danshō*, 1949), une œuvre fictionnalisée qui s'appuie sur des entretiens avec des travailleurs du sexe travestis⁸. S'en suivant, la plupart des revues *kasutori* ont elles aussi dépêché des journalistes de terrain, certaines allant jusqu'à organiser des tables rondes avec les *danshō*⁹. Les retranscriptions de ces réunions restent encore aujourd'hui de précieux témoignages pour les historiens, nous permettant de nous rendre compte de leurs usages de l'argot, de leurs auto-dénominations et de leur identification de genre¹⁰.

Les descriptions médiatiques des *danshō* se sont quant à elles largement appuyées sur le discours sexologique d'avant-guerre, puisqu'ils sont souvent décrits comme des *uraniens* dont la constitution corporelle est en outre soi-disant révélatrice de leur « déviance »¹¹. L'explication de leur existence repose principalement sur le désastre de la guerre, la défaite et l'occupation.

⁴ Le terme *kasutori* désigne à l'origine une boisson alcoolisée de contrebande de très mauvaise qualité qui a circulé entre août 1945 et novembre 1946, en raison d'une pénurie d'alcool sur le territoire japonais. Par la suite, le terme *kasutori* a pris en popularité et a été employé dans un sens plus large afin de désigner tout produit de consommation de mauvaise qualité. PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir, op. cit.*, pp. 386-387.

⁵ *Ibid.*

⁶ MCLELLAND, *Queer Japan, op. cit.*, pp. 70-72 ; ISHIDA, MCLELLAND, MURAKAMI, "The Origins of 'Queer Studies' in Postwar Japan", *op. cit.*, pp. 33-48.

⁷ SUMI Tatsuya 角達也, « *Danshō no sekai* 男娼の世界 (Le monde des *danshō*) », *Sekai hyōron* 世界評論 (Critiques du monde), vol. 4, n° 2, 1949, pp. 59-65, 95, cité dans MCLELLAND, *Queer Japan, op. cit.*, p. 74.

⁸ SUMI Tatsuya 角達也, *Danshō no mori* 男娼の森 (La forêt des *danshō*), Tōkyō 東京, Hibiya shuppansha 日比谷出版社, 1949.

⁹ HENRY Todd A., "Between Surveillance and Liberation. The Lives of Cross-Dressed Male Sex Workers in Early Postwar Japan", in STRYKER Susan, AIZURA Aren Z. (dir.), *The Transgender Studies Reader 2*, New York and London, Routledge, 2013, p. 410.

¹⁰ ABE, *Queer Japanese, op. cit.*, pp. 53-75 ; HENRY, "Between Surveillance and Liberation", *op. cit.*, pp. 403-417 ; MITSUASHI, *Josō to Nihonjin, op. cit.*, pp. 178-189.

¹¹ MCLELLAND, *Queer Japan, op. cit.*, p. 75.

Sumi Tatsuya argue notamment que les nations perdantes étaient davantage susceptibles de voir apparaître ce type de travestis en raison de leur climat social de pauvreté généralisée et de leur « psychologie de perdant »¹².

Le « monde des *danshō* » était perçu comme un espace de l'envers, couramment appelé *Nogami* ノガミ : une lecture « inversée » des idéogrammes d'*Ueno* 上野 (le premier idéogramme prononcé « *ue* » peut également être lu « *kami* » et par extension « *gami* » en lecture sino-japonaise)¹³. Le parc était à ce moment connu pour être un lieu de socialisation pour toutes celles et ceux qui connaissaient la misère, ce que le journaliste Kanzaki Kiyoshi 神崎清 (1904-1979) décrivait comme un « zoo sans cages » (*ori no nai dôbutsuen* 檻のない動物園)¹⁴. D'après certaines revues *kasutori*, l'organisation du « monde inversé » des *danshō* prenait des formes plutôt complexes. L'article « *Danshō gakkō no seitai* 男娼学校の生態 » (La vie à l'école des *danshō*, 1954) rapporte par exemple l'existence d'une « école pour *danshō* » située dans le parc d'Ueno, où les plus expérimentés apprenaient aux plus jeunes comment se travestir, se maquiller et se comporter comme de véritables femmes¹⁵.

La mise au jour d'une telle réalité a généré une surveillance policière plus poussée¹⁶, contraignant les *danshō* à se relocaliser de façon éparse dans d'autres espaces urbains qu'ils partageaient avec les « prostituées de rue » (*gaishō* 街娼)¹⁷. Cette mixité a rendu leur situation plus précaire encore, car ils n'étaient ainsi pas toujours certains que leurs clients connaissent leur sexe anatomique. Comme les rapports sexuels tarifés s'effectuaient le plus souvent dans l'obscurité des parcs et des ruelles, beaucoup avaient recours à la pratique du *renkon* レンコン, qui consistait à s'enduire généreusement de crème hydratante l'intérieur des cuisses afin de faire croire à une pénétration vaginale¹⁸. Dispersés, devenus moins visibles dans l'espace public, les *danshō* ont finalement disparu des médias à partir du milieu des années 1950.

¹² SUMI, *Danshō no mori*, *op. cit.*, p. 216, cité dans MCLELLAND, *Queer Japan*, *op. cit.*, p. 74.

¹³ MITSUHASHI, *Josō to Nihonjin*, *op. cit.*, p. 179.

¹⁴ KANZAKI Kiyoshi 神崎清, « Ori no nai dôbutsuen. Yoru no Ueno no genjō hôkoku 檻のない動物園 夜の 上野の現状報告 » (Un zoo sans cages. Rapport sur la situation actuelle d'Ueno pendant la nuit), *Josei kaizō* 女性改造 (La réforme des femmes), vol. 4, n° 4, 1949, cité dans SOUYRI, PONS, *L'esprit de plaisir*, *op. cit.*, pp. 394-395.

¹⁵ « *Danshō gakkō no seitai* 男娼学校の生態 (La vie à l'école des *danshō*) », *Fūzoku kagaku* 風俗科学 (La science des mœurs), vol. 2, n° 9, 1954, p. 111, cité dans MCLELLAND, *Queer Japan*, *op. cit.*, p. 74.

¹⁶ HENRY, « Between Surveillance and Liberation », *op. cit.*

¹⁷ Pour plus de détails, cf. MITSUHASHI, *Josō to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 183-186.

¹⁸ Pour plus de détails, cf. MITSUHASHI, *Josō to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 186-187 ; INOUE (dir.), *Sei no yōgo shū*, *op. cit.*, pp. 350-356.

L'incident du parc d'Ueno de 1948 marque pour les études historiques japonaises sur les sexualités la première trace d'une organisation sociale entre travailleurs du sexe travestis au Japon depuis son occidentalisation¹⁹. Ces études expliquent généralement l'émergence du phénomène en raison de la situation désastreuse de l'archipel au sortir de la guerre. La destruction partielle de la capitale avait obligé les plus démunis à s'entraider et se regrouper s'ils escomptaient survivre. La rivalité à l'égard des territoires, la crainte des agressions et le partage d'un « savoir travesti » ont conduit à la formation d'organisations et à l'émergence d'une contre-culture queer²⁰. En outre, selon ces études, le manque de sources primaires modernes ne permet pas d'attester de l'existence de groupes similaires avant la Seconde Guerre mondiale. En effet, contrairement à l'espace journalistique de la presse *kasutori*, il n'a pas existé de phénomène médiatique semblable lors de la période moderne qui a véritablement donné une voix aux *kagama*. Les quelques paroles rapportées de travestis nous proviennent de rares entretiens accordés à des « célébrités locales » qui ne pratiquaient pas – en apparence – le sexe tarifé. De plus, si la plupart des travaux académiques s'accordent à dire que les revues *ero-guro-nansensu* ont pu parfois servir de véhicules de vulgarisation des savoirs sexologiques, peu d'entre elles mettent en avant les voix des individus concernés²¹. Outre la difficulté à proposer une étude socio-historique et anthropologique convaincante, les historiens des sexualités considèrent qu'une telle réalité ne devait probablement pas exister.

Pourtant, si l'incident du parc d'Ueno marque l'émergence d'une organisation sociale travestie, nous estimons qu'elle n'est qu'une découverte gardée en mémoire. Comme nous avons commencé à l'aborder dans le Chapitre 5, les « groupes de *kagama* » ont fait l'objet d'un phénomène médiatique (limité) dans la presse *ero-guro-nansensu* – certes bien moins conséquent en comparaison de celui des *danshō*. Nous proposons dans ce chapitre de combler le vide historique qui s'étend entre les *kagama-jaya* d'Edo et les *danshō* de l'immédiat après-guerre.

Nous avons déjà évoqué dans notre chapitre précédent la difficulté à trouver des sources primaires abordant ces questions, ainsi que leur caractère lacunaire. Ces écrits existent, bien qu'ils soient en nombre limité et sujets à de nombreux biais discursifs, et nous permettent dans une moindre mesure de rendre compte à traits inachevés les socialisations entre travailleurs du

¹⁹ Cf. MITSUHASHI, *Josō to Nihonjin*, *op. cit.* ; MCLELLAND, *Queer Japan*, *op. cit.*

²⁰ MITSUHASHI, *Josō to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 181-182.

²¹ AKITA, *Sei no ryōki modan*, *op. cit.*, pp. 145-164 ; FURUKAWA, « Sekushuariti no hen.yō », *op. cit.*, pp. 29-55 ; KANNO, *Hentai no jidai*, *op. cit.*, pp. 121-122 ; MCLELLAND Mark J., *Male Homosexuality in Modern Japan: Cultural Myths and Social Realities*, New York & London, Routledge, 2005, pp. 18-38 ; PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, pp. 286-326.

sexe, les espaces qu'ils fréquentaient ou les références culturelles qu'ils partageaient. Pour ce faire, nous nous reposons principalement sur les enquêtes des revues criminologiques *ero-guro-nansensu*.

Ce chapitre diffère quelque peu des précédents, car il laisse de côté – pour un temps – l'étude des représentations discursives pour se concentrer davantage sur les pratiques réelles. De ce fait, il s'intègre plutôt dans le champ disciplinaire de l'anthropologie culturelle.

I. ESPACES, REGROUPEMENTS ET PROTO-ORGANISATIONS DE KAGEMA

1. AU-DELA DU « PUTS DE SOLITUDE »

Si le nombre limité des sources a constitué un obstacle de taille, notre étude a également pâti de deux biais majeurs résultant des représentations discursives des *kagema*. Un nombre non négligeable d'écrits rend compte d'un archétype solitaire, tandis que d'autres textes ont tendance à nier l'existence de groupes organisés. Cette double difficulté répond probablement à des enjeux idéologiques plus larges, en écho avec la volonté du Japon de se faire passer – et de se percevoir lui-même – comme une nation devenue plus « civilisée » que ses – anciens – modèles occidentaux. La question de l'« homosexualité » revêt dans ce contexte une portée éminemment politique.

D'une part, la presse quotidienne tend à présenter les travailleurs du sexe travestis comme des singularités : des individus isolés et relevant de l'exception, se reposant pour cela sur des cas d'arrestation individuelle. Même si certains faits divers font état de quelques groupes de travestis, ces cas sont rares et plutôt l'affaire de jeunes délinquants qui se sont exceptionnellement regroupés pour commettre des vols à l'étalage ou pour dégrader des biens publics. En corollaire, il nous semble que l'objectif était de taire toute forme d'existence de (proto-)structure sociale entre individus « déviants ». Ce traitement se retrouve par exemple de façon édifiante dans l'édition de Kanagawa du 29 mars 1936 du *Yomiuri*, rapportant le récit insolite de deux « délinquants » (*chinpira* チンピラ) en fugue, dont l'un était travesti. Inséparables, les deux adolescents passaient leur temps entre le parc de Yokohama et les quartiers de divertissement de Tôkyô. Tous les deux formaient un « binôme cocasse » (*chinmyô*

na futarizure 珍妙な二人連れ), appréhendé par les forces de l'ordre en raison de leur allure atypique. Pourtant, seule la photographie du travesti a été publiée dans le journal (Figure 25)²².

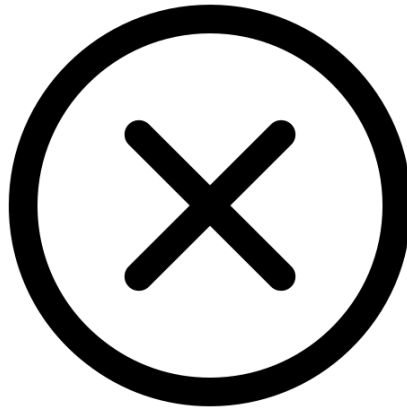


Figure 25

De notre point de vue, l'absence du jeune homme non travesti du document iconographique est symptomatique de la focalisation de la presse sur le caractère solitaire des travestis. Il n'est à cet égard jamais question de présenter les deux jeunes hommes comme formant un couple amoureux, seule demeure la composante criminalisée du travestissement : un secret honteux qui ne peut impliquer ni complice, ni organisation²³.

D'autre part, les travaux de certains intellectuels de l'époque vont jusqu'à nier l'existence de groupements ou d'organisations sociales entre travailleurs du sexes travestis. En décembre 1930, Hanabusa Shirô publie un article dans *Hanzai kagaku*, en réaction à l'article « Shin Tôkyô kagama dan » de Mimura Tokuzô. Pour lui, ce n'était pas tant l'existence des *kagama* en soi qui l'avait scandalisé que leur regroupement en organisations sociales. S'il lui semble dans un premier temps difficile de croire que des regroupements de *kagama* existaient dans l'espace urbain tokyoïte, il relativise pourtant en arguant que la prostitution masculine était un phénomène moderne qui s'était développé dans les pays « civilisés », incluant le Japon.

Les lecteurs qui ont lu l'article paru dans le deuxième numéro de ce magazine sur l'existence de groupes de *kagama* à Tôkyô ont été surpris d'apprendre qu'il ne s'agissait pas d'une histoire de la période d'Edo. [...] Certes, les guides des maisons de thé des *kagama* d'autrefois sont mentionnés avec précision dans les précis homoérotiques d'Edo,

²² « Shônen haru no mezame. Josô sugata de dôryo to chinpira ryokô 少年春のめざめ 女装姿で同僚とチンピラ旅行 » (L'éveil du printemps de jeunes garçons. Le voyage d'un voyou et de son compère travesti), *Yomiuri shinbun* (Kanagawa, édition du soir), 29 mars 1936, p. 1.

²³ Cela fait également écho aux représentations des travestis dans la presse quotidienne que nous avons abordées dans le Chapitre 2, *infra* ce mémoire de thèse. Le travestissement a pour beaucoup été perçu comme une composante criminelle éventuellement assortie d'un « désir sexuel déviant » pathologisé par un discours à connotation médicale.

mais de nos jours, il ne fait aucun doute que tout un chacun serait surpris de tomber nez à nez avec cette sorte de commerce inhabituel en plein cœur de la capitale.²⁴

Mais, si pour Hanabusa, la constitution de groupes homosexuels apparaît comme une constante dans toute société, le journaliste porte plutôt son intérêt sur l'existence des innombrables « clubs homoérotiques » (*nanshoku kurabu* 男色倶楽部) des pays européens. À ses dires, le phénomène mondial des « clubs » résulte d'une augmentation année après année d'hommes aux tendances féminines sans que leur proportion ne paraisse diminuer²⁵. Hanabusa ne fait que reprendre ici son chapitre consacré au « *nanshoku* moderne » (*kindai no nanshoku* 近代の男色) de son ouvrage *Nanshoku-kô* (1928), dans lequel il dresse une liste plus ou moins fantasque de soi-disant « clubs homoérotiques » dans les pays occidentaux, formés de « groupes de délinquants » (*furyô dantai* 不良団体) où des individus plus âgés font prisonniers des jeunes hommes qu'ils incitent à la débauche et transforment en esclaves sexuels en les travestissant en femmes, et les forçant à se prostituer²⁶. Mais si Hanabusa s'épanche avec horreur sur ces organisations homoérotiques, exagérant le trait et ajoutant quelques menus détails sensationnalistes, il n'a en revanche que bien peu à dire sur celles de son propre pays :

[De nos jours], au Japon, on entend peu d'histoires au sujet de la prolifération des efféminés. Et même si des articles sur des femmes qui persistent à se travestir en homme ou sur des hommes qui se travestissent en femme font occasionnellement des remous à la troisième page des journaux, cela ne se produit qu'une à deux fois par an, et encore, car il ne s'agit pas de déviants sexuels mais seulement de personnes contraintes à se travestir par la force des circonstances.²⁷

Hanabusa pointe ici la question des sources. Tant il appert que la documentation japonaise n'est pas particulièrement prolixe, il ne nous semble pourtant pas qu'il en vaille d'invoquer une exception japonaise. Il s'agit moins, à notre avis, d'une question de quantité de sources que d'une propension à pouvoir l'évoquer dans l'espace médiatique. À ses dires, si certains articles abordent quelques figures travesties, c'est que ces dernières sont présentées comme n'ayant

²⁴ 「本誌第二号で東京に陰間團の存在する記事を讀まれた方は、それが江戸時代の話でないだけに驚かれたである。(中略)江戸男色細見には昔の陰間茶屋案内記が詳しく書いてあるが、今時、而も東京の真中にこの珍商売があるとしたら、誰だって一応は驚くに違いない。」HANABUSA, « Petchi ruiza sono ta », *op. cit.*, p. 75.

²⁵ *Ibid.*, p. 78.

²⁶ HANABUSA, *Nanshoku-kô*, *op. cit.*, p. 77.

²⁷ 「日本では、かかるエツフェミニストが跋扈するという話は殆どきかない。時たま男装で押通した婦人とか、女装せる男子とかいう記事が新聞の三面を賑わすことがあっても、それは一年に一度か二度位のもので、それも変態性欲患者ではなく、何らかの事情で余儀なく変装したという程度のものに過ぎない。」HANABUSA, « Petchi ruiza sono ta », *op. cit.*, p. 78.

aucun lien avec le milieu de la prostitution : là réside peut-être une – soi-disant – particularité japonaise.

Le propos de Hanabusa est loin d'être unique. L'intellectuel s'insère dans un discours exaltant l'exception japonaise vis-à-vis de la – prétendue – augmentation mondiale de l'effémination. Le romancier Hamao Shirô exprime lui aussi au début des années 1930 ses doutes à l'encontre de l'augmentation du nombre d'efféminés au Japon. Pour lui, l'archipel constitue une exception du fait qu'il n'y existe pas de « système de prostitution masculine » (*danshō seido* 男娼制度). Et même s'il a existé des « maisons de thé de *kagama* à Yushima » ou des « maisons de rendez-vous à Yoshichō », ce ne sont aujourd'hui pour le romancier plus que de « lointains rêves du passé »²⁸. De son côté, Tanaka Kôgai affirme que le phénomène de la prostitution masculine était certes visible dans les grands centres urbains occidentaux, mais qu'il avait en revanche totalement disparu des villes japonaises²⁹.

Comment expliquer ces discours de négation alors même qu'ils proviennent d'intellectuels qui ont porté un regard moins réprobateur que d'accoutumée sur les « désirs sexuels déviants » ? En effet, Tanaka Kôgai a de nombreuses fois exprimé une attitude plutôt ouverte à leur encontre, tandis que Hamao Shirô appelait de ses vœux l'acceptation morale de l'homosexualité. Hanabusa, également, fait montre d'une attitude plutôt tolérante, se reposant sur les écrits de l'anatomiste finlandais Erick Adolf von Willebrand (1870-1949), un fervent défenseur des droits des homosexuels. L'intellectuel japonais se félicite d'ailleurs que le Japon ne fasse pas partie des pays qui sanctionnent juridiquement les relations entre personnes de même sexe³⁰.

Les travaux de Jennifer Robertson font le même constat pour ce qui s'agit des représentations du lesbianisme et du travestissement féminin durant la période moderne. Robertson pointe les contradictions du discours sexologique japonais, pour qui les théories médicales occidentales sont envisagées comme universelles tout en insistant sur la singularité japonaise. Il était courant d'envisager l'homosexualité (masculine ou féminine) comme une réalité bien plus restreinte au Japon qu'en Europe, et ce, malgré l'héritage non si éloigné du *nanshoku*. Robertson remarque que les écrits sexologiques rapportent plus volontiers les cas d'inversion sexuelle occidentaux qu'autochtones³¹, un point que nous avons nous aussi évoqué dans le Chapitre 3. Donald Roden, également, fait le même constat. Pour lui, cependant, le déni

²⁸ HAMAŌ, « Dôseiai-kô », *op. cit.*, pp. 138-139.

²⁹ TANAKA, « Danshō-kô », *op. cit.*, p. 128.

³⁰ HANABUSA, « Petchi ruiza sonota », *op. cit.*, pp. 75-76.

³¹ ROBERTSON Jennifer, « Dying to Tell: Sexuality and Suicide in Imperial Japan », *Signs*, vol. 25, n° 1, 1999, pp. 22-23.

des intellectuels quant aux cas japonais de « déviance » résulte plutôt d'une stratégie des intellectuels afin de pouvoir évoquer les sujets sexologiques sans subir les pressions de la censure³². Cependant, Robertson critique le point de vue de Roden. Pour elle, ceci n'explique pas pourquoi certains sexologues et intellectuels ont nié l'existence des cas d'effémination au Japon, de même que leurs probables organisations en groupes³³.

2. UNE CARTOGRAPHIE URBAINE EVANESCENTE

Nous proposons ici une cartographie des espaces urbains fréquentés par les *kagema*. Ces espaces sont mentionnés à plusieurs reprises dans les articles des revues criminologiques ou dans les écrits de commentateurs sociaux. Imprécise et lacunaire en raison de la censure systématique des textes, cette cartographie montre cependant de façon constante un large investissement des parcs et des quartiers de divertissement des deux principaux centres urbains du Japon : Tôkyô et Ôsaka.

Cartographie de Tôkyô

Le quartier tokyôite d'Asakusa 浅草 est régulièrement cité comme le principal espace de ralliement des *kagema*. Durant la période prémoderne, Asakusa était le quartier de divertissement le plus prisé de la capitale shogounale. Continuant de profiter de sa notoriété durant l'ère Meiji, il a été le premier à se doter d'un zoo et d'un aquarium au Japon. La tour d'Asakusa, construite durant cette période, était un bâtiment en brique de douze étages et équipé pour la première fois d'un ascenseur. Jusqu'au début des années 1920, le quartier a représenté la vitrine de la modernisation du Japon. Toutefois, il a perdu ce statut à la suite de sa destruction partielle lors du séisme du 1^{er} septembre 1923. Organisé autour d'une allée centrale qui reliait la porte du Tonnerre au temple Sensô (*Sensôji* 浅草寺), dédié à la divinité Kannon, Asakusa était organisé en ruelles adjacentes où fleurissaient des établissements tous plus insolites les uns que les autres. Le quartier proposait également un vaste ensemble de cinémas, de cabarets, de

³² RODEN, "Taishô Culture and the Problems of Gender Ambivalence", *op. cit.*, p. 46.

³³ ROBERTSON, "Dying to Tell", *op. cit.*, p. 23.

cafés et de spectacles forains³⁴. Selon l'anarchiste Soeda Azenbô, Asakusa tenait une place particulière dans la culture urbaine tokyoïte. Il le décrit comme un « marché aux humains », et une « boîte à déchets » (*gomibako* 芥箱) obsédée par la nourriture et la sexualité, qui ne s'épanouit qu'à partir de la nuit tombée³⁵. En effet, il était de notoriété publique que le parc d'Asakusa était un haut lieu de la prostitution illégale sous toutes ses formes :

Dans ce parc [Asakusa], surgissent à la nuit tombée sous les treillis de glycines de jeunes femmes qui vendent leurs corps pour quelques dix *sen*. [...] Des prostituées travesties en homme et des déviants sexuels travestis en femme ont fait leur domaine d'un hôtel en bois bon marché à trente *sen* la nuit situé dans les environs.³⁶

Le célèbre romancier Kawabata Yasunari 川端康成 (1899-1972)³⁷ évoque brièvement la présence de *kagama* dans sa fiction *Asakusa kurenaidan* 浅草紅団 (Chronique d'Asakusa, 1930)³⁸, se présentant comme une « suite de vignettes » du quartier. Bien que littéraire, le texte offre une précieuse description sociale des bas-fonds d'Asakusa, Kawabata ayant lui-même été un habitué :

Le déguisement, c'est évidemment une spécialité d'Asakusa. Pas besoin de scruter les alentours avec des yeux de faucon pour y trouver toute une humanité travestie. Tout près d'ici, on ne compte plus les femmes vagabondes travesties en homme. Celles-là prêtent à rire. En revanche, apercevoir des hommes travestis en femme tout de rouge vêtus, peinturlurés d'une épaisse couche de poudre blanche et coiffés d'une perruque de style japonais, disparaître dans les sombres ruelles derrière le temple Kannon accompagnés d'autres hommes, cela est une vision aussi glaçante que d'apercevoir un étrange lézard.³⁹

³⁴ PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir, op. cit.*, pp. 315-317.

³⁵ SOEDA, *Asakusateiryûki, op. cit.*, p. 6.

³⁶ 「かうした公園——夜になれば、その藤棚の下には、十銭均一の売肉の乙女が出没する。(略) 男装した淫売婦、女装した変態性欲者、附近の三十銭均一の木賃ホテルを根城とする。」 HARUSHIMA Sadao 春島さだを, « Nihon no hakidame. Miyako no donzoko seikatsu o katau 日本の掃き溜 都のドン底生活を語る » (Décharge à ordures du Japon. Raconter la vie dans les bas-fonds), *Hogo jihô*, vol. 14, n° 7, 1930, p. 47.

³⁷ Écrivain japonais majeur du XX^e siècle, il s'est spécialisé dans la nouvelle et le roman court. Les thèmes qui parcourent son œuvre sont la solitude, la mélancolie, la mort et la recherche du beau. Son style épuré caractéristique traduit souvent avec une grande pudeur la complexité des sentiments humains. Il a obtenu le prix Nobel de littérature en 1968. Pour plus de détails, cf. SAKAI Cécile, *Kawabata, le clair-obscur*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.

³⁸ Une traduction française a été publiée aux éditions Albin Michel. KAWABATA Yasunari (trad. Suzanne ROSSET), *Chronique d'Asakusa*, Paris, Éd. Albin Michel, 1988.

³⁹ 「変装はやはり浅草のものらしい。さまで鶺鴒の目鷹の目で捜し廻らなくとも、変装の人間はここでみつかる。手近なところで、男装をした浮浪の女はいくらでもいる。そんなのは笑ってすませる。だが、濃い白粉に日本髪のかつら、赤づくめに女装した男が男をつれて、観音裏の暗がり道をちよろちよろ消えて行く——これは奇怪な蜥蜴でも見るように寒気がする。」 KAWABATA Yasunari 川端康成, « Asakusa kurenai dan 浅草紅団 » (Le clan des ceintures rouges d'Asakusa), 1930, réimprimé dans KAWABATA Yasunari 川端康成, *Kawabata Yasunari zenshû dai 4 kan* 川端康成全集第4巻 (Œuvres complètes de Kawabata Yasunari. Vol. 4), Tôkyô 東京, Shinchôsha 新潮社, 1981, p. 94. Extrait traduit du japonais au français par l'auteur de ce mémoire de thèse.

Ainsi, pour l'écrivain, les *kagama* faisaient partie des nombreuses figures grotesques composant les publics d'Asakusa. Bien qu'il effectue une description minutieuse des rues et des parcs, il n'est pas question chez Kawabata de chercher à en savoir plus sur ces « créatures qui vous glacent le sang » et qu'il ne nomme même pas dans son texte. L'écrivain nous indique tout du moins que le temple dédié à la divinité Kannon figurait l'épicentre de leurs activités. Ce motif est également présent chez le journaliste Maeda Noriyoshi 前田善教 (?-?), qui atteste de l'existence de « nids de *kagama* » (*kagama no su* カゲマの巣) aux alentours du temple d'Asakusa, les travailleurs du sexe étant reconnaissables en ce qu'ils sont les seuls à ne pas prêter attention à la statue du Bouddha⁴⁰.

D'autres commentaires citent à plusieurs reprises le quartier tokyoïte de Ginza 銀座, symbole de la vie *modan* et temple incontesté de la consommation. D'abord simple quartier périphérique de la banlieue de Tôkyô, il a totalement été reconstruit en 1872 à la suite d'une ordonnance gouvernementale qui exigeait la construction de bâtiments en pierre sur le modèle des villes européennes afin de lutter contre les incendies. En outre, l'installation d'une ligne ferroviaire qui reliait Yokohama à Tôkyô a largement contribué à moderniser Ginza. Dès le début des années 1900, le quartier était connu pour être un centre commercial à la pointe de la modernité, dont les nombreuses boutiques proposaient un large choix de produits importés d'Occident. Il a également été le premier à accueillir un *depâtomento sutoa* デパートメントストア (expression issue de l'anglais *department store*): un grand magasin sur le modèle européen⁴¹. Puis, suivant la reconstruction de Tôkyô après le tremblement de terre du 1^{er} septembre 1923, Ginza a fini par supplanter Asakusa et devenir le nouvel épicentre des divertissements de la capitale⁴².

En 1934, le journaliste Uchida Kentarô 内田憲太郎 (?-?) rapporte la découverte dans Ginza d'activités d'hommes travestis dans un article consacré aux « bas-fonds de Tôkyô » (*Tôkyô no donzoko* 東京のドン底), une révélation qui tient du secret de polichinelle tant le

⁴⁰ MAEDA Yoshinori 前田善教, *Jinsei no uramichi o iku hitobito* 人生の裏道を行く人々 (Les individus qui prennent de mauvais chemins de vie), Tôkyô 東京, Nihon keisatsu shinbunsha 日本警察新聞社, 1936, pp. 33-34.

⁴¹ YOSHIMI Shun.ya 吉見俊哉, *Toshi no dramaturugî. Tôkyô, sakariba no shakaishi* 都市のドロマトユルギー 東京・盛り場の社会史 (Dramaturgie urbaine. Histoire sociale de Tôkyô et de ses lieux de divertissement), Tôkyô 東京, Kôbundô 光文堂, 1987, p. 165-167 ; SCHAAL Sandra, « Dramaturgie urbaine et théâtralité au féminin dans le Japon moderne : Ginza et la *modan gârû* », dans MURAKAMI-GIROUX Sakae, TSAMADOU-JACOBBERGER Irini (dir.), *Théâtralité(s). Tradition et innovation*, Arles, Éd. Picquier, 2015, p. 166.

⁴² SCHAAL, « Dramaturgie urbaine et théâtralité au féminin dans le Japon moderne : Ginza et la *modan gârû* », *op. cit.*, pp. 167-169.

motif est récurrent dans les documents qui traitent de la prostitution masculine⁴³. L'historien de l'art Andô Kôsei évoquait déjà explicitement la présence de *kagama* dans les rues du quartier dans son *Ginza saiken* (1931)⁴⁴. Le romancier Hamao Shirô rend compte lui aussi des rumeurs qui circulent sur l'expansion du « commerce des *kagama* » (*kagama kai* 陰間買い) dans les « rues à la pointe de la mode de Ginza » (*ryûko no sentan taru Ginza gaitô* 流行の尖端たる銀座街頭)⁴⁵. Enfin, le poète dadaïste Yoshiyuki Eisuke fait référence aux *kagama* qui sont apparus dans les « bars à l'arrière de Ginza » (*Ginza ura no bâ* 銀座裏の酒場) dans l'introduction de sa nouvelle « *Kyôraku hyakkaten* » (1930)⁴⁶.

Le journaliste Asakura Kôzô, quant à lui, dresse un inventaire bien plus large de ce qu'il appelle les « espaces de déploiement » (*hatten basho* 発展場所) de la prostitution masculine, qui, nous apprend-il, ne se limitaient pas aux toilettes publiques (*kyôdô benjo* 共同便所), mais étaient en réalité bien plus nombreux et déployés sur de nombreux territoires de Tôkyô une fois la nuit tombée. Le parc d'Asakusa est encore une fois mentionné comme le principal espace de rencontres, tant et si bien que certaines parties seraient réputées n'être fréquentées que par les *kagama*. La partie nord du parc d'Ueno également comporterait, selon ses dires, quelques points de rendez-vous connus des initiés mais dont les noms ont été censurés, comme des établissements de restauration, les alentours d'une statue en bronze ou encore sur les bancs proches des latrines publiques.

La censure se présente en effet comme une importante difficulté dans l'élaboration d'une cartographie des espaces de la prostitution masculine. Les rares articles qui mentionnent les points de rendez-vous ou l'existence d'établissements de *kagama* ne peuvent citer ni leur nom, ni leur adresse, sous peine d'être interdits de publication par le ministère de l'Intérieur. La stratégie des revues criminologiques a consisté à systématiquement passer sous silence les indications précises susceptibles d'offenser les censeurs en les remplaçant dans le texte par des croix.

En outre, toujours selon Asakura, beaucoup de travailleurs du sexe se retrouvaient dans le parc de Hibiya. Le journaliste cite aussi un arrondissement du quartier de Ginza (dont le numéro a été censuré), qui selon lui se transformait en lieu de rendez-vous à partir de dix heures du soir. D'autres points de rencontre sont encore plus précisément évoqués, mais sont

⁴³ UCHIDA Kentarô 内田憲太郎, « Koko ga Tôkyô no donzoko da 此處が東京のドン底だ » (Ici sont les bas-fonds de Tôkyô), *Hanashi* 話 (La parole), vol. 2, n° 8, 1934, p. 55.

⁴⁴ ANDÔ, *Ginza saiken*, *op. cit.*, p. 211.

⁴⁵ HAMAÔ, « Dôseiai kô », *op. cit.*, p. 141.

⁴⁶ YOSHIYUKI, « *Kyôraku hyakkaten* », *op. cit.*, pp. 225-258.

impossibles à restituer en raison de leur effacement. Asakura cite notamment l'arrière d'un hôtel, les salles obscures d'un cinéma de quartier et les loges d'un théâtre, tous anonymisés, mais selon ses dires bien connus du milieu interlope⁴⁷. En outre, le journaliste rapporte les habitudes des travailleurs du sexe travestis de déambuler librement dans les rues d'Asakusa accompagnés de leurs clients, se rendant même dans des salons de thé, certains de ces établissements acceptant cette sorte de clientèle⁴⁸.

Le criminologue Shinbori Tetsugaku cite lui aussi le parc de Hibiya parmi les lieux où les *kagama* vont « ferrer leurs clients » (*o-kyaku o tsuru* お客を釣る). Il mentionne également certains grands magasins, mais aussi des salles de cinéma, le quartier d'Asakusa, celui de Shinjuku (Tôkyô), un autre quartier de divertissements en vogue durant l'entre-deux-guerres. Selon Shinbori, l'ampleur du phénomène est telle qu'il était possible d'assister à des scènes de séduction même en plein jour, sans compter que ces mœurs ne se limitaient pas aux murs de la capitale et se rencontraient, paraît-il, « en grand nombre » jusque dans les centres urbains du Kansai⁴⁹.

Cartographie d'Ôsaka

Ôsaka apparaît aussi comme un espace de développement des groupes de *kagama*, qui pour certains sont allés s'y installer depuis Tôkyô⁵⁰. La prostitution masculine s'y était vraisemblablement concentrée de façon similaire autour des parcs et des quartiers de divertissements. Durant l'entre-deux-guerres, le quartier de Dôtonbori émerge ainsi comme le cœur du monde de la prostitution travestie de l'Ouest du Japon. Lors de la période d'Edo, il était réputé pour ses nombreux théâtres de kabuki. Il a par la suite été modernisé durant l'ère Taishô, devenant la vitrine de la « vie moderne » de la région du Kansai et rivalisant avec les quartiers de divertissements les plus populaires de Tôkyô⁵¹.

Morino Tetsuzô rapporte qu'il était de notoriété publique que les hommes qui « éprouvent un désir déviant » (*hentaiteki na jôyoku o kararete* 変態的な情欲を駆られて) se rendaient

⁴⁷ ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 77.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 79.

⁴⁹ SHINBORI, *Mondai no gaitô shônén*, *op. cit.*, p. 31.

⁵⁰ UCHIDA, « Koko ga Tôkyô no donzoko da », *op. cit.*, p. 55.

⁵¹ FUKUDA Akifumi 福田明文, YOSHIKAWA Shin 吉川真, TANAKA Kazunari 田中一成, « Dôtonbori kaiwai no kako to genzai 道頓堀界隈の過去と現在 » (Passé et présent du quartier de Dôtonbori), *Keikan dezain kenkyû kôen shû* 景観・デザイン研究講演集 (Recueil de conférences en études de design paysagé), n° 4, 2008, p. 314.

régulièrement dans le quartier, plus précisément le long de la rue Tobita ômon dôri, qui à elle seule comptait plus de 120 *kagema*. D'après le journaliste, leurs activités étaient telles que les badauds pouvaient régulièrement les voir tenant d'autres hommes par la main⁵².

Hirai Sôta rapporte quant à lui le soi-disant caractère endémique des travailleurs du sexe travestis dans les différents quartiers de divertissements (*kanraku-gai* 歓楽街) de la ville à partir de onze heures du soir⁵³. Le romancier cite un large panel de quartiers, allant de Tennôji à Higashidachô (aujourd'hui ville de Kamado), en passant par Imaikemachi, où les *kagema* apparaissaient semble-t-il en « groupes » (*renchû* 連中) en alpaguant à la sauvage les hommes qui croisaient leur chemin tout en affichant une « attitude insolente » (*bôjaku bunjin na furumai* 傍若無人な振舞)⁵⁴. En outre, les rues arrière du quartier de Kamagasaki, et plus particulièrement celles d'Imaikemachi, Hikifunemachi, Kaidômachi ou encore Higashi.iri funemachi, étaient les « repaires traditionnels » (*dentôteki na sôkutsu* 伝統的な巢窟) aussi bien des filles de rue que des *kagema* depuis les débuts de l'ère Meiji. Selon Hirai, un spectacle de « décadence de l'inversion » (*tôsakuteki na haitaisa* 倒錯的な靡頹さ)⁵⁵ prenait place dans la pénombre de ces ruelles, où il n'était pas rare de rencontrer des travailleurs du sexe travestis allant bras dessus bras dessous avec leurs clients⁵⁶.

En outre, Hirai rapporte sa surprise de constater la parfaite intégration des travailleurs du sexe à la vie nocturne des établissements des quartiers de divertissement. Il restitue la scène d'une conversation entre l'un d'eux et la tenancière d'un restaurant, celle-ci l'appelant familièrement par son surnom et celui-ci lui faisant ouvertement part de ses difficultés à trouver des clients. Le *kagema* se met alors à faire du charme auprès de la clientèle, jouant du *shamisen* et chantant quelques chansons. Certains clients se montrent réceptifs et lui donnent un pourboire. Toutefois, pour Hirai, s'il est étonnant que cette forme de prostitution apparaisse au grand jour, c'est que la plupart des travailleurs du sexe sont « habilement travestis en femme de sorte qu'on ne peut penser qu'ils sont des hommes au premier coup d'œil » (*ikken otoko to wa omowarenai takumi na josô* 一見男とは思われない巧みな女装)⁵⁷.

L'esquisse de cartographie des espaces urbains montre l'investissement de la prostitution masculine dans les quartiers de divertissements et les parcs de Tôkyô et d'Ôsaka. Cet

⁵² MORINO, « Otoko ni kobi o uru otoko », *op. cit.*, p. 217.

⁵³ HIRAI, « Ôsaka no danshō-gai », *op. cit.*, p. 233.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 234.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 238.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 239.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 237.

investissement semble plutôt nocturne, la nuit dissimulant plus efficacement leurs activités. Si certains points de rendez-vous étaient connus même des non-initiés, à l'instar de la grande statue de la divinité Kannon du temple d'Asakusa, il nous est cependant impossible de rendre compte avec précision des hétérotopies travesties parfois vaguement mentionnées, les noms et les descriptions des espaces de rencontre ayant été systématiquement censurés. Nous tenterons toutefois de restituer dans les lignes qui suivent la façon dont les travailleurs du sexes travestis se regroupaient et s'organisaient semble-t-il en groupes plus ou moins élargis.

3. LES REGROUPEMENTS DE KAGEMA

Comme le rappelle Florence Tamagne, la réunion entre minorités suggère la formation de « groupes [...] cohérents, solidaires, partageant les mêmes références, ayant les mêmes aspirations et, sans doute, les mêmes buts »⁵⁸. Dans le contexte de la société japonaise du début des années 1930, nous pensons que les regroupements des *kagema* ont probablement résulté d'une reconnaissance commune au travers du *stigmat social* du « désir sexuel déviant », du travestissement et/ou de l'effémination. Nous nous reposons ici sur les travaux d'Erving Goffman, pour qui les « itinéraires moraux » conduisent « les personnes affligées d'un certain stigmat » à se reconnaître comme faisant partie d'un groupe aux expériences sociales plus ou moins similaires.

L'une des phases du processus de socialisation [...] engagé est celle durant laquelle l'individu stigmatisé apprend et intègre le point de vue des normaux, acquérant par-là les images de soi que lui propose la société, en même temps qu'une idée générale de ce qu'impliquerait la possession de tel stigmat. Puis vient la phase où il apprend qu'il possède ce stigmat et connaît, cette fois en détail, les conséquences de ce fait. L'enchaînement et les rapports mutuels de ces deux premières étapes de l'itinéraire moral édifient une structure fondamentale, d'où partent les évolutions ultérieures, et qui différencie les itinéraires moraux ouverts au stigmatisé.⁵⁹

Le moment de la prise de conscience du stigmat est « toujours d'un intérêt particulier » pour l'individu stigmatisé, en ce qu'il « se voit précipité dans une nouvelle relation avec ceux qui, eux aussi, possèdent ce stigmat »⁶⁰.

⁵⁸ TAMAGNE, *Histoire de l'homosexualité en Europe*, op. cit., p. 289.

⁵⁹ GOFFMAN, *Stigmat*, op. cit., p. 46.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 50.

Nous nous reposerons principalement dans ce chapitre sur les écrits qui mettent en exergue l'isolement des *kagema* en tant que groupes sociaux.

✚ Traces de regroupements et de proto-organisations

Sawada Junjirô rapporte en 1934 un cas de regroupement entre « deux jeunes hommes travestis » (*futari no josô shônén* 二人の女装少年) et un troisième plus âgé, vivant ensemble une « vie de vagabondage » (*hôrô seikatsu* 放浪生活). Tous les trois partageaient un appartement de location et ne se quittaient jamais. Les deux travestis proposaient leurs services érotiques aux promeneurs du parc de Nakanoshima à Ôsaka, ou de Hibiya, d'Ueno et d'Asakusa à Tôkyô. Le rôle du troisième était de repérer en amont les clients et de prévenir ses comparses de la présence des forces de l'ordre⁶¹.

Un article de 1940 du *Yomiuri* relate, lui, l'arrestation d'un groupe de cinq jeunes travestis d'une vingtaine d'années pour vols à l'étalage. Ils vivaient ensemble dans une auberge située dans le quartier d'Asakusa. Tous s'étaient donnés des prénoms féminins, tels qu'O-toyo, O-tama, Maruko ou O-iku, et sévissaient principalement dans les grands magasins de Tôkyô⁶².

Dans un article abordant la « criminalité sexuelle » (*seiteki hanzai* 性的犯罪) publié dans *Hanzai kagaku*, le journaliste Ishizumi Harunosuke 石角春之助 (1890-1939) fait de son côté le compte-rendu d'une année d'observation des mendiants (*kojiki* 乞食) du parc d'Asakusa, dont les « plus déviants » (*mottomo hentaitekina mono* 最も変態的なもの) étaient, à ses dires, les « uraniens » (*ûruningu* ウールニング)⁶³. Les informations rapportées par Ishizumi tendent à confirmer l'existence d'une organisation communautaire entre travailleurs du sexe, la prostitution consistant leur « unique moyen » (*yui.itsu no shudan* 唯一の手段) de survie et les conduisant à se regrouper⁶⁴.

⁶¹ SAWADA, *Hentai sei igaku kôwa, op. cit.*, p. 211.

⁶² « Gonin gumi no josô manbiki dan 5人組の女装万引団 (Un groupe de cinq individus qui volent à l'étalage travestis en femme) », *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 10 avril 1940, p. 2.

⁶³ ISHIZUMI Harunosuke 石角春之助, « Hentai kojiki no seiteki hanzai 変態乞食の性的犯罪 » (La criminalité sexuelle des mendiants déviants), *Hanzai kagaku*, vol. 1, n° 5, 1931, pp. 169-170.

⁶⁴ Ishizumi consacre un ouvrage entier à l'étude des « *kojiki* » en 1929 par la suite republié en 1935. Les deux ouvrages sont sensiblement les mêmes, à l'exception de la maison d'édition. Pourtant, aucun des deux ne mentionne les « uraniens » dont il est question dans *Hanzai kagaku*. Ceci laisse à penser que le sujet était trop scabreux pour figurer dans un ouvrage de société, mais assez sensationnaliste pour être publié dans une revue criminologique. ISHIZUMI Harunosuke 石角春之助, *Kojiki ura dan* 乞食裏譚 (Histoires secrètes des vagabonds), Tôkyô 東京, Bunjinsha shuppanbu 文人社出版部, 1929 ; ISHIZUMI Harunosuke 石角春之助, *Kojiki ura*

✚ Des établissements spécialisés dans les services des *kagama*

Plus encore que des regroupements, certains écrits évoquent jusqu'à l'existence d'établissements de divertissement tenus par des *kagama*. Le journaliste Uchida Kentarô mentionne par exemple des « *kagama* qui construisent des repaires » (*su o tsukutte iru kagama* 巣をつくってゐるカゲマ) dans les bas-fonds de la capitale⁶⁵. Une allégation appuyée par le romancier Edogawa Ranpo 江戸川乱歩 (1894-1965)⁶⁶ dans son essai « Asakusa shumi 浅草趣味 » (Mon attrait pour Asakusa, 1926), déclarant qu'il n'y a rien d'inhabituel à croiser des « *kagama* de plein air » (*yagai kagama* 野外かげま), poudrés de blanc et alpaguant les passants, dans le parc d'Asakusa à la nuit tombée, allant jusqu'à suggérer l'existence d'une organisation plus ou moins complexe de la prostitution masculine et évoquant la soi-disant présence de maisons closes attenantes au parc⁶⁷.

Ranpo n'est pas le seul à mentionner les établissements de passes d'Asakusa. Le numéro inaugural de *Hanzai kagaku* relate avec sensationnalisme en juin 1930 l'existence d'une organisation structurée de la prostitution masculine :

Comme je vous le révélerai prochainement, il apparaît qu'il existe encore des groupes professionnels [de *kagama*] à notre époque. Ces groupes de professionnels sont organisés entre des individus plus âgés d'une cinquantaine d'années et des individus plus jeunes de quinze ou seize ans. Leur politique commerciale est également particulièrement discrète. Les antichambres, les lieux d'attente, les lieux de rendez-vous clandestins et les lieux d'hébergement sont tous différents les uns des autres.⁶⁸

Morino Testuzô décrit également ce type d'organisation entre seniors et plus jeunes. Il constate une structuration de la prostitution travestie d'Ôsaka formée autour d'« *oyakata* 親方 » (patrons), en charge de la gestion des établissements, tandis que les *kagama* s'occupent d'appâter les clients. Les maisons de prostitution étaient particulièrement éphémères, changeant d'adresse régulièrement pour ne pas éveiller les soupçons de la police⁶⁹.

monogatari 乞食裏物語 (Récits secrets sur les vagabonds), Tôkyô 東京, Marunouchi shuppansha 丸之内出版社, 1935.

⁶⁵ UCHIDA, « Koko ga Tôkyô no donzoko da », *op. cit.*, p. 50.

⁶⁶ Écrivain et critique littéraire de la période moderne, il est un des pères de la littérature japonaise policière.

⁶⁷ EDOGAWA Ranpo 江戸川乱歩, « Asakusa shumi 浅草趣味 » (L'attrait pour Asakusa), *Shinseinen* 新青年 (Nouvelle jeunesse), vol. 7, n° 10, 1926, pp. 41-42.

⁶⁸ 「近々に於ける筆者の探究せるところによると、現在に於いても斯かるものの職業團？が存在することが明白となって来つつある。それらの職業團は、最年長を五十余歳とし年少は十五六歳を持って組織されてゐるらしく、その営業の方針も頗る潜行的で彼等営業團の常にゐる控場所若くは待合場所と密会の場所と更に又宿泊の場所とは何れもその場所を異にする。」 TANAKA, « Shin-kagama dan arawaru ! », *op. cit.*, p. 61.

⁶⁹ MORINO, « Otoko ni kobi o uru otoko », *op. cit.*, pp. 219-220.

Le caractère insaisissable des établissements fait également l'objet d'un commentaire de la part d'Andô Kôsei. Il confie qu'un restaurant à l'arrière du bâtiment de la firme Shiseidô avait pendant un certain temps servi de lieu de rendez-vous pour de « bien étranges réunions ». Le point de rendez-vous s'est par la suite déplacé dans une brasserie. À l'heure où il écrit, Andô avait perdu toute trace de ces réunions⁷⁰. De son côté, dans son article « Shin Tôkyô kagama dan » (1930), Mimura Tokuzô avait initialement l'intention de nommer et d'indiquer l'emplacement des établissements tokyoïtes. Cependant, l'autocensure de la revue l'en a empêché :

[Les *kagama*] ont impunément installé leur maison mère dans l'auberge XX, située au numéro XX de la section XX du quartier XX de l'arrondissement XX. On en compte une trentaine dans la maison mère et une bonne dizaine dans la succursale du quartier XX de XX. Entre la maison mère et la succursale, on dénombre près d'une cinquantaine de *kagama*.⁷¹

En sus, Mimura atteste d'une structure sociale plus ou moins sophistiquée, indiquant que « c'est de cette façon organisée que [les *kagama*] commercent (*sonna ni soshikiteki ni eigyô shiteru* そんなに組織的に営業している). Une allégation consolidée par un article de fait divers du mois d'octobre 1933 recensé par Shimokawa Kôshi, qui rapporte la découverte par les autorités d'une « salle de réception à louer spécialement prévue pour l'homosexualité masculine » (*dansei no dôseiai senmon no kashi zashiki* 男性の同性愛専門の貸座敷) dans le quartier d'Asakusa. Après avoir rénové un logement bon marché, des travailleurs du sexe travestis y réceptionnaient leurs clients de la même façon que les établissements de geishas. Ceux-ci avaient adopté des surnoms féminins, tels O-hana お花 ou O-yae お八重, et imitaient quasi parfaitement leurs consœurs féminines⁷². Enfin, un article de fait divers du numéro du 13 mai 1934 de l'édition de Kyûshû du *Nichi-nichi shinbun* 日々新聞 (Le quotidien) rapporté par Furukawa Makoto fait quant à lui référence à l'existence d'une organisation complexe et « institutionnalisée » de la prostitution travestie :

Arrestation d'un mystérieux cercle de casanovas. Un groupe de travailleurs du sexe masculins de près de trois cents membres organisés en une association secrète installée depuis deux ou trois ans à Fukuoka a été découvert. En prenant la forme de maisons de thé

⁷⁰ ANDÔ, *Ginza saiken*, *op. cit.*, p. 211.

⁷¹ 「XX区 XX町 X丁目 XX番地に堂々と XX旅館本店の看板を出しているのだ。そして、その本店には三十何人、それから同じく XXの XX町の支店には十何人、本支店合して五十余人のかげまが抱えられているのだ。」 MIMURA, « Shin Tôkyô kagama dan », *op. cit.*, p. 128.

⁷² SHIMOKAWA Kôshi 下川歌史 (dir.), *Sei fûzokushi nenpyô. Taishô Shôwa [senzen]. 1912-1945 性風俗史年表 大正・昭和[戦前]編 1912-1945* (Chronologie historique des mœurs sexuelles des ères Taishô et Shôwa [avant-guerre]. 1912-1945), Tôkyô 東京, Kawade shobô shinsha 河出書房新社, 2009, p. 182.

de *kagama* semblables à celles de la période d'Edo et en réunissant les membres du samedi au dimanche, leurs repaires changeaient sans cesse de lieu, permettant à ses membres de passer du bon temps et d'échapper au regard des autorités. Des hommes travestis en femme y étaient payés comme le sont les geishas et adoptaient des surnoms féminins comme Nozakimura no Iwafuji, Takahashi O-den, Byakuren no Ichihide, Benten no O-ai ou Karumen no O-yuki. Deux ou trois jours auparavant, les inspecteurs Inoue et Koga ont découvert une querelle qui a produit un conflit concernant la territorialité [de leurs réseaux de prostitution]. Le 12 mai, le groupe entier a été arrêté et fait actuellement l'objet d'une enquête. Ses membres incluent des hommes d'influence de province ainsi que des bureaucrates préfectoraux de hauts rangs.⁷³

Cet article fait figure de cas à part parmi ceux de la presse quotidienne, d'habitude plus timorée pour mentionner frontalement l'existence d'un tel réseau structuré de prostitution.

Le journaliste Asakura Kôzô rapporte quant à lui l'existence de quelques « auberges de *kagama* » (*kagama no yado* 陰間の宿), dont les noms sont – encore une fois – censurés, concentrées dans les environs d'Asakusa et prenant la forme de *kichin.yado* 木賃宿, des hébergements en bois bon marché à un étage. D'apparence vétuste et discrets, ces établissements étaient des havres de paix que les autorités policières avaient du mal à déceler⁷⁴. Ils se composaient généralement d'une dizaine de chambres, dont le prix de location pour la nuitée variait entre une vingtaine de *sen* et un peu moins de deux yens. Les établissements étaient généralement tenus en autonomie par les *kagama*, qui s'occupaient de la nourriture, du couchage et de l'entretien⁷⁵. Ces espaces n'étaient connus que des seuls initiés : seul le bouche à oreille entre membres de ce monde interlope permettait de les trouver. Plusieurs témoignages attestent d'une introduction dans le milieu par l'intermédiaire d'un habitué ou de membres déjà intégrés. Asakura rapporte le parcours d'un jeune homme qui a été introduit dans le monde des travailleurs du sexe grâce à la rencontre d'un habitué du parc d'Asakusa qui l'avait invité à manger et boire dans une « auberge de *kagama* ». Ce n'est qu'après cette première expérience que celui-ci a décidé de devenir travailleur du sexe et de vivre au sein d'une communauté⁷⁶. L'entretien effectué par Mimura auprès de Yatchan, jeune travailleur du sexe travesti tkyoïte,

⁷³ 「怪奇漁色団の検挙。福岡市内に二三年前からある秘密結社を組織し最近では九州県に亘り会員約三百名を有するといふ男色遊戯の一団が摘発された、恰も江戸時代のカゲマ茶屋式のもので会員は土曜日から日曜日にかけて集まるものでその巢窟は何時も移動し当局の目を避けて会員を遊ばせ、女装した男は芸者の如く線香代を取り会員に接してその名も野崎村の岩藤、高橋お伝、白蓮の一秀、弁天のお愛、カルメンのお雪を名乗ってゐるが二三日前彼等の縄張り問題から争議を起し紛擾中を井上、古賀両刑事が探知し十二日一毛打盡に逮捕し取調べ中であるが会員には地方の名望家某県の高等官等もある。」 Cité dans FURUKAWA, « Sekushuariti no hen.yô », *op. cit.*, p. 37.

⁷⁴ ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 72.

⁷⁵ *Ibid.*, pp. 70-71.

⁷⁶ *Ibid.*, pp. 68-70.

confirme aussi l'inclusion au sein des regroupements par l'intermédiaire d'individus déjà intégrés : lui-même avait été introduit dans le milieu par un autre *kagama*⁷⁷.

Les seuls noms d'établissements de *kagama* que nous avons pu trouver proviennent de la correspondance de Minakata Kumagusu avec Iwata Jun.ichi, sans doute du fait que cette forme écrite n'a pas subi les affres de la censure – ou de l'autocensure – en ce qu'elle n'était originellement pas destinée à la publication. Minakata rapporte ainsi quelques noms d'établissements de *kagama* situées à Ôsaka, tels que Sunagawa 砂川 (Sunagawa), Hana-ya 花屋 (La maison des fleurs) ou encore Anraku-ya あんらく屋 (La maison d'agrément), cette dernière ayant été semble-t-il située juste au-devant de l'établissement de prostitution publique gérée par l'État dans le quartier de Tobita⁷⁸.

En outre, d'après l'entretien mené par Asakura, les auberges tenaient des registres où étaient inscrits les noms civils des *kagama*. La vie au sein des établissements se passait au rythme des nuitées. Les clients partaient généralement aux alentours de huit heures du matin, tandis que les travailleurs du sexe dormaient jusqu'à midi, puis partaient manger tous ensemble, vivant en communauté :

Entre camarades, on vit en bonne intelligence. Il y a rarement des disputes. Ceux qui ronchonnent sont envoyés paître par les autres. Personne ne fanfaronne. Lorsqu'on prend nos grands airs et qu'on devient arrogant, les autres disent du mal de vous. Et c'est désavantageux qu'on dise du mal de vous car alors les clients ne vous apprécieront plus.⁷⁹

Selon Asakura toujours, cette communauté de travailleurs du sexe comptait une soixantaine d'individus⁸⁰. De son côté, Hirai Sôta rapporte que les « *danshō* » d'Ôsaka « vivaient ensemble par groupe de cinq ou six sous le même toit » (*go-rokunin kyōdō de ikken no ie ni sundeiru* 五六人共同で一軒の家に住んでいる) dans des maisons de location à un étage, principalement dans le quartier de Kamagasaki⁸¹, une situation également confirmée par Morino⁸². Le journaliste insiste sur leur vie en communauté, qu'il juge indispensable pour survivre face à la

⁷⁷ MIMURA, « Shin Tôkyô kagama dan », *op. cit.*, p. 130.

⁷⁸ MINAKATA Kumagusu 南方熊楠, « Iwata Jun.ichi ni ate. 31 Ôsaka no danshō no ruibetsu 岩田準一に宛て 31 大阪の男娼の類別 » (À l'attention de M. Iwata Jun.ichi. 31 La classification des hommes prostitués d'Ôsaka), dans MINAKATA, *Minakata Kumagusu zenshū dai 9 kan*, *op. cit.*, p. 335.

⁷⁹ 「皆仲良く暮れしています。喧嘩なんぞ滅多にしません。愚図愚図言くと皆で張りとはしてやりませぬ。威張る奴もいません。いくら力が強くたって威張ると仲間から悪口を言われますし悪口を言われると客受けが悪くなって損ですからね。」 ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, pp. 71-72.

⁸⁰ *Ibid.*, pp. 77-78.

⁸¹ HIRAI, « Ôsaka no danshō-gai », *op. cit.*, pp. 234-235.

⁸² MORINO, « Otoko ni kobi o uru otoko », *op. cit.*, p. 220.

« vague mondiale de panique économique » (*sekaiteki keizai kyôkô no nami* 世界的經濟恐慌の波)⁸³.

Ainsi, au regard de ces informations, il semble indéniable que des travailleurs du sexe travestis se soient regroupés et organisés entre eux, jusqu'à la création d'établissements spécialement dédiés à leurs services auprès d'une clientèle exclusivement masculine.

II. LES TRACES D'UNE CONTRE-CULTURE QUEER

Les regroupements entre *kagama* et leurs organisations plus ou moins structurées impliquent, à notre sens, des codes communs, un vivre ensemble reposant sur des règles et des références culturelles partagées entre individus. En raison du caractère secret et systématiquement en opposition, en réappropriation et en détournement des codes de l'hétérosexualité hégémonique, nous les envisageons comme constituant une forme de *contre-culture* queer, s'appuyant sur le double-sens et le sous-entendu. Nous en présentons les principaux aspects dans les lignes qui suivent.

1. L'ART DU DOUBLE-SENS : LES PRATIQUES LINGUISTIQUES DES *KAGEMA*

Retourner le stigmaté : nominations et auto-appellations

Les travaux de Florence Tamagne insistent sur la dimension politique du vocabulaire désignant les individus homosexuels – et par extension travestis. Tamagne distingue en effet trois niveaux de discours : les termes scientifiques et médicaux, les termes argotiques (entendus comme un vocabulaire usité par les « hétérosexuels » pour désigner les « homosexuels ») et les termes employés au sein des « communautés homosexuelles ». En outre, les mots en argot – le

⁸³ HIRAI, « Ôsaka no danshō-gai », *op. cit.*, p. 235.

plus souvent injurieux – sont fréquemment réappropriés et détournés par ceux qu'ils désignent afin de subvertir les stigmates sociaux associés à ces termes⁸⁴.

Dans quelle catégorie placer le terme « *kagama* » ? Renvoyait-il seulement à un usage argotique prenant pour inspiration les imaginaires culturels d'Edo ou était-il employé par ceux-là même qu'il désignait ?

D'après Shinbori Tetsugaku, « *kagama* » n'était en réalité que rarement en usage parmi les travailleurs du sexe, ces derniers s'autodéterminant plutôt au moyen des expressions « *okamaya* オカマヤ », « *keren* ケレン » ou encore « *ikken* イッケン »⁸⁵. Il est particulièrement complexe de proposer des traductions de ces argots, l'emploi des *katakana* ne nous renseignant pas sur leurs sens étymologiques. En outre, si ces termes ont effectivement été usités par les travailleurs du sexe, il n'est pas exact que ceux-ci les désignaient à proprement parler. Par exemple, « *okamaya* » pourrait être composé du substantif « *okama* » (un argot péjoratif désignant un homme pénétré par un autre homme) et du suffixe « *ya* 屋 », qui a pour signification « maison », « bâtiment » ou « salle » : le terme désigne plutôt une maison de passe. Quant à « *keren* » et « *ikken* », nous y reviendrons ultérieurement. Shinbori évoque également les « *o-nêsan* » (grandes sœurs), une expression qui désigne les « intermédiaires » (*sewanin* 世話人), autrement dit, les tenanciers des établissements de prostitution (voire ici les « mères maquerelles »). Néanmoins, comme le criminologue « préfère s'abstenir de commenter publiquement les situations de vie, les méthodes, les lieux et les comportements des personnes aux désirs sexuels anormaux » (*seikatsu jôtai, hôhô, basho nado ijô seiyokusha no kôï kotosara kôhyô o enryo suru koto ni suru* 生活状態、方法、場所等異常性欲者の行為故公表を遠慮することにする)⁸⁶, il n'en dit pas davantage sur ces appellations.

De son côté, Asakura Kôzô confirme que le terme « *kagama* » était surtout utilisé par les journalistes. En revanche, il atteste de son détournement par les travailleurs du sexe tokyôites, qui s'étaient vraisemblablement réappropriés la prononciation des idéogrammes en les modifiant. En effet, en passant de la lecture japonaise « *kage* 陰 » à sa lecture sino-japonaise « *in* 陰 », puis en modifiant celle japonaise de « *ma* 間 » par celle sino-japonaise de « *ken* 間 » (qui peut également se prononcer « *kan* »), les travailleurs du sexe avaient ainsi créé le terme « *inken* 陰間 », qui par assimilation de consonne est finalement devenu « *ikken* »⁸⁷. Ainsi formé,

⁸⁴ TAMAGNE, *Histoire de l'homosexualité en Europe*, op. cit., p. 48.

⁸⁵ SHINBORI, *Mondai no gaitô shônén*, op. cit., p. 30.

⁸⁶ SHINBORI, « Gaitô shônén no hanashi », op. cit., p. 143.

⁸⁷ ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », op. cit., pp. 67-68.

le vocable *ikken* rejoint la réappropriation des mots en argot évoquée par Tamagne et témoigne tant de la capacité d’agir que de l’art de la subversion des travailleurs du sexe.

Morino Tetsuzô rapporte quant à lui la spécificité des appellations entre travailleurs du sexe travestis d’Ôsaka. Lui aussi confirme le non emploi de « *kagama* » parmi les personnes concernées, mais rapporte l’usage de l’expression « *gata* がた », qui, selon son interprétation, était une abréviation d’« *onnagata* ». Il note également que les « *gata* » s’appelaient « *nêchan* 姉ちゃん » (« grande sœur », avec une connotation affective) lors des situations de locution directe, et « *ano ko* あの子 » (littéralement « cet enfant ») en parlant de « l’une d’entre elles » à la troisième personne. Morino fait ainsi part, non sans moquerie, de sa stupéfaction à l’égard de cette façon éminemment féminine de se nommer entre « hommes mûrs, chauves et dodus de près de quarante-cinq ans » (*yonjûgo sai to iu hageatama no futotta ojya* 四十五歳という禿げ頭の太ったおじや). Nous percevons ici que se jouait dans l’emploi de telles nominations un renversement des assignations non seulement de genre, mais également d’âge, contrevenant ainsi aux normes de la bonne société et les subvertissant avec ironie. Hirai Sôta, de son côté, parle également de l’appellation « *gata* » utilisée par les travailleurs du sexe d’Ôsaka. En outre, il cite d’autres appellations, présumant de la complexité et de la variété des « sortes » (*shurui* 種類) de « *gata* ». Malheureusement, en raison de la censure de cette partie du texte, il nous est impossible de rendre compte de ces expressions, toutes remplacées par des croix⁸⁸.

Outre les auto-appellations, l’invention de surnoms par les travailleurs du sexe travestis paraît suivre des schèmes stéréotypés. Beaucoup se servent de leur prénom masculin inscrit dans leur registre familial (*koseki*), qu’ils transforment en surnom féminin composé du premier idéogramme de leur prénom auquel est apposé le suffixe « *chan* ちゃん », qui connote l’affection et qui est généralement utilisé à l’égard des jeunes femmes et des enfants⁸⁹. Par exemple, le prénom masculin Seikichi se transformera en Sei-chan, Yûichi en Yû-chan, ou encore, Shintarô en Shin-chan. Cette pratique apparaît fréquemment dans les articles de presse présentant des cas de travestissement masculin.

Une autre façon de composer des surnoms reposait semble-t-il encore sur le premier idéogramme du nom de naissance, auquel était ajouté le préfixe « *o* お ». Ce procédé semble similaire à celui des surnoms des geishas. Parfois, les travailleurs du sexe ajoutaient une spécificité au prénom fictif, comme une caractéristique physique ou un trait de personnalité.

⁸⁸ HIRAI, « Ôsaka no danshō-gai », *op. cit.*, p. 235.

⁸⁹ MORINO, « Otoko ni kobi o uru otoko », *op. cit.*, pp. 217-218.

Asakura cite par exemple les surnoms Kirisuto O-toshi キリストおとし (O-toshi la chrétienne), Rashamen O-ishi ラシャメンおいし (Oishi la *rashamen*, un terme péjoratif qui désignait durant l'ère Meiji les prostituées qui offraient leurs services exclusivement aux hommes étrangers), Oshishi no O-kawa おししのおかわ (O-kawa au nez retroussé), Mannen Masa 万年まさ (Masa à l'air juvénile malgré les années qui passent), Komagata O-mine 駒形おみね (O-mine de Komagata, du nom d'un quartier tokyoïte)⁹⁰.

Une autre méthode concerne quant à elle les prénom masculin terminant par le son [o], souvent remplacé par le son [ko]. Par exemple, le prénom masculin Shigeo devient Shigeo, et Toshio se transforme en Toshiko. Cette pratique s'explique aisément, car les prénoms terminant par le son [o] sont le plus souvent masculins car ils sont graphiquement connotés par les idéogrammes 雄 (mâle) ou 男 (homme), qui se lisent [o]. Le son [ko] est quant à lui signifié par l'idéogramme 子 (enfant) qui est caractéristique des prénoms féminins japonais.

D'autres surnoms féminins, encore, renvoient à des références culturelles ou littéraires. L'article du *Kyûshû nichî-nichî shinbun* du 13 mai 1934, antérieurement cité, fait part de pseudonymes féminins inspirés de figures féminines populaires ou de personnages de fiction. À titre d'exemple, le surnom Takahashi O-den 高橋お伝 fait référence à une célèbre « empoisonneuse » de l'ère Meiji qui avait défrayé la chronique avant d'être exécutée. Celui de Byakuren no Ichihide 白蓮の一秀 semble se référer à l'incident Byakuren (*Byakuren jiken* 白蓮事件), qui avait vu la poétesse et cousine de l'empereur Taishô Yanagihara Byakuren 柳原白蓮 (1885-1967) scandaliser l'opinion publique en 1921 en s'enfuyant avec le journaliste socialiste Miyazaki Ryûsuke 宮崎龍介 alors qu'elle était mariée. Le pseudonyme Benten no O-ai 弁天のお愛 est quant à lui un clin d'œil au personnage du répertoire prémoderne du kabuki Benten Kozô, un voleur de grand chemin dont l'épisode le plus emblématique le fait se travestir en femme dans le but d'escroquer un riche marchand. Une autre référence littéraire se retrouve dans le surnom de Karumen no O-yuki カルメンのお雪, inspiré du personnage de Carmen de la nouvelle éponyme de Prosper Mérimée (1803-1870), archétype de la femme-fatale usant de ses charmes pour manipuler les hommes qui s'entichent d'elle. Nous avons également noté le pseudonyme d'un travesti qui officiait en tant que serveuse de café, reprenant celui d'une célèbre poétesse de la période moderne, Hayashi Fumiko 林芙美子 (1903-1951), qui avait elle-même occupé un emploi de serveuse avant de vivre de sa plume⁹¹. Nous observons

⁹⁰ ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 72.

⁹¹ FURUKAWA, « Sekushuariti no hen.yô », *op. cit.*, p. 37.

dans ces cas une inspiration venant de femmes en capacité d’agir, de personnalités féminines fortes et scandaleuses, voire criminelles, qui semblent toutes constitutives d’un imaginaire travesti reposant sur une conception trouble de la féminité : l’érotisme au féminin est nécessairement dépendant du regard masculin, mais paraît prendre le contrôle sur ce dernier.

✚ Usages de l’argot et détournements des expressions

Le double sens est généralement une composante essentielle des subcultures queers. Par le détournement de termes usuels ou de conventions, il permet à ses initiés de comprendre le sens caché d’une intention, d’une parole, d’un geste, tout en se situant au sein du monde hétéronormé.

Il nous semble, par exemple, que l’ensemble du champ lexical des passes rapporté par Asakura relève de ce procédé. En japonais, l’argent se prononce « *o-kane* お金 », un terme qui ne semble pourtant pas employé par les travailleurs du sexe, se référant pour cela à un terme argotique, « *ritsu* リツ », possible référence au vocable « *ritsu* 率 », signifiant le taux ou le pourcentage. D’après les dires rapportés d’un travailleur du sexe, le prix de la passe n’était jamais décidé à l’avance, mais seulement au moment du départ du client. Les prostitués pouvaient ainsi gagner en moyenne entre cinq et six yens par nuit, jusqu’à huit yens au maximum. Sur ce total, ils reversaient un pourcentage à la maison de passe qui les embauchait, lui rendant généralement entre 50 *sen* et 2 yens par nuit⁹².

Chaque type de passe possédait sa propre dénomination et correspondait à un montant conventionnellement établi (Tableau 1)⁹³.

NOM DE LA PASSE	MONTANT DE LA PASSE
<i>Yarikan</i> ヤリカン	10 <i>sen</i>
<i>Safurikan</i> サフリカン	20 <i>sen</i>
<i>Ichibu</i> 一ブ	25 <i>sen</i>
<i>Kachikan</i> カチカン	30 <i>sen</i>
<i>Tebu</i> テブ ou <i>nibu</i> ニブ	50 <i>sen</i>
<i>Hairyō</i> ハイリョ	1 yen

⁹² ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 80.

⁹³ *Ibid.*, p. 72.

<i>Furiryō</i> フリリヨ	2 yens
<i>Teburyō</i> テブリヨ	5 yens

Tableau 1

Il nous est toutefois difficile de proposer une traduction fiable de ces termes. Tout d'abord, car il s'agit de vocables argotiques qui n'apparaissent pas dans les dictionnaires. Ensuite, car l'absence de sinogrammes ne permet pas de nous reposer sur leur étude étymologique : il nous faut la supposer. Nous avons posé la question à quelques spécialistes japonais de l'histoire culturelle et de l'histoire des mœurs du Japon moderne, mais aucun n'a pu nous donner de réponse *ad hoc*. Si nous en proposons quelques interprétations, nous insistons toutefois sur leur caractère hypothétique. Il nous semble dans tous les cas que chacune de ces dénominations renvoyait à la fois au type de service sexuel effectué ainsi qu'à la durée de la passe.

Nous avons remarqué trois types de dénominations en fonction de leur suffixe et du système de gradation de leur prix. Le premier type repose sur une base d'accumulation du prix par tranche de 10 *sen* et se terminent par le suffixe « *kan* », lecture provenant probablement du caractère 間 (*kan*), signifiant une indication neutre de durée. La passe à 10 *sen*, dénommée *yarikan*, peut reposer sur la forme suspensive du verbe « *yaru* やる », dont le sens en langue vernaculaire se rapporte au fait d'avoir un rapport sexuel. En revanche, il est plus compliqué de proposer une interprétation de la passe à 20 *sen*, *safurikan*, car il n'existe pas de verbe « *safuru* » en japonais. Nous supposons enfin que la passe à 30 *sen*, nommée *kachikan*, se fonde sur la forme suspensive du verbe « *katsu* 勝つ », dont le sens renvoie à celui de « gagner » (de l'argent ?).

Le deuxième type de nom de passe repose sur l'usage du suffixe « *bu* », qui peut provenir de la lecture sino-japonaise du caractère 部 (*bu*), qui signifie « partie » ou « section », probablement ici du corps. Ce type de passe se compte par tranches de vingt-cinq *sen*. La première, *ichibu*, pourrait littéralement avoir le sens de « une partie du corps », tandis que la seconde, *nibu* ou *tebu*, celui de « deux parties du corps » ou d'une « partie de la main » (le son [te] pouvant désigner en japonais la main).

Enfin, le troisième type de nom de passe se compose du suffixe *ryo*, se fondant à notre avis sur la lecture sino-japonaise du verbe « *omonpakaru* 慮る », dont la signification est de « tenir compte » ou de « prendre en considération ». Il s'agit des passes les plus onéreuses, leur prix atteignant un ou plusieurs yen(s). La passe à un yen, *hairyo* ハイリヨ, est peut-être issue du terme « *hairyo* 配慮 », qui signifie « les attentions » ou « les considérations ». La passe à

deux yens, *furiryo*, pourrait éventuellement se composer de la forme suspensive du verbe « *furu* 振る », dont le sens renvoie à l'idée de « secouer », d'« agiter » ou de « balancer ». Enfin, la passe la plus chère, *teburyo*, dont le prix atteint les cinq yens, reprend le nom de la passe à cinquante *sen* auquel est ajouté le suffixe *ryo.*, signifiant peut-être le « double des attentions ».

Précisons là encore qu'en l'absence de clefs d'explication, ces interprétations relèvent pour l'heure de la conjecture. Ces noms de passe utilisés par les travailleurs du sexe entre eux nous paraissent suffisamment obscurs pour que ces derniers les évoquent à voix haute au sein de l'espace public sans qu'ils n'éveillent les soupçons ou ne choquent les oreilles des honnêtes gens. Ces dénominations sont des exemples de double-sens qui permettaient seulement aux initiés (*kagama*, éventuelles « mères maquerelles » et clients) de savoir de quelles pratiques sexuelles l'on parlait et combien celles-ci coûtaient et rapportaient.

Dans sa correspondance échangée avec Iwata Jun.ichi, le folkloriste Minakata Kumagusu rapporte également le nom d'une passe semble-t-il en usage parmi les *kagama* d'Ôsaka : « *chon no ma* チヨンの間 » (littéralement « un court intervalle »), qui désignait une passe durant entre cinq et dix minutes et qui coûtait cinquante *sen* (équivalente en prix à *nibu* ou *tebu*). Il ajoute qu'un travailleur du sexe lambda pouvait en moyenne gagner un yen par nuit. À ses dires, les *kagama* les plus populaires, qui pouvaient accumuler plus de douze clients par nuitée, gagnaient généralement entre trois et six yens par jour, ajoutant que ce type de « commerce n'était [finalement] pas si mal » (*warukunai shôbai nari* 悪くない商売也) d'un point de vue économique⁹⁴. Il semble donc, d'après Minakata, que la condition de travailleur du sexe pouvait offrir des conditions de vie économiquement avantageuses.

Les rôles sexuels faisaient également l'objet de dénominations provenant de termes détournés. Toujours d'après les propos rapportés par Asakura, il existait une différence d'appellation entre les *kagama* pénétrants (« actifs ») et pénétrés (« passifs »). Il est cependant à noter que les commentateurs n'évoquent en général jamais cette distinction entre travailleurs du sexe, car cela suppose que les clients pouvaient éventuellement prendre le rôle du pénétré, considération impensable et ô combien taboue ! Les pénétrants étaient appelés « *tachi* タチ » et les pénétrés « *uke* ウケ » (des désignations toujours en usage de nos jours). La provenance de ces termes argotiques n'est encore une fois pas certaine. Le terme *tachi* renvoie au vocable « *tachi* 太刀 » (le sabre ou l'épée), mais il peut également être issu de la forme suspensive du

⁹⁴ MINAKATA Kumagusu 南方熊楠, « Iwata Jun.ichi ni ate. 30 岩田準一氏宛て 30 » (À l'attention de M. Iwata Jun.ichi. 30), dans MINAKATA, *Minakata Kumagusu zenshû dai 9 kan*, op. cit., p. 334.

verbe « tatsu 立つ », qui signifie « se lever », « se dresser » ou « s'élever », tandis que *uke* se rapporte à la forme suspensive du verbe « *ukeru* 受ける » : « recevoir », « recueillir » ou « subir »⁹⁵. Comme ces doubles-sens n'étaient pas en usage dans la culture hétérosexuelle afin de désigner les rôles genrés lors d'un acte sexuel, ils n'étaient donc probablement pas compréhensibles pour la plupart des « bonnes gens ». En outre, la distinction entre rôles sexuels correspondait également à des types physiques et des modes vestimentaires :

Chez les prostitués *tachi*, la mode est aux visages carrés comme des boîtes à bentô, aux voix clairement masculines et aux corpulences moyennes. Ils ne se maquillent jamais. Plus ils ont l'air négligé et plus ils sont courtisés. Mais, les prostitués *uke*, quant à eux, portent généralement un léger maquillage lorsqu'ils se promènent [avec leur client].⁹⁶

Ceux qui sont à la fois *tachi* et *uke*, autrement dit « versatiles », sont quant à eux nommés « *ryôten* 両天 », terme qui provient de l'expression « *ryôtenbin ni kakeru* 両天秤にかける » : littéralement « jouer un double-jeu ».

D'après les dires d'Asakura, il apparaît donc que tous les *kagama* (qu'ils soient *tachi* ou *uke*) n'étaient pas forcément travestis *stricto sensu*, qu'il a également existé une forme de prostitution homosexuelle qui ne reposait pas sur le travestissement en femme. Ce type de prostitution n'a cependant que très peu été abordé dans les sources car elle constituait, semble-t-il, un tabou bien plus important encore que celui de la prostitution travestie. Dans les imaginaires modernes, le client était envisagé comme la composante masculine du couple et tenait nécessairement la position du pénétrant, tandis que le *kagama* personnifiait sa composante féminine. Il semble toutefois que les pratiques réelles aient été bien plus fluides, nous y reviendrons ultérieurement dans ce Chapitre.

Les pratiques sexuelles sont elles aussi évoquées au travers de périphrases ou d'expressions métaphoriques. Là encore, il est difficile de proposer pour elles une traduction précise ou une interprétation définitive, certaines références étant particulièrement opaques.

L'acte sexuel en lui-même, probablement la sodomie, est parfois cité sous le nom d'*Ôryokkô* 鴨緑江 : le fleuve Yalu, qui marque la frontière entre la Chine et la Corée du Nord. Néanmoins, la référence nous paraît par trop obscure pour en proposer une interprétation convaincante. Une autre expression en usage est « *uguisu no taniwatari* 鶯の谷渡 » : une

⁹⁵ ABE, *Queer Japanese*, *op. cit.*, p. 160.

⁹⁶ 「タチの陰間は重箱の様な四角ひ顔をした、男性的の聲のはっきりしてゐる、中肉中背なのが流行ります。お化粧するといけません、汚い程よく売れるのです。がウケの陰間は一緒に散歩する時なぞごく薄くお化粧したりします。」 ASAKURA, « *Aru ikken no hanashi* », *op. cit.*, p. 79.

référence au chant de la fauvette lorsqu'elle passe de vallée en vallée et qui peut également avoir le sens de se déplacer d'un côté à un autre. Nous supposons que cette expression renvoyait de façon poétique et imagée au moment où les travailleurs du sexe passaient d'un client à un autre. L'emploi du terme « *shakuhachi* 尺八 » (flûte droite en bambou), quant à lui, faisait probablement référence à la pratique de la fellation. Enfin, on retrouve l'usage du terme « *honma* 本馬 », qui durant la période d'Edo se référait aux chevaux des relais de province qui étaient à la disposition des seigneurs et des fonctionnaires shogounaux moyennant une redevance fixe et dont la capacité de chargement était supérieure à celle des ânes ou des chevaux ordinaires⁹⁷. Comme Asakura n'en donne pas de définition, nous pensons que ce vocable désignait de façon humoristique les travailleurs du sexe capables d'enchaîner à bon rythme les clients durant leurs nuits, voire les pratiques sexuelles à plus de deux.

Parmi les expressions en usage entre travailleurs du sexe travestis, « *renkon* レンコン » est probablement celle qui apparaît le plus régulièrement. Si son sens premier renvoie au rhizome du lotus, un ingrédient courant de la cuisine japonaise, il était également employé dans le milieu de la police et du banditisme afin de désigner un revolver, notamment en raison de la forme du chargeur qui ressemblait à celle de la racine du lotus. Dans le cas du milieu de la prostitution masculine, son sens faisait référence à trois pratiques : louer une chambre de façon discrète au milieu de la nuit pour avoir des ébats sexuels, « fouiner dans les environs » (*tsutsukimawaru koto* つゝきまはること) et receler des objets volés. Il semble également que l'on appelait « chambre à *renkon* » (*renkon beya* レンコン部屋) la pièce à coucher où les travailleurs du sexe se regroupaient pour dormir, servant également à l'entrepôt de leurs produits de soin et de maquillage, provenant de cadeaux de leurs clients la plupart du temps volés à l'étalage⁹⁸. Dans l'ensemble, *renkon* renvoyait ainsi tant à l'espace de la chambre à coucher, et donc à la pratique sexuelle, qu'au recel de marchandises volées.

D'autres expressions, encore, se fondent quant à elles sur un renversement grotesque des lois biologiques – une forme d'ironie qui n'est pas sans tourner en ridicule les travailleurs du sexe eux-mêmes. Alors qu'il prête attention à la conversation de deux « *gata* », Hirai Sôta entend l'un des deux prétendre avoir ses « menstruations » (*mênsutsurêshon* メーンスツレー

⁹⁷ *Ibid.*, p. 81.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 79.

シヨシ), se trouvant en conséquence dans l'incapacité d'aller aguicher les clients du soir⁹⁹. Le journaliste se demande dans un premier temps si l'*inversion sexuelle* des travailleurs du sexe travestis était telle qu'elle intervenait bien au-delà de leur seule croyance d'être physiologiquement des femmes. Il s'agit après tout d'un lieu commun que nous retrouvons dans les nosographies de Nakamura Kokyô ou de Tanaka Kôgai, qui avaient tous les deux relevé l'emploi du vocabulaire de la menstruation dans leurs cas rapportés d'*androgynie*¹⁰⁰. Les deux sexologues ont interprété cet usage langagier comme une croyance pathologique, pensant que les *androgynes* étaient persuadés d'avoir des corps féminins. Mais, nous apprend Hirai, les « menstruations » dont parlent les « *gata* » sont en réalité bien différentes de celles des femmes et d'une nature bien plus « sale et impure » (*fujô de kegareru* 不浄で汚れる) puisqu'elles se rapportent à des cas des « diarrhées intestinales » (*ichô o gai shite geri jôtai* 胃腸を害して下痢状態)¹⁰¹. L'usage de l'expression « menstruations » par les « *gata* » renvoie ainsi à une indisposition sexuelle qui reprenait les réalités biologiques féminines pour détourner la dénomination de troubles digestifs rebutants. Il s'agissait sans doute d'une façon toute humoristique de tordre le réel.

Outre les pratiques langagières, l'organisation sociale entre travailleurs du sexe travestis répondait également à des schèmes de réappropriations et de détournements des normes et des hiérarchies hétérosexuelles, ce que nous abordons dans les lignes qui suivent.

2. DES SOCIALISATIONS GENREES RENVERSEES : UN MICROCOSMEAU FEMININ

Une valorisation ambivalente du féminin

Plus que le travestissement en tant que tel, il semble que l'effémination apparaisse comme un élément central dans les socialisations et les organisations des travailleurs du sexe travestis.

⁹⁹ HIRAI, « Ôsaka no danshō-gai », *op. cit.*, p. 237.

¹⁰⁰ NAKAMURA, *Hentai seikakusha zakkô*, *op. cit.*, p. 71 ; TANAKA Kôgai 田中香涯, « Dôseiai ni kan sunu gakusetsu ni tsuite (jô) 同性愛に関する学説に就いて (上) » (Des théories sur l'homosexualité (1^{ère} partie)), *Hentai seiyoku*, vol. 3, n° 3, 1924, p. 121.

¹⁰¹ HIRAI, « Ôsaka no danshō-gai », *op. cit.*, p. 238.

Les descriptions des articles reposant sur des enquêtes de terrain sont pour le moins univoques. Selon les dires rapportés de Tanaka Naoki :

[Les *kagama* interrogés] disent qu'ils ont de façon générale des manières féminines, qu'ils ont laissé pousser leurs cheveux jusqu'à la démesure et qu'ils sont toujours travestis en femme. Ils disent aussi qu'ils se maquillent tous les jours avec du rouge à lèvres et du fard à joues.¹⁰²

Morino donne de son côté quelques exemples du quotidien des *kagama*. Selon lui, les travestis vivaient essentiellement la nuit, se réveillaient l'après-midi et commençaient leur journée directement en se préparant devant leur miroir. L'instant de la préparation s'apparentait à une sorte de rituel de soins du visage, de maquillage et de travestissement. Les travailleurs du sexe profitaient de ces moments devant leur miroir pour prendre des « poses » (*pôzu* ポーズ), durant lesquelles ils s'entraînaient à reproduire les expressions, les gestes et les attitudes des femmes. En outre, lorsque les travestis ne s'adonnaient pas au travail du sexe, ils passaient leur temps à effectuer des activités féminines, comme la cuisine, le ménage, la lessive et s'exerçaient également à la couture¹⁰³.

Les parcours des travailleurs du sexe travestis tels que restitués dans les articles des revues criminologiques suivent presque tous le même narratif. La plupart d'entre eux provenaient de familles rurales. Ils commençaient à ressentir une sorte de féminité intérieure durant l'adolescence et choisissaient généralement de s'enfuir de leur foyer entre la fin de l'adolescence et le début de l'âge adulte. Ils rejoignaient les grandes villes et commençaient ainsi à côtoyer d'autres individus partageant leur *stigmat social*. Néanmoins, tous les travailleurs du sexe n'étaient pas enclins au même degré d'effémination et ne pratiquaient pas tous le travestissement de la même façon. Certains ne se féminisaient qu'en portant du maquillage, des vêtements voyants ou extravagants, ou en adoptant des allures et des gestes féminins, quand d'autres escomptaient vivre en tant que femme au quotidien. Mimura Tokuzô, par exemple, présente quelques cas de *kagama* devenus femmes, à l'instar d'O-aki-san, qui se refuse à porter la perruque et s'est laissé pousser les cheveux, coiffés en chignon féminin. Sa physionomie était d'après Mimura en tout point féminine, allant de sa corpulence, en passant par sa voix, et jusqu'à ses manières. L'illusion était si parfaite que lors de la rencontre entre le

¹⁰² 「彼等は總じて立居振舞は女性的であり、甚だしきに至っては頭髪を伸して全然女装せるを見受けると言ふことである。唇や頬に紅を用ひるが如きは普通の事に属すると言ふ。」 TANAKA, « Shin-kagama dan arawaru ! », *op. cit.*, p. 61.

¹⁰³ MORINO, « Otoko ni kobi o uru otoko », *op. cit.*, p. 217.

journaliste et le travailleur du sexe, le personnel du restaurant les avaient pris pour un couple marié¹⁰⁴.

En outre, l'apparence féminine des travailleurs du sexe travestis passait par des codes vestimentaires précis. Ces derniers traduisaient leurs rôles sociaux par rapport aux personnes de leur entourage, de même que leurs rôles sexuels :

Pour les kimonos, [les *kagama*] portent des motifs voyants et tapageurs, comme ceux des femmes. Il semble que nombreux sont ceux qui ne portent pas de chapeau. Une « grande sœur » (la classe de gérance des *kagama*) porte un kimono avec une doublure bleu-clair et de larges *geta* de qualité, à quatre ou cinq yens la paire. Ce genre d'accessoires sont généralement payés et offerts par leurs clients. La plupart des *kagama* se crayonnent les sourcils [...]. S'ils sont spécialisés [dans les rôles de] « *ryôten* » et de « *uke* » comme les « grandes sœurs », ils prennent des voix de femme et se maquillent légèrement [de poudre blanche].¹⁰⁵

Toutefois, comme nous l'avons déjà mentionné, tous les *kagama* n'avaient pas pour ambition de se faire passer pour des femmes. Les « *tachi* », s'ils reprenaient des codes féminins, ne se travestissaient généralement pas, et bien que la féminité soit particulièrement mise en avant dans le milieu de la prostitution masculine, elle ne semble pas avoir constitué une valeur absolue dans les hiérarchies sociales entre *kagama*. Asakura rapporte, par exemple, un entretien avec un travailleur du sexe qui n'était pas véritablement travesti. Ce dernier expliquait que sa communauté réduite ne se mélangeait que très peu avec les travestis et que ces derniers étaient plutôt mal perçus au sein de son propre groupe¹⁰⁶. Ce témoignage montre que les organisations et les socialisations n'étaient pas complètement fluides et homogènes, et qu'elles ne percevaient pas toutes le travestissement et l'effémination de la même façon. À cet égard, dans une lettre destinée à Iwata Jun.ichi, Minakata Kumagusu propose une classification des différentes sortes de prostitution masculine susceptibles d'être rencontrées à Ôsaka. S'il argue que la prostitution travestie est la plus florissante, il mentionne également les « apparitions par intervalles » (*shutsubotsu* 出没) dans les parcs d'Ôsaka de travailleurs du sexe habillés en homme (*dansô* 男装), mais également de « groupes de joueurs de *shamisen* » (*shamisen hiki nado no nagashi*

¹⁰⁴ MIMURA, « Shin Tôkyô *kagama* dan », *op. cit.*, pp. 131-132.

¹⁰⁵ 「着物は女の様な荒い柄の目立つのを着てゐます。帽子は冠らないのが多いようです。或るお姉さん（幹部級の陰間）なんぞ水色の裏をつけた着物です。下駄は幅の廣い上等の四、五圓もするのをはいてゐます。之等の品物は大概陰間さんに買って貰ふんです。大概の陰間は眉を画いていますが（略）。お姉さん達の様な両天やウケ専門だと女の様な聲を出したり薄化粧をしたりしてゐます。」

ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 72.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 82.

renchû 三味線弾きなどの流し連中)¹⁰⁷, ce qui semble correspondre à la prochaine catégorie de *kagama* que nous allons aborder.

✚ Le système des « grandes sœurs »

La structure sociale entre *kagama* semble effectuer une polarisation entre travailleurs du sexe effectifs et anciens travailleurs du sexe, communément nommés « grandes sœurs » (*o-nê-san*). Selon Asakura, elles sont généralement âgées de plus de vingt-sept ans (considéré comme un âge limite de jeunesse) et comptent parmi les travailleurs du sexe qui ont achevé une mobilité sociale de sexe. Elles vivent leur quotidien en tant que femmes et quelquefois sous la protection d'un ancien client avec lequel elles tiennent essentiellement le rôle sexuel d'*uke*. Elles gagnent principalement leur vie grâce à la pratique du *keren-keren* ケレンケレン, qui consiste à se rendre par groupe de cinq ou six dans les propriétés des clients afin d'y produire des spectacles musicaux ou de réciter en chanson les enseignements du moine Kûkai. Le *keren-keren* permettait à chacune de gagner environ deux yens par personne, argent qui était redistribué à leur communauté pour l'achat de la nourriture ou de fournitures¹⁰⁸. Les « *ikken* » et les grandes sœurs étaient « liés les uns aux autres » (*otagai ni chigiri atteru* お互いにちぎり合ってる) et vivaient en « harmonie » (*en.man* 円満). Tenues en haute estime au sein de leur communauté, dont elles avaient la charge – elles s'occupaient de sa gérance –, elles étaient généralement nommées par leur surnom féminin, auquel était ajouté en suffixe le substantif *tayû* 太夫, qui désignait à l'époque d'Edo le rang le plus élevé des courtisanes des quartiers rouges. Elles étaient d'ailleurs souvent comparées à des *yorô* (courtisanes des quartiers rouges) par les autres travailleurs du sexe, estimées comme sages, mais se disputant souvent entre elles. Leur rôle consistait principalement à procurer un enseignement aux novices, allant de la façon de se poudrer le visage ou d'attacher son *obi*, jusqu'à des considérations d'ordre érotique. Elles faisaient office de figure maternelle à la fois protectrice et dictant les règles à suivre, ayant à cœur de s'occuper de leurs jeunes ouailles. Le système des grandes sœurs n'était pas une particularité des regroupements de Tôkyô, il en existait des traces jusqu'à Kyôto et Ôsaka. Leur

¹⁰⁷ MINAKATA, « Iwata Jun.ichi ni ate. 31 Ôsaka no danshō no ruibetsu » (À l'attention de M. Iwata Jun.ichi. 31, *op. cit.*, p. 335.

¹⁰⁸ *Ibid.*, pp. 81-82.

vie n'était pas toujours simple, beaucoup avaient connu la misère ou un destin « tragique » (*hisana* 悲惨), et il n'était pas rare que certaines finissent par mettre fin à leurs jours¹⁰⁹.

La polarisation en fonction de l'âge est toutefois plus ambiguë qu'il n'y paraît, certains travailleurs du sexe travestis continuant leurs activités sans forcément se ranger parmi les « grandes sœurs ». Plusieurs entretiens font à ce propos part d'un « *o-jî-san no kagama* お爺さんの陰間 » (un *kagama* grand-père) rencontrant un franc succès auprès de la clientèle¹¹⁰. Selon Mimura, ce *kagama* âgé avait jusqu'à huit habitués, rasant la barbe de ses clients, leur nettoyant les oreilles, leur servant de l'alcool et faisant même leur lessive¹¹¹. Le trait est davantage grossi dans le texte d'Asakura, qui évoque un « *ikken* aux cheveux blancs » de plus de soixante-dix ans et effectuant des passes à 1 yen et 50 *sen* (autrement dit parmi les plus onéreuses)¹¹². Il semble quoi qu'il en soit que la question de l'âge ait été centrale dans la constitution des identités travesties, et surtout une source d'inquiétude matérielle. Le témoignage d'O-kiyo présenté dans l'enquête de Morino en montre toute la portée. Si son jeune âge et sa beauté lui ont parfois permis de se sortir de la misère en devenant l'amant privilégié de quelques riches clients (aussi bien japonais qu'occidentaux), la dizaine d'années passées à officier en tant que *kagama* l'a physiquement marqué. Atteignant désormais la quarantaine, l'éclat de sa beauté aujourd'hui fané et souffrant de façon chronique d'hémorroïdes, O-kiyo s'est vu contraint de stopper ses activités, aspirant à pouvoir vivre seulement de la couture : une situation dont il n'est pas sûr qu'elle lui apporte la stabilité financière tant escomptée¹¹³.

Le système des « grandes sœurs » paraît dans tous les cas aux fondements d'un ordre social féminisé et « matriarcal » dont les travestis plus âgés étaient en charge, responsables vis-à-vis des plus jeunes, et leur apportant protection et enseignements. Par une étrange coïncidence, ce fonctionnement n'est pas sans rappeler le système des « *houses* » des minorités queer nord-américaines, véritables centres de solidarité entre marginalisés qui prend la forme de familles élargies et dont les « *mothers* » sont les gardiennes¹¹⁴. Sans aller jusqu'à dire que le cas japonais

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 81.

¹¹⁰ Traditionnellement, les *kagama* étaient loués pour leur jeunesse et ne dépassaient pas, en théorie, l'âge de dix-huit ans. Il existe cependant de nombreux *senryû* (poème satyrique sur le *shudô*) prémodernes qui se moquent des *kagama* trop âgés. Pour plus de détails, cf. PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 34 ; KUROIWA, « Hentai ka, guro ka, yûbi ka », *op. cit.*, p. 61.

¹¹¹ MIMURA, « Shin Tôkyô kagama dan », *op. cit.*, pp. 130-131.

¹¹² ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 82.

¹¹³ MORINO, « Otoko ni kobi o uru otoko », *op. cit.*, pp. 219-220.

¹¹⁴ Pour plus de détails, cf. le documentaire *Paris is Burning* (1990) de Jennie Livingstone. Le film a fait l'objet d'une analyse par Judith Butler dans le chapitre « Gender is Burning : Questions of Appropriation and Subversion » dans BUTLER Judith, *Bodies that Matter : On the Discursive Limits of « Sex »*, Routledge, 1993, pp. 134-153. Cf.

de l'entre-deux-guerres serait similaire à celui du Harlem de la fin des années 1980, nous percevons cependant quelques points communs, notamment la propension à se réappropriier, détourner et réinventer les codes de la famille patriarcale au profit d'un modèle féminisé qui permettait d'apporter un soutien moral et financier à des membres sous la responsabilité d'une figure maternelle et protectrice.

3. DES REFERENCES CULTURELLES COMMUNES ?

Asakura rapporte la constitution d'une contre-culture des milieux de la prostitution masculine également au travers de références littéraires communes. À ses dires, les travailleurs du sexe se retrouvaient dans le cadre de clubs de lecture où chacun ramenait une œuvre dont il faisait la lecture à voix haute. Les ouvrages rapportant les mythes et les récits anciens étaient privilégiés, car « tout le monde les adore » (*minna ga daisuki* 皆が大好き). Durant ces sessions, les textes sont récités sous la forme du *kôdan* 講談, un style japonais de conte oral qui se pratique assis et dont la récitation est marquée par le rythme d'une claquette en bois¹¹⁵. Si le choix de cette forme orale paraît surprenant, il nous semble pourtant que c'est son essence profondément populaire et non institutionnelle qui a sans doute permis à ces regroupements de s'approprier cette forme d'art. Il n'existait en effet, au début de l'ère Shôwa, aucune école de *kôdan* ; ce style n'était donc pas soumis à des normes strictement codifiées¹¹⁶. Quoi qu'il en soit, cette forme récitée ainsi que la pratique du *keren-keren* montre qu'il a probablement existé une sous-culture artistique spécifique au milieu de la prostitution masculine, sans doute inspirée de sédiments culturels prémodernes.

D'autres éléments culturels sont également mentionnés. Selon les dires rapportés d'un *kagama*, les travailleurs du sexe ne lisaient jamais le journal et ne portaient que peu d'intérêt aux nouvelles politiques. En outre, contrairement à ce que la bonne société imaginait, ils ne montraient aucun intérêt pour les « œuvres érotiques » (*ero na mono* エロなもの), percevant

GRECO Lucas, KUNERT Stéphanie, « Drag et performance », dans RENNES Juliette (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2021, pp. 255-256.

¹¹⁵ MASTRANGELO Matilde, « Japanese Storytelling : A View on the Art of 'Kôdan'. The Performances and the Experience of a Woman Storyteller », *Rivista degli studi orientali*, vol. 69, fasc. 1/2, 1995, p. 207.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 211.

à cet égard les estampes (*shunga*) d'un bien mauvais œil – c'est en tout cas ce que rapporte un *kagema* sans en expliquer la raison – :

Les estampes érotiques ? Je n'en ai jamais eu en ma possession car je ne les aime pas du tout. D'ordinaire les *ikken* n'en possèdent pas. Lorsqu'on en a en notre possession, les « grandes sœurs » les déchirent en disant qu'elles portent malheur¹¹⁷.

Nous avons également noté la référence à la nouvelle « Himitsu 秘密 » (Le secret, 1911) du grand romancier Tanizaki Jun.ichirô 谷崎潤一郎 (1886-1965)¹¹⁸ dans un témoignage publié en 1933 dans *Hanzai kôron*. Alors qu'un jeune homme y conte sa première expérience travestie, celui-ci se compare au protagoniste de la nouvelle¹¹⁹. En effet, « Himitsu » narre depuis une focalisation interne l'expérience d'un homme qui se travestit en femme, puis déambule chaque soir dans le quartier d'Asakusa afin de tromper son ennui. Nous nous sommes demandé dans quelle mesure cette œuvre a pu servir de référence contre-culturelle aux travestis de la période moderne. Nous doutons néanmoins qu'elle ait réellement joué un rôle important : au stade de nos recherches, nous n'avons trouvé qu'une seule référence à elle. En outre, le travestissement du personnage est d'une nature tout à fait différente de celle des travailleurs du sexe : mu par un profond ennui, le protagoniste cherche à « ébranler [s]es nerfs devenus totalement insensibles aux excitations ordinaires » (*futsû no shigeki ni narete shimatta shinkei o furuitatakasu* 普通の刺戟に馴れて了った神経を顫い戦かす)¹²⁰. Il ne s'agit pas d'ailleurs à l'origine d'un travestissement de genre. Le personnage se prend d'une passion soudaine pour les vêtements féminins, mais n'a pas pour ambition de devenir une femme : il *joue* à en devenir une¹²¹. S'il sent perdre progressivement son humeur et ses manières d'homme, c'est néanmoins au personnage de Benten Kozô auquel il s'identifie, imaginant commettre toutes sortes de méfaits ainsi travesti. En ce sens, la représentation du travestissement dans cette fiction se rapproche de celles, criminalisées, des faits divers des deux premières décennies du XX^e siècle :

¹¹⁷ 「春画は私は嫌いですから持った事はありませんが、陰間は持ってゐないのが普通です。持ってゐると此んな物は縁起が悪いといってお姉さん達に破れかれてしまいます。」 ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 72.

¹¹⁸ Écrivain des ères Taishô et Shôwa, il a rencontré la notoriété dès la parution de sa première nouvelle « Irezumi 刺青 » (Le tatouage, 1910). Considéré comme un des plus grands écrivains japonais du XX^e siècle, nombreux de ses récits explorent les névroses et les perversions humaines.

¹¹⁹ MIMURA, « Aru tokui seikakusha no kokuhaku », *op. cit.*, pp. 115-116.

¹²⁰ Traduction de Marc Mécréant. TANIZAKI Junichirô, *Le secret, et autres textes*, Paris, Gallimard, (1997) 2013, p. 72.

¹²¹ MITSUISHI Ayumi 光石 亜由美, « Josô to hanzai to modanizumu. Tanizaki Jun.ichirô *Himitsu* kara Pisuken jiken e 女装と犯罪とモダニズム : 谷崎潤一郎「秘密」からピス健事件へ (Travestissement masculin, criminalité et modernisme. Du « Secret » de Tanizaki Jun.ichirô à l'affaire Pisuken) », *Nihon bungaku* 日本文学 (Littérature japonaise), vol. 8, n° 11, 2009, pp. 35-36.

un traitement sans doute peu apprécié parmi les travailleurs du sexe travestis. Plus encore, le travestissement, chez Tanizaki, ne repose pas sur l'idée d'effémination. Son protagoniste n'est présenté ni comme un personnage « inverti » ni comme un « homosexuel ». Il n'est jamais question pour lui de séduire des hommes sous l'apparence d'une femme. C'est finalement sa rencontre fortuite avec une ancienne amante qui va mettre fin à son travestissement, délaissant une stimulation des sens pour une autre plus excitante. Il a peut-être existé d'autres écrits littéraires qui ont porté sur le travestissement durant la période moderne qui ont été plus à même d'avoir figuré parmi les livres de chevet des travestis. Mais nous n'en avons pas trouvé la moindre allusion dans les articles des revues criminologiques que nous avons étudiées.

Les divers éléments de contre-culture que nous venons de présenter ne sont pas sans rappeler la notion de *camp*, une esthétique homosexuelle masculine des métropoles européennes de la même époque. Bien que son étymologie ne soit pas certaine, « *camp* » est un terme anglais qui proviendrait du verbe français « se camper », dont le sens est « prendre la pose ». Définir le concept n'est pas chose aisée, puisque comme le rappelle Jean-Yves Le Talec, il peut tout aussi bien s'agir « d'une culture, d'une subculture, [que] d'un goût, d'une esthétique, d'une attitude performative, d'un art de vivre, d'une expression contre-oppressive, d'une stratégie politique »¹²². Katrin Horn insiste de son côté sur le caractère interrelationnel du *camp* entre ses aspects disruptifs et créatifs : il s'agit pour elle d'une forme de stratégie (politique) qui repose sur la parodie (exagération et théâtralité), l'ironie et l'humour afin de créer des incongruités et des divergences¹²³.

Il faut toutefois rester prudent vis-à-vis de cette notion sans prendre en compte les spécificités de l'aire culturelle japonaise. Il nous semble quoi qu'il en soit que le *camp* est une catégorie d'analyse pertinente afin d'éclairer les contre-cultures travesties du Japon moderne. En effet, comme le montre Mark Booth, le *camp* a consisté en une expression de contre-culture homosexuelle durant le XIX^e siècle, concomitante des théories psycho-pathologiques face auxquelles il a servi de forme dissimulée de résistance¹²⁴. Or, l'entre-deux-guerres japonais s'avère constituer un moment de diffusion de la sexologie dans les médias de masse. Si le *camp* est un « ensemble complexe de pratiques ritualisées, issues d'une position marginalisée et

¹²² LE TALEC, *Folles de France*, op. cit., p. 79.

¹²³ HORN Katrin, « The History and Theory on Camp », in HORN Katrin, *Women, Camp, and Popular Culture : Serious Excess*, London, Palgrave Macmillan, 2017, p. 21.

¹²⁴ BOOTH Mark, « CAMPE-TOI! On the Origins and Definitions of Camp », in CLETO Fabio (dir.), *Camp: Queer Aesthetics and the Performing Subject: A Reader*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1999, p. 80, cité dans LE TALEC, *Folles de France*, op. cit., p. 79.

stigmatisée, et qui contribuent à déstabiliser et à dénaturer l'ordre social en en révélant le caractère artificiel »¹²⁵, alors il peut s'appliquer à la constitution des contre-cultures travesties japonaises modernes : la réappropriation et le détournement par les travailleurs du sexe de leur appellation par les journalistes, la création d'un vocabulaire spécifique à l'égard de leurs pratiques sexuelles, une organisation sociale en communautés éparses qui parodient les modalités du couple hétéronormatif.

Bien que ces formes culturelles aient indéniablement servi de moyens de résistance subversifs à l'encontre des institutions, nous nous rattachons toutefois à l'avis de Jeffrey Weeks, pour qui le *camp* « est profondément ambivalent, parce qu'il glorifie l'efféminement tout en gardant une conscience aiguë des valeurs conventionnelles »¹²⁶. Cette ambivalence est à notre avis précisément en jeu dans le cas japonais, puisque la féminité est à la fois réhaussée tout en ne pouvant se défaire de la hiérarchie institutionnalisée du genre.

L'esthétique *camp* est souvent un point aveugle de la recherche sur les contre-cultures des minorités sexuelles japonaises tant dans les études historiques, sociales, qu'anthropologiques. Bien que nous ne puissions davantage développer notre étude au prisme de cette notion (en raison du manque d'éléments dans les sources), nous pensons qu'il est envisageable de percevoir les regroupements de travailleurs du sexe travestis comme l'indice d'émergence d'une contre-culture de sensibilité *camp*.

III. LES SOCIALISATIONS DES *KAGEMA* AVEC LEUR ENVIRONNEMENT

Nous avons jusqu'à présent décrit les phénomènes de regroupements et de socialisations entre *kagema*. Dans cette dernière section, nous souhaitons aborder la question des socialisations avec des acteurs extérieurs, mais néanmoins gravitant régulièrement autour des organisations sociales sans pour autant y être pleinement intégrés. Nous présentons deux types de rapports sociaux qui nous paraissent constituer les principales formes de socialisation des

¹²⁵ GRECO Luca, KUNERT Stéphanie, « Drag et performance », dans RENNES (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, op. cit., p. 257.

¹²⁶ WEEKS Jeffrey, *Coming Out, Homosexual Politics in Britain from the Nineteenth Century to the Present*, London, Quartet Books, 1979 (1977), p. 43, cité dans LE TALEC, *Folles de France*, op. cit., p. 81.

travailleurs du sexe avec le monde extérieur : leurs relations conflictuelles avec la police et leurs rapports mercantiles avec la clientèle.

1. LA SURVEILLANCE POLICIERE DES *KAGEMA*

Les relations entre la prostitution masculine et la police sont sans doute la forme de socialisation la plus rapportée dans les faits divers, mettant la plupart du temps au silence d'autres formes de socialisations (entre travailleurs du sexe ou avec les clients). Toutefois, rendre compte des relations complexes entre les *kagema* et les forces de l'ordre relève de la gageure, car nous n'avons, pour l'heure, trouvé aucune source policière abordant noir sur blanc le sujet. Contrairement au cas français où la police des mœurs avait répertorié les arrestations zélées pour « homosexualité » (alors que ce motif en tant que tel ne faisait pas l'objet d'une condamnation pénale), nous avons constaté l'absence de toute constitution d'archives policières qui mentionnent l'arrestation de travailleurs du sexe travestis. La consultation des rapports de police sur les « mœurs » (*fūzoku* 風俗) au Centre des archives nationales du Japon (*Kokuritsu kōbunsho kan* 国立公文書館) s'est avérée infructueuse. Il semble que les forces de l'ordre se soient surtout focalisées sur la prostitution hétérosexuelle qui échappait à la surveillance de l'État, leur priorité s'étant davantage portée sur le contrôle du corps des femmes. Quand bien même, la prostitution masculine a été une réalité avec laquelle les autorités policières ont dû composer.

Malgré l'absence d'archives policières, les revues criminologiques des années 1920-1930 rapportent toutefois à quelques rares occasions les activités de surveillance de la police. En outre, l'arrestation policière est une composante que nous retrouvons de façon quasi systématique dans les quelques témoignages rapportés des travailleurs du sexe travestis. Le travestissement, ni le racolage ne constituant des délits répréhensibles en soi pour les *kagema*, il apparaît que la police se soit surtout appuyée sur le délit de vagabondage (*furō-zai* 浮浪罪) afin de mettre en détention des *kagema* pendant quelques jours dans les cellules des commissariats¹²⁷. Il s'avère cependant que ce motif d'inculpation n'était pas toujours possible. Aussi, bien que peu précis, les articles de presse consacrés à la prostitution masculine nous permettent de supposer les stratégies de contournement des travailleurs du sexe travestis. La

¹²⁷ ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 70.

plupart du temps, ceux qui étaient interpellés pour racolage préféraient avouer leur travestissement (dans le cas où ils étaient pris pour des femmes) et prendre le risque d'apparaître dans la colonne des faits divers du journal du lendemain plutôt que d'écopier d'un séjour en maison d'arrêt. Il apparaît ainsi que certains travestis avaient connaissance des ambiguïtés de la loi japonaise sur la prostitution masculine et qu'ils en tiraient profit.

En dépit des silences du discours pénal, il semble toutefois que la police ait tenté, en vain, d'endiguer par ses propres moyens le phénomène de la prostitution masculine. L'édition du 13 août 1927 du *Asahi* rapporte la mise en place d'un plan d'arrestation d'un groupe d'une cinquantaine de « jeunes hommes délinquants » (*furyô shônén* 不良少年) dans le parc d'Asakusa. Il s'agissait en outre du second appel de l'administration municipale pour l'organisation d'une « chasse à la mauvaise graine » (*furyô shônén gari* 不良少年狩), preuve que les autorités locales avaient parfaitement conscience des activités de la prostitution masculine dans le parc¹²⁸. Hirai Sôta relate de son côté l'organisation d'une surveillance dans le quartier d'Imamiya (Ôsaka) durant le mois de mai 1930, dont l'objectif visait à porter un coup aux activités des *kagama*. Aux dires du journaliste, la police avait arrêté dans cette seule circonscription près de quatre-vingts travailleurs du sexe travestis âgés entre seize et quarante-six ans. Bien que son texte insiste davantage sur l'ampleur de la prostitution féminine illégale, il rend cependant compte du désarroi des policiers face à leur impuissance à stopper les activités des *kagama*¹²⁹. Hirai revient à nouveau sur la surveillance policière dans les rues d'Ôsaka en 1932, relatant cette fois-ci la soi-disant augmentation en nombre des travailleurs du sexe et le « développement [de leurs activités] dans toute la ville » (*shinai ni sanzai suru* 市内に散在する). Selon lui, la plupart des grands centres urbains connaissaient au début des années 1930 un « afflux migratoire de groupes » (*renchû no idô ryûnyû* 連中の移動流入) de *kagama* en raison de la situation économique catastrophique¹³⁰. Cependant, malgré les arrestations régulières, la police déplorait toujours son incapacité à donner lieu à des condamnations pénales. Cette situation a aussi été commentée par Morino, pour qui l'impensé de la loi avait des incidences directes sur les marges de manœuvre de la police, cette dernière étant rendue incapable de réguler de façon efficace les activités des travailleurs du sexe :

¹²⁸ « Mata kongyô ni kakete furyô 50 na o kenkyo. Naka ni wa danpatsu sugata no josô mo futari. Kisakata-sho no daikatsudô また今晩にかけて不良50名を検挙 中には断髪姿の女装も2人 象潟署の大活動 » (Arrestation de cinquante délinquants jusqu'au petit matin. Parmi eux, deux hommes travestis les cheveux coupés court. Grande activité du bureau de police d'Asakusa), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 13 août 1927, p. 7.

¹²⁹ HIRAI, « Ôsaka senshō shi », *op. cit.*, p. 141.

¹³⁰ HIRAI, « Ôsaka no danshō-gai », *op. cit.*, p. 235.

Il arrive parfois à la police d'arrêter en une seule fois tout ce beau monde, (mais comme il n'existe actuellement aucun article dans l'ordonnance sur les sanctions policières qui permette de punir les comportements des « *kagama* », les policiers se contentent de les intimider et de les invectiver violemment) [...].¹³¹

En dépit de réglementations légales efficaces, il semble que les policiers avaient parfois recours à des pratiques zélées afin de limiter le commerce de la prostitution masculine. Hirai fait part de l'une d'entre elles :

[Les *kagama*] feignent d'être habillés en femme en s'enveloppant complètement de vêtements féminins, de leur taille jusqu'à leurs sous-vêtements. Seuls leurs cheveux sont recouverts d'une perruque. Il semble que ceux qui laissent pousser leurs cheveux sont rasés [par la police] une fois découverts. C'est la raison pour laquelle aucun d'eux ne se coiffe avec ses propres cheveux.¹³²

La mention du rasage de la tête des travailleurs du sexe par les autorités nous rappelle la situation d'O-oto, relatée par la presse durant les années 1870. Cependant, ce cas s'était produit dans le contexte de la politique de *bunmei kaika*, alors que le travestissement faisait l'objet d'une condamnation pénale¹³³. Comment comprendre cette pratique dans un contexte où, depuis la promulgation du nouveau Code pénal de 1882, la police ne pouvait plus agir légalement sur le travestissement ? S'agissait-il d'une pratique récurrente ou d'une légende urbaine qui circulait dans le milieu de la prostitution masculine ? Dans la mesure où cette pratique n'est pas rapportée dans les faits divers ou les revues criminologiques, il nous est tout aussi difficile de la confirmer que de l'infirmer. Mais si le motif est absent des médias, Gregory Pflugfelder note qu'il est en revanche mentionné dans la nouvelle « Kamagasaki 釜ヶ崎 » (Kamagasaki, 1933) de l'écrivain Takeda Rintarô 武田麟太郎 (1904-1946)¹³⁴, qui narre le retour d'un écrivain dans son quartier natal, à Kamagasaki, afin de se remémorer son enfance. Découvrant que la maison de sa défunte mère est désormais habitée par un « homme travesti » (*josô no otoko* 女装の男), il entame par son intermédiaire une plongée dans les milieux interlopes d'Ôsaka. Un des épisodes raconte notamment l'arrestation d'un jeune prostitué de quatorze ans qui s'était fait couper les cheveux par des policiers, suscitant son indignation du

¹³¹ 「警察の手で、時々一網打尽的にかうした連中を検挙して来るが（現行の警察犯処罰令では、この『かげま』の行為を処罰する条文がないから、おどかしに連れて来て叱り飛ばすのであるが）（中略）。」 MORINO, « Otoko ni kobo uru otoko », *op. cit.*, p.218.

¹³² 「腰のものから肌着に至るまで、すっかり女物に包まれている女装振りではあるが、髪だけは流石に鬘を被っている。髪の毛を長く伸ばしているものは、発見次第説諭して剃らせる方針らしいから、実際自分の毛で髪を結っているものはない。」 HIRAI, « Ôsaka no danshō-gai », *op. cit.*, p. 239.

¹³³ Cf. Chapitre 1, *infra* ce mémoire de thèse.

¹³⁴ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 319.

fait qu'aucune loi ne mentionnait une telle punition et qu'il « ne pouvait [désormais] plus faire affaire » (*shôbai de keshimaen* 商売でけしまへん) à cause de son crâne rasé¹³⁵. Un autre cas est rapporté dans un ouvrage sexologique de Nakamura Kokyô, celui de Watanabe Tadayoshi (vingt-huit ans), travailleur du sexe officiant dans les parcs de Kobe à la nuit tombée. Après plusieurs arrestations successives, la police lui avait coupé les cheveux dans le but de l'empêcher de racoler. Cependant, après quelques mois d'attente, le temps que ses cheveux repoussent, Tadayoshi avait repris ses activités dans le port de Kobe¹³⁶. Enfin, Minakata Kumagusu fait part d'un autre cas dans une lettre datée du 23 janvier 1934 destinée à Iwata Jun.ichi : un travailleur du sexe travesti arrêté par la police et condamné à vingt-cinq yens d'amende qui s'était fait raser ses longs cheveux (*nobita kami o bôzugari ni sarete shimau* 伸びた髪を坊主刈りにされてしまふ) et s'était vu contraint à porter une perruque durant les mois qui ont suivis¹³⁷. Au regard de ces cas rapportés, il semble que le rasage des cheveux des *kagama* ait consisté en une pratique zélée de la part des policiers, si tant est qu'elle soit avérée, afin de tenter de limiter de façon temporaire la prostitution masculine.

S'il est difficile de rendre compte des relations conflictuelles entre les *kagama* et les forces de l'ordre, les éléments que nous venons de présenter montrent que l'impensé pénal de la prostitution masculine n'a pas complètement dissuadé les policiers de se confronter à la réalité des faits, tandis que l'absence de toute régulation légale a empêché une surveillance et un contrôle efficace de la prostitution masculine, permettant sans doute sur le long terme le développement insidieux d'organisations de travailleurs du sexe travestis.

2. LES SOCIALISATIONS ENTRE LES *KAGEMA* ET LEURS CLIENTS

S'il est difficile de proposer une étude des modes de vie des *kagama*, il est encore plus compliqué d'aborder leurs clients tant les sources sont peu nombreuses à leur sujet. À notre connaissance, aucun écrit durant la période moderne n'a spécifiquement porté sur la question. Qui étaient-ils ? À quels profils sociaux appartenaient-ils ? De quelle façon se percevaient-ils

¹³⁵ TAKEDA Rintarô 武田麟太郎, « Kamagasaki 釜ヶ崎 » (Kamagasaki), *Chûô kôron*, vol. 48, n° 3, 1933. Le texte est disponible en intégralité sur le site d'Aozora. URL : https://www.aozora.gr.jp/cards/000189/files/980_20979.html.

¹³⁶ NAKAMURA, *Hentai seikakusha zakkô*, *op. cit.*, pp. 79-80.

¹³⁷ MINAKATA, « Iwata Jun.ichi ni ate. 31 Ôsaka no danshō no ruibetsu », *op. cit.*, p. 336.

ou envisageaient-ils leurs relations avec les *kagama* ? En l'absence de sources, nous sommes dans l'incapacité d'apporter des réponses satisfaisantes. Malgré tout, pour que les *kagama* soient une réalité qui ait prospéré, il fallait bien que des individus en consomment les services. Les informations que nous restituons proviennent pour la majorité d'entre elles de ce que nous avons pu lire entre les lignes dans les enquêtes des revues criminologiques.

✚ Un écart entre les représentations sociales et les pratiques réelles

Pour ce qui est de l'ordre des représentations sociales, il semble que le discours sexologique tend à récuser le caractère « déviant » des clients. La cible des taxinomies pathologiques demeure avant tout ceux qui offrent leurs services sexuels, non pas ceux qui les consomment. Comment expliquer une telle asymétrie ? Tout d'abord, le client est nécessairement perçu comme masculin (et donc comme pénétrant) dans le discours sexologique. Ensuite, l'acte sexuel en lui-même ne suppose pas nécessairement l'homosexualité des deux parties. Pour la sexologie japonaise moderne, l'effémination joue un rôle pivot dans la conception des conduites sexuelles. Puisque les travestis se considèrent comme des femmes et prennent leur apparence, l'acte sexuel n'est pas perçu comme purement homosexuel, ce que Saeki Junko a théorisé *a posteriori* comme une forme de mimésis hétérosexuelle qu'elle nomme « pseudo rapport homme-femme » (*giji danjo kankei* 擬似男女関係)¹³⁸. Mitsuhashi Junko rejoint également cette conception, qu'elle nomme de son côté rapport « pseudo hétérosexuel » (*giji heterosekushuaru* 疑似ヘテロセクシュアル) : un acte collaboratif reposant sur une « illusion commune » (*kyôdô gensô* 共同幻想) entre le travailleur du sexe et son client¹³⁹.

La conception d'un tel rapport suppose, pour le discours sexologique, que les clients réguliers des *kagama* ne sauraient être véritablement envisagés comme des homosexuels congénitaux, puisqu'ils sont attirés par leur apparence féminine. Pflugfelder note par exemple que le sexologue Tanaka Kôgai perçoit les préadolescents ou les jeunes hommes comme partageant de nombreux points communs avec les femmes. Selon cette logique, il n'est en rien extraordinaire qu'un homme avec un désir sexuel « normal » puisse tomber amoureux d'un beau jeune homme d'apparence féminine, d'autant plus dans un contexte homosocial. Pour Pflugfelder, cette conception fait écho à l'esthétique des *bishônen* de l'époque prémoderne :

¹³⁸ SAEKI, « 'Dans ei sabetsu' shakai no iyashi », *op. cit.*, p. 79.

¹³⁹ MITSUHASHI, « Josô danshō no sekushuariti », *op. cit.*, pp. 127-161.

une esthétique qui, aux yeux de Tanaka, était une composante de la dichotomie sexuelle et de l'hétéronormativité¹⁴⁰. Ainsi, l'attrance pour les *kagama* s'explique en raison de leur ressemblance avec des femmes.

De son côté, Nakamura Kokyô est sans doute le sexologue qui est allé le plus loin dans l'élaboration d'une telle justification. En mai 1925, il publie dans *Hentai shinri* un article dans lequel il revient sur l'insuffisance de la dichotomie entre l'« homosexualité véritable » (*shinsei no dôseiai* 真性の同性愛) et la « pseudo-homosexualité » (*kasei dôseiai* 假性同性愛, une sorte d'homosexualité situationnelle). Il faut, pour le sexologue, prendre également en compte, en plus de l'orientation sexuelle, le critère de l'âge. Ainsi, selon Nakamura, les hommes attirés par des hommes de plus de vingt ans appartiennent aux homosexuels congénitaux, tandis que ceux attirés par des adolescents prépubères ou de jeunes hommes qui n'ont pas encore atteint la vingtaine « ne sauraient être considérés comme de véritables homosexuels » (*shinsei no dôseiaisha to miidasu koto ga dekinai* 真性の同性愛者と看做することが出来ない). Il théorise ainsi une troisième forme d'homosexualité qu'il nomme « pseudo-hétérosexualité » (*kasei iseiai* 假性異性愛) et qui caractérise les « individus qui aiment le même sexe en raison d'une ressemblance d'apparence et de constitution avec le sexe opposé » (*dôsei no yôbô taishitsu ga isei ni ruiji suru ga yue ni kore o ai suru mono* 同性の容貌体質が異性に類似するが故に之を愛するもの). L'attrance se justifie du fait que « les beaux et jeunes adolescents ressemblent davantage à des femmes qu'à des hommes adultes » (*utsukushii shônren jidô wa sono taishitsu yôbô ga seijin danshi yorimo josei ni ruiji shite iru* 美しい少年児童はその体質容貌が成人男子よりも女性に類似してゐる)¹⁴¹. La théorie de Nakamura va en réalité à l'encontre des conceptions admises du *nanshoku*. Pour lui, les samourais qui s'enamouraient des *onnagata* du kabuki pratiquaient en réalité une forme de « désir érotique tourné vers les femmes » (*joshoku* 女色)¹⁴². Or, d'après les sources prémodernes, il est indiscutable que les relations entre hommes adultes et acteurs relevaient des amours mâles. Nakamura explique son propos en déclarant que les acteurs-travestis étaient des « hommes presque [entièrement] féminisés » (*hotondo joseika shita dansei* 殆ど女性化した男性)¹⁴³ et que leur ressemblance avec des femmes justifiait l'amour qui leur était porté. La pseudo-hétérosexualité consistait donc en une « tendance

¹⁴⁰ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, op. cit., p. 281. Cf. TANAKA, « Danseikan ni okeru dôseiai », op. cit., pp. 115-116 ; TANAKA, « Dôseiai ni kan suru gakusetsu 2 », op. cit., pp. 170-171 ; TANAKA, *Ningen no seiteki ankokumen*, op. cit., p. 66.

¹⁴¹ NAKAMURA Kokyô 中村古峽, « Dôseiai no bunrui to kasei-iseiai 同性愛の分離と假性異性愛 » (Les classifications de l'homosexualité et la pseudo-hétérosexualité), *Hentai shinri*, vol. 16, n° 5, 1925, pp. 97-98.

¹⁴² Cf. Chapitre 1, *infra* ce mémoire de thèse.

¹⁴³ NAKAMURA, « Dôseiai no bunrui to kasei-iseiai », op. cit., p. 99.

naturelle » (*shizen no keikô* 自然の傾向) qui « ne saurait jamais être reconnue comme un désir sexuel déviant » (*kesshite hentai seiyoku to mitomu beki mono de nai* 決して変態性欲と認むべきもので無い)¹⁴⁴.

Néanmoins, la conception sexologique de la clientèle n'est ni unanime, ni uniforme. Certains discours des revues criminologiques portent sur elle un regard moral particulièrement réprobateur. Dans ces cas, les clients sont perçus comme des individus à la recherche de stimuli « déviants » et dont la fascination pour le travestissement, si elle n'appartient pas véritablement à la catégorie *dôseiai*, provient d'une autre forme de « désir sexuel déviant ». Le journaliste Mimura Tokuzô les envisage ainsi comme tout aussi pervers que les *kagama*, si ce n'est une différence de nature, attirés qu'ils sont par la « laideur » (*shûaku* 醜悪) :

Ce qui est laid pour le sens commun ne le sera pas pour les individus déviants. Il semble bien plutôt que dans certains cas, la laideur puisse les séduire encore davantage.¹⁴⁵

L'explication provient pour Mimura d'une anomalie de considération esthétique, rejoignant les conceptions modernes du *ryôki*. D'abord animés d'une « curiosité » (*kôkishin* 好奇心) malsaine, ces individus finissent par tomber dans l'engrenage de la satisfaction de stimuli de plus en plus déviants. Tanaka Kôgai en rapporte un exemple dès 1925, alors que le cas d'un travesti devenu serveuse de restaurant avait été rapporté dans la presse :

Grâce à son mode de vie étincelant, son nom n'a pas tardé à faire le tour du pays, et de nombreux curieux d'Ôsaka ou de Tôkyô lui ont écrit les uns après les autres. Certains lui ont envoyé des demandes de mariage en claironnant avec excès l'importance de leur rang social, tandis que d'autres lui ont proposé de la prendre en charge par égard pour sa condition ; parmi ceux-là, un homme d'Ôsaka lui a envoyé une lettre des plus sincères, et lorsque Shigeko est allée lui rendre visite, elle a été traitée des plus chaleureusement, a été autorisée à rester quelques jours chez lui et a reçu une trentaine de yens ainsi que des vêtements. Par la suite, l'homme d'Ôsaka est quelquefois venu lui rendre visite à Nagoya.¹⁴⁶

Mimura, quant à lui, donne l'exemple d'un certain Uchida, un client qui avait semble-t-il régulièrement des relations adultérines avec des femmes mariées – susceptibles de

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 100.

¹⁴⁵ 「変態者には常識的に見て醜悪なものでも、醜悪にならないからね。寧ろ、その醜悪が一層誘惑的に迫って来る場合があると見える。」MIMURA, « Shin Tôkyô kagama dan », *op. cit.*, pp. 129-130.

¹⁴⁶ 「この華やかな生活のために彼の名は各地に知れ渡って、大阪東京などから続々彼に書束を寄せる好事者ができた。或は身の上を誇大に吹聴して結婚を申し込むもあれば、或は繁子の境遇に同情して保護を申し込む者もあった中に、大阪の某という男は、最も貌切な書面を寄来したので、繁子が遙々尋ね行くと、歡んで優待し、数日滞在させた上に歸るに当たって金三十円と衣裳一襲とを贈り、その後、二三次も名古屋まで逢いに来た。」TANAKA, « Onna ni narisumashita otoko », *op. cit.*, p. 308.

condamnation judiciaire à cette époque¹⁴⁷. Ces conduites homosexuelles et hétérosexuelles mêlées étaient loin d'être perçues comme contradictoires. Elles montrent à tout le moins que non seulement le client n'était pas envisagé comme un homosexuel *per se* dans les imaginaires sociaux, mais plus encore que la dichotomie entre homo-hétérosexualité n'était pas tout à fait stable¹⁴⁸. Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ses conduites sexuelles faisaient d'Uchida une menace pour l'ordre moral, l'hétéronormativité et l'institution du mariage.

Les représentations discursives des relations entre *kagama* et clients reposent tant sur les anciennes pratiques de la prostitution masculine du temps d'Edo que sur un agencement moderne du genre, une polarisation entre le masculin et le féminin qui prenait appui sur le modèle hétéronormatif. Cet agencement respectait l'alignement entre catégorie de genre, rôle de genre et position sexuelle. Le client, composante masculine de la relation, remplissait exclusivement le rôle de pénétrant, tandis que le travailleur du sexe, *inverti* et féminin, tenait la position du pénétré. Néanmoins, il semble que les pratiques réelles reflétaient une fluidité plus prononcée, ainsi que des rôles sexuels d'une mobilité insoupçonnée. Selon Asakura, les clients étent en réalité la plupart du temps « versatiles », tandis que les travailleurs du sexe ne tenaient pas exclusivement la position de pénétré, « alternant les rôles d'*uke* et de *tachi* » (*uke to tachi to wa sôkôsaku shite iru* ウケとタチとは相交錯している)¹⁴⁹. Ce que vient confirmer l'écrivain Hamao Shirô :

Selon les dires d'un beau jeune homme que je connais, celui-ci avait envoyé une œillade à un gentleman de quarante-cinq ou quarante-six ans à l'allure de dandy [alors qu'il se promenait] dans Ginza. Si cet homme avait été « actif » j'aurais compris cette histoire, mais d'après le jeune homme, lorsqu'ils sont partis par les petites ruelles du quartier pour arriver dans les alentours obscurs du pont XX, celui-ci lui a fait une étrange demande. Cet homme était tout bonnement « passif ». Lorsque j'ai demandé au jeune homme ce qui s'est alors passé, il a ri et m'a répondu : « Eh bien, j'ai fait ce que j'avais à faire ! ». Je n'ai pas pu m'empêcher de hausser les sourcils face à de tels propos [...].¹⁵⁰

Il semble que la demande du client soit une surprise seulement du point de vue de Hamao. La réponse du *kagama* paraît en effet suggérer qu'il ne s'agissait pas d'un cas particulier. L'inversement des rôles sexuels attendus des protagonistes sème le trouble en ce qu'ils ne

¹⁴⁷ MIMURA, « Shin Tôkyô kagama dan », *op. cit.*, pp. 130-131.

¹⁴⁸ Il est à noter que le discours sexologique japonais moderne n'évoque pas le principe de la bisexualité.

¹⁴⁹ ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 68.

¹⁵⁰ 「僕の知っている美しい青年の話によると、彼は、銀座で四五六の紳士態の男に秋波を送られたそうだ。その男が active なら話が分かるのだが、青年の談によると、裏通りへ出て XX 橋の近くの暗闇まで来ると、妙な要求を持ち出したというのである。それは正しく passive のものなのだ。『それで一体君はどうしたんだい？』と僕がきくと、その青年は笑いながら、『まあ、何とかしてやるにはやりましたかね』と答えた。之には僕も眉を顰めざるを得なかった（中略）。」 HAMA O, « Dôseiai kô », *op. cit.*, p. 141.

répondaient ni aux imaginaires associés à la période d'Edo, ni aux représentations des taxinomies sexologiques modernes : il existait donc un écart conséquent entre les représentations et les pratiques réelles.

✚ Des socialisations plus ou moins « institutionnalisées »

La façon de nommer les clients par les travailleurs du sexe nous en apprend davantage sur leurs socialisations. Asakura rapporte que l'expression « *ikken-san* イッケンさん » (Monsieur *ikken*) servait à désigner les clients parmi certains groupes de travailleurs du sexe¹⁵¹. Ainsi, il apparaît que le terme *ikken* pouvait désigner tant les travailleurs du sexe que la clientèle : on peut supposer que du point de vue des *kagama*, les clients faisaient partie du même groupe social stigmatisé. L'ajout du suffixe « *san* » permet également d'entrevoir un rapport de politesse, supposant une forme de hiérarchie sociale. Néanmoins, au regard des sources, il apparaît que les dénominations des clients étaient changeantes en fonction des regroupements et des régions. Shinbori Tetsugaku rapporte de son côté d'autres nominations, telles que « *danna* 旦那 » (maître), un terme qui désignait jusqu'à la fin de la période moderne le « protecteur » officiel d'une geisha, ou encore « *teishu* 亭主 », qui signifie à la fois « époux » et « maître de maison »¹⁵². À nouveau, ces termes renforcent l'idée d'une hiérarchie, cette fois-ci se rapportant à une structure genrée fondée sur des préceptes néo-confucéens et puisant dans un héritage prémoderne encore prégnant. Hirai Sôta, quant à lui, rapporte que les travailleurs du sexe travestis d'Ôsaka appelaient leurs clients « *nî-chan* 兄ちゃん » (grand frère) lorsqu'ils s'adressaient directement à eux, dénotant un rapport plus familial, moins fondé sur une hiérarchie de genre que sur une hiérarchie d'âge¹⁵³. L'emploi de ces différents termes montrent qu'il n'existait pas d'unité établie entre les différents regroupements de travailleurs du sexe. Tous faisaient tout du moins montre d'une constante hiérarchique.

Les entretiens menés par Asakura font part d'autres termes argotiques utilisés afin de désigner certains types de clients. Les habitués étaient appelés « *chire* チレ » et représentaient 20% de l'ensemble de la clientèle. Les clients occasionnels, quant à eux, composaient 80% du total et étaient nommés « *choi no ma* ちょいの間 » (littéralement « court intervalle »)¹⁵⁴. Il

¹⁵¹ ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, pp. 67-68.

¹⁵² SHINBORI, *Mondai no gaitô shônen*, *op. cit.*, p. 31.

¹⁵³ HIRAI, « Ôsaka no danshō-gai », *op. cit.*, p. 234.

¹⁵⁴ ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 78.

existait également un surnom spécifique pour les clients dont les traits du visages étaient déplaisants ou qui n'étaient pas au goût du travailleur du sexe : « *chinchirigan* チンチリガン »¹⁵⁵. S'il est difficile de proposer une traduction et une étymologie de ce terme, nous pensons qu'il s'agissait d'un emprunt au milieu des geishas, puisqu'il est possible de le retrouver dans le *Geisha tora no maki* 芸者虎の巻 (Le livre secret des geishas, 1894)¹⁵⁶.

Par ailleurs, la socialisation entre *kagama* et clients paraît reposer sur des codes de conduite et de reconnaissance :

Les *ikken-san* sont la plupart du temps reconnaissables au premier coup d'œil. Leur caractéristique première est qu'ils marchent toujours les pieds tournés vers l'intérieur. S'ils sont en kimono, ils portent un cache-col et placent leur manche droite devant leur bouche. Et s'ils se retournent plusieurs fois [sur nous], on les affuble d'un « bonjour ». Alors on se met à les suivre.¹⁵⁷

Une fois les attitudes de reconnaissance intégrées, les travailleurs du sexe avaient la possibilité de faire montre de prises de contact assez directes avec leurs clients et inversement.

L'acte sexuel tarifé n'apparaît à cet égard pas toujours comme une nécessité économique, mais comme une forme de sexualité à part entière. Morino note que « nombreux sont [les *kagama*] qui ont la capacité de gagner facilement leur vie » (*kane wa raku ni môke uru udemae no mono mo sukunakunai* 金はらくに儲けうる腕前の者も少なくない) sans pratiquer la prostitution, citant une anecdote rapportée par un policier :

Dans le cas où l'un d'eux est arrêté par la police, et qu'un jeune agent qui n'a pas l'habitude de ce genre de situation lui demande pourquoi il se comporte de façon aussi scandaleuse en étant un « *kagama* » alors que ses activités de couture seules suffiraient largement à le nourrir, il répond de façon effrontée en relevant le menton « Eh bien cher monsieur, la couture est mon métier, et l'autre activité est un loisir. Et aucune vie humaine ne vaut la peine d'être vécue sans loisir, n'est-ce pas ? ».¹⁵⁸

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 79.

¹⁵⁶ INOUE Sadayoshi 井上定吉, *Geishatoranomaki* 芸者虎の巻 (Le livre secret des geishas), Tôkyô 東京, Matsu no ya jôban 松の屋常磐, 1894, p. 85. Cette référence provient de notre prospection de l'occurrence « *chinchirigan* » dans le moteur de recherche du site de référencement de la Bibliothèque nationale de la Diète de Tôkyô. Nous n'avons pas trouvé d'autres occurrences probantes de ce terme. URL : <https://dl.ndl.go.jp/pid/768058/1/55>.

¹⁵⁷ 「陰間さんは一目見れば大抵わかります。第一の特徴は必ず内股に歩いています。和服なら襟巻をして右手袂を口に当ててみます。そして行きずりに何度も後ろを振り向きますからついて行きますと『今日わ』と向ふから挨拶しますから、それからは客の方からついてくる事になります。」 *Ibid.*, p. 78.

¹⁵⁸ 「さうした連中で警察へ引かれて、『お前は裁縫だけで立派に飯が食へるじゃないか、それに何故「かげま」などと破廉恥な行為するのだ』などと慣れない若い警官にでも聴かれる場合、彼等はツンとして『そりゃ旦那、お裁縫は商売ですし、もう一つの方は楽しみじゃありませんか、人間誰だって楽しみがなきや生きている甲斐がないじゃありませんか。』と、しゃあしゃあと言ひ返すものである。」 MORINO, « *Otoko nikobi o uru otoko* », *op. cit.*, pp. 218-219.

Si on se réfère aux représentations sociales, il apparaît inconcevable d'envisager un rapport homosexuel qui ne soit pas rémunéré. Mais les pratiques réelles semblent quant à elles plus floues. Morino insiste : selon lui les activités sexuelles des *kagama* ne sont « jamais dans le but de gagner de l'argent » (*kesshite kane o eru no ga mokuteki de wa nai* 決して金を得るのが目的ではない), se rapportant aux dires de l'un d'entre eux :

Nous ne commettons pas de choses aussi basses comme nous donner pour de l'argent telles de vulgaires prostituées. Il est hors de question que je remplisse ma cassette à sous avec un tel que je n'apprécie pas. Mais il n'y a aucun effort à se déshabiller complètement et donner beaucoup [d'attention] à une personne qu'on aime.¹⁵⁹

À cet égard, le statut de travailleur du sexe n'était pas nécessairement perçu comme une situation dégradante ou sordide par ceux qu'il concernait. Il permettait une activité (homo)sexuelle régulière tout en apportant aux *kagama* des classes les plus pauvres une sécurité matérielle parfois plus avantageuse que les métiers masculins des classes prolétaires¹⁶⁰. De son côté, Hirai Sôta confirme lui aussi les dires de Morino : le travail du sexe ne relevait pas toujours d'une nécessité économique. La moitié des *kagama* étant des artistes en possession d'un « permis » (*kansatsu* 鑑札) délivré par les autorités policières, nombreux étaient ceux à officier en tant que musiciens professionnels de *shamisen* ou de tambour (*taiko* 太鼓). Ceux-là possédaient généralement un protecteur, un « *danna* attitré » (*ittei no danna* 一定の旦那)¹⁶¹. Autrement dit, ce modèle était plutôt semblable au système des geishas qu'à celui de la prostitution *per se*. Néanmoins, face à une situation économique désastreuse, cette catégorie « un peu plus prestigieuse » était apparemment de moins en moins prospère et tendait à disparaître au profit d'une forme de prostitution plutôt centrée sur les seuls actes sexuels.

En se plaçant du point de vue des clients, il apparaît que la nature de leurs relations avec les travailleurs du sexe était plus complexe que les représentations le laissent à penser. D'après l'article d'Asakura, seul écrit à notre connaissance à rapporter le vocabulaire employé par les clients, il se dégage trois grands types de relations de proximité avec les *kagama*. Le premier type de rapport est appelé « *risô* リソウ », sans doute une référence au substantif *risô* 理想 : un « idéal ». Il désigne la relation dans laquelle le client a trouvé un travailleur du sexe qui lui plaît. Dans ce cas, il nomme le *kagama* qu'il fréquente son *risô*, autrement dit « son idéal ». Le deuxième type de relation se nomme « *chire* », terme également employé du côté des

¹⁵⁹ 「私達は娼妓のように金で身を任すなんて、浅ましい事はしません。嫌なXなら千両箱を積んでくられても嫌、好きな人なら丸裸になって入れあげても苦勞とは思いません。」 *Ibid.*, p. 219.

¹⁶⁰ ASAKURA, « *Aru ikken no hanashi* », *op. cit.*, p. 82.

¹⁶¹ HIRAI, « *Ôsaka no danshō-gai* », *op. cit.*, p. 235.

travailleurs du sexe afin de désigner leurs clients réguliers. Ce type de rapport renvoie à une relation de proche familiarité ou de quasi-concubinage (*mekake*)¹⁶², conduisant même à ce que le client et le prostitué prennent parfois des traits de caractère communs. Toutefois, ce rapport n'était pas nécessairement exclusif, certains clients rivalisant entre eux pour avoir les faveurs de leur amant. La compétition se faisait vraisemblablement au travers de mises d'argent et le gagnant était généralement le plus fortuné. Enfin, le rapport de proximité le plus poussé était dénommé *magari* 間借り, ce qui signifie littéralement une « location de chambre ». Ce type de relation découle de celle dite « *chire* », lorsqu'un client et son *kagama* possèdent toutes les caractéristiques d'un couple (*fûfu* 夫婦). Le *magari* consistait à ce que le client régulier prenne une chambre à louer afin d'y loger son partenaire. Dans ces cas, la relation devenait exclusive, d'autant plus que les « adultères » ne pouvaient véritablement être dissimulés dans un microcosme où tout le monde se connaissait et où les bavardages allaient bon train¹⁶³. En outre, les relations de type *magari* étaient semble-t-il parfois officialisées par des (parodies de) « cérémonies de mariage » (*kekkon shiki* 結婚式).

Il y a des cérémonies de mariage en bonne et due forme pour ceux qui s'installent ensemble. Ce sont les « grandes sœurs » haut placées qui servent d'intermédiaires. On fait l'échange des coupes pour le *sansankudo*¹⁶⁴. Toutes les personnes importantes sont invitées, on sert un banquet et on festoie au son des *shamisen* des « grandes sœurs ». La cérémonie commence à l'auberge aux alentours de six heures [du soir], car si cela dure trop longtemps, les autres personnes qui s'y trouvent ne peuvent pas dormir.¹⁶⁵

L'ensemble de ces relations de proximité entre les travailleurs du sexe et leurs clients montre ainsi une organisation sociale complexe, reprenant et parodiant parfois les codes

¹⁶² Le système du concubinage est une forme de polygamie du système familial guerrier de la période prémoderne. Le chef de famille (*koshu*) avait la possibilité de prendre sous sa protection une ou plusieurs concubines en plus de son épouse légitime afin de s'assurer une descendance masculine. Comme les mariages étaient arrangés entre les familles pour des raisons matérielles de succession ou d'influence politique, le concubinage était perçu comme une union libre et consentie. Lors de la période moderne, des intellectuels progressistes de la Société de l'an 6 de Meiji (*Meirokeisha*) ont promu le modèle du mariage monogame et se sont érigés contre le concubinage polygame. Ils ont ainsi entamé un débat politique en faveur de la monogamie, envisagée comme plus « civilisée ». La non-reconnaissance du concubinage par le nouveau code pénal de 1882 a cependant laissé sans protection légale de nombreuses concubines et leurs enfants. SEGAWA Yûta, « Le couple dans la famille guerrière durant la seconde moitié de l'époque d'Edo (XVIII^e-XIX^e siècles) : la question du mariage et du concubinage », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, n° 41, 2017, pp. 119-151 ; WAKITA Haruko, « L'histoire des femmes au Japon. La « maison », l'épouse et la maternité dans la société médiévale », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. 54^e année, n° 1, 1999, pp. 29-53.

¹⁶³ ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, pp. 80-81.

¹⁶⁴ Le *sansankudo* 三三九度 est un rite du mariage shintô durant lequel les époux doivent boire trois fois à tour de rôle dans trois coupes de saké en signe d'engagement nuptial.

¹⁶⁵ 「間借りするにはちゃんとした結婚式があります。仲人は幹部のお姉さん達です。三三九度の杯もします。幹部級の者は皆招待されて御馳走が出ますから、お姉さんたちの三味線で大騒ぎを致します。式は遅くなると傍の者が寝られませんか六時頃から宿屋で始めます。」 ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 80.

institutionnalisés du couple marié monogame et hétérosexuel, parfois le modèle non-officiel et polygame du concubinage.

✚ La question de la complicité des milieux de pouvoir

Le manque d'éléments à disposition permet difficilement de dépeindre avec précision les profils des clients. Si l'on en croit les allégations d'Asakura, la pratique du *renkon* par les *kagema*, en ce qu'elle consistait en un délit de recèle de matériels volés puis offerts par leurs clients, semble indiquer que le gros de la clientèle s'apparentait à de petits malfrats ou des hommes peu fortunés. Toutefois, cela paraît en contradiction avec d'autres éléments que livre le journaliste dans son article. En effet, toujours selon le même entretien, la plupart des clients avaient généralement entre la vingtaine et la quarantaine, étaient majoritairement composés de commerçants (*shônin* 商人), décrits comme « rusés » (*kosui* こすい) et généralement peu appréciés des travailleurs du sexe en raison de leur facilité à abuser pécuniairement d'eux, tandis que les salariés (*kaishain* 会社員) et les étudiants, moins nombreux, constituaient une clientèle plus estimée¹⁶⁶. En outre, la majorité d'entre eux étaient semble-t-il des hommes célibataires. Un travailleur du sexe d'Asakusa rapporte quant à lui qu'il possédait plusieurs clients réguliers : des hommes tous bien installés, certains faisant partie de la haute administration de l'État, voire quelques « ministres » (*kôshi* 公使)¹⁶⁷. En raison du prix élevé des passes, il semble en effet que « seuls les individus qui n'avaient pas de problème d'argent » (*kane ni komaranai hito bakari* 金に困らない人許り) aient eu la capacité de s'offrir les services de travailleurs du sexe travestis¹⁶⁸.

L'article d'Asakura est loin d'être le seul à faire part de telles allégations. Le client riche et puissant apparaît comme une constante dans les témoignages. Sans doute que cette façon de concevoir la prostitution masculine était héritée des pratiques prémodernes : l'offre sexuelle des *kagema* durant la période d'Edo a toujours été un loisir plus coûteux que celui des courtisanes des quartiers rouges, raison pour laquelle il est demeuré l'apanage des classes économiquement les plus aisées¹⁶⁹. De son côté, Hirai Sôta, en rapportant aussi le témoignage d'un travailleur du sexe, met également en lumière cette structure mercantile. Le *kagema*

¹⁶⁶ ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 78.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 81.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 79.

¹⁶⁹ NAGASHIMA, *Edo no iseisôshatachi*, *op. cit.*, p. 81.

affirme que l'un de ses « protecteurs habituels » (*najimi no danna* 馴染の旦那) est un homme de plus de cinquante ans, un membre « connu » d'une des deux chambres du parlement (le titre exact a été censuré dans l'article)¹⁷⁰. Ces allégations nous renvoient également à l'article du *Kyûshû nichî-nichî shinbun* qui avait révélé les activités de *kagama* en lien direct avec l'administration régionale et les élites politiques locales. À ce propos, Andô Kôsei, dans son *Ginza saiken* (1929), évoque les ennuis qu'il était susceptible de rencontrer en en disant trop sur les *kagama* de Ginza, puisque d'après lui nombre de leurs « habitués » (*o-tokui* お得意) feraient partie de la haute société tokyoïte¹⁷¹. L'écrivain Yoshiyuki Eisuke, de son côté, rapporte sa rencontre avec le tenancier travesti d'un hôtel de luxe fréquenté par des hommes politiques, pointant qu'il était peu probable que les fortunés clients ne soient pas au courant de cette situation :

La patronne d'une pension qui héberge des personnalités politiques dans le quartier de Yûrakuchô se tient derrière le comptoir, les cheveux triomphalement coiffés à la façon des *wakashu*, riant dans sa barbe de façon narquoise. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un homme, mais quand je l'ai entendue saluer les clients avec son léger maquillage de poudre blanche et ses doigts fins prenant la forme de [*hiragana*] [ku], puis réprimander de façon hystérique les domestiques qu'elle employait, je me suis dit qu'elle était assurément une femme. Pourtant, à y regarder de plus près, une barbe naissante poussait de façon imparfaite sous le fin maquillage. J'ai bien l'impression qu'il s'agissait d'un homme.¹⁷²

Pour sa part, le critique d'art Ôsumi Tamezô n'hésite pas à commenter les pratiques homoérotiques régulières des couches supérieures. S'il cite surtout le cas européen et l'hypocrisie de la morale judéo-chrétienne qui condamne fermement les relations entre hommes alors que l'aristocratie de l'Ancien régime en avait eu le « privilège » (*tokken* 特権), il fait un rapprochement à peine voilé avec la situation japonaise de son temps :

Chaque année, la police fait de son mieux pour corriger les mœurs décadentes, mais elle n'a pas les moyens de faire quoi que ce soit à l'encontre des classes éduquées de haute naissance. Parfois, ce vice contre-nature est organisé sous forme d'associations anonymes. On y retrouve de jeunes hommes qui, afin de contenter la curiosité des membres, prennent

¹⁷⁰ HIRAI, « Ôsaka no danshō-gai », *op. cit.*, p. 238.

¹⁷¹ ANDÔ, *Ginza saiken*, *op. cit.*, p. 211.

¹⁷² 「また、有楽町にある政客相手の宿舎の女将は、頭は意気な若衆刈りで、にやりにやりほくそ笑んで帳場へおさまっているが、男かと思うと、粉白の薄化粧で客に細い指をくの字型について挨拶するさまから、雇女たちに、かれこれとヒステリーもちらしい小言を聞いているうちに、まさしく女だと思ふのだが、ところが、よくよく彼女を見ていると、薄化粧の下に青髭が粗々しく生えていて、どうやら、男であるらしい。」 YOSHIYUKI, « Kyôraku hyakkaten », *op. cit.*, pp. 187-188.

l'allure de femmes et se comportent comme elles, portant des accessoires comme des bracelets ou des colliers.¹⁷³

L'article qui rapporte en 1933 la découverte d'une maison close de *kagama*, cité dans *Sei fūzoku nenpyō* (Chronologie des mœurs sexuelles, 2009), fait part d'une tarification particulièrement élevée : environ trois yens par heure et jusqu'à dix ou quinze yens pour la nuitée¹⁷⁴. Par comparaison, une enquête de l'économiste Dōke Seiichirō 道家斉一郎 (1888-1942) sur les établissements de prostitution publique dans les quartiers spécialisés de Tôkyō rapporte que les prix des passes des prostituées agrémentées variaient généralement entre 75 *sen* et 2 yens l'heure, et entre 1 yen 50 *sen* et 5 yens la nuitée en 1925. En revanche, les établissements du quartier de Yoshiwara, plus prestigieux, affichent des prix similaires à ceux de la prostitution masculine, tels qu'ils sont rapportés dans l'article de 1933¹⁷⁵. De son côté, Asakura rapporte que certains clients pouvaient se permettre de se payer les services de travailleurs du sexe pendant près de deux semaines consécutives¹⁷⁶. Par extension, les relations de type *magari* – qui n'étaient ni plus ni moins que des situations de concubinage – devaient indéniablement constituer un investissement des plus coûteux. Le témoignage de Watazane Rokusuke paru dans *Hentai shinri* mentionne son expérience d'amant entretenu par un riche entrepreneur maritime après avoir effectué son service militaire. Cet homme d'affaires entretenait, en plus de son épouse, aussi une concubine, montrant un goût pour les deux sexes qui renvoie aux *joshoku* et *nanshoku* prémodernes¹⁷⁷. Un autre article de *Hentai shinri* revient, quant à lui, sur un fait divers qui met en scène un « beau jeune homme » (*bidanshi* 美男子), rejeté par sa famille en raison de ses « comportements homoérotiques » (*nanshoku*) et devenu travailleur du sexe, qui avait réussi à s'attirer les bonnes grâces d'un « homme riche » (*fugō* 富豪) qui avait fait de lui sa « concubine » (*mekake*). Ce statut lui assurait un logement, ainsi qu'une rente de près de trois cents yens par mois. Il s'était alors laissé pousser les cheveux, fait

¹⁷³ 「毎年警察官はこの類廢的風俗を矯正せんと努力するものであったが、門地高く教養ある階級なるがために如何ともする術をもたなかった。時には此の反自然的悪徳が匿名組合の形式に於いて組織せらる少年が腕輪などを飾り頸を露わし婦人の態度姿態をもって会員の好奇を満足せしめていたものがある。」 ÔSUMI, « Hentai seiyoku », *op. cit.*, p. 79.

¹⁷⁴ SHIMOKAWA (dir.), *Sei fūzokushinenpyō 1912-1945*, *op. cit.*, p. 182.

¹⁷⁵ DÔKE Seiichirō 道家斉一郎, *Baishunfu ronkō : baishō no enkaku to genjō* 売春婦論考 : 売笑の沿革と現状 (Étude sur les prostituées : développement et situation actuelle de la prostitution), Tôkyō 東京, Shishi shuppansha 史誌出版社, 1928, pp. 109-112. Document disponible en libre accès sur le site de la Bibliothèque nationale de la Diète de Tôkyō, URL : <https://dl.ndl.go.jp/pid/1281989/1/79>.

¹⁷⁶ ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, p. 79.

¹⁷⁷ WATAZANE, « Watashi no hentai shinri », *op. cit.*, p. 563.

percer les oreilles et avait fini par « se laisser complètement travestir en femme » (*zenzen josô o saseru* 全然女装をさせる)¹⁷⁸.

Tous ces éléments nous permettent d'envisager un agencement de classe se superposant aux conduites sexuelles. Il semble en effet que le travestissement et les pratiques homosexuelles qui lui sont associées ne sont ni envisagés ni pratiqués de la même façon selon la classe sociale. Les prolétaires étaient sans doute plus à même de se travestir et de devenir travailleurs du sexe. D'une part, leur vulnérabilité financière était plus susceptible de les conduire à pratiquer le sexe tarifé. D'autre part, ceux qui s'engageaient sur cette voie avaient moins de privilèges sociaux à perdre que les individus issus des classes bourgeoises. Nous pouvons ainsi déduire que les clients appartenaient aux classes économiquement aisées et qu'ils avaient tendance à ne pas pratiquer le travestissement afin de ne renoncer ni à leurs prérogatives masculines ni à leurs privilèges de classe.

L'ensemble de ces allégations nous conduit à interroger le rôle insidieux de l'administration d'État concernant l'existence des établissements de *kagama*, jusqu'au maintien de l'invisibilité du statut pénal de la prostitution masculine. Il a sans doute existé une forme d'hypocrisie des classes privilégiées et des milieux de pouvoir à l'égard de l'absence d'un statut légal des travailleurs du sexe travestis dans les textes de loi. En effet, le silence pénal a probablement constitué une des raisons qui a permis le développement d'organisations plus ou moins complexes entre travailleurs du sexe. Si une part non négligeable de leur clientèle a été composée d'individus fortunés et appartenant à la haute administration, sans doute que ceux qui étaient en mesure de légiférer se sont bien gardés de pénalement clarifier le sujet. Le tabou a probablement servi les intérêts de ceux qui consommaient les services sexuels des *kagama*.

□

Depuis la fin des années 1960, il est de commune mesure d'envisager l'histoire de la sexualité au travers d'un continuum linéaire s'étendant depuis les modèles oppressifs des pays sous-développés jusqu'au modèle occidental de libération. Cette vision alimente en vérité ce que Foucault appelle le mythe de la *libération sexuelle*. Portée à son stade ultime, cette dernière se caractérise par l'émergence d'une multitude d'*identités sexuelles* – ou de genre – s'organisant autour de communautés identitaires plus ou moins délimitées et menant un combat politique pour la reconnaissance de leurs droits. Cependant, ce curseur entre oppression et

¹⁷⁸ « Josô no mekake 女装の妾 » (Le travesti concubine), *Hentai shinri*, vol. 4, n° 3, 1923, p. 336.

libération résulte d'une vision hégémonique de la sexualité, réaffirmant son occidentalité dans le même temps que sa hiérarchisation postcoloniale : la supposée linéarité historique sert des intérêts politiques au travers de comparaisons entre aires culturelles¹⁷⁹.

Dans notre cas, le piège consiste à considérer l'émergence des identités sexuelles « minoritaires » au Japon comme le fruit d'une temporalité naviguant de l'oppression vers la libération, mais se faisant plus lentement en comparaison de l'aire occidentale. À cet égard, les études gays et lesbiennes nord-américaines perçoivent souvent le manque de militantisme des minorités sexuelles japonaises contemporaines comme une preuve du retard du Japon dans sa *libération sexuelle*. Nous nous garderons bien ici d'émettre le moindre jugement de valeur sur la question. Il ne s'agit aucunement de proposer un schème interprétatif qui suppose par exemple que les *kagama* de la période moderne ont été davantage « opprimés » que les *danshō* de l'après-guerre. Nous estimons au contraire que la linéarité est un leurre.

Il nous semble effectivement que les années 1920-1930 souffrent de préjugés quant à la situation réelle des travailleurs du sexe travestis : il a apparemment bel et bien existé des organisations complexes, des formes de contre-culture sophistiquées, des socialisations multiples et plus ou moins institutionnalisées qui ne se limitaient pas à la consommation de services sexuels, ainsi qu'une sorte de protection pénale tacite orchestrée par le non-dit, sans doute à l'origine de leurs développements. Les pratiques réelles des travailleurs du sexe travestis durant la période moderne montrent également quelques différences avec leurs représentations discursives. Nous avons ici tenté de restituer une géographie des espaces, des structures d'organisation, des éléments contre-culturels, ainsi que l'agencement des différentes formes de socialisations des *kagama* entre eux et avec leur environnement (forces de l'ordre et clientèle). Nous sommes cependant lucide sur le fait que cette étude reste en partie lacunaire en raison du nombre limité de sources (et de leur type), de leur biais sensationnaliste et de leur censure récurrente.

Il ressort de ce chapitre que les travailleurs du sexe et leurs clients avaient sans doute une façon différente d'envisager les rapports de genre et de sexualité en raison de leur classe sociale. Pour résumer, disons que les *kagama* provenaient en grande partie des classes populaires, tandis que leurs clients appartenaient vraisemblablement aux classes bourgeoises. Ainsi, il a existé, à notre sens, un rapport de domination intersectionnel qui faisait s'aligner la classe sociale, la catégorie de genre et le rôle sexuel dans les représentations sociales du travestissement : les hommes issus des classes populaires étaient davantage susceptibles de devenir travailleur du

¹⁷⁹ JOHNSON Mark, JACKSON Peter, HERDT Gilbert, "Critical Regionalities and the Study of Gender and Sexual Diversity in Southeast and East Asia", *Culture, Health and Sexuality*, vol. 2, no. 4, 2000, p. 371.

sexe, donc de se travestir en femme, de faire l'expérience matérielle de la féminité et de tenir un rôle sexuel « féminin ». Cet alignement est néanmoins à nuancer pour ce qui concerne les rôles sexuels, quant à eux semble-t-il bien plus fluides. En effet, contrairement aux représentations dominantes, nous avons vu que certaines formes de prostitution masculine ne reposaient pas sur le travestissement et que les clients ne tenaient pas nécessairement le rôle de pénétrant lors de l'acte sexuel.

En outre, notre étude montre également toute la difficulté à définir le sexe tarifé travesti au travers de la sociologie du travail. Les sources montrent en effet le caractère difficilement délimitable de la pratique du sexe selon qu'elle soit rémunérée ou non. En se plaçant depuis la position de travailleur du sexe, il n'était pas toujours évident de considérer un rapport sexuel comme un acte de travail ou de loisir. En termes de représentations sociales, le rapport homosexuel n'était pas envisageable en-dehors d'une pratique sexuelle tarifée. Or, il apparaît que les travailleurs du sexe eux-mêmes n'effectuaient pas de délimitation claire entre une activité sexuelle oisive ou professionnelle. Certaines relations mercantiles entre travailleurs et clients ont à cet égard pu évoluer vers des relations intimes reprenant parfois les codes du couple hétérosexuel monogame.

La ligne trouble, poreuse et fluctuante entre ce qui relève du travail du sexe et ce qui n'en relève pas est à notre sens à l'origine même des formes d'incarnation du féminin au moyen du travestissement durant la période moderne. Nous proposons ainsi, dans la prochaine partie de ce mémoire de thèse, d'interroger quels ont été les modèles concrets de féminité que les travestis ont incarnés et quelles ont été leurs implications matérielles dans leur processus de mobilité sociale de sexe.

TROISIEME PARTIE

TRAVESTISSEMENT ET *MOBILITE SOCIALE DE SEXE*

Cette troisième et dernière partie aborde le travestissement au travers d'une perspective matérialiste : comprendre les effets concrets du travestissement dans le passage d'une catégorie de sexe (homme) à une autre (femme). Pour ce faire, nous nous repons sur les théories matérialistes des études trans françaises, dont les récents travaux nous ont apporté des perspectives enthousiasmantes. En mobilisant une analogie entre le genre et la classe sociale dans son ouvrage *Transfuges de sexe* (2021), le sociologue Emmanuel Beaubatie propose d'envisager les parcours des individus trans comme une forme de mobilité sociale comparable à un transfuge de classe¹ :

Le changement de sexe est rarement considéré comme une expérience de transfuge alors qu'il s'agit bel et bien d'un passage de frontière sociale [...]. [Le sexe] ne repose pas sur des facteurs biologiques, mais bien sur la construction sociale d'une différence et d'une hiérarchie entre deux catégories de personnes. [...] Dans cette même logique, le genre précède aussi le changement de sexe. Les mobilités sociales de sexe n'existent que parce qu'elles prennent place dans un ordre de genre qui produit des hommes et des femmes.²

Selon la perspective de Beaubatie, les individus qui franchissent les catégories de sexe ne constituent pas une population homogène dont les trajectoires seraient univoques. Tout d'abord, les parcours des individus trans sont dépendants du processus de genre en lui-même : l'expérience du transfuge diffère en fonction d'une *promotion* ou d'un *déclassement* d'une catégorie de sexe à une autre. Plus encore, cette expérience dépend également des catégories de classe sociale et de racialisation. Tout comme les travaux du sociologue Pierre Bourdieu (1930-2002) ont montré qu'il existait une pluralité de classes sociales au sein d'un *espace social* aux

¹ Les premiers travaux à envisager les transitions des individus trans comme des mobilités de genre proviennent de la sociologue nord-américaine Kirsten Schilt au tout début des années 2010. Cf. SCHILT Kristen, *Just One of the Guys? Transgender Men and the Persistence of Gender Inequality*, Chicago, The University of Chicago Press, 2010, cité dans BEAUBATIE, *Transfuges de sexe*, *op. cit.*, p. 75.

² BEAUBATIE, *Transfuges de sexe*, *op. cit.*, pp. 15-16.

pôles multidimensionnels à l'intérieur desquels se déploie une multitude de déplacements³, il existerait pour Beaubatie un *espace social du genre* non réduit à une binarité stricte entre homme et femme et dans lequel existerait une large variété d'investissements⁴. De son côté, la philosophe Pauline Clochec propose dans deux de ses ouvrages, *Matérialismes trans* (co-dirigé avec Noémie Grunenwald, 2021) et *Après l'identité* (2023), une lecture féministe et matérialiste du fait trans. Plutôt que de se reposer sur les conceptions transidentitaires, qu'elle considère comme des procédés « réducteurs, inexacts et politiquement défectueux »⁵, elle mobilise la notion de *transitude* qu'elle défait de son substrat psychopathologique en la définissant comme « une manière théoriquement neutre pour désigner le simple fait trans, c'est-à-dire l'existence de personnes transitionnant d'une catégorie de sexe à une autre »⁶.

Revenons néanmoins aux spécificités du contexte japonais de la période moderne. Y appliquer directement le concept de *transitude* est de notre point de vue à nuancer, quand bien même celui-ci renverrait à une « manière théoriquement neutre » de concevoir le fait trans. Précisons que les modalités de passage d'une catégorie de sexe à une autre dans le Japon moderne sont quelque peu différentes comparées à celles d'aujourd'hui. Une « transition » ne pouvait s'effectuer ni de façon administrative, dans la mesure où le changement de la mention du sexe civil dans le registre familial (*koseki*) était inenvisageable⁷, ni de façon médicale, car il n'existait pas encore de traitements hormonaux substitutifs (THS), pas plus que d'interventions chirurgicales de réassignation de sexe⁸. Autrement dit, c'est la pratique seule du travestissement qui dans ces cas servait de moyen privilégié de mobilité.

Ces précisions apportées, nous présenterons dans cette partie des cas de travestissement comparables à des mobilités de la catégorie « homme » à la catégorie « femme », ce que Beaubatie définit comme un *déclassement* au sein de l'espace social du genre. Afin de rendre compte de ce processus de déclassement, nous mobilisons le concept de *mobilité sociale de sexe*, qui s'inscrit pleinement dans les mobilités sociales de genre, mais selon des modalités plus spécifiques. En effet, les mobilités sociales de genre interrogent l'ordre polarisé, relationnel et hiérarchisé entre les deux catégories de sexe (homme et femme) et les valeurs

³ Cet apport majeur de Bourdieu dans la pensée marxiste nuance notamment la réductibilité de l'affrontement entre les deux grandes classes antagonistes que sont la bourgeoisie et le prolétariat en montrant que les rapports de domination sont davantage complexes et imbriqués. Pour plus de détails, cf. BOURDIEU Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

⁴ Pour plus de détails, cf. BEAUBATIE, *Transfuges de sexe*, *op. cit.*, pp. 135-148.

⁵ CLOCHEC, *Après l'identité*, *op. cit.*, p. 133.

⁶ *Ibid.*, p. 7.

⁷ Cf. YONEZAWA (dir.), *Toransujendarizumu sengen*, *op. cit.*, pp. 189-196.

⁸ Ces protocoles médicaux ne se sont développés au Japon qu'à partir de l'après-guerre. Pour plus de détails, cf. MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 201-208 ; McLELLAND, *Queer Japan*, *op. cit.*, pp. 111-122 ; YONEZAWA (dir.), *Toransujendarizumu sengen*, *op. cit.*, p. 67.

symboliques qui leur sont associées (masculin et féminin), mais constituent pour autant des changements de position sociale ou des déplacements à l'intérieur de l'espace social du genre dans un sens large. En comparaison, la mobilité sociale de sexe porte quant à elle plus spécifiquement sur les cas de transfuge de sexe, autrement dit des individus qui font l'expérience souhaitée des réalités matérielles d'une catégorie de sexe dans laquelle ils n'ont pas été originellement socialisés. En outre, nous insistons sur le caractère historiquement, socialement et culturellement situé de ce concept. Nous rejoignons ainsi les propos de Clochec pour qui le « changement de sexe ne peut avoir lieu qu'entre et selon ce qui est reconnu et institué comme sexes à une époque déterminée ». La mobilité d'une catégorie de sexe à une autre ne possède « pas le même sens ni la même réalité selon les époques et les sociétés »⁹. C'est précisément de ce sens spécifique et de cette réalité située dans le contexte de la société japonaise moderne dont il sera question dans les chapitres qui suivent.

Afin de rendre compte des cas de mobilité sociale de sexe, il nous faut également penser la féminité en termes matérialistes. Nous ne reviendrons pas ici sur l'histoire du féminisme matérialiste, dont la façon de penser l'oppression spécifique de la catégorie « femme » a été un des apports les plus importants dans le champ de la pensée féministe du second XX^e siècle¹⁰. Retenons dans les grandes lignes que le féminisme matérialiste a notamment permis de percevoir la féminité (à l'heure de la modernité) au prisme de la « division sexuelle du travail », c'est-à-dire « l'assignation prioritaire des hommes à la sphère productive et des femmes à la sphère reproductive ainsi que, simultanément, la captation par les hommes des fonctions à forte valeur sociale ajoutée (politiques, religieuses, militaires, etc.) »¹¹.

Outre la conception économique des rapports de genre, nous souhaitons également lui ajouter une perspective phénoménologique de la corporéité féminine vécue. Comme le rappelle la philosophe Camille Froidevaux-Metterie, longtemps les femmes n'ont « été *que* des corps, tout entièrement assimilées à leurs fonctions sexuelle et maternelle »¹². Le Japon moderne n'a pas échappé à la mise en place d'un double standard féminin motivé par ces deux injonctions de l'usage fait des hommes du corps des femmes. D'un côté, le système de la prostitution institutionnalisée mettait à la libre disposition des hommes des corps féminins sexuellement

⁹ CLOCHEC, *Après l'identité*, op. cit., p. 8.

¹⁰ BERENI, CHAUVIN, JAUNAIT, REVILLARD (dir.), *Introduction aux études sur le genre*, op. cit., pp. 28-33, 40-42.

¹¹ KERGOAT Danièle, « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », dans LABORIE Françoise, LE DOARE Hélène, SENOTIER Danièle, HIRATA Hélène (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, p. 36, cité dans DORLIN, *Sexe, genre et sexualités*, op. cit., p. 15.

¹² FROIDEVAUX-METTERIE Camille, *Un corps à soi*, Paris, Le Seuil, 2023 (2021), p. 26.

désirables. De l'autre, l'élaboration de la norme hégémonique de la « bonne épouse et mère avisée » (*ryôsai kenbo*) assurait l'enfermement domestique des épouses, réduites à leur corps reproducteur tout en étant chargées de la tenue du foyer et de l'éducation des enfants. Ce double modèle correspond à ce que Froidevaux-Metterie envisage comme la féminité au sens phénoménologique du terme : la condensation du « projet patriarcal tel qu'il est imposé aux femmes [...], à savoir un pseudo-destin corporel placé sous le signe de l'infériorité et de l'asservissement »¹³. À la différence, la philosophe définit le *féminin* comme non « assimilable au corps tel que présentant des caractéristiques sexuées féminines [...] et éprouvant les mécanismes physiologiques qui y sont associés ». Pour elle, le *féminin* n'est pas non plus « réductible [...] aux processus de socialisation genrés qui enferment les femmes dans des fonctions et des dispositions impératives » : il se définit comme « un rapport à soi, aux autres et au monde qui passe *nécessairement* par le corps et qui se trouve de ce fait *déterminé* par lui »¹⁴.

Nous nous reposerons ici sur cette conception du *féminin* par Froidevaux-Metterie, car elle ouvre une perspective de compréhension matérielle tant économique que corporelle de la mobilité sociale de sexe. En effet, si le travestissement s'articule comme le passage d'un corps masculin à un corps – socialement perçu – comme féminin, il en exclut pour autant les fonctions biologiques. Ne pouvant enfanter, et par conséquent remplir le rôle de mère, les travestis japonais n'ont eu d'autre choix pour être *féminins* que de se soumettre à l'injonction de la disponibilité sexuelle, dans un contexte d'État-nation bourgeois, autoritaire et patriarcal. En outre, dans l'incapacité de pleinement investir le foyer monogame par la voie légale du mariage, il leur fallait trouver une indépendance économique souvent difficile à obtenir pour les femmes en-dehors du cadre de la famille. Matériellement parlant, la mobilité sociale de sexe ne pouvait donc réellement aboutir que grâce à une indépendance économique qui reposait essentiellement sur la disponibilité sexuelle, autrement dit le travail du sexe.

En ce sens, si les travestis sont *féminins*, ils ne peuvent complètement intégrer la *féminité*. Cette conception permet ainsi d'expliquer pourquoi la « bonne épouse et mère avisée » est restée inaccessible en termes de mobilité sociale de sexe : si ce modèle semblait impossible, il était surtout impensable.

Au regard des sources étudiées, il apparaît que les mobilités sociales de sexe ont surtout reposé sur quatre grands modèles féminins, eux-mêmes sécables entre un premier groupe de féminités « traditionnelles » et un second groupe de féminités engendrées par la modernité.

¹³ *Ibid.*, p. 25.

¹⁴ *Ibid.*, p. 26.

Le premier groupe constitue un ensemble de formes de féminité héritières des femmes artistes et galantes des périodes classique, médiévale et prémoderne. Il se compose d'abord du modèle de l'*onnagata*, féminité spécifique du théâtre kabuki et traditionnellement incarnée par des acteurs hommes tenus de vivre socialement en tant que femme dans la société prémoderne. Nous retrouvons ensuite le modèle de la geisha, femme artiste et figure mythifiée de la féminité japonaise. Ces deux formes de féminité flirtent de façon plus ou moins trouble avec la pratique du sexe tarifé. Il semble qu'un nombre important de travestis aient choisi d'incarner ces figures féminines « traditionnelles », ces dernières leur apparaissant sans doute comme particulièrement familières.

Le second groupe se compose quant à lui de formes de féminité inspirées des femmes occidentales, un phénomène explicable en raison des vagues successives d'occidentalisation que le Japon a connues durant la période moderne. En outre, l'émergence d'un salariat féminin et le développement d'une société de consommation focalisée sur la ménagère consommatrice constituent également des éléments déterminants dans la constitution de nouvelles subjectivités féminines. Si l'ère de la « femme nouvelle » avait sonné, venait en corollaire celle de nouveaux modèles féminins de travestissement. Se dégagent plus particulièrement deux formes de féminité en raison de leur omniprésence dans les iconographies urbaines : la garçonne et la serveuse de café. Nous verrons que ces nouveaux modèles, également, ne s'inséraient que trop bien dans l'injonction à la disponibilité sexuelle des femmes.

Cette troisième et ultime partie porte sur les quatre grands archétypes de féminité précédemment cités et sur lesquels reposent les quatre principaux parcours de mobilité sociale de sexe des *kagema*. Nous tenterons de comprendre les particularités de chacun, tout en insistant sur leur porosité et leur fluidité les uns avec les autres.

CHAPITRE 7

LE TRAVESTISSEMENT EN ONNAGATA : UNE MOBILITE SOCIALE TRADITIONNELLE EN TENSION AVEC LA MODERNITE

Ce chapitre porte sur le travestissement des acteurs du kabuki spécialisés dans les rôles féminins : les *onnagata* 女形 (littéralement « forme de la femme), probablement la figure du travestissement masculin la plus célèbre et la plus importante de l'histoire culturelle japonaise.

Aborder la question des acteurs-travestis durant la période moderne nécessiterait un travail conséquent que ce chapitre à lui seul ne saurait entièrement couvrir. Aussi, précisons d'abord que nous traiterons moins des discours artistiques, théoriques et critiques sur les *onnagata* que de la propension de cette profession à avoir servi de mobilité sociale de sexe, un prisme qui n'a que peu intéressé les études académiques jusqu'à présent.

En effet, les travaux sur le théâtre moderne ne se sont que peu penchés sur les *onnagata per se*. Les études qui les abordent se focalisent surtout sur la période prémoderne¹. Les monographies sur le kabuki moderne portent quant à elles davantage leur attention sur les tensions entre tradition et modernité, sur le renouveau du répertoire et sur les mises en scène des « classiques » que sur le travestissement des acteurs². Citons toutefois deux études qui ont spécifiquement abordé le travestissement des *onnagata* durant la période moderne. La première est la monographie de Mitsuhashi Junko sur le travestissement masculin (2008), qui ne fait cependant qu'aborder furtivement les acteurs parmi d'autres pratiques travesties³. La seconde est un article de Mitsuishi Ayumi (2003) qui se consacre aux discours modernes sur les *onnagata*⁴.

¹ MORINAGA Maki, "The Gender of Onnagata as the Imitating Imitated: Its Historicity, Performativity, and Involvement in the Circulation of Femininity", *Positions. Asia Critique*, vol. 10, n° 2, 2002, pp. 246-247.

² Cf. NAKAMURA Tetsurô 中村哲郎, *Kabuki no kindai. Sakka to sakuhin* 歌舞伎の近代 作家と作品 (La modernité du kabuki. Dramaturges et œuvres), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 2006.

³ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 168-172.

⁴ MITSUISHI Ayumi 光石亜由美, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku. 'Shikaku' to jendâ o megutte no ichi kôsatsu 女形・自然主義・性欲学 《視覚》とジェンダーをめぐるの一考察 » (*Onnagata, naturalism*)

Les sources ont constitué un véritable défi tant les discours modernes apparaissent multiples, antithétiques et contradictoires. Nous nous sommes focalisé sur celles qui mettent en avant les ambiguïtés des représentations sociales des acteurs, parmi un nombre pléthorique d'écrits. Pris entre un discours de respectabilité artistique et celui des « désirs sexuels déviants », le travestissement des acteurs a questionné les Modernes dans la mesure où il dérangeait les assises du genre et l'hétéronormativité. L'*onnagata* s'avère être un révélateur particulièrement efficace pour qui souhaite mettre en lumière les contradictions entre les représentations discursives et les pratiques réelles du travestissement. À cet égard, il apparaît que le point de vue idéologique des revues de théâtre ou des journaux a surtout dissocié le travestissement social du travestissement spectaculaire, une distinction qui n'a toutefois pas toujours été rejointe par la pensée sexologique ou les adages populaires. Face à la multiplicité des points de vue, il est primordial de se demander en permanence qui parle, à partir de quelle focale et au service de quelle stratégie discursive.

Ce chapitre tente avant tout de restituer la façon dont le discours sexologique est venu durant la période moderne innover les représentations sociales des *onnagata* tout en essayant de retracer les parcours de mobilité sociale de sexe que la voie d'acteur permettait. En filigrane, nous tendrons également à nuancer la dichotomie entre travestissements spectaculaire et social en montrant leur porosité dans la pratique. Dans un premier temps, nous évoquerons les évolutions du kabuki de la période prémoderne à la période moderne, ainsi que leurs implications dans la façon d'envisager le travestissement des *onnagata*. Puis, nous présenterons des éléments montrant que la profession d'acteur a sans doute constitué la voie de mobilité sociale de sexe la plus évidente parmi les travestis de la période moderne en raison de sa longue « tradition ».

et sexologie. Une réflexion sur la « perception » du genre), *Nagoya kindai bungaku kenkyû* 名古屋近代文学研究 (Études en littérature moderne de Nagoya), n° 20, 2003, pp. 1-22.

I. LES EVOLUTIONS DES *ONNAGATA* : D'EDO A LA PERIODE MODERNE

1. LES *ONNAGATA* DE LA PERIODE D'EDO

Avant d'aborder le cœur de notre sujet, il nous paraît essentiel, afin de comprendre les enjeux du travestissement des *onnagata* durant la période moderne, de faire une présentation succincte de l'histoire du kabuki, de la situation particulière des acteurs-travestis dans la société d'Edo, ainsi que la conception du travestissement en femme telle qu'elle a été pensée par les tenants du théâtre.

Généalogie du kabuki

Le kabuki est un genre théâtral qui a fait l'objet de transformations durant toute la période prémoderne, en faisant l'art dramatique sophistiqué tel que nous le connaissons de nos jours.

La naissance du kabuki aux environs de 1600 est attribuée à une femme-artiste originaire de Kyôto surnommée O-kuni. Ce qui était appelé *kabuki* 歌舞伎 consistait alors en des spectacles de danses et de chants produits sur des tréteaux le long de la rivière Kamo. Son étymologie provient du verbe « *kabuku* かぶく » qui signifie « agir et se vêtir d'une façon étrange », à partir duquel ont été superposés phonétiquement en lecture sino-japonaise les idéogrammes du « chant » (*ka* 歌), de la « danse » (*bu* 舞) et de la « technique » (*ki* 伎)⁵. Ce genre a rencontré un fort succès en raison de son caractère novateur et profane par rapport à la forme classique du *nô*, forme dramatique médiévale d'inspiration bouddhique, sans compter le charme de ses interprètes qui a fortement attisé l'intérêt du public. Ce « kabuki féminin » (*onna kabuki* 女歌舞伎) – ou « kabuki des courtisanes » (*yûjo kabuki* 遊女歌舞伎) – était intimement lié à la pratique du sexe tarifé, tandis que se glissaient également des *wakashu* parmi les interprètes féminines⁶. Ce kabuki archaïque se caractérise également par ses performances travesties : les femmes-artistes interprétaient souvent des personnages masculins, tandis que les

⁵ MORINAGA, "The Gender of Onnagata as the Imitating Imitated", *op. cit.*, p. 274.

⁶ WATANABE, *La voie des éphèbes*, *op. cit.*, p. 74 ; SHIVELY, "Bakufu versus Kabuki", *op. cit.*, p. 327 ; COSTINEANU, *Origines et mythes du kabuki*, *op. cit.*, p. 238 ; MEZUR Katherine, *Beautiful Boys/Outlaw Bodies. Devising Kabuki Female-Likeness*, New York, Palgrave & Macmillan, 2005, p. 1.

wakashu personnifiaient fréquemment les rôles féminins⁷. Ce n'est toutefois pas le travestissement en soi qui a été à l'origine de son interdiction shogounale en 1629, mais le brassage entre les classes sociales occasionnés lors des spectacles⁸.

En l'absence des femmes-artistes, c'est le « kabuki des éphèbes » (*wakashu kabuki* 若衆歌舞伎) qui a dès lors pris le relais⁹. Cette forme de kabuki n'est toutefois pas apparue à la suite de l'interdiction de 1629, puisqu'on en retrouve des traces depuis 1603¹⁰. Sa popularité a atteint son apogée au moment du règne du troisième shogoun, Tokugawa Iemitsu 徳川家光 (1604 [1623] -1651), lui-même un fervent admirateur de ces spectacles. Toutefois, le *wakashu kabuki* a également apporté son lot de désordres sociaux, subissant à plusieurs reprises la censure du pouvoir shogounal. Sa première interdiction a été promulguée en 1642 à la suite de divers troubles à l'ordre public dans la capitale. Celle-ci a néanmoins été levée en 1644. Le shogounat a malgré tout promulgué en 1648 une nouvelle loi d'interdiction en raison de la propagation des pratiques homoérotiques tarifées entre acteurs et *chônin* 町人 (les citadins composés des artisans et des marchands) que les autorités shogounales percevaient comme un risque de perméabilité entre classes. Malgré les interdictions, les théâtres ont contourné la législation¹¹. Finalement, le kabuki des *wakashu* a définitivement été interdit dans l'enceinte de la capitale en 1652. L'économie locale en a grandement souffert, fragilisant la stabilité politique de la classe dirigeante. L'année suivante, le shogounat a alors pris l'initiative de réouvrir les théâtres sous deux conditions : la prohibition des performances dansées et chantées des *wakashu* et leur interdiction du port du *maegami*¹². Ces initiatives n'avaient pour seul but que celui d'empêcher la pratique du sexe tarifé après les spectacles : elles limitaient les danses suggestives et n'autorisaient plus les *wakashu* à monter sur scène¹³.

⁷ TAKEDA, « Dansô, josô », *op. cit.*, p. 218 ; MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, p. 81 ; SHIVELY, « *Bakufu* versus *Kabuki* », *op. cit.*, p. 327.

⁸ COSTINEANU, *Origines et mythes du kabuki*, *op. cit.*, pp. 240-241 ; SHIVELY, « *Bakufu* versus *Kabuki* », *op. cit.*, p. 330 ; NAGASHIMA, *Edo no iseisôsha tachi*, *op. cit.*, pp. 69-72.

⁹ Dans les faits, le *yûjo kabuki* a tout de même continué à se produire illégalement durant quelques décennies. Il a fallu attendre les renforcements des mesures d'interdiction de 1630, 1640, 1645 et 1646, puis l'emprisonnement en 1647 d'un propriétaire de théâtre d'Edo pour que cette forme disparaisse définitivement. SHIVELY, « *Bakufu* versus *Kabuki* », *op. cit.*, p. 330.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 331 ; MORINAGA, « The Gender of Onnagata as the Imitating Imitated », *op. cit.*, p. 250 ; COSTINEANU, *Origines et mythes du kabuki*, *op. cit.*, p. 246.

¹¹ COSTINEANU, *Origines et mythes du kabuki*, *op. cit.*, pp. 246, 248, 250 ; PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, pp. 112-114 ; NAGASHIMA, *Edo no iseisôsha tachi*, *op. cit.*, pp. 73-75.

¹² Le *maegami* consiste en une mèche de cheveux laissée poussée sur le devant de la tête et rabattue sur le sommet du crâne. Il s'agit de la coupe de cheveux réglementaire des *wakashu*, ainsi qu'une marque de leur pouvoir d'attraction érotique auprès des hommes adultes.

¹³ COSTINEANU, *Origines et mythes du kabuki*, *op. cit.*, p. 251.

Les interdictions shogounales de 1652 ont marqué la naissance du *yarô kabuki* 野郎歌舞伎 : le « kabuki des hommes » ou « kabuki des mâles »¹⁴. C'est à partir de cette nouvelle forme que les *onnagata* sont apparus et que le kabuki est véritablement devenu un art dramatique majeur¹⁵. Afin de continuer à attiser l'intérêt du public, les spectacles se sont focalisés sur la scénographie et les intrigues. De ce fait, le kabuki se concentrait désormais sur l'illusion du spectacle, plutôt que sur l'exhibition de ses acteurs-prostitués. La dramaturgie a été placée au cœur des nouvelles préoccupations : le jeu des acteurs s'en est vu profondément changé, les décors ont pris en ampleur, les dialogues se sont sophistiqués et la gestuelle a remplacé les pas de danse¹⁶. Enfin, l'introduction du rideau, qui a permis l'étoffement de la mise en scène, et la transcription par écrit des pièces ont définitivement permis au kabuki de devenir un genre dramatique de premier ordre¹⁷.

Acteur : une classe sociale singulière

Les traces de l'organisation sociale de la classe des acteurs nous proviennent de nombreuses sources, publiées et diffusées durant la période d'Edo grâce à la mise en place d'une marchandisation de la production culturelle. Si ces documents attestent des évolutions constantes du statut d'acteur, ils montrent surtout que ceux-ci constituaient une catégorie sociale séparée des classes ordinaires et occupaient un des rangs les plus bas de la hiérarchie sociale¹⁸. Les acteurs étaient spatialement isolés du reste de la population et regroupés dans des quartiers spécifiques desquels il ne leur était pas permis de sortir¹⁹. Pour autant, ils n'entraient pas dans la catégorie des parias (*etagashira* えたがしら), d'autant plus qu'ils étaient adulés par leur public²⁰.

L'isolement géographique des acteurs a résulté de la politique shogounale de mise à l'écart des « lieux du vice » (*akusho* 悪所), composés tant des quartiers rouges que de ceux du

¹⁴ Le nom de *yarô kabuki* provient de l'expression *yarô atama* qui signifie « crâne rasé » et employée pour désigner par métonymie les hommes adultes. PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 115.

¹⁵ COSTINEANU, *Origines et mythes du kabuki*, *op. cit.*, p. 271.

¹⁶ *Ibid.*, p. 275.

¹⁷ *Ibid.*, p. 277.

¹⁸ TAKAKUWA, "Performing Marginality", *op. cit.*, p. 216.

¹⁹ Il arrivait aux acteurs de sortir de leurs quartiers réservés à de rares occasions, comme pour aller se produire dans les demeures personnelles de seigneurs ou de riches marchands. Cependant, ces excursions ont été à plusieurs reprises interdites par le shogounat entre 1648 et 1709. SHIVELY, "Bakufu versus Kabuki", *op. cit.*, pp. 339-341.

²⁰ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, pp. 116-117.

théâtre²¹. Ces espaces étaient pensés comme des « maux nécessaires » afin de stabiliser l'ordre social. Ce type de quartier était appelé dans la langue vernaculaire – et non sans ironie – le « monde flottant » (*ukiyo* 浮世)²². Le quartier de théâtre constituait un espace à part de la société d'ordres en raison de son caractère carnavalesque. Il consistait en un lieu de divertissement, mais symbolisait également une parenthèse à l'ordre établi durant laquelle tant la scène des théâtres que les rues du quartier fusionnaient, où réalité et fiction se mêlaient et où s'effaçait la distinction entre les acteurs, les personnages et le public²³. C'est la raison pour laquelle ces quartiers faisaient l'objet d'une surveillance administrative particulièrement sévère. Les *onnagata* devaient s'enregistrer auprès de la magistrature locale afin de ne pas être confondus avec des femmes. Le shogounat s'assurait ainsi qu'aucune actrice ne puisse se glisser parmi les acteurs²⁴. De leur côté, les théâtres devaient obtenir une licence de la part des autorités locales afin de pouvoir proposer des représentations de kabuki. Le pic de popularité de ce genre théâtral a été atteint à la fin du XVII^e siècle²⁵.

La ségrégation spatiale a joué un rôle important dans la constitution du statut social des acteurs. Comme les limites géographiques entre le monde du théâtre et celui de la prostitution n'ont jamais été véritablement clairement définies, et ce, bien que le shogounat n'ait cessé – en vain – de les distinguer, il existait une ligne floue entre la profession d'acteur et celle de travailleur du sexe. Malgré l'interdiction des *wakashu*, le *yarô kabuki* a continué de recruter ses acteurs parmi les milieux de la prostitution²⁶. En outre, les pièces de kabuki mettaient le plus souvent en scène des intrigues (homo)érotiques sensuelles et osées, se déroulant principalement dans les quartiers de plaisirs²⁷. À partir de la fin du XVII^e siècle, les nombreux commentaires présents dans les *yakusha hyôbanki* 役者評判記 (traités critiques sur les acteurs) témoignent du lien étroit entre le kabuki et le sexe rémunéré. Loin de seulement commenter les performances dramatiques des acteurs, ces documents mentionnent avec de nombreux détails leurs charmes physiques ainsi que les prestations sexuelles qu'ils délivraient²⁸. Le *Yakusha*

²¹ Pour plus de détails, cf. HIROSUE Tamotsu 広末保, *Henkai no akusho* 境界の悪所 (Les lieux du vices des périphéries), Tôkyô 東京, Heibonsha 平凡社, 1973, pp. 13, 16-21.

²² Le terme *ukiyo* était à l'origine un concept bouddhique qui faisait référence au monde transitoire de la prise de conscience humaine. Graduellement, le terme a été de façon délibérée – et non sans un certain humour irrévérencieux – associé aux quartiers de prostitution des villes. LEUPP, “Capitalism and Homosexuality in Eighteenth-Century Japan”, *op. cit.*, p. 140.

²³ TAKAKUWA, “Performing Marginality”, *op. cit.*, pp. 217-218.

²⁴ COSTINEANU, *Origines et mythes du kabuki*, *op. cit.*, p. 273.

²⁵ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 117.

²⁶ COSTINEANU, *Origines et mythes du kabuki*, *op. cit.*, pp. 254, 272 ; PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 116 ; SHIVELY, “*Bakufu* versus *Kabuki*”, *op. cit.*, p. 335.

²⁷ COSTINEANU, *Origines et mythes du kabuki*, *op. cit.*, pp. 276-277.

²⁸ SHIVELY, “*Bakufu* versus *Kabuki*”, *op. cit.*, pp. 335.

ôkagami gassai 役者大鏡合切 (Le grand miroir complet des acteurs, 1692) rapporte explicitement le double intérêt des spectateurs à se rendre aux spectacles : aller admirer des performances artistiques et choisir des acteurs comme partenaires sexuels²⁹.

✚ *Onnagata* ou l'art de l'idéal féminin

Un peu plus de deux siècles séparent les premières représentations du kabuki à compter du XVII^e siècle de celles de la fin du XIX^e siècle. Ce temps étiré est responsable de nombreuses évolutions chez les *onnagata*, à l'origine des *wakashu* de la « masculinité guerrière » passés par une « esthétique androgyne » jusqu'à finalement personnifier un « idéal de féminité »³⁰. Nous nous concentrerons ici seulement sur cette dernière étape de l'évolution des acteurs commencée à partir de l'interdiction de 1652. La personnification des rôles féminins et de *wakashu* reposant sur le seul talent interprétatif des comédiens, le travestissement a conduit à une spécialisation artistique selon les catégories de genre et d'âge, dissociées en deux grandes catégories d'acteurs³¹ : les *otokogata* 男形, spécialisés dans l'interprétation des rôles masculins adultes, et les *onnagata*, ou autrement prononcé *oyama* 女形³², spécialisés dans l'interprétation des rôles féminins et de *wakashu*³³.

L'art du travestissement des acteurs s'est formalisé pendant l'ère Genroku 元禄 (1688-1704) grâce à l'un des plus célèbres *onnagata* de cette période : Yoshizawa Ayame 芳沢あやめ (1673-?). Fils cadet d'une famille guerrière originaire d'Ôsaka, il a été vendu à l'âge de cinq ans par ses parents à une maison de thé afin d'être destiné à devenir *kagama*, puis acteur³⁴. Son écrit *Ayamekusa* あやめくさ (Traité secret d'Ayame), appartenant à la catégorie des *geidan* 芸談 ou « propos sur l'art », a été jusqu'à la fin de la période d'Edo le socle théorique le plus important pour l'art des *onnagata*. Les techniques des acteurs ne se transmettant à l'origine que de façon orale, il a fallu attendre le début du XVIII^e siècle pour que la pensée d'Ayame touche

²⁹ LEUPP, "Capitalism and Homosexuality in Eighteenth-Century Japan", *op. cit.*, p. 147.

³⁰ MORINAGA, "The Gender of Onnagata as the Imitating Imitated", *op. cit.*, p. 246.

³¹ TAKAKUWA, "Performing Marginality", *op. cit.*, p. 218.

³² Il semblerait que le terme *oyama* soit issu de l'argot propre au milieu du théâtre. PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 114.

³³ MEZUR, *Beautiful Boys*, *op. cit.*, p. 2.

³⁴ MORINAGA, "The Gender of Onnagata as the Imitating Imitated", *op. cit.*, p. 256.

une plus large audience et soit compilée par écrit de façon fragmentaire dans un texte largement édité entre 1771 et 1776³⁵.

La conception du travestissement des *onnagata* telle qu'elle a été promue par Ayame repose sur la pensée bouddhique du *henshin* 変身, traduisible en français par « métamorphose » : l'idéogramme *hen* 変 (en lecture sino-japonaise) ayant pour sens un changement (qu'il soit transitif ou intransitif) et *shin* 身 (en lecture sino-japonaise), associé à l'idée de corporéité. Dans sa signification bouddhique originelle, la notion de *henshin* renvoie au processus lors duquel un déité prend une apparence humaine afin de mieux prêcher les doctrines bouddhiques aux êtres humains³⁶. C'est sur ce principe qu'Ayame fonde sa conception du travestissement en femme : il ne s'agit pas tant pour lui d'une imitation de la personnalité féminine que d'une véritable *métamorphose*, une incarnation du réel par l'acteur.

La question de la figuration du rôle chez les *onnagata* ne suppose non pas un schème linéaire dans lequel un homme jouerait le rôle d'une femme (homme → femme → rôle), mais plutôt un schème composite dans lequel un homme devenu femme interpréterait un rôle (homme = femme → rôle) [...]. À partir de là, il est requis qu'un *onnagata* doit vivre en tant que femme dans son quotidien.³⁷

Cette conception d'Ayame est radicale pour son temps, puisqu'elle réfute le traditionnel caractère androgyne (*futanarihira* ふたなりひら) prêté jusqu'alors aux acteurs du *wakashu kabuki* et affirme de façon novatrice une distinction bipolarisée entre les sexes. Toutefois, la façon de concevoir le concept de *henshin* nous en dit également long sur l'agencement du genre à l'époque d'Ayame, puisque le sexe anatomique ne constituait pas un socle péremptoire sur lequel les attributs de genre venaient se greffer : il semble qu'une forme authentique et socialement reconnue de féminité pouvait tant être le fait des femmes biologiques que des acteurs³⁸. À cet égard, l'*Onna daigaku* 女大学 (La grande étude des femmes, date inconnue), un ouvrage de préceptes néo-confucéens destinés aux jeunes filles particulièrement populaire lors du XVIII^e siècle, envisage la féminité comme une qualité qui ne découle pas instinctivement de la corporéité féminine et qui requiert un apprentissage. En ce sens, non

³⁵ *Musical*, Revue du théâtre musical de Paris-Châtelet, Le kabuki, n° 5, 1987, p. 118.

³⁶ ROBERTSON, *Takarazuka*, *op. cit.*, p. 53 ; IMAO Tetsuya 今尾哲也, *Henshin no shisô. Nihon engeki ni okeru engi no ronri* 変身の思想 日本演劇における演技の論理 (La pensée de la métamorphose. Les théories sur l'interprétation dramatique du théâtre japonais), Tôkyô 東京, Hôsei daigaku shuppankyoku 法政大学出版局, (1970) 1982, p. 29.

³⁷ 「女方における役の形象化の問題には、男が女になり役を演じる (男→女→役) という直線的な図式ではなく、女である男が役を演じる (男=女→役) という複合して図式が想定され、(中略) ここからして、女方は日常生活的に女であることが要請されねばならない。」 IMAO, *Henshin no shisô*, *op. cit.*, pp. 148-149.

³⁸ *Ibid.*, pp. 145-147 ; MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, p. 94.

seulement les *onnagata* étaient tout aussi légitimes pour personnifier une forme de féminité sociale, mais plus encore, il était entendu que la féminité des femmes biologiques aussi constituait une construction culturelle³⁹.

Comme Ayame le mentionne dans l'article VII de son traité :

On ne peut se rendre excellent *oyama* sans vivre comme femme même dans la vie quotidienne. En effet, la masculinité se trahira facilement chez celui qui fournit des efforts volontaires pour devenir femme sur scène. Ce qui est réellement important est la vie de tous les jours.⁴⁰

Ainsi, il était attendu des *onnagata* qu'ils vivent en tant que femme dans leur quotidien dans le seul but de mieux personnifier l'essence de la féminité. Aux dires d'Ayame, les meilleurs d'entre eux devaient être capables de se faire passer pour une femme tant sur scène que dans la vie de tous les jours⁴¹. Outre cette injonction, les autres articles du *Ayamekusa* font montre d'un art dramatique sophistiqué qui brouille régulièrement les frontières entre fiction et réalité. En plus de paraître féminins, les acteurs devaient également se considérer socialement comme tels (art. 11)⁴². Leur apparence ne devait susciter que le désir masculin, tandis qu'ils étaient contraints à la chasteté (art. 3 et 13). Ils devaient également éviter d'interpréter des femmes avec une forte personnalité (art. 8) ou faire rire les spectateurs (art. 9). Ils se devaient aussi, le cas échéant, de dissimuler leur épouse et leurs enfants (art. 23), de ne jamais dévier des sentiments féminins (art. 24) et de garder le plus longtemps possible une apparence juvénile (art. 29)⁴³.

Le second traité sur les *onnagata* le plus important est l'*Onnagata hiden* 女形秘伝 (Le traité secret des *onnagata*) de l'acteur Segawa Kikunojô 瀬川菊之丞 (1693-1749). Directement inspiré du traité d'Ayame, bien que sa portée soit moins philosophique que technique, celui-ci est plus court, composé de dix articles portant sur l'utilisation des accessoires et du maquillage (art. 1, 2, 6 et 7), les rituels de soin du visage pour paraître plus jeune (art. 8), ainsi que les techniques tant dramatiques que sociales afin d'atteindre une parfaite apparence et un état émotionnel féminins (art. 3, 4 et 5)⁴⁴. Comme chez Ayame, pour Kikunojô, la féminité des

³⁹ MORINAGA, "The Gender of Onnagata as the Imitating Imitated", *op. cit.*, p. 269.

⁴⁰ Extrait cité dans WATANABE, *La voix des éphèbes*, *op. cit.*, p. 78.

⁴¹ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 89-90.

⁴² *Musical*, *op. cit.*, p. 120.

⁴³ Cité dans MORINAGA, "The Gender of Onnagata as the Imitating Imitated", *op. cit.*, p. 260.

⁴⁴ *Ibid.*

onnagata ne doit éveiller que le désir des hommes adultes et ne plus jouer sur le trouble androgyne⁴⁵.

Voici quelques règles principales pour l'*onnagata* : genoux joints, épaules baissées, omoplates serrées, pieds en dedans. C'est un vrai travail de danse, très difficile à faire pour un homme. Cela exige un apprentissage très long qui commence dès l'enfance. Par exemple, la largeur des manches de kimono, la hauteur de la coiffure sont doublées afin de faire paraître la stature masculine plus petite ; le maquillage est très blanc, très épais, la voix est haut perchée, aiguë : c'est par l'exagération que l'on atteint la réalité. L'*onnagata* est la femme idéale vue par des hommes, elle n'est pas une femme en tant que femme ; elle est idéalisée.⁴⁶

Selon les préceptes d' Ayame et de Kikunojô, les *onnagata* étaient tenus de maintenir toute leur vie une « féminité que seuls les hommes savent réaliser »⁴⁷. Car, point essentiel, la féminité des acteurs ne provenait pas d'une imitation des femmes, mais plutôt d'une esthétique héritière des codes androgynes des *wakashu* et qui a conduit à la création d'une forme spécifique de féminité. Cette dernière consistait en un idéal qui a reposé « sur ce qu' Ayame considérait comme constitutif des femmes »⁴⁸, un idéal féminin pensé par des hommes et à destinations d'autres hommes.

Mais si la féminité des *onnagata* a dans un premier temps relevé de la pure fiction, elle s'est par la suite diffusée dans le reste de la société d'Edo⁴⁹. Cette propagation n'a pas seulement reposé sur le succès du kabuki. Les *hyôbanki* ont pour cela joué un rôle crucial. Très populaires, ces documents circulaient entre les mains de tout un chacun, prodiguant menus détails qui ont permis aux femmes des classes guerrière et marchande d'imiter les appareils, les coiffures, les gestuelles ou même les façons de s'exprimer des *onnagata*⁵⁰. Les traités de morale confucéenne destinés aux jeunes femmes de la classe des samouraïs (*ôraimonô* 往来物) ont à cet égard abondamment encouragé ces dernières à prendre pour modèle les *onnagata*⁵¹. C'est ainsi que l'acteur-travesti est devenu un parangon de féminité durant la dernière partie de la période prémoderne. Les *onnagata* ont incarné une féminité hégémonique directement issue de la pensée patriarcale de la société d'Edo⁵². La modernité va cependant bouleverser leur monde sophistiqué et obliger les acteurs à prendre à marche forcée le train de l'occidentalisation.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 259.

⁴⁶ *Musical, op. cit.*, p. 15.

⁴⁷ WATANABE, *La voie des éphèbes, op. cit.*, p. 79.

⁴⁸ MORINAGA, "The Gender of Onnagata as the Imitating Imitated", *op. cit.*, p. 258.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 245.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 270.

⁵¹ ROBERTSON, *Takarazuka, op. cit.*, p. 38.

⁵² MEZUR, *Beautiful Boys, op. cit.*, p. 3 ; LEUPP, *Male Colors, op. cit.*, pp. 176-177.

2. LES ONNAGATA ET LA MODERNITE : UNE LEGITIMITE REMISE EN QUESTION

En conséquence de l'avènement de la modernité, le travestissement des *onnagata* a dorénavant été perçu comme problématique : il brouille les frontières entre les sexes, dénature la distinction de genre et joue sur l'ambiguïté sexuelle. La période moderne s'est superposée à une phase de rénovations du kabuki, conduisant jusqu'à la remise en cause de la légitimité des *onnagata*. Deux discours émergent plus particulièrement : celui des promoteurs du courant naturaliste et celui de la sexologie moderne.

✚ Les *onnagata* face aux rénovations du théâtre moderne du courant naturaliste

À partir de l'interdiction de la pratique sociale du travestissement en 1873, les scènes des théâtres sont devenues le seul espace dans lequel se travestir était moralement toléré. Cela n'a pourtant pas empêché les acteurs à devoir s'adapter aux bouleversements des arts de la scène. Des quatre « grands » genres dramatiques japonais que sont le *nô*, le *kyôgen* 狂言 (théâtre comique qui accompagne les pièces de *nô*) et le *bunraku* 文楽 (théâtre de poupées), le kabuki a été le seul à faire l'objet d'une « occidentalisation »⁵³. Genre théâtral le plus populaire au début de l'ère Meiji, il a été écartelé entre deux emplois antithétiques. D'un côté, il a été sommé par l'idéologie gouvernementale de contribuer à l'éducation du peuple et à la promotion de la modernité. De l'autre, il lui a été demandé de servir de vitrine du raffinement de la culture japonaise traditionnelle auprès des étrangers⁵⁴. Cet écart impossible a été au fondement de nécessaires rénovations à l'origine de la naissance en 1872 de deux sous-genres : le *zangiri-mono* 散切物 (théâtre aux « cheveux coupés »)⁵⁵ et le *katsureki-mono* 活歴物 (théâtre

⁵³ TSCHUDIN Jean-Jacques, *Histoire du théâtre classique japonais*, Toulouse, Anacharsis, 2011, p. 419.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 420.

⁵⁵ Le nom de « *zangiri* » renvoie à la coiffure masculine introduite par l'ordonnance sur le port des cheveux courts de 1871, elle-même synonyme de modernité. Ce nouveau type de kabuki se caractérise par la mise en exergue des bouleversements engendrés par l'occidentalisation. Ses pièces font la part belle aux éléments matériels apportés par la modernité (parapluie, trains à vapeur, éclairage au gaz, modes occidentales, pistolets...) et usent de nombreux néologismes issus des langues européennes. Toutefois, ses innovations n'ont presque rien changé à la structure traditionnelle de l'écriture, de la mise en scène, du jeu des acteurs et des thématiques abordées, n'apportant finalement qu'une modernisation de surface. SEKOGUCHI Aya, « L'essor du théâtre *shinpa* (« Nouvelle école ») et l'impuissance face à l'actualité du kabuki », dans QUILLET Françoise (dir.), *Théâtre contemporain en Asie*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2016, pp. 74-77.

« d'histoire vivante »)⁵⁶. Les restructurations opérées par le second ont entraîné d'importants changements pour les acteurs-travestis. Son créateur, l'*onnagata* Ichikawa Danjûrô IX 市川団十郎 (1838-1903)⁵⁷, en se positionnant comme le chef de file du Mouvement progressiste des arts (*Geinô no kakushin undô* 芸能の革新運動), a été à l'initiative du Mouvement pour la réforme du théâtre (*Engeki kairyô undô* 演劇改良運動), dont il a proclamé le manifeste en 1878⁵⁸. Pour effet, la pratique de la prostitution par les acteurs a été définitivement prohibée, tandis que le travestissement a été restreint à la seule manifestation théâtrale, dévoyant sa philosophie artistique telle qu'elle avait été promue depuis Ayame.

Le recul de la popularité du kabuki et l'effervescence artistique qui a accompagné la modernité ont de leur côté permis l'émergence de nouveaux genres théâtraux, qui ont chacun dû se positionner par rapport aux *onnagata*. Le théâtre *shinpa* 新派 (Nouvelle école)⁵⁹ a émergé dès la fin des années 1880, à l'initiative de Sudô Sadanori 角藤定憲 (1867-1907), un journaliste et activiste politique du Mouvement pour la liberté et les droits du peuple (*Jiyû minken undô* 自由民権運動). Porté sur le mélodrame réaliste, il en a pour autant conservé l'usage des acteurs-travestis et ne s'est finalement que peu émancipé du kabuki, dont il reprend la structure, les scénarii, les mises en scène et le jeu d'acteur. Plus proche des aspirations du grand public, ce genre a connu une pleine prospérité jusqu'au début des années 1910⁶⁰.

Le second grand rival du kabuki émerge quant à lui après la guerre russo-japonaise (1904-1905). Il s'agit du *shingeki* 新劇 (Nouveau théâtre). Influencé par le réalisme (*shajitsu-shugi* 写実主義) du théâtre européen, il est le premier à prohiber les *onnagata* et à encourager la

⁵⁶ Le *katsureki-mono* a été pensé comme « une institution de la classe mondaine et un moyen d'expression du patriotisme » (SEKOGUCHI, « L'essor du théâtre *shinpa* », *op. cit.*, 77). Il se caractérise par la prédominance du respect de la vérité historique et du réalisme, se concentrant sur le drame historique. En 1878, le gouvernement en a fait un genre didactique au service de la nation, désavouant l'essence populaire et subversive du kabuki. Difficile d'accès et peu en adéquation avec les mentalités populaires de son temps, ce genre n'a pas rencontré le succès escompté. TSCHUDIN, *Histoire du théâtre classique japonais*, *op. cit.*, pp. 421-422 ; SEKOGUCHI, « L'essor du théâtre *shinpa* », *op. cit.*, p. 78.

⁵⁷ Le patronyme Ichikawa Danjûrô est un nom de scène porté par une série d'acteurs de kabuki. Il s'agit d'un des noms les plus célèbres parmi les différentes branches d'acteurs de théâtre traditionnel et le plus haut grade dans la famille Ichikawa, porté en général à l'apogée de la carrière de l'acteur, jusqu'à sa retraite. Le neuvième Danjûrô a été à la tête de la famille Ichikawa durant une grande partie de l'ère Meiji et a contribué à faire perdurer une forme de kabuki d'influence plutôt traditionnelle, tout en s'adaptant aux crises identitaires et culturelles apportées par la modernité et l'occidentalisation.

⁵⁸ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 135-136.

⁵⁹ Le terme *shinpa* a été pensé en opposition avec « *kyûha* 旧派 », qui désignait l'« ancienne école », autrement dit le kabuki.

⁶⁰ SEKOGUCHI, « L'essor du théâtre *shinpa* », *op. cit.*, pp. 79-80.

réhabilitation des actrices (*joyû* 女優)⁶¹. L'avènement de ce genre nouveau a coïncidé avec une polémique d'ampleur sur l'usage des *onnagata* entre tenants du théâtre dans des revues spécialisées, à l'instar de *Kabuki shinpô* 歌舞伎新報 (Les nouvelles du kabuki), *Kabuki* 歌舞伎 (Le kabuki), *Engei gahô* 演芸画報 (La gazette illustrée du spectacle) ou *Engei kurabu* 演芸倶楽部 (Le club du spectacle)⁶². Dès 1886, la création de la Société pour la réforme du théâtre (*Engeki kairyô kai* 演劇改良会) et la publication le 7 août de la même année dans le *Yomiuri* du « Prospectus de la société pour la réforme du théâtre » (*Engeki kairyô kai shuisho* 演劇改良会趣意書) avaient amorcé un mouvement d'opposition à l'égard des *onnagata*, tandis que la réintroduction officielle des actrices sur les planches en 1891 avait ontologiquement remis en cause l'utilité du travestissement au théâtre et au cinéma. De nombreux intellectuels, à l'image du philosophe pro-occidental Toyama Masakazu 外山正一 (1848-1900), du journaliste et homme politique Suematsu Kenchô 末松謙澄 (1855-1920) et de l'écrivain et critique littéraire Tsubouchi Shôyô 坪内逍遙 (1859-1935) ont alors commencé à promouvoir les actrices aux dépens des *onnagata*⁶³.

Dans un premier temps, les débats ont cependant plutôt penché en faveur des acteurs. Les actrices étaient encore fortement associées au milieu de la prostitution, mais étaient surtout jugées inaptes en raison de l'absence d'une formation dramatique institutionnalisée destinée aux femmes. Elles ont également été victimes de misogynie : leurs capacités interprétatives étaient considérées comme inférieures à celles des *onnagata* du seul fait qu'elles étaient des femmes, jugées trop « naturelles » et incapables de comprendre les attentes du regard masculin⁶⁴. Un tournant important s'est pourtant produit au début des années 1910, à la suite de plusieurs représentations de pièces de théâtre ayant rencontré un large succès et dont les rôles principaux ont été tenus par des actrices⁶⁵. Finalement, ces dernières ont été assimilées au progressisme et à la marche de l'occidentalisation, tandis que les *onnagata* ont été perçus comme les vestiges d'une tradition surannée. Par la suite, le succès dithyrambique des films hollywoodiens à partir de la fin de la Première Guerre mondiale a exacerbé le mouvement

⁶¹ À l'inverse, il a également existé un discours critique à l'encontre des actrices, les arguments portant notamment sur leur silhouette trop menue pour la scène, leur absence de puissance vocale, ou encore que les arts dramatiques relèvent d'une prérogative masculine.

⁶² MITSUISHI, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku », *op. cit.*, pp. 3-4.

⁶³ *Ibid.*, p. 3.

⁶⁴ SHIVELY, « *Bakufu versus Kabuki* », *op. cit.*, pp. 354-355.

⁶⁵ MIYAUCHI Junko 宮内淳子 (dir.), *Korekushon modan toshi bunka. Dai 72 kan. Joyû to dan.yû* コレクション・モダン都市文化 第72巻 女優と男優 (Collection culture urbaine *modan* 72. Actrices et acteurs), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2011, pp. 823-824.

progressiste. Alors que les rôles féminins dans le cinéma japonais étaient principalement tenus par les *onnagata* dans les années 1910, les actrices les ont définitivement supplantés au tournant des années 1920, car jugées plus aptes à endosser *naturellement* les rôles féminins à l'écran⁶⁶.

Le concept de *naturalité* a servi de pivot dans l'élaboration des débats. Les discours qui ont critiqué l'utilité des *onnagata* ont principalement été tenus par les promoteurs du naturalisme (*shizen-shugi* 自然主義), un courant intellectuel, littéraire et artistique directement influencé par le courant occidental éponyme. Selon le respect des catégories « naturelles » de sexe, le travestissement était envisagé par ce courant comme une pratique factice, mensongère et « non naturelle ». En outre, pour les promoteurs du mouvement, les *onnagata* constituaient tant un frein au réalisme qu'au processus de modernisation du théâtre japonais⁶⁷. En 1920, le dramaturge et critique littéraire Hamamura Yonezô 浜村米蔵 (1890-1978) a porté un véritable coup de massue en prônant le caractère central du réalisme dramatique, lequel étaient désormais appuyé par les améliorations techniques des éclairages scéniques⁶⁸. L'éclairage électrique des salles de spectacle à compter de la fin de l'ère Meiji a effectivement largement contribué à soutenir la critique naturaliste. La quête de réalisme biologique associée aux progrès techniques de l'éclairage ne laissaient plus le choix, selon les promoteurs du naturalisme, que de porter son dévolu sur les actrices⁶⁹. Un article paru en 1933 dans l'*Asahi* a attiré notre attention à ce sujet. Il s'agit d'un écrit du romancier naturaliste Masamune Hakuchô 正宗白鳥 (1879-1962) dans lequel il critique la formation des *onnagata* comme un « effort inutile afin que des hommes se conduisent de façon féminine » (*otoko ga onnarashiku furumau tame ni wa muda na kurô* 男が女らしく振舞ふためには無駄な苦勞), tout en considérant que « l'admiration générale vis-à-vis d'une telle chose relevait d'un procédé d'appréciation inutile » (*omo ni sô iu koto ni kanpuku suru no wa tsumaranai kanshō-hô dearu* 主にさういふことに感服するのは詰らない鑑賞法である)⁷⁰.

En se reposant sur des *a priori* biologiques, le discours naturaliste rejoignait la conception moderne du genre et de la sexualité, notamment en justifiant le choix des actrices en raison d'un alignement entre la physiologie et la psychologie. Selon cette conception, le sexe anatomique

⁶⁶ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, p. 170.

⁶⁷ MITSUISHI, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku », *op. cit.*, p. 13.

⁶⁸ HAMAMURA Yonezô 浜村米蔵, *Kabuki nomikata* 歌舞伎の見方 (Les façons de voir le kabuki), Tôkyô 東京, Haginaikasha 萩廼家社, 1920, pp. 3-6, cité dans MITSUISHI, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku », *op. cit.*, p. 13.

⁶⁹ MITSUISHI, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku », *op. cit.*, pp. 7-8.

⁷⁰ MASAMUNE Hakuchô 正宗白鳥, « Onnagata no mondai 女形の問題 » (La question des *onnagata*), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 7 janvier 1933, p. 9.

déterminait la psychologie genrée des individus. Le poète Kawayanagi Shun.yô 川柳春陽 (?-?), dans un article de 1912 publié dans *Engei gahô*, argue notamment que le principal problème des *onnagata* n'était pas leur travestissement en soi, mais que leur physiologie masculine ne leur permettait « ni de comprendre, ni de reproduire » (*rikai dekizu, saigen dekinai* 理解できず、再現できない) sur scène la « psychologie féminine » (*josei shinri* 女性心理), raison pour laquelle les « vraies femmes » (*hontô no onna no hô* 本当の女の方) étaient plutôt en capacité de performer la « vraie féminité » (*hontô no onnarashisa* 本当の女らしさ)⁷¹. Un avis partagé par le dramaturge Nakamura Kichizô 中村吉蔵 (1877-1941), pour qui seules les « vraies femmes » (*shin no josei* 真の女性) étaient capables de rendre compte de la « tonalité émotionnelle fine et délicate du tempo qui accompagne l'expression de la psychologie des femmes » (*komai derikêto na, onna no shinri hyôshutsu ni tomonau kankyû no jôchô* 細いデリケートな、女の心理表出に伴ふ緩急の情調)⁷². Cette notion de « psychologie féminine » émanant directement de la corporéité genrée a largement servi d'enjeu de légitimation des actrices au détriment des *onnagata*. La féminité naturelle des premières reposait ainsi sur un postulat anatomique, tandis que la féminité des seconds était jugée non naturelle, fausse, copiée ou illégitime. Le discours naturaliste confirme en ce sens les bouleversements apportés par le régime de genre moderne dans la conceptualisation des corps et des identités sexuées⁷³.

À compter des années 1920, le discours sexologique prend le relais sur la question du travestissement des *onnagata*, les tenants du théâtre ne pouvant désormais plus se défaire de la vision *ad hoc* des sciences de la sexualité.

⁷¹ KAWAYANAGI Shun.yô 川柳春陽, « Joyû wa ôi ni yubô 女優は大に有望 » (L'avenir très prometteur des actrices), *Engei gahô* 演芸画報 (La gazette illustrée des arts de la scène), vol. 6, n° 1, 1912, p. 46, cité dans MITSUISHI, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku », *op. cit.*, p. 14.

⁷² NAKAMURA Kichizô 中村吉蔵, « Yo no mitaru gaikoku no joyû to Nihon no joyû 余の見たる外国の女優と日本の女優 » (Les actrices étrangères et japonaises que j'ai vues), *Chûô kôron*, vol. 26, n° 12, 1911, p. 96, cité dans MITSUISHI, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku », *op. cit.*, p. 14.

⁷³ Précisons cependant que la question de la naturalité des performances de genre n'a pas seulement joué en faveur des actrices. Certains dramaturges, comme Doi Shunsho 土肥春曙 (1869-1915), estimaient que la féminité des actrices sur scène ou sur grand écran n'avait rien de bien naturelle, qu'elle était tout aussi artificielle – et de surcroît de facture inférieure – que celle des *onnagata* (MITSUISHI, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku », *op. cit.*, p. 15.). Cet avis était également partagé par le metteur en scène et dramaturge Osanai Kaoru 小山内薫 (1881-1928) qui en 1910 commentait l'interprétation des actrices comme étant tout aussi peu naturelle que celle des *onnagata*. (MIYAUCHI (dir.), *Korekushon modan toshi bunka* 72, *op. cit.*, p. 825.).

✚ Un « art déviant » : les *onnagata* face au discours sexologique

À compter des années 1920, la teneur des discours sur les *onnagata* change en concomitance du phénomène médiatique des « désirs sexuels déviants ». Devenues la cible des discours sexologiques, les *onnagata* ont été perçus comme des perturbateurs du régime hétéronormatif⁷⁴. Ceux-ci ont fait les frais d'attaques qui ne sont pas sans rappeler la panique homosexuelle théorisée par Eve Kosofsky Sedgwick⁷⁵. À notre sens, ce concept est utile dans la compréhension du regard qu'a porté la masculinité hégémonique moderne sur les *onnagata*.

Selon Sedgwick, la panique homosexuelle découle de l'instabilité du système de catégorisation, de différenciation et de hiérarchisation entre l'hétérosexualité et l'homosexualité. Celle-ci n'a d'autre rôle que de redéfinir les contours du système hétéro-homosexualité en obligeant les hommes à devoir confirmer de façon continue qu'ils ne sont pas homosexuels s'ils escomptent profiter des privilèges de leur classe de sexe : visibilité dans la sphère publique, pouvoir économique, pouvoir politique, etc ⁷⁶. Car pour Sedgwick, l'élaboration de la catégorie « homosexuel » n'a pas pour objectif premier la persécution des individus, mais plutôt la réglementation des « liens homosociaux masculins » qui structurent toutes les sociétés patriarcales. Ces dernières reposent en effet sur l'homosociabilité (les femmes sont exclues des sphères du pouvoir) et l'hétérosexualité (pour des raisons de reproduction et d'héritage). Toutefois, l'homosociabilité constitue pour Sedgwick un entre-soi masculin susceptible de créer des relations intenses (ou intimes) entre hommes⁷⁷. La panique homosexuelle sert ainsi à empêcher que naisse toute ambiguïté sentimentale ; elle est censée contrecarrer tout développement du désir charnel entre hommes.

De notre point de vue, les *onnagata* se situent au cœur d'une rhétorique similaire : une tension permanente et impossible entre leur valeur artistique et les théories sexologiques d'inspiration occidentale sur l'effémination. Non seulement les *onnagata* pouvaient dans certains cas être suspectés d'homosexualité, mais avec eux leurs spectateurs : avoir du goût pour le kabuki pouvait parfois renvoyer dans les discours à un penchant homosexuel. Cette panique constitue à notre sens une clef de compréhension des représentations discursives des acteurs-travestis durant la période moderne.

⁷⁴ MITSUISHI, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku », *op. cit.*, pp. 11-12.

⁷⁵ KOSOFSKY-SEDGWICK Eve, *Between Men: English Literature and Homosexual Desire*, New York, Columbia University Press, 1985 ; KOSOFSKY-SEFGWICK, *Epistemology of the Closet*, *op. cit.*

⁷⁶ Pour plus de détails, cf. le chapitre « The Beast in the Closet. James and the Writing of Homosexual Panic » dans KOSOFSKY, *Epistemology of the Closet*, *op. cit.*, pp. 182-211.

⁷⁷ KOSOFSKY, *Between Men*, *op. cit.*, pp. 88-89.

Dès le début des années 1910, nombreux sont les critiques à pointer le caractère psychopathologique du kabuki d'Edo. Le dramaturge et critique littéraire Shimamura Hôgetsu 島村抱月 (1871-1918), pionnier du *shingeki* et promoteur du réalisme d'inspiration occidentale, le percevait comme un « art déviant » (*hentai geijutsu* 変態芸術)⁷⁸. Il n'est pas le seul. La romancière Tamura Toshiko 田村敏子 (1884-1945) et le dramaturge Ihara Seiseien 伊原青々園 (1870-1941) emploient également la même expression pour critiquer le travestissement des acteurs, se reposant désormais sur une taxinomie sexologique dans le but de promouvoir leur vision naturaliste du théâtre moderne. Selon Mitsuishi Ayumi, le discours sexologique a servi les intérêts des partisans du naturalisme dans le but de discréditer les *onnagata*⁷⁹.

Les discours sexologiques ont unanimement perçu les *onnagata* de la période d'Edo comme des efféminés congénitaux. Au même titre que les *kagema*, les acteurs-travestis du passé ont fait l'objet d'une relecture par la sexologie qui s'est par la suite diffusée à l'ensemble des discours. Le problème réside principalement, pour les sexologues, dans la pratique quotidienne du travestissement. Ce qui était une condition professionnelle perçue comme nécessaire afin de parfaire l'art de l'idéal féminin a dès lors consisté pour eux en la preuve irréfutable d'une effémination congénitale.

Plus encore, les liens historiques entre le kabuki et la prostitution masculine ont largement contribué à discréditer les *onnagata*. Le juriste Kita Sôichirô argue par exemple dans un texte consacré à l'histoire japonaise de la prostitution masculine que « le kabuki des *wakashu* a eu une incidence importante dans la compréhension de l'histoire de la prostitution homoérotique » (*nanshoku baiin-shi o kangaeru ue ni wakashu kabuki wa jûyô na kankei o yû shite iru no dearu* 男色売淫史を考へる上に若衆歌舞伎は重要な関係を有してゐるのである) et qu'il est par ailleurs responsable de la « systématisation de la prostitution masculine » (*nanshoku baiin no soshikika* 男色売淫の組織化)⁸⁰. De son côté, un article de l'ethnologue Takahashi Tetsu 高橋鉄 (1907-1971) paru dans le numéro d'avril 1935 de *Seishin bunseki* stipule que durant la période d'Edo « tous les *onnagata* étaient perçus comme des homosexuels de première classe » (*onnagata ga mina dai ikkyû no homo to shite chinretsu sareta* 女形が皆第一級のホモとして陳列された), car ils étaient de fervents pratiquants du *nanshoku* et qu'il était indéniable

⁷⁸ SHIMAMURA Hôgetsu 島村抱月, « Joyû to bungei kyôkai 女優と文芸協会 » (Les actrices et l'Association des arts et des lettres), *Chûô kôron*, vol. 26, n° 12, 1911, pp. 96-97, cité dans MITSUISHI, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku », *op. cit.*, p. 9.

⁷⁹ MITSUISHI, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku », *op. cit.*, p. 9.

⁸⁰ KITA, « Nanshoku baiin-shi monogatari » *op. cit.*, pp. 231, 233.

qu'ils aient exercé la profession de *kagama* durant leur jeunesse⁸¹. Tanaka Kôgai, quant à lui, pousse l'interprétation un cran plus loin dans un écrit de 1929 consacré aux « mutations des normes esthétiques » (*bijin hyôjun no henshen* 美人標準の変遷) japonaises. Si le sexologue infère la difficulté d'assumer l'héritage des *onnagata* en raison de leur lien étroit avec le *nanshoku*, il suppose que la période d'Edo a été la plus « déviante » de l'histoire japonaise du fait de l'influence considérable de l'esthétique des *onnagata* sur la mode féminine. Pour Tanaka, en revenant à un esthétisme proprement féminin (sous-entendu une féminité biologiquement fondée), la modernité ne consistait finalement qu'en un juste retour aux normes esthétiques des périodes de Nara et de Heian, mettant ainsi fin à la parenthèse « déviante » de la prémodernité⁸².

La relecture des mœurs prémodernes du kabuki a par ailleurs influencé les interprétations modernes des catégories de genre et des conduites sexuelles des *onnagata* modernes. Sawada Junjirô aborde le « travestissement des acteurs » (*haiyû to shite no josô* 俳優としての女装) dans son ouvrage *Hentaisei igakukôwa* (1934), qu'il décrit comme une nécessité artistique pour imiter les manières, les gestes et la façon de s'exprimer des femmes. Si le sexologue se contente d'être factuel, il n'en demeure pas moins que le travestissement des acteurs fait l'objet d'un sous-chapitre au sein d'un ouvrage sexologique⁸³. Les pratiques travesties modernes des *onnagata* ont aussi été la cible de tentatives nosographiques dès la fin des années 1910. Le numéro de janvier 1918 de *Hentai shinri* comporte un article qui compare les acteurs-travestis à des « hommes efféminés » (*joseiteki danshi*), reposant en grande partie sur les théories de Magnus Hirschfeld et citant des cas d'effémination rapportés par le médecin allemand. Pour l'auteur, les *onnagata* « devraient être reconnus comme des modèles réduits de ceux que l'on appelle des efféminés » (*iwayuru mokeiteki no joseiteki danshi to mitomu beki mono de* 所謂模型的の女性的男子と認むべきもので), dans la mesure où leur « constitution est féminine dès le premier regard » (*sono taikaku ga ikken joseiteki deari* 其体格が一見女性的であり) et que cela se rapproche des « symptômes de l'uranisme féminin » (*joseiteki nanshokusha no kôchô* 女性的男色者の徴候):

⁸¹ TAKAHASHI Tetsu 高橋鉄, « Dôseiai ketteki roku. Fu, gendai dôseiai no shakai bunseki 同性愛抉剔録——附、現代同性愛の社会分析 » (Rapport d'autopsie de l'homosexualité. Supplément, analyse sociale de l'homosexualité contemporaine), *Seishin bunseki*, vol. 3, n° 4, 1935, p. 25.

⁸² TANAKA Kôgai 田中香涯, « Nihon bijin hyôjun no henshen kô 日本美人標準の変遷考 » (Considérations sur les mutations des normes esthétiques japonaises), *Tanki waidan* 耽奇猥談 (Conversations étranges et obscènes), Tôkyô 東京, Fuji shobô 富士書房, 1929, pp. 246-254, réimprimé dans SHIMOKAWA, TAMURA, KOISHIKAWA, HATAKEYAMA, *Josô no minzokugaku, op. cit.*, pp. 211-217.

⁸³ SAWADA, *Hentaisei igaku kôwa, op. cit.*, pp. 175-182.

Comme je l'ai précédemment résumé, les efféminés ont une constitution proche de celle des femmes et doivent être considérés comme un sexe intermédiaire. C'est la raison pour laquelle ils sont non seulement les plus aptes à se travestir, mais plus encore, qu'ils ont davantage la capacité à ressembler naturellement à des femmes en raison de leur modulation de voix claire et aiguë. En outre, en tant qu'*onnagata*, comme ils s'efforcent de cultiver des habitudes féminines même dans leurs pratiques quotidiennes, et ce, afin de maintenir leur distinction et d'améliorer leur art en faisant bien attention à se montrer le plus féminin possible, ils nous donneraient presque l'impression de voir en eux de vraies femmes.⁸⁴

Nous constatons ici un raisonnement tautologique : être *onnagata* exige de se faire passer pour une femme, or les « efféminés » seraient plus à même de ressembler à des femmes, donc les *onnagata* seraient en grande partie constitués de ce type d'individus (sans aucunement prendre en compte les facteurs socio-culturels qui peuvent conduire à la profession d'acteur).

Le rapprochement intrinsèque entre les *onnagata* et l'effémination congénitale a définitivement été entamé au début des années 1920, lorsque le romancier et dramaturge Hasegawa Shin 長谷川伸 (1884-1963) publie dans la revue *Engei gahô* son article « Hentai seiyoku kara mita onnagata 変態性欲から観た女形 » (Les *onnagata* vus depuis les désirs sexuels déviants), dans lequel il pointe tout particulièrement les *onnagata* du *shinpa*. Il ne s'agit plus dans le cas de Hasegawa de porter un regard rétrospectif sur la perversion des acteurs du passé, mais de pointer leur permanence dans les formes dramatiques modernes :

Il est étrange, probablement à cause de mon parti pris, que je perçoive plus de perversité chez les *onnagata* du *shinpa* d'aujourd'hui [...] que chez les acteurs du kabuki [d'autrefois], pourtant profondément liés [aux désirs sexuels déviants]. En outre, j'entrevois chez eux des manifestations de désirs sexuels déviants qui diffèrent complètement de celles des anciennes coutumes de la prostitution masculine décrites par les anciens.⁸⁵

C'est ainsi qu'à compter des années 1920, une importante production discursive commence à pointer le travestissement des *onnagata* comme une pratique homosexuelle. Tanaka Kôgai, à nouveau, note que les « garçons homosexuels physiologiquement et psychologiquement proches de la féminité » (*shinshin tomo ni onnagata ni chikai dôseiai no danshi* 心身共に女型

⁸⁴ 「之を要するに女性的男子は前記の如くその体格が女子に近く、男子と女子との中間級とも見出すべきものであるから、女子に扮するに最も適当なるのみならず、其音調もまた清高である故愈々自然の女性に模し得られる譯である。之に加ふるに日常の座臥にも女性的習慣を養ふに勉め、一学一動女らしく見せるように注意して女形としての品位を維持し芸術の向上に志すが為め、殆ど実際の女性を目睹するが如き感を與へるのである。NAGAO Sôjô 長尾藻城, « Onnagata wa joseiteki danshi 女形は女性的男子 » (Les *onnagata* sont des efféminés), *Hentai shinri*, vol. 2, n° 7, 1918, pp. 470-471.

⁸⁵ 「小生が奇異に感じてゐるのは見聞の偏した為かも知れませんが、さういふことに関係の深い歌舞伎俳優よりも、(中略) 今の新派俳優の女形に、往昔に於ける変態性を多く見聞する事です。しかも古人の記述に残して行つた男娼の遺風とは全く別個の変態性欲の発露を見る事です。」 HASEGAWA Shin 長谷川伸, « Hentai seiyoku kara mita onnagata 変態性欲から観た女形 » (Les *onnagata* vus depuis les désirs sexuels déviants), *Engei gahô*, vol. 7, n° 11, 1920, pp. 155-156.

に近い同性愛の男子) avaient tendances à vivre de professions stéréotypées, comme celles de « serveur » (*kyûshi* 給仕), de « chanteur » (*kayôsha* 歌謡者) et plus particulièrement d'« acteur » (*haiyû* 俳優)⁸⁶. Bien qu'il existe également des hommes hétérosexuels parmi ces derniers, nombreux étaient, selon le sexologue, sujets à une psyché féminine qui les poussaient à « prendre une position passive [lors de rapports sexuels] » (*judôteki ichi o tori* 受動的位置を取り) et à « aimer le même sexe en se prenant pour des femmes » (*josei to shite dôsei o ai suru* 女性として同性を愛する)⁸⁷.

Pour Morita Yûshû, la « préférence » (*konomi* 好み) des acteurs pour le travestissement apparaît comme une idée « généralement répandue » (*ippan oyonda mono* 一般及んだもの)⁸⁸. Se reposant sur les théories du sexe intermédiaire de Hirschfeld, Morita réaffirme le stéréotype de l'effémination physiologique induisant une psychologie féminine :

Un célèbre acteur du vieux théâtre *shinpa* du nom d'Y était lui aussi de petite taille. Alors que j'étais plus jeune, il m'est arrivé d'être invité dans la loge de Mizushige Yoshimi, auquel cet acteur était apparenté. À ce moment-là, Y affichait un sourire charmant sur son visage, tout en mangeant des *mitsumame* [dessert japonais fait de gelée de haricot ou de soja] comme le ferait une jeune fille. Je me suis dit que son corps était à peu près de la taille d'un Japonais normal, dans la moyenne pour une femme, mais de petite taille pour un homme.⁸⁹

Ce discours tord les critères physiques traditionnels de recrutement des acteurs en en faisant des observations nosographiques de l'effémination. Ce type d'observations est resté une constante jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les acteurs-travestis ayant été soupçonnés d'être une des manifestations les plus flamboyantes de l'effémination, voire de l'androgynie. Le théoricien en études théâtrales Ozawa Ryôzô 尾澤良三 (?-?) a été l'un des promoteurs de cette vision, très critique à l'encontre du travestissement dans les arts de la scène, qu'il percevait comme un « art homosexuel » :

Les *onnagata* se travestissent en femme tout en étant des hommes et deviennent sur scène les épouses ou les amantes de personnages joués par des hommes travestis en homme. Dans

⁸⁶ Tanaka reprend les résultats d'une enquête menée par le journaliste polonais Henry Merzbach (1837-1903) sur les relations entre l'homosexualité et les professions exercées par les hommes homosexuels. TANAKA Kôgai 田中香涯, « Dôseiai ni kan suru gakusetsu ni tsuite 同性愛に関する学説に就いて » (Des théories sur l'homosexualité), *Hentai seiyoku*, vol. 3, n° 3, 1924, p. 121.

⁸⁷ TANAKA, « Joseiteki danshi », *op. cit.*, pp. 53-54.

⁸⁸ MORITA, *Dôseiai no kenkyû*, *op. cit.*, p. 175.

⁸⁹ 「有名なY某といふ舊い新派の俳優もまづ小柄なであつた。著者は青年の頃に、この俳優の屬していた水重好美君の楽室を訪ねたことがある。その時、Yは、(中略)少女のように密豆をたべながら、嬌笑を含んでいた。その身体は、普通の、日本の女性位で、まづ女としては中位、男子としては小柄であつたように思ふ。」 *Ibid.*, pp. 149-150.

ce contexte, je pensai naturellement qu'il y avait dans le fond une sorte de rapport avec le *shudô* ou l'uranisme.⁹⁰

Ici, le rapprochement entre *shudô* et *uranisme* s'insère de façon plus large dans la tendance à assimiler toutes conduites homoérotiques présentes ou passées avec la catégorie sexologique moderne de l'homosexualité. L'uranisme avait été défini par Ulrichs comme « une âme de femme dans un corps d'homme », ce à quoi les *onnagata* ont fini par être associés.

Tandis que le paradigme sexologique a inondé les discours médiatiques, c'est en revanche au travers de la criminologie que le ton de la presse quotidienne s'est durci à l'encontre des acteurs. La relation entre théâtre et criminalité apparaît comme un *topos* des imaginaires modernes. Un article de 1932 de la revue *Keisatsu shinpô* 警察新報 (Nouvelles de la police) est consacré à la « criminalité dans le théâtre » (*engeki no motsu hanzaisei* 演劇の持つ犯罪性), les théâtres étant mentionnés comme des lieux où les activités criminelles malmenant tant la loi que la morale étaient les plus fréquentes⁹¹.

Notre investigation des rubriques de presse du *Yomiuri* et de l'*Asahi* montre une évolution du traitement médiatique des *onnagata* menant vers la criminalisation⁹². Si pour les deux quotidiens, le gros des articles se retrouve dans les rubriques artistiques, nous observons néanmoins une accélération du nombre d'occurrences dans les rubriques consacrées aux incidents criminels, plus particulièrement à compter de l'entre-deux-guerres. Ce processus correspond de notre point de vue à un glissement depuis les représentations criminalisées du travestissement social vers celles des acteurs-travestis⁹³. Alors que commençaient à poindre

⁹⁰ 「女形が男でありながら女性に扮装して、男が男性に扮したものと舞台上で夫婦になったり恋人になったりする。この経緯から僕は自然とその奥に、衆道といふか、一種のユラニズム（男性相親）といふ関係があることを考えた。」 OZAWA Ryôzo 尾澤良三, *Onnagata konjaku tan: Meiji engekishi kô* 女形今昔譚：明治演劇史考 (Discours sur les *onnagata* d'hier et d'aujourd'hui : considérations sur l'histoire du théâtre de Meiji), Tôkyô 東京, Chikuma shobô 筑摩書房, 1941, p. 7, cité dans SHIMOKAWA, TAMURA, KOISHIKAWA, HATAKEYAMA, *Josô no minzokugaku, op. cit.*, p. 115.

⁹¹ KATADAE Masao 片田江全雄, « Engeki no motsu hanzaisei 演劇の持つ犯罪性 » (La criminalité dans le théâtre), *Keisatsu shinpô* 警察新報 (Nouvelles de la police), vol. 17, n° 10, 1932, p. 48.

⁹² L'*onnagata* incarne la figure principale du travestissement masculin dans la presse quotidienne de l'entre-deux-guerres. Les occurrences dans les bases de données du *Asahi shinbun* et du *Yomiuri shinbun* affluent en quantité et les articles sur le travestissement dans le contexte théâtral (*kabuki* et *shinpa*) sont les plus nombreux. À titre indicatif, les deux grands quotidiens comptent plus de trois cents articles comportant l'occurrence « *onnagata* » entre les années 1918 et 1940, des chiffres qui dépassent de loin les références faites au travestissement social (Cf Chapitre 2, *infra* ce mémoire de thèse).

⁹³ Pour le *Yomiuri shinbun*, 59% du total des articles se retrouvent dans les rubriques culturelles (118 articles), tandis que 46% d'entre eux ont été publiés dans les mêmes rubriques du *Asahi shinbun* (50 articles). La rubrique des « Incidents criminels » (*Hanzai jiken* 犯罪事件) arrive seconde dans les deux journaux, avec un taux de 14.5% pour le *Yomiuri shinbun* (29 articles) et 27.2% pour l'*Asahi shinbun* (25 articles). Vient ensuite la rubrique « Société » (*Shakai* 社会) des deux quotidiens : 14% (28 articles) pour le *Yomiuri shinbun*, 18.4% (20 articles)

des interrogations quant à la propension des *onnagata* à vivre en femme dans leur quotidien, leur présumé « désir sexuel déviant » impliquait également une tendance à enfreindre la loi et à commettre des crimes. Le *Yomiuri* et l'*Asahi* se mettent de plus en plus à rapporter des cas d'anciens acteurs devenus pickpockets ou pratiquant le vol à la tire⁹⁴. Les quelques affaires d'homicide impliquant des acteurs-travestis ont également contribué à faire les choux gras de la presse. L'*Asahi* rapporte dans son numéro du 31 mai 1930 un féminicide par un *onnagata*, condamné pour cela à huit années de réclusion⁹⁵. L'affaire Shaji Hisaichi, un acteur de petite facture qui avait assassiné son amant, découpé son cadavre et gardé sa tête dans une jarre remplie de formol, a fortement détérioré l'image publique des *onnagata*. Shaji Hisaichi est longtemps resté présent dans les imaginaires des masses, dans le même temps qu'il a fréquemment servi d'exemple dans les nosographies criminologiques de l'effémination⁹⁶. Enfin, la fin des années 1930 a connu le summum de l'horreur avec l'affaire du triple homicide d'Urawa (*Urawa sannin zansatsu jiken* 浦和三人惨殺事件) : Murase Kô 村瀬宏 (?-?), surnommé par la presse « l'*onnagata* meurtrier » (*satsujin onnagata* 殺人女形), avait assassiné un couple et une jeune fille dans un wagon-couchette de seconde classe⁹⁷. L'incident a profondément choqué la société japonaise en raison du mobile crapuleux des meurtres, faisant couler beaucoup d'encre dans les colonnes des faits divers de l'année 1938. Ces diverses

pour l'*Asahi shinbun*. À cela, s'ajoute seulement pour le *Yomiuri shinbun* les rubriques « Femmes » (*Fujin* 婦人) et « Santé » (*Kenkô* 健康) qui affichent ensemble un taux de 10.5% (21 articles).

⁹⁴ « Josô shite suri o hataraku. Shinpa haiyû agari no o-jorô no fuji 女装してスリを働く 新派俳優上りのお女郎の藤 » (Il pratique le vol à la tire travesti en femme. Les lilas de courtisane d'un ancien acteur du *shinpa*), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 22 juin 1925, p. 3 ; « Moto-haiyû josô no suri 元俳優女装のスリ » (Un pickpocket travesti en femme, ancien acteur de théâtre), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 30 novembre 1932, p. 7.

⁹⁵ « Nyobô o koroshita onnagata haiyû. Hôtei ni tachi 8 nen kyûkei saru 女房を殺した女形俳優 法廷に立ち 8年求刑さる » (Un acteur *onnagata* tue son épouse. Comparution devant le tribunal, réclamation d'une peine de huit ans), *Asahi shinbun* 朝日新聞 (Tôkyô, édition du soir), 30 mai 1930, p. 2.

⁹⁶ L'ouvrage collectif *Josô no minzokugaku* (1994) consacre un chapitre entier à la criminalisation du travestissement masculin durant la période moderne, insistant notamment sur le poids de l'affaire Shaji Hisaichi dans les représentations sociales du travestissement. SHIMOKAWA, TAMURA, KOISHIKAWA, HATAKEYAMA, *Josô no minzokugaku*, *op. cit.*, pp. 81-128.

⁹⁷ « 'Satsujin onnagata' no Murase, Asakusa ni sugata o arawasu “殺人女形” の村瀬、浅草に姿を現す » (Murase, « l'*onnagata* meurtrier » a été aperçu à Asakusa), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 23 janvier 1938, p. 11 ; « Happyakuya ni bake shukuhaku chû. Satsujin onnagata torawaru. Kongyô Asakusa nakamise ura de 八百屋に化け宿泊中 殺人女形捕わる 今暁浅草仲見世裏で » (En plein séjour et travesti à Happyakuya. L'*onnagata* meurtrier appréhendé ce matin à l'arrière de la rue commerçante du sanctuaire d'Asakusa), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 24 janvier 1938, p. 11 ; « Sannin koroshi no onnagata, teito e maimodou 3人殺しの女形、帝都へ舞戻る » (Un *onnagata* assassine trois personnes sur le retour à la capitale), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 22 janvier 1938, p. 2 ; « Satsujin onnagatani shikei no kyûkei 殺人女形に死刑の求刑 » (Réclamation de la peine capitale pour l'*onnagata* meurtrier), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 8 septembre 1938, p. 11 ; « Satsujin onnagata ni shikei no hanketsu 殺人女形に死刑の判決 » (Condamnation à la peine capitale pour l'*onnagata* meurtrier), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 27 septembre 1938, p. 2.

affaires criminelles ont contribué à entacher la notoriété des *onnagata*, rejoignant les principaux discours médiatiques sur le caractère anormal et dangereux du travestissement.

Les imaginaires vont même parfois jusqu'à aller faire des *onnagata* des figures monstrueuses, comme la nouvelle « Futanari monogatari 半男半女物語 » (Le dit de l'hermaphrodite)⁹⁸ d'Itô Matsuo 伊藤松雄 (1895-1947), un dramaturge spécialisé dans les pièces de *shingeki*. L'histoire met en scène l'arrivée imprévue d'un nouvel *onnagata* dans un théâtre de Tôkyô. Prénommé Miho Kaoru 三保薫, l'acteur est présenté comme sexuellement indéterminé, « ni tout à fait un homme, ni tout à fait une femme » (*otoko to mo tsukazu, onna to mo tsukazu* 男ともつかず、女ともつかず)⁹⁹. Le narrateur, jeune acteur spécialisé dans les rôles masculins, avait auparavant déjà fait la rencontre de Miho, dont « le simple souvenir [le] fait tressaillir » (*omoidashite mo zotto suru* 思い出してもゾットする)¹⁰⁰. Car alors qu'ils officiaient dans la même troupe quelques années auparavant, l'*onnagata* lui avait confessé ne pas être un homme :

« Mais que tu es bête, penses-tu vraiment que je suis un homme ? ». À ces mots, je sentis tout mon corps se tétaniser. « Alors, Kaoru, tu es une... », il m'attrapa la main d'une manière toute concupiscente puis me dit « Non, ne dis rien, je suis si gênée... ».¹⁰¹

Cette scène de révélation n'affirme pas pour autant que Miho serait une femme. S'ils passent ensuite la nuit ensemble, le narrateur en garde une gêne qui lui semble pénible d'avouer au lecteur¹⁰². De son côté, Miho est présenté comme un « monstre terrifiant » (*monosugoi bakeppuri* 物凄い化けっぷり)¹⁰³, tout en possédant des « manières ensorcelantes » (*yôen na monogoshi* 妖艶な物腰) et « débordant d'un charme sexuel » (*seiteki miryoku ga minagiri afurete iru* 性的魅力がみなぎりあふれている) vis-à-vis duquel il serait difficile de ne pas succomber¹⁰⁴. Maniant à la perfection l'art du double discours, Miho se sert à bon escient de

⁹⁸ Le terme *futanari* s'écrivait originellement avec les idéogrammes *futa* 二 (deux) et *nari* 形 (forme) et désignait un « être aux deux formes », sous-entendant que ses parties génitales n'étaient pas clairement reconnaissables entre une anatomie féminine et une anatomie masculine. Durant la période moderne, la graphie du terme évolue et se compose désormais de nouveaux idéogrammes qui signifient : « à moitié homme et à moitié femme ».

⁹⁹ ITO Matsuo 伊藤松雄, *Futanari monogatari* 半男半女物語 (Le dit de l'hermaphrodite), Tôkyô 東京, Banrikaku shobô 万里閣書房, 1930, p. 3.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 4.

¹⁰¹ 「『いやな人ねえ、あたしを男だと思っているの？』この一言に、私は総身がピリリとしびれました。『じゃあ、薫さん、それじゃアヤッパリ...』と、私の手を色っぽく握って、『いやアよ、何も言わないで。あたし恥ずかしい...』」*Ibid.*, pp. 6-7.

¹⁰² *Ibid.*, p. 7.

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 10.

ses répliques lors des représentations scéniques afin de faire passer des messages personnels au narrateur¹⁰⁵. Le personnage est présenté comme une succube dévoreuse d'âme, manipulatrice et concupiscente. Il semble qu'un schème de destruction se réalise partout où Miho passe. Le narrateur émet à cet égard des doutes quant à sa culpabilité à l'encontre de la disparition troublante de son ancien protecteur (*danna*), dont on ne sait s'il s'agit d'un suicide ou d'un homicide, ou encore de la propension à la dissolution de toutes les troupes dont Miho a fait partie depuis les débuts de son itinérance¹⁰⁶. Cette représentation littéraire ne demeure toutefois qu'un fantasme négatif d'Itô Matsuo. Dans ce contexte, Miho symbolise pour ainsi dire la consécration des angoisses associées aux *onnagata*, portant à leur paroxysme les discours sur la perversion, l'ambivalence sexuée et la criminalité.

Pour résumer, il apparaît que les *onnagata* ont constitué une classe sociale et de genre spécifique dans la société prémoderne, ainsi qu'un modèle de féminité hégémonique reposant sur des préceptes néo-confucéens. Leur légitimité a toutefois commencé à être remise en question à compter de la période moderne, notamment à cause de la mise en place du régime de genre d'inspiration occidentale. Les réformes du théâtre moderne, les progrès techniques de l'éclairage électrique, ainsi que les discours de la sexologie et du courant naturaliste auront contribué à bouleverser la conception prémoderne du travestissement des *onnagata*¹⁰⁷.

Jusqu'au début des années 1910, ces acteurs ont joui d'une reconnaissance et d'une popularité sans pareilles, considérés comme de véritables icônes du théâtre et du cinéma japonais. L'émergence des actrices, dans un contexte où les concepts de naturalité du genre et de distinction sexuée sur le modèle occidental étaient en passe de devenir des doxas inflexibles au tout début du XX^e siècle, a porté un coup dur à la légitimité des *onnagata*. L'importation du discours sexologique européen sur les « désirs sexuels déviants » a d'abord servi de stratégie d'exclusion par les tenants du naturalisme à compter des années 1910. Puis, la large diffusion de la sexologie populaire durant les années 1920 a implanté dans les croyances populaires l'idée que les acteurs-travestis étaient des efféminés notoires.

Mais, si ces discours virulents ont pointé les *onnagata* comme une figure de l'homosexualité masculine, qu'en était-il dans les faits ? Des « efféminés » se sont-ils effectivement glissés sous les costumes des acteurs dans le but de vivre en tant que femme (à

¹⁰⁵ *Ibid.*, pp. 9-10.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 11.

¹⁰⁷ MITSUISHI, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku », *op. cit.*, p. 13.

tout le moins lors des représentations scéniques) ? Dans quelle mesure, la profession d'acteur a-t-elle servi d'espace à une mobilité sociale de sexe ?

II. DEVENIR *ONNAGATA* : UNE VOIE TOUTE TRACÉE DE MOBILITÉ

Si devenir *onnagata* a servi de moyen de mobilité sociale de sexe pour les travestis de la période moderne, il nous semble surtout que ce parcours a constitué un choix privilégié en raison de sa légitimité artistique et de sa longue tradition. Il est probable que les travestis aient perçu cette voie comme un moyen efficace d'éviter une opprobre morale et de s'assurer une aisance économique. Néanmoins, les évolutions des représentations sociales des *onnagata* à partir de l'ère Meiji montrent l'effritement de la légitimité de la voie d'acteur en raison de sa tension avec la modernité. En outre, la réalité du parcours d'*onnagata* comme espace de mobilité sociale de sexe est un sujet qui a été en grande partie tue dans les sources : elle constituait semble-t-il un tabou. Rien d'étonnant donc à ce que ce thème ne soit que peu mentionné dans la majorité des documents que nous avons consultés.

1. OU SONT LES EFFÉMINES ? TRACES DE MOBILITÉS SOCIALES DE SEXE PARMIS LES *ONNAGATA* DU JAPON MODERNE

Depuis l'avènement de la sexologie, l'effémination constitue un thème qui s'immisce régulièrement dans les discours sur les acteurs. La principale interrogation porte notamment sur l'origine de cette soi-disant effémination. Deux visions s'opposent et se rejoignent à la fois parmi les intellectuels. D'un côté, certains pensaient que le travestissement en lui-même générerait à terme une effémination, argument plutôt mobilisé par les promoteurs du naturalisme. De l'autre, certains affirmaient que des efféminés congénitaux venaient grossir les rangs des acteurs et corrompre l'art ancestral des *onnagata*. Entre l'influence des nosographies sexologiques, la promotion des tenants du théâtre et les représentations populaires, il est

particulièrement complexe de rendre compte de la réalité des pratiques. Nous tenterons néanmoins ici d'en esquisser quelques-unes.

✚ L'effémination des *onnagata* : une croyance populaire

La large diffusion de la sexologie a semble-t-il impacté les imaginaires populaires sur les *onnagata*. L'effémination des acteurs apparaît en effet comme une constante. Sujet dissimulé au sein des milieux concernés, la vocation d'acteur est pourtant régulièrement pointée comme un cliché de l'homosexualité masculine. Certains témoignages mentionnent par exemple que les petits garçons qui auraient une attirance pour le théâtre étaient souvent perçus comme de futurs efféminés¹⁰⁸. Alors qu'il revient sur l'épiphanie de sa vocation d'acteur lorsqu'il était encore un petit garçon, un *onnagata* se remémore les quolibets dont il avait fait l'objet à l'école, tant de la part de ses camarades que de ses enseignants, après avoir annoncé en cours vouloir devenir acteur de kabuki¹⁰⁹. Il semble donc que les acteurs aient souvent fait les frais de représentations stéréotypées, voire peut-être de discriminations.

Les *onnagata* des discours populaires sont le plus souvent présentés comme des *invertis* congénitaux qui exprimeraient librement leur effémination par le biais de leur profession. Par exemple, en consacrant un article sur les « rapports homoérotiques entre prisonniers » (*shûjin kan no nanshoku kankei* 囚人間の男色関係), le numéro de février 1932 de *Hanzai kagaku* rapporte le cas d'un *onnagata* en prison jouissant d'une popularité sans pareille parmi ses codétenus :

En raison de la beauté de son visage, de sa nature douce, de sa féminité, de la sensation de sa peau et de son langage doux et féminin, [les autres détenus] l'appellent « *oyama* ». Sitôt repéré, il est devenu très populaire. Absolument tout le monde lui fait les yeux doux et tente de s'octroyer ses faveurs. À l'insu des gardes, [tous] lorgnent sur lui, lui envoient des œillades et le montrent en pliant le doigt tout en imitant [*censuré dans le texte*]. L'homme féminin leur répond toujours par un sourire.¹¹⁰

¹⁰⁸ WATAZANE, « *Watashi no hentai shinri* », *op. cit.*, pp. 558.

¹⁰⁹ SOGANOYA Momochô 曾我廼家桃蝶, *Gei ni iki, ai ni iki* 芸に生き、愛に生き (Vivre pour l'art, vivre pour l'amour), Tôkyô 東京, Rokugei shobô 六芸書房, 1966, p. 15.

¹¹⁰ 「顔の美しい、気のやさしい、女性的な男、皮膚から受ける感じや女性的な軟らかい言葉遣いなどからして、かれを女形と呼んでいる。この女形が発見されたときには、一躍して人気者になる。誰彼となく、その女形に色目を使って、お機嫌を伺うのである。看守の眼をかすめては、やぶにらみの秋波を送ったり、指先を曲げて〇〇の真似をして見せたりする。女性的な男はにっこりとしてそれに答える。」 KATO Giichi 加藤儀一, « *Tetsumado yobanashi* 鐵窓夜話 » (Histoires nocturnes des fenêtres en fer), *Hanzai kagaku*, vol. 3, n° 2, 1932, p. 147.

Dans ce cas, la popularité de l'*onnagata* repose sur les théorisations de l'homosexualité situationnelle et s'explique en raison de la nature homosociale de la prison qui ne permet pas de socialisation hétérosexuelle.

L'effémination des acteurs est également représentée comme un phénomène notoire dans la série de dessins satiriques « Chôhei kensa no chintai 徴兵検査の珍態 » (Circonstances inhabituelles des examens physiques du recrutement pour la conscription, 1930) du caricaturiste Okamoto Ippei. Composée de dix vignettes d'hommes dévêtus lors de leur examen physique pour la conscription, Ippei y présente chaque personnage de la même façon : le gradé chargé de l'examen physique devine la profession du conscrit par observation de sa posture, de ses gestes et de sa façon de se comporter. Le caricaturiste se repose ici sur des archétypes populaires de types de masculinité¹¹¹. Le neuvième dessin évoque les clichés physiques associés à la profession d'*onnagata* (Figure 26) :

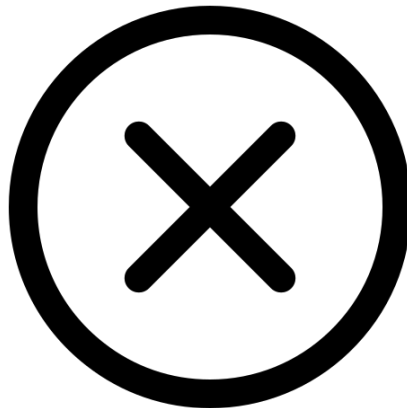


Figure 26

Le préposé déclare : « En considérant que tu es arrivé mollement, que tu es tout aussi mollement monté sur la balance, et que tu places tes mains devant toi afin de dissimuler par gêne ton corps avec la manche droite fictive d'un kimono que tu ne portes pas... Tu dois être acteur ? ». « Oh oui, vous avez deviné ! Je suis *onnagata* ». ¹¹²

¹¹¹ Nous retrouvons les stéréotypes physiques associés à la profession d'artisan (*shokumin* 職人), de fabricant de *tabi* (des chaussettes basses fabriquées en toile avec une séparation entre le gros orteil et le reste des orteils afin de pouvoir y glisser la lanière des socques en bois), de bonze, de facteur (*yûbin haitatsufu* 郵便配達夫), de restaurateur, de judoka, de copiste (*daishoya* 代書屋), d'employé de bureau, ou encore de « voleur » (*dorobô* 泥棒).

¹¹² 「ぐにゃぐにゃと来てぐにゃぐにゃと大量計へ上がり恥かしそうに前へ手を当てゝともすれば右手で来て居ぬ袖口を引き口を覆い度がる。検査官曰く『お前は役者か』『歌舞伎の女形ぢあわいなァ』」 OKAMOTO Ippei 岡本一平, « Chôhei kensa no chintai 徴兵検査の珍態 » (Circonstances inhabituelles des examens physiques du recrutement de la conscription), dans OKAMOTO Ippei 岡本一平, *Ippei zenshû* 11 一平全集 11 (Œuvres complètes d'Ippei n° 11), Tôkyô 東京, Senshinsha 先進社, 1929-1930, p. 207.

Nous pouvons noter les procédés dont Ippei use afin de rendre compte du personnage de l'acteur, affichant une position de repli sur son propre corps, le poignet cassé et la tête rabattue en direction du sol : ces attitudes étaient considérées comme naturellement féminines. Plus encore, sa façon de s'exprimer connote un langage féminin, si ce n'est immature. La portée satirique du dessin étant censée s'appuyer sur un cliché populaire compris de tout observateur, cette caricature d'Ippei montre bien que les représentations populaires des *onnagata* reposaient sur le cliché de l'effémination.

Cette vision se retrouve également dans un article de 1927 de la revue féminine *Josei* 女性 (Femmes). Si le texte désavoue implicitement l'homosexualité présumée des acteurs en leur prêtant des « épouses fortes » (*saikun wa tsuyoi* 妻君は強い), il repose néanmoins sur l'idée, semble-t-il communément répandue, que les *onnagata* seraient efféminés dans la vie quotidienne, raison pour laquelle leur préférence irait à des femmes « plus fortes d'esprit en comparaison du commun des épouses » (*seken no tsuma taru mono ni hishimashite otokomasari* 世間の妻たる者に比しまして男勝り), sous-entendu plus masculines, afin de correspondre aux manières supposément féminines de leur époux¹¹³.

De son côté, la presse quotidienne commence à partir des années 1920 à rapporter quelques cas de suspicions d'homosexualité parmi les acteurs dans les faits divers. L'*Asahi* relate par exemple la passion destructrice d'un acteur alors en plein service militaire qui avait poignardé son supérieur direct dont il s'était épris. Selon le journal, l'acteur était en proie depuis des années à d'« importants désirs sexuels déviants » (*dai no hentai seiyoku* 大の変態性欲) et entretenait de nombreuses « amours homosexuelles » (*dôsei no ai* 同性の愛)¹¹⁴. Le *Yomiuri* rapporte quant à lui l'arrestation d'un « couple » (*fûfu kidori* 夫婦気取り) masculin composé d'un homme viril et d'un *onnagata*. Aux dires du journal, tous deux étaient « tombés dans une passion homosexuelle » (*dôsei no koi ni ochiiri* 同性の恋に陥り) et vivaient de diverses escroqueries (*sagizai* 詐欺罪)¹¹⁵. Ces deux cas accumulent les stéréotypes associés à l'*inversion sexuelle* : une répartition genrée des rôles et une association avec les activités criminelles (fraude, escroquerie et agression). Néanmoins, peu nombreux sont les faits divers

¹¹³ ISAKA Umeyuki 伊坂梅雪, « Onnagata no koto domo (3) 女形の事ども (三) » (Au sujet des *onnagata*, n° 3), *Josei* 女性 (Femmes), vol. 11, n° 1, 1927, p. 312.

¹¹⁴ « Koi no gûnsô o sashite datsuei su. Onnagata katsudô yakusha de no ittô sotsu ga hentai seiyoku ni modaete 恋の軍曹を刺して脱営す 女形活動役者出の一等卒が変態性欲にもだえて » (Il poignarde le sergent dont il est épris et déserte. Un *onnagata* diplômé de première classe en lutte contre son désir sexuel déviant), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 9 juin 1925, p. 7.

¹¹⁵ « Onnagata to kinjûrô no dôseiai 女形と金十郎の同性愛 » (Homosexualité entre un *onnagata* et un pauvre bougre), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 15 août 1931, p. 7.

qui présentent des cas avérés d'homosexualité chez les *onnagata*. Cette tendance s'applique plutôt à d'anciens acteurs-travestis qui ont fait l'objet d'une arrestation policière, montrant ainsi toute l'hésitation du discours de la presse à diffamer trop ouvertement les *onnagata* en activité. Pourtant, si les imaginaires et les représentations semblent pour la plupart unanimes, où retrouver les traces de mobilité sociale de sexe parmi les *onnagata* ?

✚ Le bon grain et l'ivraie : un double standard tacite des *onnagata*

La plupart des voix qui se sont élevées pour critiquer le caractère « déviant » des *onnagata* se sont plutôt portées sur les acteurs de bas étage que sur les illustres noms du kabuki. Le poète et journaliste Kakuda Kôkôkakyaku 角田浩々歌客 (1869-1916) aborde ce sujet dès le début des années 1910 :

Je crois en effet que de tels hommes, qui font montre sur scène de l'art des efféminés [*joseiteki danshi*], qui n'ont que rarement la possibilité de pleinement exprimer leur nature profonde dans la société ordinaire, possèdent tant la liberté que les compétences particulières pour pouvoir exister en tant qu'acteurs.¹¹⁶

Ainsi, pour Kakuda, l'effémination permettait aux prétendants *onnagata* une maîtrise plus aisée de l'art du travestissement, tandis que la profession d'acteur leur apportait un statut social. Il s'agit au stade de nos recherches de la première – et rare – mention de la part d'un intellectuel considérant la profession d'*onnagata* comme une voie qui permettrait à des individus de vivre librement leur « effémination ». Cette vision semble partagée près de vingt années plus tard par le journaliste Ogiwara Onio 荻原鬼男 (?-?) dans un écrit de 1931 intitulé « Oyama no shushu sô to dôseiai 女形の種々相と同性愛 » (Les diverses physionomies des acteurs-travestis et l'homosexualité). Un de ses commentaires est assez explicite sur le sujet :

À l'inverse de ceux qui, pour performer la féminité et devenir *onnagata*, doivent se féminiser, nombreux sont les hommes à la mollesse congénitale qui, désespérés d'avoir été élevés comme des hommes par leurs parents et considérant ne pas avoir d'autre moyen

¹¹⁶ 「平生社会に自分の性情を恣にする事の少ない女性的男子の芸術を演劇に發揮する、斯ういふ男が、俳優に存在し得る自由を有し、また特技を有すと信ずる」 KAKUDA Kôkôkakyaku 角田浩々歌客, « Joyû dan.yû no onnagata hikaku 女優男優の女形比較 » (Comparaison de l'interprétation féminine entre les actrices et les acteurs), *Engeki gahô* 演劇画報 (La gazette illustrée du théâtre), vol. 2, n° 2, 1912, p. 13, cité dans MITSUISHI, « Onnagata, shizen-shugi, seiyokugaku », *op. cit.*, p. 10.

d'être réhabilités [dans la société], candidatent pour devenir *onnagata* et suivent l'apprentissage des acteurs.¹¹⁷

En outre, d'après un article publié en mai 1935 dans la revue *Hanashi* 話 (La parole), il existait deux sortes distinctes d'acteurs-travestis en fonction de leur tempérament : ceux qui devaient apprendre les rudiments de la féminité et ceux qui n'en avaient pas besoin en raison de leur soi-disant effémination congénitale :

Pourtant, pour le dire en un mot, même si on les appelle *onnagata*, tous ne possèdent pas un tempérament et une vie s'apparentant à ceux des femmes. Autrement dit, il existe [deux types d'*onnagata*] : ceux dont le tempérament [dans la vie] est exactement le même que celui qu'ils montrent sur scène et dont la façon de s'exprimer ou de se mouvoir appartient à la gent féminine, et ceux dont le tempérament est d'être de splendides hommes, quand bien même ils deviendraient de magnifiques femmes sur scène, dont la vie ne diffère pas de celle d'un homme ordinaire et dont le passage d'un sexe à un autre se fait de façon judicieuse.¹¹⁸

Toujours selon cet article, le type efféminé a « totalement oublié ce que c'est que d'être un homme et s'en est coupé jusqu'au plus profond de son âme » (*kokoro no okusoko made otoko to iu koto o wasurete shimai kitta* 心の奥底まで男と云うことを忘れてしまひ切った)¹¹⁹. Les acteurs efféminés partagent également les mêmes points communs. Tout d'abord, une « facilité naturelle à manier les expressions féminines » (*joseiteki na kotoba o shizen ni kushi dekiru* 女性的な言葉を駆使出来る) en « prenant un accent typiquement féminin » (*josei tokuyû no akusento o tsukete* 女性特有のアクセントをつけて)¹²⁰. Ils sont aussi reconnaissables à la « gestuelle de leur corps » (*shintai no ugoki* 身体の動き), comme leur façon de « rentrer les pieds en dedans » (*uchimata* 内股), leur « façon de poser leurs mains »

¹¹⁷ 「女形となって女を演るために、女らしく変わって行く、と云ふのと反対に、生まれつきぐにやぐにやした男が、両親から男と生みつけられたを憐んで、更生の道はこの他なしとばかり女形志願をして、女形の處へ弟子入りする者が可成多い。」 OGIWARA Onio 荻原鬼男, « Oyama no shushu sô to dôseiai 女形の種々相と同性愛 » (Les diverses physionomies des *onnagata* et l'homosexualité), *Asahi* 朝日 (Soleil levant), vol. 3, n° 7, 1931, p. 223.

¹¹⁸ 「然し一口に女形と云っても誰もかれもが女に類似した性質なり生活なりを持ってゐるのではない。即ち舞台の姿そのままの性質を持ち、言動が女に属する人々と、舞台では如何に美しい女になっても、性質は立派な男性であり、生活も何等普通の男と変わっていない両性の使い分けの人々とがあるのだ。」 SHIKARI Shirô 司苜二郎, « Oyama haiyû no nichijô seikatsu o nozoku. Heijô de mo butai sugata no mama no onna no seikatsu 女形俳優の日常生活を覗く 平常でも舞台姿のままの女の生活 » (Un aperçu de la vie quotidienne des acteurs-travestis. Une vie de femme exactement pareille à leur apparence scénique même dans l'ordinaire), *Hanashi*, vol. 3, n° 5, 1935, p. 228.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 229.

¹²⁰ Le journaliste rapporte comme exemple les phrases suivantes : « Ara, sô na no あら、さうなの » (Ah, c'est donc cela ?), « Mâ, sôzan shita ka まあ、さうざんしたか » (Voilà, c'est fait !), « Iya desu wa nê いやですわねえ (Non, je refuse !), ou encore « Sonna koto o suru mono janakutte yo そんな事をするものぢやなくてよ » (Je ne fais pas ce genre de chose). *Ibid.*

(*te no okikata* 手の置き方), de « sortir seulement le bout du doigt de leur manche pour désigner quelqu'un » (*hito o yubisasu ni mo tesaki dake o sodeguchi kara dashite* 人を指差すにも手先だけを袖口から出して) ou de « s'asseoir en tailleur » (*agura o kaita* 胡坐をかいた), qui rappellent par trop leur façon de se comporter en femme lorsqu'ils sont sur scène. Pour l'auteur, le problème réside dans le fait que ces « gestes viennent parfaitement envahir même jusqu'à leur vie personnelle » (*dôsa ga ikan naku shiseikatsu ni mo shinnyû shite kite iru* 動作が遺憾なく私生活にも侵入して来てゐる)¹²¹, érodant ainsi dangereusement la limite entre la scène et la vie quotidienne.

D'un autre côté, les discours sur l'effémination des acteurs ont provoqué le malaise chez les tenants du kabuki et du *shinpa*. Les promoteurs de la tradition du travestissement ont quant à eux proposé un ensemble de représentations exemptes de tout « désir sexuel déviant » et se sont servis de la presse quotidienne comme d'un vecteur de diffusion d'une image toute policée des acteurs. La majorité des articles du *Yomiuri* et du *Asahi* dédiés aux *onnagata* dans les rubriques de divertissement sont élogieux. Le travestissement des acteurs était mis en valeur pour son caractère artistique – mais néanmoins érotique. Le *Yomiuri* a consacré au mois de mai 1937 une série de vingt-deux articles intitulée « O-keshô hiwa 御化粧秘話 » (Histoire secrète du maquillage), consistant en des entretiens avec plusieurs des plus célèbres *onnagata* de l'époque, parmi lesquels Kawai Takeo 河合武雄 (1877-1942), Bandô Tsurunosuke 坂東鶴之助 (1908-1960), Ishikawa Shôchô 市川松蔦 (1886-1940), Nakamura Fikusuke 中村福助 (1917-2001), ou encore Kawarazaki Kunitarô 河原崎国太郎 (1909-1990). Dans ce type de colonnes, les *onnagata* sont présentés comme des artistes à part entière et comme partie intégrante du patrimoine culturel japonais ; leur art est célébré et les plus talentueux y sont mentionnés comme des personnalités adulées. Nombreux sont les articles à accorder des entretiens aux acteurs, à promouvoir les derniers spectacles à la mode, ou encore à faire part avec emphase de la perte de trésors nationaux.

À compter de la fin des années 1920, certains articles à la tournure plus sensationnaliste n'hésitent cependant pas à rapprocher les *onnagata* de la tendance *ero-guro-nansensu*. Le numéro du 15 mai 1932 du *Yomiuri* consacre ses colonnes à l'histoire des perruques des acteurs. Si le titre est accrocheur, son contenu s'avère en revanche bien en-deçà des attentes sulfureuses qu'il promet et consiste en un texte documenté et rigoureusement ancré dans une démarche

¹²¹ *Ibid.*, p. 230.

historique¹²². De son côté, un article de 1931 de la revue *Asahi* 朝日 (Soleil levant) décrit les *onnagata* comme des créatures « *guro* » possédant un « goût grotesque » (*guro mi* グロ味) en raison de leur travestissement¹²³. Une comparaison qui se retrouve également dans d'autres revues, à l'instar de *Hanashi* qui en 1935 évoquait le « genre [théâtral] des acteurs-travestis » (*oyamarashii janru* 女形らしいジャンル) comme un florilège d'« épisodes grotesques » (*guro na episôdo* グロなエピソード)¹²⁴.

Que les articles montrent une représentation policée des *onnagata* ou les inscrivent dans le sensationnalisme *ero-guro-nansensu*, tous ont le point commun de ne traiter du travestissement des acteurs que dans le seul cadre de la représentation scénique, condition *sine qua none* de l'acceptation sociale du travestissement. Il s'agit en corollaire des colonnes des faits divers l'anxiété du débordement du travestissement des acteurs en-dehors de la scène. Les quelques cas de travestissement sociaux qui proviennent des milieux du théâtre sont généralement le fait d'anciens acteurs qui ne sont plus considérés comme tels par le discours médiatique. Bien que ces faits rapportés montrent en réalité une certaine forme de porosité entre le travestissement théâtral et non théâtral, la stratégie des défenseurs du kabuki s'est surtout reposée sur une séparation – en apparence – stable entre le travestissement artistique des *onnagata* et toute autre forme de travestissement, perçue comme l'expression d'une forme d'effémination.

L'émergence d'un double standard des *onnagata* selon qu'ils soient efféminés ou non n'a pas été sans reproduire dans le discours une hiérarchie du talent qui se superpose à celle du genre. Le masculin l'emportant sur le féminin, il était selon les intellectuels indéniable que les acteurs les plus estimés et les têtes d'affiche soient des *onnagata* virils dans leur vie quotidienne et que les efféminés soient majoritairement cantonnés à l'absence de réel talent, aux seconds rôles et à l'anonymat :

Si on tentait de sélectionner des individus efféminés parmi les *onnagata* d'aujourd'hui, on en comptabiliserait un plus grand nombre parmi les acteurs qui ne sont pas connus que chez les personnalités célèbres [...]. Qu'ils fassent partie de la crème de la crème ou qu'ils soient des acteurs ordinaires, on peut savoir en un coup d'œil sur scène quels acteurs tiennent les

¹²² « Ero ari, guro ari, iki mo ari. Kabuki ni miru onnagata no katsura エロありグロあり粋もあり 歌舞伎にみる女形のかつら » (Érotique, grotesque et même chic. Les perruques des *onnagata* dans le kabuki), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin) 15 mai 1932, p. 9.

¹²³ OGIWARA, « Oyama no shushu sô to dôseiai », *op. cit.*, p. 222.

¹²⁴ SHIKARI, « Oyama haiyû no nichijô seikatsu o no zoku », *op. cit.*, p. 228.

rôles féminins ou masculins. Les aspirants *onnagata* affichent clairement leur préférence féminine.¹²⁵

Plus explicite encore :

Il existe des acteurs-travestis qui ne sont pas féminins. Il s'agit d'une catégorie différente, mais cela n'empêche pas nombre d'entre eux d'exprimer sur scène une véritable féminité bien mieux encore que les acteurs efféminés.¹²⁶

Le cas de Kitamura Rokurô 喜多村緑郎 (1871-1961), un des *onnagata* les plus estimés de son temps, tel qu'il est traité dans les médias est des plus édifiants. Lorsque l'*Asahi* lui accorde un entretien, il le présente comme un acteur « particulièrement masculin » (*otoko rashii* 男らしい). Il nous semble que ce n'est pas non plus un hasard si le journal choisit de joindre une photographie de l'acteur non travesti et fumant une cigarette (un attribut généralement associé à la masculinité) (Figure 27)¹²⁷.

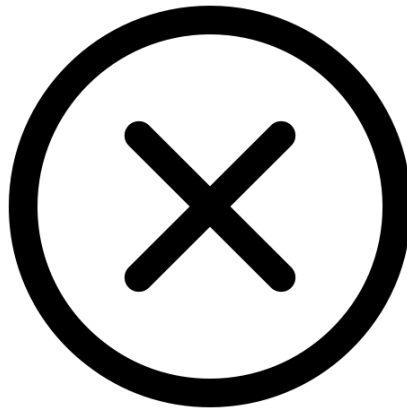


Figure 27

En ce sens, il semble qu'il ait été généralement mal perçu par le monde du théâtre que des efféminés tentent de devenir acteur. Il fallait donc pour devenir un *onnagata* de renom être paradoxalement dépourvu de tout désir d'incarnation pour le sexe féminin. Si certains commentaires de journaux ou de magazines évoquent la profession d'*onnagata* comme une

¹²⁵ 「現在の女形の中から、女らしい人々を選び出して見ると、(中略)有名な俳優よりも、無名の女形にこの部類の人々が多い。大部屋とか普通の名題俳優連中なら、一目見た感じで女形か立役か、その人の舞台が判ってしまう。それ程女形志願の者は女性的の好みを露骨に出してあるものである。」 *Ibid.*, p. 229.

¹²⁶ 「女形で女らしくない俳優。これが別の部類であるが、だからと云って、舞台に於いては平素女らしい俳優よりも却ってより以上に本当の女らしさを表現してある人々が多いのである。」 *Ibid.*, p. 231.

¹²⁷ « *Otoko rashii onnagata* 男らしい女形 (Un *onnagata* très masculin) », *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 15 juillet 1934, p. 4.

voie privilégiée d'expression de l'effémination, le discours officiel du kabuki a quant à lui tenté de minimiser cette réalité en réaffirmant la valeur de la masculinité des acteurs jugés les plus talentueux, une stratégie qui n'a semble-t-il pas toujours été de mise...

✚ **Travestissement corruptif : la chasse médiatique aux efféminés devenus *onnagata***

La confusion des sexes telle qu'elle était personnifiée par les *onnagata* se rapporte parfois à une thématique anxieuse dans les médias. Le numéro du 3 mai 1930 du *Yomiuri* revient sur les déclarations que Nakamura Fikusuke publiées dans le numéro d'avril de la même année de la revue *Fujin kurabu* 婦人倶楽部 (Le club des femmes). L'acteur confessait que son « secret pour devenir une femme » (*onna to naru hiketsu* 女となる秘訣) ne se restreignait pas exclusivement à des « efforts pour la voie des arts » (*geidô no kushin* 芸道の苦心) et qu'il prenait également plaisir à se grimer de la sorte. En plus de cela, Nakamura est présenté dans la revue comme une « référence incontournable pour le maquillage, l'habillement et les instructions du quotidien pour paraître féminin » (*fujin no keshô, kitsuke ka nichijô no kokoro ni itaru made tadai no sankô to naru* 婦人の化粧、着付けか日常の心得に至るまで多大の参考となる), allant même jusqu'à prodiguer des conseils aux lectrices. Or, pour le *Yomiuri*, il était inconcevable qu'un homme, tout acteur qu'il fût, puisse prodiguer des conseils aux femmes quant à leur propre féminité, laquelle étant perçue par le quotidien comme un fait avant tout biologique¹²⁸.

Ce retour sur les propos de Nakamura Fikusuke marque une tendance des médias à débusquer les *onnagata* soi-disant atteints d'effémination. Le numéro du 22 novembre 1932 du *Yomiuri* rapporte par exemple la « trouvaille » d'un jeune « acteur particulièrement féminin » (*onnarashii haiyû* 女らしい俳優) du nom de scène d'Umenoi Hideo 梅野井秀男. Ce dernier était surnommé par le propriétaire du théâtre qui l'embauchait « Ume no i-donburi 梅の井ドンブリ » (littéralement « le bol de riz garni de prunes bouillies », la prune renvoyant à la féminité depuis la poésie classique), jouant sur les sonorités de son nom et se référant ainsi à son effémination. L'article cite les « symptômes » de l'acteur de la même façon qu'une nosographie sexologique : le manque d'un modèle paternel, le fait de jouer à la poupée ou de

¹²⁸ « Kindai no josei bi 近代の女性美 » (La beauté des femmes modernes), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 3 mai 1930, p. 4.

prendre plaisir à faire la cuisine, ainsi que sa « nature réservée » (*uchiki na tensei* 内気な天性)¹²⁹.

Cette tendance s'appuie sur l'idée que la pratique répétée du travestissement a des effets néfastes sur la masculinité des acteurs. Certains articles de magazines reprochent par exemple à ces derniers d'uriner accroupi lorsqu'ils sont en costume au lieu de se tenir debout comme des hommes¹³⁰. Le numéro du 20 février 1933 du *Yomiuri* rapporte quant à lui une série d'entretiens avec quelques célèbres *onnagata*, comme Onoe Taganojô 尾上多賀之丞 (1889-1978), Ichikawa Shôchô, Nakamura Kasen 中村歌扇 (1889-1942) ou encore Soganoya Momochô 曾我廼家桃蝶 (1900-?). La question posée par le journal porte moins sur la façon dont les acteurs arrivent à se faire passer pour des femmes que sur les effets néfastes du travestissement sur leur virilité¹³¹. Il nous faut préciser que les réponses des acteurs dans leurs entretiens ne sont pas neutres : ceux-ci avaient probablement conscience de l'enjeu médiatique. Dans un contexte où l'art de l'*onnagata* était de plus en plus décrié, nous supposons que ces acteurs tentaient au travers de ces entretiens de redorer leur blason, tout du moins de s'extraire autant que possible des discours sur les « désirs sexuels déviants » et de réaffirmer leur appartenance à la classe des hommes.

Ichikawa Shôchô, pour ce qui le concerne, insiste sur l'absence d'incidence du travestissement dans son quotidien : la « gestuelle ordinaire de [s]on corps » (*heijô no karada no konashi* 平常の身体のこなし) n'a pas changé malgré ses longues années sur les planches, explique-t-il, ne se sentant dans la « disposition d'être une femme » (*onna no kimochi* 女の気持) qu'au seul moment d'être sur scène, maquillé et portant son costume.

¹²⁹ « Donna kami mo jiyû ni musubu. Kawamura shachô ga horidashita onnagata どんな髪も自由に結ぶ 川村社長が掘出した女形 » (Attachez librement vos cheveux. La trouvaille d'un *onnagata* par le président Kawamura), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 22 novembre 1932, p. 3.

¹³⁰ OGIWARA, « Oyama no shushu sô to dôseiai », *op. cit.*, p. 223.

¹³¹ « Hentai seikatsu o itonamu haiyû no butai to katei. Otoko ga onna ni. Onna ga otoko ni. 変態生活を営む俳優の舞台と家庭 男が女に 女が男に (Les vies déviantes des acteurs sur scène et hors scène. De l'homme à la femme et de la femme à l'homme) », *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 20 février 1933, p. 4.

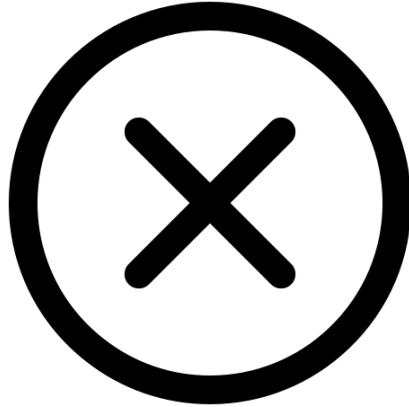


Figure 28

L'acteur Ichikawa Shôchô en plein maquillage (*Yomiuri*, 1933)¹³².

L'entretien avec Onoe Taganojô est quant à lui plus ambivalent. L'acteur confesse s'adonner à quelques activités féminines, comme la cuisine ou la couture, afin d'être plus aisément dans la disposition de passer pour une « vraie femme » sur scène. Malgré tout, il affirme son hétérosexualité en avouant ouvertement s'offrir régulièrement les services de geishas et aller s'étourdir dans les cafés. Les entre-lignes de son entretien sont claires : la féminité qu'il performe sur scène n'influe pas sur sa sexualité.

Le *Yomiuri* a plusieurs fois réitéré son questionnement sur la masculinité des acteurs. Dans son numéro du 8 août 1936, le quotidien propose « d'enquêter sur le taux de féminité qui s'érige naturellement dans la corporalité des *onnagata* » (*onnagata no karada ni shizen to chikumikonde iku josei, sono gan.yû ryô o kensa shite miru* 女形の体に自然と築みこんでいく女性、その含有量を検査してみる). Si certains acteurs, à l'instar de Kataoka Roen 片岡 芦燕 (1882-1946) ou Ichikawa Shôchô ne sont présentés qu'à 50% de taux d'effémination, Onoe Taganojô affiche quant à lui 70%, quand d'autres sont à 100% (Figure 29)¹³³.

¹³² Source : *Ibid.*

¹³³ « 'Oyama' no josei gan.yû ryô. 'Nochizoi' de mo ii. Josei gan.yû ryô 100% 「おやま」の女性含有量 「後添」でもいい 女性含有量100% » (Teneur en féminité des « acteurs-travestis ». Possible d'en faire une « seconde épouse ». Teneur en féminité à 100%), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 8 août 1936, p. 3.

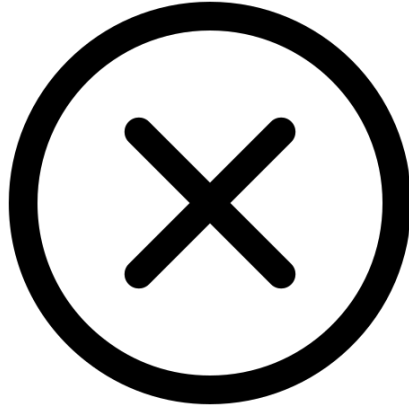


Figure 29

Dans ce contexte de débusquage de l'effémination parmi les grands noms du kabuki, un article de 1935 paru dans *Hanashi* porte quant à lui sur les conduites féminines notoires de certains acteurs, voire de leurs comportements homosexuels. L'acteur Ichikawa Shôchô y est raillé comme une « femme d'un certain âge » (*toshima onna* 年増女)¹³⁴ dont la longue pratique du travestissement a conduit sa « physionomie féminine à hanter ses moindres faits et gestes (*ikkyo ichidô ni mo josei no omokage ga tukimatotte iru* 一挙一動にも女性の面影がつきま
とってゐる). Quant à Nakamura Fukusuke, il écope de son côté d'un portrait plus acerbe encore :

La rumeur vent qu'il se fait habituellement appeler « mademoiselle » [*o-jô sama*] par ses domestiques lorsqu'il est chez lui. Du fait de sa jeunesse, il est à tout le moins perceptible qu'il meure d'envie d'être une femme. Sans parler de son apprentissage du *shamisen* et de la danse, on entend dire qu'il effectue également quelques travaux de couture, mais cela ne serait que pour perfectionner les mouvements de ses mains lorsqu'il est sur scène. [...] Certains disent encore qu'il adore les étudiants virils. On ne sait cependant si cela est véridique ou non.¹³⁵

Plus loin dans le texte, ce sont deux des disciples du septième Sawamura Sôjûrô 澤村宗十郎 (1875-1949) qui sont décrits comme particulièrement féminins (*onnarashii* 女らしい). Certaines rumeurs pointent leurs conduites homosexuelles notoires et font part d'une « attitude

¹³⁴ Ichikawa Shôchô venait à ce moment d'atteindre la cinquantaine.

¹³⁵ 「普段家にゐる時は、召使の者に『お嬢さま』と呼ばせてゐると云ふ噂も伝はつてゐる程である。若いだけに飽く迄も女になつてゐたくて堪らない様子が見受けられる。三味線や踊の修業は勿論だが針仕事も多少はやつたらしいが、別に是は舞台で手つきがあぶなげないように位の勉強らしい。(略) 男性的な学生が大好きだと云ふ話もある。實かどうか。」 SHIKARI, « Oyama haiyû no nichijô seikatsu o nozoku », *op. cit.*, p. 230.

particulièrement séductrice » (*sôtô bitai* 相当媚態) de l'un d'entre eux envers les hommes qu'il affectionne¹³⁶.

Bien que perçus comme corruptifs et anormaux, les comportements féminins des *onnagata* reposent néanmoins sur le doute : sont-ils dus à l'activité même d'acteur ou proviennent-ils d'une effémination congénitale ? Les intellectuels ne semblent pas réussir à trancher cette épineuse question.

✚ Le cas Soganoya Momochô

Parmi les différents entretiens régulièrement accordés à des *onnagata*, ceux de l'acteur Soganoya Momochô émergent en raison de leur singularité. En effet, Momochô est régulièrement mentionné comme un cas flagrant d'effémination parmi les *onnagata*, malgré son renom indéniable dans la profession artistique. Pour cause, si son nom de naissance est Nakamura Satoru 中村 懔 (un prénom masculin), l'acteur a choisi, à la différence de ses homologues, de porter un pseudonyme féminin : les idéogrammes de son nom de scène Momochô signifient littéralement « papillon rose ». Les retranscriptions de ses entretiens montrent également l'emploi récurrent par l'acteur d'un langage féminisé¹³⁷. Par ailleurs, l'acteur confesse ouvertement à plusieurs reprises qu'il lui a été naturel de devenir *onnagata*, dans la mesure où il ne s'est jamais véritablement considéré comme un homme :

Ma première fois sur scène s'est faite à dix-neuf ans dans une pièce de *shinpa* du Théâtre de Kyôto. Je jouais une serveuse de café. Mais cela n'a pas été à proprement parler ma première fois. Je n'ai pas l'impression de devenir une femme lorsque je monte sur scène car j'en suis une dans la vie ordinaire.¹³⁸

Et Momochô de se plaindre de ses épaules trop larges et d'évoquer ses « dispositions féminines dans la vie ordinaire » (*fudan kara onna no kimochi* ふだんから女の気持), se faisant

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ Momochô utilise par exemple les particules finales « *wa* ワ » ou « *no* の » qui sont plutôt les marques d'un langage féminin.

¹³⁸ 「十九の時に京都座の新派で初舞台、役は女給でしたが、よく調べたので初めてじゃないだろうといわれたんです。舞台に出たからといって女になろうという気持ちはありません、平常から女ですわ」 « Aite no dansâ wa otoko no suteppu. Nê san to seikaku ga irekaette umarete kita Momochô san 相手のダンサーはオトコノステップ 姉さんと性格が入替えて生れて来た桃蝶さん (Son partenaire de danse est un homme. Momochô, né en ayant échangé son caractère avec celui d'une femme) », *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 20 février 1933, p. 4.

surnommer « *oku-san* 奥さん » (épouse) par ses habitués et n’ayant d’yeux que pour les habits féminins. Payant pour ainsi dire le prix de sa singularité, Momochô voit régulièrement ses entretiens être clairsemés de considérations sexologiques qui insistent sur son « désir sexuel déviant » congénital, subissant les coups du discours moralisateur généralement réservé aux travestis des faits divers. Nous en retrouvons un exemple dans un commentaire qui accompagne une de ses photographies publiées dans le *Yomiuri* (Figure 30) :

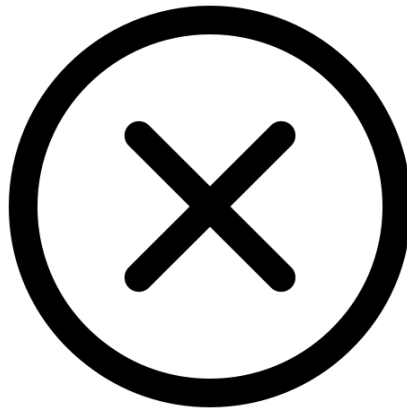


Figure 30

Un homme ? Une femme ?... Cette photographie est celle de Soganoya Momochô. Peu importe le point de vue, il s’agit d’une magnifique femme, ou plutôt non, d’un magnifique jeune homme dégénéré [*hensei danshi*]¹³⁹.

En outre, dans une enquête publiée en 1936, le quotidien ne prête pas moins de « 100% de taux de féminité » (*josei gen.yû ryô 100%* 女性含有量 100%) à Momochô¹⁴⁰. De nouveau, son entretien retranscrit sa façon féminine de s’exprimer, tandis que la tessiture de sa voix est jugée comme « indéterminée entre mâle et femelle » (*mesu, osu ga wakaranai* メス、オスが判らない)¹⁴¹.

Momochô est lui-même revenu sur son effémination dans son autobiographie : *Gei ni iki, ai ni iki* 芸に生き、愛に生き (Vivre pour l’art, vivre pour l’amour, 1966), dans laquelle il avoue dès les premières pages « n’avoir de façon congénitale jamais pu éprouver d’amour pour les femmes » (*sententeki ni josei o ai suru koto no dekinai* 先天的に女性を愛することので

¹³⁹ 「男か女か…この写真は曾我廼家桃蝶です、どこから見ても立派な女一でない、立派な変性男子です。」 *Ibid.*.

¹⁴⁰ « ‘Oyama’ no josei gan.yûryô. ». *op. cit.*, p.3.

¹⁴¹ *Ibid.*

きない), ce qui a selon lui fortement « impacté le développement de son art » (*gei no shinchô ni sayô shite ita* 芸の伸長に作用していた)¹⁴².

À la vérité, je n'ai pas été aussi précoce que les gens l'ont imaginé. Je ne suis qu'un étrange être humain qui n'a fait que vivre avec une âme de femme, comme si j'avais moi-même oublié que j'étais né en tant qu'homme. J'adore me maquiller et porter des kimonos de femme depuis mon enfance. J'étais complètement ignorant et indifférent aux choses de la sexualité. Je ne me souciais aucunement des choses que tous les garçons de quatorze ou quinze ans savaient, comme la façon dont naissent les enfants. Une fois devenu adulte, j'en suis venu à penser que cela devait être une facétie divine ou un tour de passe-passe, que j'aurais dû naître femme, mais que j'étais né homme. Quand bien même, j'ai réalisé qu'il était vain de faire semblant et qu'il était au contraire contre-nature de me mentir [à moi-même]. [...] J'ai alors décidé de vivre une vie naturelle [selon mes propres critères] et de rechercher le bonheur à ma propre façon.¹⁴³

Posséder une âme de femme dans un corps d'homme : nous constatons bien que le point de vue de Momochô n'est pas sans rappeler la définition de l'*uranisme* tel qu'il a été théorisé par Ulrichs à la fin du XIX^e siècle. Ce témoignage appuie notre hypothèse de l'important poids du modèle sexologique du « troisième sexe » dans la conceptualisation populaire de l'homosexualité à la fin du Japon moderne et jusque dans les premières décennies qui ont suivi l'après-guerre¹⁴⁴.

¹⁴² SOGANOYA, *Gei ni iki, ai ni iki*, op. cit., pp. 2, 4.

¹⁴³ 「私は、実は、皆さんが想像されるような早熟ではなく、ただもう、自分が男であるということを生まれながらにどこか置き忘れてきたように、女の心で生きてきただけの、不思議人間なのです。お化粧をしたり、女の着物を着たりすることは子供のときから大好きでしたが、セックス方面の事にはまるで疎く無関心で、子供はいつたいどうしたら生まれるか、というような、普通男の子なら十四、五才にもなればみんな知ってしまうようなことにもいっこう無とんちゃくでした。大人になってから、これはきっと神様のいたずらか失策で、女に生まれるはずの者が、男に生まれたんだろうと考えるようになり、それならそれで、いたずらにつくったり偽ったりしたら、かえって不自然になるだろうと思に至りました。(略) 私は私なりに自然な生き方をして、私なりの幸福をたずねようと決心したまでのことです。」 *Ibid.*, p. 64.

¹⁴⁴ Pour les conceptions sexologiques majoritaires au Japon après la Seconde Guerre mondiale, cf. McLELLAND, *Queer Japan*, op. cit.

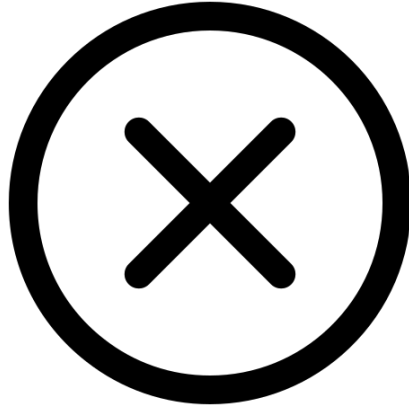


Figure 31

Photographie de Soganoya Momochô dans son costume d'*onnagata* (date inconnue)¹⁴⁵.

L'autobiographie de Momochô est sans conteste le plus long témoignage rapportant un parcours de mobilité sociale de sexe par un *onnagata* durant la période moderne. Il nous faut toutefois considérer ce document avec précaution. D'une part, car il a été publié durant les années soixante, lors desquelles le contexte économique, social et politique du Japon était tout à fait différent de celui des années 1920-1930. D'autre part, car Momochô explique dans l'incipit de son ouvrage qu'il n'en a pas été à l'initiative, mais qu'il s'agit de la demande de la maison d'édition qui l'a publié¹⁴⁶. Si l'acteur insiste cependant sur la démarche de sincérité qui l'a animé durant l'écriture de son parcours, son texte n'en demeure pour autant pas dépourvu de biais. L'un de ses principaux, comme nous l'avons déjà évoqué, repose sur la conception sexologique du « troisième sexe ». Le caractère congénital de son effémination innerve l'ensemble de son récit. L'anecdote rapportée de l'accoucheuse qui avait pris en charge sa mère en lui prédisant qu'elle enfanterait une petite fille et sa surprise à la découverte du sexe anatomique du nourrisson est parlante¹⁴⁷. Comme une fatalité, ce moment semble avoir déterminé le tempérament féminin et la sexualité de Momochô, qui à ses dires, n'en est jamais revenu. Il raconte également les souvenirs de sa petite enfance durant laquelle son jeu favori consistait à revêtir les vêtements de ses grandes sœurs et à se maquiller. Sa constitution physique également n'était selon lui pas véritablement masculine et rappelait plutôt celle des petites filles. Il affirme aussi avoir très tôt eu du désir pour les autres petits garçons, *a fortiori* ceux dont les caractéristiques étaient masculines¹⁴⁸. Au regard de ces différents éléments rapportés, il semble évident que la constitution de l'identité de Momochô ait reposé sur une

¹⁴⁵ Source : SOGANOYA, *Gei ni iki, ai ni iki, op. cit.*, non paginé.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 3.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 6.

¹⁴⁸ La petite enfance de Momochô est racontée dans le premier chapitre. *Ibid.*, pp. 6-42.

vision sexologique, d'autant plus que la psychopathologie de la sexualité n'a cessé de prendre en ampleur durant la seconde moitié du XX^e siècle.

Parti vivre en Corée alors qu'il n'a que dix ans, en raison de la mutation de son père, Momochô choisit de retourner au Japon à l'âge de dix-huit ans afin de devenir acteur. Son ascension est fulgurante. Trouvant une place d'apprenti acteur dans une troupe de *shinpa*, il effectue sa première apparition sur scène au Théâtre de Kyôto à peine dix jours après avoir commencé son apprentissage, remplaçant en urgence un acteur tombé malade. Régulièrement remarqué pour sa prodigieuse beauté, Momochô est passé par plusieurs prestigieuses écoles de théâtre. À l'âge de vingt-quatre ans, il rejoint l'école du célèbre *onnagata* Hanayagi Shôtarô, où il peaufine son art, puis intègre à trente ans la troupe de *shinpa* de Soganoya Gorô 曾我廼家五郎 (1877-1950), moment où il prend son nom de scène définitif et devient un *onnagata* spécialisé dans les rôles principaux (*hanagata yakusha* 花形役者).

Bien que de prime abord osée pour l'époque, la teneur du récit de Momochô respecte à plus d'un titre la bienséance éditoriale – laquelle lui a été fort probablement soufflée par sa maison d'édition. Par exemple, la façon dont est traitée la première expérience sexuelle de Momochô avec un autre acteur tient davantage d'une romance aux allures hétérosexuelles que d'une description des réalités sociales parfois sordides auxquelles la plupart des travestis se confrontaient, à savoir le travail du sexe en milieu urbain¹⁴⁹. Il est surtout question d'aborder l'intégrité artistique de l'acteur malgré son tempérament féminin, moins de proposer une description réaliste des milieux du *shinpa* du Japon moderne. Aussi, ce texte ne nous en apprend que peu sur les conditions réelles qui entouraient la plupart des *onnagata* de cette époque. Nous retiendrons donc que le parcours de Momochô tient davantage de la singularité : son cas est probablement loin de refléter la réalité de l'écrasante majorité des tentatives de mobilité sociale de sexe via la voie d'acteur.

En effet, si Momochô a pu en quelque sorte bénéficier d'un parcours de mobilité plus ou moins complet et financièrement stable, il semble qu'il soit une exception parmi un grand nombre de tentatives avortées, ce que nous allons dès lors aborder.

¹⁴⁹ Momochô raconte sa première fois avec un de ses aînés, un acteur spécialisé dans les rôles masculins épris de lui. *Ibid.*, pp. 67-69.

2. ESPOIRS ET DESILLUSIONS D'UNE MOBILITE SOCIALE DE SEXE

✚ Un parcours tout tracé

Le modèle de l'*onnagata* apparaît comme une constante parmi les parcours de mobilité sociale de sexe rapportés dans les médias. Sans restituer de façon exhaustive tous les cas répertoriés, il semble que beaucoup des travestis des faits divers arrêtés par les forces de l'ordre soient souvent présentés comme de jeunes premiers désireux de devenir acteurs ou bien comme d'anciens *onnagata* tombés dans la misère et contraints au vol ou au racolage¹⁵⁰. Devenir *onnagata* a sans doute été la voie la plus évidente pour ceux qui souhaitaient vivre en tant que femme. Dans un contexte de diffusion élargie des concepts psychopathologiques de la sexologie, tout homme conscient de sa différence sexuée et sexuelle et se reconnaissant dans les nosographies de l'effémination s'imaginait probablement devenir acteur afin de faire l'expérience matérielle de la féminité.

La confusion entre travestissement spectaculaire et social dans les parcours de mobilité rapportés dans les revues sexologiques et criminologiques est récurrente. Le cas d'Araki Shigeiko – présenté dans le Chapitre 3 – durant les années 1910 (et sur lequel les sexologues sont pour beaucoup revenus lors des années 1920) personnifie cette trouble démarcation. Désirant depuis son adolescence vivre en tant que femme, Shigeiko s'est immédiatement tournée vers la carrière d'*onnagata*, qu'elle envisageait comme un des moyens les plus efficaces pour parachever sa mobilité¹⁵¹. De son côté, l'enquête de Morino Tetsuzô sur les milieux de la prostitution masculine d'Ôsaka parue dans *Hanzai kôron* au début des années 1930 rapporte quelques exemples de travestis passés par l'expérience de la scène. C'est notamment le cas d'O-kiyo qui, avant de devenir travailleur du sexe, avait rejoint à l'âge de dix-sept ans une troupe itinérante pendant près de trois ans, ce qui se rapporte à sa première expérience travestie. Ce sont durant ces mêmes années qu'O-kiyo a entretenu une relation amoureuse avec un autre acteur de la troupe, « prenant malgré [lui] ce chemin contre-nature » (*kôshita fushizen na michi o tadoru koto ni natta* こうした不自然な道を辿ることになった), raconte-t-il¹⁵². Mais alors qu'il atteint ses vingt-et-un ans, sa troupe se sépare. Il est abandonné par son amant et contraint au travail du sexe dans une maison de prostitution clandestine de Yokohama pour subvenir à

¹⁵⁰ Cf. Chapitre 2, *infra* ce mémoire de thèse.

¹⁵¹ TANAKA, « Onna ni naris umashita otoko », *op. cit.*, pp. 303-309.

¹⁵² MORINO, « Otoko ni kobi o uru otoko », *op. cit.*, p. 220.

ses besoins¹⁵³. Un autre cas se retrouve dans le témoignage d'un « efféminé » rapporté par Mimura Tokuzô en 1933. Pensant à un avenir dans lequel son effémination ne serait plus perçue comme une tare sociale, le dénommé Y-kun songe à devenir *onnagata*, bien qu'il « n'ait pas la moindre connaissance de la danse ni de la musique » (*buyô onkyoku tô nani hitotsu no soyô mo nai* 舞踊音曲等何一つの素養もない) et qu'il ne corresponde pas aux critères physiques de la profession¹⁵⁴.

Il m'est apparu qu'en devenant acteur – enfin, plutôt si je réussissais à devenir acteur – ma renommée serait en peu de temps célébrée par le monde. Qui plus est, je pensais que ma façon d'être non plus ne serait plus un problème pour les honnêtes gens de notre société, mais bien plutôt que mon tempérament [efféminé] aurait bien plus de succès si je devenais *onnagata*.¹⁵⁵

Certains commentaires montrent que les théâtres étaient parfois eux-mêmes à la recherche de profils d'« efféminés » afin de combler les rangs de leurs *onnagata*. Lorsque le cas d'Araki Shigeko a été rapporté dans la presse, le clan Otowaya 音羽屋, une des grandes familles d'acteurs de kabuki de Tôkyô, a contacté l'école dans laquelle Shigeko était scolarisée afin de demander qu'elle intègre la troupe. Au regard du scandale médiatique auquel l'école faisait face, le clan Otowaya voyait en l'intégration de Shigeko une façon pour l'établissement scolaire de faire quelques gains d'argent en raison de la notoriété nouvelle du jeune travesti. Malgré le refus du directeur, Shigeko a tout de même rejoint clandestinement la troupe, appâtée par les somptueux vêtements féminins que l'activité d'acteur lui permettait de revêtir¹⁵⁶. Pour Tanaka Kôgai, la recherche de profils efféminés par les troupes de théâtres tenait semble-t-il d'une tendance motivée par l'appât du gain. La notoriété naissante des cas de « jeunes hommes travestis » dans la presse à scandale avait vraisemblablement attisé la curiosité du public ainsi que son intérêt pour le kabuki et le *shinpa*. Cette tendance n'est toutefois que peu évoquée dans les écrits sur le kabuki moderne, probablement en raison de son caractère immoral. L'anecdote rapportée par Tanaka montre que les milieux du théâtre eux-mêmes ont peut-être favorisé certains parcours de mobilité sociale de sexe par la profession d'acteur.

La nouvelle « Josô no otoko 女装の男 » (L'homme travesti en femme) de l'écrivain du mouvement prolétaire Miyachi Karoku 宮地嘉六 (1884-1958), publiée en juin 1930 dans la

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ MIMURA, « Aru tokui seikakusha no kokuhaku », *op. cit.*, p. 116.

¹⁵⁵ 「そこで思いついたのが俳優——もし俳優が成功したら、僅かな間に名声を天下に謳われることも出来るし、またあの社会なら、操行上のことも、一般の堅気の人達程問題にされることはなし、寧ろ私のような性格が女形として成功するのではないかと思いました。」 *Ibid.*, p. 115.

¹⁵⁶ TANAKA, « Onna ni narisumashita otoko », *op. cit.*, p. 305.

revue *Bungaku jidai* 文学時代 (Le temps de la littérature), aborde également la profession d'acteur comme un moyen de mobilité sociale de sexe. Le protagoniste, Nobuya, que sa femme vient de quitter, finit au gré de ses rencontres par faire la connaissance d'un jeune *onnagata* dont le souhait le plus cher est d'être socialement reconnu comme une « véritable » femme :

Parmi [une certaine troupe de théâtre *shinpa*] se trouvait un jeune *onnagata*. En conséquence de son aspiration à se travestir en femme du fait de sa psychologie déviante congénitale, et contre l'avis de son père et de son frère aîné, il avait rejoint une troupe de théâtre itinérante et avait fait le tour du pays. [...] Ne trouvant finalement pas de satisfaction à seulement se travestir en femme sur scène, il en était arrivé à vouloir vivre travesti en tant que vraie femme.¹⁵⁷

Lorsque ce personnage s'exprime, il raconte que la « raison de son désir de se travestir » (*josô o hosshite iru wake* 女装を欲してゐるわけ) n'était pas d'abord fondée sur « la pensée d'une réussite » (*seikôteki na kangae* 成功的な考え) à se faire pleinement passer pour une femme. Il semble que sa mobilité ait plutôt relevé d'un processus inconscient et évolutif.

Le jeune homme disait qu'il avait dans un premier temps ressenti le désir de porter toutes les choses que les femmes portent sur leur peau. Des choses élégantes et égayantes. Il disait qu'il avait souhaité revêtir un long *qipao* de crêpe écarlate, porter sur sa poitrine un demi col de sa couleur préférée et pleinement profiter des manches à huit ouvertures. Il disait qu'il n'avait aucun ressentiment à ne pas être né femme et qu'il souhaitait profiter de la sensualité féminine, de celle des femmes, alors qu'il était un homme. Et puis, à partir de ce moment-là, tout en lui avait penché vers la féminité. Sa façon de s'exprimer, son apparence et même sa gestuelle s'étaient toutes féminisées – le jeune homme avait depuis longtemps accompli son désir et se faisait passer avec succès pour une femme –, tel qu'il était assis devant Nobuya, remplissant son verre d'une attitude en tout point féminine.¹⁵⁸

Au travers de ses deux personnages, Nobuya et l'*onnagata*, Miyachi présente deux appréciations du travestissement. Pour le protagoniste, le désir de mobilité sociale de sexe de l'*onnagata* est un phénomène qui rejoint le mouvement pour l'émancipation féminine. Il était selon lui supposément devenu plus facile pour les femmes de trouver un emploi précisément en

¹⁵⁷ 「その中の人物の一人は年若い女形で、生来変態心理のために父兄の意に背いて女装に憧れた結果、地方廻りの劇団に加わって流浪しているのだった。(中略)遂に舞台の上で、女装をするだけでは満足出来ず、現実の女性として女装の生活をしたいと云ふ欲望を持つに至るのだ。」Miyachi Karoku 宮地嘉六, « Josô no otoko 女装の男 » (L'homme travesti en femme), *Bungaku jidai* 文学時代 (Le temps de la littérature), vol. 2, n° 6, 1930, p. 193.

¹⁵⁸ 「青年は、女が肌につけるすべてのもの、しなやかなもの、あやなるものを身につけたいのがそもその望みだと云ふのだった。紅い緋縮緬の長襦袢ををまとひ、好みな色合の半襟を胸に重ね、袖の八つ口を楽しみたいと云ふのだった。それでゐて女性として生まれて来なかったことは少しも憾みではなく、つまり男であって女性らしく、女性的の官能を楽しみたいと云ふのだった。そして最早彼のすべてはその時分から女性らしさに傾き、言葉遣い、姿態、その他の動作がよほど女性化してゐた——その青年は今、年来の望をとげて、すっかり女になりすまして信也の前にすわり女らしい姿態でお酌をしてゐるのだ。」 *Ibid.*

raison de leur « docilité » (*jûjun* 柔順) – une qualité proprement féminine. Conscientes de leurs qualités propres et soi-disant favorisées sur le marché de l’emploi, les femmes n’étaient, de l’avis de Nobuya, plus très loin de devenir aussi « arrogantes » (*gôman* 傲慢) que les hommes en raison de leur nouvelle position sociale avantageuse. Le désir de mobilité sociale est ainsi explicable en raison du caractère soi-disant désirable de la situation des femmes japonaises de l’époque.

En opposition, la vision de l’*onnagata* repose quant à elle sur des présupposés essentialistes. Comme il le mentionne, si les hommes constituent pour lui le « plat principal » (*kome no meshi* 米のめし), les femmes s’apparentent de leur côté à « l’accompagnement » (*fukushokubutsu* 副食物), celui qui « renforce l’appétit de vivre » (*jinsei no shokuyoku o tsuyomeru* 人生の食欲を強める)¹⁵⁹. La volonté d’être femme, selon l’*onnagata*, tient de celle de personnifier la beauté et l’inessentiel et de se soustraire au poids de l’existence humaine et des responsabilités viriles.

Finalement, la nouvelle de Miyachi se termine sur la formation d’un couple entre Nobuya et le jeune *onnagata*, ce dernier étant « complètement devenu une femme ». Il semble dans ce cas que l’auteur traduise une reconnaissance de la mobilité sociale de sexe du jeune acteur au travers des yeux de son protagoniste. C’est d’ailleurs ce dernier qui, à la suite d’une promenade, propose au travesti de rentrer ensemble chez lui. Toutefois, cette reconnaissance n’est possible que dans la mesure où l’*onnagata* accepte la bipartition du genre, sa hiérarchisation et ses préceptes essentialistes.

✚ Les désillusions d’une mobilité : rigueur et précarité

Le parcours pour devenir *onnagata* n’est pas sans difficulté. Le journaliste Ogiwara Onio insiste sur la rigueur et l’exigence de cette voie : il n’est pas donné à n’importe quel « efféminé » de devenir acteur. Un premier obstacle se retrouve au niveau du physique requis : « ces hommes ne se limitent pas à des canons de beauté » (*kôshita otoko ni kagitte binan de nai* かうした男に限って美男でない), commente Ogiwara. Faire montre d’une attitude et d’un tempérament (*seishitsu* 性質) féminins étaient loin d’être suffisant. Beaucoup d’aspirants étaient recalés en raison de leur nez retroussé (*shishi hana* 獅子鼻), de leur barbe par trop fournie (*aohige* 青髯),

¹⁵⁹ *Ibid.*, pp. 194-195.

de leurs sourcils broussailleux (*gejigeji mayuge* ゲヂゲヂ眉毛) ou encore de leur peau à tendance acnéique (*nikibi gao* ニキビ顔). Seuls ceux qui répondaient aux normes esthétiques décidées par les milieux du théâtre pouvaient escompter faire carrière, à condition cependant qu'ils soient assez talentueux¹⁶⁰. Le canon esthétique comme frein à la profession d'acteur est aussi mis en avant dans un article de 1935 :

Quand bien même [certains *onnagata*] prétendent être des femmes à part entière en raison de leurs attitudes et de leurs goûts féminins, l'essentiel [à retenir] est que parmi ces hommes, certains possèdent des visages laids, barbus et irréguliers. Quand j'imagine ces personnes employer un langage féminin, cette seule pensée me met mal à l'aise.¹⁶¹

Hormis les critères drastiques de sélection, les conditions financières réelles de la vie d'acteur constituaient aussi souvent un obstacle difficile à surmonter. En effet, seules les têtes d'affiche pouvaient prétendre à une vie matérielle confortable. Si Araki Shigeko a opté pour une carrière d'*onnagata* en rejoignant le clan Otowaya, celle-ci a rapidement déchanté en se confrontant aux réalités de la vie d'acteur itinérant. Sa non-connaissance des arts de la scène s'est rapidement avérée problématique, ne pouvant lui garantir une carrière sur le long terme. Présentée au public comme un rare cas d'effémination par sa troupe de théâtre, sa notoriété de « déviant sexuel » avait certes dans un premier temps attiré l'attention de spectateurs, mais c'est sa « prédisposition à manquer de persévérance » (*nintairyoku no nai seiheki* 忍耐力のない性癖) qui l'a finalement conduite à renoncer à cette vocation, sans compter que le drastique entraînement quotidien lui avait paru insurmontable. Finalement, Shigeko a fini par quitter le clan Otowaya au bout de quelques mois d'expérience et est par la suite devenue serveuse¹⁶². Le constat d'échec est le même dans le témoignage d'Y-kun qui, à la suite d'une première expérience de travestissement qui le conforte à vivre sous les traits d'une femme, avait rejoint une troupe de kabuki. Cependant, il se rend compte que les conditions de vie des acteurs itinérants étaient particulièrement « misérables » (*hisana* 悲惨), ne lui apportant pas la stabilité matérielle qu'il escomptait. Désesparé et déçu, il quitte la troupe au bout d'une semaine¹⁶³. Le cas rapporté de Higashiyama Ume (un prénom féminin) par Nakamura Kokyô dans son ouvrage *Hentai seikakusha zakkô* (1928) fait également état d'un schème similaire. Originaire du

¹⁶⁰ OGIWARA, « Oyama no shushu sô to dôseiai », *op. cit.*, p. 223.

¹⁶¹ 「御当人がなりなり好みなりがすべて女性的であるので、すっかり女を気取っていても、肝腎の御面相が男の中でも醜い青髭を生やした凸凹顔だったりするのである。こんな連中が女の言葉を使う場面を想像すると、それだけでもいやな気分になってくる。」 SHIKARI, « Oyama haiyû no nichijô seikatsu o nozoku », *op. cit.*, p. 231.

¹⁶² TANAKA, « Onna ni narisumashita otoko », *op. cit.*, pp. 307-308.

¹⁶³ MIMURA, « Aru tokui seikakusha no kokuhaku », *op. cit.*, p. 115.

département de Shiga, Ume a officié durant quelques années comme *onnagata* (spécialisé dans les rôles de courtisane) dans une troupe itinérante. Mais, éreintée par le rythme de la profession, elle est revenue dans sa région natale et a repris le magasin familial tout en continuant à vivre sous les traits d'une femme. Rencontrant d'importants problèmes d'argent, Ume a finalement revendu son bien, puis définitivement quitté son village sans que personne n'ait plus eu de nouvelles à son sujet¹⁶⁴.

Au regard de l'ensemble de ces éléments, la profession d'*onnagata* a sans doute représenté la voie la plus évidente pour tous ceux qui souhaitaient effectuer une mobilité sociale de sexe. L'acteur représentait le modèle de travestissement le plus connu en raison de son omniprésence dans les médias de masse. En outre, son héritage traditionnel lui donnait une notoriété incontestable en comparaison des autres possibilités de parcours. L'*onnagata* personnifiait de surcroît une forme de féminité idéale, tout en assurant – pensait-on – une certaine aisance économique.

Toutefois, ce modèle apparaît comme ayant été fortement idéalisé par ceux qui avaient le désir de l'incarner et que la réalité des faits ait été bien plus décevante en raison des critères drastiques de sélection, de l'apprentissage difficile et de ses conditions matérielles parfois très rudes (pauvreté et itinérance). En raison de ces difficultés, nous pensons que beaucoup de ceux qui avaient l'ambition de vivre matériellement en tant que femme auraient finalement renoncé à cette voie. Seuls les plus talentueux ou ceux qui correspondaient au mieux aux critères des théâtres y seraient semble-t-il parvenus.

En résumé, le modèle de travestissement de l'*onnagata* a probablement été l'un des plus prestigieux dans les imaginaires travestis. Nous pensons toutefois qu'il n'a concerné qu'une proportion restreinte de mobilités sociales de sexe.

Il nous semble également que le métier d'acteur n'a pas toujours réellement affranchi les travestis de l'injonction féminine à la disponibilité sexuelle, ce que nous allons dès à présent aborder.

¹⁶⁴ NAKAMURA, *Hentai seikakusha zakkô*, op. cit., p. 82.

3. ARTISTE OU TRAVAILLEUR DU SEXE ? UNE DEMARCATION TROUBLE

En corollaire du processus de mobilité sociale de sexe, il est également quelques fois question pour les *onnagata* de devenir des corps féminins à disposition. Dans ces conditions, les acteurs se retrouvent au centre de socialisations homosexuelles qui reprennent *en apparence* les codes de l'hétéronormativité. Les rapports intimes entre hommes étant surtout perçus au travers du service sexuel rémunéré, les *onnagata* ont parfois été décrits – ou décriés – comme des travailleurs du sexe comme les autres.

✚ Le déni moderne de la permanence du sexe rémunéré « entre hommes »

Rappelons brièvement que le kabuki a fait les frais de représentations négatives héritées de la période d'Edo. Ces sédiments portaient plus particulièrement sur le lien traditionnel entre théâtre et *nanshoku*, et plus spécifiquement sur l'indissociabilité entre la représentation théâtrale et le service sexuel rémunéré. À ce sujet, le folkloriste Yasuda Tokutarô affirme dans un écrit de 1935 que « l'histoire du théâtre japonais inclut beaucoup d'éléments qui ne sauraient être expliqués si on mettait de côté l'homosexualité » (*Waga kuni no engeki shi wa dôseiai o toriotoshite wa setsumei ga dekinu iron na mono o takusan fukunde iru* 我国の演劇史は同性愛を取り落としては説明が出来ぬいろいろなものを沢山含んでゐる)¹⁶⁵. Le discours est similaire chez le journaliste Ishizumi Harunosuke qui consacre un chapitre à la « surveillance de l'homoérotisme » (*nanshoku no torishimari* 男色の取締) dans les milieux du théâtre dans son ouvrage *Gakuya ura dan* 楽屋裏譚 (Chroniques des coulisses des théâtres, 1929). Il y déclare notamment que le « *nanshoku* et le théâtre ont un rapport très intime » (*nanshoku to engeki to ga hanahada missetsu naru kankei o motte ita* 男色と演劇とが甚だ密接なる関係を持ってゐた)¹⁶⁶. Selon lui, la surveillance des conduites homoérotiques dans les théâtres n'a pu être véritablement effective qu'à partir de la modernité : une « période où la loi est écrite » (*seibunhô jidai* 成文法時代), considérant l'édiction de règles « inflexibles » (*kakko taru* 確固たる) ainsi que le « fondement des conceptions juridiques » (*hôritsu kannen no kontei* 法律観

¹⁶⁵ YASUDA, « Dôseiai no rekishikan », *op. cit.*, p. 149.

¹⁶⁶ ISHIZUMI Harunosuke 石角春之助, *Gakuyauradan* 楽屋裏譚 (Chroniques des coulisses des théâtres), Tôkyô 東京, Bunjinsha shuppanbu 文人社出版部, 1929, p. 270.

念の根底) comme des freins efficaces à « l'obscénité individuelle » (*kojinteki waisetsu* 個人的猥褻), pointant sévèrement les conduites homoérotiques qui « heurtent les bonnes mœurs de la société » (*shakai no zenryô naru fûzoku o gai suru* 社会の善良なる風俗を害する). Ainsi, pour Ishizumi, l'avènement du droit moderne qui s'appuie sur la responsabilité individuelle des conduites obscènes aurait permis d'éradiquer les conduites homoérotiques des théâtres¹⁶⁷. Si ce type de discours tient effectivement à appuyer l'héritage homoérotique du théâtre, les pratiques sexuelles entre hommes y sont quant à elles envisagées comme définitivement révolues. Il semble cependant dans les faits que les activités homosexuelles rémunérées aient été plus tenaces au sein des milieux du théâtre que ce qu'en disaient les discours.

✚ Les traces d'organisation du travail du sexe chez les *onnagata*

Certaines – rares – sources attestent de la permanence de formes de socialisations homosexuelles rémunérées entre *onnagata* et clients durant la période moderne, tant au cœur des théâtres que dans leurs espaces périphériques. Il s'avère donc difficile de différencier les milieux du théâtre des *onnagata* et ceux du sexe tarifé des *kagama*. Rappelons toutefois que les informations glanées à ce sujet proviennent surtout de revues criminologiques à portée sensationnaliste et que ces dernières ont souvent tendance à grossir le trait.

Un article paru en 1935 dans *Hanashi* dénonce la propension de certains groupes d'*onnagata* à vivre en communauté dans les mêmes bâtiments et à s'adonner aux travaux ménagers en revêtant des vêtements féminins : une situation décrite comme « inquiétante » (*usukimi warui* 薄気味悪い). Si la pratique du sexe rémunéré n'est pas explicitement mentionnée, elle est tout du moins suggérée.

Les [*onnagata*] de ce groupe ne sont pas dépourvus de désir masculin pour les femmes, mais ils éprouvent également des sentiments homosexuels à l'égard des hommes. Le type d'homme qu'ils affectionnent est généralement diaphane, rasé de près et un peu potelet. Après avoir pris connaissance de ces exigences, je me suis renseigné auprès d'hommes qui disaient avoir eu les faveurs d'acteurs et j'ai constaté qu'ils présentaient généralement ces trois qualités.¹⁶⁸

¹⁶⁷ *Ibid.*, pp. 268-270.

¹⁶⁸ 「これ等の連中は女に対して男としての欲情が起こらぬわけあるまいが、それと同時に男に対して同性愛的の感情を起こすものである。その彼等の好く男としては、色の白い髯の剃った後の青い、そして小太りな、と云ふ条件を求めてゐる。この条件を知ってから、女形俳優に好かれたと云ふ男を調べると、大抵この三つを兼備してゐる場合が多い。」 SHIKARI, « Oyama haiyû no nichijô seikatsu o nozoku », *op. cit.*, p. 231.

Rappelons également que le journaliste Morino Tetsuzô rapporte en 1932 que l'auto-dénomination des travailleurs du sexe d'Ôsaka se prononçait « *gata* » et qu'il s'agissait selon son interprétation d'une contraction du terme « *onnagata* ». Pour le journaliste, l'acteur-travesti personnifiait un modèle identitaire important pour les travailleurs du sexe. Selon lui, cette auto-dénomination « tiendrait même justement plus d'une fascination pour les *onnagata* du kabuki que pour les véritables femmes » (*chôdo kabuki no onnagata ga hontô no josei yori mo yôen na yô ni* ちょうど歌舞伎の女形が本当の女性よりも妖艶のように)¹⁶⁹. Dans une lettre adressée à Iwata Jun.ichi, Minakata Kumagusu rapporte quant à lui qu'une partie des prostitués était composée d'acteurs de bas-étage, mais qu'il s'agissait tout du moins de la classe la plus prestigieuse parmi les travailleurs du sexe d'Ôsaka¹⁷⁰.

Le numéro de septembre 1931 de *Hanzai kagaku* rapporte probablement le témoignage le plus explicite concernant la trouble dichotomie entre activité artistique et travail du sexe dans un article intitulé « Oyama gyôjô ki 女形行状記 » (Récit des comportements des acteurs-travestis) par un certain Uo Daigaku 魚大学 (?-?)¹⁷¹. Nous supposons qu'il s'agit du nom de plume d'un journaliste d'investigation dépêché par la revue et que son article rejoint l'ensemble des enquêtes sensationnalistes sur les milieux de la prostitution masculine que nous avons évoquées dans le Chapitre 5. D'ailleurs, Uo affirme que son article « satisfera le goût de son lectorat pour l'insolite » (*dokusha shoshi no ryôki shumi o kannô seshimeru* 読者諸子の獵奇趣味を堪能せしめる) et qu'il y rapporte « des faits plus bizarres encore que ce que l'on pourrait imaginer » (*jijitsu wa sôzô ijô ni ki ni shite kai naru mono* 事実は想像以上に奇にして怪なるもの). D'après lui, il ne fait aucun doute qu'il existe un « lien entre les acteurs-travestis du kabuki et l'homoérotisme » (*kabuki no oyama to nanshoku to no kankei* 歌舞伎の女形と男色との関係). Car, si pour lui les *onnagata* les plus prestigieux sont synonymes de gloire, de succès et de fortune, ceux de moindre renommée ou cantonnés aux seconds rôles de servantes s'adonneraient régulièrement au sexe tarifé auprès de clients fortunés. Uo parle ici de « scandale » (*sukyandarû* 醜聞), se demandant si ces acteurs étaient mus par une « préférence déviante d'ordre congénitale » (*seirai sôiu hentaiteki shikôsei* 生来そういう変態的嗜好性) ou s'ils y étaient contraints par les clients en raison de la précarité de leur situation. Quoi qu'il en soit, pour le journaliste, ces révélations rejoignent sur bien des points la tendance

¹⁶⁹ MORINO, « Otoko ni kobi o uru otoko », *op. cit.*, p. 218.

¹⁷⁰ MINAKATA, « Iwata Jun.ichi ni ate. 31 Ôsaka no danshō no ruibetsu », *op. cit.*, p. 334.

¹⁷¹ Uo Daigaku 魚大学, « Oyama gyôjô ki 女形行状記 » (Récit des comportements des acteurs-travestis), *Hanzai kagaku*, vol. 2, n° 9, 1931, pp. 73-76.

« grotesque » et « révèlent les complexes mécanismes de la société capitaliste actuelle » (*gen shihon-shugi shakai no fukuzatsu na kikô ga ukagawareru* 現資本主義社会の複雑な機構が覗はれる)¹⁷². Uo semble ainsi considérer les comportements sexuels des *onnagata* comme une conséquence de la tendance *ero-guro-nansensu*, de la vogue du *ryôki* et du modernisme, des motifs qui, comme nous l'avons déjà abordé, étaient récurrents dans les discours sur la prostitution masculine¹⁷³.

Le texte d'Uo fait part de deux événements dont le journaliste aurait été le témoin direct.

Tout d'abord, il retranscrit une conversation entendue dans les coulisses d'un théâtre de la capitale entre un *onnagata* et un homme à « l'allure de garçon moderne » (*mobo sugata* モボ姿) employant un dialecte des quartiers populaires du vieux Tôkyô. Cet homme venait fréquemment soutirer de l'argent à l'acteur, tandis que leur relation prêtait à confusion. Semblant bien se connaître, l'*onnagata* lui adressait des mots affectueux en employant un langage féminin. Au regard de leur conversation, le « garçon moderne » poussait l'*onnagata* à louer ses services auprès de clients fortunés, plus particulièrement de riches étrangers, chose face à laquelle l'acteur ne semblait pas rechigner. Uo présente ainsi une scène de proxénétisme mettant l'accent sur les comportements efféminés de l'acteur, son lien avec la pègre des quartiers populaires et sa pratique décomplexée du sexe tarifé.

La seconde anecdote d'Uo attire davantage notre attention. Le journaliste relate son immersion au cœur des milieux homosexuels des *onnagata*. Il rapporte sa rencontre avec un disciple de Nakamura Fukusuke prénommé Kamejûrô et réputé pour ses comportements de « sodomite » (*sodomî* ソドミイ). Alors que l'acteur « invite régulièrement [le journaliste] à aller boire des verres », il le présente un soir à quelques amis et tous se rendent ensemble dans un établissement de petite restauration situé dans le quartier des geishas à Karasumori, tenu par un dénommé Onoe Chôhachi. Prenant place dans une petite salle leur étant réservée, tous s'enivrent de saké tandis que Kamejûrô et Chôhachi se comportent de façon obscène (*waizatsu* 猥雑) et viennent se blottir dans les bras des autres convives. Alors qu'Uo décrit un véritable « enfer homoérotique » (*nanshoku no makutsu* 男色の魔窟), Chôhachi propose d'éteindre les lumières et de se donner au premier venu. À ces mots, le visage de Kamejûrô paraît s'illuminer et ses « lèvres deviennent d'un rouge aussi vif que celles d'une femme » (*onna no yô na kuchibiru ga makka* 女のような唇が真赤). Finalement, le groupe décide d'aller continuer leur

¹⁷² Uo, « Oyama gyôjô ki », *op. cit.*, p. 76.

¹⁷³ Cf. Chapitre 5 et Chapitre 6, *infra* ce mémoire de thèse.

« fête de sabbat » (*sabato no shuen* サバトの酒宴) dans un bar situé à proximité de la gare de Shinjuku.

Ce bar était géré par un acteur travesti de la troupe de Soganoya Gorô. Si je devais le décrire tel qu'il était, vous comprendriez qu'il s'agissait d'une sorte d'organisation homoérotique clandestine. Une petite pièce avec une lumière électrique bleue allumée jour et nuit. Sur les murs sont accrochées en nombre des images douteuses mettant en scène des réjouissances nocturnes obscènes. [...] Beaucoup des habitués sont des caricaturistes, des auteurs de contes pour enfants, des aristocrates et des acteurs, etc. Ce sont tous des gens aux visages étranges et pâles.¹⁷⁴

Le tenancier est décrit comme un *onnagata* qui parle et se comporte comme une femme, utilisant un langage féminin. « Eh bien, cela faisait longtemps ! Que faisiez-vous ? J'étais morte d'inquiétude de ne pas vous voir ! » (*mâ, o hisashiburi, dô nasatta to iu no ? Shikkairi o-mikagiri de shinpai shite ita wa !* まあ、お久しぶり、どうなさったというの？ 悉皆りお見限りで心配していたわ！), lance-t-il à Kamejûrô lorsque celui-ci débarque en compagnie de ses convives¹⁷⁵. Les mœurs de l'établissement sont décrites comme fantasques. Uo rapporte que des hommes déguisés en serveuses y servent des bières en chantant des chansons de façon lascive aux clients.

Le texte d'Uo est un des rares à décrire un espace queer tenu par des *onnagata*. Malgré son ton sensationnaliste, il donne à penser que les acteurs-travestis ont également joué un rôle dans la constitution d'une contre-culture queer – en l'occurrence celle en partie formée par les *kagama* – dissimulée dans des établissements seulement connus des initiés.

□

Ce chapitre a tenté de présenter la condition d'*onnagata* durant la période moderne au prisme de la mobilité sociale de sexe. Alors que les acteurs de la période d'Edo s'intégraient dans un processus de mobilité de genre justifiée par la vision artistique de l'incarnation d'un idéal féminin, la rigueur des catégories de genre modernes n'a plus permis cette mobilité tacite à compter des réformes du théâtre de l'ère Meiji. Les institutions modernes ont officiellement placé les acteurs dans la catégorie des hommes, restreint leur travestissement au seul cadre de la manifestation artistique et les ont alignés sur le modèle de l'hétérosexualité obligatoire.

¹⁷⁴ 「そのバーは、曾我廼家五郎一座の女形某が経営しているもの。斯う書きだせば、もう其処が隠れたる男色の組合（トラスト）の一角だということが分かる。昼も夜も青い電燈がボーツとついている狭い部屋。壁には、淫楽夜宴の怪しげな絵が数点かけられてある。（中略）常連は、書家、童話作家、華族、役者、そういう連中が多い。皆厭に茶白い顔をした人間ばかりだ。」 *Ibid.*, p. 75.

¹⁷⁵ *Ibid.*

L'avènement de la conception biologique du genre et de la sexualité, du courant naturaliste et des discours sexologiques sur les « désirs sexuels déviants » auront finalement constitué des cadres de restriction pour tous ceux qui souhaitaient effectuer une mobilité sociale de sexe par la profession d'*onnagata*.

Malgré la pluralité et l'ambiguïté des discours modernes sur les acteurs-travestis, nous avons néanmoins pu dégager quelques parcours de mobilité sociale de sexe, dont l'exemple le plus célèbre a été celui de Soganoya Momochô.

Les difficultés rencontrées à rendre compte de cette réalité sociale proviennent en grande partie des sources, dont l'écrasante majorité est peu à même de faire part des cas de mobilité, sans doute perçus par les médias comme corrupteurs et discréditant la profession d'acteur. Ces difficultés résultent également en partie des obstacles empêchant la concrétisation matérielle de la mobilité sociale de sexe. Il nous semble effectivement que le modèle de l'*onnagata* a représenté un idéal à atteindre, dans la mesure où il permettait une présumée reconnaissance sociale et une soi-disant sécurité matérielle. Néanmoins, les réalités auxquelles les aspirants devaient se confronter étaient probablement si nombreuses et si rudes que beaucoup y renonçaient pour se tourner vers d'autres activités moins prestigieuses, mais permettant tout du moins la mobilité sociale de sexe tant souhaitée. Remplir le cahier des charges esthétiques et posséder un talent d'interprétation conformes aux codes du kabuki n'était pas donné à tout un chacun, d'autant plus que la condition d'acteur ne conduisait pas toujours à une situation avantageuse sur le plan financier.

Il nous semble, en outre, que la précarité de ces vies a impacté la délimitation entre travestissement spectaculaire et social, de même que la différenciation entre la profession d'acteur et de travailleur du sexe. Devenir *onnagata* ne permettait vraisemblablement pas aux acteurs-travestis d'être exemptés des activités du sexe rémunéré. Il semble que seuls les plus talentueux aient pu y échapper, quand la grande majorité de ceux ayant choisi cette profession pour vivre en tant que femme avaient sans doute recours à la prostitution, tant en ce que celle-ci constituait une forme de sexualité à part entière (comme nous l'avons abordé dans le Chapitre 6) qu'un moyen de subsistance.

Il nous faut dès lors nous tourner vers d'autres modèles de féminité qui auraient pu prodiguer une mobilité sociale de sexe plus facile d'accès.

CHAPITRE 8

LE TRAVESTISSEMENT EN GEISHA :

UNE VIE DE FEMME-ARTISTE

Ce chapitre porte sur la figure de la geisha comme modèle de travestissement masculin durant la période moderne. Le terme *geisha* 芸者 se compose des idéogrammes *gei* 芸 (les arts) et *mono* 者 (la personne) en lecture sino-japonaise, pouvant ainsi se traduire par « personne pratiquant les arts ». Il s'agit d'une appellation générique regroupant un ensemble de femmes spécialisées dans les métiers du divertissement¹. Les termes employés par les Japonais correspondent plutôt à *maiko* 舞子 (littéralement « enfants de la danse ») pour désigner les apprenties et *geiko* 芸子 (littéralement « enfants de l'art ») pour les femmes-artistes accomplies. Si la geisha est un personnage emblématique de l'histoire culturelle japonaise, dont les historiens attribuent les origines à plus de trois cent cinquante années, elle est également une figure féminine emplies de clichés tenaces². Portée aux nues comme une icône incontestée de l'érotisme à la japonaise, la geisha demeure à bien des égards une construction discursive engendrée par un *orientalisme* aussi bien étranger qu'autochtone³. En raison de ce statut, il existe peu d'études japonaises historiques ou sociologiques qui ont porté sur ces femmes de divertissement, *a fortiori* durant la période moderne, la plupart de la littérature scientifique sur elles se concentrant sur la période d'Edo⁴.

Durant la période moderne, devenir geisha n'était pas un parcours aisé. Cela requérait une formation longue et rigoureuse, gardée jalousement secrète dans les *okiya* 置屋, leurs établissements de vie situés dans des quartiers spécifiquement dédiés. Issues pour la plupart de familles miséreuses et vendues aux *okiya* par leurs parents, les *maiko* passaient de longues

¹ COLLASSE Richard, *Dictionnaire amoureux du Japon*, Paris, Plon, 2021, p. 253.

² SONE Hiroimi 曾根ひろみ, « Geisha-kô. Tango Miyatsu no geiko o chûshin ni 芸者考 丹後宮津の芸子を中心に » (Réflexions sur les geishas de la ville de Miyatsu dans la péninsule de Tango), dans WAKITA Hanuko 脇田晴子 (dir.), *Jendânô Nihonshi. Jô. Shûkyô to minzoku. Shintai to seiai* ジェンダーの日本史 上 宗教と民族身体と性愛 (Histoire du genre au Japon 1. Religion et ethnie. Corps et sexualité), Tôkyô 東京, Tôkyô daigaku shuppankai 東京大学出版会, 1994, p. 393.

³ NISHIHARA Daisuke, « Saïd, l'orientalisme et le Japon », *Tumultes*, n° 35, 2010, p. 191.

⁴ SONE, « Geisha-kô », *op. cit.*, p. 393.

années à apprendre les subtilités des arts de la danse, du chant, des instruments de musique (*shamisen*, tambour, harpe et flûte), mais également de la conversation. Elles étaient formées à la littérature classique, à l'histoire, à la politique et devaient toujours se renseigner sur les questions sociales du moment afin de pouvoir converser de n'importe quel sujet avec leurs clients. Elles étaient également versées dans l'art de l'arrangement floral (*ikebana*), de la calligraphie et de la cérémonie du thé. Leur éducation passait par la maîtrise d'une gestuelle codifiée, d'une façon de s'exprimer élégante et d'une manière quasi institutionnalisée de se coiffer, de se maquiller et de s'habiller⁵.

Nous aborderons dans ce chapitre les particularités des modalités de parcours de mobilité sociale de sexe en geisha, notamment au travers de quelques cas qui ont été présentés dans la presse et les nosographies sexologiques. Dans un premier temps, nous reviendrons rapidement sur les geishas afin de rendre compte des réalités matérielles auxquelles ces femmes devaient faire face, ainsi que les discours modernes qui ont porté sur elles. Puis, nous présenterons les spécificités du travestissement en geisha par l'intermédiaire de cas de transfuges de sexe rapportés dans les médias, pour finalement nous focaliser plus particulièrement sur le parcours de Sei-chan, probablement le cas de mobilité sociale de sexe en geisha le plus célèbre du début des années 1930.

I. LA GEISHA : UNE FIGURE FEMININE MYTHIFIÉE

1. DEFAIRE LE MYTHE DE LA GEISHA

La geisha constitue une forme de féminité cantonnée au monde des arts et du divertissement, héritière d'une longue tradition japonaise de femmes-artistes⁶. Elle fait cependant l'objet – sans doute plus que n'importe quel autre type de femme japonaise – d'un ensemble de représentations fantasmatiques qui tendent à passer sous silence ses réalités matérielles. Simple prostituée pour les uns ou symbole du raffinement des arts féminins pour

⁵ COLLASSE, *Dictionnaire amoureux du Japon*, op. cit., pp. 254-255 ; PHARO Patrick, *Ethica erotica. Mariage et prostitution*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013, p. 218.

⁶ Cf. PIGEOT, *Femmes galantes, femmes artistes dans le Japon ancien*, op. cit.

les autres, cette figure semble naviguer avec complexité entre ces deux pôles. Elle est au demeurant souvent confondue avec la *yūjo* : la courtisane ou femme de plaisir des quartiers rouges de la période d'Edo. Pourtant, il lui était interdit par décret shogounal de vendre son corps. Bien entendu, les pratiques réelles n'ont pas toujours respecté les textes de loi et il était de notoriété publique que certaines geishas offraient des services sexuels rémunérés durant la période prémoderne⁷. La distinction entre les professions du travail du sexe et de femme-artiste à partir de 1779 provenait d'une volonté shogounale, laquelle a été maintenue et renforcée durant la période moderne⁸.

Si dans les imaginaires contemporains la geisha représente la féminité japonaise traditionnelle par excellence, il nous faut défaire ce mythe. D'une part, la féminité des geishas n'a rien de bien traditionnelle, dans la mesure où elle a été en grande partie érigée durant la période moderne. D'autre part, car la profession de geisha n'a pas toujours rimé avec féminité. Les techniques et les arts dont ces femmes sont les héritières proviennent également d'un savoir masculin. Les premiers « geishas » a s'immiscer dans les quartiers de plaisir à compter du XVI^e siècle étaient des comédiens-musiciens, surnommés *hōkan* 唄間 (amuseurs professionnels) ou *taiko-mochi* 太鼓持 (porteurs de tambour). Il a par la suite longtemps existé durant la période d'Edo des *otoko geisha* 男芸者 (littéralement des « artistes hommes », ou « hommes geishas »). Ce n'est qu'au tout début du XIX^e siècle que les femmes ont définitivement supplanté en nombre leurs homologues masculins⁹.

En outre, la fin de la période prémoderne a également vu apparaître les *tatsumi geisha* 巽芸者 (littéralement « geishas du sud-est) ou *haori geisha* 羽織芸者 (geishas au *haori*) : des femmes-artistes qui revêtaient des vêtements et des attributs masculins, qui adoptaient des pseudonymes d'homme et qui étaient appréciées par leur clientèle (masculine) précisément pour ces raisons. Les conduites sexuelles prémodernes étant plus fluides en termes de catégories de genre que celles de la période moderne, il n'existait pas de séparation franche entre le *nanshoku* et le *joshoku*. Pris dans ce contexte, l'existence de ce type de geishas n'avait rien de bien transgressif. C'est la politique de *bunmei kaika* au début de l'ère Meiji qui a définitivement mis un terme à l'activité de ces femmes travesties. Il est néanmoins possible d'en retrouver la trace dans quelques faits divers jusque dans les années 1870-1880. Par exemple, le *Tōkyō nichinichi shinbun* rapporte en 1875 l'arrestation dans les rues de la capitale d'une geisha travestie

⁷ Pour plus de détails sur les mesures shogounales de distinctions entre les geishas et les prostituées, cf. SONE, « Geisha-kō », *op. cit.*, pp. 414-420.

⁸ DALBY Liza (trad. Martine LEROY-BATTISTELLI), *Geisha*, Paris, Payot, 1985 (1983), pp. 64-65, 67.

⁹ *Ibid.*, p. 66.

en homme (*dansô no geisha* 男装の芸者), tandis que le *Yomiuri* relate la même année l'organisation de spectacles de femmes travesties sur les scènes des théâtres de Yoshiwara durant le mois d'août¹⁰.

2. LES GEISHAS DURANT LA PERIODE MODERNE

✚ Les geishas de l'ère Meiji : une féminité synonyme de modernité

La prédominance de la geisha comme parangon de la féminité japonaise et prêtresse du désir durant la période moderne n'est pas un hasard. En effet, les geishas ont joué un rôle important lors de la crise finale du régime shogounal durant les années 1850-1860 en se rangeant du côté des fiefs rebelles de Satsuma et Chôshû, qui étaient en faveur d'un pouvoir impérial fort et de la Restauration. Beaucoup de ces femmes ont été de ferventes supportrices du nouveau régime de Meiji et ont par ailleurs été les protégées des nouveaux dirigeants, contribuant au déclin des *yûjo*, jugées trop proches de l'ancien régime. Pourtant, cela n'a pas empêché le nouveau gouvernement de promulguer en 1872 la loi d'émancipation des geishas et des prostituées (*geishôgi kaihô rei* 芸娼妓解放令) pour des raisons de politique extérieure vis-à-vis des puissances coloniales occidentales¹¹. Cette loi a porté un coup aux activités des geishas, contraignant une partie d'entre elles à cesser leurs activités¹².

Hésitant à ses débuts, le nouvel État-nation japonais a finalement choisi d'inclure les geishas dans le tissu économique national. En 1886, l'administration a imposé un prix fixe à l'ensemble de leurs activités, définissant leur tarification selon le temps du service alloué au client sans ne plus prendre en compte leur beauté, leur expérience ou leur popularité auprès des clients (ce qui était le cas jusque-là). L'État a à ce moment également commencé à prélever des taxes sur leurs recettes, adoubant officiellement leurs activités¹³.

¹⁰ MITSUHASHI, *Rekishino nakano tayô na « sei »*, *op. cit.*, pp. 169-171.

¹¹ Conscients du regard extérieur que les nations occidentales pouvaient porter sur le Japon, les dirigeants de Meiji ont œuvré à donner l'image d'un pays modernisé et « civilisé » sur la scène internationale. Le système de prostitution japonais était notamment très mal perçu par la morale victorienne et suscitait des doutes chez les Européens quant au degré de « civilisation » de l'archipel nippon. DALBY, *Geisha*, *op. cit.*, p. 75.

¹² *Ibid.*, pp. 72-75.

¹³ *Ibid.*, p. 78.

Les geishas ont joui d'une très grande popularité entre les années 1890 et 1910, portées aux nues dans les médias, la littérature et les arts. Elles ont également servi durant les guerres sino-japonaise (1894-1895) et russo-japonaise (1904-1905) de fer de lance du patriotisme¹⁴. De façon paradoxale, elles ont à la fois servi la réaffirmation de l'ordre patriarcal tout en personnifiant la modernité¹⁵.

Le délitement de la modernité des geishas durant les ères Taishô et Shôwa

L'entre-deux-guerres a constitué un tournant décisif pour les geishas. L'idée de modernité durant ces années reposait essentiellement sur l'américanisation. La diffusion du cinéma hollywoodien a permis l'émergence de nouvelles figures de féminités occidentales, entre temps devenues les nouveaux guides de la mode féminine, alors même que les geishas avaient tenu ce rôle depuis la fin de la période d'Edo. Après le grand séisme de 1923, la popularité des cafés, ces nouveaux établissements de consommation et de divertissement d'inspiration occidentale, ainsi que le succès rencontré par leurs serveuses ont joué en concurrence directe avec les services des geishas¹⁶. Compreneant que pour permettre à leur profession de perdurer il leur fallait se concentrer sur leurs spécificités, ces dernières ont alors renoncé à la modernité pour devenir les gardiennes de la tradition¹⁷.

Plus qu'une période de transition, les années de l'entre-deux-guerres correspondent également à une remise en cause de la raison d'être des geishas, certains intellectuels allant jusqu'à souhaiter leur disparition. L'anthropologue Liza Dalby le résume comme suit :

Le monde des geishas peut être considéré comme un condensé des problèmes de modernisation et d'occidentalisation qui ont affecté la société japonaise tout entière [...]. Intellectuels, critiques et journalistes de l'époque s'appuyaient souvent sur l'exemple des geishas quand ils exprimaient leurs vues sur les transformations du Japon et de ses valeurs traditionnelles. Les discussions sur le sort de la geisha dans le monde moderne faisaient rage, et il semblait en ressortir que ce qui était vrai pour elle l'était aussi pour la culture traditionnelle.¹⁸

¹⁴ Les geishas ont par deux fois répondu favorablement aux efforts de guerre demandés par le gouvernement. Elles se sont notamment constituées en un groupe de coordination de soutien national aux combats et ont momentanément renoncé à porter des toilettes trop luxueuses. *Ibid.*, p. 81.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 80-81.

¹⁶ *Ibid.*, p. 88. Nous abordons les cafés et leurs serveuses dans le Chapitre 10, *infra* ce mémoire de thèse.

¹⁷ *Ibid.*, pp. 83-84.

¹⁸ *Ibid.*, p. 90.

Quelques discours sur les geishas ont été compilés en 1935 dans l'ouvrage *Geigi tokuhon* 芸妓読本 (Le manuel de la geisha), qui répertoriait les avis d'intellectuels en un condensé de mises en garde, de conseils et de marches à suivre contradictoires spécifiquement destiné aux geishas¹⁹. Cet ouvrage reflète les débats houleux entre intellectuels qui ont porté sur elles : tandis que certains plaident en faveur de leur caractère traditionnel et de leur essence proprement japonaise, d'autres les fustigent en les comparant à des fantômes d'un passé féodal dont il faut se débarrasser. Certains encore se plaignent de la décadence des geishas modernes en comparaison avec leurs raffinées ancêtres. Pour résumer, si d'aucuns les encouragent à se moderniser pour survivre, d'autres les exhortent à redevenir les geishas de jadis²⁰.

Dans la pratique, les maisons de thé qui employaient les geishas ont tenté quelques expériences afin de voir dans quelle mesure leur monde pouvait être réformé. Mais comme Dalby le fait remarquer, l'échec de la plupart de ces tentatives tenait dans le fait que les habitués appréciaient le service des geishas précisément pour « ce qu'il avait d'irrationnel, de sentimental, d'inefficace et de désuet »²¹. Par la suite, les discours fantasmatiques portant sur elles n'ont fait que s'accroître après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

II. LES CAS DE TRAVESTISSEMENT EN GEISHA DANS LES SOURCES MODERNES

Si nous pensons que la geisha a servi de modèle de travestissement, c'est que les sources modernes attestent de cas de mobilités sociales de sexe par l'intermédiaire de cette profession. Quelques cas de travestis en geisha devenus de véritables célébrités locales alimentent la rubrique des faits divers dans la presse quotidienne. D'autres sont mentionnés dans différents types de supports, aussi bien dans les revues sensationnalistes *ero-guro-nansensu* que dans les nosographies des ouvrages de sexologie moderne.

¹⁹ En 1935, le Japon ne comptabilisait pas moins de 74 000 geishas sur l'ensemble de son territoire. *Ibid.*, p. 91.

²⁰ Pour plus de détails sur les discours des intellectuels sur les geishas modernes, cf. *ibid.*, pp. 91-110.

²¹ *Ibid.*, p. 98.

1. DEVENIR GEISHA : CARACTERISTIQUES D'UN PARCOURS DE MOBILITE DE SEXE

✚ Le travestissement en geisha : chassé-croisé avec d'autres modèles féminins

L'ouvrage *Hentai seikakusha zakkô* (1928) du sexologue Nakamura Kokyô est un des rares traités de sexologie moderne japonaise à rapporter des cas autochtones de travestissement masculin. Parmi eux, certains peuvent être associés à des parcours de mobilité sociale de sexe en geisha. Nakamura paraît l'évoquer comme une profession désirable pour les travestis, mais difficile à tenir dans la durée.

Le cas de Haru (un prénom féminin) est présenté dans la section consacrée à l'effémination (*joseiteki danshi*). Jeune homme d'une vingtaine d'années « complètement féminin tant au niveau de son psychisme que de son apparence physique » (*seishinteki ni mo gaibôteki ni mo mattaku josei de 精神的にも外貌的にも全く女性で*), il s'était destiné au monde du divertissement dès l'âge de dix-sept ans. À vingt-trois ans, il a été employé dans un établissement de restauration où il officiait régulièrement comme geisha. D'après Nakamura, il était impossible pour quiconque de deviner qu'il était un homme lorsqu'il était en représentation. Le sexologue rapporte également une anecdote le concernant. Un client l'ayant invité durant le mois d'avril 1925 à aller admirer les cerisiers en fleurs dans un parc de la capitale, Haru a prétendu avoir ses menstruations afin de se dérober à l'acte sexuel. Par la suite, une rumeur s'est répandue selon laquelle Haru ne serait pas une femme. Le client en question a alors déposé plainte pour fraude et la prétendue geisha a été arrêtée par les forces de l'ordre²².

Nakamura mentionne également le cas d'androgynie (*joka danshi*) de Yamada Akiji, un jeune travesti de vingt-quatre ans. Efféminé depuis la petite enfance, Akiji a choisi à l'âge adulte de devenir geisha, mais n'aurait jamais reçu l'autorisation de la police pour exercer cette profession. Il fréquentait surtout les soldats et les artistes, ces derniers constituant sa principale clientèle. Aux dires du sexologue, il jouait du *shamisen* avec dextérité et chantait « d'une voix absolument féminine » (*onjô made ga zenzen joseiteki 音声までが全然女性的*)²³.

S'il semble qu'Akiji était toujours dans la profession au moment où Kokyô rapporte son cas, ce n'était en revanche plus le cas de Tadatoshi. Ce dernier était né dans une famille pauvre qui l'avait élevé comme une petite fille selon le principe du *torikae kosodate* (éducation genrée

²² NAKAMURA, *Hentai seikakusha zakkô*, op. cit., pp. 76-77.

²³ *Ibid.*, pp. 80-81.

inversée)²⁴. À l'âge de quinze ans, il avait commencé à officier comme serveuse dans un restaurant. Deux années plus tard, il était devenu geisha. Tombé amoureux d'un acteur itinérant, il a suivi son amant puis est devenu *onnagata* pendant près de cinq années. Par la suite, il est parti vivre avec un autre homme à Ôsaka, avec lequel il a mené une « vie de couple » (*fûfu dōyō no seikatsu* 夫婦同様の生活) pendant près de deux années²⁵. Le cas de Tadatoshi montre ainsi un parcours passant par plusieurs professions et rôles féminins et dont l'objectif final a, semble-t-il, consisté à devenir femme au foyer. La profession de geisha n'aurait donc pas constitué une fin en soi dans son parcours de mobilité.

Ainsi, l'ensemble des cas de travestissement rapportés par Nakamura reposent sur des professions féminines propres au monde du divertissement. Plus encore, le sexologue nous renseigne sur le caractère souvent fluctuant, éphémère ou provisoire du rôle de geisha. Le cas d'Araki Shigeko, que nous avons déjà abordé dans les chapitres précédents²⁶, paraît confirmer le caractère transitoire de la profession. Comme il est mentionné dans le numéro du 28 février 1911 de l'*Asahi*, Shigeko était également, en plus d'être passée par la profession d'*onnagata*, devenue geisha pendant quelques temps en alternance avec des emplois de serveuse dans des établissements de petite restauration²⁷. Il semble donc que certains travestis aient pratiqué une sorte d'enchaînement de certaines professions féminines – auxquelles étaient accolées des identités – qui permettaient dans certaines mesures une mobilité sociale de sexe (*onnagata*, geisha, serveuse).

Une démarcation trouble avec les activités du travail du sexe

Outre la possibilité d'une autonomie financière, nous pensons que l'esthétisme de la geisha a peut-être aussi contribué au succès de ce modèle féminin parmi les travailleurs du sexe travestis. Après tout, la situation des geishas prêtait parfois à confusion. La fine ligne de démarcation entre travail du sexe et divertissement a possiblement été plus marquée encore parmi les travestis en raison de la précarité de leur situation.

L'enquête de Morino Tetsuzō sur les milieux de la prostitution des travestis d'Ôsaka comporte une description d'un *kagama* prénommé O-kiyo (un pseudonyme féminin) :

²⁴ Nous avons déjà évoqué cette pratique populaire issue de la période d'Edo dans le Chapitre 1, *infra* ce mémoire de thèse.

²⁵ NAKAMURA, *Hentai seikakusha zakkō*, *op. cit.*, p. 80.

²⁶ Cf. Chapitre 3 et Chapitre 7, *infra* ce mémoire de thèse.

²⁷ Cité dans TAKAHASHI, *Hentai seiyokukōwa*, *op. cit.*, pp. 50-53.

Cet « O-kiyo » est un bonhomme de quarante-deux ans, mais son allure quand il marche avec ses cheveux longs et coiffés en un chignon rond et brillant et son léger maquillage fait qu'il donne l'impression d'être une vieille geisha de la campagne. Sans être trop pointilleux sur la question, on pourrait même lui trouver un brin d'élégance.²⁸

Tout porte à croire que la limite entre profession artistique et travail du sexe était particulièrement poreuse. En abordant la complexité des structures sociales de la prostitution masculine à Ôsaka, Morino semble appuyer cette hypothèse en insistant sur la dichotomie effective entre deux classes de travailleurs du sexe. À ses dires, il aurait existé deux sortes de « gata » (surnom que les travailleurs du sexe employaient entre eux pour s'autodéterminer) : les « artistes » (*yûgei kaseginin* 遊芸稼人), plutôt apparentés aux geishas, et les « couturiers » (*saihôshi* 裁縫師), spécialisés dans les travaux de couture, une distinction qui allait au-delà de l'activité professionnelle et jusqu'à générer chez eux une « conscience de classe » (*kaikyû ishiki* 階級意識) ainsi qu'une « opposition mutuelle » (*o-tagai ni hanmoku shi* お互いに反目し) tant en termes de rapports sociaux que d'espaces de socialisation. Ainsi, chacune de ces deux « classes » refusait d'être assimilée à l'autre lors d'éventuelles arrestations policières. D'après Morino, les « artistes » se rencontraient plutôt du côté est de la grande avenue de Tobita ômon dôri, dans les alentours de l'arrondissement de Higashida. De leur côté, les « couturiers » vivaient de leur « travail à la pièce » (*chinshigoto* 賃仕事), possédant pour certains leur propre boutique. Ceux-là étaient plus susceptibles d'être rencontrés du côté ouest de Tobita ômon dôri, beaucoup de leurs échoppes se situant dans les environs de Kamagasaki²⁹. S'il existait semblait-il deux mondes interlopes à Ôsaka séparés tant géographiquement qu'en termes de pratiques, il n'en demeure pas moins que les « artistes » dont parle Morino étaient pleinement intégrés au milieu des travailleurs du sexe.

L'enquête d'Asakura Kôzô parue en 1931 dans *Hogo jihô* atteste également de l'ambivalence parmi les travestis entre le travail du sexe et l'activité de geisha. L'exemple qu'il donne des « grandes sœurs » en est un des plus frappants. Figures protectrices parmi les *kagama*, elles se présentaient comme d'anciens travailleurs du sexe versés dans le divertissement musical, notamment via la pratique du *keren-keren* (des spectacles musicaux privés destinés à des clients fortunés)³⁰. Une telle pratique supposait un entraînement musical régulier, tant du chant que du *shamisen*. Où, comment, dans quelles conditions et auprès de qui apprenaient-elles à chanter et

²⁸ 「この『おきよ』は本年四十二歳の親父だが、髪を延ばして、水々しい丸髷に結び薄化粧をして歩いている格好は、田舎の年増芸妓という感じで、こうしたことに潔癖な人でなければ、一寸小意気に思われる。」 MORINO, « Otoko nikobi o uru otoko », *op.cit.*, p. 219.

²⁹ *Ibid.*, pp. 218-219.

³⁰ ASAKURA, « Aru ikken no hanashi », *op. cit.*, pp. 81-82.

à jouer de cet instrument de musique ? Cela peut laisser penser à une porosité entre les milieux de la prostitution masculine et ceux des geishas.

L'enquête menée par Hirai Sôta met elle aussi en avant cette ambiguïté professionnelle. Le journaliste mentionne qu'une part importante des travailleurs du sexe d'Ôsaka détenaient un permis (*kansatsu* 鑑札) délivré par les autorités policières qui attestait du caractère officiel de leurs activités de divertissement – le même que les geishas devaient posséder³¹. Morino Tetsuzô, qui a également investigué à Ôsaka, parle aussi d'un « permis d'exercer des professions artistiques ou de divertissement » (*yûgei kaseginin no kansatsu* 遊芸稼人の鑑札) fourni par les bureaux de police à certains « artistes »³². Les demandeurs se faisaient-ils passer pour des femmes lors de leur requête aux autorités ? La présentation d'un extrait du registre familial (*koseki*) étant indispensable afin d'obtenir tout document administratif d'importance, tout porterait à croire que la police était au courant des activités de ces travestis et qu'elle leur permettait, administrativement parlant, de devenir geisha. Il paraît toutefois surprenant que la police, aux pratiques parfois zélées à l'encontre de la prostitution masculine³³, ait volontiers accordé de telles permissions. Sans doute que le travestissement associé à une profession artistique – détachée des activités du travail du sexe – était mieux perçu par elle. Cela reste cependant de l'ordre de la pure conjecture en l'absence de sources. Il semble quoi qu'il en soit que les travestis en geisha ont probablement personnifié des travailleurs du sexe d'un niveau de prestige et de raffinement supérieur à leurs homologues.

Quelques célébrités locales en portrait dans la presse

Si nous pensons que la majorité des cas de travestissement en geisha étaient inclus dans les activités du travail du sexe, certains travestis ont pourtant fait l'objet de « portraits » dans les journaux et les revues en raison de leur renommée locale. À ces occasions, la presse en profitait pour mentionner, parfois avec menus détails plus ou moins sensationnalistes, les parcours de mobilité sociale de sexe de ces célébrités devenues geisha. Si ces individus ont pu faire l'objet d'un article dans les médias papier, la raison provient sans doute du fait que ces cas n'avaient – en apparence – pas de lien visible avec les activités du sexe tarifé. En somme, ils étaient présentés comme des travestis « respectables ».

³¹ HIRAI, « Ôsaka no danshō-gai », *op. cit.*, p. 235.

³² MORINO, « Otoko ni obi o uru otoko », *op. cit.*, pp. 218-219.

³³ Cf. Chapitre 6, *infra* ce mémoire de thèse.

L'édition tokyoïte du *Yomiuri* du 29 juillet 1925 contient un article au sujet d'un « homme geisha travesti » (*josô no otoko geisha* 女装の男芸者) surnommé Kane-chan – un pseudonyme féminin qui fait référence à la chanson folklorique « Iso bushi 磯節 » (Le chant des rivages) venant du département d'Ibaraki et qui s'est par la suite diffusée à l'ensemble du Japon durant l'ère Meiji. D'après le journal, Kane-chan officiait dans un établissement de la ville de Hiraiso (département d'Ibaraki) et s'apparentait à une « geisha à la beauté incomparable » (*suteki na bijin geisha* 素的な美人芸者), possédant de nombreux admirateurs. Ces derniers venaient profiter de ses charmes en étant conscients de son sexe anatomique, tandis que quelques curieux se rendaient régulièrement dans son établissement, s'amusant de ses œillades équivoques et appréciant son service. Kane-chan était réputée pour chanter, danser et boire du saké du matin au soir jusqu'à devenir « ivre morte » (*hebereke ni natte* へべれけになって).

L'article du *Yomiuri* insiste sur son habileté à se faire passer pour une séductrice aguerrie :

De sa façon de dire « j'adore les hommes », jusqu'à ses manières, cette geisha, vieux singe à qui l'on n'apprend plus à faire la grimace, ruse d'amabilité, feint une séduction habile et est capable de mettre en extase le corps tout entier des hommes venus se divertir.³⁴

Aux dires du journal, elle était capable de donner une illusion parfaite de la féminité : « de son kimono, jusqu'à son *obi*, ses *geta*, son ombrelle, ainsi que ses manières et sa voix contrefaite, elle était en tout point une véritable femme » (*kimono kara, obi, geta, kasa, sate wa tachii furumai ya, kowairo made, hontô no onna sokkuri* 着物から、帯、下駄、傘、さては立居振舞や、声色まで、本当の女そっくり). Elle avait commencé à se travestir aux alentours de quatorze ans, moment où elle avait décidé de devenir geisha. Il semble donc que pour Kane-chan cette profession ait figuré une fin en soi.

L'article se termine en rapportant quelques mots de Kane-chan : « Je suis une déviante sexuelle. Pour peu que je sois saoule, je ne peux m'empêcher de tomber amoureuse des hommes » (*Watashi, hentai seiyoku na no yo. Yopparai sae sure ba, otoko ga koi shiku natte tamaranai no* 妾、変態性欲なのよ。酔払ひさえすれば、男が恋しくなって堪らないの). L'utilisation de l'expression « *hentai seiyoku* » de la bouche même de Kane-chan est

³⁴ 「『男が大好きよ』なんて言葉付きから、物腰まで、海千山千の狸芸者が、猫を被った手練手管より、まだ巧い誘惑振りで、浮れ男の総身を恍惚とさせなければ已まない。」 « *Josô no otoko geisha. Iso bushi no Kane-chan. Annaka rô no mukau o batte Hiraiso no chinmeibutsu* 女装の男芸者・磯節の兼ちゃん 安中老の向かうを張って平磯の珍名物 » (Un homme geisha travesti en femme. Kane-chan du chant des rivages. Rare célébrité de Hiraiso tournée de façon persistante vers les vieillards d'Annaka), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 29 juillet 1925, p. 3.

surprenante en ce qu'elle est absente du reste de l'article. Nous serions ainsi tenté de croire que le regard qu'elle portait sur elle-même reposait sur le discours sexologique de l'effémination. Tout du moins, il s'agit des propos de Kane-chan tels que le quotidien les retranscrit. Cet article suppose que les catégories sexologiques avaient influencé la façon dont les travestis se percevaient. Il est cependant difficile de savoir s'il s'agit des véritables termes employés par Kane-chan ou d'une mise en scène de ses propos par le journal.

Kane-chan est loin d'avoir été le travesti en geisha qui a suscité le plus l'attention des médias : ce rôle a été tenu par la dénommée Sei-chan, à laquelle nous consacrons une section entière en raison de l'important nombre d'articles que nous avons trouvés à son sujet.

2. SEI-CHAN : CELEBRITE TRAVESTIE DE SHIOBARA

Parmi les parcours de travestis en geisha, aucun n'a plus suscité l'intérêt des médias que celui de Yagizawa Seikichi 八木澤清吉, dit Sei-chan 清ちゃん (un pseudonyme féminin). Curiosité médiatique s'ancrant dans les thèmes chers à la tendance *ero-guro-nansensu*, la presse écrite lui a consacré quelques articles dont le ton navigue entre curiosité, outrage, sensationnalisme et vision sexologique. Il semble que le *Yomiuri* ait été le premier à publier un article à son sujet en janvier 1929, suivi par l'*Asahi* en juillet 1930. Par la suite, quelques revues généralistes, criminologiques ou médicales ont proposé quelques portraits de Sei-chan au tout début des années 1930, à l'instar de *Hanzai kagaku*, *Hogo jihô*, *Kenkô jidai* ou *Tabi 旅* (Voyage)³⁵. Au regard du nombre assez important d'articles portant sur elle, il est probable que Sei-chan ait joui d'une relative notoriété malgré le ton en majorité railleur des médias. En outre, il s'agit du cas de mobilité sociale de sexe sans doute le plus renseigné en termes de sources iconographiques (exception faite des *onnagata* les plus célèbres). Nous avons en effet trouvé pas moins d'une dizaine de photographies de Sei-chan, ce qui est sans commune mesure avec les autres cas de travestissement masculin que nous avons répertoriés. Une part non négligeable de cette documentation provient de l'exposition du Musée Shôtô de Shibuya (Tôkyô) tenue entre le 3 septembre et le 30 octobre 2022 sous la direction scientifique de Mitsuhashi Junko (Figure 32, Figure 33, Figure 34, Figure 35)³⁶.

³⁵ Nous supposons qu'il existe d'autres articles sur Sei-chan publiés dans des quotidiens régionaux et dans d'autres revues auxquels nous n'avons pas eu accès lors de notre terrain au Japon.

³⁶ MITSUHASHI, NIIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Yosooi no chikara*, op. cit., pp. 118-119.

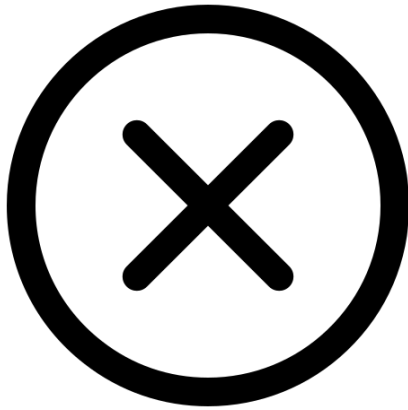


Figure 32

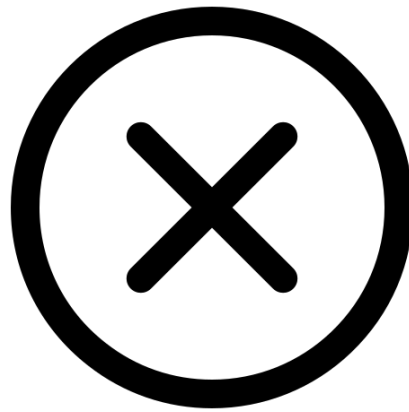


Figure 33

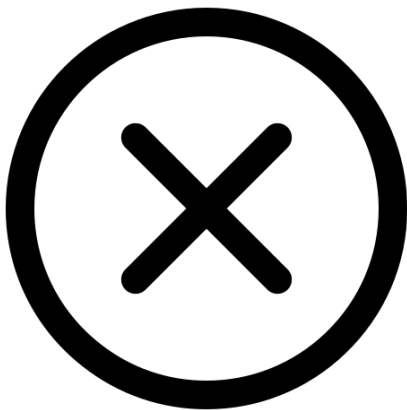


Figure 34

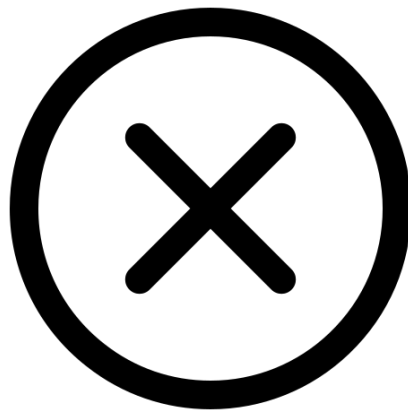


Figure 35

Ces photographies sont de précieux documents : elles attestent de la possibilité de mobilités sociales de sexe dans une société patriarcale qui percevait mal le *déclassement* social de genre. Qui les a prises ? Dans quel but ? À quelle occasion ? Il n'existe pas de réponses définitives à ces questions, l'exposition du Musée Shôtô n'en donnant pas non plus de son côté. Nous pouvons sans doute conjecturer que ces photographies ont été prises par des journalistes venus s'entretenir avec Sei-chan dans le but de publier un article sensationnaliste à son sujet. Nous nous reposerons quoi qu'il en soit sur ce type d'articles afin de présenter le parcours de mobilité de Sei-chan, ainsi que les motifs discursifs qui lui ont été associés.

✚ Le parcours de mobilité de Sei-chan

Né à Shiobara, petit village dans le nord de Tôkyô réputé pour ses sources chaudes naturelles (*onsen* 温泉), Sei-chan confesse dans les divers entretiens accordés aux journalistes s'être identifiée dès sa plus tendre enfance à la féminité. Dès le début de l'adolescence, elle montre un intérêt pour les coiffures féminines et s'entraîne à coiffer les ouvrières de l'usine où elle a été engagée. Puis, elle prend la décision à dix-sept ans de devenir coiffeuse professionnelle et de vivre en tant que femme³⁷. Ainsi, elle déclare au *Yomiuri* :

J'ai commencé à revêtir des kimonos féminins à partir du printemps de mes dix-sept ans et suis finalement devenue une femme. Mes amies faisaient exclusivement partie de la gent féminine et elles-mêmes ne pensaient pas que je puisse être un homme.³⁸

Dans l'entretien qu'elle accorde à la revue *Tabi*, elle rajoute en sus :

Je me suis toujours demandé pourquoi j'étais née homme. Quelle triste réalité ! J'ai toujours souhaité être née femme. Qu'est-ce que j'aurais aimé être née femme !³⁹

Bien qu'elle ait été consciente de ne pas satisfaire les attentes de ses parents et que l'idée de se séparer de sa famille l'ait plongée dans « l'angoisse » et « l'inquiétude », elle prend tout de même la décision de poursuivre son ambition⁴⁰. Elle part pour la capitale afin de trouver une formation de coiffeuse, mais face aux nombreux refus, désargentée et ne souhaitant pas retourner dans son village natal, elle pense alors à se donner la mort⁴¹. Elle réussit néanmoins à devenir apprentie dans un salon de coiffure à Yokohama et termine sa formation après avoir effectué son service militaire⁴². Puis, retournant à Shiobara après le Grand tremblement de terre

³⁷ YAMANO Ryoshirô 山野旅四郎, « Otoko kamiyui Shiobara Sei-chan seiritsu no ki 男髪結び塩原清ちゃん生立の記 » (Chroniques de la genèse de Sei-chan, l'homme coiffeuse de Shiobara), *Tabi* 旅 (Voyage), vol. 11, n° 4, 1934, p. 75.

³⁸ 「十七の春から女の着物を着始め、私は女になってしまひましたの。お友達は女ばかりで、お友達も私を男とは思ひませんでした。」 « 'Oiran Sei-san' ni kawaigarareta taiken dan. Tokuhakisha : Yanagizawa Kôzarô 「花魁清さん」に可愛がられた体験談／特派記者・柳沢幸三郎 » (Récit d'une expérience chérie par « la courtisane Sei-san ». Envoyé spécial : Yanagizawa Kôzarô), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 1^{er} janvier 1929, p. 13.

³⁹ 「自分は何故に男に生まれたのだろうか、何んて悲しい実在であろう。女に生まれたらよかった、好きな女に生まれたかったと常に考へてゐた。」 YAMANO, « Otoko kamiyui Shiobara Sei-chan seiritsu no ki », *op. cit.*, p. 75.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*, p. 77.

⁴² *Ibid.*, p. 79.

du Kantô de septembre 1923, elle décide d'y établir son propre salon de coiffure. Si cette situation a d'abord beaucoup surpris les habitants du village, sa « renommée a vite pris en importance » et « s'est répandue dans la région »⁴³. Décrite dans la plupart des articles comme une personnalité attachante mais non moins extravagante, Sei-chan a rapidement attiré l'attention, sa notoriété circulant jusqu'à la capitale. De célèbres actrices, à l'instar de Kurishima Sumiko 栗島澄子 (1902-1987), faisaient même la queue pour se faire coiffer par elle⁴⁴.

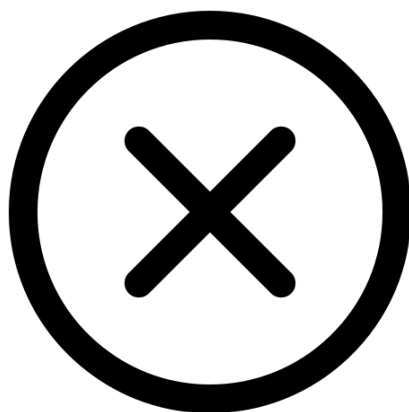


Figure 36
Photographie de Sei-chan parue dans le *Yomiuri* (1929).

Outre sa profession de coiffeuse, Sei-chan exerçait également le métier de geisha, ayant même officiellement obtenu un permis professionnel de la part des autorités locales de Shiobara.

Tous ceux qui ne sont pas au courant pensent que Sei-chan est une femme. Il est né si féminin qu'il est tout à fait normal de le croire sans se douter qu'il est un homme. [...] Il possède même un permis qui atteste de sa maîtrise de l'art du divertissement. C'est un être humain doué qui chante et joue du *shamisen* en public. Qu'on l'observe de profil, à la verticale, de face ou de dos, il n'y a rien d'autre à constater qu'une femme.⁴⁵

⁴³ *Ibid.*, p. 81.

⁴⁴ SAKURAGI Menzô 桜木緋三, « Shiobara meibutsu no ichi to shite yûmei na josô no hentai otoko o tôte. Sono sei shinri o kiku 塩原名物の一として有名な女装の変態男を訪うて その性心理を聞く » (À la rencontre d'une célébrité locale de Shiobara, un célèbre homme déviant travesti en femme. À l'écoute de sa psychologie sexuelle), *Kenkô jidai*, vol. 3, n° 1, 1932, p. 99.

⁴⁵ 「知らない人は皆な清ちゃんを女とと思ってゐた。またさう思ふのがあたりまへで、男とは思はれなかつた程女らしい生まれつきである。(略)遊芸師匠と云ふ鑑札までもって、客席にはんべり、唄もうたえば三味線もひくと云ふ器用な人間である。横から見ても、縦から見ても、前からでも後ろから見ても女とより外見えない。」 YAMANO, « Otoko kamiyui Shiobara Sei-chan seiritsu no ki », *op. cit.*, p. 74.

Cette information est également présente dans l'article de la revue *Kenkô jidai*. Selon le journaliste qui s'est entretenu avec elle, Sei-chan possédait un certificat officiel en tant que dame de divertissement et était chargée de divertir les clients des établissements thermaux de Shiobara lors des banquets, ce qu'elle décrit comme une de ses occupations préférées⁴⁶.

Ainsi devenue une célébrité locale et jouissant d'une indépendance économique lui permettant une autonomie matérielle, Sei-chan a personnifié un parcours de mobilité de sexe accompli au moment même où son cas a été rapporté dans la presse. Nous supposons tout du moins que l'intérêt que lui ont porté les médias papier reposait sur l'absence d'une vie sexuelle connue, Sei-chan étant apparemment restée célibataire, sous-entendant ainsi une exclusion des activités du travail du sexe. Dans les faits, le silence des sources ne nous permet pas de savoir si Sei-chan s'adonnait oui ou non à des activités sexuelles – rémunérées ou non. Quand bien même, la presse s'est probablement bien gardée de mentionner ses éventuelles frasques sexuelles afin d'assurer la respectabilité du portrait travesti qu'elle présentait aux lecteurs. En ce sens, si Sei-chan remettait en cause les normes de genre, la façon dont était présenté son supposé célibat faisait en sorte qu'elle n'ébranle pas véritablement les assises de l'hétéronormativité.

L'omniprésence du prisme sexologique

Au regard de l'ensemble des articles consultés, la vision sexologique de la condition de Sei-chan apparaît comme une constante, l'ensemble des sources faisant presque exclusivement appel à la notion de « désir sexuel déviant ». L'article de l'*Asahi* est le plus enclin au prisme pathologique. Publié le 16 juillet 1930 dans la rubrique *Higashi Nihon shin meibutsu* 東日本新名物 (Nouvelles célébrités locales du Japon de l'est), le ton employé par le quotidien est assez virulent. Sei-chan y est présentée comme une « sorte d'inverti » (*issu no tōsaku-shō kanja* 一種の倒錯症患者) et un « hermaphrodite » (*herumāfurodaito* ヘルマアフロダイト), des dénominations approximatives dans la mesure où il n'a jamais été question pour elle d'une quelconque indétermination génitale⁴⁷. Aux dires de l'article, Sei-chan avait exprimé des « symptômes d'inversion » (*tōsaku shōjō* 倒錯症状) dès sa prime enfance, mais c'est à son retour à Shiobara en 1923 que « celui-ci » est définitivement devenu un « hermaphrodite » :

⁴⁶ SAKURAGI, « Shiobara meibutsu no ichi to shite yūmei na josō no hentai otoko o tôte », *op. cit.*, p. 99.

⁴⁷ Selon nos catégories contemporaines, Sei-chan a plutôt une propension à s'identifier en tant que femme, ce qui en fait un individu trans et non pas intersexué (hermaphrodite).

À ce moment-là, les symptômes intégraux de son hermaphrodisme s'étaient totalement manifestés. Sa tête ressemblait à celle d'un bonze, mais les mouvements de ses mains, la disposition de ses jambes, le maniement de ses manches, ainsi que son langage avaient fini par devenir en tout point ceux d'une femme.⁴⁸

Le jargon pathologique employé est ainsi discutable, faisant un amalgame entre deux catégories sexologiques (inversion sexuelle et hermaphrodisme) pourtant déjà bien distinguées à cette époque. En outre, le quotidien effectue une comparaison avec sa sœur qui « n'était pas déviante comme son grand frère » (*ani no gotoki hentaisha de wa naku* 兄の如き変態者ではなく), renforçant son anormalité et la renvoyant constamment à son sexe anatomique⁴⁹.

À l'inverse des articles qui ont porté sur elle, l'explication donnée par l'intéressée sur sa condition et les circonstances de son travestissement se fonde davantage sur des raisons environnementales que physiologiques. Élevée parmi des femmes et n'ayant été socialisée en majorité qu'avec ces dernières, Sei-chan pense que son effémination, son attrait pour les rôles féminins et sa propension à préférer les hommes sont plutôt le fruit de son éducation que d'une pathologie congénitale⁵⁰. En ce sens, sa conception d'elle-même diffère de celle du discours sexologique.

✚ Une figure grotesque

Devenue une curiosité médiatique, le traitement de Sei-chan par la presse s'inscrit dans le sensationnalisme typique de la tendance *ero-guro-nansensu*. Les articles à son sujet insistent sur son caractère *grotesque*, censé susciter un sentiment d'étrangeté, mais également le rire.

Le *Yomiuri* perçoit le travestissement de Sei-chan comme une distorsion des normes de genre génératrice de malaise :

[Sei-san] a éclaté d'un rire étrange qui ne correspondait ni à celui d'un homme, ni à celui d'une femme. Le journaliste a été pris de sueurs froides. [...] Tout en riant, Sei-san s'était rapidement faufilé dans la pièce. Ses cheveux étaient coiffés à la manière du *tsubushi*

⁴⁸ 「もうその時には清ちゃんすっかりヘルマアフロダイトの完全症状をあらはし、頭こそまだ坊主がりだったが、手のこなし、足の運び、裾さばき、言葉つき、何から何まで女になってしまっていた。」
« Higashi Nihon shinmeibutsu (15). Otoko ga kirai na Seikichi kun. Shiobara Monmaemachi no kawatta josô no kamiyui 東日本新名物 (15) / 男が嫌いな清吉君 塩原門前町の変った女装の髪結 » (Nouvelle célébrité du Japon de l'est (15) : M. Seikichi déteste les hommes. L'étrange coiffeur travesti en femme de Shiobara Monzenmachi), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 16 juillet 1930, p. 11.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ SAKURAGI, « Shiobara meibutsu no ichi to shite yûmei na josô no hentai otoko o tôte », *op. cit.*, p. 99.

*shimada*⁵¹. Il portait un manteau noir en crêpe et avait noué un large *obi* de femme par-dessus son kimono en *meisen*⁵². Il était éblouissant de mille feux. De grande taille et d'une bonne constitution. [...] Son visage était lourdement maquillé. Il avait mis un rouge à lèvres cramoisi sur ses lèvres gercées.⁵³

En outre, la description que fait le quotidien de Sei-chan joue sur un rappel constant de sa physionomie masculine (ses larges épaules, « ses mains robustes d'homme », sa voix grave et profonde), laquelle est mise en perspective avec les artifices de la féminité (maquillage, accessoires, vêtements, langage) : l'image ainsi créée joue sur un effet comique.

L'article de l'*Asahi* repose sur la même rhétorique, n'hésitant pas à qualifier Sei-chan de personnage « grotesque » (*gurotesuku*). Sa description insiste sur l'étrangeté de son apparence physique, laquelle mêle des éléments corporels masculins à des éléments artificiels féminins. Pour le quotidien, là réside l'origine du *grotesque*, insistant sur sa voix grave qui dénote avec sa façon délicatement féminine de s'exprimer et créant ainsi un effet comique produit par la dissonance entre son « ton féminin » (*onna kuchô* 女口調) et son rire gras masculin. Un effet à nouveau créé lorsqu'elle invite poliment le journaliste à prendre place en lui donnant une tape dans le dos dont la prodigieuse force laisse à ce dernier une marque sur les omoplates. Le comble du *grotesque* est atteint lorsque Sei-chan propose de lui interpréter une chanson :

Lorsque j'ai observé ses mains qui jouaient du shamisen, j'ai été de façon inattendue surpris par leur brutalité. Sa nuque également était large. En outre, à y regarder plus attentivement, il m'était possible de voir les restes d'une épaisse barbe dissimulée sous la poudre blanche. Bien entendu, il m'était impossible de lutter. Il chantait et pinçait les cordes à la manière d'une femme, mais concrètement il chantait d'une voix d'homme terriblement grave.⁵⁴

En résumé, l'article de l'*Asahi* insiste sur la façon illusionnée dont Sei-chan vit sa féminité, ne se rendant pas compte de l'effet de ridicule produit.

L'article de *Kenkô jidai* présente également les mêmes caractéristiques. Bien que le journaliste décrive Sei-chan comme une « superbe femme d'âge moyen qui se distingue des

⁵¹ Coupe de cheveux féminine traditionnelle. Les cheveux sont remontés en chignon par-dessus la tête et tenus à l'aide de broches.

⁵² Le *meisen* était une étoffe bon marché surtout utilisée pour les kimonos féminins durant la période *modan*.

⁵³ 「男とも女ともつかない不思議な笑い声がした。記者はヒヤリとした。(中略) 清さんは笑い乍らスタスタと入って来た。髪はつぶし島田に結って錦紗縮緬の黒紋付を着、銘仙の着物に女物の広い帯を締め、ピカピカと光り帯化をしている。背は高く体格は好い。(中略) 顔は厚化粧して、荒れた唇に真赤に紅をつけている。」 « Oiran Sei-san' ni kawaigarareta taiken dan », *op. cit.*

⁵⁴ 「三味線を弾いている手をみると案外酌くれだった荒っぽい手なのに驚いた、首筋も太いし更によく観察すると白粉の下に濃いひげの削りあとが見える。やはり争へない。当人すっかり女気分で歌ったり、つねったりしているが調子にのつつてくと馬鹿に野太い男の聲を出す。」 « Higashi Nihon meibutsu (15). Otoko ga kirai na Seikichi kun. Shiobara Monmaemachi no kawatta josô no kami yui », *op. cit.*

autres » (*majitte ikki wa medatsu subarashii chûdoshima no nê san* まじって一きは目立つすばらしい中年増の姐さん), ne pouvant pas décemment croire qu'il s'agissait du travesti dont tout le monde parlait, il poursuit cependant son texte en insistant sur sa physionomie masculine : sa voix sonne comme celle d'un homme et ses mains son trop grandes pour être celles d'une femme : « il ne faisait aucun doute que Sei-chan soit authentiquement un homme » (*Sei-chan ga shôshin shômei no danshi dearu koto ni machigainai* 清ちゃんが正真正銘の男子であることに間違いない)⁵⁵. Possédant des attributs à la fois masculins et féminins, le journaliste la compare à un « hermaphrodite » (*hannan hanyo* 半男半女), se demandant à cet égard s'il faut parler d'elle en employant les pronoms personnels de la troisième personne du singulier « *kare* » (il) ou « *kanojo* » (elle)⁵⁶. Finalement, l'article conclut en laissant le journaliste avec un impression étrange : « Je ne savais plus si celui que je venais de rencontrer était un homme ou une femme. Ma mémoire était si incertaine que je pouvais sentir mon esprit se brouiller »⁵⁷.

Comme nous venons de le voir, tant les articles du *Yomiuri*, de l'*Asahi*, que de *Kenkôjidai* brossent un portrait moqueur de Sei-chan, tournant en dérision son travestissement et la présentant comme un animal de foire. Outre les railleries sur son physique, d'autres critiques lui sont adressées quant à son incapacité à s'ancrer dans l'hétéronormativité. Les journalistes lui demandent tous – de façon ironique – si elle escompte se marier et quel est son type d'homme⁵⁸. Sei-chan déclare ainsi « détester les hommes efféminés » et « aimer les hommes qui ont l'air fort » (*niyaketa otoko wa daikirai, tsuyosô na otoko ga suki da wa* にやけた男は大嫌ひ、強そうな男が好きだわ)⁵⁹ : un autre procédé pour la tourner en ridicule dans la mesure où elle rejette le type d'hommes pour qui elle passe auprès des lecteurs.

Les journalistes ne se moquent cependant pas tous de Sei-chan. L'article publié dans *Tabi* se montre même plutôt compréhensif, le journaliste terminant par des encouragements et nous apprenant de surcroît le soutien moral dont Sei-chan bénéficiait de la part de certaines personnalités influentes :

Récemment, le patronage qu'elle a reçu de diverses personnalités notables a clairement favorisé sa célébrité à Shiobara. Parmi elles, Sei-chan a bénéficié de façon exceptionnelle

⁵⁵ SAKURAGI, « Shiobara meibutsu no ichi to shite yûmei na josô no hentai otoko o tôte », *op. cit.*, p. 98.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 97.

⁵⁷ 「はたして今見た彼が彼であったか、彼女であったか、記憶は茫漠として、精神いささか異常を呈してくるのを感じた。」 *Ibid.*, p. 99.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 98.

⁵⁹ « 'Oiran Sei-san' ni kawaigarareta taiken dan », *op. cit.*

des bonnes grâces du vieux Tōyama Mitsuru⁶⁰. Bienheureuse Sei-chan, travaillez de votre mieux pour votre propre bien et pour le bien de Shiobara. Permettez-moi de terminer [cet article] en vous souhaitant d'être heureuse.⁶¹

✚ Face à la conscription

Un autre élément important du parcours de mobilité de Sei-chan transparaît de façon récurrente dans les articles à son sujet, renforçant d'autant plus l'incompréhension des médias à l'égard de son choix de vivre en tant que femme : son expérience de conscrit lors de son service militaire obligatoire.

Tout en étant un homme d'une taille de cinq pieds et cinq pouces, trente-et-un ans cette année, qui avait été brillamment recruté dans la 59^{ème} division d'Utsunomiya, au corps musculeux lui donnant sans doute entière satisfaction, ses expressions et gestes étaient, il va sans dire, en tout point ceux d'une femme. Il avait laissé pousser ses cheveux et les avait coiffés de façon féminine, et il avait étalé un épais maquillage sur son visage.⁶²

Le travestissement de Sei-chan apparaît comme d'autant plus désarçonnant pour les médias qu'elle a fait l'expérience de la virilité en ayant intégré l'armée de Terre. Ainsi, Sei-chan a fait l'expérience de deux extrêmes de la polarité du genre : d'un côté, la masculinité hégémonique du soldat de l'empire du Japon, de l'autre, la quintessence de la féminité japonaise « traditionnelle » au travers de sa profession de geisha⁶³.

Un article paru dans le numéro de novembre 1930 de *Hanzai kagaku* abordant la question de l'homoérotisme au sein de l'armée revient notamment sur l'expérience de conscription de Sei-chan. Selon l'auteur, il n'était pas rare de rencontrer différentes formes d'homoérotisme (*nanshoku*) au sein de l'armée, les soldats étant plus susceptibles de nouer de puissants liens affectifs entre eux en raison de l'absence de femmes, mais aussi des expériences traumatisantes

⁶⁰ Tōyama Mitsuru 頭山満 (1855-1944) est un intellectuel et homme politique du Japon moderne. Il a notamment participé au Mouvement pour la liberté et les droits civiques durant les années 1870-1880 avant de fonder la Société de l'océan noir (*Gen.yōsha* 玄洋社, 1879-1945) et a œuvré à la diffusion de la pensée panasiatique.

⁶¹ 「最近はいろいろの名士の贔屓をうけて、ますます塩原名物の存在をハッキリさせてきた。なかにも頭山満翁には、殊の外寵愛を受けている。多幸な清ちゃんよ、自分の為に、且つは塩原の為に一所懸命に働きなさい。最後に清ちゃんの幸福を祈って筆をとめよう。」 YAMANO, « Otoko kamiyui Shiobara Sei-chan seiritsu no ki », *op. cit.*, p. 81.

⁶² 「背の高さ五尺五寸、当年三十一歳、筋骨たくましく、宇都宮第五十九軍隊に甲種合格として入営したといふ男子としては身体の上に何一つ不足あるべきはずのない身でありながら、言語、動作はいふまでもなく何から何まですっかり女になりすまし、頭髪は長くのぼして女まげに結び、厚化粧をほどこす。」 « Higashi Nihon meibutsu (15). Otoko ga kirai na Seikichi kun. Shiobara Monmaemachi no kawatta josō no kamiyui », *op. cit.*

⁶³ SAKURAGI, « Shiobara meibutsu no ichi to shite yūmei na josō no hentai otoko o tôte », *op. cit.*, p. 97.

de la guerre. Si le ton général n'est pas véritablement moral, l'auteur revient sur le cas du « célèbre coiffeur travesti de Shiobara » (*Shiobara ni yûmei na otoko no josô kamiyui* 塩原に有名な男の女装髪結). Sei-chan s'était en effet rendue habillée en femme à sa convocation. Elle avait par ailleurs demandé à rejoindre la section des infirmières, ce qui lui avait été refusé. Considérée comme un « soldat déviant » (*hentai heishi* 変態兵士), elle a finalement été dispensée de convocation (*shôshû menjo* 召集免除) dans l'armée en raison de ses « crises d'hystérie » (*hisuteria jôtai* ヒシテリア状態) régulières⁶⁴. Ce qui est donc problématique ici du point de vue de l'auteur n'est pas tant l'homoérotisme en soi que l'effémination de Sei-chan, d'autant plus que le soldat constituait une figure de virilité centrale dans le discours idéologique moderne. Selon cette perspective, la féminisation des soldats les empêchait de mener à bien leur devoir : il leur était supposément plus difficile de s'en prendre à l'ennemi en raison de leur caractère féminin⁶⁵.

L'expérience de la conscription semble avoir constitué un moment pénible pour Sei-chan. Dans l'entretien qu'elle a accordé à *Kenkô jidai*, elle mentionne l'étape de l'examen médical, lors duquel elle a dû se déshabiller devant d'autres hommes, comme un événement traumatisant. Elle explique cependant qu'elle a été affectée aux travaux ménagers et à la cuisine en raison de son tempérament féminin perceptible, et qu'elle a de cette façon échappé aux entraînements militaires avec ses autres camarades. Prise en affection par l'épouse de l'officier en chef, elle est devenue sa coiffeuse. Elle a finalement quitté l'armée après son année de service⁶⁶. Néanmoins, à la suite de l'incident de Moukden du 18 septembre 1931⁶⁷ et de l'invasion japonaise de la Mandchourie le jour qui a suivi, Sei-chan a été enrôlée dans l'infanterie militaire et a dû renoncer avec douleur à ses longs cheveux et ses habits féminins. À nouveau, puisqu'elle faisait partie des troupes arrière, elle a pu exercer une activité de coiffeur au sein de l'armée⁶⁸.

⁶⁴ ; MARUKI Sado 丸木砂土, « Ai suru sen.yû 愛する戦友 » (Des compagnons d'armes amoureux), *Hanzai kagaku*, vol. 1, n° 6, 1930, p. 88.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 88-89.

⁶⁶ SAKURAGI, « Shiobara meibutsu no ichi to shite yûmei na josô no hentai otoko o tôte », *op. cit.*, p. 99.

⁶⁷ L'incident de Moukden renvoie à un attentat en Mandchourie perpétré par des soldats de l'armée japonaise qui ont détruit une section de la voie ferrée de la Société japonaise des chemins de fer de Mandchourie du Sud en faisant croire à un acte terroriste chinois. L'incident a marqué le passage à une forme de colonisation bien plus agressive du territoire mandchou par le Japon et a donné lieu à la création de l'État fantoche du Mandchoukouo en 1932.

⁶⁸ YAMANO, « Otoko kamiyui Shiobara Sei-chan seiritsu no ki », *op. cit.*, p. 81.

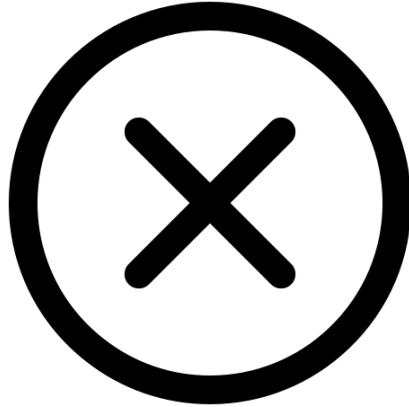


Figure 37
Photographie de Sei-chan en uniforme de soldat⁶⁹.

Sei-chan n'est pas la seule à mentionner la pénibilité de la conscription parmi les parcours de mobilité sociale de sexe. Soganoya Momochô également fait part de cette expérience dans son autobiographie, décrite comme détestable et qui l'avait obligé à mettre en suspens sa formation pour devenir *onnagata*. Momochô se souvient du moment où il avait reçu la lettre de convocation et avoir alors pensé – non sans une pointe d'humour noir – préférer mourir plutôt que de devoir porter un *fundoshi* (sorte de pagne porté par les hommes et servant de cache-sexe). Tout comme pour Sei-chan, l'examen médical lui a été particulièrement pénible en raison de sa nudité face à d'autres hommes⁷⁰.

Ainsi, il semble que la conscription ait figuré un événement assez mal vécu par les transfuges de sexe, dans la mesure où devenir soldat consistait ni plus ni moins en une performance de virilité exacerbée, précisément ce que ces individus souhaitaient fuir. Toutefois, il semble, à l'instar de Sei-chan, que certains aient trouvé le moyen de composer avec cette obligation de la conscription en occupant des postes plus à même de leur correspondre, ce que l'armée ne paraît pas leur avoir refusé.

Il semble à cet égard que l'institution militaire ait entretenu une relation plutôt ambiguë avec le travestissement masculin. Selon un courrier anonyme publié en janvier 1931 dans *Hogo jihô*, un ancien membre de l'armée de Terre témoigne de son expérience des « divertissements lors du Festival des drapeaux de l'armée » (*Gunki-sai no yokyô* 軍旗祭の余興), durant lequel des hommes avaient été travestis en femme afin de divertir les troupes. Selon l'auteur anonyme, « l'érotisme [ici à comprendre dans le sens de *ero* de la tendance *ero-guro-nansensu*] n'était

⁶⁹ Source : MITSUHASHI, NIMI, NISHI, HIRATSUKA (dir.), *Yosooi no chikara*, op. cit., p. 119.

⁷⁰ SOGANOYA, *Gei ni iki, ai ni iki*, op. cit., p. 59.

pas près de disparaître ! » (*ero wa horobinai* エロは滅びない)⁷¹. En outre, un article de l'*Asahi* publié en 1938 attire notre attention sur ce sujet en rapportant les festivités du bataillon de Kaneoka avec de « beaux hommes travestis en femme » (*josô no reijin* 女装の麗人) (Figure 38)⁷².

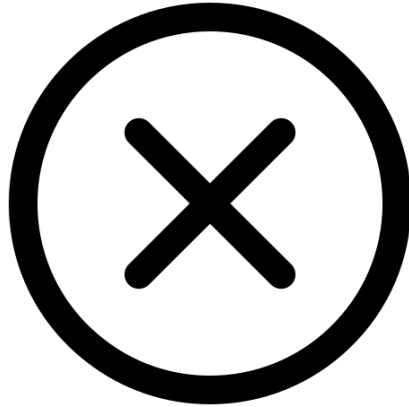


Figure 38

En raison du manque de sources sur ce sujet, nous ne pouvons que conjecturer sur les pratiques du travestissement au sein de l'armée lors de cérémonies festives comme d'un moyen de détendre ou de motiver les troupes, et plus encore, de l'aubaine qu'elles pouvaient représenter pour les travestis.

En termes de représentations discursives, le travestissement masculin a parfois été perçu par la presse comme un moyen – vain – d'échapper à l'appel à la conscription. Les travestis étaient alors considérés comme des lâches et des individualistes qui se soustrayaient à leur devoir vis-à-vis de la nation. L'édition de Chiba du 26 juillet 1933 du *Yomiuri* rapporte l'arrestation d'un travesti de vingt-quatre ans surnommé Sayoko (un prénom féminin) en usant de cette rhétorique (Figure 39).

⁷¹ E SEI E 生 (M. E), « Nenga ni dete itta ga 年賀に出て行ったが » (Ma visite du nouvel an...), *Hogo jihô*, vol. 15, n°1, 1931, p. 76.

⁷² « O-shaku wa josô no reijin. Hisashiburi de kutsuroida yûshi tachi. Bôchûkan, Kaneoka butai no kinen-sai お酌は女装の麗人 久し振りで寛ろいだ勇士達 忙中閑、金岡部隊の記念祭 » (Le service est tenu par de beaux hommes travestis en femme. Nos valeureux soldats loin de chez eux depuis longtemps se détendent. En permission pendant les festivités de commémoration du bataillon de Kaneoka), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 21 avril 1938, p. 10.

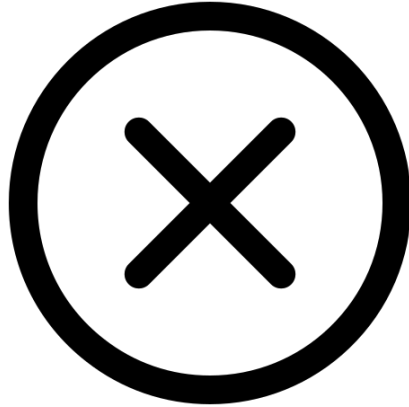


Figure 39

Issue d'une famille paysanne pauvre, Sayoko s'était enfuie de chez elle à l'âge de quatorze ans et avait commencé à se travestir à partir de ses dix-sept ans. Elle avait pendant un temps servi comme femme de chambre avant de se faire arrêter par la police. N'ayant jamais effectué son service militaire, Sayoko a été remise aux mains d'un bureau d'enregistrement pour la conscription. Sa dérobade est particulièrement mal perçue par le journal, expliquant son travestissement par la seule volonté de se soustraire au service militaire obligatoire⁷³. Cette perception du travestissement peut s'expliquer en raison du contexte d'escalade du militarisme dans la société japonaise des années 1930. Pourtant, les allusions de la presse à des travestis qui tenteraient de fuir la conscription demeurent peu nombreuses en comparaison avec les articles percevant le phénomène au travers du prisme sexologique.

□

Ce chapitre a porté sur la geisha en tant que modèle de travestissement masculin. L'aura quasi mystique que dégagait cette forme de féminité, dans le même temps que l'indépendance matérielle qu'elle pouvait octroyer ont probablement constitué les principales raisons de son succès auprès des travestis. Comme cela était aussi le cas pour la profession d'*onnagata*, il semble qu'exercer l'activité de geisha pour un homme relevait plus ou moins d'un choix de parcours : cette figure féminine représentait une voie de mobilité plus ou moins stéréotypée dans les imaginaires travestis. Ce modèle de travestissement ne nous apparaît pas comme très surprenant en soi. Comme le souligne Liza Dalby, les geishas ont été durant la période moderne

⁷³ « Sayoko, chôteikan ni hikiwataru. Guro na josô otoko, kondo wa Sawara ni 小夜子、徴兵官に引き渡さる グロな女装男こんどは佐原に » (Sayoko remise entre les mains d'un bureau de conscription. Un homme travesti grotesque, cette fois à Sawara), *Yomiuri shinbun* (Chiba, édition du matin), 26 juillet 1933, p. 1.

« parmi les rares Japonaises qui aient réussi à accéder par elles-mêmes à une indépendance financière et à une position qui leur assure autorité et influence » tout en « jouiss[an]t d'une liberté inconnue des femmes mariées »⁷⁴. En ce sens, l'attractivité de ce modèle s'explique peut-être en ce que la profession de geisha répondait à deux conditions indispensables pour une mobilité sociale de sexe : une attractivité sexuelle associée à une autonomie économique.

Si le parcours de mobilité de Sei-chan a sans doute été le plus commenté et le plus connu du grand public lors de la période moderne, nous pensons cependant que son cas n'est pas représentatif des réalités matérielles auxquelles faisaient face la majorité des travestis en geisha. Il apparaît en effet que peu de mobilités sociales de sexe en geisha aient réellement été concluantes parmi l'ensemble des cas de travestissement répertoriés dans les sources que nous avons consultées. À cet égard, la situation professionnelle de Sei-chan en atteste par elle-même : sa condition de geisha n'a jamais constitué sa principale source de revenu. Nous doutons donc que cette profession ait suffi à octroyer une indépendance matérielle satisfaisante aux travestis. En outre, tout comme cela était semble-t-il le cas pour les *onnagata*, la formation pour devenir geisha était longue et rigoureuse et ne permettait pas toujours aux initiés de gagner rapidement leur vie : beaucoup y renonçaient probablement en raison de leur précarité.

Notre hypothèse s'appuie sur plusieurs indices.

Tout d'abord, il semble que le travestissement en geisha se caractérise la plupart du temps par son aspect provisoire. Les parcours de mobilité qui évoquent cette forme de travestissement font souvent part d'une activité professionnelle parmi d'autres, à l'instar de la serveuse, de la domestique ou de l'*onnagata*.

Nous estimons également que l'aspect provisoire de cette forme de travestissement s'explique par la nécessité d'un savoir spécifique et d'un entraînement rigoureux. Puisqu'il n'était pas permis à des hommes de s'inscrire dans les écoles de *maiko*, l'accès à l'éducation aux arts, à la danse, au chant et aux instruments de musique a sans doute reposé sur un apprentissage en autodidacte ou bien au sein de groupes de travailleurs du sexe travestis. La question se pose de savoir comment ces groupes ont à l'origine pu avoir accès à ces techniques. Existait-il une porosité entre les milieux de la prostitution masculine et ceux des geishas ? Dans la mesure où ces dernières faisaient à cette époque encore partie du tissu social ordinaire⁷⁵, il est probable que les travailleurs du sexe et les geishas se soient quelquefois rencontrés, voire

⁷⁴ DALBY, *Geisha, op. cit.*, p. 11.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 94.

furtivement côtoyés. Néanmoins, en l'absence de sources sur ce sujet, il n'est pas possible de rendre précisément compte de cette réalité sociale.

Enfin, nous pensons que la majorité des travestis en geisha étaient probablement des travailleurs du sexe. En outre, les mentions régulières de l'obtention par certains travestis de permis officiels pour devenir geisha, de surcroît octroyés par l'administration policière, montrent toute l'ambivalence des autorités locales à l'égard de cette forme de travestissement. En un sens, la police permettait administrativement parlant à des travestis de devenir des geishas. À nouveau, l'absence de sources officielles ne nous permet que de formuler des conjectures.

Face à l'américanisation de la société japonaise durant les années 1920 et en raison du succès des nouveaux modèles de féminité apparus avec elle, il est probable que la geisha ait perdu de son attrait pour les travestis qui souhaitaient prendre pleinement le pli de la modernité. Nous avons constaté que le nombre de cas de travestissement en geisha rapportés dans les médias était en effet bien moindres par rapport aux formes de féminité occidentalisées. Nous abordons cette nouvelle forme de travestissement dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE 9

LE TRAVESTISSEMENT EN MOGA :

AVATAR MODERNE DU DESIR

Les années 1920 – communément appelées « Années folles » – ont coïncidé dans le monde avec un relâchement des mœurs et une amorce de confusion des sexes, malgré un contexte politique plutôt répressif¹. Le Japon n’y a pas fait exception². Le développement du capitalisme, le culte de la consommation et la nouvelle vague d’occidentalisation calquée sur l’*American Way of Life* ont produit de nouveaux modèles de masculinité et de féminité qui ont chacun à leur façon troublé les attributs traditionnellement associés à l’un ou l’autre sexe. Nous ne nous appesantirons que peu sur le « garçon moderne », en japonais *modan bôï* モダン・ボーイ ou *mobo* モボ³ (expression tirée de l’anglais *modern boy*). En revanche, son pendant féminin, la « fille moderne », en japonais *modan gâru* モダン・ガール (retranscription phonétique de l’anglais *modern girl*), ou *moga* モガ, nous intéresse davantage en ce qu’elle personnifiait une nouvelle forme de féminité qui défiait les assises patriarcales de la société.

Mobo et *moga* contrevenaient aux rôles genrés tels qu’ils étaient promus par l’idéologie gouvernementale. Si le *mobo* penchait plutôt vers l’insouciance de préoccupations vestimentaires, fuyant ses responsabilités viriles pour devenir un consommateur apolitique et efféminé, la *moga* s’engageait sur le chemin de l’émancipation féminine et empiétait

¹ TAMAGNE Florence, « Mutations homosexuelles », dans COURTINE Jean-Jacques (dir.), *Histoire de la virilité 3. La virilité en crise ? Le XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 364 ; BARD Christine, « La virilité au miroir des femmes », dans COURTINE (dir.), *Histoire de la virilité 3, op. cit.*, p. 131 ; BARD Christine, *Les garçonnnes. Modes et fantasmes des Années folles*, Paris, Flammarion, 1998, pp. 33-34.

² ANGLES Jeffrey, *Writing the Love of Boys: Origins of Bishônen Culture in Modernist Japanese Literature*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011, p. 3.

³ Les *mobo* étaient généralement reconnaissables à leur chapeau melon (*yamataka shappo* 山高シャッポ) ou à leur canotier (*kankanbô* カンカン帽, un chapeau de paille de forme ovale à fond plat orné d’un ruban, originellement porté lors de pratiques sportives), à leurs lunettes de forme ronde (*Roido megane* ロイド眼鏡, du nom de l’acteur nord-américain Harold Lloyd (1893-1971) qui a popularisé le port de lunettes de forme arrondie) et un pantalon en cloche (*rappa zubon* ラップズボン) ou de marin (*sêrâ zubon* セーラーズボン). ABE Tsunehisa 阿部恒久, AMANO Masako 天野正子, OBINATA Sumio 大日方純夫 (dir.), *Dansei shi (2) Modanizumu kara sôryokusene* 男性史 (2) モダニズムから総力戦へ (Histoire des hommes [2]. Du modernisme à la période de guerre totale), Tôkyô 東京, Nihon keizai hyôron sha 日本経済評論社, 2006, p. 6.

ostensiblement sur les plates-bandes des hommes. Non seulement les *Modan* avaient-ils la particularité de mélanger, d'inverser et de réifier les attributs de genre, mais plus encore en offraient le spectacle à la vue de tous. En outre, comme le mentionne Christine Bard, ces modes vestimentaires des « Années folles » ont contribué à diminuer « la distance entre les apparences masculines et féminines, rendant plus délicate la définition du travestissement »⁴.

Rappelons dans un premier temps que la *moga* a consisté en un phénomène transnational⁵. En France, ses contemporains l'ont surnommée « garçonne » en raison du roman éponyme de Victor Margueritte (1866-1942), *La garçonne* (1922), qui avait fait scandale en raison de la description sans fard des amours libres – et parfois saphiques – de son héroïne⁶. Au Japon, la *moga* est apparue au sein des grandes métropoles nippones – plus particulièrement à Tôkyô – au tournant des années 1920, en corollaire d'une augmentation significative du salariat féminin et d'une visibilité accrue des femmes dans l'espace public⁷.

Durant les années 1920, les représentations iconographiques de la *moga* ont été omniprésentes dans les médias de masse, plus particulièrement les magazines féminins, vantant les mérites du consumérisme et de l'*American Way of Life* véhiculé par les films hollywoodiens⁸. La garçonne japonaise s'émancipait de l'image faussement traditionnelle de la « bonne épouse et mère avisée » (*ryôsai kenbo*), la féminité hégémonique promue par l'idéologie gouvernementale dans les manuels scolaires de morale destinés aux jeunes filles⁹. Elle se différenciait de ce modèle tant sur le plan de l'apparence que sur celui du comportement. Iconoclaste et provocante, elle était reconnaissable à sa mise inspirée des films hollywoodiens. Elle portait la jupe courte, les chaussures à talons, la veste à boutons et le chapeau-cloche. En outre, s'il lui arrivait de revêtir le traditionnel kimono, elle lui préférerait des motifs voyants, inconventionnels et d'inspiration futuriste, tout en portant son *obi* par-dessus la poitrine (*munadaka* 胸高) : une façon détournée de s'émanciper de la mode féminine traditionnelle. Son maquillage était voyant, d'inspiration occidentale, peignant ses lèvres d'un rouge cramoisi, fardant ses joues et crayonnant ses sourcils¹⁰. Mais le comble de son anticonformisme provenait surtout de ses cheveux courts, provoquant les vives réactions des moralistes. La première coupe

⁴ BARD, *Une histoire politique du pantalon*, *op. cit.*, p. 249.

⁵ THE MODERN GIRL AROUND THE WORLD GROUP, *The Modern Girl Around the World. Consumption, Modernity, and Globalization*, Durham & London, Duke University Press, 2008, p. 1.

⁶ Cf. BARD, *Les Garçonnes*, *op. cit.*, pp. 57-91.

⁷ THE MODERN GIRL AROUND THE WORLD GROUP, *The Modern Girl Around the World*, *op. cit.*, p. 1.

⁸ SATO HAMILL Barbara, "The *Moga* Sensation: Perceptions of the *Modan Gâru* in Japanese Intellectual Circles during the 1920's", *Gender and History*, vol. 5, n° 3, 1993, p. 363.

⁹ Cf. KOYAMA, *Ryôsai kenbo to iu kihan*, *op. cit.* ; SCHAAL, « L'idéologie de la 'bonne épouse et mère avisée' (*ryôsai kenbo*) dans le Japon d'avant-guerre », *op. cit.*, pp. 261-292.

¹⁰ SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, pp. 77-93, 252-271.

à la mode dès la fin de l'ère Taishô était celle dite du « cache-oreilles » (*mimi kakushi* 耳隠し) : les cheveux étaient ondulés, puis relevés afin d'être placés par-dessus les oreilles, donnant l'impression d'une coupe au carré. La seconde, récurrente des iconographies du début de l'ère Shôwa, était la coupe dite « à la garçonne » (*danpatsu* 断髪), qui plus provocante encore que la première, correspondait à un carré court sur le modèle des actrices hollywoodiennes, à l'instar de Mary Pickford (1892-1979), Clara Bow (1905-1965) ou encore Louise Brooks (1906-1985)¹¹.

Outre son allure inconventionnelle, le comportement de la garçonne était lui aussi perçu comme particulièrement provocant. Les divers commentaires – pour la plupart masculins – qui l'ont dépeinte en ont fait une figure féminine corporalisée à l'érotisme exacerbé. Elle a été décrite comme une femme aux mœurs légères, pratiquant les amours libres, collectionnant les amants, se comportant comme une femme occidentale et empiétant délibérément sur les prérogatives de la masculinité. Elle parlait fort, disait tout haut ce qu'elle pensait et n'hésitait pas à mener le jeu de la séduction. En conséquence, elle brouillait le processus de genre, questionnait les attentes usuellement dévolues à la femme et apportait des interrogations emplies de craintes vis-à-vis d'une société où les deux sexes se confondraient en attributs, en rôles et en sphères d'influence. Si quelques commentateurs en ont été les « chantres », glorifiant son caractère résolument moderne qui bousculait les codes de la tradition, louant son apparente liberté, son caractère anticonformiste et son indépendance tant économique qu'affective¹², la grande majorité des écrits qui ont porté sur elle sont teintés d'avis négatifs – voire virulents – à son encontre. Tantôt décrite comme une croqueuse d'hommes pratiquant les amours libres, tantôt comme une femme vénale, frivole et bourgeoise, tantôt comme une escroqueuse ou une « mauvaise fille » (*furyô shojô* 不良少女), tantôt comme une « esclave de la mode » (*ryûkô dorei* 流行奴隷)¹³ écervelée et superficielle, elle a souffert du regard de ses contemporains, qui en ont fait une figure floue, dont les contours étaient mal délimités, d'autant plus qu'aucune *moga* n'a véritablement pris la plume afin d'écrire sur sa condition. Elle demeure une figure féminine fantasmatique, autant idéalisée que diabolisée¹⁴.

¹¹ *Ibid.*, p. 78-79.

¹² *Ibid.*, pp. 72-124.

¹³ HIRATSUKA Raichô 平塚らいてう, « Kaku aru beki modan gârû kakaru beki modan・gârû (La *modern girl* telle qu'elle devrait être) », 1927, réimprimé dans HIRATSUKA RAICHO CHOSAKUSHU HENSHU IINKAI 平塚らいてう 著作集編集委員会 (Comité d'édition des œuvres de Hiratsuka Raichô) (éd.), *Hiratsuka Raichô chosakushû* 4 平塚らいてう 著作集 4 (Œuvres de Hiratsuka Raichô 4), Tôkyô 東京, Ôtsuki shoten 大月書店, 1983, p. 296, cité dans SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, p. 208.

¹⁴ Ce paragraphe est un rapide résumé des différents discours que les intellectuels ont fait de la *modan gârû* tels qu'ils sont présentés dans SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*

Les études féministes sur la *moga* ont avant tout vu en elle une *construction discursive*, en s'appuyant pour cela notamment sur une enquête menée dans le quartier de Ginza durant l'été 1925 par Kon Wajirô 今和次郎 (1888-1973), un professeur d'architecture à l'Université de Waseda. Les résultats montraient que les *moga* ne constituaient pas une réalité particulièrement visible : 99% des femmes observées arboraient des tenues vestimentaires traditionnelles¹⁵. En revanche, peu d'entre elles citent la seconde étude menée par Wajirô en 1930, dont les résultats affichaient une nette augmentation des femmes vêtues à l'occidentale (35%)¹⁶.

Pour l'historienne Miriam Silverberg, la garçonne japonaise est prise entre, d'un côté, les représentations rendant compte de la « *modern girl* » : une femme active expérimentant la modernité et dont le mode de vie se rapprochait d'un « militantisme » au service de l'émancipation féminine, et de l'autre, les représentations fantasmatiques de la « *moga* » : une femme à la fois fortement érotisée et symbolique des anxiétés du regard masculin¹⁷.

De son côté, Barbara Hamill Satô rejoint sur bien des points les interprétations de Silverberg. Selon elle, la garçonne japonaise relevait davantage du fantasme que de la réalité sociale. Si la *moga* a servi de « symbole de la modernité de l'ère Taishô »¹⁸, elle n'en est pas moins demeurée une figure anxigène pour le pouvoir phallocrate, tout en étant corporellement objectivée et désirée par le regard masculin. Ce double visage compose, selon Hamill Satô, toute la complexité du personnage¹⁹.

Enfin, pour Sandra Schaal, la garçonne japonaise arbore « des facettes multiples, changeantes et fragmentaires » qui font d'elle une icône ambiguë²⁰. Selon elle, les contradictions discursives sur la *moga* seraient telles qu'elles iraient jusqu'à brouiller la ligne de démarcation avec son antonyme, la *ryôsai kenbo*, dans la mesure où elle était omniprésente dans les publicités destinées à la ménagère (tout du moins une représentation plus policée)²¹.

¹⁵ SATO HAMILL, *The New Japanese Woman*, *op. cit.*, pp. 49-51 ; SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, pp. 108-122.

¹⁶ MATSUMOTO Shinako 松本品子, *Takabatake Kashô: Taishô, Shôwa retoro byûtô* 高島華宵 大正・昭和レトロビューティー (Takabatake Kashô : la beauté rétro des ères Taishô et Shôwa), Tôkyô 東京, Kawade shôbo 河出書房, 2004, p. 60, cité dans HARTLEY Barbara, "Performing the Nation: Magazines Images of Women and Girls in the Illustrations of Takabatake Kashô, 1925-1934", *Intersections: Gender and Sexuality in Asia and the Pacific*, n° 16, 2008, en ligne, URL : <http://intersections.anu.edu.au/issue16/hartley.htm#t20> [consulté le 17 janvier 2023].

¹⁷ Cf. SILVERBERG Miriam, « The Modern Girl as Militant », in BERNSTEIN Gail (dir.), *Recreating Japanese Women, 1600-1945*, Berkeley, University of California Press, 1991, pp. 239-266 ; SILVERBERG, *Erotic, Grotesque, Nonsense*, *op. cit.*, pp. 51-72.

¹⁸ SATO HAMILL, *The New Japanese Woman*, *op. cit.*, pp. 48-49.

¹⁹ *Ibid.*, p. 51.

²⁰ SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, p. 341.

²¹ *Ibid.*, pp. 346-347.

Mais plus encore, pour Schaal, la garçonne japonaise tient sa spécificité de ce qu'elle n'a jamais été la cible d'une quelconque accusation de lesbianisme. Si en Occident, la garçonne a été stratégiquement définie en tant qu'homosexuelle dans le souci de discréditer la cause féministe²², la *moga* en tant que tribade apparaît comme un « non-sujet » et un « tabou ultime »²³. Ainsi, s'il a existé des garçonne japonaises qui ont probablement goûté aux amours saphiques, rien n'a été dit à leur sujet. Le discours militant lesbien japonais *a posteriori* – à partir des années 1970 – non plus n'a jamais érigé la *moga* en un symbole lesbien des « Années folles »²⁴. Elle demeure donc une icône avant tout réifiée par le discours masculin hétéronormatif.

Ce chapitre porte sur le travestissement des hommes en garçonne. De notre interprétation, si cette forme de féminité a servi de modèle, cela tient, d'une part, de son omniprésence dans les iconographies médiatiques de l'entre-deux-guerres, mais également, parce qu'elle représentait une féminité à la fois libre, subversive et ambivalente. Aucune étude n'a jusqu'à présent laissé entendre que des hommes se soient glissés dans la peau de *moga*²⁵. Nous estimons que cela provient en grande partie du caractère ambivalent des sources. Encore une fois, nous tenterons de naviguer dans les limbes des silences et des ignorances – feintes – des discours. Malgré une poétique de l'omerta, les entre-lignes, les blancs, les non-dits et les tabous des sources nous permettent de penser que l'émergence de ce nouveau modèle de travestissement, outre son effet de mode, témoigne de l'émergence et de la constitution de nouvelles subjectivités « travesties » nourries d'une audacieuse sensibilité *camp*²⁶.

²² BARD, *Les garçonne*, *op. cit.*, p. 8.

²³ SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, pp. 347-357.

²⁴ Cf. AKAEDA, *Kindai Nihon ni okeru onna dôshi no shinmitsu na kankei*, *op. cit.* ; HENNINGER Aline, « Lesbianisme dans la société japonaise contemporaine », dans CADOT Yves, FUJIWARA Dan, OTA Tomomi, SCOCCIMARRO Rémy (dir.), *Japon pluriel* 10, Arles, Éd. Picquier, 2015, pp. 167-175 ; HENNINGER Aline, « Les mouvements féministes et les militantes lesbiennes dans les années 1970 : la sororité à l'épreuve de la norme hétérosexuelle », dans BARDY Yannick, CHERRIER Pauline, PELOUX Gérard (dir.), *Japon pluriel* 13, Arles, Éd. Picquier, 2021, pp. 305-312 ; HENNINGER Aline, « S'appropriation l'histoire du lesbianisme au Japon : la réécriture des parcours de vie de femmes lesbiennes d'une génération à l'autre », dans HENNINGER Aline, SHIMOSAKAI Mayumi (dir.), *Japon pluriel* 14, Arles, Éd. Picquier, 2024, pp. 265-272.

²⁵ Gregory Pflugfelder évoque furtivement la mode féminine de la *moga* comme une tendance chez les travailleurs du sexe travestis durant les années 1920-1930. PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire*, *op. cit.*, p. 258. Mitsuhashi Junko rapporte quant à elle un unique cas de travestissement en *moga* paru dans le *Yomiuri shinbun*, mais n'en tire pas de conclusion plus large. MITSUHASHI, *Josô to Nihojin*, *op. cit.*, pp. 166-168.

²⁶ Le *camp* désigne une forme contre-culturelle d'esthétisme propre aux milieux homosexuels masculins apparue dans les grandes métropoles européennes et nord-américaines à la fin du XIX^e siècle. Il se caractérise par son ton parodique dissimulé qui servait tant à remettre en cause les normes hétéronormatives oppressives que de permettre une reconnaissance immédiate parmi ses initiés. Cf. LE TALEC, *Folles de France*, *op. cit.*

I. LE TRAVESTISSEMENT EN *MOGA* DANS *EROGURO DANSHO NIKKI* (1931)

C'est en 1931 que paraît *Eroguro danshō nikki* エログロ男娼日記 (Journal érotico-grotesque d'un prostitué), une fiction littéraire prenant la forme d'un journal intime tenu par un travailleur du sexe prénommé Aiko 愛子 (un prénom féminin) travesti en *moga*. Cette œuvre d'une centaine de pages et écrite dans une langue orale, aborde les thèmes du travestissement, de l'homosexualité et du sexe tarifé. Sa singularité tient au fait que la narration s'effectue depuis la focalisation interne de son personnage-narrateur, se plaçant ainsi depuis le point de vue subjectif de l'*autre*, du paria, et nous conduisant derrière le rideau du mystère.

Sur son auteur, Nagareyama Ryūnosuke 流山龍之介 (?-?), nous ne disposons d'aucune information²⁷. S'agissait-il d'un romancier ? D'un journaliste d'investigation ? Le récit n'est-il qu'une fiction ou s'inspire-t-il d'événements autobiographiques ? Nous ne saurions malheureusement apporter de réponses définitives à ces questions. Les éléments péri-textuels nous faisant défaut, il semble tout du moins que l'auteur ait pris un nom de plume afin de s'éviter les foudres des censeurs. Cette crainte paraît justifiée, puisque l'ouvrage a été censuré par le ministère de l'Intérieur le lendemain même de sa publication sous prétexte qu'il portait atteinte aux bonnes mœurs²⁸. Il a toutefois été redécouvert au début du XXI^e siècle dans la section des ouvrages censurés de la Bibliothèque nationale de la Diète à Tôkyô, puis a fait l'objet en 2009 d'une republication dans le trentième volume de la série *Kindai Nihon sekushuariti* 近代日本のセクシュアリティ (Sexualités du Japon moderne).

²⁷ FURUKAWA Makoto 古川誠, « Kaisetsu. 'Dōseiai no ruperūtāju' 解説 「同性愛のルポルターージュ」 » (Commentaires. « Reportages sur l'homosexualité »), dans *Kindai Nihon no sekushuariti 30 Dōseiai gensetsu, sei kyōiku kara miru sekushuariti. Dōseiai no ruperūtāju* 近代日本のセクシュアリティ 30 同性愛のルポルターージュ (Sexualités du Japon moderne 30. Reportages sur l'homosexualité), Tôkyô 東京, Yumani shobō ゆまに書房, 2009, p. 2.

²⁸ *Ibid.*, p. 1 ; MITSUHASHI, *Josō to Nihonjin*, *op. cit.*, p. 163.



Figure 40

Couverture de la version originale d'*Eroguro danshō nikki* (1931)²⁹

La redécouverte du *Journal* nous est apparue comme un événement majeur pour notre étude, puisqu'il s'agit, au stade de nos recherches, du document le plus long traitant spécifiquement du travestissement masculin.

1. AIKO : UN TRAVAILLEUR DU SEXE TRAVESTI EN MOGA

✚ Une « ultra moga »

Aiko délaisse en se travestissant les conventionnels vêtements féminins au profit de jupes occidentales ou de kimonos aux motifs non conventionnels³⁰. Le protagoniste se peint les lèvres de rouge cramoisi, se farde les paupières de noir et se crayonne les sourcils. En outre, il porte également des cheveux mi-longs coupés au carré (*danpatsu*)³¹. Au fil de ses rencontres, Aiko est indiscutablement reconnue comme une garçonne, certains personnages la traitant non sans moquerie d'« *ultra moga* » (*urutora moga* ウルトラ・モガ)³², une variation de l'expression « *urutora modan* ウルトラ・モダン » apparue dans les médias au milieu de l'année 1930 et qui avait pour sens d'être « *super modan* » (*chō modan* 超モダン). Pour Mōri Masato, ces expressions ont été peu employées par les intellectuels et relevaient plutôt d'un langage

²⁹ Source : *Ibidem*.

³⁰ NAGAREYAMA Ryūnosuke 流山龍之助, *Eroguro danshō nikki* エロ・グロ男娼日記 (Journal érotico-grotesque d'un prostitué), Tôkyō 東京, Sankyōsha 三興社, 1931, p. 23.

³¹ *Ibid.*, p. 2.

³² *Ibid.*, p. 7.

vernaculaire citadin. À partir de 1931, le terme « *urutora* » est devenu à la mode dans les chansons populaires, accompagnant des expressions telles que « *erotikku* エロティック » (érotique), « *jazu* ジャズ » (jazz), « *gurotesuku* グロテスク » (grotesque) ou « *sentan* 尖端 » (à la pointe), et dont le sens renvoyait à une recherche effrénée de la « vie *modan* », de l'esthétique *ero-guro-nansensu* et de stimuli « insolites » (*ryôki*)³³. Par l'emploi de cette expression, Nagareyama fait d'Aiko une *moga* dont l'apparence, les attributs, les expressions corporelles et les attitudes sont poussés jusqu'à l'excès.

Outre son apparence, les aspirations du personnage correspondent également aux représentations critiques des garçons. Aiko n'a aucune ambition politique et vit au jour le jour. Hédoniste et incapable de se défaire du moment présent, elle ne pense qu'à consommer, un trait qui transparaît lors de sa visite de Ginza, temple de la *moga*. Affublée de son plus beau kimono, elle s'y rend pour dépenser l'argent de ses passes. Conquise par ce lieu foisonnant de vie, elle se laisse étourdir par l'ambiance nocturne du quartier où la nuit « danse au son du jazz » (*jazu de odotte* ジャズで踊って), « s'avance au fil des liqueurs » (*rikyûru de fukete* リキュールで更けて) et où « le nombre de passants augmente à chaque instant » (*hitodôri wa kokuikkoku to mashiteyuku* 人通りは刻一刻と増してゆく). Elle est en admiration devant les tenues des « *Ginza man* » 銀座マン (hommes de Ginza), qu'elle trouve « superbement hardis et sensibles » (*subarashiku daitan, binkan* 素晴しく大胆、敏感) et qu'elle tente de séduire en leur envoyant des œillades racoleuses³⁴. Présentée par l'auteur comme une consommatrice écervelée qui n'a cure que de son apparence, qu'importe le coût exorbitant des vêtements qu'elle convoite, Aiko rejoint ainsi les nombreuses représentations négatives de la *moga*.

L'érotisme du personnage est également porté à l'excès. En tant que travailleur du sexe, Aiko contrevient à l'institution maritale, à la monogamie et à l'hétérosexualité. Elle n'a pas moins d'une trentaine de clients réguliers (sans compter ceux de passage) et assume la position d'être l'objet du désir masculin. Affichant un comportement effrontément séducteur, elle ne sort jamais sans être fardée et habillée de vêtements de style occidental afin d'attirer l'attention des passants. Elle est en quelque sorte prisonnière du regard masculin, son apparence servant à éveiller la concupiscence, « affectant une façon de marcher des plus séduisantes, [...] et envoyant calmement, mais non moins prestement, d'incroyables œillades racoleuses » aux

³³ MÔRI Masato 毛利真人, *Nippon ero guro nansensu. Shôwa modan kayô no hikari to kage* ニッポンエロ・グロ・ナンセンス 昭和モダン歌謡の光と影 (Le Japon *ero-guro-nansensu*. Ombre et lumière des chansons *modan* de l'ère Shôwa), Tôkyô 東京, Kôdansha sensho mechie 講談社選書メチエ, 2016, pp. 77-79.

³⁴ NAGAREYAMA, *Eroguro danshônikki*, *op. cit.*, pp. 54-55.

hommes croisant son chemin³⁵. À cet égard, elle manie parfaitement le jeu de la séduction, feignant parfois de ne pas vouloir succomber aux avances de certains de ses clients pour mieux attiser leur désir³⁶. Elle fait également montre d'un important appétit sexuel, allant jusqu'à inviter trois *mobo* à se rendre chez elle afin de les « chérir » (*kawaiatte ageyô* 可愛がってあげよう), s'adressant à eux en employant le pronom personnel de la deuxième personne du pluriel « *kimi tachi* 君たち », plutôt utilisé par des hommes à l'attention de jeunes femmes. Par cet emploi, Aiko inverse le rapport de genre avec ses interlocuteurs, qui ne manquent pas de lui faire remarquer sa façon « effrontée » (*namaiki* 生意気) de s'adresser à la gent masculine (ces derniers la prennent pour une femme)³⁷. Cette incarnation de la *moga* à la sexualité débridée, menant la danse de la séduction et véritable mangeuse d'homme est également une de ses représentations fantasmatiques. Au travers de son personnage, Nagareyama conforte encore une fois les stéréotypes.

En outre, le pseudonyme féminin du protagoniste pourrait renvoyer à l'affaire Fukaya Aiko 深谷愛子 (?-?) de 1925 : une tentative d'homicide par une jeune *moga* de son amant, un riche aristocrate italien. La jeune femme avait été fustigée par les médias pour avoir comparu au tribunal les cheveux courts et vêtue à l'occidentale, une tenue inconvenante au regard de la gravité des circonstances³⁸. C'est notamment à partir de cette affaire que la garçonne a commencé à être décriée comme une « mauvaise fille » (*furyô shôjo* 不良少女) et que ses représentations ont été bien plus critiques à compter de l'année 1927³⁹.

Le travestissement en *moga* d'Aiko est ainsi d'un genre nouveau, délaissant les modèles de féminité plus traditionnels. En s'inspirant d'une figure féminine nouvelle, moderne, occidentalisée et provocante, Aiko ébranle les expressions usuelles du travestissement.

✚ Une représentation du monde des travailleurs du sexe travestis

Faisant de son protagoniste un travailleur du sexe travesti en *moga*, Nagareyama propose une représentation singulière de l'univers de la prostitution masculine. Le quotidien d'Aiko est

³⁵ 「なるべく粋な歩き方そして、(中略) しづかに、しかし、素早く、とても凄いい秋波を送って」

Ibid., p. 54.

³⁶ *Ibid.*, p. 39.

³⁷ *Ibid.*, pp. 8-10.

³⁸ SCHAAL, *La garçonne japonaise*, op. cit., p. 284.

³⁹ *Ibid.*, p. 120.

rythmé par la question de l'argent, tout en s'inquiétant des risques de violence de la part des clients, de ne pas être payée et de se faire arrêter par la police. Aiko entretient des relations régulières avec pas moins de trente-six clients⁴⁰, tous différents en âges, en milieux sociaux ou en tempéraments. Hormis les badauds qui l'observent de loin et le tout premier client d'Aiko présenté dans la narration, tous ses réguliers sont parfaitement conscients de jouer le jeu d'une *fiction* mise en scène par le travestissement. Cette façon d'envisager le service sexuel tarifé rejoint la pensée de Paul Preciado, pour qui la relation entre un travailleur du sexe avec son client tient « d'un rapport de représentation et de communication plus que de consommation ». Les clients d'Aiko ne sont non pas intéressés par ses services sexuels en tant que tels, mais par le fantasme incarné par son personnage de *moga*. Ici, le travestissement est au service de ce que Preciado nomme la « théâtralisation de la sexualité »⁴¹. Aiko offre une *illusion* à la recherche de laquelle seraient précisément ses clients.

Un de ses réguliers, Shimauchi Toshitarô, est un entrepreneur fortuné d'une quarantaine d'années qui vit à Ôsaka. Il rend régulièrement visite à Aiko, tous les deux ayant noué une relation amicale⁴². Un autre client, Nunokawa Yoshio, est un « gentleman » (*shinshi* 紳士) d'une quarantaine d'années, riche, instruit, beau et au « caractère difficile »⁴³. Ce personnage dénote par rapport aux autres clients. Il vient directement à la rencontre d'Aiko à son domicile au petit matin. Sa façon de parler est moins masculine. Il ne cache pas son attirance pour l'*ero-guro-nansensu* et avoue explicitement son intérêt pour Aiko⁴⁴. Le dandy l'emmène en voyage en voiture jusqu'à Kyôto. Arrivés sur place, ils vont se reposer dans une auberge. Pris pour un couple marié, ils partagent le même futon. Au moment du bain, Nunokawa ne s'offusque pas en découvrant l'anatomie génitale d'Aiko. Au contraire, sa nudité semble renforcer son désir. Il s'agit du seul client avec lequel le protagoniste a des relations sexuelles sans être travesti. Enfin, un autre client est un colonel de l'armée de Terre à la retraite d'une cinquantaine d'années qu'Aiko rencontre à Ginza. Après l'avoir reconnu dans le journal et sachant pertinemment qu'il s'agit d'un travailleur du sexe travesti, l'ancien militaire l'invite à passer la nuit dans sa luxueuse demeure dans le quartier d'Ômori (Tôkyô)⁴⁵.

Deux autres clients ont une importance toute particulière pour Aiko : Uenuma Fukuo et Gotô Seikichi. Le premier est un jeune employé d'entreprise de vingt-cinq ans dont le

⁴⁰ NAGAREYAMA, *Ero guro danshôniki*, op. cit., p. 103.

⁴¹ PRECIADO Paul B., *Testo junky : sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2008, p. 271.

⁴² NAGAREYAMA, *Ero guro danshôniki*, op. cit., pp. 19-20, 21.

⁴³ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 32.

⁴⁵ *Ibid.*, pp. 58-61.

protagoniste tombe éperdument amoureux, tandis que le second est un entrepreneur d'une cinquantaine d'années au physique ingrat, marié et père de famille. Les deux clients symbolisent deux visions antithétiques du couple. Uenuma personnifie la passion amoureuse, charnelle, courte et brutale, qui conduit le protagoniste à la souffrance, alors que Gotô figure le mariage de raison, la stabilité tant affective que financière qui permet à Aiko d'échapper à sa condition de travailleur du sexe. En effet, éconduite par Uenuma qui se marie avec une « vraie » femme, Aiko accepte la proposition de concubinage (*mekake*) de Gotô, tous deux formant à la fin du roman un « couple grotesque » dont elle a tout à fait conscience.

Le *Journal* offre une riche palette de personnages, montrant sans doute l'existence d'une réelle demande pour les services sexuels des travestis. La sexualité des clients telle qu'elle est retranscrite dans la fiction montre une fluidité où le sexe anatomique n'entre que peu en ligne de compte. Beaucoup des personnages sont mariés ou se marient dans la suite du récit. D'autres, s'ils n'escomptaient pas à l'origine consommer les services d'Aiko, ne semblent finalement pas répugner à le faire. En ce sens, les conduites sexuelles des clients apparaissent en contradiction avec le paradigme de l'hétéro-homosexualité moderne et semblent plutôt s'aligner sur celui du *shudô* prémoderne.

2. UN PERSONNAGE EN PROCESSUS DEMOBILITE SOCIALE DE SEXE

✚ Le « *passing* » : un jeu de révélation(s)

Aiko ne limite son travestissement ni à un espace et un temps donnés, ni au cadre d'une manifestation. Le personnage est pris pour une « véritable » femme à l'obsédante beauté par tous ceux qui le rencontrent. Les exemples sont systématiques au fil de la narration : son premier client au début du roman qui est convaincu qu'elle est une femme jusqu'à ce qu'il la déshabille⁴⁶, les salariés d'un restaurant qui commèrent à son sujet comme d'une « beauté » (*beppin* 別嬪)⁴⁷, les trois étudiants qu'elle aborde dans la rue⁴⁸, le personnel de l'auberge de

⁴⁶ *Ibid.*, p. 2.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 4.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 7.

Kyôto qui la prend pour une épouse⁴⁹, les domestiques du colonel à la retraite⁵⁰, jusqu'aux policiers qui l'ont arrêtée et qui la placent dans une cellule pour femmes⁵¹.

Son mimétisme de la féminité s'effectue chaque matin au moyen d'un rituel de maquillage et de soins : crème pour le visage, poudre, rouge à lèvres, fard à joues, fard à paupières, crayon à sourcils. Ce rite initiatique dure des heures et permet au personnage de passer d'un sexe à un autre. En outre, Aiko affirme une féminité plus exacerbée encore que celle des « vraies » femmes, impactant l'instabilité des normes de genre et entraînant leur remise en question. Mais si le mimétisme est au cœur de la trame narrative, le travestissement se retrouve dans la fiction au cœur d'un jeu complexe de dissimulation et de révélation au travers de confessions orales et corporelles.

Les confessions orales, tout d'abord, sont volontaires lorsque cela arrange socialement Aiko d'*être* un homme. C'est le cas, par exemple, quand elle accorde un entretien à des journalistes pour un article destiné à la publication dans le journal. Au départ enjouée par la possibilité d'une notoriété publique, elle finit cependant par déchanter lorsqu'elle se rend compte que les passants dans la rue la reconnaissent et qu'il ne lui est pas possible d'aborder le moindre client⁵². Une autre confession s'effectue dans la maison d'arrêt où elle a été placée, lorsqu'elle confie aux policiers ne pas être une femme afin de pouvoir accéder à une cellule plus paisible⁵³. Enfin, un dernier incident se produit lors de sa rencontre fortuite avec Uenuma et son épouse, Aiko se présentant de façon intentionnelle à la jeune femme comme un *onnagata*.

À l'inverse, les confessions corporelles sont involontaires. Celles-ci se fondent sur le sexe anatomique en tant que *marqueur social*. Lors de ces moments, les clients ne perçoivent plus Aiko comme une femme. Ce procédé renvoie son travestissement à un mensonge ou à une illusion. Le premier aveu corporel involontaire a lieu lorsque le premier client d'Aiko dans le temps de la narration découvre qu'elle n'est pas une femme en constatant la « pilosité de ses cuisses » (*kezune* 毛脛)⁵⁴. La même dialectique est en jeu lorsqu'Aiko devient provisoirement la « courtisane » de Nunokawa. Alors que tous les deux s'apprêtent à prendre un bain, la nudité d'Aiko rappelle à son client son identité sexuée. Le commentaire de celui-ci est évocateur : « N'est-ce pas fantastique ! Bien évidemment à te regarder comme ça, tu es bel et bien un homme »⁵⁵. Bien que n'étant pas gênée par sa propre nudité, Aiko lui répond être vexée par

⁴⁹ *Ibid.*, p. 39.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 60.

⁵¹ *Ibid.*, p. 65.

⁵² *Ibid.*, pp. 56-57.

⁵³ *Ibid.*, p. 75.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 2.

⁵⁵ 「いいじゃないか。なるほど、こうしてみると、お前は、やっぱり男だなあ」 *Ibid.*, p. 38.

cette façon de le lui signifier, employant pour lui répondre une tournure de phrase féminine⁵⁶. Enfin, le cas le plus explicite se trouve à la toute fin du roman, lorsqu'Aiko se met à « uriner debout » (*tachi shôben* 立小便) en tenue de *moga*, retroussant son kimono et montrant volontairement l'intérieur de son entrejambe au couple Uenuma⁵⁷.

Si ces événements montrent Aiko « échouer » à se faire passer pour une femme, ils nous rappellent le caractère hors-norme du personnage et attestent d'une volonté de l'auteur de montrer sa pleine *conscience subjective* : Aiko est parfaitement au courant du malaise qu'elle est susceptible de produire, ce dont il lui arrive de jouer pleinement. Le personnage possède le pouvoir de se faire passer pour une « beauté féminine » et de distordre les normes de genre lors de la révélation de son travestissement. Sa propension à la transgression fait d'Aiko un personnage carnavalesque passant d'un sexe à un autre et contrevenant à l'ordre établi.

Voici comment Aiko envisage son propre travestissement lorsqu'elle répond au client du tout début du roman, qui découvre avec stupeur son anatomie masculine :

Mais enfin, que je sois un homme ou une femme importe peu, n'est-ce pas ? Allons, du moment que j'ai les cheveux coupés au carré, que je mets de la poudre, du rouge à lèvres et du crayon à sourcils... Est-ce que je ne ressemble pas à la « femme » que tu serais susceptible d'aimer ?⁵⁸

Le personnage montre ici qu'il se situe dans un régime de genre autre que celui du paradigme moderne, lequel peut être mis en perspective avec les travaux sur l'historicité des représentations du sexe anatomique menés par Thomas Laqueur⁵⁹. Il semble que l'autoreprésentation corporalisée d'Aiko repose plutôt sur un modèle unisexe : pour le personnage la catégorie de genre prime sur le sexe anatomique. Cette vision s'appuie, à notre avis, sur les régimes de genre japonais prémodernes qui faisaient reposer les catégories de classes sociales, de genre et d'âge en priorité sur les appareils vestimentaires. Pour Aiko, la représentation de la catégorie de genre tient lieu de *vérité*, ce qu'elle refuse de prêter à son anatomie. De son point de vue, donc, son travestissement ne tient pas lieu de mascarade, mais consiste à l'inverse en un *marqueur social* : celui d'être une femme.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*, p. 108.

⁵⁸ 「ねえ、でも、あたし、オトコ、オンナなのよ。いいでしょう？だつて、ホラ、あたし、かうして髪を断髪にして、白粉をつけて、口紅をつけて、眉墨ひいて……。どこか、あなたの好きな「彼女」に似てゐないこと？」 *Ibid.*, p. 2.

⁵⁹ LAQUEUR, *La fabrique du sexe*, *op. cit.* Cf. Introduction *infra* ce mémoire de thèse.

✚ Le parcours de transfuge de sexe d'Aiko

Il nous paraît important de présenter le parcours du protagoniste tel qu'il est mis en scène dans le *Journal* afin d'exposer les raisons qui, dans la fiction, l'ont conduit à se travestir en femme. Ce parcours est retranscrit dans le cinquième chapitre « Shinbun kisha no raishû 新聞記者の来襲 » (L'assaut des journalistes), lorsqu'Aiko fait la rencontre de trois journalistes venus s'entretenir avec elle afin de publier un article à son sujet.

Aiko est le dernier, mais fils unique, d'une riche famille de sériciculteurs dans le département de Gunma. S'il a été élevé comme l'héritier (*chônân* 長男) de la maison, il avoue cependant avoir toujours été à l'aise avec la féminité, s'amusant à « faire la fille » (*onna no yaru koto* 女のやること) et n'aimant pas jouer avec les autres garçons⁶⁰. Il se laissait travestir par ses grandes sœurs qui s'amusaient à le vêtir de leurs propres kimonos, ce qui ne manquait pas de lui procurer un plaisir qu'il ne pouvait s'expliquer. Ces moments marquent les prémices de sa fascination pour les vêtements féminins⁶¹. Son entrée à l'école élémentaire, cependant, lui fait passer son goût pour le travestissement, mais cette « tendance déviante » (*hentaiteki keikô* 変態的傾向)⁶² – terme que l'auteur lui fait employer – lui revient lorsqu'il atteint l'âge de quatorze ans. Dès lors, il arrive à contenir sa « psychologie anormale et malade » (*hen na byôteki shinri* へんな病的心理)⁶³ en s'adonnant à l'étude et en prêtant main forte à ses parents à l'occasion de travaux agricoles. Cependant, il comprend qu'il ne pourra jamais exprimer librement sa féminité en restant dans son village natal. Au printemps de ses dix-neuf ans, il s'enfuit pour la capitale et se fait embaucher comme livreur de journaux dans une entreprise de distribution qui lui apporte le gîte et le couvert. Puis, il se lie d'amitié avec un autre employé, Fukushima, de quatre années son aîné, avec qui il expérimente ses premiers « comportements immoraux » (*furin na kôï* 不倫な行意)⁶⁴. Fukushima étant une personne « particulièrement voluptueuse » (*sukoburu hidoi kôshokuka* 頗るひどい好色家), il subit ses assauts durant la nuit alors que celui-ci l'ignore durant la journée. Ne pouvant se confier à quiconque et de peur d'être dénoncé, Aiko se résigne à entretenir cette relation pendant près d'un an et demi jusqu'à ce que tous les deux soient surpris en pleins ébats par un supérieur⁶⁵. Mis à la porte, Aiko y voit

⁶⁰ NAGAREYAMA, *Eroguro danshôniki*, op. cit., p. 44.

⁶¹ *Ibid.*, p. 45.

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*, p. 46.

⁶⁵ *Ibid.*, pp. 46-47.

enfin l'occasion de se débarrasser de son « amant », mais continue finalement à le fréquenter. Durant cette période, tous deux vivent « comme des chauves-souris » (*kômorimitai* コーモリみたい), dormant jusqu'à midi, lisant des romans toute la journée et ne sortant dehors que pour aller s'enivrer dans les cafés à la nuit tombée. Alors qu'Aiko se met à chercher du travail, son amant le lui interdit, prétextant vouloir l'entretenir, lui faisant croire avoir trouvé un emploi⁶⁶. C'est à ce moment que Fukushima incite Aiko à se travestir en femme afin de se faire passer pour un couple hétérosexuel.

[...] Fukushima me disait que de toute façon nous étions un couple même si nous étions tous les deux des hommes. Il m'avait demandé si j'accepterais de laisser pousser mes cheveux au carré et de porter des vêtements de femme pour que nous passions pour un couple dans la société. [...] À partir de ce jour, j'ai abandonné ma vie d'homme et je suis complètement devenue une femme. [...] Lorsque je devenais une femme, que je portais de jolis kimonos et que je me maquillais, je me disais que c'était étrange au point de douter d'être moi-même un homme. J'étais une jolie femme. En outre, tant que je continuais à entretenir des rapports sexuels avec Fukushima, cela n'avait rien d'étonnant que je sois dans la disposition d'être son épouse [*tsuma* 妻] et lui mon mari [*otto* 夫].⁶⁷

Aiko et son amant vivent ainsi cette vie mimétique du couple hétéronormatif monogame pendant près d'une dizaine de mois jusqu'à ce que Fukushima se fasse arrêter par la police : celui-ci n'avait jamais trouvé de travail et pratiquait le vol à l'étalage pour subvenir à leurs besoins. Laissée seule, sans revenu, Aiko commence une vie de vagabondage (*hôrô seikatsu* 放浪生活) et finit par se prostituer.

Initialement, j'avais l'intention de vendre mes services en tant que femme. Peu importe l'habileté du travestissement, un homme reste un homme. Mais je me suis dit « qu'est-ce que cela peut bien faire ? », ils n'auront pas connaissance de mon corps. Mais les gens sont bizarres. Car lorsque les clients se rendent compte que je ne suis pas une femme mais en réalité un homme, ils veulent encore plus rester avec moi qu'avant. C'est très étrange.⁶⁸

Ainsi, Aiko découvre le pouvoir d'attraction que suscite son travestissement en femme. Ce passage montre que la propension du personnage à faire tourner la tête des clients repose sur le

⁶⁶ *Ibid.*, pp. 48-49.

⁶⁷ 「(略) 福島が云ふには、どうせ、君と僕とは男同士でも夫婦なんだから、いつそのことこれを社会に、君は断髪に髪を伸ばして、女の服装に改めたらどうかと云ふものですから、(中略) 日から男の生活を一切棄てて、オンナになってしまったのです。(略) さて、女になって、美しい着物を着て、化粧をしてみると、自分ながらこれが男の私だろうかと怪しむほど自分で云ってはおかしいですが、美しくなるのです。その上かうして福島と情交をつづけてゆくうちに、私は妻、彼は夫といふ風な気持ちを抱くのに、何の不思議がなくなって来ました。」 *Ibid.*, p. 49.

⁶⁸ 「はじめのうちは、あくまでもオンナとして商売するつもりでした、いくらうまく化けてもオトコはオトコです。どうしたってカラダが承知しません。ところが世間って妙なものです。私がオンナでなくて、本当はオトコだとわかったら、前以上に客がつくんですからね。ヘンなものです。」 *Ibid.*, pp. 51-52.

décalage entre son apparence physique et son anatomie masculine. En outre, elle insiste sur les bienfaits que lui a procuré le travestissement.

J'en suis venu à avoir complètement confiance en moi en femme. Au début, c'était quelque chose que je ne faisais que la nuit, puis, petit à petit, j'ai commencé à sortir comme ça aussi le jour, et puis je me suis mis à dire des expressions que disent les femmes comme « ara, ara sô da wa yo » [ah, c'est donc cela].⁶⁹

Le parcours d'Aiko montre non seulement une gradation dans le processus de mobilité de genre, mais plus encore, une évolution dans la perception même de ce processus. Tout d'abord, le travestissement est perçu au travers du prisme du discours sexologique pathologisant. Toutefois, ce vocabulaire finit par disparaître des propos du protagoniste. Aiko propose une vision plus positive, s'appuyant sur l'idée d'une *préférence* pour incarner la féminité. À cet égard, les pratiques linguistiques d'Aiko, telles que l'auteur les retranscrit, nous en apprennent beaucoup sur la subjectivité du personnage.

3. LA FLUIDITE DE GENRE D'AIKO

✚ Les auto-dénominations genrées d'Aiko

L'emploi des pronoms personnels par l'auteur quand il fait parler Aiko est singulièrement surprenant. Contrairement à la langue française, le japonais possède plusieurs pronoms personnels de la première personne du singulier. Tous sont tributaires du sexe et de l'âge du locuteur. L'emploi des pronoms personnels permet ainsi de comprendre la façon dont le personnage s'auto-identifie. Lorsqu'Aiko tient le statut de narrateur, le « je » employé est « *boku* 僕 », une forme plutôt employée par les jeunes hommes. En revanche, dans les discours rapportés, lorsqu'elle s'adresse à d'autres personnages, les « je » utilisés sont « *atashi* あたし » ou « *atakushi* あたくし », une façon de s'exprimer plutôt employée par les femmes. L'identification genrée du personnage navigue entre le masculin et le féminin en fonction du contexte locutoire dans lequel il se trouve. L'usage de ces deux pronoms reflète l'indécision du

⁶⁹ 「そこまでゆくと、全くオンナとしての私は自信がついて来たのです。最初は絶対に夜分しか出ないものが、こんどは昼間も段々として、「あら、あらそうだよ」なんて、女のダワヨ言葉が云へるやうになってしまったのです。」 *Ibid.*, p. 50.

personnage vis-à-vis de son autodétermination genrée. Aiko s'envisage comme un « homme » au sein de la sphère intime de son appartement, tandis qu'elle se considère comme une « femme » au sein de la sphère publique, lorsqu'elle interagit avec d'autres⁷⁰. D'autres éléments linguistiques tendent à prouver que les interactions sociales d'Aiko s'effectuent en ce sens. Les nombreux usages des particules finales « *wa* わ » pour les phrases assertives ou « *no* の » pour les phrases interrogatives⁷¹, les expressions « *iya* いや » et « *kashira* かしら », ainsi que l'interjection « *ara* あら » sont toutes associées à un langage féminin⁷², alors que ces éléments de langage n'apparaissent plus lorsqu'Aiko prend le statut de narrateur.

Mais que signifie « être un homme » ou « être une femme » pour le protagoniste ? Lorsqu'Aiko avoue à un de ses clients s'être mise en concubinage avec un autre, celui-ci lui demande si son compagnon est au courant de son statut d'« homme-femme » (*otoko-onna* オトコ・オンナ)⁷³. Cette expression renvoie à la fois à une auto-dénomination et à une reconnaissance sociale de la part des autres personnages. Pour Gregory Pflugfelder, l'expression *otoko-onna* aurait été en usage depuis la fin de la période d'Edo, désignant un homme adulte qui continuerait d'entretenir des rapports homoérotiques dans la position de pénétré : un comportement marginal qui allait à l'encontre des normes prémodernes de genre et d'âge. Toutefois, le sens du terme s'est par la suite transformé sous l'influence du discours sexologique qui en a fait un des degrés ultimes de l'*inversion* sexuelle⁷⁴. Ici, il s'agit de la graphie du terme qui est intéressante : l'emploi des termes *otoko* (homme) et *onna* (femme) n'est pas anodin en fonction de l'usage des *katakana* (syllabaire) ou des *kanji* (idéogrammes). La langue japonaise possède trois formes d'écritures : les *kanji* et deux syllabaires (*hiragana* et *katakana*). Si les *hiragana* sont utilisés pour indiquer la lecture des *kanji* et apporter des précisions grammaticales, les *katakana* retranscrivent les mots étrangers ou servent d'emphase. D'après la linguiste japonaise Abe Hideko, l'emploi des pronoms personnels par les *danshō* durant l'après-guerre reposait sur une alternance subtile entre l'usage des *kanji* et des

⁷⁰ Selon la linguiste japonaise Abe Hideko, le cas d'Aiko n'a rien d'inédit : les communautés de travailleurs du sexe travestis de la fin des années 1940 et du début des années 1950 changeaient fréquemment l'usage des pronoms personnels de la première personne du singulier selon le contexte relationnel. ABE, *Queer Japanese, op. cit.*, pp. 63-75.

⁷¹ Les locuteurs japonais utilisent des particules finales à la fin de la phrase qui reflètent généralement le degré d'investissement émotionnel au sein d'une interaction donnée.

⁷² Ces expressions sont également particulières au langage des milieux de la prostitution masculine des années 1940. ABE, *Queer Japanese, op. cit.*, p. 70.

⁷³ NAGAREYAMA, *Eroguro danshō nikki, op. cit.*, p. 96.

⁷⁴ PFLUGFELDER, *Cartographies of Desire, op. cit.*, p. 265.

*katakana*⁷⁵. Comme elle, nous constatons un jeu graphique avec les substantifs genrés dans le *Journal*. L'emploi des *katakana* peut se voir comme une emphase, mais également comme une mise à distance émotionnelle qui se réfère seulement à la physiologie, tandis que l'emploi des *kanji* (ou des *hiragana*) met en avant la composante psychologique. L'emploi des différentes graphies de « *otoko* » (homme) change selon le contexte où Aiko les emploie. « *Otoko* » est systématiquement en *katakana* lorsque le personnage parle de lui-même et en *kanji* lorsqu'il évoque ses clients. Autrement dit, le personnage se définit comme un « homme » seulement d'un point de vue physiologique et se différencie des « hommes » dont il est physiquement et sentimentalement attiré.

✚ Un va-et-vient permanent entre le masculin et le féminin

La subjectivité d'Aiko passe par un travail élaboré de la narration qui insiste sur sa fluidité de genre. Le protagoniste use et abuse de procédés linguistiques qui rendent floue son sexe afin de se sortir de toute situation qui joue en sa défaveur. Lorsque Gotô lui demande de devenir sa concubine, elle décline sa proposition en lui affirmant « ne pas être différent d'un *homme* » (*otoko ni chigai wa arimasen* オトコにちがひはありません)⁷⁶. Il en va de même lorsqu'en garde à vue, elle avoue aux policiers ne pas être une femme afin d'être libérée. Cependant, le personnage préfère le côté des femmes lorsqu'il se rend aux bains publics et refuse dans la plupart des cas d'être considéré comme un homme. Tout au long du récit, Aiko navigue en permanence entre sa propre considération d'être un « homme qui met du rouge à lèvres et du crayon à sourcils » (*kuchibeni tsukete, mayu o hiite... otoko* 口紅つけて、眉をひいて. . . オトコ)⁷⁷ ou une femme à part entière. Par ailleurs, sa double subjectivité est d'autant plus explicite au moment de la rédaction d'une lettre destinée à tous ses clients :

⁷⁵ Par exemple entre « *boku* 僕 » (je) et « *boku* ボク » (je), ou entre « *watashi* 私 » (je) et « *watashi* ワタシ » (je). ABE, *Queer Japanese*, op. cit., p. 68.

⁷⁶ On notera ici la graphie en *katakana* du terme *otoko* : Aiko se considère corporellement comme un homme. NAGAREYAMA, *Eroguro danshōnikki*, op. cit., p. 28.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 5.

Comme vous le savez tous, je suis née dans ce monde avec un caractère excentrique. Cependant, grâce à cela, j'ai pu me modeler sur les sentiments des femmes tout en étant un homme. En outre, il m'a été possible de comprendre fermement la psychologie masculine.⁷⁸

Aiko s'envisage comme un être à la croisée du masculin et du féminin. Cependant, au fur et à mesure de la narration, elle fait graduellement le choix de vivre comme une « vraie » femme. Elle abandonne son rôle de travailleur du sexe et accepte de devenir une « concubine » (*mekake*). Bien que le concubinage ne soit plus légalement reconnu avec la mise en vigueur du Code pénal de 1882, sa pratique a persisté au début du XX^e siècle au sein des couches sociales les plus aisées⁷⁹. Le mariage entre personnes de même sexe étant interdit, ce modèle correspondait à la situation matrimoniale la plus stable qu'Aiko pouvait escompter. À ce titre, cette situation entre les deux personnages se rapporte à la relation de type *magari* entre clients et travailleurs du sexe que nous avons évoquée dans le Chapitre 6.

Aiko explique son choix d'accepter une vie de concubinage en se fondant sur une vision essentialisée de la féminité :

La chose la plus importante pour une femme est l'amour, alors que pour les hommes c'est l'honneur qui vient en premier. L'amour ne leur semble que secondaire, mais pour les femmes c'est incontestablement l'essentiel de leur vie. L'amour constitue leur vie. Elles sont prêtes à se sacrifier pour lui. L'amour correspond à la sincérité. J'ai succombé à la sincérité.⁸⁰

Cet amour typiquement féminin dont il est question se prononce « *ai* 愛 » en japonais, un idéogramme qui compose également le surnom du personnage (Aiko 愛子, littéralement « enfant de l'amour »). En outre, le passage du statut de travailleur du sexe travesti à celui de concubine place Aiko dans une sorte de norme, ou plutôt de ce qu'elle considère comme telle. Elle envisage sa relation avec Gotô comme un « couple » (*fûfu* 夫婦) et un « mariage nouvellement entamé » (*shinkon* 新婚)⁸¹, tous les deux se jurant fidélité – malgré le devoir marital de Gotô (puisque celui-ci est déjà légalement marié). Elle va jusqu'à demander à son « époux » de tenir secret ses potentielles « infidélités » (*uwaki* 浮気)⁸². Toutefois, devenir

⁷⁸ 「あたくしは皆さんがごぞんじの通り、変った性格をもってこの世に生を受けましたが、お陰で、男でいながら女性の気持ちに倣うことが出来、しかも、男性の心理をシッカリと捉えることが出来ました。」 *Ibid.*, p. 101.

⁷⁹ SEGAWA, « Le couple dans la famille guerrière », *op. cit.*, p. 121.

⁸⁰ 「一番オンナで大切なものは愛です。オトコの方は名誉が第一で、愛は第二になるやうですが、オンナにとってはダンゼン第一のイノチです。愛はオンナの命令です。オンナは愛のためにはその身をギセイにすることぐらい、なんのこともありません。愛はマゴコロです。あたくしはマゴコロに負けたのです。」 NAGAREYAMA, *Eroguro danshō nikki*, *op. cit.*, p. 102.

⁸¹ *Ibid.*, p. 97.

⁸² *Ibid.*, p. 99.

concubine lui fait renoncer à son hybridité, ce qu'elle exprime dans la lettre adressée à l'ensemble de ses clients réguliers :

Si vous avez encore du temps à passer avec une femme étrange (*hen* ヘン), soyez au moins dévoués à votre épouse. À force de poursuivre l'érotisme et le grotesque (*ero-guro* エロ・グロ) vous finirez par devenir prématurément chauves.⁸³

En se déclarant du côté de ce qu'elle envisage comme la norme, Aiko dénature la subversion de son travestissement, ce dernier lui servant paradoxalement de moyen pour se fondre dans l'hétéronormativité. Mais n'est-ce pas finalement l'ambition première du personnage ? À bien y regarder, les raisons qui ont poussé Aiko à se travestir attestent davantage d'un besoin de correspondre aux normes sociales hétérosexuelles que d'une volonté de les dénaturer. Le travestissement d'Aiko provient d'une demande de la part de son ancien compagnon, Fukushima, afin de passer pour un couple hétérosexuel. Le « choix » de vivre en tant que femme rend ainsi compte d'une volonté de « faire semblant », de tromper le regard : une supercherie dont le but est de copier le modèle hétéronormatif dans un souci d'acceptation sociale. Sur ce point, le travestissement d'Aiko renvoie aux écrits de Judith Butler sur l'ambivalence de la pratique travestie à pouvoir dénaturer les normes de genre. Si, selon Butler, le travestissement joue effectivement un rôle subversif en tant que « révélation parodique de la construction d'une structure hétéronormative naturalisée du genre », cette même révélation n'en détruit pas nécessairement les assises et peut bien au contraire en renforcer les préceptes⁸⁴. Dans la mesure où l'idéal de vie d'Aiko à la fin du roman se superpose avec le modèle censé générer son oppression, le personnage s'aligne avec une certaine norme japonaise de la féminité, en l'occurrence une femme obéissante et tenue de prendre soin tant de son foyer que de son apparence physique. Mais ce modèle de féminité n'en demeure pas moins un idéal fantasmatique, puisque le personnage ne sera jamais véritablement considéré comme une femme par la société. À cet égard, les derniers paragraphes du roman sonnent comme le glas ironique d'une mascarade dans laquelle Aiko s'est elle-même douloureusement enfermée : elle accepte de vivre avec un homme pour qui elle n'éprouve aucun amour⁸⁵. La réalité semble rattraper le fantasme et paraît bien plus affligeante que dans l'imagination candide du personnage. En ce sens, le travestissement d'Aiko, à la fin du roman, n'est pas à proprement

⁸³ 「もうヘンな女にかかり合ふ暇があったら、奥さんをせいぜい孝行なさい。あんまりエロ・グロを追っかけてみるうちに、トンドンあなたの頭は禿げてゆくでせう。」 *Ibid.*, p. 102.

⁸⁴ BUTLER, *Ces corps qui comptent*, *op. cit.*, p. 136.

⁸⁵ NAGAREYAMA, *Eroguro danshōnikki*, *op. cit.*, p. 108.

parler en opposition avec le régime de genre, mais symbolise, comme le mentionne Butler, à la fois une *insurrection* et une *subordination* à l'égard des normes de genre⁸⁶.

Le travestissement en *moga* dans le *Journal* apparaît comme tout à fait singulier. Si l'influence du discours sexologique sur Aiko est présente lors de son adolescence, le personnage s'en extirpe à l'âge adulte. Le vocabulaire sexologique est absent tout au long du récit, ce qui constitue, pour l'époque, un fait qu'il paraît important de souligner. Toutefois, si le regard critique de la morale sexuelle semble en apparence proscrit, le roman n'échappe pas à la création d'une figure travestie réductrice : passant du masculin vers le féminin, se fondant sur la notion psychanalytique d'orientation sexuelle et s'effectuant dans le cadre du sexe tarifé. Ce qui aura retenu notre attention, c'est que le *Journal* propose le portrait d'un protagoniste possédant un désir d'incarnation qui ne soit pas moralement condamné. Aiko peut en un certain sens être considérée comme la première héroïne « trans » de la littérature japonaise moderne, témoignant de l'émergence d'une subjectivité de genre au Japon au début du XX^e siècle. Toutefois, la fin ambivalente du protagoniste nous pousse à nuancer notre propos, puisque l'auteur ne semble pas envisager pour son personnage une quelconque issue possible en dehors du cadre restrictif de l'hétéronormativité.

Nous pouvons ainsi conclure que le *Journal* présente depuis une focalisation interne le quotidien d'un *kagama* dont le travestissement paraît pour le moins original. Mais ce cas constitue-t-il une exception ?

II. TRAVESTISSEMENT EN *MOGA* ET TRAVAIL DU SEXE : DE LA FICTION A LA REALITE

Si notre première rencontre avec un travesti en *moga* s'est effectuée par le truchement de notre lecture du *Journal*, nous nous sommes demandé si son auteur s'était inspiré de faits réels. Le *Journal* n'est-il qu'un simple laboratoire littéraire ou reflète-t-il une réalité sociale ? Il nous paraissait nécessaire de le vérifier. Au regard des détails rapportés dans la fiction, il nous semble que Nagareyama était informé des pratiques des *kagama* telles qu'elles ont été rapportées dans

⁸⁶ BUTLER, *Ces corps qui comptent*, op. cit., p. 140.

les revues criminologiques, le point de divergence le plus important résidant toutefois dans l'isolement du protagoniste, mettant au silence la possibilité d'organisations sociales entre travailleurs du sexe.

1. DU FAIT DIVERS A LA FICTION

Le septième chapitre du *Journal*, « Ryûchijô no ichi kigeki 留置場の一喜劇 » (Une farce à la maison d'arrêt), relate l'arrestation d'Aiko pour délit de prostitution illégale dans le quartier d'Asakusa. Ayant eu la malchance de séduire un agent des forces de l'ordre habillé en civil, elle est emmenée au poste de police le plus proche et écope de dix jours d'incarcération. À la suite de sa libération, Aiko constate que son arrestation a fait l'objet d'un article dans la presse quotidienne. Or, cet article tel qu'il est présenté dans la fiction s'inspire d'un fait divers paru dans le numéro du 27 février 1931 du *Yomiuri*, qui rapporte l'arrestation d'un travesti en *moga*⁸⁷. Selon le journal, ce n'est qu'une fois arrivé au commissariat que l'agent de police a découvert avec stupéfaction que cette *moga* était en réalité un jeune « pervers sexuel » (*hentai seiyoku kanja* 変態性欲患者) dont l'activité principale consistait à « séduire les hommes dans les alentours des parcs » (*kôen o chûshin ni otoko o yûwaku shite ita* 公園を中心に男を誘惑してゐた). La ressemblance entre l'article de la fiction et celui du *Yomiuri* est telle que Nagareyama s'est simplement contenté de remplacer le patronyme et le département de naissance du travesti d'origine.

Voici l'article tel qu'il est publié dans le *Yomiuri* :

« Voulez-vous être mon protecteur ? », la proposition d'un pervers à l'allure de *moga* à un inspecteur de police. Le six de ce mois, aux environs de neuf heures du soir, un inspecteur de police du commissariat de Kisakata à Asakusa passe à l'arrière du théâtre Mokubakan dans le quatrième district du parc. Une *moga* aux cheveux courts d'une vingtaine d'années lui propose de se rendre chez lui et il l'emmène immédiatement au commissariat central. Lorsqu'il l'interroge, le policier est surpris de constater qu'il s'agit d'un homme malgré son apparence féminine. Ce dernier est identifié comme un pervers sexuel originaire du département de Fukushima, actuellement sans domicile fixe, nommé Nishitate Giichi (24 ans). On apprend qu'il séduisait les hommes essentiellement dans les parcs.⁸⁸

⁸⁷ Ce rapprochement a également été effectué par le journaliste Hatachi Kôta sur le site *Buzzfeed*. Lien URL : <https://www.buzzfeed.com/jp/kotahatachi/eroguro-diary>.

⁸⁸ 「旦那如何です」モガ姿の変態が刑事に誘ひ

À titre de comparaison, voici l'article qui apparaît dans le *Journal* :

« Voulez-vous être mon protecteur ? », la proposition d'un pervers à l'allure de *moga* à un inspecteur de police. Le six de ce mois, aux environs de neuf heures du soir, alors qu'un inspecteur de police du commissariat de Kisakata à Asakusa passait à l'arrière du théâtre Mokubakan dans le quatrième district du parc, une *moga* aux cheveux courts d'une vingtaine d'années lui propose de se rendre chez lui. Il l'emmène immédiatement au commissariat central. Lorsqu'il l'interroge, le policier est surpris de constater qu'il s'agit d'un homme malgré son apparence féminine. Ce dernier est identifié comme un pervers sexuel originaire du département de XX, actuellement sans domicile fixe, nommé XX, et on apprend qu'il séduisait les hommes essentiellement dans les parcs.⁸⁹

Ainsi, Nagareyama s'est clairement inspiré de ce fait divers afin d'inventer le personnage d'Aiko. Il est même très probable que l'article soit à l'origine de la fiction tout entière. Mais ce cas de travestissement en *moga* est-il singulier ?

2. LES « YAMINO OTOKO » DE GINZA : DES « AIKO » DE CHAIR ET DE SANG

Puisque le *Journal* s'inspire d'un fait divers, nous avons cherché d'autres cas similaires dans les colonnes de la presse quotidienne. Nous présentons ici sur une série d'articles parus dans les années 1930 dans l'*Asahi* et le *Yomiuri*. Ces faits divers rendent compte du travestissement en *moga* parmi les travailleurs du sexe de Ginza, renvoyant également aux commentateurs sociaux qui évoquaient la présence de *kagama* dans le quartier. Ce phénomène n'a pour l'heure encore jamais fait l'objet d'une étude académique.

Le 19 mars 1933, l'*Asahi* publie un article qui pour la première fois – aux dires du journal – mettait au jour les activités d'un travesti dans le quartier de Ginza⁹⁰. Prénommé

廿六日午後九時頃浅草象潟署の刑事が公園四区木馬館裏手を通りかかると、廿歳位の断髪のモガが「旦那如何です」と誘ひかけたので直に本署に連行取調べると女の姿こそしてゐるが全くの男でびっくりしたが右は福島県生まれ目下住所不定西館儀一（二四）といふ変態性欲患者と判明。公園を中心に男を誘惑して居たものと判明。「Danna ikaga desu ka? Moga sugata no hentai ga keiji ni sasoi 『旦那如何ですか』モガ姿の変態が刑事に誘ひ」（「Voulez-vous être mon protecteur? », la proposition d'un pervers à l'allure d'une *moga* à un inspecteur de police), *Yomiuri shinbun*, (Tôkyô, édition du matin), 27 février 1931, p. 7.

⁸⁹ 「旦那如何です」モガ姿の変態が刑事に誘ひ

廿六日午後九時頃浅草象潟署の刑事が公園四区木馬館裏手を通りかかると、廿歳位の断髪のモガが「旦那如何です」と誘ひかけたので直に本署に連行取調べると、女の姿こそしてゐるが全くの男で、びっくりしたが右は〇〇県生まれ、目下住所不定〇〇〇〇といふ変態性欲患者と判明公園を中心に男を誘惑して居たものと判明。NAGAREYAMA, *Eroguro danshō nikki*, *op. cit.*, pp. 62-63.

⁹⁰ « Josô no otoko, Ginza ni arawaru. Seirai no hentai, tsujigimi ni tenraku 女装の男、銀座に現る 生来の変態・辻君に転落 » (Apparition d'un travesti à Ginza. Une chute dans la déviance congénitale et la prostitution), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 19 mars 1933, p. 11.

Tanaka Shigeru et âgé de dix-neuf ans, celui-ci était un habitué des cafés-salons du quartier où il officiait régulièrement en tant que travailleur du sexe. Il se fait interpeler dans la nuit du 18 mars par un agent de sécurité qui l'avait repéré à la sortie d'un café au bras d'un « gentleman » (*shinshi*). Trouvant la jeune femme pour le moins suspicieuse, le policier décide de prendre en filature le couple jusqu'au quartier de Tsukiji. Remarquant qu'elle portait une perruque, il la lui ôte de force, puis la conduit au poste de police le plus proche.

L'article est accompagné de deux photographies (Figure 41).

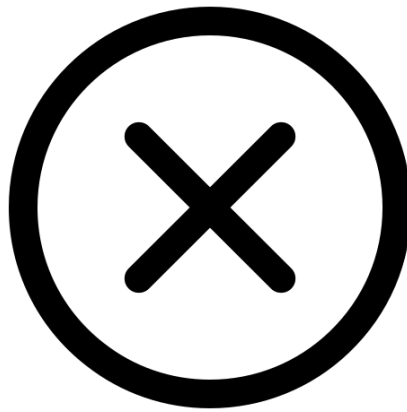


Figure 41

Selon le journal, Tanaka Shigeru était issu d'une famille de paysans des alentours de Takaishi, dans le département de Nara. Il avait commencé à se travestir à partir de l'âge de seize ans, puis avait décidé de venir s'installer à la capitale afin d'y vivre « en tant que femme ». L'article insiste également sur la stupéfaction du policier face à ce jeune homme « coiffé au carré et à l'allure séduisante même après lui avoir ôté sa perruque » (*katsura o torisatte mo okappa no namamekashii sugata* かつらを取り去ってもおかつぱのなまめかしい姿), ainsi que sur sa ressemblance « trait pour trait avec une femme tant dans sa constitution que dans ses expressions » (*honetsuki mo kotoba mo onna sokkuri* 骨つきも言葉も女そっくり).

La libération du « dégénéré » (*hensei* 変性) après deux jours de détention est relatée dans le numéro du 21 mars 1933⁹¹. D'après les policiers, celui-ci avait durant son incarcération passé son temps à « recoiffer ses cheveux emmêlés et à se remaquiller » (*midareta kami ya kao ni keshô shi naoshite* 乱れた髪や顔に化粧し直して). Une fois libéré, il est « rentré en direction d'Asakusa, portant le kimono féminin du moment de son arrestation, sa perruque empaquetée

⁹¹ « Hensei danshi shakuhô 変性男子釈放 » (Libération d'un dégénéré), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 21 mars 1933, p. 2.

dans le journal du jour »⁹². L'*Asahi* insiste ainsi sur le caractère hors-norme du personnage, dont le comportement plus féminin encore que celui des « vraies femmes » ne pouvait provenir que d'un « désir sexuel déviant » congénital. Cet incident marque le premier cas rapporté par une colonne de faits divers d'un *kagama* dans le quartier de Ginza. Bien qu'il ne soit pas fait mention explicite de son allure de *moga*, Tanaka, qui fréquentait les cafés-salons et qui arborait des cheveux coupés « au bol », cherchait sans doute à imiter l'allure et le comportement des garçonnnes.

Le *Yomiuri* rapporte le 12 avril 1933 – soit près d'un mois plus tard – les activités d'un autre travesti en *moga* dans le quartier de Ginza. Gorô Ta.ichi, vingt-deux ans, originaire de Numazu, apparaît en photographie portant la coupe *danpatsu*, les lèvres peinturlurées d'un rouge cramoisi, les sourcils crayonnés et revêtant une mise inspirée de la mode occidentale (Figure 42)⁹³.

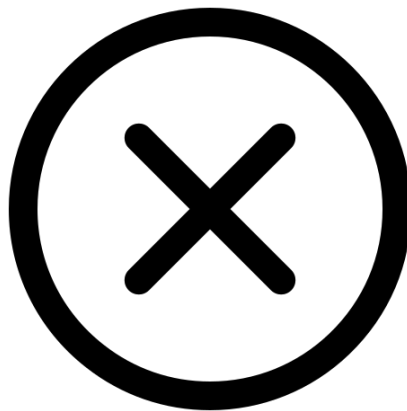


Figure 42

Ta.ichi s'était fait arrêter dans la nuit du 11 avril 1933, aux alentours de dix heures, dans l'artère principale de Ginza. Son allure de « jeune femme de petite corpulence aux cheveux courts » (*danpatsu kozukuri no wakai onna* 断髪小作りの若い女) avait stupéfait les « habitués de Ginza » qui avaient vu en elle une garçonne des plus séduisantes, avant de déchanter en assistant à son arrestation par les forces de l'ordre, déchaînant l'indignation des badauds qui se sont alors mis à le huer. L'article insiste sur son « habileté à se travestir » (*funsô buri no takumi na koto* 扮装振りの巧みなこと), ce qui « avait laissé les autorités bouche bée » (*dôshoin o azen to*

⁹² 「かつらを新聞紙包みとし捕らはれた時の女の着物で浅草を指して帰って行った」 *Ibid.*

⁹³ « Haru no yoru ni saku danpatsu no josô otoko. Yaji ni kakomare ôyowari 春の夜に咲く断髪的女装男 野次に囲まれ大弱り » (Un homme travesti en femme aux cheveux courts qui éclot lors des nuits de printemps. Embarrassé face aux huées), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 12 avril 1933, p. 7.

saseta 同署員を唾然とさせた)。Toutefois, tout comme dans l'article précédent, le travestissement de Ta.ichi est avant tout perçu au travers de l'œil sexologique : il est présenté comme un « jeune homme déviant » (*hensei danshi* 変性男子) au « comportement déviant » (*hentaiteki na kôdô* 変態的な行動). Selon le journal, le travesti avait commencé à exprimer certaines attitudes féminines dès l'âge de quatorze ans. Coiffé d'une « coupe au bol » et le visage peint en blanc de poudre de riz, Ta.ichi s'était fait embaucher comme « *boy* » dans un restaurant chinois avant de partir pour Tôkyô au printemps de l'année 1933. À son arrivée, il a décidé de vivre sous les traits d'une *moga* dans le quartier d'Asakusa, subvenant à ses besoins par la pratique du sexe tarifé, recourant parfois à quelques arnaques et larcins.

Malgré la montée de l'ultranationalisme et du militarisme, le milieu des années 1930 est marqué par l'augmentation du nombre d'affaires de travestissement en *moga*. Le cas de Yamamoto Tashirô, un travesti de vingt-quatre ans arrêté dans le septième arrondissement de Ginza au-devant du siège de la firme Shiseidô aux environs de neuf heures du soir par un agent de police en civil qu'il avait aguiché par quelques œillades paraît dans le numéro du 28 mars 1937 du *Yomiuri*⁹⁴. Le policier, persuadé d'avoir affaire à une travailleuse du sexe en situation d'irrégularité, l'appréhende pour racolage. Ce n'est qu'une fois arrivé au poste qu'il se rend compte qu'il a affaire à un jeune homme à la troublante beauté androgyne. Tashirô, même une fois arrêté, affiche une « attitude séductrice » (*kyôtai* 嬌態) envers l'agent de police. L'article est accompagné d'une photographie montrant le travesti portant les cheveux courts, un maquillage d'inspiration occidentale et un kimono aux formes géométriques surmonté d'une étoile (Figure 43).

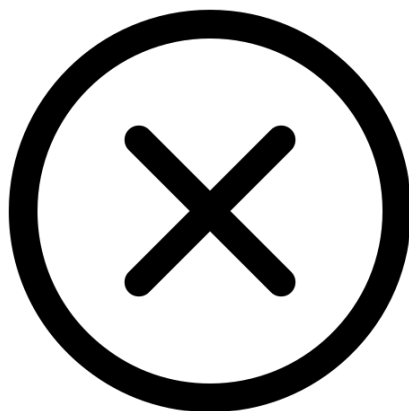


Figure 43

⁹⁴ « 'Yami no otoko' arawaru. Mata mo Ginza de keiji ni shûha "闇の男" 現れる 又も銀座で刑事に秋波 » (Apparition d'un « homme de l'ombre ». Il envoie, qui plus est, des œillades à un agent de police à Ginza), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 28 mars 1937, p. 7.

Les ressemblances avec le personnage d'Aiko sont troublantes : son allure de *moga*, la pratique du sexe tarifé, la fréquentation de Ginza... Le *Journal* datant pourtant de près de six ans auparavant, il est peu probable que Tashirô se soit inspiré d'Aiko, puisque la fiction avait été censurée et interdite à la diffusion.

Aux dires de l'article, Tashirô faisait montre depuis tout petit de manières « particulièrement féminine » (*onna rashii* 女らしい). Il avait pris la décision à l'âge de quatorze ans de se travestir en femme et de se faire appeler Fukushima Yumiko – un prénom féminin. En véritable *moga* aguerrie, Yumiko fréquentait les *dance halls* (*dansu hôru* ダンスホール) où elle officiait en tant que danseuse de *taxi dance*. Le *dance hall* ou *dancing* était un nouveau lieu de divertissement à la mode introduit au Japon à partir des années 1920. Il copiait son modèle américain et fonctionnait selon le système du *taxi dance* : la clientèle – masculine – payait un ticket pour danser avec une partenaire le temps d'une musique. En raison de leur ambiance particulièrement érotique, les *dance halls* des années 1930 ont été critiqués par les conservateurs et les puritains comme des établissements ne valant pas mieux que les bordels de Yoshiwara⁹⁵. Les représentations de la danseuse de *taxi dance*, quant à elles, corroboraient celles de la *moga*, mais connotaient un service érotique clairement établi⁹⁶. Il est possible d'imaginer Yumiko, grimée en *moga*, fréquenter les *dance halls* de Ginza et gagner son pain quotidien en dansant avec les clients ou en se prostituant à la fin de son service. Son emploi de danseuse de *taxi dance* a probablement dû être insuffisant, puisque l'article parle de Yumiko comme d'un « *yami no otoko* 闇の男 » (littéralement un « homme de l'ombre »), qui se prostituait auprès des hommes étrangers. Selon Mitsuhashi Junko, l'expression « *yami no otoko* » était à l'époque un néologisme qui renvoyait à une autre expression en vogue : « *yami no onna* 闇の女 » (littéralement une « femme de l'ombre »), qui désignait en un doux euphémisme une travailleuse du sexe⁹⁷. Néanmoins, il n'est pas question pour le quotidien de mettre au jour le phénomène – tabou – de la prostitution masculine. Yumiko y est présentée comme un cas isolé et extraordinaire.

Pourtant, le *Yomiuri* publie un mois plus tard un nouvel article au sujet d'un autre « *yami no otoko* » prénommé Tanaka Shigeru. Ce dernier avait déjà été évoqué par l'*Asahi* en 1933⁹⁸.

⁹⁵ TIPTON Elise K., "Cleansing the Nation. Urban Entertainments and Moral Reform in Interwar Japan", *Modern Asian Studies*, vol. 42, n° 4, 2008, pp. 718-719.

⁹⁶ SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, pp. 96-97.

⁹⁷ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, p. 167.

⁹⁸ « Josô no otoko, Ginza ni arawaru. Seirai no hentai, tsujigimi ni tenraku », *op. cit.*

Le journal joint une photographie du travesti (Figure 44) assortie du commentaire suivant : « Rasez ses cheveux noirs et vous obtiendrez bel et bien un homme (*Kono kurokami kireba moto no otoko* この黒髪切れば元の男) »⁹⁹.

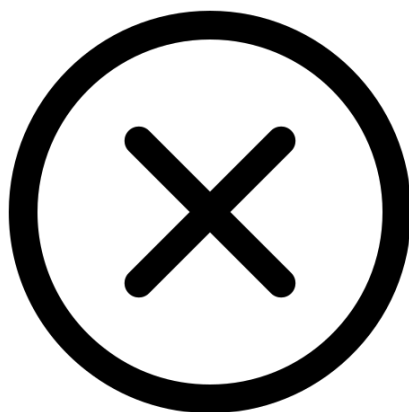


Figure 44

Tanaka Shigeru arbore, selon les mots de l'article, des cheveux permanentés et un maquillage d'inspiration occidentale. Vêtu d'une tenue féminine « printanière », il tient une cigarette dans ses deux mains. Il incarne le prototype de « l'homme de l'ombre travesti en femme » (*josô no yami no otoko* 女装の闇の男), un phénomène vraisemblablement « à la mode depuis ces derniers temps » (*chikagoro ryûkô* 近頃流行) dans le huitième arrondissement de Ginza. Le soir venu, ce spécimen spécialisé dans les « œillades racoleuses », fréquentait les cafés et les bars de Ginza, travesti en femme, « dans l'espoir de rencontrer des messieurs [à la recherche de la sensation] *ryôki* » (*ryôki shinshi o machiai* 獵奇紳士を待合), les entraînant vers son auberge et affichant « une attitude en tout point féminine » (*taido mo onna sokkuri* 態度も女そっくり). Le succès de Shigeru serait tel qu'il aurait reçu une « demande de mariage passionnée » (*netsuretsu ni kyûkon sareta* 熱烈に求婚された) de la part d'un client régulier.

Si l'article sur Yumiko traitait l'affaire comme d'un cas particulier, celui sur Tanaka Shigeru évoque en revanche l'existence d'une prostitution masculine travestie à plus large échelle, dont la scène principale se focaliserait autour des lieux de distractions de Ginza, essentiellement la nuit. D'après le *Yomiuri*, le phénomène serait une conséquence directe du

⁹⁹ « Kono kurokami kireba moto no otoko. Mata mo Ginza ni arawareta josô no kaijin この黒髪切れば元の男 又も銀座に現れた女装の怪人 » (Coupez ses cheveux noirs et vous obtiendrez bel et bien un homme. Encore une fois, un individu suspect travesti en femme apparaît à Ginza), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 23 avril 1937, p. 7.

succès de la tendance *ero-guro-nansensu*, notamment auprès des hommes en recherche du *ryôki*, ce goût étrange, cette excitation inexplicable pour l'insolite sexuel, et dont les « hommes de l'ombre » personnifiaient une des expressions les plus abouties.

3. NOMMER LE TRAVESTISSEMENT EN *MOGA* : UNE POLITIQUE DE L'IGNORANCE

Au regard de la totalité des faits divers sur les cas de travestissement masculin parus entre la fin des années 1920 et le début des années 1930, il semble que les éléments physiques constitutifs de la *moga* apparaissent de façon récurrente. Les articles citent avec constance les tenues et les accessoires inspirés de la mode occidentale et la coupe *danpatsu*. Pourtant des zones d'ombres demeurent. Dans les faits, les expressions « *modan gâru* » ou « *moga* » ne sont pratiquement jamais mentionnées : au stade actuel de nos recherches, seulement trois articles mentionnent le terme « *moga* ». Le premier se trouve dans l'ouvrage de Shimokawa Kôshi, *Sei fûzokushi nenpyô* 性風俗史年表 (Chronologie historique des mœurs sexuelles, 2008) qui relate l'arrestation à Asakusa pour racolage d'un « travesti » de vingt-deux ans habillé comme une garçonne, mentionné dans un article paru le 28 avril 1928¹⁰⁰. Nous avons déjà évoqué le deuxième, paru en février 1929 dans le *Yomiuri*, celui qui a servi à l'élaboration du personnage d'Aiko¹⁰¹. Enfin, le troisième provient du *Hôchi shinbun* 報知新聞 (Journal d'informations) qui rapporte l'existence d'un travesti qui avait pris les traits d'une « magnifique garçonne » (*utsukushii modan gâru* 美しいモダンガール), mais dont les références exactes sont inconnues¹⁰². Mis à part ces trois cas, la presse tait toute référence directe à la *moga*. Ce silence est d'autant plus paradoxal que les descriptions des travestis dans les articles et les iconographies qui les accompagnent sont univoques. S'il est discutable d'affirmer que le travestissement en *moga* a constitué la forme la plus répandue de travestissement masculin durant ces années, il appert néanmoins que les journaux, lorsqu'ils rapportent des cas de travestissement masculin, se focalisent quasi exclusivement sur les éléments physiques constitutifs de la garçonne, sans pourtant jamais la nommer de façon explicite.

Un des éléments qui revient de façon récurrente dans la presse se rapporte à la coupe *danpatsu*. Dans un article dédié à l'histoire moderne du travestissement, le folkloriste Tomioka

¹⁰⁰ SHIMOKAWA, *Sei fûzokushi nenpyô 1912-1945*, op. cit., p. 140.

¹⁰¹ « *Danna ikaga desu ka ? Moga sugata no hentai gakeiji ni sasoi* », *Yomiuri shinbun*, op. cit.

¹⁰² Cité dans TOMIOKA, « *Dansei josô to josei dansô* », op. cit., p. 103.

Naomichi, en répertoriant les affaires de travestissement masculin, constatait déjà la régularité de l'évocation de cette coupe de cheveux dans les titres des faits divers¹⁰³. De notre côté, nous avons relevés nombre d'articles la mentionnant. Le numéro du 13 août 1927 du *Asahi* rapporte ainsi l'arrestation dans le parc d'Asakusa de deux jeunes travestis qui « séduisaient, semble-t-il, d'autres hommes, travestis en femmes aux cheveux courts [*danpatsu*], leur vendant un service homoérotique [*nanshoku* 男色] ou bien les menaçant de les faire chanter »¹⁰⁴. Le numéro du 15 février 1929 décrit, quant à lui, l'audience judiciaire d'un jeune homme qui s'était présenté devant le juge habillé en femme, maquillé à la mode occidentale et arborant avec fierté une coupe au carré¹⁰⁵. Le numéro du 2 août 1930 relate l'arrestation d'un professeur de couture qui vivait en tant que femme depuis plusieurs années et qui était à l'origine d'une trentaine de vols de matériaux utilisés pour la confection de vêtements¹⁰⁶. L'article insiste sur son allure féminine inconventionnelle et ses cheveux coupés au carré. Les policiers s'étaient aperçus de son « véritable sexe » au moment de son interrogatoire. Cette arrestation est également relatée dans le *Yomiuri*, qui insiste sur son allure de « femme suspecte aux cheveux courts » (*danpatsu no ayashiki onna* 断髪の怪しき女). Le travesti se faisait surnommer Nitta Toshiko (un prénom féminin, son nom de naissance était Nitta Saikichi), pseudonyme qu'il avait affiché sur l'enseigne des locaux de ses cours de couture¹⁰⁷. Enfin, le numéro du 7 mai 1938 du *Asahi* rapporte le double suicide amoureux (*shinjû* 心中) de deux hommes, insistant sur la surprise des autorités de trouver l'une des deux victimes habillée en femme, portant des chaussures à talons hauts et les cheveux coupés au carré¹⁰⁸. Ces cas rapportés mêlent tant la représentation criminalisée du travestissement que celle de la garçonne japonaise. Cela n'a rien d'antinomique. Comme le souligne Sandra Schaal, la *moga* a, à partir de 1927, été décriée dans les mêmes

¹⁰³ *Ibid.*, p. 102.

¹⁰⁴ 「どれも断髪で女装をし男を誘惑しては男色を売り又は脅迫をしていたそうである」« Mata kongyô ni kakete furyô 50 mei o kenkyo. Naka ni wa danpatsu sugata no josô mo futari. Kisakata-sho no daikatsudô また今晩にかけて不良50名を検挙 中には断髪姿の女装も2人 象潟署の大活動 » (Encore une arrestation d'une cinquantaine de délinquants jusqu'au petit matin. Parmi eux, deux hommes travestis en femme aux cheveux coupés au carré. Grande activité du commissariat de Kisakata), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 13 août 1927, p. 7.

¹⁰⁵ « Miketsukan no josô otoko. Koe mo onnani narikitte 未決監の女装男 声も女になり切って » (Un homme travesti en femme en détention provisoire. Même sa voix est très féminine), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 15 février 1929, p. 2.

¹⁰⁶ « Danpatsu josô no saihô kyôshi. Sanjû sô ken no nusumi o hataraku 断髪女装の裁縫教師 三十数件の盗みを働く » (Un professeur de couture travesti aux cheveux courts commet plus d'une trentaine de vols), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 2 août 1930, p. 11.

¹⁰⁷ « Akiya ni danpatsu no ayashiki onna 空家に断髪の怪しき女 » (Une femme suspecte aux cheveux courts dans un logement désaffecté), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 2 août 1930, p. 7.

¹⁰⁸ « Shinjû ippo mae no josô otoko to koibito 心中一步前の女装男と恋人 » (Un homme travesti en femme et son amant sur le point de commettre un double suicide amoureux), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 7 mai 1938, p. 2.

colonnes de faits divers comme une « fille de mauvaise vertu » (*furyô shôjo* 不良少女) susceptible de commettre des délits du fait de son comportement sulfureux¹⁰⁹.

Un article du journaliste Tanaka Uichirô 田中宇一郎 (1891-1974), publié dans le numéro du 26 mars 1931 du *Asahi* est un exemple probant de l'évidence du motif de la garçonne qui n'est pourtant jamais nommée. Tanaka rapporte sa rencontre avec un jeune homme de la campagne qui avait sombré dans la misère en arrivant à Tôkyô. Ce dernier lui avait avoué survivre grâce à un « étrange travail » (*myô na shigoto* 妙な仕事) qui consistait à se rendre travesti au théâtre impérial de Tôkyô afin d'y séduire d'autres hommes.

Lui qui s'était déguisé en une *beauté moderne*, portant une coupe « cache-oreilles », son visage maculé de poudre de riz blanc et ses lèvres peinturlurées de rouge, et qui s'était enroulé un *obi* de femme par-dessus la poitrine, qui pouvait se douter qu'il était un homme ?¹¹⁰

L'expression « beauté moderne » (*kindaiteki reijin* 近代的麗人) réfère bien entendu à la *moga*, mais ne la nomme pas explicitement. Le jeune homme arbore une coupe de cheveux en « cache-oreilles » et porte son *obi* bien trop haut par rapport au port traditionnel de la ceinture : deux particularités associées à la garçonne japonaise. Ainsi déguisé, il prenait place dans la salle du théâtre, ne manquant jamais d'attirer les regards de la gent masculine, jetant son dévolu sur les « jeunes hommes à la pointe de la modernité portant des pantalons en cloche de couleur bleue » (*mizuiro no rappazubon ni kindai seinen gata no sentan o hashitte iru wakai dansei* 水色のラップズボンに近代青年型の先端を走っている若い男性). Son travestissement des plus réussis le rendait aux dires du journaliste insoupçonnable, ce dernier allant jusqu'à dire « qu'il était impossible pour tous les hommes de résister au charme de son joli minois » (*kare no bibô wa subete no dansei o chômu sezu ni wa inakatta* 彼の美貌はすべての男性をチャームせずにはいなかった). L'article relate qu'un jour, une fois la pièce terminée, un des jeunes hommes tombés sous son charme, engage la conversation avec lui. Ils finissent par aller flâner « comme deux amoureux » (*koibito no yô ni* 恋人のやうに) à Ginza, à la suite de quoi le jeune homme lui donne quelques billets en lui demandant une autre entrevue le lendemain soir. S'ensuit une série « d'étranges rendez-vous amoureux » (*kimyô na aibiki* 奇妙なあひびき) qui ne vont

¹⁰⁹ SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, p. 120.

¹¹⁰ 「水際立った耳隠しに白粉を刷いた顔を口紅に浮かせ、女帯を胸高に巻いた近代的麗人に化け込んだ彼であった。たれが彼を男性と見破しようぞ。」 TANAKA Uichirô 田中宇一郎, « Teigeki de otoko o tsuttahanashi. Aru josô danshi no jitsuwa 帝劇で男を釣った話 ある女装男子の実話 » (L'histoire d'hommes ferrés au théâtre impérial. Récit véridique d'un jeune homme travesti), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 26 mars 1931, p. 5.

jamais au-delà d'un jeu de séduction platonique. Cependant, au quatrième soir, le jeune homme, ne pouvant plus contenir son désir, se met à l'étreindre de toutes ses forces dans ses bras. Le travesti perd sa perruque en tentant de se dégager, révélant la supercherie à la faible lumière des réverbères du parc de Hibiya, puis prend la fuite¹¹¹. Les lieux mentionnés, Ginza et le parc de Hibiya, étaient réputés pour être des lieux de rendez-vous des « couples *modan* ». Au regard de ces descriptions, le doute n'est pas permis : il ne peut s'agir que d'un travestissement sur le modèle de la *modan gâru*, qui pourtant n'est jamais nommée en tant que telle par l'article.

Un autre cas est rapporté dans le numéro du 12 août 1931 du *Yomiuri*. Surnommé incident du choc du Casino folies (*Kajino fôrî no tamage jiken* カジノ・フォーリーの魂消事件), ce fait divers relate la présence d'un travesti parmi les danseuses de la revue d'un des plus célèbres cabarets d'Asakusa, le *Kajino fôrî* カジノ・フォーリー (Casino folies)¹¹². Le cabaret, au même titre que le dancing, le café ou le cinéma, faisait partie des nouveaux lieux de divertissement à la mode de l'entre-deux-guerres. Le Casino folies avait ouvert ses portes en juillet 1929 et prenait modèle sur les cabarets parisiens. Il incarnait de façon flamboyante la mode *ero-guro-nansensu* et le modernisme d'Asakusa. Kawabata Yasunari en fait une description dans ses *Chroniques d'Asakusa*, ce qui avait d'ailleurs contribué au succès de l'établissement¹¹³. Outre les concerts de jazz, les revues musicales proposées étaient réputées pour leur caractère sulfureux, exhibant leurs danseuses dans des tenues affriolantes qui laissaient apparaître leurs jambes nues. Aux dires de Kawabata, le Casino folies se résumait à « [son] érotisme, [son caractère] absurde, [sa] vitesse, [son] humour à la *Jiji manga*¹¹⁴, [ses] chansons de jazz, et [aux] jambes des femmes »¹¹⁵.

L'affaire du Casino folies concerne une danseuse (*odoriko* 踊子) prénommée Tsubaki Beniko 椿紅子, une « jolie *girl* » (*kirei na gâru* 綺麗なガール) à la peau diaphane, au regard expressif et « spécialisée dans la danse sur musique de variété » (*variete o senmon* ヴリエテを専門). Le *Yomiuri* l'évoque comme une « *girl* singulière » (*fushigi na gâru* 不思議なガール

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² Le nom de ce cabaret tokyoïte combine ceux de deux célèbres cabarets parisiens de la même époque : le Casino de Paris et les Folies bergères. SCHAAL, *La garçonne japonaise, op. cit.*, p. 98.

¹¹³ NAKANO Masaaki 中野正昭, « *Kajino fôrî to modan eiji no anakisuto tachi* カジノ・フォーリーとモダン・エイジのアナキストたち » (Le Casino folies et les anarchistes des temps *modan*), *Bungaku kenkyû ronshû* 文学研究論集 (Recueil d'articles de recherche en littérature), n° 14, 2001, pp. 229-230.

¹¹⁴ *Jiji manga* 時事漫画 (Caricatures de notre temps) est une célèbre revue de caricatures et de dessins satiriques de l'entre-deux-guerres.

¹¹⁵ 「エロチシズムと、ナンセンスと、スピイドと、時事漫画風なユウモアと、ジャズ・ソングと、女の足と」 KAWABATA Yasunari 川端康成, *Asakusa kurenaidan* 浅草紅団 (Chroniques d'Asakusa), Tôkyô 東京, Senshinsha 先進社, 1930, cité dans NAKANO, « *Kajino fôrî to modan eiji no anakisuto tachi* », *op. cit.*, p. 229.

ル) qui se rendait au cabaret « toujours travestie en homme » (*itsumo dansô shite iru* いつも男装してゐる)¹¹⁶. Un jour, cependant, alors que Beniko vient au Casino folies en « vêtements de femmes occidentaux particulièrement féminins » (*onnarashiku onna no yôsô* 女らしく女の洋装), un des habitués de la revue amouraché d'elle la taquine en lui faisant remarquer que celle-ci avait sûrement dû aller « flâner dans Ginza » (*Ginbura* 銀ブラ), une pratique en vogue qui consistait à déambuler dans le quartier pour faire du lèche-vitrine ou du shopping. L'habitué lui propose de s'y promener ensemble, puis l'emmène à l'hôtel. Au moment de la déshabiller, la danseuse se refuse à lui et s'enfuit. Beniko était en réalité un homme, nous apprend l'article. À la suite de l'incident, elle n'a plus jamais remis un pied au Casino folies, qui, selon les dires du journal, regrette la perte de sa danseuse, une des plus estimées par la clientèle du cabaret.

Tout dans cet article nous rappelle la figure de la garçonne. Beniko est une danseuse de revue que l'article ne cesse de présenter comme une « *gâru* ». Précisons que l'emploi du substantif « *girl* » (*gâru*) en lieu et place de termes japonais afin de désigner une jeune femme était courant à cette époque pour désigner les occupations féminines salariées de l'ère *modan*¹¹⁷. Néanmoins, parmi toutes les « *girls* » citées, l'article ne mentionne jamais la *modern girl*. L'évocation de Ginza, des tenues occidentales et de la coupe *danpatsu* ne laissent que peu planer le doute. Le silence est d'autant plus frappant au regard du croquis humoristique qui accompagne l'article, exhibant une danseuse de revue au cheveux courts, en habit de scène, avec la mention du kanji *otoko* 男 (homme), afin de stopper par prévention la pulsion scopique du spectateur masculin (Figure 45).

¹¹⁶ « Rebyû gâru ga... Nanto igai! Kajino fori no tamage jiken レビュー・ガールが、 . . . なんと意外! カジノ・フォーリーの魂消事件 » (Une danseuse de revue... très surprenante! L'incident du choc du Casino folies), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 24 août 1931, p. 3.

¹¹⁷ Outre la *modan gâru*, il existait également l'*ofisu gâru* オフィス・ガール (de l'anglais *office girl*, employée de bureau), la *shoppu gâru* ショップ・ガール (de l'anglais *shop girl*, vendeuse), ou encore la *basu gâru* バス・ガール (de l'anglais *bus girl*, chauffeuse de bus ou poinçonneuse). D'autres *gâru*, quant à elles, connotaient davantage un service érotique, telles que la *manekin gâru* マネキン・ガール (de l'anglais *mannequin girl*, mannequin des grands magasins), la *gasorin gâru* ガソリン・ガール (de l'anglais *gasorin girl*, pompiste), ou encore la *sutorîto gâru* ストリート・ガール (de l'anglais *street girl*, fille de rue). SCHAAL, *La garçonne japonaise*, op. cit., pp. 22-23.

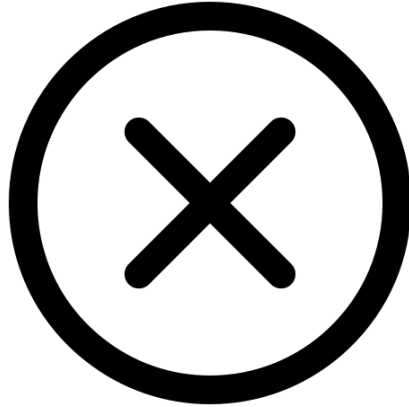


Figure 45

Un autre dessin humoristique publié dans le *Yomiuri* semble reposer sur la même rhétorique. La caricature « *Josô no bidan ? 女装の美男 ?* » (Un bel homme travesti en femme ?) du dessinateur Sugiura Yukio 杉浦幸雄 (1911-2004) dans l'édition du 1^{er} avril 1935 passe sous silence ce qui apparaît comme une évidence en mettant en scène deux personnages assis sur un banc dans un parc : une dame vêtue à la mode occidentale en pleurs et un jeune homme travesti en *moga* tentant de la consoler (Figure 46)¹¹⁸.

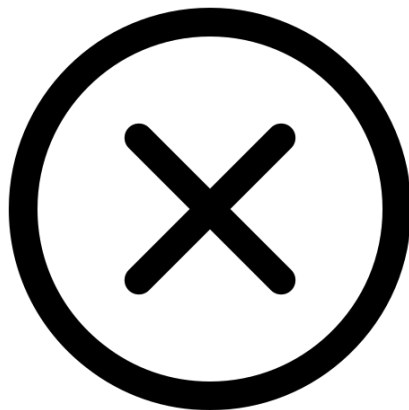


Figure 46

- Mais qui y a-t-il ? Pourquoi pleurez-vous ?
- C'est terrible, tout le monde pense que je me suis travestie et me complimente à ce sujet !¹¹⁹

¹¹⁸ Dessinateur japonais du courant absurde (*nansensu* ナンセンス), spécialisé dans la caricature de mœurs (*fūzoku manga* 風俗漫画) et les dessins humoristiques.

¹¹⁹ 「どうしたのさ、何故泣いているの？」 「ひどいわ、みんな妾のことを仮装してるんだと思って、ほめるのよ」 SUGIURA Yukio 杉浦幸雄, « *Josô no bidan ? 女装の美男 ?* » (Un bel homme travesti en femme ?), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 1^{er} avril 1935, p. 7.

Le ton ironique du dialogue qui accompagne la caricature en renforce la portée satirique. Une femme se plaignant d'être prise pour un travesti se fait consoler par celui-là même pour qui on la prend sans même s'en rendre compte. Sugiura suggère-t-il que le simple fait de revêtir des vêtements féminins ostentatoires de style occidental pouvait suffire à ce que la société prenne la première femme venue pour un travesti ? Si tel est le cas, le travestissement en garçonne devait probablement être connu de l'opinion publique pour qu'il fasse l'objet d'une satire dans la presse quotidienne. Le dessin rassemble à cet égard plusieurs éléments qui rappellent le lien entre travestissement et sexe tarifé. L'espace où les deux protagonistes se trouvent est particulièrement évocateur. Le parc figurait comme un des lieux de prédilection pour les activités des *kagama*. En outre, nous pouvons deviner la présence de toilettes publiques en arrière-plan – lieux de drague sauvage homosexuelle – où l'on devine la silhouette d'un homme qui en sort et celle d'un individu – un homme travesti ? – qui semble faire le guet. De façon détournée, donc, Sugiura place çà et là des indices qui renvoient au milieu de la prostitution masculine. Ici encore, bien que les attributs de la *moga* soient explicites, il n'est pas question de la nommer, le dessinateur se contentant de l'expression « *josô no bidan* » (un bel homme travesti en femme).

Il semble paradoxal que la plupart des articles de la presse quotidienne décrivent des travestis en *moga* tout en taisant – sciemment ? – son nom quand bien même il est fait mention de ses attributs les plus explicites. Pourquoi taire le nom de la garçonne alors que ses descriptions sont univoques ? Il nous faut chercher dans les propres paradoxes de la *moga*. Selon Sandra Schaal, la garçonne japonaise n'a de façon surprenante jamais subi les attaques de la classe conservatrice, ses principaux détracteurs ayant été les intellectuels marxistes. Pour ces derniers, celle-ci était la personnification en chair et en os de la consommatrice. Elle était par conséquent d'essence bourgeoise et au service de l'économie nationale. De son côté, la publicité troublait la ligne de démarcation entre la *ryôsai kenbo* – c'est-à-dire le modèle féminin tel qu'il était véhiculé par l'idéologie gouvernementale – et la *moga*, afin de servir des intérêts commerciaux. La garçonne a ainsi aussi consisté en un fantasme relayé par l'iconographie publicitaire à destination de la ménagère ordinaire. Selon Schaal, il s'avérerait que tant la *ryôsai kenbo* que la *moga* ont probablement été les « deux faces d'une même pièce »¹²⁰. Ceci n'a rien de bien surprenant, dans la mesure où il ne s'agit pas d'une particularité propre au Japon moderne. Comme le rappelle Jeffrey Weeks :

¹²⁰ SCHAAL, *La garçonne japonaise*, op. cit., pp. 346-347.

Les médias peuvent présenter la même femme tout à la fois en bonne ménagère, en femme d'intérieur attentionnée et en femme fatale sexy et attirante, sans se soucier d'une possible contradiction entre ses différentes définitions ni de la confusion qu'elles peuvent engendrer.¹²¹

La réification de la féminité par le regard masculin est à la source même de ses contradictions. En suivant ce cheminement de pensée, les hommes travestis en *moga* auraient ainsi constitué un tabou. Le silence des termes « *modan gâru* » et « *moga* » dans la presse quotidienne pourrait alors s'expliquer du fait que nommer celle-ci en tant que travesti reviendrait par implication à corrompre l'intégrité de la ménagère ordinaire. Pourtant, d'autres articles de presse ont décrit des parcours d'hommes travestis en femmes au foyer sans que l'intégrité de cette dernière n'en ait été entachée. Là où le bât blesse, c'est que la *moga* constituait un fantasme érotique, ce qui n'était pas le cas de la vertueuse bonne ménagère – tout du moins telle qu'elle était pensée dans les manuels de morale destinés aux jeunes filles. En revanche, si comme le stipule Schaal, la ligne de démarcation entre la femme au foyer et la garçonne n'était pas si évidente dans les représentations iconographiques, nous pouvons supputer que le silence qui nous interroge s'expliquerait sans doute par la volonté d'invisibiliser les comportements sexuels qui se détournaient de l'hétéronormativité. Considérer des travestis à la féminité diablement séductrice s'inscrivant dans le fantasme érotique masculin par excellence de cette époque, aurait été en quelque sorte mettre à jour par extension un désir homoérotique chez une grande partie de la population masculine. Révéler un tel désir serait revenu à ébranler l'orientation hétérosexuelle au fondement même de la structure sociale genrée. Taire le nom de la *moga* visait ainsi peut-être à invisibiliser le pouvoir de subversion de cette forme de travestissement. Ce silence a probablement résulté d'une politique de l'ignorance au service de l'ordre hétéronormatif.

¹²¹ WEEKS, *Sexualité*, op. cit., pp. 102-103.

III. SE TRAVESTIR EN MOGA : EXPRESSION CAMP DES KAGEMA DE L'ERE MODAN ?

Jusqu'à présent nous avons mis en lumière l'investissement de Ginza dans les années 1930 par des *kagama* travestis en *moga*, un phénomène mentionné à quelques occasions par la presse quotidienne et les commentateurs sociaux. Nous proposons désormais de répondre à une question simple, pourtant essentielle : pour quelle raison les *kagama* se travestissaient-ils en *moga* ? Qu'est-ce qui rendait cette forme de féminité attractive pour eux ?

Nous proposons trois axes d'interprétation, chacun tentant de répondre à ces interrogations de façon plus ou moins convaincante : l'aspect matériellement pratique de cette forme de travestissement, le caractère érotique de la *moga* qui a probablement servi à appâter le client, et la capacité d'agir (*agency*) que le fait d'endosser cette forme de féminité pouvait leur octroyer. Car, au-delà d'un important effet de mode, nous supposons que se dissimulait, sous les vêtements occidentaux et les cheveux courts, l'émergence de nouvelles subjectivités queers qui exprimaient par ce moyen une esthétique *camp* osée et iconoclaste, particulièrement ironique à l'égard du régime hétéronormatif.

1. UNE FORME MATERIELLEMENT PRATIQUE DE TRAVESTISSEMENT ?

À notre connaissance, le seul intellectuel à commenter la pratique du travestissement en *moga* est le sexologue Takada Giichirô, qui aborde ce sujet à trois reprises dans ses écrits¹²².

La nuit du 4 avril 1928, sur un banc du premier arrondissement du parc d'Asakusa, se trouvait une femme suspecte qui se montrait entreprenante envers les hommes qui passaient. On aurait pu penser à une *modan gârû* typique avec ses cheveux coupés au carré et ses manches longues, mais était-ce vraiment le cas ? Il s'agissait d'un jeune homme de vingt-deux ans prénommé Satô Kure (?), un employé dans un magasin de décoration de Sawamachi. Témoin de la prospérité des *moga* et ne supportant plus de ne pouvoir faire montre de ses capacités, il se faisait lui-même admirablement passer pour une *moga*, bernant un nombre important d'hommes et les escroquant.¹²³

¹²² TAKADA, *Hentai seiyoku to hanzai, hanzai to jinsei*, op. cit., p. 298 ; TAKADA, *Hentai seiyoku kô*, op. cit., pp. 198-199 ; TAKADA, *Hentai iwa*, op. cit., pp. 153-154. Les extraits sont identiques dans chacun des trois textes.

¹²³ 「昭和 3 年 4 月 4 日の夜、浅草公園第一区のベンチで、通行中の男の袖を引く怪しい女があった。断髪、長袖の典型的のモダン・ガールと思いきや、それが本所？澤町のかざり職、佐藤某（くれ？）

La description de Takada rappelle en certains points celles des faits divers de la même époque : une vision pathologique et criminalisée du travestissement assortie de la pratique du sexe tarifé. Cette convergence n'est pas surprenante dans la mesure où, comme nous l'avons abordé dans le Chapitre 3, le discours de la presse et celui des traités sexologiques s'alimentaient mutuellement. Plus loin, Takada insiste encore sur sa façon de percevoir le travestissement en *moga* au prisme de sa soi-disant praticité matérielle :

Pour cette sorte d'hommes, il va sans dire que les femmes qui ont coupé leurs cheveux auront constitué une aubaine : il est bien plus pratique de leur ressembler ! Il me semble qu'on puisse complimenter [les *kagema*] d'avoir été si clairvoyants et, toujours sur le qui-vive, de profiter de cette occasion pour mener à bien leurs activités dans le crépuscule du parc d'Asakusa.¹²⁴

Takada a tout du moins le mérite de s'interroger sur les raisons qui poussent les *kagema* à se travestir en garçonne. Pour lui, la mode de la *moga* était une « aubaine » en raison du port des cheveux courts. Plus accessible, plus facile à coiffer et moins contraignante en entretien, la coupe *danpatsu* était un gage de praticité, ce qui expliquait aussi sa popularité auprès de certaines femmes salariées modernes. Ce n'est en effet pas un hasard si le port des cheveux courts fait écho à l'entrée des femmes dans le monde du salariat, qui pour beaucoup s'étaient coupé les cheveux non pas par provocation à l'égard de l'ordre patriarcal, mais par simple praticité¹²⁵.

S'il est vrai que la coupe *danpatsu* était pratique et plus accessible pour un homme, en réalité les cas de travestissement rapportés dans la presse mentionnent souvent l'usage de la perruque, point que nous avons déjà abordé dans le Chapitre 6. Il nous semble plus encore que les cheveux courts ne sont pas le seul élément à prendre en compte. L'attirail complet de la *moga* était coûteux. Les vêtements, les accessoires et le maquillage d'inspiration occidentale était bien plus onéreux que les kimonos en *meisen* et les accessoires et produits japonais. En outre, la mode de la garçonne laissait entrevoir bien plus de peau nue : les bras, les épaules, la nuque et une partie des jambes. Une telle apparence était plus susceptible d'attirer l'attention des passants et d'être scrutée par les badauds. Un travesti en *moga* encourait sans doute

という 22歳の青年であった、モガの全盛を見て、脾肉の嘆に耐えず、自分も天晴れモガになりすまして、幾多の男を騙かし、金品を巻上げて居ったものであった。」 TAKADA, *Hentai iwa*, *op. cit.*, pp. 153-154 ; TAKADA, *Hentai seiyokukô*, *op. cit.*, p. 88 ; TAKADA, *Hentai seiyoku to hanzai*, *op. cit.*, p. 298.

¹²⁴ 「此の種の男子の為には、女性が断髪して、模倣上に便宜を與てくれたことは、何よりもの喜びに違いないから、緊揮一番、浅草公園の宵闇に活躍するのは、最も時機を見るの明あるものと褒めてやるのが至当であろう。」 TAKADA, *Hentai iwa*, *op. cit.*, pp. 153-154 ; TAKADA, *Hentai seiyoku kô*, *op. cit.*, p. 88 ; TAKADA, *Hentai seiyoku to hanzai*, *op. cit.*, p. 298.

¹²⁵ Pour une description des discours des féministes, cf. SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, pp. 180-213.

davantage le risque d'être découvert en tant que tel. L'explication du succès du travestissement en garçonne en raison de sa seule praticité matérielle semble donc peu convaincante.

2. QUESTION DE SEDUCTION : UNE NECESSITE ECONOMIQUE

Notre seconde hypothèse concerne la question du désir, de la séduction, et par extrapolation, celle du gain économique. La pratique du sexe tarifé résultait généralement d'un manque de perspective sociale imputé par le déclassement de genre. Le choix de la mode de la garçonne s'explique aisément en raison de l'iconographie *ero* de la période *modan*. Barbara Hamill Satô rappelle que les années 1920 sont concomitantes d'une amélioration technologique et d'une augmentation en nombre des médias iconographiques qui « ont redéfini les pratiques de la vie quotidienne ». Plus encore, ces années témoignent de la grande présence iconographique de la garçonne, transformée en une égérie *érotique* et une « icône de la cité moderne »¹²⁶. Devenue la coqueluche de l'imaginaire érotique hétérosexuel, c'est elle qui, le plus, éveillait le désir et nourrissait les fantasmes masculins. Rien d'étonnant dans ces conditions à ce que la garçonne ait servi de modèle de travestissement pour les *kagama*. La passe étant leur seul moyen de survivre, il leur fallait être le plus séduisant possible afin d'appâter les clients.

La *moga* a toutefois été une figure paradoxale. Elle brouillait les attributs de reconnaissance genrés, mais représentait dans le même temps une forme exagérée – des aspects érotiques – de la féminité. Elle jouait ainsi avec les attributs des deux sexes, qu'elle mêlait et réifiait. Elle apparaissait comme un sujet à la fois masculinisé, mais diablement féminin. Cette ambivalence lui a d'ailleurs valu bon nombre de critiques. La romancière Hirabayashi Taiko 平林たい子 (1905-1972)¹²⁷ voyait moins dans la masculinisation des femmes – les cheveux courts en tête – une « rébellion de leur humeur à l'encontre des mœurs et des conceptions traditionnelles rattachées aux femmes » (*fujin o shibatte ita fûzoku ya dentôteki kannen ni*

¹²⁶ SATO HAMILL, *The New Japanese Woman*, *op. cit.*, p. 1.

¹²⁷ Écrivaine japonaise de la période moderne et contemporaine. Elle sort diplômée de l'école pour femmes de Suwa en 1922, puis part s'installer à Tôkyô où elle se lie avec le milieu intellectuel socialiste et anarchiste. Arrêtée par les autorités lors de la grande confusion qui a suivi le Grand tremblement de terre de Tôkyô en septembre 1923, elle est sommée de quitter la capitale et part s'installer en Mandchourie. Là, elle donnera naissance à un enfant qui meurt quelques jours plus tard de malnutrition, une expérience traumatisante qui a fortement influencé son écriture. D'abord figure de la littérature japonaise prolétarienne, elle fait montre après la guerre d'idées politiques conservatrices et anticommunistes.

taisuru kibunteki na hankô 婦人を縛ってゐた風俗や伝統的観念に対する気分的な反抗) qu'une « volonté d'exprimer de la coquetterie » (*namamekashisa o hyôgen shi tagatte iru* 艶めかしさを表現したがってゐる). Pour la romancière, les cheveux courts attestaient d'une ambiguïté entre émancipation et désir de séduction. Toutefois, pour elle, cette « rébellion » se limite à ses aspects les plus superficiels. Elle ne provient ni d'une « révolte de leur humeur » (*kibunteki hankô* 気分的反抗) ni d'un « travail spirituel » (*seishinteki rôdô* 精神的労働), mais ne serait qu'une « négation de la réalité » (*genjitsu hitei* 現実否定). Taiko ne mâche pas ses mots en déclarant que les femmes d'apparence masculine ne feraient qu'« exprimer de façon artificielle leur féminité au travers de l'illusion de la confusion des sexes » (*seiteki kondô no sakkaku o tôshite onnarashisa o gikôteki ni hyôgen suru* 性的混同の錯覚を通して女らしさを技巧的に表現する)¹²⁸. Vision essentialiste de la féminité s'il en est, le discours de Taiko montre que ce qui aurait en quelque sorte constitué une forme d'érotisme féminin transgressif a finalement été réifié par le regard de la société patriarcale.

Au même titre que Taiko, la poétesse Yosano Akiko 与謝野晶子 (1878-1942)¹²⁹ jugeait négativement la mode de la garçonne, qu'elle percevait non pas sous le prisme de l'émancipation féminine, mais bien sous celui de la satisfaction du regard masculin¹³⁰. Sur ce point, Sandra Schaal rappelle que la *moga* « avait conscience d'elle-même, tout comme du spectacle qu'elle offrait autour d'elle et du désir qu'elle pouvait faire naître chez les hommes – ce dont elle jouait d'ailleurs amplement »¹³¹. En ce sens, prendre les traits de la *moga*, pour les *kagama*, revenait à personnifier le fantasme masculin du moment.

Incarner une icône, jouer un personnage... Cette façon d'envisager le sexe tarifé fait encore une fois écho aux propos de Preciado¹³². De notre point de vue, la *théâtralisation* du

¹²⁸ HIRABAYASHI Taiko 平林たい子, « 'Onna no tachiba kara' seiteki tôsaku shushu [女の立場から] 性的倒錯種々 » (Les variations de l'inversion sexuelle « du point de vue d'une femme »), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 3 décembre 1936, p. 9.

¹²⁹ Poétesse japonaise de la période moderne. Issue d'une famille de riches pâtisseries de la région du Kansai, elle a accédé à la consécration en 1901 grâce à son recueil de poèmes *Midaregami* 乱れ髪 (Cheveux emmêlés), qui fait d'elle une grande figure de la poésie moderne et du romantisme. À côté de ses activités littéraires, elle a également œuvré en faveur de l'émancipation féminine au Japon en participant en 1924 à la création de la *Fujin sanseiken kakutoku kisei dômeikai* 婦人参政権獲得期成同盟会 (Association en faveur de l'obtention du droit de vote pour les femmes) et a été l'autrice d'un nombre important d'écrits théoriques sur la condition féminine. Cf. DODANE Claire, *Yosano Akiko : poète de la passion et figure de proue du féminisme japonais*, Paris, Publications orientalistes de France, 2000.

¹³⁰ YOSANO Akiko 与謝野晶子, « Joshi no danpatsu 女子の断髪 (Les cheveux courts des filles) », 1926, réimprimé dans YOSANO Akiko 与謝野晶子, *Yosano Akiko zenshû* 与謝野晶子全集 19 (Œuvres complètes de Yosano Akiko 19), Tôkyô 東京, Kôdansha 講談社, 1981, pp. 282-283, cité dans SCHAAL, *La garçonne japonaise*, op. cit., pp. 182-186.

¹³¹ SCHAAL, *La garçonne japonaise*, op. cit., p. 341.

¹³² PRECIADO, *Testo junky*, op. cit., p. 271.

service sexuel était accentuée par le travestissement en *moga*. Prendre ses traits a sans doute dû consister en un moyen de subsistance plus efficace. Il est peu surprenant que cette explication n'ait jamais été insinuée par les intellectuels de l'époque. Le tabou était sans doute trop important. Après tout, le phénomène en lui-même n'a presque pas été nommé en tant que tel. Prendre la plume afin de commenter la propension des *kagama* à faire tourner la tête d'autres hommes nous paraît dans ce contexte inconcevable.

3. DE L'AGENTIVITE DU TRAVESTISSEMENT EN MOGA : UNE EXPRESSION CAMP DES NOUVELLES SUBJECTIVITES QUEERS ?

Plus encore qu'un modèle érotique, il nous semble que la garçonne symbolisait une figure émancipatrice. Elle a été une source d'angoisse pour le pouvoir phallocrate en ce qu'elle véhiculait une masculinisation des femmes, et par-là même, une forme « d'émancipation » féminine. Si « l'allure vestimentaire et corporelle est [...] un marqueur d'identité »¹³³, nous pensons que la *moga* a personnifié un modèle d'agentivité en raison de sa plus grande liberté, de son autonomie apparente et de sa propension à faire fi des conventions. Pour Miriam Silverberg, la *modan gâru* était une « militante » inorganisée, mais néanmoins politique, de la cause féminine, dans le sens où elle résistait aux conventions sociales et à l'autorité en transgressant les barrières de classe, de genre et de culture¹³⁴. Pourtant, comment réellement parler de « militantisme » alors que les activités politiques connues de la *modan gâru* étaient pour ainsi dire nulles ? Pour Silverberg, c'est précisément son image d'individu en apparence émancipé qui aurait incité certaines femmes à se battre pour leurs droits politiques, tout en admettant de façon contradictoire que les féministes Hiratsuka Raichô 平塚らいてう (1886-

¹³³ GHERCHANOC Florence, HUET Valérie, « Pratiques politiques et culturelles du vêtement. Essai historiographique », *Revue historique*, vol. 641, n° 1, 2007, p. 3.

¹³⁴ SILVERBERG, "The Modern Girl as Militant", *op. cit.*, p. 254.

1971)¹³⁵ et Yamakawa Kikue 山川菊枝 (1890-1980)¹³⁶ ont précisément condamné la *moga* pour son apolitisme¹³⁷. Néanmoins, Silverberg considère la *modern girl* comme un symbole culturel *potentiellement* dangereux pour l'ordre établi et le conservatisme social du simple fait qu'elle ait été une icône et un objet de fantasmes. Sandra Schaal rejoint également cet avis, car selon elle le port du *danpatsu* « demandait une certaine dose de culot, si ce n'est de courage »¹³⁸. Il semble que le seul accoutrement de la *moga* ait suffi pour contrevenir à l'idéologie patriarcale.

Étendons cette interprétation aux *kagema* qui se sont travestis en garçonne. Si l'apparence vestimentaire d'inspiration occidentale a pu servir de message politique à l'encontre de l'ordre établi pour certaines femmes, pourquoi ne l'aurait-elle pas également été pour les *kagema* ? En outre, la « masculinisation » de cette forme de féminité n'aurait-elle pas aussi joué une part importante dans l'élaboration d'une sensibilité *camp* qui reprenait et détournait les codes de l'hétéronormativité ? En comparant le cas japonais avec la culture gay du New York de la même époque, survient un écho troublant¹³⁹. Comme le montre George Chauncey dans son ouvrage *Gay New York* (1994), les jeunes *fairy* (« tantes » ou « folles ») qui baignaient dans le « monde gay » new-yorkais de l'entre-deux-guerres prenaient très souvent pour modèle les actrices hollywoodiennes, à l'instar de Gloria Swanson (1899-1983) ou Mae West (1893-1980), que d'aucuns considéraient comme les archétypes de la *modern girl* nord-américaine.

L'audace sexuelle de la tante dans sa manière de draguer les hommes était assez éloignée de la passivité sexuelle attendue d'une femme respectable, mais correspondait tout à fait à la nature sexuelle attribuée aux femmes délurées et aux prostituées. Le fait que les gays se soient identifiés à ce genre de femmes explique pour une part la popularité des femmes « fortes » et « délurées », telle Mae West, à la fois comme icônes gays et comme

¹³⁵ Féministe japonaise de la période moderne. Originnaire d'un milieu intellectuel de la restauration de Meiji, elle sort diplômée de l'École pour femmes du Japon (*Nihon joshi daigaku* 日本女子大学) en 1903. Elle se fait connaître par le grand public en 1908 après une tentative de double suicide amoureux ratée avec l'écrivain Morita Sôhei 森田草平 (1881-1949). Elle entame par la suite sa carrière d'écrivaine à compter de 1911 et devient la rédactrice en chef de la revue féministe *Seitô* 青鞥 (Les bas bleus, 1911-1916). Ayant subi à de maintes reprises les foudres de la critique en raison des nombreux scandales dont elle a été à l'initiative, comme son refus de se marier avec son concubin ou la publication d'écrits mettant à mal l'institution du mariage, elle prend du recul, puis fonde en 1919 l'association des nouvelles femmes (*Shin Fujin kyôkai* 新婦人協会), qui réclamait le droit de vote aux femmes. Critiquée pour ses idées eugénistes, elle se consacre après la Seconde Guerre mondiale à la défense du pacifisme. LEVY Christine (dir.), *Genre et modernité au Japon. La revue Seitô et la femme nouvelle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, pp. 299-300.

¹³⁶ Féministe japonaise d'obédience marxiste, elle est issue d'une famille d'anciens samouraïs aux idées progressistes. Elle sort diplômée en 1912 des Cours d'anglais pour jeunes filles (*Joshi eigaku juku* 女子英学塾). Proche à la fois des cercles littéraires, socialistes et anarchistes, elle a d'abord œuvré à la diffusion des idées socialistes avant de se consacrer à la politique après la Seconde Guerre mondiale. LEVY (dir.), *Genre et modernité au Japon*, op. cit., pp. 317-318.

¹³⁷ SILVERBERG, "The Modern Girl as Militant", op. cit., p. 248.

¹³⁸ SCHAAL, *La garçonne japonaise*, op. cit., p. 340.

¹³⁹ Nous n'avons pour l'heure pas trouvé de référence à la garçonne comme modèle de féminité ou de travestissement pour les hommes homosexuels dans les études historiques sur l'homosexualité masculine en Europe.

personnages de travestis ; elles étaient considérées comme des femmes qui méprisaient les conventions, ne cachaient pas leur goût pour la sexualité, et faisaient ce qu'il fallait pour obtenir ce dont elles avaient envie.¹⁴⁰

Cet écho est d'autant plus intéressant qu'il aligne le comportement des garçonnnes avec celui des prostituées : deux formes de féminités qui se rejoignent dans celles des travestis en *moga*. À ce titre, nous n'avons pour l'heure pas trouvé de cas de travestissement en *modan gâru* qui ne soit pas en relation directe avec la pratique du sexe tarifé. Nous pensons que la garçonne personnifiait pour les *kagama* une femme forte, maîtresse de son destin, au potentiel d'agentivité élevé, plus séduisante qu'une douce, docile et chaste femme au foyer sacrifiant ses idéaux personnels. Car n'oublions pas qu'avant de se travestir en femme, ces hommes avaient été élevés comme des petits garçons, plus libres dans leurs choix et moins bridés par les normes morales. Selon Emmanuel Beaubatie, les transfuges de sexe « emportent avec eux le bagage de leur passé »¹⁴¹. Une mobilité sociale ne repose jamais véritablement sur une *tabula rasa*. Le premier sexe de socialisation influe ainsi considérablement sur le passage d'une catégorie de genre à une autre. Le cas français de Paul Grappe (1891-1928) le montre de façon claire. Jeune homme issu d'un modeste milieu ouvrier et devenu caporal lors de la Première Guerre mondiale, Paul a choisi de désertier en mai 1915. Pour ne pas être retrouvé par l'armée, il devient Suzanne Landgard. Il vit socialement en tant que femme pendant près d'une dizaine d'années, et ce, malgré la promulgation de la loi d'amnistie en 1925. Lui-même troublé par la grande facilité dont il s'accommode de sa nouvelle catégorie de genre, ainsi que de sa faculté à faire naître le désir chez les deux sexes, il s'essaie à diverses pratiques (homo)sexuelles, collectionnant amants et amantes et fréquentant le Paris interlope des « Années folles ». Néanmoins, s'il a parfaitement incorporé les codes physiques de la féminité, son comportement est à bien des égards demeuré viril : manque de pudeur et de modestie, comportements assertifs, voire agressifs, domination physique et psychologique sur son épouse Louise (avec laquelle il se marie en 1911). Aimant boire et faire la fête, Suzanne était surnommée par son entourage « la reine des garçonnnes ». S'habillant à la dernière mode, les cheveux coupés en un carré plongeant et portant un maquillage ostentatoire, ce n'était toutefois pas tant son apparence physique que son attitude provocante et masculine qui la faisait passer pour une « fille moderne ». Sa *persona* féminine ne s'alignait pas sur les attentes comportementales propres à sa catégorie de genre¹⁴². Nous envisageons le travestissement en garçonne des *kagama* comme l'incarnation d'une figure

¹⁴⁰ CHAUNCEY, *Gay New York*, *op. cit.*, p. 84.

¹⁴¹ BEAUBATIE, *Transfuges de sexe*, *op. cit.*, p. 104.

¹⁴² Cf. VIRGILI Fabrice, VOLDMAN Danièle, *La garçonne et l'assassin. Histoire de Louise et de Paul, déserteur travesti, dans le Paris des années folles*, Paris, Payot, 2011.

féminine qui allait à l'encontre des attentes traditionnellement dévolues aux femmes. Le travestissement en *moga* permettait sans doute la création d'une *persona* féminine à l'allure libre, provocante, jouant sur les attributs genrés, brouillant les stéréotypes et réifiant les désirs.

Le modèle de la garçonne aurait été si populaire chez les travestis que sa pratique serait même allée bien au-delà des milieux de la prostitution masculine. En effet, dans un entretien accordé au *Yomiuri* en 1933, l'*onnagata* Soganoya Momochô confie passer du temps dans les *dance halls* en compagnie d'autres hommes, ainsi qu'avoir un goût prononcé pour la « vie *modan* ».

J'adore le *modan* et je veux porter des habits de mode occidentale. Parmi les rôles que j'incarne sur scène, les serveuses de café ou les femmes authentiques sont ceux avec lesquels je me sens le plus à l'aise. [...] Je me rends de temps en temps dans les grands magasins pour voir les articles à la mode, je fais attention à ne pas être à la traîne de la vie *modan* [*modan raifu*] [...].¹⁴³

Momochô réitère son enthousiasme pour la mode féminine occidentale dans un autre entretien accordé au journal en 1937. Il déclare que les « filles *modan* » (*modan musume* モダン娘) lui procurent une « sensation de fraîcheur » (*akarui kanji* 明るい感じ), mais se désole que leur « maquillage *modan* » (*modan keshô* モダン化粧) soit trop léger pour être porté sur scène et qu'il soit de ce fait proscrit parmi les *onnagata*. L'acteur termine par donner aux lectrices du journal des conseils sur les façons de se maquiller à l'occidentale¹⁴⁴. Momochô n'est pas un cas particulier parmi les *onnagata*. À en croire le numéro du 3 mai 1930 du *Yomiuri*, la garçonne était devenue la nouvelle coqueluche des acteurs travestis, qui tentaient par tous les moyens possibles d'intégrer des éléments physiques *modan* à leur apparence¹⁴⁵. Un autre article de 1931 rapporte également la sensation créée par un jeune *onnagata* qui aimait à se travestir en *moga* durant son temps libre hors des théâtres et, ainsi vêtu, aller flâner dans les rues de la capitale¹⁴⁶.

Ainsi, il semble que la *moga* ait aussi représenté une figure féminine marquante dans les imaginaires des *onnagata*, mais pas seulement. Le cas de Sei-chan, célèbre « homme-geisha »

¹⁴³ 「とてもモダン好きで洋装がしたいわ。で舞台の役では女給や、本格の女が一番気分が出ます。(中略) 時々デパートへ流行品を見に行き、モダンライフに遅れないやうに心掛けています (略)」
« Hentai seikatsu o itonamu haiyû no butai to katei. Otoko ga onna ni. Onna ga otoko ni 変態生活を営む俳優の舞台と家庭 男が女に 女が男に » (Les vies déviantes des acteurs sur scène et hors scène. De l'homme à la femme et de la femme à l'homme), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 20 février 1933, p. 4.

¹⁴⁴ « 'Okeshô hiwa'. Mei onnagata kyôen roku 11. Tsukaiwakeru. Soganoya Momochô [御化粧秘話] 名女形競艶録 = 1 1 使い分ける / 曾我廼家桃蝶 » (« Histoire secrète du maquillage ». Enregistrement des performances de célèbres *onnagata* n° 11. Du bon usage [du maquillage]. Soganoya Momochô), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 14 mai 1937, p. 9.

¹⁴⁵ « Kindai no josei bi 近代の女性美 » (La beauté des femmes modernes), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 3 mai 1935, p. 4.

¹⁴⁶ OGIWARA, « Oyama no shushu sô to dôseiai », *op. cit.*, p. 223.

qui avait fait l'objet de nombreux portraits dans la presse fait également montre d'une ambiguïté entre féminité traditionnelle et *modan*. L'*Asahi* qui lui avait consacré un article en juillet 1930 la montre en train de coiffer l'actrice Kurishima Sumiko, portant la coupe en « cache-oreilles » (Figure 47)¹⁴⁷.

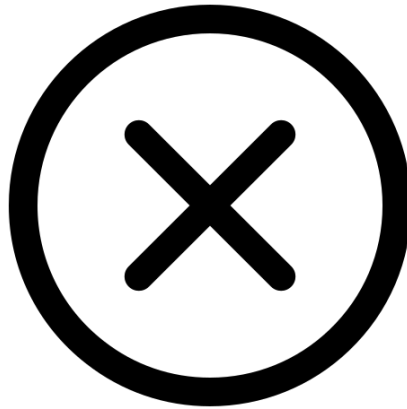


Figure 47

La revue *Kenkô jidai* présente également deux photographies de Sei-chan arborant une féminité hybride, naviguant entre tradition et modernisme (Figure 48 et Figure 49)¹⁴⁸.

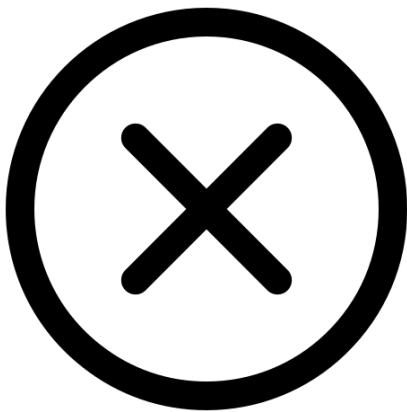


Figure 48

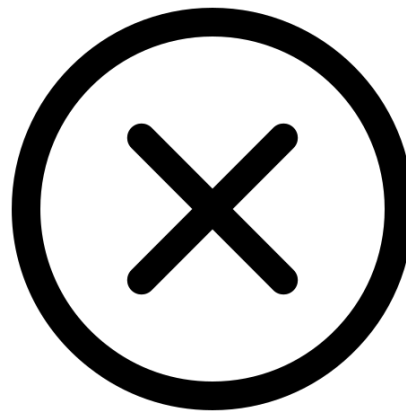


Figure 49

Une de ses descriptions dans l'*Asahi* est particulièrement intéressante :

Ses cheveux sont soigneusement ondulés à la manière du « cache-oreilles ». Son visage est peint de blanc au point qu'il n'est plus possible d'en percevoir la peau. Ses lèvres sont

¹⁴⁷ Source : « Higashi Nihon meibutsu (15) », *op. cit.*; SAKURAGI, « Shiobara meibutsu no ichi to shite yûmei na josô no hentai otoko o tôte », *op. cit.*, p. 96.

¹⁴⁸ SAKURAGI, « Shiobara meibutsu no ichi to shite yûmei na josô no hentai otoko o tôte », *op. cit.*, pp. 98-99.

peintes de rouge à lèvres, prenant la forme d'un cœur. Ses sourcils sont finement dessinés. Il incarne une femme à la fois magnifique et menaçante. Et par endroit, son maquillage ressemble également à celui de Kitamura Rokurô.¹⁴⁹

Ici, le port de la coupe du « cache-oreilles » et l'utilisation du rouge à lèvres rappellent la garçonne, tandis que le maquillage prend aussi exemple sur celui d'un célèbre *onnagata* de la période moderne. En plus de brouiller le processus de genre, le travestissement rend dans ce cas inintelligible la distinction entre *tradition* et *modernité*, l'hybridité des codes d'apparats occidentaux et autochtones étant une caractéristique de la *moga*, devenue pour cette raison une figure « confuse et illisible » pour ses contemporains¹⁵⁰.

Les cas de travestissement présentés montrent là encore le caractère poreux de catégories pensées comme antagoniques : masculinité et féminité, modernité et tradition, Occident et Orient, prostitution et activité artistique. En conséquence, une distinction figée entre le modèle de l'*onnagata* et celui de la *moga* parmi les travestis ne nous semble pas réellement pertinente, dans la mesure où certains *onnagata* pouvaient s'adonner à la pratique du sexe tarifé et vouloir ressembler à des garçonnnes. Plus encore, il semble que la porosité entre les féminités « traditionnelles » et *modan* adoptées par les travestis appuie les propos de Sandra Schaal, pour qui la séparation dans les discours entre la *ryôsai kenbo* et la *moga* n'était qu'un leurre discursif¹⁵¹.

Ainsi, la *moga* témoigne probablement de l'émergence d'une subjectivité « travestie » dans le Japon moderne. Elle a sans doute correspondu à une contre-norme féminine réappropriée de façon individuelle par des travestis, dont le pouvoir de subversion et l'agentivité ont pu leur octroyer les moyens symboliques de contrefaire l'ordre hétéronormatif. En outre, la garçonne japonaise personnifiait la consommatrice citadine par excellence : elle était le symbole d'une culture féminine bourgeoise et émancipée. Son imitation peut également s'interpréter comme une façon pour les *kagama* de s'approprier les codes des classes aisées et d'ainsi incarner une femme indépendante tant économiquement qu'en termes d'attitude¹⁵². Reprenant les codes des classes dominantes, tant sociales que de genre, et s'en amusant, nous

¹⁴⁹ 「耳隠しをこてで丹念にウエーヴさせて、顔は地はだの見えないほど白く塗って唇にはハート型に紅をさし、眉は細く描いている。ちょっとすご味のある美人になっている。どこやら喜多村緑郎のメーカーキャップに似たところもある。」 «Higashi Nihon meibutsu (15)», *op. cit.*

¹⁵⁰ SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, p. 261.

¹⁵¹ *Ibid.*, pp. 346-347.

¹⁵² Sharon Kinsella note par exemple que les modèles de travestissement masculin dans la société japonaise contemporaine reposent pour beaucoup sur les goûts de luxe et les privilèges bourgeois. KINSELLA Sharon, "Cuteness, *Josô*, and the Need to Appeal: *Otoko no Ko* in Male Subculture in 2010s Japan", *Japan Forum*, vol 32, n° 3, 2019, p. 436.

pensons que le travestissement en *moga* s'ancrait dans une expression *camp* des communautés urbaines de *kagama*. Le caractère trouble et troublant de la garçonne ébranlait déjà à lui seul l'ordre du genre : se travestir en *moga* constituait sans doute une mise en abyme de ce trouble, renversait symboliquement les dominations de genre et moquait en un certain sens les règles de l'hétérosexualité.

□

En montrant l'importance du modèle de la garçonne dans les imaginaires travestis modernes, ce chapitre apporte un point de vue inédit qui s'éloigne des études antérieures sur le sujet. Notre travail contredit en effet les travaux de Saeki Junko pour qui « la majorité des travestis des ères Taishô et Shôwa se travestissaient en vêtements de style japonais en prenant pour modèle les acteurs *onnagata* »¹⁵³. Cette hypothèse a également été proposée par Mitsuhashi Junko et Shimokawa Kôshi¹⁵⁴. Il est certes délicat d'affirmer que le modèle de la garçonne a supplanté durant l'entre-deux-guerres celui de l'*onnagata*. Si durant les années 1930, les faits divers ont surtout mis en avant le travestissement en *moga*, cela ne signifie pas pour autant que cette forme de travestissement a été majoritaire dans la pratique, mais plutôt qu'elle a suscité l'intérêt des médias. Toutefois, l'insistance de la presse demeure par trop prononcée pour ne pas être représentative d'une tendance.

Quoi qu'il en soit, nous avons montré que la séparation entre ces deux formes de travestissement, *onnagata* et *moga*, ne s'avère finalement pas être particulièrement pertinente. Les cas rapportés de Momochô et de Sei-chan révèlent en effet la porosité latente de ces deux formes de féminité et rebat les cartes de la distinction entre les concepts de *tradition* et de *modernité*.

Au-delà de l'omniprésence de la *moga* dans les médias iconographiques japonais de l'entre-deux-guerres, nous pensons que le succès rencontré par cette forme subversive de féminité tient également au trouble genrée qu'elle était capable de produire. Icône moderne de la féminité s'il en est, la garçonne a probablement aussi constitué une icône queer pour les *kagama* de Tôkyô et d'Ôsaka, l'expression d'une féminité audacieusement *camp*. Mais, tout comme la garçonne japonaise n'a jamais été suspectée de lesbianisme par ses détracteurs, sa portée symboliquement queer dans les milieux de la prostitution masculine n'a pas non plus fait

¹⁵³ SAEKI, « 'Dansai sabetsu' shakai no iyashi », *op. cit.*, p. 79.

¹⁵⁴ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 125-175 ; SAEKI, « 'Dansai sabetsu' shakai no iyashi », *op. cit.*, pp. 79-80 ; SHIMOKAWA, TAMURA, KOISHIKAWA, HATAKEYAMA, *Josô no minzokugaku*, *op. cit.*, pp. 82-94, 111-128.

l'objet de la moindre critique dans les discours idéologiques. Associer la *moga* à l'homosexualité, qu'elle soit féminine ou masculine, a semble-t-il constitué un tabou dans les discours officiels.

Si la garçonne japonaise a personnifié, comme nous le pensons, un modèle de travestissement irrévérencieux, provocateur et *camp*, force est de constater qu'il a été effacé des mémoires. Nous sommes conscient que son oubli de l'histoire culturelle queer du Japon moderne ne va pas dans le sens de notre hypothèse, d'autant plus que jusqu'à présent aucune étude antérieure n'a mis au jour une telle pratique.

Selon nous, trois principales raisons expliquent cet état des choses.

Premièrement, il est généralement très difficile d'effectuer la généalogie de contre-cultures en raison du manque de sources primaires. Notre sujet ne fait pas exception à la règle.

Deuxièmement, le corpus sur lequel nous nous fondons semble surtout apporter des informations dans ses entre-lignes, par sous-entendus. Il n'est donc pas étonnant qu'aucune étude sur la garçonne japonaise n'ait mis à jour la propension de cette forme de féminité à servir de modèle de travestissement. Nous-même n'y avons prêté attention que par pur hasard.

Troisièmement, nous pensons également que les bouleversements liés à la Seconde Guerre mondiale, à la défaite et à l'occupation américaine ont joué un rôle décisif dans l'effacement des mémoires queers du travestissement en *moga*. Il semble en effet que les *danshō* du parc d'Ueno aient mis de côté les modèles féminins occidentaux pour s'inspirer plus volontiers des féminités japonaises traditionnelles¹⁵⁵. Les *danshō* interrogés par la presse *kasutori* mentionnent à cet égard leur préférence pour les vêtements féminins japonais, le kimono étant à leurs dires plus pratique pour dissimuler leurs « parties masculines »¹⁵⁶.

En outre, la portée symbolique du vêtement d'inspiration occidentale n'avait sans doute plus du tout la même signification au moment de l'après-guerre. À compter de 1945, cette mode féminine a surtout été liée à la figure de la *panpan* パンパン (ou *panpan gāru* パンパンガール), une expression apparue dès la fin de la Seconde Guerre mondiale afin de désigner les travailleuses du sexe qui s'habillaient à l'occidentale et qui destinaient leurs services sexuels principalement aux soldats de l'armée nord-américaine¹⁵⁷. Aisément reconnaissables à leurs jupes droites, leurs foulards portés autour du cou et leur sac à bandoulière, ces femmes sont en

¹⁵⁵ MITSUHASHI, *Josō to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 180-181.

¹⁵⁶ HENRY, "Between Surveillance and Liberation", *op. cit.*, p. 412.

¹⁵⁷ INOUE (dir.), *Sei no yōgo shū*, *op. cit.*, pp. 296-301.

très peu de temps devenues les principales figures de la prostitution féminine¹⁵⁸. En raison de l'état désastreux de l'archipel au sortir de la guerre, le sexe tarifé a constitué pour elles le moyen le plus efficace pour ne pas mourir de faim. Désormais, la tenue féminine à l'occidentale était associée à ces femmes nocturnes et peu vertueuses. Si les ressemblances entre la *modan gârû* et la *panpan* sont troublantes, la comparaison s'arrête là. La première a consisté en une féminité bien plus ambivalente, avant tout omniprésente dans l'iconographie *modan*. La seconde renvoyait quant à elle explicitement au sexe tarifé. En outre, contrairement à la *moga*, la *panpan* était une réalité que les *danshō* côtoyaient quotidiennement. Il était plus difficile pour elle de servir de fantasme d'incarnation, contrairement à la *moga* qui a surtout été visible dans les médias. Ainsi, si l'allure occidentalisée de la *moga* était synonyme de provocation et d'insubordination à l'encontre des normes de genre, la mode féminine occidentale était entre temps devenue l'avatar de la soumission face à l'occupant, d'une « collaboration » avec les troupes nord-américaines.

La catastrophe de la guerre et de la défaite paraît également avoir eu un impact sur les aspirations des travailleurs du sexe travestis. En s'inspirant des *moga*, les *kagama* modernes semblaient afficher une volonté d'autonomie, d'émancipation et d'agentivité. En revanche, en prenant pour modèle une féminité plus conventionnelle, les *danshō* de l'après-guerre cherchaient davantage à se conformer aux normes institutionnelles. Comme le montre Todd Henry, les *danshō* aspiraient avant tout à devenir de respectables « femmes au foyer » (*shufu* 主婦), érigeant le modèle petit-bourgeois comme un idéal à atteindre¹⁵⁹. Nous pouvons penser que leur volonté de correspondre à un modèle féminin plus sage, dans le contexte d'une économie libérale capitaliste et bourgeoise, a sans doute balayé la question de l'autonomie féminine. Ce modèle policé de féminité a probablement tôt fait d'enterrer celui, subversif, de la *moga*, expliquant peut-être son oubli en tant que modèle de travestissement.

La garçonne japonaise n'est pas la seule féminité *modan* à avoir servi de modèle de travestissement pour les *kagama*. Nous proposons dans le chapitre suivant d'aborder une autre icône féminine du Japon moderne : la serveuse de café, cousine plus ou moins éloignée de la *moga*. Ce dernier chapitre nous servira à appuyer les hypothèses que nous avons présentées ici.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 298.

¹⁵⁹ HENRY, "Between Surveillance and Liberation", *op. cit.*, pp. 410-411.

CHAPITRE 10

LE TRAVESTISSEMENT EN SERVEUSE DE CAFE (*JOKYU*) : A LA RECHERCHE D'UNE AUTONOMIE ECONOMIQUE

Le café (en japonais *kafe* カフェ ou *kafê* カフェー) est un type d'établissement de consommation et de divertissement apparu au Japon au début du XX^e siècle qui, au même titre que les grands-magasins, les *dance halls* et les cinémas, symbolisait l'avènement de la « vie *modan* » prisée par une nouvelle génération de citadins qui avaient délaissé les traditionnelles distractions des maisons de thé ou des établissements de geishas¹. Le café est un type d'établissement fortement inspiré de la culture urbaine européenne. Le terme *kafê* est une traduction phonétique directe du français. Contrairement à son homologue parisien centré autour du service de la boisson éponyme, la version japonaise s'est spécialisée dans les plats et les alcools occidentaux, le tout servi par un service exclusivement féminin² : les serveuses de café, en japonais *jokyû* 女給³. Personnification d'une féminité moderne et érotisée, la serveuse est le dernier modèle féminin de mobilité sociale de sexe sur lequel porte ce mémoire de thèse. Ce chapitre se concentre sur cette forme de féminité, ainsi que sur ses implications matérielles. Le travestissement en serveuse de café est un sujet inédit qui n'a pour l'heure jamais fait l'objet d'une étude antérieure.

¹ TIPTON, "Cleansing the Nation.", *op. cit.*, pp. 706-707.

² SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, p. 99.

³ L'expression est une abréviation du terme *joshi kyûjinin* 女子給仕人 (serveuse).

I. LES CAFES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES ET LEURS SERVEUSES : ENTRE « VIE MODAN » ET EROTISME

1. LE CAFE : UN SYMBOLE DE LA « VIE MODAN »

Le café appartient à la catégorie de ce que le sociologue Ray Oldenberg a théorisé comme les « tiers lieux » : des établissements qui permettent le rassemblement dans un cadre public informel. Le concept désigne un « terrain neutre » qui se situe entre le domicile et le lieu de travail, « accessible et accueillant », à l'atmosphère ludique, possédant ses habitués, se caractérisant par sa diversité de fréquentations et dont la principale activité est la conversation⁴. Contemporain du phénomène, le sociologue Gonda Yasunosuke théorise en 1929 le café comme un symbole du *modernisme* et le décrit comme une « extension de la rue » (*gaitô no enchô* 街頭の延長) où venait s'étourdir la génération hédoniste des *Modan*⁵.

Les cafés japonais ont commencé à fleurir dans les quartiers de divertissement des grands centres urbains, comme Asakusa et Ginza à Tôkyô, ou Dôtonbori à Ôsaka, dès le début des années 1910. Le Café Printemps (*Kafê Purantan* カフェ・プランタン) a été le premier à ouvrir ses portes en 1911 à Ginza. L'établissement avait été pensé comme un « lieu de rencontre » (*tamariba* たまり場) inspiré du modèle parisien du café-salon. Il offrait un espace de convivialité où les jeunes artistes et l'élite intellectuelle venaient converser en buvant de l'alcool dans un décor d'influence occidentale⁶. Son ouverture a été suivie la même année, et dans le même quartier, par celle du Café Lion (*Kafê Raion* カフェ・ライオン). Aux dimensions plus ambitieuses, composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages dans un bâtiment de style occidental, l'établissement visait une clientèle nombreuse. Il faut cependant attendre la reconstruction de la capitale après le séisme du 1^{er} septembre 1923 pour que les cafés

⁴ OLDENBERG Ray, *The Great Good Place*, New York, Paragon House, 1989, pp. 22-29, cité dans SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, pp. 236-237.

⁵ GONDA, « Modan seikatsu to hentai shikôsei », *op. cit.*, p. 33, cité dans SCHAAL, *Modan*, *op. cit.*, p. 10.

⁶ HATSUDA Tôru 初田亨, *Kafê to kissaten. Modan toshi no tamariba* カフェと喫茶店 モダン都市のたまり場 (Cafés et salons de thé. Les lieux de rencontres de la ville *modan*), Tôkyô 東京, INAX, 1993, pp. 12-13 ; SCHAAL Sandra, « Dramaturgie urbaine et théâtralité dans les cafés du Japon moderne », dans MURAKAMI-GIROUX Sakae, TSAMADOU-JACOBBERGER Irini (dir.), *Théâtralité(s). Tradition et innovation*, Arles, Éd. Picquier, 2015, p. 190.

deviennent des lieux emblématiques de la « vie *modan* » et de la mouvance *ero-guro-nansensu*⁷. L'augmentation exponentielle de leur nombre, « telles des pousses de bambous après la pluie » comme le décrit le célèbre romancier Tanizaki Jun.ichirô⁸, a vu leur nombre passer d'une vingtaine en 1922 à une cinquantaine en 1929 dans la seule arcade principale de Ginza⁹. En 1930, le Japon ne possédait pas moins de 27 532 cafés sur l'ensemble de son territoire. Le pic a été atteint en 1934, avec 37 065 établissements¹⁰. Aux prix relativement bon marché, les cafés avaient pour cible les nouvelles classes moyennes émergentes des villes. Les tarifs des grandes enseignes ont cependant augmenté en concomitance de leur popularité durant les années 1930¹¹. Malgré l'augmentation des prix et le contexte de dépression économique, l'enthousiasme des masses pour ces établissements n'a pourtant jamais faibli¹². Une distinction s'est néanmoins insidieusement mise en place entre les grandes enseignes situées dans les grandes arcades des quartiers de divertissements et les cafés intimistes des arrières-rues. Les premiers étaient le plus souvent logés dans de grands immeubles d'inspiration occidentale, éclairés de néons criards, aux vitrines colorées et à la décoration raffinée, tout en offrant un personnel féminin éduqué et formé à la conversation. Les seconds, quant à eux, se caractérisaient par leur réputation crasse ainsi que la propension du personnel à offrir des services sexuels aux arrières des bâtiments¹³.

Selon l'essayiste Murobushi Kôshin 室伏高信 (1892-1970), le succès retentissant des cafés s'expliquait par la « modernité » de leurs mœurs. Il y régnait une ambiance détendue et hédoniste où une plus grande liberté était accordée aux femmes. En outre, les deux sexes pouvaient s'y rencontrer, discuter, se séduire ou flirter pendant de fugaces instants¹⁴. Les cafés étaient à cet égard souvent dépeints comme des établissements de prostitution non réglementée.

⁷ HATSUDA, *Kafê to kissaten*, *op. cit.*, pp. 13, 16, 17-18 ; SCHAAL, « Dramaturgie urbaine et théâtralité dans les cafés du Japon moderne », *op. cit.*, p. 198 ; SILVERBERG, *Erotic, Grotesque, Nonsense*, *op. cit.*, p. 78.

⁸ Cité dans SCHAAL, « Dramaturgie urbaine et théâtralité dans les cafés du Japon moderne », *op. cit.*, p. 199 ; HATSUDA, *Kafê to kissaten*, *op. cit.*, pp. 6-8, 21 ; TIPTON Elise K., « Rectifying Public Morals in Interwar Japan », *Crime, History & Societies*, vol. 5, n° 2, 2001, pp. 138-139 ; TIPTON, « Cleansing the Nation », *op. cit.*, p. 715.

⁹ MURASHIMA Yoriyuki 村島頼之, « Kanraku no ôkyû. Kafê 歓楽の王宮 カフェー » (Les palais des plaisirs. Les cafés), 1929, réimprimé dans MINAMI Hiroshi 南博 (dir.), *Kindai shomin seikatsu shi. Dai 10 kan. Kyôroku to sei* 近代庶民生活史 第 10 卷 享楽と性 (Histoire des vies des gens ordinaires à l'époque moderne 10. Plaisir et sexualité), Tôkyô 東京, San.ichi shobô 三一書房, 1988, p. 373, cité dans TIPTON, « Rectifying Public Morals in Interwar Japan », *op. cit.*, p. 138

¹⁰ TIPTON Elise K., « Pink Collar Work: The Café Waitress in Early Twentieth Century Japan », *Intersections: Gender, History and Culture in Asian Context*, n° 7, 2002, en ligne, [consulté le 17 décembre 2022], URL: <http://intersections.anu.edu.au/issue7/ipton.html>

¹¹ HATSUDA, *Kafê to kissaten*, *op. cit.*, pp. 19-20.

¹² TIPTON, « Cleansing the Nation », *op. cit.*, p. 715.

¹³ TIPTON, « Pink Collar Work », *op. cit.*

¹⁴ MUROBUSHI Kôshin 室伏高信, « Kafe shakaigaku カフェ社会学 » (Sociologie des cafés), *Chûhô kôron*, 1929, réimprimé dans MUROBUSHI Kôshin 室伏高信, *Gaitô no shakaigaku* 街頭の社会学 (Sociologie des rues), Tôkyô 東京, Inakasha 田舎社, 1929, pp. 125-131, cité dans TIPTON Elise K., « Faces of New Tokyo: Entertainment Districts and Everyday Life during the Interwar Japan », *Japanese Studies*, vol. 33, n° 2, 2013, pp. 194, 197-198.

Comme l'écrit à nouveau Tanizaki en 1929 : « en apparence, les cafés sont des lieux où l'on vient pour boire et manger, mais en réalité ce sont là des activités secondaires : on vient pour avoir un bon moment avec des femmes »¹⁵. De son côté, le journaliste marxiste Ôya Sôichi, dans un article paru dans *Chûô kôron* en 1931, n'hésite pas à comparer les cafés à des versions « modernisées » des établissements de prostitution féodaux (*hōkenteki* 封建的), où les clients ont désormais des « rendez-vous *modan* » (*mōdan machiawase* モーダン待合) avec des « prostituées [qui] portent des tabliers et dansent sur du jazz » (*shōgi ga epuron o tsukete jazu ni tsurete odottari suru* 娼妓がエプロンをつけてジャズにつれて踊ったりする)¹⁶. La presse quotidienne rapporte quant à elle les moments parfois fantasques que pouvaient offrir ces établissements, comme l'atteste une interdiction policière promulguée le 5 avril 1926, rapportée le jour suivant dans l'*Asahi*, qui prohibait le déguisement (*hensō* 変装) des serveuses de café durant leur service, une pratique jugée particulièrement inconvenante. D'après le journal, il était de notoriété publique que des serveuses se travestissent – non nécessairement un travestissement de genre – même jusque dans les plus célèbres cafés de Ginza¹⁷.

2. LA SERVEUSE DE CAFE : SULFUREUSE ICONE DE LA MODERNITE FEMININE

Cousine plus ou moins éloignée de la garçonne, la serveuse a personnifié une figure *érotique* centrale dans les imaginaires urbains à compter de la reconstruction de la capitale qui a suivi le séisme du 1^{er} septembre 1923¹⁸. La majorité d'entre elles étaient de jeunes femmes célibataires à l'éducation rudimentaire, souvent issues de familles pauvres, dont l'emploi de serveuse apportait une aide financière à leur famille, une profession moins pénible que le travail agricole dans les campagnes ou que devenir ouvrière dans les usines de textile. Leur situation de serveuse leur apportait une relative autonomie financière, ainsi qu'un sentiment de liberté qui leur permettait de goûter aux joies de la « vie *modan* ». Néanmoins, seules les plus

¹⁵ Cité par Anthony Chambers dans l'introduction à la traduction anglaise d'*Un amour insensé* (*Chijin no ai* 痴人の愛) : Naomi Tuttle (1985), p. 7 ; PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir*, op. cit., p. 332.

¹⁶ ÔYA, « Shishō no kindaisei », op. cit., p. 212.

¹⁷ « Kafē no tsūji. Jokyū no hensō o kinzareru カフェの痛事 女給の変装を禁ぜらる (Incidents graves dans les cafés. Interdiction du travestissement des serveuses) », *Asahi shinbun* (Tôkyō, édition du soir), 6 avril 1926, p. 2.

¹⁸ HATSUDA, *Kafē to kissaten*, op. cit., p. 18 ; PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir*, op. cit., p. 331.

populaires d'entre elles gagnaient assez bien leur vie pour prétendre à une véritable indépendance¹⁹.

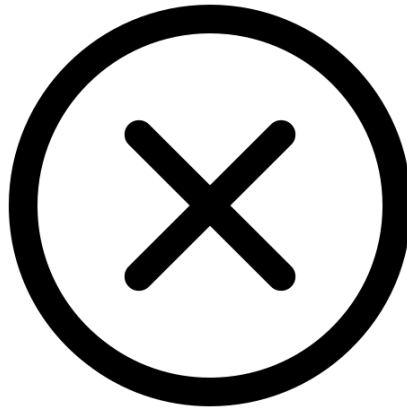


Figure 50²⁰

Le statut de serveuse de café est mentionné dans la réglementation sur le contrôle du commerce des établissements de restauration spéciaux (*Tokushu inshokuten eigyô torishimari kisoku* 特殊飲食店営業取締規則) de janvier 1933. Ces femmes appartenaient à la profession des hôtesse (jûgyôfu 従業婦), un terme qui désignait les emplois féminins chargés de l'accueil dans les établissements de divertissement nocturne (susceptibles de générer des outrages aux mœurs). Selon la réglementation, elles étaient limitées en nombre en fonction de la surface des établissements et ne percevaient aucun salaire : leur gagne-pain se limitait aux pourboires²¹. En outre, elles payaient le coût de leurs repas et de leurs uniformes, de même que les consommations qu'elles commandaient avec leurs clients. Elles étaient aussi sujettes à des amendes par leur établissement en cas de retard ou d'absence injustifiée²². La réglementation de 1933 a également clarifié le profil des femmes embauchées. Les mineures et les femmes mariées étaient dans l'obligation de fournir un certificat de permission de leur tuteur légal ou de leur époux. Celles qui étaient dans l'incapacité de fournir une pièce d'identité valide, qui n'étaient pas en bonne santé physique ou qui avaient un casier judiciaire étaient interdites de recrutement. Enfin, l'emploi de serveuse n'offrait en réalité que peu de stabilité. Ces femmes

¹⁹ TIPTON, "Pink Collar Work", *op. cit.*

²⁰ Source : INOUE (dir.), *Sei no yôgo shû*, *op. cit.*, p. 103.

²¹ KEISHICHÔ-SHI HENSAN IINKAI 警視庁史編さん委員会 (Groupe pour la compilation de l'histoire de la police préfectorale de Tôkyô), *Keishichô-shi: Shôwa zenpen* 警視庁史：昭和前編 (Histoire de la police préfectorale de Tôkyô : premier volume de l'ère Shôwa), Tôkyô 東京, Keishichô-shi hensan iinkai 警視庁史編さん委員会, 1962, p. 818.

²² TIPTON, "Rectifying Public Morals in Interwar Japan", *op. cit.*, p. 141 ; TIPTON, "Cleansing the Nation", *op. cit.*, p. 716.

pouvaient être licenciées séance tenance par leurs employeurs. Celles dont le comportement était jugé non-conforme, celles qui ne s'adaptait pas aux demandes de leur établissement et celles qui tombaient malades pouvaient facilement perdre leur emploi, d'autant plus que la loi empêchait les serveuses qui avaient été licenciées pour faute de postuler dans un autre établissement pour une durée de six mois²³. Comme le résume l'historienne australienne Elise Tipton, ces femmes constituaient une main d'œuvres bon-marché, aisément licenciable et facilement manipulable en raison de l'absence de toute protection sociale²⁴.

L'apparence des serveuses de café s'est rapidement uniformisée dès le début des années 1910. Elles étaient reconnaissables à leur tablier blanc qu'elles portaient par-dessus un kimono en soie épaisse²⁵. À partir de la fin des années 1920 et du début des années 1930, leurs représentations se sont davantage rapprochées de celles de la *modan gâru* : les iconographies les montrent souvent revêtues de vêtements et d'accessoires de mode occidentale, portant les cheveux courts (coupés au carré ou permanentés), fumant du tabac, buvant de l'alcool occidental et affichant des poses lascives²⁶. Cette évolution se superpose à celle de leur rôle, devenu de plus en plus central dans les établissements. Dans un contexte de consumérisme galopant qui a accompagné la mouvance *ero-guro-nansensu*, les propriétaires des cafés ont rapidement compris qu'elles constituaient un atout de taille afin de pousser le client à la consommation. L'ambiance des cafés était entre-temps devenue si sulfureuse que le journaliste Murashima Yoriyuki 村島頼之 (1891-1965) les avait surnommé les « palais des plaisirs » (*kanraku no ôkyû* 歓楽の王宮)²⁷. Bien plus que de servir les clients, le rôle des serveuses consistait à se joindre à leur table, consommer avec eux et leur faire la conversation²⁸. De simple personnel de service, la serveuse de café est devenue une icône féminine sulfureuse, ambivalente et *érotique*. Certains cafés – plus particulièrement à Ôsaka – sont même allés jusqu'à retirer leur tablier dans le but de faire oublier aux clients le rapport mercantile qu'ils entretenaient avec elles et leur donner l'illusion que ces femmes étaient parfaitement disposées à passer du temps avec eux²⁹. La popularité des serveuses a rapidement dépassé le simple cadre du café, devenant une figure récurrente dans la littérature – comme dans le roman *Jokyû* (La

²³ KEISHICHÔ-SHI HENSAN IINKAI, *Keishichô-shi: Shôwazenpen*, *op. cit.*, p. 818.

²⁴ TIPTON, "Pink Collar Work", *op. cit.*

²⁵ SCHAAL, « Dramaturgie urbaine et théâtralité dans les cafés du Japon moderne », *op. cit.*, p. 197.

²⁶ TIPTON, "Pink Collar Work", *op. cit.*

²⁷ MURASHIMA, « Kanraku no ôkyû », *op. cit.*, pp. 319-321, cité dans SCHAAL, « Dramaturgie urbaine et théâtralité dans les cafés du Japon moderne », *op. cit.*, p. 201 ; TIPTON, "Cleansing the Nation", *op. cit.*, p. 716.

²⁸ SILVERBERG, *Erotic, Grotesque, Nonsensu*, *op. cit.*, p. 78.

²⁹ *Ibid.* ; TIPTON, "Cleansing the Nation", *op. cit.*, p. 716.

serveuse de café, 1931) du romancier Hirotsu Kazuo 広津和郎 (1891-1968)³⁰ – le cinéma et les chansons populaires. Certaines d’entre elles jouissaient d’une notoriété telle qu’elles étaient considérées comme de véritables célébrités locales³¹. Fort de leur succès, les serveuses ont souvent été dépeintes comme l’archétype de la garçonne japonaise. Au-delà de leurs réalités matérielles (en réalité assez contraignantes), elles étaient perçues comme des femmes salariées libres qui pouvaient de surcroît choisir de passer du temps avec les hommes qui leur plaisaient. Elles apparaissaient comme des sujets féminins transgressifs, doués de capacité d’agir et affichant leurs propres désirs sexuels. Rien d’étonnant à ce qu’elles aient suscité de l’anxiété dans les discours conservateurs et moralistes, quand bien même certains de ces hommes avaient parfois recours à leurs services. Le rapprochement entre la serveuse et la garçonne rend parfois difficile leur différenciation. Toutes deux étaient associées à des femmes salariées (*shokugyô fujin*)³² qui affichaient un érotisme particulièrement prisé par la gent masculine. En d’autres termes, la serveuse faisait coïncider à la fois une représentation de la femme moderne qui gagnait sa vie et celle – davantage fantasmatique – de la vamp sulfureuse à la sexualité débridée³³. Néanmoins, ses représentations discursives demeurent dans l’ensemble moins composites que celles de la garçonne.

Tout comme sa comparse, la serveuse de café a fait l’objet de plusieurs études académiques. Ces travaux tendent à séparer ses représentations fantasmatiques de ses réalités socio-économiques. Pour Miriam Silverberg, la serveuse se différenciait de la garçonne en ce qu’elle ne transgressait pas réellement la frontière entre les aires culturelles japonaise et occidentale. Quand bien même elle a symbolisé une féminité dite « moderne », elle a avant tout été décrite par ses contemporains comme une femme d’essence japonaise³⁴. Car, si elle semblait être le fruit de la modernité, la serveuse résultait de la tradition des *meshimori onna* 飯盛女 (littéralement « femmes qui servent le repas »), dont le rôle consistait à servir en boisson et en

³⁰ Le roman *Jokyû* est tout d’abord publié en série dans la revue féminin *Fujin kôron* 婦人公論 (La revue des femmes) entre 1931 et 1932. Au travers de l’esquisse du parcours de deux femmes devenues serveuses, Hirotsu Kazuo dresse une topologie féroce de la figure de la *jokyû* et du monde des cafés.

³¹ SILVERBERG, *Erotic, Grotesque, Nonsensu*, *op. cit.*, p. 78.

³² Il est cependant à noter que le journaliste Ôbayashi Munetsugu 大林宗嗣 (1884-1944) considérait le travail de serveuse de café comme une profession à part qui ne pouvait être rangée dans la catégorie des « femmes salariées » (*shokugyô fujin*), notamment en raison des liens avec la pratique du sexe tarifé. ÔBAYASHI Munetsugu 大林宗嗣, « ‘Jokyû’ no shakaiteki kôsatsu 「女給」の社会的考察 » (Considérations sociales sur les « serveuses de café »), *Chûdô kôron*, vol. 14, n° 4, 1932, p. 156, cité dans TIPTON, “Pink Collar Work”, *op. cit.*

³³ SCHAAL, *La garçonne japonaise*, *op. cit.*, pp. 96-97, 113-114.

³⁴ SILVERBERG, *Erotic, Grotesque, Nonsensu*, *op. cit.*, p. 77.

nourriture les voyageurs dans les auberges-relais et qui pouvaient éventuellement s'adonner au sexe tarifé³⁵.

De son côté, Barbara Satô Hamill note que les commentaires d'époque avaient tendance à faire de la serveuse de café une « geisha des temps modernes », bien que leurs conditions réelles de travail aient différées³⁶. Le « service érotique » (*ero sâbisu* エロサービス) des *jokyû* étaient davantage de l'ordre d'un jeu de séduction qui ne menait pas toujours vers un rapport charnel. En outre, à la différence d'une geisha, une serveuse n'était pas enchaînée à un contrat d'esclavage avec le propriétaire de l'établissement qui l'embauchait. Cependant, beaucoup d'entre elles ont semble-t-il pratiqué la prostitution à côté de leur emploi³⁷.

Pour Elise Tipton, les serveuses de café s'apparentent à des projections fantasmées et érotisées de la ménagère dans le cadre d'un espace de divertissement contextualisé, dans la mesure où les tâches que ces femmes effectuaient n'étaient finalement qu'une extension du travail domestique féminin : servir et divertir. Selon Tipton, la serveuse de café est un personnage ambigu, au rôle féminin traditionnel, mais faisant partie d'une classe nouvelle de femmes salariées qui avait émergé avec la modernité. À cet égard, sa profession la plaçait dans un entre-deux qui ne correspondait ni aux espaces traditionnellement rattachés au travail des femmes (le foyer, la ferme agricole, la boutique familiale ou la maison close), ni aux nouveaux espaces du salariat féminin (l'usine, l'entreprise, le grand-magasin, l'école). Pour Tipton, la serveuse s'apparentait finalement à une femme d'allure moderne dont les tâches ne servaient qu'à consacrer la domination masculine³⁸.

Ces bases étant posées, nous allons à présent aborder le travestissement des hommes en serveuse de café. Il nous faut retenir que cette forme de travestissement se situait dans un espace spécifique, qu'il se caractérisait par sa modernité et son lien indirect avec la pratique non-réglémentée de la prostitution.

³⁵ *Ibid.*, p. 79.

³⁶ SATO HAMILL, *The New Japanese Woman*, *op. cit.*, pp. 68-69.

³⁷ TIPTON, "Pink Collar Work", *op. cit.*

³⁸ *Ibid.*

II. LES MOBILITES SOCIALES DE SEXE EN SERVEUSE DE CAFE

Les statistiques répertoriées dans les études sociales modernes sur les serveuses de café évoquent avec précision leur nombre, leur répartition entre femmes célibataires, mariées, veuves ou divorcées, ou encore, si elles habitaient seules ou chez leurs parents³⁹. Aucun chiffre ne fait mention d'hommes qui se seraient glissés parmi elles. Pourtant, au regard des faits divers rapportés dans la presse quotidienne, il semble que la serveuse de café ait été un modèle de féminité prisé par les travestis. Nous tenterons ici de défaire ce paradoxe entre les sources.

1. SERVEUSES ET SERVANTES : TOPOÏ MODERNES DU TRAVESTISSEMENT MASCULIN

Avant de rentrer dans le vif du sujet, nous devons préciser que le travestissement en *jokyû* semble s'inscrire de façon plus large dans un phénomène de travestissement en serveuse ou en servante (*jochû* 女中) au sein d'établissements de consommation comme les restaurants, les salons de thé, les auberges et les hôtels. Ainsi, nous pensons que le café a sans doute fait office d'espace d'embauche comme un autre parmi ce type d'établissements, si ce n'est que sa popularité et son attrait ont pris en ampleur à partir de la seconde moitié des années 1920.

Avant l'avènement du *modernisme* et la profusion des cafés, les cas rapportés par la presse de travestissement en serveuse dans les établissements de petite restauration ou en servante dans les auberges sont assez récurrents. Par exemple, le numéro du 27 août 1916 du *Asahi* rapporte l'arrestation d'une servante (*jochû*) nouvellement embauchée dans une maison de thé du quartier de Nanba (Ôsaka). Prénommée O-tama (un pseudonyme féminin), la jeune femme prétendait à qui voulait l'entendre qu'elle était vierge. C'est sa carrure étrangement musculeuse qui a amené un policier à la suspicion. En l'emmenant au poste, ce dernier se rend compte que son nom de naissance est Yamamoto Kunitarô (un prénom masculin). Il n'avait pas fait l'objet de la moindre suspicion lors des quarante jours durant lesquels il avait travaillé et vécu avec les

³⁹ ÔBAYASHI Munetsugu 大林宗嗣, *Jokyû seikatsu no shin kenkyû* 女給生活の新研究 (Nouvelle étude sur la vie des serveuses de café), réimprimé dans NISHIMURA Miharuru 西村みはる (dir.), *Kindai fujin mondai meichô senshû, Shakai mondai hen 3* 近代婦人問題名著選集 : 社会問題編 第3卷 (Sélection d'ouvrages sur la question de la femme moderne : les questions sociales 3), Tôkyô 東京, Nihon tosho sentâ 日本図書センター, 1983, p. 64, cité dans TIPTON, "Pink Collar Work", *op. cit.*

autres servantes. Selon le journal, l'arrestation par le policier constitue la première fois que le travesti aurait été « découvert ». Quelques paroles de Kunitarô sont retransmises dans l'article, celui-ci affirmant notamment que lui couper les cheveux reviendrait à le condamner à mourir⁴⁰. Le sexologue Nakamura Kokyô rapporte quant à lui dans son ouvrage *Hentai seikakusha zakkô* (1928) le cas d'Ôkita Koichirô (né en 1904), un jeune homme atteint d'« effémination congénitale » qui à l'âge de vingt-et-un ans prend la décision de se laisser pousser les cheveux et de les coiffer à la façon de la coupe *sokuhatsu*. L'année suivante, il falsifie son identité, se fait surnommer Kitada Teruko (un pseudonyme féminin) et devient serveuse (*jokyû*) durant quelques mois dans un restaurant. Remarquée pour sa beauté, Teruko s'enfuit avec un des habitués tombé sous son charme en emportant avec elle de l'argent volé sur son lieu de travail. Elle a finalement été rattrapée par la police (Figure 51)⁴¹.

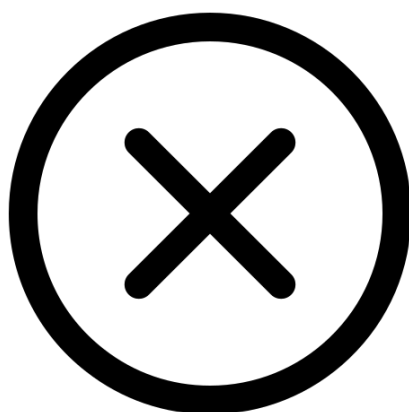


Figure 51

Nous pourrions ainsi continuer la liste des cas de travestissement en serveuse ou en domestique dans les établissements de consommation, notamment parmi les parcours de travestis qui ont tenté de devenir *onnagata* ou geisha : il semble que la majorité d'entre eux passaient par ce type d'emploi dans le même temps que leur apprentissage artistique. Ces professions (serveuse et domestique) étaient supposément plus facile d'accès pour les hommes voulant vivre d'une activité féminine que celles d'*onnagata* ou de geisha, qui requéraient des aptitudes artistiques longues et difficiles à maîtriser⁴². À la différence, les professions de serveuse ou de servante permettaient probablement une rapide, mais non moins relative,

⁴⁰ « Nijûhachi nen onna ni bakete. Ocha no jochû hôkô 二十八年女に化けて 茶屋の女中奉公 » (Travesti en femme pendant vingt-huit ans. Officie comme servante dans une maison de thé), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 27 août 1916, p. 5.

⁴¹ NAKAMURA, *Hentai seikakusha zakkô*, *op. cit.*, pp. 75-76.

⁴² Cf. Chapitre 7 et Chapitre 8, *infra* ce mémoire de thèse.

stabilité financière. Toutefois, elles comportaient aussi un important risque pour les travestis d'être découverts en tant que tels, d'être dénoncés (par des collègues ou des clients) et de se faire arrêter par la police : en témoigne le nombre relativement important de faits divers qui rapportent l'arrestation de travestis en servante ou serveuse – plus particulièrement comme serveuse de café à compter de la seconde moitié des années 1920.

2. LE TRAVESTISSEMENT EN SERVEUSE DE CAFE : UNE FIN ECONOMIQUE OU UN DESIR D'INCARNATION ?

À partir des cas rapportés par la presse quotidienne, se dégagent deux représentations du travestissement en serveuse de café. La première repose sur son attrait économique ; la seconde le montre comme un modèle d'incarnation de la féminité prisé par des hommes atteints d'un « désir sexuel déviant ».

✚ Devenir serveuse de café : l'appât du gain

Selon une croyance courante, la profession de serveuse de café était perçue comme financièrement avantageuse. Dans les faits, cependant, la situation financièrement confortable des *jokyû* relevait davantage de l'idée reçue que d'une réalité. D'après une enquête menée par Ôbayashi Munetsugu 大林宗嗣 (1884-1944) en 1930 à Ôsaka, la majorité des serveuses ne gagnaient qu'entre 30 et 35 yens par mois, ce qui était à peu de chose près équivalent au salaire des dactylographes ou des hôtesses téléphoniques. Certes, ces revenus étaient assez conséquents pour des femmes, mais moindres par rapport à ceux des professions masculines. Seules les serveuses qui bénéficiaient d'une notoriété locale et qui travaillaient dans les grandes enseignes pouvaient prétendre à toucher entre 150 et 200 yens par mois, ce qui était exceptionnel⁴³ !

Le discours de la presse quotidienne tend à renforcer l'idée de la rémunération avantageuse des serveuses. Les travestis en *jokyû* sont présentés comme des hommes mus par la possibilité de gagner rapidement de l'argent. L'édition du 30 juillet 1931 du *Yomiuri* rapporte le travestissement de deux jeunes hommes qui avaient orchestré un stratagème pour se faire

⁴³ ÔBAYASHI, *Jokyû seikatsu no shinkenkyû*, *op. cit.*, pp. 97-98, cité dans TIPTON, "Pink Collar Work", *op. cit.*

embaucher comme serveuses. Tous les deux originaires du département de Shizuoka, ils étaient arrivés à la capitale l'année précédente. Ils s'étaient dans un premier temps fait embaucher comme cuisiniers dans un café, mais se rendant compte des pourboires générés par les serveuses, avaient décidé de voler leurs uniformes, de se procurer deux perruques féminines de style occidental (*yôhatsu* 洋髪) et de postuler à l'annonce de recrutement de l'établissement. Le gérant, y voyant une aubaine, les engage sur le champ, avant de se rendre compte que ces deux serveuses portaient les kimonos qui lui avaient été dérobés quelques mois auparavant, puis les dénonce à la police⁴⁴. Le 23 mars 1940, le même journal, relate le cas d'un jeune étudiant qui avait tenté de devenir serveuse de café, pensant que la profession lui offrirait une situation financière plus favorable. Après avoir volé la somme de 120 yens à son père dans le but d'acquérir une parfaite panoplie de serveuse, s'être taillé les sourcils et maquillé, il tente de se faire embaucher comme *jokyû* dans plusieurs établissements avant de se faire arrêter par les forces de l'ordre⁴⁵.

Ces cas rapportés s'inscrivent dans les représentations médiatiques criminalisées du travestissement, sans qu'ils ne soient envisagés comme découlant d'un « désir sexuel déviant ». La raison invoquée par la presse se restreint à une question pécuniaire dans un contexte économique défavorable : le travestissement en serveuse offrait un moyen efficace pour certains hommes de s'extirper de la misère. Il nous est toutefois difficile de juger la pertinence de cet argument. En outre, ce traitement médiatique demeure minoritaire.

Une forme désirable de féminité

Plusieurs faits divers de la presse quotidienne rapportent des cas de travestissement en serveuse de café interprétés au prisme du « désir sexuel déviant » et de la volonté pour les travestis d'incarner cette forme de féminité, semble-t-il désirable à leurs yeux.

L'édition du 17 avril 1932 du *Asahi* relate le vol d'un uniforme de serveuse par un « délinquant adolescent » (*furyô shônen* 不良少年) d'une quinzaine d'années qui s'était introduit en cachette dans les vestiaires d'un café. Il a été retrouvé le lendemain par un officier

⁴⁴ « Josô shita bishônen. Hanayaka na jokyû seikatsu ni akogarete 女装した美少年 華やかな女給生活に憧れて (De beaux jeunes hommes travestis en femme. Ils aspiraient à une éclatante vie de serveuse de café) », *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 30 juillet 1931, p. 7.

⁴⁵ « Kanemôke ni wa josô ni kagiru. Shokkô infure ni yugamu shônen no kokoro 金儲けには女装に限る 職工インフレに歪む少年の心 (Il se restreint à se travestir en femme pour faire du profit. Le cœur d'un jeune homme déformé par l'inflation des ouvriers) », *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 23 mars 1940, p. 2.

de police, endormi derrière le temple d'Asakusa et revêtu du kimono qu'il avait subtilisé. Il possédait également toute une « collection » d'accessoires et de vêtements – le parfait attirail de la *jokyû*⁴⁶. La propension de cet adolescent à se focaliser sur la tenue des serveuses montre qu'il existait semble-t-il des travestis fascinés par ce modèle ou désirant l'incarner. En outre, le temple d'Asakusa était réputé pour être un haut lieu de la prostitution masculine. Il est envisageable que ce jeune homme ait été un *kagama* dont l'ambition était soit de devenir serveuse, soit de proposer le fantasme incarné d'une serveuse de café à ses potentiels clients.

Le 24 août 1931, le *Yomiuri* rapporte quant à lui la rocambolesque expérience d'un homme tombé follement amoureux d'une « serveuse aux cheveux courts » (*danpatsu jokyû* 断髪女給). Après un mois de mariage, celui-ci découvre que son épouse était un « magnifique jeune homme » (*rippa na danshi* 立派な男子) né avec un « caractère déviant » (*hentaisei* 変態性) et qui avait choisi de se « transformer en femme » (*onna ni bakete* 女に化けて). Avant de se marier, cette serveuse était réputée être une des plus populaires de son établissement, surnommée « la serveuse aux pourboires » (*chippu jokyû* チップ女給), « spécialisée » dans les baisers qu'elle donnait aux clients⁴⁷. Plus question ici que le travestissement ne soit qu'un simple prétexte pour gagner de l'argent, puisqu'il est fait mention d'une vie maritale en tant qu'épouse : sans doute que certains travestis avaient pour ambition de compter parmi les rangs des femmes mariées. Mais si certains arrivaient aisément à se faire passer pour des serveuses, d'autres en revanche y aspiraient sans pour autant y parvenir. C'est par exemple le cas relaté dans le numéro du 6 août 1936 du *Yomiuri* d'un jeune homme dont le rêve était de vivre « une vie de serveuse de café » (*jokyû seikatsu* 女給生活). Fils aîné d'un industriel, il en était à sa troisième fugue pour trouver un emploi dans un café, avant d'être à nouveau appréhendé par les forces de l'ordre⁴⁸.

Ces différents faits divers ont pour point commun de rapporter des cas de travestissement animé par un « désir sexuel déviant » afin d'incarner la serveuse de café. Nous pensons effectivement que la *jokyû* a constitué une forme matérielle de féminité désirable pour les

⁴⁶ « Josô de nekomu, jokyû no kimono o nusumu hentai shônen 女装で寝込む 女給の着物を盗む変態少年 (Il s'endort travesti en femme. Un jeune pervers vole l'uniforme d'une serveuse de café) », *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 17 avril 1932, p. 11.

⁴⁷ « Harete kekkon shite mireba 晴れて結婚して見れば (Si je me mariais officiellement) », *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 24 août 1931, p. 3.

⁴⁸ « Josô no iede otoko toru. Nanto 3 dome, yasaotoko no hentai buni 女装の家出男捕る ナンと3度目、優男の変態ぶり (Arrestation d'un homme en fugue travesti en femme. 3ème fois, la déviance d'un beau jeune homme) », *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 6 août 1936, p. 7.

travestis, tant en raison de son statut d'icône érotique que de sa propension à offrir parfois une certaine autonomie financière.

3. LES TRAVESTIS EN SERVEUSE DE CAFE : UN PHENOMENE MEDIATIQUE ET UNE REALITE DES ANNEES 1930

Dans les cas de travestissement en serveuse de café que nous avons présentés jusqu'à présent, la presse insiste sur la stupéfaction causée par leur découverte, souvent suivie d'une arrestation policière. Si la majorité des faits divers se raccroche à ce schème, d'autres font plutôt des travestis en *jokyû* une sorte de phénomène médiatique sensationnaliste prompt à susciter l'intérêt des lecteurs. La question est cependant de savoir si ce phénomène médiatique a reflété une réalité sociale plus large.

✚ D'éphémères célébrités locales

Le numéro du 8 mai 1933 du *Yomiuri* retrace le parcours d'un jeune homme de dix-neuf ans surnommé Aoki Shizuko 青木しづ子 (un prénom féminin), appréhendé par un agent de police alors qu'il alpaguait des clients dans un quartier de divertissement de Yokohama. C'est avec stupéfaction que les autorités découvrent que Shizuko était un jeune homme qui « ressemblait trait pour trait à une femme » (*onna sokkuri* 女そっくり) et travaillait comme serveuse dans un café (Figure 52).

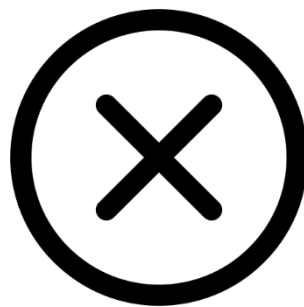


Figure 52

Shizuko, nous apprend le journal, avait très tôt exprimé un désir d'identification pour le sexe féminin et se travestissait depuis son plus jeune âge. Après avoir quitté les bancs de l'école à seize ans, elle avait choisi sans la moindre hésitation de devenir serveuse de café. En trois années de service, elle était passée par près de cent quatre-vingts cafés, entre Nagoya, Ôsaka, Tôkyô et Yokohama, tout en n'ayant jamais fait l'objet de la moindre suspicion⁴⁹.

De son côté, l'édition de Kanagawa du *Yomiuri* du 29 juillet 1934 consacre sa une à un cas de travestissement en serveuse, profitant de l'incident pour critiquer la soi-disant tendance de l'époque à l'inversion des rôles de genre. Usant de la métaphore filée de la guerre entre les sexes, le journal se désole que le « camp des hommes » (*danshi no jin.ei* 男子の陣営) soit menacé par l'« armée des femmes » (*joshi-gun* 女子軍) sur « tous les fronts du monde professionnel » (*arito arayuru shokugyô sensen* ありとあらゆる職業戦線). La gent féminine se retrouverait ainsi à investir la sphère publique et les professions masculines, tandis que les hommes se verraient contraints d'être reclus au foyer et de se dévouer aux tâches ménagères. Cette « période de transition » serait propice à l'émergence de « figures extraordinairement hérétiques » (*totetsu mo nai itansha* 途轍もない異端者) dont fait partie O-shin-chan (un surnom féminin), un travesti en serveuse de café (Figure 53).

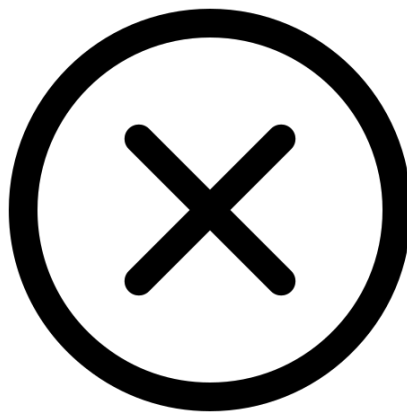


Figure 53

Aux dires de l'article, O-shin-chan se prénommaît en réalité Shinkichi. Fils aîné d'une famille de paysans, il avait été élevé comme une petite fille selon le principe de l'éducation du *torikae kosodate* (éducation genrée inversée)⁵⁰, une croyance populaire rurale issue de la période

⁴⁹ « Otoko no jokyû ! 180ken no kafe o tenten 男の女給 ! 180軒のカフェを転々 (Un homme en serveuse de café ! Ça et là dans près de 180 cafés) », *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 8 mai 1933, p. 3.

⁵⁰ Cf. Chapitre 1, *infra* ce mémoire de these.

prémoderne qui consistait à élever les enfants dans le sexe opposé afin de les protéger de la mortalité infantile, croyait-on. Devenue acrobate sur cheval dans un cirque, elle s'enfuit à Yokohama, où elle commence à officier comme serveuse de café. Durant l'été 1934, elle est engagée dans un des cafés du port de Kanagawa. Personnalité mystérieuse et peu loquace, refusant de prendre son bain avec ses comparses, O-shin-chan a rapidement attisé la suspicion des autres serveuses, curieuses de découvrir son « secret ». Ces dernières échafaudent un plan avec la complicité de quelques clients, la faisant boire lors d'un service. Malgré des traits plutôt larges, O-shin-chan était considérée comme une « beauté au visage ovale » (*omonaga no bijin* 面長の美人), aux foisonnants cheveux gominés. Son regard était « ensorcelant » (*miwakuteki na hitomi* 魅惑的な眸) et son « rouge à lèvres déchaînait les passions » (*netsujôteki na kuchibeni* 熱情的な口紅). Ses paroles étaient « aimables » (*yasashii kotoba* 優しい言葉) et ses « gestes souples » (*yawarakana sadô* 柔らかな作動) : elle était « en tout point une très belle femme » (*dokoka mitemo utsukushii josei* どこか見ても美しい女性). Mais lors de la découverte de son travestissement, O-shin-chan se transforme en une « personne brutale » (*rôzekisha* 狼藉者), menaçant les autres serveuses. Elle est par la suite devenue une célébrité locale attisant les « sujets de conversation *ryôki* » (*ryôkiteki na wadai* 猟奇的な話題)⁵¹.

Certaines figures travesties ont même alimenté les colonnes des faits divers à plusieurs reprises. C'est le cas de la serveuse de café Sugiyama Yoshiko 杉山芳子 (un prénom féminin). Un premier article paraît à son sujet dans le numéro du *Asahi* du 20 août 1932, à l'occasion du scandale qu'elle avait provoqué en se rendant du côté féminin d'un bain public (Figure 54)⁵².

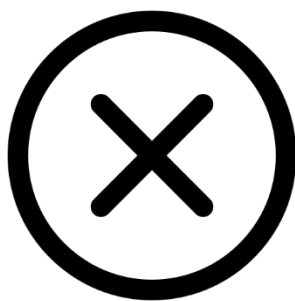


Figure 54

⁵¹ « 'Hama no uramachi tengoku. Dai go wa. Josei sensen no rôzekisha (rensaï) [ハマの裏街天国] =第5話 女性戦線の狼藉者 (連載) (Le paradis des rues arrière de Yokohama. 5^e histoire. Une personne violente sur le front des femmes (chroniques)) », *Yomiuri shinbun* (Kanagawa, édition du matin), 29 juillet 1934, p. 1.

⁵² « Onna yu ôsawagi. Onna no tsumori no otoko no jokyû 女湯大騒ぎ 女のもりの男の女給 (Chahut dans les bains publics pour femmes. Un homme serveuse de café qui s'imagine être une femme) », *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 20 août 1932, p. 2.

Originaire du Kansai, Toshiko avait dès son plus jeune âge été élevée comme une jeune fille destinée à devenir geisha itinérante (*tabigeijin* 旅芸人). Elle s'était très tôt identifiée à une femme et s'était naturellement, à ses dires, dirigée vers la profession de serveuse de café, allouant à ces occasions quelques services érotiques. Elle semblait rencontrer un succès non négligeable auprès de la clientèle, recevant de nombreuses « lettres d'amour » (*ravuretâ* ラヴレター) et des photographies de ses admirateurs. Interrogée par la police, Toshiko maintenait qu'elle était une femme. Cette affaire figure également parmi la liste des cent-six incidents « insolites » (*ryôki*) de l'avant-guerre répertoriés par Tomioka Naomichi dans son *Histoire japonaise du ryôki* (1935). Le folkloriste cite un article paru dans le *Hôchi shinbun*, nous apportant un éclairage supplémentaire grâce à la retranscription du témoignage de la propriétaire des bains, qui n'avait alors pas soupçonné le sexe anatomique de Toshiko. Ce n'est qu'après avoir entendu les protestations des dames qui s'étaient toutes enfuies du bain qu'elle avait décidé d'appeler la police. La version du *Hôchi shinbun* confirme que Toshiko s'était travestie dès son plus jeune âge. À quatorze ans, elle était venue vivre à Ôsaka et avait commencé à enchaîner les emplois de serveuse (*jokyû*) dans des établissements de restauration.

Mais au contraire monsieur l'agent, en ces temps de récession, je gagne mieux ma vie ainsi à m'habiller en femme et à être serveuse [*jokyû*]. Lorsque je me rends aux bains aux alentours de dix, onze heures du matin, je suis toujours soulagée de n'y rencontrer personne. Mais la nuit dernière, m'être mêlée à tous ces gens et être vue dans un lieu aussi important... eh bien, c'était une erreur de ma part malgré mes précautions usuelles. Si je devenais désormais un homme, je perdrais mon emploi !⁵³

Ces paroles rapportées sont à considérer avec précaution, car nous ne savons pas s'il s'agit d'un extrait de l'interrogatoire de Toshiko, si elles sont issues d'un entretien effectué après sa libération, si elles proviennent du policier qui a effectué l'interrogatoire, ou s'il s'agit de paroles imaginées par le journaliste. En outre, l'affaire du bain a moins tourné autour de son emploi de serveuse que du trouble à l'ordre public qu'elle avait généré.

Près d'un an plus tard, le numéro du 21 juin 1933 du *Asahi* rapporte un nouvel incident mettant en scène Toshiko. Ayant finalement quitté le Kansai, elle s'était installée à Tôkyô et s'était fait embaucher dans un café. « Découverte » le jour suivant par le propriétaire, elle avait été renvoyée sur le champ. Ne supportant pas l'idée de vivre en tant qu'homme, elle avait alors

⁵³ 「いや警察の旦那、この頃の不景気では、かえってこうで女装して女給しているほうが金になりますわ。いつも朝の十時から十一時ごろ風呂へ行くと、客が誰もいないので安心して行ったのですが、昨夜にかぎって人混みのなかに入って大事なところを見られたというのが……まあ千慮の一失とでもいってしまうでしょう。男になってしまったら、私はこれから失業ですわ」 TOMIOKA, *Nihon ryôki shi. Taishô-Shôwahan*, op. cit., p. 193.

tenté de mettre fin à ses jours en sautant du haut d'une falaise à Kamakura et avait été sauvée *in extremis* par un officier de police. Ayant eu vent de sa tentative de suicide, son ancien employeur, touché par le caractère tragique de l'affaire, avait alors décidé de la réembaucher comme « assistante de serveuse » (*jokyû no tedasuke* 女給の手助け), lui permettant ainsi de venir travailler au café en femme⁵⁴.

Parmi les cas de travestissement en serveuse rapportés par la presse, aucun n'a fait couler autant d'encre que celui de Hayashi Fumiko 林芙美子⁵⁵, dont l'histoire rocambolesque a fasciné les médias. Le *Yomiuri* lui a consacré deux articles publiés à quelques jours d'intervalle, le 1^{er} et le 4 décembre 1936, attestant de la brève notoriété du personnage. Le premier article est accompagné de deux photographies montrant Fumiko en pleines activités féminines (couture et *shamisen*), revêtant des habits de femme, arborant une coupe de cheveux ondulés à la façon du « cache-oreilles » et maquillée à l'occidentale (Figure 55).

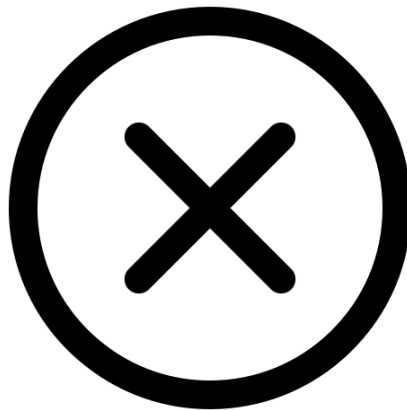


Figure 55

Aux dires du journal, Fumiko possédait depuis toute petite le désir de devenir une femme, au grand dam de sa famille. À l'âge de dix-neuf ans, elle avait commencé à entamer une vie « maritale » avec un homme dans le département de Gifu. Puis, à vingt-et-un ans, elle s'était vu contrainte de répondre à l'appel à conscription et d'effectuer son service militaire. À son retour, apprenant que son « époux » s'était finalement marié avec une « véritable femme » (*honmono*

⁵⁴ « Josô no mama de kafê e fukushoku, shi kara sukuwareta josô otoko, inochigake no negai kanau 女装のまま でカフェへ復職 死から救われた女装男 命がけの願かなう (Réembauché dans un café travesti en femme. Un homme travesti sauvé de la mort. Un souhait désespéré exaucé) », *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 21 juin 1933, p. 11.

⁵⁵ Ce pseudonyme fait référence à la poétesse éponyme, Hayashi Fumiko 林芙美子 (1903-1951), qui a officié comme serveuse de café à Tôkyô avant de connaître la célébrité. Elle raconte cette expérience dans son roman autobiographique *Hôrôki* 放浪記 (Journal d'une vagabonde, 1930).

no josei 本物の女性), elle avait mené une seconde vie maritale dans le département de Wakayama pendant cinq années avant que son compagnon ne succombe à une maladie. Fumiko, qui officiait parfois comme coiffeuse, avait ensuite finalement rejoint la capitale afin de devenir serveuse de café.

Le *Yomiuri* rapporte également un entretien dans lequel elle explique son choix de se travestir et de devenir serveuse. Elle raconte apprécier les activités féminines, comme jouer du *shamisen* ou cuisiner, et être convaincue d'être une femme au plus profond d'elle. Elle termine toutefois en se demandant pourquoi le sort a fait d'elle une « femme infortunée » (*fukô na onna* 不幸なヲンナ), tandis que ses deux frères cadets ont fait de brillantes carrières, exprimant ainsi quelques remords à l'égard de sa famille⁵⁶. Le *Yomiuri* ne peut toutefois expliquer le succès rencontré par Fumiko, si ce n'est en raison de la mode pour le *ryôki*, cette attirance inexplicquée pour l'insolite, l'inédit, le bizarre ou le morbide. Il semblerait, en effet, que le premier article à son sujet avait éveillé l'intérêt de nombreux curieux désireux de se faire servir par ses soins⁵⁷.

✚ Une tendance réelle de l'entre-deux-guerres

Si les articles que nous venons de présenter attestent d'un intérêt médiatique, ils ne nous permettent en revanche ni d'affirmer ni d'infirmer l'existence élargie d'un tel phénomène. Certains écrits laissent pourtant entendre l'existence d'une réalité plus ou moins étendue. Le numéro de mai 1935 de la revue *Shinkeishitsu* 神経質 (Sensibilité nerveuse), en proposant une analyse des deux tendances majeures de l'homosexualité moderne, nous incite à le penser. Aux dires du magazine, la tendance du moment était aux « hommes qui se travestissent en serveuse de café » (*otoko ga josô shite jokyû no nattari* 男が女装して女給になったり)⁵⁸.

Outre les faits divers, certains folkloristes qui se sont penchés sur l'histoire japonaise du travestissement semblent mettre en avant l'idée d'une tendance réelle des *kagama* à tenter de devenir *jokyû*. Dans un essai publié en 1935 dans la revue *Fûzoku kenkyû* 風俗研究 (Recherche

⁵⁶ « Kareshi no « onnahyakutai » desu. Kore ga kachô sama no chônân. 2 do kekkon, jokyôin, jokyû no hansei 彼氏の“女百態”ですこれが課長様の長男 2度結婚、女教員、女給の半生 (La femme « dans tous ses états » de son petit ami. Le fils aîné d'un chef de service. 2 fois marié, il a passé la moitié de sa vie comme enseignante et serveuse de café) », *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 1^{er} décembre 1936, p. 7.

⁵⁷ « Neon no tôteini kareshi no jokyû buri. Negai kanatta josô no dansei ネオンの灯影に彼氏の女給ぶり 願いかなかった女装の男性 (Il ressemble à une serveuse de café sous la lumière des néons. Un homme dont le souhait de se travestir en femme a été exaucé) », *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 4 décembre 1936, p. 7.

⁵⁸ TAKEYAMA Tsunetoshi 竹山恒壽, « Dôseiai, iede, jisatsu 同性愛・家出・自殺 » (Homosexualité, fugue et suicide), *Shinkeishitsu* 神経質 (Sensibilité nerveuse), vol. 6, n° 5, 1935, p. 40.

sur les mœurs), l'historien des mœurs Ema Tsutomu 絵馬務 (1884-1979) mentionne le travestissement en serveuse de café comme une pratique courante parmi les travestis de son époque :

De nos jours encore, [...] il est curieusement à la mode que les nouveaux *wakashu* de l'ère Shōwa, des hommes travestis, apparaissent en groupe et [...] vendent leurs charmes auprès de jeunes hommes curieux de leurs services en les alpaguant. [...] Ce qui est le plus intéressant, c'est qu'en raison des dérèglements du marché de l'emploi masculin, les plus beaux d'entre eux arrivent à tirer leur épingle du jeu en se glissant parmi les serveuses des cafés, travestis en femme. C'est une situation abominable qui prend cours depuis l'ère Taishō.⁵⁹

Suivant le raisonnement d'Ema, les travestis en serveuse de café personnifiaient ainsi la classe la plus prestigieuse parmi l'ensemble des travailleurs du sexe. Ce faisant, ces derniers accédaient au travers de cette profession à un statut social bien plus stable et moins dégradant que la prostitution sauvage dans les parcs et les ruelles sombres des villes.

Cette observation est aussi partagée par le folkloriste Tomioka Naomichi, qui dans un article similaire publié en 1938 dans la revue *Kaizō* 改造 (La réforme), caractérise la période moderne par une « professionnalisation » (*shokugyōka* 職業化) du travestissement en raison de la situation désastreuse qui a suivi la crise économique mondiale. Pour Tomioka, on ne compterait plus les « travestis » parmi les geisha, les servantes (*jochū* 女中) ou encore les infirmières (*kangofu* 看護婦), mais ce serait « parmi les serveuses de café qu'on en compterait le plus » (*jokyū ga motto mo ōi* 女給が最も多い). Il cite en exemple un article publié dans le *Hōchi shinbun* (date et références inconnues) rapportant le cas de Sugiyama Toshiko, précédemment cité. Aux dires de Tomioka, ce cas ne relevait pas de l'exception : les hommes qui prenaient les traits de séduisantes serveuses étaient « en réalité assez nombreux » (*jitsu ni ōi* 実に多い). En outre, les travestis en *jokyū* s'intégraient selon lui de façon plus large à la prostitution masculine des grandes villes, et plus particulièrement à Ōsaka, dans le quartier d'Imamiya, où leur nombre y serait particulièrement élevé et en augmentation constante.

⁵⁹ 「現代も、(中略) 男子女装の所謂昭和の新若衆が群生し、(中略) 好奇の男子の袖を引いて情を売ることが流行し、(中略)。それよりも面白いのは、男子の求職戦線の異状により、一寸美しい男は女装してカフェの女給などに入込んで甘い汁を吸ふものも、大正以来の忌まはしい出来事である。」 Ema Tsutomu 江馬務, « Otoko no josō, onna no dansō no rekishi 男の女装、女の男装の歴史 (Histoire des travestissements masculin et féminin », *Fūzoku kenkyū* 風俗研究 (Recherche sur les mœurs), n° 183, 1935, pp. 13-18, réimprimé dans Ema Tsutomu 江馬務, *Ema Tsutomu chosakushū. Nihon no fūzoku bunka. Shinsō. Ondemando han. Dai 9 kan. Fūryū to shūzoku* 江馬務著作集 日本の風俗文化 新装 オンデマンド版 第9巻 風流と習俗 (Recueil des œuvres d'Ema Tsutomu. La culture des mœurs japonaises. Rénovation. Publication sur demande. Vol. 9. Raffinement et coutumes), Tōkyō 東京, Chūō kōron shinsha 中央公論新社, 2002, p. 208.

Tomioka considère en sus que le phénomène du travestissement en serveuse de café serait en continuité directe avec la « tradition » (*denshō* 伝承) des « *kagama* de l'époque d'Edo » (*Edo ki no kagama* 江戸期の陰間), tout en l'envisageant au travers d'un regard moderne, commentant cette pratique comme le fait de « purs invertis sexuels » (*junzen taru seiteki tōsakusha* 純然たる性的倒錯者)⁶⁰. Nous retrouvons ici encore une fois l'ambivalence de la constitution des catégories sexuelles du Japon moderne prises entre leur héritage autochtone et leur occidentalisation.

Enfin, dans la correspondance qu'il a entretenue avec Iwata Jun.ichi, le folkloriste Minakata Kumagusu mentionne aussi la propension des *kagama* à se travestir en serveuse de café. Dans deux lettres datées de l'année 1934, il fait part de son observation personnelle des activités de la prostitution masculine dans le quartier de Kamagasaki (Ôsaka) :

Tous portent de voyants kimonos féminins pour les grandes occasions faits de soie artificielle comme ceux des serveuses de café, sont coiffés à l'occidentale à la façon de la coupe au bol, portent un épais maquillage, sortent dans les rues de Kamagasaki et abordent les passants.⁶¹

D'après lui, un groupe d'une dizaine de *kagama* venus de Tôkyô s'étaient récemment installés à Kamagasaki et s'étaient laissé pousser les cheveux pour y officier comme serveuses de café⁶².

Au regard des divers exemples cités, il semble que la serveuse de café ait constitué un modèle de mobilité sociale de sexe dont l'attrait a été particulièrement important. Les raisons de ce succès proviennent probablement de son haut potentiel *érotique*. Le critique d'art Ôsumi Tamezô voyait dans le tablier blanc des serveuses un élément fétichiste particulièrement prisé par la gent masculine⁶³. Mais, outre l'avatar érotique qu'elle représentait, la serveuse personnifiait aussi une femme moderne économiquement affranchie. En d'autres termes, elle constituait une féminité désirable et autonome. Néanmoins, comme la garçonne, elle n'était qu'une figure féminine érotisée qui n'existait qu'au travers du regard masculin.

Au-delà de son apparente modernité, la serveuse de café se rapproche par certains aspects du service des *kagama* au sein des maisons de thé prémodernes, qui étaient chargés d'accueillir

⁶⁰ TOMIOKA, « Dansei no josô to josei no dansô », *op. cit.*, p. 103.

⁶¹ 「彼等は凡て女給風の人絹のハデな訪問着で、オカッパの髪に足し毛をして洋髪に結び、厚化粧にて、釜ヶ崎通りに出で、行人を引っ張る也。」 MINAKATA Kumagusu 南方熊楠, « Iwata Jun.ichi ni ate. 30 岩田準一に宛て 30 » (À l'attention de M. Iwata Jun.ichi. 30), dans MINAKATA, *Minakata Kumagusu zenshū dai 9 kan*, *op. cit.*, p. 333.

⁶² MINAKATA, « Iwata Jun.ichi ni ate. 31 Ôsaka no danshō no ruibetsu », *op. cit.*, p. 335.

⁶³ ÔSUMI, « Hentai seiyoku », *op. cit.*, p. 82.

les clients, de leur servir nourriture et boisson, et de pratiquer des rapports charnels rémunérés. Tant les *kagama* d'Edo que les travestis en *jokyû* sont animés par la notion du *service* (*settai* 接待 ou 撰待). En ce sens, le travestissement en serveuse est ambivalent, car s'il correspond à une particularité de l'entre-deux-guerres et revêt les apparences du *modernisme*, il découle aussi de sédiments culturels autochtones antém modernes.

III. LE MONDE INTERLOPE DES CAFES : LA POSSIBILITE D'UNE ILE ?

Si, comme le suggèrent les folkloristes Minakata, Tomioka et Ema, le travestissement en serveuse de café a bel et bien constitué une pratique travestie courante, qu'en est-il des cafés qui ont embauché des travestis ? Les faits divers rendent la plupart du temps compte de la surprise des établissements, mais leur discours est avant tout au service de l'ordre hétéronormatif et ne saurait rendre compte d'un monde interlope à part entière. A-t-il existé des établissements spécialisés dans l'offre de travestis en serveuse ? Certains cafés de l'entre-deux-guerres se sont-ils, dans une certaine mesure, substitués aux maisons de thé de *kagama* de la période d'Edo ?

1. LES CAFES : DES PALAIS DES PLAISIRS ... QUEERS ?

La liberté de mœurs dans les cafés n'était pas du goût des conservateurs. En raison de leur caractère sulfureux, les cafés ont rapidement focalisé l'attention des moralistes et des abolitionnistes de la prostitution, tout en faisant l'objet d'une sévère surveillance policière à compter des années 1930⁶⁴. Le discours abolitionniste s'est de son côté polarisé entre son attention portée sur la prostitution règlementée, considérée comme « traditionnelle » car prenant pour modèle les quartiers spécialisés d'Edo, et la prostitution non-règlementée des cafés, perçue comme le fruit du *modernisme* et de l'influence des mœurs sexuelles occidentales. Les

⁶⁴ TIPTON, « Rectifying Public Morals in Interwar Japan », *op. cit.*, p. 141 ; TIPTON, « Cleansing the Nation », *op. cit.*, p. 708.

cafés ont alors été associés à la décadence, à l'individualisme, aux relations occidentalisées entre les sexes, à la *modan gâru*, au *modan bôï*, à l'*ero-guro-nansensu* et ont été pointés du doigt comme un frein au nationalisme⁶⁵.

De fait, l'attention des discours moralistes et des autorités s'est surtout focalisée sur l'*érotisme* hétérosexuel des cafés. Rares sont les sources qui suggèrent leurs activités queers. Pourtant, il nous semble que ces établissements apparaissent en fond de toile de façon assez récurrente lors des arrestations de travestis rapportées par la presse. Il est notamment fait mention de la propension des « *yami no otoko* » de Ginza à fréquenter les cafés. L'*Asahi* rapporte également le cas de Midori-chan, un ancien *onnagata* devenu travesti vagabond et chanteur itinérant, se promenant régulièrement dans les quartiers de prostitution de Tôkyô et se rendant fréquemment dans les cafés d'Asakusa ou de Gotanda (Tôkyô)⁶⁶. Rappelons également qu'Aiko, protagoniste d'*Eroguro danshō nikki* (1931), est présentée comme une habituée des cafés d'Asakusa et de Ginza, où elle se rend grimée en *moga* pour s'y enivrer⁶⁷.

En outre, la presse fait aussi état de quelques cas de travestissement féminin dans les cafés. Le numéro du 24 mai 1930 du *Asahi* rapporte l'« important étrange théâtre » (*daichingeki* 大珍劇) qui s'est produit dans un petit café situé devant la gare de Shinbashi (Tôkyô). Une des serveuses s'y rendait certains soirs en tant que cliente vêtue à la mode occidentale, mais d'autres soirs aussi travesties en hommes et employée alors comme cuisinier. Dénoncée par une de ses collègues, la jeune femme a été arrêtée par la police⁶⁸. Un autre cas de travestissement féminin a défrayé la chronique durant le mois de juin 1934, mettant en scène une tentative de triple suicide amoureux entre trois serveuses d'un salon de thé dans le quartier de Kyôbashi (Tôkyô). L'une d'entre elles, dénommée Sakuma Hideka 佐久間秀佳, portait les cheveux courts qu'elle coiffait à la façon des coupes masculines et revêtait quotidiennement le nœud papillon et le pantalon (Figure 56)⁶⁹.

⁶⁵ GARON, *Molding Japanese Minds*, *op. cit.*, pp. 106-107, 112.

⁶⁶ « Josô no reijin. Gotanda karyû-gai no enkashi Midori chan ni o-kyû 女装の麗人 五反田花柳街の艶歌師みどりちゃんにお灸 (Beauté travestie. Une leçon pour Midori-chan, professeur de chant dans le quartier rouge de Gotanda) », *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 7 novembre 1936, p. 5.

⁶⁷ NAGAREYAMA, *Ero guro danshō nikki*, *op. cit.*, p. 48.

⁶⁸ « San bake jokyû, otoko ni nattari onna ni nattari kafê no daichingeki 三化け女給 男になったり女になったりカフェーの大珍劇 (Une serveuse de café aux trois déguisements. Tantôt homme, tantôt femme, une bien grande atypique scène de café) », *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 24 mai 1930, p. 2.

⁶⁹ « Dôseiai sannin jiken no shinsô to hihan 同性愛三人事件の真相と批判 » (Vérités et critiques de l'incident du trio homosexuel), *Fujin kurabu* 婦人倶楽部 (Le club des femmes), août 1934, réimprimé dans FURUKAWA, AKAEDA (dir.), *Senzenki dôseiai kanren bunken shûsei 3*, *op. cit.*, p. 298.

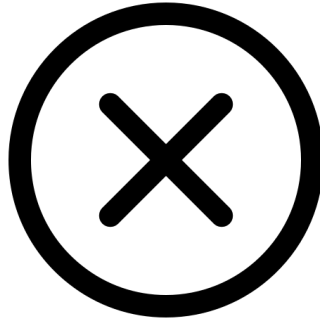


Figure 56

Hideka était l'objet de l'attention de deux autres collègues qui rivalisaient entre elles pour conquérir son cœur. Elle s'est finalement enfuie avec l'une des deux le 10 juin 1934. Toutes deux se sont rendues au Mont Mihara pour commettre un double suicide amoureux (*shinjû* 心中), tandis que la troisième a tenté de mettre fin à ses jours, seule, en avalant le contenu d'une boîte de calmants. Toutes les trois ont cependant échoué à se donner la mort. L'incident a été rapporté dans les médias, indignant les conservateurs et les moralistes⁷⁰, tandis que Hideka, copieusement conspuée, a été sommée de s'excuser publiquement dans plusieurs revues féminines⁷¹.

⁷⁰ « Dôseiai no seishin bunseki. Dôseiai mo ren. ai mo shosen wa 'jiko renbo' 同性愛の精神分析 同性愛も恋愛も所詮は「自己恋慕」 » (Psychanalyse de l'homosexualité. Que ce soit de l'homosexualité ou de l'amour, finalement c'est du « narcissisme »), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 15 juin 1934, p. 9 ; « Kyôren no kage ni kaiki. Shi o to shita dôseiai sankaku wa ijô henshitsu? Hideka no sôdatsu-sen 狂恋の陰に怪奇 死を賭した同性愛三角は異常変質者? 秀佳の争奪戦 » (Un mystère dans l'ombre d'un amour maladif. Le triangle amoureux lesbien qui a risqué la mort est-il le fait d'une dégénérée anormale? La lutte pour Hideka), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 14 juin 1934, p. 7 ; « Dans ô shite mo onna desu. Aranu uwasa ni puri puri shinagara. Dôseiai no Hideka-san nazo o toku 男装しても女です あらぬ噂にプリプリしながら 同性愛の秀佳さん謎を解く » (C'est une femme, même si elle est travestie en homme. Irritée par les rumeurs sans fondements à son sujet. Résolution du mystère de l'homosexualité de Mlle Hideka), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 15 juin 1934, p. 2 ; « Dôseiai no onna sannin. Shinjû futasujimichi. Futari wa Miharayama, hitori Inokashira e. Kissaten Yasuen no jokyû tachi 同性愛の女3人 心中二筋道 2人は三原山、1人井ノ頭へ喫茶店八重洲園の女給達 » (Trois femmes homosexuelles. Au croisement des doubles suicides amoureux. Deux au mont Mihara, une à Inokashira. Les serveuses du salon de thé Yasuen), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 13 juin 1934, p. 2 ; R.O.K., « Dôseiai wa ika ni sakan dearu ka 同性愛は如何に盛んであるか » (Comment l'homosexualité devient populaire ?), *Hanashi*, vol. 2, n° 8, 1934, pp. 168-173, réimprimé dans FURUKAWA, AKAEDA (dir.), *Senzenki dôseiai kanren bunken shûsei 3, op. cit.*, pp. 295-296.

⁷¹ SAKUMA Hideka 佐久間秀佳, « Warawa wa otoko de wa nai ! Sannin dôseiai shinjû hiroin no shuki 妾は男ではない ! 三人同性愛心中ヒロインの手記 » (Je ne suis pas un homme ! Mémoire de l'héroïne du triple suicide amoureux homosexuel), *Hanashi*, vol. 2, n° 8, 1934, pp. 164-168, réimprimé dans FURUKAWA, AKAEDA (dir.), *Senzenki dôseiai kanren bunken shûsei 3, op. cit.*, pp. 294-295 ; SAKUMA Hideka 佐久間秀佳, « Naze warawa wa futari no onna ni ai sareta ka 何故妾は二人の女に愛されたか » (Pourquoi ai-je été aimée par deux femmes ?), *Modan Nippon* モダン日本 (Japon modan), vol. 5, n° 8, 1934, pp. 50-51, réimprimé dans FURUKAWA, AKAEDA (dir.), *Senzenki dôseiai kanren bunken shûsei 3, op. cit.*, p. 297 ; SAKUMA Hideka 佐久間秀佳, « Jôshi o ketsui suru made. O-wabi ni kaete 情死を決意するまで お詫びに代へて (Jusqu'au choix du double suicide amoureux. En guise d'excuses), *Fujin gahô* (La gazette illustrée des femmes), vol. 29, n° 8, 1934, pp. 82-83, réimprimé dans FURUKAWA, AKAEDA (dir.), *Senzenki dôseiai kanren bunken shûsei 3, op. cit.*, p. 300.

Cette affaire est loin d'être un cas isolé. Elle s'ancre dans un phénomène médiatique plus large centré sur des cas de doubles suicides lesbiens qui ont fortement inquiété les éducateurs des écoles pour filles, les médecins et la presse générale⁷². À ce propos, Komine Shigeyuki note dans une étude consacrée aux doubles suicides homosexuels que les serveuses de café constituaient la profession féminine la plus représentée en nombre parmi les cas répertoriés : pas moins de soixante-cinq incidents seulement durant les seize premières années de l'ère Shôwa⁷³. Face à l'ampleur du phénomène, le numéro du 30 janvier 1935 du *Asahi* consacrait un dossier spécial sur le sujet. Le psychiatre Saitô Mokichi 齋藤茂吉 (1882-1953) y exprime un profond désarroi à l'encontre de la mode du travestissement chez les jeunes femmes, perçue comme une conséquence directe de la « vie *modan* ». Et Saitô d'affirmer :

Avec l'apparition de femmes travesties en homme, consommant de l'alcool en déambulant dans les cafés, ces deux dernières années donnent l'impression d'une époque où la mode est aux femmes travesties.⁷⁴

Le psychiatre argue de surcroît que le travestissement féminin serait une forme de modernité féminine, une des représentations possibles de la « femme *modan* » (*modan josei* モダン女性), dont l'essence transgressait les assises de la société et de la morale.

Enfin, la serveuse de café comme lesbienne a aussi fait l'objet d'un dessin satirique (pour l'heure le seul que nous ayons trouvé) par Arishima Ikuma 有島生馬 (1882-1974), intitulé « Sentanteki ? 尖端的 ? » (À la pointe ?) et publié dans l'édition du 18 janvier 1931 du *Yomiuri sandê* 読売サンデー (Yomiuri Sunday), montrant deux serveuses sur le point de passer une nuit passionnée (Figure 57).

⁷² Pour plus de détails, cf. ROBERTSON, « Dying to Tell », *op. cit.*, pp. 1-35 ; SCHAAL Sandra, « Cachez ces mœurs que nous ne saurions voir ? Du lesbianisme dans les faits divers journalistiques modernes », dans HENNINGER Aline, SHIMOSAKAI Mayumi (dir.), *Japon pluriel* 14, Éd. Picquier, 2024, pp. 291-299.

⁷³ KOMINE Shigeyuki 小峰茂之, *Doseiai to dôsei shinjû no kenkyû* 同性愛と同性心中の研究 (Étude sur l'homosexualité et les doubles suicides homosexuels), Tôkyô 東京, Komine kenkyûjo 小峰研究所, 1985, p. 129.

⁷⁴ 「男装してカフェを飲み歩いたといふ女性の出現等、ここの二年はまさに男装女性流行時代の感がある」SAITO Mokichi 齋藤茂吉, « Kore mo jidai-sô ka ? Dansô no reijin bayari. Modan josei no kokoro o kaibô shite fukei no sankô ni shisu. Danseitoki yôso ga arawareta kekka. Shinkeika de iu keshin môsô-shô. Eiga no eikyô mo ôi. Imashimu beki dôseiai. Katei no chûi ga taisetsu ! Saitô Mokichi hakase dan これも時代相か男装の麗人ばかり モダン女性の心を解剖して父兄の参考に資す、男性的要素が現れた結果 神経科でいう化身妄想症 映画の影響も多い、戒むべき同性愛 家庭の注意が大切 ! (Serait-ce aussi un aspect de notre époque ? La vogue des travesties masculines. Anatomie de l'esprit de la femme *modan* en prévention pour les parents. Les conséquences de la manifestation d'éléments masculins. Le délire d'incarnation en neurologie. Les nombreuses influences du cinéma. Le lesbianisme à prévenir. L'attention du foyer est primordiale !) », *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 30 janvier 1935, p. 7.

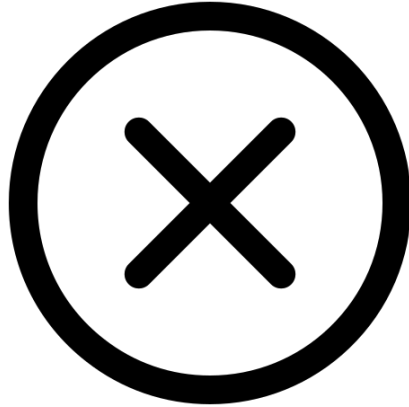


Figure 57

« Chî-chan, je suis sûre de me souvenir de ce soir »⁷⁵.

L'ensemble de ces discours nous pousse à croire que le café japonais a pu, dans une moindre mesure, servir de scène de transgressions des normes de genre. Autrement dit, un lieu propice au travestissement et à l'échange des attributs entre les sexes, où le carcan des normes s'amenuisait au profit d'un trouble de la représentation (symptomatique des « Années folles » au demeurant). Nous pourrions ainsi le considérer comme un espace où se serait possiblement développé – de façon insidieuse et secrète – une contre-culture queer. Mais a-t-il existé de réels établissements comme il était possible d'en rencontrer dans les capitales européennes à la même époque, à l'instar de Berlin ou de Paris, ou comme cela a été le cas dans les métropoles japonaises de l'après-guerre ?⁷⁶

2. LA COMPLICITÉ DES ÉTABLISSEMENTS

Les propriétaires des cafés n'ont-ils eu, comme le suggèrent les faits divers, qu'une attitude passive à l'égard des travestis qui se glissaient parmi leurs employés ? Cette interrogation est d'autant plus troublante au prisme du contexte du Japon des années 1930. Après la crise qui a suivi le krach boursier de 1929, les serveuses ont été bien plus souvent contraintes à la pratique du sexe tarifé pour survivre, tandis que les propriétaires les ont

⁷⁵ 「ちいちゃん。今晚きつと思出すわ。」 ARISHIMA Ikuma 有島生馬, « Sentanteki? 尖端的? » (À la pointe?), *Yomiuri sandē* 読売サンデー (Yomiuri Sunday), 18 janvier 1931, p. 46.

⁷⁶ Sur ces points, cf. TAMAGNE, *Histoire de l'homosexualité en Europe, op. cit.* ; McLELLAND, *Queer Japan, op. cit.*

davantage encouragées à se prostituer après leur service pour appâter plus de clients⁷⁷. Il paraît, dans ces conditions, difficile pour un travesti de passer inaperçu. Il fallait bien que certains établissements soient au courant de leur condition.

L'édition du 8 août 1926 du *Asahi* rapporte la découverte d'un jeune homme parmi le personnel d'un café de Kyôto. Celui-ci aurait été la serveuse la plus populaire de l'établissement, au pouvoir d'ensorcellement (*nôsatsu* 悩殺) sans pareil, et particulièrement prisée par les habitués, sous-entendant que ces derniers étaient au courant de son sexe anatomique et qu'il s'agissait de la principale raison de son succès⁷⁸. Bien que l'article ne mentionne pas la part de responsabilité du café, il nous est difficile de croire que son propriétaire ait été ignorant de la situation.

Le numéro du 10 mars 1936 du *Yomiuri* de Kanagawa relate le cas d'Andô Masao, un homme devenu serveuse de café après avoir fui un mariage malheureux. Ce qui a attiré notre attention est qu'il est raconté que Masao se rendait sur son lieu de travail habillé en homme et qu'il en ressortait travesti en femme, suggérant qu'il devait se travestir une fois sur place, ce qui implique que le café était au courant. Cependant, rien n'est dit concernant la possibilité d'un accord tacite entre Masao et son patron, ni s'il existait une demande de la clientèle pour se faire servir par un travesti en *jokyû*⁷⁹.

Enfin, le cas de Hayashi Fumiko, préalablement présenté, indique quant à lui de façon un peu plus éloquente la complicité de certains cafés. Le premier article paru à son sujet le 1^{er} décembre 1936 avait suscité de nombreuses réactions. Trois jours plus tard, le *Yomiuri* publie un second article montrant Fumiko sur son nouveau lieu de travail, servant de la bière à une clientèle masculine (Figure 58).

⁷⁷ PONS, SOUYRI, *L'esprit de plaisir*, op. cit., pp. 335-336.

⁷⁸ « Jokyû to natte otoko domo o nôsatsu. Josô suki no bishônen 女給となつて男どもを悩殺 女装好きの美青年 (Il ensorcelle les hommes une fois devenu serveuse de café. De jeunes hommes qui aiment les hommes travestis en femme), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 8 août 1926, p. 7.

⁷⁹ « Josô no otoko. Yowatari wa onnani kagiru. 'Warawa gekihyôka ni naru wa' 女装の男 世渡りは女に限る 「わらわ劇評家になるわ」 » (Un homme travesti en femme. Une vie restreinte à celle d'une femme. « Je deviendrai critique de théâtre »), *Yomiuri shinbun* (Kanagawa, édition du soir), 10 mars 1936, p. 1.

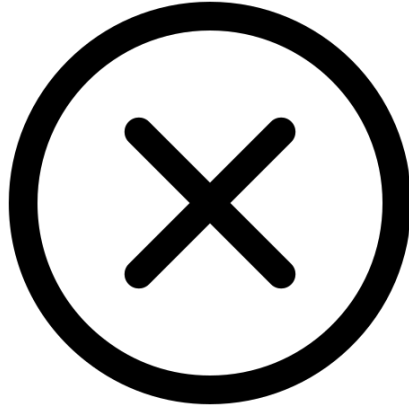


Figure 58

Les conséquences de la publication du premier article à son sujet semblent avoir été prodigieuses, puisque Fumiko était entre-temps devenue la nouvelle coqueluche parmi les serveuses de la capitale, un enthousiasme partagé par quelques établissements qui avaient cherché à l'embaucher :

Après que l'article à son sujet est sorti dans le journal, [...] les propositions d'embauche de la part d'établissements de petite restauration ou de cafés ont explosé en l'espace de trois jours et le pourboire par journée de travail au café est passé à 1 yen et 80 *sen*, provenant en grande partie d'hommes d'âge moyen venus lui rendre visite, avec une curiosité prononcée pour le *ryôki*.⁸⁰

Ainsi, il apparaît que certains établissements ont délibérément cherché à embaucher des travestis en serveuse, en ce que ces derniers constituaient un phénomène de mode susceptible d'appâter les clients. En corollaire, cela signifie qu'il a existé à minima une demande de la part de la clientèle à laquelle les patrons ont tenté de répondre. Le cas de Fumiko montre ainsi que les travestis en serveuse ont été intégrés aux lois du marché capitaliste et qu'ils ont été des produits de consommation susceptibles d'augmenter les profits des établissements qui les embauchaient.

Néanmoins, nous n'avons trouvé, au stade de nos recherches, aucune trace qui permettrait de révéler l'existence de cafés spécialisés dans le service de travestis. Quand bien même, nous doutons fortement qu'une telle réalité ait eu cours dans les grandes métropoles nippones de l'entre-deux-guerres, et ce, en raison de la surveillance très étroite dont les cafés ont fait l'objet. Cette surveillance s'explique, selon Elise Tipton, en raison de deux craintes de la part des élites

⁸⁰ 「彼氏のこと新聞に出てから（中略）三日間のうちに小料理屋やカフェーから申込みが殺到し、猟奇の中年男が数人訪ねて来たといふカフェー就職第一日のチップは一圓八十銭也」《Neon no tôtei ni kanojo no jokyû buri. Negai kanatta josô no dansei》, *op. cit.*

gouvernementales : la propagation au sein de ces établissements des idées socialistes par les intellectuels et la décadence des mœurs⁸¹. Il n'y a qu'à constater le nombre d'arrestations au sein des bars et des cafés par la brigade tokyoïte des mœurs entre les années 1926 et 1928 (plus de 1800) pour se rendre compte de l'ampleur du dispositif policier⁸². Le ministère de l'Intérieur a par la suite poursuivi sa campagne contre les cafés durant les années 1928-1930. Durant les premiers mois de l'année 1929, la brigade des mœurs avait arrêté près de trois cents serveuses de café, auxquelles s'ajoutaient les nombreuses arrestations de *modan gâru* et de *modan bôï* aux comportements inconvenants durant l'été de la même année⁸³. En septembre 1929, la municipalité tokyoïte a décrété une ordonnance sur les principes de surveillance des bars et des cafés (*kafê bâ tô torishimari yôkô カフエー・バー等取締要綱*), qui restreignait l'emplacement des établissements en-dehors des zones résidentielles, limitait la disposition de leur intérieur et leur interdisait le tapage nocturne. Les cafés avaient interdiction de donner des représentations artistiques (concert ou théâtre) ou de tenir un dancing. Ils devaient fermer leurs portes à minuit, tandis que les propriétaires étaient chargés de veiller à ce que leurs serveuses ne se prostituent pas en-dehors de leur service⁸⁴. En janvier 1933, la réglementation sur le contrôle du commerce des établissements de restauration spéciaux (*Tokushu inshokuten eigyô torishimari kisoku*) a encore apporté de nouvelles restrictions : des normes architecturales et de décoration plus strictes, ainsi que la régulation du nombre de serveuses⁸⁵. L'efficacité de la réglementation s'est rapidement traduite par le nombre important de fermetures (quatre-cent treize établissements un an après sa promulgation)⁸⁶. À partir de 1934, le bureau de police du ministère de l'Intérieur, en association avec la police préfectorale de Tôkyô, a poussé la campagne anti-café d'un cran en interdisant leur fréquentation par les mineurs et les étudiants⁸⁷. L'initiative, relayée par la presse, a bénéficié d'une large publicité, et même si les sanctions s'appliquaient aux propriétaires et aux personnels, les « étudiants délinquants » (*furyô gakusei* 不良学生) ont également fait l'objet d'une surveillance policière. En 1938, la brigade des mœurs tokyoïte dénombrait pas moins de 7 373 arrestations d'étudiants depuis la promulgation

⁸¹ TIPTON, "Cleansing the Nation", *op. cit.*, p. 707.

⁸² KEISHICHÔ-SHI HENSAN IINKAI, *Keishichô-shi : Shôwa zenpen*, *op. cit.*, p. 810. Également cité dans TIPTON, "Cleansing the Nation", *op. cit.*, p. 725.

⁸³ GARON, *Molding Japanese Minds*, *op. cit.*, p. 107.

⁸⁴ Le texte de la réglementation est disponible en intégralité dans KEISHICHÔ-SHI HENSAN IINKAI, *Keishichô-shi : Shôwazenpen*, *op. cit.*, pp. 811-812. Également cité dans TIPTON, "Cleansing the Nation", *op. cit.*, p. 725.

⁸⁵ Le texte de la réglementation est disponible en intégralité dans KEISHICHÔ-SHI HENSAN IINKAI, *Keishichô-shi : Shôwazenpen*, *op. cit.*, pp. 812-816. Également cité dans TIPTON, "Cleansing the Nation", *op. cit.*, p. 728.

⁸⁶ KEISHICHÔ-SHI HENSAN IINKAI, *Keishichô-shi : Shôwa zenpen*, *op. cit.*, p. 818. Également cité dans TIPTON, "Cleansing the Nation", *op. cit.*, pp. 728-729.

⁸⁷ KEISHICHÔ-SHI HENSAN IINKAI, *Keishichô-shi : Shôwa zenpen*, *op. cit.*, p. 825. Également cité dans TIPTON, "Cleansing the Nation", *op. cit.*, p. 729.

de l'interdiction⁸⁸. En outre, l'exemple tokyoïte avait été suivi dans la plupart des départements dès 1935 et les restrictions ont suivi dans l'ensemble des grands centres urbains de l'archipel, portant un coup aux activités des cafés⁸⁹.

Il nous semble dans ces conditions qu'il était particulièrement difficile pour ce type d'établissements de proposer des hétérotopies queers destinées aux travestis et aux homosexuels de l'entre-deux-guerres. À notre avis, le travestissement en serveuse s'est contenté de prendre la forme d'un phénomène épars, susceptible d'être pratiqué dans les établissements les plus licencieux ou ceux proposant un large choix de type de serveuses selon la demande de la clientèle. Il nous paraît en résultat peu probable qu'il ait existé des établissements queers à l'image de ceux susceptibles d'être rencontrés dans les métropoles japonaises de l'après-guerre.

En effet, durant l'occupation nord-américaine (1945-1952), des bars d'un genre nouveau ont commencé à fleurir dans les centres urbains de l'archipel. D'abord surnommés *nanshoku kissaten* 男色喫茶店 (salons de thé homoérotiques), ils ont au tournant des années 1950 pris le nom de *geibâ* ゲイバー, une traduction directe de l'anglais *gay bar* (en français « bar gay »)⁹⁰. Le journaliste Kabiya Kazuhiko かびやかずひこ (?-?) a consacré en juillet 1955 un article sur les *geibâ* de la capitale. Il s'entretient à cette occasion avec un propriétaire d'un établissement de Ginza qui avait été autrefois le tenancier d'un café avant que la guerre n'éclate⁹¹. Toutefois, rien n'est dit de la teneur de cet ancien établissement, notamment s'il s'agissait déjà d'un espace queer. Ayant proposé une étude ethnographique des *geibâ* de la fin des années 1950, Ôta Tenrei 太田典礼 (1900-1985), de son côté, affirme que ce genre d'établissement ne devait probablement pas exister durant l'avant-guerre, sans toutefois en expliquer les raisons⁹².

Le personnel exclusivement masculin des *geibâ* était nommé *geibô* ゲイボーイ, une traduction directe de l'anglais *gay boy* (« garçon gay » ou « garçon homosexuel »), un terme argotique utilisé à l'origine par les soldats nord-américains homosexuels pour désigner leurs partenaires japonais. L'expression a rapidement été reprise par les médias, signalant de jeunes hommes homosexuels efféminés, souvent travestis et travaillant dans le monde du

⁸⁸ KEISHICHÔ-SHI HENSAN IINKAI, *Keishichô-shi : Shôwa zenpen*, *op. cit.*, pp. 830-831. Également cité dans TIPTON, "Cleansing the Nation", *op. cit.*, p. 729.

⁸⁹ TIPTON, "Cleansing the Nation", *op. cit.*, pp. 729-730.

⁹⁰ MCLELLAND, *Queer Japan*, *op. cit.*, p. 101.

⁹¹ KABIYA Kazuhiko かびやかずひこ, « Gei bâ no seitai ゲイ・バーの生態 (Les mœurs des *geibâ*) », *Amatoria* アマトリア (Amatoria), vol. 5, n° 7, 1955, pp. 38-46, cité dans MCLELLAND, *Queer Japan*, *op. cit.*, pp. 77-78.

⁹² ÔTA Tenrei 太田典礼, *Dai san no sei. Sei wa hôkai suruno ka* 第三の性 性は崩壊するのか (Le troisième sexe : un effondrement de la sexualité ?), Tôkyô 東京, Myôgi shuppan 妙義出版, 1957, p. 306, cité dans MCLELLAND, *Queer Japan*, *op. cit.*, p. 105.

divertissement⁹³. Les *geibô* répondaient à l'idéal esthétique du *bishônen* (beau jeune homme). Ils arrêtaient généralement leurs activités de service une fois passé l'âge de vingt-cinq ans, considéré comme une limite de jeunesse⁹⁴. Bien que féminins, ils n'étaient pas travestis *stricto sensu*, mais plutôt à la recherche d'un idéal androgyne, dont l'objectif était de réinventer la féminité japonaise traditionnelle au profit d'une allure occidentalisée. En outre, ils ont aussi verbalisé leur volonté de rupture avec les *danshō* des années 1940, se percevant à leur différence comme « modernes » et « avant-gardistes »⁹⁵. Ils ont notamment pris pour modèle l'actrice nord-américaine Jean Seberg (1938-1979), égérie androgyne du cinéma de la Nouvelle vague, qu'ils imitaient en portant la « coupe Cécile »⁹⁶, particulièrement courte⁹⁷ (Figure 59)⁹⁸.

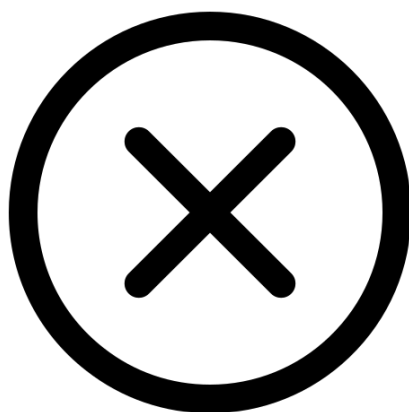


Figure 59

À l'instar des travestis en serveuse de café de l'entre-deux-guerres, les *geibô* des années 1950 ont fait l'objet d'un phénomène médiatique qui dépassait le cadre de la contre-culture queer. Comme les *geibô* étaient fréquentés par une clientèle élargie, le *geibô* a constitué une figure

⁹³ Si l'emprunt du terme anglophone *gay* a été à l'origine de l'émergence de la sous-culture « *gei* ゲイ » japonaise de l'après-guerre, l'acception de ce terme diffère de la sous-culture gay nord-américaine qui, elle, s'est élevée en mouvement social opposé au modèle homosexuel des discours religieux, médicaux et criminels, au profit d'une vision identitaire en recherche d'une reconnaissance de citoyenneté et de droits. En outre, alors que le modèle occidental a immédiatement effectué une distinction entre les catégories homosexuelles et transgenres, la sous-culture « *gei* » japonaise de l'après-guerre se réfère plutôt à un ensemble de « pratiques transgenres » au sein du monde du divertissement (MCLELLAND, *Queer Japan, op. cit.*, pp. 77-78.). Pour Mark McLelland, le succès de l'expression « *gei* » tient justement de son homophonie avec le vocable *gei* 芸 (les arts). Retranscrit en *katakana*, le mot mêlait ingénieusement l'emprunt anglophone avec des connotations traditionnellement associées avec les pratiques homoérotiques tarifées du monde des arts et du divertissement (*Ibid.*, p. 104).

⁹⁴ MCLELLAND, *Queer Japan, op. cit.*, p. 79.

⁹⁵ *Ibid.*, pp. 108-109.

⁹⁶ Le nom de cette coupe de cheveux provient du personnage de Cécile que Jean Seberg incarnait dans le film *Bonjour tristesse* (1958), une adaptation du roman éponyme de la romancière française Françoise Sagan (1935-2004).

⁹⁷ MCLELLAND, *Queer Japan, op. cit.*, p. 109.

⁹⁸ Source : TOMIDA Eizō 富田英三, *Gei* ゲイ (Gay), Tôkyô 東京, Tôkyô shobō 東京書房, 1958, non paginé.

populaire de divertissement jusqu'au début des années 1970⁹⁹. Les similitudes entre les travestis en serveuse et les *geibô* semblent troublantes, mais il est difficile d'affirmer que les premiers seraient les « ancêtres » des seconds. Nous percevons là tout du moins une sorte de filiation indirecte au cœur de la constitution d'une contre-culture queer proprement japonaise.

Il nous semble ainsi plus probable que les *kagama* travestis en serveuse alternaient entre leur emploi dans les cafés et la drague sauvage dans les ruelles des villes à la nuit tombée. Au regard des informations accumulées, sans doute que les mots du folkloriste Minakata Kumagusu résume le mieux la situation :

Là [dans les quartiers de divertissement], [...] [travailleurs du sexe] et [travailleuses du sexe] attirent les clients en tant que femmes. Les [prostituées] sont de vraies filles de trottoir, empoisonnantes et sales, de sorte que ce sont les travestis qui rencontrent le plus de succès. La majorité des clients rentrent chez eux en croyant avoir eu affaire à une femme, ne sachant pas qu'ils [ont passé la soirée avec] un homme. Dans le cas où ils deviennent des habitués, ils finissent naturellement par s'en rendre compte, mais seulement au bout de deux ou trois mois. Tout est dissimulé.¹⁰⁰

□

Jusqu'à présent, la serveuse de café n'a consisté qu'en un objet d'étude exclusivement féminin. Parmi les travaux universitaires antérieurs, aucun n'a exprimé la moindre allusion de travestissement, un constat que nous avons déjà effectué avec la garçonne japonaise. Dans ce cas, cependant, l'effacement de ce modèle travesti de la postérité est d'autant plus difficile à comprendre qu'il a été explicitement nommé dans les médias et dans les études folkloriques sur le travestissement durant les années 1930.

À notre sens, la serveuse de café a sans doute personnifié une égérie féminine prisée des parcours de mobilité sociale de sexe pour deux principales raisons. D'une part, elle figurait une femme moderne au fort potentiel de séduction et de capacité d'agir. D'autre part, l'emploi de serveuse semblait offrir une stabilité financière par l'entremise d'une profession spécifiquement féminine qui reposait sur les attraits de la féminité, contrairement aux professions agricoles ou ouvrières, tout en étant moins dégradant que la prostitution de rue.

En outre, notre étude nous a mené à entrevoir les cafés de l'entre-deux-guerres comme des espaces propices à la pratique du travestissement masculin. Il est probable qu'une réalité

⁹⁹ MITSUHASHI, *Josô to Nihonjin*, *op. cit.*, pp. 192-194 ; MCLELLAND, *Queer Japan*, *op. cit.*, p. 107.

¹⁰⁰ 「そこには（中略）男女とも女として客を引く。女の方は本当の惣嫁にて、毒そのもの、汚らしき故、男の女装の方が売れっ子となる。客の過半は男と知らず女と信じて帰る。馴染となれば自然にばれる。併しそれも一二ヶ月もたってからヤツとバレる程度の由。すべてゴマかす也。」 MINAKATA, « Iwata Jun.ichi ni ate. 30 », *op. cit.*, p. 334.

travestie dissimulée, plus ou moins taboue et subversive, ait eu cours au sein de certains établissements et que des travestis se soient glissés parmi leurs serveuses en toute connaissance de cause. Au travers de ce mode de vie, il apparaît que les travestis étaient également désireux de faire l'expérience de la « vie *modan* ». Il est cependant peu probable que les cafés aient été les héritiers indirects des *kagama-jaya* de l'époque d'Edo, en raison de la surveillance policière particulièrement rapprochée durant les années 1930.

CONCLUSION

Que pouvons-nous conclure, au terme de cette étude, des représentations discursives et des pratiques du travestissement masculin dans la société japonaise moderne ?

Le travail que nous avons mené tend à mettre en exergue le rôle primordial du double processus constant et diffus de la modernisation et de l'occidentalisation – depuis la Restauration de Meiji jusqu'à l'entrée du Japon dans la Seconde Guerre mondiale – tant dans les discours que dans les pratiques du travestissement des hommes en femme. L'*auto-colonisation* – pour reprendre la formule de Komori Yôichi¹ – que l'archipel a choisi d'effectuer l'a conduit à renoncer à son régime de genre et à ses conduites sexuelles autochtones, et ce, afin de s'adapter aux normes judéo-chrétiennes et d'éviter une invasion de son territoire par les empires coloniaux occidentaux. L'adoption d'un nouveau régime de genre sur le modèle occidental et la production d'un discours japonais sur la *sexualité* (dans le sens où elle est, à l'origine, une spécificité de l'aire judéo-chrétienne) rendent finalement compte d'une forme concrète de colonisation. L'assimilation des nouvelles normes de genre et de sexualité a entraîné des transformations sociétales majeures, tout en étant à l'origine de conceptions du travestissement masculin qui n'ont pas d'équivalence au Japon avant l'avènement de la modernité.

Au terme de notre étude, nous souhaitons plus particulièrement mettre en avant deux principales lignes de force qui se présentent en filigrane de façon continue dans notre mémoire de thèse : les enjeux biopolitiques à la fois intra-territoriaux et extra-territoriaux dont le travestissement masculin a fait l'objet et les hybridations à la fois définitionnelles et catégorielles qui caractérisent la production discursive, ainsi que la fluidité de pratiques réelles qui ne s'alignaient pas nécessairement sur les discours.

¹ KOMORI, *Posutokoroniaru, op. cit.*, p. 54.

✚ Le travestissement comme enjeu biopolitique

Les représentations discursives du travestissement masculin ont majoritairement résulté des discours de biopouvoir. Notre étude du discours pénal a notamment montré que le travestissement a tôt fait l'objet de préoccupations juridiques par souci d'établir un État moderne répondant aux normes sociales et morales judéo-chrétiennes. Le travestissement n'a toutefois pas suscité d'inquiétude majeure et a finalement été retiré de la liste des délits mineurs dans le Code pénal de 1882. Nous avons constaté une dialectique d'invisibilisation pénale similaire concernant les pratiques homoérotiques entre hommes. Celles-ci n'ont en soi posé un problème que dans les seuls cas d'une visibilité dans l'espace public (au même titre que tout comportement (hétéro)sexuel explicite) et de leur non-consentement, tandis que la prostitution masculine a constitué un impensé pénal. Notre interprétation tend à percevoir cette inintelligibilité selon deux modalités. Premièrement, en raison d'une stratégie biopolitique de mise au silence performative du travestissement et des pratiques homosexuelles dans les textes de loi comme une façon à la fois de détourner le regard et ainsi nier leur existence, mais aussi de contenir leurs pratiques réelles. Secondement, en raison d'un processus moderne d'individualisation de la société et d'intériorisation de normes constitutives de l'individu comme sujet de ses propres conduites (sexuelles). En conséquence, la loi n'incarnait pas la production discursive adéquate vis-à-vis des questions morales et de mœurs². À cet égard, le travestissement masculin n'a jamais cessé de constituer un outrage aux mœurs depuis une perspective exclusivement morale dans le discours de la presse quotidienne. Curieuse coïncidence, les faits divers ont fini par associer de façon quasi systématique le travestissement masculin à la pratique du sexe tarifé durant les deux dernières décennies de la période moderne. En outre, l'absence d'armes juridiques a empêché la police de réguler de façon efficiente les activités de la prostitution masculine, malgré des tentatives de surveillance zélée. Quel rôle insidieux l'administration d'État a-t-elle potentiellement joué dans le maintien d'un tel flou pénal, d'autant plus qu'une partie de la clientèle des travailleurs du sexe travestis faisait vraisemblablement partie des classes de pouvoir ? Les dirigeants se sont peut-être bien gardés de clarifier le sujet dans les textes de loi, et se faisant, ont cultivé le non-dit plus important encore de la clientèle de la prostitution masculine, cette dernière n'ayant jamais fait l'objet de préoccupations.

² Cf. FOUCAULT, *La volonté de savoir, op. cit.*

Le discours de la presse quotidienne reflète quant à lui les évolutions tant des représentations discursives que des pratiques concrètes du travestissement des hommes en femme, rendant compte de spécificités reposant sur des sédiments culturels antémodes. Dans un premier temps, la presse quotidienne a surtout perçu le travestissement masculin au travers de conduites collectives « amoraux » relevées lors de festivités populaires comme les *matsuri* (1875-1882). Ensuite, elle l'a plus particulièrement associé à des comportements criminels individuels, sans que le port de vêtements féminins ne soit nécessairement perçu comme féminisant (1890-1920). Enfin, elle l'a finalement envisagé comme une forme de « désir sexuel déviant », se fondant pour cela sur le discours sexologique (1920-1940). En définitive, la sexologie est devenue une doxa, définissant le travestissement masculin comme une forme paroxysmique d'homosexualité masculine. Ce discours est spécifique à la période moderne, dans la mesure où nous n'en retrouvons aucune trace durant les périodes japonaises précédentes.

Si le transfert du discours sexologique européen a indubitablement servi de discours biopolitique hégémonique, il est en revanche plus délicat de mesurer ses implications concrètes dans l'élaboration des nouvelles subjectivités « déviantes », « efféminées » et « travesties » japonaises. Au regard des sources consultées, il apparaît que la classe sociale constitue un indicateur important vis-à-vis de l'impact des nosographies sexologiques sur les subjectivités des individus susceptibles de s'y reconnaître. En effet, d'après les courriers de lecteurs envoyés aux revues sexologiques durant les années 1920 et 1930, il semble que les hommes des classes bourgeoises étaient plus susceptibles d'avoir connaissance des taxinomies sur les « désirs sexuels déviants » et de se penser à travers elles. Il en résulte une vision empreinte de dolorisme qui avait tendance à confirmer le poids de la doxa sexologique sur la constitution des subjectivités. Cependant, il appert que la vision médicale a eu un bien moindre impact sur les classes populaires, celles qui étaient plus à même de recourir au travestissement en femme et à la pratique du sexe tarifé afin de pouvoir gagner leur pain quotidien. Les témoignages rapportés dans les revues criminologiques montrent que la constitution des subjectivités sexuelles des travailleurs du sexe a moins reposé sur les préceptes sexologiques que sur des sédiments culturels autochtones réinterprétés au prisme des nouvelles catégories sexuelles modernes.

Le transfert culturel de la définition sexologique du travestissement au Japon a par ailleurs fait l'objet d'un tri ciblé. Les discours occidentaux qui n'effectuaient pas de lien entre travestissement et pratiques homosexuelles, à l'instar de la psychanalyse freudienne et des théories du *transvestisme* de Magnus Hirschfeld ou de l'*éonisme* de Havelock Ellis, ont tout bonnement été mis de côté. Ce phénomène s'explique probablement en raison du non-alignement de ces discours avec les réinterprétations modernes des pratiques homoérotiques du

nanshoku et du *wakashudô* prémodernes. En conséquence, les représentations discursives et les pratiques du travestissement des hommes en femme durant les dernières décennies de la période moderne se sont surtout concentrées sur une vision homosexualisée et tarifée des conduites travesties. Hormis le statut spécifique des *onnagata* du kabuki, la principale personnification du travestissement masculin s'est retréinte au travailleur du sexe travesti tant dans les représentations discursives biopolitiques que dans les pratiques sociales concrètes.

Au-delà d'une histoire ciblée du genre et des sexualités, les représentations biopolitiques du travestissement s'inscrivent pleinement dans une histoire politique du Japon, dirions-nous, plus « classique ». Comme abordé dans le Chapitre 6, la négation par une partie des Modernes de la soi-disant diffusion mondiale de l'effémination au sein de la société japonaise met en lumière des enjeux biopolitiques qui dépassent la simple gêne morale ou le tabou. L'affirmation par certains intellectuels de la prétendue absence dans l'archipel de toute prostitution masculine organisée rejoint une stratégie de mise en lumière de la singularité nipponne quant à son propre processus de modernisation. Le travestissement, l'homosexualité et l'effémination ont été au cœur d'une dialectique afin de déterminer ce qui était constitutif de la japonité et ce qui relevait de l'altérité étrangère. Les représentations discursives de l'homosexualité masculine, et par extension du travestissement des hommes en femme, mettent en exergue le genre et la sexualité comme d'importants enjeux géopolitiques, ayant sans doute permis au Japon de s'autoreprésenter à la fois en adéquation et en contraste avec le modèle occidental. Par l'affirmation de l'exception japonaise, les tenants de ce discours rendent sans doute compte d'une volonté de se défaire d'un modèle occidental désormais perçu comme décadent et d'ainsi affirmer la nouvelle supériorité civilisationnelle du Japon, s'inscrivant dans une certaine mesure dans le giron des dérives idéologiques qui ont conduit au développement de l'ultranationalisme et du sentiment antioccidental des années 1930, jusqu'à la catastrophe de la guerre et de la défaite en 1945.

Si certains ont effectivement nié le phénomène de la prostitution masculine travestie au Japon, d'autres ont en revanche porté un intérêt sensationnaliste sur la question, à l'instar des revues criminologiques. Ces documents prodiguent quelques éléments quant aux pratiques concrètes du travestissement dans le cadre du sexe tarifé et l'organisation en groupes plus ou moins complexes de travailleurs du sexe dans les principaux centres urbains de l'archipel. Notre travail tend ainsi à remettre en cause les présupposés des historiens des sexualités au Japon qui, jusqu'à présent, pensaient qu'il ne devait probablement pas exister d'organisations de la sorte avant le phénomène des *danshō* à Tôkyô à la suite de la défaite en 1945. Il semble qu'un insidieux et complexe tissu de socialisations se soit développé au sein du monde urbain nocturne

et interlope (principalement à Tôkyô et Ôsaka) entre travailleurs du sexe, mais également avec leur clientèle (semble-t-il exclusivement masculine). L'ensemble de ces socialisations a probablement été à l'origine de l'élaboration d'une sorte de contre-culture à la sensibilité *camp*, générant des relations interpersonnelles plus ou moins codifiées, à l'instar du système des « grandes sœurs » ou des relations de concubinage entre travailleurs du sexe et clients fortunés. Toutefois, en l'absence de sources supplémentaires, il ne nous est pas possible de développer davantage ce point.

Hybridité des discours et fluidité des pratiques

Le délicat passage de l'analyse des représentations discursives du travestissement masculin à la restitution des pratiques réelles des travailleurs du sexe travestis nous a conduit à constater une hybridation latente des définitions et des catégories produites par les discours, dans le même temps qu'une fluidité constante des conduites et des pratiques.

Dans un premier temps, une hybridation discursive, puisque la façon dont les travailleurs du sexe travestis ont été envisagés a résulté à la fois du discours sexologique occidental et de sédiments des anciennes catégories autochtones, générant la figure floue, souvent mal délimitée et la plupart du temps insaisissable du « nouveau *kagama* ». Outre l'ambivalence des catégories signifiantes sur lesquelles se reposent les discours, l'hybridité s'exprime également au travers de l'innervation dans l'ensemble de la production discursive des préceptes sexologiques, si bien qu'il est parfois difficile de distinguer un ouvrage d'histoire des mœurs d'un traité de sexologie moderne. Cette indistinction, tant du ton que du propos des sources, a entraîné la relecture et la réécriture des catégories de genre et des conduites sexuelles japonaises anciennes au prisme des nouvelles que la modernité et l'occidentalisation avaient apportées. Alors que les *kagama* faisaient originellement partie de la catégorie de genre masculine des *wakashu* et représentaient un des maillons centraux des conduites homoérotiques codifiées du *wakashudô* (tout en offrant également quelquefois leurs services érotiques à des femmes), ils sont devenus au travers du prisme sexologique des efféminés congénitaux atteints d'un « désir sexuel déviant », lequel les poussait à se travestir et à prendre un rôle sexuellement « féminin ». À l'exception de quelques folkloristes, à l'instar d'Iwata Jun.ichi, les discours scientifiques modernes (sexologiques ou historiques) ont pour la plupart perçu une continuité anhistorique entre les comportements homoérotiques des *kagama* d'Edo et ceux des travailleurs du sexe travestis des grands centres urbains de l'entre-deux-guerres. Devenus un phénomène discursif pris en étau entre le

sensationnalisme et la censure (en raison de son caractère corruptif) au sein des revues criminologiques, les *kagama* ont finalement davantage été présentés comme des homosexuels efféminés qui jouaient avec les attributs de la féminité (maquillage, accessoires de mode, gestuelle, façon de s'exprimer) que comme des travestis *stricto sensu*, redéfinissant ainsi les contours et les limites du travestissement.

Dans un second temps, nous avons constaté une fluidité des pratiques qui ne s'alignaient pas toujours avec les représentations des discours. Il semble effectivement qu'il n'ait pas véritablement existé parmi les *kagama* de délimitation claire entre le service sexuel rémunéré et l'acte sexuel récréatif. En conséquence, l'emploi dans notre mémoire de thèse de l'expression « travailleur du sexe » ne s'avère pas toujours pertinent, ni complètement avéré, selon les cas et les situations. En d'autres termes, les représentations discursives de biopouvoir n'envisageaient pas un rapport homosexuel en dehors d'un cadre tarifé, ce que nous envisageons à nouveau comme des sédiments des catégories et des conduites sexuelles prémodernes, telles qu'elles avaient cours dans les *kagama-jaya* de la période d'Edo. Or, il semble que non seulement les *kagama* ne faisaient *a priori* pas nécessairement de différence entre un acte sexuel rémunéré ou non, mais que leur rôle sexuel non plus n'était pas toujours fixe, alternant parfois entre celui de pénétré et de pénétrant. Il apparaît donc que les conduites homoérotiques modernes entre hommes se sont détachées des normes du *nanshoku*, lesquelles délimitaient de façon stricte les rôles sexuels. Les pratiques sexuelles entre hommes à compter de la période moderne se sont semble-t-il peu à peu agencées selon des modalités plus souples, où les rôles sexuels n'étaient plus contraints par des critères de catégorie de genre, d'âge ou de hiérarchie de classe sociale, mais s'effectuaient selon des préférences d'ordre sexuel. En ce sens, nous constatons ici les effets de la constitution des nouvelles subjectivités modernes, les individus étant alors devenus sujets de leurs propres conduites sexuelles et plus à même de se constituer au travers d'une *identité sexuelle*.

La fluidité est aussi un motif que nous retrouvons de façon régulière dans les parcours de mobilité sociale de sexe que nous avons recensés. Dans les faits, les hommes qui ont tenté de vivre en tant que femme devaient presque nécessairement passer par le sexe tarifé s'ils escomptaient survivre. Les types de travestissement en *onnagata*, en geisha, en garçonne et en serveuse de café sont tous liés à la pratique de la prostitution, générant à nouveau un phénomène d'hybridation entre ces différentes formes de féminité, d'autant plus qu'il n'était pas rare que les travestis naviguent de l'une à l'autre, voire mélangent leurs attributs physiques de reconnaissance. Par exemple, il arrivait à l'*onnagata* Soganoya Momochô, intrigué par le vestiaire des *moga*, de revêtir des vêtements féminins d'inspiration occidentale à la dernière

mode, tandis que Sei-chan, célébrité locale de Shiobara qui officiait en tant que geisha, arborait la coupe cache-oreilles assortie d'un maquillage inspiré des acteurs-travestis du kabuki. Il apparaît en définitive que les délimitations entre ces quatre grands modèles de féminité ont été particulièrement poreuses.

Nous avons également constaté que les quelques parcours de mobilité sociale de sexe dont nous avons trouvé la trace naviguent la plupart du temps entre les différentes formes de féminités précédemment citées, suivant un schème que nous pourrions presque considérer comme stéréotypé. Il semble en effet que l'*onnagata* ait personnifié le modèle de travestissement le plus évident, mais aussi le plus prestigieux, sans doute en raison son caractère « traditionnel ». Par là même, il a sans doute été le plus difficile à atteindre en raison des critères drastiques de sélection et du long et laborieux apprentissage artistique qu'il nécessitait, d'autant plus que l'institution du kabuki a peut-être elle-même tenté de réguler en son sein ceux qu'elle considérait comme des « efféminés ». Il apparaît dans ces conditions que la plupart des travestis qui tentaient de suivre cette voie devenaient des acteurs itinérants, une situation professionnelle précaire qui n'apportait ni stabilité ni sécurité, contraignant ces *onnagata* de seconde zone à la pratique du sexe tarifé afin de survivre. En conséquence, nous pensons que beaucoup des travestis renonçaient à devenir *onnagata* une fois confrontés aux réalités matérielles de la profession, d'autant plus que la ligne de démarcation entre le monde du divertissement et celui de la prostitution masculine n'apparaît pas toujours comme évidente dans les revues criminologiques.

De son côté, si le modèle de la geisha répondait vraisemblablement aux mêmes difficultés que celui de l'*onnagata* (critères de beauté, apprentissage des arts), nous estimons toutefois qu'il a peut-être été un peu plus facile d'accès, notamment en raison d'un apprentissage artistique moins soumis à des injonctions institutionnelles et la possibilité d'apprendre le chant ou les instruments de musique auprès de comparses *kagama*, au sein de groupes de travailleurs du sexe « spécialisés » dans ces activités artistiques. En outre, la propension des autorités locales à parfois accorder à certaines célébrités locales travesties des autorisations pour officier comme geisha montre qu'il a probablement existé un espace social officieux pour cette forme de mobilité. Néanmoins, nous sommes d'avis que la profession de geisha ne permettait probablement pas d'échapper aux activités du travail du sexe – d'autant plus qu'il en allait souvent de même pour les geishas femmes.

Le modèle de la serveuse de café, quant à lui, pouvait offrir une situation professionnelle plus enviable, sans doute en raison du statut social et de la situation financière un tantinet plus stable qu'il garantissait, car répondant semble-t-il parfois à une demande officieuse de la part

de certains établissements. Cependant, nous pensons que peu nombreuses ont été les places pour devenir serveuses et que seuls les plus habiles des *kagama* parvenaient à se glisser parmi le personnel des cafés. Ainsi, nous estimons que le modèle de féminité le plus répandu a probablement été celui de la *moga*, prisé par les *kagama* qui officiaient dans les ruelles sombres et les parcs des villes à la nuit tombée. Plus encore, nous pensons que l'émergence de la garçonne comme modèle de travestissement témoigne de l'avènement d'une forme de contre-culture queer de sensibilité *camp* : la *moga* a peut-être symbolisé une façon de contourner les normes hétérosexuelles en jouant sur l'ambiguïté des attributs de genre.

Les possibilités matérielles du féminin présentées dans ce mémoire de thèse tendent à nuancer les travaux de Mitsuhashi Junko, selon laquelle il existerait une tripartition « traditionnelle » de mobilité sociale de sexe vers le féminin entre un rôle spirituel ou religieux (qui n'avait cependant déjà plus cours lors de la période moderne), un rôle artistique (le travestissement étant une pratique prisée dans les arts de la scène) et un rôle sexuel (notamment via le travail du sexe rémunéré). Notre étude tend plutôt à affirmer la porosité latente entre le domaine des arts et celui du sexe tarifé tant en raison de leur trouble démarcation depuis les époques japonaises antérieures qu'en raison de l'avènement de la modernité, de l'occidentalisation et du poids de leurs catégories de genre sur l'agencement des conduites sexuelles. Nous concluons ainsi qu'être féminin pour les travestis de la période moderne n'a finalement consisté qu'à devenir des corps sexués à disposition.

Travestissements et mobilités sociales de sexe : l'asymétrie du genre

Notre étude a ainsi montré que certaines formes de travestissement masculin durant la période moderne ont permis des mobilités sociales de sexe, certes limitées, mais néanmoins possibles. Il serait dorénavant intéressant d'interroger les perspectives que le travestissement des femmes en homme permettait à la même époque. Notre investigation sur cette question – encore au stade de balbutiements – fait montre de différences tant dans les représentations discursives que dans les pratiques selon que le travestissement soit effectué par un homme ou une femme.

Ce constat n'est pas étonnant. Comme l'a montré Emmanuel Beaubatie, le genre précède la mobilité sociale de sexe : les normes sociales et symboliques associées de façon antinomique

à la masculinité et à la féminité jouent un rôle déterminant dans le processus de mobilité³. Le travestissement féminin dans la société japonaise moderne ne répondait pas aux mêmes problématiques sociales, culturelles et symboliques, de même qu'il n'était pas tenu, cadré et signifié par les mêmes champs discursifs. La comparaison – à peine entamée – entre les représentations discursives du travestissement des femmes et celui des hommes dans la presse japonaise moderne éclaire à notre sens les enjeux de domination à l'œuvre dans le régime de genre du Japon moderne.

Les études historiques françaises sur le travestissement féminin ont surtout mis en avant la *commodité* du vêtement masculin, permettant aux femmes d'accéder à des prérogatives que leur sexe leur interdisait. Pratiquement exclu des typologies sexologiques modernes⁴, le travestissement féminin a surtout été envisagé comme une pratique protestataire⁵. Toutefois, si les femmes occidentales qui se travestissaient jusqu'au milieu du XX^e siècle ont davantage été perçues sous le prisme de la libération du carcan restrictif de la féminité, il ne faut pas pour autant désavouer la possibilité de l'expérience érotique du travestissement⁶. Les travaux de Christine Bard, bien qu'ils affirment avec force le caractère politique et politisé du pantalon, mettent également en exergue l'association au début du XX^e siècle du port du vêtement masculin à l'homosexualité féminine, donc à une expérience sexuelle⁷. Les femmes qui ont eu l'audace de revêtir le pantalon ou de porter les cheveux courts ont dans tous les cas subi les foudres des discours des conservateurs, ces derniers se montrant angoissés par la perspective de l'égalité entre les sexes et les bouleversements accompagnant la perte des privilèges masculins⁸. Cette crainte a probablement atteint son apogée avec la mode des garçonne durant les années 1920. Selon Bard, c'est bien le port de vêtements « masculins » qui a fait de la garçonne une figure troublante, brouillant la différenciation entre les sexes et les identités sexuelles⁹.

³ Cf. BEAUBATIE, *Transfuge de sexe*, *op. cit.* pp. 75-104.

⁴ CHAPERON, *Les origines de la sexologie*, *op. cit.*, pp. 188-196 ; GARBER, *Vested Interests*, *op. cit.*, p. 4.

⁵ BARD Christine, PELLEGRIN Nicole (dir.), « Introduction », dans *Clio. Femmes, genre, histoire. Femmes travesties : un mauvais genre*, n° 10, 1999, en ligne [consulté le 15 avril 2019], URL : <http://clio.revues.org/251>.

⁶ BOURCIER, « Des 'femmes travesties' aux pratiques transgenres », *op. cit.*, pp. 156-159 ; HALBERSTAM Sam [Judith], *Female Masculinity*, Durham & London, Duke University Press, 1998, p. 206. L'expérience érotique du travestissement apparaît notamment parmi les *drag kings*, un modèle de femmes travesties apparu dans les années 1990 aux États-Unis, au Royaume-Uni et en Allemagne, « qui s'habillent en homme de manière reconnaissable et qui réalisent, ainsi habillées, une performance d'ordre théâtral » (HALBERSTAM, *Female Masculinity*, *op. cit.*, p. 232). Elizabeth Grosz théorise quant à elle un fétichisme féminin et lesbien du travestissement qui remet en cause l'unilatéralité masculine du discours freudien. GROSZ Elizabeth, "Lesbian Fetishism?", in APTER Emily, PIETZ William (dir.), *Fetishism and Cultural Discourse*, Ithaca, Cornell University Press, 1993, pp. 101-115, cité dans BOURCIER, « Des 'femmes travesties' aux pratiques transgenres », *op. cit.*, p. 157.

⁷ BARD, *Une histoire politique du pantalon*, *op. cit.*, pp. 274-277, 313.

⁸ LEDUC Guyonne (dir.), *Travestissement féminin et liberté(s)*, Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 17-18.

⁹ Cf. BARD, *Les garçonne*, *op. cit.*

Si la garçonne japonaise n'a de son côté pas consisté en une travestie à proprement parler, il existait durant la période moderne, à l'instar des *onnagata* du kabuki, un travestissement féminin normatif exécuté exclusivement lors de manifestations théâtrales. La troupe la plus célèbre était la revue de théâtre Takarazuka 宝塚, composée d'actrices non mariées, fondée en 1914 par Kobayashi Ichizô 小林一三 (1873-1957), un industriel ambitieux qui souhaitait redonner ses lettres de noblesses au théâtre féminin¹⁰. La revue a connu un succès retentissant et les actrices qui tenaient les rôles masculins (*otoko-yaku*) ont été considérées comme de véritables icônes populaires¹¹. Elles n'en ont pas moins été parfois à l'origine de quelques scandales relatifs aux bonnes mœurs. L'un des plus notables a été celui provoqué par l'actrice Kadota Ashiko 門田芦子 (1905-1974), qui, en 1932, avait scandalisé les médias en raison de sa coupe de cheveux jugée « trop masculine »¹² (Figure 60)¹³.

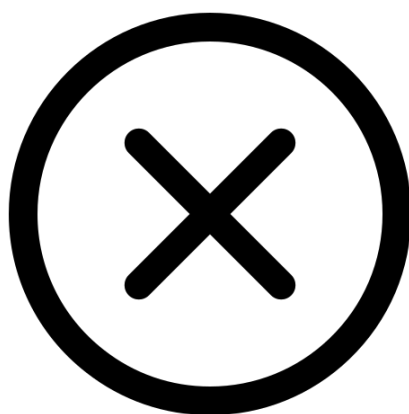


Figure 60

Les médias ont de façon générale accusé les revues de théâtre féminines de désordre social et d'incitation aux conduites homosexuelles, craignant que le travestissement des actrices ne déborde des scènes de théâtre¹⁴. Selon Jennifer Robertson, le travestissement féminin a été à

¹⁰ YAMANASHI, *A History of the Takarazuka Revue Since 1914*, *op. cit.*, pp. xxi-xxii.

¹¹ L'*otoko-yaku* n'incarne pas un homme de façon réaliste, mais une certaine représentation idéalisée de la masculinité, devenant une figure masculine héroïque défaite de toute misogynie ou de machisme, aussi forte que tendre, se battant pour la justice et défendant les opprimés. L'*otoko-yaku* se rapproche de la figure du dandy : affectant d'être indifférent à tout désir sexuel, prenant l'attitude affectée d'un gentleman et prêtant une attention toute particulière à sa mise. YAMANASHI, *A History of the Takarazuka Revue Since 1914*, *op. cit.*, pp. 100, 104.

¹² *Ibid.*, p. 128.

¹³ Source : « Rajio-rebyû (Ôsaka chûkei) *Bûke damûru* ラジオ／ラジオ・レビュー (大阪中継) 『ブーケ・ダムール』 » (Revue radiophonique (retransmission d'Ôsaka). *Bouquet d'amour*), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 29 septembre 1932, p. 5.

¹⁴ Cf. MICHEL-LESNE Claude, « Revue à grand spectacle et désordre social : le procès médiatique de la revue Takarazuka dans les années 1920 et 1930 », dans HENNINGER Aline, SHIMOSAKAI Mayumi (dir.), *Japon pluriel* 14, Arles, Éd. Picquier, 2024, pp. 281-289.

l'origine de craintes sociales davantage exacerbées que celles générées par le travestissement masculin¹⁵. Les quotidiens se sont notamment focalisés sur une soi-disant mode du travestissement parmi les étudiantes des écoles pour filles, allant de pair avec le développement d'une forme de sous-culture homosociale féminine. Dès le début des années 1910, les journalistes avaient constaté la grande diversité du vocabulaire employé par les étudiantes dans leurs établissements respectifs afin de désigner leurs « amours passionnées » (*netsuai* 熱愛)¹⁶. Particulièrement mal perçues par les éducateurs et les moralistes, les jeunes femmes qui osaient se couper les cheveux, revêtir des vêtements masculins et s'acoquiner avec leurs camarades généraient une forte anxiété sociale dans une société régie par la distinction polarisée des sexes. Les quotidiens de l'entre-deux-guerres pointent régulièrement la revue Takarazuka comme à l'origine du phénomène, supposant que ces jeunes filles vouaient une adulation sans commune mesure à leurs idoles *otoko-yaku*¹⁷. L'influence des actrices androgynes des revues féminines était d'autant plus mal perçue que ces actrices s'affranchissaient des codes traditionnels de la féminité et transgressaient les assises de la morale patriarcale¹⁸. La prétendue mode des habits masculins parmi les étudiantes des écoles pour filles ne peut bien entendu se résumer en ces quelques considérations. En réalité, les éducateurs des écoles pour filles ne pouvaient véritablement se l'expliquer : il était inconcevable que des jeunes étudiantes élevées afin de devenir les futures « bonnes épouses et mères avisées » de la nation en viennent à se comporter de la sorte¹⁹. La presse s'était alors fait le véhicule du scandale moral et enjoignait les parents à mieux surveiller leurs filles : il en allait de l'avenir de la nation !

Le discours sexologique s'est lui aussi penché sur la question du travestissement féminin, qu'il a interprété comme l'expression paroxysmique de l'homosexualité féminine. Il n'existe pratiquement aucune trace de pratiques homoérotiques entre femmes au Japon avant les discours moralistes et psychiatriques de la période moderne. En réaction à ces amours inédites, les sexologues ont inventé le néologisme *dôseiai* (littéralement « amour pour le même sexe »), un terme médical qui à l'origine servait à désigner les relations amoureuses et sexuelles entre

¹⁵ ROBERTSON, "Dying to Tell", *op. cit.*, pp. 11-12.

¹⁶ PFLUGFELDER, « 'S' is for Sister », *op. cit.*, pp. 134-135.

¹⁷ MIWATA Motomichi 三輪田元道, « Hogosha wa kokoro seyo, byôteki na fan buri. « Dansô no reijin » no jisatsu misui kara oshierareru kindai josei kishitsu 保護者は心せよ、病的なファンぶり 「男装の麗人」の自殺未遂から教えられる近代女性気質 (Parents, prenez garde au comportement pathologique de *fan*. Ce que la tentative de suicide de la « beauté travestie » nous aura appris du tempérament de la femme moderne) », *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 31 janvier 1935, p. 8.

¹⁸ SAITÔ, « Kore mo jidai-sô ka ? », *op. cit.*, p. 7.

¹⁹ ROBERTSON, "Dying to Tell", *op. cit.*, p. 10.

femmes²⁰. Les conduites sexuelles entre femmes ont ainsi été rendues intelligibles pour la première fois au Japon par l'intermédiaire du discours sexologique²¹. Pour les sexologues, il existait deux sortes d'homosexualité féminine : une homosexualité temporaire (*kasei no dôseiai* 仮性の同性愛), situationnelle, transitoire et aisément « guérissable » une fois les jeunes femmes ancrées dans la vie maritale, et une homosexualité véritable (*shin no dôseiai* 真の同性愛), congénitale, incurable, ne pouvant être endiguée par le cadre salvateur du mariage, et même capable de « contaminer » les autres femmes²². Dès lors, le discours sexologique a tôt fait de considérer les femmes travesties comme des inverties invétérées, de « vraies » homosexuelles. Néanmoins, devant l'ampleur des conduites homoérotiques entre étudiantes dans les établissements d'enseignement pour filles, la stratégie du discours sexologique a été de légitimer les comportements des adolescentes, mais de les condamner à l'âge adulte. Les amours entre étudiantes étaient perçues comme une étape de leur développement sur le chemin de l'hétérosexualité et de la vie maritale. Celles qui ne se rangeaient pas dans le rang de l'hétéronormativité à l'âge adulte étaient en revanche fortement conspuées, d'autant plus dans les cas où elles continuaient à porter les cheveux courts et à revêtir des vêtements masculins²³.

L'homosexualité féminine est devenue un enjeu social à partir de 1911, à la suite du double suicide amoureux de deux jeunes filles de bonnes familles issues d'une école supérieure pour filles : l'affaire Sone Sadako et Okumura Tamae²⁴. Relayée dans la grande majorité des quotidiens de l'époque²⁵, l'incident confrontait l'opinion publique à des amours « anormales » entre femmes associées à un comportement mortifère. Cet incident a tant marqué les esprits qu'il a par la suite résonné comme l'archétype des amours saphiques : une passion déviante menant au double suicide amoureux²⁶. La presse quotidienne offre un nombre conséquent d'articles consacrés à des cas de tentative de double suicide amoureux entre femmes, lesquels sont allés en s'accéléralant jusque dans les années 1930, tant et si bien que la corrélation entre les

²⁰ Si aujourd'hui *dôseiai* désigne l'homosexualité de façon générale, son sens premier est incertain dans la mesure où d'autres termes sont apparus au même moment pour désigner les relations intimes, amoureuses et/ou sexuelles entre femmes : « *dôseiteki naru jôyoku* 同性的なる情欲 », « *dôseiteki shikjô* 同性的色情 », « *dôseiyoku* 同性欲 », « *dôsei kan seiyoku* 同性間性欲 », « *dôseiteki jôkô* 同性的情交 », « *dôsei no ai* 同性の愛 », « *dôsei no koi* 同性の恋 », ou encore « *dôsei ren.ai* 同性恋愛 ». Il semblerait que le substantif *dôseiai* aurait permis dans un premier temps de différencier l'homosexualité féminine de l'homosexualité masculine, alors nommée selon le vocabulaire issu de la période prémoderne : *nanshoku*. FURUKAWA, « *Dôsei 'ai' kô* », *op. cit.*, pp. 201-207.

²¹ PFLUGFELDER, « 'S' is for Sister », *op. cit.*, p. 141.

²² AKAEDA, *Kindai Nihonni okeru onna dôshi no shinmitsu na kankei*, *op. cit.*, pp. 117-118 ; SUZUKI, *Becoming Modern Women*, *op. cit.*, p. 27.

²³ PFLUGFELDER, « 'S' is for Sister », *op. cit.*, p. 147 ; SUZUKI, *Becoming Modern Women*, *op. cit.*, p. 27.

²⁴ AKAEDA, *Kindai Nihonni okeru onna dôshi no shinmitsu na kankei*, *op. cit.*, p. 104.

²⁵ Cf. PFLUGFELDER, « 'S' is for Sister », *op. cit.*, p. 184.

²⁶ *Ibid.*, p. 156.

occurrences *dôseiai* et *shinjû* dans les titres des faits divers en est quasi systématique. En outre, Jennifer Robertson observe que le traitement médiatique entre les doubles-suicides amoureux hétérosexuels et homosexuels diffèrent diamétralement : les premiers étaient perçus avec émoi comme le summum de la pureté amoureuse, tandis que les seconds étaient le plus souvent tournés en ridicule²⁷.

Deux affaires de double-suicide ont plus particulièrement marqué les médias durant les années 1930. La première, que nous avons déjà évoquée dans le Chapitre 10, datant du mois de juin 1934, concerne un triangle amoureux entre trois serveuses d'un salon de thé qui s'est soldé par la tentative de double-suicide de deux d'entre elles et la tentative solitaire de la troisième²⁸. La seconde est l'affaire Masuda Fumiko et Saijô Eriko de janvier 1935, qui a captivé l'opinion publique et fait l'objet d'un nombre pléthorique d'articles²⁹. Cette fois-ci, il s'agissait de deux jeunes filles de bonne famille : Saijô Eriko, une danseuse de la revue de théâtre féminine Shôchiku, et sa scandaleuse amante, Masuda Fumiko, jeune et riche bourgeoise qui se faisait passer pour un homme. L'affaire a notamment fait grand bruit en raison des deux fugues consécutives de ces jeunes femmes, dont la dernière, aux dires de la presse, s'était soldée par une tentative de double-suicide amoureux³⁰. En réalité, l'incident était beaucoup plus complexe que ce que les faits divers ont bien voulu en dire. Les déclarations des deux femmes montrent qu'elles n'avaient jamais envisagé de mourir ensemble. Pourtant, si les faits ne se superposaient pas au canevas du double-suicide amoureux, les quotidiens se sont contentés de déformer les propos des intéressées afin de rendre une interprétation erronée de leurs déboires amoureux : une version qui menait jusqu'à leur tragique choix de se donner toutes les deux la mort en raison de leur amour anormal et impossible. Ce cas montre à quel point le travestissement féminin a

²⁷ ROBERTSON, "Dying to Tell", *op. cit.*, pp. 1-2, 6-7.

²⁸ « Kyôren no in ni kaiki. Shi o kaketa dôseiai sankaku kankei wa ijô henshitsusha ? Hideka no sôdatsusen 狂恋の陰に怪奇 死をかけた同性愛三角関係は異常変質者 ? 秀佳の争奪戦 » (Le mystère derrière l'amour obsessionnel. Un triangle amoureux lesbien qui a tenté d'attenter à sa vie particulièrement pervers ? La lutte pour Hideka), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du matin), 14 juin 1934, p. 7 ; « Dôseiai no onna sannin. Shinjû futasujimichi. Futari wa Miharayama, hitori Inokashira e. Kissaten Yaesuen no jokyû tachi 同性愛の女3人 心中二筋道 2人は三原山、1人井ノ頭へ 喫茶店八重洲園の女給たち » (Trois femmes homosexuelles. Deux voies différentes de double suicide amoureux. Deux à Miharayama, une à Inokashira. Les serveuses du salon de thé Yaesuen), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 13 juin 1934, p. 2.

²⁹ Le *Asahi shinbun* consacre pas moins de quinze articles à l'affaire entre le 25 janvier et le 28 mars 1935, tandis que le *Yomiuri shinbun* lui consacre vingt-et-un articles entre le 29 janvier et le 29 mars 1935. Il s'agit d'une focalisation sans précédent sur une affaire de travestissement social.

³⁰ « 'Hogaraka na michi' o kyôkô. Shissô no dansô reijô ga Tôkyô e. Eriko no ie ni shutsugen 「朗らかな道」を強行 失踪の男装令嬢が東京へ エリ子の家に出現 » (L'adoption de la « voie heureuse ». La fugitive « beauté travestie » à Tôkyô. Apparition au domicile d'Eriko), *Asahi shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 29 janvier 1935, p. 2 ; « 'Dansô no reijin' Fumiko san Manpei hoteru fukudoku su 「男装の麗人」 芙美子さん万平ホテル服毒す » (La « beauté travestie » Fumiko se suicide avec du poison à l'hôtel Manpei), *Yomiuri shinbun* (Tôkyô, édition du soir), 30 janvier 1935, p. 2.

fait l'objet dans les médias d'une réification au travers du motif du double-suicide amoureux³¹. Ces couples de femmes qui défrayaient la chronique étaient communément appelés « *ome* », un archétype relationnel *butch-fem*³² : un scandaleux ersatz du couple hétéronormé qui mettaient en péril l'institution maritale et le couple hétérosexuel procréateur, fers de lance de la nation³³.

L'asymétrie systématique des critiques portées par la presse à l'encontre des travesties dans le cas des doubles suicides amoureux homosexuels en dit long sur l'importance sociale, culturelle, symbolique – et sexuelle – des rôles de sexe. Les femmes travesties ont d'autant plus été critiquées par les médias en ce qu'elles n'avaient rien de bien japonais. Les moralistes louaient les qualités proprement féminines de la « bonne épouse et mère avisée », identifiée comme la personnification de la stabilité nationale, tandis que les travesties étaient essentiellement perçues comme des femmes trop occidentalisées, éprises de liberté et se détournant de leur vocation féminine³⁴. Dans l'affaire de 1934, les quotidiens se sont surtout concentrés sur la dénommée Sakuma Hideka, qui portait les cheveux courts et le costume masculin, tandis que dans celle de 1935, c'est la masculine Masuda Fumiko qui a concentré l'ensemble des attaques des moralistes, tandis que sa féminine compagne a été prise en pitié par les commentaires de la presse. Masuda a péjorativement été surnommée par les journalistes « *dansô no reijin* 男装の麗人 » (littéralement : « beauté gracieuse travestie en homme »), une expression qui à l'origine désignait les actrices *otoko-yaku* et qui s'est peu à peu mise à connoter de façon négative les femmes d'éducation bourgeoise diplômées d'établissements scolaires supérieurs pour jeunes filles qui se travestissaient et se comportaient de façon virile en amour³⁵.

Le discours de la presse quotidienne a ainsi renvoyé le travestissement à la fois au tribadisme et au double suicide amoureux : deux périls majeurs pour la stabilité et la prospérité de la nation. Si le travestissement des femmes a pu servir de *protestation virile*³⁶ dans les sociétés occidentales (bien que souvent critiqué par le discours patriarcal³⁷), le cas japonais montre que la capacité émancipatrice du travestissement féminin a été discréditée par l'association qui en a été faite avec des comportements délétères : un avertissement pour toutes celles qui auraient été tentées d'arpenter la voie de la dissension. Il semble dans ces conditions que le motif du double suicide amoureux ait servi de stratégie de dissuasion dont les

³¹ En revanche, les discours des sexologues ou des sociologues ne mettaient pas toujours en cause l'homosexualité dans les cas de double suicide entre femmes. PFLUGFELDER, « 'S' is for Sister », *op. cit.*, pp. 158-159.

³² Autrement dit, une relation amoureuse entre une fille masculine (*butch*) et une autre féminine.

³³ AKAEDA, *Kindai Nihon ni okeru onna dôshi no shinmitsu nakankei*, *op. cit.*, pp. 111-112 ; PFLUGFELDER, « 'S' is for Sister », *op. cit.*, pp. 143-144 ; ROBERTSON, « Dying to tell », *op. cit.*, p. 12.

³⁴ ROBERTSON, « Dying to tell », *op. cit.*, p. 12.

³⁵ YAMANASHI, *A History of the Takarazuka Revue Since 1914*, *op. cit.*, p. 96.

³⁶ Expression empruntée à Simone de Beauvoir dans le second tome du *Deuxième sexe* (1949).

³⁷ LEDUC (dir.), *Travestissement féminin et liberté(s)*, *op. cit.*, pp. 17-18.

répercussions se sont avérées particulièrement lourdes sur les représentations du travestissement des femmes en homme.

Indubitablement, les représentations du travestissement masculin et féminin ont subi le poids du régime de genre japonais moderne. Néanmoins, le discours de la presse quotidienne met au jour des différences de traitement des mobilités sociales de sexe selon qu'il s'agit d'un *déclassement* ou d'une *promotion* de classe de sexe. Il apparaît que la mobilité des hommes en femme offrait quelques possibilités d'existence sociale : il était dans une moindre mesure possible pour certains hommes de vivre d'activités salariées considérées comme féminines (coiffeuse, geisha, serveuse, ouvrière, etc.). Bien que mal perçu, le déclassement s'avérait possible mais néanmoins irrévocable. En revanche, les mobilités de *promotion* étaient inenvisageables. Les représentations médiatiques apparaissent comme un premier indice : les travestis étaient parfois perçus comme des célébrités locales qui éveillaient la curiosité des journalistes, tandis que les travesties étaient quant à elles le plus souvent sommées de publier des excuses publiques dans les journaux et les magazines (le plus souvent féminins) ainsi que de retourner séance tenante à leur vocation de femme. Les différences de légitimation des discours sexologiques constituent aussi un indice supplémentaire : dans le cas des amourettes entre lycéennes, les conduites homoérotiques étaient le plus souvent perçues comme transitoires et préparant à l'hétéronormativité. L'affirmation du caractère temporaire des comportements féminins travestis et homosexuels par la presse a encore une fois servi de tactique incitant les femmes à reprendre le droit chemin de leur vocation de « bonne épouse » et de « mère avisée » malgré leur égarement, sans quoi aucune alternative d'existence ne leur était offerte. Le motif du double suicide amoureux incarne l'impasse fatale qui attendait celles qui osaient aller à l'encontre de leur vocation de femme : il n'existait pas d'autre alternative que la mort.

Le regard porté par les discours biopolitiques concernant l'intrication entre travestissement et pratiques homosexuelles s'avère lui aussi asymétrique en fonction du genre. Dans les faits, il semble que le travestissement des hommes en femme pouvait dans une moindre mesure être toléré par le regard social à la condition que n'entre pas en jeu l'homosexualité, et plus particulièrement leur rôle sexuel « féminin ». Les cas de portraits de travestis rapportés dans les médias de l'entre-deux-guerres comme des curiosités à même d'éveiller l'intérêt des lecteurs sont précisément rendus possibles parce que leurs conduites sexuelles sont tues. Ce qui était perçu comme problématique dans le cas du travestissement masculin était l'association de la mobilité sociale de sexe avec une conduite homosexuelle perçue comme dégradante au sein de l'ordre hétéronormatif, car faisant passer le travesti de sujet sexuel à objet de désir. Dans le cas du travestissement féminin, il semble à l'inverse que la sexualité « entre femmes » ait moins

dérangé les tenants – masculins – des discours que le port de vêtements inadéquats³⁸. Les travesties sont à cet égard en majorité représentées en couple avec une femme féminine, comme s'il était inenvisageable qu'une femme habillée en homme puisse prétendre à l'autonomie. Comme les femmes n'étaient pas perçues comme des sujets sexuels à proprement parler, c'est leur mobilité plutôt que leurs conduites sexuelles qui semble avoir été davantage mal perçue, sans oublier que les rapports sexuels entre femmes pouvaient souvent constituer un motif érotique pour le regard masculin hétérosexuel. Ainsi, si le genre précède la mobilité sociale de sexe, il semble également qu'il précède la sexualité.

Alors que le Japon moderne paraît mieux tolérer le *déclassement* que la *promotion* depuis une classe sociale de sexe à une autre, il est également intéressant de constater l'inversion de cette même « tolérance » dans les sociétés françaises de l'Ancien régime (XVI^e-XVIII^e siècles)³⁹, du XIX^e siècle⁴⁰ et contemporaine⁴¹. Cette comparaison montre que les sédimentations des anciens régimes de genre influencent de façon détournée les nouveaux qui se sont entre temps superposés sur eux, produisant, selon la société et la langue, des singularités perceptibles au travers de phénomènes tels que le travestissement.

Concernant la situation contemporaine française, la meilleure acceptation de la *promotion* d'une catégorie de genre à une autre pourrait s'expliquer en raison de la lente et difficile conquête de l'égalité entre les sexes depuis la première vague du féminisme (fin du XIX^e siècle), qui s'est par la suite accélérée grâce aux revendications libertaires de la seconde vague féministe enclenchée par l'épisode de mai 1968. Comme le souligne Christine Bard, « aujourd'hui, une femme en pantalon, portant des cheveux courts et des chaussures plates, sans maquillage ni bijoux, n'est plus perçue comme travestie », tandis que « les hommes qui portent une robe ou une jupe avec des talons hauts » le sont toujours⁴². Alors que les femmes ont été assimilées à un vestiaire masculin devenu plus ou moins unisexe, les vêtements féminins demeurent généralement encore la chasse gardée de la féminité et conservent la prérogative d'éveiller le désir masculin hétérosexuel. Par conséquent, le travestissement des hommes est encore de nos jours fortement associé à l'homosexualité dans les sociétés occidentales. La transfiguration du travestissement féminin s'est pour ainsi dire effectuée dans le cadre restrictif de l'hétéronormativité. Depuis ces dernières décennies, le cheminement vers l'égalité entre les

³⁸ Cf. AKAEDA, *Kindai Nihon ni okeru onna dôshi no shinmitsu nakankei*, op. cit., pp. 207-215.

³⁹ Cf. « La transformation d'un homme en femme » dans STEINBERG, *La confusion des sexes*, op. cit., pp. 91-126.

⁴⁰ Cf. HOUBRE Gabrielle, « Parcours transgenres dans la France du XIX^e siècle », *Médecines/sciences*, vol. 38, n° 10, 2022, pp. 801-807.

⁴¹ Cf. « Mobilités sociales de sexe » dans BEAUBATIE, *Transfuge de sexe.*, op. cit., pp. 75-104.

⁴² BARD, *Une histoire politique du pantalon*, op. cit., pp. 426-427.

sexes n'a pas consisté en un échange équivalent des attributs genrés : nous avons assisté à un processus de « masculinisation » des femmes, à une plus grande fluidité de l'apparence des féminités et à une tendance généralisée à la *promotion* dans la hiérarchie du genre, réagencant la définition du travestissement féminin, mais pas celle du travestissement masculin.

La pérennisation d'une telle définition s'applique aussi à la société japonaise contemporaine, mais selon des modalités de mutations qui lui sont propres. Sont en effet apparues depuis ces dernières décennies de nouvelles pratiques du travestissement masculin défaites de toutes revendications identitaires. Le phénomène des « *otoko no ko* 男の娘 » (littéralement « jeunes filles garçons »)⁴³ qui a commencé à émerger à partir des années 2010 est probablement le plus représentatif d'un travestissement dont les codes sont associés à l'ambiguïté sexuelle et à l'esthétique « *kawaii* » (le fait d'être mignon ou *cuteness*) sans qu'il ne soit associé à une orientation ou à une préférence sexuelle⁴⁴. Dans un article originelle ment paru dans *Mainichi shinbun*, puis traduit en français dans le numéro du 19 juillet 2013 de *Courrier international*, la journaliste Suzuki Atsuko décrit une tendance qui consiste pour des hommes – se définissant comme – hétérosexuels à se travestir en femme au sein d'hétérotopies prévues à cet effet afin d'échapper au poids des injonctions viriles. Toutefois, aucun des hommes interviewés ne semble avoir conscience des réalités matérielles auxquelles font quotidiennement face les Japonaises, allant même jusqu'à évoquer un ressentiment à l'égard de la condition féminine, perçue comme plus avantageuse car permettant le choix de la carrière professionnelle ou de la vie familiale⁴⁵. Cet exemple montre à quel point le travestissement ne permet pas nécessairement pour celles et ceux qui le pratiquent de faire l'expérience des privilèges et/ou des discriminations propres à chaque sexe.

La comparaison des mobilités sociales de sexe au prisme du genre dans le Japon moderne est encore un sujet laissé vacant par les études japonaises. Interroger les espaces sociaux, les parcours de mobilité sociale de genre (plus particulièrement de sexe), ainsi que les représentations discursives qui leur sont associées, nous apparaît comme une poursuite de

⁴³ L'expression provient d'un jeu d'homophonie avec l'expression « *otoko no ko* 男の子 » qui a pour sens celui d'un « jeune garçon ». Le caractère « *musume* 娘 », qui peut se prononcer également « *ko* » en lecture sino-japonaise, signifie quant à lui une « jeune fille qui n'est pas encore mariée ».

⁴⁴ KINSELLA, « *Cuteness, Josô, and the Need to Appeal* », *op. cit.*, p. 437.

⁴⁵ Ce point de vue est quelque peu ironique pour Suzuki, dans la mesure où les femmes japonaises sont encore aujourd'hui souvent financièrement dépendantes de leur partenaire masculin et qu'elles subissent quasi systématiquement l'injonction sociale de renoncer à leur carrière professionnelle lorsqu'elles deviennent mères. URL : <https://www.courrierinternational.com/article/2013/05/15/ces-japonais-qui-ne-veulent-plus-etre-des-hommes> (consulté le 04 juin 2024).

recherche enthousiasmante, permettant sans doute de comprendre de façon globale et approfondie les mécanismes de domination et les enjeux de pouvoir associés au genre et à la sexualité dans le Japon moderne.

I. SOURCES PRIMAIRES

1. JOURNAUX ET REVUES

✚ Quotidiens

Asahi shinbun 朝日新聞 (Journal Asahi)

Hôchi shinbun 報知新聞 (Journal des informations)

Mainichi shinbun 毎日新聞 (Journal Mainichi)

Shimotsuke shinbun 下野新聞 (Journal Shimotsuke)

Tôkyô nichì-nichì shinbun 東京日日新聞 (Le quotidien de Tôkyô)

Yomiuri shinbun 読売新聞 (Journal Yomiuri)

Yorozu chôhô 万朝報 (Informations diverses du matin)

✚ Compilations de faits divers journalistiques modernes sur les mœurs

SHIMOKAWA Kôshi 下川耿史 (dir.), *Sei fûzoku nenpyô. Meiji hen. 1868-1912* 性風俗年表 明治編 1868 - 1912 (Chronologie historique des mœurs sexuelles de l'ère Meiji. 1868-1912), Tôkyô 東京, Kawade shobô shinsha 河出書房新社, 2008.

SHIMOKAWA Kôshi 下川耿史 (dir.), *Sei fûzokushi nenpyô. Taishô Shôwa [senzen] hen. 1912-1945* 性風俗史年表 大正・昭和[戦前]編 1912—1945 (Chronologie historique des mœurs sexuelles des ères Taishô et Shôwa [avant-guerre]. 1912-1945), Tôkyô 東京, Kawade shobô shinsha 河出書房新社, 2009.

Revues générales

Asahi 朝日 (Le soleil levant)

Bungaku jidai 文学時代 (Le temps de la littérature)

Bungei shunjû 文芸春秋 (L'âge des arts et des lettres)

Chûô kôron 中央公論 (La revue centrale)

Fuji 富士 (Fuji)

Hanashi 話 (La parole)

Jitsugyô no Nihon 實業之日本 (Le Japon des affaires)

Kaizô 改造 (La réforme)

Modan Nippon モダン日本 (Japon *modan*)

Nihon oyobi Nihonjin 日本及日本人 (Le Japon et les Japonais)

Shakai fukuri 社会福利 (Bien-être social)

Tabi 旅 (Voyage)

Taiyô 太陽 (Le soleil)

Yûben 雄弁 (L'éloquence)

Revues illustrées

Asahi gurafu アサヒグラフ (L'illustré Asahi)

Tôkyô pakku 東京パック (Le puck de Tôkyô)

Ôsaka pakku 大阪パック (Le puck d'Ôsaka)

Yomiuri sandê 読売サンデー (Yomiuri Sunday)

Revues féminines

Fujin gahô 婦人画報 (La gazette illustrée des femmes)

Fujin kôron 婦人公論 (La revue des femmes)

Fujin saron 婦人サロン (Le salon des femmes)

Josei 女性 (Femmes)

Revue *ero-guro-nansensu*

Bungei shijô 文藝市場 (Le marché des arts et des lettres)

Dankitô 談奇黨 (Le parti des conversations inconvictionnelles)

Ero : ryôki bungei zasshi エロ : 獵奇文芸雑誌 (*Ero* : revue des arts et des lettres insolites)

Gurotesuku グロテスク (Grotesque)

Kâmashasutora カーマシャストラ (Kamasutra)

Kisho 奇書 (Écrits singuliers)

Ryôki gahô 獵奇画報 (La gazette illustrée de l'insolite)

Ryôki hiwa 獵奇秘話 (Histoires secrètes de l'insolite)

Ryôki shiryô 獵奇資料 (Documents insolites)

Revue *sexologiques et criminologiques*

Fûzoku kenkyû 風俗研究 (Recherche sur les mœurs)

Hanzai jitsuwa 犯罪実話 (Vraies histoires criminelles)

Hanzai kagaku 犯罪科学 (Science criminelle)

Hanzai kôron 犯罪公論 (La revue criminologique)

Hentai seiyoku 変態性欲 (Désirs sexuels déviants)

Hentai shinri 変態心理 (Psychologie déviante)

Hentai shiryô 変態資料 (Documents déviants)

Hogo jihô 保護時報 (Bulletin de la protection)

Kagaku gahô 科学画報 (La gazette illustrée de la science)

Keisatsu shinpô 警察新報 (Nouvelles de la police)

Kenkô jidai 健康時代 (L'époque de la santé)

Sei 性 (Sexualité)

Sei no kenkyû 性之研究 (Recherche en sexualité)

Seishin bunseki 精神分析 (Psychanalyse)

Seiyoku to jinsei 性欲と人生 (Le désir sexuel et la vie)

Shinkeishitsu 神経質 (Sensibilité nerveuse)

Revues artistiques

Engeki gahô 演劇画報 (La gazette illustrée du théâtre)

Mavo マヴォ (Mavo)

2. NOUVELLES ET OUVRAGES FICTIONNELS

EDOGAWA Ranpo 江戸川乱歩, « Asakusa shumi 浅草趣味 » (L'attrait pour Asakusa), 1926, réimprimé dans *Edogawa Ranpo zenshû. Dai 24 kan* 江戸川乱歩全集 第24巻 (Œuvres complètes d'Edogawa Ranpo. Vol. 24), Tôkyô 東京, Kôbunsha bunko 光文社文庫, 2005, pp. 37-45.

ITO Matsuo 伊藤松雄, *Futanari monogatari* 半男半女物語 (Le dit de l'hermaphrodite), Tôkyô 東京, Banrikaku shobô 万里閣書房, 1930.

KAWABATA Yasunari 川端康成, « Asakusa no kurenai dan 浅草の紅団 » (Le gang des ceintures rouges d'Asakusa), 1929, réimprimé dans KAWABATA Yasunari 川端康成, *Kawabata Yasunari zenshû. Dai 2 kan* 川端康成全集 第2巻 (Œuvres complètes de Kawabata Yasunari. Vol. 2), Tôkyô 東京, Shinchôsha 新潮社, 1960, pp. 7-156.

MIYACHI Karoku 宮地嘉六, « Josô no otoko 女装の男 » (L'homme travesti en femme), *Bungaku jidai* 文学時代 (L'époque de la littérature), vol. 2, n° 6, 1930, pp. 183-195.

NAGAREYAMA Ryûnosuke 流山龍之介, *Ero guro danshônikki* エロ・グロ男娼日記 (Journal érotico-grotesque d'un prostitué), Tôkyô 東京, Sankyôsha 三興社, 1931, réimprimé dans *Kindai Nihon no sekushuariti. Dôseiai no ruponutāju* 近代日本のセクシュアリティ 同性愛のルポルタージュ (Sexualités du Japon moderne. Reportages sur l'homosexualité), vol. 30, Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2009, pp. 1-109.

TAKEDA Rintarô 武田麟太郎, « Kamagasaki 釜ヶ崎 » (Kamagasaki), *Chûô kôron* 中央公論 (La revue centrale), 1933, en ligne sur le site aozora, URL : https://www.aozora.gr.jp/cards/000189/files/980_20979.html

TANIZAKI Jun.ichirô 谷崎潤一郎, « Himitsu 秘密 » (Le secret), 1911, réimprimé dans TANIZAKI Jun.ichirô 谷崎潤一郎, *Tanizaki Jun.ichirô zenshû. Dan 1 kan* 谷崎潤一郎全集 第1巻 (Œuvres complètes de Tanizaki Jun.ichirô. Vol. 1), Tôkyô 東京, Chûô kôron sha 中央公論社, 1981, pp. 247-270.

YOSHIYUKI Eisuke 吉行エイスケ, « Kyôroku hyakkaten 享楽百貨店 » (Le grand-magasin hédoniste), dans YOSHIYUKI Eisuke 吉行エイスケ, *Modan Tokio enbukyoku. Shinkô geijutsu-ha sakka jûni nin* モダンTokio 円舞曲 新興芸術派作家十二人 (La valse du Tokyo modan. Douze écrivains de l'école de l'art nouveau), Tôkyô 東京, Shun.yôdô 春陽堂, 1930, pp. 225-258, réimprimé dans YOSHIYUKI Kazuko 吉行和子 (dir.), *Yoshiyuki Eisuke. Sakuhin to sekai* 吉行エイスケ 作品と世界 (Yoshiyuki Eisuke : œuvres et univers), Tôkyô 東京, Kabushiki kaisha kokusho kankôkai 株式会社国書刊行会, 1997, pp. 187-211.

3. OUVRAGES DE COMMENTATEURS SOCIAUX ET D'HISTOIRE DES MŒURS

ABE Kôzô 阿部弘臧, *Nihon dorei shi* 日本奴隷史 (Histoire japonaise de l'esclavage), Tôkyô 東京, Shûhokaku 聚芳閣, 1926.

ANDO Kôsei 安藤更生, *Ginza saiken* 銀座細見 (Précis sur Ginza), Tôkyô 東京, Chûkô bunko 中公文庫, 1971 (1931).

DOKE Seiichirô 道家斉一郎, *Baishunfu ronkô : baishô no enaku to genjô* 売春婦論考 : 売笑の沿革と現状 (Étude sur les prostituées : développement et situation actuelle de la prostitution), Tôkyô 東京, Shishi shuppansha 史誌出版社, 1928.

EMA Tsutomu 江馬務, *Ematsu chosakushû. Nihonno fûzoku bunka. Shinsô. Ondemando han. Dai 9 kan. Fûryû to shûzoku* 江馬務著作集 日本の風俗文化 新装 オンデマンド版 第9巻 風流と習俗 (Recueil des œuvres d'Ematsu Tsutomu. La culture des mœurs japonaises. Rénovation. Publication sur demande. Vol. 9. Raffinement et coutumes), Tôkyô 東京, Chûô kôron shinsha 中央公論新社, 2002.

HAMAMURA Yonezô 浜村米蔵, *Kabuki no mikata* 歌舞伎の見方 (Les façons de voir le kabuki), Tôkyô 東京, Haginaikasha 萩廼家社, 1920.

HANABUSA Shirô 花房四郎, *Nanshoku-kô* 男色考 (Considérations sur le *nanshoku*), Tôkyô 東京, Bungei shiryô kenkyûkai henshûbu 文芸資料研究会編集部, 1928.

HASEGAWA Yoshio 長谷川義雄, *Onnagata no kenkyû* 女形の研究 (Étude des *onnagata*), Tôkyô 東京, Ritsumeikan shuppanbu 立命館出版部, 1931.

HORIOKA Ryôkichi 堀岡良吉, *Kitai ryûkô shi* 奇態流行史 (Histoire des modes étranges), Haishô gaikotsu hen 癡姓外骨編, 1923.

ISHIZUMI Harunosuke 石角春之助, *Kojiki ura dan* 乞食裏譚 (Histoires secrètes des vagabonds), Tôkyô 東京, Bunjinsha shuppanbu 文人社出版部, 1929.

ISHIZUMI Harunosuke 石角春之助, *Gakuya ura dan* 楽屋裏譚 (Chroniques des coulisses des théâtres), Tôkyô 東京, Bunjinsha shuppanbu 文人社出版部, 1929.

ISHIZUMI Harunosuke 石角春之助, *Asakusa keizaigaku* 浅草経済学 (Étude économique d'Asakusa), Tôkyô 東京, Bunjinsha 文人社, 1933.

ISHIZUMI Harunosuke 石角春之助, *Kojiki ura monogatari* 乞食裏物語 (Récits de l'envers du vagabondage), Tôkyô 東京, Marunouchi shuppan sha 丸之内出版社, 1935.

ISHIZUMI Harunosuke 石角春之助, *Ginza hiroku* 銀座秘録 (Les archives secrètes de Ginza), Tôkyô 東京, Higashibana shosô 東華書莊, 1937.

MAEDA Yoshinori 前田善教, *Jinsei no uramichi o iku hitobito* 人生の裏道を行く人々 (Les individus qui prennent un mauvais chemin de vie), Tôkyô 東京, Nihon keisatsu shinbunsha 日本警察新聞社, 1936.

MIYAMOTO Ryô 宮本良, *Hentai shôbai ôrai* 変態商売往来 (Les transactions commerciales déviantes), Tôkyô 東京, Bungei shiryô kenkyûkai 文藝史料研究会, 1927.

MIYATAKE Gaikotsu 宮武外骨 (dir.), *Kitai ryûkô shi* 奇態流行史 (Histoire des modes étranges), Tôkyô 東京, Horioka Ryôkichi 堀岡良吉, 1923.

MIYATAKE Gaikotsu 宮武外骨 (dir.), *Waisetsu to kagaku* 猥褻と科学 (L'obscénité et la science), Hankyôdô 半狂堂, 1924.

MUROBUSHI Kôshin 室伏高信, *Gaitô no shakaigaku* 街頭の社会学 (Sociologie des rues), Tôkyô 東京, Inakasha 田舎者, 1929.

SHINBORI Tetsugaku 新堀哲岳, *Mondai no gaitô shônén* 問題の街頭少年 (Les délinquants juvéniles de rue en question), Tôkyô 東京, Shôhanasha 章華社, 1936.

SOEDA Azenbô 添田唾蟬坊, *Asakusa teiryû ki* 浅草底流記 (Chroniques des bas-fonds d'Asakusa), Tôkyô 東京, Kindai seikatsusha 近代生活社, 1930.

TANAKA Kôgai 田中香涯, *Tanki waidan* 耽奇猥談 (Conversations étranges et obscènes), Tôkyô 東京, Fuji shobô 富士書房, 1929.

TANAKA Kôgai 田中香涯, *Shin shidan minwa* 新史談民話 (Nouveaux récits historiques et folkloriques), Tôkyô 東京, Tôgakusha 東学社, 1934.

TOMIOKA Naomichi 富岡直方, *Nihon ryôki shi. Meiji jidai hen* 日本獵奇史 明治時代篇 (Histoire japonaise du *ryôki*. Édition de l'ère Meiji), Tôkyô 東京, Kokusho kankôkai 国書刊行会, 2008 (1935).

TOMIOKA Naomichi 富岡直方, *Nihon ryôki shi. Taishô Shôwa hen* 日本獵奇史 大正・昭和篇 (Histoire japonaise du *ryôki*. Édition des ères Taishô et Shôwa), Tôkyô 東京, Kokusho kankôkai 国書刊行会, 2008 (1935).

YADA Sôun 矢田挿雲, *Edo kara Tôkyô e. Dai nana kan* 江戸から東京へ 第七卷 (D'Edo à Tôkyô. Vol. 7), Tôkyô 東京, Chûô kôron sha 中央公論社, 1981 (1920-1923).

4. COMPILATION D'ÉCRITS MODERNES SUR L'HOMOSEXUALITÉ

FURUKAWA Makoto 古川誠, AKAEDA Kanako 赤枝香奈子 (dir.), *Senzenki dôseiai kanren bunken shûsei. Henshû fukkoku han. Dai 1 kan* 戦前期同性愛関連文献集成 編集復刻版 第1卷 (Collection d'écrits relatifs à l'homosexualité durant la période d'avant-guerre. Ouvrage réédité par la rédaction. Vol. 1), Tôkyô 東京, Fuji shuppan 不二出版, 2006.

FURUKAWA Makoto 古川誠, AKAEDA Kanako 赤枝香奈子 (dir.), *Senzenki dôseiai kanren bunken shûsei. Henshû fukkoku han. Dai 2 kan* 戦前期同性愛関連文献集成 編集復刻版 第2卷 (Collection d'écrits relatifs à l'homosexualité durant la période d'avant-guerre. Ouvrage réédité par la rédaction. Vol. 2), Tôkyô 東京, Fuji shuppan 不二出版, 2006.

FURUKAWA Makoto 古川誠, AKAEDA Kanako 赤枝香奈子 (dir.), *Senzenki dôseiai kanren bunken shûsei. Henshû fukkoku han. Dai 3 kan* 戦前期同性愛関連文献集成 編集復刻版 第3卷 (Collection d'écrits relatifs à l'homosexualité durant la période d'avant-guerre. Ouvrage réédité par la rédaction. Vol. 3), Tôkyô 東京, Fuji shuppan 不二出版, 2006.

HASEGAWA Kôzô 長谷川興蔵, TSUKIKAWA Kazuo 月川和雄 (dir.), *Minakata Kumagusu nanshoku dangi, Iwata Jun.ichi ôfuku shokan* 南方熊楠男色談義—岩田準一往復書簡 (Leçon sur l'homoérotisme par Minakata Kumagusu, correspondances avec Iwata Jun.ichi), Tôkyô 東京, Yasaka shobô 八坂書房, 1991.

IWATA Jun.ichi 岩田準一, *Honchô nanshoku kô. Nanshoku bunken shoshi (gappon)* 本朝男色考・男色文献書志(合本) (Réflexions sur l'homoérotisme de notre pays. Bibliographie de l'homoérotisme [en un volume]), Tôkyô 東京, Hara shobô 原書房, 2002.

Kindai Nihon no sekushuariti. Dai 2 kan. Hentai seiyoku to kindai shakai 1 近代日本のセクシュアリティ 第2巻 変態性欲と近代社会 1 (Sexualités du Japon moderne 2. Les désirs sexuels deviants et la société moderne 1), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2006.

Kindai Nihon no sekushuariti. Dai 3 kan. Hentai seiyoku to kindai shakai 2 近代日本のセクシュアリティ 第3巻 変態性欲と近代社会 2 (Sexualités du Japon moderne 3. Les désirs sexuels deviants et la société moderne 2), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2006.

Kindai Nihon no sekushuariti. Dai 6 kan. Ansorojî. Meiji ki no sei gensetsu o megutte 近代日本のセクシュアリティ 第6巻 アンソロジー 明治期の性言説をめぐって (Sexualités du Japon moderne 6. Anthologie des discours sur la sexualité de l'ère Meiji), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2006.

Kindai Nihon no sekushuariti. Dai 15 kan. Sei to hanzai 近代日本のセクシュアリティ 第15巻 性と犯罪 (Sexualités du Japon moderne 15. Sexualité et crime), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2007.

Kindai Nihon no sekushuariti. Dai 30 kan. Dôseiai no ruperutāju 近代日本のセクシュアリティ 第30巻 同性愛のルポルタージュ (Sexualités du Japon moderne 30. Reportages sur l'homosexualité), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2009.

MINAKATA Kumagusu 南方熊楠, *Minakata Kumagusu zenshû. Dai 9 kan* 南方熊楠全集 第9巻 (Œuvres complètes de Minakata Kumagusu 9), Tôkyô 東京, Heibonsha 平凡社, 1973.

5. COMPILATIONS DE DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES

MITSUHASHI Junko 三橋順子, NIIMI Itsuho 新實五穂, NISHI Miyako 西美弥子, HIRATSUKA Taizô 平塚泰三 (dir.), *Yosooi no chikara. Iseisô no Nihonshi* 装いの力 異性装の日本史 (Le pouvoir des vêtements. Histoire japonaise du travestissement de genre), Tôkyô 東京, Shibuya kuritsu Shôtô bijutsukan 渋谷区立松涛美術館, 2022.

MURAYAMA TOMOYOSHI KENKYUKAI 村山知義研究会 (Groupe d'étude sur Murayama Tomoyoshi), *Murayama Tomoyoshi no uchû. Subete no boku ga futtô suru* 村山知義の宇宙すべての僕が沸騰する (L'univers de Murayama Tomoyoshi. Tout en moi bouillonne), Tôkyô 東京, Yomiuri shinbun sha 読売新聞社, 2012.

OKAMOTO Ippei 岡本一平, *Ippei zenshû 4* 一平全集 4 (Œuvres complètes d'Ippei 4), Tôkyô 東京, Senshinsha 先進社, 1929-1930.

OKAMOTO Ippei 岡本一平, *Ippei zenshû 10* 一平全集 10 (Œuvres complètes d'Ippei 10), Tôkyô 東京, Senshinsha 先進社, 1929-1930.

OKAMOTO Ippei 岡本一平, *Ippei zenshû 11* 一平全集 11 (Œuvres complètes d'Ippei 11), Tôkyô 東京, Senshinsha 先進社, 1929-1930.

SHIMIZU Isao 清水勲 (dir.), *Manga zasshi hakubutsukan* 漫画雑誌博物館 (Musée des revues de manga), Tôkyô 東京, Kokusho kankôkai 国書刊行会, 1986-1987.

6. OUVRAGES ET ARTICLES SEXOLOGIQUES

FREUD Sigmund (trad. Philippe KOEPEL), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962 (1905).

ELLIS Havelock (trad. A VAN GENNEP), « L'éonisme ou l'inversion esthétique-sexuelle », *Études de psychologie sexuelle*, Vol. 8, Paris, Mercure de France, 1933 (1928).

ELLIS Havelock, *Psychology of Sex: Manuel for Students*, London, Heinemann, 1933.

HABUTO Eiji 羽太鋭治, SAWADA Junjirô 澤田順次郎, *Hentai seiyoku ron* 変態性欲論 (Traité sur les désirs sexuels déviants), Tôkyô 東京, Jun.yôdô 春陽堂, 1915.

HABUTO Eiji 羽太鋭治, *Sei oyobi seiyoku no kenkyû* 性及性欲の研究 (Études sur le sexe et le désir sexuel), Tôkyô 東京, Maeda shoten shuppanbu 前田書店出版部, 1920.

HABUTO Eiji 羽太鋭治, *Ippan seiyokugaku : kyôiku shiryô* 一般性欲学 : 教育資料 (Études générales des désirs sexuels : sources éducatives), Tôkyô 東京, Jitsugyô no Nihonsha 実業之日本社, 1920.

HABUTO Eiji 羽太鋭治, *Kindai seiyokugaku* 近代性欲学 (Études des désirs sexuels modernes), Tôkyô 東京, Hakubunkan 博文館, 1922.

HABUTO Eiji 羽太鋭治, *Seishokuki oyobi seiyoku zensho* 生殖器及性欲全書 (Traité sur les organes génitaux et les désirs sexuels), Tôkyô 東京, Seihôdô 盛芳堂, 1926.

HIRSCHFELD Magnus, *The Transvestites: An Investigation of the Erotic Drive to Cross Dress*, New York, Prometheus Books, 2003 (1910).

HIRSCHFELD Magnus, *Anomalies et perversions sexuelles*, Paris, L'Harmattan, 2007 (1957).

INOUE Yasuhiro 井上泰宏, *Sei no yûwaku to hanzai* 性の誘惑と犯罪 (La tentation sexuelle et le crime), Tôkyô 東京, Amatoriasha あまとりあ社, 1951.

KRAFFT-EBING Richard von (trad. Émile LAURENT, Sigismond CSAPO), *Psychopathia sexualis*, Paris, Éd. Georges Carré, 1895 (1886).

MIYATAKE Gaikotsu 宮武外骨, *Futanari kô* 半男女考 (Étude de l'hermaphrodisme), Tôkyô 東京, Hankyôdô 半狂堂, 1922.

MORITA Yûshû 守田有秋, *Dôseiai no kenkyû* 同性愛の研究 (Étude sur l'homosexualité), Chiba 千葉, Jinsei sôzôsha 人生創造社, 1931.

NAKAMURA Kokyô 中村古峽, *Hentai shinri no kenkyû* 変態心理の研究 (Études des psychologies déviantes), Tôkyô 東京, Daidôkan shoten 大同館書店, 1919.

NAKAMURA Kokyô 中村古峽, *Hentai seikakusha zakkô (zen)*. *Hentai bunken sôsho dai 3 kan* 変態性格者雑考 (全) 変態文献叢書第3巻 (Réflexions diverses sur les personnalités

déviantes [Complet]. Collection de document sur les déviances. 3 volumes), Tôkyô 東京, bungei shiryô kenkyûkai 文芸資料研究会, 1928.

NAKAMURA Kokyô 中村古峽, *Hentai shinri to hanzai* 変態心理と犯罪 (Psychologies déviantes et criminalité), Tôkyô 東京, Bukyôsha 武俠社, 1934 (1929).

ÔTSUKI Kenji 大槻憲二, *Ren.ai seiyoku no shinri to sono bunseki shochi hô* 恋愛性欲の心理とその分析処置法 (La psychologie des désirs sexuels et amoureux et leurs traitements analytiques), Tôkyô 東京, Tôkyô seishin bunseki gaku kenkyûsho shuppanbu 東京精神分析学研究所出版部, 1936.

SAWADA Junjirô 沢田順次郎, *Shinpi naru dôseiai* 神秘なる同性愛 (Une bien mystérieuse homosexualité), 2 vol., Tôkyô 東京, Tenkadô shobô 天下堂書房, 1920.

SAWADA Junjirô 沢田順次郎, *Hentai sei igaku kôwa* 変態性医学講話 (Nosographie des sexualités déviantes), Tôkyô 東京, Tsûzoku isho kankôkai 通俗医書刊行会, 1934.

TAKADA Giichirô 高田義一郎, *Hanzai to jinsei. Hentai seiyoku to hanzai* 犯罪と人生 変態性欲と犯罪 (Crime et existence humaine, désirs sexuels déviants et crime), Tôkyô 東京, Bukyôsha 武俠社, 1929.

TAKADA Giichirô 高田義一郎, *Hentai seiyoku kô* 変態性慾考 (Considérations sur les désirs sexuels déviants), Tôkyô 東京, Bukyôsha 武俠社, 1931.

TAKADA Giichirô 高田義一郎, *Hentai iwa* 変態医話 (Discours médical au sujet des déviances), Tôkyô 東京, Chiyoda shoin 千代田書院, 1936.

TAKAHASHI Hokudô 高橋北堂, *Hentai seiyoku kôwa* 変態性欲講話 (Conférence sur les désirs sexuels déviants), Tôkyô 東京, Sankôsha 三光社, 1921.

TANAKA Kôgai 田中香涯, *Kinsei seiyokugaku seigi* 近世性欲学精義 (Exposé des études sexologiques sur la période prémoderne), Tôkyô 東京, Jitsugyô no sekaisha 実業之世界社, 1922.

TANAKA Kôgai 田中香涯, *Ningen no seitoki ankokumen* 人間の性的暗黒面 (Les aspects les plus sombres de la sexualité humaine), Ôsaka 大阪, Ôsaka yagô shoten 大阪屋号書店, 1922.

TANAKA Kôgai 田中香涯, *Aiyoku kuruu chijin* 愛欲狂ふ痴人 (Individus aux désirs déréglés), Ôsaka 大阪, Ôsaka shitsugô shoten 大阪室号書店, 1926.

ULRICHS Karl Heinrich (trans. Michel A. LOMBARDI-NASH), *The Riddle of "Man-Manly Love"*, New York, Prometheus Books, 1994 (1864-1879).

WESTPHAL Karl, « Die Conträre Sexualempfindung : Symptom einer neuropatischen (psychopathischen) Zustandes », *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, Berlin, August Hirschwald, 1869, pp. 73-108.

7. AUTOBIOGRAPHIES D'ONNAGATA

SOGANOYA Momochô 曾我廼家桃蝶, *Gei ni iki, ai ni iki* 芸に生き、愛に生き (Vivre pour l'art, vivre pour l'amour), Tôkyô 東京, Rokugei shobô 六芸書房, 1966.

8. DICTIONNAIRES DU MODAN

KITA Sôichirô 喜多荘一郎, KOJIMACHI Kôji 麹町幸二 (dir.), *Modan yôgo jiten* モダン用語辞典 (Dictionnaire des termes *modan*), Tôkyô 東京, Jitsugyô no Nihonsha 実業之日本社, 1929.

NAKAYAMA Yoshigorô 中山由五郎 (dir.), *Modan go manga jiten* モダン語漫画辞典 (Dictionnaire illustré des termes *modan*), Tôkyô 東京, Rakuyô shoin 洛陽書院, 1931.

SAKEO Tatsuhito 酒尾達人 (dir.), *Urutora modan jiten* ウルトラモダン辞典 (Dictionnaire ultra *modan*), Tôkyô 東京, Kôdansha 講談社, 1931.

UTADA Tadashi 鵜沼直 (dir.), *Modan go jiten* モダン語辞典 (Dictionnaire des mots *modan*), Tôkyô 東京, Seibundô 誠文堂, (1931) 1932.

9. AUTRES

HIRATSUKA RAICHO CHOSAKUSHU HENSHU IINKAI 平塚らいてう著作集編集委員会 (Comité d'édition des œuvres de Hiratsuka Raichô) (dir.), *Hiratsuka Raichô chosakushû* 4 平塚らいてう著作集 4 (Œuvres de Hiratsuka Raichô 4), Tôkyô 東京, Ôtsuki shoten 大月書店, 1983.

INOUE Sadayoshi 井上定吉, *Geisha tora no maki* 芸者虎の巻 (Le livre secret des geishas), Tôkyô 東京, Matsu no ya jôban 松の屋常磐, 1894.

MIYAUCHI Junko 宮内淳子 (dir.), *Korekushon modan toshi bunka. Dai 50 kan. Buyô to barê* コレクション・モダン都市文化 第 50 巻 舞踊とバレエ (Collection culture urbaine *modan* 50. Danses et ballets), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2009.

MIYAUCHI Junko 宮内淳子 (dir.), *Korekushon modan toshi bunka. Dai 72 kan. Joyû to dan.yû* コレクション・モダン都市文化 第 72 巻 女優と男優 (Collection culture urbaine *modan* 72. Actrices et acteurs), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2011.

NISHIMURA Miharuru 西村みはる (dir.), *Kindai fujin mondai meichô senshû, Shakai mondai hen* 3 近代婦人問題名著選集：社会問題編 第3巻 (Sélection d'ouvrages sur la question de la femme moderne : les questions sociales 3), Tôkyô 東京, Nihon tosho senta 日本図書センター, 1983.

ÔTA Tenrei 太田典礼, *Dai san no sei. Sei wa hôkai suru no ka* 第三の性 性は崩壊するのか (Le troisième sexe : un effondrement de la sexualité ?), Tôkyô 東京, Myôgi shuppan 妙義出版, 1957.

OZAWA Ryôzo 尾澤良三, *Onnagata konjaku tan : Meiji engekishi kô* 女形今昔譚：明治演劇史考 (Discours sur les *onnagata* d'hier et d'aujourd'hui : considérations sur l'histoire du théâtre de Meiji), Tôkyô 東京, Chikuma shobô 筑摩書房, 1941.

SHIMAMURA Teru 島村輝 (dir.), *Korekushon modan toshi bunka. Dai 15 kan. Ero-guro-nansensu* コレクション・モダン都市文化 第15巻 エロ・グロ・ナンセンス (Collection de la culture urbaine *modan* 15. *Ero-guro-nansensu*), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2005.

SUGIMURA Sojikan, 杉村楚人冠, *Saikin shinbunshi-gaku* 最近新聞紙学 (Étude sur le journalisme de notre époque), Tôkyô 東京, Keiô gijuku shuppan 慶応義塾出版, 1915.

SUMI Tatsuya 角達也, *Danshō no mori* 男娼の森 (La forêt des *danshō*), Tôkyô 東京, Hibiya shuppansha 日比谷出版社, 1949.

TOMIDA Eizō 富田英三, *Gei* ゲイ (Gay), Tôkyô 東京, Tôkyô shobô 東京書房, 1958.

II. SOURCES SECONDAIRES

1. OUVRAGES ET ARTICLES EN LANGUE JAPONAISE

ABE Tsunehisa 阿部恒久, AMANO Masako 天野正子, OBINATA Sumio 大日方純夫 (dir.), *Dansei shi 1. Otoko tachi no kindai* 男性史1 男たちの近代 (Histoire de la masculinité 1. L'ère moderne des hommes), Tôkyô 東京, Nihon keizai hyôron sha 日本経済評論社, 2006.

ABE Tsunehisa 阿部恒久, AMANO Masako 天野正子, OBINATA Sumio 大日方純夫 (dir.), *Dansei shi 2. Modanizumu kara sôryokusen e* 男性史2 モダニズムから総力戦へ (Histoire de la masculinité 2. Du modernisme à la période de guerre totale), Tôkyô 東京, Nihon keizai hyôron sha 日本経済評論社, 2006.

AKAEDA Kanako 赤枝香奈子, *Kindai Nihon ni okeru onna dôshi no shinmitsu na kankei* 近代日本における女同士の親密な関係 (Les rapports d'intimité entre femmes dans le Japon moderne), Tôkyô 東京, Kakukawa gakugei shuppan 角川学芸出版, 2011.

AKAGAWA Manabu 赤川学, *Sekushuariti no rekishi shakaigaku* セクシュアリティの歴史社会学 (Sociologie historique de la sexualité), Tôkyô 東京, Keisô shobô 勁草書房, 1999.

AKAMATSU Keisuke 赤松啓介, *Yobai no minzokugaku. Yobai no seiai-ron* 夜這いの民俗学 夜這いの性愛論 (Éthnologie du Yobai. Étude de l'éros des « visites nocturnes »), Tôkyô 東京, Chikuma shobô 筑摩書房, 2004.

AKITA Masami 秋田昌美, *Sei no ryôki modan* 性の猟奇モダン (Insolite sexuel et modernisme), Tôkyô 東京, Seikyûsha 青弓社, 1994.

AOKI Takahiro 青木隆浩, « Kindai no 'fûzoku' ron saikô. Gakusetsushiteki kentô 近代の「風俗」論再考 学説史的検討 » (Réexamination des traités de « mœurs » modernes. Examen historique des théories), *Kokuritsu rekishi minzoku hakubutsukan kenkyû hôkoku* 国立歴史民俗博物館研究報告 (Annales du Musée national d'ethnologie historique), vol. 108, 2003, pp. 423-456.

AOKI Takahiro 青木隆浩, « Meiji-Taishô ki ni okeru keihanzai no seidoteki henka to shakai kanri no kyôka 明治・大正期における軽犯罪の制度的変化と社会管理の強化 » (Les changements institutionnels sur les délits mineurs et le renforcement du contrôle social durant les ères Meiji et Taishô), *Kokuritsu rekishi minzoku hakubutsukan kenkyû hôkoku* 国立歴史民俗博物館研究報告 (Annales du Musée national d'ethnologie historique), vol. 132, 2006, pp. 327-355.

BABA Nobuhiko 馬場伸彦, « 'Toshi no jidai' o kakenuketa zasshi *Hanzai kagaku* no yakuwari "都市の時代" を駆け抜けた雑誌『犯罪科学』の役割 » (Le rôle de la revue *Hanzai kagaku* durant l'« ère urbaine »), dans *Hanzai kagaku (bessatsu 1)* 犯罪科学 (別冊 1) (Science criminelle : numéro supplémentaire 1), Tôkyô 東京, Yumani shobô ゆまに書房, 2008, pp. 7-36.

Bessatsu Taiyô : Ranpo no jidai. Shôwa ero guro nansensu 別冊太陽 乱歩の時代 昭和エロ・グロ・ナンセンス (Le soleil [supplément] : L'époque de Ranpo. La tendance *ero-guro-nansensu* de l'ère Shôwa), n° 88, 1995.

FUKUDA Akifumi 福田明文, YOSHIKAWA Shin 吉川真, TANAKA Kazunari 田中一成, « Dôtonbori kaiwai no kako to genzai 道頓堀境界の過去と現在 » (Passé et présent du quartier de Dôtonbori), *Keikan dezain kenkyû kôen shû* 景観・デザイン研究講演集 (Recueil de conférences en études de design paysagé), n° 4, 2008, pp. 314-317.

FURUKAWA Makoto 古川誠, « Sekushuariti no hen.yô. Kindai Nihon no dôseiai o meguru mittsu no kôdo » セクシュアリティの変容 近代日本の同性愛をめぐる 3つのコードー » (La transformation de la sexualité. Trois modèles d'homosexualité dans le Japon moderne), *Nichibei josei jânaru* 日米女性ジャーナル (Revue nippon-américaine des femmes), n° 17, 1994, pp. 29-55.

FURUKAWA Makoto 古川誠, « Ren.ai to seiyoku no daisan teikoku. Tsûzokuteki seiyokugaku no jidai 恋愛と性欲の第三帝国 通俗的性欲学の時代 » (Le troisième empire de l'amour et des désirs sexuels. L'ère de la sexologie populaire), *Gendai shisô* 現代思想 (Pensée contemporaine), vol. 21, n° 7, 1993, pp. 110-127.

FURUKAWA Makoto 古川誠, « Dôsei 'ai' kô 同性「愛」考 (Réflexions sur « l'amour » homosexuel) », *Imago* イマゴ (Imago), vol. 6, n° 12, 1995, pp. 201-207.

FURUKAWA Makoto 古川誠, « 'Sei' bôryoku sôchi to shite no iseiai shakai. Nihon kindai no dôseiai o megutte » 「性」暴力装置としての異性愛社会 日本近代の同性愛をめぐる » (La société hétérosexuelle comme dispositif de violences de la « sexualité ». De l'homosexualité dans le Japon moderne), *J-Stage Toppu. Hô shakaigaku J-Stage トップ 法社会学* (J-Stage top. Sociologie du droit), n° 54, 2001, pp. 81-93.

HANASAKI Kazuo 花咲一男, *Edo no kagama jaya* 江戸のかげま茶屋 (Les maisons de thé de *kagama* d'Edo), Tôkyô 東京, Miki shobô 三樹書房, 1980.

HATSUDA Tôru 初田亨, *Kafê to kissaten. Modan toshi no tamariba* カフェーと喫茶店 モダン都市のたまり場 (Cafés et salons de thé. Les lieux de rencontres de la ville *modan*), Tôkyô 東京, INAX, 1993.

HIROSUE Tamotsu 広末保, *Henkai no akusho* 境界の悪所 (Les « lieux du vice » des périphéries), Tôkyô 東京, Heibonsha 平凡社, 1973.

HORIBA Kiyoko 堀場清子, *Seitô no jidai : Hiratsuka Raichô to atarashii onna tachi* 青鞞の時代 : 平塚らいてうと新しい女たち (L'époque de *Seitô* : Hiratsuka Raichô et les nouvelles femmes), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 1988.

IMAO Tetsuya 今尾哲也, *Henshin no shisô. Nihon engeki ni okeru engi no ronri* 変身 of 思想 日本演劇における演技の論理 (La pensée de la métamorphose. Théories sur le jeu interprétatif dans le théâtre japonais), Tôkyô 東京, Hôsei daigaku shuppan kyoku 法政大学出版局, 1982 (1970).

INOUE Shôichi 井上章一 & KANSAI SEIYOKU KENKYUKAI 関西性欲研究会 (Groupe de recherche du Kansai sur le désir sexuel), *Sei no yôgo shû* 性の用語集 (Recueil du vocabulaire sexuel), Tôkyô 東京, Kôdansha gendai shinsho 講談社現代新書, 2004.

INOUE Shôichi 井上章一, *Seiyoku no bunkashi 1* 性欲の文化史I (Histoire culturelle du désir sexuel 1), Tôkyô 東京, Kôdansha sensho mechie 講談社選書メチエ, 2008.

ISHII Tatsurô 石井達郎, *Isô no sekushuariti* 異装のセクシュアリティ (La sexualité du travestissement), Tôkyô 東京, Shinjuku shobô 新宿書房, 2003.

ITO Kanako 伊東佳那子, RAITA Kyôko 來田享子, « Meiji jidai ni futatsu sareta bon odori kinshi rei no kisai naiyô ni kan suru kenkyû 明治時代に布達された盆踊り禁止令の記載内容に関する研究 » (Une étude du contenu des décrets de prohibitions durant les *bon odori*

promulgués à l'ère Meiji), *Chûkyô daigakutaiikugakuronsô* 中京大学体育学論叢 (Collection d'essais en éducation physique de l'Université Chûkyô), vol. 61, n° 1, 2020, pp. 1-13.

KANNO Satomi 菅野聡美, *Hentai no jidai* 変態の時代 (L'époque de la déviance), Tôkyô 東京, Kôdansha 講談社, 2005.

KASE Kazutoshi 加瀬和俊 (dir.), *Senkanki Nihon no shinbun sangyô. Keiei jijô to sharon o chûshin ni* 戦間期日本の新聞産業 経営事情と社論を中心に (L'industrie de la presse dans le Japon de l'entre-deux-guerres. Analyse de la conjoncture et du ton des commentaires de presse), Tôkyô daigaku shakai kagaku kenkyûjo kenkyû shirîzu 東京大学社会科学研究所研究シリーズ, n° 48, 2011.

KASUMI Nobuhiko 霞信彦, « 'Keikan kitei' kô 「鶏姦規定」考 (Considérations sur les « prescriptions de la sodomie) », KEIO GIJUKU DAIGAKU HOGAKU KENKYUKAI 慶応義塾大学法学研究会 (Groupe d'étude en droit de l'Université Keiô gijuku) (dir.), *Meiji shoki keijihô no kisoteki kenkyû* 明治初期刑事法の基礎的研究 (Études fondamentales sur les lois pénales des débuts de l'ère Meiji), n° 50, 1990, pp. 91-126.

KAWAMURA Kunimitsu 川村邦光, *Sekushuariti no Kindai* セクシュアリティの近代 (L'ère moderne de la sexualité), Tôkyô 東京, Kôdansha 講談社, 1996.

KEISHICHO-SHI HENSAN IINKAI 警視庁史編さん委員会 (Groupe pour la compilation de l'histoire de la police préfectorale de Tôkyô), *Keishichô-shi : Meiji hen* 警視庁史 : 明治編 (Histoire de la police préfectorale de Tôkyô : volume de l'ère Meiji), Tôkyô 東京, Keishichô-shi hensan iinkai 警視庁史編さん委員会, 1959.

KEISHICHO-SHI HENSAN IINKAI 警視庁史編さん委員会 (Groupe pour la compilation de l'histoire de la police préfectorale de Tôkyô), *Keishichô-shi : Taishô hen* 警視庁史 : 大正編 (Histoire de la police préfectorale de Tôkyô : volume de l'ère Taishô), Tôkyô 東京, Keishichô-shi hensan iinkai 警視庁史編さん委員会, 1960.

KEISHICHO-SHI HENSAN IINKAI 警視庁史編さん委員会 (Groupe pour la compilation de l'histoire de la police préfectorale de Tôkyô), *Keishichô-shi : Shôwa zenpen* 警視庁史 : 昭和前編 (Histoire de la police préfectorale de Tôkyô : premier volume de l'ère Shôwa), Tôkyô 東京, Keishichô-shi hensan iinkai 警視庁史編さん委員会, 1962.

KOMINE Shigeyuki 小峰茂之, *Doseiai to dôsei shinjû no kenkyû* 同性愛と同性心中の研究 (Étude sur l'homosexualité et les doubles suicides homosexuels), Tôkyô 東京, Komine kenkyûjo 小峰研究所, 1985.

KOMORI Yôichi 小森陽一, *Posutokoroniaru* ポストコロニアル (Postcolonial), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 2001.

KOYAMA Shizuko 小山静子, *Ryôsai kenbo to iu kihan* 良妻賢母という規範 (La norme de la bonne épouse et mère avisée), Tôkyô 東京, Keisô shobô 勁草書房, 1991.

KOYAMA Shizuko 小山静子, *Katei no seisei to josei no kokuminka* 家庭の生成と女性の国民化 (La formation du foyer familial et la nationalisation des femmes), Tôkyô 東京, Keisô shobô 勁草書房, 1999.

KOYANO Atsushi 小谷野敦, *Edo gensô hihan. 'Edo no seiai' raisanron o utsu* 江戸幻想批判「江戸の性愛」礼讃論を打つ (Critique de l'illusion d'Edo. Un coup porté aux études élogieuses de « l'érotisme d'Edo »), Tôkyô 東京, Shin.yôsha 新曜社, 1999.

KOYANO Atsushi 小谷野敦, *Nihon baishun shi : yûkô jofu kara sôpurando made* 日本売春史：遊行女婦からソープランドまで (Histoire de la prostitution japonaise : des prostituées itinérantes aux soaplands), Tôkyô 東京, Shincho sensho 新著選書, 2007.

KUROIWA Yûichi 黒岩裕市, « Hentai ka, guro ka, yûbi ka. Shôwa shoki no « kagama » hyôshô o megutte » 変態か、グロか、優美か 昭和初期の「陰間」表象をめぐって (Déviants, grotesques ou élégants ? Des représentations des *kagama* du début de l'ère Shôwa), *F-GENS jânaru F-GENS* ジャーナル (Journal F-GENS), n° 8, 2007, pp.61-66.

KUROIWA Yûichi 黒岩裕市, *Kihanka sareru seiai kannen to sono hen.yô. Nihon kindai bungaku ni okeru dansei dôseiai hyôshô* 規範化される性愛観念とその変容 日本近代文学における男性同性愛表象 (Les notions normalisées d'amour et de sexualité et leur changements. Représentations de l'homosexualité masculine dans la littérature japonaise moderne), 2008, en ligne, URL : <http://hdl.handle.net/10086/26814>.

KUSAMA Yasô 草間八十雄, *Kindai kasô minshû seikatsu shi* 近代下層民衆生活史 (Histoire du quotidien des couches populaires inférieures de la période moderne), Tôkyô 東京, Akashi shoten 明石書店, 1987.

MAEKAWA Naoya 前川直哉, « Meiji-ki ni okeru gakusei nanshoku imêji no hen.yô. Jogakusei no tôjô ni chûmoku shite 明治期における学生男色イメージの変容 女学生の登場に注目して (Les changements des représentations de l'homoérotisme entre étudiant durant l'ère Meiji. Attention portée sur l'entrée en scène des étudiantes filles) », *Kyôiku shakaigaku kenkyû* 教育社会学研究 (Études sociologiques et éducatives), vol. 81, 2007, pp. 5-23.

MINAMI Hiroshi 南博 (dir.), *Nihon modanizumu : ero-guro-nansensu* 日本のモダニズム：エログロナンセンス (Le modernisme japonais : la tendance érotique, grotesque et absurde), vol. 188 de *Gendai no esupuri* 現代のエスプリ (Esprit actuel), Tôkyô 東京, Shinbundô 新文堂, 1983.

MINAMI Hiroshi 南博, *Nihon modanizumu no « hikari » to « kage » : Kindai shomin seikatsu* 日本モダニズムの“光”と“影”：近代庶民生活 (« Ombres » et « lumières » du modernisme japonais. Le quotidien des masses populaires de la période moderne), 20 vols, Tôkyô 東京, San'ichi shobô 三一書房, 1984.

MINAMI Hiroshi 南博, *Shôwa Bunka 1925-1945* 昭和 culture 1925-1945 (La culture de l'ère Shôwa 1925-1945), Tôkyô 東京, Keisô shobô 勁草書房, 1987.

MINAMI Hiroshi 南博 (dir.), *Kindai shomin seikatsu shi. Dai 10 kan. Kyôroku to sei* 近代庶民生活史 第10巻 享楽と性 (Histoire des vies des gens ordinaires à l'époque moderne 10. Plaisir et sexualité), Tôkyô 東京, San.ichi shobô 三一書房, 1988.

MITSUHASHI Junko 三橋順子, *Josô to Nihonjin* 女装と日本人 (Le travestissement masculin et les Japonais), Tôkyô 東京, Kôdansha gendai shinsho 講談社現代新書, 2008.

MITSUHASHI Junko 三橋順子, « Toransujendâ (seibetsu ekkyô) kan no hen.yô. Kinsei kara Kindai e トランスジェンダー (性別越境) 観の変容—近世から近代へ (第5回講演) (Les changements relatifs à la façon de considérer la notion de transgenre. De la période prémoderne à la période moderne [5^{ème} séminaire]) », *Joseigaku renzoku kôenkai* 女性学連続講演会 (Conférences successives des études sur les femmes), n° 14, 2010, pp. 101-132.

MITSUHASHI Junko 三橋順子, « Toransujendâ bunka no genri. Sôsei no shâman no matsuei tachi e トランスジェンダー文化の原理—双性のシャーマンの末裔たちへ (Les principes de la culture transgenre. Aux descendants des chaman.es aux deux sexes) », *Yurika* ユリイカ (Eureka), vol. 47-13, n°667, 2015, pp. 69-76.

MITSUHASHI Junko 三橋順子, *Rekishî no naka no tayô na « sei ». Nihon to Ajia. Hengen suru sekushuariti* 歴史の中の多様な「性」 日本とアジア 変幻するセクシュアリティ (Les « sexes » pluriels dans l'histoire. Sexualités changeantes au Japon et en Asie), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 2022.

MITSUISHI Ayumi 光石垂由美, « Onnagata, shizen-shugi, seiyoku-gaku. « Shikaku » to jendâ o megutte no ichi kôatsu 女形・自然主義・性欲学 《視覚》とジェンダーをめぐっての一考察 (Onnagata, naturalisme et sexologie. Une réflexion sur la « perception » du genre) », *Nagoya kindai bungaku kenkyû* 名古屋近代文学研究 (Études en littérature moderne de Nagoya), n° 20, 2003, pp. 1-22.

MITSUISHI Ayumi 光石垂由美, « Josô to hanzai to modanizumu. Tanizaki Jun.ichirô *Himitsu* kara Pisuken jiken e 女装と犯罪とモダニズム 谷崎潤一郎「秘密」からピス健事件へ (Travestissement masculin, criminalité et modernism. Du « Secret » de Tanizaki Jun.ichirô à l'incident de Pisuken) », *Nihon bungaku* 日本文学 (Littérature japonaise), vol. 8, n° 11, novembre 2009, pp. 34-44.

MIYAMOTO Tsuneichi 宮本常一, *Wasurerareta Nihonjin* 忘れられた日本人 (Les oublié[e]s du Japon), Tôkyô 東京, Iwanami shoten bunko 岩波書店文庫, 1995 (1906).

MOMOSE Hibiki 百瀬響, *Bunmei kaika. Ushinawareta fûzoku* 文明開化 失われた風俗 (*Bunmei kaika. Les mœurs perdues*), Tôkyô 東京, Yoshikawa kôbunkan 吉川弘文館, 2008.

MÔRI Masato 毛利真人, *Nippon ero guro nansensu. Shôwa modan kayô no hikari to kage* ニッポンエロ・グロ・ナンセンス 昭和モダン歌謡の光と影 (Le Japon *ero-guro-nansensu*. Ombre et lumière des chansons *modan* de l'ère Shôwa), Tôkyô 東京, Kôdansha sensho mechie 講談社選書メチエ, 2016.

MUTA Kazue 牟田和恵, *Senryaku to shite no kazoku* 戦略としての家族 (La famille comme stratégie), Tôkyô 東京, Shin.yôsha 新曜社, 1996.

NAGAI Yoshio 永井義男, *Edo no sei go jiten* 江戸の性語辞典 (Dictionnaire du vocabulaire sexuel d'Edo), Tôkyô 東京, Asahi Shinbun shuppan 朝日新聞出版, 2014.

NAGAMINE Shigetoshi 永嶺重敏, *Modan toshi no dokusho kûkan* モダン都市の読書空間 (Les espaces de lecture de la ville *modan*), Tôkyô 東京, Nihon editor school shuppanbu 日本エディターズスクール出版部, 2001.

NAGASHIMA Atsuko 長島淳子, *Edo no iseisôsha tachi. Sekushuaru mainoriti no rikai no tame ni* 江戸の異性装者たち セクシュアルマイノリティの理解のために (Les travesti[e]s de la période d'Edo. Pour une compréhension des minorités sexuelles), Tôkyô 東京, Bensei shuppan 勉誠出版, 2017.

NAKAMURA Tetsurô 中村哲郎, *Kabuki no kindai. Sakka to sakuhin* 歌舞伎の近代 作家と作品 (La modernité du kabuki. Dramaturges et œuvres), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 2006.

NAKANO Masaaki 中野正昭, « Kajino fôrî to modan eiji no anakisuto tachi カジノ・フォーリーとモダン・エイジのアナキストたち (Le Casino folies et les anarchistes de l'âge *modan*) », *Bungaku kenkyû ronshû* 文学研究論集 (Recueil d'articles d'études littéraires), n° 14, 2001, pp. 229-244.

NAMIGATA Tsuyoshi 波瀲剛, « Shôwa modan to bunka hon.yaku : ero-guro-nansensu no ryôiki 昭和モダンと文化翻訳 : エロ・グロ・ナンセンスの領域 (Modernisme de l'ère Shôwa et traduction culturelle : le domaine *ero-guro-nansensu*) », KYUSHU DAIGAKU NIHONGO BUNGAKUKAI 九州大学日本語文学会 (Groupe d'étude en littérature japonaise de l'université de Kyûshû), *Kyûdai nibun* 九大日文 (Littérature japonaise de l'université de Kyûshû), n° 13, 2009, pp. 47-63.

NARIKIYO Hirokazu 成清弘和, *Danson johi. Hô no rekishi to kongo* 男尊女卑 法の歴史と今後 (*Danson johi*. Histoire juridique et héritage), Tôkyô 東京, Akashi shoten 明石書店, 2021.

NIIMI Iho 新實五穂, « Iseisô kenkyû : Kindai Furansu ni okeru fukushoku no shakai hyôshô (dai 4 kai kôen) 異性装研究 : 近代フランスにおける服飾の社会表象 (第4回講演) » (Recherches sur le travestissement : représentations sociales des ornements vestimentaires dans la France moderne [4^{ème} conférence]), *Joseigaku renzoku kôenkai* 女性学連続講演会 (Cycle de conférences en études féminines), n° 14, 2010, pp. 71-100.

OCHIAI Emiko 落合恵美子, *Kindai kazoku to feminizumu* 近代家族とフェミニズム (La famille moderne et le féminisme), Tôkyô 東京, Keisô shobô 勁草書房, 1989.

ODA Makoto 小田亮, *Sei. Ichigo no jiten* 性 一語の辞典 (Sexualité. Dictionnaire d'un mot), Tôkyô 東京, Sanseidô 三省堂, 1996.

ODA Susumu 小田晋, *Hentai shinri to Nakamura Kokyô. Taishô bunka e no shin shikaku* 『変態心理』と中村古峽 大正文化への新視角 (La revue *Hentai shinri* et Nakamura Kokyô. Un nouvel angle de vue sur la culture de l'ère Taishô), Tôkyô 東京、Fuji shuppan 不二出版, 2001.

OGI Shinzô 小木新造, KUMAKURA Isao 熊倉功夫, UENO Chizoku 上野千鶴子 (dir.), *Nihon kindai shisô taiei 23. Fûzoku, sei* 日本近代思想大系 23 風俗・性 (Bibliothèque complète de la pensée japonaise moderne 23. Mœurs et sexualités), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 1990.

SAEKI Junko 佐伯順子, *Yûjo no bunkashi. Hare no onna tachi* 遊女の文化史 ハレの女たち (Histoire culturelle des *yûjo*. Les femmes « sacrées »), Tôkyô 東京, Chûkô shinsho 中公新書, 1987.

SAEKI Junko 佐伯順子, « *Iro* » to « *ai* » no hikaku bunka shi 「色」と「愛」の比較文化史 (Histoire culturelle comparée des notions de « *iro* » et de « *ai* »), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 1998.

SAEKI Junko 佐伯順子, « *Sei no ekkyô : iseisô to jendâ* 性の越境 : 異性装とジェンダー » (Franchir la frontière entre les sexes : le travestissement au prisme du genre), *Nichibunken sôsho* 日文研叢書 (Série d'études en littérature japonaise), n° 36, 2005, pp. 37-54.

SAEKI Junko 佐伯順子, « *Josô to dansô* » no bunka shi 「女装と男装」の文化史 (Histoire culturelle des « travestissements masculin et féminin »), Tôkyô 東京, Kôdansha sensho mechie 講談選書メチエ, 2009.

SAEKI Junko 佐伯順子, « 'Dansei sabetsu' shakai no iyashi. Josô danshi no rekishi to genzai 〈男性差別〉社会の癒し 女装男子の歴史と現在 (Un apaisement de la société « discriminante envers les hommes ». Histoire et actualité des hommes travestis en femme) », *Yurika* ユリイカ (Eureka), vol. 47-13, n°667, 2015, pp. 77-84.

SAITÔ Hikaru 斎藤光, « 'Seiyoku' no bunkateki hyôjunka 〈性欲〉の文化的標準化 » (La standardisation culturelle du « désir sexuel »), *Kyôto Seika daigaku kiyô* 京都精華大学紀要 (Annales de l'Université Seika de Kyôto), vol. 6, 1994, pp. 161-176.

SAITÔ Hikaru 斎藤光, « *Habuto Eiji no kingu obu kingusu* 羽太鋭治のキングオブキングス » (Habuto Eiji, roi parmi les rois), *Kyôto Seika Daigaku Kenkyû kiyô* 京都性科大学研究紀要 (Annales des recherches en sexologie de l'Université de Kyôto), n° 12, 1997, pp. 209-219.

SAITÔ Hikaru 斎藤光, « *Kaisetsu. Gakujutsuteki to kairanteki no aida. Hentai seiyoku to Tanaka Kôgai* 解説 学術的と壊乱的の間——『変態性欲』と田中香涯 » (Commentaire. Entre science et corruption. *Hentai seiyoku* et Tanaka Kôgai), *Hentai seiyoku. Kaisetsu, sômokuji* 『変態性欲』 解説/総目次 (*Hentai seiyoku*. Commentaires et sommaire intégral), Tôkyô 東京, Fuji shuppan 不二出版, 2002, pp. 5-26.

SHIKANO Yoshiyuki 鹿野由行, « *Danshō no sekushuariti no sai-kôsatsu. Kindai Ôsaka ni okeru danshō-zō no keisei to komyuniti no hensen* 男娼のセクシュアリティの再考察 近代大阪における男娼像の形成とコミュニティの変遷 » (Reconsidérer la sexualité des *danshō*.

L'élaboration de leurs représentations et les transformations de leur communauté à Ôsaka durant la période moderne), *Machikaneyama ronsô* 待兼山論叢 (Recueil critique de Machikaneyama), n° 49, 2015, pp. 37-55.

SHIMOKAWA Kôshi 下川 耿史, TAMURA Isami 田村 勇, KOISHIKAWA Zenji 礫川 全次, HATAKEYAMA Atsushi 畠山 篤 (dir.), *Josô no minzokugaku. Sei fûzoku no minzoku shi* 女装の民俗学 性風俗の民俗史 (Ethnologie du travestissement masculin. Histoire populaire des mœurs sexuelles), Tôkyô 東京, Hihyôsha 批評社, 1994.

SHIRAKURA Yoshihiko 白倉 敬彦, *Edo no nanshoku. Jôhôte Edo no « baishokufûzoku » no seisui* 江戸の男色 上方・江戸の「売色風俗」の盛衰 (Le nanshoku du temps d'Edo : prospérité et décadence des « mœurs sexuelles tarifées » du début d'Edo), Tôkyô 東京, Yôsensha 洋泉社, 2005.

SONE Hiromi 曾根ひろみ, « Geisha-kô. Tango Miyatsu no geiko o chûshin ni 芸者考 丹後宮津の芸子を中心に » (Réflexions sur les geishas de la ville de Miyatsu dans la péninsule de Tango), dans WAKITA Haruko 脇田晴子 (dir.), *Jendâ no Nihonshi. Jô. Shûkyô to minzoku. Shintai to seiai* ジェンダーの日本史 上 宗教と民族 身体と性愛 (Histoire du genre au Japon 1. Religion et ethnologie. Corps et sexualité), Tôkyô 東京, Tôkyô daigaku shuppankai 東京大学出版会, 1994, pp. 393-424.

SUZUKI Sadami 鈴木貞見, « Ero-guro-nansensu no keifu エロ・グロ・ナンセンスの系譜 (Généalogie de la tendance ero-guro-nansensu), *Taiyô Bessatsu Edogawa Ranpo no jidai* 太陽別冊「江戸川乱歩の時代」 (Numéro spécial de *Taiyô*. « L'époque d'Edogawa Ranpo »), n° 88, 1994, pp. 8-13.

TAKEDA Sachiko 武田佐知子, « Dansô, josô. Sono Nihonteki tokushitsu to ifukusei 男装・女装 その日本の特質と衣服制 » (Travestissements féminin et masculin. Leurs systèmes vestimentaires au prisme des particularités japonaises), dans WAKITA Haruko 脇田晴子 (dir.), *Jendâ no Nihonshi. Jô. Shûkyô to minzoku. Shintai to seiai* ジェンダーの日本史 上 宗教と民族 身体と性愛 (Histoire japonaise du genre (Tome 1). Religion et folklore. Corps et sexualité), Tôkyô 東京, Kabushiki kaisha risôsha 株式会社理想社, 1994, pp. 217-251.

TAKEDA Sachiko 武田佐知子, *Ifuku de yominaosu Nihonshi. Sansô to ôken* 衣服で読み直す日本史 山荘と王権 (L'histoire du Japon relue au travers des vêtements. L'habillement masculin et l'autorité royale), Tôkyô 東京, Asahi sensho 朝日選書, 1998.

TANAKA Yutaka 田中裕, « Meiji ki no shinbun gensetsu ni okeru keikan tsumi. Hihanteki gensetsu bunseki o hôhônron to shite 明治期の新聞言説における鶏姦罪 批判的言説分析の方法論として » (Le délit de sodomie dans le discours de la presse de l'ère Meiji. Pour une méthodologie critique de l'analyse du discours), *Waseda daigaku daigakuin kyôikugaku kenkyûka kiyô* 早稲田大学大学院教育学研究科紀要 (Annales de l'unité de recherche en science de l'éducation de l'Université de Waseda), n° 24, 2007, pp. 197-207.

UENO Chizuko 上野千鶴子, *Kindai kazoku no seiritsu to shûen* 近代家族の成立と終焉 (Établissement et fin de la famille moderne), Tôkyô 東京, Iwanami shoten 岩波書店, 1994.

UJIE Mikito 氏家幹人, *Edo no sei fûzoku. Warai to jôshi no erosu* 江戸の性風俗 笑いと情死のエロス (Les mœurs sexuelles de la période d'Edo. Eros du rire et du double suicide amoureux), Tôkyô 東京, Kôdansha gendai shinsho 講談社現代新書, 1998.

WATANABE Akira 渡邊晃, *Edo no josô to dansô* 江戸の女装と男装 (Le travestissement masculin et féminin à Edo), Tôkyô 東京, Seigensha 青幻舎, 2018.

YAMAMOTO Satomi 山本聡美, *Yami no Nihon bijutsu* 闇の日本美術 (L'esthétique japonaise des ténèbres), Tôkyô 東京, Chikuma shinsho 筑摩新書, 2018.

YAMAMOTO Shun.ichi 山本俊一, *Nihon kôshô shi* 日本公娼史 (Histoire de la prostitution règlementée au Japon), Tôkyô 東京, Chûô hôki shuppan 中央法規出版, 1983.

YONEZAWA Izumi 米沢泉美 (dir.), *Toransujendârizumu sengen. Seibetsu no jiko ketteiken to tayô na sei no kôtei* トランスジェンダーリズム宣言 性別の自己決定権と多様な性の肯定 (Le manifeste du transgenrisme. Le droit personnel de décider de sa distinction de sexe et l'affirmation d'un sexe pluriel), Tôkyô 東京, Shakai hihyôsha 社会批評社, 2003.

YOSHIMI Shun.ya 吉見俊哉, *Toshi no doramaturugî. Tôkyô, sakariba no shakaishi* 都市のドロマトユルギー 東京・盛り場の社会史 (Dramaturgie urbaine. Histoire sociale de Tôkyô et de ses lieux de divertissement), Tôkyô 東京, Kôbundô 光文堂, 1987.

2. OUVRAGES ET ARTICLES EN LANGUES ANGLAISE ET FRANÇAISE

ABE Hideko, *Queer Japanese. Gender and Sexual Identities through Linguistic Practices*, New York, Palgrave & Macmillan, 2010.

ALESSANDRIN Arnaud, *Sociologie des transidentités*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2018.

ALTMAN Dennis, *Global Sex*, Chicago, Chicago University Press, 2000.

ANCET Pierre, « Identité et sexualité chez Michel Foucault », dans WELZANG-LANG Daniel, ZAOUCHE GAUDRON Chantal (dir.), *Masculinités : état des lieux*, Toulouse, Érès, 2011, pp. 93-102.

ANDRIEU Bernard, BOËTSCH Gilles (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

ANGLES Jeffrey, "Seeking the Strange: Ryôki and the Navigation of Normality in Interwar Japan", *Monumenta Nipponica*, vol. 63, n° 1, 2008, pp. 101-141.

ANGLES Jeffrey, *Writing the Love of Boys: Origins of Bishônen Culture in Modernist Japanese Literature*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011.

ANSART Olivier, *Paraître et prétendre : l'imposture du bushidô dans le Japon pré-moderne*, Paris, Les belles lettres, 2020.

- BACIGALUPO Anna Mariella, « Les chamanes Mapuche et l'expérience religieuse masculine et féminine », *Anthropologie et sociétés*, vol. 22, n° 2, 1998, 123-143.
- BARD Christine, *Les garçonnnes. Modes et fantasmes des Années folles*, Paris, Flammarion, 1998.
- BARD Christine, PELLEGRIN Nicole (dir.), *Clio. Femmes, genre, histoire*, n° 10, Femmes travesties : un mauvais genre, 1999, en ligne, URL : <http://clio.revues.org/251>.
- BARD Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Paris, Le Seuil, (2010) 2014.
- BARD Christine, *Ce que soulève la jupe. Identité, transgressions, résistances*, Paris, Autrement, 2010.
- BARD Christine, « La virilité au miroir des femmes », dans COURTINE Jean-Jacques (dir.), *Histoire de la virilité 3. La virilité en crise ? Le XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Éd. Du Seuil, 2011, pp. 101-133.
- BARTHES Roland, « Histoire et sociologie du vêtement. Quelques observations méthodologiques », *Annales*, vol. 12, n° 3, 1957, pp. 430-441.
- BARTHES Roland, *L'empire des signes*, Paris, Seuil, 2007 (1970).
- BEAUBATIE Emmanuel, *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, Paris, La découverte, 2021.
- BERENI Laure, CHAUVIN Sébastien, JAUNAIT Alexandre, REVILLARD Anne, *Introduction aux études sur le genre*, Belgique, De Boeck Supérieur, 2012.
- BESNIER Niko, "Polynesian Gender Liminality through Time and Space", in HERDT Gilbert (dir.), *Third Sex, Third Gender: Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*. New York, Zone Books, 1994, pp. 285-328.
- BOEHRINGER Sandra, *L'homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 2007.
- BOOTH Mark, "CAMPE-TOI ! On the Origins and Definitions of Camp", in CLETO Fabio (dir.), *Camp: Queer Aesthetics and the Performing Subject: A Reader*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1999, pp. 66-79.
- BOURCIER Sam [Marie-Hélène], *Queer zones 1. Politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, Balland, 2001.
- BOURCIER Sam [Marie-Hélène], *Queer zones 2. Sexpolitiques*, Paris, La Fabrique, 2005.
- BOURCIER Sam [Marie-Hélène], *Queer Zones 3. Identités, cultures et politiques*, Paris, Éd. Amsterdam, 2011.
- BOZON Michel, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin, 2018 (2002).
- BRIKI Malik, *Psychiatrie et homosexualité. Lectures médicales et juridiques de l'homosexualité dans les sociétés occidentales de 1850 à nos jours*, Franche-Comté, Presses universitaires de Franche-Comté, 2009.
- BULLOUGH L. Vern, BULLOUGH Bonnie, *Cross Dressing, Sex and Gender*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1995 (1993).

- BUOT François, *Gay Paris. Une histoire du Paris interlope entre 1900 et 1940*, Paris, Fayard, 2013.
- BUTLER Judith (trad. Cynthia KRAUS), *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2005 (1990).
- BUTLER Judith (trad. Charlotte NORDMANN), *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Paris, Éd. Amsterdam, 2009 (1993).
- BUTLER Judith (trad. Maxime CERVULLE), *Défaire le genre*, Paris, Éd. Amsterdam, 2006 (2004).
- CALAME Claude, DUPONT Florence, LORTAT-JACOB Bernard, MANCA Maria (dir.), *La voix actée, pour une nouvelle ethnopoétique*, Paris, Éditions Kimé, 2010.
- CALIFIA Pat (trad. Patrick YTHIER), *Le mouvement transgenre. Changer de sexe*, Paris, EPEL, 2003 (1997).
- CARRE Guillaume, « Les marges statutaires dans le Japon prémoderne : enjeux et débats », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 66, n° 4, 2011, pp. 955-976.
- CARRIE Jérôme, « Du jeu à la norme : l'art du travestissement », *Empan*, vol. 65, no. 1, 2007, pp. 13-17.
- CASTAING Anna, LIGNON Fanny (dir.), *Travestissements : performances culturelles du genre*, Aix-en Provence, Presses universitaires de Provence, 2020.
- CASTELLVI César, *Le dernier empire de la presse. Une sociologie du journalisme au Japon*, Paris, CNRS éditions, 2022.
- CHAPERON Sylvie, *Les origines de la sexologie, 1850-1900*, Paris, Payot, 2012.
- CHAUMET Pierre-Olivier, *Le transgenre : une histoire de tous les temps ?*, Bordeaux, LEH éditions, 2015.
- CHAUNCEY George (trad. Didier ÉRIBON), *Gay New York (1890-1940)*, Paris, Fayard, 2003 (1994).
- CHETCUTI Natacha, « De 'On ne naît pas femme' à 'On n'est pas femme'. De Simone de Beauvoir à Monique Wittig », *Genre, sexualité & société*, n° 1, 2009, en ligne, URL : <http://journals.openedition.org/gss/477>.
- CHETCUTI Natacha, « Hétéronormativité et hétérosocialité », *Raison présente*, n° 183, 2012, pp. 69-77.
- CLOCHEC Pauline, GRUNENWALD Noémie (dir.), *Matérialismes trans*, Paris, Hystériques & AssociéEs, 2021.
- CLOCHEC Pauline, *Après l'identité. Transitude & féminisme*, Paris, Hystériques & AssociéEs, 2023.
- COLLASSE Richard, *Dictionnaire amoureux du Japon*, Paris, Plon, 2021.
- CONNELL Raewyn, *Masculinities*, Cambridge, Polity Press, 1995.

- CORBIN Alain, (dir.), *Histoire de la virilité 2. Le triomphe de la virilité. Le XIX^{ème} siècle*, Paris, Seuil, 2011.
- CORNWALL Andrea, « Gendered Identities and Gender Ambiguity among Travestis in Salvador, Brazil », in CORNWALL Andrea, LINDISFARNE Nancy (dir.), *Dislocating Masculinity: Comparative Ethnographies*, London & New York, Routledge, 1994, pp. 111-132.
- COSTINEANU Dragomir, *Origines et mythes du kabuki*, Paris, Publications orientalistes de France, 1996.
- COURTINE Jean-Jacques (dir.), *Histoire de la virilité 3. La virilité en crise ? Les XX^{ème}-XXI^{ème} siècles*, Paris, Seuil, 2011.
- DALBY Liza (trad. Martine LEROY-BATTISTELLI), *Geisha*, Paris, Payot, 1985 (1983).
- DAVIDSON Arnold I. (Trad. Pierre-Emmanuel DAUZAT), *L'émergence de la sexualité. Épistémologie historique et formation des concepts*, Paris, Albin Michel, 2005 (2001).
- DE BEAUVOIR Simone, *Le deuxième sexe, Tome II : L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 1976 (1949).
- DE LAURETIS Theresa (trad. Marie-Hélène BOURCIER), *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute, 2007.
- DE RASSE Marie, « Travestissement et transvestisme féminin à la fin du Moyen Âge », *Questes*, n° 25, 2013, pp. 81-98.
- DELPHY Christine, *L'ennemi principal 1. Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 2002 (1998).
- DELPHY Christine, *L'ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001.
- DIANTEILL Erwan, *Des dieux et des signes : initiation, écriture et divination dans les religions afrocubaines*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2000.
- Dictionnaire historique du Japon*, 21 numéros, Paris, Publications de la Maison franco-japonaise, 1963-2000.
- DODANE Claire, *Yosano Akiko : poète de la passion et figure de proue du féminisme japonais*, Paris, Publications orientalistes de France, 2000.
- DORLIN Elsa, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Presses universitaires de France, 2021 (2008).
- DRISCOLL Mark, "Seeds and (Nest) Eggs of Empire: Sexology Manuals/Manual Sexology", in MOLONY Barbara, UNO Kathleen (dir.), *Gendering Modern Japanese History*, Cambridge, Harvard University Asia Center, 2005, pp. 191-224.
- DRISCOLL Mark, *Absolute Erotic, Absolute Grotesque. The Living, Dead, and Undead in Japan's Imperialism, 1895-1945*, Durham & London, Duke University Press, 2010.
- DUFOURMONT Eddy, *Histoire politique du Japon de 1853 à nos jours* (Quatrième édition), Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2020.

- DUUS Peter, "Presidential Address: Weapons of the Weak, Weapons of the Strong. The Development of the Japanese Political Cartoon", *The Journal of Asian Studies*, vol.60, n° 4, 2001, pp. 965-997.
- ÉRIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.
- ESPAGNE Michel, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, n° 1, 2013, en ligne, URL : <http://journals.openedition.org/rs/219>.
- ESPINEIRA Karine, *Transidentités. Ordre & panique de genre. Le réel et ses interprétations*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- ESPINEIRA Karine, *Médiacultures. La transidentité en télévision. Une recherche menée sur un corpus à l'INA (1946-2010)*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- ESPINEIRA Karine, THOMAS Maud-Yeuse, « Études trans. Interroger les conditions de production et de diffusion des savoirs », *Genre, sexualité & société*, n° 22, 2019, en ligne, URL : <https://journals.openedition.org/gss/5916>.
- FAUSTO-STERLING Anne, *Sexing the Body: Gender Politics & the Construction of Sexuality*, Cambridge, Basic Books, 2000.
- FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité 1. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.
- FOUCAULT Michel, *Herculine Barbin, dite Alexina B*, Paris, Gallimard, 1978.
- FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité 2. L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984.
- FRÜHSTÜCK Sabine, *Colonizing Sex: Sexology and Social Control in Modern Japan*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 2003.
- FURUKAWA Makoto (trans. Angus LOCKYER), "The Changing Nature of Sexuality: The Three Codes Framing Homosexuality in Modern Japan", *U.S.-Japan Women's Journal*, n° 7, 1994, pp. 98-127.
- GALAN Christian, LOZERAND Emmanuel (dir.), *La famille japonaise moderne (1868-1926) : discours et débats*, Paris, Éd. Picquier, 2011.
- GALAN Christian, GIRAUD Jean-Pierre (dir.), *Individu-s et démocratie au Japon*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2015.
- GARBER Marjorie, *Vested Interests: Cross-dressing and Cultural Anxiety*, New York and London, Routledge, 1992.
- GARON Sheldon, *Molding Japanese Minds. The State in Everyday Life*, Princeton, Princeton University Press, 1997.
- GHERCHANOC Florence, HUET Valérie, « Pratiques politiques et culturelles du vêtement. Essai historiographique », *Revue historique*, vol. 641, n° 1, 2007, pp. 3-30.
- GIDDENS Anthony (trad. Jean MOUCHARD), *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Le Rouergue/Chambon, Hachettes littératures, 2004 (1992).

GOFFMAN Erving (trad. Alain KIHM), *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Édition de minuit, 1975 (1963).

GROSZ Elizabeth, “Lesbian Fetichism?”, in APTER Emily, PIETZ William (dir.), *Fetichism and Cultural Discourse*, Ithaca, Cornell University Press, 1993, pp. 101-115.

GUILLAUMIN Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 1992.

HALBERSTAM Jack [Judith], *Female Masculinity*, Durham, Duke University Press, 1998.

HALPERIN David M. (trad. Isabelle CHATELET), *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec*, Paris, EPEL, 2000 (1990).

HALPERIN David M. (trad. Didier ÉRIBON), *Saint Foucault*, Paris, EPEL, 2000 (1995).

HALPERIN David M. (trad. Isabelle CHATELET), *Oublier Foucault : mode d'emploi*, Paris, EPEL, 2004 (1998).

HALPERIN David M., *How to Do the History of Homosexuality*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.

HAROOTUNIAN Harry D., “Disciplinizing Native Knowledge and Producing Place: Yanagita Kunio, Origuchi Shinobu, Takata Yasuma”, in RIMER Thomas J. (dir.), *Culture and Identity: Japanese Intellectuals During the Interwar Years*, Princeton, Princeton University Press, 1990, pp. 99-127.

HAROOTUNIAN Harry D., *Overcome by Modernity: History, Culture, and Community in Interwar Japan*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

HARTLEY Barbara, “Performing the Nation: Magazines Images of Women and Girls in the Illustrations of Takabatake Kashô, 1925-1934”, *Intersections: Gender and Sexuality in Asia and the Pacific*, n° 16, 2008, en ligne, URL : <http://intersections.anu.edu.au/issue16/hartley.htm#t20>

HARTLEY Barbara, “A Genealogy of Boys Love. The Gaze of the Girl and the Bishônen Body in the Prewar Images of Takabatake Kashô”, in MCLELLAND Mark, NAGAIKE Kazumi, SUGANUMA Katsuhiko, WELKER James (dir.), *Boys Love Manga and Beyond. History, Culture, and Community in Japan*, Jackson, University Press of Mississippi, 2015, pp. 21-41.

HENNINGER Aline, « Réception de la sexologie et présentation de l'homosexualité féminine dans la revue *Seitô* », dans LEVY Christine, LEFEVRE Brigitte (dir.), *Parcours féministes dans la littérature et dans la société japonaises de 1910 à 1930 : de Seitô aux modèles de politique sociale*, Paris, L'Harmattan, 2016, pp. 123-142.

HENNINGER Aline, « Lesbianisme dans la société japonaise contemporaine », dans CADOT Yves, FUJIWARA Dan, OTA Tomomi, SOCCIMARRO Rémy (dir.), *Japon pluriel* 10, Arles, Éd. Picquier, 2015, pp. 167-175.

HENNINGER Aline, « Des recherches sur la question féminine aux études queer : un tournant épistémologique », *Cipango*, n° 22, 2015, en ligne, URL : <http://journals.openedition.org/cipango/2784>.

HENNINGER Aline, « Les mouvements féministes et les militantes lesbiennes dans les années 1970 : la sororité à l'épreuve de la norme hétérosexuelle », dans BARDY Yannick, CHERRIER Pauline, PELOUX Gérard (dir.), *Japon pluriel* 13, Arles, Éd. Picquier, 2022, pp. 305-312.

HENNINGER Aline, « S'appropriier l'histoire du lesbianisme au Japon : la réécriture des parcours de vie de femmes lesbiennes d'une génération à l'autre », dans HENNINGER Aline, SHIMOSAKAI Mayumi (dir.), *Japon pluriel* 14, Arles, Éd. Picquier, 2024, pp. 265-272.

HENNION Catherine, *La naissance du théâtre moderne à Tôkyô : du kabuki de la fin d'Edo au Petit théâtre de Tsukiji (1842-1924)*, Montpellier, L'Entretiens, 2009.

HENRY Todd A., "Between Surveillance and Liberation. The Lives of Cross-Dressed Male Sex Workers in Early Postwar Japan", in STRYKER Susan, AIZURA Aren Z. (dir.), *The Transgender Studies Reader 2*, New York & London, Routledge, 2013, pp. 403-417.

HERAIL Francine, *Histoire du Japon. Des origines à la fin de l'ère Meiji*, Paris, Publications orientalistes de France, 1986.

HERAIL Francine (dir.), *L'histoire du Japon : des origines à nos jours*, Paris, Hermann, 2009.

HORN Katrin, *Women, Camp, and Popular Culture : Serious Excess*, London, Palgrave Macmillan, 2017.

HOUBRE Gabrielle, « Parcours transgenres dans la France du XIXe siècle », *Médecines/sciences*, vol. 38, n° 10, 2022, pp. 801-807.

ISAKA Maki, *Onnagata: A Labyrinth of Gendering in Kabuki Theater*, University of Washington Press, 2016.

ISHIDA Hitoshi, MCLELLAND Mark, MURAKAMI Takanori, "The Origins of 'Queer Studies' in Postwar Japan", MCLELLAND Mark, DASGUPTA Romit (dir.), *Genders, Transgenders and Sexualities in Japan*, London & New York, Routledge, 2005, pp. 33-48.

ISHIDA Hitoshi, MURAKAMI Takanori, "The Process of Divergence between 'Men who Love Men' and 'Feminized Men' in Postwar Japanese Media", *Intersections: Gender, History and Culture in the Asian Context*, n° 2, 2006, en ligne, URL : <http://intersections.anu.edu.au/issue12/ishida.html>.

JACKSON Peter A., "Global Queering and Global Queer Theory: Thai [Trans]genders and [Homo]sexualities in World History", *Autrepart*, 2009, vol. 1, n° 49, 2009, pp. 15-30.

JAOUEN Romain, *L'inspecteur et l'« inverti ». La police face aux sexualités masculines à Paris, 1919-1940*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018.

JOHNSON Mark, JACKSON Peter, HERDT Gilbert, "Critical Regionalities and the Study of Gender and Sexual Diversity in Southeast and East Asia", *Culture, Health and Sexuality*, vol. 2, no. 4, 2000, pp. 361-75.

KETELAAR James Edward, *Of Heretics and Martyrs in Meiji Japan. Buddhism and Its Persecution*, Princeton, Princeton University Press, 1990.

KINSELLA Sharon, "Cuteness, *Josô*, and the Need to Appeal: *Otokono Ko* in Male Subculture in 2010s Japan", *Japan Forum*, vol. 32, n° 3, 2019, pp. 1-27.

KONISHI Jin.ichi (trans. Aileen GATTEN), "Michi and Medieval Writing", in MINER Earl (dir.), *Principles of Classical Japanese Literature*, Princeton, Princeton University Press, 1985, pp. 181-208.

KONUMA Isabelle, « Redéfinir l'ie dans une logique juridique », dans GALAN Christian, LOZERAND Emmanuel (dir.), *La Famille japonaise moderne (1868-1926). Discours et débats*, Arles, Éd. Picquier, 2011, pp. 135-145.

KONUMA Isabelle, « Le statut juridique de la femme à travers le mariage pendant l'ère Meiji : entre inégalité, protection et reconnaissance », dans GALAN Christian, LOZERAND Emmanuel (dir.), *La Famille japonaise moderne (1868-1926). Discours et débats*, Arles, Éd. Picquier, 2011, pp. 391-409.

KONUMA Isabelle, « Éditorial », *Cipango*, Eugénisme dans le Japon moderne et contemporain, n° 24, 2021, en ligne, URL : <https://journals.openedition.org/cipango/4218>.

KOSOFSKY-SEDGWICK Eve, *Between men: English Literature and Homosocial Desire*, New York, Columbia University Press, 1985.

KOSOFSKY-SEFGWICK Eve, *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press, 1990.

LADMIRAL Guillaume, « La notion de famille dans l'étude du Japon pré-moderne : comment réconcilier théories sociologiques et analyses empiriques ? », *Ebisu*, n° 36, 2006, pp. 9-54.

LAQUEUR Thomas (trad. Michel GAUTIER), *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 2005 (1990).

LAURENT Erick, *Les chrysanthèmes roses. Homosexualités masculines dans le Japon contemporain*, Paris, Les belles lettres, 2011.

LEDUC Guyonne (dir.), *Travestissement féminin et liberté(s)*, Paris, L'Harmattan, 2006.

LEGOUGE Patricia, « La sexualité, un produit social et un objet sociologique », *Raison présente*, n° 183, 2012, pp. 13-21.

LEITER Samuel L., "From Gay to Gei: The Onnagata and the Creation of Kabuki's Female Characters", *Comparative Drama*, vol. 33, n° 4, 1999-2000, pp. 495-514.

LEITER Samuel L., "Is the Onnagata Necessary?", *Asian Theater Journal*, vol. 29, n° 1, 2012, pp. 112-121.

LENOBLE Camille, « La prostitution masculine dans la presse japonaise de l'entre-deux-guerres : une visibilité soumise à la loi du silence », *Revue d'histoire culturelle (XVIII^e-XXI^e siècles)*, n° 4, 2022, en ligne, URL : <https://revues.mshparisnord.fr/rhc/index.php?id=2082>.

LENOBLE Camille, « Quand les hommes se font passer pour des garçons : de l'agentivité du travestissement en *moga* dans le Japon de l'entre-deux-guerres », *Genres, Sexualités et Sociétés*, n° 28, 2023, en ligne, URL : <http://journals.openedition.org/gss/7453>.

LENOBLE Camille, « Les *kagama* du Japon au prisme des discours sexologique et populaire de l'entre-deux-guerres : réécritures et réappropriations », *Anthropologie et sociétés*, vol. 47, n° 2, 2023, pp. 41-57.

LENOBLE Camille, « Les *kagama* dans le Japon moderne : entre tabou et sensationnalisme », dans HENNINGER Aline, SHIMOSAKAI Mayumi (dir.), *Japon pluriel* 14, Arles, Éd. Picquier, 2024, pp. 273-280.

LE TALEC Jean-Yves, *Folles de France. Repenser l'homosexualité masculine*, Paris, La découverte, 2008.

LETT Didier, « Les régimes de genre dans les sociétés occidentales de l'Antiquité au XVIII^e siècle », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2012, 67^{ème} année, pp. 563-572.

LEUPP Gary P., *Male Colors. The Construction of Homosexuality in Tokugawa Japan*, Berkeley, University of California Press, 1995.

LEUPP Gary P., « Capitalism and Homosexuality in Eighteenth-Century Japan », *Historical Reflections*, vol. 33, n° 1, 2007, pp. 135-152.

LEVY Christine (dir.), *Genre et modernité au Japon. La revue Seitô et la femme nouvelle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

LIGUORI Guido, « Le concept de subalterne chez Gramsci », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée modernes et contemporaines*, vol. 128, n° 2, 2016, en ligne, URL : <http://journals.openedition.org/mefrim/3002>.

LIPPIT Seiji, *Topographies of Japanese Modernism*, New York, Columbia University Press, 2002.

LONG Daniel, « Formation Processes of Some Japanese Gay Argot Terms », *American Speech*, vol. 71, n° 2, 1996, pp. 215-224.

LORAUX Nicole, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le genre humain*, n° 27, 1993, pp. 23-39.

LUCKEN Michaël, *Les Japonais et la guerre : 1937-1952*, Paris, Fayard, 2013.

LUNSING Wim, « The Politics of *Okama* and *Onabe*. Uses and Abuses of Terminology Regarding Homosexuality and Transgender », in MCLELLAND Mark, DASGUPTA Romit (dir.), *Genders, Transgenders and Sexualities in Japan*, London & New York, Routledge, 2005, pp. 81-95.

MACE François, MACE Mieko, *Le Japon d'Edo*, Paris, Belles Lettres, 2006.

MAESHIMA Shiho, *Women's Magazines and the Democratization of Print and Reading Culture in Interwar Japan*, Thesis Submitted in Partial Fulfillment of the Requirements for the Degree of Doctor of Philosophy, Faculty of Graduate and Post Doctoral Studies (Asian Studies), University of British Columbia, Vancouver, August 2016.

MATHIEU Nicole-Claude, « Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre », dans MATHIEU Nicole-Claude, *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté femmes, 1991, pp. 227-266.

MATHIEU Nicole-Claude, « Dérive du genre/stabilité des sexes » (1994), réimprimé dans CHETCUTI Natacha, MICHARD Claire (dir.), *Lesbianisme et féminisme. Histoires politiques*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 291-309.

- MCLELLAND Mark J., “Is There a Japanese ‘Gay Identity’?”, *Culture, Health & Sexuality*, vol. 2, n° 4, 2000, pp. 459-472.
- MCLELLAND Mark J., *Male Homosexuality in Modern Japan: Cultural Myths and Social Realities*, New York & London, Routledge, 2005.
- MCLELLAND Mark J., *Queer Japan from the Pacific War to the Internet Age*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2005.
- MCLELLAND Mark J., “A Short History of ‘Hentai’”, *Intersections : Gender, History and Culture in the Asian Context*, n° 12, 2006, en ligne, URL: <http://intersections.anu.edu.au/issue12/mc lelland.html>.
- MCLELLAND Mark J., DASGUPTA Romit, *Genders, Transgenders and Sexualities in Japan*, New York & London, Routledge, 2005.
- MCLELLAND Mark J., SUGANUMA Katsuhiko, WELKER James (dir.), *Queer Voices from Japan: First Person Narratives from Japan’s Sexual Minorities*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2007.
- MEZUR Katherine, *Beautiful Boys/Outlaw Bodies. Devising Kabuki Female-Likeness*, New York, Palgrave & Macmillan, 2005.
- MICHEL-LESNE Claude, « Revue à grand spectacle et désordre social : le procès médiatique de la revue Takarazuka dans les années 1920 et 1930 », dans HENNINGER Aline, SHIMOSAKAI Mayumi (dir.), *Japan pluriel* 14, Arles, Éd. Philippe Piquier, 2024, pp. 281-289.
- MINICHELLO Victor, SCOTT John (dir.), *Male Sex Work and Society*, New York, Columbia University Press, 2014.
- MISTRETTA Patrick, « Les bonnes mœurs sexuelles : un concept mal ressuscité en droit pénal », *Dalloz. Revue de science criminelle et de droit comparé*, vol. 2, n° 2, 2017, pp. 273-279.
- MOLONY Barbara, UNO Kathleen (dir.), *Gendering Modern Japanese History*, Cambridge, Harvard University Asia Center, 2005.
- MORINAGA Maki, “The Gender of Onnagata as the Imitating Imitated: Its Historicity, Performativity, and Involvement in the Circulation of Femininity”, *Positions. Asia Critique*, vol. 10, n° 2, 2002, pp. 245-284.
- MOSTOW Joshua S., “The Gender of Wakashu and the Grammar of Desire”, in MOSTOW Joshua S., BRYSON Norman, GRAYBILL Maribeth (dir.), *Gender and Power in the Japanese Visual Field*, Honolulu, University of Hawai’i Press, 2003, pp. 49-70.
- MOSTOW Joshua S., IKEDA Asato (dir.), *A Third Gender. Beautiful Youths in Japanese Edo-Period Prints and Paintings (1600-1868)*, Toronto, Royal Ontario Museum, 2016.
- MURAT Laure, *La loi du genre. Une histoire culturelle du « troisième sexe »*, Paris, Fayard, 2006.
- Musical*, Revue du théâtre musical de Paris-Châtelet, Le kabuki, n° 5, 1987.
- NAKAYAMA Hiroaki (trad. Nicolas Mollard), « La presse japonaise pendant la Première Guerre mondiale : reportages de guerre et débats sur le journalisme », *Ebisu*, n° 53, 2016, pp. 129-154.

- NAMASTE Viviane K., *Invisible Lives: The Erasure of Transexual and Transgendered People*, Chicago & London, University of Chicago Press, 2000.
- NISHIHARA Daisuke, « Saïd, l'orientalisme et le Japon », *Tumultes*, n° 35, 2010, pp. 185-198.
- OLDENBERG Ray, *The Great Good Place*, New York, Paragon House, 1989.
- PAUL Yves, « L'inconscient du japonais est inanalysable », *Le Portique*, n° 43-44, 2019, en ligne, URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3547>.
- PELLEGRIN Nicole, « Le vêtement comme fait social total », dans CHARLES Christophe (dir.), *Histoire sociale, histoire globale ?*, Paris, EHESS, 1993, pp. 81-94.
- PENISTON William A., *Pederasts and Others. Urban Culture and Sexual Identity in Nineteenth-Century Paris*, London, Routledge, 2004.
- PFLUGFELDER Gregory M., *Cartographies of Desire. Male-Male Sexuality in Japanese Discourse, 1600-1950*, Berkeley, California University Press, 1999.
- PFLUGFELDER Gregory M., « 'S' is for Sister: Schoolgirl Intimacy and 'Same-Sex Love' in Early Twentieth-Century Japan », dans MOLONY Barbara, UNO Kathleen (dir.), *Gendering Modern Japanese History*, Cambridge, Harvard University Asia Center, 2005, pp. 133-190.
- PFLUGFELDER Gregory M., "The Nation-State, The Age/Gender System, and the Reconstitution of the Erotic Desire in the Nineteenth-Century Japan", *The Journal of Asian Studies*, vol. 71, n° 4, 2012, pp. 963-974.
- PHARO Patrick, *Ethica erotica. Mariage et prostitution*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013.
- PIGEOT Jacqueline, *Femmes galantes, femmes artistes dans le Japon ancien, XI^e-XIII^e siècles*, Paris, Gallimard, 2003.
- PLUMMER Ken, *Telling Sexual Stories: Power, Change and Social Worlds*, London, Routledge, 1995.
- PONS Philippe, SOUYRI Pierre-François, *L'esprit de plaisir. Une histoire de la sexualité et de l'érotisme au Japon. XVII^e-XX^e siècles*, Paris, Payot, 2020.
- PROSSER Jay, *Second Skins. The Body Narratives of Transsexuality*, New York, Columbia University Press, 1998.
- PRECIADO Paul B., « Biopolitique du genre », dans ROUCH Hélène, DORLIN Elsa, FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL Dominique, *Le corps, entre sexe et genre*, Paris, L'Harmattan, 2005, pp. 61-84.
- PRECIADO Paul B., *Testo junky : sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2008.
- RENNES Juliette (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2016.
- REVENIN Régis, *Homosexualité et Prostitution masculine à Paris : 1870-1918*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- REVENIN Régis, « Conceptions et théories savantes de l'homosexualité masculine en France, de la monarchie de Juillet à la Première Guerre mondiale », *Revue d'histoires des sciences humaines*, n° 17, 2007, p. 23-45.

REVENIN Régis, « Homosexualité et virilité », dans CORBIN Alain (dir.), *Histoire de la virilité 2. Le triomphe de la virilité. Le XIXème siècle*, Paris, Seuil, 2011, pp. 375-407.

ROBERTSON Jennifer, “Gender-Bending in Paradise: Doing ‘Female’ and ‘Male’ in Japan”, *Genders*, n° 5, 1989, pp. 50-69.

ROBERTSON Jennifer, “The Politics of Androgyny in Japan: Sexuality and Subversion in the Theatre and Beyond”, *American Ethnologist*, vol. 19, n° 3, 1992, pp. 419-442.

ROBERTSON Jennifer, *Takarazuka: Sexual Politics and Popular Culture in Modern Japan*, Berkeley, University of California Press, 1998.

ROBERTSON Jennifer, “Dying to Tell: Sexuality and Suicide in Imperial Japan”, *Signs*, vol. 25, n° 1, 1999, pp. 1-35.

RODEN Donald, “Taishô Culture and the Problems of Gender Ambivalence”, in RIMER Thomas J. (dir.), *Culture and Identity: Japanese Intellectuals During the Interwar Years*, Princeton, Princeton University Press, 1990, pp. 37-56.

ROUDINESCO Élisabeth, *La part obscure de nous-même. Une histoire des pervers*, Paris, Albin Michel, 2007.

SAÏD Edward (trad. Catherine MALAMOUD), *L’Orientalisme : l’Orient créé par l’Occident*, Paris, Le Seuil, 2005 (1978).

SAKAI Cécile, *Kawabata, le clair-obscur*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.

SATO HAMILL Barbara, “The Moga Sensation: Perceptions of the *Modan Gâru* in Japanese Intellectual Circles during the 1920’s”, *Gender and History*, n° 5, 1993, pp. 363-381.

SATO HAMILL Barbara, *The New Japanese Woman. Modernity, Media, and Women in Interwar Japan*, Durham & London, Duke University Press, 2003.

SCHAAL Sandra, « Dramaturgie urbaine et théâtralité au féminin dans le Japon moderne. Ginza et la *modan gâru* », dans MURAKAMI-GIROUX Sakae, TSAMADOU-JACOBBERGER Irini (dir.), *Théâtralité(s). Tradition et innovation*, Arles, Éd. Picquier, 2015, pp. 163-183.

SCHAAL Sandra, « Dramaturgie urbaine et théâtralité dans les cafés du Japon moderne », dans MURAKAMI-GIROUX Sakae, TSAMADOU-JACOBBERGER Irini (dir.), *Théâtralité(s). Tradition et innovation*, Arles, Éd. Picquier, 2015, pp. 185-216.

SCHAAL Sandra, *La garçonne japonaise. Représentations discursives et fantasmatiques d’une icône moderne*, Mémoire inédit pour l’habilitation à diriger des recherches, soutenue le 21 septembre 2018 à l’Université Lyon 3 Jean Moulin.

SCHAAL Sandra, « L’idéologie de la ‘bonne épouse et mère avisée’ (*ryôsai kenbo*) dans le Japon d’avant-guerre : la vocation de la femme dans la morale nationale », dans BIZAIS Marie, SCHAAL Sandra (dir.), *Éducatrices sentimentales. Normes et représentations des relations amoureuses et sexuelles en contextes orientaux*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2019, pp.261-292.

SCHAAL Sandra, « Amorce d’une anatomie d’une satire morale : la garçonne japonaise dans les caricatures de mœurs des années 1920 et 1930 », *Loxias-Colloques*, n° 16, 2021, en ligne, URL : <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=1549>.

SCHAAL Sandra (dir.), *Modan. La ville, le corps et le genre dans le Japon de l'entre-deux-guerres*, Arles, Éd. Picquier, 2021.

SCHAAL Sandra, « Gourgandine assurément, mais ne goûtant que les hommes ! Les représentations de la garçonne japonaise et du lesbianisme dans les faits divers », dans GONZALES NARANJO Rocio, WELLS Amy (dir.), *Modernas, flappers, garçonnas, o cómo representar la feminidad en los años 20 y 30*, Séville, ArCiBel Editores, 2022, pp. 189-214.

SCHAAL Sandra, « Cachez ces mœurs que nous ne saurions voir ? Du lesbianisme dans les faits divers journalistiques modernes », dans HENNINGER Aline, SHIMOSAKAI Mayumi (dir.), *Japon pluriel* 14, Éd. Picquier, 2024, pp. 291-299.

SCHALOW Paul Gordon, "Male Love in Early Modern Japan: A Literary Depiction of the 'Youth'", in DUBERMAN Martin (dir.), *Hidden from History: Reclaiming the Gay and Lesbian Past*, New York, NAL, 1989, pp. 118-128.

SCHILT Kristen, WESTBROOK Laurel, "Doing Gender, Doing Heteronormativity: 'Gender Normals', Transgender People, and the Social Maintenance of Heterosexuality", *Gender & Society*, vol. 23, n° 4, 2009, pp. 440-464.

SCHRECKER Cherry, *La communauté. Histoire critique d'un concept dans la sociologie anglo-saxonne*, Paris, L'Harmattan, 2006.

SEGAWA Yûta, « Le couple dans la famille guerrière durant la seconde moitié de l'époque d'Edo (XVIIIe-XIXe siècle) : la question du mariage et du concubinage », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, n° 41, 2017, pp. 119-151.

SEGUY Christiane, *Histoire de la presse japonaise. Le développement de la presse à l'époque Meiji et son rôle dans la modernisation du Japon*, Paris, Publications orientalistes de France, 1993.

SEGUY Christiane, *Du sabre à la plume. Mémoires de journalistes engagés de l'époque Meiji*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2014.

SEKOGUCHI Aya, « L'essor du théâtre *Shinpa* (« Nouvelle École ») et l'impuissance face à l'actualité du kabuki », dans QUILLET Françoise (dir.), *Théâtre contemporain en Asie*, Besançon, Presses universitaires de Franche-comté, 2016, pp. 73-85.

SHIM CHUNG Yeon, "The Modern Girl (*Modeon Geol*) as a Contested Symbol in Colonial Korea", dans YUEN WONG Aida (dir.), *Visualizing Beauty: Gender and Ideology in Modern East Asia*, Hong Kong, Hong Kong University Press, 2012, pp. 79-90.

SHIMAMURA Takanori (trad. Tom GILL), "What is *Minzokugaku*? An Introduction to Japanese Folkloristics", *Kansai gakuin daigaku shakaigaku bu kiyô* 関西学院大学社会学部紀要 (Annales du Département de sociologie de l'Université Kansai Gakuin), n° 128, 2018, pp. 85-97.

SHIVELY Donald H., "Bakufu versus Kabuki", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 18, n° ¾, 1955, pp. 326-356.

SIBALIS Michael, "The Regulation of Male Homosexuality in Revolutionary and Napoleonic France, 1789-1815", in MERRICK Jeffrey, RAGAN Bryant (dir.), *Homosexuality in Modern France*, Oxford & New York, Oxford University Press, 1996, pp. 80-101.

SIEVERS Sharon, *Flowers in Salt. The Beginnings of Feminist Consciousness in Modern Japan*, Stanford, Stanford University Press, 1983.

SILVERBERG Miriam, "The Modern Girl as Militant", in BERSTEIN Gail Lee (dir.), *Recreating Japanese Women, 1600-1945*, Berkeley, University of California Press, 1991, pp. 239-266.

SILVERBERG Miriam, *Erotic, Grotesque, Nonsense. The Mass Culture of Japanese Modern Times*, London, University of California Press, 2009.

SOULET Jean-François, *L'histoire immédiate. Historiographie, sources et méthodes*, Paris, Armand Colin, 2012.

SOUYRI Pierre-François, *Nouvelle histoire du Japon*, Paris, Perrin, 2010.

SOUYRI Pierre-François, « Les émeutes du riz de 1918 : le grand tournant », *Ebisu*, n° 53, 2016, pp. 101-128.

SPENCER Colin (trad. Olivier SULMON), *Histoire de l'homosexualité de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Le pré aux clerc, 1998 (1996).

SPIVAK C. Gayatri (Trad. Jérôme VIDAL), *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Éd. Amsterdam, 2009 (1988).

STEINBERG Sylvie, *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2001.

STEINBERG Sylvie (dir.), BARD Christine, BOEHRINGER Sandra, HOUBRE Gabrielle, LETT Didier, *Une histoire des sexualités*, Paris, Presses universitaires de France, 2018.

STRYKER Susan, WHITTLE Stephen (dir.), *The Transgender Studies Reader*, London, Routledge, 2006.

SUZUKI Michiko, *Becoming Modern Women. Love & Female Identity in Prewar Japanese Literature & Culture*, Stanford, Stanford University Press, 2010.

SWEET James H., « Male Homosexuality and Spiritism in the African Diaspora: The Legacies of a Link », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 7, n° 2 1996, pp. 184-202.

TAKAKUWA Yoko, "Performing Marginality: The Place of the Player and of "Woman" in Early Modern Japanese Culture", *New Literary History*, vol. 27, n° 2, 1996, pp. 213-225.

TAMAGNE Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris. 1919-1939*, Paris, Seuil, 2000.

TAMAGNE Florence, « Homosexualités, le difficile passage de l'analyse des discours à l'étude des pratiques », *Histoire & sociétés*, n°3, 2002, pp. 6-21.

TAMAGNE Florence, « Caricatures homophobes et stéréotypes de genre en France et en Allemagne : la presse satirique de 1900 au milieu des années 1930 », *Le temps des médias*, n° 1, 2003, pp. 42-53.

- TAMAGNE Florence, « L'âge de l'homosexualité, 1870-1940 », dans ALDRICH Robert (dir.), *Une histoire de l'homosexualité*, Paris, Le Seuil, 2006, pp. 167-196.
- TAMAGNE Florence, « Mutations homosexuelles », dans COURTINE Jean-Jacques (dir.), *Histoire de la virilité 3. La virilité en crise ? Le XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, pp. 361-410.
- THE MODERN GIRL AROUND THE WORLD GROUP (dir.), *The Modern Girl Around the World. Consumption, Modernity, and Globalization*, Durham & London, Duke University Press, 2008.
- TIPTON Elise K., "Rectifying Public Morals in Interwar Japan", *Crime, History & Societies*, vol. 5, n° 2, 2001, pp. 133-148.
- TIPTON Elise K., "Pink Collar Work: The Café Waitress in Early Twentieth Century Japan", *Intersections*, n° 7, 2002, en ligne, URL: <http://intersections.anu.edu.au/issue7/ipton.html>
- TIPTON Elise K., "Cleansing the Nation: Urban Entertainments and Moral Reform in Interwar Japan", *Modern Asian Studies*, vol. 42, n° 4, 2008, pp. 705-731.
- TIPTON Elise K., "Faces of New Tokyo: Entertainment Districts and Everyday Life during the Interwar Japan", *Japanese Studies*, vol. 33, n° 2, 2013, pp. 185-200.
- TRUMBACH Randolph, "Gender and the Homosexual Role in Modern Western Culture: The 18th and 19th Centuries Compared", in ALTMAN Dennis, VAN DER MEER Theo, VAN KOOTEN NIEKERK Anja (dir.), *Homosexuality, which Homosexuality? International Conference on Gay and Lesbian History*, Londres, GMP, 1989, p. 149-169.
- TSCHUDIN Jean-Jacques, *Le kabuki devant la modernité, 1870-1930*, Lausanne, L'Age d'homme, 1995.
- TSCHUDIN Jean-Jacques, *Histoire du théâtre classique japonais*, Toulouse, Anacharsis, 2011.
- TSCHUDIN Jean-Jacques, HAMON Claude (dir.), *La modernité à l'horizon. La culture populaire dans le Japon des années vingt*, Arles, Éd. Picquier, 2004.
- TSCHUDIN Jean-Jacques, HAMON Claude (dir.), *La société japonaise devant la montée du militarisme. Culture populaire et contrôle social dans les années 1930*, Arles, Éd. Philippe Picquier, 2007.
- UENO Chizuko, "Lusty Pregnant Women and Erotic Mothers: Representations of Female Sexuality in Erotic Art in Edo", in JONES Sumie (dir.), *Imaging/Reading Eros*, Proceeding for the conference "Sexuality and Edo Culture, 1750-1850", Indiana University, Bloomington, August 17-20, 1995, pp. 110-114.
- VIRGILI Fabrice, VOLDMAN Danièle, *La garçonne et l'assassin. Histoire de Louise et de Paul, déserteur travesti, dans le Paris des années folles*, Paris, Payot, 2011.
- WAKITA Haruko, « L'histoire des femmes au Japon. La 'maison', l'épouse et la maternité dans la société médiévale », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 54, n° 1, 1999, pp. 29-53.
- WATANABE Tsuneo, *La voie des éphèbes. Histoire et histoires des homosexualités au Japon*, Paris, Trismégiste, 1987.

WEEKS Jeffrey, *Coming Out, Homosexual Politics in Britain from the Nineteenth Century to the Present*, London, Quartet Books, 1979 (1977).

WEEKS Jeffrey, *Sexualité*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2014 (1986).

WEEKS Jeffrey, *Écrire l'histoire des sexualités*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2019 (2016).

WEISENFELD Gennifer, *Mavo, Japanese Artists and the Avant-Garde 1905-1931*, Berkeley, University of California Press, 2002.

WINKLER John J. (trad. Sandra BOEHRINGER), *Désir et contraintes en Grèce ancienne*, Paris, EPEL, 2005 (1990).

WITTIG Monique, *La pensée straight*, Paris, Éd. Amsterdam, 2001.

WU Cuncun, *Homoerotic Sensibilities in Late Imperial China*, London & New York, Routledge, 2004.

YAMANASHI Makiko, *A History of the Takarazuka Revue Since 1914: Modernity, Girls' Culture, Japan Pop*, Boston, Global Oriental, 2012.

YOUNG Antonia (trad. Jaqueline DERENS), *Les vierges jurées d'Albanie. Des femmes devenues hommes*, Paris, Non Lieu, 2016 (2001).

YUXIN Ma, "Cross-dressing and Culture in Modern Japan", *Japan Studies Review*, n° 6, 2002, pp. 21-43.

**Le travestissement masculin dans
la société du Japon moderne :
pratiques et représentations
discursives**

Résumé

Le travestissement des hommes en femme est un motif qui apparaît de façon récurrente dans l'histoire culturelle japonaise : fêtes populaires, cérémonies religieuses, arts de la scène, etc. Cependant, à compter de la Restauration de Meiji (1868), le Japon est entré dans sa période moderne (1868-1945) et a entamé une phase d'occidentalisation sans précédent. Ambitionnant de fonder un État-nation sur le modèle des empires européens, l'archipel nippon a choisi de se débarrasser de ses mœurs « barbares » et de s'aligner avec les préceptes de la morale judéo-chrétienne. Désormais perçu comme un frein au processus de modernisation, le travestissement a fait l'objet d'un discours biopolitique de rejet (pénal, journalistique et médical) qui a plus particulièrement pris en ampleur au début du XX^e siècle, à l'occasion de l'importation au Japon des discours psychiatriques et sexologiques européens qui envisageaient le travestissement comme une forme paroxysmique d'*inversion sexuelle*.

Dans un contexte de développement considérable des médias de masse ainsi que de l'intérêt du lectorat japonais pour les questions de sexualité, un discours sexologique vulgarisé s'est largement diffusé dans les couches urbaines du Japon des années 1920-1930. Dans le même temps, les intellectuels redécouvraient les mœurs homoérotiques normatives de la période prémoderne (1603-1867), le *nanshoku* et le *wakashudô*, désormais réinterprétés au travers du prisme médical pathologisant. Les représentations discursives et les imaginaires associés au travestissement en ont été profondément transformés. Prise entre un héritage autochtone homoérotique et les nosographies sexologiques modernes sur l'*inversion sexuelle*, apparaît dans ce contexte la figure discursive du *kagama*, un terme prémoderne désuet remis au goût du jour par les intellectuels afin de désigner les travailleurs du sexe travestis qui officiaient dans les parcs et les ruelles sombres des grandes métropoles nippones durant l'entre-deux-guerres. À l'exception de l'acteur *onnagata* du kabuki, cette figure est devenue, durant les dernières décennies de la période moderne, le principal avatar du travestissement masculin, alors même que la prostitution masculine est demeurée un non-sujet en droit pénal, mais représentait un sujet médiatique particulièrement scabreux et perçu comme corrupteur.

À la croisée de l'histoire culturelle, de l'histoire du genre, de l'histoire des sexualités et de l'anthropologie culturelle, cette étude repose sur un corpus élargi, composé de textes de lois, d'articles de faits divers, de traités de sexologie moderne, de fictions (romans et nouvelles), d'écrits de commentateurs sociaux, d'ouvrages ethnologiques et d'histoire des mœurs d'époque, de revues spécialisées en sexologie, en criminologie et en art, et d'iconographies (photographies et caricatures de mœurs). Ce travail de thèse propose tout d'abord de comprendre quels ont été les procédés discursifs qui ont présidé à l'exclusion du travestissement du champ de la norme, pour par la suite interroger les représentations et les pratiques du travestissement en lien avec l'homosexualité et le travail du sexe. Enfin, cette étude présente un compte-rendu des différents parcours de mobilité sociale de sexe (du masculin vers le féminin) au moyen du travestissement dans la société du Japon moderne. Si ces parcours se caractérisent par leur rapprochement quasi systématique avec la pratique du sexe tarifé, ils reposent également sur des modèles féminins stéréotypés, à l'instar de l'*onnagata*, de la geisha, de la garçonne (*moga*) et de la serveuse de café (*jokyû*).

Résumé en anglais

The cross-dressing of men into women is a recurring motif in Japanese cultural history: popular festivals, religious ceremonies, the performing arts, etc. However, with the Meiji Restoration (1868), Japan entered its modern period (1868-1945) and began an unprecedented phase of westernization. With the ambition of founding a nation-state on the model of the European empires, the Japanese archipelago chose to rid itself of its "barbaric" customs and align itself with the precepts of Judeo-Christian morality. Henceforth perceived as a hindrance to the process of modernization, cross-dressing became the subject of a biopolitical discourse of rejection (criminal, journalistic and medical) that gained momentum at the beginning of the twentieth century, when European psychiatric and sexological discourses, which saw cross-dressing as a paroxysmal form of *sexual inversion*, was imported into Japan.

Against a backdrop of considerable development of the mass media and the interest of the Japanese readership in questions of sexuality, specialized magazines popularized and widely disseminated sexological discourse in the urban strata of Japan in the 1920s and 1930s. At the same time, intellectuals were rediscovering the normative homoerotic customs of the pre-modern period (1603-1867), *nanshoku* and *wakashudô*, reinterpreted through a pathologizing medical prism. Therefore, sexological discourse profoundly altered discursive representations and imaginaries associated with cross-dressing. In this context, the discursive figure of the *kagama* has emerged between an indigenous homoerotic heritage and modern sexological discourse on *sexual inversion*. Then, journalists have revived his outdated term to designate the cross-dressed sex workers who officiated in the parks and dark alleys of Japan's major cities during the interwar period. Except for the kabuki *onnagata* actor, this figure became the main avatar of male cross-dressing during the last decades of the modern period, even though male prostitution remained a non-issue in criminal law, but represented a particularly scabrous media subject and was perceived as corrupting.

At the crossroads of cultural history, history of gender, history of sexuality and cultural anthropology, this study is based on a broad corpus of legal texts, news articles, treatises on modern sexology, fictions (novels and short stories), writings by social commentators, modern ethnological works and modern works on the history of customs, specialist journals on sexology, criminology and art, and iconographies (photographs and satirical cartoons). This thesis seeks first to understand the discursive processes that led to the exclusion of cross-dressing from the realm of the norm, and then to examine the representations and practices of cross-dressing in relation to homosexuality and sex work. Finally, this study presents an account of different paths of social gender mobility (from male to female) through cross-dressing in modern Japanese society. While these paths are characterized by their almost systematic association with the practice of sex work, they are also based on stereotypical female models, such as the *onnagata*, the *geisha*, the flapper (*moga*) and the café waitress (*jokyû*).